


Numéro National de Thèse : **2017LYSEN050**

**THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITE DE LYON**
opérée par
**l'Ecole Normale Supérieure de Lyon**

**Ecole Doctorale N° 483**
**Histoire, Géographie, Aménagement, Urbanisme, Archéologie, Science Politique, Sociologie, Anthropologie**

**Spécialité de doctorat : Sciences sociales**
**Discipline : Sociologie**

Soutenue publiquement le 09/10/2017, par :
**Delphine MORALDO**

---

# Les sommets de l'excellence. Sociologie de l'excellence en alpinisme, au Royaume-Uni et en France, du XIXe siècle à nos jours

---

Devant le jury composé de :

Darmon, Muriel, Directrice de recherche au CNRS CSE-EHESS,Rapporteure
Mennesson, Christine, professeure des universités Toulouse 3, Rapporteure
Beaud, Stéphane professeur des universités Poitiers, Examinateur
Faure Sylvia, professeure des universités Lyon 2, Examinatrice
Suaud, Charles, professeur des universités émérite Nantes, Examinateur
Lahire, Bernard professeur des universités ENS de Lyon Directeur de thèse

# Thèse pour l'obtention du doctorat en sociologie

École Normale Supérieure de Lyon

ENS DE LYON

Centre Max Weber (UMR 5283) – Équipe DPCS

École Doctorale 483 Sciences Sociales

présentée et soutenue publiquement le 9 octobre 2017

par Delphine MORALDO

---

## Les sommets de l'excellence.

### Sociologie de l'excellence en alpinisme, au Royaume-Uni et en France, du XIX$^{e}$ siècle à nos jours

---

Sous la direction de M. Bernard LAHIRE

**JURY** :

M. Stéphane BEAUD

Mme Muriel DARMON (rapporteur)

Mme Sylvia FAURE

Mme Christine MENNESSON (rapporteur)

M. Charles SUAUD

# Remerciements

Je tiens d'abord à remercier Bernard Lahire, mon directeur de thèse, pour m'avoir encouragée à faire cette thèse, pour ses conseils, ses remarques toujours très éclairantes. Je le remercie également pour sa sympathie, la confiance qu'il m'a témoignée, et ses encouragements lors des périodes de doute.

Mes remerciements vont également à ceux qui ont rendu ce travail possible : à Tadeusz Hudowski, Glyn Hugues, et tous les membres de l'*Alpine Club Library* qui m'ont accueillie et donné accès à leurs archives, à Yves Peysson du GHM qui m'a également ouvert les archives du club et conseillée ; à Estelle Dall'Agnol pour ses contacts ; à mes enquêtés anglais et français. Je remercie également l'université de Cambridge et la Maison Française d'Oxford pour m'avoir accueillie.

Je remercie de tout mon cœur mes amis (et accessoirement collègues doctorants et jeunes docteurs du Centre Max Weber) qui ont relu et discuté mon travail : Marianne Wollven et Anne-Cécile Broutelle, relectrices assidues, compagnes de traduction et de colles ; Frédérique Giraud, avec qui j'ai la chance de partager un bureau à l'ENS de Lyon ; Cécile Thomé et Corentin Roquebert, "jeunes" doctorants (qui le sont de moins en moins) ; Damien Simonin, compagnon de pauses café; Emilie Saunier, toujours encourageante lors de ses passages à Lyon ; Clémence Boxberger, co-thésarde pendant un temps ; sans oublier, pour leurs relectures finales, Gregory Bligh, Anne Bouhali et Maxime Moraldo.

Je remercie, également de tout cœur, deux membres du Centre Max Weber qui ne sont plus techniquement de "jeunes docteurs" mais qui ont néanmoins pris le temps de relire mon travail, Lilian Mathieu et Pierre Mercklé. Du Centre Max Weber, je n'oublie pas Julien Barnier pour son aide précieuse au jour le jour, tout au long de ce travail. Je lui dois la dimension quantitative de cette thèse. Merci !

Ma reconnaissance va aux lillois Manuel Schotté et Sébastien Fleuriel pour leur aide depuis le début (ou presque) de la thèse. Merci aussi aux organisateurs du séminaire "Discorps", dont les séances ont été autant d'occasions de faire avancer ma réflexion. Merci à Olivier Hoibian pour ses remarques.

Un grand merci aux doctorants et jeunes docteurs de l'équipe DPCS qui m'ont aidée par leurs encouragements, leur amitié et leur bonne humeur : Aurélien Raynaud, mémorable compagnon de bureau avec qui j'ai partagé les affres de la thèse et les joies de la pause ping-pong ; Francesca Quercia, Géraldine Bois, Behnaz Khozravi, Emmanuelle Zolezio. Merci aussi à Férouze Guitoun pour sa disponibilité et sa bonne humeur.

Je remercie tous mes amis qui ont beaucoup (trop ?) entendu parler de cette thèse ces cinq dernières années et avec qui il me tarde d'en fêter l'aboutissement, parmi eux les volleyeurs/euses de l'ENS.

Merci à mes parents, Fred et Christine, pour l'intérêt sincère qu'ils portent à mon travail.

Merci à mon frère, Max, pour sa gentillesse, ses encouragements, ses relectures et nos séances d'escalade.

Merci à Greg Bligh, pour avoir toujours pris le temps de discuter de mon travail, pour ses remarques éclairantes et, bien sûr, pour tout le reste !

# Sommaire

**Introduction générale** ..... 1

**PARTIE I- Faire une sociologie de l'excellence en alpinisme. Questions de méthodologie** 14

**Chapitre 1 : Penser l'excellence et identifier l'élite de l'alpinisme** ..... 15

1. **L'excellence en alpinisme : au croisement de différents domaines d'activité** ..... 16
2. **Reconstruire une élite. Échafaudages méthodologiques** ..... 37

**Chapitre 2 : Autobiographies et mémoires : un matériau pour une sociologie de l'excellence** 63

1. **La sociologie face à l'autobiographie : les données du problème** ..... 63
2. **Objectiver l'autobiographie : les conditions de possibilité du discours autobiographique** 65
3. **Un mauvais matériau ou de mauvais usages ?** ..... 79
4. **Méthode pour l'analyse des autobiographies** ..... 96

**Partie II- Genèse d'une forme d'excellence** ..... 101

**Introduction de la deuxième partie. Les prémisses de l'alpinisme** ..... 102

1. **Des « monts affreux » aux « monts sublimes » : un changement dans les représentations des montagnes** ..... 102
2. **Pourquoi l'âge d'or est-il britannique ?** ..... 108
3. **La codification de l'alpinisme et de son "esprit"** ..... 110

**Chapitre 3 : Un esprit de corps** ..... 114

1. **L'élite de l'alpinisme : une élite sociale, sportive, masculine** ..... 115
2. **Socialisation sportive et formation d'un esprit de corps. Une socialisation dans les *public schools*** ..... 128
3. ***Fair-play* sportif et *fair-play* alpinistique. Quand l'alpinisme devient un "sport"** ..... 148

**Chapitre 4 : "*Mountaineering is something more than a sport*". Une excellence aux marges du sport** ..... 157

1. ***"The noblest sport"*. Une hiérarchie sportive, sociale, éthique** ..... 158
2. **Alpinistes et gymnastes : les ressorts d'une opposition symbolique** ..... 161
3. **Le refus de la sportivisation de l'alpinisme** ..... 175
4. ***"By fair means"*. Genèse d'une éthique de l'alpinisme** ..... 189
5. **Une hiérarchie sociale des pratiques et des pratiquants qui perdure dans l'entre-deux-guerres** ..... 200

**Chapitre 5 : L'alpiniste et les autres : une distinction aux multiples facettes** ..... 221

1. **"*Un dieu sur terre*". Une vision élective de l'alpinisme** ..... 222
2. **L'alpiniste et les autres usagers des montagnes** ..... 233

**Chapitre 6 : Une circulation du modèle d'excellence britannique. Le cas de la France 277**

1. **L'alpinisme français avant 1900 : un alpinisme sans excellence ? 280**
2. **L'alpinisme français après 1900. Contestation interne et élitisme technique 312**
3. **Un transfert imparfait 327**

**Conclusion de la deuxième partie 334**

**Partie III. Le nouvel esprit de l'alpinisme ? Les évolutions de l'excellence 337**

**Introduction de la troisième partie. La rupture himalayenne 339**

1. **Un massif à conquérir. L'enjeu géopolitique et nationaliste 339**
2. **Un alpinisme donné en spectacle. L'enjeu médiatique 342**
3. **L'himalayisme, summum de l'alpinisme. L'enjeu sportif 345**

**Chapitre 7 : Les nouveaux contours sociaux de l'excellence. Professionnalisation et démocratisation de l'alpinisme 349**

1. **Morphologie de l'alpinisme britannique d'après-guerre. Une ouverture limitée 350**
2. **Morphologie de l'alpinisme français d'après-guerre. Une ouverture plus prononcée 378**
3. **« L'ascenseur social de la montagne » fonctionne-t-il ? 397**
4. **Sexe et accès à l'excellence. Les contours sexués de l'élite 405**
5. **Représenter l'espace des pratiques de l'élite 409**

**Chapitre 8 : Comment l'esprit fait face : résistances et reconfigurations de l'excellence face aux changements 415**

1. **Face à la démocratisation. Prolos français et *hard men* anglais : des *outsiders* dans l'élite 416**
2. **Face à la professionnalisation. Une réaffirmation de la hiérarchie entre amateurs et professionnels 440**
3. **Face à la féminisation. Une hégémonie masculine persistante 462**

**Chapitre 9 : Quand l'alpinisme devient un jeu sérieux 489**

1. **L'engagement, au cœur de la définition de l'excellence 490**
2. **Un engagement "corps et âme" 514**
3. **"Jeu sérieux" et vocation 529**
4. **L'autobiographie : un indicateur de la naissance de vocations ? 546**

**Conclusion de la troisième partie. Une excellence toujours en marge du sport 549**

**Partie IV. Devenir un "grand". Fabrique de l'excellence et fabrique de la vocation 557**

**Introduction de la quatrième partie. "Rien ne me prédestinait à l'alpinisme" : discours vocationnel et déni des déterminismes 559**

1. **Une vision enchantée de la trajectoire 559**
2. **Le propre du discours vocationnel : nier les déterminismes 560**

3. Don, prédestination et révélation ..... 563

Chapitre 10 : La fabrique de l'excellence (1). Devenir alpiniste ..... 565

1. Des variables explicatives classiques peu pertinentes ..... 565
2. Des pratiques enfantines et adolescentes socialisatrices ..... 573
3. Des individus réfractaires à l'autorité ..... 608
4. La "révélation" de l'alpinisme ..... 619

Chapitre 11 : La fabrique de l'excellence (2). Devenir un grand ..... 627

1. Le cercle vertueux de la passion ..... 628
2. Une conversion par la lecture ..... 636
3. Un resserrement du monde ..... 643
4. Une conversion orientée : sortir du destin probable ..... 653
5. Une trajectoire de conversion : Nick Bullock ..... 663

Conclusion de la quatrième partie. Peut-on sortir de l'alpinisme ? ..... 669

Conclusion générale ..... 673

Table des figures, graphiques et tableaux ..... 705

Table des matières ..... 707

Les annexes se trouvent dans un volume à part.

# Introduction générale

L'alpinisme « éveille le moi intérieur le plus noble[1] » ; « l'alpinisme est bien plus qu'un sport : il a une signification plus profonde[2] » ; « les records ne signifient rien. Seuls la manière et l'esprit dans lequel on gravit une telle montagne sont importants[3] ». Ces affirmations sont celles des alpinistes britanniques William H. Murray (1913-1996) et Julie Tullis (1939-1986), et de l'alpiniste français Yannick Seigneur (1941-2001), des individus aux profils assez différents : des Anglais et un Français ; des hommes et une femme ; issus de la bourgeoisie (Murray), des classes moyennes (Tullis) ou des classes populaires (Seigneur) ; amateurs (Murray), professionnels (Tullis[4]) ou guides (Seigneur). Pourtant, leurs propos se font échos. Énoncés respectivement dans les années 1940 et 1970-1980, longtemps après la fondation du premier club alpin au monde, l'*Alpine Club (AC)*, en 1856, ils s'inscrivent dans une histoire disciplinaire centenaire et sont fortement investis de sens.

À y regarder de plus près, les propos de ces trois alpinistes ne diffèrent pas tant que cela de ceux que tenaient déjà leurs prédécesseurs britanniques au XIX^e^ siècle et au début du XX^e^ siècle. Ces derniers décrivaient l'alpinisme comme « la plus noble des activités[5] ». « Celui qui aime les montagnes pour elles-mêmes (…) ne fera rien qui puisse discréditer (…) le plus noble passe-temps au monde[6] » pouvait-on lire dans la revue de l'*Alpine Club* en 1884. Ils tenaient également à le distinguer des activités physiques en général. En 1914, le célèbre alpiniste britannique George Mallory, mort sur l'Everest en 1924, expliquait que « l'alpinisme est placé sur un piédestal au-dessus des passe-temps ordinaires » et qu'il est au sport ce que l'Art (avec une majuscule) est à l'art[7] .

C'est notamment pour comprendre le maintien de ce discours dans le temps et sa diffusion dans l'espace (géographique) que nous avons entrepris ce travail. Pourquoi les alpinistes britanniques et français tiennent-ils un discours similaire à celui des membres de l'*Alpine Club* cent ans auparavant ? Comment s'est formé ce discours ? Que signifie-t-il ? Pourquoi Tullis, Murray, Mallory, Seigneur et tous les autres, s'attachent-ils à distinguer l'alpinisme du sport et à le rapprocher d'autres univers sociaux (comme l'art) ? Pourquoi investissent-ils l'alpinisme de significations extra-sportives, qu'elles soient spirituelles, intellectuelles, artistiques, ou morales ? Pourquoi, en outre, se décrivent-ils comme des individus supérieurs aux sportifs mais aussi aux autres usagers des montagnes, aux non-alpinistes ? Dans le même temps, il s'agit de comprendre les modalités de pratique concrètes qui accompagnent ce type de discours (ou que ce type de discours accompagne). Pourquoi les alpinistes britanniques préfèrent-ils abandonner une ascension plutôt que de planter un piton dans le rocher ou que d'utiliser certaines aides artificielles de progression ? Pourquoi les générations les plus récentes poussent-elles l'engagement au point de risquer réellement leur vie, ce qu'atteste un taux de mortalité élevé en montagne parmi la population étudiée ?

Avant de poursuivre plus avant, une rapide définition de l'alpinisme s'impose. Il s'agit de l'activité

---

[1] William H. MURRAY, *Mountaineering in Scotland*, Londres, Bâton Wicks, 1997, p. 241. Nous traduisons.
[2] Julie TULLIS, *Clouds from both sides*, Londres, Grafton Books, 1986, p. 220. Nous traduisons
[3] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, Paris, Flammarion, 1976, p. 72.
[4] Elle officiait comme caméraman sur des expéditions en Himalaya.
[5] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, Londres, Longmans, 1904, p. 311. Nous traduisons.
[6] Charles Edward MATHEWS, « The Alpine Obituary », *Alpine Journal*, 1884, vol. 11, pp. 78-85, p. 85. Nous traduisons.
[7] George MALLORY, « The mountaineer as artist », *Climbers' Club Journal*, 1914, n° 53, pp. 28-40. Nous traduisons.

qui consiste à escalader des montagnes. À l'origine circonscrite aux Alpes, elle s'est ensuite étendue à d'autres massifs, d'où des dérivations lexicales (andisme, himalayisme, pyrénéisme, etc.). Dans ce travail, quelque soit le massif, nous parlerons d'« alpinisme ». L'alpinisme a par ailleurs donné naissance au fil du temps à un certain nombre de sous-disciplines (escalade, cascade de glace, ski-alpinisme, etc.). Lorsque nous les évoquerons, ce sera en tant qu'activités constitutives de l'alpinisme (et non comme les pratiques autonomisées que certaines sont devenues).

- **Des discours d'excellence**

Les propos tout juste cités ne sont pas ceux de tous les alpinistes, ni de tous les individus qui s'expriment sur l'alpinisme. Ils sont émis depuis une position bien particulière : celle de « grand alpiniste », d'alpiniste de « haut niveau ». Il s'agit de discours d'excellence dans lesquels les alpinistes distinguent l'alpinisme des autres pratiques physiques et dans lesquels ils se distinguent eux-mêmes, en tant qu'élite de l'alpinisme, des « petits » alpinistes ou des alpinistes « ordinaires ». Comprendre ce type de discours, c'est donc s'attacher à comprendre une *double distinction*. Celle, d'abord, qui fait de l'alpinisme, dans les représentations de ses participants, une *pratique « à part »* et pensée comme supérieure aux autres activités physiques et sportives. Celle, ensuite, qui fait du grand alpiniste un *individu « à part »* et, lui aussi, supérieur : aux autres alpinistes, aux sportifs, et plus généralement au commun des mortels. C'est, finalement, s'intéresser aux propriétés explicites et implicites qui forment la « grandeur » ou « l'excellence ». Regarder comment l'excellence est définie dans un groupe, c'est considérer les normes et les critères par rapport auxquels tous les membres du groupe, qu'ils soient « excellents » ou « médiocres », sont jugés et hiérarchisés. C'est comprendre la manière dont s'organise et se légitime la hiérarchie au sein d'un groupe. C'est ainsi, à partir du cas de l'alpinisme, à une *sociologie de l'excellence* que nous nous attelons. Plus précisément, nous nous intéressons à la production, à la diffusion, et aux effets du discours d'excellence dans l'alpinisme britannique et français.

Dans ce travail, ce sont les discours de l'élite de l'alpinisme qui nous intéressent en premier lieu. Pourquoi ne pas également regarder ce que disent les « petits » alpinistes ? S'il nous arrivera de citer leurs propos, il est vrai que l'analyse se centre essentiellement sur ce que disent les « grands ». Situés au plus haut de la hiérarchie alpinistique, ce sont eux qui fixent les normes de l'excellence[8] et qui possèdent la légitimité à les contester et à les modifier. Ce sont eux qui s'y conforment de la manière la plus poussée et ce sont eux qui les renouvellent par une pratique innovante, dans le cadre d'une dynamique de distinction toujours plus poussée. En ce sens, le discours de l'élite constitue une forme « extrême », idéale-typique, du discours alpinistique.

- **Dénaturaliser l'excellence. Une approche sociogénétique**

Dans *L'Évolution pédagogique en France*, Durkheim montrait que l'université de son temps était le résultat d'une histoire sédimentée qui débutait au Moyen-âge[9]. D'après lui, c'était seulement en

[8] Ce sont eux, finalement, qui décident ce qu'est la « grandeur » et, par déduction, la « petitesse » en alpinisme, alors que les « petits » n'ont aucun pouvoir à ce sujet.

[9] Durkheim écrivait : « Si nous sortons du présent, c'est pour y revenir. Si nous le fuyons, c'est pour le mieux voir et le mieux comprendre. En réalité, nous ne le perdrons jamais de vue. Il sera le but où nous tendrons, et nous le verrons se faire peu à peu à mesure que nous avancerons. En définitive, l'histoire, qu'est-ce autre chose qu'une analyse du présent, puisque c'est dans le passé que l'on trouve les éléments dont est formé le présent » ? Émile DURKHEIM, *L'évolution pédagogique en France*, Paris, Classiques des sciences sociales [en ligne], 1904, p. 17.

retraçant l'histoire et le processus de « création collective[10] » ayant conduit à l'université moderne qu'on pouvait en comprendre les principaux traits. Contre la « retraite des sociologues dans le présent » que fustigeait (également) Norbert Elias[11], il s'agit dans ce travail de repartir aux origines de l'alpinisme et de s'atteler à retracer son histoire complexe, à partir de son point de départ. En revenant aux premiers temps de l'alpinisme, nous pourrons voir comment un groupe très fermé, socialement et sexuellement homogène, constitué principalement de *gentlemen*, a établi et codifié, dans l'Angleterre victorienne, une conception particulière de l'excellence en alpinisme. Ainsi, l'analyse des profils sociaux, des trajectoires et des ethos des premières générations d'alpinistes au Royaume-Uni, berceau de l'alpinisme, sera essentielle pour comprendre la forme qu'a prise l'excellence en alpinisme. Nous verrons ensuite comment celle-ci s'est cristallisée et maintenue, et cela malgré l'arrivée de nouvelles populations et dans un contexte historique, social, institutionnel changeant, au point que la manière de penser l'alpinisme et de se penser alpiniste aujourd'hui s'inscrit dans cette forme. Si l'homogénéité sociale et sexuée des débuts de l'alpinisme se délite au fil du temps, les discours, représentations, normes, valeurs, mentalités, forgées dans ses premières décennies d'existence perdurent ainsi – du moins leurs aspects les plus saillants – dans les discours plus récents d'alpinistes aux profils bien différents. Si, encore aujourd'hui, prévalent dans l'alpinisme des conceptions de l'excellence forgées au XIX^e^ siècle, c'est parce que le travail initial de codification et de légitimation de ces formes d'excellence a été particulièrement efficace. Les efforts des premières générations d'alpinistes britanniques pour sauvegarder l'alpinisme de ce qu'ils considéraient comme des « dérives sportives » se perçoivent encore aujourd'hui dans la manière particulière dont l'excellence en alpinisme se positionne en marge du sport[12].

Il faudra également prendre en compte l'encastrement culturel plus large[13] de ces discours. Ceci permettra de voir en quoi ils sont aussi l'expression de la culture et de l'idéologie des élites sociales d'une époque et d'un pays. C'est ainsi que, à la fin du XIX^e^ siècle, l'alpinisme britannique entre en résonnance avec l'idéologie conquérante qui est celle de l'impérialisme (et de ses campagnes de conquête militaire et d'exploration géographique), mais aussi celle du capitalisme de cette période. Il s'agit là d'idéologies qui s'expriment aussi dans d'autres domaines d'activité (le sport, la science, etc.). La conception de l'excellence en alpinisme forgée à cette époque au Royaume-Uni dérive ainsi de valeurs, de principes, d'idéologies à l'origine extérieurs à l'alpinisme, et correspond à un « esprit du temps » dont d'autres activités portent la marque.

---

[10] Il s'agit d'une expression de Vincent DESCOMBES, « L'identité collective d'un corps enseignant », *Revue du MAUSS*, 24 juin 2009, n° 33, n° 1, pp. 343-362, p. 353.

[11] Elias écrivait : « Le champ de vision des sociologues, s'agissant entre autres des "valeurs" ou des "idéologies", n'a cessé de se rétrécir, du fait de leur engagement dans des problèmes de faible portée caractéristiques de leur époque. Cela concerne (…) l'ensemble des sociologues, victimes d'un mouvement de retrait dans le présent (au sens étroit du terme), témoins d'un effondrement de tout intérêt professionnel ou émotionnel pour les problèmes sociologiques posés par le développement social continu dont sont issues en ligne directe les sociétés actuelles ». Norbert ELIAS, *La dynamique sociale de la conscience*, Marianne WOOLLVEN et Delphine MORALDO (trad.), Paris, La Découverte, 2016, p. 216.

[12] C'est suite à un travail de codification que des pratiques corporelles requérant des compétences similaires sont considérées comme appartenant à des activités mais aussi à des registres différents. Manuel Schotté prend l'exemple du danseur étoile et du gymnaste et explique que la différence entre ces deux sortes d'accomplissement procède d'un travail de codification qui a conduit à définir le premier comme relevant de l'art et le second comme appartenant au sport ». Manuel SCHOTTÉ, « Excellences corporelles. Introduction », *Genèses*, 2016, n° 103, pp. 3-6, p. 4.

[13] En sociologie économique, la notion d'encastrement culturel désigne rôle des normes sociales et des référents culturels communs aux individus dans la mise en forme des stratégies économiques ». Paul DIMAGGIO et Sharon ZUKIN, *Structures of Capital. The Social Organisation of the Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 17.

Finalement, c'est un travail de dénaturalisation de l'excellence que nous effectuons, car celle-ci rien de naturel ou d'anhistorique : l'excellence est un construit historique et social. Comme l'écrivait Claude Grignon, « plus une position semble aller de soi, plus il faut reconstituer sa genèse et son origine sociale, plus il faut s'attacher à rapporter les valeurs dont elle est porteuse aux positions et aux intérêts des acteurs et des groupes dont elle émane[14] ». Dans l'alpinisme, ce travail de déconstruction est d'autant plus nécessaire que, de par les modalités mêmes d'une pratique qui consiste à escalader des montagnes et donc à « monter », les divisions symboliques entre le haut et le bas, le petit et le grand, le pur et l'impur sont omniprésentes. Entre la « hauteur » physique de celui qui se tient au sommet d'une montagne et sa « grandeur » morale, entre la solitude et l'isolement de l'alpiniste et sa « pureté » ou sa « supériorité » face à la « foule » des touristes, il n'y a parfois qu'un pas, aisément franchi dans les discours indigènes.

- **Une activité atypique qui questionne l'évidence des divisions sociales et sociologiques**

L'alpinisme a cette particularité que le haut fait, l'exploit, ne suffit pas à faire l'excellence. Pierre de Coubertin écrivait, à propos du sport : « les résultats sportifs sont, généralement parlant, d'une nature mathématique ou réaliste ; ils ont pour sanctions des chiffres et des faits[15] ». Dans l'alpinisme, les chiffres et les faits ne suffisent pas à atteindre l'excellence : les hiérarchies ne découlent pas uniquement, comme dans le sport par exemple, des performances accomplies – ces dernières étant d'ailleurs difficilement rationalisables et comparables. Le « grand alpiniste » doit notamment pratiquer dans le bon « esprit », c'est-à-dire en s'astreignant à respecter des règles éthiques qui sont « plus » et « autre chose » qu'un règlement sportif. Bien qu'il s'agisse d'une pratique physique, l'alpinisme se situe ainsi à la frontière ou « en marge » du sport. C'est une des raisons pour lesquelles l'alpinisme représente un terrain sociologique séduisant pour étudier et déconstruire l'excellence, car celle-ci ne va pas de soi.

L'alpinisme, par sa singularité au sein des activités physiques, soulève donc plusieurs questions, dont certaines dépassent son simple cadre. Comment définir l'excellence – et comment délimiter une « élite » – dans une pratique physique atypique car « quasi-sportive »[16] ? Pourquoi cette manière d'envisager l'excellence procure-t-elle de tels profits de distinction aux « grands alpinistes » ? Comment cette forme singulière d'excellence s'est-elle constituée dans l'alpinisme ? Comment a-t-elle évoluée face aux poussées de « sportivisation » qui affectent les activités physiques depuis la fin du XIX$^{e}$ siècle ? Plus généralement, le cas de l'excellence en alpinisme questionne les catégorisations sociales et la manière dont on pense, comme séparés, les différents domaines d'activité. En effet, si l'alpinisme se rapproche du sport sans en être, il se rapproche également, de manière peut-être plus surprenante, d'autres domaines d'activité *a priori* éloignés, comme l'art, ou même la religion. Ainsi, comment « classer » l'excellence en alpinisme puisqu'il s'agit d'une activité corporelle qui ne rentre ni dans la catégorie du « sport », ni dans celle de « l'art » ? Comment, dans une perspective dynamique, envisager une évolution qui ne rentre ni dans le paradigme de la « spor-

[14] Claude GRIGNON, « Sociologie, expertise et critique sociale », *in À quoi sert la sociologie ?*, Paris, La Découverte, p. 131.
[15] Pierre de COUBERTIN, *Pédagogie sportive : histoire des exercices sportifs, technique des exercices sportifs, action morale et sociale des exercices sportifs*, Paris, Crès, 1922, p. 127.
[16] C'est une expression que nous utiliserons tout au long de la thèse et que nous définirons dans la deuxième partie.

tivisation » ni, par exemple, dans celui de l'« artification »[17] ?

- **Une dimension historique et internationale. La France comme contre-point comparatif**

Ce travail présente une dimension historique et internationale. *L'étendue temporelle* prise en compte est relativement large : depuis l'apparition des premiers clubs alpins (dans les années 1850 au Royaume-Uni) jusqu'au début du XXI[e] siècle. *L'échelle géographique* dépasse le cadre purement national : si la première partie de l'analyse porte essentiellement sur le Royaume-Uni, en tant que berceau de l'alpinisme, elle s'étend ensuite à l'alpinisme français.

Cette extension permet d'envisager des phénomènes de *diffusion* à partir du Royaume-Uni. Elle permet ensuite d'élargir le groupe des enquêtés et d'obtenir une population plus grande et plus variée. Dans ce travail, l'alpinisme français sert surtout de *contre-point comparatif* par rapport à l'alpinisme britannique, qui demeure notre terrain privilégié. La France représente en effet un cas particulièrement intéressant à la fois pour étudier le transfert de la conception britannique de l'excellence et, par la suite, pour élargir le champ d'investigation des discours et trajectoires d'excellence. Il ne s'agit ainsi pas tant de mener une comparaison internationale dans les formes[18] que de choisir un pays – la France – où l'alpinisme est développé tout en étant d'apparition plus tardive, un pays qui, de plus, contient à l'intérieur de ses frontières l'espace de pratique longtemps privilégié des Britanniques (les Alpes), sur lequel ils ont exercé leur domination pendant les décennies constituantes de l'activité.

L'alpinisme britannique, pour ses protagonistes, est souvent considéré comme un alpiniste plus « pur », donc « supérieur ». Un numéro récent de *Climb Magazine*, la principale revue anglaise d'alpinisme, titrait, à propos de l'interview d'un alpiniste français : « Christophe Dumarest explique pourquoi le style britannique est important[19] ». Dans ce travail, nous montrerons pourquoi l'excellence « à l'anglaise » est envisagée de cette façon et pourquoi les alpinistes britanniques tiennent, encore aujourd'hui, à préserver à tout prix certaines spécificités distinctives dont ils sont particulièrement fiers, parmi elles une « éthique » extrêmement stricte.

- **Analyser l'excellence : quels matériaux et quelle approche ?**

Nous avons eu accès aux discours d'excellence via des matériaux variés. La première partie de la thèse étant consacrée à la méthodologie entreprise, nous ne l'évoquons que brièvement ici.

Notre principal matériau est constitué d'autobiographies (publiées) d'alpinistes britanniques et français. Au nombre de 62, elles ont été étudiées suivant une méthodologie présentée dans le chapitre 2. L'usage qui est fait de l'autobiographie comme matériau sociologique constitue indéniablement un des apports de ce travail. Des précautions méthodologiques (également exposées au chapitre 2) sont nécessaires pour analyser un matériau où les phénomènes de reconstruction

[17] La sportivisation, terme sur lequel nous reviendrons dans le premier chapitre, désigne le « processus social, notamment institutionnel (…) par lequel une activité ludomotrice (…) acquiert le statut de sport ». Pierre PARLEBAS, *Jeux, sports et sociétés*, 2[e] éd., Paris, INSEP, 1999, p. 379. L'artification désigne le même processus dans le domaine artistique, suivant lequel une activité acquiert le statut « d'art ». Nathalie HEINICH et Roberta SHAPIRO, *De l'artification. Enquêtes sur le passage à l'art*, Paris, EHESS, 2012.

[18] Voir notamment la présentation de Cécile VIGOUR, *La comparaison dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2005.

[19] "*Christophe Dumarest, on why British style matters*". Climb Magazine, n°108, Février 2014.

biographiques jouent à plein et qui, de ce fait, est regardé avec une suspicion parfois démesurée.

Ce qui fait de l'autobiographie un matériau formidable pour étudier l'excellence est (entre autres) sa dimension d'exemplarité. Son écriture étant souvent légitimée par une carrière d'alpiniste exceptionnelle, l'autobiographie donne presque par définition accès à une élite. Il s'agit d'un discours d'excellence. Nous montrerons qu'elle permet d'avoir accès à trois types d'information : *factuelle*, sur la réalité de l'alpinisme d'une époque ; *biographique*, sur la trajectoire d'un individu (avec tous les biais que son récit comporte) ; et *symbolique*, en tant qu'il s'agit d'un discours de distinction, de justification (de la grandeur), et d'affiliation à un collectif (l'élite de l'alpinisme).

Seize entretiens ont également été réalisés avec des alpinistes des deux pays, certains eux-mêmes auteurs d'autobiographies. En sus de ces deux matériaux, nous avons étudié les articles de la revue de l'*AC* (1856) Nous avons également passé au crible les journaux de deux clubs français : le Club Alpin Français (CAF, 1874) et le Groupe de Haute Montagne (GHM,1919). Dans ces trois journaux, une attention toute particulière a été portée aux notices nécrologiques.

Le choix de ces matériaux procède d'une volonté de ne pas occulter le contenu propre des représentations indigènes derrière une analyse qui mettrait uniquement l'accent sur les prises de position qu'elles traduisent. Pierre Bourdieu écrit : « aux questions qui portent sur les raisons de l'appartenance, de l'engagement viscéral dans le jeu, les participants n'ont rien à répondre, en définitive, et les principes qui peuvent être invoqués en pareil cas ne sont que des rationalisations *post-festum* destinées à justifier, pour soi-même autant que pour les autres, un investissement injustifiable[20] ». Or, ces représentations nous intéressent aussi comme productions spécifiques, comme objets, savoirs, traditions, catégories de pensée, idéologies, etc., progressivement accumulés et constitutifs de ce qu'est l'excellence en alpinisme. Il s'agit d'une critique qu'adresse Bernard Lahire à une sociologie de la littérature qui, centrée sur l'analyse du champ littéraire, ne permet pas de cerner la spécificité des produits littéraires : « une sociologie de la littérature qui néglige les textes littéraires pour privilégier la production symbolique de la valeur des œuvres, la construction sociale des trajectoires d'écrivains, les stratégies littéraires, la structuration de l'espace des positions littéraires ou l'histoire des institutions littéraires, ne manque pas d'intérêt, mais laisse échapper, de toute évidence, une dimension centrale de son objet[21] ». Jacques Defrance pointe lui aussi cet angle mort et invite à prêter attention aux croyances indigènes des sportifs sans pour autant les dénoncer comme « leurres n'existant que par la propagande des dominants[22] ».

Dans ce travail, nous nous intéressons aux croyances et représentations des alpinistes. Cependant, le fait qu'il s'agisse de « croyances » et de « représentations » ne signifie pas que l'on mène une analyse littéraire ou textuelle de ces discours, en les considérant comme des entités dotées de sens indépendamment de leur contexte d'énonciation, de leur histoire ou encore des effets qu'elles

---

[20] Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, Minuit., Paris, 1997, p. 123. Pour Bourdieu, l'*illusio* est d'abord une illusion qui a des effets concrets pour celui qui y croit (en termes d'investissement et de positionnement dans un champ). Peu importe, alors, de quoi (de quelles croyances, de quelles représentations) est faite l'*illusio*. « Étant donné que l'œuvre d'art n'existe en tant qu'objet symbolique doté de valeur que si elle est connue et reconnue, (…) la science des œuvres a pour objet non seulement la production matérielle de l'œuvre ou, ce qui revient au même, de la croyance dans la valeur de l'œuvre ». Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, p. 318.

[21] Bernard LAHIRE, « Champ, hors-champ, contrechamp », *in Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, Paris, La Découverte, pp. 23-57, p. 42.

[22] Jacques DEFRANCE, « L'autonomisation du champ sportif. 1890-1970 », *Sociologie et Sociétés*, 1995, vol. 27, n° 1, pp. 15-31, p. 23.

produisent. L'étude de ces discours ne prend sens qu'en considérant leur encastrement historique et social. S'ils correspondent à une position dans l'alpinisme (étant émis depuis le sommet[23] de la hiérarchie alpinistique), ils correspondent également à une position socio-économique, genrée, nationale, etc. C'est pourquoi nous avons eu recours à d'autres matériaux pour donner une « assise numérique et sociologique[24] » à ces discours. En premier lieu, nous avons réalisé une analyse quantitative des profils sociaux des membres des grands clubs sélectifs à partir de bases de données fournies par ces clubs (l'*AC* et le GHM). Nous avons ensuite reconstitué deux bases de données : la première des élites de l'alpinisme britannique et français (respectivement composées de 193 et 171 individus) ; la seconde des auteurs d'autobiographie (N=62). Ces deux bases ont permis de mener une analyse prosopographique et, pour la seconde, de réaliser des analyses des correspondances multiples. Les questionnements méthodologiques relatifs à la construction de ces bases seront évoqués dans le premier chapitre.

Précisons également que si nous insistons sur les représentations, ces dernières sont en réalité indissociables de pratiques spécifiques, historiquement construites comme des pratiques excellentes. Marcel Mauss le disait déjà : les représentations (collectives) « n'ont d'existence, ne sont vraiment telles que dans la mesure où elles commandent des actes. (…) [L]e fait concret, complet, c'est le tout : corps et âme[25] ». Tenir un discours d'excellence ne suffit donc pas pour être un « grand alpiniste » : il faut aussi agir comme tel. En outre, faire partie d'une élite, c'est souvent appartenir à un groupe (club, société) dont les frontières sont plus ou moins visibles et formalisées et dont l'accès se fait de manière plus ou moins ritualisée : l'excellence, en ce sens, suppose la possession de certains attributs objectivés. De ce fait, représentations, pratiques, et institutions d'excellence sont difficilement dissociables. Roger Chartier l'explique de manière limpide, lorsqu'il écrit qu'il faut comprendre comme articulées trois modalités du rapport au social : (i) « le travail de classement et de découpage qui produit les configurations intellectuelles multiples par lesquelles la réalité est contradictoirement construite par les différents groupes qui composent une société », (ii) « les pratiques qui visent faire reconnaître une identité sociale, à exhiber une manière propre d'être au monde, à signifier symboliquement un statut et un rang » et, enfin (iii) « les formes institutionnalisées et objectivées grâce auxquelles des "représentants" (instances collectives ou individus singuliers) marquent de façon visible et perpétuée l'existence du groupe[26] ». Lorsque nous parlons de « représentations de l'excellence » ou de « discours d'excellence », il est entendu que ces représentations et ces discours reflètent, s'appuient sur, existent à côté, de pratiques et de formes objectivées. En plus des sources indigènes évoquées précédemment, de nombreux travaux historiques consacrés à l'alpinisme ont ainsi été consultés afin de prendre en compte les aspects formels, techniques et institutionnels de l'histoire de l'alpinisme.

Cette attention portée aux discours et aux pratiques, et la volonté conjointe de toujours les réins-

---

[23] Les métaphores alpinistiques ont à ce point imprégnées le langage courant pour tout ce qui concerne, notamment, le fait de « s'élever », qu'elles apparaîtront inévitablement – avec ou sans jeu de mot volontaire – au fil de ce travail.

[24] Comme le fait Nicolas Mariot en sus de son analyse des lettres de soldats de la Grande Guerre. Nicolas MARIOT, *Tous unis dans la tranchée?: 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, L'univers historique, 2013.

[25] Marcel MAUSS, « Divisions et proportions des divisions de la sociologie », *L'Année sociologique*, 1927, n° 2, pp. 87-173. Version numérisée des « Classiques des sciences sociales », p. 30.

[26] Roger CHARTIER, « Le monde comme représentation », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1989, vol. 44, n° 6, pp. 1505-1520, p. 1514.

crire dans les cadres historiques et sociaux qui leur donnent sens est celle adoptée par l'anthropologue Sherry Ortner. Quand Ortner évoque la subjectivité des individus, elle prend en compte à la fois les « modalités de perception, les affects, les pensées, les désirs et les peurs qui animent les acteurs » et « les formations culturelles et sociales qui mettent en forme, organisent et provoquent ces affects, pensées, etc.[27] ». C'est la perspective que nous adoptons.

- **Dénaturaliser l'excellence. Une approche biographique**

Ce travail de dénaturalisation et de déconstruction de l'excellence possède un deuxième versant. La question de cette genèse et de cette transmission de l'excellence sur le *temps long* se double en effet d'une question concernant cette genèse sur le *temps court*, celui des trajectoires individuelles. Au terme de quelles expériences biographiques, de quelles trajectoires, des individus en viennent-ils à incorporer ces représentations et ces valeurs, à formuler ce type de discours, et à pratiquer suivant les canons de l'excellence ? Après la question de la genèse historique d'un « grand alpinisme » se pose celle de la fabrique biographique du « grand alpiniste ».

Nous mettrons au jour un processus de transmission et, surtout, d'*incorporation*, à l'échelle des trajectoires individuelles, de cette conception de l'excellence. Le matériau autobiographique sur lequel nous nous appuyons permet justement d'appréhender ce processus. Un des apports de la thèse sera notamment de montrer que, dans ce processus d'incorporation de représentations de l'excellence mais aussi de pratiques d'excellence, la lecture et les livres – parmi eux les autobiographies qui nous servent de matériau – jouent un rôle central.

Devenir un grand c'est, en même temps que réaliser des exploits sur le terrain, intérioriser la « coutume », la « mémoire collective », « l'esprit » de l'alpinisme, indissociables d'une pratique excellente et du sentiment d'appartenance à une élite. C'est aussi, pour certains, intérioriser une « vocation ». Cependant, il faut que les conditions de possibilité d'un véritable engagement vocationnel dans l'alpinisme soient réunies pour que cette « conversion » ait lieu. Dans le chapitre 9, nous ferons l'hypothèse qu'elles le sont au moment où l'himalayisme devient une pratique centrale de l'excellence. Nous verrons ainsi que les deux temporalités (temps long de l'histoire de l'alpinisme et temps court de la trajectoire de l'alpiniste) sont liées : plus précisément, la première ne prend sens que réinscrite dans la seconde.

- **La formation et la transmission de « l'esprit de l'alpinisme »**

La question est ainsi posée de savoir comment se crée, se transmet et se maintient dans le temps un fonds commun de représentations et de valeurs associées à l'excellence, fortement distinctives, identitaires et fédératrices, un fonds qu'on pourrait qualifier de « coutume[28] », de « mémoire col-

---

[27] Sherry ORTNER, *Anthropology and Social Theory: Culture, Power, and the Acting Subject*, Londres, Duke University Press, 2006, p. 107. Nous traduisons. Se situant dans la lignée de Weber et de Geertz, Ortner forge la notion de « jeu sérieux » (*serious game*) pour « soutenir l'idée selon laquelle l'expérience humaine n'est jamais seulement "du discours" ou "de l'action", mais un entrelacs inextricable d'images et de pratiques, de conceptions et d'actions, dans lequel l'histoire construit à la fois les gens et les jeux qu'ils jouent, et dans lequel les gens font l'histoire en agissant, en reproduisant, et en transformant ces jeux ». En ce sens, l'alpinisme peut se concevoir comme un « jeu ». Sherry ORTNER, *Life and death on Mt. Everest: Sherpas and Himalayan mountaineering*, Princeton, Princeton University Press, 1999, p. 23.

[28] Dans le sens juridique de « droit, non-écrit ou codifié tardivement, propre à un peuple puis à un groupe social et formé par un ensemble de règles (…) établies sur des usages locaux, règles qui ont force de lois, sans avoir été promulguées comme telles, pour autant qu'elles soient acceptées par tout le groupe intéressé ». Dictionnaire du CNRTL (CNRS).

lective[29] » et même d'« esprit[30] », au principe d'un fort sentiment d'appartenance, voire d'une « identité collective[31] ».

Nous questionnons également la diffusion géographique de cet « esprit ». C'est là que la France entre en jeu. Le fait que les Britanniques et les Français partagent le même espace de pratique (les Alpes) donne lieu à des relations permanentes entre alpinistes des deux pays, des relations d'autant plus intéressantes à étudier qu'elles correspondent à des configurations sociales inégalitaires. Ainsi, pendant longtemps, une grande partie des contacts entre Français et Britanniques ont eu lieu entre des guides (français) et leurs employeurs (britanniques). Ces relations entre guides et alpinistes en disent d'ailleurs beaucoup sur les représentations de l'excellence en alpinisme : nous verrons que les guides, bien que plus performants en matière d'alpinisme, ne sont pas pour autant considérés comme de « vrais » alpinistes, indice supplémentaire du fait que l'excellence réclame « plus » et « autre chose » que des performances. Outre les relations entre *gentlemen* britanniques et guides-paysans français, il faut aussi considérer, de manière plus générale, les phénomènes de circulation transnationale des élites sociales, élites dont les alpinistes font partie. La prise en compte des relations entre pratiquants de plusieurs pays pourrait sembler évidente lorsque l'on s'intéresse à une pratique qui s'ancre avant tout sur un territoire (les massifs montagneux), quand bien même l'alpinisme est organisé en clubs et institutions alpinistiques nationales. Pourtant, nous montrerons que les historiens et sociologues de l'alpinisme n'ont pas envisagé cette dimension et n'ont cessé de privilégier une approche nationale (qu'elle soit britannique ou française) qui, lorsqu'il s'agit de penser des questions relatives à l'excellence, à ses pratiques et à ses représentations, peut s'avérer trop partielle[32].

- **Définir l'excellence. Les trois dimensions de l'excellence**

Nous avons choisi d'envisager l'excellence sous l'angle d'un triple rapport : un *rapport à la pratique*, un *rapport aux autres individus*, et un *rapport à soi-même*. Ces trois dimensions constituent un cadre de définition plus large que celui utilisé dans la plupart des travaux de sociologie du sport consacrés à l'excellence, qui s'en tiennent souvent au premier. Les matériaux choisis, en particulier les autobiographies, fournissent un terrain d'expression (et d'étude) privilégié de ces trois dimensions.

**L'excellence comme rapport à la pratique**. L'excellence envisagée sous l'angle du rapport à la pratique renvoie aux « bonnes manières » de pratiquer, c'est-à-dire à l'ensemble des principes et des règles, le plus souvent implicites, qui régissent l'alpinisme dans sa version excellente. Par là, nous désignons le fait que l'excellence se rapporte, outre à des pratiques et des faits, à des normes à teneur morale qui encadrent et contraignent ces pratiques. Ce rapport à l'activité, nous le quali-

[29] Maurice HALBWACHS, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994. Pour une discussion sur la notion de mémoire collective, voir Alex GAGNON, *La communauté du dehors. Imaginaire social et représentations du crime au Québec (XIXe – XXe siècle). Thèse de doctorat*, Université de Montréal, 2015, p. 54.

[30] Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 2e éd., Paris, Plon, 1964. Luc BOLTANSKI et Eve CHIAPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2011. Nous discuterons plus en détail la notion d'esprit dans la thèse.

[31] Au sens que lui donne Vincent DESCOMBES, « L'identité collective d'un corps enseignant », *op. cit.* Descombes, qui se situe dans la lignée du Durkheim de l'*Évolution pédagogique en France* (1904), évoque le fait pour l'individu de « se sentir (ou non) partie prenante d'un groupe qui le dépasse par son volume d'activité et surtout par son histoire » (p. 351).

[32] Ainsi, lorsqu'Olivier Hoibian parle de la conception du CAF qui finit par s'imposer et par devenir « l'expression de l'excellence alpine », il omet de considérer le fait que cette conception de l'alpinisme comme « sport à part » a une origine britannique. Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950. Une histoire culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 11.

fierons parfois d' « esprit », comme le faisait Max Weber à propos du capitalisme. « L'esprit » de l'alpinisme, terme relativement imprécis (comme l'était « l'esprit du capitalisme »), désignera à la fois un esprit de corps, un ethos (entendu comme un « système de valeurs implicites » intériorisées qui joue comme un « organisateur de pratiques »[33]) et une éthique (c'est-à-dire les principes qui encadrent la pratique de l'alpinisme tout autant que l'« état d'esprit » dans lequel les ascensions sont réalisées). Ces différents aspects sont indissociables et entremêlés. Dans la définition l'excellence en alpinisme, le style dans lequel on réalise une ascension et, surtout, les valeurs et motifs dont elle est parée, sont fondamentaux. « L'esprit » de l'alpinisme, c'est tout cela à la fois. Lorsque nous analyserons tout le travail de codification de l'excellence, c'est en premier lieu à ce rapport à la pratique que nous nous intéresserons.

**L'excellence comme rapport à soi**. Considérée sous l'angle du rapport à soi, l'excellence alpinistique renvoie à la manière dont les membres de l'élite de l'alpinisme se perçoivent comme des individus à part, mais également à la manière dont ils appréhendent et relisent leurs trajectoires biographiques. Le rapport à soi caractéristique de l'excellence s'exprime par exemple sous la forme d'un discours de prédestination, quand l'alpiniste relit sa trajectoire avec l'idée qu'il était « voué à », ou « fait pour » l'alpinisme. C'est là, notamment, une des caractéristiques d'un discours de vocation. Envisager l'excellence comme un rapport à soi et à sa trajectoire soulève ainsi des questions passionnantes relatives au rapport à la vérité dans le récit autobiographique et aux mécanismes de reconstruction biographique à l'œuvre. Le chapitre 2 y est consacré.

**L'excellence comme rapport aux autres**. Qu'il s'agisse de l'excellence comme manière de pratiquer ou comme regard sur soi, celle-ci va presque toujours de pair avec le fait de se distinguer des autres usagers de la montagne (les touristes ou les autres alpinistes) et, plus généralement, de tous les non-alpinistes. Cette troisième dimension est omniprésente dans les discours d'excellence : elle est en est constitutive puisque, par définition, le discours d'excellence est un discours de distinction. Regarder comment le « grand alpiniste » perçoit les autres et s'en distingue informe à la fois sur le *rapport à la pratique* et sur le *rapport à soi*.

Les travaux portant sur l'excellence corporelle dans une perspective socio-historique l'envisagent surtout sous l'angle du rapport à la pratique (première dimension). Des sociologues du sport comme Jacques Defrance (qui s'intéresse aux gymnastiques) ou Olivier Hoibian (qui s'intéresse à l'alpinisme français)[34] mettent l'accent sur les luttes entre différents groupes inégalement situés et dotés, des luttes ayant pour but l'imposition d'une conception dominante de l'activité étudiée. Pour Defrance, il s'agit d'étudier « comment des groupements peuvent se former autour d'objets, en constituant l'objet lui-même, en lui conférant ses limites, en apportant un système d'appréciation qui sélectionne et hiérarchise certains de ses traits [35] ». C'est là un questionnement que nous reprendrons dans ce travail. Pour Olivier Hoibian, il s'agit de retracer les états successifs d'un champ de l'alpinisme français pour montrer comment, progressivement, a été adopté un modèle d'excellence dominant qu'il nomme « l'alpinisme classique ». Dans ce cadre théorique, ce sont à la fois les modalités de pratique et les marquages symboliques qui leurs sont associés qui

---

[33] Pierre BOURDIEU, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1984, p. 228. Bernard FUSULIER, « Le concept d'ethos, de ses usages classiques à un usage renouvelé », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 2011, Journal Article, pp. 97-109, p. 103.

[34] Jacques DEFRANCE, *L'excellence corporelle, La formation des activités physiques et sportives modernes (1770-1914)*, Rennes, PUR, 1987. Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*

[35] Jacques DEFRANCE, *L'excellence corporelle*, *op. cit.*, p. 8.

sont au cœur de l'analyse. Il s'agit de regarder comment certaines pratiques se trouvent légitimées et d'autres délégitimées, au terme de luttes de pouvoir au sein de champs (nationaux) circonscrits.

Ce qui distingue ainsi notre approche de ces travaux c'est d'abord que nous choisissons une définition plus large de l'excellence en envisageant, au-delà du « rapport à la pratique », le regard porté sur soi et sur sa trajectoire– c'est d'ailleurs là un apport du matériau autobiographique. Ensuite, nous nous en écartons en ce que les luttes entre différents « styles » d'alpinisme, plus ou moins légitimes, sur un espace national (un champ) donné ne sont pas au cœur de notre questionnement : plutôt, nous nous intéressons à la manière dont une conception « originelle » de l'excellence, celles des premiers alpinistes britanniques, codifiée dans un contexte particulièrement favorable à son maintien, a perduré dans le temps, s'est transmise, reconfigurée, etc. C'est là une différence d'*angle de vue* avec, par exemple, l'analyse d'Olivier Hoibian.

Elle se double d'une différence d'*échelle* : en prenant pour objet un idéal d'excellence (la conception britannique) qui demeure un point de référence implicite pour l'ensemble des alpinistes appartenant à des groupes en lutte, nous explicitons en quelque sorte l'arrière-plan des diverses prises de position étudiées par une sociologie du champ de l'alpinisme. En effet, malgré des prises de position divergentes au sein du champ, les alpinistes tombent d'accord sur certains éléments sous-jacents, comme les principes au fondement de « l'éthique » ou comme le fait que l'alpinisme n'est pas un sport. C'est plutôt à ce niveau-là d'analyse que nous nous trouvons. Notre objet se situe donc dans un rapport de fondement aux débats qui ont lieu, qui présupposent une adhésion commune de tous les participants à certains principes d'excellence qui sont également des principes « originels ». C'est là une perspective proche de celle adoptée par Durkheim dans l'*Évolution pédagogique en France*, c'est-à-dire une perspective qui met l'accent non pas tant sur les oppositions transitoires entre des styles (éducatifs ou alpinistiques) que sur un idéal ou un modèle général (l'Université avec une majuscule, qui "n'est pas l'institution d'un temps ni d'un pays"[36] ou l'Alpinisme) plus fondamental, qui persiste en deçà des débats circonstanciels.

- **Au-delà de l'alpinisme**

C'est bien d'alpinisme dont il sera question dans cette thèse. Cependant, nous voyons essentiellement l'alpinisme comme une entrée dans des questionnements sociologiques plus généraux.

Le cas de l'alpinisme invite d'abord à s'interroger sur les interdépendances entre une activité singulière et le reste du monde social. Comme y invitait Norbert Elias à propos de la science, l'alpinisme ne doit pas être étudié de manière autonome : il n'y a pas de sens à distinguer son histoire « interne » et son histoire « externe ». C'est ainsi l'encastrement social, culturel, historique de l'alpinisme qui permet de comprendre la forme qu'a prise son excellence et son « esprit », qui reflète « l'esprit du temps ». Pour Elias, « la progression de la science ne se produit pas indépendamment d'autres développements sociaux. (…) Ce qu'on observe en réalité, les faits, ne correspondent pas à la polarisation indifférenciée que suggèrent les concepts[37] ». Cette interdépendance mutuelle des domaines d'activité, parmi lesquels l'alpinisme, conduit à faire preuve de prudence

[36] Émile DURKHEIM, *L'évolution pédagogique en France*, *op. cit.*, p. 75. Pour l'analyse, nous nous sommes aidée de Vincent DESCOMBES, « L'identité collective d'un corps enseignant », *op. cit.*, p. 353.
[37] Norbert ELIAS, *La dynamique sociale de la conscience*, *op. cit.*, p. 127.

face aux explications de « l'histoire interne » (dont celles qui ne sortent pas d'un « champ » national). Elle conduit également à rester humble face aux explications (dont la nôtre) qui, tout en tentant de saisir l'encastrement de l'alpinisme dans un contexte plus larges, ne parviendront pourtant pas à saisir le tableau complet des mécanismes en jeu.

Lié à ce premier questionnement en émerge un second qui porte sur la manière dont s'opèrent les divisions symboliques entre les domaines de l'activité humaine. Considérer les interdépendances entre les activités sociales, c'est aussi voir ce que les frontières qui les séparent et les autonomisent les unes des autres ont parfois de simplificateur. L'analyse de l'excellence en alpinisme, à michemin entre une excellence sportive, artistique, mais aussi, sous certains aspects, religieuse, permettra d'illustrer ce point. L'alpinisme permettra également de questionner les frontières réelles et symboliques entre travail et le loisir, entre professionalisme et amateurisme.

L'alpinisme fournit ensuite une occasion de s'interroger sur ce qu'est une élite. Ce questionnement est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'une pratique peu standardisée, où les critères de définition de l'excellence et de distinction sont souvent implicites. L'alpinisme invite donc à un travail d'explicitation et de formalisation des critères de l'élitisme, des critères en général peu interrogés. On retrouve ici encore les premiers questionnements : ces critères sont-ils sportifs, artistiques, ou autres ? Que révèlent-ils du positionnement de l'alpinisme au sein du monde social ?

C'est également à la question de savoir comment se transmettent et perdurent les normes sociales que le cas particulier de l'alpinisme permet de s'attaquer, suivant plusieurs angles (d'attaque). Dans une perspective historique de long terme (cent-cinquante ans), il s'agit de se demander comment un ethos, des valeurs, des principes, des représentations particulières qui sont autant de « matrices de pratiques[38] », attachées à un groupe social particulier, en viennent à persister, à se diffuser, à se reconfigurer. Dans une perspective de plus court terme, à l'échelle de la trajectoire biographique, ce sont des questions relatives aux modalités de socialisation à l'alpinisme et d'incorporation de ces normes qui sont posées.

Enfin, notre étude de l'alpinisme pousse à envisager un nouveau matériau, peu usité en sociologie mais pourtant pertinent à condition d'en faire un usage maîtrisé : l'autobiographie.

- **Plan de la thèse**

**La première partie** est consacrée à la méthodologie. Le *chapitre 1* pose la question de la manière dont on définit l'excellence et dont on circonscrit une élite de l'alpinisme. L'échafaudage méthodologique de ce travail y sera présenté. Le *chapitre 2* porte sur le matériau autobiographique et montre sa pertinence et son utilité pour une sociologie de l'excellence.

**La seconde partie** s'intéresse à la codification d'une forme spécifique d'excellence au Royaume-Uni entre le milieu du XIX[e] siècle et les années d'entre-deux-guerres. Après une introduction qui revient sur l'apparition de l'alpinisme, le *chapitre 3* analyse de manière conjointe les profils sociaux, l'ethos et les idéologies qui étaient celles des alpinistes de l'*Alpine Club*. Le *chapitre 4* revient sur le positionnement de l'alpinisme en marge du sport et la codification d'une « éthique » qui a lieu à cette époque. Le *chapitre 5* explicite la manière dont les grands alpinistes se distinguent des autres

[38] Roger CHARTIER, « Le monde comme représentation », *op. cit.*, p. 1514.

usagers des montagnes, suivant une triple modalité, sociale, sexuée, et alpinistique. D'apparition plus tardive, l'alpinisme français sera abordé dans le *chapitre 6*, où sera posée la question d'une circulation du modèle d'excellence britannique vers la France.

**La troisième partie** poursuit l'analyse historique de la partie précédente et entreprend d'expliquer la persistance après la Seconde Guerre mondiale de « l'esprit de l'alpinisme » codifié par les alpinistes victoriens et – en partie – adopté en France. L'introduction porte sur la rupture que représente la généralisation de l'himalayisme comme pratique excellente. Le *chapitre 7* revient sur les transformations structurelles que connaît l'alpinisme après la guerre et évalue la portée de trois changements qui affectent son élite dans les deux pays étudiés : l'ouverture sociale, la professionnalisation et la féminisation. Le *chapitre 8* montre que, malgré ces évolutions, les modalités distinctives caractéristiques de l'excellence  mises en évidence dans le chapitre 5 perdurent Le *chapitre 9* s'attache à démontrer comment l'alpinisme, au terme d'une dynamique de distinction qui conduit à un renforcement constant de l' « éthique », est devenu pour ses pratiquants les plus investis une vocation requérant un engagement « corps et âme ».

Dans **la quatrième partie**, nous sortirons de l'analyse sociogénétique des deux parties précédentes pour nous intéresser à la fabrique, à l'échelle de la trajectoire biographique et uniquement à partir du corpus d'autobiographies et d'entretiens, de l'excellence et de la vocation d'alpiniste. Après une introduction qui revient sur les caractéristiques du discours vocationnel des alpinistes, le *chapitre 10* s'intéresse à la période de la trajectoire biographique antérieure à la découverte de l'alpinisme. Des pistes explicatives de l'adhésion immédiate et passionnée à l'alpinisme qui a lieu lors de sa découverte seront envisagées. Le *chapitre 11* porte sur la période consécutive à l'entrée dans l'alpinisme et sur le processus de conversion qui transforme les individus en « grands alpinistes » investis corps et âme dans leur activité.

- **Note sur la traduction de l'anglais au français**

Ce travail mobilise un grand nombre de sources en langue anglaise, qu'il s'agisse d'autobiographies, d'entretiens, d'articles d'alpinisme ou de travaux académiques. Celles que je cite ont systématiquement été traduites par moi (comme indiqué dans la plupart des cas en note). Pour ne pas alourdir une thèse déjà longue, l'extrait original n'est pas rappelé en note, sauf lorsqu'il s'agit d'entretiens.

# PARTIE I- Faire une sociologie de l'excellence en alpinisme. Questions de méthodologie

La première partie de cette thèse porte sur la méthodologie qui sous-tend le travail de recherche. Si nous y consacrons une partie entière, c'est parce que trouver une méthodologie adaptée pour étudier sur le long terme l'excellence en alpinisme à partir de son « élite » n'est pas chose aisée.

Cela suppose, d'une part, d'approfondir les définitions de ces deux notions. De là découle en effet tout l'échafaudage méthodologique utilisé dans ce travail. Ce faisant, on constate que l'alpinisme ne rentre pas dans les cadres habituellement choisis pour penser « l'élite » et « l'excellence », ou la « grandeur », en sociologie du sport. Cette atypicité pousse à porter le regard vers d'autres domaines, à chercher d'autres analogies plus pertinentes permettant d'appréhender l'excellence en alpinisme et d'identifier des critères pour définir, puis reconstruire, une « élite » de l'alpinisme. Une fois cette élite reconstruire, il devient possible d'étudier à la fois le profil social de ses membres et leurs conceptions de l'excellence. D'autre part, étudier l'excellence en alpinisme sur le long terme pose la question des matériaux à utiliser. Une fois l'élite définie, identifiée et reconstruite, comment analyser la manière dont l'excellence est conçue par ses membres, et comment l'étudier sur une période de plus d'un siècle ? Pour ce faire, je me suis appuyée, en grande partie, sur des matériaux écrits, dont l'autobiographie. En tant que matériau atypique, il était nécessaire d'y consacrer un chapitre.

Le premier chapitre permettra de réfléchir à la manière dont on peut définir « l'excellence » en alpinisme et appréhender, à partir de cette définition, une « élite » de l'alpinisme. Une telle question prend tout son sens dans une pratique qui se situe en marge du sport (une position marginale dont nous retracerons les origines dans le reste de ce travail). L'excellence en alpinisme, sous bien des aspects, ressemble à l'excellence artistique. Nous aurons donc recours à la sociologie de l'art et de la littérature pour saisir ce qui fait la spécificité de l'excellence ou de la « grandeur » en alpinisme. Elle est également semblable, sur d'autres points, à l'excellence religieuse, une autre analogie que nous approfondirons. Ceci nous permettra, dans un second temps, de présenter notre « échafaudage » méthodologique, un échafaudage qui comporte, de manière complémentaire, des versants quantitatif et qualitatif.

Le second chapitre sera consacré à la manière dont la sociologie peut se saisir d'un matériau original : l'autobiographie. Étant donné que très peu de travaux sociologiques s'appuient sur des autobiographies littéraires (c'est-à-dire publiées), le choix de l'autobiographie ne manque pas de surprendre des sociologues rompus à des matériaux traditionnels. Ces derniers remettent en doute sa validité et sa fiabilité, invoquant le danger de « l'illusion biographique ». C'est pourquoi nous consacrerons un chapitre à expliciter la pertinence de l'autobiographie et, de manière plus générale, du récit de vie publié (mémoire, biographie, nécrologie), pour mener une étude sociologique de long terme de l'excellence. Ce faisant, nous approfondirons la réflexion engagée dans le premier chapitre sur la nature de l'excellence en alpinisme et sur ses liens avec l'excellence artistique et littéraire.

# Chapitre 1 : Penser l'excellence et identifier l'élite de l'alpinisme

« Aventure », « loisir », « style de vie », « art », autant de manières indigènes de qualifier l'alpinisme. Cette polysémie n'est pas anodine : elle reflète le fait que l'alpinisme n'est, le plus souvent, pas considéré comme un sport par ses pratiquants. Ces derniers tentent de maintenir une distinction entre l'alpinisme et « le sport » dans son sens fort, c'est-à-dire comme une pratique compétitive, institutionnalisée, standardisée, et ce d'autant plus que certaines sous-disciplines de l'alpinisme s'autonomisent, se standardisent, se professionnalisent, en un mot se « sportivisent ». Dans ce contexte, il est difficile de mettre au jour un classement des performances alpinistiques permettant de distinguer clairement, comme dans les autres sports, ceux qui pourraient appartenir à une « élite sportive de l'alpinisme » des autres alpinistes. Pourtant, étudier l'excellence, « la grandeur » alpinistique, suppose de partir des individus qui incarnent cette excellence, c'est-à-dire des meilleurs alpinistes, quelles que soient les dimensions constitutives de cette excellence.

Avant toute chose, il nous semble important d'expliciter les conditions préalables dans lesquelles on peut évoquer, pour ensuite reconstruire, l'élite de l'alpinisme. Un tel détour par les conditions pertinentes d'appréhension d'une élite n'est pas courant dans la littérature sociologique portant sur le sport. Le plus souvent, sa présence semble aller de soi : c'est le cas des pratiques dont la sportivisation est aboutie et où un classement des performances a lieu lors de compétitions formalisées. Mais les choses sont différentes dans une pratique comme l'alpinisme, qu'on classe souvent (parce qu'il s'agit d'une pratique corporelle non artistique) parmi les sports sans peut-être s'apercevoir qu'elle n'en possède pas toutes les caractéristiques implicites. Comme l'écrit Bernard Lahire, « si la sociologie progresse en découvrant des similitudes cachées dans les multiples contextes socio-historiques qu'elle étudie, elle régresse tout aussi sûrement lorsqu'elle voit de la similitude partout et nomme de la même manière, par simple habitude ou automatisme de pensée, des phénomènes qui peuvent avoir des airs de famille mais ne pas se confondre pour autant. L'intérêt d'un concept socio-historique réside dans le fait de pouvoir dessiner les limites de son usage[1] ». Avant de parler d'élite de l'alpinisme, il s'agit donc d'identifier la place de l'alpinisme dans le champ sportif et son statut particulier par rapport aux sports « classiques », compétitifs, médiatisés, dont les élites sont clairement identifiables. Cette étape n'est pas superflue et permet de montrer que l'alpinisme est une activité qui se situe à la lisière du sport. Cette place à la marge invite à repenser les critères habituels de l'excellence sportive. Elle force à poser la question, qui n'a pas lieu d'être posée dans des sports où existe un classement des pratiquants selon des performances mesurables, de ce qui définit spécifiquement, dans l'alpinisme, l'excellence. Elle conduit même à s'interroger sur la possibilité effective d'en déterminer des critères fixes et stables.

Comment penser l'élite de l'alpinisme, étant entendu qu'elle est autre chose qu'une élite sportive ? Comment reconstituer un tel groupe en vue de procéder à l'analyse de sa morphologie, de ses caractéristiques, de ses discours ?

---

[1] Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, Paris, La Découverte, 2006, p. 37-38.

## 1. L'excellence en alpinisme : au croisement de différents domaines d'activité

L'excellence en alpinisme ne s'apparente pas totalement à une excellence sportive et son élite à une élite sportive. L'excellence sportive, en effet, est quantifiable : on peut déterminer l'élite d'un sport, les meilleurs pratiquants, à partir de procédures standardisées qui permettent de comparer et de classer les pratiquants. Ceci est impossible dans l'alpinisme. Finalement, l'alpinisme, plus que du sport, se rapproche à certains égards, dans la manière dont est « sélectionnée » son élite, des activités artistiques et notamment de la littérature.

### 1.1. L'excellence sportive : une excellence quantifiable et mesurable

Ne serait-ce que du fait de la diversité des activités physiques, des manières de les pratiquer, et de leurs évolutions historiques divergentes, il n'existe pas de définition unique du ou des « sport(s) », mais plutôt différentes conceptions qui font l'objet de luttes entre leurs promoteurs, eux-mêmes issus d'univers sportifs et académiques (histoire, sociologie, psychologie, etc.) variés[2]. Pourtant, force est de constater que l'évocation d'une excellence sportive renvoie implicitement à une certaine définition des sports, assez communément admise et qui semble faire consensus. Au cœur de celle-ci se trouvent deux dimensions fortes, indispensables pour envisager une hiérarchisation des participants selon des critères identiques, donc pour délimiter le groupe des meilleurs sportifs, c'est-à-dire une « élite » sportive : la compétition et la standardisation des règles de pratique (par une ou des institution(s)). Ainsi, parmi les définitions les plus célèbres des sports, on trouve celle de Pierre Parlebas, pour qui le sport désigne « l'ensemble des situations motrices, codifiées sous forme de compétition et institutionnalisées », ou encore comme « le sous-ensemble à caractère compétitif [des pratiques motrices], retenu et développé de façon privilégié par les instances sociales »[3]. Pour Georges Magnane, il s'agit d'une « activité de loisir dont la dominante est l'effort physique, participant à la fois du jeu et du travail, pratiquée de façon compétitive, comportant des règlements et des institutions spécifiques, et susceptible de se transformer en activité professionnelle »[4]. Sébastien Darbon, qui s'intéresse à l'émergence du « système sportif » actuel dans l'Angleterre de la deuxième moitié du XIX$^{e}$ siècle, en rupture avec les jeux athlétiques antérieurs, met lui aussi au premier plan, parmi les critères constitutifs du sport moderne, la dimension de compétition institutionnalisée, garantie par une standardisation de la pratique. Ces critères constitutifs du système sportif, liés les uns aux autres et se renforçant sans cesse sont : l'émergence de règles du jeu à vocation universelle, le maintien de l'égalité entre les adversaires, des institutions bureaucratiques, une rationalisation et une quantification de l'activité, et l'existence d'un cadre spatio-temporel spécifique[5]. Il poursuit en cela les travaux antérieurs menés par Allen Guttmann, qui distinguait sept caractéristiques essentielles du sport : la sécularisation, la rationalisation, la spécialisation, la quantification de l'activité, l'égalité entre les participants, la présence d'une bureaucratie, et la quête du record[6]. Enfin, nous citerons en dernier lieu le travail de Norbert Elias et Eric Dunning, qui expliquent l'apparition des sports modernes – le processus de « sportivisation »

---

[2] Suzanne LABERGE et Jean HARVEY (dir.), « Le sport. Introduction », *Sociologie et Sociétés*, 1995, vol. 27, n$^{o}$ 1, pp. 5-11, p. 4 ; Jacques DEFRANCE, *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, Repères, 2012, p. 98.

[3] Pierre PARLEBAS, *Jeux, sports et sociétés*, 2$^{e}$ éd., Paris, INSEP, 1999, p. 355 et p. 363.

[4] Georges MAGNANE, *Sociologie du sport : situation du loisir sportif dans la culture contemporaine*, Paris, Gallimard, Idées 57, 1964, p. 81.

[5] Sébastien DARBON, *Les fondements du système sportif. Essai d'anthropologie historique*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 15.

[6] Allen GUTTMANN, *From Ritual to Record. The Nature of Modern Sports*, New York, Columbia University Press, 1978.

faisant partie de celui de « civilisation » mis en avant par Norbert Elias – par une limitation de la violence physique par des règles standardisées codifiant la façon de pratiquer et permettant une libération des pulsions et un exercice de la violence dans un cadre précis et délimité[7]. On retrouve chez tous ces auteurs les dimensions centrales de standardisation, de compétition, et d'institutionnalisation qui participent de ce que l'on appelle la « sportivisation », ou « sportification », d'une activité, c'est-à-dire, selon Pierre Parlebas, du « processus social, notamment institutionnel (…) par lequel une activité ludomotrice (…) acquiert le statut de sport[8] ». Ce cadre conceptuel qui met au premier plan le caractère compétitif, standardisé, et institutionnalisé de la pratique sportive, est celui habituellement (et souvent implicitement) mobilisé dans les travaux sociologiques portant sur des élites sportives, puisqu'il s'agit souvent des élites de sports très « sportivisés ». L'élite désigne ainsi le groupe de ceux qui incarnent l'excellence sportive, comprise comme la capacité à effectuer plus hautes performances corporelles, identifiables et mesurables. Précisons que dans cette définition, le professionnalisme n'est pas un critère nécessaire. Si les professionnels font partie de l'élite, on peut aussi appartenir à l'élite sans être un professionnel.

Sébastien Fleuriel par exemple, qui s'intéresse à la catégorie de « sport de haut niveau », définit « l'élite sportive », tous sports confondus, comme l'ensemble des « athlètes qui obtiennent dans leur discipline des résultats significatifs au niveau international ». Il procède ensuite à une sélection de la population enquêtée suivant le critère du palmarès sportif (international)[9]. De même, dans les travaux sociologiques portant sur des excellences sportives, on voit des sports où la performance, lors de compétitions internationales, est mesurée, chronométrée, notée, etc. À propos des nageurs olympiques, et par extension du sport de haut niveau, Daniel Chambliss écrit :

> « Les sports olympiques, et la natation en particulier, offrent une occasion exceptionnellement claire pour étudier la nature de l'excellence. Dans d'autres champs, il peut être moins facile de dire quels sont les performers d'exception : le peintre ou le pianiste le plus brillant, le businessman le plus productif, la serveuse la plus attentionnée ou le meilleur des pères. Mais dans le sport (et c'est là un de ses charmes), le succès est défini plus exactement, par le succès dans des compétitions. Il y a des médailles, des rubans et des coupes pour les premières, secondes et troisièmes places ; des matchs sont organisés pour faire se rencontrer les meilleurs compétiteurs du monde, en natation et en athlétisme, les temps sont mesurés électroniquement au centième de seconde près ; il y a des statistiques publiées et des classements annoncés chaque mois ou chaque semaine. À la fin des Jeux Olympiques, tous les quatre ans, on sait clairement qui a gagné et qui a perdu, qui est allé en finale, qui a été sélectionné pour les Jeux, et qui n'a jamais participé aux compétitions sportives[10]. »

Dans ce cadre, la délimitation d'une élite sportive est simple : font partie de l'élite ceux qui ont obtenu les meilleurs résultats aux compétitions. Manuel Schotté étudie lui aussi une élite sportive – celle de l'athlétisme marocain – qui se distingue par la réalisation de performances rendues immédiatement et clairement visibles par les classements aux courses. Ces performances prennent place dans un marché athlétique international ouvert à tous (l'athlétisme « open »), par conséquent hiérarchisé sur l'unique base des performances athlétiques, sans discrimination statutaire ou

---

[7] Norbert ELIAS et Eric DUNNING, *Quest for Excitement: Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Oxford, Blackwell Publishers, 1986, p. 22.

[8] Pierre PARLEBAS, *Jeux, sports et sociétés*, *op. cit.*, p. 379.

[9] Sébastien FLEURIEL, *Sport de haut niveau ou sport d'élite? La raison culturelle contre la raison économique: sociologie des stratégies de contrôle d'Etat de l'élite sportive. Thèse de doctorat.*, France, 1997, p. 14.p. 11 et p. 14.

[10] Daniel CHAMBLISS, « La banalité de l'excellence: enquête ethnographique sur la stratification de la natation et les nageurs olympiques », *Sciences Sociales et Sport*, juin 2010, vol. 3, pp. 45‑76, p. 45.

nationale[11]. Comme la natation ou l'athlétisme, le cyclisme constitue un autre exemple où la hiérarchisation des performances est mesurée par le chronomètre[12]. Mais la mesure précise de la performance, prélude au classement, existe également dans des sports individuels non chronométrés. Bruno Papin, dans son travail sur les gymnastes de haut niveau, montre comment est apparu un système de classement basé sur une notation standardisée qui, avec la possibilité nouvelle de notes supérieures à 10 (depuis 2005), ouvre la voie à l'idée de « record » en gymnastique :

> « Le dix dépassé permet d'établir une liste de records nationaux, européens, mondiaux et olympiques (…). Ainsi, au-delà de la victoire aux différentes compétions, l'exploit pour le gymnaste est l'inscription de son nom au palmarès de la note la plus élevée de tous les temps comme c'est le cas pour les sports chronométrés. Discipline sportive traditionnellement jugée et appréciée au regard de normes techniques dans un rapport à l'excellence symbolisée par la note de dix rarement accordée, la gymnastique tend à se soumettre aux exigences et aux valeurs du sport de haute performance[13]. »

Là encore, la « haute performance » est mesurable, quantifiable, et l'élite sportive parfaitement identifiable et objectivable. Un regard sur les classements internationaux permet au sociologue de la délimiter avec précision. N'ont été abordés ici que des sports individuels, dans lesquels on mesure, d'une façon ou d'une autre, la valeur sportive de chacun des participants. Il va sans dire que les sports collectifs, où une hiérarchisation est obtenue en comptabilisant les victoires et les défaites contre d'autres équipes, sont également des sports compétitifs, standardisés et, lorsqu'il s'agit du haut niveau, fortement institutionnalisés.

Ceci ne signifie pas qu'il s'agisse de la seule définition légitime du sport. Au contraire, Thierry Terret montre que « le consensus autour de la compétition et du caractère institutionnalisé du sport ne résiste ainsi guère à la prise en compte des nouvelles pratiques qui, depuis les années 1960, se multiplient dans les sociétés occidentales en réaction, précisément, aux institutions sportives[14] » : planche à voile, skate-board, vol « libre », escalade « libre », course « libre », etc. sont autant de pratiques qui se revendiquent sportives tout en s'organisant sur des bases volontairement anti-compétitives, non fédérales et non standardisées[15]. Ceci conduit à l'émergence de deux niveaux de définition du sport. Un sens restreint, suivant lequel le sport comprend les « pratiques physiques, codifiées, institutionnalisées, réalisées en vue d'une performance ou d'une compétition et organisées pour garantir l'égalité des conditions de réalisation » ; et un sens large où le sport « englobe tout type d'activité physique réalisé dans un but récréatif, hygiénique ou compétitif et dans un cadre réglementaire minimal[16] ». On serait tenté de ranger l'alpinisme dans cette seconde catégorie si son histoire ne montrait pas son inadéquation à une telle classification. En effet, si l'escalade sportive moderne (et autonomisée de l'alpinisme dont elle est issue) s'inscrit, du moins à ses débuts dans les années 1960-1970[17], dans cette perspective nouvelle, il n'en va pas de même de l'alpinisme, qui est une pratique ancienne construite sur des bases différentes.

---

[11] Manuel SCHOTTÉ, *La construction du « talent »,* Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2012 ; Manuel SCHOTTÉ, « La « glorieuse incertitude ». Genèse et structure du marché du travail athlétique », *in Excellences sportives. Economie d'un capital spécifique*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, pp. 89‑112, p. 103.

[12] Nicolas LEFÈVRE, *Le cyclisme d'élite français : un modèle singulier de formation et d'emploi*, Nantes, Université de Nantes, 2007.

[13] Bruno PAPIN, « La professionnalisation des gymnastes de haut niveau. Voie nationale et chemins de traverse », *in Excellences sportives. Economie d'un capital spécifique*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, pp. 63‑88, p. 73.

[14] Thierry TERRET, *Histoire du sport*, 4e éd., Paris, Presses Universitaires de France, Que Sais-je?, 2013, p. 8.

[15] Jacques DEFRANCE, *Sociologie du sport*, *op. cit.*, p. 105.

[16] Thierry TERRET, *Histoire du sport*, *op. cit.*, p. 8.

[17] Olivier HOIBIAN, « De l'alpinisme à l'escalade libre. L'invention d'un style? », *STAPS*, 1995, Journal Article, pp. 7‑15.

## 1.2. L'alpinisme, en marge du sport

Si l'on reprend la définition de Pierre Parlebas, pour qui le sport désigne « l'ensemble des situations motrices (1), codifiées sous forme de compétition (2) et institutionnalisées (3)[18] », qu'en est-il de l'alpinisme ?

En premier lieu, la dimension de situation motrice (1), *a priori* évidente, s'avère en réalité difficile à caractériser. En effet, l'alpinisme ne désigne pas une activité corporelle spécifique, mais bien plusieurs techniques d'ascension. Il se définit plus par un cadre de pratique – la haute montagne – que sous l'angle de la spécificité motrice. Du côté de l'institutionnalisation (3), si l'alpinisme est une activité encadrée par des institutions (des clubs et des fédérations, qui proposent des formations, édictent des codes de bonne conduite, etc.), on observe cependant chez ses participants une réticence envers l'institution et un refus de « trop » d'institution. Les tensions autour de l'alpinisme professionnel en sont révélatrices. S'agissant de la compétition (2), le refus est en revanche total. Certes, l'alpinisme est organisé autour d'une recherche de performance, et on ne peut pas nier qu'y prenne place de manière tacite une forme de compétition entre les grands alpinistes. Mais la quête de performance n'est pas organisée et rationalisée. Plus encore, on observe une forte résistance à l'édiction de classements ou hiérarchies sur le modèle sportif.

### 1.2.1 *Un alpinisme, des sports alpins. L'alpinisme, en dehors du sport*

> « L'alpinisme a débuté comme un torrent d'eau claire qui dévale une pente et est facile à suivre mais, à mesure que l'on s'approche de notre époque, il s'est mué en un large delta aux eaux aussi opaques que celles de l'embouchure du Gange. On a davantage de mal à discerner le courant principal[19] ».

Au départ uniquement pratique des ascensions en montagne (et même « de » montagnes), l'alpinisme a en effet donné naissance au fil du temps à un certain nombre de sous-disciplines dont certaines tendent à s'autonomiser[20]. Une spécificité de l'alpinisme, qui le démarque d'emblée de nombreux sports, est sa pluridisciplinarité : faire de l'alpinisme, c'est tout à la fois faire de la marche, de l'escalade sur rocher et sur glace, disciplines auxquelles on peut ajouter le ski (pour monter ou descendre), le parapente, etc.[21]. Il est par conséquent impossible de déterminer une compétence motrice particulière qui serait celle de l'alpinisme, ni un lieu d'exercice unique. La spécialisation propre au processus de sportivisation ne caractérise donc pas l'alpinisme, et on ne peut pas dire qu'il s'agit d'une discipline autonomisée et spécialisée, pratiquée dans un cadre distinct, et mettant en jeu des compétences motrices spécifiques. À l'inverse, ce qui contribue à complexifier la situation, certaines des pratiques constitutives de l'alpinisme se sont progressivement autonomisées : l'escalade, depuis les années 1970-80, en est une[22]. Elle existe à la fois comme sport à part entière, et comme sous-discipline de l'alpinisme, c'est-à-dire comme pratique

---

[18] Pierre PARLEBAS, *Jeux, sports et sociétés*, *op. cit.*, p. 355.

[19] Chris BONINGTON, *Deux siècles d'histoire de l'alpinisme*, Neuchâtel Paris, Delachaux et Niestlé, 1992, p. 15. Chris Bonington (né en 1934) est un alpiniste professionnel. La citation est tirée d'un ouvrage de vulgarisation.

[20] Contrairement à l'idée qui consisterait à penser que, chronologiquement, l'alpinisme est le regroupement sous un même vocable d'activités ayant des caractéristiques similaires. L'autonomisation, dans tous les cas, passe par la création de matériel et de techniques spécifiques, d'institutions, dans certains cas de compétitions, etc.

[21] La Fédération française des clubs alpins et de montagne (FFCAM) distingue les disciplines suivantes parmi les « sports de montagne »: alpinisme, escalade, via ferrata, cascade de glace, dry tooling, randonnée (plaine et montagne), trek, trail, marche nordique, orientation, raquettes, ski de fond, ski nordique, ski alpin, ski de randonnée, surf de neige, télémark, spéléologie, canyoning, vélo de montagne, parapente/paralpinisme, slackline/highline. Le *British Mountaineering Council* (BMC) distingue quant à lui la randonnée, l'escalade en salle, l'escalade en extérieur, le bloc, le « winter climbing », le ski de montagne, l'escalade alpine/expéditions.

[22] Olivier AUBEL, *L'escalade libre en France: sociologie d'une prophétie sportive*, Paris, L'Harmattan, 2006.

de progression en montagne. D'après l'alpiniste Paul Keller (1926-2015), membre d'une génération antérieure à l'autonomisation disciplinaire forte des années 1980, c'est la polyvalence qui caractérise l'alpinisme :

> « Pour ma part, je continue à penser que l'alpiniste est un généraliste. Il peut privilégier, à un moment ou un autre, l'une des techniques ou l'un des terrains, mais il en pratique plusieurs et aime le caractère complexe et complémentaire des démarches que leur combinaison amène à inventer. Ce sont elles qui, ensemble, font de l'alpinisme une aventure toujours renouvelée – alors que, prises séparément, les pratiques spécifiques qu'on offre (ou trouve) en montagne (falaises, cascades, canyons, parcours balisés, etc.) peuvent n'être que des activités sportives parmi d'autres[23]. »

Dans ce texte, Paul Keller établit une distinction (comme différence et comme hiérarchisation) claire entre l'alpinisme, assimilé à l'« aventure », et les « activités sportives parmi d'autres » que sont les pratiques constitutives de l'alpinisme une fois autonomisées et pratiquées pour elles-mêmes. Mais, de fait, l'alpinisme a dès ses débuts donné lieu à des préférences disciplinaires de la part de ses pratiquants. Au fil du temps, à mesure que l'activité se complexifiait et se ramifiait, les alpinistes se sont spécialisés. Tel individu pratiquait surtout l'escalade rocheuse, tel autre préférait s'adonner à l'ascension de hauts sommets en expédition, un autre s'était spécialisé dans des ascensions hivernales, etc. Cette spécialisation de fait n'a néanmoins jamais conduit à considérer les alpinistes comme des sportifs de leurs disciplines de prédilection. Sans doute parce que l'alpinisme se définit véritablement par « autre chose » que des caractéristiques motrices.

Le fait que la Fédération française de la montagne et de l'escalade (FFME) ait récemment forgé le terme de « montagnisme » en lieu et place d'« alpinisme » pour englober la randonnée, les raquettes, le ski-alpinisme et l'alpinisme lui-même, témoigne des difficultés à circonscrire son domaine d'application. Les arguments utilisés par la FFME sont révélateurs du flou en ce qui concerne l'alpinisme, assimilé à « un certain type d'approche technique de la montagne » :

> « Partir, raquettes aux pieds, pour une marche d'approche avant d'attaquer une voie TD, est-ce de la raquette à neige ou de l'alpinisme ? Et adapter sa technique et son matériel pour une sortie de la journée à ski hors périmètre d'une station, est-ce du ski-alpinisme ou de la randonnée ? Qu'importe d'ailleurs. Lors de la création de la Fédération Française de la Montagne en 1945, le terme d'alpinisme avait été retenu pour recouvrir l'ensemble des activités. Mais depuis, du fait des évolutions gestuelles, techniques, géographiques, sociales, l'usage l'a progressivement réservé à un niveau élevé de difficulté associé à un certain type d'approche technique de la montagne et non plus associé au massif alpin[24]. »

L'adoption d'un nouveau vocable par la FFME n'éclaire en rien la définition de l'alpinisme, les compétences requises et le domaine d'application de ces compétences. Si cette définition ne permet pas de déterminer les modalités de l'alpinisme comme *pratique* motrice, elle en donne néanmoins à voir une caractéristique d'un autre ordre, un « niveau élevé de difficulté ». L'alpinisme est donc finalement défini par un *niveau* de pratique ; il se définit « par le haut », comme une forme d'excellence corporelle. Nous verrons par la suite que cette définition, en tant que définition « indigène » et donc imprégnée de la doxa alpinistique (d'où, peut-être, son imprécision qui tient à la part d'implicite qu'elle contient), permet là de soulever ce qui fait la spécificité de l'alpinisme dans les représentations : son « niveau élevé » et, par extension, sa supériorité face aux autres disciplines, sa « hauteur », en un mot sa « grandeur ».

Au Royaume-Uni, on emploie généralement « *mountaineering* » plutôt qu' « *alpinism* » pour désigner

---

[23] Bernard AMY et Paul KELLER, « La lettre de l'Observatoire des Pratiques de la Montagne et de l'Alpinisme », 2008, p. 6.
[24] Site internet de la FFME, page « montagnisme » : http://www.ffme.fr/montagnisme/page/montagnisme.html.

l'alpinisme (un terme qui a inspiré celui de « montagnisme » à la FFME quand bien même il n'en est pas un équivalent sémantique exact). Là encore, il n'existe pas une unique définition de « *mountaineering* », et la différence avec le terme « *alpinism* », si ce n'est que ce dernier s'applique surtout à une pratique dans les Alpes, n'est pas claire. On pourrait dire que « *mountaineering* » est un terme englobant qui désigne toutes les pratiques d'ascension dans un environnement montagnard, alors qu' « *alpinism* » ou « *alpine climbing* », par extension par rapport à une pratique originellement située dans les Alpes, désigne des ascensions plutôt techniques, plutôt en altitude, c'est-à-dire, en fait, dans un environnement qui rappelle les contraintes des Alpes (altitude, conditions météorologiques difficiles, neige ou glace, etc.). Voici la définition adoptée par l'Union internationale des associations d'alpinisme (UIAA) dans sa « déclaration du Tyrol sur les bonnes pratiques dans les sports de montagne » :

> « Dans le "jeu alpin", les activistes ne sont pas seulement confrontés aux problèmes posés par le seul fait d'escalader, mais aussi aux dangers "objectifs" de l'environnement très souvent hostile qui est celui des hautes montagnes[25]. »

Il y a donc une dimension implicite d'exigence, de niveau élevé, identique à celle que l'on trouve dans le mot français. Mais le plus souvent, les anglo-saxons utilisent le terme « *climbing* », qui désigne l'action d'escalader, et peut donc s'appliquer à toute les pratiques d'ascension, rendant indistincte la différence entre « escalade » et « alpinisme » qui existe en français[26].

De manière générale, les alpinistes s'étant penchés sur les spécificités de l'alpinisme précisent qu'il est vain d'essayer de définir ce sport par nature indéfinissable, à l'instar de Lito Tejada Flores qui écrit, dès les premières lignes de son célèbre article « *Games climbers play* », qu'il s'agit d'une « question à laquelle on ne peut pas fondamentalement apporter de réponse[27] ». À l'inverse, nombreux sont les alpinistes qui, dans leurs récits, tentent d'approcher les motivations fondamentales de l'alpinisme, en un mot de comprendre « pourquoi l'alpinisme » et « pourquoi on grimpe ». Ce déplacement de l'intérêt, non pas pour ce qu'est l'alpinisme mais pour ce qui pousse à le pratiquer, pour les traits de caractère qu'il dénote et même pour ses « effets », est révélateur. On voit ici que l'alpinisme n'est pas approché et pensé comme un sport classique. Ce qui le définit semble tenir non pas à des traits caractéristiques mais à « autre chose » : des valeurs qui lui sont associées, un niveau d'exigence à la fois physique et moral, des qualités individuelles… Ce n'est donc pas tant l'activité en tant que telle que ce dont elle est investie (en terme de valeurs, de représentations, de qualités, etc.) qui définirait l'alpinisme, du moins pour ses pratiquants.

### 1.2.2 *Le problème de la mesure et de la comparaison des performances en alpinisme*

C'est l'idée de performance qui, historiquement, a servi de base aux premières définitions du sport, par des théoriciens comme Pierre de Coubertin dans *Pédagogie sportive* (1922) ou Georges Hébert dans *Le sport contre l'éducation physique* (1925), à une époque où l'institution sportive

---

[25] Nous traduisons. *Tyrol Declaration on Best Practice in Mountain Sports* [Rapport], Innsbruck, Union Internationale des Associations d'Alpinisme, 2002.

[26] Chose que les Français sont obligés de préciser, faute de vocabulaire. « Le mot [alpinisme] renvoie évidemment à une activité, celle consistant à gravir des montagnes, et pas à une technique », écrivent ainsi Bernard AMY et Paul KELLER, « Lettre de l'OPMA », *op. cit.*, p. 3.

[27] Tejada Flores est un alpiniste américain ayant grandement influencé la manière dont l'alpinisme était pensé au Royaume-Uni, avec un article intitulé « Games climbers play », publié originellement en 1967 dans la revue américaine *Ascent*. L'article donne son titre à une compilation : Ken WILSON et Al ALVAREZ, *The Games Climbers Play*, 2e éd., Londres, Bâton Wicks, 2006, n° 1.

s'affirme et où le sport s'autonomise (par exemple vis-à-vis des gymnastiques)[28]. Ainsi, pour Georges Hébert, le sport correspond à

> « tout genre d'exercice ou d'activité physique ayant pour but la réalisation d'une performance et dont l'exécution repose essentiellement sur l'idée de lutte contre un élément défini : une distance, une durée, un obstacle, une difficulté matérielle, un danger animal, un adversaire et, par extension, soi-même. L'idée de lutte ou d'effort soutenu est l'essence même du sport. Elle signifie vouloir faire plus ou mieux que ce qui a été déjà fait par les autres ou soi-même, autrement dit améliorer, égaler, surpasser ou vaincre, suivant la nature de l'élément servant d'objectif à l'effort[29]. »

Dans le sport, la mesure des performances va de pair avec leur comparaison et leur hiérarchisation. Des compétitions, respectant les standards de la pratique, sont organisées dans ce but. Mais les outils de mesure permettent également de comparer au-delà du cadre géographiquement et temporellement délimité d'une compétition. Cela permet d'ouvrir, à l'instar des disciplines sportives détaillées plus haut (natation, gymnastique, course), la possibilité du record dans un sport donné. Ainsi, il existe un record du monde du 100 mètres nage libre en natation, permis à la fois par la standardisation des conditions de course (bassin de 50 mètres, plots règlementés, largeurs de lignes d'eau de 2m50, maillots de bain en tissu et non en polyuréthane, etc.) et par la mesure très précise des temps lors des différentes compétitions. L'alpinisme, quand bien même la recherche de performance y est fondamentale, ne rentre pas dans ce cadre standardisé.

La nature même de l'activité rend impossible une telle standardisation. Sébastien Darbon écrit que « l'aménagement des surfaces de jeu répond aussi au souci croissant de réduire autant que possible la part de hasard dans les affrontements, ce qui rejoint la question de l'égalité entre les protagonistes. Il n'est plus question de laisser la nature décider de l'issue d'un affrontement, et lorsque les propriétés formelles d'un sport impliquent néanmoins que la nature soit très présente (comme par exemple avec le yachting ou l'aviron), on fait en sorte d'en limiter au maximum les effets[30] ». Ce type de standardisation est difficile à transposer à l'alpinisme du fait des conditions climatiques changeantes, de l'utilisation variable du matériel, de l'évolution naturelle des terrains montagneux, etc. Malgré des efforts d'harmonisation (notamment avec la mise en place d'échelles de cotation des ascensions à partir des années 1920), il n'existe pas d'outils de mesure permettant de comparer et de classer des performances (ascensions) en prenant en compte tous ces paramètres. De ce fait, il est presque impossible d'imaginer ce que pourrait être une compétition d'alpinisme[31]. Les conditions d'exercice ne permettent pas de garantir une égalité formelle des chances entre tous les pratiquants, et la présence de juges et arbitres extérieurs chargés de veiller à l'application de règles officielles est difficilement envisageable. On doit se fier à la bonne foi de l'alpiniste, d'où des mises en doute constantes sur la réalité de certaines performances. Lorsque Coubertin, qui incluait l'alpinisme parmi les sports, écrivait que le « sportif ne [pouvait] tricher utilement ni avec autrui ni avec soi-même ; le chiffre et le fait sont là et leur relief brutal le rap-

---

[28] Jacques DEFRANCE, *L'excellence corporelle*, *op. cit.*

[29] Georges HÉBERT, *L'éducation physique contre le sport*, Paris., Vuibert, 1925, p. 7.

[30] Sébastien DARBON, *Les fondements du système sportif*, *op. cit.*, p. 81.

[31] Même si des compétitions officielles se déroulant dans un cadre standardisé existent aujourd'hui dans des sous-disciplines de l'alpinisme, qui se sont autonomisées et sportivisées : l'escalade (voir Olivier AUBEL, « Les enjeux de la sportivisation de l'escalade libre », *in* Olivier HOIBIAN et Jacques DEFRANCE (dir.), *Deux siècles d'alpinisme européen*, Paris, L'Harmattan, pp. 273-291.), la cascade de glace et plus récemment le *dry tooling* (ascensions rocheuses avec piolets et crampons). Il semble qu'existent également, dans certains pays comme la Russie, des compétitions d'alpinisme (à l'instar des *mountaineering world championship*s de 2013), qui consistent, pour des cordées en compétition, à arriver le premier au sommet d'une voie alpine. Ce type de compétition est extrêmement critiqué par la communauté des alpinistes.

pelle au culte de la vérité[32] », il oubliait qu'en alpinisme, le culte de la vérité est loin d'être garanti, et que viennent en outre complexifier l'appréhension du « fait » tout un ensemble de paramètres qui contribuent à en modifier la nature. Réalisée en hiver ou en été, durant la même saison mais dans des conditions météorologiques différentes, avec ou sans aides artificielles de progression (pitons, échelles, cordes fixes, etc.), avec ou sans oxygène, seul ou dans une cordée, d'une traite ou en bivouaquant, peut-on parler d'une même ascension ? On peut illustrer ce problème avec une affaire récente, celle de l'ascension de la face sud de l'Annapurna en solitaire par l'alpiniste suisse Ueli Steck en octobre 2013. Steck n'a apporté, en effet, aucune preuve de son ascension (ni photographie, ni signal GPS, ni témoin visuel)[33]. Dix jours plus tard, les Français Stéphane Benoist et Yannick Graziani font la même ascension, mais sont surpris par le mauvais temps (alors que Steck avait bénéficié de conditions idéales). Le premier contracte une pneumonie et des engelures. Ces deux ascensions sont-elles hiérarchisables ?

Pour cerner une élite, une solution consiste à déterminer, à une époque donnée, ce qui constituerait les conditions de pratique garantissant une forme d'excellence corporelle. En effet, dans une pratique corporelle qui met en jeu des « techniques du corps[34] » qui lui sont propres, la réalisation de performances suppose un niveau élevé de maitrise corporelle spécifique. On comprend aisément qu'une ascension en haute altitude sans oxygène suppose une endurance remarquable ; une ascension rocheuse difficile de la force et de la technique. S'ajoutent à cela des dispositions mentales particulières. Approcher l'élite de cette manière est donc possible, quand bien même les critères de l'excellence ne sont pas tout à fait explicités. Il faut déterminer ce qui s'apparente à un exploit dans le contexte historique considéré (c'est-à-dire en prenant en compte les outils à disposition de l'alpiniste, la qualité de son équipement, les connaissances techniques de l'époque, la précision des outils topographiques, etc.). L'élite de l'alpinisme peut alors être définie comme l'ensemble de ceux qui ont réalisé les ascensions les plus techniquement difficiles de leur temps.

Se pose alors le problème concret de repérer ces alpinistes. Le travail de l'historien ou du sociologue qui voudrait identifier les « meilleurs » alpinistes est compliqué par le fait que ce qui est défini comme les « bonnes » conditions de pratique fait l'objet de débats constants, et n'est pas encadré par un règlement écrit mais par des règles informelles rarement explicitées. S'ajoute à cela une légitimation des ascensions par d'autres éléments, peu explicités eux aussi : le « style », la manière, ou l'état d'esprit supposé dans lequel ont été réalisées les ascensions. Ces critères extérieurs à l'ascension elle-même (c'est-à-dire extérieurs à l'ascension comme performance physique et technique) contribuent à brouiller encore plus l'identification d'une élite basée sur l'excellence technique. Ils amènent à penser des critères supplémentaires pour identifier une élite.

### 1.2.3 *Des règles informelles. L' "éthique"de l'alpinisme*

L'alpinisme est dépourvu de règlements écrits. Cela ne signifie pas qu'il s'agisse d'une pratique libre et dénuée de toute forme de codification. Il y a bien eu codification de l'alpinisme, mais celle-ci s'est effectuée de manière informelle et a fait l'objet de débats constants, « les alpinistes [s'étant] toujours disputés (euphémisme) sur les moyens techniques légitimes à utiliser pour gravir

[32] Pierre de COUBERTIN, *Pédagogie sportive*, *op. cit.*, p. 135.
[33] Patricia JOLLY, « Ueli Steck, Piolet d'or et de discorde », *Le Monde*, 27 mars 2014.
[34] Marcel MAUSS, « Les techniques du corps », *Journal de psychologie*, 1936, vol. 32.

les montagnes[35] ». À la place des règles écrites se trouvent ainsi un ensemble de conventions tacites, explicitées ou demeurant à l'état implicite, non-écrites mais largement acceptées, et en constante évolution. « La seule sanction si l'on désobéit à ces « règles » est la désapprobation du groupe de pairs[36] ». À partir de ces règles tacites, des codes de bonne conduite ont cependant été rédigés par les institutions de l'alpinisme, suivant en cela le processus de normalisation des règles des jeux sportifs qui caractérise le sport moderne[37]. La FFME propose depuis 2002 des « recommandations pour la pratique de l'alpinisme ». La même année, l'UIAA émet la « déclaration du Tyrol », code de conduite d'une dizaine de pages qui s'inspire des règles non écrites de l'alpinisme et dont il est précisé dès les premières lignes qu'il ne s'agit *pas* d'un règlement. En effet, à lire ces codes de bonne conduite, on perçoit la volonté des institutions de demeurer à bonne distance du terrain de la règlementation sportive. En témoignent les précautions rhétoriques – la déclaration du Tyrol précise qu'il « ne s'agit pas de règles ou d'instructions détaillées » – et le caractère très vague en termes de pratiques concrètes – la FFME recommande d'« avoir une préparation technique et une condition physique en accord avec l'objectif envisagé », d'« emporter du matériel adapté à la course et aux conditions météorologiques », de « respecter les règles techniques de sécurité » ou encore de « savoir renoncer » – de ces codes. Il ne s'agit donc pas tant de règles du jeu au sens « sportif » du terme, que de principes déontologiques, d'une « éthique » déterminant un cadre idéal de pratique. Voici l'introduction de la déclaration du Tyrol :

> « La déclaration du Tyrol (…) contient un ensemble de valeurs et maximes qui fournissent des conseils de bonne pratique dans les sports de montagne. Il ne s'agit pas de règles ou d'instructions détaillées. Plutôt, elles (1) définissent les valeurs fondamentales des sports de montagne aujourd'hui ; (2) contiennent des principes et des normes de conduite ; (3) formulent les critères éthiques pour la prise de décisions en situation incertaine ; (4) présentent les principes éthiques à l'aune desquels le public peut juger les sports de montagne ; (5) introduisent les débutants aux valeurs et aux principes moraux de leur sport. (…) La déclaration du Tyrol s'inspire des valeurs et des codes de conduite traditionnels et non écrits inhérents au sport, pour les faire correspondre aux demandes de notre époque[38]. »

« Valeurs », « maximes », « conseils », « principes et normes de conduite », « critères éthiques », « principes éthiques », « valeurs et principes moraux », « codes de conduite », voilà ce qui vient remplacer les « règles » ou les « instructions détaillées », c'est-à-dire le règlement des sports plus institués. Dans l'alpinisme, il est ainsi important de comprendre que les résultats et performances sont validées, non pas par un arbitre chargé de faire appliquer des règles, mais par la soumission autocontrainte à des principes éthiques, dont le respect constitue une marque d'excellence. C'est peut-être l'absence d'un cadre de pratique (et de compétition) standardisé et public qui explique la prégnance de critères moraux de pratique.

---

[35] Bernard AMY, « La lettre de l'Observatoire des Pratiques de la Montagne et de l'Alpinisme », 2005. Le surf, en ce sens, se rapproche de l'alpinisme. Anne-Sophie Sayeux explique : « Quelle pourrait être la règle du jeu dans le surf ? Est-il possible que l'on puisse enfreindre quoi que ce soit dans cette activité qui ne permette plus de la pratiquer, comme le ferait une transgression dans d'autres sports institués (un footballeur qui déciderait de prendre le ballon en main pour courir vers les cages adverses et marquer un but ne jouerait plus au foot) ? (…) Nous savons que la réponse [se trouve] dans le fait que le surf a plus à gagner en étant défini comme une pratique autogérée, organisée autour de règles coutumières élaborées en dehors de toute institution ». Anne-Sophie SAYEUX, « Au cœur de la vague. Comment peut-on être surfeur ? », *ethnographiques.org*, 2010, n° 20.

[36] Simon THOMPSON, *Unjustifiable risk? : the story of British climbing*, Milnthorpe, Cicerone, 2010, p. 1.

[37] Jacques DEFRANCE, *Sociologie du sport*, *op. cit.*, p. 82.

[38] *Tyrol Declaration on Best Practice in Mountain Sports*, *op. cit.* Nous traduisons.

**Encadré. Morale, éthique, éthique de l'alpinisme**

La différence philosophique entre éthique et morale n'est pas tranchée. Nous préférons la notion d'« éthique » alpinistique (ce qui ne nous empêchera pas de parler de la dimension « morale » de l'excellence). D'après le *Dictionnaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande, « historiquement, le mot *Éthique* a été appliqué à la Morale sous toutes ses formes, soit comme science, soit comme art de diriger la conduite ». Lalande propose de distinguer la *Morale*, c'est-à-dire « l'ensemble des prescriptions admises à une époque et dans une société déterminées, l'effort de se conformer à ces prescriptions, l'exhortation à les suivre », de l'*Éthique* comme « la science qui prend pour objet immédiat les jugements d'appréciation sur les actes qualifiés bons ou mauvais », c'est-à-dire comme l'ensemble des « jugements de valeur portant sur la conduite »[39]. L'éthique étant, en quelques sortes, le versant pratique de la morale, il nous semble plus pertinent de considérer le code de conduite adopté par les alpinistes comme une « éthique » plutôt que comme une « morale ».

Si l'on recherche à présent chez Max Weber, dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme,* la différence entre morale et éthique, on s'aperçoit que l'auteur en fait un usage assez proche. La notion d'éthique, cependant, qui donne son titre au livre et à certains chapitres, semble renvoyer plus précisément à des principes et à des valeurs morales guidant l'action et encadrant la conduite pratique de la vie[40]. Évoquant le célèbre sermon de Benjamin Franklin, Max Weber écrit : « Le propre de cette philosophie de l'avarice semble être l'idéal de l'homme d'honneur dont le crédit est reconnu et, par-dessus tout, l'idée que le devoir de chacun est d'augmenter son capital, ceci étant supposé une fin en soi. En fait, ce n'est pas simplement une manière de faire son chemin dans le monde qui est ainsi prêchée, mais une éthique particulière. En violer les règles est non seulement insensé, mais doit être traité comme une sorte d'oubli du devoir. Là réside l'essence de la chose. Ce qui est enseigné ici, ce n'est pas simplement le « sens des affaires » - de semblables préceptes sont fort répandus - c'est un *ethos*. (…) Ce qui, dans le cas de Fugger [qui refusait de se retirer des affaires après s'être enrichi], exprime l'audace commerciale et certaine disposition personnelle moralement indifférente revêt chez Franklin le caractère d'une maxime *éthique* pour se bien conduire dans la vie. C'est dans ce sens spécifique que le concept d' « esprit du capitalisme » est employé ici[41] ». Sans tenter de déterminer ce qui distinguerait exactement le contenu d'une « morale alpinistique » par rapport à celui de l'« éthique alpinistique », nous préférerons employer le terme d'« éthique », dans le sens où l'entend Weber, car il nous semble plus approprié pour désigner un code de conduite, régulant les actions pratiques des alpinistes, que celui de « morale » qui renvoie à l'alpinisme pris comme objet abstrait, à ce qui relèverait plus de l'ordre de valeurs intrinsèques à (et véhiculées par) l'alpinisme[42]. Ce n'est sans doute pas sans raison que l'expression usitée dans l'univers alpinistique est celle d'éthique (*ethics* en anglais).

Quant à ce qui est de l'« esprit » de l'alpinisme, nous nous basons là encore sur la notion d'« esprit du capitalisme » développée par Weber. Qualifié par Weber de « mentalité économique », c'est-à-dire d'« ethos d'une forme d'économie » (p.12), de « maxime éthique pour bien se conduire dans la vie » (p. 33), ou encore de « conception de la vie » (p. 192), l'esprit du capitalisme, qui ne se prête pas à une définition conceptuelle figée (p. 24), relève lui aussi de l'éthique. Se confondant à l'origine avec l'éthique du protestantisme ascétique, il dicte bel et bien une conduite pratique de la vie, appuyée sur des principes moraux considérés comme des devoirs. « L'idée que l'homme a des *devoirs* à l'égard des richesses qui lui ont été confiées (…) pèse de tout son poids sur une vie qu'elle glace » (p. 190), écrit Weber. Ce dernier, avec son analyse de « l'ethos » protestant et de « l'esprit » du capitalisme, nous fournit ainsi un cadre conceptuel particulièrement propice à une analogie avec « l'ethos » des alpinistes et « l'esprit » de l'alpinisme, que nous tenterons de définir tout au long de ce travail.

L'application de tels principes, qui est laissée, en l'absence de spectateurs, à la discrétion de l'alpiniste, constitue un devoir d'autant plus important que ce dernier fait partie de l'élite et représente donc la face publique de l'alpinisme. C'est le sens d'un des points soulevés par la Déclaration du Tyrol, où est précisé que « les alpinistes doivent prendre un soin tout particulier à relater leurs activités de façon réaliste. Un compte-rendu exact renforce non seulement la crédibilité de

[39] André LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 21e éd., Paris, PUF, 2010, p. 306.

[40] Mohammed Cherkaoui écrit que « pour M. Weber, l'ethos est un ordre normatif intériorisé (…) » et que « Weber distingue ethos et éthique, cette dernière notion étant prise dans le sens étymologique de maximes morales ». Raymond BOUDON et François BOURRICAUD, *Dictionnaire critique de la sociologie*, 7e éd., Paris, PUF, 2012.

[41] Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 33.

[42] Nous nous rapprochons là de la définition de Jean-Paul Terrenoire pour qui l'éthique désigne à la fois des mœurs, des normes, des valeurs et des représentations, des discours et des procédures. Jean-Paul TERRENOIRE, « Approche théorique du champ éthique », *L'Année sociologique*, 1980 1979, vol. 30, pp. 56-75.

l'alpiniste, mais aussi la réputation publique du sport[43] », mais également, dès l'introduction, que « certaines des lignes de conduite préconisées ne concernent qu'une petite élite[44] ». En ce sens, plus on incarne l'excellence alpinistique, plus on observe strictement les principes éthiques qui sont ceux de l'alpinisme et, inversement, plus on observe ces principes et plus on se rapproche de l'élite. Nous définissions plus haut la performance en alpinisme comme le fait de réaliser, à une époque donnée, les ascensions jugées alors comme les plus difficiles, c'est-à-dire réalisées dans des conditions et avec des outils garantissant une forme d'excellence corporelle. Nous précisions que cette définition, qui constituait un point de départ, ne suffisait néanmoins pas à qualifier véritablement l'excellence alpinistique. Il fallait en fait la compléter par le respect de principes éthiques. Quels sont-ils et comment fonctionnent-ils ?

- **Une restriction "éthique" des aides artificielles**

Les débats éthiques en alpinisme portent en premier lieu sur « les moyens techniques légitimes à utiliser pour gravir les montagnes[45] ». Ceci revient à dire que pratiquer l'alpinisme en conformité avec les principes éthiques consiste à refuser les outils artificiels de progression jugés illégitimes (variables en fonction des époques et des terrains de pratique : crampons, pitons ou *spits*, cordes fixes, oxygène, etc.). Un article intéressant, car particulièrement lu et cité dans les milieux alpinistiques après sa parution, opère suivant cette logique pour définir ce qu'est l'éthique. Dans *« Games climbers play »*, Lito Tejada-Flores décrit l'alpinisme comme « une hiérarchie de jeux d'alpinisme, tous définis par un ensemble de règles et un espace de jeu approprié[46] », la propriété de ces règles étant qu'elles sont négatives et interdisent l'utilisation d'aides artificielles. De cette manière Tejada-Flores distingue différentes pratiques en fonction du nombre d'outils artificiels autorisés. Du moins outillé au plus outillé, on trouve ainsi l'escalade de blocs (*bouldering*), de falaises peu élevées (*crag climbing*), de voies plus longues (*continuous rock-climbing*), de grandes faces rocheuses (*big walls*), de voies alpines (*alpine climbing*), de voies alpines très engagées (*super alpine climbing*) et, enfin, de voies en expéditions à des altitudes élevées (*expedition*). Cette typologie est intéressante car elle revient à considérer l'alpinisme non pas comme une activité physique spécifique et circonscrite, mais bien comme une façon d'aborder différents types d'ascensions, celles en environnement peu hostile se voyant octroyer plus de restrictions. En ce sens, les principes éthiques s'apparentent à des règles du jeu, et la performance alpinistique peut se comprendre comme la réalisation d'ascensions dans des conditions jugées techniquement difficiles. Cependant, il est un point que Tejada-Flores n'explicite pas : en réalité, ces « règles » concernent surtout les meilleurs alpinistes, ceux à qui l'on en tiendra rigueur s'ils venaient à y manquer. Pour effectuer une comparaison avec un sport parmi les plus sportivisés, le football, on peut dire que, dans le football, des règles et restrictions identiques s'appliquent à tous de manière identique alors que, dans l'alpinisme, rien n'empêche un individu de réaliser une ascension sans appliquer l'ensemble des règles restrictives, sans se conformer à « l'éthique ». Plus précisément, plus on s'astreint à respecter ces règles, plus

[43] *Tyrol Declaration on Best Practice in Mountain Sports*, *op. cit.*
[44] *Ibid.*.
[45] Bernard AMY, « La lettre de l'OPMA », *op. cit.* Cette définition indigène correspond à celle, savante, élaborée par André Suchet qui, à propos de la pratique du canyoning, définit « l'éthique » comme « un ensemble construit de valeurs directement responsables des techniques adoptées ». André SUCHET, « A propos des variantes émergentes du canyoning dans le sud de l'Europe et en Amérique du Nord. Nature contre wilderness et géographie des éthiques de pratique », *Géographie et cultures*, 2010, vol. 74.
[46] Lito TEJADA FLORES, « The Games Climbers Play », *Ascent*, 1967. Nous traduisons.

on tend vers l'excellence. Par exemple, chaque année, des dizaines de personnes réalisent l'ascension de l'Everest par la voie normale, avec oxygène, aidés par des Sherpas, en utilisant l'équipement à demeure (les cordes dites « fixes »). Il s'agit bien d'alpinisme mais il ne viendrait à l'idée de personne, sauf peut-être de journalistes mal informés, d'affirmer que ces alpinistes incarnent l'excellence. Pour qui veut faire partie de l'élite de l'alpinisme, il n'est pas permis d'utiliser de tels artifices. Aujourd'hui, pour faire une ascension « excellente » de l'Everest, il faut choisir un itinéraire difficile et partir sans oxygène, sans cordes fixes, en « style alpin », en solitaire, etc.

- **Le bon style**

La notion de « style » permet de condenser l'idée selon laquelle les « règles » en alpinisme ne déterminent pas tant ce qui est de l'alpinisme par rapport à ce qui n'en est pas – comme dans le football où jouer avec la main est une interdiction qui délimite clairement le football du non-football et qui s'applique à tous, grands et petits joueurs – mais permettent plutôt de hiérarchiser les pratiquants en fonction de l'usage qu'ils en font. Ainsi, une « grande » ascension est nécessairement une ascension faite « avec style » ou « dans le bon style ». Qu'entendre par là ? Le « style » suppose évidemment la restriction ou le rejet des aides artificielles. Pratiquer avec le « bon style », c'est surtout refuser de placer des protections là où elles ne sont pas nécessaires, et même parfois là où elles le sont : savoir renoncer fait alors partie du jeu plutôt que forcer un passage à tout prix. C'est aussi refuser l'usage de moyens artificiels comme l'oxygène ou les cordes fixes. « La manière dont on résout un problème est plus important que de le résoudre », rappelle la déclaration du Tyrol dans l'article 8, consacré au « style ». Elle précise également dans l'article 9 portant sur les « premières ascensions », que « la première d'une voie ou d'une montagne est un acte créatif[47]. Il devrait être fait dans un style au moins aussi bon que le style traditionnel de la région ». Là encore, dans le cas des premières[48] au moins, l'éthique alpinistique est l'affaire des meilleurs (il faut être en mesure de réaliser des premières). On peut comprendre ce que désigne « le style » (et donc l'éthique) en étudiant son usage dans ces extraits de l'article 8 de la déclaration du Tyrol[49].

> 1. Nous œuvrons à préserver le caractère original de toutes les voies, en particulier celles qui ont une importance historique. Cela signifie que les alpinistes ne devraient pas augmenter le nombre de protections fixes sur des voies existantes.
>
> 4. Dans une région où les goujons sont acceptés, il est désirable de garder des voies, des sections de falaises ou des falaises entières sans goujons afin de préserver un refuge pour l'aventure (…).
>
> 7. Les pressions commerciales ne devraient jamais influencer l'éthique d'une personne ou d'une région.
>
> 8. Pratiquer dans un bon style sur les hautes montagnes suppose de ne pas utiliser de cordes fixes, de dopage, ou de bouteilles d'oxygène.

On perçoit dans cet extrait ce que nous affirmions plus haut, à savoir qu'à l'inverse des règles du jeu sportif, rien ne laisse à penser qu'il soit nécessaire de respecter les principes éthiques pour faire de l'alpinisme. Les alpinistes « ne devraient pas » augmenter la quantité de protections, il est « désirable » de garder des terrains de pratique non équipés, les sponsors ne « devraient jamais » infléchir l'éthique d'un alpiniste… Autant de formulations sur le mode du devoir qui montrent bien que ces principes relèvent plus de valeurs morales que d'un règlement sportif. Le dernier point, consacré au « bon style » en expédition, le montre également : on peut pratiquer l'alpinisme

[47] *Tyrol Declaration on Best Practice in Mountain Sports, op. cit.* Nous traduisons.
[48] « Première » signifie « première ascension », c'est-à-dire une ascension jamais réalisée auparavant.
[49] *Tyrol Declaration on Best Practice in Mountain Sports, op. cit.*, p. 8. Article 8. Nous traduisons

avec cordes fixes et oxygène, mais seul le « bon style » nécessite de se plier à des restrictions poussées. Le « bon style » désigne ainsi la modalité de pratique des grands alpinistes, et son respect, en quelques sortes, conditionne l'accès au grand alpinisme.

Autre différence avec les autres sports institués, là encore liée au fait que l'éthique alpinistique, contrairement aux règlements sportifs, fonctionne comme un code ou un devoir moral, est que l'exercice du « bon style » n'est pas restreint au moment et au lieu de l'ascension. Le sport moderne se caractérise par l'existence d'un cadre spatio-temporel délimité de la pratique : le jeu se déroule sur des surfaces spécifiques, homogènes et standardisées, qui rendent possible la comparaison des performances[50]. Dans le football, les règles du jeu ne valent qu'au moment du match, dont la durée est contrôlée par l'arbitre. Dans l'alpinisme, il n'existe ni lieu, ni temps de pratique standardisé et séparé. On peut néanmoins arriver à délimiter un lieu (la montagne, la voie, etc.) et un moment de l'ascension (marqué par un début et une fin). Or, le respect des principes éthiques semblent s'étendre de manière plus ou moins implicite à un « avant » et à un « après » ascension. Ainsi, les alpinistes qui font usage de l'hélicoptère pour arriver au pied de leur voie, ou pour en descendre, sont souvent sujets à critique, quand bien même l'ascension a été faite dans un « bon style ». Catherine Destivelle, après sa grande première des Drus en solitaire en 1991, est redescendue en hélicoptère. Même si cet encart à l'éthique a lieu après l'ascension et est justifié par ses blessures aux mains, elle se dit « honteuse » d'un évènement susceptible d'ôter, aux yeux de la communauté alpinistique, de la valeur à son exploit.

> « Être le pôle d'attraction me causa une gêne terrible, d'autant que je n'étais pas fière d'arriver en hélicoptère. (…) [J'] avais honte du battage autour de cet « exploit » que j'avais bâclé en redescendant en hélico[51]. »

Qu'ils l'utilisent ou non, le fait que les alpinistes soient souvent conduits à évoquer l'usage de l'hélicoptère (pour se justifier ou pour le condamner) révèle en creux le principe éthique. Pour son ascension du *Mount Combatant*[52] en 1998, Lionel Daudet s'astreint ainsi à ne pas utiliser de moyens motorisés pour traverser la forêt canadienne et arriver au pied de la paroi, acheminant pendant plusieurs semaines 300 kilos de matériel (avant même de commencer l'ascension) alors que les autres alpinistes utilisent l'hélicoptère.

> « [L]a *wilderness* ! Pour deux combattants, ce sera le point ultime de cette expé. Dérisoire constatation : pour d'autres, qui viennent là en hélico, c'est le point de départ ! Personne n'a raison, personne n'a tort. L'alpinisme recèle cette formidable chance de s'exprimer dans en sphère de liberté, où chacun dicte ses propres règles, en accord avec lui-même. L'alpinisme échappe encore au législateur, et c'est heureux. Après, on n'accorde pas forcément les mêmes sens aux mots "grimper" ou "aventure". Après, arriver au pied d'un sommet en hélico engendre une perception tronquée et cloisonnée de la montagne[53]. »

Ce commentaire mi-amusé mi-amer montre plusieurs choses. Tout d'abord, il témoigne du fait que le non respect de l'éthique la plus pure n'empêche pas d'être un alpiniste, puisque chacun obéit à « ses propres règles ». Mais derrière cette tolérance affichée, on perçoit bien, à lire Daudet, qu'il existe une réelle différence de degré (c'est-à-dire une hiérarchie) et pas seulement une différence de nature, entre une ascension et une ascension « éthique », entre faire de l'alpinisme et pratiquer avec « le bon style ». Ainsi, l'acheminement des 300 kg de matériel représente-t-il pour

---

[50] Sébastien DARBON, *Les fondements du système sportif*, *op. cit.*, p. 81.
[51] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, Paris, Arthaud, 2003, p. 161.
[52] Il s'agit d'un sommet d'Amérique du Nord. L'orthographe est correcte.
[53] Lionel DAUDET, *La montagne intérieure*, Paris, Grasset, 2004, p. 103.

lui « le prix d'une harmonie avec une éthique intransigeante » qui relève d'une forme idéale de pratique puisqu'il se dmande si « justement [elle a] un prix[54] ». Plus loin, il écrit que « le respect des lieux, respect de l'éthique, représentent certainement une forme d'honneur[55] ». Selon lui, le respect des principes éthiques les plus contraignants, c'est-à-dire le fait d'avoir escaladé « avec un style et une éthique puristes » une voie difficile, « parachève l'aventure et peut amener l'homme bien plus haut que la cime de l'Everest[56] ». Il s'agit donc bien d'une forme de pratique pensée comme supérieure. Pour paraphraser à nouveau Daudet, si l'on « n'accorde pas forcément les mêmes sens aux mots "grimper" ou "aventure" », il y a bien une différence de degré entre leur sens commun et leur sens « pour l'élite ». Tout ceci nous permet d'avancer vers une conception de l'excellence en alpinisme comme respect des règles les plus contraignantes, comme astreinte à une éthique la plus pure possible, par une sorte de devoir moral ou de sens de l'honneur.

- **L'éthique comme "esprit"**

Les principes éthiques sont souvent considérés par les alpinistes comme menacés par des facteurs extérieurs à l'alpinisme, comme les médias ou les sponsors. En effet, la volonté de réussir une ascension à tout prix, sous la pression médiatique ou commerciale, peut conduire à bafouer ces principes. C'est la raison du septième point de la déclaration du Tyrol (voir encadré plus haut), qui précise que les sponsors ne doivent pas conduire les alpinistes à infléchir leur éthique. Mais derrière le non-respect de l'éthique, ce qui est menacé est autant une « bonne manière » de réaliser des ascensions, c'est-à-dire sans « tricher », que la sauvegarde d'un alpinisme à l'esprit amateur et foncièrement désintéressé, pratiqué pour des raisons aussi « pures » que le style. En ce sens, le respect de l'éthique va plus loin que le rejet des aides artificielles (hélicoptère, oxygène, cordes fixes, etc.). Lorsque Daudet écrit que le respect de l'éthique peut élever l'homme plus haut que l'Everest, ou lorsqu'il écrit que « grimper ne se résume absolument pas à la simple ascension d'une montagne[57] », il sous-entend également que ce qui fait l'exploit ou la « grandeur » en alpinisme ne relève pas uniquement du domaine de la performance physique lors d'une ascension effectuée dans les limites (matérielles) autorisées par l'éthique alpinistique. Le but de l'ascension, le motif qui la sous-tend, entre également en jeu. On peut relire en ce sens le rejet tenace de la professionnalisation et de la commercialisation de l'alpinisme évoqué plus haut. Ce passage tiré d'un article de Lito Tejada-Flores (ultérieur à son célèbre « *Games climbers play* ») permet de percevoir le lien, inhérent à l'éthique et à « l'esprit de l'alpinisme », entre rejet des aides artificielles (« la manière dont on est arrivé en haut ») et désintéressement (« on ne grimpe pas *pour* quelque chose, ou *vers* quelque chose, ou *avec* quelque chose en tête »).

> « Appelons-la voie, escalade, jeu, parce qu'on en a fabriqué les règles avec ses amis et qu'on les a (pratiquement) respectées, parce que la manière dont on est arrivé en haut était plus important que d'y arriver, parce qu'on ne fait rien de plus que jouer (n'est-ce pas ce qu'on fait ?), parce qu'on ne grimpe pas **pour** quelque chose, ou **vers** quelque chose, ou **avec** quelque chose en tête[58] ».

À partir d'une réflexion sur ce que recouvre l'idée de performance en alpinisme, en l'absence de compétitions formalisées, nous en sommes venus peu à peu à envisager les contours de

[54] *Ibid.*, p. 77.
[55] *Ibid.*, p. 128.
[56] *Ibid.*, p. 159.
[57] *Ibid.*, p. 71.
[58] Lito TEJADA FLORES, « Beyond climbing games: Alpinism as humanism », *Summit magazine*, 1990. Nous traduisons.

« l'éthique » alpinistique, code de conduite informel qui s'avère être « plus » ou « autre chose » qu'un règlement sportif. La spécificité de l'alpinisme tient ici au fait que le respect de ce code de conduite, au lieu de distinguer les alpinistes des non alpinistes, distingue plutôt, « par le haut », les tenants de l'excellence alpinistique des autres alpinistes. Cela nous a amené à définir l'excellence en alpinisme comme une excellence corporelle (passant par la réalisation d'ascensions techniquement et physiquement difficiles) qui se double d'une exigence morale (le respect scrupuleux des principes éthiques et de « l'esprit de l'alpinisme », qui va au-delà de la simple application de règles du jeu mais engage toute une attitude mentale et une manière d'envisager l'alpinisme). Des critères extra-sportifs entrent ainsi en jeu dans la définition de l'excellence alpinistique.

### 1.3. L'excellence en alpinisme, plus proche de l'excellence artistique ?

La difficulté à classer l'alpinisme au sein du modèle conceptuel qui part du principe que chaque activité corporelle doit pouvoir se définir par rapport à l'idéal-type du sport institué, tient au fait que l'alpinisme, en réalité, possède des dimensions extra-sportives qui rendent la comparaison à l'aune du sport peu pertinente. Si on peut parler de différences de « degrés » à propos de certains traits[59], pour d'autres il s'agit plutôt d'une différence de « nature ». Ainsi, dans l'alpinisme, on ne peut pas raisonner en termes de spécificité motrice, ni de standardisation du cadre de pratique, car cela n'aurait pas de sens. Il en va de même en ce qui concerne la codification, qui ne se situe pas sur le même plan que le sport : non pas uniquement parce qu'elle est informelle, mais aussi parce qu'elle remplit une fonction différente de celle qu'elle remplit dans la plupart des autres sports[60]. Ajoutons à cela la réticence des alpinistes face à tout ce qui pourrait rapprocher leur activité d'un sport. C'est ainsi en comparant méthodiquement l'alpinisme à une définition idéale-typique du sport que l'on s'aperçoit, pour reprendre une expression de Jean-Claude Passeron, que « la métaphore disjoncte ». « Le moment où une métaphore qui a aidé la description jusqu'à un certain point révèle son inadéquation », écrit Passeron, « est aussi celui où l'on peut dresser un nouveau constat des différences[61] ».

Non seulement l'alpinisme ne remplit pas les critères habituellement requis pour penser le sport et identifier des élites sportives, mais son inadéquation avec certains de ces critères invite à tenter d'autres approches et à établir d'autres comparaisons n'ayant pas nécessairement à voir avec le sport ou les pratiques corporelles. « En imposant le retour à l'observation analytique, à la patience d'allonger l'enquête, l'échec d'une métaphore oblige du même coup à un sursaut de la vigilance, à un re-départ de l'invention théorique », écrit Passeron[62]. C'est une analogie avec le domaine artistique que nous voudrions tenter. La question qui la sous-tend est la même que celle qui dirigeait l'analogie avec le modèle sportif : une telle analogie permet-elle d'avancer dans l'appréhension de

---

[59] Ainsi, l'alpinisme est moins institutionnalisé que la plupart des autres sports ; ainsi une pratique est envisageable en dehors de tout cadre institutionnel, ce qui plus difficile à envisager pour certains sports d'équipe ou de combat.

[60] Par mesure de prudence, nous préférons dire « la plupart des autres sports » plutôt que « tous les autres sports ». Il existe sans doute d'autres pratiques sportives atypiques où, à l'instar de l'alpinisme, il existe un code éthique qui joue une fonction de hiérarchisation des pratiquants en plus (ou au lieu) de fournir un cadre règlementaire à la pratique.

[61] Jean-Claude PASSERON, « Analogie, connaissance et poésie », *Revue européenne des sciences sociales*, 2000, vol. 38, n° 117, pp. 13-33, p. 23. Il ajoute : « Dans la conduite d'un raisonnement qui tire argument ou objection de la similitude ou de l'opposition de co-occurrences singulières – l'ensemble des traits distinctifs qui définit une culture ou une période historique étant, on le répète depuis Weber, infini – l'inadéquation d'une comparaison apporte une information tout aussi précieuse que son adéquation. L'inadéquation d'une analogie produit une connaissance par différence, à la fois sur le « comparant » et sur le « comparé », au moment précisément où elle fait disjoncter la métaphore. *Ibid.* p. 25.

[62] *Ibid.*, p. 25.

l'excellence en alpinisme et dans la définition de son élite ?

### 1.3.1 *Le professionnalisme : un critère peu pertinent pour qualifier l'excellence*

Contrairement à beaucoup de sports, le professionnalisme ne constitue pas dans l'alpinisme un critère pertinent pour identifier les membres d'une élite[63]. Yvon Lamy et Florence Weber définissent l'activité professionnelle par deux critères : « une compétence reconnue et garantie par une institution; une source légitime de revenus[64] », définition qui rejoint celle que fait Max Weber du *beruf* (profession ou métier) comme « la spécification, la spécialisation et la combinaison de prestations qui permettent à une personne de s'assure des chances permanentes d'approvisionnement et de gain[65] ». Force est de constater que l'alpinisme, en particulier lorsqu'il s'agit du haut niveau, amène à repenser la conjonction de ces deux critères. La possession d'une compétence alpinistique parait évidente lorsque l'on évoque l'élite de l'alpinisme. Cependant, il n'existe pas d'institution pour la reconnaitre et la garantir. Quant au fait de tirer un revenu de l'alpinisme, même sans parvenir à en vivre, c'est loin d'être le cas de tous les grands alpinistes. L'alpinisme « professionnel », la plupart du temps, est d'ailleurs combiné à d'autres activités rémunératrices. Le revenu tiré de l'alpinisme ne semble en outre pas corrélé aux performances alpinistiques réalisées. Les guides, par exemple, tirent un revenu de leur activité mais la plupart ne font pas état de compétences suffisamment élevées pour faire partie de l'élite. A l'inverse, certains grands alpinistes, reconnus comme faisant partie des meilleurs, ne bénéficient d'aucune retombée financière. Le professionnalisme ne reflète donc pas l'excellence.

Le problème se pose dans les mêmes termes en ce qui concerne l'univers artistique. L'écriture, par exemple, ne donne souvent pas lieu à une rémunération suffisante pour vivre, ni n'est exercée à temps plein. Dans la mesure où « une infime proportion des artistes tire un revenu significatif de son activité artistique, écrit Gérard Mauger, comment distinguer les professionnels des amateurs ? Comment objectiver les ressources nécessaires – savoir-faire, dispositions, croyances, etc. – pour avoir accès à tel ou tel champ des « arts du spectacle », pour franchir la frontière invisible qui les sépare des « univers de consolation » qui les jouxtent ? [66] » Plus encore, le « professionnalisme », le fait de tirer des revenus d'une activité artistique, n'est souvent ni un gage de reconnaissance ni un gage de grandeur. De même, le niveau de revenu que l'on tire de l'activité n'est pas révélateur d'un niveau d'excellence. À propos de la littérature, Bernard Lahire écrit :

> « Si les données chiffrées concernant le nombre des écrivains sont plus qu'incertaines, c'est qu'à la différence d'autres univers sociaux, le niveau de reconnaissance littéraire et le niveau de revenu tiré de l'activité littéraire sont deux réalités relativement indépendantes et qu'il est par conséquent impossible de considérer que seuls ceux qui tirent l'essentiel de leur revenu de leurs droits d'auteur, ou même ceux qui passent le plus clair de leur temps à écrire, sont des écrivains "professionnels" opposés à des écrivains qu'on pourrait qualifier d'"amateurs" du fait qu'ils gagnent leur vie grâce à une activité professionnelle extra-littéraire et qu'ils ne peuvent consacrer tout leur temps à écrire. Dans le cas des écri-

[63] Même pour les autres pratiques sportives, le professionnalisme demeure néanmoins un critère parmi d'autres. Sébastien Fleuriel, dans son enquête sur le « sport d'élite », précise bien que « retenir les sportifs professionnels déplaçait la question de l'élite sportive sous le seul angle des rapports au marché économique (…). Pour saisir les rapports de force que cristallise le contrôle de l'élite sportive, on devait choisir une population correspondant effectivement à l'élite et non au simple statut que propose la législation tout en se gardant de sélectionner des sportifs enclins à se définir principalement par les règles du marché », in Sébastien FLEURIEL, *Sport de haut niveau ou sport d'élite?*, *op. cit.*, p. 14.

[64] Yvon LAMY et Florence WEBER (dir.), « Amateurs et professionnels », *Genèses*, 1999, n° 36, pp. 2‑5, p. 5.

[65] Max WEBER, *Economie et société, volume 1*, Paris, Plon, 1995, p. 201.

[66] Gérard MAUGER, *L'accès à la vie d'artiste : sélection et consécration artistiques*, Bellecombe-en-Bauges, Le Croquant, 2006, p. 11.

> vains, certains "amateurs" d'un point de vue économique peuvent être considérés comme faisant partie des plus "professionnels" d'un point de vue purement littéraire et, inversement, les plus "professionnels" d'un point de vue économique peuvent être jugés comme de simples "amateurs" ou des "écrivains de second rang" d'un strict point de vue littéraire[67]. »

En art comme dans l'alpinisme, le statut de professionnel engendre des réactions parfois mitigées, ce qui n'est pas le cas dans le domaine sportif où le professionnalisme est non seulement synonyme de haut niveau mais va également de pair avec un degré élevé de reconnaissance. Ainsi, « l'opposition entre amateurs et professionnels a deux faces : d'un côté, la qualification professionnelle vient sanctionner une compétence, un savoir-faire utile dans l'univers professionnel, dont seraient privés, pense-t-on, les amateurs, alors volontiers confondus avec des autodidactes; de l'autre, le professionnel vit de son métier, il en tire des revenus, alors que l'amateur s'opposerait à toute rémunération et "travaillerait" pour la gloire, la beauté ou l'honneur[68] ». Le domaine artistique, tout comme l'alpinisme, tendrait plutôt vers ce deuxième type de situation.

Il serait néanmoins schématique d'affirmer que le professionnalisme serait « déshonorant » quand l'amateurisme, au contraire, « élèverait » l'artiste. Il s'agit plutôt de dire que, dans l'art comme dans l'alpinisme, ce qui est déshonorant, c'est de subordonner la pratique à la perspective d'un revenu. Le « capital spécifique », si l'on veut, du « champ artistique », repose sur « l'authenticité », sur le « don », la « vocation », le « talent », et le désintéressement[69]. Dans ce cadre, accepter de toucher beaucoup d'argent peut représenter une forme de compromission avec un idéal artistique de désintéressement qui idéalise la bohème. Il en va de même dans l'alpinisme, où sont fortement critiqués ceux qui recherchent de manière visible la publicité et les sponsors. L'idée de Freidson selon laquelle « ceux qui veulent mêler les deux ordres, vulgariser leur science ou leur discipline ou qui, en art, donnent dans le commercial, sont considérés comme des déviants par leur communauté professionnelle[70] », s'applique également à l'alpinisme. Il s'agit d'une attitude qui contrevient à l'éthique et au « bon style ». Ainsi, à plusieurs égards, les écrivains décrits par Bernard Lahire ou les musiciens de jazz décrits par Philippe Coulangeon et, avant lui, par Howard Becker[71], sont assez semblables, dans leur manière d'envisager l'excellence, aux alpinistes. Les musiciens de jazz professionnels qu'étudient Coulangeon, par exemple, bien que tirant un revenu de leur pratique, basent leur définition de l'excellence sur la distance à l'institution et au marché. Ils valorisent la singularité plutôt que le conformisme, les compétences d'improvisation et de création plutôt que d'interprétation, la polyvalence plutôt que la spécialisation. Ils acceptent, dans le cadre d'un système opaque et informel où la possession d'un réseau de relations est centrale, de toucher des rémunérations parfois très faibles. Nous verrons que le professionnalisme en alpinisme, à moins de se faire discret, est rapidement marqué d'un sceau d'immoralité (chapitre 8). Nous retracerons, dans la deuxième partie de la thèse, la genèse à l'époque victorienne de ce rejet, un rejet qui persiste encore aujourd'hui. Les « maux » de la médiatisation, des sponsors, de la marchandisation de l'alpinisme sont ainsi constamment évoqués depuis ses débuts. L'amateurisme continue de représenter l'idéal alpinistique et l'invocation des principes de l'amateurisme est utilisée, même

---

[67] Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.* chapitre 2, §3.
[68] Yvon LAMY et Florence WEBER (dir.), « Amateurs et professionnels », *op. cit.*
[69] Gérard MAUGER, *L'accès à la vie d'artiste*, *op. cit.*, p. 236.
[70] Eliot FREIDSON, « Les professions artistiques comme défi à l'analyse sociologique », *Revue française de sociologie*, 1986, vol. 27, n° 3, pp. 431-443, p. 442.
[71] Voir "The Culture of a Deviant Group: the Dance Musician", in Howard BECKER, *Outsiders. Studies in the sociology of deviance*, New York, Free Press, 1963, p. 79-100.

chez les professionnels, pour défendre leur honneur montagnard. Ni le professionnalisme, ni le fait de tirer un revenu de l'alpinisme ne constituent des critères d'excellence et des indices fiables de l'appartenance à son élite. En ce sens, l'alpinisme se rapproche plus des (ou de certains) univers artistiques que du sport. Comment, alors, penser l'excellence et définir une élite ?

### 1.3.2 *Un "immense concours diffus et incessant". Le flou des instances de consécration*

Le problème de la définition d'une élite se pose de manière semblable dans l'alpinisme et dans un domaine artistique comme la littérature où, à l'exception notables des prix littéraires, n'existe ni classement ni hiérarchisation des écrivains sur des critères standardisés. On trouve cette idée formulée chez Bernard Lahire. Dans l'extrait cité, l'alpinisme est d'ailleurs donné en exemple de ces jeux qui impliquent une compétition permanente, mais peu codifiée, entre leurs membres, pour un nombre de place réduit :

> « Comme les jeux (au sens ordinaire du terme) ou les sports dans lesquels les champions ne s'affrontent pas directement (chasse, alpinisme, mots croisés, etc.), mais "ne cessent de participer à un immense concours diffus et incessant[72]", le jeu littéraire met en scène un immense concours diffus et incessant entre prétendants au statut d'"écrivain" et même, pour une minorité d'entre eux, de "grand écrivain"[73]. »

De ce point de vue, la hiérarchisation en alpinisme est sans doute plus « simple » qu'en littérature, car elle est en partie basée sur des « faits » indéniables[74]. Cependant, comme notre réflexion sur « l'éthique » et le « style » l'a montré, les faits ne suffisent pas. Encore faut-il – comme en littérature – qu'ils soient réalisés dans le bon style. Qui consacre en alpinisme ? Qui vient donner un « droit d'entrée » dans son élite ? De ce point de vue, la comparaison avec le domaine artistique – en particulier littéraire – s'avère une nouvelle fois utile. Dans le sport, la consécration est directement liée à des résultats quantifiables et objectivables, suivant des procédures contrôlées par des institutions. Selon Pierre Parlebas, l'institution et la compétition sont deux éléments clés de définition du sport et de détermination d'une élite sportive.

> « Le critère de l'institution est très fort : il dénote la présence de fédérations reconnues, d'instances dirigeantes, de règlements légitimes, de compétitions consacrées, d'un dispositif de statuts, de calendriers, de récompenses et de sanctions fort élaboré[75]. »

> « Il ne faut pas entendre par [compétition] un vague affrontement suscitant des comportements d'émulation, mais un système de règles organisé, imposant un cadre formel à l'épreuve considérée[76]. »

Dans la littérature, rien de tel. Il n'existe pas, écrit Bernard Lahire, de « droit d'entrée bien défini dans le jeu littéraire (et, par conséquent, pas d'interdiction possible de l'exercice de l'activité littéraire en cas de constat d'incompétence) qui limiterait la dispersion des situations », ni, de la même manière, de droit d'entrée dans son élite[77]. Lahire poursuit : « Si, comme l'écrivait Charles Braibant il y a plus d'un demi-siècle, "la frontière de la littérature est tracée par le talent", force est de constater alors que cette frontière est floue dans un univers où il n'existe aucun monopole en

---

[72] Expression de Roger CAILLOIS, *Les jeux et les hommes : le masque et le vertige*, 3e éd., Paris, Gallimard, 1985, p. 55.
[73] Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.* chapitre 1, §94.
[74] Coubertin écrivait : « Les résultats sportifs sont, généralement parlant, d'une nature mathématique ou réaliste ; ils ont pour sanctions des chiffres et des faits. Vous sautez telle hauteur ou telle longueur, vous faites à la course tant de mètres en tant de secondes, vous nagez ou vous ramez telle distance en tant de temps : voilà des chiffres. D'autres part, vous avez monté tel cheval connu pour ses défenses, vous avez fait telle ascension réputée pour ses difficultés, vous avez doublé tel escrimeur ou matché tel boxeur : voilà des faits ». Pierre de COUBERTIN, *Pédagogie sportive*, *op. cit.*, p. 127.
[75] Pierre PARLEBAS, *Eléments de sociologie du sport*, 1re éd., Paris, PUF, 1986, p. 46.
[76] *Ibid.*, p. 56.
[77] Voir également, sur ce point, l'ouvrage collectif Gérard MAUGER (dir.), *Droits d'entrée: modalités et conditions d'accès aux univers artistiques*, Paris, MSH, 2006.

matière de fixation des "talents"[78] ». La qualité artistique, le « talent », pour Howard Becker, nait de la convergence de vue (à propos des critères de la valeur esthétique) entre les différents participants à un « monde de l'art ». « Une œuvre, explique-t-il, a des qualités et partant, une valeur, quand l'unanimité se fait sur les critères à retenir pour la juger, et quand on lui a appliqué les principes esthétiques acceptés d'un commun accord[79] ». Dans ce contexte, les esthéticiens, critiques artistiques et littéraires, interviennent pour défendre ou infirmer la qualité artistique de telle ou telle œuvre. Ils établissent, en fait, une distinction morale entre ce qui est de l'art et ce qui, à leurs yeux, n'en est pas. Ils « partent du principe que leur tâche consiste à trouver une recette infaillible pour faire le partage entre les choses qui ne sont pas *dignes* de l'appellation d'art, et les œuvres qui ont *mérité* ce titre honorifique[80] ». S'ajoutent aux professionnels de l'esthétique d'autres acteurs, historiens, conservateurs, galeristes (pour la peinture), voire scientifiques chargés de l'authentification d'une œuvre, c'est-à-dire autant d'experts plus ou moins légitimes en ce qui concerne l'attribution d'une valeur à une œuvre[81]. À partir du moment où l'on parle « d'experts » ou de « participants à un monde de l'art », on est sur des mécanismes de reconnaissance et de consécration « internes », qui favorisent « les artistes (etc.) qui sont connus et reconnus de leurs pairs et d'eux seuls (au moins dans la phase initiale de leur entreprise) et qui doivent, au moins négativement, leur prestige au fait qu'ils ne concèdent rien à la demande du grand public[82] ».

Selon nous, la hiérarchisation des alpinistes correspond également à une hiérarchisation interne. Ce sont les autres alpinistes, c'est-à-dire les pairs et eux seuls, qui ont le pouvoir de consacrer et de reconnaitre les « grands » parmi eux. La différence entre consécration interne et consécration externe – être « connu et reconnu par les grand public[83] » – est soulignée par un alpiniste interrogé en entretien. On comprend que si certains parviennent à profiter de l'ignorance des médias et du public, la communauté des alpinistes n'est pas dupe.

> « Les médias, et surtout les grands médias, ils comprennent plus rien à l'alpinisme d'aujourd'hui. Et le mec qui remonte des pentes de neige au fin fond de l'Oisans, s'il est pas honnête, il peut faire passer ça pour l'exploit du siècle. Et y'a des gens qui le font, et c'est très mal vu. [Moi : Et donc ils sont connus dans le milieu ?] Évidemment. Et grâce à ça ils arrivent à décrocher des contrats de sponsorings, des choses comme ça. [Moi : Pourquoi ils font ça s'ils sont ostracisés dans le milieu ?] Bah, oui, c'est sûr, ils le sont. Après, ils récupèrent l'argent, ils peuvent faire des voyages, tout ça. Et puis ils ont quand même une reconnaissance médiatique, on va dire. » [Homme, Français, né en 1970]

Si seuls les pairs – « le milieu » – sont en mesure de hiérarchiser et éventuellement de consacrer, c'est parce qu'ils hiérarchisent à partir des principes acceptés « d'un commun accord » (pour reprendre l'idée de Becker, qui parlait là des mondes de l'art) par les alpinistes, à savoir les principes « éthiques » que nous avons évoqués. Déterminer une élite de l'alpinisme suppose ainsi de partir, non pas des jugements médiatiques ou d'indicateurs comme les ventes de livres d'alpinisme, ou la célébrité d'un alpiniste, mais plutôt des jugements portés par les pairs. C'est également l'élite qui, dans l'alpinisme, joue le rôle des experts qui, dans le domaine artistiques, possèdent le pouvoir de hiérarchiser et de consacrer. Dans l'alpinisme, ce sont les « grands », l'élite, ceux qui incarnent

---

[78] Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.* chapitre 2, §3.
[79] Howard BECKER, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988, p. 150.
[80] *Ibid.*, p. 151.
[81] Bernard LAHIRE, *Ceci n'est pas qu'un tableau : essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte, 2015, p. 287.
[82] Pierre BOURDIEU, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1991, n° 89, pp. 3-46, p. 5.
[83] *Ibid.*

l'excellence, qui effectuent le travail de codification (ils fixent les principes de l'excellence) et de consécration (ils ont légitimité à dire qui est un grand et qui ne l'est pas). Du fait que l'excellence repose autant sur des faits (avoir réalisé effectivement une ascension considérée comme difficile) que sur le respect d'un « esprit » ou d'une « éthique », la hiérarchisation s'avère sans doute plus simple que dans l'art, où la « grandeur » n'est pas aussi évidemment adossée à des « faits »[84]. En ce sens, pour déterminer une élite de l'alpinisme, il faut se situer à mi-chemin entre une conception « sportive » et une conception « artistique » de l'excellence.

### 1.3.3 *Circonscrire une élite. Le critère de la reconnaissance interne*

De manière concrète, comment avons-nous procédé pour circonscrire une élite de l'alpinisme ? Le premier problème qui s'est posé est qu'il a fallu le faire pour chaque période que nous avons construite[85], c'est-à-dire définir une élite pour chaque période en question. Un second problème est le fait que se mêlent à des éléments factuels des éléments qui n'ont rien à voir avec des performances sportives et corporelles. Le « style » en fait partie, mais pas seulement. Par exemple, pendant longtemps, la sélection sociale forte dans les clubs alpins éliminait d'emblée les guides, souvent des cultivateurs locaux, du groupe des « alpinistes » à part entière, quand bien même il était entendu que leurs performances alpinistiques les plaçaient au-dessus de ces alpinistes. Ce n'est que rétrospectivement que les guides ont été considérés comme de « grands alpinistes ». Il arrive ainsi que certains individus soient redécouverts, réhabilités, et réintégrés dans l'élite par leurs successeurs, souvent selon des critères de performance qui étaient, à l'époque où ces individus pratiquaient, occultés par des éléments de nature extra-sportive[86]. Les frontières de l'élite sont donc floues, mal définies, soumises en permanence à redéfinition en fonction des significations différentes que prend l'alpinisme au fil de ses évolutions. En fonction du point de vue adopté – considérer les performances et s'autoriser à inclure dans l'élite des individus de manière rétrospective ; ou bien considérer l'élite d'une époque en reprenant la définition en cours à cette époque, ce qui revient à en exclure des alpinistes excellents mais qui ne possédaient pas les attributs sociaux adéquats – ce que l'on considère comme l'élite varie.

La solution que nous avons trouvée consiste à inclure dans l'élite à la fois les individus consacrés au moment de leur vie et les individus qui y ont été ajoutés par la suite, selon un processus de consécration interne. Concrètement, ont été considérés comme de « grands » alpinistes ceux dont les exploits étaient célébrés régulièrement dans les journaux alpins au cours de leur vie ou après leur mort, ceux qui ont été ou sont considérés comme tels par les historiens de l'alpinisme (une autre catégorie d'« experts de l'alpinisme ») et ceux qui ont fait l'objet de biographies (en tant qu'ils étaient exceptionnels). Ceci a permis de réhabiliter certains grands guides ou même certains amateurs critiqués (et donc passés sous silence) par l'*establishment* de l'alpinisme pendant leur vie. Pour les dernières générations de pratiquants, ceux encore en vie, souvent encore pratiquants, n'ayant pas encore fait l'objet de biographies ou de travaux historiques, nous avons ajouté comme

---

[84] « Savoir qui est « vraiment écrivain » et qui ne l'est pas est l'enjeu de luttes permanentes au sein du jeu littéraire qui mettent en jeu les éditeurs, les critiques et les journalistes littéraires ou les médias audio-visuels. Et dans un univers où personne (ni même aucune institution) ne détient le monopole de la formation des prix et de la distribution des bons points littéraires (ou des titres de noblesse littéraire), les processus de construction des identités et des reconnaissances littéraires sont encore bien plus complexes qu'ailleurs ». Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.* chapitre 2, §23.

[85] Concernant la périodisation, nous l'évoquons dans la deuxième partie de ce chapitre.

[86] De la même manière que, dans le domaine artistique, des individus sont considérés rétrospectivement comme des artistes majeurs, d'autres désacralisés. Sur ce point, voir Bernard LAHIRE, *Ceci n'est pas qu'un tableau*, *op. cit.*, p. 280 et après.

indicateur, outre le premier (citations dans les journaux alpins) l'obtention d'un prix d'alpinisme. Ce genre de prix, le « Piolet d'Or », qui récompense les meilleures ascensions de l'année et, depuis 2009, les meilleures « carrières », existe depuis le début des années 1990.

En l'absence de listes institutionnelles[87], et étant donné les caractéristiques de l'excellence en alpinisme, cette méthode, selon nous, permet d'approcher raisonnablement bien ce qui s'apparente à une élite de l'alpinisme. Il s'agit d'une élite relativement sélective, d'une « petite élite ». Ainsi, la plupart des alpinistes d'un club aussi sélectif que le Groupe de Haute Montagne (GHM) français n'en font pas partie. Qui plus est, le critère de l'appartenance institutionnelle devient peu pertinent après la Seconde Guerre mondiale, certains grands alpinistes n'appartenant à aucune structure. Il est inévitable qu'aient existé des alpinistes de haut niveau dont les noms ont été oubliés, ou qui n'ont pas atteint un degré suffisant de reconnaissance malgré des exploits conformes aux normes de l'excellence. Notre méthode échoue effectivement à les prendre en compte.

### 1.4. Une autre analogie : excellence alpinistique et excellence religieuse

L'analogie que nous venons d'établir avec l'univers artistique permet de voir que, relativement à la manière dont l'élite est définie, circonscrite et sélectionnée, l'alpinisme se rapproche peut-être plus de l'art que du sport. Dans l'alpinisme comme dans l'univers artistique, et en particulier littéraire, ni le professionnalisme, ni l'appartenance à des institutions consécratoires ne permettent de déterminer les frontières d'une « élite ». Dans ces deux univers, en revanche, le critère de la reconnaissance par les pairs s'avère le plus pertinent pour identifier les « meilleurs ». C'est ce qui nous intéresse en premier lieu dans ce chapitre consacré à la méthodologie, où il s'agit avant tout de trouver une solution pour reconstruire une élite.

Ceci ne signifie pas que l'analogie avec l'univers artistique et littéraire soit la seule valable. En effet, l'alpinisme est une activité corporelle qui, pourtant, se définit en marge du sport et résiste, tout au long de son histoire, à la sportivisation : ceci en fait une pratique atypique et difficilement classable. L'alpinisme, ainsi, « coupe au travers » des divisions traditionnelles entre les différents domaines de l'activité humaine. Si l'alpinisme, en tant que pratique corporelle, n'est jamais loin du sport, il est aussi, toujours, plus ou moins proche d'autres types de pratiques, pas nécessairment corporelles. Du point de vue des processus de hiérarchisation qui les caractérisent et qui permettent de circonscrire une élite, art et alpinisme sont semblables. En revanche, si l'on s'intéresse à d'autres aspects de l'excellence en alpinisme, comme l'ethos des « grands alpinistes », leur rapport à la pratique, on peut voir apparaître des similitudes avec d'autres domaines d'activité. C'est là qu'une analogie avec l'excellence religieuse peut être – jusqu'à un certain point – pertinente.

« L'éthique » de l'alpinisme, cet ensemble de valeurs et principes informels à forte teneur morale

[87] Ainsi, Bernard Lahire, lorsqu'il enquête sur les écrivains, se base sur les registres de l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation (ARALD), qui recense de 856 écrivains. Les 503 enquêtés finaux ont publié au moins un ouvrage, ont des liens avec la région Rhône-Alpes, et ont accepté de répondre au questionnaire. En outre, quand Lahire établit des échelles de score pour hiérarchiser les écrivains selon des « degrés de reconnaissance au sein du jeu littéraire » (§23), il utilise des critères semblables aux nôtres (appliqués à la littérature) : les « grands écrivains », ceux qui possèdent un score de « reconnaissance littéraire » et de « reconnaissance nationale » élevés, sont par exemple ceux qui ont publié dans des revues ou maisons d'édition prestigieuses, ont reçus des prix littéraires, ont vus leurs ouvrages traduits ou adaptés au cinéma, évoqués dans les médias nationaux, etc. En agrégeant « reconnaissance littéraire » et « reconnaissance nationale » (§48), Lahire prend en compte à la fois la consécration « interne » et « externe » au jeu littéraire. Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.* chapitre 2. La dimension purement factuelle des réalisations en alpinisme permet de ne prendre en compte, pour déterminer l'élite, que la consécration interne.

qui remplacent les règlements formels des sports plus institués, se rapproche ainsi peut-être plus d'un code de conduite religieux, tel que l'a décrit Max Weber dans son analyse de l'éthique protestante, que d'un code de conduite sportif (même s'il ne s'agit, en fait, ni de l'un ni de l'autre). En tant que « l'éthique » (de l'alpinisme) s'étend au-delà du strict moment de l'ascension, on se rapproche de l'idée de « maxime éthique pour bien se conduire dans la vie[88] » définie par Weber pour désigner l'ethos protestant (et, plus tard, capitaliste). Le parallèle peut être approfondi. Lorsque Weber aborde la question des sectes protestantes, qui se perpétuent sous la forme de clubs de *gentlemen* – un peu comme le sera l'*Alpine Club* au Royaume-Uni –, il évoque des structures dans lesquelles le contrôle mutuel des membres est permanent et où « le respect constant [de la morale représente] la condition de l'admission dans le groupe et du maintien de sa sélectivité[89] ». Ce contrôle de l'individu sur lui-même et sur les autres, qui garantit pour Weber une individualisation des responsabilités et des devoirs, s'applique à l'alpinisme. Au sein de l'élite, le respect des règles éthiques est l'objet d'une surveillance à la fois individuelle et mutuelle mais, le plus souvent, il est intériorisé : l'alpiniste les respecte même sans y être contraint par une instance extérieure. Weber écrit : « l'expérience montre qu'il n'existe pas d'instrument de conditionnement plus puissant, pour les individus, que cette nécessité de s'affirmer socialement dans le cercle de leurs semblables, et la discipline éthique imposée par les sectes de façon continue et discrète entretenanit par suite le même rapport avec la discipline autoritaire de l'Eglise que le conditionnement rationnel[90] ».

La similitude avec l'ethos religieux apparaît également dans l'idée d'ascèse, voire de souffrance, inhérente au respect de l'éthique de l'alpinisme, mais aussi dans la restriction, la purification de l'alpinisme que ce respect implique. Respecter l'éthique, c'est (dans les discours finalement de des alpinistes) pratiquer un alpinisme sans artifices, épuré, où l'homme entretient un dialogue solitaire avec la montagne. Sur ce point, ascèse religieuse et « ascèse alpinistique » sont proches (dans le chapitre 9, quand nous évoquerons l'idée de vocation, ces connotations religieuses seront également présentes). Mais la dimension sportive n'est pas non plus absente de l'éthique, d'une part parce qu'il s'agit bien d'un règlement implicite, d'autre part parce que l'éthique découle, on le montrera dans le chapitre 3, du *fair-play* sportif.

## 2. Reconstruire une élite. Échafaudages méthodologiques

« Pour connaître une population particulière (corps de métier, communauté de pratiquants, etc.), encore faut-il pouvoir disposer d'une base de données la concernant[91] ». Afin de pouvoir parler de l'excellence en alpinisme, il convenait de définir au préalable le groupe des représentants de cette excellence. Le principal critère choisi étant celui de la reconnaissance par les pairs et de la notoriété au sein du groupe des alpinistes (ou des experts en alpinisme), c'est sur celui-ci que je me suis basée pour reconstituer, en l'absence de registres (comme c'est le cas pour les écrivains étudiés par Bernard Lahire) ou de classements (comme c'est le cas pour les sportifs), ce qui s'apparente à une élite de l'alpinisme. J'ai ainsi tenté de réaliser une liste la plus complète possible des « grands alpinistes » connus et reconnus, ceux dont parlent les historiens de l'alpinisme, ceux

---

[88] Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 33.

[89] Isabelle KALINOWSKI, « Le capitalisme et son éthique: une lecture de Max Weber », *Agone*, 2005, n° 33, pp. 253-264, p. 256.

[90] Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Champs Flammarion, 2000, p. 339.

[91] Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.* chapitre 2, §1.

dont les exploits sont notés dans les journaux alpins, ceux dont on a écrit les biographies. Pour constituer cette liste, j'ai pris en compte ces trois critères (mention par les historiens, célébration dans les revues spécialisées, écriture d'une biographie) et obtenus un ensemble de 364 alpinistes (193 Britanniques et 171 Français), dont on trouve les notices biographiques en annexe. C'est ce que j'appellerai tout au long de ce travail la ***reconstitution de l'élite de l'alpinisme***.

Une telle base, cependant, était insuffisante à mes yeux. Elle ne permettait pas, notamment, de mener des analyses statistiques solides par période, les effectifs étant trop réduits. Je voulais, en outre, pouvoir vérifier et mettre en perspective les résultats obtenus. C'est pourquoi j'ai également utilisé d'autres bases de données. Outre ma reconstitution de l'élite de l'alpinisme, j'ai analysé les profils des membres des ***clubs alpins anglais et français les plus sélectifs***, l'*Alpine Club* (*AC*, 1857) et le Groupe de Haute Montagne (GHM, 1919). Une recherche dans les archives de l'AC m'a permis d'accéder aux registres des membres depuis sa création en 1857 (n=3555 individus au total). Une recherche similaire auprès du GHM m'a permis d'obtenir une base, certes plus réduite, de 586 alpinistes français. J'ai également repris les analyses statistiques du Club Alpin Français (CAF) effectuées par d'autres. Elles restent secondaires dans l'analyse car le CAF n'est pas un club sélectif et ne permet donc pas d'approcher une élite.

Enfin, afin d'accéder aux discours des « grands alpinistes », j'ai reconstitué un troisième groupe, celui des ***alpinistes auteurs d'autobiographies***. Il s'agit d'un groupe idéal pour étudier des discours et des trajectoires d'excellence. En effet, l'écriture d'une « autobiographie d'alpinisme », sauf exception (je n'ai pas pris en compte ces dernières, et les auteurs d'autobiographie sélectionnés font évidemment tous partie de ma reconstitution de l'élite), est conditionnée par une carrière d'alpinisme exemplaire. Cette dernière base n'est pas idéale pour effectuer des traitements statistiques, car on n'y trouve seulement 62 individus (27 Français et 35 Britanniques). En revanche, elle l'est pour des analyses de nature qualitative. ***Seize entretiens*** (cinq Français et onze Anglais) ont également été réalisés avec des alpinistes appartenant à la reconstitution de l'élite et, pour certains, au groupe des auteurs d'autobiographie. Ces entretiens constituent surtout une source d'information complémentaire.

J'ai enfin construit une base « mixte » de 84 individus (34 Français et 50 Britanniques), comprenant les auteurs d'autobiographie ainsi que les alpinistes ayant fait l'objet de biographies, en vue de réaliser une Analyse des Correspondances Multiples (ACM). Une telle analyse nécessitait en effet d'avoir des informations assez précises sur ces individus et sur leurs trajectoires. Je me servirai à plusieurs reprises de cette « ***base ACM*** » pour présenter des résultats chiffrés à des questions auxquelles ni ma reconstitution de l'élite ni les données des clubs alpins ne permettent de répondre (par exemple des éléments relatifs à la trajectoire, comme le type de sport pratiqué dans l'enfance, ou le type d'établissement scolaire fréquenté).

Finalement, on obtient trois élites à trois niveaux. Tout d'abord, une élite au sens large (Niveau 1 dans le tableau), celle des clubs alpins sélectifs, qui permet notamment de donner une assise statistique au groupe des alpinistes dont j'étudie les discours (autobiographiques). Ensuite, la reconstitution de l'élite, c'est-à-dire une élite « centrale » (Niveau 2) qui correspond le plus à ma définition de l'élite de l'alpinisme. Grâce à celle-ci, il est possible d'obtenir des résultats plus précis et sans doute plus pertinents (mais moins fiables statistiquement) qu'à partir des données des clubs

alpins. Enfin, une « élite restreinte » (Niveau 3), celle qui correspond plus ou moins aux auteurs d'autobiographies, c'est-à-dire un échantillon d'alpinistes excellents et exemplaires dont j'ai étudié finement les témoignages. Le tableau suivant (figure 1) permet de récapituler les différentes bases utilisées, qui sont autant de manières d'approcher « l'élite » de l'alpinisme.

| **Base de données** | **Échelle d'analyse** | **effectifs** | **Type d'information obtenue** | **Type d'analyse** |
|---|---|---|---|---|
| Clubs alpins sélectifs | Elite « large »<br>Données de cadrage<br>Niveau 1 | AC : 3555<br>GHM : 586 | Identité, sexe, dates de naissance et mort, profession, date d'accession au club | QUANTITATIVE |
| Reconstitution de l'élite | Élite « centrale »<br>Grands alpinistes reconnus comme tels<br>Niveau 2 | Royaume-Uni : 193<br>France : 171 | Identité, sexe, dates de naissance et mort, profession, profession du père, affiliations institutionnelles, niveau et type d'études ; alpiniste professionnel ou amateur | ➔ travail prosopographique |
| « Base ACM » | Elite « restreinte »<br>Exemplification<br>Niveau 3 | Royaume-Uni : 50<br>France : 34 | Identité, sexe, dates de naissance et mort, profession, origine sociale (profession du père), niveau d'étude et type d'études, rapport à l'école, sports pratiqués, modalités de découverte et d'apprentissage de l'alpinisme, type de revenus liés à l'alpinisme (films, conférences, etc.), pratiques sportives des parents, institutions et clubs fréquentés, lieux de pratique, type d'alpinisme préféré, écriture d'articles ou de livres, obtention de prix, rapport à l'éthique | ➔ travail prosopographique |
| Auteurs d'autobiographie | | Royaume-Uni : 35<br>France : 27 | Voir le chapitre 2, consacré à l'étude des autobiographies | QUALITATIVE |
| Entretiens biographiques | | Royaume-Uni : 10<br>France : 5 | Trajectoires et visions de l'excellence. Ils viennent en complément des autobiographies | |

**Figure 1. Les différentes bases de données utilisées dans la recherche**

Nicolas Mariot, dans son étude des rapports entre soldats de divers groupes sociaux dans les tranchées de la Guerre de 1914-1918, utilise une approche assez semblable. Il se base sur des témoignages publiés de 42 intellectuels dont il analyse précisément le contenu (mon « niveau 1 »). Ces 42 intellectuels sont choisis dans une base de données de 733 témoins combattants, une base qui lui sert à effectuer une « rupture statistique avec l'exemplification[92] » (mes « niveau 2 » et « niveau 3 »). Enfin, Mariot n'oublie pas de remettre en perspective ces témoins par rapport aux données du recensement de la population française et au profil social des soldats[93], comme je le ferai également au fil de mes analyses.

Les pages qui suivent reviennent sur les modalités précises de construction de ces différentes « élites », sur les différents problèmes méthodologiques rencontrés et sur certains choix de classement effectués.

[92] Nicolas MARIOT, *Tous unis dans la tranchée?, op. cit.*, p. 406. Les 42 témoins choisis le sont également parmi 343 témoins des classes supérieures. Mariot justifie la taille de cet échantillon par le fait qu'il s'agit d'un nombre idéal pour arriver à une saturation des informations.

[93] *Ibid.*, p. 414 et après.

## 2.1. Obtenir des données de cadrage: les clubs alpins sélectifs

La plupart des travaux d'histoire ou de sociohistoire de l'alpinisme se basent sur les données des clubs alpins[94]. Cependant, à l'exception notable de l'*AC* pendant ses premières décennies d'existence, ces clubs ne reflètent qu'imparfaitement « l'élite » de l'alpinisme. C'est pourquoi, dans ce travail, leur analyse permet surtout de fournir des données de cadrage.

Pour le Royaume-Uni, j'ai utilisé les données des registres de l'*AC*. Pour la période 1857-1890, j'ai repris les résultats de Peter Hansen, qui avait analysé les trois volumes de l'*Alpine Club Register*[95], registre qui contient des informations sur les membres du club (N=801)[96]. Reprenant sa classification, j'ai analysé le dernier volume de l'*Alpine Club Register* (1891-1957) (N=1394). J'ai également analysé les fiches d'admission au club entre 1958 et 2007 (N=1360)[97].

Pour la France, il a été plus difficile d'accéder à une base de données aussi homogène. Pour la période allant de 1875 à 1920, j'avais repris l'analyse statistique de Dominique Lejeune[98] sur les adhérents au *Club Alpin Français* (CAF) et à la *Société des Touristes du Dauphiné* (STD), complétée par celle d'Olivier Hoibian[99]. Pour la période suivante, aucune donnée n'était disponible sur ces mêmes clubs, mais j'ai néanmoins pu obtenir celles du *Groupe de Haute Montagne* (GHM), créé en 1919, sur la période 1919-2014. À partir de cette base, j'ai pu analyser les profils sociaux de 586 alpinistes.

Les données britanniques sont, pourrait-on dire, de meilleure qualité que les données françaises, en premier lieu parce qu'elles portent sur le même club depuis 1857. Leur nombre, par ailleurs, est suffisamment important pour permettre des traitements statistiques solides. Les données françaises, en revanche, sont plus parcellaires. La base de données du GHM était en grande partie incomplète : les registres des membres d'avant les années 1950 ayant été perdus, il ne demeurait le plus souvent, outre leur nom, que leur date de décès. Des recherches biographiques ont permis de la compléter en partie et de rajouter des informations sur environ 200 membres (professions et dates de naissance généralement).

### 2.1.1 *Compter et classer les membres de l'*Alpine Club

La composition sociale de l'*AC* entre 1857 et 1890 a fait l'objet de plusieurs études statistiques. En 1952, T. S. Blakeney, historien officieux de l'*AC* et auteur de nombreux articles dans l'*Alpine Journal* (*AJ*), la revue du club, réalise des statistiques (N=823) à partir des trois volumes de l'*Alpine Club Register*[100]. Dans les années 1990, l'Américain Peter Hansen[101] effectue la même analyse (N=801), qu'il complète par celle des fiches d'admission des nouveaux membres du club entre 1891 et 1957 (N=1412), compilées dans un quatrième volume, non publié, de l'*Alpine Club Register*[102]. Au même moment, le Français Michel Tailland[103] s'attèle lui aussi au comptage des alpi-

[94] C'est le cas des travaux de Michel Tailland, Peter Hansen, Olivier Hoibian, et Dominique Lejeune.
[95] Arnold MUMM, *The Alpine Club Register, 1857-1890*, Londres, E. Arnold, 1928.
[96] Peter H. HANSEN, *British mountaineering, 1850-1914*, Harvard, Harvard University, 1991.
[97] Celles-ci ne sont pas publiées dans un registre. J'ai pu les étudier dans les archives de l'*Alpine Club Library*, à Londres.
[98] Dominique LEJEUNE, *Les alpinistes en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle : vers 1875-vers 1919. Étude d'histoire sociale, étude de mentalité*, Paris, Editions du CTHS, 1988, n° 14.
[99] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*
[100] Thomas Sydney BLAKENEY, « Some statistics of Alpine Club membership », *Alpine Journal*, 1952, vol. 58, pp. 127-128.
[101] Peter H. HANSEN, *British mountaineering, 1850-1914*, *op. cit.*
[102] T.S. BLAKENEY et D.F.O. DANGAR, *The Alpine Club Register*, Londres, 1958.
[103] Michel TAILLAND, *Les Alpinistes Victoriens*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1996.

nistes de l'*Alpine Club Register,* uniquement sur la période 1857-1890 (N=818).

Comme on peut le constater, le nombre d'individus pris en compte par les différents chercheurs peut varier légèrement. Entre 1857 et 1890, T. S. Blakeney compte 5 alpinistes de plus que M. Tailland et 22 de plus que P. Hansen. Sur la période 1891-1958, P. Hansen en compte 18 de plus que moi. Ces différences assez faibles (au plus 2% de la population), imputables à des causes diverses – erreurs de comptage, répétition de mêmes noms à plusieurs endroits du registre, pages manquantes dans le registre, etc. – ne conduisent pas à des écarts significatifs entre les analyses. Afin de pouvoir comparer les résultats, j'ai calqué ma classification sur celles de mes trois prédécesseurs. Ces derniers classent les membres de l'*AC* par types de métiers plutôt que par catégories sociales. Ce choix, qui peut paraitre surprenant, d'autant qu'une nomenclature des classes sociales existe au Royaume-Uni depuis 1911 (le *Registrar-General's Social Classification*), s'explique en réalité par le fait que les membres de l'*AC* sont tous regroupés dans les deux premières catégories (c'est-à-dire dans les fractions moyennes et surtout supérieures de la bourgeoisie) de cette classification, qui perd ainsi une grande partie de son intérêt. Nous détaillerons ce point plus bas. La comparaison des résultats obtenus (figure 2) fournit un exemple intéressant de mise en évidence des choix, parfois arbitraires, qui sous-tendent le travail statistique de catégorisation[104]. Ces choix aboutissent à des divergences au niveau de la classification choisie, qui reflètent des différences d'appréhensions nationales de la structure sociale et, de manière plus générale, nombre de présupposés concernant la façon de penser cette structure.

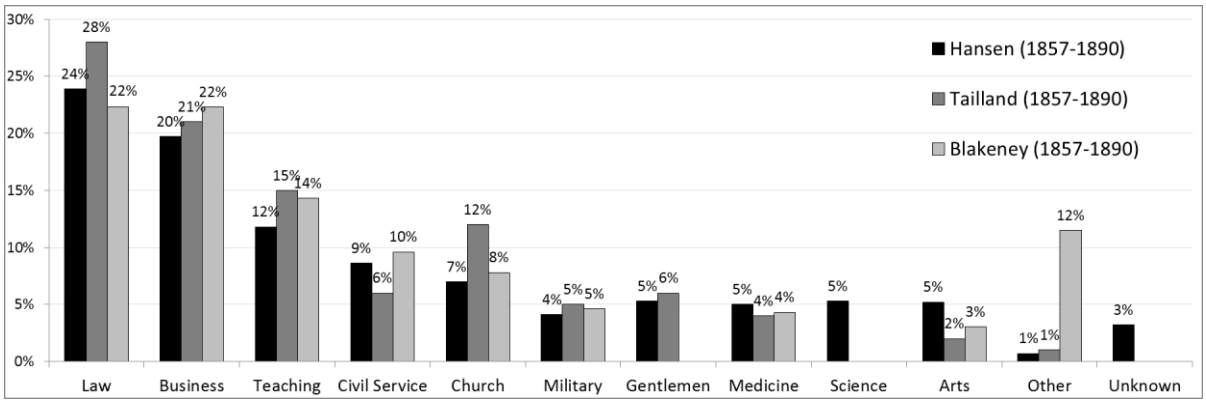


**Figure 2. Composition sociale de l'*AC* entre 1857 et 1890, par groupes de métiers, selon M.Tailland (1996), P.Hansen (1991) et TS. Blakeney (1952). Base: alpinistes de l'*AC*, respectivement, N=818, N=801 et N=823.**

Lecture : Selon le comptage de P. Hansen, 24% des membres de l'*AC* appartiennent aux professions juridiques[105].

Légende : *Business* : négociants, banquiers, *éditeurs et imprimeurs (*Tailland*) etc. ; *Teaching* : enseignants du secondaire et du supérieur ; *Law* : professions juridiques ; *Sciences* : professions scientifiques; *Military* : armée ; *Civil Service* : haute fonction publique, membres du Parlement ; *Church* : ecclésiastiques ; *Gentlemen* : rentiers, propriétaires terriens (*gentry*) ; *Arts* : artistes, écrivains, architectes, libraires. *Other (pour Hansen)*: agriculteurs/fermiers (*farmers*), tisserands (*weaving/spinning*), *metallurgists* (metallurgy). *Other (pour Tailland)*: Non précisé ; *Unknown* : profession inconnue.

[104] Sur ce point, voir les travaux suivants : Alain DESROSIÈRES, « Entre réalisme métrologique et conventions d'équivalence : les ambiguïtés de la sociologie quantitative », *Genèses*, 1 juin 2001, vol. 2, n° 43, pp. 112‑127 Bruno DURIEZ, Monique PINÇON-CHARLOT, Michel PINÇON et Jacques ION, « Institutions statistiques et nomenclatures socio-professionnelles. Essai comparatif : Royaume-Uni, Espagne, France », *Revue française de sociologie*, 1991, vol. 32, n° 1, pp. 29‑59 Dominique MERLLIÉ, « Une nomenclature et sa mise en œuvre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1983, vol. 50, n° 1, pp. 3‑47.

[105] Remarque 1: Les ingénieurs (*engineers*) sont classés par Hansen dans la catégorie *Sciences*. Remarque 2 : Dans la classification de Blakeney, *Business* s'appelle *Trade and Commerce.* Remarque 3 : Dans la classification de Blakeney, les *gentlemen*, et professions inconnues sont regroupés dans une catégorie *Miscellaneous* que nous avons fait figurer dans la catégorie *Other*.

Ainsi, dans ce graphique qui présente les résultats de T.S. Blakeney, M. Tailland et P. Hansen pour la période 1857-1890, on constate que, si leurs classifications sont similaires, le groupe des professions scientifiques (5.3% des membres de l'*AC*) est seulement utilisé par P. Hansen. T.S Blakeney, quant à lui, regroupe les professions inconnues, les *gentlemen* et les rentiers dans une même catégorie « divers », qui comprend 11,5% des membres.

D'autre part, on observe des divergences de résultats statistiques pour des catégories similaires ou identiques. Celles-ci reflètent alors les logiques qui président aux différentes manières de classer les individus, et qui peuvent conduire, concrètement, deux analystes à ranger le même individu dans deux catégories différentes. C'est ainsi que certaines classes définies de manière identique par les trois chercheurs ne comprennent pas le même nombre de personnes. C'est le cas des catégories *médecine* (*Medicine*) et *haute fonction publique (Civil service)* qui comptent moins d'individus dans l'analyse de M. Tailland, alors même que sa classification comporte moins de catégories. T. S. Blakeney revient sur les différentes logiques qui peuvent étayer les choix de classement.

> « Il est probable que deux personnes travaillant sur ces volumes ne tomberaient pas d'accord. Par exemple, doit-on ranger un membre du clergé (*clergyman*) qui enseigne pour une grande partie de sa vie à l'université ou à l'école dans *« Church »* ou dans « *Teaching* » ? Les opinions ne pourraient que différer sur ce point. (…) Doit-on compter Sir Frederick Pollock comme un *Lawyer* ou comme un *Teacher* ? Je le vois dans la première catégorie, alors qu'il a été professeur de jurisprudence pendant plus de vingt ans. (…) Où classe-t-on un membre du Parlement ?[106]»

C'est parce qu'on pouvait être à la fois homme d'Église et enseignant, avocat et professeur, homme politique et médecin, rentier et avocat, etc. que les classifications diffèrent. C'est ainsi qu'on peut comprendre les différences notables concernant la catégorie *Law*. Les avocats (*barrister, solicitor*) peuvent être enseignants ; ils peuvent aussi être des rentiers qui obtiennent le titre d'avocat sans jamais pratiquer, à l'instar de Douglas Freshfield, Walter Haskett-Smith ou encore Arnold Mumm (cf. tableau en annexe). Les logiques individuelles de classement peuvent également expliquer le fait que la catégorie *Church*, pourtant l'une des plus simples à appréhender, soit celle où l'on observe l'écart le plus important (5 points de pourcentage entre le comptage de M. Tailland et celui de P. Hansen). En effet, les *headmasters* de *public schools* devaient être des membres du clergé anglican, et un certain nombre d'enseignants de ces écoles et des universités l'étaient également, à l'instar du Révérend Coolidge (cf. tableau en annexe).

Si l'on considère à présent la période 1891-1957, étudiée par Peter Hansen et par moi, là encore des différences apparaissent, alors même que je m'étais basée sur la classification d'Hansen pour effectuer mon propre comptage[107] (figure 3). Ces différences peuvent être imputées principalement aux critères personnels qui président à certains choix de classement. Par exemple, ne sachant pas où classer des métiers comme inspecteur/*inspector*, expert foncier/*land agent*, expert pétrolier/*oil expert*, ou encore statisticien/*statistician* (aucune précision supplémentaire n'étant fournie dans le registre), j'ai créé une catégorie « divers professions intellectuelles supérieures » (divers PIS)[108]. J'ai également créé une catégorie *clerks and assistants* (employés de bureau et assistants), qui

---

[106] Thomas Sydney BLAKENEY, « Some statistics of Alpine Club membership », *op. cit.*, p. 127. Nous traduisons.

[107] La comparaison sur cette période a nécessité un certain nombre d'opérations statistiques à partir des données de Hansen (qui fournit une analyse en pourcentage par décennies), non détaillées ici.

[108] Elles correspondent, en fait, aux « *professions* » (au sens anglo-saxon du terme, que nous définirons plus bas) inclassables, groupe que l'on pourrait définir avec Hobsbawm comme « toutes les professions non manuelles ayant su se garantir

représente cependant moins de 2% des effectifs (25 individus). Hansen ne précise pas où il les a classés (peut-être dans la catégorie *Business ?*). J'ai en outre compté les étudiants dans une catégorie à part alors qu'Hansen les a probablement rangés dans la catégorie qui correspondait à la matière étudiée (qui n'est pas toujours précisée cependant). Malgré tout, on constate que ces différences sont relativement peu importantes et que la structure d'ensemble demeure la même.

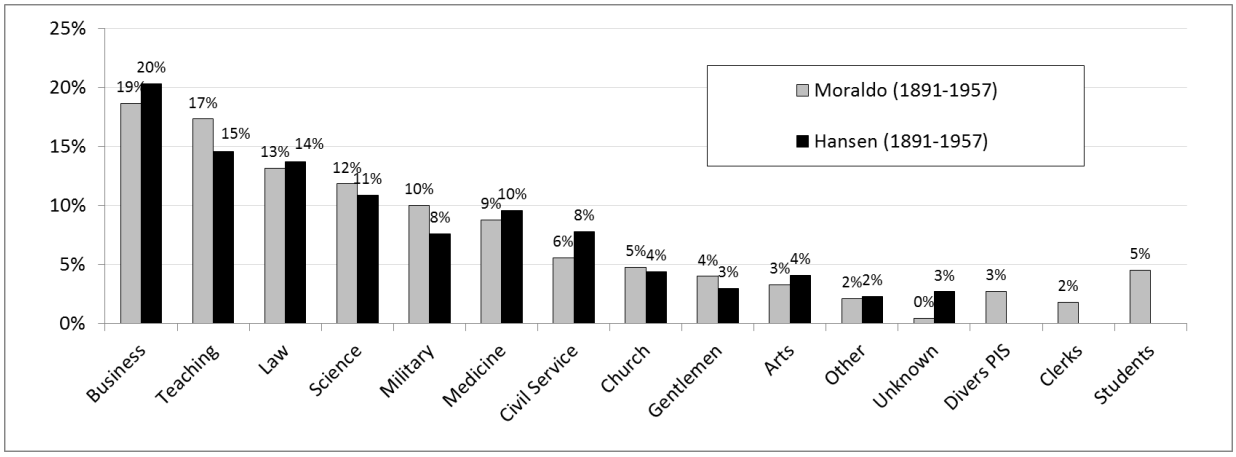


**Figure 3. Composition sociale de l'*AC,* par groupes de métiers, selon Peter Hansen (1991) et Delphine Moraldo (2016). Base : membres de l'*AC* recensés dans l'*Alpine Club Register*, soit 1394 individus.**

Légende : *Business* : négociants, banquiers, etc. ; *Teaching* : enseignants du secondaire et du supérieur ; *Law* : professions juridiques ; *Sciences* : professions scientifiques (ingénieurs inclus) ; *Military* : armée ; *Civil Service* : fonction publique, diplomatie, gouvernement local ; *Church* : ecclésiastiques ; *Gentlemen* : rentiers (*gentry*) ; *Arts* : artistes, écrivains, architectes, libraires ; *Other* : autres ; *Unknown* : inconnu ; *Divers PIS* : professions intellectuelles supérieures inclassables ; *Clerks* : employés de bureau et assistants ; *Students* : étudiants

Ces divergences sont intéressantes en ce qu'elles révèlent certains présupposés des chercheurs et statisticiens, qui doivent être pris en compte dans la fabrication des statistiques. Malgré tout, elles ne doivent pas conduire à invalider l'analyse de la composition sociale de l'AC. En effet, l'aspect d'ensemble de la structure du club reste proche d'une analyse à l'autre. Parmi les présupposés en question, un certain ethnocentrisme social est présent, chez Blakeney notamment (les classifications suivantes étant calquées sur la sienne). En tant que membre de l'*AC,* Blakeney semble trouver évident que la totalité des membres du club fasse partie des classes supérieures, d'où une classification par type de *professions,* qui ne permet pas de rendre compte d'une hiérarchie sociale parce que, justement, elle est forgée pour représenter une élite sociale.

Le principal inconvénient lorsque l'on s'appuie sur des travaux statistiques antérieurs est que l'on est tributaire des classifications opérées par leurs auteurs, sur lesquelles il devient nécessaire de se calquer si l'on veut fournir une analyse de long terme cohérente et éviter les artefacts statistiques. Cependant, celles-ci peuvent cesser au fil du temps d'être pertinentes pour décrire la population étudiée. Ainsi, la classification des professions choisie par Peter Hansen pour décrire l'*AC* entre 1857 et 1890, qu'il reprend pour la période 1891-1957, perd en pertinence par la suite, la structure de la population active ayant évolué, tout comme la composition de l'*AC*. Il est notamment devenu nécessaire de rajouter des catégories pour prendre en compte les nouveaux alpinistes issus de milieux moins favorisés (employés, ouvriers, guides) qui font peu à peu leur entrée dans le club. C'est pourquoi je n'ai pas repris cette classification pour l'analyse des données du club après

une qualification et un statut ». Eric HOBSBAWM, « La middle class anglaise », *in Les bourgeoisies européennes au XIXe siècle*, Paris, Belin, pp. 101‑129, p. 104.

1957. En revanche, j'ai forgé une nouvelle classification qui permet une comparaison entre les élites françaises et britanniques ET que j'ai appliquée à la reconstitution de l'élite. Je la détaille dans la partie « forger une nomenclature des catégories socio-professionnelles adéquate ».

### 2.1.2 *Compter et classer les membres du Groupe de Haute Montagne*

À partir de la base de données des membres du GHM, j'ai choisi de travailler uniquement sur une sous-population composée des alpinistes français du groupe (du moins, ceux dont il a été possible de déduire, si l'information manquait, qu'ils étaient Français), soit 586 personnes. En réalité, il n'a souvent pas été possible de travailler sur cette population toute entière. À titre d'exemple, j'ai pu retrouver les professions de seulement 389 individus. Les professions de 197 membres du GHM (soit 33,6% de la population) demeurent donc inconnues[109]. Ces individus dont on ne connait pas la profession font, bien souvent, partie des 115 individus dont la génération également demeure inconnue. Ainsi, la perte d'information a été mineure lorsqu'il a fallu croiser les variables « profession » et « génération » : j'ai pu effectuer cette opération sur 380 individus.

Voici comment se répartit notre connaissance des professions des membres du GHM suivant les générations de pratiquants (lorsque les générations sont connues) :

| | **profession inconnue** | **profession connue** | **Total** |
|---|---|---|---|
| 1900-1930 | 20.9 | 79.1 | 100.0 |
| 1940-1960 | 34.5 | 65.5 | 100.0 |
| 1970-2000 | 18.3 | 81.7 | 100.0 |
| 2000 et après | 2.8 | 97.2 | 100.0 |

**Figure 4. Taux d'information concernant les professions des membres du GHM, lorsque les générations sont connues. N=471**

On remarquera que la période la plus récente est celle où les données sont les plus complètes, comparée aux périodes antérieures où l'on observe un taux d'incomplétude de près de 35% (génération de pratiquants des années 1940-1960). Cela correspond au passage à des données informatisées, les registres manuscrits ayant disparu dans les années 1990. Pour analyser ce groupe, je me base sur la classification que j'ai construite, détaillée dans la partie « forger une nomenclature des catégories socio-professionnelles adéquate ».

### 2.1.3 *Une analyse qualitative à partir des clubs alpins*

L'entrée par les clubs alpins fournit également l'occasion d'une analyse qualitative, via leurs publications officielles. Nous avons ainsi analysé en détail *l'Alpine Journal*, la revue de l'*AC* et, de manière moins approfondie, les différentes revues du CAF et du GHM. Dans ces journaux – en particulier dans l'*AJ* –, trois types de matériau ont constitué une source majeure d'information en ce qui concerne l'excellence : les articles polémiques, les récits d'ascension, les notices nécrologiques. Ces dernières se sont révélées un complément qualitatif essentiel à l'analyse quantitative des données du club, en tant qu'elles révèlent les qualités jugées importantes aux yeux des alpinistes, c'est-à-dire celles qui assurent la reconnaissance mutuelle des alpinistes en tant que

[109] L'opération a été complexifiée par le fait que 48 alpinistes possèdent plusieurs occupations (notamment lorsque le métier de guide est cumulé avec une autre occupation). Afin de prendre en compte ces occupations dans le traitement statistique qui suit, nous avons effectué un redressement : un coefficient de 0,5 a été attribué à ces 48 individus, pour neutraliser le fait qu'ils étaient comptabilisés deux fois. Nous effectuons donc nos analyses à partir des 437 « réponses » recueillies sur les professions (après soustraction des 197 « professions inconnues »).

membres d'un même groupe social[110].

## 2.2. Reconstituer le groupe des "grands alpinistes" consacrés

J'ai inclus dans cette élite « centrale » les noms des alpinistes qui apparaissent (et sont considérés comme des alpinistes de haut niveau) dans les travaux des historiens, dans les récits d'alpinisme et les autobiographies, ou qui ont fait l'objet de biographies. Je pense que mes reconstitutions des élites françaises et britanniques représentent environ un tiers des « alpinistes connus » et, surtout, qu'elles contiennent bien les plus « grands » d'entre eux. Cette reconstitution de l'élite n'a en effet pas vocation à fournir une liste absolument exhaustive de tous les « grands alpinistes », et encore moins de toutes les alpinistes ayant existé dans les deux pays. Aussi, il est probable que certains noms manquent à l'appel[111]. Les analyses tirées de cette reconstitution de l'élite (proportion d'alpinistes issus de tel ou tel groupe social, de femmes, etc.) ne sont pas pour autant dénuées de pertinence. En effet, lorsqu'il s'agit de décrire une élite, celle-ci est, par définition, composée d'un petit nombre d'individus.

Le travail de construction de cette base, ainsi que l'analyse que j'en fait, s'apparente à ce que certains historiens nomment un travail prosopographique, la prosopographie consistant, à partir de biographies ou de données biographiques sur les individus d'un groupe, à « décrire, classer, compter » ces individus, à comparer les étapes de leurs trajectoires, à élaborer des typologies, etc. Finalement, elle permet de tirer des données statistiques de biographies individuelles[112].

### 2.2.1 *Forger une nomenclature des catégories socio-professionnelles adéquate*

Analyser cette reconstitution de l'élite suppose en premier lieu de posséder une classification adéquate des professions des individus qui la composent. Pour cela, je n'ai pas repris les classifications utilisées par des historiens (ou sociologues) pour étudier les grands clubs alpins (celles de Lejeune ou Hoibian pour la France, celles de Hansen ou Tailland pour le Royaume-Uni). J'ai préféré utiliser une classification permettant une comparaison entre les élites françaises et britanniques. Je l'ai également appliquée au GHM et à l'*AC* après 1957. Celle-ci n'est pas radicalement différente. Elle permet surtout un élargissement de l'analyse aux catégories moyennes et populaires, absentes des clubs alpins avant la Seconde Guerre mondiale.

On pourrait objecter qu'il existe toujours une part d'arbitraire dans une classification de ce type. La meilleure chose que l'on puisse faire pour répondre à ce type d'objection est de préciser les modalités de construction de la classification, et notamment les principes qui ont guidé le choix des différentes catégories. Le tableau ci-dessous (figure 5) en rend compte.

---

[110] Pour un usage sociologique de notices nécrologiques, voir Monique de SAINT-MARTIN et Pierre BOURDIEU, « Les catégories de l'entendement professoral », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1975, vol. 1, n° 3, pp. 68-93.

[111] À titre d'exemple, dans un ouvrage se voulant plus exhaustif de la population des alpinistes importants de l'histoire de l'alpinisme britannique, Simon Wells recense 680 alpinistes et grimpeurs. Même en ôtant les grimpeurs, on obtient plus d'individus que dans notre reconstitution de l'élite britannique (193 individus, soit 35% de ce total). Colin WELLS, *Who's who in British climbing : bite-sized biographies of dead climbers - and some that are still alive*, Buxton, Climbing Company, 2008.

[112] Emmanuelle PICARD et Claire LEMERCIER, « Quelle approche prosopographique? », *à paraitre*, 2010.

| Niveau 1 | Niveau 2 | Niveau 3 | Détail des métiers et occupations |
|---|---|---|---|
| Classes supérieures | Cadres et Professions Intellectuelles Supérieures (CPIS) | Cadres / « affaires »/ *business* | finance, banque, consulting, marketing, comptabilité, assurance, etc. |
| | | Ingénieurs et recherche | Ingénieurs, chercheurs. Ont été inclus dans cette catégorie les chimistes et les géographes |
| | | Enseignement | Enseignants du secondaire et du supérieur |
| | | Professions libérales | Professions médicales (médecins, chirurgiens, dentistes), professions juridiques (avocats, juges, etc.), architectes |
| | | Administration et politique | Haute fonction publique, haute administration, politique |
| | | Artistes | Écrivains, peintres, journalistes |
| | | Rentiers | *Gentlemen*, rentiers sans profession précisée |
| | | Armée | Cadres de l'armée (officiers surtout) |
| | | Église | Membres du Clergé (jusqu'à la Seconde Guerre mondiale) |
| | | Étudiants | Étudiants : uniquement dans la reconstitution de l'élite. Dans les autres bases de données, les étudiants n'ont pas été pris en compte |
| | Artisans, Commerçants, Chefs d'Entreprise (ACCE) | Chefs d'entreprises / ACCE + | Chefs d'entreprises de grande taille, industriels, libraires (sauf dans la reconstitution de l'élite où les libraires sont classés dans les ACCE) |
| Classes moyennes | ACCE | ACCE | Chefs de petites entreprises, libraires |
| | | Artisans et commerçants/ACCE - | Artisans, petits commerçants |
| | Professions Intermédiaires (PI) | Professions intermédiaires | techniciens, infirmiers, traducteurs, représentants de commerce, etc.<br>Membre du Clergé à partir des années 1950 (auparavant placés dans les CPIS) |
| | Employés | Employés | *clerks*, secrétaires, agents de police, gardes forestiers, etc. |
| Classes populaires | Ouvriers | Ouvriers | Ouvriers, maçons, charpentiers, etc. |
| | | Petits boulots | Petits boulots (manœuvres, réparateurs, etc.) |
| | Agriculteurs | Agriculteurs | Agriculteurs, cultivateurs, *farmers* |
| Prof. montagne | Prof. Montagne / Guides et instructeurs | Prof. Montagne/ Guides et instructeurs | Guides, moniteurs, instructeurs, secouristes en montagne, membres du Groupe Militaire de Haute Montagne (France uniquement). Pour les données de l'AC, ont été uniquement pris en compte les Britanniques dans cette catégorie. |

**Figure 5. Nomenclature des catégories socio-professionnelles utilisée pour les opérations statistiques. Les catégories soulignées sont des catégories créées pour la reconstitution de l'élite. Elles n'ont pas été utilisées pour les bases du GHM et de l'AC.**

Plusieurs éléments méritent, à notre avis, que l'on s'y attarde.

**La question des classes supérieures.** On pourrait s'étonner du nombre et du niveau de détail des catégories correspondant aux « classes supérieures ». Ceci s'explique par la surreprésentation particulièrement forte des élites sociales au sein de la population étudiée[113]. Parmi ces « classes supérieures », on retrouve la plupart des catégories forgées par Peter Hansen dans son analyse de

[113] Nicolas Mariot fait de même dans son étude des écrits de 42 soldats « lettrés » pendant la Première Guerre mondiale. Comme il s'agit d'une élite sociale, la classification du recensement de la population s'avère inadéquate, et Mariot préfère reprendre la classification de Christophe Charle dans *La République des universitaires*. Nicolas MARIOT, *Tous unis dans la tranchée?*, *op. cit.*, p. 412.

l'*AC* (cadres reprend la catégorie *business* ; enseignement la catégorie *teaching*, professions libérales les catégories *law* et *medicine ;* Ingénieurs et recherche la catégorie *science ;* administration et politique la catégorie *civil service* ; armée la catégorie *military* ; artistes la catégorie *arts* (où l'on a maintenu les journalistes, peu nombreux) ; rentiers la catégorie *gentlemen).* Les étudiants, peu nombreux, ont subi un traitement différent en fonction des bases : dans la reconstitution de l'élite, le seul étudiant (Robin Smith ((1938-1961), étudiant en philosophie) a été placé dans la catégorie « classes supérieures ». Dans les bases des clubs alpins, les étudiants (qui représentent 1,8% des membres de l'*AC* et 0,5% de ceux du GHM) ont été placés dans une catégorie « autres ».

**La question des classes moyennes**. Les catégories qui composent les classes supérieures ne prêtent pas, selon nous, à controverse. En revanche, on peut questionner le choix de placer les employés dans les classes moyennes et non dans les classes populaires. C'est là l'un des inconvénients à l'usage d'une même classification sur le long terme. Le métier de *clerk* (secrétaire, employé de bureau), par exemple, connait un déclin dans la hiérarchie socio-professionnelle entre la fin du XIX[e] siècle et aujourd'hui. Nous avons ainsi placé les *clerks* nés avant les années 1900 dans la catégorie « administration », et ceux des générations suivantes dans la catégorie « employés ». Ceux-ci forment cependant une catégorie minoritaire et ces choix de classification ont très peu d'impact sur l'aspect global de la structure sociale de l'élite de l'alpinisme. Une solution du même type a été trouvée pour une autre catégorie : les membres du clergé. Selon l'INSEE, ces derniers appartiennent aux professions intermédiaires. Cependant, cette classification nous parait peu pertinente au regard du prestige social qui fut longtemps attaché à la prêtrise, que l'on pense au Royaume-Uni notamment, où la profession de prêtre a longtemps fait partie des *gentlemanly professions*. Pour prendre en compte la diminution du prestige social attaché à cette profession au fil du temps, on a classé les prêtres dans la catégorie « CPIS » (« classes supérieures ») jusqu'aux années 1950 et dans la catégorie « professions intermédiaires » (« classes moyennes ») ensuite.

Par ailleurs, précisons que le niveau de détail dans l'énoncé des professions tirées des registres des clubs (*AC* ou GHM) est, bien souvent, insuffisant. C'est ainsi qu'on y trouve un certain nombre de « chefs d'entreprise » dont il est impossible de connaitre la taille de l'entreprise. De même pour les « agriculteurs » dont on ne connait pas la taille de l'exploitation (ils sont cependant très rares). Dans le cas de notre reconstitution de l'élite, des recherches biographiques annexes ont permis de classer avec précision ces individus. Concernant les bases de données de l'*AC* ou du GHM, de telles recherches n'ont pu être effectuées qu'à la marge. Ceci explique que, dans la base du GHM, il fut impossible de différencier les gros indépendants des petits ni, parfois, certains artisans des ouvriers. Nous avons donc, dans le cas précis des membres de l'*AC*, regroupé les petits et gros indépendants dans une catégorie « chefs d'entreprise » qui agrège les chefs de grosses entreprises des patrons de petites et moyennes entreprises. Nous avons fait le choix de placer ces « chefs d'entreprise » ou « ACCE » (6,9% de la population de l'*AC*) parmi les « classes supérieures ».

**La question des guides**. Nous sommes ensuite face à une population dans laquelle se trouvent surreprésentés des occupations minoritaires dans la population active générale, tels les guides et autres « métiers de la montagne ». Il a donc été nécessaire de distinguer ce groupe particulier. Les guides, moniteurs, instructeurs, secouristes, etc. ont été regroupés dans une catégorie « profes-

sions de la montagne », qui comporte une forte proportion de guides. Cette catégorie s'avère primordiale pour saisir le processus de professionnalisation de l'alpinisme qui touche les deux pays de manière inégale. Une subtilité existe néanmoins, qu'il est important de noter pour comprendre ce qui pourrait autrement passer pour des incohérences dans les graphiques qui suivent. Tout au long de la période étudiée, les guides ont souvent cumulé cette occupation avec un autre métier. Ce n'est que pour les générations les plus récentes (après la Seconde Guerre mondiale) que le métier de guide tend à devenir un métier à temps plein. Dans notre variable « catégorie socio-professionnelle », nous avons choisi de recenser prioritairement l'occupation principale des individus. Ceci explique, par exemple, que l'on trouve une forte proportion de classes populaires dans notre reconstitution de l'élite sur la période 1850-1910. En effet, nous y avons inclus les grands guides de l'époque, dont la plupart étaient des cultivateurs locaux. Ces derniers ont donc été comptabilisés comme des agriculteurs. D'autres situations conduisent à une sous-représentation des guides dans la variable « catégorie socio-professionnelle ». C'est notamment le cas des individus ayant exercé le métier de guide quelques années durant, ou après une autre carrière professionnelle. Pour éviter une perte d'information, ces derniers ont été classés suivant leur autre métier. Cependant, pour comptabiliser la proportion exacte de guides, nous avons créé une variable « professionnel ou amateur » dont les modalités étaient : alpiniste amateur ; guides et assimilés ; alpiniste professionnel non guide (vivant de ses sponsors, de conférences, de livres, etc.). Il ne faut donc pas s'étonner que l'on ne trouve pas la même proportion de guide selon que l'on considère notre population sous l'angle de la catégorie socio-professionnelle ou sous celui du rapport (amateurisme ou professionnalisme) à l'alpinisme.

### 2.2.2 *Une même classification appliquée à deux pays, sur plusieurs générations*

On pourrait également s'interroger sur la pertinence d'utiliser les mêmes catégories pour caractériser des individus de nationalités différentes, mais également de générations différentes. Peut-on, par exemple, appliquer la même grille de lecture à des alpinistes britanniques des années 1850 et à leurs descendants du XXI$^{e}$ siècle ? Peut-on rassembler sous des catégories identiques des individus venant de pays où les structures sociales, mais également les manières de penser ces structures, diffèrent ? Ces questions se posent tout particulièrement dans le cas de l'analyse de notre reconstitution de l'élite, pour laquelle on utilise la même classification sur toute la période étudiée, quand les bases de données des clubs alpins (*AC* et GHM) ne sont analysées qu'à partir, respectivement, des années 1950 et des années 1920. Ici, nous avons choisi de sacrifier la précision historique à la possibilité d'une comparaison sur le long terme. L'objet de notre analyse pousse également en faveur d'un tel choix. Il s'agit, en effet, d'observer les recompositions sociales de l'élite de l'alpinisme du XIX$^{e}$ siècle à nos jours. Dans ce cadre, nous avons privilégié une échelle assez large permettant de voir les principaux groupes qui la composent. Nous avons certes, lors du comptage initial (dans les registres de l'*AC* par exemple), utilisé un découpage socio-professionnel assez fin, mais il n'était pas primordial de garder une classification aussi complexe pour dresser un tableau des évolutions du groupe sur une période de plus d'un siècle. Si nous donnons à voir les différents niveaux de la classification, c'est aussi pour rendre compte des opérations ayant permis d'aboutir aux classes du « niveau 1 ». Elles sont le fruit d'un lourd travail de classification en amont.

Quant au choix d'appliquer la même grille à l'élite française et à l'élite britannique, il autorise une

comparaison sur le long terme. On pourrait supposer que notre classification, qui rejoint celle des catégories socio-professionnelles de l'INSEE, n'est pas adaptée à la société britannique. En réalité, il n'existe pas au Royaume-Uni de classification systématique telle que la grille des CSP françaises. À la place, différentes classifications coexistent. L'absence d'une telle classification a finalement rendu l'utilisation d'une grille calquée sur le modèle français plus simple[114].

### 2.2.3 *Construire des périodes cohérentes*

Pour notre analyse sur le long terme, il a été nécessaire de procéder à des découpages temporels.

**Les données de l'*AC***. Les registres des membres de l'*AC* fournissaient les informations sur les nouveaux membres par années. Pour cette base de données, nous avons effectué un découpage par décennies (plus exactement, nous avons fabriqué une « décennie » tous les quatre registres, c'est-à-dire toutes les quatre campagnes de recrutement, si l'on veut, à l'*AC*). Ces « décennies » correspondent donc à des décennies de pratique (et non à des décennies de naissance). On peut raisonnablement supposer que l'alpiniste qui entre à l'*AC* à une date donnée est dans la phase ascendante de sa carrière d'alpiniste. Voici les effectifs correspondants à chacune des périodes :

| **Période ou « décennie »** | 1958-1969 | 1970-1981 | 1982-1992 | 1993-1999 | 2000-2007 | Ensemble 1958-2007 |
|---|---|---|---|---|---|---|
| **Effectif** | 270 | 338 | 290 | 241 | 221 | 1360 |

**Figure 6. Découpage par période pour l'analyse des données des membres de l'AC entre 1958 et 2007**

Pour les deux autres bases (celle du GHM et celle de « l'élite reconstituée »), nous ne disposions pas de ce type d'information (dans le cas de la base du GHM, ceci s'explique parce qu'une partie des registres ont été perdus). Nous avons donc déterminé des critères qui permettaient de découper la population en différentes générations (les générations correspondant, là encore, aux années de pratique et non aux années de naissance des alpinistes). Les principes de ce découpage diffèrent légèrement en fonction des bases en question. Ceci s'explique par le type d'information dont nous disposions dans chacun des cas.

**La reconstitution de l'élite**. Pour la reconstitution de l'élite, nous avons déterminé des générations en fonction des années de naissance des alpinistes. Par exemple, un alpiniste français né en 1915 appartient à la génération qui pratiquait dans les années 1940 à 1960 (comprises).

| **Générations**<br>**Premier niveau de découpage** (choisi quand les effectifs étaient faibles) | **Générations**<br>**Deuxième niveau de découpage** | **Années de naissance** | **Effectifs au Royaume-Uni (N=193)** | **Effectifs en France (N=171)** |
|---|---|---|---|---|
| Avant la guerre | Précurseurs | 1809-1880 | 71 | 38 |
| | Entre-deux-guerres | 1881-1913 | 27 | 42 |
| Après la guerre | Années 1940-1960 | 1914-1938 | 27 | 35 |
| | Années 1970 et après | 1939-1990 | 68 | 56 |

**Figure 7. Découpage en générations pour la reconstitution de l'élite.**

Les dates séparant les différentes générations ont été choisies d'après la biographie des individus,

[114] Pour un bilan des différentes nomenclatures des classes sociales britanniques, on peut se reporter à David PEVALIN et David ROSE, « The national statistics socio-economic classification : unifying official and sociological approaches to the conceptualisation and measurement of social class in the united kingdom », *Sociétés contemporaines*, 2002, vol. 45‑46, n° 1, pp. 75‑106. Une nouvelle nomenclature, dérivée des travaux de Pierre Bourdieu, a été récemment forgée. Voir sur ce point Mike SAVAGE, Fiona DEVINE, Niall CUNNINGHAM, Mark TAYLOR, Yaojun LI, Johs HJELLBREKKE, Brigitte Le ROUX, Sam FRIEDMAN et Andrew MILES, « A New Model of Social Class? », *Sociology*, 2013, vol. 47, n° 2, pp. 219‑250.

de manière à correspondre à une réalité factuelle. Le fait que nous obtenions des effectifs différents, dans chacun des deux pays, pour une même génération, est normal. Par exemple, l'alpinisme ayant débuté plus tôt au Royaume-Uni qu'en France, il est normal que la génération des précurseurs compte plus d'individus. De même, La perte de vitesse de l'alpinisme britannique dans l'entre-deux-guerres est visible par l'infériorité numérique des alpinistes britanniques de cette génération par rapport aux Français. Le nombre d'alpinistes par génération découle aussi des informations disponibles.

**Les données du GHM**. Pour la base du GHM, il a fallu déterminer plus de critères car l'information était parcellaire. Nous avons donc procédé de la manière suivante pour le découpage générationnel :

| Génération (années de pratique) | Critères de détermination |
|---|---|
| années 1900-1930 | -naissance avant 1920 et/ ou |
| | -admission avant 1940 et/ ou |
| | -mort avant 1950 |
| années 1940-1960 | -naissance entre 1920 et 1940 et/ ou |
| | -admission entre 1940 et 1965 |
| années 1970-1990 | -naissance entre 1940 et 1970 et/ ou |
| | -admission entre 1965 et 1995 |
| années 2000 et après | -admission après 1995 et/ ou |
| | -naissance après 1970 |

**Figure 8. Découpage en générations pour la base du GHM**

Lorsqu'un individu correspondait à des critères de différentes générations, des recherches biographiques sur l'individu en question ont généralement permis d'effectuer un classement adéquat. Finalement, nous avons pu retrouver la génération de 80,4% des 586 membres français du GHM, soit 471 d'entre eux[115].

## 2.3. Entrer dans l'élite par l'autobiographie

Une grande partie du matériau analysé est composée d'« autobiographies d'alpinisme » (pour le corpus : voir annexe et bibliographie). Nous désignons par là des récits de vie portant principalement sur la carrière d'alpinisme, écrits à la première personne et publiés. Pour éviter toute confusion avec un usage plus littéraire du terme, on précisera ce que l'on entend par « autobiographie » et on explicitera les modalités de sélection de notre corpus de récits. Cette mise au point préliminaire permettra de montrer que l'autobiographie dont nous parlons a bien peu à voir avec l'autobiographie des études littéraires. Preuve s'il en est : aucun des textes que nous étudions n'est présent dans le « répertoire » des autobiographies constitué par Philippe Lejeune.

La représentativité n'est pas le but initial dans la constitution de ce corpus d'autobiographies (quand bien même il s'avère représentatif de notre reconstitution de l'élite), de la même façon que les prêtres-ouvriers étudiés par Charles Suaud et Nathalie Viet-Depaule ne représentent qu'une partie d'un groupe plus large.

[115] Il n'a donc pas été possible d'attribuer une génération à 115 individus. Ces derniers ne sont, par conséquent, pas pris en compte dans les opérations statistiques utilisant la variable « génération ».

> « Le nombre des prêtres-ouvriers interviewés ne permet pas d'aboutir à quelques statistiques susceptibles témoignant d'une maitrise parfaite de leur population dans son ensemble. Est-il besoin de préciser que, lorsque nous désignerons dans le livre « les prêtres-ouvriers », il s'agira en réalité de prêtres-ouvriers interviewés et uniquement d'eux (…). La valeur pour la recherche du corpus rassemblé tient en revanche au jeu des comparaisons internes que l'on peut dresser en fonction des oppositions dont nous pensons, à partir de la connaissance historique déjà accumulée, qu'elle organise les représentations et les pratiques des prêtres-ouvriers.[116] »

Un tel corpus revêt surtout une fonction d'exemplification. Il est un moyen efficace pour saisir des représentations et des trajectoires d'excellence, car il permet de saisir les discours de ceux qui, suite à une trajectoire exceptionnelle, ont une légitimité à s'exprimer en tant que « grands alpinistes ». Ces discours seront en outre toujours resitués socialement grâce aux données « de cadrage », celles des clubs alpins ou celles de notre reconstitution de l'élite.

### 2.3.1 *Une définition volontairement large qui ne satisfait pas aux critères littéraires*

Pour notre recherche, nous avons retenu une définition volontairement large de l'autobiographie, beaucoup moins restrictive que la définition littéraire qu'en donne Philippe Lejeune, le spécialiste français du genre autobiographique. En effet, notre ambition étant d'accéder à des informations biographiques et aux représentations du monde d'alpinistes de plusieurs générations, une sélection sur des critères littéraires aurait été dénuée de sens. On pourra donc objecter à notre corpus qu'il n'est pas composé d'autobiographies au sens strict, mais également de mémoires ou de souvenirs. Nous revenons ici sur les critères de Philippe Lejeune pour montrer l'écart entre notre corpus et le répertoire d'autobiographies qu'il a lui-même constitué, dans lequel il est révélateur de ne trouver aucun des textes que nous étudions.

Philippe Lejeune définit l'autobiographie comme un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité[117] ». Ainsi distingue-t-il l'autobiographie du mémoire, dans lequel l'auteur se présente comme témoin d'évènements historiques plus qu'il ne fait l'histoire de sa vie personnelle et intime, en précisant néanmoins qu'il est parfois difficile de trancher[118]. Les « récits de vocation et de carrière », proches du mémoire, sont éliminés de son répertoire au motif qu'ils « n'ont rien d'intérieur, de personnel dans la perspective adoptée, et livrent simplement des matériaux aux futurs biographes[119] ». Le sort en est fait des « autobiographies » d'alpinistes, qui entrent exactement dans la catégorie des « récits de vocation et de carrière » que rejette Lejeune et qui ne sont donc pas, à ses yeux, de véritables autobiographies.

Le récit de l'enfance étant un critère déterminant de l'autobiographie, sont également éliminés les textes où l'enfance occupe une place mineure ou qui ne mettent pas suffisamment l'accent « sur la genèse de la personnalité[120] ». Notre sélection se démarque aussi sur ce point, car nous avons inclus dans le corpus tous les récits de vie rétrospectifs, même lorsqu'ils ne remontaient pas jusqu'à l'enfance. Nous avons néanmoins pris le soin de séparer ces derniers en deux catégories : des autobiographies dites « complètes » et des autobiographies dites « incomplètes » (voir figure 9).

---

[116] Charles SUAUD et Nathalie VIET-DEPAULE, *Prêtres et ouvriers: une double fidélité mise à l'épreuve, 1944-1969*, Paris, Karthala, 2004, p. 23.
[117] Philippe LEJEUNE, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 14.
[118] Philippe LEJEUNE, *L'autobiographie en France*, 2e éd., Paris, Armand Colin, 2003, p. 11.
[119] *Ibid.*, p. 13.
[120] *Ibid.*, p. 14.

Nous avons également pris le parti d'inscrire dans notre corpus quatre autobiographies écrites à la première personne mais avec l'aide d'un co-auteur, ce que rejette catégoriquement Lejeune au motif qu'il ne s'agit pas d'un récit qu'une personne fait de « sa propre existence ». Si nous avons fait ce choix, c'est parce qu'il permettait d'inclure dans le corpus des autobiographies d'individus de milieux populaires – qui n'auraient sans doute pas pris le parti de rédiger seuls leurs mémoires – et donc d'élargir le recrutement sociologique de notre population.

Philippe Lejeune fait par ailleurs intervenir des critères qualitatifs dans la définition de l'autobiographie et dans la sélection des ouvrages de son « répertoire ». Ainsi écrit-il que l'autobiographie n'est pas « simplement un agréable récit de souvenirs contés avec talent[121] » :

> « À la question : "qu'est-ce qu'une autobiographie ?" s'ajoute souvent : "Qu'est-ce qu'une *bonne* autobiographie" ? (…). Ce glissement du jugement du fait du jugement de valeur semble presque inévitable dans un domaine où la valeur entre elle-même parmi les critères de définition, puisque le propre de l'autobiographie est d'arriver à manifester la personne comme valeur[122] ».

Rien de tel du côté des autobiographies d'alpinistes, où la qualité littéraire n'entre pas en jeu. Il y a d'ailleurs peu de doute à avoir quant au fait que la plupart des textes de notre corpus seraient considérés par la critique littéraire comme dénués de valeur esthétique. Philippe Lejeune est d'ailleurs très clair sur ce point, lorsqu'il parle des autobiographies de « non-spécialistes » (de l'écriture) qu'il oppose aux autobiographies d'écrivains (la majeure partie de son répertoire), de religieux et d'artistes (l'autre partie).

> « (…) [I]l est pratiquement impossible que quelqu'un qui n'a pas l'expérience de la composition littéraire, et dont la vie ne s'est jamais exprimée par une création quelconque, écrive une autobiographie telle que nous l'avons définie. Il est donc assez improbable qu'il existe de bonnes autobiographies inédites écrites par des inconnus : ce seront le plus souvent des chroniques, des recueils de souvenirs, écrits assez platement parce que l'inexpérience de l'expression amène fatalement à utiliser les moules existants. (…) À dire vrai, c'est surtout la première lignée, celle des écrivains, qui suscite le plus d'intérêt chez le lecteur et pose le plus de problèmes au critique[123] ».

Comme on peut le constater, notre définition de l'autobiographie est bien plus étendue que ne l'est celle du critique littéraire. Il faut dire que le type d'information que l'on cherche à retirer de ces textes n'est pas celui qui intéresse la critique ou le chercheur en littérature.

**Encadré : autobiographies et récits à caractère autobiographique**

Nous avons appelé **autobiographies**, ou **« autobiographies complètes »**, les récits de vie qui démarraient à l'enfance et, plus globalement, à la période antérieure à la découverte de l'alpinisme. Par exemple, dans *Vocation alpine* (1949), Armand Charlet (1900-1975) revient d'abord sur ses premiers souvenirs (chapitre 1), fait le portrait des membres marquants de sa famille, avant de raconter sa découverte de la montagne sous l'influence paternelle (chapitre 2) puis son initiation à l'alpinisme, des premières sorties familiales à son apprentissage du métier de guide (chapitres 3 et 7), et enfin les grandes ascensions réalisées au cours de sa carrière. Écrite à la même époque et classée dans la même catégorie, *Mountains and men* (1947) de Wilfrid Noyce (1917-1962), s'ouvre sur les premières marches en montagne de l'auteur, à l'âge de huit ans. Même si le récit ne débute pas avant la découverte de la montagne, son auteur remonte suffisamment loin dans l'enfance. Dans cette catégorie, on compte 56 autobiographies, écrites par 15 alpinistes français et 31 alpinistes anglais (certains auteurs de plusieurs autobiographies), dont les quatre autobiographies (trois françaises et une anglaise) écrites avec l'aide d'un script. Nous avons donc, au total, les récits de vie complets de 46 alpinistes.

[121] *Ibid.*, p. 15.
[122] *Ibid.*, p. 10.
[123] *Ibid.*, p. 48.

Nous avons appelé **récits d'ascension à caractère autobiographique**, ou **« autobiographies incomplètes »**, les récits consacrés essentiellement à la trajectoire d'alpiniste. Ces derniers débutent à la découverte de l'alpinisme ou aux premières ascensions, et n'abordent pas les périodes antérieures. On y trouve, par exemple, l'autobiographie de Yannick Seigneur (1941-2001), *A la conquête de l'impossible* (1976), qui débute à sa découverte de l'escalade à l'âge de 20 ans. Les chapitres suivants sont consacrés à son apprentissage de l'alpinisme, puis aux ascensions successives réalisées jusqu'à l'apogée de sa carrière : le pilier ouest du Makalu. On a également classé dans cette catégorie un ouvrage comme *Vingt ans de cordée* (1974), dans lequel Robert Paragot (1927-) et Lucien Bérardini (1930-2005) reviennent sur l'histoire de la cordée qu'ils forment depuis 1952, date à laquelle commence leur récit à deux voix. Parmi les autobiographies « incomplètes » britanniques, on trouve par exemple celle de Dorothy Pilley (1893-1986), *Climbing days* (1935), qu'elle fait débuter en 1914 à sa découverte de la montagne. Au total, on compte 12 autobiographies incomplètes écrites par des alpinistes français et 4 par des alpinistes britanniques, soit 16 récits de vie (et 16 auteurs, chacun ayant publié un seul récit).

Cette deuxième catégorie ne doit pas être confondue avec les **récits d'ascension**, qui sont souvent des compilations de récits de course (parfois publiés antérieurement dans des revues alpines) et qui ne comportent aucun élément permettent de « lier » les différents épisodes entre eux. Ces textes, que nous mobilisons également à certains moments de l'analyse, sont très nombreux. Par conséquent, ils ne forment pas un corpus construit et délimité. Enfin, il existe des **biographies** d'alpinistes, que nous avons utilisées pour obtenir des informations factuelles (à ne pas confondre avec les **notices nécrologiques** d'alpinistes publiées dans les revues d'alpinisme), mais que nous n'analysons pas au même titre que les autobiographies, complètes ou incomplètes.

Le tableau suivant revient sur cette répartition entre autobiographies « complètes » et « incomplètes » en distinguant alpinistes français et britanniques. Nous y avons comptabilisés les auteurs (62) plutôt que les autobiographies (72), certains alpinistes ayant publié plusieurs autobiographies. D'après Nicolas Mariot, qui base son travail sur 42 récits, ce nombre constitue un seuil au-delà duquel « le rendement informatif de tout témoignage supplémentaire devient décroissant[124] ». Nous n'irons pas jusqu'à affirmer de même, car notre analyse s'étend sur plusieurs générations ! Cependant, notons que sur certains thèmes principaux (les discours sur l'éthique, les distinctions opérées vis-à-vis des autres usagers des montagnes), les discours sont quasiment identiques quelle que soit la génération.

| | **Nombre d'auteurs** | **Parmi eux : nombre d'auteurs d'autobiographies « complètes »**[125] | | **Parmi eux : nombre d'auteurs d'autobiographies « incomplètes »** |
|---|---|---|---|---|
| | | **écrites par l'alpiniste** | **écrites avec un co-auteur** | |
| **France** | 27 | 12 | 3 | 12 |
| **Royaume-Uni** | 35 | 30 | 1 | 4 |
| **Total** | 62 | 42 | 4 | |
| | | 46 auteurs d'autobiographies « complètes » | | 16 auteurs d'autobiographies « incomplètes » |

**Figure 9. Répartition des autobiographies en fonction de leur type et de la nationalité de leurs auteurs**

### 2.3.2 *Le choix du matériau autobiographique*

Parmi les récits que produisent les alpinistes, les autobiographies et les récits d'ascension constituent deux types de discours sur soi particulièrement répandus. De ce fait, l'autobiographie au sens large (qu'il s'agisse des autobiographies « complètes » ou « incomplètes ») se présente

[124] Nicolas MARIOT, *Tous unis dans la tranchée?*, *op. cit.*, p. 406.

[125] Nous comptabilisons le nombre d'auteurs et non le nombre de titres. Les titres sont plus nombreux que les auteurs, certains ayant publié plusieurs autobiographies. Une exception à cette règle : Robert Paragot et Lucien Bérardini, co-auteurs d'une autobiographie incomplète, *20 ans de cordée* (1974).

d'emblée comme un matériau possible pour qui veut travailler sur l'alpinisme et son élite. En outre, lorsque l'on cherche, dans une perspective historique, à accéder aux discours d'alpinistes décédés depuis longtemps, il devient utile d'y recourir.

Dans des sports très médiatisés comme le football, où les sportifs sont des stars difficilement approchables par le sociologue, les autobiographies représentent un moyen d'accès « faute de mieux » à une population d'intouchables[126]. De même, c'est une question d'inaccessibilité qui a justifié en premier lieu d'avoir recours aux autobiographies d'alpinistes. Mais si les alpinistes sont inaccessibles, c'est parce qu'ils sont décédés. Ceci n'a pas les mêmes conséquences sur l'usage que l'on peut faire de ce matériau. Par ailleurs, à l'inverse des footballeurs ou de certains champions cyclistes, les alpinistes encore vivants sont rarement des intouchables et il est donc possible – nous l'avons fait – de s'entretenir avec des auteurs d'autobiographies.

Le recours systématique au matériau autobiographique s'est en fait imposé progressivement. En étudiant ces récits, nous nous sommes aperçu qu'ils possédaient des caractéristiques originales permettant d'avoir accès à d'autres informations que les matériaux traditionnels. En ce sens, ils présentaient un intérêt nouveau. Nous avons utilisé ces autobiographies (et les récits d'ascension) pour étudier les discours que les alpinistes portaient sur leurs trajectoires et pour mettre au jour leurs visions de l'excellence alpinistique. Le prisme particulier que représente l'autobiographie nous a ainsi permis, avec l'aide d'autres matériaux (notices nécrologiques, articles des journaux alpins, et notamment entretiens), d'étudier sur le long terme les conceptions de l'excellence et, finalement, de retracer l'évolution de « l'esprit de l'alpinisme » que nous tentons de cerner. De matériau « par défaut », l'autobiographie est devenue un matériau indispensable pour mener une étude longitudinale de l'excellence alpinistique et des trajectoires d'excellence. Ainsi, si l'on a préféré lire les autobiographies des alpinistes encore vivants plutôt que d'effectuer avec eux des entretiens systématiques, c'est parce que cette première option permettait, non seulement d'effectuer une comparaison avec les autobiographies de leurs prédécesseurs décédés et de poursuivre l'étude de l'excellence alpinistique à partir des mêmes supports, mais également d'avoir accès à des informations différentes de celles obtenues en entretien (voir chapitre 2).

On pourrait dire des autobiographies d'alpinistes qu'il s'agit de récits de vie partiels, car presque uniquement centrés sur l'alpinisme : les autobiographies d'*alpinistes* sont des autobiographies d'*alpinisme*[127]. À ce titre, elles donnent une vision tronquée de l'existence, en occultant les autres rôles et statuts sociaux incarnés par les alpinistes : à l'instar des écrivains, ils n'ont pas la « condition d'alpiniste » comme unique condition. Paraphrasant Bernard Lahire, on pourrait dire que le fait que l'écriture [l'alpinisme] ne soit pas l'activité professionnelle principale des écrivains [alpinistes] « n'empêche pas une partie de ceux qui ont une occupation professionnelle rémunératrice autre que l'écriture littéraire [l'alpinisme] de vivre subjectivement la littérature [l'alpinisme]

---

[126] Hugo JUSKOWIAK et Williams NUYTENS, « Les usages et les valeurs des biographies de sportifs de haut niveau comme matériaux d'enquête », *op. cit.* Stéphane BEAUD et Philippe GUIMARD, dans *Traîtres à la nation. Un autre regard sur la grève des Bleus en Afrique du Sud*, Paris, La Découverte, 2011, ont eu recours aux autobiographies commercialisées pour les mêmes raisons.

[127] C'est « l'effet de canal » dont parle Bertaux, qu'on retrouve dans l'étude de Peneff sur les militants ouvriers. Daniel BERTAUX, « L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de Sociologie*, 1980, vol. 69, pp. 197‑225, p. 212. Jean PENEFF, « Autobiographies de militants ouvriers », *Revue française de science politique*, 1979, vol. 29, n° 1, pp. 53‑82, p. 65.

comme leur "véritable" occupation principale, en pensant le reste comme "accessoire" ou "alimentaire"[128] ». Cette réduction à un domaine de l'existence, cette mise en cohérence vivement critiquée par Bourdieu[129], n'est pas dommageable à l'analyse sociologique de l'excellence alpinistique. Au contraire, on se retrouve face à des discours centrés sur l'alpinisme, dans lequel les alpinistes vont prendre le temps de détailler leur trajectoire et leur vision de l'alpinisme. Le fait même qu'ils produisent ce type de discours nous dit quelque chose sur le rapport (passionné, vocationnel, etc.) qu'ils entretiennent à une activité qui est première, voire essentielle, à leurs yeux. Comme l'écrit Gérard Mauger, dans l'autobiographie, « la définition, nécessairement relative, de l'"essentiel" et de l'"accessoire", est déterminée par les intérêts et la problématique de l'auteur[130] ». Or, ce sont précisément ces intérêts et cette problématique qui nous importent.

### 2.3.3 *Un volume de production autobiographique atypique dans l'univers sportif*

Le choix de l'autobiographie est d'autant plus intéressant que l'alpinisme a toujours été une pratique génératrice de récits. Ceux-ci contribuent, dès ses débuts, à la construction d'un « imaginaire social de la montagne » et de ses héros[131]. Dès son apparition, et plus encore après son institutionnalisation (dès les années 1850 au Royaume-Uni et 1870 en France) l'alpinisme est le lieu d'une production littéraire dense, orientée sur des dimensions annexes à l'activité (comptes-rendus scientifiques, écrits poétiques, etc.), puis de plus en plus sur l'activité elle-même, des premiers récits d'exploration alpine aux récits d'expédition actuels[132]. Les premières autobiographies littéraires, centrées sur la carrière de l'alpiniste et ses ascensions marquantes, apparaissent dans les années 1920. Depuis, des autobiographies n'ont cessé de paraitre.

Si l'on remet en perspective la production autobiographique des alpinistes en la comparant avec celle d'autres sportifs, on constate un volume de production hors du commun. Ainsi, un comptage effectué par Loïc Artiaga dans les fichiers de la *Bibliothèque Nationale de France* (BNF) comptabilise 135 entrées pour les autobiographies d'alpinistes, devant la navigation à voile (131), le football (29), et le cyclisme (21)[133]. D'après notre propre connaissance du sujet et au vu du recensement effectué par Jacques Perret[134], nous pouvons douter de ces chiffres. Il est vraisemblable qu'ils incluent également les biographies, surtout si l'on prend en compte uniquement les ouvrages de langue française. En effectuant un comptage similaire dans les fichiers de la *British National Library* (BNL), on trouve également, en tête, les biographies et autobiographies d'alpinistes (160), devant celles des joueurs de cricket (120) et de football (62)[135]. La prise en compte des biographies dans ces deux recensements fausse la donne. Dans le cas du football, où la majeure partie des récits de vie publiés sont des biographies, celles-ci viennent sans doute gonfler les résultats. Dans le cas du cyclisme, il est difficile de se faire une idée exacte des proportions de chaque

---

[128] Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.*, chapitre 1, paragraphe 63.

[129] Nous faisons ici référence à « l'illusion biographique » dénoncée par Bourdieu, sur laquelle nous reviendrons plus bas. Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62-63, pp. 69-72.

[130] Gérard MAUGER, « Les autobiographies littéraires. Objets et outils de recherche sur les milieux populaires », *Politix*, 1994, vol. 7, n° 27, pp. 32-44, p. 43.

[131] Jean-Paul BOZONNET, *Des monts et des mythes*, Grenoble, PUG, Collection Montagnes, 1992.

[132] Jusqu'en 1996, les écrits en rapport avec la montagne et l'alpinisme ont été recensés par Jacques Perret. Jacques PERRET, *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme*, Grenoble, Belledonne, 1997.

[133] Loic ARTIAGA, « Autobiographie et histoire du sport: jeux d'échelle », *in* Philippe BAUDORRE, Myriam BOUCHARENC et Michel BROUSSE (dir.), *Ecrire le sport*, Pessac, PUB, p. 69.

[134] Jacques PERRET, *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme*, *op. cit.*

[135] Le comptage, effectué par moi-même, est calqué sur celui d'Artiaga.

type de publication. Sébastien Buisine, de son côté, comptabilise 27 cyclistes français auteurs d'autobiographies (écrivant donc à la première personne) entre 1958 et 2007[136]. Le catalogue de la BNF conduirait-il à surévaluer les autobiographies d'alpinistes et à sous-évaluer celles des cyclistes ? Un tel écart n'a rien d'étonnant. Les catalogues des bibliothèques, s'ils peuvent donner une idée des proportions globales, ne renseignent qu'imparfaitement sur ce type d'ouvrages, qui méritent qu'on y consacre des recherches plus poussées[137].

Puisque Sébastien Buisine est le seul, à notre connaissance, à fournir un comptage précis d'autobiographies de sportifs, comparons les productions autobiographiques du cyclisme et de l'alpinisme sur la période qu'il étudie. Côté français, nous comptabilisons 25 alpinistes auteurs d'autobiographies (ou de récits d'ascensions à caractère autobiographique) entre 1949 et 2005. Côté anglais, nous en comptons 27. En ce qui concerne la production *autobiographique* au sens strict, cyclisme et alpinisme seraient donc au coude à coude, du moins sur la période d'après-guerre. Une telle comparaison ne vaut que rapportée au nombre total d'alpinistes et de cyclistes. Or, même si l'on manque de données de cadrage sur ce plan, on peut raisonnablement supposer que le nombre total de cyclistes est bien supérieur à celui des alpinistes sur cette période. La *production autobiographie relative* semble donc bien inférieure à ce qu'elle est dans l'alpinisme. D'autre part, en ce qui concerne la nature de ces autobiographies, Sébastien Buisine omet de préciser la proportion des coureurs ayant écrits avec l'aide d'un tiers (les autobiographies n'étant pas référencées) et se contente d'indiquer que « certains coureurs » ont écrit leur autobiographie en collaboration avec un journaliste. Dans notre corpus d'autobiographies, les textes écrits avec des co-auteurs sont très rares : sur 62 alpinistes recensés, quatre y ont recours, soit 6% de la population des auteurs d'autobiographies et récits autobiographiques. La proportion diminue encore si l'on prend en compte, non plus le nombre d'alpinistes, mais le nombre d'ouvrages publiés, certains alpinistes ayant publié plusieurs autobiographies (près de 80 récits, autobiographies « incomplètes » inclues, dont 5% ont été écrits à l'aide d'un tiers)[138].

Malgré sa ressemblance avec une pratique comme le cyclisme au niveau du nombre de titres publiés, il nous semble en outre qu'il faille préciser deux points supplémentaires pour relativiser cette proximité apparente. Ces points distinguent l'alpinisme non seulement du cyclisme mais également des autres sports, et permettent de rappeler sa place à la marge des pratiques sportives traditionnelles. Tout d'abord, et c'est là une différence majeure entre l'alpinisme et la plupart des sports, le gros des publications des alpinistes se fait sous forme d'articles dans des revues spécialisées. Nombreux sont les alpinistes ayant publié, dans des journaux alpins ou dans des ouvrages indépendants, les récits de leurs exploits, sans avoir par ailleurs écrit d'autobiographie. Il est difficile d'évaluer le nombre de récits d'ascension existant, mais ils apparaissent bien plus nombreux que les autobiographies. Cela fait considérablement augmenter le volume de production écrite, non restreint à une production de type autobiographique. Ensuite, l'alpinisme est une pratique

---

[136] Sébastien BUISINE, « Réflexions méthodologiques autour d'un corpus d'autobiographies », *Socio-informatique et argumentation (Carnet de recherche en ligne)*, 2012.

[137] Le recensement de Jacques Perret, pourtant le fruit de recherches poussées, est lui aussi incomplet en ce qui concerne les autobiographies, tout comme le sont d'autres ouvrages de référencement, par exemple Matthews WILLIAM, *British autobiographies. An annotated bibliography of British autobiographies published or written before 1951*, Californie, Archon books, 1968. Il nous a fallu plusieurs années pour constituer un corpus qui ne sera sans doute jamais tout à fait exhaustif.

[138] On est très loin de la proportion atteinte chez les footballeurs.

qui entraine des morts prématurées. Parmi les 364 alpinistes de notre élite reconstituée, 63 sont morts en montagne, soit 17,4% de la population[139]. On peut ainsi légitimement supposer que certains des grands alpinistes morts en montagne (et qui avaient déjà, pour la plupart, publié des articles dans les journaux alpins) auraient fini par écrire leurs mémoires, tâche à laquelle peuvent s'adonner uniquement les survivants[140]. Ceci peut d'ailleurs expliquer en partie le point soulevé précédemment, à savoir la faiblesse relative du volume des publications d'autobiographies ou de récits à caractère autobiographique par rapport au volume des publications dans des revues d'alpinisme. Dans la plupart des autres sports, la mort met rarement fin à une carrière, et la question des autobiographies « manquantes » ne se pose pas. Sans rentrer ici dans des considérations plus complexes au regard de la représentativité de l'échantillon, nous pouvons d'ors et déjà préciser que du fait même de la nature de l'activité, le corpus de textes ne peut qu'être incomplet.

### 2.3.4 *Une pratique qui appelle le récit rétrospectif*

La forte production autobiographique que l'on observe dans l'alpinisme s'explique par la mise en rapport de ce qu'on peut assimiler à une « demande » et à une « offre » autobiographiques. Du côté de l'offre, nous trouvons des alpinistes, principalement issus de milieux favorisés, possédant les compétences et les appétences littéraires nécessaires à l'écriture de récits et à la lecture de ceux de leurs prédécesseurs (nous détaillerons plus bas leurs caractéristiques). Du côté de la demande, nous avons une activité spécifique en ce qu'elle requiert que les prouesses de ses pratiquants soient racontées pour se voir conférer une existence et obtenir validation au sein du groupe des pairs. C'est sur ce deuxième versant que nous voudrions revenir à présent, avec l'idée que le récit est presque indissociable de la pratique même de l'alpinisme. Cette caractéristique vient rappeler, une fois de plus, que l'alpinisme se situe à la marge du champ sportif, dans lequel rares sont les pratiques où l'écriture joue un rôle aussi central. Quelles sont les raisons possibles de ce lien entre la pratique alpinistique et le récit rétrospectif ?

Tout d'abord, l'alpinisme est, depuis ses débuts et encore aujourd'hui, rendu visible par le récit. Pour qui souhaite que ses exploits soient reconnus et validés par la communauté alpinistique, l'absence de juges et de spectateurs entraine l'obligation de relater, d'une manière ou d'une autre, les ascensions effectuées. Ceci revient, en quelque sorte, à dire que l'ascension n'existe que dans la mesure où elle est racontée ensuite, avec des détails suffisamment clairs et nombreux pour appuyer les faits. De là découle un doute permanent, aujourd'hui encore, sur les véritables auteurs des « premières ». En effet, ne pas raconter une ascension, c'est presque oblitérer le fait qu'elle a eu lieu tant la dimension performative est forte. Pour citer un alpiniste en entretien :

> « Il y a des choses qu'on a escaladées de manière illégale [en Himalaya], comme ça pas besoin de permis, ça aide, mais ça veut dire qu'après tu n'en parles pas (…). Ces ascensions n'ont pas été rendues

[139] Le pourcentage de morts en montagne par génération et par pays sera détaillé dans la troisième partie de la thèse.

[140] C'est un point que soulève également Michael Pollak, sur une population toute autre, celle des survivants des camps de concentration. « Qu'il s'agisse du choix des témoins à comparaître dans les procès ou devant des commissions historiques, du corpus constitué par des écrits autobiographiques ou des récits de vie recueillis 40 ans plus tard par entretiens, le «biais» principal de tout échantillon, à savoir la survie physique du témoin, radicalise à l'extrême ce problème propre à toute enquête qu'est la déperdition d'information et, surtout, de représentativité de l'échantillon par une « sélection » spontanée de la population étudiée, due aux caractéristiques de l'objet (ici, des individus placés en situation d'extermination) et non aux outils méthodologiques de l'enquête ». Michael POLLAK et Nathalie HEINICH, « Le témoignage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, pp. 3‑29, p. 5.

publiques dans des livres ou ailleurs [141] » [Britannique, né en 1967, aussi auteur d'une autobiographie]

Ensuite, les modalités de pratique de l'alpinisme, activité proche de l'exploration, s'accordent bien avec le récit[142]. Contrairement aux sports standardisés, l'alpinisme permet des récits relativement variés : les lieux où se déroule l'action sont toujours différents et nécessitent souvent une description détaillée, l'issue est plus incertaine, les risques sont importants, etc. Tout cela se prête bien à la narration écrite, et il n'est guère surprenant que le récit d'ascension (ou d'expédition) soit devenu un genre à part entière. L'alpinisme se prête également bien à l'écriture autobiographique en ce que celle-ci permet de mettre en avant des figures individuelles, des conquérants solitaires, qui risquent leur vie pour arriver – littéralement et métaphoriquement – au sommet. Contrairement à des sports d'équipe ou des sports aux structures d'encadrement plus présentes (et où tout le travail et les acteurs institutionnels ayant contribué à la fabrique des héros sont visibles), l'alpiniste peut donner l'impression de s'être fait seul et d'avoir, seul, accompli l'exploit. L'autobiographie est une forme qui correspond particulièrement bien à cette représentation de l'individu, et qui contribue, en retour, à la valider. C'est également une forme qui permet de relater la quête, entendue tant sur le plan physique qu'intellectuel. À ce propos, Georges Gusdorf compare les artistes et les « coureurs d'aventure », deux sortes d'individus engagés dans une quête perpétuelle et qui poursuivent, chacun à leur manière, « l'accomplissement de [leur] vie personnelle ». D'après Gusdorf, c'est le fait même que cette quête soit inachevée qui permet la création artistique (et littéraire) ou toute autre forme de création. « Une œuvre, – d'art ou d'action – qui s'imposerait à son auteur comme son dernier mot, consacrerait en somme, dans la réussite apparente, une dépossession de soi, une véritable faillite[143] ». Dans le cas des alpinistes, qui décrivent leur insatisfaction permanente, même une fois les plus grands sommets atteints, l'autobiographie, parce qu'elle raconte toute une vie, est un support privilégié du récit de la quête.

Enfin, en tant que pratique parfois controversée en raison des risques qu'elle comporte (on pense ici au déferlement médiatique qui se produit après chaque accident grave en montagne), les récits écrits servent souvent, non seulement à raconter des ascensions et une trajectoire d'alpiniste, mais également à s'interroger sur les raisons et les finalités de l'alpinisme. Nombreuses sont les autobiographies dans lesquelles on trouve un chapitre ou un long passage consacré aux « motivations profondes » des alpinistes et à la question de savoir « pourquoi l'alpinisme existe ». De tels passages ne sont pas courants dans la littérature sportive, qui s'en tient généralement à faire le récit des évènements, et ce style particulier témoigne une fois de plus de la place de l'alpinisme en marge du sport. Cette réflexion sur les fondements de la pratique tend à rapprocher les autobiographies d'alpinistes de textes produits dans des domaines plus littéraires ou artistiques. Si elle ne prend pas les mêmes formes, la réflexivité sur la pratique engagée dans les autobiographies de danseurs et chorégraphes étudiées par Sylvia Faure peut y faire penser[144].

On oublie cependant ce qui constitue une partie importante de l'explication du volume et des

---

[141] "There were things we climbed illegally [in the Himalayas], so you don't need a permit, so that helps, it means afterwards you don't report it (…). It wasn't publicised in books or anything". Il faut payer un permis pour réaliser des ascensions dans l'Himalaya.

[142] On pense également à des pratiques comme la navigation à voile, productrice d'une offre conséquente de récits.

[143] Georges GUSDORF, *La Découverte de soi*, Paris, PUF, 1948, p. 474-482.

[144] Dans ces textes, la réflexion est surtout menée autour de la question du corps. Sylvia FAURE, « Le pouvoir de se raconter : autobiographies d'artistes de la danse », *Sociologie et sociétés*, 2003, vol. 35, n° 2, pp. 213-231, p. 226-229.

caractéristiques stylistiques de cette production écrite, à savoir le versant de « l'offre » autobiographique : plus que par les propriétés intrinsèques de l'alpinisme, cette production littéraire s'explique également par les propriétés sociales et culturelles des alpinistes. Du fait de leurs compétences lectorales et scripturales, les alpinistes, plus que d'autres populations de sportifs, sont disposés à raconter leurs exploits par écrit et à le faire dans un style littéraire (quoiqu'en dise Lejeune). Ils sont également disposés à lire les récits de leurs pairs. Ces lectures sont d'ailleurs un passage quasi-obligé de la trajectoire d'alpiniste (voir chapitre 10). Dans les travaux consacrés à des pratiques sportives plus classiques, il n'est généralement pas fait état de telles lectures.

### 2.3.5 *Les auteurs d'autobiographies, un groupe socialement représentatif de l'élite*

Avec 62 individus, la population des auteurs d'autobiographie n'est pas de taille suffisante pour qu'on y effectue des traitements statistiques pertinents. Cependant, la question de savoir si elle est socialement représentative de l'élite de l'alpinisme se pose. On se basera, en effet, principalement sur les écrits de ces 62 individus pour cerner les représentations de l'excellence en alpinisme. Mais ces individus sont-ils semblables à leurs congénères ? Si ces congères désignent l'ensemble des alpinistes, « grands » et « petits », alors il n'y a guère de représentativité. En effet, ce qui nous importe en premier lieu dans l'étude des autobiographies, et ce qui constitue la principale raison du choix de ce matériau, est leur caractère exemplaire. Or, l'exemplarité n'est pas synonyme de représentativité. Le caractère représentatif de cette « troisième élite » n'est donc pas une nécessité pour l'analyse des représentations de l'excellence. Il s'avère, néanmoins, que la population des auteurs d'autobiographie est représentative de celle des « grands alpinistes ». L'intérêt de cette population est que l'on est bien renseigné sur les individus qui la composent, les autobiographies fournissant, généralement, l'information relative aux propriétés sociales de leurs auteurs. Malgré tout, l'information est trop parcellaire dans certaines autobiographies « incomplètes ». C'est pourquoi l'analyse des propriétés sociales des auteurs d'autobiographies portera tantôt sur 61 alpinistes tantôt sur 59, en fonction du type d'information disponible[145].

Pour appréhender le « milieu social » de la population des auteurs d'autobiographie, il nous parait pertinent de raisonner à la fois en termes de groupe social d'arrivé (destinée sociale) et de départ (recrutement social). En ce qui concerne leurs classes sociales d'appartenance, la population des alpinistes-autobiographes des deux pays affiche une structure très proche de celle de la reconstitution des élites, considérée sur la même période[146]. Il est même surprenant de trouver une telle proximité étant donné que les constitutions des deux populations – auteurs d'autobiographies et « grands alpinistes » de notre reconstitution de l'élite – n'ont pas été faites l'une en fonction de l'autre, mais, comme nous l'avons indiqué, en y incluant progressivement des individus. Bien que cela n'ait pas été prévu *a priori*, la population des auteurs d'autobiographies apparaît représentative de celle de l'élite alpinistique, dans les deux pays considérés (voir figures 10 et 11).

---

[145] Plus précisément, pour l'analyse des correspondances multiples et pour certains tris à plat, nous n'avons pas pris en compte les autobiographies « incomplètes » de G. Brown, et de N. Jaeger. L. Bérardini, qui co-écrit son autobiographie avec un autre alpiniste, R. Paragot, a parfois été supprimé de certains tris à plat. De manière générale, on évitera d'opérer des traitements statistiques sur la population des auteurs d'autobiographie car l'effectif n'est pas suffisant.

[146] Les autobiographies ayant été écrites à partir des années 1920, on a pris en compte, pour notre comparaison, la reconstitution des élites uniquement à partir de la génération des pratiquants de l'entre-deux-guerres, soit 120 Britanniques et 124 Français.

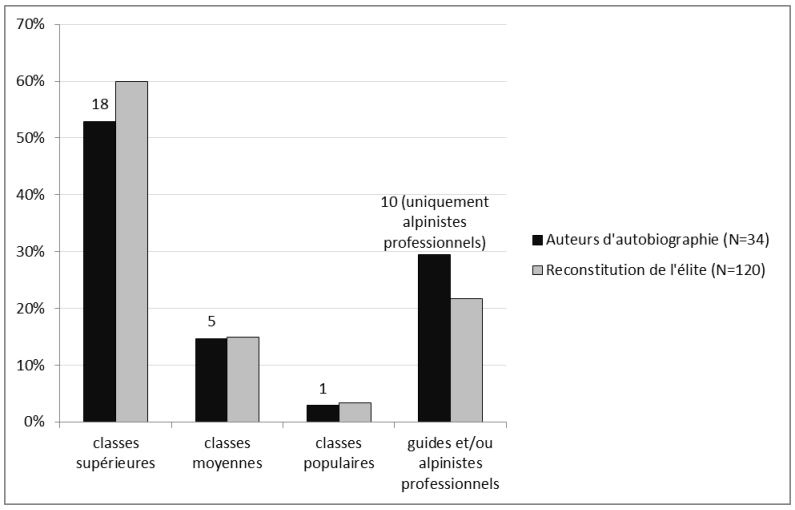


**Figure 10. Classes sociales des auteurs anglais (N=34) et des alpinistes de la reconstitution de l'élite britannique à partir des années 1920 (N=120).**

**Les effectifs (pour les auteurs d'autobiographies) sont indiqués au-dessus des barres.**

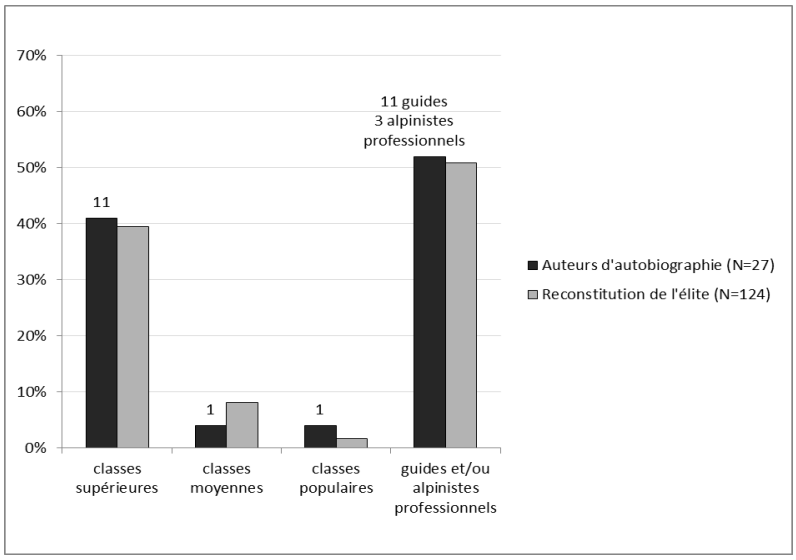


**Figure 11. Classes sociales des auteurs français (N=27) et des alpinistes de notre reconstitution de l'élite française à partir des années 1920 (N=124).**

**Les effectifs (pour les auteurs d'autobiographies) sont indiqués au-dessus des barres.**

En ce qui concerne l'origine sociale des alpinistes des deux groupes, la proximité est très forte chez les Anglais, où la majorité des auteurs sont, comme les alpinistes de l'élite, issus des classes supérieures (figure 12).

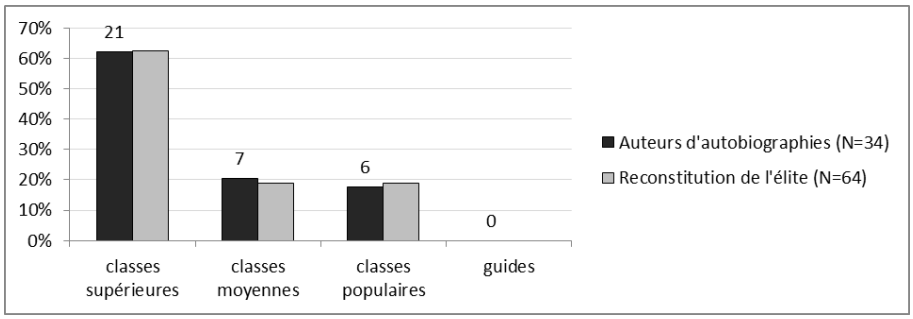


**Figure 12. Origines sociales des auteurs britanniques (N=34) et des alpinistes de notre reconstitution de l'élite britannique à partir des années 1920 (N=64). Les effectifs des auteurs d'autobiographies sont indiqués.**

En revanche, on observe une plus grande différence entre les deux populations en France, les auteurs étant plus nombreux que les membres de l'élite à être issus des classes populaires. Parmi eux, on compte en effet 12 alpinistes issus de ce groupe social (9 ont des pères ouvriers et 3 des pères agriculteurs), soit presque la moitié d'entre eux. Ils sont moins nombreux à être issus des classes moyennes et aucun d'entre eux n'a de père guide (figure 13).

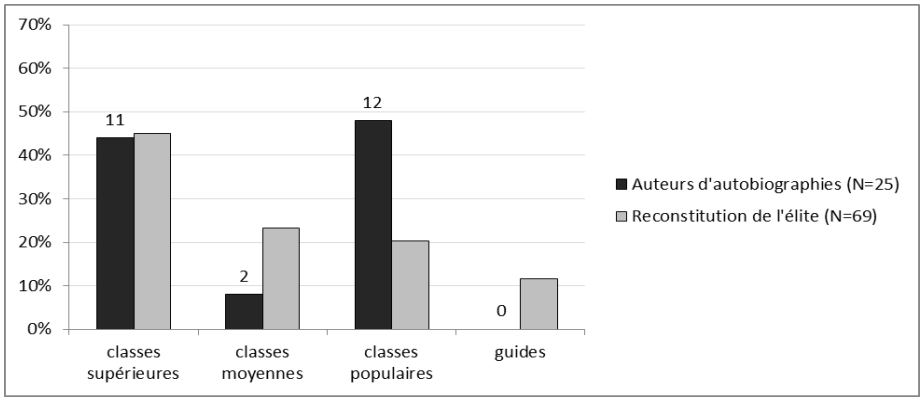


**Figure 13. Origines sociales des auteurs français (N=25) et des alpinistes de notre reconstitution de l'élite française à partir des années 1920 (N=69). Les effectifs des auteurs d'autobiographies sont indiqués.**

## 2.4. Les entretiens : un matériau complémentaire et de contrôle

Seize entretiens ont été réalisés avec des alpinistes nés entre 1940 et 1979. Originellement, ces entretiens avaient été prévus comme des compléments aux autobiographies, d'une part pour vérifier auprès d'auteurs d'autobiographie encore vivants si leurs discours oraux et écrits étaient identiques, d'autre part pour inclure plus d'alpinistes des dernières générations dans notre analyse (grâce aux entretiens, nous avons pu interroger cinq alpinistes nés dans les années 1970, alors que notre auteur d'autobiographie le plus vieux est né en 1972).

Voici un résumé des caractéristiques des alpinistes interrogés en entretiens :

| Nationalité | Naissance | Sexe | Profession | Type de publication |
|---|---|---|---|---|
| Britannique | 1940 | Homme | Dirige une entreprise de trekking, après plusieurs métiers | Récit d'ascension |
| Britannique | 1941 | Homme | Enseignant dans le secondaire | Autobiographie |
| Britannique | 1943 | Homme | Enseignant dans le supérieur | non |
| Britannique | 1945 | Homme | Ingénieur, après plusieurs métiers | Biographie |
| Britannique | 1951 | Homme | Propriétaire d'un magasin d'alpinisme | non |
| Britannique | 1954 | Homme | Alpiniste professionnel, après plusieurs métiers | Autobiographie ; Récits d'ascension |
| Britannique | 1955 | Homme | Enseignant chercheur à l'université | Autobiographie |
| Britannique | 1956 | Homme | Directeur adjoint d'un centre d'impôts | Autobiographie ; Récits d'ascension |
| Britannique | 1967 | Homme | Alpiniste professionnel (guide et conférencier), après plusieurs métiers | Autobiographie |
| Britannique | 1972 | Homme | Alpiniste professionnel (conférencier), après plusieurs métiers | Plusieurs autobiographies |
| Britannique | 1979 | Homme | Pilote dans l'armée | non |
| Français | 1941 | Homme | Commercial | non |
| Français | 1968 | Homme | Guide | non |
| Français | 1970 | Homme | Guide, professeur à l'ENSA, chercheur (mathématiques appliquées) au laboratoire de l'ENSA | non |
| Français | 1971 | Homme | Guide, professeur à l'ENSA | non |
| Français | 1973 | Homme | Guide, professeur à l'ENSA | non |

**Figure 14. Entretiens réalisés avec des alpinistes français et britanniques**

Lorsque nous citerons des extraits d'entretiens, nous signalerons leurs auteurs par leur nationalité et leur année de naissance. Nous reviendrons dans le chapitre 2 sur la différence entre ces deux matériaux. Le principal intérêt de ces entretiens est qu'ils permettent d'approfondir les aspects

négatifs ou « problématiques » de l'expérience d'alpiniste (des aspects néanmoins abordés dans les autobiographies).

***

Comment penser l'excellence et comment identifier une élite de l'alpinisme ?

Cette question, peu posée dans une sociologie du sport portant généralement sur des pratiques formalisées, institutionnalisées, compétitives, c'est-à-dire « sportivisées », s'avère indispensable à l'égard d'une pratique en marge du sport comme l'alpinisme, où les règles sont informelles et où « l'éthique » et le « style » constituent des critères d'excellence aussi important que les « faits ». C'est le recours à la sociologie de l'art et de la littérature qui a permis de mieux appréhender l'excellence en alpinisme et de prendre comme critère de reconstruction d'une élite celui de la consécration « interne », par les pairs. Une autre analogie a été faite, avec l'univers religieux. Celle-ci permettait, non pas de penser les contours de l'élite, mais de qualifier certains aspects de l'ethos des « grands alpinistes », dont leur rapport à « l'éthique », élément central de l'excellence.

Dans le second versant de ce chapitre, nous avons présenté notre « échafaudage » méthodologique. Le terme d'échafaudage correspond assez fidèlement à la démarche adoptée. Celle-ci a consisté à reconstituer « différents niveaux d'élite » à différentes « échelles ». Celles-ci permettent d'abord de donner une « assise numérique et sociologique » (pour reprendre une expression de Nicolas Mariot, qui procède de manière similaire[147]) à notre analyse qualitative des autobiographies et des entretiens. Elles permettent ensuit de procéder à des analyses quantitatives (prosopographiques) qui permettent d'approfondir, elles aussi, l'analyse de l'excellence en alpinisme.

[147] Nicolas MARIOT, *Tous unis dans la tranchée?*, *op. cit.*, p. 406.

# Chapitre 2 : Autobiographies et mémoires : un matériau pour une sociologie de l'excellence

L'autobiographie et, de manière plus générale, les récits de vie écrits (mémoires, nécrologies, biographies, récits d'ascension à caractère autobiographique) constituent le matériau central de cette recherche. Un tel matériau provoque parfois l'étonnement de sociologues rompus aux matériaux traditionnels (entretiens, observations, questionnaires). Ceci tient au fait qu'il possède des caractéristiques atypiques par rapport à ces derniers, qui conduisent à interroger sa validité comme matériau d'enquête sociologiquement pertinent. Dans ce chapitre, nous reviendrons sur les principales critiques adressées à l'autobiographie et au récit de vie, et montrerons comment, malgré tout, il peut être pertinent d'utiliser des autobiographies publiées pour mener une analyse sociologique rigoureuse de l'excellence en alpinisme.

## 1. La sociologie face à l'autobiographie : les données du problème

Étonnement peu de travaux sociologiques s'appuient sur des autobiographies littéraires[1]. Celles-ci possèdent en effet des particularités qui entrainent la méfiance des sociologues à leur égard.

Le fait qu'il s'agisse de récits de vie rétrospectifs pose un premier ensemble de questions. La menace de « l'illusion biographique », dénoncée avec virulence par Pierre Bourdieu à propos des autobiographies écrites ou orales, est constamment rappelée à qui s'aventure à utiliser de tels supports. Comment s'y prendre face à des récits qui proposent une vision de l'existence réorganisée à partir du point d'arrivée et qui « présuppose[nt] (…) que la vie est une histoire[2] » ?

Le caractère déjà construit et déjà fabriqué des textes qui n'ont pas requis l'intervention du sociologue (à l'inverse des autobiographies écrites après un recueil de témoignages oraux[3]), soulève un deuxième ensemble de questions. Comme l'écrit Philippe Lejeune, « la plupart des spécialistes en sciences humaines en France aujourd'hui – psychanalystes, historiens, sociologues – restent animés d'une commune défiance à l'égard de l'*écriture* autobiographique. Ils préfèrent l'autobiographie orale, suscitée par eux, moins élaborée, plus ouverte à leur pénétration. Le sujet qui construit par écrit un discours sur sa propre vie est à priori suspect… trop coriace…[4] ». Corollaire à cette absence de contrôle du sociologue sur la production autobiographique, les auteurs

---

[1] On peut citer : Christine PLASSE BOUTEYRE, *Les écritures autobiographiques chez les professeurs de la Sorbonne 1880-1940*, Paris, L'Harmattan, 2008. ; Sylvia FAURE, « Le pouvoir de se raconter : autobiographies d'artistes de la danse », *op. cit.* ; Sébastien BUISINE, « Réflexions méthodologiques autour d'un corpus d'autobiographies », *op. cit.*; Hugo JUSKOWIAK et Williams NUYTENS, « Les usages et les valeurs des biographies de sportifs de haut niveau comme matériaux d'enquête », *op. cit.* ; Gérard MAUGER, « Les autobiographies littéraires », *op. cit.* ; Claude PENNETIER et Bernard PUDAL, « Écrire son autobiographie (les autobiographies communistes d'institution, 1931-1939) », *Genèses*, 1996, vol. 23, n° 1, pp. 53-75.

[2] Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *op. cit.*

[3] On peut citer dans cette catégorie les autobiographies publiées dans des collections spécialisées (*Vécu* chez Robert Laffont, *Terre Humaine* chez Plon), réalisées à partir d'entretiens avec des individus le plus souvent issus de milieux populaires (Jean Peneff cite, parmi des dizaines d'autres titres, *Le Cheval d'Orgueil* de P. J. Hélias, ou *Les enfants de Sanchez*, d'O. Lewis). Dans le champ sociologique, on peut y placer les autobiographies des sociologues de la première école de Chicago, ainsi que les recherches menées suivant « l'approche biographique » chère à Daniel Bertaux, qu'il s'agissent d'autobiographies de groupes (par exemple Jean PENEFF, « Autobiographies de militants ouvriers », *op. cit.*), ou d'autobiographies d'un seul individu (par exemple Michael POLLAK, « La gestion de l'indicible », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, pp. 30-53. Dans la plupart des cas, l'autobiographie désigne la transcription et l'analyse par écrit de témoignages oraux recueillis par le sociologue. Ces différentes formes d'autobiographies sociologiques sont décrites dans Jean PENEFF, *La méthode biographique*, Paris, Armand Colin, 1990.

[4] Philippe LEJEUNE, *Pour l'autobiographie*, Paris, Seuil, 1998, p. 24.

sont souvent suspectés de ne pas tenir un discours de vérité, consciemment (en déformant la vérité ou en omettant des épisodes) ou inconsciemment (par exemple en utilisant un style spécifique ou en suivant les conventions littéraires propres au genre). Vient donc s'ajouter à l'illusion biographique la menace d'une « illusion référentielle[5] ». Le travail du sociologue consisterait alors à « remettre en question radicalement le mythe de l'authenticité, de la sincérité, de la vérité subjective ou de l'écriture intime et personnelle, et donc nécessairement juste, de soi[6] » afin de « découvrir les variations entre les actes et les discours, les faits et les mots[7] ».

C'est enfin le sous-genre littéraire auquel appartiennent ces textes qui peut prêter à un dernier type de critiques. En tant qu'autobiographies de « sportifs », ces textes subissent le déficit de légitimité qui est celui d'objets à faible valeur littéraire, écrits par des individus qui ne sont pas des écrivains (parfois avec l'aide de coauteurs ou de scriptes) et dont on peut suspecter qu'ils sont produits dans un but commercial. La méfiance particulière envers les autobiographies de sportifs est perceptible. Comme le rappellent Hugo Juskowiak et Williams Nuytens à propos des autobiographies de footballeurs, celles-ci, outre le fait qu'elles « composent un « genre » qui se distingue par sa confidentialité et sa relative médiocrité », se rapportent au sport, c'est-à-dire à « une culture de masse prétendument illégitime et à un domaine déclassé de la sociologie » et s'adjugent de surcroît « tout ou partie des tares qu'on (…) associe volontiers [au football] (financiarisations, affairisme, spectacularisation, médiatisation outrancière…)[8] ». Comme nous l'avons souligné précédemment, la critique n'est pas légitime d'un point de vue sociologique lorsqu'elle porte sur le caractère peu littéraire de ces textes. Mais on peut la prendre en considération au regard des autres points soulignés : rédaction par un scripte, intérêts commerciaux, médiatiques ou financiers qui sous-tendent l'écriture, etc.

Le problème qui se pose est alors le suivant : comment peut-on analyser des textes qui sont déjà fabriqués, déjà organisés, déjà formalisés, et déjà probablement inscrits dans des contraintes extérieures au seul domaine sportif (contraintes médiatiques, éditoriales, commerciales, etc.) ? Plus encore, on en vient à interroger la pertinence et la viabilité sociologique d'un tel matériau. Pourtant, la question n'est pas tant de savoir si le matériau serait en soi ou « naturellement » un « bon » matériau, en calquant sur l'autobiographies les procédures et les attentes en matière de connaissance sociologique qui sont celles des méthodes d'enquête éprouvées, que de se demander de quelle manière on l'interroge et ce que l'on peut espérer y trouver. En effet, tous les biais ne sont pas imputables à l'autobiographie comme genre littéraire.

Il faut d'abord distinguer les problèmes liés de manière intrinsèque à l'autobiographie de ceux qui sont liés à la manière dont l'on s'en sert. Comme l'écrit Jean-Claude Passeron à propos de la méthode biographique, « le matériau biographique est du matériau historique comme un autre et souvent plus complet qu'un autre, en tout cas toujours organisé autrement; la question est de savoir qu'en faire. Comment produire, à partir d'un corpus de biographies ou des rapports d'une biographie à son contexte historique, une intelligibilité longitudinale où l'on gagne quelque chose

---

[5] Expression que Gérard Mauger reprend de Michel Riffaterre, pour qui la littérature ne peut pas représenter fidèlement le monde. Gérard MAUGER, « Les autobiographies littéraires », *op. cit.*, p. 33.
[6] Bernard LAHIRE, *L'esprit sociologique*, Paris, La Découverte, 2005, p. 165.
[7] Jean PENEFF, *La méthode biographique*, *op. cit.*, p. 106.
[8] Hugo JUSKOWIAK et Williams NUYTENS, « Les usages et les valeurs des biographies de sportifs de haut niveau comme matériaux d'enquête », *op. cit.*

à être parti de biographies et non d'observations génériques ou synchroniques ? [9] ».

De même, distinguons les biais du matériau de ceux qui découlent de l'univers dans lequel il est produit. Pour le dire autrement, il ne faut pas confondre les problèmes liés au genre autobiographique des contraintes propres à l'univers alpinistique qui pèsent sur la production autobiographique des alpinistes. Hugo Juskowiak et Williams Nuytens détaillent ainsi certaines caractéristiques des autobiographies de footballeurs que ne partagent pas celles des alpinistes, comme la forte dimension médiatique de ces textes (qualifiés d'ailleurs de « biographies commercialisées ») ou le fait que, dans la plupart des cas (80% des textes), l'écriture soit déléguée à un tiers[10]. Cela doit être rapporté au fait que, dans l'espace sportif, le football n'est pas l'alpinisme : il s'agit d'un sport fortement institutionnalisé et médiatisé, aux enjeux financiers importants, dont les joueurs sont des professionnels qui ne proviennent pas des mêmes fractions sociales que les alpinistes. Les conditions de production et de diffusion de l'autobiographie et, plus simplement, les intérêts et les enjeux qu'il y a à l'écrire, sont loin d'être les mêmes dans les deux cas. Des différences apparaissent également en comparant les autobiographies d'alpinistes avec celles des cyclistes étudiés par Sébastien Buisine. Le cyclisme, comme le football, est un sport très institutionnalisé. Comme le football, la publication d'une autobiographie s'inscrit dans une démarche médiatique – « Au travers des autobiographies, les cyclistes ont trouvé un autre moyen de surgir dans l'arène publique afin de rétablir ou de corriger la vérité », écrit Sébastien Buisine –, ou commerciale – « L'autobiographie (…) participe à l'exploitation de l'image du sportif. D'ailleurs, cette image représente l'un des vecteurs essentiels de sa rémunération. (…) Si on se place du point de vue de l'éditeur, la vie d'un champion fait vendre[11] ». Là encore, on ne peut pas dire des autobiographies d'alpinistes, du moins de la plupart d'entre elles, qu'elles occupent le même créneau ni ne partagent les mêmes enjeux.

## 2. Objectiver l'autobiographie : les conditions de possibilité du discours autobiographique

Avant de considérer les différents usages que l'on peut faire des autobiographies d'alpinistes, cette partie consistera à les réinscrire dans les cadres sociaux qui ont rendu possible leur écriture et qui peuvent expliquer, du moins en partie, la forme que prennent ces textes. Gérard Mauger, dans son analyse des autobiographies « d'en bas », considère ces productions littéraires à travers différents « prismes[12] », notion qu'il reprend à Alain Viala. Ces prismes, définis comme « les médiations qui constituent les systèmes de relations entre la littérature et les autres praxis sociales[13] » sont pour Gérard Mauger au nombre de quatre (prisme de la langue – c'est-à-dire le type de langage choisi ; du champ – c'est-à-dire l'inscription dans un champ ; de l'auteur –les propriétés sociales de l'auteur ; et du lecteur – le public visé), quand Alain Viala en compte six, tous en relation avec le champ littéraire lui-même (les institutions du champ littéraire ; la sociopoétique – c'est-à-dire les genres, styles et registres ; le contenu du texte – ce dont il parle ; la trajectoire de l'auteur ;

---

[9] Jean-Claude PASSERON, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 1989, vol. 31, n° 1, pp. 3-22, p. 10-11.

[10] Hugo JUSKOWIAK et Williams NUYTENS, « Les usages et les valeurs des biographies de sportifs de haut niveau comme matériaux d'enquête », *op. cit.* C'est nous qui avons fait le calcul à partir des informations de l'article.

[11] Sébastien BUISINE, « Réflexions méthodologiques autour d'un corpus d'autobiographies », *op. cit.*

[12] Gérard MAUGER, « Les autobiographies littéraires », *op. cit.*, p. 37.

[13] Alain VIALA, « Effets de champ et effets de prismes », *Littérature*, 1988, vol. 70, pp. 64-71, p. 64.

son psyché et la langue qu'il utilise). Plus ou moins nombreux, les prismes constituent donc une manière d'objectiver le texte littéraire au regard de ses conditions d'énonciation spécifiques, c'est-à-dire en l'inscrivant dans les cadres qui le déterminent, ou du moins l'enserrent[14]. Nous reviendrons ici sur plusieurs de ces cadres d'énonciation. En premier lieu, il s'agira ainsi de replacer l'autobiographie d'alpinisme dans son contexte historique et social de possibilité, en s'interrogeant sur ce qui rend possible l'apparition, chez les alpinistes, de ce type de discours sur soi. Ce n'est qu'ensuite que l'on pourra mener une réflexion sur l'inscription de l'autobiographie d'alpinisme dans l'espace littéraire, sur les conditions sociales de possibilité de l'écriture autobiographique au niveau individuel, ou encore sur les prismes de la langue, du lectorat ou de l'édition.

Ce retour sur les conditions de production, nécessaire pour n'importe quel type de matériau sociologique ou historique, l'est d'autant plus pour l'autobiographie en tant que matériau atypique, et donc peu exposé à une telle analyse. Il l'est aussi car l'autobiographie s'avère un matériau particulièrement soumis à la médiation de prismes. En effet, aux médiations habituelles (trajectoire de l'auteur, inscription dans un espace ou dans un champ, langage utilisé, destinataires) s'ajoutent pour l'autobiographie des médiations spécifiques au texte publié (éditeurs, scriptes, lecteurs et public en général, prix littéraires, etc.).

Il ne faudrait ainsi pas croire (c'est ce que laissent parfois à penser certains « défenseurs » du récit de vie) que l'autobiographie serait un discours plus « libre » et plus spontané que, par exemple, l'entretien. L'auteur est toujours situé, donc contraint. Il l'est, au moins, par ses dispositions sociales, goûts, penchants, qui découlent de son inscription dans un espace social, sportif, littéraire, linguistique, etc. La « liberté » apparente du récit écrit, supposé être personnel, peut parfois s'avérer le fruit d'une contrainte – notamment institutionnelle – plus forte que ne l'est le cadre de l'entretien. À l'extrême, on a le cas des autobiographies d'institution, par exemple celles de communistes[15] ou de prêtres[16]. Il s'agit donc de ne pas généraliser la liberté d'expression et la réflexivité accrue rendues possibles par l'écriture. Celles-ci dépendent du type d'autobiographie en question, de sa fonction et du contexte d'énonciation.

Le prisme du « champ littéraire », évoqué aussi bien par Gérard Mauger que par Alain Viala, ne fera pas l'objet d'une partie spécifique. Analyser les autobiographies d'alpinistes au prisme du champ nous amènerait à voir la place spécifique de ces récits par rapport aux autres récits du même type, sportifs et non sportifs, mais aussi celle de chaque autobiographie, replacée dans son contexte de parution propre, par rapport aux autres. Or, l'analyse a déjà été partiellement effectuée, lorsque nous avons montré que l'alpinisme était, par rapport aux autres sports, une activité

---

[14] Pour approfondir cette question, on peut se référer aux travaux de Dominique Maingeneau, qui parle, lui, de « scène ». La « scène englobante » désigne les cadres qui imposent des manières spécifiques de présentation de soi (discours politique, religieux, publicitaire, etc.), et la « scène générique » ceux qui sont propres à un genre littéraire (le sermon dans un discours religieux, l'éditorial dans un journal, etc.). Voir Dominique MAINGUENEAU, *L'Analyse du discours, Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 1991.

[15] Pennetier et Pudal désignent ces autobiographies comme des « rites d'institution ». Véritables « remises de soi » au parti, elles sont à la fois fortement institutionnalisées et susceptibles d'appropriation, résultats « d'une transaction complexe entre l'institution et le militant ». Claude PENNETIER et Bernard PUDAL, « Écrire son autobiographie », *op. cit.*, p. 329.

[16] « Alors que, dans le meilleur des cas, la relation d'entretien avance de manière irréversible et selon une dynamique interindividuelle ouvrant sur une plus grande liberté d'expression entre interviewé et intervieweur, le témoignage écrit appelle un contrôle plus ferme de la forme et suscite quasiment involontairement une plus forte censure de ce que l'on s'autorise à dévoiler. On comparera, par exemple, l'opposition que Paul Anglade fait de lui-même entre la situation d'entretien où il livre des remarques très personnelles et le récit autobiographique entrepris à la demande de son évêque, qu'il désigne pudiquement de « texte pour évêque » ». Charles SUAUD et Nathalie VIET-DEPAULE, *Prêtres et ouvriers*, *op. cit.*, p. 22.

particulièrement propice à la production autobiographique. Dans les paragraphes qui suivent, nous tenterons d'avancer des éléments pour expliquer ce qui a rendu possible, à un moment donné, l'apparition de ce type de discours sur soi.

## 2.1. Les conditions historiques d'apparition d'un discours autobiographique propre à l'alpinisme

Le genre autobiographique, dont le texte fondateur peut être vu en les *Confessions* de saint Augustin (écrites autour de l'an 400), se développe progressivement au cours du Moyen Âge et de la Renaissance, puis prend son envol à partir de fin du XVIII[e] siècle (c'est l'époque de la publication des *Confessions* (1782 et 1789) de Jean-Jacques Rousseau)[17]. Au XIX[e] siècle, le genre se répand dans toute l'Europe[18]. En France et au Royaume-Uni, un certain nombre d'écrivains et d'essayistes écrivent alors leurs autobiographies (qui pourront, éventuellement, être publiées de manière posthume). Celles-ci forment d'ailleurs la majeure partie des textes recensés par Philippe Lejeune dans son « répertoire » des autobiographies.

Si l'on s'en tient uniquement aux autobiographies d'écrivains (et essayistes) écrites au XIX[e] siècle, on compte notamment, chez les Britanniques, celles de Thomas De Quincey, *Confessions of an English Opium-Eater* (1821), Charles Dickens, *Autobiographical Fragment* (1847), Thomas Carlyle, *Reminiscence* (1849), John Suart Mill, *Autobiography* (1873), Sara Coleridge, *Memoirs* (1874), Anthony Trollope, *An Autobiography* (1883), John Ruskin, *Praeterita* (1885), Harriet Martineau, *Harriet Martineau's Autobiography* (1887), Oscar Wilde, *De Profundis* (1897), ou encore Margaret Oliphant, *Autobiography and Letters* (1899). Chez les Français, on a, par exemple, les autobiographies de Benjamin Constant, *Ma vie* (ou *Le Cahier rouge*) (1811) ; Louis Veuillot, *Rome et Lorette* (1841) ; Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (1848) ; Alexandre Dumas, *Mes mémoires* (1854) ; George Sand, *Histoire de ma vie* (1855) ; Edgar Quinet, *L'histoire de mes idées* (1858) ; Alfred de Vigny, *Mémoires inédits* (publiés de façon posthume en 1958) ; Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883) ; Stendhal (Henri Beyle), *Vie de Henry Brulard* (1890) ; Paul Verlaine, *Confessions, notes autobiographiques* (1894) ; Pierre Loti, *Le roman d'un enfant* et *Prime jeunesse* (1890 et 1919)[19]. L'autobiographie était donc un genre déjà bien établi au XIX[e] siècle.

Or, les premières autobiographies d'alpinistes apparaissent plusieurs décennies après la naissance de l'alpinisme et des premiers clubs alpins. Alors que les premières compilations de récits d'ascensions, par des alpinistes de l'*Alpine Club*, voient le jour dans les années 1840[20], la première

---

[17] Marcel de GRÈVE, « L'autobiographie, genre littéraire ? », *Revue de littérature comparée*, 2008, vol. 325, n° 1, pp. 23-31.

[18] Marcel de Grève cite les exemples suivants : « *The Confessions of an English Opium-Eater* (1821) de l'Anglais Thomas de Quincey ; *Le mie prigioni* (1832) de l'Italien Silvio Pellico ; *Mit livs Eventyr (L'aventure de ma vie)*du Danois Andersen ; l'*Histoire de ma vie* (1855) de la Française George Sand ;*Apologia pro sua vita* (1864) du cardinal J. H. Newman ; *Tjänstekvinnans son (Le fils d'une servante)* (1886-1887) et *Le plaidoyer d'un fou* (écrit en français en 1887) du Suédois August Strindberg, *Das Abenteuer meiner Jugend (L'aventure de ma jeunesse)*de l'Allemand Gerhart Hauptmann ; *Jahre und Zeiten* (1949) de Ernst Wiechert, auxquelles on peut ajouter, par exemple en Russie, les écrits autobiographiques de Maxime Gorki (les célèbres *Mes universités*, 1830), d'Ilya Ehrenbourg, de Boris Pasternak, en Flandre et aux Pays-Bas, ceux d'Henri Conscience, de Schimmel, d'Henriette Roland Holst, de Stijn Streuvels » *Ibid,* §15..

[19] Cette liste, non exhaustive, a été constituée grâce à divers ouvrages consacrés à l'autobiographie, en premier lieu Philippe LEJEUNE, *L'autobiographie en France*, *op. cit.* et Matthews WILLIAM, *British autobiographies. An annotated bibliography of British autobiographies published or written before 1951*, *op. cit.*

[20] On pense notamment à James Forbes, *Travel through the Alps of Savoy* (1843), puis aux *Peaks, Passes and Glaciers* publiés par *l'Alpine Club* à partir de 1859, avant que ne paraissent les best-sellers des récits d'alpinisme, comme *The Playground of Europe* (1871) de Leslie Stephen ou *Scrambles amongst the Alps* (1871) d'Edward Whymper.

autobiographie « complète » consacrée à une carrière d'alpiniste est celle de Martin Conway (1856-1937), *Mountain memories*, publiée en 1920. Suivent ensuite, toutes publiées au cours de cette décennie, *The making of a mountaineer* par George I. Finch (1888-1970) en 1924, *The mountains of youth*, par Arnold Lunn (1888-1974) en 1925, *On high hills*, par Geoffrey Winthrop-Young (1876-1958) en 1927, et *Day in, day out* par Elizabeth Aubrey-Le Blond (1861-1934) en 1928. Soit cinq autobiographies, ce qui n'est pas rien au regard de l'ensemble du corpus britannique (35 auteurs). En France, la situation est différente. La première autobiographie d'alpinisme est celle d'Armand Charlet (1900-1975), *Vocation alpine,* publiée en 1949. Il faut ensuite attendre 1961 pour voir la parution des *Conquérants de l'inutile*, par Lionel Terray (1921-1965). Pierre Puiseux (1855-1928) et Micheline Morin (1900-1972) avaient certes publié des souvenirs de montagne, le premier en 1928 avec *Où le père a passé,* et la seconde en 1936 avec *Encordée,* mais il s'agit plus, dans les deux cas, de compilations de récits d'ascensions que d'autobiographies[21].

Nous nous retrouvons donc face à ce qui apparaît comme une spécificité britannique : l'apparition précoce des autobiographies. On compte neuf auteurs d'autobiographies nés avant 1900 au Royaume-Uni et aucun en France. Tous ces auteurs britanniques « précoces » viennent de milieux favorisés. Nous constatons ainsi (figure 15) un écart de plusieurs générations entre les publications autobiographiques anglaises et françaises. À noter que, dans ce graphique, ont été prises en compte tant les autobiographies « complètes » que les autobiographies « incomplètes », ce qui explique la présence de deux autobiographies françaises publiées avant 1949 (celles de Micheline Morin et de Pierre Puiseux).

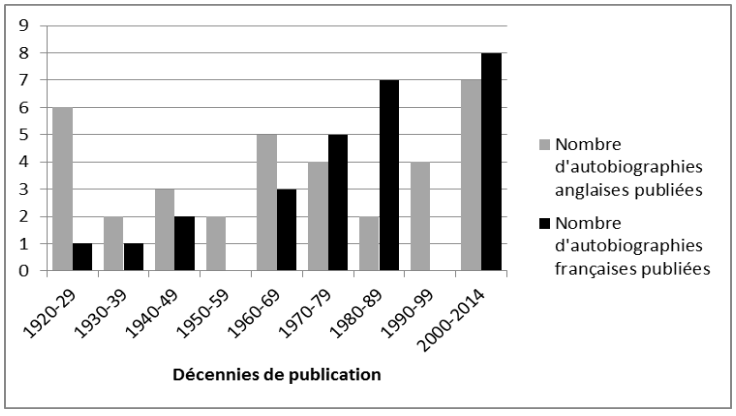


**Figure 15. Nombre d'autobiographies publiées par décennies. Base : alpinistes auteurs d'autobiographies français et britanniques (N=62)**

Deux points méritent d'être soulevés : en premier lieu la question du décalage entre la France et le Royaume-Uni en matière de publication autobiographique ; en second lieu la question de la tardive apparition des autobiographies d'alpinistes, pas avant les années 1920, alors que ce genre littéraire était déjà bien établi.

Les écarts dans la production autobiographique des deux pays doivent être mis en relation avec la place différentielle de l'alpinisme au sein des deux espaces sportifs nationaux jusqu'à l'entre-deux-guerres, et peut se lire à la lumières des définitions dominantes de l'activité dans les deux pays. Ainsi, il semble que l'apparition d'autobiographies centrées sur l'alpinisme soit conditionnée par la possibilité de tirer un profit de légitimité de l'alpinisme et, plus simplement, par le fait qu'il existe une légitimité à se déclarer alpiniste « d'abord », et à déclarer l'alpinisme non pas comme un loisir ou un passe-temps secondaire mais comme son activité principale. En France, comme le

[21] C'est pourquoi nous avons classé ces deux textes parmi les autobiographies « incomplètes ».

montrent les travaux d'Olivier Hoibian, l'alpinisme reste jusqu'aux années 1920 un « excursionnisme cultivé », « pratique cultivée, très proche de l'activité des sociétés savantes », mettant l'accent sur les dimensions scientifiques ou contemplatives de la pratique et non sur sa dimension conquérante et sportive[22]. Dans ce cadre, il est rare de consacrer à l'alpinisme plus de temps qu'on n'en consacrerait à un loisir, et le profit que l'on tire d'exploits alpinistiques (par ailleurs rares chez les Français) est mince. Au Royaume-Uni, au contraire, l'institutionnalisation de l'alpinisme a lieu plus tôt, dès les années 1850, et « l'âge d'or » de l'alpinisme britannique (1856-1865) se caractérise par l'apparition d'un alpinisme « sportif » ou, comme nous l'expliquerons, « quasi-sportif », conquérant, mettant en avant les exploits personnels de l'alpiniste, sur fond d'impérialisme britannique, qui culminera avec les expéditions sur l'Everest des années 1920. Deux des premiers auteurs d'autobiographies, Martin Conway et George Finch, publient suite à leurs expéditions en Himalaya (Conway se rend dans le Karakoram dès 1890 et Finch participe à l'expédition sur l'Everest de 1922). Une telle définition de l'alpinisme crée un espace propice à la production autobiographique des meilleurs alpinistes, érigés en héros nationaux comme le sont les grands explorateurs britanniques à la même époque. C'est là sans doute une première raison de l'apparition, au Royaume-Uni, d'autobiographies centrées sur l'alpinisme dès les années 1920. Une autre raison possible de leur apparition à cette époque (et pas, par exemple, plus tôt) pourrait être qu'avant les années 1920, il demeurait peu acceptable d'écrire des mémoires centrés sur une activité moins légitime que la profession exercée. Les alpinistes étant des *professionnals* (hommes d'affaires, professeurs, avocats, diplomates), il aurait été indigne, en particulier à l'époque victorienne, de se mettre en scène uniquement comme alpiniste[23]. Leslie Stephen (1832-1904), alpiniste majeur de l'âge d'or et auteur du best-seller *The Playground of Europe* (1871), a ainsi publié plusieurs articles de réminiscence, mais ces derniers, même si l'alpinisme y apparaît parfois, sont surtout consacrés à sa carrière professionnelle et intellectuelle. De même, lorsqu'Alfred Hopkinson (1851-1939) publie ses mémoires, *Penultima*, en 1920, l'alpinisme y tient une place mineure par rapport à sa carrière professionnelle de professeur de Droit et de directeur de l'*Owens College*. L'apparition des autobiographies d'alpinisme au Royaume-Uni dans les années 1920 s'expliquerait ainsi par la conjonction de plusieurs facteurs : un contexte idéologique et politique favorable (accès réservé à l'Everest ; visée impérialiste des premières expéditions en Himalaya, encouragées par des institutions comme la *Royal Geographical Society*[24] ; revalorisation de la figure de l'explorateur), la présence d'institutions déjà assez anciennes (l'*Alpine Club,* la *Royal Geographical Society*) auxquelles viennent s'ajouter l'*Everest Committee*, sans oublier l'action des médias dans la diffusion des exploits des alpinistes, qui vient créer un lectorat de profanes. L'alpinisme a le vent en poupe, de telle sorte qu'il devient possible pour les alpinistes de publier de tels récits de vie sans ternir leur image. Ceci vient renforcer la légitimité à présenter l'alpinisme comme une activité principale et les autres activités (professionnelles notamment) comme secondaires, quand bien même cette hiérarchie ne reflète pas nécessairement à la place réelle qu'occupent respectivement

---

[22] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 56. Nous discuterons ses travaux dans le chapitre 6.

[23] Si des récits d'ascensions sont publiés, de par leurs titres même, on voit que ces derniers mettent l'accent sur le fait que l'alpinisme demeure une activité secondaire, réservée au temps libre : *The playground of Europe* (Stephen) ; *Scrambles amongst the Alps* (Whymper), *Wandering amongst the high Alps* (Wills), *Norway, the Northern Playground* (Slingsby), *Summer months among the Alps* (Hinchliff), *Hours of excercices in the Alpes (*Tyndall), etc.

[24] Reuben J. ELLIS, *Vertical margins: mountaineering and the landscapes of neoimperialism*, Madison, University of Wisconsin Press, 2001.

l'alpinisme et le travail dans l'emploi du temps des grands alpinistes[25].

Plus tard, pour la génération d'alpinistes nés dans les années 1920 en particulier, c'est la France qui domine la production autobiographique. Ce revirement correspond historiquement à un renouvellement des définitions dominantes de l'alpinisme dans les deux pays, marqué notamment par la grande époque de l'himalayisme français d'après-guerre, consécutive à l'ascension de l'Annapurna en 1950, qui consacre les alpinistes comme de véritables héros nationaux. Il est d'ailleurs révélateur de constater que le décalage entre les deux pays quant à la production autobiographique se retrouve au niveau du style privilégié dans les récits, lié lui aussi à la définition en vigueur de l'alpinisme au moment de l'écriture[26]. Ainsi, alors que le style « héroïque » connait son apogée en Angleterre dans l'entre-deux-guerres, avec sa rhétorique martiale, ses ascensions décrites comme des combats et des conquêtes nationales, il n'apparaît en France qu'après la guerre. Cette rhétorique de la conquête, qui correspond à un type d'alpinisme particulier (conquérant), atteint son apogée durant les périodes d'exploration de nouveaux massifs étrangers. Dans les deux cas, il s'agit de moments où l'alpinisme devient un enjeu national. Au Royaume-Uni, c'est entre la fin du XIX$^{e}$ siècle et la fin des années 1920, quand les Anglais sortent des Alpes et explorent pour la première fois de nouveaux massifs (Caucase, Amérique du Nord, Afrique et enfin Himalaya, avec les tentatives anglaises sur l'Everest des années 1920). En France, elle apparaît vraiment avec les premières tentatives himalayennes, en 1936 et surtout après l'ascension de l'Annapurna de 1950. C'est aussi une rhétorique portée par les institutions encourageant ce type d'alpinisme (*Everest Committee*, Comité de l'Himalaya, clubs alpins nationaux).

En France, ce sont des guides qui, les premiers, publient leurs autobiographies, qu'il s'agisse d'Armand Charlet, de Lionel Terray, ou de Gaston Rébuffat. Phénomène inexistant au Royaume-Uni où les auteurs d'autobiographies sont tous des amateurs et principalement des membres des classes supérieures, en France, l'autobiographie est d'abord une affaire de professionnel. L'explication de cette différence tient au fait que ce n'est pas tant le statut d'amateur ou de professionnel qui entre en compte dans la publication d'une autobiographie que, en premier lieu, le fait qu'il y ait la possibilité de se penser d'abord comme alpiniste et de reléguer les autres activités de la vie à un rang secondaire. En France, c'est le cas des guides, mais uniquement à partir du moment où ces derniers ne le sont plus « par tradition » et de manière complémentaire à des occupations paysannes, mais par « vocation ». De manière significative, tant Lionel Terray que Gaston Rébuffat, ou encore Pierre Leroux, tous trois nés en 1921 et ayant publiés leurs autobiographies à la suite d'Armand Charlet, sont des guides « par vocation », issus de milieux éloignés de la montagne. Dans un contexte alpinistique (celui de « l'âge d'or » de l'alpinisme français) et institu-

[25] Il en va de même dans les univers tels que la littérature ou l'art, « auxquels on ne se rattache objectivement le plus souvent que secondairement, même si une partie de ceux qui s'y inscrivent considèrent cette appartenance comme leur appartenance principale ». Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.*, p. 59.

[26] La question de savoir si le style de l'autobiographie est lié au moment de l'écriture (et, par conséquent, à la définition dominante de l'alpinisme au moment de l'écriture, quand bien même celui-ci advient plusieurs décennies après l'arrêt de la carrière) ou à la génération de l'alpiniste en question est une question délicate, à laquelle il nous paraît difficile de répondre, si ce n'est en disant qu'il y a probablement « un peu des deux ». Après avoir lu et étudié plus de 70 récits, il nous parait plus pertinent de pencher vers la seconde option : l'alpiniste qui écrit, même dans un contexte alpinistique qui n'a plus rien à voir avec celui de sa jeunesse, reste marqué principalement, surtout lorsqu'il raconte des évènements anciens, par les représentations de l'alpinisme qui sont celles de sa génération. Il faudrait donc nuancer, dans les cas particuliers où l'écriture a lieu longtemps après les faits racontés, l'idée que le style du récit correspond à celui en vigueur « au moment de l'écriture ».

tionnel (ouverture de la profession de guide) favorable, il n'est donc pas surprenant qu'apparaissent des autobiographies d'alpiniste dans l'immédiat après-guerre. Il faut rajouter un élément important : la médiatisation croissante de l'alpinisme, qui vient ouvrir un « marché du témoignage » dont se saisissent des maisons d'édition grand public. Ce phénomène est particulièrement visible en France, où l'autobiographie d'alpinisme décolle consécutivement à la médiatisation de l'himalayisme. Les contraintes éditoriales et l'organisation du champ éditorial, que nous n'analysons pas, sont des éléments qui influencent la production autobiographique.

Finalement, la publication d'autobiographies d'alpinistes peut advenir quand les conditions sont réunies pour qu'on puisse se penser et se présenter publiquement en premier lieu comme alpiniste[27]. Ce sont les mêmes conditions qui favorisent l'apparition de « vocations » d'alpinistes, modes d'investissement dans la pratique impossibles tant que l'alpinisme n'est pas encore susceptible d'être envisagée par un individu comme son activité principale[28].

Par la suite, l'écriture d'une autobiographie se généralise chez les meilleurs alpinistes[29]. Il en découle que, dans certains cas, l'autobiographie finit par se rapprocher de ce qu'elle est dans les autres sports : un outil de promotion et une façon de tirer profit d'une carrière. L'âge à l'écriture constitue un indicateur de cette fonction nouvelle de l'autobiographie (figure 16).

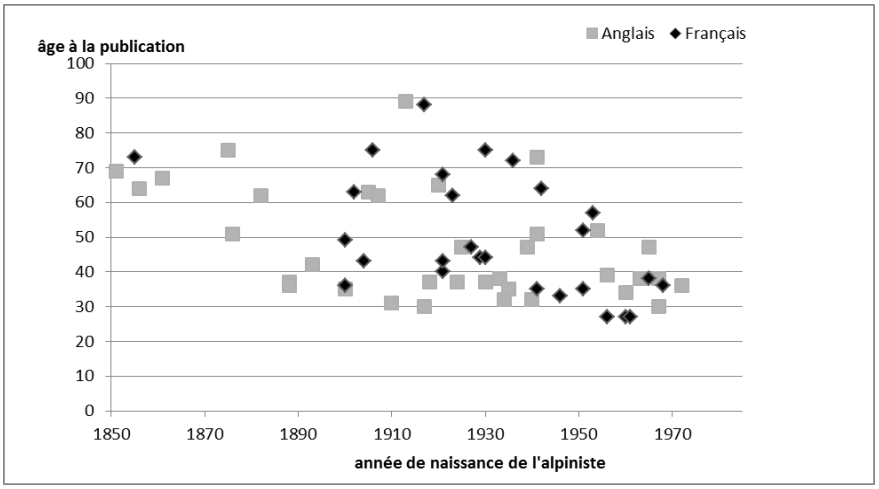


**Figure 16. Âge des alpinistes à la publication de leur autobiographie, en fonction de leur cohorte de naissance.**

**Base : alpinistes auteurs d'autobiographies français et britanniques (N=62).**

Au Royaume-Uni, l'âge moyen des alpinistes à la publication de leur première autobiographie est de 47,3 ans ; en France, il est de 50,1 ans. Par ailleurs, les alpinistes publient de plus en plus tôt[30].

---

[27] Concernant l'alpinisme français, Olivier Hoibian décrit la période d'entre-deux-guerres comme celle de l'autonomisation du champ de l'alpinisme, qui culmine avec l'élaboration, dans les années 1940, du modèle de l'alpinisme dit « classique », consacrant une excellence sportive et technique. Voir Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.* Bien que nous ne lisions pas les évolutions de l'alpinisme et de ses formes d'excellence au prisme d'un champ national, ayant choisi une échelle d'analyse plus large, parler d'autonomisation du champ revient à penser l'apparition d'une légitimité nouvelle associée à la pratique de l'alpinisme. C'est parce qu'apparaissent des critères purement internes au champ alpinistique (critères techniques et sportifs) pour définir ce qu'est l'alpinisme (et l'excellence alpinistique), que l'on peut légitimement se penser comme alpiniste « avant tout ».

[28] Pour un développement de cette question, voir le chapitre 9.

[29] Certains grands alpinistes n'ont, certes, pas écrit d'autobiographie, mais étant donné la mort précoce (en montagne) d'un nombre important de ces derniers, on est en droit de penser que le corpus aurait été plus étoffé s'ils avaient vécu suffisamment longtemps pour terminer leur carrière et écrire leurs mémoires.

[30] Pour ceux qui en ont publié plusieurs, nous avons uniquement pris en compte pour ce graphique (et pour l'âge moyen calculé plus haut) l'âge à la parution de la première autobiographie. Là encore, nous avons inclus dans le graphique les autobiographies « incomplètes ». Une mise en garde s'impose à propos de ce graphique : « l'affaissement » du nuage de points à partir de la génération des alpinistes nés dans les années 1950 s'explique par le fait que les hommes et femmes des générations les plus récentes n'ont pas encore atteint des âges avancés. Il est donc logique de ne pas trouver

Plus l'alpiniste publie son autobiographie de manière précoce, plus on peut supposer qu'il s'agit de gagner en notoriété. C'est ce que notent tant Sébastien Buisine qu'Hugo Juskowiak et William Nuytens, respectivement dans leurs études des autobiographies de cyclistes et de footballeurs. Le premier considère « le temps que les sportifs se donnent pour publier leur biographie » comme « une dimension fondamentale de la mise en récit » et interprète la publication d'une autobiographie au moment où le cycliste est encore en activité comme le fait « des grands champions qui ont marqué la discipline de leur empreinte ». « En pleine gloire », ajoute-t-il, « ces derniers ont profité de leur popularité pour raconter les événements majeurs, parfois extras sportifs, qui bouleversent une vie[31] ». Dans l'alpinisme, publication précoce et notoriété alpinistique semblent également marcher de concert, en particulier pour les dernières générations d'alpinistes professionnels qui doivent gérer leur image médiatique. Si l'on considère les neuf alpinistes français ayant publié une autobiographie (« complète » ou « incomplète ») avant l'âge de quarante ans, il est particulièrement significatif de trouver parmi eux huit des dix plus jeunes alpinistes du corpus, nés entre 1941 et 1968[32] et pratiquant entre les années 1960 et aujourd'hui : Yannick Seigneur, Nicolas Jaeger, Jean-Marc Boivin, Jean-Marie Choffat, Catherine Destivelle, Benoît Chamoux, Jean-Christophe Lafaille, et Lionel Daudet. On les distingue dans la figure 16. Tous sont, à l'exception peut-être de Jean-Marie Choffat, de véritables stars de l'alpinisme français, également présents dans des films, auteurs de récits, etc. L'augmentation du nombre d'autobiographies précoces au cours des dernières générations permet sans doute d'expliquer en partie l'augmentation du nombre total de publications sur ces mêmes décennies. En effet, publier jeune, c'est se prémunir du risque de mourir en montagne avant d'avoir publié. Parmi les huit auteurs précoces d'après-guerre, quatre sont morts en montagne avant 40 ans (Jaeger, Chamoux, Boivin, Lafaille).

Côté anglais, la rupture générationnelle est moins nette. On compte 18 alpinistes ayant publié leur autobiographie avant 40 ans. Parmi eux, fait notable, deux sont nés avant 1890 et sont des pratiquants de l'entre-deux-guerres (Arnold Lunn et George Finch sont nés tous deux en 1888). Cependant, la majorité d'entre eux (14) pratique après la Seconde Guerre mondiale. On trouve parmi eux les plus grands noms de l'alpinisme[33] (Joe Brown, Don Whillans, Chris Bonington, Dougal Haston, Mick Fowler, Andy Cave), mais également des alpinistes de moindre renommée, certains connus surtout pour une grande ascension (Charles Evans, Joe Simpson). Il s'agit, là encore, d'alpinistes professionnels ou devenus professionnels.

Hugo Juskowiak et William Nuytens, évoquant le caractère avant tout commercial des autobiographies de footballeurs, expliquent qu'une autobiographie peut avoir pour fonction de valoriser une image médiatique ou au contraire de la corriger. De telles fonctions ne sont pas absentes des autobiographies « précoces » les plus récentes. Un alpiniste comme Benoît Chamoux (1961-1995), qui publie une autobiographie à l'âge de 27 ans, se situe assez clairement dans une entreprise de promotion médiatique. Son récit, consacré à sa carrière d'himalayiste, se clôt par le détail de ses

---

d'autobiographies « tardives ». En revanche, on observe bien que les autobiographies sont publiées par des individus de plus en plus jeunes (le bas du nuage de points).

[31] Sébastien BUISINE, « Réflexions méthodologiques autour d'un corpus d'autobiographies », *op. cit.*, partie intitulée « Les conditions de production au cœur du travail réflexif ».

[32] On y trouve également Micheline Morin (1900-1972), qui publie *Encordées* en 1936 à l'âge de 36 ans, et qui constitue le cas atypique de ce groupe.

[33] À l'exception notable de Doug Scott (né en 1941), qui a publié une autobiographie « incomplète » en 1992 et une autobiographie « complète » en 2016, à l'âge de 75 ans.

nouveaux projets, rendus possibles par un sponsor qu'il remercie en début d'ouvrage. Côté anglais, c'est sans doute Chris Bonington (né en 1934) qui incarne le plus la figure de l'alpiniste médiatisé, ce qui lui vaut d'ailleurs d'être critiqué par ses pairs. Il publie sa première autobiographie à 32 ans, prélude à deux autres volumes, pour un total de près de 700 pages de récit de vie.

Finalement, tant les modalités d'apparition de l'autobiographie que les différentes fonctions (stratégie de notoriété ou au contraire discours désintéressé) qu'elle peut revêtir doivent être mises en relation avec ses conditions sociales d'énonciation. En ce sens, il est important de garder à l'esprit qu'une autobiographie d'alpiniste ne revêt pas la même signification et ne possède pas les mêmes enjeux, qu'elle soit écrite dans les années 1920 ou dans les années 1980, par un bourgeois amateur ou par un alpiniste professionnel, à un âge avancé ou à un âge précoce. Il est donc fondamental de restituer, autant que possible, les cadres d'énonciation de ces textes pour mieux en comprendre la fonction et pour les appréhender pour ce qu'ils sont.

## 2.2. Les conditions sociales individuelles de possibilité d'un discours autobiographique

« L'écriture de l'autobiographie dépend de la trajectoire biographique de l'autobiographe et de l'habitus qui lui correspond[34] ». À la lumière de cette affirmation de Gérard Mauger, on peut s'interroger sur ce qui confère à l'alpiniste le surcroit de légitimité par rapport aux autres qui le fait se sentir autorisé à écrire sur soi. De quelle légitimité s'agit-il ? Est-elle sociale, sportive, littéraire ? Au terme de quel type de trajectoire apparaît-elle ?

Du côté de la trajectoire, l'écriture est légitimée par une carrière sportive exceptionnelle, exemplaire, « digne d'intérêt ». La justification de l'entreprise autobiographique à l'aune de la transformation ou conversion de soi au cours de la vie[35] est d'ailleurs implicitement présente dans les textes, où on trouve de nombreux indices de cette transformation. En premier lieu, on y voit une prise de distance avec soi-même plus jeune, débutant, ignorant de la montagne, ne possédant pas les codes, faisant des erreurs, à l'opposé du grand alpiniste que l'on est devenu. La dimension d'exemplarité inhérente à la démarche autobiographique sportive explique d'ailleurs la quasi-absence de récits d'alpinistes ordinaires[36].

Du côté des « propriétés sociales au principe de l'habitus » (pour reprendre les termes utilisés par Gérard Mauger), on remarque parmi les auteurs d'autobiographies une forte proportion d'hommes (55 alpinistes, soit 89% des écrivains), blancs (100%), de milieux sociaux favorisés (environ 54 % au Royaume-Uni, 36% en France[37]). Ces chiffres sont peu surprenants au regard de la composition de l'élite alpinistique (telle que nous l'avons reconstituée) d'une part[38], et des compétences et dispositions qui président à l'entreprise autobiographique de l'autre. En effet, le fait d'être un grand alpiniste ayant écrit son autobiographie suppose que soient remplies deux conditions : avoir accompli des exploits permettant de faire partie de l'élite de l'alpinisme, et pos-

[34] Gérard MAUGER, « Les autobiographies littéraires », *op. cit.*, p. 39.
[35] Claude POLIAK, « Manières profanes de « parler de soi » », *Genèses*, 2002, vol. 47, n° 2, pp. 4-20, p. 9.
[36] Les mémoires, très rares, d'alpinistes ordinaires, n'ont pas été inclus dans le corpus.
[37] Si nous rajoutons à ces individus ceux issus des classes moyennes, on obtient 72% au Royaume-Uni et 44% en France. Le cas de la France est particulier, car 44% des auteurs d'autobiographies sont des guides, eux-mêmes issus de milieux sociaux très divers.
[38] Sur la période allant des années 1920 à nos jours, à partir de notre reconstitution de l'élite, on compte environ 40% d'alpinistes français et 60% d'alpinistes britanniques issus des classes supérieures.

séder les compétences littéraires et les dispositions sociales nécessaires pour se sentir autorisé à écrire et publier un récit de vie[39]. Du fait des phénomènes d'auto-sélection de nature sociale ou sexuée[40], la seule légitimité alpinistique ne suffit pas.

On observe la conjonction de ces deux effets chez les femmes alpinistes auteures d'autobiographies. Leur sous-représentation dans le corpus reflète leur place dominée dans l'alpinisme, toute période confondue : pour être implicitement acceptées comme faisant partie de l'élite, il faut qu'elles témoignent d'un niveau sportif d'exception, c'est-à-dire qu'elles soient non seulement meilleures que les autres femmes mais bel et bien l'égale des meilleurs hommes. Ceci expliquerait peut-être le fait qu'on ne trouve aucune femme issue de milieu populaire parmi les auteures d'autobiographies, ces dernières possédant en quelque sorte un double déficit de légitimité, social et sexuel. Parmi les hommes issus de milieux populaires et appartenant à l'élite alpinistique, c'est surtout un déficit de légitimité littéraire qui peut venir entraver un éventuel projet autobiographique (ou, surtout, expliquer l'absence d'un tel projet)[41]. De ce point de vue, si les alpinistes-auteurs d'origines populaires ne sont pas sous-représentés – voire, dans le cas français, sont surreprésentés – par rapport à leur proportion dans l'élite telle que nous l'avons reconstituée, c'est aussi parce que leur trajectoire sportive ascendante se double souvent d'une acculturation littéraire, souvent causée par la lecture de récits d'alpinisme, qui peut jouer comme une entrée dans la lecture en général. L'acculturation des alpinistes des classes populaires, peut également avoir lieu par les contacts avec les autres alpinistes et, pour les guides, avec leurs clients de milieux favorisés[42]. C'est également parce qu'on a choisi d'inclure dans notre corpus les quatre autobiographies écrites avec l'aide d'un co-auteur, qui sont toutes celles d'alpinistes issus de milieux populaires et n'ayant pas entrepris d'études secondaires : Don Whillans (1933-1985) et Robert Flematti (1942-) ont arrêté l'école à 14 ans (le second sans certificat d'étude) ; Pierre Leroux (1921-2005) à 16 ans après une formation professionnelle. Quant à Benoit Chamoux (1961-1995), si on manque de données sur sa scolarité, on sait au moins qu'il n'a pas fait d'études supérieures.

Néanmoins, une variabilité historique doit être réintroduite, qui montre que les types de légitimité qui président à l'écriture autobiographique évoluent en même temps que le recrutement des alpinistes. Par exemple, alors que pendant la première moitié de la période étudiée, la totalité des écrivains fait partie de l'élite sociale et notamment intellectuelle (90% de ceux nés avant 1914), à partir de l'entre-deux-guerres et surtout de l'après-guerre (on considère ici les dates de pratique et non les dates de naissance), la proportion d'écrivains issus de milieux populaires augmente. En France, ces derniers finissent même par être surreprésentés parmi les alpinistes des années 1950 et 1960 français (ils sont huit sur douze auteurs, soit plus de 60%). Ceci est en partie à relier à la sportivisation croissante de l'activité et à la mise en avant de valeurs sportives et techniques dans

[39] Concernant l'écriture même d'un journal intime n'ayant pas vocation à être publié, ni même lu, Bernard Lahire souligne l'inégale distribution des compétences scripturales et de l'appétence à l'écriture de soi dans Bernard LAHIRE, « De la réflexivité dans la vie quotidienne : journal personnel, autobiographie et autres écritures de soi », *Sociologie et Sociétés*, 2008, vol. 40, n° 2, pp. 165-179.

[40] Claude POLIAK, « Manières profanes de « parler de soi » », *op. cit.*, p. 11 Daniel BERTAUX, « L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités », *op. cit.*, p. 215 Jean PENEFF, « Autobiographies de militants ouvriers », *op. cit.*, p. 56.

[41] Nicolas Mariot, dans son travail basé sur les témoignages d'intellectuels ayant pris part aux combats pendant la Première Guerre mondiale, montre que les témoignages publiés de soldats des classes populaires sont bien plus rares que ceux des membres des classes supérieures. Nicolas MARIOT, *Tous unis dans la tranchée?*, *op. cit.*, p. 396.

[42] Nous aborderons la question de l'acculturation des alpinistes de milieu populaire dans le chapitre 7.

la définition de l'alpinisme d'élite[43] qui permet, mais seulement dans une certaine mesure, sa démocratisation. C'est le même processus que l'on a invoqué précédemment pour expliquer l'apparition des autobiographies d'alpinistes. Dans un tel contexte, l'entreprise autobiographique ne vient sanctionner la carrière non plus seulement des membres de l'élite sportive et sociale, mais de plus en plus de l'élite sportive uniquement. Les femmes, en revanche, sont toujours aussi minoritaires parmi les auteurs d'autobiographies.

Quand bien même le recrutement social des auteurs d'autobiographies se diversifie, la langue et le style des textes permettent de distinguer les alpinistes en fonction de leurs compétences littéraires, et ainsi des milieux sociaux dont ils sont issus. La langue témoigne tout d'abord des origines sociales des alpinistes, et les changements généraux du niveau de langue des autobiographies sont à mettre en relation avec les évolutions plus globales de la population des alpinistes, différente dans les deux pays étudiés. Ainsi, au Royaume-Uni, après une longue période où la langue privilégiées dans les autobiographies appartient à un registre soutenu, caractérisé par de longues descriptions, une attention prêtée aux détails, l'emploi de nombreux qualificatifs et de phrases complexes, on remarque un changement à partir des années 1960 : les phrases se raccourcissent, les descriptions s'effacent au profit d'un langage centré sur l'action, les chapitres de réflexion sur l'alpinisme se font moins présents. La rhétorique dominante évolue aussi: le langage euphémisé des alpinistes victoriens, à l'opposé du grandiloquent et peu prolixe en détails corporels et prosaïques, qu'on retrouve encore, teinté d'héroïsme, chez les alpinistes anglais à l'époque des expéditions himalayennes de l'entre-deux-guerres, laisse place à des descriptions scabreuses, des membres gelés, des inconforts gastriques en expédition, et à une dramaturgie nouvelles autour des épisodes dangereux ou de survie (voir chapitre 9). Cette évolution est à replacer dans le cadre de la démocratisation sociale (certes toute relative : voir chapitre 7) qu'a connu l'alpinisme anglais à partir des années 1950. En effet, à cette ouverture sociale correspond une sportivisation accrue de l'alpinisme. Malgré tout, on trouve encore des auteurs comme Stephen Venables (élève de public school et étudiant à Oxford, président du prestigieux *Alpine Club* et écrivain de montagne prisé), aux ouvrages parsemés de références philosophiques et littéraires et exempts de détails morbides. En France, où les grands alpinistes, amateurs cultivés jusqu'aux années 1950, sont ensuite presque tous des guides, professionnels issus de milieux sociaux variés, on observe également une évolution stylistique, qui va de pair pour les générations les plus récentes avec la sportivisation de l'activité. Mais là encore des différences stylistiques sont observables, pour une même génération, en fonction des propriétés sociales des individus : un alpiniste comme Pierre Mazeaud, grand juriste et ministre, fait montre d'un jeu avec le langage qui témoigne d'une familiarité avec les codes littéraires (phrases sans verbes, retours fréquents à la ligne), à l'opposé du langage simple et quasi pédagogique de certains guides[44].

## 2.3. L'autobiographie au prisme de sa réception

La saisie des conditions de possibilité du discours autobiographique dans l'alpinisme passe égale-

[43] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950, op. cit.*

[44] Sur ce point on peut citer Christine Plasse-Bouteyre qui, étudiant les autobiographies de professeurs de la Sorbonne, oppose le récit didactique des boursiers au « bien écrire » des héritiers qu'elle étudie. Christine PLASSE BOUTEYRE, *Les écritures autobiographiques chez les professeurs de la Sorbonne 1880-1940, op. cit.*, p. 188.

ment par la prise en compte de ce qui vient « en dehors » de l'écriture. Ce sont, par exemple, les « prisme du lecteur supposé » ou « prisme des institutions de la vie littéraire » dont parlent respectivement Gérard Mauger et Alain Viala. En effet, si l'autobiographie d'alpinisme est devenue un genre relativement pérenne, c'est parce qu'elle est lue. « Tout auteur, quand il écrit, anticipe sur les effets que la lecture produira, et les profits (divers) qui peuvent en découler pour lui[45] ». Se pose alors la question de savoir qui sont les lecteurs, mais aussi en quoi les attentes de ces derniers seraient susceptibles d'influencer le contenu de l'autobiographie.

Lorsque la sociologie de la littérature s'empare de la question de la présentation médiatique de soi, c'est souvent la notion de « posture » qui est mobilisée. La posture renvoie « aux diverses images de soi que l'auteur d'un énoncé ou d'une série d'énoncés présente à ses interlocuteurs[46] ». Il s'agit bien d'une image que l'auteur souhaite donner de lui-même, en fonction, par exemple, des attentes de son lectorat considéré de manière large (lecteurs, critiques, journalistes, éditeurs, etc.). Jérôme Meizoz, l'un des principaux théoriciens du concept, écrit ainsi qu'une posture

> « n'est pas seulement une construction auctoriale, ni une pure émanation du texte, ni une simple inférence d'un lecteur. Elle relève d'un processus *interactif* : elle est co-construite, à la fois dans le texte et hors de lui, par l'écrivain, les divers médiateurs qui la donnent à lire (journalistes, critiques, biographes, etc.) et les publics. Image collective, elle commence chez l'éditeur avant même la publication, cette première mise en forme du discours. On la suivra dans toute la périphérie du texte, du péritexte (présentation du livre, notice biographique, photo) à l'épitexte (entretiens avec l'auteur, lettres à d'autres écrivains, journal littéraire). La posture se forge ainsi dans l'interaction de l'auteur avec les médiateurs et les publics, anticipant ou réagissant à leurs jugements[47].»

Bien qu'il ait pu s'agir d'une dimension à analyser, nous ne traitons pas de la posture en tant que telle des alpinistes dont nous étudions les autobiographies. En effet, l'étude d'une posture suppose d'être en mesure de mener des études de cas plus poussées que ce qu'il est possible de faire avec un corpus de plus de 70 textes. S'il est une notion que nous aurions pu mobiliser, c'est plutôt celle d'« ethos », qui renvoie à l'image uniquement discursive que construit l'auteur de lui-même dans ses textes[48] et, dans notre recherche, à la manière dont l'alpiniste se « situe » à l'intérieur de l'élite de l'alpinisme. Nous n'utiliserons pas ce terme par crainte d'une confusion avec un autre « ethos », celui en rapport avec l'éthique et « l'esprit » de l'alpinisme. Nous parlerons donc plus volontiers d'image de soi, de représentation de soi, ou de mise en scène de soi. Partant de l'idée que l'auteur s'attacherait à donner une image de lui-même conforme aux attentes de ses lecteurs, la question se pose alors de savoir, dans le cadre de la présente analyse des conditions de possibilité du discours autobiographique, à quels types de destinataires s'adresse l'alpiniste lorsqu'il écrit son autobiographie. Quelques indices du texte et du paratexte permettent de se faire une idée du lectorat visé.

---

[45] Gérard MAUGER, « Les autobiographies littéraires », *op. cit.*, p. 38.

[46] Alain VIALA, « Posture », *Dictionnaire Socius [en ligne]*.

[47] Jérôme MEIZOZ, « Ce que l'on fait dire au silence : posture, ethos, image d'auteur », *Argumentation et Analyse du Discours*, 2009, n° 3, paragraphe 5.

[48] L'ethos « concerne exclusivement, dans la tradition aristotélicienne, l'image de l'orateur produite *dans le discours*, pas l'image de sa personne réelle. L'ethos est en ce sens une construction discursive ».Anthony GLINOER et Denis SAINT-ARMAND, « Ethos », *Dictionnaire Socius [en ligne]*. Jérôme Meizoz précise, en référence aux travaux de Dominique Maingueneau sur l'ethos discursif : « Pour préciser au mieux l'extension des notions d'*ethos* et de posture, Maingueneau m'a suggéré ceci, qui reprend la terminologie de ses travaux : l'*ethos* désignerait l'image de l'inscripteur donnée dans un texte singulier et pouvant se limiter à celui-ci : l'*ethos* des *Châtiments* (1853) n'est pas celui de *L'art d'être grand-père* (1877). De son côté, la posture référerait à l'image de l'écrivain formée au cours d'une série d'œuvres signées de son nom ». Jérôme MEIZOZ, « Ce que l'on fait dire au silence », *op. cit,* paragraphe 14.

Il s'agit d'abord d'un public constitué de pairs, qui font parfois partie des protagonistes du récit, et dont l'écrivain sait qu'ils liront son ouvrage. Ce lectorat découle logiquement des caractéristiques mêmes de l'alpinisme, activité sans enregistrement et sans homologation des performances. Le récit rétrospectif étant, pendant longtemps, la seule manière de valider l'exploit dans la communauté alpinistique, voire de le faire exister, cette frange du lectorat visé garantit l'adéquation du récit aux faits : rendue publique sans anonymat, l'autobiographie écrite se doit de proposer une vision juste des faits pour être acceptée et son auteur reconnu par ses pairs. Ceci témoigne du fort enjeu de reconnaissance qu'il y a à écrire une autobiographie, et révèle la prégnance du motif de « justification[49] » ou encore « d'apologie[50] » dans ce type de discours.

Les maisons d'éditions qui publient ces ouvrages sont généralement spécialisées dans la montagne et l'aventure (la collection « L'aventure vécue » chez Flammarion et surtout les éditions Guérin en France ; les éditions *Bâton Wicks* et *Vertebrate Publishing* en Angleterre, parmi les principales). On peut supposer un lectorat plutôt composé d'initiés, alpinistes ou amateurs de montagne. Ceci nous est confirmé en entretien par un alpiniste anglais alors sur le point de publier son autobiographie. Celui-ci nous présente son lectorat comme composé « seulement d'alpinistes anglais », du moins « principalement de gens qui s'intéressent à l'alpinisme[51] ». Cependant, ces textes peuvent s'adresser à un public plus large, notamment pendant les périodes d'exploration de nouveaux massifs, caractérisées par un nombre plus élevé de publications, les exploits des alpinistes étant alors particulièrement médiatisés. Les précisions techniques pour les non-initiés apportées en marge de certains textes, tout comme les nombreuses rééditions de certains best-sellers, ou même l'existence d'éditions spéciales raccourcies (c'est le cas pour *Les conquérants de l'inutile* de Lionel Terray, par exemple) confirment l'existence de ce lectorat élargi. Ces éditions raccourcies et illustrées, ainsi que certaines autobiographies (par exemple Kirkus, 1941, *Let's go climbing,* Evans, 1955, *On climbing,* ou Rébuffat, 1964, *Un guide raconte*) sont d'ailleurs très clairement destinés aux jeunes garçons. L'alpinisme étant pourvoyeur de héros viriles, et l'autobiographie transmetteur de modèles[52] cela n'a rien d'étonnant. On peut donc supposer que le sexe des lecteurs correspond à celui de la population, essentiellement masculine, des alpinistes. D'ailleurs, lorsque les grands alpinistes font référence dans leurs récits à leurs lectures de jeunesse, il s'agit systématiquement des récits et autobiographies de leurs prédécesseurs masculins, alors que les ouvrages écrits par des femmes ne sont jamais cités (voir chapitre 10).

Un indice supplémentaire du lectorat visé nous est fourni par la présence fréquente de chapitres justificatifs de défense de l'alpinisme, souvent en fin d'ouvrage. Ces textes permettent d'imaginer un lectorat large, qui nécessite d'être convaincu du bien-fondé de cette activité dangereuse, mais également un lectorat de pairs en tant qu'ils participent aux débats éthiques qui animent la communauté des alpinistes, et permettent de se situer dans l'espace du sport : tel alpiniste va défendre une conception contemplative de l'alpinisme, tel autre justifier ses ascensions dangereuses en se distinguant des générations précédentes qualifiées de timorées, un autre encore dénoncer l'usage de l'oxygène en expédition en arguant d'une éthique de l'alpinisme, etc.

---

[49] Jean-Philippe BOUILLOUD, *Devenir sociologue*, Toulouse, Erès, 2009, p. 41.
[50] Philippe LEJEUNE, *Je est un autre*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 1980, p. 79.
[51] "Just the British climbing audience, really"; "mainly people who have some interest in climbing".
[52] Sylvia FAURE, « Le pouvoir de se raconter : autobiographies d'artistes de la danse », *op. cit.*, p. 219.

S'il est délicat de dresser un tableau fiable du lectorat de ces textes, c'est surtout parce que celui-ci évolue au fil du temps, et en fonction des pays et du type d'autobiographie. Le lectorat des autobiographies des bourgeois amateurs anglais de l'entre-deux-guerres, mêlant références littéraires et philosophiques au récit des différents épisodes de la vie d'alpiniste, n'est pas le même que celui des autobiographies plus commerciales des alpinistes professionnels français des années 1980, alpinistes que leurs lecteurs avaient pu voir à la télévision, dans des magazines, etc. Une caractéristique du lectorat, peut-être, reste identique : le fait qu'il s'agisse principalement (encore faudrait-il pouvoir le vérifier à l'aide d'une enquête plus poussée) de lecteurs masculins.

Finalement, il nous semble difficile d'inférer quoique ce soit de très précis quant à la mise en scène de soi de l'alpiniste à partir d'approximations concernant son lectorat, si ce n'est deux choses. La première, sur laquelle nous reviendrons à propos de la question de la sincérité et de « l'illusion référentielle », est qu'un lectorat (pour partie) constitué de pairs avertis et parfois présents dans les épisodes racontés, incite l'alpiniste à raconter une version juste, du moins plausible, des faits. La deuxième est que l'on peut supposer que les lecteurs profanes qui se tournent vers ce type de récit d'aventure vont y chercher des événements extraordinaires, hors du commun, vécus par un individu lui aussi hors du commun. Le fait que certaines autobiographies soient explicitement destinées à des jeunes garçons va dans le même sens : l'alpiniste y apparaît comme une sorte de modèle, d'idéal masculin. En cela, on pourra parler d'une mise en scène de soi de l'alpiniste comme individu exemplaire.

### 2.4. L'autobiographie comme discours exemplaire

Un retour sur chacun des cadres d'énonciation que nous avons évoqués permet de voir en quoi ces autobiographies d'alpinistes ne peuvent pas, finalement, être autre chose que des discours exemplaires.

Tout d'abord, nous avons montré qu'elles sont apparues à partir du moment où il est devenu possible et légitime de se penser principalement comme alpiniste « avant » les autres statuts et rôles sociaux, c'est-à-dire à partir du moment où il devient valorisant de consacrer sa vie à la conquête de sommets difficiles. Cette valorisation subjective du statut d'alpiniste est un premier élément qui permet de comprendre la dimension d'exemplarité des autobiographies. Nous avons ensuite montré que le discours autobiographique, socialement et sexuellement situé, sanctionnait une trajectoire sportive d'exception. Ceci en fait, là encore, un discours exemplaires. Enfin, ces textes sont lus par des lecteurs qui considèrent les alpinistes comme des modèles : de jeunes garçons en quête d'exemples masculins, des « petits » alpinistes regardant les exploits des « grands », des profanes à la recherche d'aventures extraordinaires.

Gérard Mauger désigne les autobiographies « d'en bas » comme des « entreprises de grandissement de soi », justifiées par l'exemplarité d'un parcours, par les connaissances acquises et par la transformation de soi opérée pendant ce parcours[53]. Nous pouvons dire la même chose des autobiographies d'alpinistes : il s'agit de récits exemplaires qui sont des entreprises de « grandissement » ou « d'héroïsation » de soi. Ce type d'entreprise – c'est ce que nous avons tenté de mon-

[53] Gérard MAUGER, « Les autobiographies littéraires », *op. cit.*, p. 39.

trer – s'inscrit dans des cadres ou prismes spécifiques (contexte historique, sportif, propriétés sociales et trajectoire sportive des alpinistes, lectorat, etc.).

De ce fait, l'autobiographie s'avère un matériau particulièrement approprié pour approcher l'excellence. Nous allons montrer à présent qu'elle donne accès à différents types d'information (des faits, des trajectoires, mais aussi des idéologies, des valeurs) qui permettent de cerner ce qu'est l'excellence en alpinisme.

## 3. Un mauvais matériau ou de mauvais usages ?

La plupart des autobiographies, lorsqu'elles sont utilisées comme matériau sociologique, sont des autobiographies orales, produites à partir d'entretiens biographiques réalisés par le sociologue, rédigées et analysées par lui. Celles-ci, bien que produites par le sociologue, ont fait l'objet de critiques cinglantes concernant, en particulier, leur propension à générer des illusions qui les rendraient impropres à un usage sociologique : une « illusion biographique » tout d'abord, mais également une « illusion référentielle ».

L'autobiographie littéraire, par rapport à l'autobiographie orale déjà beaucoup critiquée, souffre d'un déficit supplémentaire de légitimité dû à l'absence de contrôle du sociologue. En tant que matériau déjà là et déjà mis en forme, elle semble discréditée d'avance. Plus encore, elle serait susceptible de contaminer toute une recherche par sa seule présence aux côtés d'autres matériaux : « tout se passe comme si les autres techniques de recherche utilisées pour théoriser une énigme disparaissaient pour le lecteur critique : on devient un sociologue peu rigoureux utilisant un mauvais outil[54] ». Nous tenterons de montrer qu'une telle critique peut être dépassée. Le réel est toujours, considéré de manière rétrospective, un discours sur le réel, quelle que soit la manière dont les informations sont collectées.

La question qui se pose alors ne concerne pas la légitimité du matériau autobiographique, mais la manière précise dont on va l'interroger. Quel type d'information peut-on espérer obtenir d'une autobiographie littéraire, et à l'aide de quels outils ? L'erreur, ici, serait de supposer que n'importe quel matériau peut donner accès à n'importe quel type d'information. Au contraire, il faut interroger les usages possibles du matériau autobiographique, qui n'est pas un « mauvais matériau » en soi[55]. Nous pensons qu'il faut, à un moment, sortir des questions relatives à « l'illusion référentielle » et à « l'illusion biographiques », qui sont de fausses questions, et analyser l'autobiographie pour ce qu'elle est, c'est-à-dire *dans le même temps* un discours factuel, non dénué de véracité historique et un discours d'excellence et de vocation, c'est-à-dire une mise en scène de soi comme « grand alpiniste ».

---

[54] Hugo JUSKOWIAK et Williams NUYTENS, « Les usages et les valeurs des biographies de sportifs de haut niveau comme matériaux d'enquête », *Communication. Information médias théories pratiques*, 13 décembre 2013, Vol. 32/2, § 5.

[55] Comme l'écrivait Jean-Claude Passeron, « dès qu'il y a mise en œuvre d'une méthode biographique, et non pas seulement d'un art du clin d'œil ou de la caresse littéraires, autrement dit, dès qu'il y a choix raisonné des règles d'analyse permettant conjointement l'identification de « traits pertinents » de la description et le fonctionnement d'un protocole de traitement des données issu d'hypothèses portant sur la succession, la structure, le projet ou la mémoire biographiques, il me semble que tout est bon à prendre dans un échantillon de biographies ». Jean-Claude PASSERON, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *op. cit.*, p. 16.

### 3.1. La question de l'illusion référentielle

Il ne s'agit pas ici de nier le caractère discursif de l'autobiographie, récit reconstruit de la vie de l'auteur, relevant de logiques sociales, littéraires, et narratives. Cependant, nous pensons qu'il ne faudrait pas tomber dans la posture inverse, consistant à en déréaliser complètement le contenu en l'assimilant à de la pure fiction. Le fait qu'il s'agisse de récits, donc de discours, ne fait pas pour autant des autobiographies de pures représentations déconnectées d'une réalité concrète, et ne leur ôte pas leur dimension de témoignages factuels (tout comme les données obtenues via des entretiens semi-directifs ou des récits de vie ne sont pas considérées seulement comme des représentations). Il s'agit donc d'éviter toute confusion entre un matériau (un récit écrit, c'est-à-dire un type particulier de discours), et le type de données auquel il donne accès (témoignages, représentations, présentations de soi, etc.). Celui qui fait usage du matériau autobiographique se heurte habituellement à deux types de critiques récurrentes, qui reposent sur cette confusion, et auxquelles nous répondons ici.

La première, la plus courante, dénonce le risque de mensonge et de travestissement volontaire de la réalité de la part des auteurs. La critique littéraire, en la personne de Philippe Lejeune, auteur du *Pacte autobiographique*, a réponse à cette objection. Philippe Lejeune caractérise, entre autres, l'autobiographie par le fait qu'un « pacte » est supposé être passé entre l'auteur, qui s'engage implicitement à être sincère et authentique, et le lecteur. Ainsi, « la biographie et l'autobiographie sont des textes référentiels : exactement comme le discours scientifique ou historique, ils prétendent apporter une information sur une « réalité » extérieure au texte, et donc se soumettre à une épreuve de vérification[56] ». Cependant, pour ce qui nous intéresse ici, à savoir la viabilité de l'autobiographie dans la reconstitution de faits historiques, la notion littéraire de « pacte autobiographique » nous est d'une utilité réduite. Un tel « pacte » est une fiction méthodologique qui permet surtout d'arriver à une définition satisfaisante de l'autobiographie pour la critique littéraire. Plutôt que d'apprendre que l'autobiographie se différencie des autres genres littéraires par ce « pacte », il nous importe surtout de savoir ce qui pourrait en garantir son respect par l'auteur.

En réalité, l'idée d'un pacte ne s'avère pas dénuée de pertinence une fois confrontée à la réalité empirique. Il existe néanmoins une différence : dans les faits, il semblerait que le « pacte » ait lieu entre l'auteur et ses pairs, plutôt que – comme le stipule Lejeune – entre l'auteur et l'ensemble des lecteurs. Pour le dire autrement, c'est le regard de la communauté alpinistique qui vient garantir la fiabilité (au moins partiellement) des informations contenues dans l'autobiographie. L'enjeu est important : il en va de la réputation de l'auteur que les faits racontés soient confirmés par les autres alpinistes. La publicité de l'autobiographie met ainsi en jeu, comme dans le cas des autobiographies de sociologues étudiées par Jean-Philippe Bouilloud, la « reconnaissance [de l'auteur] par ceux qu'il reconnait[57] », et se doit de proposer une version publique des faits considérée comme exacte. Lors d'entretiens réalisés avec des alpinistes ayant écrit leur autobiographie, ces derniers évoquent la vérification entre pairs qui a lieu avant même que l'ouvrage ne soit publié et

[56] Philippe LEJEUNE, *Le pacte autobiographique*, *op. cit.*, p. 36.
[57] Jean-Philippe BOUILLOUD, *Devenir sociologue*, *op. cit.*, p. 60.

l'importance de la validation collective de leur version singulière des faits[58].

> « [Moi : Quand votre livre a été publié, est-ce que vos amis, ou des alpinistes, l'ont lu ?] Ouais, tous ceux qui étaient dedans, je leur ai envoyé chaque chapitre. Les seules personnes qui n'ont pas vérifié ou lu étaient celles que j'avais perdues de vue (…). [Moi : Pour qu'ils puissent vérifier si c'était vrai ?] Oui, pour voir si c'était vrai, authentique, absolument ! Et je voulais que ça le soit. Et d'ailleurs pour certains chapitres je les ai interrogés, pour savoir ce qu'ils avaient fait. Et avec ces notes, j'ai créé la structure. » [Alpiniste anglais, né en 1967, auteur d'une autobiographie]

> « Je veux dire, j'essaie d'être le plus honnête possible, vraiment. J'ai essayé de vérifier que je n'allais pas mettre en colère trop de gens, mais je vais me faire des ennemis, c'est sûr (…), à cause de ce que je raconte sur les expéditions. » [Alpiniste anglais, né en 1941, auteur d'une autobiographie][59]

Dans le cyclisme, Sébastien Buisine écrit que les pairs, « qu'ils soient coureurs, journalistes ou spectateurs, (…) peuvent attester de la fidélité du témoignage, juger de sa plausibilité ou, en cas de doute, le remettre en question et le confronter à d'autres sources ». À ce titre, une inexactitude dans le récit relevée par un lecteur « peut suffire à ébranler l'ensemble du témoignage ainsi que l'image de son auteur[60] », comme en témoigne le cas de Richard Virenque, dénoncé pour dopage après la publication d'une autobiographie où il niait toute implication personnelle.

La deuxième critique récurrente, dans le cas d'un genre littéraire relativement codifié comme l'autobiographie sportive, pose la question de l'existence de conventions littéraires propres au genre et qui viendraient faire écran entre le réel et le texte. Pourtant, toute similitude entre discours ne peut être d'emblée taxée de cliché. Si c'était le cas, aucun discours ne serait à l'abri de cette suspicion et rien n'empêcherait de dénoncer comme « conventions » les redondances observées au sein d'un corpus d'entretiens, celles-là mêmes qui sont considérées, en tant que signal de « saturation », comme « une garantie méthodologique de première instance[61] ». Textes ou discours recueillis lors d'entretiens revêtent sur ce point précis de l'illusion référentielle la même valeur épistémologique. On peut citer ici à l'appui les propos de Gérard Mauger, pour qui rien ne permet d'affirmer que « le discours privé [celui de l'entretien] soit "plus authentique", ni même nécessairement plus riche d'informations que le discours public [celui de l'autobiographie publiée][62] », et pour qui il est illusoire de penser saisir des « "pratiques authentiques", de "vraies opinions", ou une « "essence" des pratiques, des représentations, des opinions[63] ».

---

[58] Lors d'une discussion informelle avec un informateur bien placé dans les instances alpinistiques, celui-ci me confirme cette vérification par les pairs. Il me rappelle quelques « affaires » ayant éclaté au grand jour après des publications controversées, comme « l'affaire de l'Annapurna ». Selon lui, c'est justement parce que les ascensions se déroulent loin des médias, c'est-à-dire dans un cadre non standardisé et non contrôlé, que naissent parfois des tensions et des soupçons très forts, qui conduisent certains individus à partir enquêter sur les faits, et qui contraignent les alpinistes à une certaines honnêteté dans leurs récits.

[59] Nous traduisons les deux extraits d'entretiens.

[60] Sébastien BUISINE, « Réflexions méthodologiques autour d'un corpus d'autobiographies », *op. cit.*

[61] Jean-Pierre Olivier de SARDAN, *La rigueur du qualitatif : Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-La-Neuve, Academia, 2008, p. 88.

[62] C'est nous qui précisons entre crochets.

[63] Gérard MAUGER, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, 1991, vol. 6, n° 1, pp. 125-143, p. 129-131. Gérard Mauger, dans un autre article, avance l'idée que l'illusion référentielle « vaut pour tout texte », littéraire comme sociologique, au point qu'il devient difficile de distinguer le réel de ses représentations. Gérard MAUGER, « Les autobiographies littéraires », *op. cit.*, p. 34. On peut également citer la réponse de Bernard Lahire à Florence Bancaud concernant l'interprétation (comme des schèmes littéraires plutôt que comme des expériences vécues) de certains passages du journal de Kafka qui, sous l'effet de cette déréalisation, devient œuvre de fiction. « On donne alors l'impression, écrit Lahire, que la solitude ou le célibat n'ont pas constitué des problèmes existentiels tout à fait réels et pesants pour Kafka. En procédant de la sorte, Florence Bancaud procède comme un sociologue qui, écoutant les récits des malheurs d'enfance, de travail ou d'alcoolisme d'ouvriers bien réels, n'aurait pour autre souci que de pointer les liens entre ces récits et certains romans d'Émile Zola... Faisant comme si les éléments du langage n'étaient compréhensibles que dans un jeu de référence à d'autres éléments de langage antérieurement produits, on met à distance, en les esthétisant, les expériences auxquelles ils se ratta-

Nous pensons qu'il faut plutôt voir les similitudes entre les textes comme l'expression de quelque chose de collectif, de croyances et de représentations communes au sein du groupe des alpinistes, qui sous-tendent et justifient leurs actions. Ainsi, malgré leur style propre et les nombreuses similitudes factuelles ou d'opinion que l'on y trouve, les autobiographies d'alpinistes expriment des croyances et des expériences bien réelles que la dénomination comme convention ou topoï contribue à déréaliser. La relative cohérence entre les textes n'est donc pas à nos yeux uniquement une question d'imitation propre au sous-genre littéraire de l'autobiographie d'alpinisme. Par exemple, les nombreux parallèles entre conquête de la montagne et domination masculine que l'on trouve dans ces textes – la montage « vierge » qu'on « possède », la montagne comme « amante », ou « objet de désir » à « conquérir », etc. – témoignent de schèmes de pensée communs à une population presque exclusivement masculine, dont on peut retracer la genèse depuis les origines de l'alpinisme, et que l'on aurait tort d'assimiler à de pures conventions stylistiques. Certes, il peut s'agir de déclarations essentiellement discursives, indépendamment des manières réelles dont les alpinistes se comportent « sur le terrain ». D'une part, cela n'en fait pas pour autant des choses moins « réelles » ou moins fortes que les actes[64]. Comme l'écrit Bernard Lahire, il existe « des opinions, convictions ou croyances "de conversation", de "discours" ou de "déclaration" (ce qui ne signifie pas "de façade", car cela supposerait qu'existe une "vraie nature", cachée derrière un simple "vernis de surface") qui sont tout aussi "profondes" que les habitudes qui poussent à agir (…)[65] ». D'autre part, quand bien même les alpinistes, en écrivant de la sorte, se glisseraient dans des cadres stylistiques et rhétoriques prédéfinis, ce type de discours sur soi n'est pas produit de manière arbitraire : il correspond bien à une position sociale particulière et en cela exprime l'appartenance à un groupe[66]. Sans nécessairement que l'auteur en soit conscient, en se plaçant dans un cadre langagier spécifique, il se place aussi dans l'espace alpinistique aux côtés de ceux qui ont, avant lui, fait usage de cette rhétorique. C'est pourquoi nous parlerons de l'autobiographie comme d'un « discours collectif ».

Nous avons ici pris au sérieux la critique de l'illusion référentielle et tenté d'y répondre en montrant que les risques de déformation du réel étaient les mêmes que dans d'autres matériaux. Pourtant, une autre façon de répondre à cette critique serait de montrer son inadéquation par rapport à ce que l'on cherche à trouver dans les autobiographies. C'est ce que l'on va faire à partir de la critique portant sur « l'illusion biographique ».

### 3.2. Sortir de l'illusion biographique

L'illusion biographique nous parait constituer une critique plus sérieuse que l'illusion référentielle. D'une part, elle concerne plus spécifiquement notre matériau, alors que l'illusion référentielle

---

chent et qu'ils expriment d'une manière plus ou moins déformée ». Bernard LAHIRE, *Franz Kafka, éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 2010, p. 103.

[64] Sherry Ortner, dans un ouvrage d'anthropologie consacré à l'himalayisme et aux rapports entre alpinistes et Sherpas, développe l'idée de « jeux sérieux » (*serious games*) pour désigner le fait que l'expérience humaine n'est pas seulement un « discours » ou seulement un « acte », mais une interrelation inextricable d'actions et de représentations. Sherry ORTNER, *Life and death on Mt. Everest*, *op. cit.*, p. 24.

[65] Bernard LAHIRE, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan, Essais et recherches, 2002, p. 420.

[66] Alain Viala écrit que « le choix des sujets et des façons de les traiter apparaît ainsi comme, non pas un hasard ou une liberté pure de l'écrivain, mais bien comme une liberté relative, dont la marge de manœuvre équivaut à ce que le prisme du champ des prises de position possibles permet » (Viala, 1988, p. 69)

menace toute forme de témoignage. D'autre part, elle pose des questions plus fondamentales et plus complexes sur l'usage que l'on peut faire de l'autobiographie. L'illusion référentielle propose une alternative simple entre honnêteté et mensonge. Dans l'illusion biographique, plus que d'un mensonge sur ce qui se serait réellement déroulé (par exemple, dans le cas de Richard Virenque, affirmer que l'on ne s'est pas dopé alors que c'était le cas), c'est la question d'une reconstruction du passé, principalement inconsciente et non maitrisée qui se pose. Dans ce cadre, il ne s'agit pas tant de vérité et de mensonge que des modalités que prend la reconstruction de la trajectoire.

Ainsi Bourdieu, dénonçant avant tout les biais associés au matériau de type récit de vie, explique-t-il que l'illusion biographique, fruit d'une « inclination à se faire l'idéologue de sa propre vie », se traduit par une réorganisation rétrospective et cohérente des évènements de la vie, orientés vers une fin[67]. On cite souvent Pierre Bourdieu à propos de l'illusion biographique. Pourtant, avant lui, Daniel Bertaux avait pointé ce phénomène de lissage a posteriori d'une trajectoire biographique, propres aux récits de vie, qu'il nomme alors « idéologie biographique »[68]. C'est également oublier que Georges Gusdorf, en 1948, développait déjà longuement cette même idée. Le fait que l'autobiographie représente « une reconstitution beaucoup plus qu'une relation simplement fidèle de l'existence telle qu'elle fut vécue au jour le jour » lui paraissait alors constituer « le vice le plus grave de toutes les entreprises de mémoires ». « Le sujet lui-même, écrit-il, se voit du dehors, comme le héros de sa propre carrière. Nous avons affaire au personnage campé dans l'attitude qu'il s'est choisie, plutôt qu'à la personne avec ses détours, ses incertitudes et ses repentirs, telle qu'elle fut dans les circonstances réelles d'une vie qu'elle ne dominait pas toujours ». Et de conclure que « c'est un fait que les historiens, préoccupés pourtant de la seule signification extérieure, ne tiennent compte que fort prudemment des déclarations que peuvent faire les grands hommes parvenus à l'âge de la retraite[69] ».

---

[67] Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *op. cit.*, p. 69.

[68] Daniel Bertaux écrit : « On sait que faire le récit de sa vie ce n'est pas dévider une chronique des évènements vécus, mais s'efforcer de donner un sens au passé ». Daniel BERTAUX, « L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités », *op. cit.*, p. 213. Sur le même point, voir Daniel BERTAUX, *Le récit de vie*, *op. cit.*, p. 38‑40 et Daniel BERTAUX, *Histoires de vie –ou récits de pratiques ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie* [Rapport], Paris, 1976. Par ailleurs, dans le numéro d'Actes de la recherche en sciences sociales consacré à l'approche biographique, Michael Pollak souligne également le fait que les récits de vie « doivent être considérés comme des instruments de reconstruction de l'identité et pas seulement comme des récits factuels. Par définition reconstruction a posteriori, le récit de vie ordonne les événements qui ont jalonné une vie ; de plus, en racontant notre vie, nous essayons généralement d'établir une certaine cohérence au moyen de liens logiques entre des événements-clés (qui apparaissent alors sous une forme de plus en plus solidifiée ou stéréotypée) et une continuité par la mise en ordre chronologique. Tout se passe comme si cohérence et continuité étaient communément admises comme les signes distinctifs d'une identité assurée ». Michael POLLAK, « La gestion de l'indicible », *op. cit.*, p. 52. On peut également citer Luc Boltanski quelques années après : « Celui qui [se] livre [à l'écriture d'une autobiographie] doit opérer la sélection des actes pertinents, les évaluer d'abord séparément, par référence à des exigences morales intemporelles, mais aussi les juger pour leurs conséquences, puis les appréhender de façon séquentielle, les organiser en séries et, les rapportant les uns aux autres, les soumettre à un épreuve de cohérence, comme on le voit à merveille dans le cas des biographies politiques accidentées, ces « traversées du siècles ». Luc BOLTANSKI, *L'amour et la justice comme compétences : trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié, 1990, p. 129. Citons, enfin, parmi les sociologues ayant mis en garde contre la reconstruction biographique, Erving Goffman, qui parle « d'illusion rétrospective » (Erving GOFFMAN, *Asiles*, Paris, Minuit, 1968, p. 199.). Pour un point de vue d'historien sur ces questions, on peut se référer à Florence DESCAMPS, « Appliquer une critique des sources exigeante », *in L'historien, l'archiviste et le magnétophone : De la constitution de la source orale à son exploitation*, Vincennes, Institut de la gestion publique et du développement économique, Histoire économique et financière - XIXe-XXe, pp. 531‑555.

[69] Georges GUSDORF, *La Découverte de soi*, *op. cit.*, p. 34. Nous reproduisons ici la première partie de l'extrait in extenso : « Or, après coup, l'auteur des mémoires sait comment vont tourner les évènements qu'il raconte. Son travail comporte le vice de toute œuvre historique : c'est une reconstitution beaucoup plus qu'une relation simplement fidèle de l'existence telle qu'elle fut vécue au jour le jour, dans son incertitude persistante et dans sa nouveauté. D'emblée, le récit est orienté vers cet aboutissement, le dernier mot su par avance et qui projette son ombre sur le travail tout entier du narrateur. De là

Pareille reconstruction est inévitable. Elle est même indispensable au récit. Gérard Mauger précise qu'il serait tout aussi illusoire de penser qu'une vie vécue puisse être exempte de narration, et rappelle que le « moi » est déjà une institution biographique[70]. Faut-il en conclure au rejet du matériau autobiographique (et de tout discours rétrospectifs) ? Non, pour plusieurs raisons.

La première, dans la lignée de notre réponse à la critique de l'illusion référentielle, est que l'organisation rétrospective de la vie par l'auteur n'empêche pas que l'autobiographie puisse donner malgré tout à voir des épisodes factuels et bien réels, autant d'indices utiles au sociologue. Il ne s'agit donc pas de remettre en question ni l'existence d'une illusion biographique, ni l'apport de la réflexion bourdieusienne sur cette illusion, mais plutôt de montrer qu'on peut tirer des éléments pertinents d'une autobiographie littéraire *quand bien même* elle découlerait « du souci de donner sens, de rendre raison, de dégager une logique à la fois rétrospective et prospective, une consistance et une constance, en établissant des relations intelligibles, comme celle de l'effet à la cause efficiente ou finale, entre les états successifs, ainsi constitués en étapes d'un développement nécessaire[71] ».

La seconde tient une fois de plus à l'usage que l'on peut espérer faire d'un tel matériau. Le risque d'illusion biographique est bien là, mais seulement si l'on prête à l'autobiographie des vertus explicatives qu'elle n'a pas. Parmi celles-ci, le fait que l'autobiographie puisse donner accès au déroulement réel, objectif, neutre, et vrai, de l'existence. En un mot, la critique de l'illusion biographique vaut surtout si l'on considère le discours autobiographique comme une « preuve » de la réalité. Or, le propre du récit autobiographique est de « propose[r] et impose[r], avant tout traitement, un modèle d'interprétation[72] », et la forme prise par ce modèle, ainsi que l'ordre dans lequel les évènements y sont racontés, sont des éléments clés à analyser. Plutôt que s'en tenir uniquement à une perspective factuelle visant à comparer récit et réalité, l'intérêt de l'autobiographie réside également dans la reconstruction qu'elle opère, et dans ce que cette mise en forme particulière révèle. À cet égard, la réponse de Nathalie Heinich à la critique bourdieusienne de l'illusion biographique nous parait pertinente, lorsqu'elle écrit par exemple que « dans une perspective explicative et objectiviste, le récit biographique n'est qu'un outil, faute de mieux, pour atteindre la réalité à laquelle il réfère tout en la déformant ; alors que dans une perspective compréhensive (…), ce récit fait partie de la matière même de l'investigation : non pas seulement ce qui permet de comprendre, mais aussi ce qui doit être compris[73] ». Dans une optique proche de celle de Nathalie Heinich, un auteur comme Jean-Philippe Bouilloud considère l'autobiographie comme le lieu privilégié d'analyse d'une mise en sens biographique, retournant la critique de l'illusion biographique : « la nécessité que le récit "fasse sens" oblige à clore le texte sur lui-même, à le rendre cohérent ou autonome, à lui donner une logique ou un "ordre". Le récit de type autobiographique a donc un avantage indéniable face à d'autres outils, puisqu'il mobilise l'individu et exige

---

le caractère de stylisation des œuvres de ce genre. Et non seulement parce qu'elles constituent d'ordinaire un plaidoyer, conscient ou non, une apologie, mais déjà par l'inévitable et excessive cohérence qu'elles introduisent dans l'image qu'elles donnent de la vie personnelle ».

[70] Gérard MAUGER, « Les autobiographies littéraires », *op. cit.*, p. 35.

[71] Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *op. cit.*, p. 69.

[72] Jean-Claude PASSERON, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *op. cit.*, p. 11. : Jean-Claude Passeron en trouve deux (le « modèle génétique » et le « modèle essentialiste »)

[73] Nathalie HEINICH, « Pour en finir avec l' « illusion biographique » », *L'Homme*, 2010, vol. 195-196, n° 3, pp. 421-430, p. 425.

de lui ce que d'autres approches ne lui demandent pas. Dès lors l'enjeu n'est pas la "vérité" mais le "sens" (…) du récit, [ce] qu'il veut dire pour l'auteur[74] ». Ces approches ont l'intérêt d'attaquer l'autobiographie par ses singularités plutôt que par ses déficiences ses « illusions ».

Cependant, nous ne suivons pas totalement Heinich et Bouilloud dans leur quête exclusive du sens, et pensons que l'autobiographie donne également accès à des informations factuelles – propriétés sociales, éléments de contexte, descriptions d'épisodes particuliers – qui permettent d'inscrire le discours dans un cadre explicatif. Il est nécessaire d'aborder la question du sens, mais à condition d'envisager l'articulation entre le discours et les propriétés sociales de l'auteur, sa trajectoire, et son inscription dans l'espace sportif et littéraire. Il s'agit ainsi d'analyser les ressorts de la reconstruction autobiographique. Le sens du récit prend alors la forme d'un « discours[75] », ou d'une « posture[76] » discursive, que l'on peut saisir dans le cadre de cette articulation. Nous proposons ainsi de faire un usage à contre-emploi de l'illusion biographique, en la considérant en tant que reconstruction à analyser pour produire des connaissances sur l'ethos des alpinistes et sur leurs conceptions de l'excellence. Dans l'étude de l'excellence alpinistique, plus que de savoir si les discours sont « vrais », c'est l'image que l'individu donne de lui-même et la manière dont il réinterprète sa trajectoire, toujours mises en relation avec ses appartenances et propriétés sociales, qui importent. L'image que l'alpiniste a de lui, celle qu'il donne de lui, et celle qu'il cherche à donner de lui (en supposant qu'il cherche à « se faire une image »), tout cela nous dit quelque chose des modèles d'excellence valorisés. De la même façon que Jacques Defrance suggérait, à l'inverse d'une sociologie critique dévoilant la vérité cachée derrière les croyances indigènes, « de prendre au sérieux les discours de désintéressement et d'apolitisme des agents du champ sportif (…) en adoptant un point de vue d'anthropologue étudiant des croyances ou des visions du monde d'un groupe social », nous voulons considérer la reconstruction opérée dans l'autobiographie comme un objet sociologique qui nous dit des choses sur l'ethos, les croyances et les représentations des alpinistes, mais également sur le déroulement factuel de leurs trajectoires. À l'instar de Defrance, cela ne signifie pas pour autant qu'on les considère « comme des vérités premières (…) ni qu'on renonce à toute analyse critique du rôle des dominants[77] ».

### 3.3. Un type particulier de discours : ce que dit l'autobiographie

A quelles informations nous donne accès l'autobiographie ? Quelles sont ses spécificités par rapport à d'autres types de discours utilisés comme matériaux sociologiques ? Possède-t-elle

---

[74] Jean-Philippe BOUILLOUD, *Devenir sociologue*, *op. cit.*, p. 75.

[75] Christine PLASSE BOUTEYRE, *Les écritures autobiographiques chez les professeurs de la Sorbonne 1880-1940*, *op. cit.*

[76] Gérard MAUGER, « Les autobiographies littéraires », *op. cit.*

[77] Jacques DEFRANCE, « L'autonomisation du champ sportif. 1890-1970 », *op. cit.*, p. 23. C'est d'ailleurs l'approche générale que préconise Bourdieu, et qu'il évoque aussi à la fin de son article sur l'illusion biographique. L'argument de Bourdieu est plus subtil que ne le laisse paraitre la critique que lui oppose, par exemple, Nathalie Heinich (Jacques Defrance, de son côté, ne s'en prend pas à Bourdieu mais à la sociologie critique du sport en la personne de Jean-Marie Brohm). Il ne faudrait donc pas généraliser la pensée de Bourdieu à partir de sa dénonciation de l'illusion biographique. Ce que Bourdieu dénonce précisément, c'est « l'*artefact* socialement irréprochable qu'est l'histoire de vie » et l'idée fausse selon laquelle on pourrait « comprendre une vie comme une série unique et à soi suffisante d'événements successifs sans autre lien que l'association à un «sujet» » sans prendre la peine de réinscrire cette trajectoire dans un champ – « C'est dire qu'on ne peut comprendre une trajectoire (…) qu'à condition d'avoir préalablement construit les états successifs du champ dans lequel elle s'est déroulée ». Il faut, écrit-il, considérer l'histoire de vie en relation avec l'habitus de l'agent qui l'a produite – « Sans doute peut-on trouver dans l'habitus le principe actif, irréductible aux perceptions passives, de l'unification des pratiques et des représentations » – et avec le marché sur lequel elle est offerte. Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *op. cit.*, p. 70-72.

des fonctions spécifiques ? Quels sont les différents niveaux d'analyse que ce matériau permet ?

Il nous parait essentiel de prendre comme point d'entrée la dimension d'exemplarité de l'autobiographie. En effet, comme nous l'avons exposé précédemment, l'écriture de telles autobiographies est légitimée avant tout par une carrière sportive exceptionnelle et exemplaire. Il s'agit d'un discours d'excellence. L'exemplarité n'est pas propre aux autobiographies d'alpinistes[78], et repose en partie sur la publicité de l'autobiographie : il s'agit d'un texte publié, diffusé, écrit par un auteur singulier, identifiable, souvent connu des lecteurs. C'est là une différence essentielle entre l'autobiographie publiée et des récits de vie obtenus par entretiens (quand bien même ils sont recueillis auprès des mêmes individus), où l'anonymat peut venir, paradoxalement, contrarier l'expression d'un ethos ou d'une posture (entendus comme l'image que l'auteur voudrait donner de lui-même). Étant donné, par conséquent, qu'il s'agit d'un récit exemplaire produit par un individu tout aussi exemplaire, l'autobiographie revêt des fonctions particulières. Celles-ci sont le plus souvent implicites, et leur importance relative varie en fonction des récits.

La première fonction est de témoigner de la réalité de l'alpinisme d'une époque. L'alpiniste possède la légitimité à le faire en tant q*u'insider* et témoin privilégié ayant participé aux évènements marquants de son époque. C'est pourquoi, à un premier niveau d'analyse, on peut dire que l'autobiographie constitue une source d'information factuelle sur l'univers de l'alpinisme.

La seconde fonction est de raconter un parcours de vie hors du commun. Claude Poliak montre que l'entreprise autobiographique se fonde sur l'expérience d'une transformation ou conversion de soi au cours de la vie[79]. Les autobiographies d'alpinistes sont ainsi des récits de trajectoires exemplaires, voire de « vocation », dont il faut prendre en compte le fait qu'il s'agit toujours d'une relecture rétrospective. Il s'agira ainsi de considérer à la fois le récit factuel que l'alpiniste nous fait de sa trajectoire (en tant qu'il raconte des évènements s'étant bel et bien déroulés) et le registre utilisé pour faire ce récit (qu'il nous faudra objectiver).

La troisième fonction de l'autobiographie est de justifier sa place parmi ses pairs, aux côtés des « grands alpinistes » passés et contemporains. En publiant son autobiographie, l'alpiniste fait indirectement valoir son statut d'alpiniste exemplaire. Ces textes sont ainsi des discours de distinction et de justification, permettant de se situer dans un collectif.

### 3.3.1 *Un discours factuel par un témoin privilégié*

Rappelons une nouvelle fois que si l'autobiographie procède à une reconstruction de l'existence, le récit n'en est pas pour autant une fiction. « Une foule d'éléments objectifs et réels, des événements personnels ou collectifs, des situations concrètes qui ont marqué l'existence du témoin y sont présents[80] », note Florence Descamps à propos du récit de vie. L'autobiographie donne ainsi accès à un univers social[81], celui des alpinistes, circonscrit temporellement et géographiquement.

---

[78] Claude Poliak, « Manières profanes de « parler de soi » », *op. cit.*, p. 9‑11. Voir aussi Gérard Mauger, « Les autobiographies littéraires », *op. cit.*, p. 39.

[79] Claude Poliak, « Manières profanes de « parler de soi » », *op. cit.*, p. 9.

[80] Florence Descamps, « Appliquer une critique des sources exigeante », *in L'historien, l'archiviste et le magnétophone : De la constitution de la source orale à son exploitation*, Vincennes, Institut de la gestion publique et du développement économique, coll. « Histoire économique et financière - XIXe-XXe », pp. 531‑555, paragraphe 29.

[81] Ou encore un « monde social » ou un « microcosme social », pour Bertaux à propos du récit de vie. Daniel Bertaux, *Le récit de vie*, *op. cit.*, p. 19.

Elle fournit de nombreuses descriptions factuelles de cet univers, à différentes époques. Daniel Bertaux compare à ce propos le récit de vie à un périscope qui dévoilerait le monde tel qu'il est appréhendé par l'enquêté, à travers ses propres yeux. C'est d'ailleurs le seul intérêt de ce type de récit pour lui : « si les récits de vie (et, bien entendu, les autobiographies) nous intéressent, ce n'est pas comme histoires personnelles (ce dont nous n'avons que faire), mais dans la mesure où ces histoires "personnelles" ne sont que le prétexte à décrire un univers social méconnu[82] ».

Ainsi, en tout premier lieu, avant même que l'on ne s'intéresse au regard singulier que porte l'alpiniste sur son monde, l'autobiographie s'avère une source majeure d'informations factuelles sur l'alpinisme d'une époque, mais également sur les propriétés sociales des alpinistes, qui ne manquent pas d'y décrire, avec plus ou moins de détails intéressants pour le sociologue, leurs contemporains. Étudiées dans une perspective synchronique, les autobiographies donnent en outre accès à des discours contextualisés et permettent de faire jouer à plein les effets de génération. En comparant plusieurs autobiographies d'alpinistes des mêmes générations, on retrouve les mêmes protagonistes, les mêmes anecdotes, les mêmes épisodes de l'histoire de l'alpinisme.

Sur ce point – l'accès à des informations factuelles sur une époque et un univers social – récit de vie oral et récit de vie écrit sont similaires. On peut cependant faire l'hypothèse, à la lecture des textes, que la précision des informations contenues dans ces derniers est supérieure à ce qu'elle serait dans un entretien, l'écrivain pouvant se référer à ses « archives » personnelles (correspondance, revues d'alpinisme, journaux personnels, etc.) ou se documenter en vue d'apporter des informations fiables. Dresser un tableau le plus précis possible de l'alpinisme d'une époque apparaît d'ailleurs comme l'une des fonctions de ce type de récit, surtout lorsqu'il s'agit d'autobiographies écrites à un âge avancé, c'est-à-dire à une époque éloignée des faits racontés. On trouve parfois dans celles-ci des descriptions quasi ethnographiques du milieu de l'alpinisme, qui s'éloignent du récit de vie[83]. Ce degré de précision découle en partie du fait que l'autobiographie est un discours *écrit*. Le passage par l'écrit, pour Daniel Bertaux, est gage d'une réflexivité accrue : « Pour que le récit de vie puisse s'amorcer (…) [il faut] que l'on se prenne pour objet, que l'on se regarde à distance, que se forme une conscience réflexive qui travaille sur le souvenir. (…) Pour créer cette conscience réflexive, rien ne vaut l'acte d'écrire, et le dialogue intime qu'il met en route. (…) Or, à cet égard, l'entretien à deux ne peut remplacer l'effort d'écriture ; car il ne laisse pas à la conscience réflexive le temps de se former[84] ». Il s'agit là d'un point intéressant : l'effort de mémoire, voire de recherche, requis par l'écriture autobiographique, serait en fait le gage d'une précision supérieure à ce qu'elle n'est dans l'entretien.

Cet avantage en termes de qualité de l'information a son envers : par rapport au récit de vie oral idéal (c'est-à-dire « issu d'un long travail auprès d'une même personne[85] »), ce n'est pas le sociologue qui décide du type d'information qu'il va recueillir. L'autobiographie la plus détaillée peut

---

[82] Daniel BERTAUX, « L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités », *op. cit.*, p. 216. Dans le même texte, Bertaux donne l'exemple suivant : « si un ouvrier boulanger quitte son métier pour devenir CRS (…), il « sort du champ ». Seule la décision de quitter le métier est pertinente pour qui étudie la boulangerie ; pour le reste il s'agit d'un autre univers ». *Ibid.*, p. 211.

[83] Parmi celles-ci, nous pouvons citer celle de Dennis GRAY, *Rope Boy*, Londres, Gollancz, 1970, ou encore celle d'Andy Cave, idéale-typique en ce sens puisqu'elle est en partie issue d'une thèse en socio-linguistique sur la communauté minière de Royson. Andy CAVE, *Learning to breathe*, Londres, Hutchinson, 2005.

[84] Daniel BERTAUX, « L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités », *op. cit.*, p. 216.

[85] Daniel BERTAUX, *Le récit de vie*, *op. cit.*, p. 36.

parfois pêcher par son incomplétude lorsque l'alpiniste omet certains épisodes ou aspects importants aux yeux du sociologue.

### 3.3.2 *Du récit d'une trajectoire au récit d'une vocation : l'exemplarité d'un parcours*

L'autobiographie permet un deuxième niveau d'analyse : celui des trajectoires sociales et sportives des alpinistes. La plupart des récits (les autobiographies « complètes ») remontent jusqu'à l'enfance, avant même la découverte de l'alpinisme. On peut alors s'efforcer de reconstituer les différentes étapes et influences socialisatrices qui conduisent à devenir un grand alpiniste, avant d'envisager celles de la carrière proprement dite. L'étude des trajectoires représente, d'après Daniel Bertaux, un autre des objets centraux du récit de vie, à condition que ces trajectoires soient circonscrites à un univers social précis[86]. C'est également ce que souligne Jean-Claude Passeron lorsqu'il écrit que « les données de type biographique décrivent irremplaçablement, outre un riche ensemble de propriétés individuelles, *l'ordre* dans lequel ces propriétés sont advenues à l'individu et, à s'en tenir à la genèse empirique, l'ont constitué, définissant ainsi par leur forme d'organisation le champ de toute interrogation sur le sens de cet ordre[87] ».

Puisqu'ils donnent à voir des trajectoires, ces textes, une fois comparés, permettent de mettre au jour tout un ensemble d'étapes communes, récurrentes, constitutives de la carrière de l'alpiniste et même, avant cela, de sa socialisation à l'alpinisme. La comparaison des autobiographies entre elles est importante. En effet, les étapes de la carrière ne se dégagent pas d'elles-mêmes. « L'"ordre" [dans lequel se déroule la vie des individus] est une réalité *sui generis*, pour reprendre un terme cher à Durkheim, existant pour une part "hors de la conscience" des individus, et ne devenant visible que par l'opération méthodologique consistant à agréger et à fondre les expériences individuelles (par la construction de phases communes et le séquençage de la carrière), comme dans le cas de l'agrégation statistique », écrit Muriel Darmon, qui prône « l'agrégation qualitative » des carrières (de jeunes filles anorexiques, en ce qui la concerne) comme moyen d'objectivation[88]. Ainsi, c'est par la comparaison méthodique des récits autobiographiques qu'on peut se détacher du regard singulier pour atteindre une position surplombante rendant visibles des étapes de la trajectoire d'alpiniste. Cette position surplombante fait également apparaître certains déterminants sociaux que la lecture des autobiographies prises individuellement ne permet pas d'apercevoir. Le rôle (souvent négatif) de l'école par exemple (voir chapitre 10) sur l'orientation vers l'alpinisme, n'apparaissent que par la comparaison des trajectoires individuelles.

Il existe cependant une différence majeure entre le corpus de récits biographiques constitué par Muriel Darmon et le nôtre. Prenant pour objet les carrières d'anorexiques, c'est-à-dire des carrières non perçues comme telles[89] par les individus qui les vivent, Muriel Darmon n'est pas aux prises avec des « modèles » de carrières anorexiques déjà constituées dans les représentations des

---

[86] *Ibid.*, p. 22.
[87] Jean-Claude PASSERON, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *op. cit.*, p. 16.
[88] Muriel DARMON, « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, 2008, vol. 2, n° 82, pp. 149-167, p. 162.
[89] C'est-à-dire non perçues comme des « carrières » au sens courant du terme (généralement employé pour les carrières professionnelles ou sportives). Cela n'empêche pas les enquêtées de Muriel Darmon de livrer de véritables « autobiographies d'institution » (terme qu'elle reprend à Claude Pennetier et Bernard Pudal), construites par le passage par l'institution médicale. Muriel DARMON, *Devenir anorexique, une approche sociologique*, Paris, La Découverte, 2003, p. 55.

individus, ces derniers ne possédant pas de référent en la matière. D'autre part, Muriel Darmon reconstitue ces carrières à partir d'entretiens semi-directifs, et non à partir de récits biographiques écrits. La comparaison des discours des anorexiques est donc absolument nécessaire pour faire apparaître une esquisse de carrière, non visible à première vue, qui va se préciser au fur et à mesure de l'ajout de nouveaux cas. Il n'en va pas de même des carrières d'alpinistes, qui sont déjà, par le récit, visibles, mises en forme, et ordonnées. Quelle est alors la méthodologie à adopter ?

En premier lieu, la mise en forme autobiographique ne donne jamais à voir directement la trajectoire telle qu'elle est mise au jour par un long travail de comparaison. Les grandes étapes apparentes dans les autobiographies – par exemple telles qu'elles apparaissent dans la séquence des chapitres – tendent à occulter d'autres événements que l'écrivain ne singularise pas, dont il n'a pas nécessairement conscience de leurs places comme « marqueurs » [90] de la carrière, et qui ne deviennent visibles que par le travail de comparaison méthodique. La lecture de récits et romans d'alpinisme dans l'enfance et l'adolescence en est un. Évoqué par la plupart des alpinistes du corpus, ce type d'évènement n'est pas particulièrement souligné comme un moment clé par ces derniers. Les lectures effectuées sont souvent évoquées rapidement, incidemment, souvent en dehors des chapitres consacrés à l'enfance : ainsi Lionel Terray qui y fait référence lors du récit de son ascension du Cervin, pour expliquer qu'il connait déjà la montagne :

> « Combien de fois ne m'avait-on pas dit : "C'est la plus belle montagne des Alpes", la plus célèbre aussi tant ses flancs sont chargés d'histoires et de légendes. Petit garçon, combien de soirées avais-je passées à en rêver, penché sur les livres de Whymper et de Mummery. (…) Avec passion, je scrutais ces parois, cherchant à y reconnaitre les itinéraires dont j'avais vingt fois lu les récits[91]. »

C'est la comparaison des autobiographies qui nous permet de faire apparaître l'importance socialisatrice ces lectures. Il en va de même pour d'autres moments de la trajectoire d'alpiniste, qui ne sont pas présentés comme des « étapes » importantes. Ainsi, de la même façon que le travail sur soi des enquêtées de Muriel Darmon était dissimulé, dans leurs récits, derrière d'autres éléments plus visibles[92], tout le processus d'incorporation de compétences corporelles et techniques spécifiques à l'activité de l'alpiniste est à reconstituer, n'étant jamais au centre du propos. C'est donc en s'attachant à des détails ténus que l'on peut dévoiler ce travail d'incorporation corporel, conscient et inconscient, qui passe rarement par un entrainement rationnel mais plutôt par l'observation admirative des alpinistes plus expérimentés, des essais en solitaire pour les imiter ou pour tenter de reproduire ce qui a été lu dans des livres d'alpinisme, des erreurs quasi fatales dont le débutant tire des leçons salutaires, etc. Une comparaison des récits, même déjà mis en forme, fait donc apparaître un surcroit d'information[93].

---

[90] Pour reprendre un terme utilisé par Hugo Juskowiak et Williams Nuytens, évoquant là les « moments clés ne [devant] pas être ratés sous peine de se faire écarter à jamais d'une carrière professionnelle ». Hugo JUSKOWIAK et Williams NUYTENS, « Les usages et les valeurs des biographies de sportifs de haut niveau comme matériaux d'enquête », *op. cit,* paragraphe 15.

[91] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile, Des Alpes à l'Annapurna*, Paris, Gallimard, 1961, p. 185.

[92] « Lors des entretiens, si les enquêtées développaient parfois avec un grand luxe de détails le « comment ça a commencé » du début de « leur expérience avec l'anorexie », la suite des événements, jusqu'à l'hospitalisation, était fréquemment bien plus rapidement expédiée d'un « j'ai continué, continué, continué », ou encore d'un « ça a continué comme ça » (…).Pour mettre en lumière [tout le travail nécessaire au maintien de l'engagement dans la carrière anorexique], il a fallu en débusquer des traces dans les entretiens, que ce soit à d'autres moments de l'entretien, dans des formulations discrètes, ou encore dans des réponses à certaines questions précises ». Muriel DARMON, « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *op. cit.*, p. 158.

[93] Sur ce point, nous ne partageons pas les propos d'Hugo Juskowiak et Williams Nuytens lorsqu'ils écrivent que « le fait de multiplier les études de cas commercialisés ne semble pas protéger l'enquêteur : on ne parvient pas à en dégager des en-

En second lieu, la question se pose spécifiquement de la forme que prend cet ordonnancement et, plus généralement, de la manière dont est relue la trajectoire, en tant qu'elle nous dit quelque chose des alpinistes. La mise en forme autobiographique est bien un objet en soi. Une manière d'observer cette mise en forme consiste à analyser les sommaires des autobiographies. Ceux-ci donnent à voir une mise en ordre de la trajectoire sous forme de chapitres, qui correspondent généralement à ce que l'alpiniste perçoit comme étant des étapes ou des marqueurs importants de sa carrière. Les chapitres possédant généralement des titres explicites, on peut ainsi littéralement « visionner » celle-ci en regardant le sommaire de l'ouvrage. L'ordonnancement rétrospectif de la vie joue alors à plein[94]. Voici à titre d'illustration ce que donne une analyse rapide des sommaires des autobiographies des sept alpinistes français du corpus nés dans les années 1920 (Leroux, Terray, Rébuffat, Livanos, Paragot et Bérardini, Mazeaud) :

> Aux chapitres de découverte de la montagne (« *Les calanques de l'adolescence* » (Rébuffat), « *Découverte de la montagne* » (Terray), « *Du lycée aux Alpes* » (Livanos) ), succèdent ceux de la naissance de la vocation (« *Premières armes* » (Livanos), « *Premières conquêtes* » (Terray), « *Le premier grand sommet* » et « *Premières armes pour un guide* » (Rébuffat) ; « *Mes premiers essais sérieux ou le dialogue entretenu* » (Mazeaud) ; *Premier contact* (Paragot et Bérardini)). Viennent ensuite les grandes ascensions (« *La Face nord des Grandes Jorasses* » (Leroux) ; « *La face Nord de l'Eiger* » (titre présent chez Leroux et chez Terray) ; « *Les Grandes Jorasses et le Cervin : nous avons gagné !* » (Rébuffat), « *Aconcagua – Face sud. À l'assaut !* » (Paragot et Bérardini))…avec parfois des variations prouvant que l'auteur a conscience des codes de l'exercice autobiographique (« *Ni Dru ni Jorasses* » (Livanos)).

De manière générale, après quelques chapitres consacrés aux années d'enfance vient presque systématiquement une succession, plus ou moins longue, de chapitres consacrés à des ascensions (au rythme d'une ascension par chapitre), ce qui s'explique en partie par le fait que certaines autobiographies sont en réalité des compilations d'articles déjà publiés dans des revues alpines (et donc, logiquement, consacrés à des ascensions particulières). Une comparaison diachronique et synchronique des sommaires nous permet ainsi de voir le type d'ascension valorisées à une époque donnée. Par exemple, les chapitres consacrés à des expéditions sont de plus en plus présents (au fur et à mesure que ce type d'alpinisme devient la norme d'excellence), et apparaissent de plus en plus rapidement dans le récit (c'est-à-dire plus tôt dans la carrière).

Outre l'ordonnancement de la trajectoire qu'ils donnent à voir, les titres des chapitres rendent également perceptibles certains registres, certaines images ou tonalités particulièrement signifiants dans la présentation de soi. On y trouve par exemple des occurrences relatives à la liberté, à l'émancipation, au choix d'une activité hors norme (« Enfin vivre…» ; « Vagabond des cimes » ; « Ouvrir une voie » ; « The splendid season » ; « The start of the good years » ; « Flight » ; « Crossways »[95] ), à l'élévation et au grandissement de soi (« Au seuil de l'Olympe » ; « Peut-être

---

seignements à propos des structures collectives, de l'influence objective des acteurs de la formation, des processus de sélection des « meilleurs » footballeurs, des dispositions valorisées ou au contraire dévalorisées. De l'ensemble on retire, au mieux, une version homogène des parcours dans laquelle les éléments biographiques alimentent le fantasme ». Hugo JUSKOWIAK et Williams NUYTENS, « Les usages et les valeurs des biographies de sportifs de haut niveau comme matériaux d'enquête », *op. cit.*

[94] Comme l'écrit Pierre Bourdieu, « le récit (…) propose des évènements (…) qui tendent ou prétendent à s'organiser en séquences ordonnées selon des relations intelligibles ». Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *op. cit.*, p. 69.

[95] Les chapitres cités sont tirés respectivement de Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, Paris, Arthaud, 1971, p. 27. Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains : Au-delà du cancer*, Pontarlier, Le Belvédère, 2006, p. 101. Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 94. Gwen MOFFAT, *Space below my feet*, Londres, Hodder and Stoughton, 1961. Bill PEASCOD, *Journey after dawn*, Cumbria, Cicerone, 1985. Nick BULLOCK, *Echoes: One Climber's Hard Road to Freedom*, Sheffield, Vertebrate Publishing, 2012, p. 140. Dougal HASTON, *In High Places*, Londres, Cassel, 1972, p. 33.

parmi les grands » ; « Aux portes du septième degré » ; « Renaissance » ; « Out of the depth » ; « Into the light » ; « Parce que c'est un autre monde »[96]). On trouve également des images du destin qui lie irrémédiablement l'individu à l'alpinisme, ou au fait d'avoir été « choisi » par l'alpinisme (« On n'échappe pas à son destin » ; « Coup de foudre »[97]). Bien qu'en apparence contradictoires (l'alpinisme étant présenté tantôt comme un choix libre et tantôt comme un non-choix dicté par le destin), ces schèmes rhétoriques peuvent être réunis au sein d'un même registre : le registre vocationnel. L'individu donne l'impression d'avoir librement choisi l'activité pour laquelle il était « fait », activité qu'il vit de manière passionnée. Dans le corps des textes, ce rapport vocationnel à l'alpinisme est notamment visible dans les épisodes de « révélation » de la montagne[98]. Une ascension particulière (souvent la première), parfois la simple vision d'une montagne, sont ainsi présentées comme des déclencheurs d'une passion qui guidera le reste de l'existence. Voici un exemple de « révélation », pris chez Jean Coste (1904-1924) :

> « C'était la première fois qu'un vrai panorama de Montagne s'offrait à ma vue (…). Ce fut pour moi la Révélation (…) De ce jour date pour moi la volonté de faire de belles ascensions[99] ».

Face aux explications indigènes de la réussite alpinistique et face à la lecture subjective de sa carrière par l'alpiniste, sans qu'interfèrent les questions du sociologue, on a adopté une posture consistant à essayer de comprendre ces interprétations indigènes en les réinscrivant dans le jeu des influences qui les ont rendues possibles. Cette démarche était celle de Charles Suaud dans son travail sur les prêtres formés au petit séminaire, puis dans son enquête sur les prêtres-ouvriers. En introduction de la première, Charles Suaud écrit :

> « Cette étude devra à la fois mettre au jour le système des déterminants sociaux qui expliquent la production des vocations (comme l'origine sociale, le rang dans la fratrie ou encore les stratégies de reproduction sociale des différentes catégories de laïcs, etc.) et prendre en compte le fait de la croyance religieuse. Sans cela, on ne pourrait comprendre comment les conditions objectives peuvent engendrer un processus de conversion (…). Il n'en demeure pas moins que l'on ne parviendra pas à restituer l'effervescence religieuse qui pouvait les envahir ; mais tel n'est pas l'objectif de cette enquête. Il s'agira, par contre, de recueillir l'expérience vécue des séminaristes et des prêtres telle que ceux-ci l'expriment et de montrer comment ce système de représentations est une composante des conditions objectives de production de la vocation dans la mesure où elles désignent, tout en les niant, et le travail pédagogique par lequel la vocation a été imposée, et les conditions sociales qui ont rendu ce travail d'inculcation possible et efficace [100] ».

Dans la seconde enquête, Charles Suaud entend « partir des intentions subjectives des prêtres-ouvriers mais sans se contenter de faire comme si ce sens vécu épuisait la signification et les enjeux des engagements pris (…). Sans diluer les volontés individuelles dans un système explicatif clos, [l'analyse] vise à les rapporter à un ensemble de réalités plus large, plus global, pour faire

---

[96] Les chapitres cités sont tirés respectivement de Robert TÉZENAS DU MONTCEL, *Ce monde qui n'est pas le nôtre*, Paris, Gallimard, 1965, p. 17. Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 81. Georges LIVANOS, *Au-delà de la verticale*, Paris, Arthaud, 1958, p. 153. W. H. MURRAY, *The Evidence of Things Not Seen: A Mountaineer's Tale*, Londres, Bâton Wicks, 2002, p. 42. Bill PEASCOD, *Journey after dawn*, *op. cit.*, p. 70. ; Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 122. Jean-Christophe LAFAILLE et Benoit HEIMERMANN, *Prisonnier de l'Annapurna*, Chamonix, Guérin, 2003.

[97] Les chapitres cités sont tirés respectivement de Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, Paris, Arthaud, 2005, p. 83. Bernard PIERRE, *Mes galons d'alpiniste*, Hachette, 1964, p. 283.

[98] Dans un autre domaine, le « groupe µ », à partir des biographies de Paris-Match, montre que celles-ci contiennent souvent un épisode de révélation d'une « vocation » enfouie qui répond au schéma suivant : « le personnage végétait, quelconque en apparence. Une intervention, toujours fulgurante, d'aspect plus ou moins magique, le lance sur la voie royale de l'accomplissement, en le révélant à lui-même ». DUBOIS, JACQUES, EDELINE, FRANCIS, KINKENBERG, JEAN-MARIE, PIRE, FRANÇOIS et TRINON, HADELIN, « Les biographies de Paris-Match », *Communications*, 1970, vol. 16, pp. 110‑124, p. 116.

[99] Jean COSTE, *Mes quatre premières années de montagne*, Paris, Ficker, 1927, p. 4.

[100] Charles SUAUD, *La vocation*, Paris, Éditions de Minuit, Le Sens commun, 1978, p. 10.

apparaître comment ces intuitions et ces intentions d'être prêtre autrement ont pu se réaliser[101] ». Dans le cas de l'alpinisme, à l'inverse de pratiques sportives plus institutionnalisées et standardisées (ou de domaines comme la prêtrise, où l'encadrement institutionnel est fort), la relative absence d'institutions de prise en charge de l'individu (centres de formation, instances de détection, etc.), c'est-à-dire la faible institutionnalisation des carrières[102], conduit à porter l'attention vers des influences et des institutions non alpinistiques (familiales, médiatiques, scolaires, religieuses) et dont l'action en termes d'inculcation de compétences directement liées à l'alpinisme est faible. Cette faible institutionnalisation des trajectoires, qui accentue encore plus la méconnaissance des déterminismes en jeu, explique sans doute pourquoi, dans la présentation de soi et de leurs trajectoires que font les alpinistes, « l'effet vocation » joue à plein.

L'analyse en deux temps, ou plutôt le double mouvement conjoint (réinscription des discours et des croyances dans un contexte explicatif d'une part, mise au jour de déterminants sociaux de l'autre), que préconise Charles Suaud, est particulièrement pertinent pour l'analyse des trajectoires alpinistiques effectuée à partir du matériau autobiographique. Reprenons l'exemple de la « révélation » décrite par les alpinistes, c'est-à-dire du regard enchanté qu'ils portent sur leurs débuts, pour y voir comment se conjuguent ces deux versants de l'analyse. D'un côté, on peut certes affirmer que ces épisodes marquants sont une reconstruction informée par le présent et l'habitus, comme le postule Pierre Bourdieu[103]. Plus précisément, dans l'optique qui est la nôtre, il s'agira de réinscrire le sens de ces épisodes de « révélation » dans des appartenances spécifiques, dans un contexte historique, social et sportif particulier, dans une trajectoire socialisatrice, dans une carrière d'alpiniste, en un mot dans des cadres qui structurent le regard rétrospectif porté sur la vie. Gérard Mauger interprète les autobiographies de transfuges de classe comme des « entreprises de grandissement de soi » mettant notamment en avant la singularité de l'expérience de transformation de soi qu'ont connue ces individus[104]. On pourrait, dans une perspective similaire, essayer de qualifier la vision de l'existence implicitement développée dans les autobiographies d'alpinistes, en regardant ce qui préside à l'apparition d'une lecture vocationnelle de la trajectoire. D'un autre côté, on peut se demander ce qui permet d'affirmer que ces individus, de par leurs conditions de socialisation et leurs appartenances sociales, n'étaient pas également prédisposés à accueillir, à un moment particulier[105], ce type d'expérience sur le mode de la révélation. On remarque par exemple que les alpinistes en devenir sont souvent, avant même leur premier sommet, déjà immergés dans l'activité par le biais de la lecture de récits d'alpinisme ou d'exploration, que leurs héros d'enfance sont des aventuriers ou des explorateurs, ou encore qu'ils témoignent très jeunes d'une appétence particulière pour les jeux dangereux. On ne peut pas nier que ces différents éléments puissent être le fruit d'une reconstruction biographique : si l'auteur choisit de les raconter

---

[101] Charles SUAUD et Nathalie VIET-DEPAULE, *Prêtres et ouvriers*, *op. cit.*, p. 79.

[102] La manière dont Jean-Claude Passeron définit le concept de carrière, comme « une succession d'actions, réactives, défensives, tactiques, anticipatrices, etc., que [l'individu] a choisies en son nom personnel pour gérer ses rapports avec le pouvoir contraignant d'un appareil qui lui a imposé anonymement la gradation prédéterminée des sanctions ou des récompenses correspondant à ses réponses (ou à ses abstentions) choisies », n'est pas tout à fait pertinent pour la carrière alpinistique. Jean-Claude PASSERON, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *op. cit.*, p. 20.

[103] Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *op. cit.*, p. 70.

[104] Gérard MAUGER, « Les autobiographies littéraires », *op. cit.*, p. 39.

[105] En témoigne le fait que certains alpinistes racontent avoir d'abord été indifférents à la montagne, lors de leurs premières excursions, avant de ressentir, à une occasion particulière, les symptômes de la « révélation ». On pourrait interpréter l'indifférence première comme la marque d'une socialisation inachevée.

(plutôt que d'autres épisodes laissés sous silence), c'est parce qu'il est devenu un « grand alpiniste » et que c'est depuis cette position qu'il porte un regard rétrospectif sur ce qui l'a conduit à devenir ce « grand alpiniste ». Néanmoins, on ne peut pas non plus nier le fait que tous ces éléments participent d'une socialisation sportive, ou « aventurière », enfantine et adolescente qui favorise le développement d'un rapport passionné à l'alpinisme, tout comme l'encadrement institutionnel dans les centres de formation à la danse contemporaine[106] ou au football « transforme la vie des apprentis et tend à les faire adhérer sur le modèle de la vocation[107] ». Aucune de ces deux analyses n'étant plus « vraie » ou pertinente que l'autre, nous tenterons de toujours considérer ces deux aspects du problème comme étant indissociablement liés et, comme l'écrit Jean-Claude Passeron, se renforçant mutuellement[108]. Récit factuel d'une trajectoire, l'autobiographie n'en demeure pas moins une reconstruction de celle-ci à l'aune de croyances et de représentations incorporées au cours de cette trajectoire. Nous reviendrons sur ces questions dans la quatrième partie de la thèse, consacrée aux trajectoires des alpinistes.

### 3.3.3 *Un discours collectif : justifier sa place auprès des « grands »*

Corollaire à l'exemplarité, la reconnaissance comme « grand alpiniste » est centrale dans le processus d'écriture. L'écriture d'une autobiographie permet de justifier sa place au côté des « grands », de se situer, en quelque sorte, dans une lignée des alpinistes illustres ayant publiés leurs exploits. Lorsqu'on lit une autobiographie, on doit également, en plus des niveaux de lecture précédemment cités, y voir un discours d'affiliation à un collectif.

L'autobiographie, en particulier lorsqu'elle est spécialisée comme dans le cas des autobiographies centrées sur l'alpinisme, s'inscrit dans une histoire collective. En tant qu'alpiniste, l'auteur apporte sa pierre à un édifice qui dépasse le simple souvenir de sa vie d'alpiniste singulier. Il s'agit donc à la fois d'un récit individuel et d'un récit collectif, le premier s'inscrivant dans le second. À ce niveau d'analyse, la recherche d'une « vérité » des faits racontés est encore une fois une mauvaise question, car ce n'est pas tant la véracité des faits qui importe que le fait que leur sélection et leur interprétation remplissent une fonction d'affiliation au groupe. C'est ce qu'écrit Bernard Lahire à propos des discours tenus par des professeurs des écoles, des discours qui renvoient plus à des pratiques identitaires qu'à des pratiques professionnelles réelles. Comme les alpinistes, les enseignants ont cela de particulier qu'ils forment un groupe (et même un corps) plus ou moins soudé (et, à la différence des alpinistes, plus ou moins mobilisé).

> « [Les] discours tenus sur le métier (…) servent en fait davantage à créer et à maintenir l'illusion de communauté ou d'identité collective (parfois générationnelle) qu'à orienter effectivement les pratiques (…). Les prendre au mot, les prendre pour ce qu'ils prétendent être (et dire) au premier abord, c'est

[106] Pierre-Emmanuel SORIGNET, *Danser, enquête dans les coulisses d'une vocation*, Paris, La Découverte, 2010, p. 28.

[107] Julien BERTRAND, « La vocation au croisement des espaces de socialisation », *Sociétés contemporaines*, 2011, vol. 82, n° 2, pp. 85-106, p. 88. La différence majeure entre les techniques d'enquête mises en œuvre dans les travaux consacrés aux socialisations sportives et l'usage de l'autobiographie réside sans doute dans la difficulté, à partir de l'autobiographie, à saisir des processus d'incorporation (au sens d'apprentissage « par corps ») rendus plus visibles par de longs entretiens ou par des observations.

[108] « Quels rapports les structures sociales qui modèlent la singularité d'un parcours individuel entretiennent-elles avec l'impression d'un ordre choisi ou subi, ressentie comme évidence psychologique par tout individu narrateur dans le récit de sa propre biographie ? Et la signification intime donnée par chaque individu à l'ordre de sa vie n'est-elle pas à son tour tributaire des représentations de la destinée – fatalisme, hasard, justice immanente, loi du « guignon », héroïsme de la volonté, « vocation » – qui doivent leur efficacité et leur implantation à des cultures de groupe, de société ou de classe ? » Jean-Claude PASSERON, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *op. cit.*, p. 17.

> manquer leur véritable contexte de pertinence et, du même coup, leur véritable fonction. En pareil cas, constater une différence ou une contradiction entre les discours et les pratiques, c'est pointer en définitive l'existence d'une double réalité non consciente chez les acteurs : les discours qu'ils tiennent et qui sont censés prendre pour objet les pratiques de métier (manières de faire professionnelles) renvoient en fait à de tout autres pratiques (identitaires)[109] ».

On peut, sous certaines conditions, parler d'identité collective à leur propos[110]. Les autobiographies, en ce sens, en plus d'être le support de descriptions factuelles, reflètent des croyances et des cadres discursifs collectifs, institutionnels au sens durkheimien du terme (c'est-à-dire comme ensemble de « croyances et de modes de conduite institués par la collectivité[111] »). À la différence de discours recueillis lors d'entretiens, où l'on peut essayer d'orienter les individus vers le récit de leurs pratiques (en leur posant des questions, par exemple, sur le versant moins institutionnalisé et moins visible de leurs pratiques professionnelles), l'autobiographie donne surtout accès au versant « identitaire » des pratiques. Il faut donc garder à l'esprit que les épisodes décrits peuvent être non pas tels qu'ils se déroulent au quotidien mais tels qu'ils sont sensés se dérouler. On voit bien qu'on se situe ici dans un cadre de compréhension autre que le simple rapport à la vérité des faits, de la même façon que Paul Veyne écrivait à propos des historiens grecs, qui ne citaient pas leurs sources parce qu'ils se considéraient comme des autorités dans leur domaine, que « lorsqu'un texte est une vulgate, il est tentant de confondre ce que son auteur a matériellement écrit et ce qu'il a dû écrire pour être digne de lui-même[112] ». Quels sont alors les procédés discursifs (explicitement ou implicitement) mis en œuvre par l'alpiniste pour être « digne de lui-même » et pour se rendre digne du groupe auquel il s'identifie ?

Un premier procédé d'affiliation au collectif consiste à se distinguer de ceux qui n'en font pas partie. Cette distinction passe, avant toutes choses, par le simple fait d'écrire. Nous avons évoqué plus haut la quasi-absence d'autobiographies d'alpinistes ordinaires. L'alpiniste qui écrit signale qu'il possède une légitimité à le faire que n'ont pas les autres alpinistes : en deçà-même du contenu de l'autobiographie, le fait de l'écrire réaffirme l'appartenance au groupe des « grands ». C'est pourquoi l'on trouve, dans un grand nombre d'autobiographies, des chapitres de réflexion sur le bien-fondé de l'alpinisme, sur les raisons, les motivations, ou la psychologie de l'alpiniste. L'auteur s'estime suffisamment légitime en tant qu'alpiniste pour se permettre d'éclairer les profanes sur des aspects qui leur échappent. Enfin, la distinction passe par la présentation que l'alpiniste fait de lui-même. Ruth Amossy, utilisant la notion d' « ethos discursif[113] », montre qu'une présentation de soi en conformité avec le statut du locuteur, et qui lui confère une autorité dans son domaine, nécessite de « conforter une identité communautaire et [de] se différencier d'autres groupes[114] ». Dans les autobiographies d'alpinistes, on peut voir par exemple que les « grands alpinistes », auxquels s'identifie l'auteur, sont distinctement opposés aux « autres » usagers de la montagne, alpinistes ordinaires « malhabiles (…), totalement incapables d'effectuer des

---

[109] Bernard LAHIRE, *L'esprit sociologique*, *op. cit.*, p. 157.
[110] C'est l'idée que développe Vincent DESCOMBES, « L'identité collective d'un corps enseignant », *op. cit.*
[111] Émile DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*, Les classiques des sciences sociales [en ligne], 1894, p. 15.
[112] Paul VEYNE, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? : essai sur l'imagination constituante*, Paris, Seuil, 1983, p. 21.
[113] Terme qui désigne « l'image de soi, plus ou moins consciente et plus ou moins maîtrisée, que l'énonciateur construit dans son discours ». Anthony GLINOER et Denis SAINT-ARMAND, « Ethos », *op. cit.* Pour une réflexion plus avancée sur la notion d'ethos discursif, voir Dominique MAINGUENEAU, « Le recours à l'ethos dans l'analyse du discours littéraire », *Fabula Colloques*, 8 septembre 2014.
[114] Ruth AMOSSY, *La présentation de soi*, Paris, PUF, L'interrogation philosophique, 2010, p. 70.

ascensions d'une grande difficulté[115] » ou touristes vulgaires, dénaturant « le monde de l'altitude, qui perd son caractère au contact des foules[116] ».

Un deuxième procédé d'affiliation consiste à se positionner au sein du collectif en « prenant position » pour telle ou telle forme d'alpinisme. En rappelant ce qu'il considère comme les manières légitimes de pratiquer l'alpinisme, en se comparant à certains alpinistes et en en critiquant d'autres, en réaffirmant certains principes, l'auteur se positionne dans l'espace de l'alpinisme d'une époque. Plus précisément, il se définit, au sein de l'élite, comme un représentant d'un « style » d'alpinisme particulier. L'analyse et la comparaison des modalités de ces différents positionnements permettent de faire apparaître des subdivisions internes (générationnelles, genrées, sociales, nationales, etc.) à l'élite alpinistique. Par exemple, la référence aux ouvrages lus et appréciés par le futur alpiniste et, parmi eux, aux autobiographies de ses prédécesseurs, permet d'éclairer son positionnement à la fois dans la lignée des « grands alpinistes » et dans un lieu spécifique de l'espace alpinistique. Pour ne citer qu'un exemple, un alpiniste comme Eric Shipton (1907-1977), qui pratiquait un alpinisme exploratoire encore dans les années 1930, fait ainsi référence aux écrits du célèbre Edward Whymper (1840-1911) ; non pas aux récits d'ascension qui l'ont rendu célèbre comme vainqueur du Cervin, mais à la tonalité exploratoire de ses récits : « *de manière significative*, écrit Shipton, j'étais plus fasciné par ses premières explorations dans le Dauphiné que par ses aventures plus dramatiques et compétitives sur le Cervin[117] ». De manière similaire, car cela permet aussi de se situer au sein du collectif, les autobiographies peuvent être le lieu de justifications ou de règlements de compte entre alpinistes.

Un troisième procédé discursif consiste à se glisser dans les cadres rhétoriques des autobiographies antérieures. En puisant dans un « fonds discursif[118] » commun, l'auteur prend place à la suite de ses prédécesseurs. Il reprend ainsi, sans nécessairement le savoir, le type de discours qui correspond à so statut de grand alpiniste, fruit d'une « socialisation discursive » commune aux membres de l'élite de l'alpinisme[119]. Étudiant des autobiographies de sociologues, Jean-Philippe Bouilloud écrit que « c'est pour être "reconnu" comme chercheur, savant, "grand homme" ou autre, c'est pour que cette *identité-là* soit acceptée que sont convoquées les topoï du texte autobiographique, qui vont induire à la fois les contenus et les effets stylistiques nécessaires pour arriver à ce résultat[120] ». Rares sont ceux qui dérogent à la règle en proposant une forme discursive nouvelle. Nous avons évoqué plus haut certains de ces cadres rhétoriques : le vocabulaire commun de la conquête pour décrire les ascensions, ou encore une manière similaire d'organiser les chapitres

---

[115] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 308.
[116] Pierre LEROUX, *Guide*, Paris, Arthaud, 1989, p. 44.
[117] Eric SHIPTON, *That untravelled world, an autobiography*, *op. cit.*, p. 26-28. Nous traduisons et nous soulignons.
[118] Bernard LAHIRE, *L'invention de l'« illettrisme ». Rhétorique publique, éthique et stigmates*, Paris, La Découverte, 1999, p. 18. Un exemple de fonds discursif est celui que l'on retrouve dans les biographies consacrées aux vies des artistes (par exemple telles qu'elles sont racontées dans des biographies) et à la création artistique (fondées sur divers « mythes », comme celui du don exceptionnel), qu'analysent Ernst KRIS et Otto KURZ, *Legend, Myth, and Magic in the Image of the Artist: A Historical Experiment*, Yale, Yale University Press, 1979.
[119] Dans son travail sur la construction sociale du problème de l'illettrisme, Bernard Lahire écrit : « La socialisation discursive collective explique l'existence d'un fonds discursif assez restreint auquel semblent puiser les producteurs et permet de comprendre, du même coup, la régularité et la proximité incroyables des discours que même l'imposition directe et coercitive la plus forte ne parviendrait pas à obtenir aussi parfaitement ». Bernard LAHIRE, *L'invention de l'« illetrisme »*, *op. cit.*, p. 37.
[120] Jean-Philippe BOUILLOUD, *Devenir sociologue*, *op. cit.*, p. 59-60.

d'une autobiographie, font partie de ces modèles dans lesquels les alpinistes se fondent[121]. Dans d'autres domaines d'activité, on observe également cette reprise de cadres discursifs identiques, sans que cela n'empêche par ailleurs l'expression d'un style et d'une histoire personnels[122].

Comme nous l'évoquions plus haut, ce qui peut s'apparenter à des conventions littéraires du sous-genre qu'est l'autobiographie d'alpinisme ne doit pas être systématiquement envisagé au prisme du rapport à la vérité ou de « l'illusion référentielle ». Vincent Dubois, analysant des lettres de motivation de candidats aux formations d'administrateurs culturels, explique que celles-ci permettent moins de voir « l'expression vraie des aspirations subjectives » des candidats que « les formes récurrentes qui donnent à voir les règles collectives de présentation et de justification de l'orientation vers les métiers de la culture[123] ». Si les lettres de motivation proposent un format plus cadré et normé que l'autobiographie, il n'en demeure pas moins que l'autobiographie également est un type de discours qui remplit autant une fonction de distinction (à travers l'expression d'une vie et d'expériences singulières et personnelles) que d'affiliation à un groupe. La reprise de cadres discursifs préexistants peut également prendre la forme d'une adéquation à une représentation commune de l'alpiniste, opération que Ruth Amossy nomme « stéréotypage[124] ».

> « Un groupe social se fait nécessairement une certaine idée de lui-même, qu'il construit en la contrastant avec celle qu'il possède des autres groupes. On a souvent insisté sur le fait que cette différenciation servait dans bien des cas à rehausser l'image du *in-group* (l'endogroupe) en dévalorisant ou en minimisant la valeur du groupe extérieur (*out-group* ou exogroupe). (…) [L'individu] moule inconsciemment ou délibérément son ethos discursif sur un modèle culturel entériné, se construisant ainsi une identité qui le situe. Parfois, il entend se revendiquer explicitement de ces groupes. Souvent, il adopte et rejoue un rôle qu'il a intériorisé et qui est devenu un automatisme[125]. »

Un tel procédé est à considérer en relation avec la distinction que l'alpiniste opère entre lui et les autres individus, ainsi qu'entre le groupe auquel il appartient et les autres groupes.

## 4. Méthode pour l'analyse des autobiographies

Utiliser des autobiographies dans une recherche portant sur l'évolution, sur le long terme, de l'excellence alpinistique, supposait de répertorier, de classer, de comparer, et d'analyser ces récits.

### 4.1. Répertorier et classer

Élaborer une liste exhaustive des autobiographies existantes dans un domaine relativement peu documenté sur le sujet est une tâche fastidieuse. À titre d'illustration, l'ouvrage de Jacques Perret[126], qui se veut pourtant recenser la plupart des publications portant sur la montagne et l'alpinisme jusqu'à la fin des années 1990, comporte en fait moins de la moitié des références

---

[121] Modèles qu'on pourrait qualifier, sous certains aspects, d'idéologiques. La rhétorique associant conquête de la montagne et domination masculine, celle de la supériorité (physique et morale) de l'alpiniste sur les autres hommes, etc. peuvent être considérées comme participant d'une idéologie collective. J.A. Mangan, à propos des journaux de *publics schools*, parle de « symboles verbaux d'engagement idéologique » (*verbal symbols of ideological commitment)* pour désigner la rhétorique de la cohésion, de l'identité sexuelle, du patriotisme ou de la moralité présente dans ces textes. James A. MANGAN, *Athleticism in the Victorian and Edwardian public school: the emergence and consolidation of an educational ideology*, 2e éd., Londres, Frank Cass, 2000, p. 182.

[122] Sylvia Faure étudie cette coexistence d'un fonds discursif commun et de singularités individuelles dans le cas des autobiographies de danseurs. Sylvia FAURE, « Le pouvoir de se raconter : autobiographies d'artistes de la danse », *op. cit.*

[123] Vincent DUBOIS, *La culture comme vocation*, Paris, Raisons d'agir, 2013, p. 104.

[124] « Le stéréotype se définit comme une représentation collective figée, un modèle culturel qui circule dans les discours et dans les textes ». Ruth AMOSSY, *La présentation de soi*, *op. cit.*, p. 46.

[125] *Ibid.*, p. 46-47.

[126] Jacques PERRET, *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme*, *op. cit.*

mobilisées dans ce travail. De même, en ce qui concerne les autobiographies, l'ouvrage de Jill Neate, qui porte sur la littérature de montagne de langue anglaise jusqu'à la fin des années 1970, est incomplet[127]. Le corpus a donc été progressivement constitué, au fil des lectures et des visites de fonds spécialisés. À ce titre, un séjour d'un an à Cambridge, lieu notamment d'un fonds spécialisé dans l'alpinisme (*Wherry Library*) en 2011, suivi d'un séjour de plusieurs mois à la bibliothèque de l'*Alpine Club*, à Londres, en 2012, a permis d'élaborer une première liste de récits qui s'est étoffée par la suite. Plusieurs courts séjours au Royaume-Uni, dont un d'un mois à Oxford en 2013, ont été utiles pour traquer d'éventuelles sources manquantes.

Au fur et à mesure que se constituait le corpus, des choix de classement des textes, prélude à l'analyse, devenaient nécessaires. Le premier type de classement a consisté à séparer, pour l'analyse, les autobiographies françaises et britanniques. Nous avons ensuite jugé pertinent de classer les autobiographies par périodes cohérentes dans l'histoire de l'alpinisme, afin de voir s'il existait une logique générationnelle ou contextuelle. Ce second type de classement a soulevé la question de savoir s'il était plus pertinent de prendre en compte la génération de l'alpiniste-auteur (en considérant sa date de naissance et ses années d'activité) ou la date d'écriture de son autobiographie, en tant que la reconstruction autobiographique n'opère pas de la même façon si le texte est écrit au cours de la carrière d'alpiniste ou après, à un âge précoce ou à la fin de la vie, etc. Dans l'optique qui est la nôtre, à savoir l'analyse des représentations, des trajectoires et des pratiques de l'élite alpinistique (plus que l'analyse de la forme d'un discours), la première option s'est imposée, d'autant que ce classement, par générations d'alpinistes plutôt que par générations d'écrivains, correspondait à celui utilisé pour analyser notre reconstitution de l'élite. Un classement par générations était plus logique dans la perspective historique adoptée.

Nous avons cependant conscience des effets que peuvent engendrer les écarts entre période d'écriture et période racontée dans le texte. Cette prise de conscience des différents facteurs temporels pouvant entrer en jeu dans la reconstruction autobiographique nous a parfois conduit à relativiser certains propos tenus dans les autobiographies ou à remettre en contexte l'expression d'un style ou d'une rhétorique particulière. Mais elle n'a jamais eu d'effet inhibiteur sur la recherche qui, à nos yeux, reste possible tant que les biais existants sont dûment pris en compte.

La périodisation choisie est bien sûr la même que celle choisie pour l'étude de nos autres bases (reconstitution de l'élite, bases de l'*AC* et du GHM - voir chapitre 1).

| **génération de pratique** | **dates de naissance** | **nombre d'auteurs anglais** | **nombre d'auteurs français** |
|---|---|---|---|
| précurseurs | 1800-1880 | 5 | 1 |
| entre-deux-guerres | 1881-1913 | 9 | 5 |
| années 1940-1960 | 1914-1938 | 9 | 10 |
| 1970 et après | 1939-1972 | 11 | 11 |

**Figure 17. Répartition des auteurs d'autobiographies par générations et par pays**

Nous avons distingué quatre générations de pratiquants en reprenant les mêmes critères : les précurseurs, nés entre 1809 et 1880, ceux de l'entre-deux-guerres, nés entre 1881 et 1913, ceux des années 1940 à la fin des années 1960, nés entre 1914 et 1938, et les dernières générations de pra-

[127] Jill NEATE, *Mountaineering Literature*, Seattle, Mountainbooks, 1978.

tiquants (des années 1970 à aujourd'hui), nés entre 1939 et 1972.

Ce classement n'a pas été sans poser de problèmes concrets (en particulier pour les individus appartenant à des générations liminaires) et a nécessité des ajustements au cas par cas. Ainsi, si nous avons d'abord ordonné les alpinistes par année de naissance, il a fallu ensuite placer des bornes qui menaçaient de séparer, artificiellement il faut l'admettre, un alpiniste d'un autre né seulement quelques années auparavant. Certaines bornes n'ont pas posé problème. Ainsi, en France, la première borne, séparant les alpinistes de la période d'avant la Première Guerre mondiale à ceux de l'entre-deux-guerres, est évidente, puisque Pierre Puiseux (1855-1928), le seul représentant de la première catégorie, est suivi directement par Micheline Morin et Armand Charlet, tous deux nés en 1900, soit 45 ans plus tard. De même, il a été facile de placer la borne séparant la génération de Micheline Morin et Armand Charlet de la suivante, celle des alpinistes d'après-guerre, entre Roger Frison-Roche (né en 1906) et Guido Magnone (né en 1917), le premier ayant pratiqué essentiellement avant la seconde Guerre Mondiale et le second uniquement après. D'autres bornes ont été plus délicates à situer. C'est le cas lorsqu'il y a une continuité générationnelle entre les alpinistes du corpus. Par exemple, Geoffrey Winthrop-Young (né en 1876) est un alpiniste d'avant-guerre (il a perdu une jambe à la guerre), mais Tom Longstaff, né un an avant lui, Graham Brown (né en 1882), Arnold Lunn et George Finch (nés en 1888) ont pratiqué avant *et* après la première Guerre Mondiale. Il a donc fallu opérer des choix, souvent fonction du moment du pic de la carrière. Pour Winthrop-Young et Tom Longstaff, l'apogée de la carrière est antérieure à la guerre, alors que Brown, Lunn et Finch réalisent leurs principales ascensions après la guerre : la borne a donc été placée entre Winthrop-Young et Brown. Dans certains cas, les bornes ont été impossibles à situer précisément du fait la longévité des carrières de certains alpinistes. Eric Shipton (1907-1977) ou Christian Bonington (né en 1934) sont deux alpinistes à la carrière particulièrement longue : celle du premier s'étend de la fin des années 1920 à la fin des années 1950 (il participe aux expéditions sur l'Everest de 1935 et de 1950) ; celle du second débute dans les années 1950 et se poursuit jusqu'aux années 1990. Enfin, on peut dire que la borne la plus difficile à placer a sans doute été celle qui sépare la génération d'alpinistes des décennies d'après-guerre à celle des pratiquants d'après 1970. En effet, sans grande rupture comme celles occasionnées par les guerres, les fractures générationnelles sont moins visibles.

### 4.2. Analyser et comparer

Nous sommes déjà revenus sur la nécessité de comparer les autobiographies, notamment pour mettre au jour des étapes des trajectoires qui ne sont pas présentées comme telles dans les récits et qui n'apparaissent que par l'agrégation qualitative des trajectoires. Prélude à la comparaison, il a fallu analyser les autobiographies une par une, en les soumettant à une même grille de lecture. Celle-ci n'existait pas au début de la recherche, et a été progressivement construite au fur et à mesure des lectures. Nous avions ainsi très peu d'hypothèses au préalable concernant les différents éléments de cette grille et c'est mettant en œuvre une démarche inductive qu'on a pu la faire « émerger » des récits préalablement répertoriés, lus dans un ordre chronologique. En ce sens, notre approche s'apparente sous certains aspects à « l'induction énumérative » évoquée par Flo-

rian Znaniecki[128], consistant à partir d'une classe d'objets prédéfinie (les autobiographies) puis à analyser et comparer ces objets pour arriver à énoncer des traits généraux de ces objets[129].

Deux grilles d'analyse ont en fait été construites. La première est thématique : les lectures successives ont permis de relever, peu à peu, des thématiques, procédés rhétoriques, champs lexicaux, déclarations, anecdotes, etc. récurrentes d'un texte à l'autre *et* à l'intérieur d'un même texte. Après les avoir regroupées en différents thèmes, nous avons relus tous les textes et procédé à une recension méthodique de ces occurrences. La seconde est biographique : la lecture des autobiographies a permis de reconstruire de grandes étapes des trajectoires d'alpinistes. Dans cette démarche, comparaison et analyse procédaient d'un même mouvement.

Ces deux grilles d'analyse – celle des thématiques abordées et celle des étapes des trajectoires – très générales, ont ensuite été utilisées pour relire une deuxième fois chaque autobiographie et faire apparaître des singularités contextuelles (nationales, générationnelles, mais également sociales et genrées), tant des trajectoires que des représentations et prises de position. Concernant l'analyse des trajectoires, on a donc effectué un retour aux récits de chaque génération d'alpinistes en les lisant au prisme d'une trajectoire générale, idéale-typique, pour en étudier les variations. Il s'agit d'abord de variations d'une même étape : si la lecture demeure une étape fondamentale de la socialisation alpinistique, ses modalités varient suivant l'époque, le pays, et les propriétés sociales des alpinistes en question. On a également pu, de cette façon, mettre en lumière des étapes spécifiquement liées à un contexte particulier. Par exemple, la participation à une expédition nationale est une étape fondamentale dans la trajectoire des alpinistes britanniques à partir du début du XX$^{e}$ siècle et dans celle des alpinistes français à partir des années 1950. Un autre exemple est celui de l'association avec un guide, étape importante de la trajectoire des alpinistes jusqu'aux années d'entre-deux-guerres, qui disparaît ensuite. Nous avons suivi la même démarche pour l'analyse des prises de positions et des représentations.

Cette deuxième lecture, dans le but de faire apparaître des variations interindividuelles et intergénérationnelles d'un même schéma général, constitue une étape essentielle. En effet, le matériau autobiographique porte en lui un risque d'homogénéisation des trajectoires et des représentations, pour toutes les raisons précédemment évoquées. S'il faut étudier les ressorts homogénéisants des autobiographies pour voir comment elles construisent du collectif, le risque est justement de trop homogénéiser les représentations et les trajectoires, en oubliant de prêter attention aux différences générationnelles, nationales, genrées, sociales, etc. Il fallait ainsi éviter que les grilles de lecture générales n'unifient trop des trajectoires s'étant déroulées en des lieux et temps différents.

---

[128] Florian ZNANIECKI, *The Method of Sociology*, New York, Farrar & Rinehart, 1934, p. 221-229.

[129] Il s'agit donc d'une méthode inductive (et non déductive) mais qui s'applique à une catégorie déjà circonscrite, plus précisément d'une « tentative pour découvrir des vérités finales sur une certaine classe de données empiriques, déjà circonscrite, en étudiant plusieurs cas appartenant à cette classe » (*an attempt to discover some final truths avout a certain class of empirical data, circumscribed in advance, by studying a number of cases belonging to this class*). Cette méthode, Znaniecki la distingue de la sienne, « l'induction analytique », qui ne part pas d'une classe de phénomènes déjà définie. « Dans l'induction analytique, certains objets particuliers sont déterminés par une étude intensive, et le problème est alors de définir les classes logiques qu'ils représentent. Aucune définition de la classe ne précède la sélection de données à étudiées comme représentatives de cette classe » (*In analytical induction certain particular objects are determined by intensive study, and the problem is to define the logical classes which they represent. No definition of the class precedes (…) the selection of data to be studied as representative of this class)*. *Ibid.*, p. 222 et 249. L'induction analytique, si elle permet de justifier a posteriori une manière de procéder, nous semble difficile à mettre en œuvre empiriquement, en tant qu'une définition préalable, même très lâche, du phénomène étudié, est toujours nécessaire pour circonscrire un terrain.

## 4.3. L'analyse des entretiens

Le but des entretiens était de pouvoir interroger des alpinistes trop jeunes pour avoir publié une autobiographie, mais aussi de pouvoir vérifier si les alpinistes auteurs d'autobiographies tenaient des propos différents lorsqu'ils étaient interrogés. Dans ce cadre, les deux grilles d'analyse utilisées pour les autobiographies, après avoir été adaptées et raccourcies, ont servi de grille d'entretien. Ainsi, en ce qui concerne les représentations de l'excellence et les trajectoires d'excellence, les entretiens seront utilisés dans l'analyse comme complément des autobiographies.

En utilisant ces mêmes grilles, nous n'avons pas observé de différences majeures dans les propos écrits et oraux des alpinistes. Cette vérification, par ailleurs, était sans doute biaisée, les auteurs d'autobiographie étant, le plus souvent, des experts de la parole publique, habitués à communiquer. Certains ont utilisé en entretien des formulations quasi identiques, au mot près, à certains passages de leurs autobiographies. Les entretiens ont constitué, cependant, une bonne occasion de relancer les individus sur certains sujets (en particulier leurs expériences négatives) : sous couvert d'anonymat, il leur était plus facile de critiquer le milieu alpinistique que dans leurs autobiographies (où, néanmoins, une telle critique existe). Pour les auteurs d'autobiographies, les entretiens ont également permis de les interroger sur leurs motivations à écrire, sur le processus d'écriture et, par exemple, sur l'attention prêtée à la lecture des pairs, autant d'aspects non mentionnés dans leurs récits. Finalement les entretiens n'ont pas constitué un matériau problématique, en porte-à-faux avec les autobiographies. Ils se sont au contraire avéré un complément intéressant et pertinent aux autobiographies.

***

Pour mener une sociologie de l'excellence, l'autobiographie s'avère un matériau viable, qui permet de mener une analyse sociologique rigoureuse.

Utiliser un matériau atypique comme l'autobiographie littéraire soulève des questions méthodologiques nouvelles et amène à des réflexions parfois extrêmement stimulantes. Nous nous sommes çà et là heurtés aux critiques, souvent spontanées et peu étayées, de sociologues habitués à utiliser uniquement – et presque machinalement – les matériaux traditionnels, et prompts à brandir l'argument de « l'illusion biographique ». Si l'autobiographie peut effectivement (comme tout matériau), pour certains usages et dans certaines conditions, atteindre ses limites, du moins force-t-elle à réfléchir à la manière dont on obtient l'information sur laquelle on base ensuite une analyse et des résultats que l'on veut fiables. En tant que matériau atypique et, par-là, soumis à critique, elle incite à penser à nouveaux frais la façon dont se construit la connaissance sociologique.

En ce qui nous concerne, le recours (à l'origine « par défaut ») à l'autobiographie, nous a forcée à interroger les conditions dans lesquelles il était possible, non seulement de faire de la sociologie, mais également d'investiguer la question de l'excellence. Aurions-nous choisi une méthode plus traditionnelle, de telles questions n'auraient sans doute pas été soulevées. Le choix de l'autobiographie nous a ainsi conduit à réfléchir « vraiment » aux conditions de validité d'une analyse sociologique. Peut-être faut-il en passer par là – c'est-à-dire par l'investigation de nouveaux terrains méthodologiques – pour éviter les pièges dans lesquels peut mener un usage devenu trop routinier de certaines méthodes, même éprouvées.

# Partie II- Genèse d'une forme d'excellence

La seconde partie de cette thèse est consacrée à la manière dont les alpinistes britanniques, au sein de l'*Alpine Club*, envisagent et, plus encore, « construisent » une forme particulière d'excellence en alpinisme entre les années 1850 et 1920. C'est au cours de cette période que l'alpinisme, au Royaume-Uni puis en France, devient une activité à part entière, avec ses règles, son éthique, voire son « esprit » propre. C'est aussi au cours de cette période que se codifie une forme particulière d'excellence.

En introduction de cette partie nous retracerons, de manière sommaire, l'évolution des représentations des montagnes, depuis le moment où elles étaient considérées comme des lieux à éviter jusqu'à ce qu'elles deviennent des terrains de jeu[1] pour les alpinistes.

Le chapitre 3 sera consacré à l'analyse de la morphologie sociale du groupe des alpinistes de l'*Alpine Club*, un groupe formé d'individus issus principalement de la bourgeoisie. Nous y aborderons également certaines des idéologies qui étaient celles des élites sociales de l'ère victorienne. Ces idéologie nous intéressent parce qu'elles permettent de comprendre la manière dont l'excellence en alpinisme fut originellement conçue. Nous montrerons que l'excellence possède trois dimensions – sociale, sexuée et sportive – indissociablement liées.

Dans le chapitre 4, nous aborderons l'excellence comme « rapport à la pratique ». Nous montrerons que l'excellence en alpinisme telle qu'elle est conçue par ses précurseurs, se place rapidement en marge de celle mise en œuvre au même moment dans les autres pratiques corporelles et sportives. L'alpinisme, tel que pensé et codifié par les Britanniques de l'*Alpine Club*, est autre chose et « plus » qu'un sport.

Dans le chapitre 5, c'est à l'alpinisme comme pratique élective et distinctive que nous nous intéresserons. Nous aborderons l'excellence comme « rapport à soi » et « aux autres », c'est-à-dire comme manière de se distinguer. La triple distinction – sociale, sexuée, et sportive – mise en lumière dans les chapitres précédents se retrouve dans la manière dont les alpinistes se considèrent par rapport aux autres usagers des montagnes.

D'apparition plus tardive, l'alpinisme français sera abordé dans le chapitre 6, où sera posée la question d'une circulation du modèle d'excellence britannique vers la France. Nous montrerons que l'alpinisme anglais a toujours constitué un modèle pour les Français et que la forme d'excellence « quasi-sportive » qui s'impose en France dans la première moitié du XX$^{e}$ siècle trouve ses racines au Royaume-Uni.

[1] L'expression « terrain de jeu » est utilisée dès 1871 par le célèbre alpiniste Leslie Stephen dans son livre *The Playground of Europe*.

# Introduction de la deuxième partie. Les prémisses de l'alpinisme

Pendant des siècles, les montagnes étaient considérées comme des endroits à éviter. La naissance de l'alpinisme comme discipline sportive est au départ conditionnée à un changement de perception de la montagne : comment passe-t-on de la vision d'une montagne fondamentalement inhospitalière à une représentation positive ? Quelles sont ensuite les conditions sociales qui permettent l'apparition de l'alpinisme ? Nous reviendrons sur cette évolution dans la première partie de cette introduction. Pour cela, nous nous baserons principalement sur des sources secondaires et sur des travaux déjà effectués sur le sujet[2]. La deuxième partie de l'introduction permettra de poser les grandes questions qui seront abordées dans les chapitres 3, 4, 5, et 6, qui constituent la deuxième partie de cette thèse.

## 1. Des « monts affreux » aux « monts sublimes »[3] : un changement dans les représentations des montagnes

La littérature et l'art en général sont des moyens pratiques pour percevoir les changements dans les représentations. La montagne n'y échappe pas : que ce soit à travers des œuvres poétiques, philosophiques, des gravures et peintures, des récits de voyages puis d'ascensions, des articles de presse, ou encore des publications scientifiques, la place et le traitement accordés à la montagne, entre le XVIII[ème] siècle et la fin du XIX[e] siècle, change considérablement. Avec Jacques Perret[4], nous pouvons distinguer quatre périodes. Entre l'Antiquité et la fin du Moyen-âge, la montagne est considérée comme le domaine du surnaturel et inspire la terreur. À partir des XV[e] et XVI[e] siècles, quelques savants commencent à s'intéresser aux montagnes, tel Léonard de Vinci réalisant l'ascension du Monboso pour y observer l'étagement de la végétation ou encore Pascal mesurant la pression atmosphérique sur le Puy de Dôme. Avec l'attrait esthétique pour les paysages, qui apparaît avec le courant du romantisme à la fin du XVIII[e] siècle, l'intérêt scientifique demeure la principale motivation pour aller en montagne jusqu'au milieu du XIX[e] siècle. L'utilisation sportive de la montagne ne voit en effet le jour qu'à la fin du XIX[e] siècle sous l'impulsion d'hommes issus de la bourgeoisie, voyant dans les Alpes « à la fois un champ d'expression conventionnel mettant en avant leurs muscles et leur intelligence, mais aussi une échappatoire quelque peu iconoclaste à la vie austère et productiviste de la société anglaise de l'époque[5] ».

---

[2] Nous renvoyons, pour n'en citer que quelques-uns, aux ouvrages et articles suivants : Robert MACFARLANE, *Mountains of the mind: a history of a fascination*, Londres, Granta Books, 2008. Paul VEYNE, « L'alpinisme, une invention de la bourgeoisie », *L'Histoire*, 1979, n° 11, pp. 41-49. Alain DECANG, « Alpinisme sportif et champ des voyages aux Alpes dans l'Angleterre victorienne », *Travaux et Recherches en EPS*, 1985, n° 8, pp. 28-38. Olivier HOIBIAN, *L'invention de l'alpinisme*, Paris, Belin, Histoire et société, 2008. Peter H. HANSEN, « Albert Smith, the Alpine Club, and the invention of Mountaineering in Mid-Victorian Britain », *Journal of British Studies*, 1995, vol. 34, n° 3, pp. 300-324.

[3] Nous reprenons ici l'expression utilisée par Claire-Éliane Engel dans son ouvrage en deux tomes consacré aux représentations littéraires de la montagne entre 1650 et 1895. Claire-Éliane ENGEL et Charles VALLOT, *Les écrivains à la montagne (1650-1810). Ces monts affreux (tome 1)*, Paris, Delagrave, 1934. Claire-Éliane ENGEL et Charles VALLOT, *Les écrivains à la montagne.(1803-1895). Ces monts sublimes (tome 2)*, Paris, Delagrave, 1934.

[4] Jacques PERRET, *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme*, *op. cit.*, p. 32.

[5] *Ibid.*, p. 33.

### 1.1. Les monts affreux

Avant le XVIII[ème] siècle, la plupart des récits de montagne sont des récits fantastiques, décrivant des contrées hostiles, gelées, parsemées de gouffres habités par des créatures surnaturelles. Le sentiment dominant est d'inspiration religieuse : l'homme est frappé par la dimension incommensurable des montagnes qui lui rappellent la toute-puissance divine. Ainsi, lorsque Pétrarque décrit son ascension du Mont Ventoux en 1336 (souvent présentée comme le premier récit d'ascension), l'ascension réelle est mise en parallèle avec une ascension métaphysique et religieuse[6]. Les hommes ne fréquentent les montagnes que s'ils y sont obligés (lors des pèlerinages, de voyages, de campagnes militaires, etc.), et les voyageurs décrivent les Alpes comme le repaire de bandits, d'hérétiques et d'exclus. En un mot, les (hautes) montagnes sont un lieu en marge du monde « physique » et social. Elles sont les « monts affreux » décrits par Claire-Éliane Engel. Il est intéressant de se demander ce qui contribue au maintien d'une telle crainte surnaturelle après le siècle des Lumières. Pour Jean-Paul Bozonnet, des institutions comme l'Église ou l'Armée continuent de colporter de telles images[7].

Les premières évocations littéraires de la montagne remontent au XVI[ème] siècle. Il s'agit dans la plupart des cas de descriptions physiques des Alpes, la plus célèbre est sans doute celle de Simer avec son *De Alpibus commentarius* de 1574 (plus tard traduit par le célèbre alpiniste anglais William Coolidge). On peut également citer la *Topographia Helvetiae* de Zeiller et Mérian de 1642, ou encore *L'état des délices de la Suisse* de Ruchat (1730)[8]. Même dans les descriptions « scientifiques » perdurent encore l'imaginaire des « monts affreux », comme en témoignent les gravures du naturaliste Scheuchzer de 1723 (*L'itinera per Helvetiae Alpinas Regiones*), dont l'une représente un dragon. Les seuls individus à s'aventurer vers les sommets sont alors les chasseurs de chamois ou de cristaux, et quelques rares scientifiques[9]. Les voyageurs, parmi eux la jeunesse dorée anglaise du « Grand Tour », pratique instituée à partir du XVII[ème] siècle, consistant pour les jeunes hommes à réaliser un voyage à travers les principales villes d'Europe, tend à éviter les montagnes, même si certains commencent à s'y aventurer (comme John Evelyn en 1644), contribuant à faire évoluer, d'abord en Angleterre, les représentations traditionnellement associées à la montagne.

### 1.2. Les débuts de l'exploration scientifique des montagnes

C'est réellement la passion des « glacières » au milieu du XVIII[ème] siècle[10] qui marque le début d'une véritable exploration scientifique des massifs montagneux, à commencer par les Alpes, notamment après la « découverte » du Mont Blanc et de sa « Mer de glace » en 1741 par les Anglais Pococke et Windham (le premier à faire l'analogie entre le glacier et la mer). En 1772, le savant genevois Jean André Deluc publie sa *Recherche sur les modifications de l'atmosphère* peu après

---

[6] E. CAMANNIP, « La métaphore en son jardin », *L'Alpe*, 2005, pp. 6-10.

[7] Jean-Paul BOZONNET, « Un siècle d'imaginaire dans les Alpes », *in* Daniel GRANGE (dir.), *L'espace alpin et la modernité, Bilans et perspectives au tournant du siècle*, Grenoble, PUG, p. 340.

[8] Jacques PERRET, *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme*, *op. cit.*, p. 36.

[9] En 1700, le géodésien Cassini II fait l'ascension du Canigou et en Équateur, l'explorateur français La Condamine aurait réalisé l'ascension du Pichincha (4800 m) pour y effectuer des mesures scientifiques. Roger FRISON-ROCHE et Sylvain JOUTY, *Histoire de l'alpinisme*, Paris, Arthaud, 2003, p. 26.

[10] La découverte des glaciers est plus ancienne et remonte au XVII[ème] siècle. Dès les années 1660, on commence à parler dans les cercles scientifiques de ces « montagnes glacées et cristallines d'Helvétie ». Robert MACFARLANE, *Mountains of the mind*, *op. cit.*, p. 110.

son ascension du Mont Buet avec son frère en 1770. Signe que les représentations de la montagne ont déjà bien changé depuis le début du siècle, les deux frères publient également un récit de cette ascension[11]. Une autre personnalité ayant contribué au changement des perceptions de la montagne est le Suisse Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799). Bien que motivé par un intérêt scientifique, il est considéré comme le précurseur de l'alpinisme après son ascension du Mont Blanc en 1787. Son livre, *Voyage dans les Alpes* (1779 et 1786), est traduit et lu dans toute l'Europe. Évoquons également le scientifique précurseur du pyrénéisme, Louis Ferdinand Ramond de Carbonnière (1755-1827), professeur de sciences naturelles qui réalise en 1802, pendant un exil politique à Tarbes, l'ascension du mont Perdu et qui publie *Observations faites dans les Pyrénées* (1789) et *Voyage au Mont Perdu* (1801).

On cite habituellement les récits de Windham, Saussure, Ramon, ou encore Bourrit (auteur d'une *Description des glacières, glaciers et amas de glace du duché de Savoye*, 1773) pour expliquer l'engouement pour les voyages dans les Alpes qui saisit l'Europe à cette époque et la prolifération de guides et récits de voyage.

### 1.3. La montagne, objet du romantisme

Le courant du romantisme constitue une autre explication à cet engouement. Dès 1732, à la suite d'un voyage dans les Alpes, Albert Haller, médecin et botaniste Bernois, publie un long poème, *Die Alpen,* qui le rend célèbre, et dans lequel il offre un tableau idyllique et édifiant de la vie montagnarde, préfigurant pour certains *La Nouvelle Héloïse (1761)* de Jean-Jacques Rousseau. Ces deux ouvrages ont une influence considérable sur les représentations de la montagne dans les milieux lettrés. D'après Robert MacFarlane, avant le milieu du XVIII[ème] siècle, il était rare de trouver dans la littérature des exemples d'émerveillement esthétique face à la montagne et depuis les hauteurs (même s'il existait déjà un sous-genre littéraire consistant à décrire le panorama depuis un point de vue situé en hauteur, comme la vue de Naples depuis les contreforts du Vésuve, point de vue devenant par la même occasion touristique)[12].

La vision esthétique des montagnes et du panorama va cependant prendre des formes différentes en France et en Angleterre. D'un côté, une partie des artistes français adhère à l'idéologie rousseauiste d'une montagne régénératrice. Dans *La Nouvelle Héloïse,* Rousseau prône un retour bénéfique à la nature, décrit les paysages de moyenne montagne (le lac de Constance), mais surtout idéalise les habitants de ces montagnes. « Rousseau, écrit Jean-Paul Bozonnet, fera du Valaisan un parangon de montagnard et une incarnation historique du "bon sauvage". La communauté alpestre jadis méprisée devient une survivance édénique miraculeusement préservée. À ce titre elle constitue un modèle de société pour réhabiliter les sociétés urbaines d'aujourd'hui. C'est pourquoi la montagne rendra la santé physique, mais outre ce rôle hygiénique, aura aussi une fonction de régénération morale et surtout sociale grâce au contact avec les autochtones[13] ». Quand il célèbre

[11] Jean André et frère DELUC, *Relations de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, 1776.
[12] Robert MACFARLANE, *Mountains of the mind*, *op. cit.*, p. 249-250.
[13] Jean-Paul BOZONNET, « Un siècle d'imaginaire dans les Alpes », *op. cit.*, p. 341. On retrouve cette vision chez les premiers montagnards de l'époque, comme Bourrit. Dans l'extrait suivant, il évoque les habitants de la vallée du Castre de la manière suivante : « Les hommes qui l'habitent sont des êtres très heureux (…). C'est-là encore où toutes les familles sont parentes, où tous se regardent comme des frères, où un malheur particulier intéresse toute la peuplade, et où les querelles, les procès, si fréquents ailleurs, sont absolument inconnus (…). C'est cette innocence qui rend inutile la présence d'un Pasteur ».

la beauté des montagnes, Rousseau insiste d'abord sur leurs bienfaits humains et hygiéniques. Pas question de s'aventurer dans les hauteurs! Cette structure imaginaire sera la base sur laquelle se grefferont les voyages aux glacières des couches aisées de la population et de nombreux écrivains.

En Angleterre, un ouvrage a un effet retentissant qui ne s'étend à la France que dans une certaine mesure : il s'agit de la *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau,* publié en 1757 par Edmund Burke. Ce dernier développe un argumentaire différent de celui de Rousseau. Au siècle des Lumières, Burke s'intéresse aux effets des « terribles objets » que sont les « sombres forêts » (*gloomy forests*), ou encore « les hurlements des étendues sauvages » (*howling wilderness*)[14]. Contrairement à Rousseau, il distingue la « Beauté », légère, délicate, inspirée par les formes régulières et proportionnées, inspirant l'amour, du « Sublime » provoqué par ce qui est incontrôlable, imprévisible, incommensurable, « trop » (grand, puissant, rapide) pour l'esprit humain, et qui fige l'homme dans un sentiment de terreur mélangé de plaisir. Dans ce cadre conceptuel, un temple grec serait beau, une avalanche, un précipice, les neiges éternelles, sublimes. Pour Burke, la proximité du danger est ce qui provoque le sentiment du Sublime, tant que celui-ci ne « presse pas de trop près ». L'esthétique du Sublime déclenche en Angleterre un attrait fiévreux pour les paysages grandioses et sauvages de tous types : montagnes glacées, mers déchaînées, déserts brûlants[15]…

### 1.4. La particularité du romantisme anglais

Si la nature sauvage attire autant les Britanniques, c'est aussi, sans doute, parce que l'Angleterre est le premier pays à connaitre la Révolution Industrielle dès les années 1760. Les conséquences (croissance démographique, urbanisation, transformation du paysage agricole, pollution) sont rapidement visibles et dénoncées par certains (le philosophe John Stuart Mill, l'écrivain et poète John Ruskin, etc.). Le type particulier de romantisme anglais, marqué par l'esthétique du Sublime, est exacerbé par une conscience plus aigüe des dangers de l'urbanisation qui renforce l'attrait pour la nature sauvage.

Ce n'est donc peut-être pas sans raison qu'à la fin du XVIII$^{ème}$ siècle, l'Angleterre se passionne pour les paysages sauvages, qui sont même recréés à grande échelle. C'est, par exemple, le début des jardins à l'anglaise. Ainsi, dès les années 1780, dans son domaine du Shropshire, John Hill fait creuser un lac de plusieurs kilomètres, construire une grotte, élever une colline de 100 m de hauteur d'où les visiteurs viennent admirer la vue. C'est aussi la mode des tableaux représentant la nature, qui devient une forme dominante d'art au XIX$^{e}$ siècle. Turner visite les Alpes en 1802 et en tire un carnet de croquis qui sera plus tard célébré par Ruskin et constituera une sorte de base de l'esthétique de la montagne, inspirant de nombreux peintres. Il n'est guère étonnant dans ce contexte que le célèbre tableau de Friedrich de 1818, *Le voyageur au-dessus de la mer de nuages,* ait été

---

Marc-Théodore BOURRIT, *Nouvelle description des glacières, vallées de glace et glaciers qui forment la grande chaine des Alpes, de Savoye, de Suisse et d'Italie*, éditeur inconnu, 1787, p. 144-145.

[14] Edmund BURKE, *Philosophical Enquiry into the origin of our Ideas of the Sublime and Beautiful (1757)*, Oxford, Oxford University Press, 2008, p. 60.

[15] Voici ce qu'écrit par exemple Byron dans *Manfred (1817)*: « Ô croulantes aiguilles de glace ! Ô avalanches qu'un souffle jette en amas gigantesques, venez m'écraser ! Je vous entends à tout moment, au-dessus et au-dessous de moi, vous abattre dans un tumulte fréquent », traduction de Claire-Éliane Engel, cité par Yves BALLU, *Les Alpinistes*, Paris, Arthaud, 1984, p. 353.

reproduit en masse en Angleterre. Pour MacFarlane, c'est le tableau qui symbolise le mieux l'adoration des sommets qui touche l'Europe à l'époque[16].

Par conséquent, dès la fin du XVIIIème siècle, on assiste à un déferlement de touristes anglais dans des sites nouveaux des Alpes, proches des glaciers, comme Chamonix. Ces derniers commencent également à se rendre dans les massifs des îles Britanniques. C'est l'époque où Thomas Gray publie son *Journal of the Lakes* (*1775)* et le Dr. Johnson son *Journey to the western islands of Scotland (1773),* deux ouvrages dépeignant des paysages sublimes, suivant l'esthétique de Burke. Finalement, dans l'Angleterre de la fin du XVIII[ème] siècle, l'esthétique du Sublime semble être devenue la façon conventionnelle de regarder et décrire (de manière littéraire ou picturale) les montagnes[17]. « Les poètes, les peintres, les écrivains inspirés nous ont appris les secrets de la perception. Notre joie devant les levers de soleil doit quelque chose à Turner. Les montagnes nous enchantent parce que Wordsworth et Ruskin nous ont ouvert les yeux », écrit l'alpiniste Martin Conway (1856–1937)[18]. Byron (*Childe Harold*), Shelley (*Mont Blanc*), Mary Shelley (*Frankenstein*), Coleridge (*Hymne avant le lever du soleil dans la vallée de Chamouni*), Wordsworth (*Prelude*), sont autant de poètes ayant célébré la montagne[19] et dont le style sublime marque profondément l'esthétique poétique.

Tous ces écrivains et poètes ont voyagé dans les Alpes ou dans les massifs britanniques. Certains, dès le début du XIX[e] siècle, commencent à chercher l'inspiration dans les hauteurs au lieu de les regarder de loin. C'est le cas de Samuel Coleridge (1772-1834). L'auteur de l'*Hymne avant le lever du soleil dans la vallée de Chamouni* était aussi un adepte de la marche dans les massifs britanniques. En 1802, en redescendant du sommet du Scafell Peak (973 m, une des plus hautes montagnes du pays), il se trouve coincé au-dessus d'une barre rocheuse et doit descendre, tant bien que mal, dans une cheminée rocheuse. Il décrit cet instant comme intense et effrayant, sorte de « transe délicieuse[20] » que les commentateurs actuels assimilent à une poussée d'adrénaline. Cet « exploit », certes isolé à l'époque, témoigne d'une avancée supplémentaire dans la relation des individus à la montagne. Si le Sublime avait engendré la recherche de paysages terrifiants, l'aventure de Coleridge montre que la prise de risque dans un environnement montagnard hostile est susceptible d'être source de plaisir.

Il faut attendre la génération suivante pour qu'un penseur, John Ruskin (1819-1900), mette en mots ce sentiment nouveau. Ruskin développe un intérêt pour la montagne après avoir lu le *Voyage dans les Alpes* de Saussure et visité les Alpes à l'âge de 14 ans. Excellent marcheur, il y retourne 19 fois entre 1833 et 1888. Excellent marcheur, Ruskin sacralise les montagnes dans son essai *Modern Painters Volume IV* (1856), comme « début et fin de tout décor naturel[21] ». Il reconnait qu'elles pourraient être un moyen pour l'homme de se découvrir à travers la recherche du danger. Dans une célèbre lettre à son père de 1863, il écrit :

> «… si nous nous rendons dans un endroit dangereux et rebroussons chemin, quand bien même il serait

---

[16] Robert MACFARLANE, *Mountains of the mind*, *op. cit.*, p. 157.
[17] *Ibid.*, p. 75-76. Nous traduisons.
[18] Martin CONWAY, *Mountain memories. A pilgrimage of romance*, Londres, Cassel and Co, 1920, p. 3. Nous traduisons.
[19] Keats est le seul poète romantique anglais à n'avoir pas évoqué la montagne et à ne l'avoir jamais visitée.
[20] Lettre à Sara, in Samuel T. COLERIDGE, *Collected letters of Samuel Taylor Coleridge, vol II*, Oxford, Clarendon Press, 1956, p. 842. Nous traduisons.
[21] "The beginning and the end of all natural scenery". John RUSKIN, *Modern Painters, Volume IV*, Londres, Smith, Elder, & co, 1856, p. 353.

> parfaitement juste et sage d'agir ainsi, notre caractère a quand même souffert quelque légère détérioration ; nous sommes dans une certaine mesure plus faibles, moins vivants, plus efféminés, plus enclin aux passions et aux erreurs futures ; tandis que si nous subissons le danger, quand bien même il serait apparemment irréfléchi et stupide d'aller à sa rencontre, nous ressortons de cette rencontre en hommes meilleurs et plus forts, prêts pour toute sorte de travail et d'épreuve, et rien d'autre que le danger ne produit cette effet[22]. »

C'est cette partie de l'œuvre de Ruskin que les premiers alpinistes retiendront[23].

À ce stade de l'évolution des attitudes face à la montagne, la boucle est (presque) bouclée : Burke a donné au romantisme anglais une connotation « sublime » que Ruskin a approfondie en l'associant avec l'idée (surtout restée au stade théorique en ce qui le concerne) d'une recherche du danger. Les premiers alpinistes vont réaliser le dernier pas en faisant de la réalisation d'une ascension, de la « conquête » de la montagne, leur objectif premier. Ces derniers se distinguent assez nettement des romantiques qui, comme Ruskin, les accusent de désacraliser les montagnes. Dans *Sésame et les Lys*, paru en 1865, Ruskin écrit :

> « Vous avez méprisé la nature, c'est-à-dire toutes les sensations profondes et sacrées des spectacles naturels. Les révolutionnaires français ont fait des écuries des cathédrales de France; vous avez fait des champs de courses avec les cathédrales de la terre. Votre unique conception du plaisir est de rouler dans des wagons de chemins de fer autour de leurs nefs et de prendre vos repas sur leurs autels[24]. »

Leslie Stephen (1832-1904), l'un des premiers présidents de l'*Alpine Club*, s'oppose à cette vision des choses en concluant les deux chapitres introductifs de son ouvrage *The playground of Europe* (1871), consacrés à la « vieille école » (*the old school*, ceux qui craignaient les montagnes), et la « nouvelle école » (*the new school*, ceux qui les admirent) par ces mots :

> « Le but des pages qui suivent est de prouver que si tous les hommes bons et sages aiment nécessairement les montagnes, ceux qui les aiment le mieux sont ceux qui ont parcouru le plus longtemps leurs moindres recoins and ont le plus mis leurs vies et celles de leurs guides en danger dans leur tentative d'y ouvrir de nouvelles voies[25]. »

L'alpiniste est le représentant, si l'on veut, d'une « troisième école » (Stephen n'emploie pas ce terme). Pour lui, on n'apprécie pas mieux les montagnes que dans la confrontation physique – « par des heures de labeur [et] d'effort musculaire acharné[26] ».

## 1.5. L'alpinisme donné en spectacle

Une fois les premiers alpinistes apparus, un autre phénomène décisif va aider à la popularité de l'alpinisme britannique naissant : sa médiatisation. La mode des montagnes est largement relayée par la presse et les maisons d'édition, qui publient des comptes-rendus de plus en plus nombreux de voyages aux glacières et d'ascensions du mont Blanc, comme celui de Mark Beaufoy ou de John Auldjo, dont le livre publié en 1828 est un best-seller. Dans les années 1820 et 1830, à Leicester Square à Londres, on pouvait visiter un « alporama », plateforme circulaire plongée dans le noir entourée à 360° par une représentation hyperréaliste de la chaine du Mont-Blanc. N'oublions pas, avant la création de l'*Alpine Club*, une pièce de théâtre à l'immense succès, *The Story of Mont*

---

[22] John RUSKIN, "Letter to his father written at Chamouni, October 3, 1863", *Works, XVIII*, p. 21, note 2. Nous traduisons.

[23] À propos de l'œuvre de Ruskin en relation avec les montagnes, voir André HÉLARD, *John Ruskin et les cathédrales de la Terre*, Chamonix, Guérin, 2005.

[24] John RUSKIN, *Sésame et les Lys*, Marcel PROUST (trad.), Paris, Mercure de France, 1906. Section 35.IV. Nous traduisons. Ruskin était pourtant membre de l'*Alpine Club* (pour sa renommée littéraire, comme 10% des membres), preuve s'il en est que le club avait une fonction de sociabilité au moins aussi importante que la pratique de l'alpinisme.

[25] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 69. Nous traduisons.

[26] *Ibid.*, p. 321.

*Blanc,* tirée d'un récit du même nom. Albert Smith (1816-1860)[27] y raconte sa propre ascension (en 1851) de la montagne, à grand renfort de superlatifs – on y trouve une « fissure baillant (…) de façon terrifiante » (*crevice which yawned (...) in a frightful manner* ) (p. 190), un « gouffre horrifiant, géant dans la glace, laissant entrevoir des profondeurs inconnues » (*appalling gulf, yawning in the ice of unknown depth*) (p. 191), un « orage de spicules de glace vraiment très douloureux» (*really very painful storm of spiculae of ice*) (p. 194)[28], etc. Smith a sans doute contribué pour beaucoup à l'engouement pour les Alpes. Pour Ronald Clark, Ruskin, Forbes, et Smith sont les trois « prophètes » de l'alpinisme victorien. Si Ruskin a révélé la « gloire des montagnes » et Forbes participé de grandes avancées scientifiques sur les glaciers, Smith est celui qui a permis au grand public, et non seulement à un petit groupe d'individus éduqués, de connaitre l'alpinisme[29], participant de l'ancrage de la discipline dans les représentations communes. Pour autant, les alpinistes se recruteront quasi exclusivement au sein des classes supérieures.

## 2. Pourquoi l'âge d'or est-il britannique ?

On peut affirmer sans hésitation que les Britanniques exercent une véritable hégémonie sur l'alpinisme tout au long du XIX$^{e}$ siècle. Cette domination apparaît, dès le début du siècle, lorsque l'on considère les auteurs des ascensions du mont Blanc, longtemps la seule montagne escaladée. Le sommet, d'abord atteint par une cordée française en 1786 (le docteur Paccard et le guide Balmat), puis répété par Saussure l'année suivante, est vite pris d'assaut par les Anglais. Ces derniers réalisent en effet 26 des 40 ascensions effectuées entre 1786 et 1853. Le tableau suivant, qui recense les ascensions de la montagne, permet de constater l'avance considérable des Britanniques sur les Français (dont le mont Blanc est pourtant située sur le territoire national) jusque dans les années 1880[30]. À cette date, l'ascension du mont Blanc n'est déjà plus considérée comme un exploit depuis bien longtemps (les Britanniques commencent au même moment à tenter des ascensions dans l'Himalaya). Après le mont Blanc, le second grand sommet des Alpes à être conquis par des Français est la Meije en 1877[31].

| **Périodes** | **1786-1853** | **1853-1874** | **1874** | **1879** | **1884** | **1904** |
|---|---|---|---|---|---|---|
| **Nombre d'ascensions du mont Blanc par des Français** | ? | ? | 4 | 8 | 24 | 32 |
| **Nombre d'ascensions du mont Blanc par des Britanniques** | 26 | ? | 19 | 19 | 15 | 9 |
| **Nombre total d'ascensions du mont Blanc** | 40 | ? | 37 | 38 | 57 | 75 |

**Figure 18. Nombre d'ascensions du mont Blanc entre 1786 et 1904**

On fait parfois débuter l'alpinisme à l'ascension du mont Blanc. Cependant, pendant longtemps,

[27] La trajectoire de Smith est peu commune. Fils de médecin, il effectue des études de médecine à Paris, se rend une première fois à Chamonix en 1838 mais ne peut réaliser l'ascension du Mont Blanc faute d'argent (il ira jusqu'à se proposer comme porteur), rentre à Londres pour commencer sa carrière médicale, puis abandonne son métier et devient un collaborateur de *Punch,* revue satirique à succès. La lecture des livres de John Auldjo le pousse écrire lui aussi des récits de voyage, suite auxquels il réalise une première pièce de théâtre spectaculaire. Pourtant, il n'a pas encore abandonné l'idée d'aller escalader le Mont Blanc : en 1851, ayant amassé suffisamment d'argent pour couvrir les frais du voyage, il repart dans les Alpes et en fait l'ascension.

[28] Albert SMITH, *The story of Mont Blanc*, Londres, D. Bogue, 1853. Sur l'influence de Smith sur la popularisation de l'alpinisme comme « sport », voir Peter H. HANSEN, « Albert Smith (...) », *op. cit.*

[29] Ronald W. CLARK, *The Victorian Mountaineers*, Londres, B. T. Batsford, 1953, p. 48.

[30] Dominique LEJEUNE, *Les alpinistes en France (1875-1919)*, *op. cit.*, p. 43., excepté la première colonne, rajoutée pour couvrir la période 1786-1853

[31] À l'exception peut-être du mont Pelvoux, escaladé par le capitaine Durand en 1830 dans le cadre de sa campagne de nivellement des Alpes, mais dont la première est généralement attribuée à l'Anglais Whymper en 1864.

le mont Blanc reste la seule ascension réalisée. L'alpinisme comme pratique autonome ne voit le jour qu'à partir du moment où, dans les années 1840-1850, des individus commencent s'attaquer à d'autres montagnes, de plus en plus dans une optique de conquête de moins en moins dans un but scientifique. Cette période, traditionnellement nommée « l'âge d'or » de l'alpinisme, est presque exclusivement Britannique. Allant de 1854 à 1865, elle voit la conquête de la plupart des sommets alpins. Elle débute avec l'ascension du Wetterhorn par Alfred Wills (1854), et se clôt par la conquête du Cervin (1865) par Edward Whymper[32]. Au cours de ces onze années, 39 ascensions de sommets alpins majeurs sont réalisées, dont 31 par des cordées anglaises. Pendant l'âge d'or, il s'agit surtout de réaliser le plus grand nombre de sommets vierges, par le chemin le plus simple (ce que l'on appellera ensuite les « voies normales »). C'est aussi l'époque de la création de l'*Alpine Club* (AC), premier club alpin au monde, créé en 1857.

L'alpinisme est d'apparition plus tardive en France. Près de vingt ans après l'*AC,* en 1874, le Club Alpin Français (CAF) voit le jour. C'est le dernier-né des clubs alpins européens. On parle d'ailleurs rarement d'alpinisme français avant cette période[33]. Les historiens ont cependant tendance à oublier une catégorie d'individus qui a pourtant pris part à presque toutes les premières avant les années 1880 : les guides[34]. Ceux-ci ne sont d'ailleurs pas considérés par les gentlemen anglais comme des alpinistes à part entière, quand bien même ils constituent l'aide indispensable à la réussite d'une ascension. Parce qu'ils ne sont que des employés, leur nom figure en seconde place. Les guides effectuent d'ailleurs rarement des ascensions sans client, préférant toucher le salaire récompensant toute « première D'origine paysanne, ils ont saisi l'opportunité financière que constituait la mode de l'alpinisme, surtout dans des régions en retard économique à la fin du XIX$^{e}$siècle et au début du XX$^{e}$[35]. Nous reviendrons plus longtemps sur la situation des guides dans les chapitres suivants. Dans le chapitre 5, nous montrerons comment les alpinistes les considèrent et sur quelles bases ils s'en distinguent. Dans le chapitre 6, nous montrerons le rôle qu'ont joué les guides français dans la circulation du modèle d'excellence britannique.

Les points que nous avons abordés précédemment ne permettent pas de répondre entièrement à la question de savoir pourquoi les Britanniques sont les premiers à former un club alpin et à promouvoir une conception sportive, « pour elle-même », de l'alpinisme. Tout au plus fournissent-ils quelques pistes. Parmi celles-ci, un contexte économique favorable. Précisons également que le contexte politique joue un rôle. Le Royaume-Uni entre en 1815 dans une période de paix qui durera jusqu'en 1914 (à l'exception de la lointaine guerre de Crimée de 1854-1856). La situation est, par exemple, bien différente en France, où l'instabilité politique conduit à repousser la

---

[32] Ces dates peuvent bien sûr porter à critique : Perret précise ainsi que le Wetterhorn avait déjà été escaladé par les guides du savant Agassiz en 1844, et que d'autres grands sommets alpins avaient déjà été conquis : le Mont-Blanc, le Mont Vélan en 1779 par l'abbé Murith ; le Grossglokner en 1800 par l'abbé Horasch ; la Jungfrau en 1810 par les Frères Meyer ; Le Breithorn de Zermatt en 1813 par Henri Maynard et ses guides ; le Pelvoux par le capitaine Durand en 1828, le Finsteraarhorn en 1829 par J. Leuthold, J. Wahren et leurs guides, le Galenstock en 1845 par E. Desor et D. Dollfus-Ausset. In Perret J, 1997, *Op. Cit*. p. 44.

[33] Les années 1870 sont la période à laquelle Olivier Hoibian et Dominique Lejeune font démarrer leurs études de l'alpinisme en France. Dominique LEJEUNE, *Les alpinistes en France (1875-1919)*, *op. cit.* Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.* Avant cette date, on peut malgré tout citer Ramond de Carbonnière et le comte Russel-Killough, tous deux « pyrénéistes ».

[34] La compagnie des guides de Chamonix, créée en 1823, est la première de ce genre.

[35] Sur ce sujet, voir Françoise LOUX, *Guides de montagne: mémoire et passions*, Grenoble, Didier-Richard, 1988. Voir également Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne. Alpes - Pyrénées. 1760-1980.*, Bayonne, Cairn Milan, 2003.

création d'un club alpin[36].

Nous complèterons la réponse à cette question au fil des chapitres à venir. L'apparition de l'alpinisme et son succès initial au Royaume-Uni est le résultat d'une conjonction de facteurs influençant les représentations et les goûts d'une partie de la population – des hommes éduqués, lettrés, exposés aux grandes idéologies de leur temps. Nous avons déjà évoqué le courant du romantisme précédemment. Nous aborderons d'autres influences dans le chapitre 3. Parmi elles, l'impérialisme, le darwinisme social, ou encore l'*athleticism*.

## 3. La codification de l'alpinisme et de son "esprit"

L'alpiniste Arnold Lunn écrit : « de nombreux voyageurs ont traversé les cols des montagnes non pas parce qu'ils aimaient l'alpinisme mais parce qu'ils voulaient aller de l'autre côté. Personne cependant n'a escaladé un sommet difficile pour des raisons purement pratiques. L'ascension d'un sommet vierge est un problème artificiel qui n'offre pas à celui qui le résout d'autre récompense que le plaisir de trouver la solution correcte[37] ». La création de l'*Alpine Club* (AC), en 1857, fait que l'on peut parler à présent de « l'alpinisme » comme d'une activité à part entière, détachée (au moins en partie) de finalités extérieures, notamment scientifiques et esthétiques. L'hégémonie exercée par les Britanniques dans les Alpes, puis dans les autres massifs, pendant plusieurs décennies, fait qu'il est indispensable de regarder du côté de l'*AC* pour comprendre comment s'est initialement codifié l'alpinisme. En effet, l'élite de l'alpinisme britannique, celle à l'origine de cette codification, tend à se confondre, pendant longtemps, avec l'*AC*. Cette codification, nous l'étudierons sur une période étendue, allant du milieu du XIX[e] siècle jusqu'à l'entre-deux-guerres. Ce choix se justifie par le fait que l'alpinisme anglais demeure particulièrement homogène, tant dans son recrutement que dans son idéologie, sur cette période. Cette homogénéité est garantie, nous le montrerons, par une sélection sportive relativement sévère et par une fermeture sociale stricte.

### 3.1. Une invention de la bourgeoisie[38]

« Nous avons créé un nouveau sport pour les Anglais », s'exclame en 1880 Charles E. Mathews, président de l'AC[39]. Cependant, tous les Anglais ne sont pas concernés. L'alpinisme moderne, en effet, est « inventé » par des franges nouvelles de la bourgeoisie du milieu de l'ère victorienne. Par conséquent, il s'agit d'une pratique dans laquelle sont investies les valeurs qui étaient celles de la bourgeoisie ascendante (plus que celles des classes dominantes antérieures, *gentry* ou aristocratie).

---

[36] Dans la mise au jour de « facteurs » à l'origine de l'alpinisme, la comparaison entre les deux pays prend tout son sens : en effet, s'ils partagent nombre de traits et caractéristiques communes, certains facteurs évoqués dans le cas de l'Angleterre sont souvent absents en France au même moment. Ainsi, la France ne connait pas le même degré d'industrialisation que l'Angleterre, ni la même attirance pour les paysages préservés. La volonté d'échappatoire est moindre. Le Romantisme en France revêt des connotations différentes : si Rousseau, et plus tard les poètes romantiques, célèbreront la montagne, la montagne est plutôt vue sous l'angle moralisateur de l'« Alpe régénératrice ». Enfin, la France ne connait pas la même stabilité politique que l'Angleterre à la même époque : alors que l'empire britannique atteint son apogée dans les années 1850-1870, la France voit se succéder la Monarchie de Juillet, la Seconde République et le Second Empire. Ce n'est qu'avec l'instauration de la Troisième République et la fin de la guerre contre la Prusse en 1870 qu'une stabilité politique s'installe et qu'une nouvelle phase d'expansion économique débute.

[37] Arnold LUNN, *A century of mountaineering, 1857-1957*, Londres, Allen Unwin, 1957, p. 22. Nous traduisons.

[38] Ce titre est aussi celui d'un article de vulgarisation, régulièrement cité, de Paul VEYNE, « L'alpinisme, une invention de la bourgeoisie », *op. cit.*

[39] "We have created a new sport for Englishmen". Charles Edward MATHEWS, « The growth of mountaineering », *Alpine Journal*, 1882, vol. 10, pp. 251-263, p. 263.

La naissance même de l'alpinisme au Royaume-Uni comme pratique « sportive » et institutionnalisée, doit ainsi être mise en lien avec les doctrines et idéologies qui sont celles des élites sociales à l'époque victorienne. Ces idéologies, nous les évoquerons dans le troisième chapitre de cette thèse. Il s'agit, notamment, de l'impérialisme et du néoimpérialisme, du darwinisme social, de la *muscular christianity* et de l'*athleticism*. On trouve dans les textes des alpinistes l'affirmation de valeurs, de principes, qui rappellent ceux de ces doctrines, comme l'insistance sur des qualités considérées comme viriles (*manly*) et anglaises (*english*): courage, abnégation, honneur, résistance physique, etc. Ceci montre, plus encore, que les alpinistes victoriens ont une lecture de leur « sport » au prisme de ce qui constitue le socle idéologique des nouvelles classes dominantes. Le terme même de « sport » pour qualifier l'alpinisme n'est pas anodin. Le sport, inventé par les Anglais à la même époque que l'alpinisme, constitue un référentiel important pour ces derniers.

### 3.1. Une petite élite à l'origine d'une conception fermée de l'excellence

> « L'*Alpine Club* avait tenu une place très spéciale au sein du monde de l'alpinisme (…). Il avait commencé comme un *social club* pour le petit groupe qui avait inventé et développé le sport qu'est l'alpinisme. Pendant presque soixante ans, au moins jusqu'en 1914, il avait compté parmi ses rangs presque tous les meilleurs et les plus intrépides alpinistes. Le récit de leurs hauts-faits dans l'*Alpine Journal* représentait l'histoire complète des progrès généraux de l'alpinisme[40]. »

Ces propos, tenus par l'alpiniste Jack Longland (1905-1993), donnent une idée assez précise de l'homogénéité de l'*AC* à ses débuts, une homogénéité garantie par une fermeture du club à la fois sportive, sexuée, et sociale (à laquelle sera consacré le début du troisième chapitre). On la perçoit en premier lieu au regard du profil des fondateurs du club, un groupe en grande partie constitué d'étudiants du *Trinity College* de Cambridge.

Du fait de cette triple fermeture, les effectifs de l'*AC* restent très limités. Il ne compte que 34 membres en 1858 (le CAF, au terme de sa première année, compte plusieurs milliers de membres), 304 en 1870, et 651 en 1905[41]. Les conséquences sont importantes en ce qui concerne la manière dont est pensé l'alpinisme.

D'une part, l'alpinisme britannique n'est pas traversé de conflits internes importants. Certes, il ne s'agit pas d'un groupe monolithique où toutes les positions sont équivalentes et identiques, néanmoins, il reste difficile d'identifier des positions vraiment opposées. La situation, encore une fois, est différente en France où le CAF, de par sa taille, ne peut éviter que des conflits sur les manières légitimes d'envisager l'alpinisme aient lieu entre ses membres[42]. Les éventuels conflits, au sein de l'*AC,* sont surtout générationnels, et opposent « la vieille garde » et les « alpinistes modernes », quelle que soit la période en question. L'homogénéité (à la fois sociale, sportive, et sexuée) du groupe est sans conteste sur cette période. Cet entre-soi, qui perdure pendant plus de soixante ans après la création de l'*AC,* est ce qui permet à une conception particulière de l'alpinisme de se cristalliser et de se maintenir. « Une des conséquences de la modicité des effectifs est sans doute d'avoir permis le maintien, au moins jusqu'à la fin de la période édouardienne, d'une homogénéité dans la mentalité collective du club, ce qui ne sera pas sans influence sur le

---

[40] Jack LONGLAND, « Between the wars », *Alpine Journal*, 1957, vol. 62, pp. 83-97, p. 93. Nous traduisons.
[41] Michel TAILLAND, « L'Alpine Club. 1857-1914 », *in* Olivier HOIBIAN (dir.), *L'invention de l'alpinisme*, Paris, Belin, pp. 29-73, p. 38.
[42] Pour une analyse de ces conflits, voir Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*

style propre à l'Alpine Club », affirme Michel Tailland[43]. Par conséquent, lorsque les premiers outsiders font leur apparition dans l'alpinisme britannique à partir des années 1920, ils se trouvent confrontés à cette vision dominante de l'alpinisme qu'il n'est pas aisé de remplacer ni même d'altérer.

D'autre part, l'*AC* et l'élite de l'alpinisme britannique (et même mondial, si l'on considère l'âge d'or) se confondent pendant une longue période. Michel Tailland écrit encore : « Pendant plus d'un siècle d'alpinisme britannique, on peut s'étonner de ne pas avoir vu la constitution d'un organisme réservé à l'élite des grimpeurs. Il faut avoir présent à l'esprit le fait que, pendant très longtemps, c'est l'Alpine Club lui-même qui joue ce rôle en raison de l'exigence de son recrutement[44] ». L'*AC,* en ce sens, représente un cas presque idéal-typique pour étudier l'excellence en alpinisme, puisqu'il correspond, peu ou prou, pendant une période étendue, à l'élite de l'alpinisme. Nous avons pu le constater par nous-même : à une ou deux exceptions près, les alpinistes de notre reconstitution de l'élite sur la période antérieure à la Première Guerre mondiale appartiennent également à l'AC. En outre, jusqu'aux années 1920, la structure sociale de l'*AC* et celle de « l'élite de l'alpinisme » telle que nous l'avons définie et reconstituée sont très similaires (l'ensemble des 71 alpinistes de notre reconstitution de à la génération des « précurseurs » appartiennent aux classes supérieures).

Au sein de l'*AC* se forge ainsi, sur plusieurs décennies, une conception spécifique, forte et homogène de l'excellence en alpinisme, qu'on pourrait assimiler à un « fait social » ou à une « institution » au sens que lui donne Durkheim, c'est-à-dire des « croyances et [des) modes de conduite institués par la collectivité », dont la sociologie a pour tâche de retracer « [la] genèse et [le] fonctionnement »[45]. Ce sera tout l'objet de cette seconde partie de la thèse.

### 3.2. L'alpinisme comme sport ?

> « Je dois reconnaître que l'alpinisme, au sens où je l'entends, est un sport (…) – tout comme le sont le cricket, l'aviron ou le *knurr and spell* et je n'ai aucune envie de le placer sur un plan différent. Le jeu est gagné lorsque le sommet est atteint en dépit des difficultés; il est perdu lorsque l'on est forcé de redescendre ; et, gagné ou perdu, il fait appel à une grande variété d'énergies physiques et intellectuelles, et procure le plaisir qui accompagne toujours un usage énergétique de nos facultés[46]. »

En 1866, lorsque Leslie Stephen, alors président de *l'Alpine Club (AC)*, le précurseur des clubs alpins, fondé en 1857, publie ces lignes, les finalités de loisir ou « sportives » de l'alpinisme sont passées au premier plan devant les finalités contemplatives ou scientifiques. Si la dimension scientifique pouvait encore servir à justifier cette pratique quelques années auparavant, les règles d'admission à l'AC[47] témoignent déjà de cette prédominance de la dimension sportive. Que révèlent ces propos de l'ethos qui est celui des premiers alpinistes anglais ? Le fait que Stephen qualifie l'alpinisme de « sport », puis de « jeu », le fait que ce « jeu » mobilise des qualités physiques mais également intellectuelles, le fait que l'action soit décrite comme allant de pair avec le plaisir,

---

[43] Michel TAILLAND, « L'Alpine Club. 1857-1914 », *op. cit.*, p. 38.
[44] *Ibid.*, p. 69.
[45] Émile DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*, *op. cit.*, p. 15.
[46] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871), op. cit.*, p. 308. Nous traduisons. Dans cette thèse, il sera beaucoup question de Stephen, figure majeure de l'alpinisme de l'âge d'or. Voir sa notice biographique en annexe.
[47] À la création du club, les nouveaux membres, pressentis par deux parrains issus du club et élus à l'unanimité, devaient avoir effectué un certain nombre d'ascensions de plus de 13 000 pieds (4000 mètres).

tout cela témoigne d'une conception bien particulière, socialement et historiquement ancrée de l'activité physique, dont il va s'agir de détailler les différentes dimensions. C'est en replaçant ce type de déclarations dans leur contexte historique d'énonciation et en analysant les propriétés sociales de leurs auteurs qu'on peut comprendre comment l'alpinisme est devenu un « sport ». Mais – comme l'usage des guillemets le laisse entendre – il s'agit d'un « sport » entendu dans un sens bien particulier. En effet, pour certains de ses protagonistes, l'alpinisme se situe en haut de la hiérarchie sportive, aux côtés des autres « sports de gentlemen ». Pour d'autres, l'alpinisme est même « supérieur au sport ». Ces deux manières de situer l'alpinisme par rapport au sport sont révélatrices d'une même volonté de distinction. Dans les deux cas, ce n'est pas uniquement la performance physique que l'on trouve au fondement de l'excellence alpinistique. Au contraire, l'excellence corporelle propre à l'alpinisme est appuyée sur une distinction sociale de laquelle découle des considérations morales. Elle révèle une conception spécifique, socialement située, du sport. Tout ceci fera l'objet du quatrième chapitre de cette thèse.

En tant que les alpinistes à l'origine de la codification initiale de l'alpinisme forment une élite socio-culturelle, nous verrons qu'ils définissent l'excellence dans l'alpinisme comme étant « supérieure au sport », et que cette codification initiale va se transmettre et perdurer par la suite, sous des formes renouvelées mais toujours révélatrices d'une même hiérarchisation sous-jacente. C'est donc à l'époque victorienne que se définit ce qui constitue encore aujourd'hui un « esprit » de l'alpinisme qui, à l'instar de l'esprit du capitalisme étudié par Max Weber[48], s'apparente en fait à une éthique dont les origines peuvent être trouvées – c'est notre hypothèse – dans les conceptions du sport qui étaient celles des élites sociales de l'époque.

[48] Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*

# Chapitre 3 : Un esprit de corps

Pour comprendre comment l'alpinisme est initialement défini et codifié, il est nécessaire de revenir sur les propriétés sociales mais aussi sur les trajectoires scolaires et sportives des membres de l'élite de l'alpinisme, ceux à l'origine de cette codification. Ce détour est indispensable pour saisir ce qui se joue réellement dans ce processus de codification initiale de l'alpinisme, qu'on étudiera principalement entre les années 1850 et la Première Guerre mondiale.

Une première approche consiste à étudier les profils des membres de l'*Alpine Club* (*AC)*. C'est en effet à ce club, qui pratiquait une sélection « sportive » doublée d'une sélection sociale, qu'appartiennent alors les « grands alpinistes » anglais, de véritables « "sportifs de haut niveau" dont le cœur ne bat que pour une seule passion[1] », cités comme modèles par les alpinistes des générations ultérieures. « Sur la période 1850-1914, écrit David Robbins, l'histoire de l'alpinisme britannique est essentiellement l'histoire de l'*Alpine Club*[2] ». La remarquable homogénéité sociale, culturelle, et sexuée (le club, comme tout *gentlemen's club*, est fermé aux femmes) de l'*AC,* garantie par la faiblesse de ses effectifs, vient en outre permettre la cristallisation d'une conception unique et relativement peu contestée de l'excellence en alpinisme, perceptible notamment à travers sa revue, l'*Alpine Journal* (*AJ)* créée en 1864. Au moins jusqu'aux années 1930, il n'est pas dénué de pertinence d'assimiler l'*AC* à l'élite de l'alpinisme britannique (ce qui ne signifie pas, en revanche, qu'il soit composé uniquement de grands alpinistes).

Le prestige et le succès de l'*AC* est tel qu'il est rapidement copié par des clubs d'alpinisme à vocation régionale, tout aussi socialement fermés (ou presque), à l'instar du *Scottish Mountaineering Club* fondé en 1889, du *Yorkshire Ramblers'* en 1892, du *Climbers' Club* du Pays de Galle, créé en 1898, du *Rucksack Club* de Manchester, créé en 1902, du *Fell and Rock Climbing Club* du Lake District et du *Wayfarers' Club,* créés tous deux en 1906, etc. À l'exception du *Fell and Rock*, tous ces clubs sont masculins. Des clubs féminins apparaissent également au tournant du siècle : le *Ladies' Alpine Club* en 1907, le *Ladies' Scottish Climbing Club* en 1908, ou encore le *Pinnacle Club* en 1921. Calqués sur le modèle des clubs masculins, en premier lieu de l'*AC,* ces derniers exercent également une double sélection, sociale et sportive. Au moins jusqu'aux années 1930, l'*AC* garde une position hégémonique dans l'alpinisme britannique, autour de laquelle gravitent les autres clubs. En tant que club alpin historique (le premier au monde), fortement sélectif, tourné principalement vers l'alpinisme alpin ou celui des massifs éloignés, et au rayonnement important via sa revue, son prestige social et sportif reste inégalé au Royaume-Uni.

Pour mettre au jour les propriétés sociales des alpinistes, nous utilisons les registres d'affiliation des membres de l'*AC,* ainsi que les notices nécrologiques de l'*AJ*. Pour analyser les discours que les alpinistes tiennent sur leur sport, nous nous basons sur des articles de l'*AJ,* parfois sur ceux d'autres revues de clubs alpins et (bien plus rarement car elles n'apparaissent pas avant les années 1920) sur des autobiographies. Les textes de l'*AJ,* abondamment utilisés dans cet article, revêtent un intérêt bien particulier dans cette analyse des fondements de l'excellence corporelle et spor-

---

[1] Michel TAILLAND, *Les Alpinistes Victoriens*, *op. cit.*, p. 246.

[2] David ROBBINS, « Sport, Hegemony and the Middle Class: The Victorian Mountaineers », *Theory, Culture & Society*, 1987, vol. 4, n° 3, pp. 579-601, p. 584.

tive. En effet, la revue constitue pendant longtemps l'une des rares tribunes où sont énoncées, par les individus possédant la légitimité à le faire – c'est-à-dire les membres de l'élite « sportive », entendus ici comme les tenants de l'excellence en alpinisme et non comme une élite sociale – les prises de position sur les manières légitimes – les « bonnes » manières – de pratiquer. C'est un lieu où s'énoncent, se défendent, et se codifient, les normes en vigueur dans l'alpinisme. Nous compléterons cette analyse celle des propriétés sociales des alpinistes de notre reconstitution de l'élite. Suite à cela, nous reviendrons sur l'éducation sportive reçue dans le cadre scolaire par les premières générations d'alpinistes. Ayant fréquenté les mêmes écoles – celles des élites sociales –, ces alpinistes y ont été exposés à des doctrines éducatives (*muscular christianity*, *athleticism*) particulièrement influentes entre la deuxième moitié du XIX[e] siècle et l'entre-deux-guerres. Ce sont les valeurs et principes inculqués dans ces lieux d'éducation qui, selon nous, marquent la manière dont l'alpinisme est originellement pensé, pratiqué et codifié.

## 1. L'élite de l'alpinisme : une élite sociale, sportive, masculine

Qui sont les membres de l'*AC* entre les années 1850 et la première Guerre Mondiale ? Quelles sont les caractéristiques spécifiques de ce groupe – sa composition interne – et quel est sa place au sein de la société britannique de l'époque ? Dans l'analyse qui suit, nous revenons sur la manière dont nous avons compté et classé ces individus à partir des registres d'admission de l'*AC,* avant de regarder plus précisément à quelles fractions de la *middle class* ils appartenaient. Ceci nous entrainera vers une réflexion sur le statut de *gentleman*, qualificatif souvent utilisé pour désigner ces individus, alors que, à proprement parler, peu d'entre eux étaient des membres de la *gentry*. Ces différentes catégories – *middle class, gentry, gentleman* – seront expliquées et mises en contexte.

### 1.1. Morphologie d'un groupe social. L'*Alpine Club,* un club bourgeois et fermé

Cette partie est consacrée à l'analyse quantitative de la morphologie de l'*AC*. Nous reproduisons ici (figure 19) les résultats de P. Hansen sur la période 1857-1890, et nous nous basons sur ses résultats dans l'analyse qui suit. Nous renvoyons le lecteur à la partie du chapitre 1 consacré au travail sur les données de l'*AC* pour plus de précisions sur l'analyse statistique effectuée.

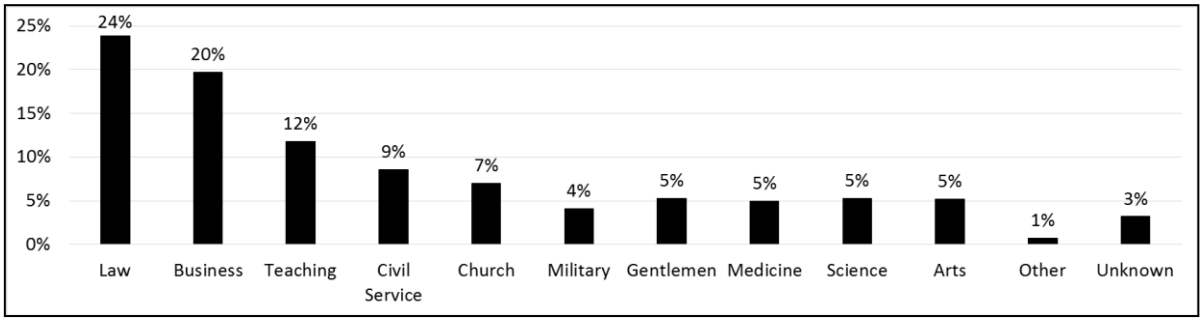


**Figure 19. Composition sociale de l'*AC* entre 1857 et 1890, par types d'occupations, selon P. Hansen (1991)**

Base : 801 alpinistes (*Alpine Club Register*. 1857-1890)

Légende : *Business* : négociants, banquiers, etc. ; *Teaching* : enseignants du secondaire et du supérieur ; *Law* : professions juridiques ; *Sciences* : professions scientifiques; *Military* : armée ; *Civil Service* : haute fonction publique, membres du Parlement ; *Church* : ecclésiastiques ; *Gentlemen* : rentiers (*gentry*) ; *Arts* : artistes, écrivains, architectes, libraires. *Other:* agriculteurs/fermiers (*farmers*), tisserands (*weaving/spinning*), *metallurgists* (metallurgy) ; *Unknown* : profession inconnue.

Dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle, l'*AC* recrute principalement parmi les avocats (et juristes

en général), groupe majoritaire au sein du club dans les années 1850 et dont l'importance relative aux autres groupes va progressivement diminuer (passant de 30,5 % des effectifs du club dans les années 1850 à 21,7% dans les années 1880[3]). Les *businessmen* (banquiers, industriels, exportateurs, etc., c'est-à-dire les métiers du commerce et de la finance) sont également bien représentés et en augmentation (ils sont 18% dans les années 1850 et 24% dans les années 1880). Deux autres professions bien représentées sont les enseignants (du secondaire et du supérieur, parmi eux les *dons* des très élitistes *public schools*), dont la proportion passe de 4,7% à 11,2%, et les membres du clergé (9,4% des effectifs du club dans les années 1850 et 6,8% dans les années 1880). Sont également représentées à l'*AC,* et en augmentation sur la période, les professions médicales (médecins, chirurgiens, dentistes, etc.), scientifiques (ingénieurs, cartographes, physiciens, géographes, archéologues), les militaires (surtout des officiers). Parmi les groupes peu représentés et en déclin entre les années 1850 et 1890, on trouve les professions artistiques (écrivains, peintres, architectes) et les hauts fonctionnaires : ils comptabilisent 8,6 % des effectifs du club dans les années 1857 et descendent respectivement à 3,7% et 5% dans les années 1880. À côté de ces groupes, celui des *gentlemen* et rentiers ne déclarant aucune profession (5,3% des effectifs en moyenne sur la période, et en diminution constante, passant de 9,4% à 4,3%) est bel et bien minoritaire. Le déclin des avocats, des membres du clergé et de la *gentry*, et l'augmentation de la proportion de médecins, de *businessmen*, et d'hommes de sciences (dont les ingénieurs, profession en forte augmentation), reflètent en partie les reconfigurations qui ont lieu à la même époque dans la bourgeoisie anglaise, ce qui ne signifie pas que la répartition socioprofessionnelle de l'*AC* corresponde parfaitement à celle de la bourgeoisie au même moment[4]. L'augmentation des professions du commerce et de l'industrie à l'*AC* correspond bien à celle que connait le pays après la révolution industrielle – P. Hansen parle à propos des alpinistes de « *gentlemanly capitalists*[5] » – mais, note M. Tailland, les professions juridiques sont surreprésentés à l'*AC* et les professions médicales sous-représentées par rapport à leur proportion dans la société britannique[6].

Cette analyse nous permet d'affirmer que l'*AC* est un club bourgeois[7]. La surreprésentation des fractions hautes de la bourgeoisie britannique (la *upper-middle class*) y est frappante. D'après Michel Tailland, « une écrasante majorité (95% des membres) appartient à la bourgeoisie (*middle class* ou plus souvent *upper-middle class*) ». 5% de membres du club (soit 36 individus) sont anoblis au cours de leur vie et 5% (36 individus également) sont nobles de naissance, c'est-à-dire appartiennent à la *upper-class*. Il s'agit en outre de membres de la *gentry* et non de la grande noblesse[8]. Les rentiers ne sont donc pas majoritaires à l'*AC,* même si leur proportion est difficile à estimer à partir des registres d'admission en raison du fait qu'ils déclaraient le plus souvent une profession (avocat pour beaucoup, ou homme de science, explorateur, etc.).

---

[3] Nous nous appuyons, dans ce paragraphe, sur l'analyse de P. Hansen. Peter H. HANSEN, *British mountaineering, 1850-1914*, *op. cit.*, p. 463-470. Notons cependant que M. Tailland et T. S. Blakeney fournissent des ordres de grandeur semblables.

[4] Sur ces questions, voir Eric HOBSBAWM, « La middle class anglaise », *op. cit.*

[5] Peter H. HANSEN, « Albert Smith (...) », *op. cit.*, p. 310.

[6] Michel TAILLAND, *Les Alpinistes Victoriens*, *op. cit.*, p. 195.

[7] Et l'alpinisme une invention de la bourgeoisie, pour reprendre les termes de Paul VEYNE, « L'alpinisme, une invention de la bourgeoisie », *op. cit.* Veyne écrit : « « capitalisme et alpinisme ont besoin d'un même héros, le bourgeois. Un paysan, faute de vrais loisirs, n'ira pas conquérir des sommets et un seigneur ne le fera pas davantage : pareil conquête ne servirait pas les "grands intérêts" du royaume et elle manquerait de décorum, cela ne vuat pas la chasse à courre. *Ibid.*, p. 49. L'analyse la plus convaincante en ce sens reste celle de Peter H. HANSEN, « Albert Smith (...) », *op. cit.*

[8] Michel TAILLAND, *Les Alpinistes Victoriens*, *op. cit.*, p. 191. Sur la même période, Peter Hansen en compte 5,3%.

« Bourgeoisie », « *middle class* », « *upper-middle class* », « *gentry* » et « *gentlemen* », tous ces termes parfois étrangers au lecteur français méritent qu'on les définisse clairement, d'autant qu'ils sont parfois utilisés de manière apparemment interchangeable dans les analyses. Une première difficulté tient à la traduction de catégories indigènes, d'usage courant, liées à un contexte social spécifique, dans une langue où celles-ci n'existent pas, ainsi qu'à une appréhension différente de la hiérarchie sociale au Royaume-Uni et en France[9]. Une seconde difficulté tient au fait que la seconde moitié du XIX^e^ siècle voit une recomposition de la structure sociale britannique et l'apparition de nouvelles franges de la bourgeoisie, qui viennent se superposer aux franges traditionnelles.

La *middle class* correspond à ce que l'on appelle en français la bourgeoisie. Les frontières sont néanmoins plus floues au Royaume-Uni qu'en France, ce qui conduit E. Hobsbawm à définir la *middle class* comme « l'ensemble des groupes situés entre l'aristocratie et les classes inférieures, petite bourgeoisie et monde du travail[10] ». Aussi les traducteurs d'E. Dunning et de K. Sheard emploient-ils le qualificatif « bourgeois » pour désigner la « classe moyenne supérieure en ascension », qualifiée parfois de « classe dirigeante émergente », à l'opposé de la classe dirigeante établie (formée de l'aristocratie et de la *gentry*)[11]. De même, la traductrice de l'ouvrage *Family Fortunes* de L. Davidoff et C. Hall précise-t-elle que l'objet du livre « n'est autre que la bourgeoisie glaise[12] ». Tant Dunning et Sheard que Davidoff et Hall n'hésitent d'ailleurs pas à utiliser le terme français *bourgeoisie* comme équivalent de *middle class*. D'après les premiers :

> « La *middle class* était différenciée de manière interne, par exemple en termes de propriété, entre la "grande" et la "petite" *bourgeoisie,* en termes d'occupations, entre les franges des affaires, cléricales et des *professions*, et en termes de prestige entre les strates de l'"*upper middle*", du "*middle middle*" et du "*lower middle*"[13]. »

La *middle class* décrite par Davidoff et Hall comprend « des artisans, des fermiers, des petits chefs d'entreprise, des enseignants, des petits fonctionnaires, des avocats, des écrivains, des pasteurs, parfois fortunés mais toujours dans l'impossibilité d'asseoir leurs ressources sur la propriété terrienne et sur les réseaux d'interconnaissance de la noblesse[14] ». Notons que ces différents métiers ne correspondent qu'en partie à ceux des membres de l'*AC,* plutôt des membres de la *middle-middle class* et de la *upper-middle class* c'est-à-dire de ce que Bédarida appelle la « bonne bourgeoisie » et la « haute bourgeoisie »[15] (c'est-à-dire, finalement, la « classe supérieure » française).

L'analyse de Hall et Davidoff, qui porte sur la formation de la bourgeoisie, s'arrête en 1850, début de la période qui nous intéresse. Sont considérés comme membres de la bourgeoisie les individus au niveau de vie élevé (en moyenne 150 livres par an) et qui tirent un revenu d'une activité professionnelle, dont les principales branches sont le commerce (*trade*), les *professions* et l'industrie. Au

---

[9] C'est, typiquement, le cas de la non-équivalence entre les « professions » anglo-saxonnes et les « cadres » français, deux catégories issues d'histoires et de pensées de la structure sociale différentes. Sur ce point, voir Simon SZRETER, « The Official Representation of Social Classes in Britain, the United States, and France : The Professional Model and « Les Cadres » », *Comparative Studies in Society and History*, 1993, vol. 35, n° 2, pp. 285-317.

[10] Eric HOBSBAWM, « La middle class anglaise », *op. cit.*, p. 110.

[11] Eric DUNNING et Kenneth SHEARD, « La séparation des deux rugbys », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1989, vol. 79, pp. 92-107. Nous traduisons.

[12] Notes sur la traduction de Leonore DAVIDOFF et Catherine HALL, *Family fortunes. Hommes et femmes de la bourgeoisie anglaise. 1780-1850*, La Dispute, 2014, p. 20.

[13] Eric DUNNING et Kenneth SHEARD, *Barbarians, Gentlemen and Players : a sociological study of the development of rugby football*, New York, New York University Press, 1979, p. 131. Nous ne traduisons pas volontairement.

[14] Notes sur la traduction de Leonore DAVIDOFF et Catherine HALL, *Family Fortunes*, *op. cit.*, p. 20.

[15] François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1990, p. 83.

fil du XIX^e^ siècle, chacune de ces branches se complexifie, se reconfigure, et se hiérarchise[16]. Les *professions*, cette catégorie hybride et propre à l'histoire britannique, formées à l'origine de trois groupes – le clergé, les professions juridiques et les professions médicales –, incluent peu à peu en leur sein de nouveaux métiers : officiers, architectes, ingénieurs, comptables, professeurs, journaliste, etc.[17]. W. J. Reader montre que la part des professions dans la population active britannique augmente de 154% (contre 63% pour le reste de la population) entre 1841 et 1881[18]. Comme on peut le constater, l'*AC* tire une grande partie de son vivier de la bourgeoisie urbaine en ascension qui apparaît dans le sillage de l'industrialisation et de l'urbanisation du pays, en particulier des *professions*. Si l'on additionne les membres de la *gentry*, des *professions* et de la bourgeoisie industrielle, commerciale et financière, on obtient 99% des effectifs du club entre 1857 et 1890[19] (et 98% des effectifs entre 1891 et 1957[20]). Par comparaison, on estime que ces groupes – qui forment le gros de la *upper middle class* – représentent moins de 4,5% de la société britannique des années 1870, la *lower middle class* étant estimée à 10,3% de la population au même moment[21].

La composition sociale de l'*AC* correspond en fait à la catégorie située au sommet de la nomenclature britannique des catégories sociales, le *RGSC*. Utilisée de 1911 à 2001, elle s'avère utile en ce qu'elle reflète une hiérarchie du prestige associé à différents statuts sociaux, « une hiérarchie linéaire, graduée, avec à son sommet les *middle class professionals*[22] ». Il s'agit d'une classification par types de métiers basée sur une distinction entre occupations non manuelles et qualifiées (prestigieuses), et occupations manuelle et peu qualifiées peu prestigieuses. Elle permet de comprendre le prestige social dont jouissent les membres de l'*AC* à ses débuts, du fait de leur appartenance à certaines fractions de la bourgeoisie. La première catégorie, nommée d'abord *« upper and middle class »* par T. H. Stevenson, statisticien à l'origine de la nomenclature, puis « *professionnal occupations* », comprend les *professions* et les patrons du commerce et de l'industrie. C'est bien dans cette catégorie que se trouvent la plupart des alpinistes du club. Dans le recensement de 1911, cette catégorie regroupe tous les membres des classes supérieures et de la bourgeoisie, petite et moyenne bourgeoisie comprise : elle représente alors 12,3% de la population active. Dans le recensement de 1921, elle est réduite aux *upper middle class* et à l'*upper class* (des groupes comme ceux des enseignants ou des *clerks* étant transférés dans la seconde catégorie : elle représente alors 2,3% de la population active. Après 1921, aucun changement majeur n'a lieu.

La catégorie immédiatement inférieure, les *managerial and technical occupations,* est une catégorie intermédiaire (construite ultérieurement), mais toujours prestigieuse. Elle comprend certains *managers* (qu'on pourrait traduire par cadres, qui est une catégorie propre à la France et plus tardive),

---

[16] *Ibid.*, p. 77-80.

[17] Les employés de bureau (*clerks*), occupation encore prestigieuse au XIX^e^ siècle, en font également partie. Ces derniers passent au fil du temps et de la dégradation du prestige associée à leur occupation de la catégorie I (1911-1921) à la catégorie II (années 1920) puis à la catégorie III (des années 1920 aux années 1970) de la nomenclature des classes sociales britannique. Les quelques *clerks* membres de l'AC sont donc considérés comme des *professionals* à la fin du XIX^e^ siècle. Simon SZRETER, « The Official Representation of Social Classes in Britain, the United States, and France », *op. cit.*, p. 286.

[18] William READER, *Professional men, the rise of the professional classes in 19th century England*, Londres, Weidenfield & Nicholson, 1966, p. 211.

[19] Plus précisément, 99,3% pour P. Hansen, 99% pour M. Tailland, et 100% pour T. S Blakeney.

[20] Comptage personnel.

[21] Simon SZRETER, « The Genesis of the Registrar-General's Social Classification of Occupations », *The British Journal of Sociology*, 1984, vol. 35, n^o^ 4, pp. 522-546.

[22] *Ibid.*, p. 291 Simon SZRETER, « The Official Representation of Social Classes in Britain, the United States, and France », *op. cit.*, p. 538.

les enseignants du primaire, les pilotes, les journalistes, les officiers de police, etc. Cette catégorie correspond plutôt à la« *lower-middle class* ». On aurait pu y placer une partie des membres de l'*AC* (certains professeurs, les journalistes, les libraires, etc.), mais à la fin du XIX[e] siècle, le prestige associé à ces métiers est important, et ces derniers font bien partie des *professionals,* c'est-à-dire de la catégorie I. En 1911, la catégorie II représente 16,8% de la population active britannique. Quant trois dernières catégories – qui regroupent en 1911 « toute la *working class*[23] » et incluent ensuite une partie de la petite bourgeoisie[24], soit 71% de la population active –, elles ne comptent aucun membre de l'*AC* sur la période 1857-1890, et très peu sur les suivantes. Ce constat est corroboré par une rapide analyse de notre reconstitution de l'élite de l'alpinisme où l'ensemble des 71 alpinistes de la génération des « précurseurs » (nés entre 1809 et 1880) appartient aux classes supérieures. Parmi eux, 15 rentiers (qui pouvaient éventuellement être qualifiés dans une *profession* – souvent juridique – jamais exercée), 9 dirigeants d'entreprises ou industriels, 9 membres de professions juridiques, 7 enseignants, professeurs, ou directeurs d'école, 6 universitaires et chercheurs, 5 ingénieurs, 4 professions médicales. Parmi les métiers moins représentés, on trouve des artistes, des hommes d'affaires, des militaires et des hauts fonctionnaires.

Cette homogénéité sociale de l'*AC* et, indissociablement, de l'élite de l'alpinisme britannique, n'empêche pas certaines professions de la *upper-middle et middle-middle class* d'être plus prestigieuses que d'autres. En particulier, les *genteel professions* ou *gentlemanly professions,* c'est-à-dire les métiers compatibles avec le statut de *gentleman* (avocat, ecclésiastique et officiers), restent pour un temps plus dignes que les professions commerciales ou industrielles. Ceci explique que la sélection sociale à l'entrée opérait en fait sur des critères plus fins que la simple appartenance aux classes favorisées. Parmi les refus célèbres, on trouve celui d'Albert F. Mummery (1855-1895), un des meilleurs alpinistes de sa génération, débouté en 1880 suite à une suspicion mal fondée sur son métier. Mummery était directeur d'une tannerie, mais le bruit courait qu'il possédait en réalité un magasin de chaussures (une mauvaise réputation que lui aurait faite Sir Davidson, *gentleman* et avocat), à une époque où un préjugé tenace contre les commerçants (*tradesmen*) persiste au sein de la *gentry*[25]. Une génération plus tard, Arnold Lunn (1888-1974), fils du fondateur de l'agence de voyage *Lunn's Tour*, se voit lui aussi refuser l'entrée à l'*AC* à cause du métier de son père[26]. Comme Mummery, il sera finalement admis plusieurs années après sa première demande. Tom Longstaff (1875-1964), dans un article de réminiscence écrit à l'occasion du centenaire de l'*AC* (1957), se souvient de la sévère politique sociale d'admission qui était celle du club :

> « Tout bon Victorien que je suis, je dois admettre qu'il y a cinquante ans, les traditions du club étaient exclusives jusqu'au snobisme. Tous ces prêtres, docteurs, professeurs d'université et d'école, avocats, étaient prompts à fermer leurs rangs aux "*outsiders*". On était accepté par un vote, et les rejets étaient fréquents (…). Mummery fut écarté d'après l'allégation qu'il était bottier. La candidature de Ryan, reconnu comme le meilleur alpiniste de ma jeunesse, fut rejetée au motif de son incivilité dans les Alpes à

[23] Eric HOBSBAWM, « La middle class anglaise », *op. cit.*, p. 123.

[24] La troisième catégorie comprend à la fois les occupations non manuelles non qualifiées et les occupations manuelles qualifiées. Elle est au centre de la nomenclature et regroupe les membres de la petite bourgeoisie et la fraction supérieure des classes populaires. On y trouve les contremaitres, les petits artisans et commerçants, les petits employés. Les catégories IV et V (les « *working-class* ») comprennent les occupations manuelles non qualifiées ou « partiellement qualifiées ».

[25] François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, *op. cit.*, p. 82.

[26] H.B. George, dans un article de l'*Alpine Journal* (*AJ)* consacré à ce qu'il considère comme une invasion des Alpes par les touristes, en impute la responsabilité aux agences (rivales) Cook et Lunn. Hereford B. GEORGE, « « Progress » in the Alps », *Alpine Journal*, 1899, vol. 19, pp. 4-13.

l'égard de certains membres anciens : Irlandais, il avait un caractère difficile[27]. »

Si les différentes fractions de la bourgeoisie représentées à l'*AC* bénéficient d'un degré de prestige différent, elles possèdent aussi des conditions de travail et, leur corollaire, des temps de loisir variables. La bourgeoisie industrielle et commerciale est celle qui travaille le plus. « Dans cette Angleterre en redingote et en haut-de-forme, écrit F. Bédarida, on est tôt levé (dès 7 heures du matin le patron est à l'usine) et les journées de travail sont longues ; l'usage des week-ends est encore inconnu (…)[28] ». Les choses semblent avoir peu changé dans l'entre-deux-guerres. On trouve dans un article de John R. Jenkins écrit en 1941 des précisions intéressantes concernant le temps libre des différentes fractions de la bourgeoisie qui constituaient encore le noyau dur du club. « Avant la guerre, raconte Jenkins, les jeunes alpinistes engagés dans l'industrie ou le commerce étaient chanceux s'ils pouvaient obtenir plus que deux courtes semaines de vacances l'été ; en prenant les jours fériés d'août, nous parvenions à 18 jours. Il fallait laisser les grands exploits à ceux qui possédaient le temps et l'argent, et aux fonctionnaires ou à ceux qui avaient des carrières professionnelles (*professional*) ou académiques[29] ». Devenir un alpiniste de premier plan suppose en effet des ressources importantes, tant financières qu'en temps. Néanmoins, ce qu'affirme Jenkins n'est pas systématiquement vérifié. Ainsi, dans les notices nécrologiques de l'*AJ,* on trouve fréquemment des références qui laissent entendre que même les *professionals* et les fonctionnaires bénéficiaient d'un temps de loisir réduit. Donald Robertson (1879-1910), Secrétaire à la *Royal Commission on Electoral Systems* peut se rendre dans les Alpes « par intervalles, et uniquement pour quelques semaines d'affilées » (*AJ* 27, 1913, 141)[30]. Les séjours alpins de Sir Alfred Wills (1828-1912), juge à la Cour de justice de Londres, sont des « durement gagnés par des mois de travail acharné à la Cour » (*AJ* 27, 1913, 47), et ceux de George T. Ewen (1879-1916), juriste et journaliste, « sont toujours courts, de deux à trois semaines » (*AJ* 32, 1919, 112). Leurs revenus conséquents leurs permettaient néanmoins de s'offrir de coûteux (mais brefs) voyages dans les Alpes[31].

Si certaines fractions de la bourgeoisie n'ont pas assez de temps à consacrer à l'alpinisme pour devenir des « grands », d'autres en revanche possèdent à la fois le temps et l'argent nécessaires à la réalisation d'ascensions difficiles dans les Alpes, voire dans des massifs plus éloignés[32]. On trouve parmi eux, outre une partie des *professionals*, les membres de la *gentry*. La *gentry,* qui fournit environ 5% du contingent de l'*AC,* désigne la grande bourgeoisie propriétaire de terres et rentière (ou la petite noblesse, car comme le note François Bédarida, « l'entrée dans l'aristocratie foncière n'est pas limitée par le bas » comme cela l'était en France[33]). Il s'agit des *gentlemen,* par définition ceux qui ne travaillent pas (mais qui peuvent exercer, comme c'est le cas chez les membres de l'*AC,* les

---

[27] Thomas LONGSTAFF, « Fifty years ago », *Alpine Journal*, 1957, vol. 62, pp. 133-136, p. 135. Nous traduisons.

[28] François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, *op. cit.*, p. 80. Pour une description précise de la vie d'une famille de *profesionals* et industriels de Manchester à l'époque victorienne, voir Katharine Campbell CHORLEY, *Manchester made them*, Londres, Faber, 1950.

[29] John JENKINS, « Tribute to partnership », *Alpine Journal*, 1941, vol. 53, pp. 95-107, p. 95. Nous traduisons.

[30] Par souci de clarté et de cohérence, on référencera les nécrologies de la manière suivante (*AJ* et volume, date, page). Tous les extraits de nécrologies cités ont été traduits par nous. Voir la bibliographie pour les auteurs des nécrologies.

[31] Les coûts de tels séjours sont détaillés par Michel TAILLAND, *Les Alpinistes Victoriens*, *op. cit.*, p. 183 et après.

[32] Plusieurs mois étaient nécessaires pour entreprendre de tels séjours. Dans l'*AJ* de 1876, un alpiniste lance un appel à qui voudrait l'accompagner en Islande pour tenter de nouvelles ascensions. Il s'agirait, écrit-il, de prendre un congé de fin mai à début septembre, et de débourser entre 100 livres et 150 livres par personnes. W. L. WATTS, « Ascent of Myrdals Jökull », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7, pp. 179-191, p. 191. 150 livres c'est, pour Hall et Davidoff, le salaire annuel moyen d'un membre de la middle-class dans les années 1850.

[33] François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, *op. cit.*, p. 70 et p. 82.

métiers d'avocat, d'officier, ou de *clergyman*). Les traducteurs de *Family Fortunes*, parce que cette catégorie n'existe pas en France, distinguent ainsi les *gentlemen* (membres de la *gentry*) des nobles (membres de l'aristocratie) et des bourgeois (membres de la *middle class*).

> « Les gentlemen sont des propriétaires terriens – à la différence des membres (…) de la middle class. Ce sont des nobles, mais qui ne tiennent pas le haut de la hiérarchie sociale, contrairement aux membres de la noblesse d'épée[34]. »

C'est le groupe d'appartenance des alpinistes-explorateurs, qui forment une petite élite sociale dans l'élite. Douglas Freshfield (1845-1934), Martin Conway (1856-1937), Charles Bruce (1866–1939), ou encore Tom Longstaff (1875-1964) sont tous des rentiers qui ont fait leurs études dans des écoles et universités prestigieuses, occupent des *gentlemanly professions* sans nécessairement pratiquer (c'est le cas de Freshfield, avocat, et de Longstaff, médecin), ce qui leur laisse le temps de faire de l'alpinisme quand bon leur semble, contrairement aux *professionals* et *businessmen* du club.

L'analyse de la morphologie sociale du club nous montre ainsi qu'il est demeuré socialement sélectif – voire complètement fermé à tous ceux qui n'appartenaient pas à l'élite sociale – presque jusqu'au milieu du XX$^{e}$siècle. Afin de garantir que l'*AC* demeure un club de *gentlemen*, une triple sélection – sportive, sociale, sexuée – est mise en place à l'entrée, qui vient en fait garantir que l'excellence sociale demeure le fondement de l'excellence en alpinisme.

### 1.2. Un club de "*gentlemen* qui font de l'alpinisme" : l'excellence sociale au fondement de l'excellence alpinistique

On attribue à S. Spencer, expliquant à un jeune postulant que l'accès à l'*AC* ne dépendait pas uniquement des compétences sportives, la phrase suivante : « J'espère que vos parrains vous ont dit qu'en plus d'être le plus vieux club d'alpinisme au monde, l'*Alpine Club* est un club unique – un club de *gentlemen* qui font également de l'alpinisme ». Désignant par la fenêtre un balayeur dans la rue, il aurait ajouté : « J'entends par là que jamais nous n'élirions cette personne même s'il était le meilleur alpiniste au monde[35] ». Énoncée en 1935, cette affirmation met en lumière le principal critère de sélection du club depuis sa création, à savoir l'éducation et le statut social. En effet, nous avons pu constater que n'entre pas à l'*AC* qui veut. Une telle fermeture sociale est consubstantielle à l'idée du « club », par définition un réseau sélectif fondé sur une exclusion juridique, idéologique, sociologique et sexuelle[36]. Elle est garantie par un système de sélection à l'entrée mis en place dès la création du club, un système élitiste sur le plan sportif, social, et sexué.

La sélection sexuée est évidente dans un *gentlemen's club*. Ainsi, les femmes n'entreront à l'*AC* qu'en 1974 (ces dernières créent leur propre club alpin en 1907, le *Ladies' Alpine Club* (*LAC*).

La sélection sportive est assurée par le fait que les nouveaux membres (à l'exception de 10% d'entre eux, recrutés pour leur renommée artistique et littéraire en relation avec la montagne) doivent avoir effectué un certain nombre d'ascensions de plus de 13 000 pieds ; la sélection sociale par le fait qu'il faut, pour entrer, avoir été présenté par deux parrains du club et accepté par

---

[34] Notes sur la traduction de Leonore DAVIDOFF et Catherine HALL, *Family Fortunes*, *op. cit.*, p. 18.
[35] Tony SMYTHE, *My Father, Frank: The Forgotten Alpinist*, Seattle, Mountaineers Books, 2015, p. 13. Nous traduisons.
[36] Sophie LOUSSOUARN, « L'évolution de la sociabilité à Londres au XVIIIe siècle : des coffee-houses aux clubs », *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, 1996, vol. 42, n° 1, pp. 21-44, p. 22.

un vote des membres (effectué avec des boules blanches ou noires)[37].

La sélection sociale, à l'inverse de certains clubs sportifs, ne se fait pas par le biais d'une cotisation dissuasive[38], même s'il est nécessaire de bénéficier de ressources importantes pour s'offrir des séjours dans les Alpes et embaucher des guides. L'objectif principal du club, inscrit dans ses statuts, est d'abord de « faciliter l'association de ceux qui possèdent des goûts similaires[39] ». Puis la formulation change : « L'objectif du club doit être la promotion d'un bon esprit de camaraderie entre alpinistes, de l'alpinisme et de l'exploration des montagnes à travers le monde, et d'une meilleure connaissance des montagnes à travers la littérature, la science, et l'art[40] ». Par « camaraderie entre alpinistes », il faut entendre camaraderie entre hommes du même monde.

Du fait de cette triple fermeture, les effectifs du club demeurent réduits : 300 membres en 1858 ; 651 en 1905[41]. C'est extrêmement peu comparé aux clubs alpins continentaux. Le CAF compte plus de 5000 membres en 1885, après dix ans d'existence, et plus de 6000 en 1909[42]. Ce nombre restreint est à la fois la conséquence et le garant de la très forte homogénéité sociale et culturelle au sein du club. Celle-ci permet le maintien d'une grande unicité de vues à l'*AC*.

Les clubs à vocation régionale fondés dans la lignée de l'*AC,* comme le *Climbers' Club* (1898), sont également des clubs de *gentlemen* qui partagent une partie de leurs membres avec l'*AC*. Dans son discours inaugural du *Climbers' Club,* son président Charles E. Mathews (1834-1905) commence par affirmer que « l'alpinisme est un sport qui, pour une raison mystérieuse, attire seulement l'intellect cultivé. 'Arry ou 'Arriet n'iraient jamais escalader une montagne[43] ». Ce membre éminent de l'*AC* (qui en fut d'ailleurs le président quinze ans plus tôt) se félicite d'avoir dans ses rangs tant d'hommes de la bonne société, issus des universités les plus prestigieuses et membres des meilleures professions, dont un tiers sont aussi des membres de l'*AC* (« un bon signe », note-t-il). Mathews, par ailleurs, place le prestige social des membres du club dans la balance pour compenser le manque de compétences en matière d'alpinisme de certains, témoignant explicitement de l'importance accordée à la sélection sociale sur la sélection sportive.

> « Je ne dirai pas que chacun de nos membre est amplement qualifié pour l'alpinisme. (…) Mais nulle raison d'en avoir honte. Un tiers de nos membres sont aussi des hommes de l'*Alpine Club* – un bon signe et un signe de santé. L'Université d'Oxford nous a donné un Morshead, un Prickard, un George, un Cookson, un Blunt, un Godley, et un Thompson ; la partie scientifique de Cambridge nous a envoyé Clifford, Allbut, Wherry etWilkinson, Browning, Wilberforce, et Ewing. Le Barreau nous a rejoints en force, parmi ses membres Mr. W. E. Davidson, le conseiller au *Foreign Office*. Trente gentlemen nous ont rejoints, qui appartiennent à ce que l'on appelle injustement "la branche basse de la profession". Le *Scottish Mountaineering Club* et le *Yorkshire Ramblers* nous envoient chacun leurs présidents. (…) Nous avons des auteurs, journalistes, membres du Clergé, hauts fonctionnaires, hommes d'affaires, industriels, inspecteurs scolaires. J'aperçois des étudiants d'Oxford et Cambridge parmi nous

[37] C'est la manière dont on procède dans les clubs de gentlemen britanniques de l'époque. Pour être « blackboulé », c'est-à-dire débouté, il faut une boule noire pour cinq boules blanches en 1857 puis, à partir de 1858, une pour dix, ce qui témoigne du durcissement des conditions d'entrée. Thomas S. BLAKENEY et D.F.O. DANGAR, « The rise of modern mountaineering, 1854-1865 », *Alpine Journal*, 1957, vol. 62, pp. 16-38, p. 27-29.

[38] Jusqu'à cent livres pour certains clubs de cricket.

[39] Thomas S. BLAKENEY et D.F.O. DANGAR, « The rise of modern mountaineering, 1854-1865 », *op. cit.*, p. 26. Nous traduisons.

[40] Cité dans Ronald W. CLARK, *The Victorian Mountaineers*, *op. cit.*, p. 81.

[41] Michel TAILLAND, « L'Alpine Club. 1857-1914 », *op. cit.*, p. 38. Nous traduisons.

[42] Et près de 8000 en 1914. Olivier HOIBIAN, *L'invention de l'alpinisme*, *op. cit.*, p. 250.

[43] Harry et Harriet sont des prénoms populaires. La suppression du h est sensée reproduire l'accent cockney. "It is a sport that from some mysterious cause appeals mainly to the cultivated intellect.'Arry or 'Arriet would never climb a hill". Discours inaugural du *Climbers' Club*, par C.E. Mathews. George BRYANT, « The formation of the climbers' club », *The Climbers' Club Journal*, 1898, vol. 1, pp. 1-9, p. 8.

(…) ; et le meilleur lanceur du Onze d'Oxford[44] a mis ses services à notre disposition[45]. »

La référence aux grandes universités et à leurs meilleurs sportifs n'est pas anodine. Le passage par les écoles de l'élite est une expérience commune aux alpinistes de l'*AC* comme du *Climbers' Club*, qui y incorporent une idéologie nouvelle, sportive, où la notion de « caractère » est centrale, et qui marque la manière dont l'excellence est pensée en alpinisme.

### 1.3. Une homogénéité sociale visible dans les nécrologies de l'*Alpine Journal*

L'analyse des fiches d'admission des membres permet de voir la polarisation sociale du club ; les notices nécrologiques de l'*AJ* témoignent de manière plus qualitative de cette homogénéité. Plus précisément, elles dévoilent les caractéristiques sous-jacentes à l'appartenance commune au groupe des « *gentlemen* qui font aussi de l'alpinisme ». Celles-ci ont été étudiées de manière systématique entre 1880, année d'apparition de la rubrique *In Memoriam*, et 1920[46]. Après lecture, plusieurs thèmes ont émergés de ces notices, parmi eux : les souvenirs scolaires et sportifs (les deux étant liés), les goûts et pratiques culturels, les références à la virilité/*manliness*, les positions sur les manières légitimes de pratiquer, etc. Les nécrologies sont rédigées par l'un des membres de l'*AC,* souvent un proche, dont ne sont souvent rappelées que les initiales. Alors que les lecteurs de l'époque savaient sans doute à qui elles renvoyaient, il faut au chercheur d'aujourd'hui une certaine familiarité avec l'*AJ* et quelques recherches pour retrouver l'auteur à partir de ses seules initiales. Dans la majorité des cas, ces textes sont organisés de manière similaire. Après une présentation de la carrière scolaire et professionnelle du défunt souvent détaillée (les travaux académiques en particulier font l'objet de développements conséquents), ses hauts faits d'alpinisme sont rappelés. Les qualités sociales et culturelles de l'alpiniste sont également évoquées. Les différentes rubriques donnent lieu à des anecdotes diverses renvoyant à des épisodes mettant en scène le défunt et l'auteur de sa nécrologie : la plupart du temps, il s'agit d'anecdotes scolaires (*public schools* et université), professionnelles et, bien sûr, relatives à des faits d'alpinisme.

Dans le cadre d'une institution fermée comme l'*AC,* les nécrologies – qui en disent presque autant sur leurs auteurs que sur les défunts – s'avèrent un matériau précieux pour mettre au jour ce qui rassemble au sein de l'institution. Des nécrologies aussi détaillées (elles sont loin de l'être autant dans les revues des clubs d'alpinisme français) existent parce qu'il existe un esprit de corps à l'*AC,* autant que pour réaffirmer cet esprit de corps. Elles constituent par ailleurs des documents révélateurs des logiques sous-jacentes de sélection sociale. Plus encore, elles nous renseignent sur les qualités valorisées des alpinistes décédés, sur des épisodes qui font sens au sein du groupe, et ainsi sur tout un ensemble de valeurs, de références et de croyances partagées. Pierre Bourdieu et Monique de Saint-Martin notaient, dans leur analyse des « catégories de l'entendement professoral », ce que les notices nécrologiques des normaliens nés dans les années 1880 et 1890 pouvaient apporter dans l'appréhension des principes de classement propres à ce groupe spécifique. « Document de premier choix pour une analyse des valeurs universitaires, les notices nécrologiques (…) mettent encore en œuvre, dans le jugement dernier que le groupe porte sur l'un de ses

[44] Équipe de cricket qui représente l'université.
[45] George BRYANT, « The formation of the climbers' club », *op. cit.*, p. 7. Nous traduisons.
[46] Le choix de l'année 1920 pour clôturer l'analyse des nécrologies est plus directement lié à la période qui nous intéresse ici, à savoir celle qui correspond à la codification de l'alpinisme comme pratique à la frontière du sport.

membres disparus, les principes de classement qui ont déterminé son agrégation au groupe », écrivent-ils[47]. Toutes construites sur un modèle similaire, les notices nécrologiques de l'*AJ* révèlent ainsi les qualités jugées importantes aux yeux des alpinistes, c'est-à-dire celles qui leur assurent une reconnaissance mutuelle en tant que *gentlemen*. Les portraits donnent ainsi à voir, outre les qualités d'alpiniste, des qualités et des goûts culturels (artistiques, scientifiques, littéraires) de classe, qui témoignent de l'appartenance des membres à un même groupe social. À titre d'illustration, voici ce qu'on peut lire dans la nécrologie de W. Larden (1855-1919), instructeur au *Naval Engineering College de Devonport* et professeur de science à *Cheltenham College* :

> « En plus de son travail et de ses exploits alpins, son principal intérêt portait sur la littérature, et surtout la poésie. Il lisait Shakespeare pendant ses repas et était un grand admirateur de Tennyson. Il avait appris seul le français, l'espagnol et l'allemand (…). En art, il faisait preuve de bon goût et de discernement ; en musique il avait une bonne idée du contrepoint, et possédait plus jeune une bonne voix de baryton (…). Il jouait de la guitare avec une grande dextérité. Ayant commencé la photographie plus récemment, il s'y était intensivement consacré, comme pour tout le reste, et avait maitrisé cet art avec grand succès. » (*AJ* 33, 1921, 116)

La même variété de compétences et goûts culturels légitimes peut être trouvé chez A. Adams-Reilly (1834–1885), rentier éduqué à Rubgy et Oxford, décrit comme « un homme lettré et cultivé, excellent critique dramatique, [à la] connaissance rare des acteurs et du jeu, [g]rand amateur d'art, membre du *Arts and Arundel Club*, [et qui dessinait des] cartes (*maps*) remarquables, tant pour leur excellence artistique que pour leur précision technique » (*AJ* 12, 1886, 258).

De tels extraits sont loin de constituer des exemples sur mesure. Sauf exceptions (nécrologies très courtes par exemple), l'énoncé des goûts et compétences culturels du défunt constitue un poncif de ces textes. On y trouve des références aux compétences théâtrales (à l'instar de celles d'Adams-Reilly vues plus haut), musicales (à propos de H. Russell-Killough : « C'était un fervent musicien et un violoncelliste doué » (*AJ* 25,1911 : 501)), littéraires (à propos de J. Sowerby : « Il pouvait citer son Virgile et son Horace, dévorait la fiction française et allemande, connaissait bien l'italien, et s'était mis à l'hébreu plus tard dans sa vie » (*AJ* 21, 1902 : 321)), picturales (à propos de T.S Kennedy : « Il avait une connaissance rare des beaux-arts » (*AJ* 17, 1895 : 331)) mais également sportives, linguistiques, scientifiques, politiques, géographiques, philosophiques, etc. Sont en outres saluées les capacités des défunts à discourir et à débattre, leurs responsabilités sociales diverses, autant d'éléments constitutifs de la sociabilité bourgeoise victorienne. On apprend ainsi d'H. Woolley qu'il « pouvait parler sérieusement de sujets sérieux – scientifiques, académiques (…), géographique, littéraires, sportifs, en fonction de ce qui venait dans la conversation » (*AJ* 33, 1921 : 260), de J. Ball qu'il « savait raconter une histoire, et que ses relations étendues et variées avec des hommes de la politique et des sciences, en Angleterre et sur le continent (…), l'avaient rendu riche en anecdotes, en allusions et en souvenirs » (*AJ* 15, 1891 : 19). Horace Walker, importante personnalité de Liverpool, « était un homme charitable, en dons et en actions », apprécié « de toutes les classes du lieu où il vivait » (*AJ* 24, 1909, 94), et de Charles Pilkington (1850-1919), il est écrit que « ses affaires, aussi exigeantes soient-elles, ne l'empêchaient pas de mener à bien sa part d'actions publiques, en relation avec les problèmes religieux, caritatifs, éducatifs, et autres, liés à la vie dans une grande ville, et lorsque la guerre éclata, il trouva aussi le temps de jouer un rôle actif dans l'entrainement des recrues au tir » (*AJ* 32, 1919, 352).

---

[47] Monique de SAINT-MARTIN et Pierre BOURDIEU, « Les catégories de l'entendement professoral », *op. cit.*, p. 89.

### 1.4. Des bourgeois ou des *gentlemen* ?

Pourquoi si la *gentry* ne forme qu'une minorité du contingent de l'*AC,* les alpinistes du club font-ils usage du qualificatif « *gentleman* » pour se désigner les uns les autres, par exemple dans les articles de l'*AJ* ? En réalité, l'appellation « *gentleman* » est ambigüe. Si elle désigne en effet, à l'origine, les propriétaires terriens vivant de leurs rentes[48], le terme en vient aux XVIII$^{ème}$ et XIX$^{e}$ siècles à caractériser de manière plus large des individus au train de vie aisé, ayant reçu une éducation dans les *public schools*, et en partageant les valeurs, c'est-à-dire les membres de la *middle class*. Surtout, le statut de *gentleman* est associé à un type de caractère : discret, honnête, moral, loyal, le *gentleman* incarne une forme toute victorienne de masculinité des classes supérieures, au point que le « caractère » devient plus important que la naissance pour désigner le « véritable *gentleman*[49] ». On perçoit cette évolution en regardant la définition qu'en donnent les dictionnaires de la langue anglaise au XIX$^{e}$ siècle. L'édition de 1820 du *Dictionary of the English language* de Samuel Johnson donne plusieurs définitions du terme. Le *gentleman* est d'abord « un homme bien né, de bonne extraction, bien que n'appartenant pas à la noblesse », c'est-à-dire un « gentilhomme », mais il peut aussi être « un homme qui s'est élevé au-dessus du vulgaire par son caractère ou sa profession[50] ». Le dictionnaire de 1873 ne garde qu'une définition : « un homme élevé au-dessus du vulgaire par la naissance, l'éducation, ou la profession » (la naissance reste néanmoins présente). Être *gentleman-like*, c'est être « honorable, poli[51] », plus que bien né. Être considéré comme des *gentlemen* devient, au XIX$^{e}$ siècle, l'ambition des membres des nouvelles fractions de la bourgeoisie, qui commencent à fréquenter les mêmes lieux d'éducation que la vieille aristocratie et *gentry*[52] : les *public schools* et les grandes universités, lieux de formation par excellence des *gentlemen*, anciens ou nouveaux.

Un extrait de l'ouvrage d'Hippolyte Taine, *Notes sur l'Angleterre* (1872), permet de mieux comprendre ce qu'est un *gentleman* dans l'Angleterre victorienne. Suite à trois voyages en Angleterre effectués en 1861, 1862, et 1871, Taine y livre sa propre vision de la société anglaise. Il s'interroge ici sur les attributs du *gentleman*. Celui-ci est d'abord un bourgeois, issu de la classe supérieure :

> « Je cherche à bien comprendre ce mot si essentiel, *a gentleman* ; il revient sans cesse, et renferme une foule d'idées, tout anglaises. La question vitale à propos d'un homme se pose toujours ainsi : "Est-il un gentleman ?" (…). Dans ces deux cas, on veut dire que la personne en question est de la classe supérieure ; cette classe est reconnue en fait; un ouvrier, un paysan, un boutiquier n'essaye pas de franchir la ligne de démarcation. Mais à quoi reconnaît-on qu'une personne est de la classe supérieure? [53] »

Il s'agit d'un statut qui n'a pas d'équivalent dans la société française, et que le terme « gentilhomme » ne traduit pas adéquatement. On retrouve, dans la définition du *gentleman*, un train de vie aisé et des activités (voyages, éducation, culture) propres aux classes supérieures.

> « En France, nous n'avons pas le mot parce que nous n'avons pas la chose. (….) Gentilhomme éveille des idées d'élégance, de finesse, de tact, de politesse exquise, de point d'honneur délicat, de tournure cavalière, de libéralité prodigue, de valeur brillante; c'étaient les traits saillants de la classe supérieure en France. De

---

[48] Voir, sur ce point, l'explication historique de Steven SHAPIN, *Une histoire sociale de la vérité*, Samuel COAVOUX et Alcime STEIGER (trad.), La Découverte, 2014, p. 91-152.

[49] Marc PUEL, « Le Gentleman, la propriété foncière et le négoce », *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, 1994, vol. 39, n° 1, pp. 37-49, p. 39. Steven Shapin explique que « nombre d'opinions divergentes s'opposèrent sur qui était gentilhomme, ce qu'un gentilhomme devait être, et sur les bases légitimes de la noblesse ». Steven SHAPIN, *Une histoire sociale de la vérité, Op.Cit.* p. 81.

[50] Samuel JOHNSON, *A dictionary of the English language*, Londres, multiples éditeurs, 1820, n° 1, p. 801.

[51] Alexander REID, *A dictionary of the English language*, Londres, multiples éditeurs, 1873, p. 180.

[52] David CODY, « The gentleman ». Nous traduisons.

[53] Cet extrait et les suivants sont tirés de Hippolyte TAINE, *Notes sur l'Angleterre*, 9$^{e}$ éd., Paris, Hachette, 1890, p. 194-196.

> même *gentleman* rassemble les traits distinctifs de la classe supérieure en Angleterre, d'abord les plus visibles, ceux qui frappent les yeux grossiers, par exemple une fortune indépendante, un train de maison, une certaine tenue extérieure, des habitudes de luxe et d'aisance ; bien souvent, aux yeux des gens du peuple, surtout aux yeux des valets, ces dehors suffisent. — Joignez-y, pour des esprits plus cultivés, une éducation libérale, des voyages, de l'instruction, de bonnes façons, l'usage du monde. »

Mais, ajoute Taine, le trait fondamental du *gentleman* tient plus à des valeurs et manières, c'est-à-dire à un ethos, qu'au fait d'être bien né. La noblesse est noblesse de caractère plus que de naissance, de principe plus que de nature.

> « Mais, pour les vrais juges, l'essentiel du personnage est le cœur. En me parlant d'un grand seigneur diplomate, B... médisait : "Ce n'est pas un gentleman." Thomas Arnold[54], voyageant en France, écrivait à ses amis : "Ce qui me frappe ici, c'est le manque total de gentlemen, et de toutes personnes ayant l'éducation et les sentiments d'un vrai gentleman... il y a ici bien peu de personnes qui en aient l'apparence et les manières (…)". Pour eux, un vrai gentleman est un vrai noble, un homme digne de commander, intègre, désintéressé, capable de s'exposer et même de se sacrifier pour ceux qu'il guide, non seulement homme d'honneur, mais homme de conscience, en qui les instincts généreux ont été confirmés par la réflexion droite, et qui, agissant bien par nature, agit encore mieux par principe. Dans ce portrait idéal, vous reconnaissez le chef accompli; ajoutez-y les nuances anglaises, l'empire de soi, le sang-froid continu, la persévérance dans l'adversité, le sérieux naturel, la dignité des manières, la fuite de toute affectation ou jactance ; vous aurez le modèle supérieur qui, copié à peu près ou vaguement entrevu, rallie ici les aspirations ou les obéissances. »

Honneur, intégrité, désintéressement poussé jusqu'au sacrifice, nous verrons dans la suite de ce chapitre que toutes ces qualités sont primordiales chez les alpinistes victoriens et, plus encore, qu'elles sous-tendent la manière dont l'alpinisme est codifié et dont l'excellence sportive – et alpinistique – est pensée. Il en va de même pour les vertus de sang-froid et la persévérance, dont nous verrons qu'elles s'incarnent dans l'alpinisme au travers de la valorisation de la prise de risque (à condition qu'il soit maitrisé) et de l'endurance (plus que de la force). Toutes ces qualités et vertus sont celles du soldat (et plus spécifiquement de l'officier) de l'Empire, mais aussi, d'une certaine façon, du capitaine d'industrie, de l'entrepreneur. Ce sont des qualités que l'on retrouve, par exemple, sous la plume de Max Weber dans sa description de l'ethos protestant, à l'origine de « l'esprit du capitalisme »[55]. Dans l'ascétisme puritain, écrit Weber, « on voit déjà apparaître ce contrôle actif de soi qui, de nos jours encore, valorise le type achevé du *gentleman* anglais ». Pour Weber, l'ascétisme puritain inculque à l'homme « une personnalité au sens formel et psychologique du terme[56] », ce que nous nommerons plus bas un « caractère ». Rappelons ici que près de 10% des membres de l'*AC* entre 1857 et 1890 faisaient partie du clergé, mais également qu'environ 5% étaient des militaires et 20% des hommes d'affaire. Les trois groupes sont les représentants, au XIX$^{e}$ siècle, du même ensemble de qualités[57]. À l'âge de dix-sept ans, Edward Whymper, futur alpiniste emblématique de l'âge d'or, souligne ainsi dans son journal intime, à propos du général Havelock qui vient de mourir en Inde, les qualités religieuses du militaire : « Le courageux Havelock n'est plus. (…) Honneur aux courageux. Il était "*gentleman* par nature", véri-

[54] Directeur de Rubgy de 1828 et 1841, il est celui que Coubertin présente, sans doute faussement, comme un des promoteurs du sport scolaire à travers la doctrine de la *muscular christianity* (voir plus bas). Si Coubertin se trompe, c'est sans doute parce que Thomas Arnold figure dans l'ouvrage qui a initié cette doctrine, *Tom Brown's schooldays*.

[55] Weber prend ainsi l'exemple, parmi d'autres, de Cecil Rhodes (1853-1902), grand capitaine d'industrie fils de pasteur. Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 38. Rhodes était tout à la fois un entrepreneur (ayant fait fortune dans les mines de diamants), un homme politique et un colonisateur (en l'honneur duquel fut fut baptisée la Rhodésie). Florent Le BOT, « Dictionnaire sociologique de l'entrepreunariat », *in Capitaines d'industrie*, Presses de Sciences Po, pp. 85-101.

[56] Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 137.

[57] Ainsi Weber qualifie-t-il l'esprit du capitalisme "d'ethos de la bourgeoisie moderne ». Max WEBER, *Op. Cit.* p. 261.

tablement religieux, sans peur et honorable[58] ». Ces qualités, nous les retrouvons également sous la plume de grands penseurs de l'époque victorienne. En 1859 (année de publication de l'*Origine des espèces* par Darwin) le petit ouvrage *Self-Help* de S. Smiles connait un certain succès. L'idée générale de ce livre, qui fait écho aux idées d'H. Spencer, est que la difficulté rend l'homme plus fort et que le travail acharné est la clé du succès. Ainsi, pour Smiles :

> « Ce n'est pas l'aisance, mais l'effort – pas la facilité, mais la difficulté, qui fait les hommes. (…) Les plus grandes choses – les grandes idées, découvertes, inventions – ont généralement été le fruit d'épreuves, ont souvent été pensées dans la peine, et établies en détail avec difficulté[59]. »

Smiles consacre d'ailleurs un chapitre à la question du caractère qui s'intitule, fort justement : « *Character – the true gentleman* ». « Ses qualités, écrit-il, ne dépendent ni de la mode, ni des manières, mais de la richesse morale – pas des possessions personnelles mais des qualités personnelles[60] ». Plus loin, Smiles ajoute :

> « La fortune et le rang n'ont pas nécessairement de lien avec les véritables qualités du gentleman. L'homme pauvre peut être un vrai gentleman – en esprit et dans sa vie quotidienne. Il peut être honnête, sincère, droit, poli, modéré, courageux, se respecter et s'aider soi-même, tout ce qui fait le vrai gentleman[61]. »

Le plus ancien des auteurs d'autobiographies de notre corpus, Alfred Hopkinson (1851-1939), issu d'une famille de non-conformistes puritains, fait état de la lecture de cet ouvrage, à voix haute, dans le cadre familial. Hopkinson fait également référence à la lecture de *The Pilgrim's Progress* de John Bunyan (1678), ouvrage clé de la littérature puritaine[62] et, surtout, de *John Halifax, Gentleman* (publié en 1856), roman qui raconte l'histoire d'un orphelin déterminé à travailler dur pour devenir quelqu'un[63]. Embauché par un tanneur quaker, il réussit finalement à monter sa propre entreprise et à devenir riche. Si Halifax est un *gentleman*, ce n'est pas par la richesse, mais parce qu'il s'est élevé par le travail, est resté droit et honnête, a rempli son devoir. Halifax aurait pu illustrer le lien entre l'ethos protestant et l'esprit du capitalisme étudié par Weber : c'est son comportement ascétique, dans le respect des principes religieux reçus de son éducation protestante, qui lui permet de passer d'ouvrier à entrepreneur capitaliste et à *gentleman*. Halifax épouse d'ailleurs la fille d'un *gentleman* déjà établi.

Dans un article consacré à la notion de « caractère » (le *character* dont parlait Smiles) chez l'économiste Alfred Marshall (1842-1924) – une notion qui « affleure de tous les discours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle britannique[64] » – Rozenn Martinoia montre que ce fameux « caractère », idéal moral, social, et politique de l'homme, qu'il faut s'efforcer « d'élever », de « renforcer », « d'éduquer », est bien pensé comme étant l'attribut principal du *gentleman*. La possession du « caractère » est ce qui permet de « devenir un "*gentleman* dans l'esprit"[65] », et éventuellement de s'élever au-dessus de sa condition. La pensée de Marshall rejoint ici, d'après Martinoia, celles de

---

[58] Ian SMITH, *The apprenticeship of a mountaineer: Edward Whymper's London diary, 1855-1859*, Londres, London Record Society, 2008, n° 43, p. 54. Entrée de janvier 1858. Nous traduisons.
[59] SAMUEL SMILES, *Self-help*, S. W. Partridge & co., 1859, p. 275. Nous traduisons.
[60] *Ibid.*, p. 326.
[61] *Ibid.*, p. 328.
[62] Voir, sur ce point, Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 120.
[63] Alfred HOPKINSON, *Penultima*, Londres, M. Hopkinson ltd., 1930, p. 56.
[64] Rozenn MARTINOIA, « Un lieu commun sans vacuité : le caractère dans la pensée d'Alfred Marshall », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, 2014, n° 66, pp. 35-68, p. 37.
[65] *Ibid.*, p. 45. Martinoia cite ici Alfred MARSHALL, « The future of the working class », in T. RAFFAELLI, E. BIAGINI, R. MCWILLIAMS TULLBERG (ed.) *Alfred Marshall's Lectures to Women*, Aldershot, Edward Elgar, 1995, pp. 156-175.

l'essayiste et poète Matthew Arnold (1822-1888)[66], mais aussi de John Ruskin (1819-1900). Tous deux affichent leur mépris pour les individus qui cherchent à s'enrichir par pur intérêt personnel et qui considèrent que la richesse est un gage de grandeur, ceux qu'Arnold appelle les « philistins[67] » et ceux que Ruskin désigne, par exemple, comme « *the money-making mob*[68] » (la foule assoiffée d'argent). Tous deux, comme Marshall, insistent sur la nécessité de l'effort et du travail pour lui-même, par devoir moral, foncièrement désintéressé. Ne retrouve-t-on pas là la méfiance envers les commerçants (*trade*), qui avait conduit à l'éviction de Mummery ? En outre, et peut-être s'agit-il là d'une coïncidence, Arnold comme Ruskin étaient des membres de l'*AC*.

C'est une fois ces clarifications faites qu'on peut comprendre pourquoi les alpinistes de l'*AC* se désignent mutuellement comme des *gentlemen* (sans pour autant, comme on le croit souvent, peut-être justement à cause de l'usage de ce terme, faire partie de l'aristocratie ou de la *gentry*). Un *gentleman*, c'était par exemple Horace Walker (1838-1909) d'après l'auteur de sa nécrologie :

> « Il était humain, affectueux et chaleureux, aimé de tous ceux qui le rencontraient, droit et honnête au plus haut degré. Plus on le connaissait longtemps et intimement, plus on respectait et on admirait son excellente probité d'esprit, et plus on était attiré par sa nature déterminée et aimante. Homme lettré, scolairement titré, il était un compagnon charmant, peu loquace et pourtant très informé, et possédait une manière originale, peu ordinaire, d'énoncer ses idées et ses opinions. Avec sa mort nous déplorons la perte d'un gentleman anglais au sens le plus large et le meilleur, sérieux, courtois, et des plus désintéressés qui soient. » (*AJ* 24, 1909, 94)

Le statut de *gentleman*, on l'a expliqué, s'acquiert avant tout par l'éducation. Dans celle-ci, les *public schools* et les grandes universités jouent un rôle majeur. La plupart des membres de l'*AC* sont passés par ces lieux d'éducation prestigieux et y ont été socialisés d'une manière bien spécifique. C'est à cette socialisation que nous nous intéressons à présent.

## 2. Socialisation sportive et formation d'un esprit de corps. Une socialisation dans les *public schools*

On peut retracer la genèse des qualités et goûts homogènes des alpinistes de l'*AC* que donnent à voir leurs nécrologies. Outre le fait que les alpinistes proviennent de milieux sociaux semblables, ils ont aussi fréquenté les mêmes lieux d'éducation, *public schools* et universités. Cette socialisation commune a des effets importants sur la constitution du groupe social des alpinistes : elle contribue à une communauté des vues au sein du club et à l'existence d'un véritable esprit de corps. L'éducation partagée par ses membres fait que l'*AC* possède déjà une identité collective, est déjà une « institution », au sens où l'entend Descombes (qui reprend Durkheim) – comme « des manières de penser et de sentir particulières » qui découlent de l'appartenance à un « groupe réel », à une « communauté historique »[69] – avant même que l'alpinisme n'entre en jeu.

Cette éducation partagée contribue également, ce qui nous intéresse en premier lieu, à l'importation dans l'alpinisme de conceptions sportives inculquées dans ces écoles de l'élite. En effet, c'est là qu'apparaît et se diffuse une idéologie sportive nouvelle et particulièrement influente

---

[66] Matthew Arnold est le fils de Thomas Arnold, célèbre directeur de Rugby, cité par Taine dans l'extrait précédent.

[67] Matthew ARNOLD, *Culture and anarchy. An essai in political and social criticism*, Londres, Smith, Elder, & co, 1869, p. 20.

[68] John RUSKIN, *Sesame and lilies (1865)*, New York, Silver, Burdett & Company, 1900, p. 50. Ruskin écrit encore, dans le même ouvrage: "as in nothing is a gentleman better to be discerned from a vulgar person, so in nothing is a gentle nation (such nations have been) better to be discerned from a mob, than (…) that their feelings are constant and just, results of due contemplation, and of equal thought. (…) [A] gentleman's ou a gentle nation's passions are just, measured, and continuous". *Ibid.*, p. 47.

[69] Vincent DESCOMBES, « S'individuer dans la société. Commentaire de Vincent Descombes », 2013.

jusqu'à la Seconde Guerre mondiale : l'*athleticism*[70]. L'*athleticism* peut être défini comme une doctrine, forgée par des directeurs d'école à partir des années 1850, accordant une place centrale au sport et aux exercices physique dans le but d'inculquer des valeurs morales aux futures élites, de leur enseigner le courage, l'abnégation, l'esprit de corps, la discipline, l'honnêteté, autant de qualités sensées caractériser la virilité (*manliness*) des classes dominantes victoriennes et, de manière plus instrumentale, forger le « caractère » des futurs leaders et combattants de l'Empire.

La pratique intensive du sport et en particulier des *games* qui se met en place dans les *public schools* à partir des années 1850 doit donc être replacée et comprise dans un cadre idéologique particulier, en lien avec les conceptions en vigueur de la virilité des élites (dérivées de la *muscular christianity*) et des idéologies darwinistes et impérialistes. Elle doit également être mise en lien avec le contexte économique et social qui voit une croissance sans précédent de la bourgeoisie et l'apparition de nouvelles fractions au sein de celle-ci. La pratique, souvent intensive, du sport, si elle a pour but affiché de forger le corps et le caractère des futurs dirigeants du pays et de l'Empire, est également une manière, pour la *middle class* en développement, de s'affirmer contre l'aristocratie mais aussi contre les classes inférieures. « Un grand nombre de familles bourgeoises (*middle class*) évitaient des pratiques traditionnelles de consommation et amélioraient leur qualité de vie par des activités de loisir que l'on ne décrirait pas comme aristocratiques. Elles créèrent une culture spécifiquement *middle class* autour de nouveaux symboles de statuts et de nouveaux loisirs, comme les sports ou les vacances d'été[71] ». Ce que montre plus précisément Hansen, c'est qu'à partir des années 1850-1860, l'alpinisme, tout comme l'exploration et « l'aventure » en général, est une manière pour les hommes de la bourgeoisie d'exprimer une nouvelle forme de virilité (la *manliness*) et d'affirmer par là leur appartenance à un groupe social – la bourgeoisie – en redéfinition.

## 2.1. La formation d'un esprit de corps

> « Concernant la contribution des universités au club, on disait, je crois, que dans les premières décennies du club, si quelqu'un rencontrait un alpiniste anglais dans les Alpes, il pouvait parier à dix contre un qu'il venait de l'Université, à cinq contre un qu'il venait de Cambridge, et à un contre un qu'il était *Fellow* de son *college*[72]. »

En tant que membres de l'élite sociale, les alpinistes ont bénéficié de l'éducation privilégiée qui était celle des fractions supérieures de la bourgeoisie à la fin du XIX[e] siècle, à savoir celle dispensée dans les meilleures écoles secondaires – les *public schools* – et à l'université. À cette époque, le système scolaire anglais connait des évolutions importantes, liées à la croissance des fractions économiques de la bourgeoisie issue de la révolution industrielle, celles-là mêmes qui forment le vivier de l'AC[73]. En 1854 et 1856, Oxford et Cambridge s'ouvrent aux non Anglicans. Les *publics schools*, initialement au nombre de neuf (les *sacred nine*), se modernisent, se multiplient et sont investies par la bourgeoisie ascendante formée des *professionnals* et des membres des classes supérieures manufacturières et commerciales. Entre 1840 et 1860, trente-deux *public schools* s'ajoutent aux *sacred nine*. Mais, explique John Tosh, leur base sociale demeure alors très restreinte : s'il y a

---

[70] P.C. McINTOSH, « Games and gymnastics for two nations in one », *in* P.C. McINTOSH, F.S. WILLETTS, A.D. MUNROW et J.G. DIXON (dir.), *Landmarks in the history of physical education*, 2[e] éd., Londres, Routledge, pp. 177‑209 James A. MANGAN, *Athleticism in the Victorian and Edwardian public school*, *op. cit.*

[71] Peter H. HANSEN, « Albert Smith (...) », *op. cit.*, p. 309. Nous traduisons.

[72] Thomas Sydney BLAKENEY, « Some statistics of Alpine Club membership », *op. cit.*, p. 128. Nous traduisons.

[73] Derek GILLARD, *Education in England: a brief history*, 2011. Chapitre 3.

un recrutement significatif dans les *professions,* les nouvelles classes manufacturières et commerciales continuent d'envoyer leurs enfants dans des établissements moins prestigieux[74]. C'est dans les décennies suivantes que ces fractions sociales investiront massivement les *public schools* nouvellement créées (qui se divisent en *grammar schools*, *proprietary schools* et *private schools*), définies comme telles par le *Taunton Report* de 1868[75]. Finalement, plus qu'une absorption de la bourgeoisie nouvelle dans un système d'ancien régime, il faut surtout voir dans le développement des *public schools* un « instrument destiné à faire de la bourgeoisie une classe cohérente[76] ».

En Grande-Bretagne, le terme *public school* s'oppose à *private education*, c'est-à-dire à l'enseignement qui était donné par des précepteurs dans le cadre de la maison aristocratique. Il s'agit d'écoles privées et très sélectives, organisées en internats et réservées aux garçons. Toutes ne confèrent pas le même prestige, mais aucune n'est accessible aux enfants du peuple. Elles forment le maillon central de l'éducation de la classe dominante. « Dans la trilogie classique – primaire (*prep school*), secondaire (*public school*), supérieur (*université*) –, ce n'est pas ce dernier stade qui est déterminant, c'est le secondaire, car les *public schools* sont l'instrument fondamental de formation des cadres du pays[77] ». Ainsi, poursuit François Bédarida, pour maintenir ou « atteindre une situation irréprochable dans la société, il faut (…) avoir passé par une de ces écoles réputées. Grâce à elles on fait partie du cercle magique de l'élite. Comme un badge, conférant un ascendant spécial, on en porte le signe de reconnaissance ». Ceci explique, pour l'historien James A. Mangan, que les nouvelles fractions de la bourgeoisie se soient si rapidement tournées vers ces écoles. « Pour l'aristocratie, écrit-il, une éducation en *public school* n'était que la continuation d'une tradition qui renforçait sa différence sociale et soulignait l'homogénéité de sa sous-culture ; pour les « *nouveaux riches* » il s'agissait d'un moyen d'accéder à cette sous-culture et d'assurer un statut à leurs enfants par l'attribution d'une marque de caste (…). L'appartenance était désirée ; l'éducation dispensée était d'importance secondaire[78] ». L'alpiniste Arnold Lunn (1888-1974), dans un ouvrage consacré à ses années à Harrow (*The Harrovians*, 1913), revient sur cet esprit de corps si particulier :

> « On peut résumer l'essence de l'esprit des *Public Schools* (…) par le vieil adage *noblesse oblige*. Le code des *Public Schools* est, par essence, celui d'une aristocratie, quand bien même il s'agit d'une aristocratie très diluée. Seul un fou pourrait penser qu'on peut rendre inclusive l'exclusivité (*exclusiveness should be made all inclusive*). La force de *l'esprit de corps* varie en proportion inverse de la taille du corps. Personne, comme je l'ai fait remarquer ailleurs, n'arbore fièrement une vieille cravate pithécanthrope pour montrer qu'il appartient à la race humaine[79]. »

L'esprit de corps dont parle Lunn est assez semblable à celui de l'*AC,* dont une proportion importante des membres ont fréquenté les lieux d'éducation que sont les *public schools* ou l'université. Michel Tailland nous fournit des indications sur les trajectoires scolaires et universitaires de 78 membres fondateurs et « pionniers » de l'*AC,* nés entre 1808 et 1836. Ils sont 38% (30 individus) à avoir fréquenté des *public schools* (qui étaient encore rares et d'autant plus sélectives avant les années 1850) et 74% (58 individus) l'université (dont Cambridge ou Oxford pour 90% d'entre

---

[74] John TOSH, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain: Essays on Gender, Family, and Empire*, Harlow, Pearson Education, 2005, p. 85.

[75] François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, *op. cit.*, p. 219. Derek GILLARD, *Education in England: a brief history*, *op. cit.*, p. 3.

[76] Eric HOBSBAWM, « La middle class anglaise », *op. cit.*, p. 114.

[77] François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, *op. cit.*, p. 218.

[78] James A. MANGAN, *Athleticism in the Victorian and Edwardian public school*, *op. cit.*, p. 129. Nous traduisons.

[79] Arnold LUNN, *Memory to memory*, Londres, Hollis and Carter, 1956, p. 21. Nous traduisons.

eux)[80]. Peter Hansen trouve des proportions semblables pour l'ensemble des alpinistes du club entre 1857 et 1891 : plus de la moitié sont passés par l'université (près d'un sur sept par le *Trinity College* de Cambridge), plus d'un tiers par des *public schools* (et 10% par Eton, 8% par Harrow et 5% par Rugby, trois des *sacred nine*)[81]. Nos propres données viennent appuyer ces deux analyses : sur les 91 individus de notre reconstitution de l'élite de l'alpinisme nés entre 1808 et 1913, 43 des 52 alpinistes dont on a pu retrouver les lieux d'éducation secondaires ont fréquenté une *public school* (soit 83% d'entre eux, et 47% de l'ensemble)[82], et 33 des 57 alpinistes dont on sait qu'ils ont été à l'université (soit 63% de l'ensemble) sont passés par Oxford, Cambridge ou la *Royal Military Academy* (soit 58% d'entre eux). Nous trouvons donc une proportion d'alpinistes passés par les *public schools* supérieure à celles trouvées par Tailland et Hansen.

| **Population (Base)** | **Taux de fréquentation des *public schools*** | **Taux de fréquentation de l'université** |
|---|---|---|
| 78 pionniers de l'*AC* (Tailland, 1996) | 38% | 74% |
| Alpinistes de l'*AC* entre 1857 et 1891 (Hansen, 1991) | Plus d'un tiers | Plus de la moitié |
| 91 "grands alpinistes" de l'*AC* nés entre 1808 et 1913 (Moraldo, 2016) | Plus de la moitié | Plus de 65% |

**Figure 20. Taux de fréquentation des *public schools* et de l'université par les alpinistes de l'*AC*, selon Tailland, Hansen, et moi.**

Du fait de ce recrutement social et scolaire assez homogène, les nécrologies de l'*AJ* abondent en anecdotes sur les *public schools* et les grandes universités (d'autant plus qu'un certain nombre d'alpinistes y enseignent après y avoir été élèves). L'implicite y est suffisamment présent pour que l'on comprenne qu'elles s'adressent à des hommes ayant eux-mêmes fréquenté ces écoles. Comme on peut le voir dans les quelques extraits suivants tirés des nécrologies de J.F. Hardy (1826-1887), de F.E. Blackstone (1829-1892) et de C.D. Robertson (1879-1910), les divers rituels, prix, ou filières propres à ces écoles ne sont pas explicités, indice de l'entre soi qui règne au sein de l'AC. En outre, la place centrale des classements et distinctions scolaires dans ces nécrologies témoigne du prestige associé à ces écoles, qui perdure tout au long de la vie.

> « En 1842, il entra au *King's College, London*, et après y avoir obtenu son *A.K.C.*, il entra au *Trinity College*, *Cambridge* où, en 1848, il fut 33ème *wrangler* à son *B.A.* » (*AJ* 13,1888, 544).
>
> « Son père et grand-père étaient de Winchester et, sous l'ancien système il reçut à son tour la *foundation scholarship* et entra à l'école en 1843. Il monta progressivement les échelons et devint *Prefect of Hall*, avant d'entrer en temps venu à *New College*, Oxford, où il fut élu *Fellow* en 1849. » (*AJ* 15, 1891, 255).
>
> « Entré à Eton grâce à la *Foundation*, il y reçut, entre autres récompenses, la *Shakespeare medal* et le *final honour* du *Newcastle Scholarship*. Il obtint une *Major Scholarship* pour étudier les humanités classiques à Trinity, Cambridge, puis une *First Class* aux *Parts I* et *II* du *Classical Tripos*, le dernier avec une mention spéciale en philosophie, avant d'être élu *Fellow*. » (*AJ* 25, 1912, 138)

Pour comprendre ces lignes, il faut posséder des connaissances d'*insider* sur le système scolaire de l'élite anglaise. Ainsi, il ne fait aucun doute que les lecteurs savent ce qu'est l'*AKC* (l'*Associateship of King's College,* cours général de théologie dispensé au *King's College*), ou les *Part I et Part II* (les deux premières années et la troisième du cursus scolaire dans une matière, qui forment un *Tripos*). De même, ils ne sont pas sans ignorer le prestige associé au rang de « 33ème *wrangler* » (à Cambridge, le *senior wrangler* est l'étudiant classé premier en mathématiques à l'issu de la quatrième

[80] Michel TAILLAND, *Les Alpinistes Victoriens*, *op. cit.*, p. 575-580.
[81] Peter H. HANSEN, « Albert Smith (…) », *op. cit.*, p. 311.
[82] Par ailleurs, six d'entre eux ont été éduqués par des tuteurs privés (*private education*). Au total, c'est donc 95% de ces alpinistes qui ont bénéficié d'une éducation primaire et secondaire très sélective.

année, le *B.A.* (*Bachelor of Arts*)), à l'obtention des bourses ou prix d'études que sont la *Foundation Scolarship* (bourse pour les grandes *public schools*, dont Winchester et Eton) ou le *Newcastle Scholarship* (prix annuel prestigieux récompensant une série d'examens écrits à Eton), et à la fonction de *Prefect* (les préfets sont des étudiants âgés chargés de la discipline dans l'école, avec à leur tête le *Prefect of Hall*) ou de *Fellow* (agrégé ou professeur des grandes universités). Ce type d'implicite, qu'on retrouve très régulièrement dans les nécrologies de l'*AJ* (voir également la notice de J.J. Hornby citée plus bas), révèle bien, chez ces hommes, des trajectoires et une vision du monde partagées. L'uniformité des trajectoires scolaires des alpinistes anglais est telle qu'il suffit de peu pour être considéré comme un *outsider*. George Finch (1888-1970), alpiniste anglais né en Nouvelle-Zélande et éduqué par des tuteurs particuliers, puis à l'université de Zurich, en fait les frais. Bien que rompus à la sociabilité de la société victorienne, son indépendance d'esprit n'est pas acceptée au sein de la communauté alpinistique, qui l'ostracise. Il faut dire que Finch, qui avait été envoyé par sa mère en *public school*, en avait été retiré rapidement, n'étant pas préparé à une discipline aussi stricte. Ceci fait toute la différence, écrit son biographe, « dans une Angleterre d'avant la guerre de 1914 très consciente des appartenances de classe », et qui juge sévèrement tout écart à « l'attitude attendue, [c'est-à-dire] celle inculquée par l'école anglaise[83] ».

Il n'empêche qu'une proportion non négligeable des alpinistes du club n'était pas passée par ces écoles. Il s'agit d'une frange de l'*AC* que l'on oublie tant la visibilité des autres est forte. Nuançons cependant : si tous les membres du club n'ont pas été scolarisés dans des *public schools*, l'immense majorité d'entre eux a bénéficié d'une éducation secondaire (souvent dans de bons établissements), un privilège à la fin du XIX^e^ siècle, à une époque où il n'existe pas encore d'enseignement secondaire publique (il sera créé en 1902). Plus encore, les alpinistes de l'*AC* sont passés par l'enseignement supérieur, alors réservée aux seules élites. En 1900, seule 0,8% d'une classe d'âge accède à l'université[84]. Les alpinistes de l'*AC* vraiment atypiques sont donc ceux qui ont quitté l'école avant le secondaire. Parmi les grands alpinistes de l'âge d'or, un nom apparaît : celui d'Edward Whymper (1840-1911). Whymper est le second d'une famille baptiste de onze enfants. Le père, *self-made-man*, avait monté une entreprise plutôt prospère de gravure sur bois (c'était alors l'unique façon d'imprimer des dessins à grande échelle). On ne peut donc pas, comme cela est parfois le cas, parler des Whymper comme de prolétaires. Sans doute appartenaient-ils à la classe moyenne de l'époque, voire à la petite bourgeoisie[85]. Preuve de la relative aisance de la famille, Whymper fréquente une école privée. Autre preuve, la famille prenait des vacances chaque été et se rendait dans une station balnéaire britannique. Le jeune Whymper a les moyens d'avoir quelques distractions : il se rend à des expositions, à des spectacles, à des courses. À son grand regret, il doit cependant quitter l'école à l'âge de quatorze ans pour commencer son apprentissage dans l'atelier de son père. Il excelle en dessin. Envoyé dans les Alpes en 1860 pour effectuer des croquis, il s'essaie à l'alpinisme, une pratique qu'il connait, par la lecture, depuis l'enfance. Il entre à l'*AC* l'année suivante, à la faveur de son ascension du Pelvoux. Quatre ans

---

[83] Scott RUSSELL, « George Finch, a memoir », *in The making of a mountaineer*, Bristol, Arrowsmith, pp. 10-110, p. 42.

[84] A. H. (éd) HALSEY, *Trends in british society since 1900 : a guide to the changing social structure of Britain*, Londres, Macmillan, 1972, p. 206. Nous traduisons.

[85] D'après les critères retenus, par exemple, dans Leonore DAVIDOFF et Catherine HALL, *Family Fortunes: Men and Women of the English Middle Class 1780-1850*, Chicago, University of Chicago Press, 1987, p. 24. En revanche, la classification officielle de 1911 (RGSC) place les artisans dans la classe II, même si ses revenus étaient supérieurs à ceux de l'employé, resté dans la classe I. Eric HOBSBAWM, « La middle class anglaise », *op. cit.*, p. 123.

plus tard, l'ascension du Cervin (et l'accident qui l'accompagne) le rend célèbre, une célébrité que la publication d'un livre en 1871, *Scrambles amongst the Alps in the Years 1860–69*, vient parachever. Whymper, on le voit, à défaut d'avoir la trajectoire sociale et scolaire parfaitement conforme d'un Stephen, d'un Wills ou d'un Mathews, possédait néanmoins des propriétés sociales qui le rendaient éligible à l'AC. Contrairement à d'autres d'appartenance sociale plus élevée (Mummery ou Lunn), il n'est d'ailleurs pas blackboulé. Issu de la petite bourgeoisie artisanale, Whymper n'est pas un prolétaire. Il devient rapidement un dessinateur et graveur de renom, un métier considéré positivement par l'*AC* dont, rappelons-le, 10% des membres sont acceptés pour leur renommée artistique ou scientifique. En outre, et c'est un élément qui le différencie d'un Finch, Whymper fait preuve d'une volonté d'ascension sociale, doublée d'un effort de conformité à toute épreuve. Son journal intime de jeunesse, publié récemment, a été pour nous une source d'information précieuse à cet égard. On y découvre un adolescent travailleur, dur à la tâche, extrêmement bien informé des affaires politiques du pays. Son grand regret est d'avoir dû arrêter ses études pour apprendre un métier manuel que, malgré ses qualités indéniables de dessinateur, il n'aime pas. « Oh, travail écœurant… Comment pourrais-je me réjouir de quitter cette servitude sans aucun espoir de jours meilleurs[86] », se plaint-il, âgé de dix-sept ans. Quelques entrées plus loin (20/10/1857), il regrette que lui et ses frères n'aient pas pu exercer le métier de leur choix. Il aurait préféré être ingénieur, un métier où « [sa] tête pourrait travailler autant que [ses] mains ». Âgé de seize ans, il se réjouit que la fonction de pair du Royaume cesse d'être héréditaire[87]. « Cela montre, écrit-il, que nous devenons plus éclairés, et si cela continue (ce dont je ne doute pas), le pauvre méritant aura quelques chances de devenir un grand homme[88] ». C'est ce qu'espère Whymper pour lui-même, lui qui aspire à devenir un *gentleman* au sens désormais acquis du terme. Comme les jeunes bourgeois de son temps, il a lu et adoré *Tom Brown's schooldays* dont nous verrons qu'il s'agit d'un livre connu des écoliers des *public schools,* symbole du courant de la *muscular christianity*. Dans ses loisirs et dans ses goûts, Whymper n'est pas si éloigné de la moyenne des membres de l'AC. Adepte des mêmes pratiques, il ne les pratique cependant pas de la même manière. Il joue au cricket et va regarder des matchs. À 18 ans, il fonde même une équipe. Mais il ne s'agit pas, comme ses contemporains de l'*AC,* d'une équipe universitaire[89]. Il suit également les courses de chevaux et, occasionnellement, les courses d'avirons entre Oxford et Cambridge auxquelles participaient, en tant que rameurs, les mêmes contemporains de l'AC. Enfin, Whymper est un adepte des expositions de peinture et de photographie, depuis la première en 1854, à la *Royal Academy* et à *Pall Mall*. Il reste cependant assez traditionnel dans ses goûts picturaux, se déclarant, en 1859, « horrifié et dégoûté » face aux tableaux modernes[90]. Autre preuve de sa volonté d'ascension, Whymper s'efforce de perdre certains marqueurs sociaux facilement identifiables, comme un accent londonien populaire trop marqué à son goût. D'après Lunn, un de ses biographes, Whymper s'entrainait à prononcer distinctement les « h » en début de mots, notamment lorsqu'il donnait des conférences. Il écrit dans son journal, à propos d'un prêtre qui ne prononce pas les « h » : « il est parfaitement '*orrible* d'entendre *'eaven*, *'ope, 'eart* [au lieu de *heaven, hope, heart*], etc. Car ils

---

[86] Septembre 1857. Ian SMITH, *The apprenticeship of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 44. Nous traduisons.
[87] En 1856, une tentative est faite pour instaurer une nouvelle sorte de Pair du Royaume (ceux qui siègent dans la Chambre des Lords), qui seraient nommés à vie mais dont la charge ne serait plus héréditaire. Elle échoue.
[88] Ian SMITH, *The apprenticeship of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 16. Février 1856. Nous traduisons.
[89] *Ibid.*, p. 61 et 68.
[90] *Ibid.*, p. 39.

sont légion. Sans cela, c'est le moins qu'on puisse dire, Clark est sans doute un jeune homme très intelligent ; mais avec, je pense que personne ne devrait tenter de parler en public[91] ». Whymper réussira dans sa quête d'ascension sociale et de reconnaissance[92]. Dans les années 1870, suite à la publication de son best-seller, il continue son métier de graveur en bénéficiant d'une notoriété nouvelle, et reprend l'entreprise de son père en 1880. Son réseau de sociabilité est principalement constitué des membres de l'AC. Peu à peu, l'écriture d'articles et les conférences prennent le dessus sur la gravure. Il s'intéresse également, à partir des années 1870, à des questions scientifiques relatives à l'alpinisme, comme l'effet de l'altitude sur le corps humain. Il écrit quelques articles sur le sujet, et part pour les Andes (l'Himalaya, son premier choix, venait de se fermer) pour étudier le sujet. Ceci donnera lieu à son second livre, *Travels amongst the Great Andes of the Equator*, publié en 1893. La publication du livre, un gros succès, conduit à une tournée de conférences aux États-Unis à la fin des années 1890. Il engage un agent pour gérer son emploi du temps et ses conférences, auxquelles auront assisté plus de 50000 personnes[93]. En ce sens, Whymper était l'un des premiers alpinistes professionnels[94]. À la fin de sa vie, Whymper, qui meurt à Chamonix en 1911, avait commencé l'écriture d'un dernier ouvrage, un livre pour jeunes garçons, où il racontait ses aventures alpines (« cent histoires, interdites aux femmes », était-il précisé en introduction[95]). Ceci n'est pas anodin. L'alpinisme, comme le sport, se conçoit comme une pratique éminemment masculine, terrain d'expression de la *manliness* des classes supérieures britanniques.

### 2.2. L'*athleticism*, une idéologie bourgeoise

Dès les années 1860, les *public schools* développent leurs équipements sportifs, avec l'appui financier des familles des élèves, qui considèrent ces changements d'un œil favorable. En effet, pour la bourgeoisie nouvelle, la pratique du sport, sensée inculquer, comme on le verra, une forme socialement marquée de virilité, est aussi un symbole d'appartenance à l'élite sociale[96]. Les *games* participent en effet de la fabrication d'une identité propre aux classes supérieures, et les écoles les plus « sportives » voient leur popularité croitre. Rugby acquiert ainsi un intérêt nouveau, même aux yeux de la vieille noblesse qui lui préférait traditionnellement Eton : être un gentleman implique la possession de qualités nouvelles[97]. À Lancing, une des nouvelles *public schools* apparue au début des années 1850, la mise en avant des *games* n'obéit pas tant à une volonté idéologique ou à une nécessité disciplinaire (comme ce fut le cas à l'origine dans certaines écoles comme Marlborough) qu'elle n'est une stratégie pour s'introduire dans l'élite des *public schools* en attirant les nouvelles

[91] Arnold LUNN, *Mountain Jubilee*, Londres, Eyre and Spottiswood, 1943, p. 191. Nous traduisons.
[92] Tout comme ses frères, dont l'un deviendra écrivain de récits d'aventure, et les autres voyageurs. Frank S. SMYTHE, *Edward Whymper*, Londres, Hodder and Stoughton, 1940, p. 3.
[93] Emil HENRY, *Triumph and tragedy, the life of Edward Whymper*, Londres, Matador, 2011.
[94] Précisons cependant qu'il avait gagné beaucoup plus d'argent de ses gravures et de ses topoguides de Chamonix et Zermatt que de ses conférences et ouvrages. Peter H. HANSEN, *British mountaineering, 1850-1914*, *op. cit.*, p. 405.
[95] Emil HENRY, *Triumph and tragedy, the life of Edward Whymper*, *op. cit.*, p. 360.
[96] Sur ce point, voir aussi Sébastien DARBON, *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2008, p. 24. Darbon, néanmoins, semble reprendre en grande partie les analyses antérieures de Mangan.
[97] John Tosh cite un extrait du journal de Lord Ashley qui, dès 1844, considère Rugby d'un œil nouveau pour l'éducation de son fils : "I fear Eton… It makes admirable gentlemen and finished scholars –fits a man, beyond all competition, for the dining-room, the Club, St James's Street, and all the mysteries of social elegance; but it does not make the man required for the coming generation. We must have nobler, deeper, and sterner stuff; less of refinement and more of truth; more of the inward, not so much of the outward, gentleman" (journal de Lord Ashley, 21/11/1844), cité par John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 84.

classes supérieures[98]. Dans ces écoles, le sport prend rapidement une importance telle qu'au tournant du siècle les performances athlétiques y sont plus valorisées que les performances intellectuelles, ce qui entraine une vague de critiques vis-à-vis de ce modèle. L'athlète y est devenu un véritable héros. Il faut dire que dès les années 1860, les élèves de l'équipe d'aviron peuvent passer jusqu'à quatre heures par jour à s'entrainer, et les joueurs de cricket trois heures[99]. Cette pratique intensive du sport se diffuse dans les grandes universités, qui accueillent les élèves sortant de ces écoles. James A. Mangan explique que les meilleurs sportifs sont quasiment obligés de courir ou ramer pour leur *college*. Ce « service » obligatoire est notamment réclamé par certains tuteurs particulièrement en faveur de l'*athleticism*, dont le célèbre alpiniste Leslie Stephen (1832-1904)[100]. De la même façon qu'Arnold Lunn évoquait l'esprit de corps des *public schools*, Leslie Stephen montre comment à Cambridge, haut lieu de l'*athleticism*, le sport permettait une sociabilité entre jeunes *gentlemen*, sociabilité semblable à celle que permettra plus tard l'*AC*.

> « À cette époque, l'*athleticism* à Cambridge avait le même mérite [qu'à l'AC]. Le club d'aviron du *college* était un trait d'union qui me permettait d'être ami avec de jeunes *gentlemen* dont les muscles était plus développés que leurs cerveaux[101] ».

On retrouve ici la fonction socialement inclusive du sport ou, plutôt, du fait qu'il permet aux membres des mêmes fractions sociales de se reconnaitre et de se rassembler. Par rapport aux autres fractions sociales, le sport a en effet une fonction d'exclusion. La pratique du sport – et de certains sports en particulier – revêt donc typiquement une fonction de « barrière » et de « niveau » telle que la décrivait Edmond Goblot à propos, par exemple, du baccalauréat dans la France de la fin du XIX$^{e}$ siècle[102].

### 2.3. Les vertus morales et viriles du sport : *muscular christianity* et *manliness*

L'*athleticism* se développe directement dans la lignée de la *muscular christianity*, courant en faveur de l'activité sportive dans le cadre de la foi religieuse (anglicane). Le terme fut forgé en 1857 suite aux écrits des anglicans Thomas Hugues et Charles Kingsley, pour désigner en particulier les vertus exaltées dans un livre de Hugues, *Tom Brown's schooldays*, où le jeune héros éponyme est un écolier de Rugby, vertueux, courageux, pieux et sportif, qui « craignait Dieu et pouvait marcher mille miles en mille heures[103] ». On se souvient que Whymper, adolescent, avait été fortement impressionné par ce livre, dont il vantait le « style simple, naturel, non affecté, pas trop précis, mais décrivant avec force » et qui, en cela, « affecte l'esprit plus que le sujet le plus élevé et le plus grand écrit de la manière la plus superbe[104] ». Les *muscular christians*, souvent des anglicans libéraux, croyaient dans les vertus du sport pour forger le caractère du bon chrétien, et notamment pour convertir les jeunes hommes à la foi. C'est pourquoi la virilité était partie intégrante de leur idéo-

---

[98] James A. MANGAN, *Athleticism in the Victorian and Edwardian public school*, *op. cit.*, p. 42.
[99] P.C. MCINTOSH, « Games and gymnastics for two nations in one », *op. cit.*, p. 181.
[100] James A. MANGAN, *Athleticism in the Victorian and Edwardian public school*, *op. cit.*, p. 124.
[101] Leslie STEPHEN, *Studies of a biographer, volume 3*, Londres, Duckworth and Co, 1902, p. 316. Nous traduisons.
[102] Edmond GOBLOT, *La barrière et le niveau. Étude sociologique sur la bourgeoisie française moderne (1925)*, Paris, PUF, 2010, p. 72.
[103] James A. MANGAN, « Social Darwinism and upper class education in late Victorian and Edwardian England », *in* James A. MANGAN et James WALVIN (dir.), *Manliness and morality: middle class masculinity in Britain and America, 1800-1940*, Manchester, Manchester University Press, pp. 135-159, p. 137.
[104] Ian SMITH, *The apprenticeship of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 63. Janvier 1859. Nous traduisons.

logie[105] et que, dans les années 1850 à 1880, des livres chrétiens aux titres évocateurs, tels que *Manliness* (H.S. Brown, 1858) ; *Manliness, Womanliness, Godliness* (J.B. Figgis, 1861), ou *The manliness of Christ* (T. Hughes, 1879) sont publiés[106].

Notons ici que, si l'on a pu faire le lien entre l'ascétisme protestant et certaines qualités du *gentleman* valorisées chez les alpinistes, la valorisation du sport par le clergé anglican (du moins certains de ses membres les plus libéraux) s'oppose sur certains points à l'ascétisme puritain, peu favorable au sport considéré comme un plaisir coupable éloignant du travail. Ainsi, explique Hugh Mc Leod, les protestants évangéliques du XIX[e] siècle « avaient une vision très restrictive des plaisirs autorisés. Ils admettaient les loisirs comme un mal nécessaire, mais regardaient la majorité des loisirs populaires ou comme immoraux en tant que tels, ou du moins comme menant potentiellement au péché[107] ». Plus exactement, ce n'était pas le sport en lui-même, mais une certaine manière de l'appréhender qui était dangereuse. Le sport, s'il pouvait être pratiqué, ne le devait pas dans un cadre religieux. Max Weber à propos du puritanisme anglais des siècles précédents souligne que le « sport » (il ne s'agissait pas encore du sport dans sa forme moderne, codifié au XIX[e] siècle) était « admis s'il servait un dessein rationnel, c'est-à-dire s'il constituait un délassement nécessaire à un bon équilibre physique. En revanche, il était suspect en tant qu'il laissiat un cours libre et spontané aux impulsions indomptées (…) ou bien s'il éveillait l'orgueil de la compétition, les instincts brutaux, le plaisir irrationnel du pari[108] ». Quelles qu'aient pu être les divergences entre protestants puritains et anglicans libéraux, cette conception d'un sport fortement imprégné de principes moraux est celle adoptée par les *muscular christians*. Les valeurs religieuses transmises par le sport, parce qu'il s'agit de valeurs chrétiennes, ascétiques et viriles, considérées comme caractéristiques d'une masculinité idéale, trouvent un écho à la fois chez les protestants et les anglicans : l'honnêteté, la persévérance, la simplicité, etc. John Tosh, soulignant les caractéristiques de la moralité évangélique, évoque « l'indépendance », les « ressources intérieures », la « maitrise de soi »[109]. Ce sont ces mêmes qualités, celles qui forment le « caractère », celui du *gentleman*, de l'entrepreneur capitaliste, du soldat de l'Empire, que l'on retrouve mises en avant dans la *muscular christianity*.

Dès les années 1850, cette idéologie est reprise dans les *public schools*, dirigées alors par des membres du clergé anglican. Edward Thring, directeur d'Uppingham de 1853 à1887 et grand partisan de la *muscular christianity*, y fait construire le premier gymnase scolaire du pays (1859)[110]. À Loretto, *public school* écossaise, Hely H. Almond, son directeur de 1862 à 1903, s'inspire des principes de la *muscular christianity* et du darwinisme social d'Herbert Spencer (auteur en 1861 de *Education : intellectual,X moral, and physical*) pour développer une méthode éducative à base d'exercices physiques, de régimes spéciaux, de bains froids, etc. en vue de forger le caractère et le corps des

---

[105] Hugh McLEOD, « La religion et l'essor du sport en Grande-Bretagne », *Revue d'Histoire du XIXème siècle*, 2004, n° 28, pp. 133-148, p. 5-6.

[106] John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 94.

[107] Hugh McLEOD, « La religion et l'essor du sport en Grande-Bretagne », *op. cit.*, p. 3. L'alpiniste Arnold Lunn (1888-1974), fils d'un pasteur méthodiste, décrit une enfance morose où il leur était interdit de s'amuser le dimanche. Arnold LUNN, *Memory to memory*, *op. cit.*, p. 14.

[108] Chez Weber, cependant, il s'agit surtout des XVII[ème] et XVIII[ème] siècles. Dans son chapitre consacré à « l'ascétisme et l'esprit du capitalisme », il s'appuie sur les écrits de l'Anglais Richard Baxter (1615-1691). Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 204.

[109] John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 74.

[110] Hugh McLEOD, « La religion et l'essor du sport en Grande-Bretagne », *op. cit.*, p. 7.

élèves, ces derniers étant considérés comme plus important que leur développement intellectuel[111]. L'exercice physique n'est pas le seul moyen de forger le caractère. Les enfants étaient souvent battus par les maitres et par les élèves plus âgés, au sein d'un système (le *fag systeme*) où les plus petits étaient censés effectuer des travaux et corvées pour les plus grands. Par le biais des *public schools*, l'athlète devient l'une des figures clé de la *manliness*[112]. Dans ces écoles, *manliness*, *athleticism*, et *muscular christianity*, se fondent ainsi le même ensemble de valeurs et de qualités, celles qui constituent le « caractère » propre au *gentleman*[113], et que l'on retrouve dans les nécrologies de l'*AJ*. C'est ainsi qu'on peut lire dans celle de S.L. King (1873-1914) qu'il était « un vrai *sportsman* et *gentleman* », deux qualificatifs mis sur le même plan, et « un chevalier *sans peur et sans reproche* » (*AJ* 28, 1914, 197). Être « *manly* » – ou « *gentlemanly* » car les deux termes finissent par devenir équivalent, la *manliness* étant, par définition, celle des classes supérieures – revient alors à posséder, non plus uniquement des qualités morales (la volonté, l'abnégation, la franchise, l'honnêteté, la simplicité, le courage) mais également des qualités physiques (l'endurance, la résistance, la force). Dans les nécrologies de l'*AJ,* R.W. Broadrick (1872-1903), assistant-professeur à *Fettes College* (Edinburgh) semble, tel qu'il est décrit par le Principal de *Fettes College*, incarner la *manliness* victorienne. Caractérisé par « une superbe présence, un regard brillant et plein d'humour, de la force et de la virilité », il représentait « la sorte d'homme dont il est dit que les universités anglaises sont fières de produire. Il se montrait en toute occasion un *gentleman* cultivé, aux goûts raffinés, courtois, aimable, aux opinions fortes mais non fanatiques, ouvert d'esprit, sympathique, et simple » (*AJ* 21, 103, 536). De même, à propos du révérend L.S. Calvert (1850-1909), directeur d'une *grammar school*, aumônier dans un bataillon d'infanterie pendant vingt-deux ans et *sportsman* accompli, il est écrit que c'est sa virilité, entendue comme virilité de caractère, qui lui vaut le respect de ses hommes et de ses élèves : « il était profondément respecté (…) et exerçait sur ses hommes et ses camarades une influence singulière ; car il était, avant tout, un 'homme' dans le sens le plus large du terme et il les comprenait vraiment » (*AJ* 24, 1909, 666).

John Tosh, dans son analyse des recompositions de la masculinité anglaise au XIX^e^ siècle, montre que la *manliness* victorienne s'oppose à la *politeness* valorisée chez les *gentlemen* des générations antérieures. Alors que l'on est noble par la naissance, la virilité telle qu'elle est inculquée dans les *public schools* s'acquière. « La naissance et l'éducation étaient secondaires comparées aux qualités morales qui caractérisaient le vrai caractère virile. La *manliness* devait se gagner par la maitrise des circonstances de l'existence et en gagnant ainsi le respect des pairs[114] ». Si on peut douter de la portée réelle de ce modèle de virilité lorsque l'on sait le recrutement social élitiste que pratiquaient ces

---

[111] Citant le *Loretto Register* de 1927, J.A. Mangan donne l'ordre des priorités éducatives d'Almond : "First–Character. Second–Physique. Third–Intelligence. Fourth–Manners. Fifth–Information". Dans un de ses sermons, Almond explique que Saint Paul aurait préféré une « virilité vigoureuse, pleine de courage » (*vigorous manhood, full of courage*) au « bavardage mou et zozotant sur l'art et la culture » (*the languid, lisping babbler about art and culture)*. James A. MANGAN, *Athleticism in the Victorian and Edwardian public school*, *op. cit.*, p. 55 et 57.

[112] Les *public schools* ne sont pas les seuls lieux où s'inculquent les principes de la *muscular christianity*. D'après Hugh Mc Leod, « la *muscular christianity* avait une influence particulièrement grande sur deux terrains : les paroisses ouvrières et les *public schools* ». Cependant, « l'essor du sport dans les *public schools*, dans les années 1850 et 1860, eut un effet beaucoup plus large. Les élèves qui avaient appris à l'école cette passion pour le sport devinrent à leurs tours enseignants, hommes d'Église, missionnaires à l'étranger, chefs d'entreprise ou hommes politiques. Des amateurs de sport se trouvèrent partout en situation d'influence ». Hugh MCLEOD, « La religion et l'essor du sport en Grande-Bretagne », *op. cit.*, p. 5 et7. Voir aussi James A. MANGAN, « Social Darwinism and upper class education in late Victorian and Edwardian England », *op. cit.*, p. 4.

[113] Pour un développement de la notion de caractère, voir aussi Rozenn MARTINOIA, « Un lieu commun sans vacuité », *op. cit.*

[114] John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 86. Nous traduisons.

écoles, on retrouve néanmoins l'idée selon laquelle, à partir du milieu du XIX[e] siècle, les *public schools* deviennent la porte d'entrée dans le « cercle magique » (pour reprendre les termes de Bédarida cités plus haut) de l'élite sociale pour la nouvelle bourgeoisie ascendante. L'alpiniste Arnold Lunn (1888-1976), dans son autobiographie, cite un sermon entendu lorsqu'il était enfant lors d'un service à Eton, et qui commençait ainsi :

> « Certains d'entre vous sont destinés à servir votre pays comme dirigeants ou ecclésiastiques, et certains rendront un jour la justice à la Cour. Certains seront appelés dans les hauts commandements sur terre ou en mer, et d'autres ne seront que des ingénieurs[115]… »

La *manliness* telle qu'elle est inculquée dans ces écoles est forgée et pensée pour la nouvelle bourgeoisie. Les références à la lutte individuelle pour la réussite, à la force de la volonté, à l'honnêteté, la discipline, etc. s'adressent en fait directement à l'expérience des nouvelles fractions sociales issues de la révolution industrielle, entrepreneurs et *professionnals*, acquis à la fois aux principes évangélistes (présents également dans le courant de la *muscular christianity*) valorisant la quête individuelle du caractère et de la discipline, et à ceux du darwinisme et de la lutte pour l'existence[116]. Elles s'adressent également aux hommes de l'Empire britannique – fonctionnaires, soldats, colons, explorateurs, etc. –, Empire dont le fonds rhétorique à base de « devoir », de « lutte », de « volonté », de « caractère » converge avec celui de la *manliness*[117]. Les qualités constitutives de la *manliness* victorienne en viennent ainsi peu à peu, notamment sous l'effet de leur valorisation dans les *public schools*, à perdre de leur connotation religieuse pour « s'appliquer aussi bien à la lutte de l'existence qu'au champ de bataille. (…) Le résultat escompté était « l'homme indépendant » – quelqu'un qui n'était redevable de personne, maitre de ses idées et de son propre foyer », ou « l'homme de caractère » qui, « qu'il s'agisse de son entreprise, de sa profession ou de la vie publique (…) plaçait l'appel du devoir au-dessus des gratifications personnelles, et pouvait puiser dans ses ressources morales pour triompher de l'adversité[118] ».

Les femmes, on le comprendra, sont d'emblées exclues de ce modèle. Pourtant, par extension, en tant qu'ensemble d'attributs essentiellement moraux, la *manliness* n'est pas uniquement pensée comme une qualité masculine. Kelly Boyd, qui a travaillé sur la presse enfantine masculine, explique qu'à l'époque victorienne on « n'était pas uniquement *manly* du seul fait d'être de genre masculin, mais qu'on le devenait en apprenant à jouer ce rôle. Des garçons, des femmes, et bien sûr des hommes, était parfois dépeints comme étant « *manly* », en tant que le terme suggérait une force de caractère face à l'adversité, la capacité à défendre ses droits ou, parfois, à ne pas succomber aux pressions de l'existence[119] ». John Tosh affirme la même chose : le qualificatif « *manly* » pouvait être attribué à une femme capable de surmonter les faibles qualités « naturelles » de son sexe[120]. Ainsi, une femme alpiniste comme Elizabeth Le Blond (1861-1934) a-t-elle pu écrire sans ciller dans la préface d'un de ses ouvrages qu'il « n'y a pas de sport au monde plus *manly* que

---

[115] Arnold LUNN, *Memory to memory*, *op. cit.*, p. 20. Nous traduisons.
[116] James A. MANGAN, « Social Darwinism and upper class education in late Victorian and Edwardian England », *op. cit.*, p. 140.
[117] John FIELD, *Toward a programme of imperial life : the British Empire at the turn of the century*, Oxford, Oxford University Press, 1982.
[118] John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 87 et 197. Nous traduisons.
[119] Kelly BOYD, *Manliness and the Boys' Story Paper in Britain: A Cultural History, 1855-1940*, New York, Palgrave Macmillan, 2003, p. 46. Nous traduisons.
[120] John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 91.

l'alpinisme[121] ». En revanche, Boyd et Tosh insistent tous deux sur le fait que la *manliness* reste surtout pensée comme un attribut des classes supérieures.

Il n'en reste pas moins que dans les faits, les femmes sont éloignées de cette idéologie, diffusée et inculquée dans des lieux qui leur étaient fermés. Davidoff et Hall montrent comment, pendant la première moitié du XIX[e] siècle, se met en place au Royaume-Uni une vision des sexes comme évoluant dans des sphères séparées, la sphère domestique étant le domaine des femmes[122]. La *muscular christianity*, *la manliness*, l'*athleticism*, étaient avant tout des idéologies inculquées aux hommes, tout comme certaines des valeurs qui en constituaient le sous-bassement. Le modèle des « sphères séparées » ne signifiait en effet pas seulement une séparation des espaces de vie (aux femmes le foyer et aux hommes le reste). Il avait également pour conséquence, note Tosh, de naturaliser certains traits de caractères propres aux hommes et aux femmes, des traits qui étaient transmis aux enfants. « La structure de la vie de famille bourgeoise poussaient les rôles parentaux dans les directions opposées de l'amour [maternel] et de la discipline [paternelle] ». Les pères, ainsi, « avaient tendance à être extrêmement sérieux avec les garçons, [car] la reproduction de la masculinité était une affaire sérieuse[123] ». C'est ainsi qu'en 1841 l'on envoie le jeune Leslie Stephen et son frère à Eton « pour en faire de vrais garçons et pour les endurcir (*to take the sugar out of them*) ». Stephen, enfant fragile, se voit également prescrire de l'exercice physique et interdire la lecture de poésie ! Il raconte, dans ses mémoires, les durs traitements subis à Eton, dont il n'osait se plaindre à ses parents[124]. Les filles de la bourgeoisie, de leur côté, ne sont pas soumises aux mêmes attentes, ni aux mêmes traitements. Protégées, elles sont surtout éduquées par des tuteurs privés (c'est le cas des femmes alpinistes que nous avons étudiées) et rares sont celles qui accèdent à l'université. Le sport leur est généralement interdit. On leur recommande en outre une pratique physique modérée, en invoquant des arguments de nature médicale[125].

Parce que l'alpinisme a été codifié à partir de ces valeurs, de ces idéologies, et du type d'ethos qui en découle, son « esprit » et ses valeurs sont fondamentalement masculines. S'il existe des femmes alpinistes, celles-ci font plus preuve d'une conformation à des normes masculines que l'inverse.

### 2.4. Une idéologie impérialiste et capitaliste sous-jacente

L'idéologie impérialiste est très présente dans l'*athleticism* : par là, les *public schools* inculquent à leurs élèves, c'est-à-dire à la nouvelle classe bourgeoise, un patriotisme prononcé et l'admiration du pouvoir impérial de la Grande Bretagne[126]. Il n'est guère surprenant que, dans un tel contexte idéologique, l'alpinisme, dès ses débuts, soit considéré comme une forme d'exploration voire de conquête « impérialiste ». Si nous utilisons des guillemets ici, c'est parce les ascensions sont, plus que des actes pensés comme et ayant une portée géopolitique, une occasion de démontrer la prééminence de la « race » anglaise, de participer au prestige national : réaliser une première revient à

---

[121] "There is no manlier sport in the world than mountaineering". Préface de Elizabeth AUBREY LE BLOND, *True tales of mountain adventure, for non-climbers young and old*, New York, Dutton, 1903.
[122] Leonore DAVIDOFF et Catherine HALL, *Family Fortunes*, *op. cit.*
[123] John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 110.
[124] F. William MAITLAND, *The life and letters of Leslie Stephen*, Londres, Duckworth, 1906, p. 29.
[125] Martha VICINUS, *Suffer and be still: women in the Victorian age*, London, Indiana University Press, 1973. Ruth ROBBINS, *Medical advice for women, 1830-1915*, Abingdon, Routledge, 2008.
[126] James A. MANGAN, *The games ethics and imperialism. Aspects of the diffusion of an ideal*, Londres, Frank Cass, 1998.

démontrer une forme de patriotisme. Comme le soldat et comme l'explorateur, mais aussi comme le capitaine d'industrie, l'alpiniste, à sa mesure (qu'il s'agisse d'effectuer des premières dans les Alpes ou de tenter d'escalader de grands sommets himalayens) considère qu'il contribue à la gloire de l'Empire Britannique et, à titre personnel, qu'il vit lui aussi une aventure dont il peut légitimement retirer un certain prestige.

### 2.4.1 *Le sport pour former les élites de l'Empire*

À partir des années 1860, notamment après la guerre de Crimée (1854-1856), l'intérêt des sports d'équipe (les *games*) dans l'inculcation du patriotisme et de qualités martiales (persévérance, endurance, etc.) est de plus en plus soulevé. Le poème *Vitai Lampada*, publié par Henry Newbolt (1862-193) en 1897 et faisant le parallèle entre un jeu de cricket à Clifton College (où avait étudié Newbolt) et la bataille d'Abu Klea au Soudan (1885) est particulièrement révélateur de ce rôle attribué au sport scolaire. Dans ce poème, si le dernier joueur en lice continue de jouer, ce n'est pas « pour gagner une décoration ou pour l'espoir égoïste d'une gloire saisonnière, mais pour la main du Capitaine sur son épaule », tout comme le dernier soldat debout continue de se battre alors que « L'Angleterre est loin et l'Honneur n'est qu'un mot[127] ». « Jouez le jeu ! jouez le jeu ! et jouez-le dans les règles! » (*Play up ! Play up ! and play the game!*), est un vers (répété à la fin de chaque strophe) connu par des générations d'écoliers.

Finalement, il semble que l'idéologie à la base des conceptions victoriennes de la virilité développées dans les *public schools* via la pratique sportive se soit de plus en plus appuyée sur les principes du darwinisme social qui, plus que la religion, s'adresse aux classes supérieures. James A. Mangan pointe très clairement les ambigüités de cette idéologie scolaire qui valorise d'un côté les valeurs chrétiennes d'honnêteté, de simplicité, de compassion, et de l'autre des valeurs d'agressivité, de conquête et de loi du plus fort (le fameux *survival of the fittest*). Il l'explique par le contexte impérialiste, l'attrait pour l'Empire étant particulièrement fort entre 1880 et le début du XX$^{e}$ siècle, c'est-à-dire à l'ère du « néoimpérialisme » (*neoimperialism* ou *new imperialism*)[128]. Les *public schools*, déjà dans les années 1850, constituent ainsi bel et bien une préparation au service impérial pour les garçons ne se destinant pas à une carrière de *professionals* au Royaume-Uni, qui deviennent des soldats ou des *frontiersmen* (planteurs, ranchers, etc.). L'Empire représente ainsi un « vaste système de débouché extérieur pour les classes supérieures[129] ».

> « Le *new imperialism* de la fin de l'ère victorienne produisit la fusion précaire entre la politesse (*gentility*) chrétienne et le darwinisme social. Trois ensembles de valeurs s'entremêlent alors : le darwinisme impérial – le droit divin de l'homme blanc à régner, civiliser et baptiser les races inférieures ; le darwinisme institutionnel – la culture de la résistance physique et psychologique à l'école comme préparation aux rigueurs du devoir impérial ; l'éducation du gentleman – l'inculcation de qualités de commandement en vue de la conquête militaire à l'étranger et de la domination politique en Angleterre[130]. »

On trouve des exemples de ce type de carrières impériales chez les alpinistes anglais. Parmi les

---

[127] And it's not for the sake of a ribboned coat, /Or the selfish hope of a season's fame, /But his Captain's hand on his shoulder smote /"Play up! play up! and play the game!""; "The river of death has brimmed his banks, /And England's far, and Honour a name, /But the voice of schoolboy rallies the ranks, /"Play up! play up! and play the game!"".

[128] *Ibid.*, p. 192-214 ; Reuben J. ELLIS, *Vertical margins: mountaineering and the landscapes of neoimperialism*, Madison, University of Wisconsin Press, 2001, p. 19. R. Ellis fait débuter l'ère du néoimpérialisme aux années 1850.

[129] "a vast system of outdoor relief for the upper classes". James A. MANGAN, *Athleticism in the Victorian and Edwardian public school*, *op. cit.*, p. 139.

[130] *Ibid.*, p. 136. Nous traduisons.

alpinistes de notre corpus, Bill Tilman (1898-1977) et Eric Shipton (1907-1977), qui formaient d'ailleurs une cordée célèbre, font partie de ces fils de la haute bourgeoisie engagés dans l'aventure coloniale. Tilman, fils d'un négociant et propriétaire immobilier de Liverpool, part au Kenya pour diriger une plantation de café, après des études à *Berkhamsted School* et à la *Royal Military Academy*. Mobilisé à 18 ans, il passe trois ans dans les tranchées. Suite à cet épisode traumatisant, il embrasse une carrière coloniale au lieu d'aller, comme il y était destiné, à l'université. C'est au Kenya qu'il rencontre Shipton, un autre planteur issu des élites sociales britanniques. Alors que Tilman aurait pu envisager une carrière différente, Shipton part dans les colonies faute d'un avenir professionnel au Royaume-Uni, après une trajectoire scolaire médiocre (il échoue aux examens d'entrée aux *public schools*) couronnée par son départ précoce de Cambridge (université qu'il avait fini par obtenir avec deux échecs). Il faut ajouter à ces deux exemples tous les alpinistes aux carrières diplomatiques ou militaires, en particulier dans le sous-continent indien, qui émaillent la rubrique nécrologique de l'*AJ* et les registres d'admission de l'*AC*.

Précisons enfin que les valeurs d'agressivité et de survie du plus fort qui, selon Mangan, en étaient venues à former le cœur de la doctrine de l'*athleticism* des *public schools*, servaient, outre à former les futurs dirigeants de l'Empire, à fabriquer de bons capitaines d'industrie (dont on trouve plusieurs exemples parmi les membres de l'*AC*), ceux du « premier esprit du capitalisme » tel que l'ont défini Luc Boltanski et Eve Chiapello. L'entreprise capitaliste s'apparente alors à une aventure, à une « libération [d'abord] spatiale ou géographique[131] » et l'entrepreneur à un explorateur, un aventurier, un conquérant, un chevalier, un pionnier, un meneur d'hommes, pour reprendre autant de qualificatifs utilisés par Florent le Bot pour dresser l'archétype du capitaine d'industrie[132]. Pour Sombart, l'entrepreneur capitaliste de cette époque est à la fois « conquérant », capable de vaincre les obstacles qui se dressent sur son chemin, « organisateur », capable de coordonner et de diriger des hommes, et « négociant », capable d'obtenir le consentement par la persuasion[133]. Conquête, héroïsme, *leadership*, voici des qualités valorisées – à l'époque victorienne – à la fois dans le sport, dans l'industrie, dans la conquête militaire et dans l'exploration.

### 2.4.2 *Un alpinisme d'exploration et de conquête*

L'idéologie de conquête se révèle très présente dans la rhétorique des alpinistes victoriens, comme elle l'est dans celle des explorateurs, mais aussi des grands industriels de l'époque. Il s'agit finalement de différentes formes d'aventures, et l'aventure est ce qui passionne l'Angleterre à la fin du XIX[e] siècle[134]. Les campagnes d'exploration, en particulier, fascinent le grand public. Dans les années 1820 déjà, les ouvrages des explorateurs arctiques comme Franklin ou Parry étaient des *best-sellers*. En 1830, la *Royal Geographical Society* est créée ; elle encourage rapidement l'exploration du pôle Nord, où se dérouleront les campagnes de Ross, Cook, et Scott. Les années 1870-1880 voient l'apogée de l'Empire et de nouvelles campagnes d'exploration, très suivies.

---

[131] Luc BOLTANSKI et Eve CHIAPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 54.
[132] Florent LE BOT, « Dictionnaire sociologique de l'entrepreunariat », *op. cit.*
[133] Werner SOMBART, *Le Bourgeois. Livre 1*, Paris, Payot, 1928, p. 50. C'est une vision de l'entrepreneur déjà éloignée de celle qu'avait Weber des premiers entrepreneurs capitalistes, qui n'étaient pas encore, écrit Weber, des aventuriers, mais plutôt « des hommes avant tout sobres et sûrs, perspircaces, entièrement dévoués à leur tâche, professant des opinions sévères et des stricts "principes" bourgeois ». Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 72.
[134] Martin GREEN, *Dreams of adventure, deeds of Empire*, Londres, Routledge, 1979. John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 43.

C'est l'époque d'auteurs comme Stevenson, Conrad, ou Kipling, et d'explorateurs comme Shackleton, Scott, Speke, Livingstone et Stanley, Bruce, Cunningham, etc. Dans le contexte néoimpérialiste de la fin du XIX[e] siècle, il n'est d'ailleurs guère surprenant de constater que certains alpinistes ont été des admirateurs des grands explorateurs. Edward Whymper (1840-1911) avait baigné durant son enfance dans les récits de voyage de Ross, Parry, et Franklin[135]. Son frère ainé, Frederick Whymper, devint d'ailleurs un écrivain à succès de romans d'aventure aux titres évocateurs (*Travels in Alaska*; *The Romance of the Sea ; Heroes of the Arctic*).

L'alpinisme se voit ainsi pensé, représenté, et décrit dans des termes similaires à ceux de la conquête coloniale et de l'exploration[136]. En quelques sortes, l'alpinisme victorien peut raisonnablement être pensé comme une forme d'aventure à la portée de la bourgeoisie, pratiquée par des individus qui, pour la plupart, n'avaient ni le temps ni les moyens financiers pour entreprendre de lourdes campagnes d'exploration. À propos du rapport des Victoriens au risque, E. Freedgood explique que ces derniers cherchaient l'aventure en dehors de l'Angleterre, là où le danger et le risque n'étaient ni présents, ni souhaités. « Le risque était donc assigné à, et confiné dans des lieux géographiques distants », comme leurs colonies… ou les Alpes, là où on pouvait le contenir, et le maitriser[137]. Même lorsqu'il ne s'agit pas d'aller escalader les sommets de massifs éloignés[138], alpinisme et exploration se confondent : dans les termes qui servent à le décrire, dans les valeurs qui le sous-tendent, et dans les qualités supposées de ses pratiquants (courage, souffrance, abnégation, héroïsme), comme dans ses modalités concrètes (une grande partie des Alpes est réellement inexplorée dans les années 1850), l'alpinisme est « exploratoire », c'est-à-dire conquérant, dominateur, viril, et distinctement et fièrement *english*. Pendant l'âge d'or (1854-1865), il s'agit de conquérir le maximum de sommets vierges. L'élite de l'alpinisme ne pratique alors pas pour l'unique plaisir d'être en montagne, et il n'était pas rare que les alpinistes changent de plan une fois que le sommet convoité avait été escaladé. Whymper, alors en route pour la Dent Blanche, rebrousse chemin à la vue d'un cairn au sommet, et Mathews renonce au Lyskamm, « devenu bien moins intéressant une fois que son prestige était perdu[139] ». Certains s'acharnent pour vaincre un unique sommet : Whymper réussira le Cervin à sa neuvième tentative, Dent le Dru à sa dix-huitième. La dimension exploratoire et de conquête marque fortement la manière dont l'excellence est codifiée dans l'alpinisme britannique. De ce fait, l'alpinisme est vécu et pensé comme une forme d'aventure plus que comme un sport, et c'est la nouveauté – vaincre un sommet vierge –, plus que la difficulté, qui prime dans la définition de l'exploit alpinistique.

C'est dans ce cadre qu'on peut comprendre pourquoi, dans les discours des alpinistes, il est souvent fait mention de la nature spécifiquement « anglaise » de l'alpinisme. On y trouve tout un

---

[135] Frank S. SMYTHE, *Edward Whymper*, *op. cit.*, p. 3.

[136] Reuben J. ELLIS, *Vertical margins*, *op. cit.*, p. 12. Peter H. HANSEN, « Albert Smith (…) », *op. cit.*, p. 312. Ellis fait coïncider l'apparition de l'idéologie impérialiste dans l'alpinisme avec les premières ascensions hors des Alpes. Nous ne le suivons pas sur ce point, et préférons l'interprétation d'Hansen, pour qui cette idéologie est présente dans les fondements mêmes de l'alpinisme.

[137] "Risk was therefore assigned and confined to a distinct geographical location". Elaine FREEDGOOD, *Victorian writing about risk. Imagining a Safe England in a Dangerous World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 121-122.

[138] On assiste à cette époque aux débuts de l'alpinisme dans le Caucase (Freshfield en 1868, Grove, Gardiner, Walker en 1874, Dent en 1886, Mummery en 1888, etc.) ; en Norvège (principalement par Slingsby dès les années 1870) ; en Amérique du Nord et dans les Rocheuses canadiennes (Collie dans les années 1890-1910) ; dans les Andes (Fitzgerald et Vines, Conway en 1897-1898) ; en Himalaya (Graham en 1883, Conway en 1885, mais il est difficile de distinguer les premières ascensions des campagnes d'exploration de la région) ; et dans les Alpes de Nouvelle-Zélande.

[139] « [it] looked far less interesting now that its prestige was gone », in Peter H. HANSEN, « Albert Smith (…) », *op. cit.*, p. 317.

ensemble de références mêlées et difficilement dissociables, lorsqu'on connait leurs soubassements idéologiques, à l'*englishness*, à la *manliness*, et à l'esprit de conquête (qu'il s'agisse de la conquête sportive ou coloniale, martiale, ou même capitaliste). Dans cet extrait de la nécrologie d'A.F. Mummery (1855-1895) est par exemple mis en exergue le goût proprement anglais pour la prise de risque qui expliquerait la domination sportive, coloniale et alpinistique de l'Angleterre :

> « On ne peut pas nier que cette qualité qui vient d'être décrite, qu'on peut appeler la témérité, est une qualité essentiellement anglaise. C'est la qualité qui a fait de notre race les pionniers du monde, qui nous a valu notre suprématie sur les mers, qui par l'exploration et la colonisation a donné les territoires vierges de la Terre aux Anglo-Saxons, et dont la perte, si jamais nous la perdons, mettra un terme à notre domination. Tant que les Anglais possèdent cette qualité ils la manifesteront dans leurs sports. » (*AJ* 17, 1895, 567-568)

Un an auparavant, un discours de James Welldon, directeur de Harrow, sur la visée impérialiste de l'éducation prononcé devant la *Royal Colonial Institute,* puise dans le même fonds rhétorique :

> « L'audace, l'énergie, la persévérance, l'enthousiasme, le sang-froid, la discipline, la coopération, l'esprit de corps, qui apportent le succès au cricket ou au football, sont les mêmes qualités qui triomphent dans la paix ou dans la guerre. (…) Dans l'histoire de l'Empire britannique, il est écrit que l'Angleterre doit sa souveraineté à ses sports[140]. »

Pour C. Mathews, « une chose est certaine, l'alpinisme ne cessera jamais d'être un authentique sport d'Anglais[141] ». Et de poursuivre : « c'est un sport qui, bien sûr, possède ses propres éléments de danger, autrement il ne serait peut-être pas aussi intéressant et excitant qu'il ne l'est[142] », une phrase à laquelle fera écho cette affirmation de M. Conway en 1932, selon laquelle « le danger vient toujours pimenter une ascension », car il s'agit d'un « ingrédient nécessaire dans n'importe quel sport ». « Que nos jeunes hommes, écrit Conway, éprouvent longtemps la joie de la lutte contre la montagne. Même si un tribut doit parfois être payé, cela n'en vaut-il pas la peine[143] » ? Le goût du risque et le courage sont en effet considérés comme des qualités indissociablement britanniques et viriles. Trollope écrit :

> « Dans la chasse, la voile, dans toute aventure ou voyage – j'ai failli dire dans l'acte d'amour lui-même – le charme réside dans le danger. Mais point de danger sans les résultats naturels du danger ; la crème de telles activités, si pratiquées en tout sûreté, se changerait vite en lait maigre, pauvre et insipide[144]. »

Il est d'ailleurs révélateur de constater le parallèle fait dans les récits d'alpinisme entre alpinisme et combat, avec l'idée sous-jacente que les difficultés rencontrées contribuent à former de vrais hommes, capables d'endurer l'inconfort et les privations et de « regarder la mort en face[145] ». A.F. Mummery, dont nous venons de citer un extrait de la nécrologie, présente l'alpinisme comme une activité virile qui tient celui qui la pratique bien (c'est-à-dire qui met toute son ardeur dans le combat contre la montagne) éloigné de toute dérive dangereuse vers la féminité.

> « Il y a dans le danger un pouvoir éducatif et purifiant que l'on n'apprend à aucune autre école, et il est précieux pour un homme de savoir qu'il n'est pas "complètement tombé dans la luxure et dans l'efféminement"[146]. »

---

[140] James WELLDON, « The imperial purpose of Education », *Proceedings of the Royal Colonial Institute*, mai 1894, Vol. XXVI, p. 829. Nous traduisons.

[141] Des Anglais qui, précise-t-il cependant, sont « des hommes fortunés ou des rentiers » (*men of wealth or leisure*). Charles Edward MATHEWS, « The growth of mountaineering », *op. cit.*, p. 262.

[142] *Ibid.* Nous traduisons.

[143] Martin CONWAY, *Episods in a varied life*, Londres, Country Life, 1932, p. 202. Nous traduisons.

[144] Anthony TROLLOPE, *Travelling sketches*, Londres, Chapman and Hall, 1866, p. 91. Nous traduisons.

[145] A. Frederick MUMMERY, *My climbs in the Alps and Caucasus (1895)*, Londres, Unwin, 1962, p. 333. Nous traduisons.

[146] *Ibid.*, p. 351.

Si le contexte néoimpérialiste des dernières décennies du XIX[e] siècle encourage cette rhétorique alliant conquête, *englishness* et *manliness*, les pionniers de l'alpinisme, quelques décennies auparavant, décrivaient déjà leur activité en des termes martiaux, conquérants et virils. En 1843, Forbes (1809-1868) compare l'alpinisme à une campagne militaire et en fait une école de la virilité.

> « Une excursion dans les Alpes est peut-être ce qui se rapproche le plus, pour le civil ordinaire, d'une campagne militaire. Il y trouve une partie de la fièvre, et beaucoup des difficultés et des privations de la guerre, sans aucun de ses aspects affreux et ignobles[147]. »

> « Exercer ses capacités musculaires même jusqu'à l'épuisement fait habituellement partie d'une éducation masculine. Celui qui ne sait pas ce que c'est que l'endurance physique ou faire travailler ses membres, ne sait pas ce qui lui appartient en propre en tant qu'homme[148]. »

Quant à J. Tyndall (1820-1893), un autre pionnier, il opère (ici dans le récit de la première ascension du Weisshorn, réalisé et publié en 1861), un parallèle entre les qualités de l'alpiniste et celles qui ont fait la renommée du soldat anglais. On ne peut que penser, en lisant cela, aux parallèles entre le sport et la guerre opérées par les écrivains et poètes, par exemple Henry Newbolt avec le poème *Vitai Lampada.*

> « Je pensais aux Anglais sur le front, aux qualités qui les avaient rendus célèbres, et il s'agissait surtout de leur capacité à refuser de s'incliner, à se battre par devoir même après qu'ils aient cessés d'être animés par l'espoir. De telles pensées m'étaient utiles, elles m'aidaient à progresser sur le rocher[149]. »

Nous verrons plus bas que cette même qualité de résistance physique et mentale sera évoquée par un autre alpiniste, L. Stephen, cette fois-ci en opérant un parallèle entre l'alpinisme et le sport (du moins un certain type de sport, distinctif).

S'il y a un intérêt à faire dialoguer ces nombreux extraits, c'est bien de constater le lien qui existe entre les conceptions du sport, de l'Empire, et de la masculinité qui sont celles des élites sociales victoriennes. La façon dont l'éthique de l'alpinisme se construit doit ainsi se comprendre en rapport avec l'éthique sportive mais également, de manière indissociable, avec l'éthique, éminemment virile, du soldat et de l'explorateur.

### 2.4.3 *L'himalayisme : l'aventure par excellence*

Cette rhétorique va culminer avec les expéditions dans l'Himalaya qui se déroulent dès les années 1880. Dans le cadre de l'idéologie impérialiste ambiante, il est logique que l'Everest, le plus haut sommet du monde, qui plus est situé dans la « sphère d'influence » géopolitique des Britanniques, ait été rapidement considéré comme un trophée qui leur revenait de droit. Dès 1899, Lord Curzon, Viceroy d'Inde, envisage de convaincre le gouvernement Népalais de laisser aux Anglais l'accès à la montagne. Ces derniers, à cette date, craignent encore de se faire « voler » l'ascension par le duc des Abruzzes, lui aussi présent dans la région[150]. Dans l'*AJ* de 1908, Curzon explique qu'il convoitait également le Kangchenjunga :

> « N'étant pas moi-même un alpiniste, mon attitude relativement à l'alpinisme, pendant que j'étais en Inde, était bien différente de [Longstaff], mais pour autant je considérais qu'il était du devoir de l'Anglais, si possible, de gagner les sommets avant quiconque. (…) J'ai toujours pensé que le Kangchenjunga, étant dans notre territoire, et l'Everest seulement un peu à l'extérieur, et que les Anglais étant la première race des alpinistes au monde, il fallait que ce soit un Anglais qui se tienne le premier

---

[147] James D. FORBES, *Travel through the Alps of Savoy (1843)*, Londres, A&C Black, 1900, p. 473. Nous traduisons.
[148] *Ibid.*, p. 474.
[149] John TYNDALL, *Glaciers of the Alps, Mountaineering in 1861*, Londres, Dent and Sons, 1906, p. 108. Nous traduisons.
[150] Peter H. HANSEN, *British mountaineering, 1850-1914*, *op. cit.*, p. 431.

au sommet du Kangchenjunga et, si possible, de l'Everest aussi[151]. »

Ce plan initial échoue pour des raisons géopolitiques (il aurait contredit un accord avec la Russie), mais l'ascension du Trisul par Longstaff et Mumm en 1907 vient raviver l'intérêt des Anglais pour les hauts sommets, dont l'Everest.

Les décennies 1920 et 1930, celles qui, justement, voient les premières tentatives sur l'Everest, sont particulièrement intéressantes. À cette époque, l'himalayisme est ce qui permet aux Britanniques de maintenir leur prestige en matière d'alpinisme, perdu dans les Alpes[152]. Leur objectif principal pendant toute la période de l'entre-deux-guerres demeure l'Everest (8807 mètres), le plus haut sommet du monde. Pour y accéder, il faut pour les Britanniques, bien qu'ils contrôlent militairement la région, obtenir des autorisations d'accès délivrées par le Népal (au sud du massif de l'Everest) ou par le Tibet (au nord). C'est chose faite en 1920 avec l'ouverture du Tibet, auparavant fermé à toute expédition depuis l'accord Anglo-Russe de 1907. Bénéficiant du monopole de l'accès à l'Everest, les Britanniques entreprennent ainsi sept expéditions à partir de 1921, avant que le gouvernement chinois ne ferme, en 1938, l'accès au Tibet. Pendant que les Britanniques effectuent ces tentatives sur ce qu'ils considèrent comme « leur » Everest, les Allemands tentent eux aussi, avec aussi peu de succès, l'aventure himalayenne dans la région du Karakoram, centrant dirigeant leurs efforts sur le Nanga Parbat à partir de 1931[153]. Les tentatives sur l'Everest, cette fois-ci par son versant sud, reprennent en 1950 suite à l'ouverture du Népal. Cependant, les Britanniques ont perdu le monopole de l'obtention des autorisations à escalader la montagne, qui sont à présent délivrées chaque année à un pays différent. Après une expédition de reconnaissance britannique en 1951 suivie d'un échec suisse en 1952, les Britanniques réussissent finalement l'ascension de l'Everest en 1953, après huit essais infructueux en un peu plus de trente ans.

Dans les années 1930, parallèlement aux tentatives sur l'Everest, des alpinistes anglais s'engagent dans d'autres expéditions sur des sommets de moins de 8000 mètres : parmi les ascensions les plus reconnues, celle du Kamet (7 756 m) en 1931 par Frank Smythe et Eric Shipton, celle du Bhagirathi III (6454 m) en 1933 par Colin Kirkus et Charles Warren et, surtout, celle du Nanda Devi (7 816 m) en 1936 par Bill Tilman et Noel Odell. Tous sont accompagnés de Sherpas. Évoquant cette période dans son autobiographie, Eric Shipton écrit que « l'himalayisme en était à ses balbutiements, à un stade analogue à celui de l'alpinisme lors des premières années de l'âge d'or dans les Alpes, quand un simple explorateur, sans compétence particulière, pouvait encore cueillir ici et là les fruits d'une moisson euphorique de sommets[154] ». Cependant, n'est pas explorateur qui veut. Sur ce point, la comparaison avec l'alpinisme de l'âge d'or vaut à plus d'un titre : à propos de la moisson de sommets comme à propos du profil social de ses pratiquants. En effet, à une époque où l'alpinisme connait une timide démocratisation, les alpinistes qui partent en expéditions sont, à de très rares exceptions près, tous issus des élites sociales[155].

Avec ces expéditions, en particulier celles sur l'Everest, la rhétorique conquérante et martiale

---

[151] « Proceedings of the Alpine Club », *Alpine Journal*, 1908, vol. 24, pp. 184-194, p. 190. Nous traduisons.

[152] L'himalayisme désigne ici les ascensions effectuées spécifiquement dans l'Himalaya. L'alpinisme, en revanche, est un terme générique qui désigne tout type d'ascension, où qu'elle soit effectuée.

[153] Pour plus de détails sur l'arrière-plan géopolitique des expéditions, voir Michel RASPAUD, *L'aventure himalayenne: les enjeux des expéditions sur les plus hautes montagnes du monde*, Grenoble, PUG, 2003, p. 26-34.

[154] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 72. Nous traduisons.

[155] Ce point sera détaillé ultérieurement dans ce chapitre.

propre à l'alpinisme britannique trouve un terrain fertile. Cette rhétorique semble en fait correspondre aux périodes d'exploration de nouveaux massifs étrangers. Au Royaume-Uni, c'est entre la fin du XIX[e] siècle et la fin des années 1920, quand les Anglais sortent des Alpes et explorent pour la première fois de nouveaux massifs, en particulier l'Himalaya, avec les premières tentatives sur l'Everest. C'est à cette époque que l'alpinisme, dans les médias et dans les représentations collectives, en vient à être considéré comme une forme à part entière d'exploration. La *British Empire Exhibition* de 1924 expose un modèle réduit de l'Everest et, surtout, les tentatives d'ascension sur la montagne sont très amplement médiatisées, autant que les campagnes des explorateurs « classiques ». Le profil des récipiendaires des médailles d'or de « l'exploration géographique » attribuées par *Royal Geographical Society* vient en témoigner. Avant 1892, une seule médaille avait été attribuée à un alpiniste ; entre 1892 et 1938, onze alpinistes remportent des médailles, dont Whymper, Freshfield, Conway, Bruce, Longstaff, Shipton. Il faut ensuite attendre 1949 pour qu'un alpiniste, Tilman, remporte une médaille[156].

On perçoit la rhétorique conquérante à l'œuvre ne serait-ce qu'en regardant les titres des récits d'himalayisme de l'époque, en particulier ceux des années 1920, à l'instar de *The Assault on Mount Everest 1922* (Hunt, 1923) ; *The Fight for Everest 1924* (Norton, 1925) ; *Kamet Conquered* (Smythe, 1932). Cette rhétorique, ou plutôt le fait qu'elle trouve son apogée à cette période spécifique, Reuben Ellis l'explique par l'idéologie néoimpérialiste[157] qui culmine dans les années 1920. Ellis se situe dans une perspective assez semblable à la nôtre. Il écrit :

> « Ce que les alpinistes disent de leurs ascensions suggère un contexte historique bien plus large que l'immédiateté du rocher, de la glace et des efforts individuels et collectifs. (…) Derrière les idéaux romantiques persistants sur la spiritualité de l'aventure individuelle dans les montagnes, on trouve parfois (…), dans l'alpinisme du début du XX[e] siècle, une complicité surprenante avec ce qui a été appelé le néoimpérialisme de cette ère[158]. »

Précisons que pendant cette décennie, les expéditions sur l'Everest sont toutes dirigées par des militaires : le colonel Howard-Bury en 1921, le brigadier-général Bruce en 1922 et 1924 (malade, il est remplacé en cours d'expédition par le lieutenant-colonel Norton). La présence militaire s'efface dans les expéditions suivantes, du moins parmi les chefs d'expédition : celui des expéditions de 1933 et 1936, Ruttledge est diplomate ; quant à l'expédition de 1938, elle est dirigée par Tilman, ancien planteur reconverti dans l'himalayisme[159]. Dans les années 1930, les titres des récits d'expédition commencent ainsi à revêtir une connotation moins martiale (mais toujours très héroïque) que les récits antérieurs. Les récits des tentatives sur l'Everest se nomment à présent *The Epic of Mount Everest* (Younghusband, 1934) et *Everest, the unfinished adventure* (Ruttledge, 1937).

La rhétorique conquérante s'appuie largement sur un vocabulaire militaire. La montagne, souvent décrite comme une formidable forteresse à assiéger, subit des attaques (*assaults*, terme qui revêt également une connotation sexuelle), fait l'objet d'un plan de bataille (*battle plan*). L'ascension est décrite comme une « campagne » (*campaign*), une « bataille » (*battle*), un « combat » (*fight*) pour « vaincre » (*win*) ou « conquérir » (*conquer*) un sommet. Lorsque l'on échoue, c'est la retraite (*re-*

---

[156] Reuben J. ELLIS, *Vertical margins*, *op. cit.*, p. 24.
[157] Le néoimpérialisme désignant la phase de consolidation des conquêtes coloniales antérieures, au tournant du siècle.
[158] Reuben J. ELLIS, *Vertical margins*, *op. cit.*, p. 7. Nous traduisons.
[159] On compte néanmoins des militaires dans les équipes, comme Younghusband, Farrar, ou Strutt. Les militaires occupent également des fonctions importantes à l'AC : parmi les éditeurs de l'*AJ* (à l'instar de Strutt et de Farrar), mais aussi parmi les présidents du club (Farrar de 1917 à 1919, Bruce de 1923 à 1926, Strutt de 1935 à 1936).

*treat*). Au-delà du vocabulaire martial, on peut voir que la rhétorique du récit d'alpinisme associe implicitement « victoire » sur la montagne et domination masculine (hétérosexuelle)[160], avec la mention de pics « vierges » à « assaillir » et à « posséder », dont on ôte à jamais le « prestige », des pics dont on la neige sommitale à la « pureté virginale », etc.

Pour analyser cette rhétorique, nous nous baserons sur un article presque idéal-typique en ce sens, publié dans l'*AJ* en 1924 et intitulé *The battle with Mount Everest*. L'article est signé par « un voyageur himalayen » derrière lequel nous soupçonnons Bruce, sans être en mesure toutefois de le vérifier. Le contexte de cette expédition, la troisième britannique sur l'Everest, est particulier. Elle s'est conclue par la mort, lors d'une tentative vers le sommet, de Mallory et d'Irvine, deux hommes qui incarnaient à la perfection l'idéal du *gentleman* de l'AC. Sortis des meilleures *public schools*, étudiants à Oxford et Cambridge, sportifs remarqués, leur mort marque les esprits et attise même quelques critiques. Dans son article, l'auteur défend les expéditions sur l'Everest et tente d'expliquer « au grand public » (*the general public*) la « valeur de ces efforts » (*the values of these efforts*), valeur dont l'alpiniste, lui, ne doute pas (*no mountaineer doubts the value*). Le caractère conquérant de « l'Anglais » – qui l'est plus que le Français – est mentionné dès la première page, de même que son attrait pour les massifs élevés et lointains, implicitement supérieurs aux Alpes.

> « Il est certain que les Anglais, lorsqu'ils voyagent et qu'ils voient une montagne, ont le désir ardent de se tenir au sommet. La voie du mont Blanc a été montrée pour la première fois par un Français il y a cent ans, mais les Anglais ont rapidement trouvés leurs propres voies dans les Caucase et les Andes et ont escaladé leurs plus hauts pics. (…) On ne pouvait pas attendre des Anglais qu'ils résistent longtemps au défi lancés par le Mont Everest d'escalader ses immenses hauteurs[161]. »

On apprend plus bas que l'Anglais est également supérieur au Népalais ou au Tibétain, races n'ayant jamais osé entreprendre de telles ascensions, pourtant à portée de main.

> « Les Tibétains comme les Népalais étaient complètement ignorants de ce qu'ils étaient capables de faire avant qu'une cordée d'Anglais ne viennent de leur île pour leur montrer qu'ils pouvaient porter des charges jusqu'à 25000 pieds (7600 m) et qu'il était raisonnable de penser que, sans charge, ils pourraient atteindre le sommet de l'Everest[162]. »

Plus encore, « la venue des Anglais, avec leur esprit d'aventure, a éveillé chez les races natives la conscience de leur environnement ». Aventure et impérialisme sont inextricablement liés. L'auteur l'affirme plus bas : « L'esprit qui a animé les attaques sur l'Everest est le même que celui qui a engendré les expéditions arctiques et les autres, et qui avant cela a conduit à la formation de l'Empire lui-même ». À force de préparation, explique-t-il, et malgré les échecs des deux premières expéditions, les alpinistes étaient pourtant « sûrs que l'Everest pouvait être conquis » (*they were sure that Everest could be conquered*). Quand cela sera le cas, « l'homme aura une fois de plus témoigné de son pouvoir sur son milieu physique. En opposant ses efforts aux forces matérielles du monde, il élève son esprit et aiguise son courage ».

C'est dans les modalités de cette opposition entre l'homme et la montagne que se tient, selon nous, un des fondements de la conception britannique de l'excellence en alpinisme. La conquête, si elle est souhaitée, ne l'est pas à n'importe quelle condition. Elle tire sa valeur du fait qu'elle est

---

[160] Sur ce point,voir Jean-Olivier MAJASTRE, « La montagne, les deux versants d'un imaginaire au féminin », *in* Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLO et Jean SAINT-MARTIN (dir.), *Femmes et hommes dans les sports de montagne*, Grenoble, Publications de la MSH-Alpes, pp. 203-210.

[161] « The battle with Mount Everest, by an Himalayan traveller », *Alpine Journal*, 1924, vol. 36, pp. 277-281, p. 278. Nous traduisons.

[162] Cet extrait et les deux suivants : *Ibid.*, p. 279.

réglée selon des modalités bien particulières : elle doit être juste et équitable (*fair*), car il faut laisser une chance à l'adversaire (la montagne). C'est pourquoi l'auteur évoque également le comportement « chevaleresque » des alpinistes. « Si l'Everest, comme le disait prophétiquement Mallory (…), « est sans merci », au moins il révèle la chevalerie de ceux qui se battent avec lui. (…) Il serait idiot de dire que ces vies ont été perdues en vain[163] ». Nous montrerons dans la partie qui suit que cette manière de concevoir l'ascension (comme un combat juste) provient en fait des valeurs sportives inculquées dans le système éducatif britannique.

## 3. *Fair-play* sportif et *fair-play* alpinistique. Quand l'alpinisme devient un "sport"

Le fait que les alpinistes aient été exposés à la doctrine de l'*athleticism* ne signifie pas que l'éducation sportive reçue dans les écoles de l'élite ait conduit à l'apparition de l'alpinisme. Au contraire, il serait plus juste d'affirmer avec Peter Hansen que « l'alpinisme et l'*athleticism* semblent avoir émergé indépendamment l'un de l'autre à peu près au même moment et du fait de causes assez similaires[164] ». Cependant, si l'*athleticism* n'a pas littéralement engendré l'alpinisme, il n'en demeure pas moins pertinent de voir dans la culture et les valeurs sportives diffusées dans ces écoles un cadre idéologique qui influence et structure les manières de penser et de pratiquer l'alpinisme. La notion de *fair play*, centrale dans le sport, l'est aussi dans l'alpinisme[165].

### 3.1. "*The spirit of the game*": un ethos amateur sportif

L'*athleticism* va de pair avec une éthique du jeu mettant l'accent sur le *fair-play* et le désintéressement, qu'E. Dunning et K. Sheard nomment « ethos amateur[166] ». « L'esprit du jeu » (« *the spirit of the game* », véritable concept en soi[167]) compte plus que la victoire. Selon cet « esprit », un jeu bien joué l'est jusqu'au bout, sans souci de victoire ou défaite, dans l'obéissance des règles, en faisant passer l'intérêt de son camp avant son intérêt personnel. On retrouve là les qualités qui forment le « caractère » du *gentleman* (désintéressement, sens du devoir, intérêt collectif supérieur à l'intérêt individuel, honneur), des qualités que l'on retrouve dans le sport mais aussi dans d'autres domaines d'activité. Steven Shapin montre ainsi comment les valeurs des *gentlemen*, comme la probité, l'intégrité et l'honneur, ont été transférées au domaine scientifique et ont constitué l'attitude scientifique face à la vérité et la notion de « vérité scientifique[168] ».

Dans le domaine éducatif, c'est pour forger le caractère des élèves que les sports collectifs sont valorisés, au premier plan desquels le rugby-football et le cricket. C'est la politique d' H. H. Almond à Loretto, comme il l'explique en 1882, dans un article du journal scolaire *Lorettonian* :

> « Les *games* dont le succès dépend des efforts combinés de plusieurs, et qui nourrissent également le courage et l'endurance, sont l'essence vitale du système des *public schools*. Alors que tous les jeux ou loisirs les plus hédoniques contiennent en eux-mêmes un élément de danger pour le patriotisme de l'école et pourraient, s'ils faisaient du tort aux *games* patriotiques, causer l'échec du principal objectif des *public*

[163] *Ibid.*, p. 281.
[164] Peter H. HANSEN, « Albert Smith (...) », *op. cit.*, p. 312.
[165] Puisque les *public schools* sont les écoles de l'élite sociale, futurs *professionals*, capitalistes, et agents de l'Empire, la notion de *fair-play* et, plus généralement, les principes sportifs amateurs que nous allons décrire, se retrouvent également dans la pratique commerciale et dans la pratique militaire. L'éthique et « l'esprit » de l'alpinisme font écho à « l'esprit du capitalisme » et à « l'esprit militaire ».
[166] Eric DUNNING et Kenneth SHEARD, *Barbarians, Gentlemen and Players*, *op. cit.*, p. 153.
[167] P.C. MCINTOSH, « Games and gymnastics for two nations in one », *op. cit.*, p. 190.
[168] Steven SHAPIN, *Une histoire sociale de la vérité*, *Op. Cit*. Voir le chapitre 3, « une histoire sociale de la véridiction ».

> *schools*, qui est la production d'une grande race (*breed*) d'hommes au service de la nation[169]. »

Cet « esprit du jeu » demeure chez les anciens élèves des *public schools* dans leur pratique du sport à l'âge adulte et, de manière générale, marque longtemps la manière dont sont perçus et pensés les principaux sports d'équipe comme le football ou le cricket. Ainsi, le football, dont les règles ont été originellement formulées par des joueurs issus des *public schools* et des universités, se joue longtemps sans arbitre, l'honnêteté et le sens de l'honneur (en un mot, le *fair-play*) des joueurs régulant les éventuels conflits. Lorsque la *Football Association* introduit la règle du pénalty en 1891, les équipes d'anciens élèves *publics schools* refusent de l'appliquer, la trouvant déshonorante[170]. De même, les spectateurs comme les joueurs doivent applaudir les deux équipes, et il était considéré comme indigne d'un *gentleman* (*ungentlemanly)* ou d'un sportif (*unsportsmanlike*) de témoigner enthousiasme ou déception dans la victoire ou la défaite[171]. Ces termes (*engentlemanly, unsporstmanlike, unsporting, unfair*, etc.) sont omniprésents dans les discours sportifs, et nous verrons qu'ils connotent fortement les récits des alpinistes.

Les alpinistes, en particulier ceux nés entre les années 1830 et 1910, ont donc été exposés à ce qui s'apparente à une véritable doctrine. C'est sans grande surprise que l'on constate que l'*athleticism* imprègne les nécrologies de l'*AJ*. Performances sportives et titres scolaires y sont souvent mis sur le même plan, au point qu'il est parfois difficile de les distinguer sans une bonne connaissance du fonctionnement des écoles et universités de l'élite sociale. Voici, à titre d'illustration, un extrait de la nécrologie de J. J. Hornby (1826-1910) :

> « Entré à Eton à 12 ans, Hornby a fait partie deux fois du *Select for the Newcastle* (1844-5), et a joué dans le *eleven* en 1845. A Balliol, il a ramé pour le *eight* d'Oxford en 1849 et 1861, a obtenu un *first class* dans la *Classical School* en 1849, et a été ensuite élu *Fellow* à Brasenose. » (*AJ* 25, 1911, 46)

Ici, l'appartenance aux équipes d'aviron, de cricket et de rugby (les *eight, eleven et fifteen)* d'Eton et d'Oxford*,* est aussi haut placée dans la hiérarchie du prestige que l'obtention du *Newcastle Scholarship* (prestigieux prix scolaire d'Eton) et d'un *first-class honours* (la plus haute mention scolaire).

De manière générale, il est très courant de trouver dans ces nécrologies le récit des hauts faits sportifs accomplis dans le cadre scolaire, avec un niveau de détail des performances précis, indicatif de leur forte valeur symbolique. On apprend ainsi de S.L. King (1873-1914) qu'il « était dans le *First Cricket XI*. Et dans le *First Football XI.,* et avait remporté en 1891, à moins de 18 ans, les deux 'sauts', les 'haies', et la 'balle de cricket', le dernier avec un lancer à *110 yds. 2ft* qui constituait le record annuel de la *public school* » (*AJ* 28, 1914, 196). Quant à C.J. Reid (1875-1915), décrit comme « l'incarnation même » d'Haileybury (où il fut élève, puis *Games Master*), il était « capitaine du XI, dans le XV, et représentant de l'école en *Racquets*, *Fives* [jeu de balle traditionnel de Rugby et d'Eton] et en boxe » et « il avait joué au rugby pour le *Varsity* [championnat sportif annuel opposant Oxford à Cambridge], au cricket avec les Seniors, et avait ramé dans le VIII de l'université » (*AJ* 32, 1919, 260). Nés dans les années 1870, écoliers et étudiants dans les années 1890-1900, morts dans les années 1910, ces deux hommes ont vécus à l'époque de l'*athleticism* triomphant, tout comme les auteurs de leurs nécrologies. C'est pour la génération de ces deux alpinistes que les valeurs de ce modèle, qui atteint son apogée entre les années 1870 et la Première

---

[169] H. Almond, *Lorettonian*, vol. IV, n°15, juin 1882, p. 57, cité dans James A. MANGAN, *Athleticism in the Victorian and Edwardian public school*, *op. cit.*, p. 56. Nous traduisons.
[170] P.C. MCINTOSH, « Games and gymnastics for two nations in one », *op. cit.*, p. 190.
[171] Eric DUNNING et Kenneth SHEARD, *Barbarians, Gentlemen and Players*, *op. cit.*, p. 154.

Guerre mondiale, fonctionnent le plus comme de puissants agents idéologiques.

### 3.2. "*The manner of play*". Un transfert de l'ethos amateur dans l'alpinisme

> « L'alpinisme possède également la plupart des vertus de cette sorte de jeu (*game*) auquel on joue juste pour jouer, et qui n'offre aucune récompense si ce n'est des souvenirs et la satisfaction personnelle qui découle de la manière dont on joue (*the manner of play*)[172]. »

L'éthique du jeu inculqué dans les *public schools* est avant tout un « ethos amateur » : ses valeurs centrales sont celles des *gentlemen* amateurs à une époque où la professionnalisation du sport est vue comme une menace par ces derniers[173]. Le *fair-play*, le désintéressement, ou encore la retenue, sont autant de valeurs de l'amateurisme que l'on retrouve dans les écrits des alpinistes. Ces valeurs renvoient plus généralement à un code de l'honneur, qui est celui du *gentleman*. Leur respect scrupuleux est ainsi une façon d'affirmer une supériorité indissociablement morale et sociale. Pour développer ce point, on s'appuiera sur l'exemple de Leslie Stephen (1832-1904), l'un des plus célèbres alpinistes des années 1860, président de l'*AC* (1866-68) et éditeur de l'*AJ* (1868-72). Issu d'une grande famille d'intellectuels et d'hommes influents, fils de Sir James Stephen (sous-secrétaire aux colonies) et père de l'écrivaine Virginia Woolf, il devient *Fellow* en philosophie à Cambridge, là où son père avait lui-même enseigné l'histoire. Ancien étudiant à Eton et Cambridge, Stephen revient à la fin de sa vie sur son adhésion précoce au modèle athlétique, un modèle qu'il a d'ailleurs fortement contribué à renforcer à Cambridge.

> « J'ai toujours été un humble admirateur de l'excellence athlétique. Je garde, en dépit de bien des désapprobations de la part de sages pédagogues, la vénération que j'ai éprouvée très tôt pour les héros de la rivière et du terrain de cricket. Pour moi, ils possèdent encore le halo qui les entourait à l'époque où l'on prêchait pour la première fois la *muscular christianity*, et où l'on disait que tout le devoir d'un homme consistait à craindre Dieu et à marcher mille miles en mille heures[174]. »

Voici qui témoigne de la force du modèle athlétique et de son rôle central dans l'éducation des élites, et qui permet de comprendre, plus spécifiquement, les conceptions de l'alpinisme qui sont celles de Stephen. Dans l'extrait suivant, il établit ainsi le lien entre une pratique « moderne » de l'alpinisme – incarnée par Kennedy et Hudson, précurseurs d'un alpinisme sans guide – et l'esprit de l'*athleticism* – Kennedy et Hudson ramaient pour Cambridge. En ce sens, l'alpinisme n'est rien d'autre qu'une « forme différente d'exercice athlétique » pratiquée par des gentlemen.

> « [Kennedy et Hudson] ont aussi fait comprendre (…) que l'alpinisme, quels que soient ses autres mérites, était un sport à placer aux côté de l'aviron, du cricket, et des autres sports de prédilection des Anglais à l'époque. Ces deux *gentlemen* étaient des rameurs bien connus sur la Cam, et ils ont transféré l'esprit énergétique acquis dans les courses de bateaux dans une autre forme d'exercice athlétique[175]. »

Dans un autre texte, où Stephen raconte comment il a manqué tomber dans un précipice, le même « sens de l'honneur » est mobilisé dans la pratique de l'aviron et dans celle de l'alpinisme. Il s'agit d'un trait central de l'ethos amateur, celui consistant à persévérer par pur esprit du jeu, quand bien même la défaite est avérée :

> « Il y a des années, j'ai fait et perdu une course ou deux sur la Tamise, et il y avait une certaine similitude dans ces deux situations, car dans une course où l'on est en train de perdre vient le moment où tout espoir est perdu, et où l'on s'acharne simplement à cause d'un obscur sens de l'honneur. (…) Mal-

---

[172] Graham BROWN, *Brenva*, Londres, Dent and Sons, 1944. Préface. Nous traduisons.
[173] Eric DUNNING et Kenneth SHEARD, *Barbarians, Gentlemen and Players*, *op. cit.*, p. 145-155.
[174] Leslie STEPHEN, *Studies of a biographer, volume 3*, *op. cit.*, p. 255. Nous traduisons.
[175] Leslie STEPHEN, « On alpine climbing », *in British sports and pastimes*, Londres, Virture & Company, 1868, pp. 257-289, p. 264. Nous traduisons.

> gré [la douleur], mes efforts pour rester accroché au rocher étaient devenus mon unique pensée; cette dernière once de jeu doit être jouée dans les règles, quelle qu'en soit l'issue, et quelles que soient les raisons qu'on puisse en donner[176]. »

Il n'est guère surprenant de retrouver ce même code de l'honneur chez les explorateurs, des hommes au profil social et aux trajectoires scolaires semblables à ceux des alpinistes. Robert Falcon Scott (1868- 1912), officier de marine et fils de magistrat, préfère atteindre le pôle sud à skis plutôt que d'utiliser des chiens de traineau lors de son expédition en Antarctique en 1911, à l'inverse de son rival norvégien Admunsen qui le devance de quelques semaines. Les Norvégiens rentrent sains et saufs ; les Britanniques meurent les uns après les autres, d'épuisement et de froid, lors du voyage de retour.

La notion d'équité ou de justice (*fairness*), qui conduit au *fair-play*, est également capitale dans l'ethos amateur. Il s'agit d'assurer à chaque camp, via l'application de règles, une chance égale de l'emporter[177]. On retrouve ceci chez Stephen, avec l'idée d'un jeu « joué dans les règles » (*fairly played out*) et, chez d'autres, avec celle qu'il existe des comportements « déloyaux », « injustes » (*unfair*), et moralement condamnables (*injustifiable*), comme se faire hisser par un guide. Dans ce dernier cas, l'ascension n'est pas « honnête », puisque l'alpiniste n'en a pas été capable seul. « Les voyageurs inexpérimentés, écrit-il, imposent une charge tout à fait injustifiable à leurs guide. Un tel voyageur est également malhonnête envers lui-même[178] ». On retrouve ici une dimension importante du « caractère », qui est celle de l'effort désintéressé, réalisé pour lui-même[179]. Stephen opère d'ailleurs un parallèle éloquent avec un autre « sport », la chasse, et compare l'alpiniste non autonome à « un homme qu'on aurait attaché sur le dos d'un cheval pour participer à une chasse au renard[180] ». Les règles sont simples : en alpinisme, on gagne si l'on parvient au sommet par ses propres moyens.

> « Je dois reconnaître que l'alpinisme, au sens où je l'entends, est un sport (…). Le jeu est gagné lorsque le sommet est atteint en dépit des difficultés; il est perdu lorsque l'on est forcé de redescendre[181]. »

Dans la même veine, les nécrologies de l'*AJ* louent les qualités de *sporstmen* des alpinistes, entendues davantage comme le respect des règles que comme des qualités physiques. Les comportements « non sportifs » (*unsporstmanlike*), c'est-à-dire dérogeant au principe du fair-play, sont fortement condamnés (ici dans la nécrologie de C. Pilkington (1850-1919)) :

> « Les seules occasions où je l'ai vu trahir son impatience ou son irritation furent après qu'il ait entendu parler d'un acte non sportif (*unsporstmanlike*) ou face à des formes de profanation ou de défiguration des montagnes. » (*AJ* 32, 1919, 346)

Enfin, indissociablement lié au *fair-play* est le refus d'une compétition exacerbée, vue comme une dénaturation du sport sensé se pratiquer de manière désintéressée. Il n'est pas digne du sportif ou de l'amateur – les deux termes étant équivalents dans ce contexte – de montrer joie dans la victoire ou déception dans la défaite. Nombreux à cet égard sont les exemples de la « retenue » ou du « sang-froid » (*self-control*) des alpinistes anglais. Retenue que l'on retrouve dans leur manière,

---

[176] Leslie STEPHEN, *Essays on freethinking and plainspeaking*, Londres, Putnam and Sons, 1905, p. 221. Nous traduisons. On ne peut que faire le parallèle ici avec le poème *Vitaï Lampada* (1897) cité plus haut.
[177] Eric DUNNING et Kenneth SHEARD, *Barbarians, Gentlemen and Players*, *op. cit.*, p. 153.
[178] Leslie STEPHEN, « On alpine climbing », *in British sports and pastimes*, Londres, Virture & Company, pp. 257-289, p. 284. Nous traduisons.
[179] Rozenn MARTINOIA, « Un lieu commun sans vacuité », *op. cit.*, p. 46 et 52.
[180] Leslie STEPHEN, « On alpine climbing », *op. cit.*, p. 284.
[181] Voir traduction plus haut. Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 308.

euphémisée, de raconter leurs exploits, et qui peut, d'après Stephen, rebuter les profanes.

> « Nous déconseillons la lecture attentive [de ces récits] à quiconque ne porte pas un intérêt spécial au sujet, car l'on est forcé d'admettre qu'avec ceux de courses hippiques et de matchs de cricket, les récits d'alpinisme forment peut-être la variété la plus ennuyeuse de la littérature actuelle[182]. »

L'euphémisation des exploits, explique Stephen dans un autre texte, serait d'ailleurs une caractéristique à la fois « anglaise » et « sportive » :

> « Les Anglais sont, heureusement, suspicieux à l'égard des grands mots, et par conséquent la plupart des alpinistes, en particulier ceux qui adoptent franchement un point de vue sportif sur les montagnes, adoptent le schéma opposé : ils affectent quelque chose comme du cynisme[183]. »

Dans l'ethos amateur, l'élément compétitif, bien présent, doit rester au second plan, comme tout ce qui se rapproche d'une pratique professionnelle associée à la quête de la victoire à tout prix (entrainement, spécialisation, monétarisation). Ceci permet, en réalité, d'éviter une intrusion des classes populaires dans les sports bourgeois, comme en témoignent les débats qui ont lieu lors des premières tentatives de professionnalisation du football autour du dédommagement des joueurs de la perte d'une journée de salaire[184]. Sur ce point, il en va de l'alpinisme comme du sport amateur, et les membres de l'*AC* rejettent tout ce qui pourrait rendre l'alpinisme « populaire ». D'ailleurs, à l'époque victorienne, les guides ne sont pas considérés comme des alpinistes (*mountaineers*), qualificatif réservé aux amateurs. Cette dimension désintéressée apparaît dans les écrits de Stephen, qui oppose le « plaisir authentique » (*genuine delight*) des exercices virils et les « bas » motifs (*lower motives*) qui peuvent corrompre ou salir (*taint*) le sport :

> « Tout en respectant tout le plaisir sincère (*genuine delight*) que l'on peut éprouver dans des exercices virils (*manly*), je regrette seulement l'ajout occasionnel de bas motifs qui peuvent mener à leur dégénérescence[185]. »

Et Stephen d'ajouter plus loin :

> « Le passionné de sports athlétiques autres [que l'alpinisme] se souvient d'incidents spécifiques (…). Mais ces souvenirs d'exceptionnels moments de gloire, ou l'inverse, sont susceptibles d'être salis par la vanité ou l'esprit de compétition[186]. »

Quand bien même Stephen est un fervent partisan de l'*athleticism*, ces extraits nous permettent d'ores et déjà d'entrevoir le danger latent d'une pratique sportive qui s'éloignerait trop de l'amateurisme. En effet, les « bas motifs » compétitifs ne sont jamais loin et menacent l'alpinisme. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles ses promoteurs n'ont eu de cesse dans leurs discours de différencier l'alpinisme du sport, ou du moins de le placer en haut de la hiérarchie des sports, à la frontière du sport et de l'aventure. C'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

Précisons pour terminer que c'est aussi tout un rapport à la vérité qui se trouve compris dans le « *manner of play* », une question importante dans une activité où l'on ne peut se fier, pour valider une ascension, que sur les témoignages de ses auteurs. C'est le même rapport à la vérité que l'on retrouve dans le domaine scientifique. Sur ce point, Steven Shapin, lorsqu'il étudie la manière dont était établie la validité des récits de voyageurs au XVIII[ème] siècle (dont les observations étaient utilisés par les scientifiques pour produire une connaissance sur le monde), montre que les

---

[182] Leslie STEPHEN, « On alpine climbing », *op. cit.*, p. 267. Nous traduisons.
[183] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 309. Nous traduisons.
[184] Eric DUNNING et Kenneth SHEARD, *Barbarians, Gentlemen and Players*, *op. cit.*, p. 201-213.
[185] Leslie STEPHEN, *Studies of a biographer, volume 3*, *op. cit.*, p. 255. Nous traduisons.
[186] *Ibid.*, p. 261.

schèmes construits pour garantir la justesse d'un témoignage factuel dérivent, encore une fois, des valeurs et principes d'intégrité des *gentlemen* et de leur « culture de la crédibilité ». Le jugement accordé aux voyageurs, montre Shapin, reposait autant sur les faits que sur les personnes qui devaient, pour être dignes de confiance, faire partie des cercles de l'élite sociale et intellectuelle[187]. Il en va de même dans l'alpinisme, dont les principes dérivent, en premier lieu, de la culture des *gentlemen*. La crédibilité d'un alpiniste était garantie par son appartenance à l'*AC*, club de *gentlemen* « donc » d'hommes dignes de confiance.

### 3.3. Quand l'alpinisme devient un "sport"

Outre le transfert de l'esprit sportif dans la pratique de l'alpinisme, ce qui se joue dès les années 1850-60, c'est en fait la transformation de l'alpinisme en une pratique de loisir à part entière, autonomisée et séparée de finalités extérieures (scientifiques ou artistiques par exemple), en un mot, « sportivisée ». Cette dimension « sportive » (terme à utiliser avec des guillemets, tant nous verrons dans le chapitre suivant qu'il est chargé de signification) se perçoit déjà dans les critères officiels d'admission à l'*AC,* qui sont des critères de performance (il fallait avoir réalisé un certain nombre d'ascensions de plus de 4000 mètres, ce qui n'était pas chose facile à cette époque). Finalement, on pourrait considérer que le transfert des conceptions sportives à l'alpinisme représente un signe de sa transformation en une pratique autonomisée, « sportive » en ce sens. Nous proposons d'analyser ce changement à partir des conceptions de l'alpinisme de quatre membres de l'*AC* de cohortes différentes : Forbes (1809-1868), qui avait déjà près de 50 ans quand le club voit le jour ; Tyndall (1820-1893), qui en avait 37 ; Stephen (1832-1904), qui fut l'un de ses créateurs et présidents, et qui avait 25 ans à la création du club ; et Whymper (1840-1911) qui, lorsque l'*AC* fut créé, était encore trop jeune pour en faire partie.

James David Forbes (1809-1868) fait partie des précurseurs de l'alpinisme qui pratiquaient encore principalement pour des raisons scientifiques. Selon R. Clark, Forbes «  a rendu l'alpinisme possible, tout comme Ruskin l'a rendu intéressant. (…) Il fournit, chronologiquement, le lien entre le monde de Saussure et celui des alpinistes victoriens. Il fournit, psychologiquement, un exemple idéal de la transformation qui a si souvent pris place chez ces scientifiques venus dans les montagnes pour étudier et y demeurant pour les vénérer[188] ». Forbes serait donc une sorte d'idéal-type du précurseur de l'alpinisme anglais. Fils d'un riche banquier, passé par l'université d'Edinburgh, Forbes obtient de son père un revenu suffisant pour voyager autant qu'il le souhaite (le trajet jusqu'aux Alpes, à l'époque, dure une vingtaine de jours). Comme beaucoup de jeunes gens de son milieu social, il effectue son « Grand Tour » d'Europe à l'âge de 16 ans, et est emmené à l'occasion sur la mer de Glace par un des grands guides de l'époque, Cachat le Géant. *Fellow* à la *Royal Society* à l'âge de 23 ans et professeur de philosophie naturelle à l'université d'Edinburg l'année suivante, il bénéficiait de longs congés annuels pour explorer les Alpes, où il s'intéressait à la formation des glaciers. À l'âge de 25 ans, il entreprend son premier voyage dans les Pyrénées pour étudier la géologie de la région. Par la suite, ses voyages récurrents dans les Alpes font sa

[187] Steven SHAPIN, *Une histoire sociale de la vérité, Op.Cit.* p. 275 et p. 335-343 (en particulier). Shapin écrit : «La véracité s'enracinait dans la vertu. Les gentilshommes insistaient sur la véracité de leurs récits, qui était une marque de leur condition et de leur honneur » (p. 450).

[188] Ronald W. CLARK, *The Victorian Mountaineers*, *op. cit.*, p. 40. Nous traduisons.

renommée dans le petit monde en formation de l'alpinisme. Il est l'auteur de plusieurs premières (avec guides) : de nombreux sommets du Dauphiné, le circuit du Mont Viso, la première britannique de la Jungfrau… Mais surtout, ce qui est intéressant chez Forbes est son rapport ambivalent à l'alpinisme. Alors que toutes ses ascensions sont effectuées pour des raisons scientifiques, à savoir l'étude des glaciers (un sujet qui déclenche une terrible polémique en Angleterre à l'époque), ses comptes rendus, et notamment son célèbre ouvrage *Travels through the Alps of Savoy (1843)* laissent percevoir des motifs mixtes, préfigurant les récits d'alpinisme ultérieurs.

> « Et la plupart de ceux qui en ont fait l'essai vont probablement regarder comme faisant partie des périodes les plus heureuses de leur vie celles où une recherche chère a été menée dans la retraite du décors des montagnes. Des matinées d'exercice actif, de l'aube à l'après-midi, et des soirées de réflexion calme et de spéculation, avec ici et là une journée de sociabilité [society] décontractée avec des voyageurs intelligents (…). Heureux le voyageur qui (…), établi dans quelque abris de montagne avec ses livres, commence son premier jour de marche à travers les Alpes dans le matin tranquille d'un long jour de juillet, (…) où il voit le champ de sa campagne d'été étalée devant ses yeux, ses merveilles, ses beautés, et ses difficultés [ne demandant qu']à être expliquées, admirées, et surmontées[189]. »

Ce passage est éloquent en tant qu'il montre les différents aspects de l'alpinisme alors non encore considéré comme une activité « sportive » à part entière: une alliance de travail intellectuel et d'effort physique, la recherche de solitude entrecoupée par des moments de sociabilité entre gens de même classe sociale. C'est ce que sera l'*AC,* la dimension intellectuelle cependant amoindrie.

Comparons à présent Forbes à un autre alpiniste-scientifique de onze ans son cadet, et pionnier de l'*AC* : John Tyndall (1820-1893). Ces onze années, à l'époque où l'alpinisme est en pleine construction, font une différence significative. Bien qu'appartenant au même milieu social (il devient *Fellow* à la *Royal Society* en 1852), Tyndall ne partage pas les origines sociales de Forbes. Fils d'un brigadier irlandais, il fait ses études secondaires dans une école publique mais néanmoins sélective (*grammar school*). On apprend dans sa biographie qu'il était sportif, sans qu'il soit précisé s'il s'agissait de sport scolaire ou pratiqué en dehors de l'école[190]. À vingt ans, il devient ingénieur géomètre, puis ingénieur ferroviaire, avant de reprendre ses études et d'obtenir sur le tard un doctorat à l'université de Marburg. Rien de comparable à la carrière fulgurante de Forbes. En plus de son poste à la *Royal Society*, Tyndall devient membre du *X club* regroupant des penseurs comme Huxley, Hooker, Spencer (fervents partisans du darwinisme social), et prônant une « dévotion à la Science non entravée par un quelconque dogme religieux[191] ». Attiré dans les Alpes avec Huxley par la controverse sur les glaciers, Tyndall avoue en 1862 : « Les glaciers et les montagnes représentent pour moi un intérêt au-delà des intérêts scientifiques. Ils m'ont donné des sources de vie et de joie[192] ». Les titres de ces deux livres *Glaciers of the Alps (1861)* et *Hours of exercise in the Alps (1871)* expriment bien cette double motivation. Les deux extraits suivants illustrent bien, en plus du glissement vers un alpinisme dénué de prétentions scientifiques (on est en 1861, c'est-à-dire au sommet de la carrière alpine de Tyndall), la conception à la fois romantique et héroïque de l'alpiniste comme explorateur des montagnes. Dans le premier, il se décrit bouleversé par la vue depuis un sommet et incapable de mener à bien ses observations scientifiques. Dans le second, il

---

[189] James D. FORBES, *Travel through the Alps of Savoy (1843)*, *op. cit.*, p. 14. Nous traduisons.

[190] A. EVE et C.H. CREASEY, *Life and work of John Tyndall*, Londres, Macmillan, 1945, p. 3. Tyndall est par ailleurs présenté par ses biographes comme un individu extrêmement compétiteur, que ce soit contre Forbes dans la controverse scientifique sur les glaciers, Whymper pour l'ascension du Cervin, ou encore Gladstone contre la *Home Rule* dans le domaine politique.

[191] K. Theodore HOPPEN, *The mid-Victorian generation, 1846-1886*, Oxford, Clarendon, 1998, p. 488.

[192] Cité par Trevor BRAHAM, *When the Alps cast their spell : mountaineers of the Alpine golden age*, Glasgow, In Pinn, 2004, p. 52. Nous traduisons.

décrit son goût pour les ascensions en solitaire, une pratique alors condamnée. L'alpinisme n'est ici plus un prétexte à la science mais consiste bien à se mesurer à la montagne.

> « Benen demanda quelques informations (…) mais j'étais incapable de l'entendre. Une influence semblait en provenir directement vers l'âme ; le délice et l'exultation vécus n'étaient pas ceux de la Raison ou du Savoir, mais ceux de l'ETRE. (…). J'ouvris mon cahier pour noter quelques observations mais bientôt abandonnai ma tentative. Il y avait quelque chose d'incongru, sinon profane, à autoriser la faculté scientifique à interférer là où un culte silencieux était le "raisonnable service".[193] »

> « Vous m'avez parfois blâmé d'aller seul [en montagne], et le droit de le faire doit être gagné par une longue discipline. Je rejette ceci en tant qu'habitude ; mais y céder en petite quantité, c'est un grand luxe. (…) Quand ce que vous faites est clairement en votre pouvoir, quand une longue pratique vous a permis de faire confiance à votre œil et à votre jugement pour détecter les crevasses, et à votre propre piolet et bras pour mater les plus sérieuses difficultés, c'est une expérience entièrement nouvelle que celle d'être seul au milieu de ces scènes[194]. **»**

Forbes était l'exemple idéal-typique du « scientifique-alpiniste » de la première moitié du XIX[e] siècle. Tyndall doit plus être considéré comme un « alpiniste-scientifique ». Les hommes de la génération suivante seront véritablement des « alpinistes ».

John Tyndall affirmait en 1871 qu'il « ne pens[ait] pas qu'il aurait pu passer tout son temps à parcourir seul les Alpes. L'alpinisme, écrivait-il, était un prétexte à mille autres activités[195] » (dans son cas, l'activité scientifique). Leslie Stephen (1832-1904), dont nous avons déjà détaillé les propriétés sociales et le parcours précédemment, ne partage pas ce point de vue. Pour lui, l'alpinisme est une activité à part entière et, plus encore, un « sport ». Il se brouille avec Tyndall après avoir tenu les propos suivants devant l'*Alpine Club,* en 1866 :

> « Et quelles observations philosophiques avez-vous faites » ?, s'inquiétera l'un de ces fanatiques qui, selon un raisonnement complètement incompréhensible à mes yeux, ont d'une manière ou d'une autre irrévocablement associé l'alpinisme à la science. Je leur réponds que la température était approximativement (je n'avais pas de thermomètre) 212°F en dessous de zéro. Quant à l'ozone, s'il y en avait dans l'atmosphère, il m'a bien dupé. Comme nous n'avions pas, heureusement, de baromètre, je suis incapable de donner les informations habituelles sur notre déviation par rapport à l'altitude correcte, mais la carte indique 13855 pieds. Après avoir gelé pendant vingt minutes, j'étais content de redescendre[196]. »

Lorsqu'éclate la polémique entre les deux hommes, Stephen exprimait un point de vue déjà amplement partagé et Tyndall, représentant d'une génération antérieure et d'une forme d'alpinisme plus ancienne, avait déjà perdu : l'alpinisme était considéré comme une activité à part entière.

La conception qu'Edward Whymper (1840-1911), de huit ans le cadet de Stephen, permet de le constater. Dans la préface de *Scrambles amongs the Alps in the years 1860-1869*, il commence par préciser que l'alpinisme n'est rien de plus qu'un sport pour lui. Cette affirmation est loin d'être anodine : c'est l'une des premières fois qu'un alpiniste « ose » évoquer la dimension uniquement sportive de l'alpinisme.

> « Ces escalades dans les Alpes étaient des excursions de vacance, et elles doivent être jugées en tant que telles. Elles sont considérées comme un sport, et rien d'autre. Le plaisir qu'elles m'ont donné ne peut pas être transféré à d'autres[197]. »

Plus loin dans le même ouvrage, il revient sur le plaisir et la joie procurés par l'alpinisme : « eh

---

[193] John TYNDALL, *Glaciers of the Alps, Mountaineering in 1861*, *op. cit.*, p. 239. Nous traduisons.
[194] *Ibid.*, p. 257.
[195] Préface à la première édition de John TYNDALL, *Hours of exercise in the Alps*, Editeur inconnu, 1871. Nous traduisons.
[196] Leslie STEPHEN, « Ascent of the Rothhorn », *Alpine Journal*, 1866, vol. 2, pp. 67-79, p. 76. Nous traduisons.
[197] Préface de Edward WHYMPER, *Scrambles amongst the Alps in the years 1860-1869*, Londres, Murray, 1871. Nous traduisons.

bien, nous ne pouvons pas estimer notre joie de la même manière que l'on mesure une quantité de vin ou de plomb, mais elle est néanmoins réelle. Si je devais supprimer chaque souvenir, effacer ma mémoire, je dirais encore que mes escalades dans les Alpes m'ont apporté quelque chose, car elles m'ont données les deux meilleures choses qu'un homme puisse posséder – la santé et des amis[198] ». Stephen, dans le compte-rendu qu'il fait dans l'*AJ* de *Scrambles amongs the Alps,* voit en Whymper l'incarnation la plus parfaite de « l'esprit » de l'alpinisme britannique, justement en tant qu'il considère l'alpinisme comme une activité qui se suffit à elle-même et qui consiste à escalader des sommets sans aucun autre motif que de les vaincre. Stephen célèbre la détermination sans faille de Whymper, qui planifiait soigneusement ses ascensions, Whymper qui écrivait :

> « Le Cervin m'a attiré simplement par sa grandeur. Il était considéré parmi toutes les montagnes comme la plus complètement inaccessible, même par ceux qui en savaient plus. Stimulé par mes échecs successifs à faire de nouvelles tentatives, j'y retournai, année après année, puisque j'en avais l'opportunité, de plus en plus déterminé à trouver une voie, ou à le prouver vraiment inaccessible[199]. »

Stephen anticipe les critiques auxquelles s'expose Whymper, les mêmes qui lui ont été faites par Tyndall et avaient conduit à leur violente querelle : « la passion folle du risque, qui ne peut être justifiée que par des buts scientifiques ; l'irrévérence qu'il y a à utiliser les montagnes comme des mâts de cocagne[200] ». Whymper, selon lui, a produit le plus grand des livres « d'aventure alpine ».

***

Si l'alpinisme en vient à être pensé comme une activité à part entière, détachée de ses finalités scientifiques et esthétiques, il ne constitue pas pour autant, à cette époque, l'activité principale de ses pratiquants. Elle le deviendra seulement après la Seconde Guerre mondiale. Dérivée du sport amateur, la conception en vigueur de l'excellence alpinistique faisait que l'alpinisme, encore au début du XX$^{e}$ siècle, était envisagé comme un loisir, un « sport » au sens de « divertissement », dans lequel il aurait été peu convenable et même indigne d'un *gentleman* de trop s'investir. C'est cette filiation avec une certaine conception du sport, et les hiérarchies pratiques et symboliques qui en découlent, que nous allons étudier dans le chapitre suivant.

---

[198] *Ibid.*, p. 407.
[199] Préface de Edward WHYMPER, *Scrambles*, *op. cit.* Nous traduisons.
[200] Leslie STEPHEN, « Review of Scrambles amongst the Alps, by E. Whymper », *Alpine Journal*, 1872, vol. 5, pp. 236-240, p. 239. Nous traduisons.

# Chapitre 4 : *"Mountaineering is something more than a sport"*. Une excellence aux marges du sport

> "*Mountaineering is something more than a sport*". Citation d'Arnold LUNN, *Mountain Jubilee*, Londres, Eyre and Spottiswood, 1943, p. 83.
>
> « [L]'alpinisme est différent des autres [sports], car il s'agit d'un sport pratiqué purement pour lui-même. Il n'est pas question de battre quiconque, comme dans une course ou un sport d'équipe, ni de tuer un animal ou un oiseau, comme dans la chasse[1]. »

L'alpinisme britannique est parfois taxé de « sportif » dans les travaux d'histoire ou de sociologie de l'alpinisme, souvent pour l'opposer aux conceptions de l'alpinisme dominantes dans d'autre pays[2], mais aussi pour en signifier l'autonomisation précoce par rapport aux intérêts scientifiques, un processus que l'on désigne sous le terme de « sportivisation »[3]. Ce qualificatif n'est pas incorrect. Nous avons en effet montré dans le chapitre précédent comment, à la fin du XIX^e^ siècle, s'opère un transfert des conceptions du sport, généralement acquises dans le cadre scolaire, à la pratique de l'alpinisme, quand bien même il ne s'agit pas d'un sport collectif et codifié tels que ceux pratiqués dans les *public schools*. Cependant, si l'alpinisme tire ses principes du sport, il n'en est pas moins considéré par ses pratiquants comme supérieur au sport, suivant une hiérarchie basée sur des critères sportifs, sociaux, et éthiques.

En introduction de ce travail, nous avons expliqué que l'excellence pouvait s'envisager sous un triple rapport : comme rapport à l'activité (la manière d'envisager et de codifier l'alpinisme), comme rapport à soi (la manière de se percevoir et de percevoir sa propre trajectoire), comme rapport aux autres (la manière de se distinguer des autres individus, non alpinistes ou usagers des montagnes). C'est à la première dimension de ce trio que nous nous intéressons ici. Le chapitre précédent nous a permis de cerner les propriétés sociales, l'ethos, les valeurs et idéologies qui étaient ceux des alpinistes britanniques au XIX^e^ siècle. Ce chapitre est consacré à la manière dont ces alpinistes vont, entre 1850 et le début du XX^e^ siècle, codifier leur pratique et construire une conception singulière de l'excellence, qualifiée par eux-mêmes d'« esprit » de l'alpinisme et qui découle précisément de l'« esprit » du sport amateur. Plus précisément, nous analyserons la manière dont les alpinistes en viennent, tout en important des éléments sportifs dans l'alpinisme, à positionner l'excellence alpinistique aux marges du sport, en un mot à considérer l'alpinisme comme supérieur au sport, et eux-mêmes comme différents des sportifs.

Une approche différente aurait mis l'accent sur les débats internes à l'*AC* qui opposent, à cette époque, les tenants de l'alpinisme guidé à ceux de l'alpinisme « sans guide », les pratiquants d'un alpinisme de neige aux premiers « rochassiers », les alpinistes pratiquant en hiver, ou en solitaire, à ceux partisans d'une approche plus classique (en cordée, et l'été) de l'alpinisme, etc.[4]. Il existe

---

[1] Elizabeth AUBREY LE BLOND, *True tales of mountain adventure*, *op. cit.*, préface. Nous traduisons.

[2] Par exemple à « l'excursionnisme cultivé » en France. Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*

[3] Par exemple Michel TAILLAND, « L'Alpine Club. 1857-1914 », *op. cit.* Ou encore Alain DECANG, « Alpinisme sportif et champ des voyages aux Alpes dans l'Angleterre victorienne », *op. cit.*

[4] Sur ces oppositions, voir Michel TAILLAND, « L'Alpine Club. 1857-1914 », *op. cit.*, p. 44. Voir, surtout, parmi les sources indigènes, Arnold LUNN, « Alpine controversies: a centenary survey », *Alpine Journal*, 1957, vol. 62, pp. 144-150. Dans cet article écrit à l'occasion du centenaire du club, Lunn revient sur les plus célèbres controverses ayant jalonné son existence, des débats autour de l'alpinisme sans guide à ceux portant sur le ski alpinisme, en passant par les controverses sur les aides artificielles de progression.

bien de tels débats, que nous évoquerons au fil de l'analyse. Cependant, ce sont les principes sous-jacents à ces débats, le fonds commun de représentations et de valeurs qui forment l'excellence qui nous intéressent ici. Il ne s'agit pas, comme le fait par exemple Olivier Hoibian dans son analyse de l'alpinisme français, de retracer les prises de position des uns et des autres dans le but de voir quelle conception de l'alpinisme s'impose finalement. D'une part, comme nous l'avons déjà écrit et comme nous le repréciseront dans le chapitre 6, l'*AC* forme un groupe tellement homogène qu'il est beaucoup plus difficile d'y percevoir des divisions internes comme celles observées au CAF. D'autre part, les débats qui existent s'avèrent beaucoup plus des oppositions générationnelles concernant des manières de pratiquer que des oppositions dans la manière de penser l'alpinisme et ses critères d'excellence. Ces derniers, selon nous, forment un fonds commun et pérenne sur lequel viennent, éventuellement, se greffer des oppositions de surface. Nous le verrons à propos des débats relatifs à l'usage de l'oxygène artificiel qui, en fait, donnent à voir des opposants qui invoquent les mêmes valeurs et la même éthique.

Dans ce chapitre, nous expliquerons d'abord que l'alpinisme est perçu par ses pratiquants comme un sport « noble » et considéré comme supérieur à des pratiques, comme la gymnastique, faisant pourtant appel à des compétences corporelles semblables. Nous montrerons ensuite que les Britanniques restent ancrés, au fur et à mesure que les autres sports s'ouvrent et se professionnalisent, sur une conception amateur de l'alpinisme. Une telle « crispation » révèle en fait la crainte de l'intrusion d'*outsiders* dans un alpinisme socialement très sélectif. L'accent mis sur l'éthique de l'alpinisme, c'est-à-dire l'ensemble des règles implicites qui encadrent sa pratique, doit se comprendre dans ce contexte. Nous terminerons ce chapitre en montrant que ces représentations, qui s'expriment dans une hiérarchisation symbolique des pratiques de l'alpinisme et des pratiquants, perdurent dans l'entre-deux-guerres.

## 1. *"The noblest sport"*. Une hiérarchie sportive, sociale, éthique

Il était possible de percevoir dans les propos de Leslie Stephen l'existence d'une hiérarchie sportive implicite. Celui-ci plaçait l'alpinisme en haut de la hiérarchie des sports aux côtés des « sports de *gentlemen* ». Celle-ci est indissociablement liée à une hiérarchie sociale : l'alpinisme est une pratique distinctive qui recrute parmi les élites sociales. Il est régulièrement décrit comme « le plus noble des sports » dans la littérature alpine de l'époque – *"the first and noblest of all amusements"*; *"the noblest sport in the world"*; *"the noblest of sports which unites us all"*; *"the best of all forms of athletic amusement"*[5]. Mais entre l'affirmation que l'alpinisme est « le plus noble des sports » et celle qu'il est supérieur au sport (et donc différent du sport), il n'y a qu'un pas. Celui-ci est franchi dès lors que les autres sports commencent à « trop » se sportiviser. C'est bien cette évolution parallèle qu'il s'agit de saisir ici : alors que certaines pratiques se professionnalisent et commencent à perdre l'esprit amateur qui les caractérisait jusqu'alors, l'alpinisme s'attache à demeurer un « sport » dans le sens désormais archaïque du terme, c'est-à-dire un loisir cultivé, « digne », « amateur », réservé aux fractions sociales élevées.

[5] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 311. Martin CONWAY, *Episods in a varied life*, *op. cit.*, p. 202. Geoffrey WINTHROP YOUNG, « In Memoriam AJ. Butler (?-1910) », *Alpine Journal*, 1911, vol. 25, p. 439. Hereford B. GEORGE, « « Progress » in the Alps », *op. cit.*, p. 5.

## 1.1. L'esprit du sport

Au milieu du XIX[e] siècle, le « sport » possède un sens plus large qu'aujourd'hui. Aux côtés des sports dans leur acception moderne (cricket, aviron, etc.), Anthony Trollope inclut dans son *British Sports and Pastimes* (1868) des pratiques comme la chasse, le tir, la pêche, la voile, la course équestre … et l'alpinisme. Sans définir ce qu'est le « sport », il explique que celui-ci doit être « rude et violent », tout en possédant une certaine « dignité »[6]. On retrouve le désintéressement propre à l'ethos amateur lorsqu'il dénonce les menaces du professionnalisme et le « désir de trop bien pratiquer une activité qui, pour être agréable, devrait être un plaisir et non un *business*[7] ». Le sport désigne alors un ensemble assez large de pratiques physiques définies non pas tant par leurs modalités de pratique que par l'esprit du jeu et l'origine sociale des joueurs, dont Trollope écrit qu'il s'agit des « hommes des classes moyennes [c'est-à-dire de la bourgeoisie] et supérieures [c'est-à-dire de la grande bourgeoisie et de l'aristocratie] », c'est-à-dire des « *gentlemen* »[8]. Plus de soixante-dix ans après, en 1940, dans un article de l'*AJ*, Geoffrey Winthrop Young (1876-1958) réaffirme la validité, au Royaume-Uni, de cette définition particulière du sport, une définition partagée mais implicite, transmise de manière diffuse, par imitation, « par la tradition du groupe, par ce qui est "fait" ou "pas fait"[9] », et qui repose sur quatre principes fondamentaux : la connaissance des règles, la subordination du jeu individuel à l'équipe, le respect absolu des opposants et, surtout, « le respect pour le jeu *comme* jeu *dans* le déroulement du jeu ». « De là, poursuite Winthrop Young, découle tout le principe de "jouer le jeu", "l'esprit du jeu", et tout cela[10] ». Il ne faut donc pas s'étonner que dans les extraits que nous citons, le « sport » ne semble pas toujours désigner les mêmes objets, oscillant entre le loisir cultivé (Trollope) et un sens plus moderne (le sport comme pratique compétitive et institutionnalisée). Ceci permet d'expliquer que l'alpinisme tire sa supériorité non pas des compétences corporelles requises, mais de l'esprit dans lequel il est pratiqué, à savoir le plus pur amateurisme. Dès la fin du XIX[e] siècle, les discours sur l'alpinisme oscillent entre ces différentes positions et un marquage symbolique de l'alpinisme comme étant « à la limite du sport » commence à se dessiner. La figure du gymnaste, contre-modèle récurrent, sera convoquée pour montrer comme s'opère ce marquage symbolique.

## 1.2. Une excellence "aristocratique" ?

Parmi les aspects distinctifs de l'excellence alpinistique que nous allons évoquer on trouve, par exemple, la prise de distance avec l'exercice purement physique et gymnique, la mise en avant de la dimension intellectuelle et contemplative de l'alpinisme, la volonté de rester digne en ne s'adonnant pas aux « bas instincts » de la compétition ou même en refusant une prise de risque trop poussée. Tout cela dessine, finalement, une conception de l'alpinisme que l'on qualifierait

---

[6] La rudesse et le danger sont inhérents à la pratique du sport. D'après R.L.G. Irving, "cricket would not be cricket if played with a soft ball ; soccer and rugger without charging and vigorous tackling would be a poorer kind of football (…); a man might be seriously injured or even killed at these great games without incurring any charge of folly. Indeed, the absence of risk for long excluded lawn-tennis – so long called pat-ball – from the aristocracy of sport". R. L. G. IRVING, *The Romance of Mountaineering*, Londres, Dent and Sons, 1935, p. 77.

[7] Anthony TROLLOPE, *British Sports and Pastimes. 1868*, Londres, Virture & Company, 1868, p. 7. Nous traduisons.

[8] *Ibid.*, p. 5.

[9] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Should the mountain be brought to Mahomet? », *Alpine Journal*, 1940, vol. 52, pp. 172-194, p. 173. Nous traduisons.

[10] *Ibid.*

plus volontiers d'« aristocratique » que de bourgeoise, caractérisée par une distance au rôle. C'est peut-être également une raison (en plus de la confusion entre l'appellation *gentleman* et l'appartenance effective à la noblesse), au fait que les commentateurs assimilent souvent l'*AC* à un club « aristocratique ». Pourtant, rappelons une fois de plus qu'il s'agit bien d'une excellence forgée avant tout par des bourgeois. Les nobles préféraient des pratiques plus traditionnelles : la chasse à courre, l'escrime, ou encore l'équitation[11]. Ceci vient occasionner deux remarques.

La première concerne l'indistinction, plus forte au Royaume-Uni qu'en France, qui existe entre la bourgeoisie et la noblesse. Ainsi, rappelons avec François Bédarida que « l'entrée dans l'aristocratie foncière n'est pas limitée par le bas[12] » au Royaume-Uni et qu'il existe donc une sorte de continuum entre la bourgeoisie, la *gentry* (propriétaires fonciers) et la noblesse (la pairie), les deux dernières catégories étant relativement ouvertes aux nouveaux venus[13]. Edward Thompson le dit également : dans un pays n'ayant pas connu de révolution, « la polarité essentielle de l'histoire anglaise au XVIII[ème] siècle est l'opposition entre la gentry et la *plebs* [c'est-à-dire les petits paysans, artisans, marchands, boutiquiers] et non entre la *gentry* et la bourgeoisie[14] ». Bourgeois et membres de la *gentry* sont des « *gentlemen capitalists* » et, comme le souligne Eric Hobsbawm, les « middle classes anglaises (…) n'avaient ni société d'ordres à détruire, ni État national à construire, ni économie de marché à établir. Au XVIII[ème] siècle, l'Angleterre n'a plus rien de « féodal », même dans sa riche aristocratie tournée vers les affaires[15] ». Cette indistinction est renforcée par le fait que nobles et bourgeois, à partir du développement des public schools, fréquentent les mêmes lieux d'éducation, les *public schools* et les grandes universités, où ils se voient inculquer les mêmes valeurs et sont soumis aux mêmes idéologies. Ceci ne signifie pas que la noblesse ne continue pas de posséder ses prérogatives (richesse foncière et prestige nobiliaire, selon Bédarida[16]) et ses pratiques distinctives à elle. Cependant, en ce qui concerne le sport, on peut dire qu'il est essentiellement forgé par la bourgeoisie, quand bien même il prône des valeurs qu'on pourrait tout aussi bien attribuer à la noblesse[17] : goût du risque et de l'effort, courage, volonté, honneur, virilité martiale[18], etc. Comme l'écrit Hansen, « ces qualités sont adaptées aussi bien qu'adoptées par les hommes de la *middle-class*[19] ».

La deuxième remarque concerne, de manière plus générale, l'usage du terme « aristocratique » pour qualifier des attitudes de détachement, d'euphémisation, de distance au rôle, de stylisation, mais aussi, par exemple, de conquête, des attitudes, en fait, qui procurent des profits de distinc-

---

[11] Trois pratiques caractéristiques également de la noblesse française au même moment, d'après Monique de SAINT-MARTIN, « La noblesse et les sports nobles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1989, vol. 80, n° 1, pp. 22-32.
[12] François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, *op. cit.*, p. 70 et p. 82.
[13] Eric HOBSBAWM, « La middle class anglaise », *op. cit.*, p. 108.
[14] Edward P. THOMPSON, « Modes de domination et révolutions en Angleterre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1976, vol. 2, n° 2, pp. 133-151, p. 144.
[15] Eric HOBSBAWM, « La middle class anglaise », *op. cit.*, p. 102.
[16] François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, *op. cit.*, p. 71.
[17] Concernant ces valeurs, voir Monique de SAINT-MARTIN, « La noblesse et les sports nobles », *op. cit.*
[18] Peter Hansen écrit: « L'alpinisme et l'athléticisme cultivent la manliness, une catégorie large et inclusive dans l'Angleterre victorienne, incluant des éléments de vigueur physique et de santé, des qualités patriotique ou militaires, des traditions de chevalerie ou d'honneur, et des codes de conduite moraux ou spirituels. (…) La masculinité des Anglais, opposé à l'efféminement des Français, avait été un trope central de la redéfinition culturelle de l'aristocratie et des échelons supérieurs de la société britannique durant les guerres contre la France et l'expansion de l'Empire au cours du XVIII[ème] siècle et au début du XIX[e]. Mais il serait faux d'identifier qualités martiales et valeurs aristocratiques ». Peter H. HANSEN, « Albert Smith (…) », *op. cit.*, p. 312. Nous traduisons.
[19] *Ibid.*

tion. En ce sens, « noblesse » et « aristocratie » ne veulent plus dire la même chose (ce qui était le cas dans la première remarque). Le premier désigne un groupe social, les possesseurs de titres, le second les individus « supérieurs », un « groupe de personnes constituant une minorité importante par les privilèges, la fortune, la profession, certaines qualités propres[20] ». En ce sens, « aristocratie », « excellence », et « grandeur », ont des significations assez proches. C'est le sens du terme « aristocratique » qu'emploie Pierre Bourdieu lorsqu'il évoque « l'ascétisme aristocratique » des alpinistes (dans le contexte, toutefois, de la France des années 1960). L'alpinisme, selon Bourdieu, « offre un moyen d'obtenir au moindre coût économique le maximum de distinction, de distance, de hauteur, d'élévation spirituelle, à travers le sentiment de maitriser à la fois son propre corps et une nature inaccessible au commun ». L'alpinisme procure aux fractions cultivées des classes supérieures les mêmes profits de distinction, de nature « aristocratique », que le bateau ou la pêche sous-marine pour les médecins et les cadres et que le golf pour les patrons, c'est-à-dire pour les fractions des classes supérieures plus dotées en capital économique[21]. C'est aussi le sens du terme utilisé par Noel Annan lorsqu'il parle « d'aristocratie intellectuelle »[22], désignant notamment par-là les professeurs, écrivains, scientifiques, etc. de la société victorienne.

La conception de l'alpinisme qui est celle des alpinistes victoriens, parce qu'elle est une conception éminemment élective qui implique une pensée de la distinction (nous développerons plus amplement ceci dans le chapitre 5), peut ainsi être qualifiée d'aristocratique quand bien même elle possède essentiellement des bases sociales bourgeoises.

## 2. Alpinistes et gymnastes : les ressorts d'une opposition symbolique

> « La course, le saut, le lancer de poids et de marteau, et les activités similaires, sont apparues sur le devant de la scène ces dernières années, au point qu'ils ont presque acquis un droit à réclamer leur place parmi les *British Sports* ; mais nous considérons qu'ils n'ont pas vraiment atteint la dignité requise, et nous les avons exclus de notre sélection[23]. »

En 1868, Trollope refuse ainsi d'inclure l'athlétisme et certaines formes de gymnastique (comme le *Turnen* germanique, qui comporte également des courses, sauts et lancers[24]) dans les sports anglais, arguant de leur manque de « dignité ». Au contraire, l'alpinisme figure en bonne place dans sa sélection. Pour les alpinistes eux-mêmes, les gymnastes (*gymnasts*) et les acrobates (*acrobats*) constituent un repoussoir, sorte de pôle opposé à l'alpinisme sur le plan symbolique, à défaut de l'être sur celui des compétences strictement physiques. La distinction opérée dans les discours entre alpinisme et gymnastique permet de montrer comment des compétences corporelles pourtant identiques ne sont pas investies des mêmes significations et de la même légitimité en fonction du public qui en fait usage. Les alpinistes ne critiquent pas les gymnastes ou les acrobates en tant que tels. À travers la critique des gymnastes doit en effet se lire la critique d'une certaine forme d'alpinisme, plus « gymnique », plus « acrobatique » certes, celui pratiqué par les premiers grimpeurs de rocher britanniques dans les années 1870-1880 et par les alpinistes continentaux dans l'entre-deux-guerres, mais aussi, par la même occasion, une critique de ces alpinistes qui n'appartiennent pas aux mêmes groupes sociaux que les alpinistes de l'*AC*. Nous tâcherons ici

---

[20] Définition du *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*, dictionnaire du CNRS.
[21] Pierre BOURDIEU, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, p. 242.
[22] Noel G.A. ANNAN, « The intellectual aristocracy », *Studies in Social History*, 1955, pp. 256-283.
[23] Anthony TROLLOPE, *British Sports and Pastimes. 1868*, *op. cit.*, p. 8. Nous traduisons.
[24] Gertrud PFISTER, « Cultural confrontations: German Turnen, Swedish gymnastics and English sports », *Culture, Sport, Society*, 2003, vol. 6, pp. 69-91, p. 66.

d'expliciter les aspects implicites contenus dans cette critique, afin de comprendre pourquoi le gymnaste symbolise à ce point ce que les alpinistes abhorrent entre la fin du XIX[e] siècle et la Première Guerre mondiale. À travers quatre aspects (l'usage du corps, la compétition, la dimension intellectuelle et la dimension contemplative), nous montrerons que derrière la critique des gymnastes se cache en fait une peur de l'intrusion d'outsiders venant « dénaturer » l'alpinisme.

## 2.1. La gymnastique et les *games* dans l'Angleterre victorienne

Le qualificatif « gymnaste » est lourd de sens, et l'opposition entre l'alpiniste et le gymnaste révèle une hiérarchie des attributs et qualités attachés à ces deux pratiques. Le gymnaste joue comme contre-modèle symbolique pour plusieurs raisons. En premier lieu, la distinction entre alpiniste et gymnaste est une distinction sociale. Pour en comprendre les fondements, il est important de revenir sur la place de la gymnastique comme pratique « sportive » dans l'Angleterre victorienne.

À l'inverse des sports, la gymnastique n'est pas originaire d'Angleterre et, si les sports anglais comme le football ou le tennis se diffusent assez rapidement dans les autres pays européens[25], il n'en va pas de même pour la gymnastique suédoise, allemande, ou française[26] au Royaume-Uni. Quand bien même les premiers gymnases voient le jour au Royaume-Uni dans les années 1860 (notamment dans certaines *public schools* comme Lancing, Loretto, Charterhouse, Harrow, Wellington, ou Winchester), elle reste secondaire par rapport aux *games* dans l'éducation de la jeunesse de l'élite. Plus encore, les pédagogues de l'époque victorienne critiquent les usages éducatifs de la gymnastique, bons pour le continent mais pas pour l'Angleterre. La valorisation de l'indépendance, du caractère, du « self-help », alors prônés dans les *public schools*, contraste avec les valeurs d'ordre et de conformité inhérentes à la gymnastique telle qu'elle est pratiquée dans les autres pays, parfois dans un cadre militaire[27]. Les sports sont considérés comme de meilleures instances d'inculcation idéologique pour les classes supérieures. Le rapport de la Commission Clarendon de 1864 sur l'éducation dans les *public schools* l'affirme clairement :

> « L'entrainement corporel qui procure santé et forme physique est du ressort des école anglaises, non au moyens des exercices de gymnastique utilisés dans ce but sur le continent (…) mais par les sports athlétiques (*athletic games*) qui, en plus de ce dernier, servent également d'autres buts. Les terrains de cricket et de football (…) ne sont pas uniquement des lieux d'exercice ou d'amusement ; ils contribuent à former quelques-unes des qualités sociales et des vertus viriles les plus précieuses[28]. »

L'*Education Act* de 1870 conduit ainsi à la mise en place de deux systèmes d'éducation physique scolaire, l'un pour les enfants des écoles élémentaires, c'est-à-dire pour les classes populaires et la petite bourgeoisie, l'autre pour les garçons des *public schools* issus des classes aisées. Le « *drill* », gymnastique à base de défilés et de mouvements synchronisés, devient obligatoire dans les écoles élémentaires à partir de 1871. Elle sert des buts disciplinaires et éducatifs, tout comme les sports et les *games* pratiqués dans les *public schools*. D'où un système dual caractérisé, selon l'expression

---

[25] Pour une analyse de cette diffusion, voir Sébastien DARBON, *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon*, *op. cit.*

[26] La gymnastique, dans ces pays, est une véritable pratique de masse. En Allemagne, le *turnen,* forme militaire de gymnastique, compte plus d'un million de pratiquants en 1914. Christiane EISENBERG, « German Gymnastics in Britain, or failure of Cultural Transfer », *in Migration and Transfer from Germany to Britain, 1660-1914*, Munich, Walter de Gruyter, pp. 131-147, p. 135.

[27] En France, c'est après la défaite contre la Prusse en 1870 que l'on observe une augmentation drastique du nombre de clubs de gymnastique, pratiquée dans une optique nationaliste. Gertrud PFISTER, « Cultural confrontations », *op. cit.*, p. 80.

[28] *Report of the Royal Commission on Public Schools*, 1864, p. 40. Nous traduisons.

consacrée, par les « *games for the classes* » et la « *gym for the masses* »[29]. Ce système perdure jusqu'en 1906, époque où la gymnastique scolaire est abandonnée définitivement au profit du football, qui la remplace au programme officiel de l'éducation physique scolaire. Soulignons en outre le fait que la gymnastique, à la fin du XIX[e] siècle, est rapidement adoptée dans les écoles pour filles, alors que les sports restent l'apanage des garçons[30]. Ceci ne contribue sans doute pas à la rendre légitime aux yeux des *gentlemen*.

En dehors du cadre scolaire, la gymnastique est une pratique qui semble également recruter parmi les classes populaires. Christiane Eisenberg montre que le *German Gymnasts Club* de Londres, fondé en 1861, compte plus de 1000 membres anglais dans les années 1880 (époque où la gymnastique atteint son pic de popularité au Royaume-Uni), parmi eux une proportion importante de membres des classes populaires[31]. Le *gymnastic club* de Battersea recrutait ses membres « de tous milieux – *clerks*, armuriers, maçons, etc.[32] ». Dès la fin des années 1890, la gymnastique allemande est concurrencée sur son propre terrain par le culturisme, qui attire un public issu des mêmes fractions sociales. Les instituts Eugen Sandow, du nom d'un des premiers bodybuilders, viennent remplacer les clubs de gymnastique, dont le *German Gymnasts Club*[33].

Comme cette brève mise en contexte a pu le montrer, la gymnastique, bien que pratiquée p ar des bourgeois dans certaines écoles et universités, ne procure pas le même profit de distinction que les sports anglais. Dans les nécrologies de l'*AJ,* on trouve quelques références aux prouesses gymniques d'alpinistes lorsqu'ils étaient élèves ou étudiants. Cependant, aucun d'entre eux ne poursuit cette activité ensuite. Michel Tailland a relevé les différents sports pratiqués par les membres de l'*AC* en plus de l'alpinisme et en dehors du cadre scolaire. Sur les 10,6% d'alpinistes pratiquant d'autres sports[34], la plupart font de l'aviron (environ 22%), du cricket (15%), du tennis (7,5%) et du football (7,5%). Il ne mentionne aucun gymnaste. Notre propre recherche dans les nécrologies de l'*AJ* nous a pourtant conduit à un trouver quelques-uns. Le premier, Hermann Woolley (1846-1920), héritier de la compagnie pharmaceutique de son père, est un sportif multi-pratiquant dans sa jeunesse, reconverti ensuite à l'exploration des montagnes :

> « Woolley possédait un goût prononcé pour l'exercice athlétique ; il jouait au football avec le Club de Manchester, ramait dans l'Irwell polluée, et boxait tantôt de manière conventionnelle au *Boxing Club* et aux *Athletic festivals*, tantôt de manière non conventionnelle dès que l'occasion se présentait. (…) Ses médailles et ses coupes témoignent de la variété de ses activités, dont le saut (3), la boxe (8), la gymnastique (4), les *clubs*, les haltères, et l'aviron (4). » (*AJ* 33, 1921, 260)

Le second est G.A. Passingham (1842-1914), gymnaste talentueux ayant préféré arrêter cette pratique devenue source d'« ennuyeuses limitations sociales », pour se « consacrer à la vie ordinaire d'un *country gentleman*, passant de longues saisons dans les Alpes et visitant la Norvège et les États-

---

[29] P.C. MCINTOSH, « Games and gymnastics for two nations in one », *op. cit.*, p. 194. Richard HOLT, *Sport and the British: a modern history*, New York, Clarendon Press, 1993, p. 118.

[30] P.C. MCINTOSH, « Games and gymnastics for two nations in one », *op. cit.*, p. 199.

[31] Dont le nombre n'est pas précisé par Eisenberg. On apprend seulement que « l'on trouve de nombreux membres des classes populaires parmi les membres non germaniques du club ». Christiane EISENBERG, « German Gymnastics in Britain », *op. cit.*, p. 143.

[32] John GILL, « Gymnastics and climbing in late Victorian times », *Johngill.net*.

[33] Christiane EISENBERG, « German Gymnastics in Britain », *op. cit.*, p. 145.

[34] Ce nombre peut sembler faible, écrit Michel Tailland, mais il faut garder à l'esprit que nous avons affaire à des membres des *professions*, c'est-à-dire à des individus ne disposant pas du temps quotidien pour s'adonner à une pratique sportive régulière. « Il faut aussi prendre en compte le fait que, pour ce qui est des membres de l'*AC,* nous avons affaire à des pratiquants de haut niveau dans leur sport, ce qui laisse peu de place à d'autres exercices ». Michel TAILLAND, *Les Alpinistes Victoriens*, *op. cit.*, p. 247.

Unis » (*AJ* 30, 1916, 66). Le marquage social différencié de l'alpinisme et de la gymnastique apparaît distinctement dans sa nécrologie. Précisons que Passingham avait découvert la gymnastique alors étudiant à Oxford, avant d'ouvrir à Cambridge un gymnase recrutant principalement parmi les étudiants. Il s'agissait donc de pratiquer la gymnastique entre individus de même condition.

## 2.2. Contre un usage dévalorisé du corps

> "Why is it to the Alpine Club
> Our C.E.M. no longer keeps?
> Why should he found – himself the hub,
> A Climbers' Club for chimney sweeps?[35]"

Ce que ces vers satiriques sous-entendent, c'est que l'alpinisme rocheux pratiqué sur les montagnes du Royaume-Uni, s'apparente à du « ramonage ». Mais parfois, les *chimney sweeps* sont aussi qualifiés de *gymnastes*, deux termes tout aussi méprisants. Dès les années 1880 en effet, les alpinistes préférant le rocher aux traditionnels itinéraires neigeux sont qualifiés de « gymnastes » et de « *rocknasts* » (contraction de *rock* et *gymnasts*). Le fait qu'on les appelle également des « ramoneurs » (*chimney sweeps*), des « réparateurs de cheminée » (*steeplejack*), ou même des « singes » (*apes*), montre bien que ce n'est en fait pas tant la gymnastique comme pratique physique qui est rejetée, qu'un usage du corps considéré comme socialement inférieur, et même dégradant, pour des *gentlemen*. Le qualificatif « acrobate » (*acrobat*, ou *stunter*), qui fait référence aux saltimbanques et acrobates de cirque, possède les mêmes connotations. Faire montre de force ou d'agilité connote ainsi des usages populaires et dépréciés du corps.

La force est en effet une qualité physique des classes laborieuses, et le corps fort une marque de virilité populaire[36]. Un *gentleman* ne fait pas, ou peu, usage de sa force physique au quotidien. Du côté des loisirs, la force caractérise surtout les pratiques populaires. C'est, par exemple, la force de l'haltérophile, du culturiste, du gymnaste et de l'acrobate, opposée à l'adresse, et à la minceur, du joueur de cricket[37]. L'endurance, à l'inverse, est une qualité valorisante dans les classes supérieures, particulièrement louée parmi les alpinistes. Cette valorisation de l'endurance prend sens dans le cadre du modèle athlétique mettant en avant les qualités d'abnégation et de résistance du *gentleman*, du sportif et du soldat[38]. L'endurance comme compétence physique était sans doute, de la même manière que la force, et du fait de leurs conditions de vie et de travail, au moins aussi répandue parmi les classes populaires que parmi les classes favorisées. Mais, parce qu'il s'agit de la principale compétence physique que les *public schools* se vantent d'inculquer aux jeunes bourgeois par la pratique des *games*, elle est très valorisée dans le haut de l'échelle sociale. L'endurance, en outre, comme la résistance et l'abnégation, est une qualité mentale. Elle renvoie à la persévérance nécessaire sur le terrain de sport ou sur le champ de bataille, persévérance indissociable d'un fort

---

[35] Poème écrit en 1898 en réaction à la création du *Climbers' Club* par Charles Edward Mathews (C.E.M.), ancien président de l'*AC* (1878-1881). Le *Climbers' Club* était tourné vers l'escalade au Pays de Galles, alors que l'*AC* était un club alpin. Traduction approximative : « Pourquoi notre cher C.E.M. ne se plait plus à l'*AC* ? Pourquoi devrait-il, alors qu'il est le noyau [de l'AC] fonder un club pour les ramoneurs ? ». Derek WALKER, « Club life », *site du BMC*, 2003.

[36] André RAUCH, « Le défi sportif et l'expérience de la virilité », *in* Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE et Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire de la virilité : Le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle*, Paris, Seuil, p. 275.

[37] Richard HOLT, « Le corps travaillé. Gymnastes et sportifs au XIXème siècle », *in Histoire du corps. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, p. 335.

[38] John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 87.

sens de l'honneur[39]. Rappelons que les directeurs de public *schools* mettaient au premier rang les sports qui, à l'instar du football et du cricket, favorisaient les vertus d'endurance et de courage au service du collectif.

Pour les alpinistes de l'âge d'or, à une époque où il s'agissait avant tout de gravir des sommets vierges par les itinéraires les plus évidents, l'endurance est une qualité essentielle. La manière légitime de pratiquer l'alpinisme au XIX[e] siècle ne met donc pas la force à l'honneur comme cela pourra être le cas dans la pratique de l'escalade quelques décennies plus tard. Ce sont, au contraire, les qualités de marcheurs des alpinistes qui sont valorisées, et celles-ci sont exceptionnelles. On apprend on parcourant les récits de ces hommes que Stephen couvrait régulièrement à pieds, en douze heures, les 80 km entre Cambridge et Londres, ceci afin d'assister aux repas annuels de l'*AC,* que Macnamara marchait régulièrement de Piccadilly (Londres) à Harrow pour le petit déjeuner, que C. Hudson avait réalisé l'aller-retour Saint-Gervais-Genève (138 km) en une journée, et que Whymper, alors âgé de 19 ans, avait parcouru 75 km à pied pour rendre visite à sa famille. Dans les nécrologies de l'*AC,* les hauts faits d'endurance et de résistance des alpinistes sont cités, chiffres à l'appui. Broadrick (1872-1903), en 1901, fit l'ascension des principaux sommets du Lake District (Great Gable, Pillar Fell, Scafell, Scafell Pike, Great End, Bowfell, Fairfield, Helvellyn, Saddleback, Skiddaw) en moins de vingt-quatre heures (*AJ* 21, 1903, 535). Oakley Maund (1847-1903) et son guide furent bloqués par la neige à la Brèche de la Meije pendant trente-cinq heures et mirent cinquante-six heures à rejoindre la Grave de La Bérarde. « Seul un homme au physique exceptionnel pouvait supporter l'exposition au froid avec une telle impunité » (*AJ* 21, 1903, 190), précise l'auteur de la notice. Haskett-Smith décrit les habitudes de marche de Packe (1826-1896) à la fin des années 1870, lorsque ce dernier avait alors plus de cinquante ans :

> « Nous avions pris l'habitude dans les Pyrénées de nous lever à l'aube après une nuit à même le sol, de grignoter du pain sec accompagné d'une tasse de thé et d'enchainer sur cinq, six, ou sept heures de marche avant le petit déjeuner ; après cela, plus de repas jusqu'au bivou*AC* un peu avant le coucher du soleil, et pas de repos à l'exception peut-être d'une sieste d'une heure au moment le plus chaud de la journée. Maintenir pareil effort physique pendant une semaine entière, quel que soit le temps, et avec très peu de nourriture, demande une constitution robuste et une endurance (*staying power*) considérable. » (*AJ* 18, 1897, 241)

Et il ne s'agit là que de quelques exemples.

Les critiques à l'encontre d'Owen G. Jones (1867-1899), pionnier de l'escalade au Royaume-Uni, témoignent de cette tension entre des usages du corps qui renvoient à différents univers sociaux. O.G. Jones fait figure d'outsider à l'AC. Fils d'un maçon et charpentier, il poursuit des études grâces à des bourses et devient professeur de physique à la *City of London School*, une trajectoire sociale ascendante remarquable. Sa socialisation à l'alpinisme est également atypique : sans matériel ni connaissance des traditions alpinistiques, il entreprend l'escalade d'une aiguille rocheuse du Lake District qu'il avait aperçue sur une photographie. Surnommé « le gymnaste », il met au point un entrainement physique intensif sur divers agrès. Prenant des risques élevés en montagne et réalisant des ascensions rocheuses inédites au Royaume-Uni, puis dans les Alpes, il est rapidement considéré comme l'un des meilleurs grimpeurs des années 1880 et 1890 et passe à la posté-

[39] Voir la citation de L. Stephen plus haut, sur l'acharnement du sportif même lorsque tout espoir de victoire est perdu. Voir, également la mise en scène de la résistance physique et mentale dans le poème *Vitaï Lampada*, cité plus haut.

rité. Ce Gallois au physique atypique, « râblé et musculeux[40] », est pourtant considéré d'un mauvais œil par la vieille garde de l'*AC* au motif qu'il prend des risques inconsidérés. On a ici affaire à deux définitions différentes de l'alpinisme. Plus encore, Jones acquiert au sein de l'*AC* la réputation d'être vaniteux et *unsportsmanlike,* c'est-à-dire de manquer de fair-play et d'esprit sportif, ce qu'un autre pionnier du Lake District, Walter Haskett-Smith, attribuera plus tard à son ignorance des conventions d'usage dans le petit cercle de l'alpinisme, lui qui ne sortait pas d'une *public school* :

> « Il avait étudié ses propres capacités physiques comme un chauffeur étudie sa voiture et pour cette raison il parlait beaucoup de lui-même. Le reproche de manquer d'esprit sportif (*being unsportsmanlike*) émergea durant ses premières visites dans les Alpes, alors qu'il ignorait complètement les petits critères et conventions de l'alpinisme[41]. »

Car c'est bien l'origine sociale de Jones qui fait grincer des dents l'*establishment*, d'autant que Jones était en faveur de l'ouverture sociale de l'alpinisme, une position que son ami George Abraham décrit comme étant « en contradiction avec l'idée quelque peu mesquine alors en cours, selon laquelle les joies de la montagne étaient réservées aux hommes ayant reçu une éducation libérale [c'est-à-dire en *public school*] et issus des plus hautes couches sociales[42] ». H.C. Bowen, ami de Jones et auteur de sa nécrologie, précise qu'il « n'était pas seulement un *rock-gymnast* – terme détestable », avant d'expliquer que son « esprit scientifique entrainé » lui permettait d'« attaquer un difficile passage rocheux comme il l'aurait fait d'un problème mathématique » (*AJ* 19, 1899, 584). Ce qui est une manière, finalement, de réintroduire dans l'alpinisme « acrobatique » des qualités intellectuelles qui viennent faire contrepoids.

Autre élément à l'appui de l'affirmation selon laquelle le problème est surtout celui de l'intrusion de classes sociales indésirables : les orientations élitistes des clubs d'alpinisme régionaux, à commencer par le *Climbers' Club*, créé en 1898 par un ancien président de l'AC. Si le club fait l'objet de quelques critiques de la part de la vieille garde de l'*AC* sur ce point, la forte sélection sociale à l'entrée, sur le modèle de l'*AC,* en maintient le prestige. Le discours inaugural de son président, Charles E. Mathews, insiste grandement sur cette filiation[43].

## 2.3. Contre l'alpinisme compétitif et trop sportif

La figure du gymnaste sert également, comme on a pu le voir à travers l'exemple d'O.G. Jones, à dénigrer l'alpiniste trop « compétitif », prêt à prendre des risques inutiles et moralement injustifiables (*unjustifiable*) pour atteindre un sommet par un itinéraire nouveau. La « compétition », dans ce cas, revêt un sens précis, péjoratif, bien différent de la « conquête », une entreprise noble.

### 2.3.1 *Aventurier et* peak-baggers

La vieille garde utilise le terme « gymnaste » pour disqualifier les nouvelles générations qui innovent dans cette direction à partir des années 1870 et, par la même occasion, les alpinistes socialement atypiques, qui n'ont pas le « bon esprit ». L'alpiniste-gymnaste, collectionneur de sommets et de records (*peak-bagger, peak-hunter*), contrevient ainsi à l'idée de désintéressement, centrale dans

---

[40] George Dixon ABRAHAM, *Mountain adventures at home and abroad*, Londres, Methuen, 1910, p. 23.
[41] Walter Parry HASKETT SMITH, « Half a century on the fells », *The Journal of the Fell&Rock climbing club*, 1937, vol. 11, pp. 4-22, p. 11. Nous traduisons.
[42] George Dixon ABRAHAM, *Mountain adventures at home and abroad*, *op. cit.*, p. 24. Nous traduisons.
[43] Voir un extrait de ce discours dans première partie du chapitre 3 consacrée aux « *gentlemen* qui font de l'alpinisme ».

l'ethos amateur et aux yeux des générations antérieures, dont C. Halford Hawkins (1838- 1901), Francis F. Tuckett (1834-1914) et Frederick Gardiner (1850-1919) sont des représentants :

> « Il n'était, en tant qu'alpiniste, et comme beaucoup d'autres de la vieille école, pas tant un gymnaste téméraire qu'un amoureux enthousiaste des montagnes. Son objectif n'était pas d'établir un record sur un sommet connu ou de forer un passage à travers une falaise jusqu'alors imprenable (…). » (*AJ* 20, 1901, 527)

> « S'il n'était pas un « superbe grimpeur », suivant les évolutions modernes, il était mieux encore, un alpiniste complet et capable. » (*AJ* 27, 1913, 342)

> « Un alpiniste au sens le plus vrai du terme, plutôt qu'un simple collectionneur de sommets (*peak-bagger*), il adorait les montagnes, et aimait avant tout se rendre dans quelques régions reculées des Alpes. » (*AJ* 33, 1921, 99)

La course aux voies difficiles et son corollaire, la prise de risques « injustifiables », c'est-à-dire tout ce qui traduit une envie de vaincre *trop* importante et ainsi contraire à « l'esprit du sport », sont considérées comme des attitudes indignes du *gentleman*. Tout comme les « acrobaties » renvoient à un usage dégradant du corps, un comportement non désintéressé déshonore son auteur. C'est en ce sens qu'il faut comprendre les propos de C.E. Mathews, président du club en 1884, lorsqu'il déclare que celui qui « aime les montagnes pour elles-mêmes (…) ne va rien faire qui puisse discréditer cette activité virile ou couvrir de ridicule (…) le plus noble passe-temps au monde[44] ». C'est également en ce sens qu'il faut comprendre les titres volontairement désinvoltes des récits des alpinistes victoriens : *Playground of Europe* de Stephen (*Le terrain de jeu de l'Europe, 1871*), *Wandering among the high Alps* de Wills (*Promenades dans les hautes Alpes, 1856*), *Norway, the Northern Playground* de Slingsby (*La Norvège, le terrain de jeu du Nord, 1904*), etc.

À l'extrême, cette dimension aboutit à des positions rejetant toute forme d'alpinisme « sportif », et cela quand bien même, on l'a vu, la gymnastique et les sports anglais sont considérés comme étant de nature différente. Cette indistinction entre le sport et la gymnastique se comprend lorsque l'on regarde le type d'arguments mobilisés par les promoteurs de cette conception spécifique de l'excellence alpinistique. Pour ces derniers, l'alpinisme est supérieur aux autres activités physiques, qu'il s'agisse de la gymnastique ou du sport en général. La comparaison entre l'alpiniste et le gymnaste sert alors à distinguer – au sens de différencier en plus que de hiérarchiser – l'alpinisme des autres pratiques physiques, désignées sous le terme générique de « sport », telles qu'elles sont en train de se construire (standardisées, professionnalisées, etc.). C'est la position de Douglas Freshfield (1845-1934), *gentleman* explorateur qui, dans un article de 1880, oppose d'un côté l'explorateur, incarnation de la plus « haute sorte d'aventure », au gymnaste et au sportif, représentants de « la plus basse forme de sport ».

> « En peu de mots je suis, je crois, plus un voyageur qu'un gymnaste ou qu'un sportif chasseur de pics (*sporting peak-hunter*). Je suis au regret de voir notre alpinisme s'assimiler à la plus basse forme de sport plutôt qu'aux plus hautes sortes d'aventure. D'après mon humble jugement, le jour où l'esprit de voyage sera entièrement remplacé parmi nous par celui du gymnaste ou du sportif sera un mauvais jour pour l'*Alpine Club*[45]. »

Dans cette citation comme souvent lorsque que les alpinistes tentent de défendre ce qu'ils estiment être la « bonne » conception de l'alpinisme, sont mobilisés des couples d'opposés (haut/bas ; voyageur/gymnaste et sportif ; aventure/sport). Une telle « matrice symbolique om-

---

[44] Charles Edward MATHEWS, « The Alpine Obituary », *op. cit.*, p. 85. Nous traduisons.
[45] Douglas FRESHFIELD, « Midsummer in Corsica », *Alpine Journal*, 1882, vol. 10, pp. 194-219, p. 195. Nous traduisons.

niprésente de perception, de classement et de jugement[46] » permet de se figurer une hiérarchie symbolique des styles d'alpinisme. Comme nous l'avons déjà montré, l'alpinisme britannique se conçoit d'abord comme une forme d'aventure, à forte dimension exploratoire, valorisant les sommets vierges, élevés, et géographiquement éloignés (le summum étant l'himalayisme). Or, ces dimensions sont absentes de « l'alpinisme gymnique », qui s'approche plus de l'exploit physique pur que de l'exploration. Il faut également considérer cet aspect dans la critique des gymnastes.

Cette matrice symbolique, qui reflète l'opposition entre la conception britannique traditionnelle de l'excellence alpinistique (celle de l'*AC,* du moins) et les conceptions nouvelles ou étrangères, reflète aussi les différences qui existent dans les propriétés sociales des pratiquants. On retrouve d'ailleurs le même type d'arguments et les mêmes types d'oppositions chez un autre alpiniste-explorateur, Sir Martin Conway (1856-1937). Pour Conway, le gymnaste aime « les jolis petits bouts de rochers », et se moque d'atteindre un sommet. Il préfère les premières et pratique sans guide. Le *mountain climber*, au contraire, est une espèce en voie de disparition, un « pionnier » qui préfère explorer les montagnes en compagnie d'un guide, qui « déteste la civilisation » quand le gymnaste est « un alpiniste civilisé ». Bien que Conway affirme dans ce premier article que les deux types d'alpinistes sont tous deux « de valeur et d'excellence[47] », son propos sera beaucoup plus réprobateur l'année suivante, lorsqu'il opposera un alpinisme trop proche du pur « exercice » physique et « gymnique » à un alpinisme exploratoire cultivé.

> « Il y a un danger, je pense, dans la tendance qui voit augmenter l'élément gymnique et quasi-professionnel ; et cette tendance doit être combattue à présent. L'alpinisme n'est pas un simple exercice gymnique comme l'aviron, mais un sport complet et global, où la nature toute entière de l'homme peut être stimulée et s'exercer. Il ne s'agit pas d'un exercice pour les muscles et les nerfs seulement, mais aussi pour la raison et l'imagination[48]. »

De même que Freshfield, Conway ne fait pas la distinction entre la gymnastique et le sport : ce qui importe, c'est bien d'opposer l'alpinisme d'un côté et « le sport » en général de l'autre, qui désigne en fait toute activité physique rationnalisée, compétitive et donc sportivisée. On retrouve, dans les positions de Conway et Freshfield, les valeurs de l'amateurisme poussées à l'extrême, avec l'idée du danger d'une professionnalisation et d'une spécialisation latente de l'alpinisme.

Les positions des représentants du pôle exploratoire sont à relier à leurs propriétés sociales : les deux hommes, éduqués en *public schools* et à Oxford et Cambridge, sont rentiers et possèdent le temps et les moyens pour entreprendre des campagnes d'exploration[49]. Conway est d'ailleurs critiqué par certains membres du club qui jugent qu'il est facile de tenir une telle position lorsqu'on possède les moyens financiers et le temps pour s'adonner à cette forme « supérieure » d'alpinisme. Aussi, J.H. Wicks répond-il à Conway :

> « L'alpiniste enthousiaste qui n'a pas le temps de visiter des pays plus lointains que la Suisse est, je le maintiens, autant voire plus passionné que (…) les explorateurs ; et, puisqu'il en est convaincu, il n'a que faire d'être considéré comme appartenant à une catégorie inférieure (…). Malheureusement, je pense que la majorité du Club est dans cette position, et que la joie authentique d'explorer de nouveaux territoires et montagnes doit être laissée à celui qui en possède le loisir[50]. »

---

[46] Bernard LAHIRE, *Ceci n'est pas qu'un tableau*, *op. cit.*, p. 166.
[47] Martin CONWAY, « The Dom from the Domjoch », *Alpine Journal*, 1890, vol. 15, pp. 104-110.
[48] Martin CONWAY, « Centrists and Excentrists », *Alpine Journal*, 1891, vol. 15, pp. 397-403, p. 401. Nous traduisons.
[49] Par ailleurs, Conway, écolier à Repton, affirme dans son autobiographie avoir détesté le sport scolaire, ce qui faisait alors de lui un quasi-déviant à l'époque de l'*athleticism* triomphant. Martin CONWAY, *Episods in a varied life*, *op. cit.*, p. 14.
[50] J.H. WICKS, « Two peaks and a centre », Alpine Journal, 1891, vol. 15, pp. 335-343, p. 342. Nous traduisons.

La réponse de Wicks permet de rappeler que l'*AC,* bien qu'homogène socialement, n'est pas pour autant monolithique. Les manières de pratiquer et de penser l'alpinisme diffèrent aussi selon les fractions des classes supérieures auxquelles appartiennent les alpinistes. Ainsi, rappelons que les alpinistes-explorateurs forment une élite sociale dans l'élite. La critique des gymnastes, repoussoir commun, continue malgré tout de fédérer les deux camps qui se retrouvent sur le fait de considérer l'alpinisme comme une pratique distinctive, investie de valeurs morales, et en cela supérieure (aux autres sports). Dans l'entre-deux-guerres, c'est essentiellement le sens qu'il faut donner aux qualificatifs comme ceux de « jongleurs d'épées » (*sword jugglers*) ou de « cascadeurs » (*stunters*)[51], qui servent principalement à disqualifier les alpinistes continentaux à l'approche trop « sportive » (c'est-à-dire contraire au sport amateur). En 1935, R.L.G. Irving se moque ainsi des « mouches humaines » *(human flies*), des « ouvriers cordistes » (*steeplejack climbers*), et des « *rock-gymnasts* experts » qui « adorent pendouiller au bout de cordes au-dessus d'horribles précipices[52] ».

### 2.3.2 *Le sens de la compétition. L'intérêt d'une démarche historique et comparative*

À ce stade de l'analyse, deux points nous paraissent intéressants à soulever.

Premier point. À lire les extraits que nous avons cités, il semblerait que les alpinistes britanniques, au XIX^e^ siècle, ne se soient pas considérés comme les conquérants de sommets qu'ils étaient pourtant. La critique des *peak-baggers* avait lieu à la même époque où Whymper s'acharnait à faire le premier l'ascension du Cervin (une première qui coûtera la vie à quatre alpinistes), où la quasi-totalité des grands sommets alpins étaient escaladés par des Anglais, où les premières tentatives en Himalaya étaient faites, où des lettres s'échangeaient pour décider de plans d'attaque et de stratégies de conquête, où les meilleurs guides, ceux qui donnaient les plus grandes chances de victoire, étaient réservés d'une année sur l'autre par les mêmes alpinistes (membres de l'*AC*), où l'on se surveillait mutuellement pour éviter de se faire « voler une première » ou, pour les femmes alpinistes, une « première féminine », etc. L'âge d'or, c'était en fait cela.

Second point. En France au même moment, l'alpinisme s'apparente plus, comme le montre Olivier Hoibian, à une forme d'excursionnisme cultivé qu'à une forme d'exploration conquérante. Pourtant, à lire la manière dont les alpinistes français se positionnent, on retrouve quasiment la même rhétorique et les mêmes arguments que les alpinistes de l'*AC*. Hoibian les résume ainsi :

> « Les excursionnistes cultivés affectionnent l'usage des termes de dénigrement, tels « gymnastes », « acrobates » ou « casse-cou » qui évoquent pour eux la démarcation sociale des pratiques populaires comme les gymnastiques scolaires, les exercices de force dans les foires ou les jeux de saltimbanques. Ils utilisent aussi l'argument du désintéressement et de la discrétion de leur « amour véritable de la montagne » pour l'opposer à la quête de la « vaine gloriole », attachée selon eux, à la recherche des ascensions difficiles[53]. »

Comment expliquer ceci ? Les alpinistes britanniques auraient-ils caché, dans leurs textes, leurs intentions réelles ? Cela reviendrait-il à invalider notre propos ? Non, au contraire.

Tout d'abord, nous nous intéressons à des discours qui, comme nous l'expliquions dans le deuxième chapitre de cette thèse, en disent long sur l'ethos de leurs auteurs. Sur ce plan, il est intéressant de constater que les dispositions socialement constituées des alpinistes victoriens, en particu-

---

[51] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Should the mountain be brought to Mahomet? », *op. cit.*, p. 177.
[52] R. L. G. IRVING, *The Romance of Mountaineering*, *op. cit.*, p. 119-145.
[53] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 123.

lier des dispositions ascétiques, les conduisaient, tout en recherchant activement à « conquérir » des sommets, à nier certaines de leurs motivations et à disqualifier ce qui s'apparentait, finalement, à de l'excès et de la vantardise, des traits fortement réprimés chez des hommes de la bourgeoisie et, plus généralement, des classes supérieures[54]. Le retour que nous avons effectué sur les trajectoires scolaires de ces hommes et sur, de manière plus générale, les idéologies et valeurs – notamment religieuses – qui leur étaient inculquées, nous permettent de comprendre pourquoi leur discours n'est pas incompatible avec leurs actes.

Ceci permet également d'expliquer la distinction fondamentale qui existe, pour les Britanniques, entre « conquête » et « compétition ». Si ces derniers se pensent bel et bien comme des conquérants, dans un sens impérialiste et quasi-militaire, ils ne se voient pas comme des compétiteurs, c'est-à-dire comme des sportifs « intéressés ». La conquête possède une dimension exploratoire absente de l'idée de compétition. C'est une entreprise noble, qui grandit l'homme. La compétition, à l'inverse, revêt pour les alpinistes de l'*AC* une connotation indissociablement populaire et mesquine (Stephen parlait des « bas motifs » et de la « vanité » de la compétition) ; elle est ce à quoi le *gentleman* ne s'abaisse pas. C'est pourquoi les alpinistes britanniques n'auront de cesse de fustiger tout ce qui s'apparenterait à une forme de compétition en alpinisme, alors que les Français, nous le verrons dans le chapitre 6, n'opèrent pas une telle distinction entre conquête et compétition.

Tout ceci valider l'intérêt d'une démarche socio-historique pour étudier une chose aussi difficile à cerner et à comprendre que « l'excellence ». L'excellence ne renvoie pas seulement à une position dans une hiérarchie, elle est *aussi* tout ce qui vient se greffer à cette position, toutes les dimensions annexes, toutes les justifications, tous les éléments qui, finalement, attachent une signification particulière au fait d'être excellent. Nous pensons que l'on ne peut vraiment comprendre ces éléments que si l'on fait l'effort de revenir à la manière dont s'est construite, sur le long terme, cette manière spécifique de penser l'excellence, et aux propriétés sociales de ses « constructeurs ». C'est ainsi en les replaçant dans leur contexte historique et social d'énonciation que l'on peut comprendre les extraits précédents.

Enfin, précisons que l'approche comparative (ou plutôt, dans notre cas, l'élargissement au cas français, car nous ne menons pas une comparaison dans les formes) vient utilement compléter cette historicisation, en mettant en lumière des points communs et des différences qui, autrement, ne seraient peut-être pas apparues avec autant de force.

## 2.4. Contre l'alpinisme décérébré

> « L'alpinisme est un sport qui combine une activité physique admirable à des plaisirs purement intellectuels[55]. »

[54] Alain Decang va exactement dans le même sens lorsqu'il écrit qu'il « ne faut pas prendre à la léger le fait que les alpinistes nient qu'ils affrontent les autres à travers la nature ; dès le milieu du XIX$^{e}$ siècle, la dénégation du principe compétitif s'inscrit dans une stratégie de distance au rôle typique des classes dirigeantes, et ce exactement à l'époque où les mêmes élites commencent à promouvoir les compétions d'athlétisme, d'aviron et de football ». Alain DECANG, « Alpinisme sportif et champ des voyages aux Alpes dans l'Angleterre victorienne », *op. cit.*, p. 33.

[55] C.E. Mathews. Discours inaugural du *Climbers' Club*, 1898, cité par George BRYANT, « The formation of the climbers' club », *op. cit.*, p. 8. Nous traduisons.

> « De l'effort vient la force (qui est plus que l'énergie musculaire), un éveil de toutes les facultés[56]. »

Dans le cadre conceptuel de l'amateurisme, l'alpinisme est également une pratique pensée comme cultivée, qui, comme l'écrivait Conway, fait appel à « l'intellect » autant qu'aux « muscles ». La référence au gymnaste sert ainsi à dévaluer celui qui pratique un alpinisme acrobatique, entendu comme une pratique où les dimensions intellectuelles ou contemplatives seraient absentes.

> « Il y a parmi [les imprudents grimpeurs de rocher] ceux qui grimpent uniquement pour l'excitation ; qui préfèrent passer leurs journées à escalader un goulet avec des 'longueurs' certes excitantes, mais qui ne demande ni endurance ni connaissance de l'alpinisme, bien loin du 'Royaume Céleste'[57]. »

Dans ce commentaire de W. Larden, on voit une nouvelle fois comment l'endurance est mise en avant comme qualité première, opposée à l'acrobatie. La « connaissance de l'alpinisme », compétence intellectuelle, est également valorisée. Le Royaume des Cieux ne semble pas à la portée des alpinistes acrobatiques.

Cette distinction est là encore indissociable d'une distinction de classe. Dans les nécrologies de l'*AJ,* comme nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, les qualités athlétiques des alpinistes sont ainsi presque toujours compensées par des qualités intellectuelles. « Vigoureux physiquement, il n'en était pas moins brillant intellectuellement », peut-on par exemple lire dans la notice d'A. Macnamara (*AJ* 15, 1891, 23). Dans celle du Révérend J. Sowerby (1823-1902), se trouvent juxtaposées prudence, endurance, et intelligence, autant de qualités qui servent à distinguer le « bon » alpiniste des alpinistes trop sportifs ou gymniques.

> « Il n'était pas imprudemment aventureux ; (…) il était robuste et très endurant, capable de marcher 16 heures ou plus d'affilée. Il appartenait à l'ordre des grimpeurs intelligents. » (*AJ* 21, 1903, 321)

L'alliance du corps et de l'esprit est également présente dans les descriptions de la pratique de l'alpinisme. Leslie Stephen, marcheur enthousiaste[58], évoque la fatigue tant physique que mentale d'une ascension : « personne ne peut mesurer la difficulté de l'ascension d'une montagne qui n'a pas exténué ses muscles *et son cerveau* dans la lutte contre des obstacles[59] ». Stephen encore, dans une ode à la marche (« *In praise of walking* »), la présente comme une activité intellectuelle avant tout : « marcher est le loisir naturel de celui qui désire non pas supprimer son intellect mais le faire fonctionner. Tous les grands hommes de lettres étaient, par conséquent, des marcheurs enthousiastes (exception faite, bien sûr, des exceptions)[60] ».

Cette insistance sur les qualités tant mentales que physiques peut se lire de deux manières, qui correspondent en fait aux attitudes des générations successives d'alpinistes envers le modèle sportif. Pour les premières générations d'alpinistes, affirmer que l'alpinisme est une activité physique et intellectuelle revient à se situer dans la droite ligne de l'idéologie de l'*athleticism* des années 1850-1860, qui considérait le sport comme un moyen de forger le « caractère » des futures élites britanniques. Pour E.S. Kennedy (1817-1898), rentier éduqué au *King's College* et à Cambridge, l'alpinisme, en tant qu'il participe de la formation de ce « caractère » à la fois viril et anglais, se situe au premier rang des sports. Il est donc supérieur aux autres sports :

> « Aucun autre exercice viril (*manly*) ne produit ces deux effets distincts, d'éducation corporelle et men-

---

[56] Edward WHYMPER, *Scrambles*, *op. cit.*, p. 407. Nous traduisons.
[57] Walter LARDEN, *Recollection of an old mountaineer*, Londres, E. Arnold, 1910, p. 4. Nous traduisons.
[58] Il avait fondé un club de marche de longue distance, les *Sunday Tramps*.
[59] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 321. Nous soulignons. Nous traduisons.
[60] Leslie STEPHEN, *Studies of a biographer, volume 3*, *op. cit.*, p. 262. Nous traduisons.

> tale. Je peux ainsi légitimement placer l'alpinisme au premier rang des sports athlétiques, car il produit ces éléments qui forment tout ce qui est louable dans la constitution du caractère Anglo-Saxon[61]. »

Pour les générations suivantes, on peut commencer à lire l'insistance sur la dimension intellectuelle de l'alpinisme comme une façon de se distinguer de ce qui commence à être considéré comme une dérive éducative de l'*athleticism*. Dès les années 1880-1890, les *public schools* sont en effet accusées d'accorder trop d'importance aux résultats sportifs au détriment du travail intellectuel[62], de fabriquer des hommes « dont les muscles », pour reprendre une dernière expression de Leslie Stephen, déjà citée plus haut, « sont plus développés que les cerveaux[63] ». Un glissement s'effectue donc entre une conception de l'alpinisme comme étant « supérieur aux (autres) sports » et l'alpinisme comme étant « supérieur au sport » : du « meilleur des sports », l'alpinisme devient « meilleur que le sport », et donc différent du sport. C'est ce que l'on peut percevoir dans un article de F. Pollock consacré à la bibliothèque de l'*AC*. Publié en 1886, il l'est à l'époque des premières critiques du modèle sportif et, quand bien même il ne s'agit pas de cela, l'auteur défend l'*AC* d'être un club d'athlètes et revendique sa dimension littéraire. Rappelons d'ailleurs que, d'après les statuts du club alors en vigueur, 10% des membres de l'*AC* ne sont pas des alpinistes, mais des artistes ou des écrivains de montagne.

> « Une croyance répandue sur l'*AC* est qu'il est composé de personnes qui considèrent les montagnes simplement comme des objets d'une ambition athlétique, et pour qui l'intérêt historique, scientifique et artistique des Alpes est inexistant ou secondaire. Il va sans dire que je réfute ici cette erreur. Nous sommes bien sûr une société composée principalement d'alpinistes, pas d'antiquaires, ou d'artistes, ou d'hommes de science. Mais dire que nous ignorons les intérêts autres que l'intérêt gymnique, et que nous traitons collectivement les Alpes comme des 'mâts de cocagne' (*greased poles*[64]) n'est même pas une caricature légitime. S'il diffère sur plusieurs points des clubs littéraires et sociaux d'une part, et des clubs athlétiques ou sportifs de l'autre, l'*AC* se rapproche des premiers en ce qu'il possède un certain nombre de livres[65]. »

Dans cet extrait, on trouve la distinction – comme différence et supériorité – entre l'alpinisme et le sport. À mi-chemin entre une société savante et un club sportif, l'*AC* revendique la dimension intellectuelle de l'un et la dimension héroïque de l'autre. Cependant, à l'inverse d'autres clubs alpins à la même époque, comme le Club Alpin Français (voir chapitre 6), l'enjeu ne semble pas tant de s'affilier symboliquement aux sociétés savantes que de mettre à distance le modèle athlétique (et ses dérives) et, de manière plus générale, les autres pratiques physiques. C'est pourquoi on retrouve, aux côtés de la désormais traditionnelle figure-repoussoir du gymnaste et de l'acrobate, celle du sportif aux ambitions exclusivement athlétiques, les deux en venant à se confondre. Conway, dans son article où il oppose l'alpiniste au gymnaste, nous fournit un bon exemple de ce glissement : « L'avenir de la littérature alpine dépend de l'alpiniste, la prospérité de l'alpinisme comme sport dépend du gymnaste[66] », écrit-il. On peut donc constater que si les alpinistes ont bien été socialisés dans le cadre de l'*athleticism* des *public schools*, il n'en reste pas moins qu'ils en viennent à rejeter certains aspects de ce modèle, à l'instar de Clinton Dent, président de l'*AC,* pour qui il est de la responsabilité des membres du club, en 1891, de « décourager un alpi-

---

[61] E. Shirley KENNEDY, « The ascent of Monte della disgrazia », *Alpine Journal*, 1864, vol. 1, pp. 3-20, p. 19. Nous traduisons.
[62] James A. MANGAN, *Athleticism in the Victorian and Edwardian public school*, *op. cit.*, p. 93-95.
[63] Leslie STEPHEN, *Studies of a biographer, volume 3*, *op. cit.*, p. 316. Nous traduisons.
[64] Référence à la célèbre critique de Ruskin à l'envers des alpinistes désacralisant les montagnes.
[65] F. POLLOCK, « The library of the Alpine Club », *Alpine Journal*, 1886, vol. 12, p. 425. Nous traduisons.
[66] Martin CONWAY, « The Dom from the Domjoch », *op. cit.*, p. 109. Nous traduisons.

nisme qui ne serait qu'une forme ostentatoire d'*athleticism (flashy athleticism)*[67] ».

Précisons enfin que, si nous avons voulu souligner l'aspect intellectuel du « véritable alpinisme » (du moins tel que l'évoquent les victoriens) comme manière de le distinguer de la méprisable « gymnastique », la dimension spirituelle n'en est pas absente. « Nous cherchons par l'alpinisme à améliorer nos esprits et notre sens moral autant que nos muscles[68] », écrivait un membre de l'*AC* dans un article intitulé « l'alpinisme comme religion ». Cet aspect, central, qui va de paire avec la revendication d'une attitude contemplative (au moins affichée) lors de la pratique de l'alpinisme, ne sert pas tant à distinguer l'alpiniste du gymnaste (et du sportif) que du commun des mortels, ceux qui restent dans les vallées. C'est pourquoi nous envisagerons cet aspect plus en profondeur dans le chapitre 5, consacré au discours de distinction des alpinistes.

## 2.5. La défense d'un gymnaste : le cas d'Albert Frederick Mummery (1855-1895)

Mummery est un alpiniste relativement atypique au sein de l'*AC,* non pas, comme Whymper ou Jones, pour ses origines sociales, mais plutôt pour sa manière nouvelle d'envisager l'alpinisme. Partisan d'un alpinisme de rocher ambitieux et dangereux, il ouvre des itinéraires difficiles dans les Alpes, comme la célèbre fissure du Grépon. Une photographie prise de Mummery dans ce passage le montre en position très « acrobatique ».



**Figure 21. Mummery dans la fissure du Grépon. Alpine Club photolibrary**

Mummery commence à pratiquer l'alpinisme sans guide à la fin des années 1880, époque durant laquelle il se rend dans le Caucase. En 1892, il découvre l'Himalaya, où il meurt trois ans plus tard dans ce qui sera la première tentative sur un sommet de plus de 8000 m, le Nanga Parbat. En tant qu'excellent grimpeur (le guide Burgener aurait dit de lui qu'il « grimpait mieux que lui », fait suffisamment rare à cette époque pour être remarqué[69]), prenant parfois de grands risques, et défendant un alpinisme sans guide, Mummery fut autant admiré que critiqué par ses contemporains. On le disait, selon les cas, « un gymnaste aux capacités presque sans pareil[70] » ou « rien de plus qu'un gymnaste[71] ». Il est d'ailleurs révélateur que, malgré son palmarès, sa notice nécrologique – écrite dans une veine particulièrement défensive – soit particulièrement courte (moins d'une page). Il faut dire que Mummery avait longtemps été en froid avec l'*AC,* après avoir été débouté lors de sa première candidature. Il se venge dans son livre en évoquant les « prophètes », « les instituteurs » et les « hautes autorités » de l'*AC*[72].

Si le cas de Mummery est intéressant à étudier, c'est parce qu'il fait état, à la fin de son grand ou-

---

[67] Clinton DENT, « Address to the Alpine Club », *Alpine Journal*, 1891, vol. 15, pp. 3-16, p. 15.
[68] Hugh E. M. STUTFIELD, « Mountaineering as a religion », *Alpine Journal*, 1919, vol. 32, pp. 241-247, p. 243. Nous traduisons.
[69] Trevor BRAHAM, *When the Alps cast their spell : mountaineers of the Alpine golden age*, *op. cit.*, p. 186. Voir le chapitre 5 pour une analyse des qualités respectives des alpinistes et des guides.
[70] ALPINE JOURNAL (dir.), « In Memoriam A. F. Mummery (1855-1895) », *Alpine Journal*, 1895, vol. 17, p. 567.
[71] Peter H. HANSEN, « Albert Frederick Mummery », *in Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press.
[72] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 370-371. Nous traduisons tous les passages tirés de ce texte.

vrage, *My climbs in the Alps and Caucasus* (1895), de ses motivations en tant qu'alpiniste, dans un chapitre intitulé « *The pleasures and penalties of mountaineering* » (plaisirs et pénalités de l'alpinisme) où il s'attaque, entre autres, aux sujets alors controversés de la prise de risque et de l'alpinisme sans guide. Nous montrerons que ce chapitre est une manière pour Mummery, d'une part de se justifier en tant que « gymnaste » (même s'il n'emploie pas ce terme), d'autre part de prouver qu'il reste en conformité avec « l'esprit » de l'alpinisme britannique défendu par l'*AC*.

Mummery l'affirme au début de ce chapitre, l'alpinisme est, selon lui, un « sport », qui « consiste exclusivement à opposer les compétences de l'alpiniste aux difficultés opposées par la montagne[73] » et dont « l'essence repose, non dans l'ascension d'un pic, mais dans la lutte et la maitrise des difficultés ». En ce sens, Mummery ne s'oppose pas radicalement à l'approche de ses contemporains, même si ces derniers se montrent plus mesurés dans leurs propos. La différence porte surtout sur la notion de prise de risque, que Mummery estime nécessaire alors qu'elle est encore considérée, par l'*establishment,* comme illégitime, indigne d'un *gentleman* amateur pour qui l'alpinisme doit demeurer un loisir. « Considéré comme un sport, le danger est, et sera toujours, inhérent à l'alpinisme ». On le voit avec cet exemple, Mummery part de la définition admise de l'alpinisme pour en tirer des conséquences que ses contemporains ne tirent pas (encore). De même, lorsqu'il écrit que « le véritable alpiniste est un voyageur », se situant dans la lignée des hommes qui, comme Conway ou Freshfield, considèrent l'alpinisme comme une pratique d'exploration, il propose une définition de l'exploration plus large, étendue à l'exploration des faces rocheuses. Finalement, sous la plume de Mummery, être un grimpeur et un « gymnaste », c'est aussi être un explorateur :

> « Le véritable alpiniste est un voyageur, et par voyageur je ne veux pas dire un homme qui passe tout son temps à voyager de long en large dans les montagnes dans les traces exactes de ses prédécesseurs – de la même façon qu'un cycliste se précipite sur les principales routes d'Angleterre – mais un homme qui aime se trouver où aucun être humain n'a été auparavant, et qui se régale en s'agrippant à des rochers qui n'ont jamais auparavant senti la pression de doigts humains, ou en se taillant un chemin vers le sommet de goulets remplis de glace (…). En d'autres termes, le véritable alpinisme est l'homme qui tente de nouvelles ascensions. **»**

Sa justification de l'alpinisme sans guide relève du même procédé. Alors que des alpinistes comme Leslie Stephen préconisaient l'usage de guides mais refusaient de se faire hisser au sommet, méthode *unfair* par excellence, Mummery reprend les mêmes arguments pour défendre l'alpinisme sans guide, car être guidé est tout aussi *unfair*. « La répétition d'une performance précisément chronométrée et ajustée, sous la conduite rigide d'un guide régisseur, n'attire pas le vrai alpiniste ». En effet, « les délices et les plaisirs de l'alpinisme sont principalement issues, justement, de cette incertitude et des difficultés, que la principale fonction du guide est d'éliminer[74] ». Les valeurs de la *manliness* sont également convoquées : se faire emmener par un guide détruit « tout véritable respect de soi et (…) le moindre sentiment de virilité autonome[75] ».

Pour sa « défense », Mummery mobilise enfin un dernier argument, celui de la dimension contemplative de l'alpinisme. Accusé de n'attacher qu'un intérêt purement physique, gymnique, à la montagne, il répond en invoquant le caractère indissociable du plaisir physique et de la contem-

---

[73] *Ibid.*, p. 345. Les citations suivantes sont tirées des pages 345 à 347.
[74] *Ibid.*, p. 360. Notons que Mummery, s'il défend un alpinisme sans guide, estime l'alpinisme en solitaire trop dangereux. *Ibid.*, p. 376.
[75] *Ibid.,* p. 377.

plation[76]. Ce faisant, il se situe bien dans la conception de l'alpinisme comme « sport noble » où la dimension intellectuelle, ou esthétique, est présente et vient compenser l'aspect athlétique.

> « Mais pourquoi un homme, devrait-il être considéré comme incapable d'apprécier les plaisirs esthétiques parce qu'il est aussi capable des plaisirs physiques et non esthétiques de l'escalade ? (…). Le fait qu'un homme aime escalader un passage rocheux raide ne le rend en aucun cas insensible à tout ce qui est beau dans la nature[77]. »

Les historiens et commentateurs de l'alpinisme citent souvent la première partie de la citation suivante de Mummery (passage en italique), en omettant d'en indiquer la suite :

> « *Je suis libre d'avouer que, pour ma part, je grimperais encore, même s'il n'y avait plus de paysage à voir, même si les seules escalades possibles se trouvaient dans ces grottes, dans ces horribles trous à marmite des vallons du Yorkshire.* D'un autre côté, je parcourrai encore les hautes neiges, attiré par les brumes silencieuses et le rouge flamboiement du soleil couchant, même si une infirmité physique ou autre avait enseveli toute pensée d'escalade et d'ascension rocheuse dans le passé.[78] »

Or, celle-ci est essentielle puisque Mummery, en invoquant la dimension contemplative de l'alpinisme, vient ramener le gymnaste qu'on l'accuse d'être dans le cadre de la conception de l'excellence en vigueur. Exactement cinquante ans plus tard, il sera cité parmi les grands « prophètes » de l'alpinisme par un autre grand alpiniste, Geoffrey Winthrop Young (1876-1958)[79].

## 3. Le refus de la sportivisation de l'alpinisme

L'opposition au gymnaste, comme nous l'avons vu, révèle en fait une opposition plus générale à la sportivisation de l'alpinisme, qui marque un éloignement de « l'esprit du sport » originel. Elle révèle également, de plus en plus, une peur que ces « dérives » que connaissent les autres sports ne viennent menacer l'alpinisme. Cette peur est clairement formulée dans l'*AJ*. De plus en plus, l'*AC* en vient à se penser comme le gardien d'une tradition et d'un « esprit » supérieur de l'alpinisme, qui doit résister face aux dérives compétitives, médiatiques, et « sportives » que connait l'alpinisme continental. Que les alpinistes anglais se soient adonnés eux aussi à la course aux premières, que certaines ascensions britanniques aient également fait l'objet d'une intense couverture médiatique (on pense aux campagnes d'exploration sur l'Everest, par exemple), ne semblent pas être des contradictions à leurs yeux.

Ce sont en fait deux craintes qu'expriment les Britanniques derrière ce type de déclaration, sans jamais vraiment les formuler à voix haute : l'intrusion d'outsiders dans une communauté fermée, sélective et homogène, et la perte de leur position longtemps dominante dans l'alpinisme. Dans ce contexte, l'invocation de la supériorité de « l'esprit » de l'alpinisme britannique et de la grandeur d'un passé révolu sert à réaffirmer symboliquement une hégémonie menacée.

### 3.1. Une sportivisation croissante

La crainte porte surtout, dans les dernières décennies du XIX[e] siècle, sur la démocratisation, la spécialisation et la professionnalisation croissantes des sports : le football, le rugby, le cricket, la boxe, l'aviron, etc., tous ces sports voient apparaître des joueurs professionnels parmi leurs prati-

---

[76] Stephen défendait de la même façon Whymper face aux accusations de ne porter qu'un intérêt « que » physique et sportif aux montagnes. Leslie STEPHEN, « Review of Scrambles amongst the Alps, by E. Whymper », *op. cit.*, p. 240. Nous traduisons.

[77] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 348 et 350.

[78] *Ibid.*, p. 350-351.

[79] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « The mountain prophets », *Alpine Journal*, 1944, vol. 54, pp. 97-117.

quants[80]. Si l'avènement du professionnalisme pose problème, c'est de manière indissociable parce que « l'esprit du sport » amateur est bafoué et parce qu'il l'est par des individus issus de milieux plus populaires que les sportifs amateurs, ces derniers n'ayant pas besoin d'être rémunérés. Les professionnels, contrevenant aux principes centraux du *fair-play*, sont ainsi marqués du sceau de l'immoralité, et la frontière entre amateurs et professionnels, qui est aussi une frontière entre les classes, se creuse. Ces propos d'E.K. Ensor à propos du rugby-football, rapportés par Eric Dunning et Kenneth Sheard, le montrent bien :

> « La ligne séparant les classes supérieures et inférieures, que tout le monde prétend vouloir abolir, devient plus distincte (…). Les '*gentlemen*' ne peuvent plus aujourd'hui jouer au football qu'entre eux, car ils ne peuvent prendre le risque de se plonger dans le bourbier moral. Les '*gentlemen*' ne doivent pas participer aux compétitions de course à pied ou de course cycliste avec n'importe qui[81]. »

Ainsi, à partir des années 1880, les *gentlemen* amateurs commencent à attribuer leurs défaites au fait qu'ils s'opposent à des équipes composées de professionnels ne respectant pas l'éthique sportive. De plus en plus, se mettent en place des championnats différents, accentuant la coupure entre amateurs et professionnels et entre *gentlemen* et membres de classes plus modestes.

Le football et le rugby, dont certaines évolutions ont déjà été évoquées, sont des sports où les tensions entre amateurs et professionnels sont particulièrement fortes. Issus du même jeu de balle développés dans les *public schools* (dont Rugby), football et rugby sont codifiés comme des sports différents dans les années 1850. Dans les années 1870, les deux sports (dont la séparation s'officialise en 1871) s'ouvrent à de nouveaux publics. « Sans surprise, une telle situation provoqua de nouvelles tensions et une remise en question de la domination des fractions des classes supérieures et moyennes-supérieures, qui avaient été pendant quarante ou cinquante ans les principaux agents du développement du [rugby et du ]football[82] ». La question du professionnalisme et de la monétisation de ces sports attise les tensions. Dans les villes ouvrières du nord du pays, certains joueurs de rugby commencent à toucher des compensations financières pour le temps de travail sacrifié à la pratique du rugby. La *Rugby Football Union*, aux mains de fervents partisans de l'amateurisme, édicte alors des règles strictes pour prévenir de tels actes et maintenir un rugby purement amateur. Les tensions s'accumulent jusqu'à la scission, en 1895, entre une *RFU* amateur et une ligue professionnelle composée de clubs au recrutement plus populaire, la *Northern League*. S'ensuit l'instauration de règles permettant, dès 1898, de rémunérer les joueurs (et non plus de les dédommager pour perte de salaire) et de les employer officiellement comme professionnels[83]. Dans les années 1870, le recrutement social de la RFU est assez semblable à celui de l'*AC* à la même époque : 67% des joueurs sont issus des *public schools*, et 68% appartiennent aux classes supérieures ou aux fractions supérieures des classes moyennes. En revanche, à la différence de l'*AC,* la RFU connait une démocratisation rapide : dans les années 1890, la proportion d'anciens des *public schools* n'est plus que de 38% et celle des membres de la bourgeoisie de 48%[84].

---

[80] Hugh McLeod, « La religion et l'essor du sport en Grande-Bretagne », *op. cit.*, p. 142.
[81] E. K. Ensor, "The Football Madness", *Contemporary Review*, 1898, pp. 751-760. Cité par Eric Dunning et Kenneth Sheard, « La séparation des deux rugbys », *op. cit.*, p. 101.
[82] Eric Dunning et Kenneth Sheard, *Barbarians, Gentlemen and Players*, *op. cit.*, p. 130. Nous traduisons. Pour une version française (et raccourcie) de cette analyse, voir l'article de Eric Dunning et Kenneth Sheard, « La séparation des deux rugbys », *op. cit.*
[83] Eric Dunning et Kenneth Sheard, *Barbarians, Gentlemen and Players*, *op. cit.*, p. 203-213.
[84] Eric Dunning et Kenneth Sheard, « La séparation des deux rugbys », *op. cit.*, p. 96-97.

Le cricket est un autre sport qui, dès les annéeds 1870, apparaît menacé par la professionnalisation et la monétisation croissantes, en particulier dans les régions industrielles du nord du pays (à l'instar de ce qui se passe dans le rugby et le football au même moment). Là encore, l'instance dirigeante du cricket dirigée par les amateurs, le *Marylebone Cricket Club*, tente de juguler cette tendance avant de trouver une solution de compromis[85]. Dans le cas du cricket, le professionnalisme existait déjà depuis plusieurs décennies, mais c'est vraiment à la fin du XIX[e] siècle, au moment où les tensions apparaissent dans les autres sports, que l'opposition entre amateurs et professionnels se durcit[86]. La fin du XIX[e] siècle est donc une période où s'accroit, chez les bourgeois amateurs, la crainte d'une professionnalisation des sports qui accompagne, plus profondément, un sentiment d'insécurité statutaire (c'est ce que montrent Dunning et Sheard à propos du cricket[87]). On perçoit clairement cette crainte chez Anthony Trollope qui, dans son *British Sports and Pastimes* de 1868, déplore la tendance à la professionnalisation qui menace le cricket, sport de *gentlemen* par excellence : « même le cricket est devenu un tel *business*, écrit-il, qu'un doute s'élève dans l'esprit des joueurs amateurs quant au fait qu'il puissent continuer à pratiquer le sport, tellement il est empreint de l'arrogance et l'extravagance des professionnels[88] ».

## 3.2. Maintenir la spécificité de l'alpinisme face aux « dérives » sportives

> « L'alpinisme est une récréation raisonnable et saine, basée sur l'attrait éternel des montagnes, et (…) nous, au moins, nous n'admettrons jamais cette sorte de compétition qui trouve son apogée dans les records. (…) L'esprit de compétition est bien sûr fondamental dans de nombreuses branches du sport. Mais l'alpinisme n'a pas besoin d'un tel stimulant[89]. ».

C'est en ayant à l'esprit les évolutions qui ont alors lieu dans les autres sports (démocratisation, professionnalisation, monétisation, spécialisation) que l'on peut comprendre que l'*AC,* qui revendique un statut supérieur, se crispe sur les principes de l'amateurisme et maintienne une forte sélection sociale à l'entrée. Dans les nécrologies, cette volonté de maintien d'une forme d'excellence à l'écart des « dérives » sportives se perçoit à travers les précautions prises pour atténuer la dimension athlétique et sportive de l'alpinisme. Quand bien même il est avéré que certains alpinistes étaient par ailleurs des athlètes accomplis, on insiste sur le fait qu'ils étaient *plus* que cela. C'est le cas de T.S. Kennedy, dont sont nuancées les performances sportives pourtant exceptionnelles : « moins que de quiconque on pourrait dire de lui qu'il n'était qu'un athlète », peut-on lire dans sa nécrologie (*AJ* 17, 1895, 331). Lorsqu'il s'agit d'alpinisme, là encore, la distance est prise avec l'élément sportif. Voici ce qui est dit de H.O.S. Gibson (1885-1917) :

> « Il grimpait quand son travail et ses finances le lui permettaient, et il grimpait tout avec plaisir : blocs, rochers de bord de mer, carrières, monuments sacrés et profanes, contribuaient à assouvir son appétit. (…) Et pourtant il était bien loin d'appartenir à l'école des mâts de cocagne. Il aimait les montagnes pour ce qu'elles sont, pour leur grandeur et leur beauté, plus que pour l'amusement (*sport*) qu'elles lui donnaient. » (*AJ* 32, 1919, 115)

Cet extrait est éloquent en ce que la distinction entre l'alpiniste et le sportif y apparaît à plusieurs niveaux. D'une part, comme on l'a déjà vu, la dimension athlétique est nuancée : Gibson, bien qu'amateur d'escalade en des lieux – c'est le moins qu'on puisse dire – peu légitimes, n'était pas

---

[85] Sébastien DARBON, *Les fondements du système sportif*, *op. cit.*, p. 108‑110.
[86] Eric DUNNING et Kenneth SHEARD, « La séparation des deux rugbys », *op. cit.*, p. 104.
[87] *Ibid.*, p. 103.
[88] Anthony TROLLOPE, *British Sports and Pastimes. 1868*, *op. cit.*, p. 8. Nous traduisons.
[89] Claude WILSON, « Valedictory address », *Alpine Journal*, 1932, vol. 44, pp. 1-13, p. 5. Nous traduisons.

pour autant un acrobate ou un sportif faisant uniquement usage de son corps, mais également un contemplatif. D'autre part, la dimension professionnelle est absente : Gibson pratique l'alpinisme pendant ses congés et le plaisir prime sur la performance. Le plaisir, en effet, est l'un des éléments clés de l'ethos amateur, et va de pair avec le désintéressement sous toutes ses formes (pas uniquement financier). Accorder trop d'importance à la victoire, s'entrainer pour gagner, tout cela est considéré comme indigne des *gentlemen* amateurs. « Le sport qu'ils pratiquaient était une célébration des qualités naturelles du corps humain. Les anciens champions, et en particulier les pugilistes, avaient mis au point des entraînements compliqués et suivaient des régimes alimentaires spéciaux afin de mettre tous les atouts de leur côté en vue de gagner non seulement le match, mais aussi l'argent qui l'accompagnait. Les amateurs n'avaient que mépris pour ce genre de calcul (…). Même dans l'athlétisme, l'idéal amateur restait attaché aux aspects agréables de l'exercice ; le sport devait être un plaisir plus qu'une peine[90] ». Pour Trollope, celui qui s'adonne trop sérieusement à un sport ou à un loisir ne mérite pas le statut de *gentleman*, dont on a vu qu'il désignait, plus qu'un attribut de naissance, des qualités morales acquises.

> « Jouer au billard est le divertissement d'un *gentleman*. Y jouer excessivement bien est l'œuvre d'une vie d'un homme qui, pour ce faire, peut difficilement continuer d'être un *gentleman* dans le meilleur sens du terme. On peut, plus ou moins justement, dire la même chose de tous les jeux d'adresse. Concernant les sports de plein air, reconnaissons que l'on est train de commettre une erreur, semblable en nature, bien que produite différemment[91]. »

C'est ainsi qu'on ne trouve presque aucune référence – à l'exception notable de O.G. Jones mentionné plus haut et critiqué par l'*establishment* – au fait que les alpinistes s'entrainaient. Au mieux, comme AJ. Butler dont il est écrit qu'il « se maintenait plus ou moins en forme par de longues marches » (*AJ* 25, 1912, 439) avec le groupe des *Sunday Tramps*[92], ils entretenaient leur (par ailleurs excellente) condition physique en marchant.

Comme nous l'avons vu dans l'analyse de l'opposition entre l'alpiniste et le gymnaste, le refus du record, de la célébrité, de la promotion personnelle, est un autre aspect de l'ethos amateur. Celui-ci va de pair avec la conception de la *manliness* des classes supérieures, qui promeut la simplicité et l'humilité, éléments centraux du caractère (*character*)[93]. J.H. Wicks (1852-1919), en « vrai sportif (*sportsman*), (…) se moque d'être en tête de cordée » (*AJ* 33, 1921, 106). La performance, à travers la « conquête » de cimes nouvelles, si elle peut être recherchée, ne doit pas devenir un but en soi auquel l'alpinisme serait subordonné. La nécrologie de Clinton Dent (1850-1912), grand alpiniste de l'âge d'or, fournit un excellent exemple du désintéressement qui sied au *gentleman* amateur :

> « Ceci me mène à un autre trait, son dégoût de l'ostentation et de l'autopromotion. Peu d'hommes ont, sans doute, eu autant de succès que lui, ou ont autant que lui mérité le succès, tout en ayant été aussi indifférents aux signes extérieurs de succès (…). C'était, je crois, le fait d'être en harmonie (*kindred spirit*) avec l'alpinisme pratiqué de la bonne façon qui formait, pour lui, l'un des attraits principaux de cette activité. » (*AJ* 27, 1913, 63)

Notons que le dégout de l'ostentation va, chez les hommes de l'*AC,* jusqu'à refuser d'arborer, comme les membres des clubs alpins des autres pays, des insignes distinctifs vus comme des symboles de mauvais goût et, surtout, de recherche malsaine de publicité. Hughes Stutfield, dans

---

[90] Richard HOLT, « Le corps travaillé. Gymnastes et sportifs au XIXème siècle », *op. cit.*, p. 346-347.
[91] Anthony TROLLOPE, *British Sports and Pastimes. 1868*, *op. cit.*, p. 5-6. Nous traduisons.
[92] Les *Sunday Tramps* est un club de marche fondé par Leslie Stephen.
[93] John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 83.

un article filant la métaphore de l'alpinisme comme religion, souligne néanmoins qu'il s'agit d'une religion sans signes ostentatoires.

> « Un amour excessif des parures n'a jamais été un défaut imputable à la classe des Alpinistes. Comme symboles de notre foi, nous possédons, m'informe-t-on, une cravate et un badge ; mais je les ai uniquement vus avec les yeux de la foi. Notre haut clergé, comme vous pouvez l'observer, ne porte pas de robe de cérémonie criarde. Nos évêques, notre hiérarchie, ceux qui occupent le premier rang ici, se montrent également discrets. Nos initiés, quand ils exécutent leurs rites sacrés dans les montagnes, sont vêtus d'habits qui sont parfois l'opposé d'impressionnants[94]. »

La cravate et le badge auxquels Stutfield fait référence ont pourtant été adoptés par le club en 1909, suite à la requête de Geoffrey Winthrop Young. Celui-ci se souvient de « la controverses qui s'en était suivie et qui avait animé [les] réunions [du club] pendant des mois[95] ». Il semblerait, au vue des quelques indices relevés çà et là, que peu d'alpinistes de l'*AC* arboraient ces insignes. Dans ce refus des signes d'ostentation, il est difficile de ne pas voir, une nouvelle fois, le lien avec l'ascèse religieuse, en particulier protestante[96]. En réalité, du fait de la filiation entre certains principes moraux religieux et les principes du sport amateur (voir chapitre 3) sur lesquels s'arc-boutent les alpinistes, ce lien est toujours plus ou moins visible, en filigrane.

Ceux qui contreviennent au désintéressement ne sont pas épargnés. Le même Conway qui critiquait les gymnastes et l'alpinisme acrobatique en fait les frais. De retour d'une longue expédition au Cachemire, Conway fait une tournée de conférence et publie un livre, deux opérations très lucratives. Lorsqu'il se fait anoblir et que son buste est taillé, c'en est trop pour Freshfield qui publie un poème sarcastique où il critique les ambitions de gloire de son confrère explorateur.

> "*Here's a cheer for the new mountaineer* (Bravo au nouvel alpiniste)/ *That very well advertised man* (Un homme très médiatisé)/ *His methods are risky I fear* (Ses méthodes sont risquées) / *But he "does" all the peaks that he can* (Mais il "fait" tous les pics à sa portée) / *And he anyhow gets his reward* (Et malgré cela, il est récompensé) /*A pyramid proud for his bones* (On lui érige une pyramide) /*Or else to be "busted" by Ford* (Son buste est sculpté par Ford) /*Or drawn, as an angel, by Jones* (Il est dessiné, en ange, par Jones)[97]."

Leslie Stephen n'épargne pas non plus son contemporain Thomas Middlemore (1842-1923), auteur de la première ascension du col des Grandes Jorasses et pour laquelle, selon lui, il aurait fait prendre à sa cordée des risques proprement injustifiables. « Quelles raisons, écrit-il, Mr Middlemore considère-t-il adéquates pour les risques encourus ? Il semble penser qu'il suffit de dire que personne n'avait été sur ce col avant. Si c'est une raison suffisante, alors je dois dire que mes notions de logique sont bien imparfaites, car elle servirait à justifier la pire folie jamais commise dans les Alpes[98] ». Ce que Stephen critique derrière cette prise de risques, ce sont les motifs de l'ascension, la volonté farouche de Middlemore de « faire » – terme que Stephen, comme Freshfield dans son poème, dit détester – ce col en dépit du danger. Stephen s'insurge contre une logique de performances toujours plus poussée qui, selon lui, est « indigne » (*unworthy*) de l'esprit de l'*AC*.

> « La manière la plus absurde de promouvoir un noble exercice est de l'associer irrévocablement avec la

---

[94] Hugh E. M. STUTFIELD, « Mountaineering as a religion », *op. cit.*, p. 242. Nous traduisons.
[95] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Valedictory address », *Alpine Journal*, 1944, vol. 54, pp. 215-235, p. 226. Nous traduisons.
[96] Voir notamment ce qu'écrit Weber à propos du refus des ornements, notamment vestimentaires, chez les protestants. Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Isabelle KALINOWSKI (trad.), Paris, Champs Flammarion, 2000, p. 281. Nous utilisons ici une autre édition du texte de Weber que celle utilisée précédemment, car la traduction insiste plus sur l'idée du refus de « l'ornement » ou de la « parure ».
[97] Hervey FISHER, *From a Tramp's wallet, a life of D. W. Freshfield, 1845-1934*, Londres, The Erskine Press, 2001, p. 201.
[98] Leslie STEPHEN, « Alpine dangers », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7, pp. 311-313. Nous traduisons.

> témérité. Si la peur que l'*Alpine Club* ne s'éteigne devait pousser les hommes à risquer leur peau pour des objectifs puérils, mieux vaut le dissoudre tout de suite[99]. »

Une autre manière, très présente, de distinguer l'alpinisme du sport (et de ses dérives) passe par l'invocation de sa dimension contemplative. Celle-ci permet de le maintenir à un niveau supérieur au sport (c'était déjà un argument avancé par Mummery, on s'en souvient, pour se distinguer du « simple gymnaste »). Il est révélateur de voir, dans les années 1900-1920, des articles paraitre qui s'appuient sur cette dimension de l'alpinisme pour en revendiquer la supériorité spécifiquement par rapport aux autres sports. Bourdillon, en 1909, voit au fondement de l'alpinisme « un sentiment si profond et si pur et si personnel qu'il en est presque sacré, trop intime pour être mentionné ». Ce sentiment supérieur oppose – c'est là l'intérêt de mentionner cet article – les alpinistes aux « joueurs de cricket, golfeurs et autres enthousiastes [qui] s'abaissent à parler boutique[100] ». Mais c'est surtout dans un article de George Mallory (1886-1924), le célèbre alpiniste mort sur l'Everest, que l'on trouve la distinction la plus aboutie entre l'alpinisme et le sport. Dans « *the moutaineer as artist* », publié en 1914, Mallory compare l'ascension à une création artistique, à une symphonie et, dit-il, « la comparaison n'est pas ridicule ».

> « Il semble complètement naturel de comparer un jour passé dans les Alpes à une symphonie. Pour les alpinistes de mon genre, l'alpinisme est légitimement comparable ; mais aucun sportif ne pourrait ou voudrait affirmer la même chose du cricket ou de la chasse, ou de n'importe quel autre sport. Le sportif reconnait l'existence du sublime dans le grand Art, et sait, même s'il ne peut le ressentir, que la façon dont il fait vibrer le cœur est à la fois différente et plus grande. Mais les alpinistes ne reconnaissent pas cette différence sur le plan émotionnel entre l'alpinisme et l'Art. Ils affirment que quelque chose de sublime constitue l'essence de l'alpinisme[101]. »

Pour Mallory en effet, qui s'estime bien placé pour percevoir cette différence en tant qu'il est lui-même un alpiniste et un sportif (*sportsman*), la différence entre le sportif et l'alpiniste est la même que celle qui existe entre « l'art et l'ART ». C'est pourquoi, écrit-il, l'alpinisme est « placé sur un piédestal au-dessus des passe-temps ordinaires. Nous le tenons à part et nous le désignons comme une chose investie d'une valeur spéciale[102] », ce qui n'est pas le cas du sport.

Lorsque trente ans plus tard, dans les pages de l'*AJ,* l'alpiniste Geoffrey Howard ose suggérer que le lyrisme et la rhétorique contemplative des alpinistes seraient peut-être une manière de ne pas s'afficher comme « trop sportif », il subit les foudres d'Arnold Lunn, qui lui répond très violemment dans le numéro suivant (il le fait d'ailleurs littéralement puisque les deux articles sont d'abord « prononcés devant l'*AC* »). L'article d'Howard s'intitule « *Alpine Uplift* » (qu'on pourrait traduire par « élévation alpine »). Il y remarque que cette « élévation » n'était pas présente dans les récits des alpinistes avant le début du XX[e] siècle, et que « c'est seulement entre les deux guerres qu'elle a vraiment commencé à agiter ses blonds cheveux pour que nous l'admirions[103] ». Howard commet ensuite l'outrage de comparer l'alpinisme à « un sport athlétique » car « il fait appel à la force musculaire, au courage, au jugement, à la patience, et à la vitesse[104] ». Or, poursuit-il, dans aucun sport, même parmi les sports de nature comme la voile, où l'on est pourtant « au plus près

---

[99] *Ibid.*
[100] F.W. BOURDILLON, « Another way of (mountain) love », *Alpine Journal*, 1909, vol. 24, pp. 148-161, p. 160. Nous traduisons.
[101] George MALLORY, « The mountaineer as artist », *op. cit.* Nous traduisons.
[102] Ibid.
[103] Geoffrey Howard, « Alpine Uplift », Alpine Journal, 1949, vol. 57, pp. 1-9, p. 4. Nous traduisons.
[104] *Ibid.*, p. 4 et 5.

de la nature dans ses états les plus cléments et les plus violents », on n'observe un tel déploiement lyrique et spirituel. Ceci s'expliquerait peut-être, selon Howard, par la peur de passer pour une « brute » uniquement intéressée par la performance athlétique.

> « Ne court-on pas le risque que les jeunes alpinistes, par peur d'être considérés comme rien de plus que des « gros durs », se sentent obligés d'encombrer leurs récits de quelques pensées élevées, pour rester au niveau des intellos (*the highbrows*), et même qu'ils pensent que les belles pensées constituent un critère acceptable pour devenir membre d'un club d'alpinisme ?[105] »

Notons qu'Howard, malgré cette critique, distingue malgré tout l'alpinisme des autres sports en cela que, chose que nous avions déjà montré, l'alpinisme reste un sport cultivé. « Ceci, écrit-il, aurait peu d'importance si la littérature alpine avait peu ou pas d'effet sur l'alpinisme, ou aussi peu d'effet que les descriptions de cricket, de football, de golf ou de chasse ont sur ces activités. Mais, poursuit-il, je pense que la littérature alpine a une influence prédominante sur l'alpinisme et que les normes fixées par notre littérature sont très importantes pour notre sport[106] ». Arnold Lunn, ulcéré par de tels propos, lui répond dans un long article de onze pages, citant des alpinistes classiques à l'appui (Coolidge, Mummery, Stephen), l'accusant de puritanisme (c'est le titre de son article) et, surtout, de manquer de compétences littéraires. Lunn, ce faisant, vient réaffirmer avec force la dimension intellectuelle et même proprement littéraire de l'*AC* (dimension qu'Howard évoquait lui aussi), composé d'hommes sensés manier le piolet et la plume à égale mesure[107]. Les compétences athlétiques seules, peu distinctives (sur ce plan, un guide est meilleur qu'un amateur), ne font pas la valeur de l'alpiniste.

> « Chaque vallée alpine produit son quota de paysans robustes qui peuvent battre nos meilleurs amateurs dans des voies difficiles, alors que le don d'évoquer la beauté des montagnes par la prose ou la poésie est rare[108]. »

Si cette polémique éclate à l'orée des années 1950, c'est peut-être parce que, à l'instar des années d'entre-deux-guerres, l'alpinisme est confronté à des changements qui menacent son mode de fonctionnement traditionnel. Cette période voit en effet l'apparition d'alpinistes issus de la classe ouvrière, qui viennent menacer l'homogénéité centenaire de l'*AC*. C'est également le moment de la création de l'*Alpine Climbing Group* (*ACG*, 1952), groupe d'élite rattaché de manière lâche à l'*AC,* très sélectif sportivement mais peu sélectif socialement (même s'il sera majoritairement composé de membres de la bourgeoisie). Ainsi, la question de l'attitude contemplative face aux montagnes est soulevée à plusieurs reprises dans les pages de l'*AJ* au début des années 1950. Après la querelle opposant Howard à Lunn, on trouve, dans le volume suivant l'*AJ,* un article de C.R.P. Vandeleur[109] qui déplore la disparition du sentiment contemplatif et de « l'amour des montagnes » chez les jeunes générations et qui calque, peu ou prou, son argumentaire sur celui de Lunn (tous deux se référant notamment à l'article de Bourdillon de 1909, « *another way of mountain love* », cité plus haut) L'éditeur de l'*AJ,* Graham Brown, signale son désaccord dans une longue note ajoutée à la fin de l'article.

---

[105] *Ibid.*, p. 7.
[106] *Ibid.*, p. 9.
[107] Howard lui répondra, dans une lettre adressée à l'AJ: "After all, this is the Alpine Club, not the Authors' Club" (AJ 57, 1950, 565).
[108] Arnold LUNN, « Alpine Puritanism », *Alpine Journal*, 1950, vol. 57, pp. 341-351, p. 345. Nous traduisons.
[109] C.R.P. VANDELEUR, « The love of mountains », *Alpine Journal*, 1952, vol. 58, pp. 505-510. Nous traduisons.

Ainsi, s'il tire ses principes de ceux de l'*athleticism*, si la filiation est bien établie avec l'esprit du sport scolaire et amateur, l'alpinisme est cependant considéré symboliquement par ses pratiquants comme étant supérieur au sport. Cette distinction se construit et s'affirme à mesure que la professionnalisation et la spécialisation progressent dans les autres sports, jusqu'à prendre la forme d'une défense acharnée des principes de l'amateurisme le plus pur. Certains parleront, dans l'entre-deux-guerres, d'une crispation sur ces principes. La fermeture sociale stricte de l'*AC* joue en ce sens, car le fait d'interdire la pratique aux classes moins favorisées prévient de telles évolutions. C'est le phénomène qu'on peut observer dans l'aviron dans les années 1890. Auparavant dominé par les bateliers professionnels, l'aviron devient amateur par l'exclusion officielle des *tradesmen* et des métiers manuels des principaux clubs et régates. Peu à peu, s'imposent des définitions officielles de « l'amateur » dont le critère essentiel est, non pas une façon de pratiquer, mais bel et bien l'appartenance de classe[110]. Cet éclairage permet de comprendre, en relisant les articles de l'*AJ,* le double sens qu'y prend le qualificatif de « sportif » à la fin du XIX[e] siècle, et qui explique que l'alpinisme puisse être tantôt assimilé (positivement) à un sport – au sens de pratique amateur et désintéressée, et plus largement d'amusement, de loisir – et tantôt décrié (négativement) pour ses propriétés sportives – au sens des « dérives » compétitives, professionnelles et spécialisées que connaissent les autres sports[111]. Au fur et à mesure des évolutions des autres sports vers la seconde acception du terme, l'élite de l'alpinisme va s'arc-bouter sur la première acception et accentuer la distinction entre l'alpinisme et sport. L'alpinisme devient autre chose – et plus – qu'un sport. Dans l'alpinisme, il ne s'agit pas, comme dans l'avons souligné dans la partie consacrée à l'opposition entre alpiniste et gymnaste, de réaliser des « performances » dans le cadre d'une « compétition » de type sportif, que des « conquêtes » au sens exploratoire du terme.

Cette résistance de l'*AC* aux « dérives » sportives se perçoit d'ailleurs clairement sur le plan institutionnel. De la même façon que l'élite de l'alpinisme distingue l'alpinisme du sport moderne par un marquage symbolique qui réaffirme les principes d'un amateurisme pur, elle l'en différencie également en maintenant son organisation à l'écart de toute tentative de sportivisation trop poussée. En effet, si l'alpinisme britannique s'organise en clubs (parmi lesquels l'*AC,* leur précurseur, est le plus prestigieux et le plus sélectif), c'est-à-dire s'il s'institutionnalise jusqu'à un certain point, il n'existe pas de règlements ou de classements, encore moins de possibilité de contrôle par une instance officielle. « L'autorité exercée par le club est plus limitée dans l'alpinisme que dans n'importe quel autre sport », et l'alpinisme est « pratiqué par des individus selon leur propre choix, sans aucune possibilité de contrôle », écrit R.L.G. Irving en 1935. Comparant l'organisation institutionnelle de l'alpinisme et du cricket, il ajoute, non sans ironie : « l'Alpine Club n'est pas le M.C.C, dont les décisions sont acceptées [par ses membres] avec une docilité

---

[110] Richard GRUNEAU, « « Amateurism » as a sociological problem: some reflections inspired by Eric Dunning », *Sports in Society*, 2006, vol. 9, n° 4, pp. 559-582, p. 565.

[111] Il faut préciser que l'athleticism et l'amateurisme portent en eux, dès le début, des éléments contradictoires, ce qui va accentuer les tensions entre les partisans d'une conception socialement inclusive des sports (le sport comme lieu compétitif où chacun, par ses propres efforts, peut se faire une place) et les défenseurs d'une conception distinctive du sport (le sport amateur comme pratique de *gentlemen*, moralement supérieure aux autres pratiques). Pour une analyse des ambiguïtés de l'amateurisme, voir James A. MANGAN, *Athleticism in the Victorian and Edwardian public school*, *op. cit.*, p. 135, et surtout Richard GRUNEAU, « « Amateurism » as a sociological problem », *op. cit.* De plus, n'oublions pas que le concept français de « sport » ne permet pas de traduire de manière parfaitement adéquate le terme anglais. Comme l'écrit Irving: "An Englishman never thinks of trying to define sport; abroad definitions are constantly appearing and changing". R. L. G. IRVING, *The Romance of Mountaineering*, *op. cit.*, p. 123.

telle qu'elle ferait presque rêver un autocrate fasciste[112] ». Plus encore, on pourrait dire que l'énoncé d'un règlement sur le modèle des autres sports n'est même pas envisagé, car il s'agit surtout de promouvoir un « esprit » de l'alpinisme, qui est aussi un esprit de corps.

Un exemple éloquent est celui de la polémique autour du port du badge. Lorsque de jeunes alpinistes proposent l'adoption d'un badge dans les années 1890, comme signe de reconnaissance, ils se heurtent aux réactions outrés des membres établis. « Les membres démodés [Longstaff écrit ceci en 1957] parlaient de vulgarité, d'ostentation, d'autopromotion, et citaient le port de badges clinquants sur le continent, souvent par de simples touristes[113] ». Il faut dire que jusqu'à cette époque, les britanniques n'avaient pas besoin de badges pour se reconnaitre. L'*AC* était un club fermé, et les Anglais formaient encore le gros du contingent des alpinistes. Longstaff le dit lui-même :

> « Dans les Alpes, l'appartenance au club avait un certain cachet. Les auberges nous accueillaient à bras ouverts et encaissaient nos chèques ; même en tant qu'alpinistes sans guide nous étions tolérés dans les refuges étrangers et les meilleurs guides étaient prodigues en conseils amicaux[114] ».

Refuser le port d'un badge est aussi, paradoxalement, une manière de réaffirmer la spécificité de l'alpinisme anglais, qui n'a pas besoin d'un tel accessoire pour que ses membres se reconnaissent entre eux, par rapport à un alpinisme continental beaucoup plus ouvert.

### 3.3. Maintenir la spécificité de l'alpinisme britannique face aux "dérives" continentales

L'affirmation des principes de l'amateurisme prend un tour nouveau dans l'entre-deux-guerres, époque où, pour la première fois, l'*AC* est largement distancé sur son terrain de jeu favori (les Alpes) par les clubs alpins continentaux, plus ouverts et démocratiques. Alors que l'alpinisme anglais, toujours pratiqué par une minorité sociale, se crispe sur des principes éthiques contraignants, le niveau des réalisations en alpinisme augmente drastiquement ailleurs. L'Italie, l'Allemagne ou l'Autriche, bénéficiant de clubs alpins aux ambitions sportives, à l'ouverture sociale large, appuyés par de vastes mouvements de jeunesse et animés d'un esprit de conquête exacerbé par les dictatures en place, raflent les premières. Les alpinistes continentaux sont accusés, dans les pages de l'*AJ,* de prendre des risques démesurés et contraires à l'esprit du sport, mais aussi de faire usage des « aides artificielles » prohibées par l'*AC.* « Le problème aujourd'hui est que les règles du jeu sont continuellement transgressées, surtout par les alpinistes taux[115] », déplore Douglas Busk en 1932. Sur ce point, il est d'ailleurs intéressant de constater que l'*AC* reproche à ces alpinistes de ne pas respecter les « règles » de l'alpinisme, tout en revendiquant, dans le même temps, l'absence dans l'alpinisme d'un règlement écrit comme dans les autres sports. Lorsque, dans le même numéro de l'*AJ,* Claude Wilson, président du club, évoque ces règles, il parle des « principes sous-jacents » (*the underlying principles*) et des « règles généralement acceptées » (*the generally accepted rules*)[116] de l'alpinisme. Ce que les Anglais reprochent aux alpinistes continentaux, c'est bien de ne pas respecter les principes amateur implicites qui sous-

---

[112] R. L. G. IRVING, *The Romance of Mountaineering*, *op. cit.*, p. 78. M.C.C.: *Marylebone Cricket Club*, l'institution centrale du cricket. Nous traduisons.
[113] Thomas LONGSTAFF, « Fifty years ago », *op. cit.*, p. 135. Nous traduisons.
[114] *Ibid.*
[115] Douglas BUSK, « Some reflexions on the education of the mountaineer and its bearing on accidents », *Alpine Journal*, 1932, vol. 44, pp. 45-52, p. 51. Nous traduisons.
[116] Claude WILSON, « Accidents », *Alpine Journal*, 1932, vol. 44, pp. 28-32.

tendent leur propre conception de l'excellence en alpinisme. La critique culmine à la fin des années 1930, époque où tombent les trois « derniers grands problèmes » des Alpes – les faces Nord du Cervin (en 1931, par des Allemands), des Grandes Jorasses (en 1938, par des Italiens), et de l'Eiger (en 1938, par des Allemands). C'est alors que le Colonel Strutt, président de l'*AC,* fustige les « manquements flagrants à l'éthique de l'alpinisme» des alpinistes continentaux et, expression demeurée célèbre, qualifie la face Nord de l'Eiger, décidément « la plus imbécile des variantes de toute l'histoire de l'alpinisme», d'« obsession pour les dérangés mentaux de presque toutes les nations[117] ».

Après la Première Guerre mondiale, les défenseurs d'une conception de l'excellence alpinistique comme excellence « extra-sportive » changent ainsi de cibles : d'une critique des « autres sports » et « du sport » en général, on est passé à une critique de l'alpinisme tel qu'il est pratiqué par les autres pays. Le fonds de la critique demeure cependant le même : les alpinistes anglais fustigent une conception de l'excellence qui n'est pas assez « sportive » au sens originel du terme – au sens de « l'esprit du sport » amateur – ou, au contraire, trop « sportive » au sens moderne du terme – c'est-à-dire au sens de compétitive, standardisée, non respectueuse des règles du fair-play. Dans certains textes, c'est le premier sens de « sportif » qui est implicite, par exemple lorsque S. Spencer évoque les « développements non sportifs (*unsportsmanlike*) et souvent fantastiques de l'escalade moderne, avec l'utilisation extravagante d'aides artificielles et le mépris inconscient de la valeur des vies humaines, qui discréditent ce qui est peut-être le meilleur et le plus inspirant des sports que le monde a connu[118] ». Dans d'autres textes, moins nombreux cependant, c'est le second sens de sport qui est implicite (par exemple lorsque D. Freshfield dénigre le « sportif chasseur de pics » – *sporting peak-hunter*[119]). Cette critique est, encore une fois, indissociablement une critique des « dérives » sportives de l'alpinisme depuis son idéal amateur, et une critique de sa démocratisation sociale telle qu'elle a lieu dans les autres pays. Un article de H. B. George publié en 1899 est assez explicite – ce qui est plutôt rare – sur ce point. Pour George, il est regrettable que les autres nations n'aient pas su préserver une conception exclusive de l'alpinisme, tout comme il est regrettable que l'*AC* ait perdu son hégémonie d'antan sur l'alpinisme britannique (une hégémonie qui permettait de garantir une sélection des alpinistes).

> « Depuis la fondation du club [alpin] suisse (…) en 1863, le nombre [de membres] de notre club est passé à trois cents ou quatre cents (…). En dehors de l'Angleterre, [le nombre d'alpiniste] n'a pas été multiplié par trois, mais par vingt ou cinquante. (…) Les résultats ne sont pas plaisants (…). Les poètes, ou les alpinistes à l'humeur poétique, parlait de solitudes glacées, et du silence des montagnes éternelles. Atteindre la solitude sur un pic est aussi difficile aujourd'hui que n'importe quel rêve de poète, alors que dans les années soixante [1860] –j'ai consulté mon vieux journal et trouvé qu'en cinquante-six expéditions durant cette décennie – ma cordée n'avait eu affaire que trois fois à une autre cordée qui partait pour la même ascension, et que nous n'avions que trois fois rencontré par hasard une autre cordée dans la montagne[120]. »

Six rencontres en dix ans (probablement d'autres membres de l'*AC)*, c'est en effet très peu. Ce que regrettent en substance les alpinistes anglais, c'est que l'*AC* a cessé d'être le meilleur club au monde et les alpinistes anglais les maitres des Alpes.

---

[117] Pour qualifier l'ascension de la face Nord-Est du Piz Badile (1937). Edward L. STRUTT, « Valedictory address », *Alpine Journal*, 1938, vol. 50, pp. 1-11, p. 9.

[118] Sydney SPENCER, « Review of Modern Mountaineering, 1933, par George D. Abraham », *Alpine Journal*, 1933, vol. 45, pp. 419-421. Nous traduisons.

[119] Douglas FRESHFIELD, « Midsummer in Corsica », *op. cit.*, p. 195.

[120] Hereford B. GEORGE, « « Progress » in the Alps », *op. cit.*, p. 5. Nous traduisons.

Les débats sur la question des échelles de cotation des voies rocheuses, apparues dans les années 1920, permettent d'illustrer cette réticence britannique à la « sportivisation » de l'alpinisme et, dans ce cas précis, à sa standardisation, telle qu'elle a lieu dans les autres pays. En 1925, un alpiniste allemand, Willo Welzenbach, invente une échelle de cotation à six degrés. Ses détracteurs britanniques, qui la surnomment rapidement « échelle de Munich » (*Munich scale*), pensent qu'elle encourage une conception compétitive de l'alpinisme bien éloignée de son esprit originel.

> « Pour ceux qui avouent ouvertement que l'essence du sport consiste en une rivalité entre des compétiteurs, un tel système de cotation est une nécessité. (…) [Une] ascension devrait simplement être une lutte entre une cordée et le pic qu'elle gravit, et en en faisant une lutte entre des hommes ou des nations, nous en rabaissons la valeur au lieu de l'accroître. Le cricket et le football sont principalement des luttes entre équipes; ce que l'alpinisme, comme la voile, la pêche ou la chasse, n'est pas. (…) En plus de mettre en péril notre morale, l'introduction d'un fort élément compétitif nous éloigne de sources autrefois illimitées de satisfaction[121]. »

Pour l'auteur de ce texte, R.L.G. Irving, la performance en alpinisme, toujours relative, ne peut être mesurée de manière absolue. Utiliser une telle échelle revient ainsi à corrompre l'alpinisme en y encourageant une compétition malsaine, étrangère aux « satisfactions » essentielles – et, contrairement aux autres sports, absolues – que l'on peut en retirer. Il convient cependant de rappeler qu'une échelle de cotations existait déjà au Royaume-Uni depuis les années 1900, introduite par O.G. Jones, le même qui était critiqué par l'*AC* pour ses ascensions « acrobatiques ». Celle-ci n'est pas chiffrée et comporte plusieurs catégories (*Easy, Moderate, Difficult, Severe, Exceptionnally Severe*) ce qui, note amèrement Irving, est une dénégation « typiquement britannique » du fait que ces épithètes « véhiculent une valeur précise chez ceux qui savent utiliser ce langage[122] ».

Un texte de Geoffrey Winthrop Young (1876-1958) de 1940 revient spécifiquement sur ce glissement opéré entre les années 1900 et 1930 et sur la nouvelle forme d'excellence alpinistique qui semble alors s'être imposée collectivement dans les Alpes[123]. Avec une grande lucidité, Young analyse la déformation de « l'esprit du sport », celui des Anglais précurseurs de l'alpinisme, par les alpinistes des autres nations, en soulevant ce qui lui parait être le problème principal de l'échec de la diffusion hors d'Angleterre de la conception anglaise de l'excellence alpinistique : le fait que, contrairement à un règlement, un « esprit » ne s'exporte pas. « Les règles telles qu'elles avaient été mises en place par nos pionniers, furent d'abord reprises et religieusement observées. Mais "l'esprit du jeu" qui avait également été développé par nos pionniers, à partir des leçons tirées de leur propres habitudes quotidiennes, sociales et sportives, était naturellement bien plus difficile à exporter[124] ». Young opère ainsi un parallèle entre la mécompréhension de l'esprit sportif amateur une fois les sports anglais exportés dans les autres pays, et la déformation des principes implicites de l'alpinisme, issus eux aussi de l'amateurisme.

> « L'état d'esprit qui se préoccupe plus de la manière dont le jeu est joué qu'au résultat n'était pas enraciné, et donc était très mal compris [dans les autres pays]. (…) Et j'ai assisté à suffisamment de compétitions sportives à l'étranger pour témoigner que même la multiplication des règles dans le but de faire que le jeu reste un "jeu" est vouée à l'échec là où l'esprit n'a jamais germé. (…) Il était inévitable que l'adoption [de l'alpinisme] suive le même chemin que celui des sports. D'un seul coup, l'ascension d'une montagne devint équivalente à une victoire sportive[125]. »

---

[121] R. L. G. IRVING, « Relativity in mountaineering », *Alpine Journal*, 1937, vol. 49, pp. 153-166, p. 154. Nous traduisons.
[122] *Ibid.*, p. 155.
[123] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Should the mountain be brought to Mahomet? », *op. cit.* Nous traduisons.
[124] *Ibid.*, p. 175. On notera, dans cette phrase, la forte connotation religieuse.
[125] *Ibid.* Nous traduisons.

Un rapprochement fécond peut être fait entre l'analyse de Winthrop Young, effectuée depuis son point de vue d'alpiniste, et celle que livre le sociologue Richard Gruneau dans un article sur les contradictions de l'amateurisme sportif. Prenant l'exemple des Jeux Olympiques pour illustrer la diffusion superficielle de l'esprit du sport, dont ne survivent que les « règles » au détriment de « l'esprit », Winthrop Young propose une réflexion très proche de celle que fera Richard Gruneau un demi-siècle plus tard, avec le recul de l'historien, lorsqu'il expliquera que les principes olympiques « amateurs » impliquent compétition, spécialisation et professionnalisation, des modalités de pratique bien étrangères à l'esprit amateur originel[126].

### 3.4. Un "devoir" de maintien de la tradition

> « J'espère que l'*Alpine Club* va consacrer toutes ses énergies à promouvoir [un alpinisme pur], transmettant la tradition que nous maintenons aujourd'hui aux futurs membres et à tous ceux qui viennent après nous[127]. »

Dans ce contexte, l'*AC* se pense investi d'un devoir de maintien de la tradition. Il est celui qui s'efforce de faire perdurer « l'esprit » originel des pionniers. En fait, c'est tout au long de son histoire que l'*AC* s'est efforcé de rappeler ses traditions et de maintenir vivace une conscience collective, en proposant notamment un discours permanent de retour sur lui-même. On pense à ce qu'écrit Norbert Elias à propos des établissements scientifiques, qui possèdent tous une « sorte de folklore », un « culte porté à un ancêtre », des « croyances exclusives entourant des « grands hommes » et de « grandes dames » sélectionnés à l'intérieur de la discipline concernée » (dans l'alpinisme, il s'agit surtout de grands hommes), en bref, tout un folklore dont « la contribution essentielle [est le] renforcement d'un sentiment d'appartenance, d'une fierté professionnelle[128] ». Dans une certaine mesure, l'*AC* y est parvenu, puisqu'encore aujourd'hui, on trouve les traces de cet esprit originel dans la manière dont l'alpinisme est envisagé par ses acteurs. Pour ce faire, les ténors de l'*AC* mobilisent les outils à leur disposition, notamment la production écrite.

L'*Alpine Journal* joue un rôle de premier plan dans la réaffirmation de la tradition. En tant que tribune assez consensuelle de l'*AC,* c'est-à-dire où, comme l'écrit Tailland, « tout est mis en œuvre pour éviter les conflits[129] », le journal est particulièrement intéressant à étudier en ce qui concerne le refus britannique de la sportivisation de l'alpinisme, assez unanime dans le journal. Longland, parlant de l'entre-deux-guerres, dresse le portrait d'un club « dans lequel [les jeunes alpinistes] étaient encore très fiers d'entrer, mais qui, à travers son journal officiel, était resté obstinément réactionnaire (…), préservant avec dévouement l'arche d'alliance à une époque où [leurs] contemporains étrangers semblaient trouver un plaisir tout particulier à jeter l'arche et son contenu du haut des falaises les plus escarpées possibles[130] ». L'*AJ,* alors dirigé par le Colonel Strutt (éditeur entre 1927 et 1937), se montre particulièrement rigide face aux évolutions en cours, et s'efforce de bloquer d'éventuelles évolutions. Il faudra attendre les éditeurs suivants pour que des articles plus dissidents (dans une limite toute relative) soient publiés.

---

[126] Richard GRUNEAU, « « Amateurism » as a sociological problem », *op. cit.*, p. 574.
[127] J.J. WITHERS, « Valedictory Address », *Alpine Journal*, 1935, vol. 47, pp. 1-13, p. 13.
[128] Norbert ELIAS, *La dynamique sociale de la conscience*, *op. cit.*, p. 161.
[129] Michel TAILLAND, « L'Alpine Journal, une revue savante entre maintien de la tradition et tentation du modernisme 1863-2004 », *Amnis*, 2004, vol. 1.
[130] Jack LONGLAND, « Between the wars », *op. cit.*, p. 83. Nous traduisons.

Le *valedictory address*, long discours de fin de mandat prononcé par le président du club, retranscrit dans l'*AJ* (comme la plupart des articles principaux, qui sont initialement prononcés « devant l'*AC* »), est l'une des occasions de réaffirmer la tradition et l'esprit du club. C'est ainsi que Winthrop Young, quatre ans après son article « *Should the mountain be brought to Mahomet* », cité précédemment, dans lequel il fustigeait la déformation continentale de l'esprit du sport anglais, produit un deuxième article de défense de la tradition à l'occasion de son discours de départ, en 1944[131]. Young insiste sur le fait que « l'Alpine Club fut la matrice dans laquelle la grande tradition de l'alpinisme, tradition dont toutes les ascensions dérivent, a été établie par les premiers alpinistes qui ont façonné [le club] dans le but de perpétuer cet esprit[132] ». Il évoque également « le plus pur des esprit missionnaire » qui était celui des « grands pionniers de l'alpinisme et membres de notre club ». Dans le numéro précédent de l'*AJ,* Winthrop Young avait également publié un long article, intitulé *The mountain prophets*, dans lequel il revenait plus spécifiquement sur l'influence majeure de ces pionniers qui, écrivait-il, avaient « apposé un sceau de distinction sur l'alpinisme ».

> « Par l'autorité de leurs écrits et par la dignité de leur approche de cette activité nouvelle, ils ont apposé un sceau de distinction sur l'alpinisme ; ceci l'a préservé comme pratique respectable durant ces décennies de dérision populaire et de critique. Ils ont également établi une tradition notable de l'esprit dans lequel les montagnes doivent être escaladées ; et ceci, uniquement dans notre pays, et dans ce sport plus que dans tout autre, a permis de le protéger pour de bon des infections corruptrices de la compétition et de la recherche de publicité[133]. »

D'après Young, cet esprit est toujours bien vivace au début des années 1940 et continue de distinguer les alpinistes anglais des alpinistes continentaux. L'*AC,* écrit-il, continue d'exercer son attrait sur les jeunes alpinistes (c'est ce qu'écrivait Longland plus haut), justement parce qu'il incarne cette tradition et « continue de maintenir une grande vigilance à l'endroit de ce qu'il estime être l'unique attitude juste envers l'alpinisme ». La preuve peut être trouvée dans les récits d'alpinisme : « je n'ai pas rencontré plus d'une phrase ou deux de notre récente littérature d'alpinisme où se trouvaient les valeurs d'un alpinisme dénaturé[134] ». Il s'agit bien là, comme il l'écrit, de la littérature britannique (*our climbing literature*).

Les *valedictory address* ne sont pas les seules occasions de réaffirmation de la tradition et d'une mémoire collective au sein de l'*AJ*. Elle est, en effet, une revue où une place importante est dévolue à ce rôle. Les notices nécrologiques (*In Memoriam*), que nous avons déjà étudiées, y concourent, tous comme les (nombreux) articles dans lesquels un membre âgé du club revient sur sa jeunesse d'alpiniste, racontant par la même occasion le contexte « d'il y a cinquante ans[135] » ou « dans le style d'antan[136] ». C'est également le cas des numéros spéciaux, comme ceux célébrant le centenaire (volume 62) ou les cent-cinquante ans (volume 149) de la création du club, les anniversaires intermédiaires faisant cependant l'objet d'articles (le cinquantenaire dans le volume 24, par exemple). Font également l'objet de numéros spéciaux quelques ascensions britanniques particulièrement marquantes : celle du Cervin (dont le centenaire fait l'objet du volume 70), ou encore celle de l'Everest (célébrée tous les dix ans). Entre ces numéros, de nombreux articles historiques

---

[131] Nous évoquerons à nouveau ce discours à la fin de ce chapitre, dans la partie consacrée à la reprise en main des développements de l'alpinisme par l'AC.
[132] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Valedictory address », *op. cit.*, p. 230. Nous traduisons.
[133] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « The mountain prophets », *op. cit.*, p. 97. Nous traduisons.
[134] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Valedictory address », *op. cit.*, p. 230. Nous traduisons.
[135] Thomas LONGSTAFF, « Fifty years ago », *op. cit.*
[136] Clinton DENT, « Mountaineering in the old style », *Alpine Journal*, 1884, vol. 11, pp. 382-394.

ou biographiques sont publiés par les « historiens du club », et cela dès le milieu des années 1870[137]. Certains membres semblent en effet s'être spécialisés dans cette fonction, à l'instar de T.G Bonney, C.T. Dent, A. Mumm (ce dernier étant à l'origine de l'*Alpine Club Register*, recensant tous les membres de l'*AC* entre 1857 et 1890, un travail colossal, mais également d'articles tels que « *A History of the Alpine Club*[138] »), et plus tard T.S. Blakeney ou D.F.O. Dangar (auteurs, par exemple de « *The rise of modern mountaineering, 1854-1865*[139] », parmi bien d'autres articles). Notons que cette fonction de l'*AJ* n'a jamais disparu, au contraire. Dès 1971, la rubrique *One hundred years ago* rempli ce rôle, remplacée en 1992 par *Looking back*, puis par *History* en 1994, une rubrique assez étoffée, contenant plusieurs articles. Par ailleurs, l'*AC* a publié, en dehors de l'*AJ,* des ouvrages consacrés à son histoire[140]. Winthrop Young commençait d'ailleurs son *valedictory address* par une exhortation à « produire une Histoire de l'*Alpine Club* et de sa relation avec l'histoire du développement de l'alpinisme en général », une tâche confiée à deux autres historiens du club: Tyndale et Irving[141].

R.L.G. Irving s'était d'ailleurs, en quelque sorte, déjà acquitté de cette tâche en publiant *The Romance of Mountaineering* en 1935, un ouvrage qui remplit parfaitement sa fonction de réaffirmation de la tradition et de « l'esprit » britannique, au point que sa critique française, dans la revue *Alpinisme*, estime qu'il va trop loin. « Tout au long de ce livre, écrit-il, M. Irving nous fait un fort intéressant tableau de l'alpinisme britannique. Cette image servira d'étalon comparatif, abusivement, du reste, au cours de la revue des divers pays[142] ». Il faut dire que l'ouvrage contient un chapitre intitulé « *Nationality in Mountaineering* » dans lequel Irving, bien qu'il se défende de proposer une hiérarchie entre les différents pays, se montre assez clair sur la place respective de l'Angleterre face aux autres nations et sur la supériorité de l'alpiniste anglais.

> « Nous avons assuré notre position dans l'histoire de l'alpinisme et dans le monde du sport. Comme ce fut le cas dans d'autres domaines, nous étions là les premiers (…). L'avantage du prestige que nous ont conféré notre situation chanceuse et les exploits de nos premiers alpinistes est que nous pouvons nous adonner à *notre* alpinisme sans ressentir le poids de la compétition internationale. On ne peut pas lire les publications alpines étrangères sans avoir l'impression que ce poids est présent partout ailleurs[143]. »

On peut lire encore :

> « La qualité d'indépendance de l'alpinisme britannique nous permettra de découvrir sans cesse de nouvelles ascensions, parce que nous grimpons dans l'esprit du caprice individuel plutôt que dans des groupes qui suivent une mode. (…) Un Français aime faire la chose correcte ; un Allemand qu'on lui dicte une ligne de conduite[144]. »

Les Français sont critiqués pour leur esprit trop compétitif et pour leurs ambitions nationalises naissantes (Irving déplore ici les objectifs de la première expédition française en Himalaya, alors en train de se monter) ; les Allemands et les Italiens, surtout, sont l'objet des foudres de l'auteur

---

[137] Le premier serait celui du Révérend J. Sowerby dans le volume 8, intitulé « *A tour in the Alps in 1800* ». Michel TAILLAND, « L'Alpine Journal 1863-2004 », *op. cit.*

[138] Arnold MUMM, « A history of the Alpine Club », *Alpine Journal*, 1922, vol. 34, p. 1.

[139] Thomas S. BLAKENEY et D.F.O. DANGAR, « The rise of modern mountaineering, 1854-1865 », *op. cit.*

[140] Arnold LUNN, *A century of mountaineering, 1857-1957*, *op. cit.* THE ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY et THE ALPINE CLUB, *Mountaineers*, Londres, Dorling Kindersley Ltd, 2011 George BAND, *Summit : 150 years of the Alpine Club*, Londres, Collins, 2006.

[141] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Valedictory address », *op. cit.*, p. 218. Nous traduisons.

[142] Jacques de LÉPINEY, « Note critique de La conquête de la montagne (The romance of mountaineering), par R.L.G. Irving », *Alpinisme*, 1936, vol. 44, pp. 348-352, p. 348.

[143] R. L. G. IRVING, *The Romance of Mountaineering*, *op. cit.*, p. 197. Nous traduisons.

[144] *Ibid.*, p. 200.

qui leur reproche leur usage des aides artificielles, leur nationalisme et leur esprit de compétition. Face à ce qu'il estime être une « vue étroite » de l'alpinisme, Jacques de Lépiney accuse Irving de ne laisser voir qu'une facette de l'alpinisme britannique – « celui de son moyen-âge (1880-1920) et de sa classe moyenne » – et de « prétendre qu'une telle conception est la seule admissible ». Selon lui, Irving ne perçoit pas l'influence qu'ont eue les Allemands et les Italiens sur l'alpinisme d'après-guerre. Plus encore, il oublie que « les foudres de l'excommunication ont été maintes fois brandies par le parti conservateur de l'*Alpine Club* contre ceux qui font aujourd'hui son illustration[145] ». Ce que, de son côté, il ne perçoit pas, c'est que l'ouvrage d'Irving s'inscrit dans une entreprise beaucoup plus large de réaffirmation de la tradition et de l'esprit de l'alpinisme britannique, qui fait fi des incohérences et des contradictions pourtant nombreuses, une entreprise qui s'avère en fait constitutive de ce qu'est l'alpinisme anglais : un alpinisme élitiste, distinctif, insulaire (De Lépiney, fort justement, accuse Irving de ne défendre qu'une « certaine aristocratie des alpinistes »). C'est cela qui explique qu'un alpiniste comme Winthrop Young, qui avaient en son temps subi les critiques de l'*AC* pour sa manière trop sportive d'envisager l'alpinisme, puisse, à son tour, promouvoir l'esprit et la tradition dans les pages de l'*AJ*.

## 4. *"By fair means"*. Genèse d'une éthique de l'alpinisme

> "*Absolutely inaccessible by fair means*" (« Absolument inaccessible avec des moyens loyaux »): inscription déposée en 1880 par Frederick Mummery au plus haut point atteint par lui sur la Dent du Géant, laissant entendre que la voie était impossible sans l'utilisation d'aides artificielles fortement condamnées par l'*AC*[146].

L'esprit de l'alpinisme, qui sera qualifié d'« éthique[147] » par les Anglais dès l'entre-deux-guerres, engendre tout un ensemble de normes, implicites, non écrites, à forte connotation morale, définissant les manières légitimes de réaliser des ascensions. La façon dont se construisent et évoluent ces règles doit se comprendre au regard des principes originels de l'ethos sportif amateur. L'esprit de l'alpinisme peut ainsi être résumé par la maxime suivante (très proche de ce que pouvait écrire Leslie Stephen) : est considérée comme une ascension « juste » (*fair*) et moralement acceptable (*justifiable,* terme qui revêt bien une dimension de justification morale), une ascension qui laisse une chance équitable à la montagne. Avec le développement de l'alpinisme, il devient en outre nécessaire pour son élite de continuer de se distinguer, notamment des nouveaux alpinistes d'origines plus populaires et aux pratiques plus « gymniques ». La multiplication de normes de pratique qui épousent les principes de l'amateurisme est une façon de créer des barrières entre les « bons » alpinistes – de vrais sportifs amateurs – et les autres – les alpinistes « acrobates », compétitifs, qui pratiquent pour de « mauvaises » raisons (célébrité, record, etc.). Ces barrières sont également des barrières socio-culturelles. Ces règles, non officielles et néanmoins très contraignantes, s'inscrivent donc dans la perspective d'une distinction. On se retrouve, là encore, à la frontière entre une conception très spécifique du sport (entendu comme sport amateur) avec ses règles et principes propres, et l'aventure, le loisir cultivé, ou l'exploration, c'est-à-dire autre chose que le

---

[145] Jacques de LÉPINEY, « Note critique de La conquête de la montagne », *op. cit.*, p. 350.

[146] THE ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY et THE ALPINE CLUB, *Mountaineers*, *op. cit.*, p. 171.

[147] Sur ce point, la notion d' « esprit du capitalisme » forgée par Max Weber, qui correspond en fait à une éthique d'origine religieuse, nous fournit un cadre conceptuel particulièrement propice à une analogie avec « l'esprit » de l'alpinisme. Il s'agit bien d'une éthique, c'est-à-dire d'un code de conduite à teneur morale régulant les actions pratiques des alpinistes. Lorsque Max Weber écrit à propos de l'esprit du capitalisme qu' « [e]n violer les règles est non seulement insensé, mais doit être traité comme une sorte d'oubli du devoir », on pourrait appliquer ces mêmes propos à l'alpinisme. Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 33.

sport. Nous revenons ici rapidement sur la manière dont les règles éthiques sont formalisées, ainsi que sur leur évolution des années 1850 à l'entre-deux-guerres.

### 4.1. Les principes de l'éthique : l'opposition aux aides artificielles

Dès les débuts de l'alpinisme apparaissent tout un ensemble d'aides artificielles permettant de faciliter les ascensions. Or, s'opère parmi celles-ci une sélection implicite, mais stricte, entre les aides (moralement) justes (*fair means*) et (moralement) inacceptables (*unjustifiable means*). Malgré l'absence de formalisation officielle, ces principes sont observés par les alpinistes et constituent des règles à respecter impérativement pour qui veut être considéré comme un véritable alpiniste. En 1880, Clinton Dent (1850-1912) tente d'expliciter la limite entre les unes et les autres. On retrouve dans ses propos la rhétorique de l'amateurisme, avec les notions de fair-play (*fair*) et de code moral (*immoral ; tabooed*) :

> « Les idées sur ce qui est juste (*fair*) en alpinisme sont quelque peu curieuses. (…) Aujourd'hui, il semble qu'une « aide artificielle » signifie forcer des pitons dans le rocher là où il n'y a pas de prise de main ou de pied. On considère qu'un tel procédé est hautement déplacé. Tailler une marche dans la glace est autorisé, mais faire la même chose dans le rocher est immoral au plus haut degré. De même, on peut prendre une échelle pour traverser une crevasse sans déclencher les critiques, mais l'utiliser pour traverser une fissure rocheuse est tabou. En fait, tout sauf les chaussures cloutées, la corde, les piolets, et une échelle pour passer une crevasse est une « aide artificielle ». Tout ce qui est de l'ordre du lancer de corde sur des pics rocheux n'est mentionné que pour être condamné, tandis que les grappins, les chaines, et les crampons sont les inventions du démon[148]. »

Il ressort du tableau dressé par Dent que tout ce qui tend à laisser une trace (et donc une aide) permanente sur la montagne est proscrit. On peut relire à la lumière de cette analyse l'extrait de la nécrologie de Pilkington citée plus haut, où était faite mention de la colère de ce dernier face aux comportements « non sportifs » de ceux qui « profanaient » ou « défiguraient » la montagne (*AJ* 32, 1919, 346). L'utilisation d'outils mécaniques est d'ailleurs souvent assimilée dans les discours des alpinistes à un « viol de la montagne »[149]. Si ces derniers sont interdits parce qu'ils modifient la voie de manière permanente, les autres outils d'aide à la progression – également des « aides artificielles » – font l'objet d'une attitude plus ambigüe. Leur interdiction n'est pas nécessairement définitive. Certains outils sont tolérés, d'autres le deviennent, d'autres encore ne seront jamais acceptés. Même si la suspicion porte sur toutes les aides, il ne semble donc pas exister de critère strict qui permettrait de distinguer *a priori* un outil « juste », « acceptable », ou « loyal », d'un autre. Illustrons brièvement ce point avec les exemples de la corde, du piolet, et des crampons.

La corde, si elle apparaît aux débuts de l'alpinisme, n'est pas un accessoire particulièrement sûr, en témoigne par exemple l'accident du Cervin en 1865, où les sept alpinistes étaient tous encordés sur la même corde. L'intérêt de la corde est en fait surtout psychologique, car les grimpeurs encordés escaladent simultanément (ce qui ne peut en aucun cas prévenir une chute). Dans le Lake District, elle est peu utilisée, parfois prohibée, avant les années 1880, voire1890. Lorsqu'elle

---

[148] Clinton DENT, « The History of an Ascent of the Aiguille du Dru », *Alpine Journal*, 1880, vol. 9, pp. 185-200, p. 198. Nous traduisons.

[149] Par exemple chez G. Mallory: "(…) the idea of associating this mechanism [the mountain railway] with a snow mountain is the abomination of every species of mountaineer. To him it appears as a kind of rape". George MALLORY, « The mountaineer as artist », *op. cit.*

est utilisée, c'est uniquement pour assurer la sécurité et non comme aide à la progression[150]. En 1886, W. Haskett-Smith écrit ainsi avoir réussi l'ascension de *Scafell Pinnacle* (Lake District) « sans corde ni autre moyen illégitime[151] », ce qui passe pour de la provocation auprès de l'*AC,* qu'il rejoindra quelques années plus tard. À cette époque, en effet, il était admis à l'*AC* que la corde, comme les piolets, étaient des aides « acceptables[152] ». En 1892, une fois membre du club, Haskett-Smith revient sur sa défiance initiale envers la corde :

> « En ce temps-là, nous étions des hérétiques quant à l'utilisation de la corde. N'en possédant pas nous-mêmes, nous étions enclins à railler ceux qui en avaient ; mais dans notre amertume, nous classions les cordes avec les piques et les échelles, comme des outils permettant aux mauvais alpinistes d'aller là où seuls les meilleurs avaient le droit d'être[153]. »

Haskett-Smith justifie cette défiance en plaçant sur le même plan l'usage de la corde et le fait de tricher dans une compétition sportive. Utiliser une corde est un acte honteux, à l'instar de deux jockeys qui s'entendraient avant une course. Le parallèle avec le fair-play sportif est évident.

> « À l'époque, nous utilisâmes une seule fois la corde. (…) Nous étions deux et chacun avait l'impression de faire quelque chose de très bas et mesquin. (…) Nous n'aurions pas considéré qu'il se soit agi d'un procédé plus déshonorant si nous avions été deux jockeys en train de conspirer (…)[154]. »

O.G. Jones, digne successeur d'Haskett-Smith pour ses escalades pionnières dans le Lake Distric, réalise des ascensions d'une difficulté jamais encore égalée. La corde devient une sécurité nécessaire, et O.G. Jones en perfectionne l'usage. Il améliore la technique d'assurage au relais[155], faisant passer la corde derrière son dos. Il est également l'inventeur des « tactiques combinées » (*combined tactics*), consistant par exemple à faire passer la corde derrière une pierre coincée dans une fissure afin d'être retenu en cas de chute. La corde devient un outil nécessaire et « légitime ».

Le piolet (et avant lui l'alpenstock, long bâton ferré) n'ont pas fait l'objet de remises en cause. Il était d'usage d'utiliser le piolet en toute saison, comme aide à l'ascension (on montait dessus) ou pour débarrasser le rocher de la végétation[156]. En revanche, celui-ci devient illégitime lorsqu'il est utilisé comme outil pour tailler le rocher. Certaines polémiques éclatent ainsi suite à des actes qui contreviennent à ces règles implicites concernant l'usage du piolet. Lorsqu'il creuse une encoche dans le rocher de *Scafell* en 1892, Norman Collie sait qu'il s'expose à des critiques, et justifie, dans un article, le recours à ce qu'il appelle lui-même ironiquement (et en français) un « *mauvais pas* »:

> « Alors que j'allais tenter de traverser, mon orteil dérapa ; et si Hastings ne m'avait pas fermement tenu, je me serais balancé au bout de la corde. (…) Le piolet d'Hasting fut requis, et ce qui suit va sans aucun doute être sévèrement critiqué par des alpinistes plus orthodoxes que nous. Comme il s'agissait de ma suggestion, je dois assumer la responsabilité. *Peccavi*[157] *! Je taillai une marche dans le rocher*[158]. »

---

[150] H.M. KELLY et J.H. DOUGHTY, « A short history of the Lakeland climbing », *The Journal of the Fell&Rock climbing club*, 1937, vol. 11, pp. 23-56, p. 34.

[151] Edward PYATT, « Haskett-Smith », *Climbers' Club Journal*, 1955, vol. 11, n° 80, pp. 41-49, p. 46. Nous traduisons.

[152] Cecil Slingsby, membre éminent du club, ouvrant lui aussi une voie sur Scafell en 1886, ne manque pas de fustiger ces « *outsiders* qui considèrent les piolets et les cordes "illégitimes" », une critique adressée directement à Haskett-Smith. Cecil SLINGSBY, « A new ascent of Sca Fell », *Alpine Journal*, 1888, vol. 13, pp. 93-95, p. 95.

[153] Walter P. HASKETT SMITH, « Climbing in Cumberland », *Alpine Journal*, 1893, vol. 16, pp. 141-146, p. 144. Nous traduisons.

[154] *Ibid.*

[155] Le relais permet de sectionner l'ascension d'une voie en plusieurs « longueurs ». Arrimé au relais, le premier de cordée assure son second à l'aide de la corde. Lorsque toute la cordée est rassemblée au relais, le premier repart dans la longueur suivante, jusqu'au relais sommital.

[156] Edward PYATT, « Haskett-Smith », *op. cit.*, p. 47.

[157] Littéralement, « j'ai péché » en latin.

[158] Norman COLLIE, « Climbing near Wastdale Head », *The Scottish mountaineering club journal*, 1894, vol. 3, n° 13, pp. 1-9, p. 8. Nous traduisons.

Les crampons sont, au début, regardés avec suspicion (alors que le fait de visser des clous dans la semelle des chaussures, les « *Mummery nails* », ne l'est pas). L'inventeur des crampons à 10 pointes, O. Eckenstein, est ostracisé par l'*AC* avant que, peu à peu, l'on admette l'utilité de cet outil.

> « Eckenstein fut responsable de l'introduction des griffes à glace, les crampons, chez les alpinistes britanniques : il affirmait même qu'ils allaient rendre le piolet inutile. À cette époque, il y avait une opposition toute anglaise à l'usage des crampons, [qu'on] appelait de façon méprisante « aides artificielles », mais, sûrement, il en va de même des clous spéciaux des chaussures d'alpinisme ou du piolet[159]. »

Dans cet extrait, le fait que le refus des aides artificielles soit présenté comme une particularité anglaise constitue un indice du lien qui existe entre l'ethos amateur – à l'origine celui des sportsmen *anglais* – et les normes de l'alpinisme. L'opposition aux aides artificielles, tout comme l'idée même de fair-play, est revendiquée par ses promoteurs comme étant avant tout britannique : les Anglais en font une qualité nationale, de la même façon qu'ils se targuent d'avoir inventé le sport. C'est ainsi que l'on peut comprendre les propos tenus par les adversaires de l'oxygène en expédition, qui dénoncent son usage comme « non sportif (*unsporting)* et par conséquent non-britannique (*un-British)* », dans une polémique les opposant à l'alpiniste George I. Finch[160], ou bien les propos presque identiques exprimés dix ans plus tard par R.L.G. Irving à propos des pitons, qu'il déclare « non-Anglais (*un-English*) de nom et de nature[161] ». De même que la déclaration d'Arnold Lunn quelques décennies plus tard, pour qui il est de la responsabilité de l'*AC* face aux dérives compétitives et à l'usage de « tous les moyens possibles (*all out methods)* en alpinisme » de « ramener le monde à des méthodes saines et à des tactiques justes (*fair tactics)*, et de laisser une chance sportive (*sporting chance*) à la montagne[162] ». Il s'agit en fait, dans alpinisme comme dans les autres sports, de garantir l'incertitude quant à l'issue du jeu en refusant d'utiliser des aides additionnelles. Ici, le lien avec « l'esprit du sport » apparaît distinctement. Le lien avec une éthique religieuse (dont on a montré la proximité avec l'esprit du sport) et, plus encore, plus protestante que catholique, apparaît également, de manière bien plus ténue cependant. Le respect des règles éthiques de l'alpinisme n'est pas, comme dans le sport, soumis à la surveillance d'un arbitre : il suppose une adhésion personnelle à des règles morales qui se fait en dehors d'un cadre institutionnel contraignant[163]. Il suppose ainsi une intériorisation plus forte de ces principes que s'ils étaient soumis à vérification et à sanction, la sanction étant avant tout la forte culpatilité ressentie, avant même la désapprobation par les pairs.

Ce lien avec l'esprit du sport, mais aussi avec une éthique religieuse sous-jacente, représente une hypothèse pour expliquer pourquoi, d'une part, l'éthique est plus forte et plus ancrée chez les Britanniques et, d'autre part, pourquoi les restrictions « éthiques » sont plus strictes sur le territoire britannique, comme on l'a vu à propos de l'usage de la corde ou du piolet dans le Lake District. Lorsque des « aides artificielles » (corde, piolets, crampons, pitons) sont considérées (dans certaines limites toutefois) comme acceptables dans les Alpes, il n'en va pas de même dans les massifs britanniques.

---

[159] Thomas LONGSTAFF, *This is my voyage*, Londres, Murray, 1950, p. 24. Nous traduisons.
[160] George Ingle FINCH, *The making of a mountaineer*, Bristol, Arrowsmith, 1924, p. 293.
[161] R. L. G. IRVING, *The Romance of Mountaineering*, *op. cit.*, p. 121. Nous traduisons.
[162] Arnold LUNN, *A century of mountaineering, 1857-1957*, *op. cit.*, p. 176. Nous traduisons.
[163] Sur le rapport non médié par l'institution à Dieu chez les protestants, en particulier chez les calvinistes, voir l'introduction d'Isabelle Kalinowski à Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 13.

## 4.2. "*The ethics of ironmongery*" : le rejet des pitons et des mousquetons

> « La tradition sportive a imprégné notre alpinisme. Les cordes fixes étaient répugnantes ; les pitons étaient, et sont encore pour la plupart d'entre nous, des anathèmes, c'est-à-dire non sportifs (*unsporting*), aussi mauvais que de tailler des marches dans le rocher. Et il est terrible de penser au nombre de voies qui sont abîmées à présent, dans les Alpes bavaroises, juliennes, et italiennes[164] ! »

« Si les crampons étaient mauvais, les pitons étaient, bien sûr, pires encore », se souvient l'alpiniste Jack Longland[165]. Les pitons (*pegs, pitons*), pointes en acier que l'on enfonce dans le rocher à l'aide d'un marteau, font partie des aides artificielles quasi-unanimement condamnées, et ce dès leur apparition, par les alpinistes britanniques. Le piton, et son corollaire, le mousqueton (anneau que l'on accroche au piton et dans lequel on fait passer la corde) semblent en effet incarner à lui seul les aides artificielles dont l'usage est contraire à l'éthique (immorales, déloyale) ET la résistance du Royaume-Uni et de l'*AC* contre de telles dérives. Nous ne reviendrons pas ici sur les différentes critiques du piton dans les pages de l'*AJ* ou dans les ouvrages d'alpinisme, car elles sont légion. Nous utiliserons plutôt cet exemple pour appuyer, grâce à quelques textes où la question de l'usage du piton est abordée en profondeur, la thèse selon laquelle « l'esprit » ou « l'éthique » de l'alpinisme anglais tire ses principes de « l'esprit du sport » amateur, et continue de s'appuyer sur ces principes même lorsque le sport d'une part, et l'alpinisme continental d'autre, évoluent. Le premier texte est tiré d'un ouvrage publié en 1935 par R.L.G. Irving (1877-1969), *The romance of mountaineering*. Au sein de l'*AC,* Irving se positionne comme un farouche défenseur d'une vision désintéressée, romantique, et amateure de l'alpinisme. Dans un chapitre au titre éloquent, consacré à « la mécanisation et au culte du danger », Irving revient sur les dérives de l'alpinisme moderne, en dirigeant ses attaques contre l'alpinisme continental, germanique, italien, et français. Le second texte est un article de Colin Kirkus (1910-1940) publié en 1939 dans le *Wayfarers' Club Journal*, et intitulé « *The ethics of ironmongery* » (« l'éthique de la quincaillerie »). Lui aussi opposé à l'usage du piton, Kirkus est d'une autre génération que celle d'Irving. Conscient des évolutions en cours, il développe des arguments plus pragmatiques.

Il y a un consensus autour du fait que le piton ne fait pas partie des techniques justes et équitables (*fair*). « Si vous affrontez un ami à la lutte, toute l'essence de la chose est gâchée si vous lui enfoncez vos ongles dans la peau », écrit Irving. Il en va de même lorsqu'on utilise un piton qui, parce qu'il « doit être enfoncé dans le rocher vivant », représente une « violation de l'instinct sportif ». Ôter ou tailler la glace est une chose différente car – Irving poursuit sa métaphore de la lutte – « la glace n'est autre qu'une sorte de graisse que la montagne s'étale sur le corps pour le rendre plus difficile à saisir[166] ».

Alors que la condamnation d'Irving est sans ambages, Kirkus, qui pratique l'escalade au Royaume-Uni, est plus pragmatique. Il distingue, d'un point de vue éthique (*from an ethical point of view*), deux usages du piton : le premier pour s'assurer et le second pour progresser[167]. Tout en étant à éviter, le premier usage est moins « injustifiable » que le second, car le grimpeur n'utilise alors pas le piton directement comme une aide. Ce point de vue moins tranché se justifie par le

---

[164] R. L. G. IRVING, *The Romance of Mountaineering*, *op. cit.*, p. 196. Nous traduisons.
[165] Jack LONGLAND, « Valedictory address », *Alpine Journal*, 1977, vol. 82, pp. 3-12, p. 89. Nous traduisons.
[166] R. L. G. IRVING, *The Romance of Mountaineering*, *op. cit.*, p. 135. Nous traduisons.
[167] Dans le premier cas, le piton ne sert pas à l'ascension, mais à retenir, si besoin, une chute mortelle. Dans le second, il est utilisé comme prise de pieds ou de mains et permet donc de « forcer » un passage autrement insurmontable.

fait que Kirkus, alpiniste des années 1930, est témoin de la raréfaction des rochers vierges. Il prédit même, à terme, un « épuisement complet des falaises ». L'argument ne vaut que dans le cas de voies de grande difficulté, celles qui restent sur des falaises déjà utilisées à leur plein potentiel (*overworked crags*). Les pitons ne concernent donc que l'élite de l'alpinisme, ceux que Kirkus appelle des « experts ». Cependant, dans les deux cas, des règles strictes doivent être respectées : « tout d'abord, il est essentiel que les pitons soient utilisés uniquement sur des faces rocheuses qui seraient impossible à escalader autrement » ; ensuite, « la règle la plus importante doit être que personne ne doit insérer un piton dans une voie qui a déjà été escaladée sans aide artificielle[168] ». Il s'agit bien là d'une question d'honneur et de fair-play sportif. Ceci ne fait aucun doute lorsque l'on voit le vocabulaire, à forte connotation morale, utilisé par Kirkus. Ainsi, l'usage du piton sur un rocher « vierge » est un véritable « crime », qui « ridiculise » son auteur et qui « prive un candidat plus *digne* de *l'honneur* de la première ascension[169] ». « Il doit être mis un point d'*honneur* » à garder les anciennes voies « *inviolées* » (*inviolated*) ou « non *souillées* » (*unsullied*) par l'intrusion des pitons qualifiés « d'*offensante* quincaillerie » (*offensive ironmongery*) et de « marchandises » (*ware*).

Si la jeune génération, celle de Kirkus, a des positions relativement pragmatiques à l'égard des pitons, elle demeure dans la lignée des principes du fair-play et de « l'esprit sportif ». Pour Kirkus, s'il devient nécessaire de reconnaitre officiellement l'existence des pitons, c'est pour mieux en contrôler l'utilisation. C'est aussi lui qui voit avec tristesse se profiler « la nouvelle ère du métal clinquant et des jeunes hommes volontaires et agités qui préfèreraient risquer leur vie plutôt que d'échouer[170] ». Jack Longland (1905-1993), un autre alpiniste de la même génération, invoque lui aussi les principes du fair-play lorsqu'il compare la réticence envers les pitons à celle qui existait, quelques décennies auparavant et pour les mêmes raisons (l'absence de chances égales de victoire pour l'alpiniste et son opposant, la montagne), envers les crampons (pour la glace) ou les semelles en caoutchouc (pour le rocher). Et, poursuit-il, « après tout, pourquoi un piton serait-il plus "artificiel" que les échelles qu'emportaient partout avec eux une série distinguée d'alpinistes, incluant Saussure, Whymper et Dent[171] » ? Longland reviendra bien plus tard, sur la position du club envers les pitons, à travers celle de l'éditeur de l'*AJ* d'alors, le colonel Strutt.

> « L'Alpine Journal de mai 1928 avait une note éditoriale sur la première ascension du Grand Capucin 'par deux jeunes de Courmayeur' assortie du commentaire : "cette sorte d'exploit dépasse les bornes et constitue une dégradation de l'alpinisme. N'importe quel réparateur de cheminée aurait pu faire ce travail mieux et en dix fois moins de temps." Strutt n'aurait jamais admis que la pratique de l'escalade artificielle pouvait être une question de goût plutôt que d'éthique, encore moins que l'envie naturelle de nouvelles explorations chez les jeunes générations aurait pu conduire des alpinistes experts et volontaires à utiliser de nouvelles méthodes sur des pics alpins à ce point méticuleusement et égoïstement exploités par les grands maitres du passé[172] ! »

Les arguments réalistes apportés par Kirkus ou par Longland, ce dernier réclamant une ouverture d'esprit envers la jeune génération trop rapidement condamnée par l'ancienne, laissent entrevoir une fois de plus le caractère non monolithique de l'élite de l'alpinisme, et le fait qu'il existent des positions divergentes greffées sur un même fonds commun. Ce fonds commun, c'est l'esprit du

---

[168] Colin KIRKUS, « The ethics of ironmongery », *Wayfarers' Club Journal*, 1939, n° 6. Nous traduisons.
[169] *Ibid.* Nous soulignons.
[170] *Ibid.*
[171] Jack LONGLAND, « Some guideless climbs », *Alpine Journal*, 1932, vol. 44, pp. 200-215, p. 215. Nous traduisons.
[172] Jack LONGLAND, « Valedictory address », *op. cit.*, p. 89. Nous traduisons. Les alpinistes italiens à l'origine de cette ascension avaient utilisé des crochets et une perche.

sport amateur tel que nous l'avons décrit précédemment, un esprit qui persiste dans l'alpinisme en même temps qu'évolue la manière dont « le sport », en dehors de l'alpinisme, s'organise et se pratique. Cette évolution à deux vitesses est bien perçue par Irving, qui met en lumière la survivance, dans l'alpinisme anglais, de la définition originelle du sport.

> « L'introduction du piton et du mousqueton n'a pas amélioré les capacités humaines naturelles, mais elle a permis d'escalader des lieux que la Nature voulait garder intacts (…). Au Teuton, elle a donné à l'escalade le caractère essentiel d'un "sport". Ce mot "sport" avait été connu et compris au Royaume-Uni depuis des générations, et même la passion moderne pour les records et les résultats provoquée par la domination de nos vies par la machine n'a pas réussi à obscurcir l'idée de base concernant le sport, selon laquelle il doit être pratiqué dans des conditions justes et loyales. Tout ce qui s'éloigne de la situation d'équité n'est pas du sport.
>
> Les attributs superficiels du "sport", ses rivalités, sa standardisation, et la glorification des résultats, ont été adoptés, avec le mot lui-même, par les autres nations d'Europe (…), et ce sont ces attributs superficiels qui ont été acceptés comme le caractère essentiel du sport plutôt que l'idée du sport qui demeure encore partie prenante de l'éducation de l'Anglais[173]. »

Irving prend ici pour élément de comparaison (et pour cible) les autres pays, plutôt que les autres sports. C'est parce que l'entre-deux-guerres est la période pendant laquelle l'alpinisme anglais se trouve le plus en porte-à-faux avec l'alpinisme tel qu'il est pratiqué sur le continent. Derrière la condamnation du piton, se trouve une condamnation de la manière dont l'alpinisme est pensé et pratiqué par des nations comme l'Allemagne, l'Italie ou la France[174]. L'Allemagne, alors à la tête de l'alpinisme mondial, est la cible privilégiée de l'*AC* qui dénonce la « *Munich mechanisation* ». En 1936, une cordée allemande est invitée à grimper en Angleterre en signe de réconciliation. Elle laisse des pitons dans une voie, « défigurant le rocher Gallois[175] ». Ceux-ci sont rapidement ôtés par un farouche opposant aux aides artificielles, J.M. Edwards. La réparation de l'affront servira de (maigre) revanche symbolique sur l'alpinisme continental et confortera les Britanniques dans le bien-fondé de leur conception de l'excellence.

## 4.3. Les débats sur l'utilisation de l'oxygène artificiel

Si le rejet des pitons rassemble la plupart des alpinistes britanniques dans une opposition aux alpinistes continentaux, il n'en va pas de même de l'appareil à oxygène, qui fait l'objet de débats parfois virulents au sein même de l'AC. En retraçant les débats sur l'utilisation de l'oxygène artificiel dans l'entre-deux-guerres, époque des tentatives britanniques sur l'Everest (sept entre 1921 et 1938), on peut cependant constater que les deux camps se basent les principes de l'amateurisme. L'exemple de l'usage de l'oxygène permet donc d'illustrer une fois de plus le fait que l'ethos amateur continue de structurer les manières de penser – et de pratiquer – l'alpinisme.

L'appareil à oxygène apparaît en 1922, mais plusieurs alpinistes refusent de l'utiliser. En effet, l'usage de l'oxygène contrevient aux règles du *fair-play*. Un article, paru peu avant l'expédition, soulève ces questions éthiques. L'auteur (anonyme) appelle de ses vœux le disfonctionnement de l'appareil à oxygène, « ce qui serait une bonne chose en tant qu'il nous paraît plus important de découvrir à quelle altitude un homme peut grimper sans oxygène que d'aller jusqu'à un point déterminé, même s'il s'agit du plus haut sommet du monde, dans des conditions tellement artifi-

---

[173] R. L. G. IRVING, *The Romance of Mountaineering*, *op. cit.*, p. 122. Nous traduisons

[174] Nous verrons dans le chapitre 6 que le rejet britannique des pitons n'a pas d'équivalent en France.

[175] Frank S. SMYTHE, *The adventures of a mountaineer*, Londres, Dent and Sons, 1940, p. 50. Nous traduisons.

cielles qu'il ne s'agira jamais d'alpinisme "légitime"[176] ». L'appareil est par conséquent utilisé avec circonspection lors des expéditions suivantes, et cela, écrit l'alpiniste Eric Shipton, à cause du « sentiment plutôt irrationnel que son usage n'était pas "juste" (*fair*)[177] ».

Comme on peut le constater, les critiques jouent donc sur l'adéquation du recours à l'oxygène additionnel, moyen artificiel par excellence, aux principes de l'amateurisme et du fair-play, l'idée (systématiquement reprise par ses opposants) étant qu'une victoire acquise de manière inéquitable ne vaut rien. C'est le point de vue de Frank Smythe, qui considère qu'une ascension avec oxygène « ne serait pas de l'alpinisme authentique[178] », ou de Bill Tilman pour qui il n'y aurait aucun mérite à réaliser une telle ascension : « L'alpinisme est analogue à la voile, et il y a bien peu de mérite à naviguer avec l'aide d'un moteur auxiliaire[179] ». Pour le même Tilman, ce sont justement les effets de l'altitude qui rendent l'Everest si difficile à escalader. Les supprimer artificiellement rendrait l'entreprise peu méritoire et indigne d'intérêt[180].

Il est cependant intéressant de constater que les partisans de l'oxygène se basent eux aussi sur les principes sportifs du fair-play, arguant du caractère exceptionnel de leur « opposant », l'Everest, plus haute montagne du monde. « On ne peut pas se permettre de s'handicaper soi-même ou de donner des points à la montagne lorsque l'opposant est l'Everest », écrit J.P. Farrar, alors membre du *Mount Everest Committe*[181]. On retrouve donc, sous une autre forme, l'éthique du fair-play et le principe d'égalité des chances entre les participants, ici chez l'explorateur D. Freshfield.

> « Tant que le sommet de l'Everest est atteint, peu importe si c'est avec ou sans oxygène. On pourrait aussi bien s'enorgueillir de l'ascension du Cervin sans corde ou sans piolet, en chaussures de soirée ou en bras de chemise. Un parallèle plus tragique pourrait être dressé avec le préjugé malheureux contre l'usage des chiens de traineaux en Antarctique[182]. »

Les partisans de l'oxygène développent une argumentation qui dénonce l'irrationalité des positions adverses. Pourquoi refuser l'oxygène si l'on accepte les vêtements chauds, le thermos, les vitamines, ou les lunettes de glacier ? G.I. Finch en vient même, pour négocier son usage, à accepter de bannir les échelles de l'expédition de 1924, c'est-à-dire à échanger une aide artificielle pour une autre.

> « En raison du fait qu'il y avait encore des doutes quant à la moralité, ou autre, d'utiliser l'oxygène, il était mieux que l'on désapprouve l'utilisation d'aides artificielles comme les échelles, les bâtons et tout le reste[183]. »

Ce que ces positions divergentes tendent à occulter, du fait du débat parfois virulent entre les différents acteurs en présence, c'est qu'elles se basent toutes sur une même définition admise de l'alpinisme, entendue comme une pratique à la frontière du sport et de l'aventure, ou du loisir cultivé. C'est d'ailleurs parce qu'il n'y a pas eu de véritable sportivisation (en tant que formalisation et professionnalisation) de l'alpinisme, malgré ses soubassements sportifs, que ces débats ont

---

[176] John Percy FARRAR, « The Everest Expeditions, conclusions », *Alpine Journal*, 1922, vol. 34, pp. 452-456, p. 454. Nous traduisons.
[177] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 80. Nous traduisons.
[178] Frank S. SMYTHE, *The spirit of the hills*, Londres, Hodder and Stoughton, 1935, p. 160. Nous traduisons.
[179] Harold William TILMAN, *Mount Everest 1938*, Cambridge, Cambridge University Press, 1938, p. 162. Nous traduisons.
[180] *Ibid.*, p. 17.
[181] John Percy FARRAR, « The Everest Expeditions, conclusions », *op. cit.*, p. 455. Nous traduisons.
[182] Douglas FRESHFIELD, « The conquest of Mount Everest », *Alpine Journal*, 1924, vol. 36, pp. 1-9, p. 8. Nous traduisons. Freshfield fait ici référence à la mort du Capitaine Scott et de ses compagnons en 1912 lors de leur course au pôle Sud contre le norvégien Admunsen. Scott avait refusé d'utiliser des chiens de traineau.
[183] "George Ingle FINCH, *The making of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 316. Nous traduisons.

lieu, et continuent d'avoir lieu aujourd'hui sur d'autres objets. Le caractère non formalisé de l'alpinisme est d'ailleurs revendiqué par les alpinistes, comme ce qui fait la spécificité de leur « loisir » et le distingue, une fois de plus, du sport.

> « En attendant, tant que les pilules [d'oxygène] ne sont pas arrivées, continuons d'être illogiques. Nous sommes un peuple illogique, et l'alpinisme est un divertissement illogique que la plupart sont satisfaits de pratiquer en l'état[184]. »

Mais derrière l'apparente irrationalité de l'alpinisme se cache un code éthique qui provient directement du sport amateur tel qu'il était pensé, par une petite élite sociale, au XIX^e^ siècle.

## 4.4. Usage des guides et éthique de l'alpinisme

Nous conclurons cette analyse en évoquant une dernière forme « d'aide artificielle » : les guides. Comment, dans le cadre éthique de l'alpinisme, dérivé de « l'esprit du sport » amateur, les ascensions avec guides sont-elles considérées? Si l'on trouve normal, jusqu'au début du XX^e^ siècle, même chez les meilleurs alpinistes, d'employer des guides, certains alpinistes autonomes (appelés d'ailleurs « les sans-guides » – *guideless climbers* – en opposition à leurs confrères guidés) commencent à devenir de plus en plus visibles dès la fin du XIX^e^ siècle. L'usage ou non des guides devient alors un des principaux points de dissension entre ce que les alpinistes appellent eux-mêmes la « vieille école » (*the old school*) et la « nouvelle école » (*the new school*), deux générations que nous avons déjà évoquées à propos du débat sur les alpinistes « gymniques ».

La vieille école, représentée par les alpinistes nés jusqu'aux années 1850 – Forbes, Tyndall, Stephen, Wills, Whymper, Dent, Freshfield ou encore Conway en font partie – pratique le type d'alpinisme de l'âge d'or et privilégie des voies neigeuses, suivant les itinéraires les plus évidents, dans le but d'atteindre des sommets vierges. Il s'agit d'un alpinisme avec guides, tel qu'il est unanimement préconisé par l'*AC* jusque aux années 1880-1890. Les exceptions sont rares. Parmi elles, on peut citer l'ascension du mont Blanc par Kennedy et Hudson en 1855, qui donna lieu à la publication de *Where there's a will there's a way* en 1856. On peut également évoquer les ascensions du révérend Girdlestone dans les années 1860, racontées en 1870 dans *The High Alps without guides*. Dans les deux cas, il s'agit d'ascensions relativement aisées. Girdlestone, qui commit plusieurs erreurs lors de son périple sans guide, voit son ouvrage plutôt mal accueilli au sein de l'*AC*. Dans un article de 1872 visant à démontrer la supériorité indéniable des guides sur les amateurs, Grove le critique assez vivement, et conclut à l'aberration que constitue ce type d'entreprise. « Tous ceux qui ont lu le livre de Mr Girdlestone ne douteront pas qu'il a fait tout ce qu'il a pu avec le courage, la détermination et la maîtrise dont peut faire preuve un amateur. Cette maîtrise, j'ai essayé de le montrer, est nécessairement et presque toujours très limitée[185] », écrit Grove qui, pour appuyer son propos, puise dans le fonds rhétorique de l'amateurisme : « Entreprendre des excursions sans guides est sans aucun doute une chose plus téméraire et hardie qu'avec des guides ; mais l'alpinisme, qu'il soit téméraire et hardi ou pas, n'est après tout qu'un sport, et non un sacerdoce[186] ». On retrouve là le principe amateur mettant en avant le principe premier du plaisir et du désintéressement, au détriment de la victoire à tout prix. Pour Stephen, éditeur de

---

[184] Harold William TILMAN, *Mount Everest 1938*, *op. cit.*, p. 17.

[185] Craufurd GROVE, « The comparative skills of travellers and guides », *Alpine Journal*, 1872, vol. 5, pp. 87-96, p. 95. Nous traduisons.

[186] *Ibid.* L'emploi du terme « duty » est peut-être d'une pique destinée à Girdlestone, qui était Pasteur.

l'*AJ,* comme pour un ensemble d'éminents alpinistes ayant débattu suite au discours de Grove[187], le jeu n'en vaut pas non plus la chandelle. Puisqu'il s'agit d'alpinisme, « sport » qui ne fonctionne pas exactement comme les autres sports, l'*AC* n'est pas en mesure d'édicter un règlement imposant l'emploi de guides. Cependant, par le biais de sa revue (et de son éditeur), le club exprime son désaveu le plus total de l'alpinisme sans guide, invoquant, encore une fois, l'enjeu éthique. Pour l'*AC,* partir sans guides est un comportement « complètement injustifiable et dont les résultats seraient désastreux[188] ».

La nouvelle école, qui correspond approximativement aux générations nées après les années 1850 et qui opèrent à partir de la fin des années 1870, pratique un alpinisme différent. Les sommets vierges sont devenus rares dans les Alpes, et des itinéraires nouveaux, plus difficiles, plus souvent rocheux, sont utilisés pour atteindre des sommets déjà escaladés. L'alpinisme sans guide commence à se développer, et l'on voit apparaître des cordées entièrement composées d'amateurs qui entreprennent des ascensions de premier plan. Plutôt que de revenir sur les hauts faits des sans-guides et sur les nombreux débats opposants les différentes générations d'alpinisme[189], nous nous concentrerons ici sur le type d'arguments mobilisés par les promoteurs de cette nouvelle approche de l'alpinisme. Comme dans le débat sur l'utilisation de l'oxygène artificiel, les sans-guides mobilisent, à l'instar de leurs opposants, les principes éthiques de l'amateurisme. L'argument principal invoqué pour justifier l'alpinisme sans guide peut être résumé dans cette phrase de Gardiner, tirée d'un article de 1880 dans lequel il revient sur des ascensions effectuées sans guide à une époque où cette pratique est encore fort critiquée.

> « Concernant le plaisir qu'il y a à être sans guide, seuls ceux qui ont conquis un pic difficile sans assistance professionnelle peuvent comprendre la satisfaction suprême du travail accompli de la sorte ; il nous semble s'agir de l'alpinisme 'pur et simple' et requiert l'ensemble des facultés qu'un homme peut mobiliser pour cela[190]. »

Quand les opposants à l'alpinisme sans guide invoquaient le danger d'une telle pratique, et l'ambition trop forte, quasi-compétitive et peu susceptible d'être désintéressée, qui la motivait, ses partisans mobilisent, de leur côté, l'argument de l'autonomie, du *self-help* et, de manière indissociable, celui du combat égal contre la montagne. Albert F. Mummery, l'un des grands alpinistes de cette génération et l'un des pionniers de l'alpinisme sans guide, développe dans un chapitre de *My climbs in the Alps and Caucasus* (1895) consacré aux « plaisirs et aux pénalités de l'alpinisme » (*pleasures and penalties of mountaineering*) une argumentation qui mobilise justement ce type d'argument. Pour Mummery, l'alpinisme est un sport et, par-là, « son essence consiste, et consiste exclusivement, à opposer les compétences de l'alpiniste aux difficultés de la montagne ». Ainsi, « l'essence du sport repose, non dans l'ascension d'un pic, mais dans la lutte et la maitrise des difficultés[191] ». Par conséquent, pour Mummery, « qu'il réussisse ou qu'il échoue, l'alpiniste se

---

[187] Les articles de l'*AJ*, avant d'être publiés, sont en effet lus devant les membres du club, ce qui peut donner lieu à des discussions parfois animées.

[188] Craufurd GROVE, « The comparative skills of travellers and guides », *op. cit.*, p. 96. Nous traduisons.

[189] Anecdote éloquente, dans l'édition de 1900 de l'ouvrage de Forbes de 1843, *Travel through the Alps of Savoy*, qui se trouve à *l'Alpine Club Library,* le passage dans lequel Forbes évoque la supériorité des guides a été annoté au crayon d'un laconique "This is the Old School speaking" (« c'est la Vieille École qui pense cela »).

[190] Franck GARDINER, « Mountaineering in Dauphiné without guides », *Alpine Journal*, 1880, vol. 9, pp. 219-234, p. 221. Nous traduisons.

[191] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 325. Nous traduisons.

délecte tout autant des joies et plaisirs de la lutte[192] ». On pourrait avancer que cette nouvelle conception de l'alpinisme correspond aux exigences d'après l'âge d'or : devant la pénurie de sommets vierges, ces derniers, du moins dans les Alpes, ne peuvent plus être des buts en soi. Ceci entraine une vision différente de la prise de risque, qui devient quasi nécessaire à la pratique de l'alpinisme comme « sport » (là encore dans un sens amateur) : « considéré comme un sport, écrit Mummery, il y a et doit toujours y avoir quelque danger inhérent[193] ». Sur ce point précis, les deux « écoles » s'opposent vivement. C'était contre ce type d'arguments, avancés par exemple par Middlemore pour justifier les risques encourus lors de son ascension du col des Grandes Jorasses (une ascension faite, néanmoins, avec des guides), que Stephen s'était insurgé, dans les pages de l'*AJ,* en 1876[194]. Mummery, de son côté, fustige les préceptes des « professeurs », « prophètes » et autres « hautes autorités[195] » de l'*AC,* ceux qui avaient rejeté sa candidature quinze ans plus tôt et dont la conception de l'alpinisme lui apparaît trop rétrograde, trop timorée et invariablement efféminée. « La doctrine pernicieuse » de l'*AC,* se moque-t-il, « nous dit que si l'alpiniste s'expose à un danger quelconque, il doit renoncer – encore plus lorsqu'il s'agit d'individus aussi précieux que les membres de l'Alpine Club anglais[196] ». Dans l'argumentation de Mummery, le guide vient déséquilibrer le combat contre la montagne, le rendant inéquitable. Il prive l'alpiniste de ce qui fait justement l'essence de l'alpinisme, à savoir la confrontation juste avec la montagne. Par conséquent, ne mérite pas d'être appelé alpiniste celui qui pratique avec des guides.

> « Le pseudo alpiniste peut, il est vrai, éviter presque entièrement [le] danger. Accompagné de guides qui connaissent le chemin pas à pas, on le mène par une voie bien protégée ou, si elle n'existe pas, on le prévient avant afin qu'il puisse changer ses plans s'il le souhaite. Mais on ne pourrait recommander la répétition d'une performance précisément chronométrée et ajustée, sous le contrôle d'un guide et régisseur, au véritable alpiniste. Sa joie et son plaisir découlent principalement de l'incertitude et des difficultés qu'un tel guide a précisément pour fonction d'éliminer[197]. »

Mummery va plus loin dans sa critique des alpinistes avec guides. Reprenant la même opposition entre le « pseudo » et le « véritable » alpiniste, il remet en question l'honneur et la virilité du premier, incapable qu'il est de réaliser l'ascension par ses propres moyens, le réduisant à « une chose que des paysans suisses poussent et pressent en haut des sommets[198] ». La pensée de la « nouvelle école », dont Mummery était l'un des premiers représentants, finit par s'imposer. Peu à peu, il devient inconcevable qu'un grand alpiniste puisse employer un guide. En 1950, lorsqu'il publie ses mémoires, Longstaff, né en 1875 et témoin du glissement progressif vers l'alpinisme sans guide, peut écrire sans s'exposer à la moindre critique que « seul l'alpiniste sans guide peut distiller l'essence véritable du plaisir de l'alpinisme[199] ». En 1924, une date plus proche de la généralisation de l'alpinisme sans guide, Finch, né en 1888, évoque ce « nouveau mouvement » de l'alpinisme sans guide – dont il avait été l'un des ardents défenseurs – qui avait peu à peu été adopté par la plupart des cordées et même par un grand nombre de représentants de la vieille école qui y étaient à l'origine opposés[200].

---

[192] *Ibid.*, p. 327. Nous traduisons.
[193] *Ibid.*, p. 325. Nous traduisons.
[194] Voir le chapitre précédent.
[195] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 350-51 ; 334; 346. Nous traduisons.
[196] *Ibid.*, p. 331. Nous traduisons.
[197] *Ibid.*, p. 340. Nous traduisons.
[198] Ibid., p. 357. Nous traduisons.
[199] Thomas LONGSTAFF, *This is my voyage*, *op. cit.*, p. 26. Nous traduisons.
[200] George Ingle FINCH, *The making of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 127. Nous traduisons.

Nous constatons, là encore, comme c'était le cas dans les débats à propos de l'usage de l'oxygène artificiel, que c'est le même fonds idéologique et éthique qui est mobilisé par les partisans et par les opposants à l'alpinisme sans guide. On peut choisir de voir dans ces débats des « modèles » en concurrence dans un espace (ou un « champ » de l'alpinisme) ; on peut également choisir de centrer le regard sur la persistance de certaines valeurs fortes derrière les positions en conflit, des positions qui reflètent d'ailleurs essentiellement, plus que des conceptions divergentes de l'alpinisme, des différences générationnelles. Il s'agit toujours, au fond, de la même conception de l'excellence, du même « jeu ».

## 5. Une hiérarchie sociale des pratiques et des pratiquants qui perdure dans l'entre-deux-guerres

La génération des pratiquants de l'entre-deux-guerres voit, pour la première fois, des individus non issus des fractions sociales les plus favorisées rejoindre les rangs de l'élite de l'alpinisme. Ce phénomène n'est pas visible à l'*AC* où n'entre aucun membres des classes moyennes ou populaires[201]. La (toute relative) accession à l'élite de l'alpinisme d'individus aux profils sociaux atypiques est plus perceptible dans notre reconstitution de celle-ci, où nous comptons trois membres des « classes moyennes » parmi les 27 représentants de cette génération. En effet, nous y avons inclus, aux côté des alpinistes les plus légitimes, inscrits à l'*AC,* des outsiders qui n'en faisaient pas partie, et qui appartenaient plutôt à des clubs régionaux. Il s'agit d'alpinistes nés dans les années 1910 et pratiquant surtout dans les années 1930 et 1940, c'est-à-dire, en fait, les plus jeunes de cette génération. Ce groupe est composé de Colin Kirkus (1910-1940), employé comptable, d'Alice Nelson (1911-2004) et de son conjoint Sid Cross (1913-1986), tous deux employés dans une usine de chaussures[202]. Parmi ces trois alpinistes, seuls le nom de Colin Kirkus est encore connu aujourd'hui. Contrairement à Nelson et Cross, Kirkus a écrit une autobiographie (publiée à titre posthume). Il est également le seul des trois à avoir participé à une expédition en Himalaya et même, probablement, à avoir pratiqué dans les Alpes.

L'élite de l'alpinisme reste ainsi, en grande majorité, composée d'alpinistes de milieux favorisés, à une époque où, au Royaume-Uni, 85% de la population active appartient aux catégories III, IV, et V du *Registrar General*, soient les catégories « employés et ouvriers qualifiés », « ouvriers semi-spécialisés » et « manœuvres ». Seuls 2,3% des Britanniques entrent alors dans la catégorie I (cadres supérieurs, patrons, haute bourgeoisie, professions)[203]. Si l'on regarde à présent les lieux d'éducation de cette génération d'alpinistes, on observe que, sur 22 alpinistes à propos desquels on possède ce type d'information, seuls cinq n'ont pas fait d'études supérieures. Parmi les 17 autres, 11 sont passés par Cambridge, Oxford, ou la *Royal Military Academy*, et 6 sont passés par une autre université. Par comparaison, en 1924, 1,5% de la population britannique (d'une même classe d'âge) allait à l'université. En 1938, la proportion est de 1,7%[204]. On possède moins d'information sur les lieux d'éducation secondaire, mais parmi les 15 alpinistes pour lesquels nous possédons cette information, 13 sortent d'une *public school.* Là encore, la surreprésentation de ce type de trajectoire scolaire est flagrante par rapport au reste de la population : en 1939, on estime

[201] Peter H. HANSEN, *British mountaineering, 1850-1914*, *op. cit.*
[202] Nous avons peu d'informations sur l'occupation exacte de ces deux alpinistes. Il est possible qu'ils aient été ouvriers.
[203] François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, *op. cit.*, p. 315. Données de l'année 1931.
[204] A. H. (éd) HALSEY, *Trends in british society since 1900*, *op. cit.*, p. 206.

que seules 3% des familles y envoient leurs enfants[205]. Or, celles-ci constituent encore le lieu de formation presque exclusif de l'élite sociale : en 1944, note François Bédarida, le rapport de la Commission Fleming indique que, sur 830 membres de l'élite sociale (hauts fonctionnaires, évêques, administrateurs des Indes, Juges, directeurs de banques, etc.), 75% sont passés par ces écoles[206]. La plupart des grands alpinistes appartiennent encore à cette élite.

Comme dans les autres pays ayant pris part aux combats, la Première Guerre mondiale fait un grand nombre de victimes parmi les hommes des classes supérieures britanniques, aux premiers rangs des batailles en tant qu'officiers[207]. Il en résulte une communauté d'alpinistes appauvrie, privée d'une grande partie de ses éléments d'avant-guerre, et ce d'autant plus que l'*AC,* contrairement aux clubs continentaux, possède des effectifs déjà très réduits du fait de sa politique d'admission sélective. « Nous avions perdu la majorité des membres d'une génération qui auraient pu déterminer des buts et un niveau à atteindre dans les années 1920 », écrit Jack Longland (1905-1993) dans un article de réminiscence de la période d'après-guerre, « nous avions perdu la plupart des choses qu'ils auraient pu nous apprendre, mais plus encore nous avions perdu tous ces exemples de jeunes hommes au pic de leur activité, ambition et inventivité[208] ». William H. Murray (1913-1996) tient des propos identiques. Débutant dans les années 1930, il décrit un alpinisme diminué, subissant de plein fouet les effets de la guerre.

> « Mes contemporains et moi étions des enfants de la guerre, ou nés juste avant ou après. Nous entrions naïvement dans un environnement où l'aversion au risque était forte et nouvelle. (…) Nous ignorions (…) que nos performances étaient freinées par un fossé générationnel anormalement grand – si large et profond que nous ne pouvions pas imaginer que certains de nos prédécesseurs avaient atteint un niveau d'alpinisme supérieur au nôtre[209]. »

Ceci a des conséquences immédiates sur les performances réalisées par les alpinistes britanniques. Parmi les meilleurs jusqu'à la Première Guerre mondiale, ils deviennent ensuite largement dominés par les alpinistes continentaux, en particulier les Allemands et les Autrichiens. « *Where are les jeunes Britanniques ?* » déplore le Colonel Strutt en 1927 dans l'AJ. À cette époque, les seuls alpinistes britanniques à réaliser des ascensions reconnues dans les Alpes sont Graham Brown et Frank Smythe (auteurs de l'ascension sans guide de l'éperon de la Brenva dans le massif du mont Blanc, en 1928), ainsi que Dorothy Pilley et Ivor Richards (auteurs de l'ascension de l'arête Nord de la Dent Blanche, en 1928, néanmoins accompagnés du guide suisse Joseph Georges). Quelques années plus tard, les trois derniers « grands problèmes des Alpes » – faces Nord du Cervin, des Grandes Jorasses et de l'Eiger – sont réalisées respectivement en 1931, 1938 et 1938 par des cordées Suisse, Italienne, et Allemande. Les avancées techniques apparues sur le continent, comme les pitons ou les crampons, sont encore fermement bannies au Royaume-Uni, où l'*AC* se crispe sur une éthique particulièrement stricte. Comme l'écrit Simon Thompson, « l'alpinisme britannique devint si insulaire que la plupart des alpinistes n'étaient probablement même pas au courant de l'évolution des standards dans les Alpes. Ils laissaient le champ libre aux Allemands et aux Autrichiens de l'école de Munich et, de plus en plus, aux Français du Groupe

---

[205] François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, *op. cit.*, p. 334.
[206] *Ibid.*
[207] Ian F. W. BECKETT, *The Great War: 1914-1918*, Londres, Routledge, 2014, p. 440.
[208] Jack LONGLAND, « Between the wars », *op. cit.*, p. 83. Nous traduisons.
[209] W. H. MURRAY, *The Evidence of Things Not Seen*, *op. cit.*, p. 25. Nous traduisons.

de Haute Montagne[210] ». Parallèlement à son déclin dans les Alpes, l'alpinisme britannique de l'entre-deux-guerres est marqué par deux phénomènes importants : le développement d'une pratique géographiquement centrée sur les îles britanniques d'un côté, et la recherche d'un prestige national à l'extérieur des Alpes à travers les expéditions himalayennes de l'autre. Ces deux sous-disciplines de l'alpinisme (escalade et himalayisme), avec leurs caractéristiques propres, sont promues et pratiquées par des populations socialement différentes.

## 5.1. Les himalayistes et explorateurs

L'objectif principal des Britanniques pendant toute la période de l'entre-deux-guerres est l'Everest (8807 mètres). Sept tentatives couronnées d'échec se succèdent entre 1921 et 1936. La participation à ces expéditions, à une époque où l'alpinisme britannique est en perte de vitesse dans les Alpes, représente le rêve de tout grand alpiniste et un fantasme pour une partie des jeunes Anglais : avant l'expédition de 1933, des centaines de lettres de candidatures sont envoyées de la part d'hommes de tous milieux sociaux[211]. Or, seule une petite élite y a accès.

En effet, une sélection est effectuée par le *Mount Everest Committee*, organe conjoint de la RGS et de l'*AC* crée en 1921. Les alpinistes sélectionnés pour les expéditions correspondent au profil social type du membre de l'*AC* des générations précédentes. Le fait que certaines propriétés sociales, mais aussi scolaires, soient officieusement requises, entraine l'éviction d'alpinistes talentueux (par exemple George Finch en 1924 ou Colin Kirkus en 1933 et 1936) au profit d'individus moins expérimentés (par exemple Andrew Irvine en 1924) mais correspondant mieux à l'idéal du *gentleman* alpiniste issu des *public schools* et des grandes universités que privilégiait l'AC. La composition de l'équipe de l'expédition de 1924 est assez révélatrice de la prééminence de la sélection sociale sur la sélection sportive. George Finch, qui avait participé à l'expédition de 1922 et établi à cette occasion un record d'altitude sur l'Everest, en est évincé[212]. Bien que membre des classes supérieures, sa trajectoire scolaire (il n'était pas passé par les *public schools* et par les grandes universités anglaises) et ses vues atypiques (il fut l'un des premiers à défendre le recours à l'oxygène artificiel et était viscéralement opposé à l'alpinisme avec guides) l'emportèrent sur ses compétences en matière d'alpinisme dans la décision du Comité. L'*Everest Committee* lui préfère Andrew Irvine (1902-1924), 21 ans, quasi-débutant en matière d'alpinisme mais éduqué à Birkenhead et à Shrewsbury, deux *public schools* renommées, et à d'Oxford où il excellait en aviron. L'autre alpiniste phare de cette expédition est George Mallory (1886-1924). Mallory incarne bien le type de profil social et de carrière alpinistique typiques des membres de l'élite de l'alpinisme de l'époque. Fils d'un vicaire éduqué à Cambridge et d'une descendante de la famille Grey (une famille renommée qui comptait plusieurs généraux et ministres), il fait ses études à Winchester (*public school*), où il se révèle un élève moyen mais – chose plus importante – un athlète renommé, puis à Cambridge où il fait partie du mondain *Bloomsbury group* auquel appartenaient John Maynard

---

[210] Simon THOMPSON, *Unjustifiable risk?*, *op. cit.*, p. 162. Nous traduisons.
[211] Stephen John DEAN, *Hands of a Climber: Life of Colin Kirkus*, 1re éd., Londres, Ernest Press, 1993, p. 114.
[212] Dans l'équipe de 1922, Scott Russell, le biographe de George Finch, note que « deux membres seulement de l'expédition ne provenaient pas du milieu considéré comme normal chez les alpinistes britannique –une éducation dans une bonne public school suivie par Oxford ou Cambridge, ou bien l'armée ». L'autre alpiniste au profil atypique est John Morris (1895-1980), alors officier, qui deviendra professeur de littérature et anthropologue. L'atypicité de Morris aux yeux de Russell provient sans doute du fait qu'il n'était pas passé par les grandes universités, étant devenu officier à la faveur de la guerre. Scott RUSSELL, *George Finch, a memoir*, Bristol, Arrowsmith, 1988, p. 55.

Keynes et Virginia Woolf. Membre éminent de l'*AC,* incarnation moderne du *gentleman* alpiniste victorien (il était d'ailleurs surnommé Sir Galahad pour sa supposée droiture morale et sportive), Mallory participe aux expéditions sur l'Everest de 1921, 1922 et 1924. Il trouve la mort dans cette dernière, aux côtés d'Irvine, et est érigé en héros national comme l'avaient été les grands explorateurs disparus du siècle précédent. Jack Longland (1905-1993), qui sortait de l'adolescence à cette époque, évoque l'aura qui entourait alors ces expéditions, « composées principalement de demi-dieux et de paladins que nous admirions avec émerveillement[213] ».

Dix ans plus tard, d'autres injustices ont lieu, cette-fois ci lors de la sélection de l'équipe de l'expédition sur l'Everest de 1933. Tout d'abord, Frank Smythe (1900-1949), leader pressenti suite à son ascension victorieuse du mont Kamet en 1931, est finalement remplacé par un alpiniste peu compétent mais apprécié des membres de l'*Everest Committee*, Hugh Ruttledge. Il faut dire que le choix de carrière de Smythe lui causait préjudice : ce dernier vivait en effet des livres de ses expéditions et de la tenue de conférences, des activités lucratives fort décriées au sein de l'*AC* et du Comité[214]. Ensuite, tous les membres de l'équipe sont issus des fractions élevées de la bourgeoisie. C'est ainsi que Colin Kirkus (1910-1940), pourtant l'un des meilleurs alpinistes de sa génération, se voit refuser sa participation aux expéditions de 1933 et 1936, au prétexte de son inexpérience en terrain alpin. Kirkus, en effet, pratiquait surtout dans les massifs britanniques. Alf Bridge (ouvrier cordiste qui deviendra plus tard ingénieur) et Maurice Linnell (ingénieur chimiste, éduqué à l'université de Manchester), deux camarades de Kirkus, eux aussi des alpinistes du Nord de l'Angleterre, sont également refusés. Employé à la *Royal Insurance Company* à Liverpool, fils d'un ingénieur, éduqué dans des écoles réputées, Colin Kirkus, qui appartient pourtant à la petite bourgeoisie, reste en fait trop éloigné des profils sociaux habituels des alpinistes sélectionnés[215], d'autant plus qu'il n'a pas fréquenté l'université. Son ami, Marco Pallis, grand explorateur et rentier, évoque comme raison principale à son éviction le « snobisme » qui prévalait à cette époque[216]. Mickael Ward, qui participa à l'expédition victorieuse sur l'Everest de 1953, écrit :

> « Bon alpiniste, il avait grimpé dans les Alpes et en Himalaya* mais ne fut jamais sélectionné pour l'Everest. L'establishment de l'alpinisme de cette époque, semble-t-il, n'aimait pas son milieu – issu de Liverpool, non éduqué en *public school* – ou le calibre de ses ascensions ; ceux qui grimpaient avec lui pensaient autrement[217]. »

C'est Marco Pallis qui, suite à cela, offre l'occasion unique à Colin Kirkus de participer à une expédition (certes plus mineure) sur le Bhagirathi III organisée par son club local, le *Mayfarers' Club*, et entièrement financée par ses soins. Il faudra attendre 1955 pour voir un alpiniste non issu des

---

[213] Jack LONGLAND, « Between the wars », *op. cit.*, p. 87. Nous traduisons.

[214] Bien qu'il ait fini par être la victime de la sélection sociale menée par le Comité et l'*AC,* Smythe n'était lui-même pas dénué de préjugés envers le type d'hommes qui devaient être sélectionnés. À propos des alpinistes de son expédition sur le mont Kamet, expliquant qu'il était indispensable de composer une équipe d'individus aux intérêts suffisamment variés pour éviter des querelles de clochers, il écrivait dans le récit de l'expédition : « Je ne peux concevoir une équipe d'alpinistes composée exclusivement de docteurs, ou exclusivement d'avocats, ou d'hommes politiques », preuve s'il en est que les profils sociaux envisagés restaient toutefois à ses yeux assez limités. Frank S. SMYTHE, *Kamet Conquered*, Londres, Gollancz, 1932, p. 32. Nous traduisons

[215] Stephen Dean, dans la biographie de Colin Kirkus, rapporte un extrait d'une lettre amère écrite par Alf Bridge à l'*AC* suite au rejet de la candidature de son ami, dénonçant la collusion entre les membres de l'expédition, « qui espéraient peut-être que l'Everest allait être escaladé depuis les terrains de sport d'Eton ». Stephen John DEAN, *Hands of a Climber*, *op. cit.*, p. 117. Nous traduisons.

[216] *Ibid.*, p. 116. Nous traduisons.

[217]*Il avait en fait grimpé dans l'Himalaya *après* son rejet des expéditions sur l'Everest. Michael WARD, *In this short span, a mountaineering memoir*, Londres, Gollancz, 1972, p. 137. Nous traduisons.

classes favorisées, le plombier Joe Brown, être invité à une expédition en Himalaya, sur le Kangchenjunga. Aucune des expéditions britanniques sur l'Everest, jusqu'à l'ascension victorieuse de 1953, ne comptera dans son équipe de membres des classes populaires.

Les autres expéditions britanniques entreprises à cette époque en Himalaya, en dehors de celles sur l'Everest, sont le fait de *gentlemen* aux ressources financières conséquentes, semblables aux explorateurs des générations précédentes (par exemple Douglas Freshfield, Martin Conway, ou Thomas Longstaff, évoqués précédemment). Une différence notable entre ces deux générations d'alpinistes-explorateurs est que la seconde, celle que nous illustrerons par les portraits de William (Bill) Tilman (1898-1977), Eric Shipton (1907-1977), et Frank Smythe (1900-1949) décide de se consacrer entièrement à l'alpinisme et aux explorations. Ces hommes ayant renoncé à des carrières professionnelles stables, jouissent certes de moyens financiers non négligeables, mais doivent compléter le financement de leurs expéditions en publiant des ouvrages et donnant des conférences, préfigurant les alpinistes professionnels à venir. Bill Tilman est le fils d'un négociant de Liverpool, éduqué en *public school* (Berkhamsted) et à la Royal *Military Academy*. Envoyé sur le front de la Somme entre l'âge de 18 et 21 ans, il revient des tranchées désorienté, refuse de reprendre l'affaire paternelle et part s'installer au Kenya comme planteur, comme de nombreux officiers britanniques à qui le gouvernement loue des terres après la guerre. C'est là qu'il fait la connaissance d'Eric Shipton, qui l'initie à l'alpinisme et avec qui il formera une cordée célèbre. Shipton, issu d'une riche famille de planteurs de thé de Ceylan, est élevé par sa mère entre Ceylan, l'Inde, l'Angleterre et la France. Après une scolarité peu concluante, il se rend également au Kenya pour y devenir planteur. Shipton, comme Tilman, ne persévèreront pas dans cette voie professionnelle. L'un et l'autre embrasseront des carrières d'alpinistes et d'explorateurs « à temps plein », Tilman à partir de 1932, Shipton l'année suivante. Pour parvenir à vivre sans occupation professionnelle stable, Tilman et Shipton choisissent une des seules options qui se présentent à eux : l'écriture de récits d'ascension. Associés à un train de vie peu onéreux, leurs livres leur permettent de financer leurs expéditions, qu'ils veulent légères[218], à l'opposé des expéditions à grande échelle sur l'Everest. Le succès littéraire ne tarde pas et leur apporte des revenus suffisants, du moins pour mener une vie consacrée aux expéditions (à partir de la guerre, Shipton sera par ailleurs Consul de la province chinoise du Kashgar puis, à partir de 1953, directeur de la *Outward Bound Mountain School* dans le Lake District). Frank Smythe choisit lui aussi de se consacrer à l'alpinisme et aux expéditions et de les financer par l'écriture. En 1931, son expédition sur le Kamet, à laquelle participe Shipton, inaugure en fait les expéditions légères qui deviendront ensuite la marque de la cordée Shipton-Tilman. Smythe possède une trajectoire scolaire plutôt conforme à son statut social : fils d'un propriétaire foncier et immobilier, il a fait ses études, comme Tilman, à Berkhamsted. Cependant, il ne fréquente pas les grandes universités mais le *Faraday House Electrical Engineering College,* où il ne reste qu'un an. En 1926, il entre dans la *Royal Air Force* mais est rapidement renvoyé pour invalidité[219]. Après quelques années comme ingénieur chez Kodak, il embrasse une carrière d'alpiniste professionnel, ce qui suppose, à cette époque, un

[218] Il emploie quelques Sherpas et utilisent peu de matériel et de nourriture importée, privilégiant les ressources locales. À l'inverse, les expéditions sur l'Everest sont de véritables convois (près d'une centaine de mules et yaks, des dizaines de membres, chacun accompagnés de plusieurs sherpas, des caisses de nourriture importée d'Angleterre, etc.).

[219] Ce qui ne manque pas d'étonner, au vue de ses performances en matière d'alpinisme. On lui aurait conseillé à l'armée d'éviter de monter des escaliers trop rapidement.

rythme de publication soutenu. La réaction de la communauté alpinistique face à ce choix de carrière est virulente. Smythe est considéré comme un ambitieux et un vantard à l'esprit contraire à l'ethos amateur, ayant acquis, par le portrait qu'il dresse de lui-même dans ses livres, une réputation usurpée. Ceci fera dire à Lord Schuster, président de l'*AC* (1941-1943) qu'il « y avait eu d'autres grands hommes avant que Mr Smythe ne fasse son apparition[220] ». Le fait que Smythe signe un contrat avec le *Times* pour financer son expédition sur le Kamet en échange d'articles réguliers est mal reçu, tout comme les conférences qu'il donnera ensuite.

Ce sont tous les petits détails qui font la différence entre la trajectoire et les attitudes de Smythe et celles de Shipton ou Tilman qui expliquent que le premier est regardé avec mépris par les autres alpinistes quand les seconds sont considérés comme des individus respectables, alors même que tous trois vivent – par leurs publications – de l'alpinisme. Tilman est le plus conforme au profil social de l'*AC* : son origine sociale et sa trajectoire scolaire sont irréprochables. Par ailleurs, sa réserve et son ascétisme correspondent à ce qui est attendu d'un homme de son milieu. L'anecdote suivante, rapportée par Shipton, présente un Tilman ascétique, dur, misogyne, taciturne, parfaite incarnation de la *manliness* en vigueur dans l'élite sociale.

> « Bill (…) était dur et toujours prêt pour n'importe quel niveau de difficulté et de privation (…). C'était un reclus et un misogyne, qui n'avait aucun penchant pour les plaisirs de la vie ; il n'était jamais entré dans un cinéma. (…) Comme auparavant en Afrique, nous continuions à nous appeler l'un l'autre 'Tilman' et 'Shipton' ; et quand, après sept mois passés continuellement ensemble, je suggérai qu'il était temps qu'il m'appelle 'Eric', il devint extrêmement embarrassé, baissa la tête et marmonna qu'il trouvait ça 'bougrement stupide'[221]. »

Shipton, malgré une scolarité heurtée, reste lui aussi conforme. Bien qu'il se décrive dans son autobiographie obligé de publier et de donner des conférences pour vivre[222], il affiche, comme Tilman, une grande réserve, doublée d'une culpabilité affichée à l'égard de son professionnalisme. Suite à son exploration du Nanda Devi (1934), il dit avoir été horrifié à l'idée de donner une conférence[223], et décrit, dans ses lettres, « le travail dégoûtant de conférencier[224] » (*the distasteful business of lecturing*). À propos de son article écrit après l'ascension du Mont Kenya, il évoque une « vulgaire manœuvre ostentatoire[225] », et déclare exécrer la publicité faite autour de certaines ascensions, à l'instar des tentatives sur l'Everest[226]. Smythe, de son côté, échoue dans une université de second rang (la *Faraday House Electrical Engineering College*), puis à la *Royal Air Force*. Son métier d'ingénieur est moins prestigieux que la carrière coloniale embrassée par Shipton et Tilman. Mais, surtout, ce qui rabaisse Smythe aux yeux de ses contemporains est l'assurance dont il fait preuve, qui ne correspond pas à la modestie et à la pudeur attendue d'un *gentleman*, surtout si celui-ci se laisse aller au professionnalisme. C'est là la principale différence entre Smythe et Shipton. Shipton affiche son désintéressement et, plus encore, son dégoût de toute forme d'autopromotion, quand Smythe a le mauvais goût de mettre en avant ses exploits dans ses livres et dans ses conférences. Alors que Shipton et Tilman écrivent les récits de leurs ascensions, Smythe est accusé de profiter

---

[220] Harry CALVERT, *Smythe's Mountains. F.S. Smythe and his climbs*, Londres, Gollancz, 1985, p. 199.
[221] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 85. Nous traduisons
[222] Ce qui peut paraître surprenant vu ses origines sociales. Il s'agit peut-être d'une posture pour justifier, justement, son manquement aux normes sacrées du désintéressement.
[223] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 83. Précisons qu'outre son dégoût de toute forme de publicisation, Shipton était dyslexique et complexé par ses échecs scolaires passés.
[224] Peter STEELE, *Eric Shipton, Everest and beyond*, Seattle, The Mountaineers, 1998, p. 54.
[225] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 59.
[226] *Ibid.*, p. 212.

de sa notoriété pour publier, à un rythme effréné, des livres inintéressants mêlant considérations philosophiques sur l'alpinisme et anecdotes personnelles[227]. En un mot, Smythe n'est pas en conformité avec l'attitude valorisée et attendue dans l'élite sociale et alpinistique de l'époque : retenue, simplicité, euphémisation, discrétion. De la même façon, son style littéraire, taxé de simpliste et caricatural par ses contemporains, ne correspond pas au style valorisé à l'AC. Sur ce point, Smythe ne fait pas le poids face aux érudits et aux lettrés qui publient dans l'AJ. La recension que fait Herbert Tyndale dans l'*AJ* de son ouvrage *The Spirit of the Hills* (1935) laisse transparaitre toute la condescendance de ce dernier envers ce « brave homme » qui ose s'engager dans les traces « d'illustres prédécesseurs tels que Leslie Stephen et Mummery, Emile Javelle et Guido Rey, Julius Kugy et Heinrich Pfann ». Smythe, écrit-il, « appartient à une génération plus jeune qui (…) préfère généralement faire l'histoire plutôt que l'écrire. Pourtant, il a trouvé le temps de nous donner sa propre interprétation des valeurs spirituelles de l'alpinisme[228] ». Le ton est donné. Tyndale commencer par critiquer les compétences littéraires et philosophiques défaillantes de Smythe, qui « dispense des leçons sur des choses rythmiques et cosmiques, positives et négatives, sur les fonctions de la création et sur le rajeunissement du métabolisme », « obscurcit beaucoup de beaux passages par des termes scientifiques redondants et superflus » et, selon lui, devrait s'en tenir aux passages descriptifs[229]. Comme souvent dans les textes de l'*AJ,* Tyndale inclut négligemment dans sa critique, en érudit qu'il est, des références littéraires que ses contemporains éduqués ne manquent pas de comprendre.

> « Bien qu'il trouve dans l'exercice de l'alpinisme un bain mental et spirituel, les pensées qu'il emporte dans ce bain sont parfois aussi peu digérées que le paon de Juvénal[230]. Beaucoup de ses comparaisons sont bien choisies, mais il nous les donne en excès, et *Prosopopea* et *Comparatio compendiaria* fleurissent dans les moindres recoins de son style[231]. »

Il relève également, minutieusement, les erreurs factuelles et d'orthographe, remettant indirectement en question la véracité des dires de Smythe et, surtout, sa légitimité à écrire sur l'alpiniste[232].

> « Trois Européens, et non quatre, périrent dans la tragédie finale sur le Nanga Parbat. Enfant, l'auteur connaissait *Scrambles* de Whymper "presque par cœur", mais il confond le col Félicité avec l'Enjambée, et oublie que Whymper n'est pas allé à l'aveuglette dans la face Est du Cervin mais, au contraire, qu'il a pu se faire une idée en observant les amas de neige accrochés aux falaises[233]. »

Dans le même numéro de l'*AJ,* se trouve la critique d'un ouvrage que Shipton publie au même moment, *Nanda Devi* (1936). Son auteur, dont nous n'avons pas pu déduire l'identité d'après ses initiales (T.H.S), est beaucoup plus clément que Tyndale ne l'est envers Smythe. Au-delà de l'aventure trépidante qu'il raconte, T.H.S. vante le récit pour son style qui semble parfaitement correspondre aux attendus littéraires de l'*AJ* et dont il insiste sur une qualité centrale : la dignité.

---

[227] Smythe publie une trentaine d'ouvrages entre 1930 et 1950, soit une moyenne de deux livres par an. Shipton et Tilman sont moins prolifiques : Shipton publie sept ouvrages d'alpinisme, Tilman neuf. La productivité littéraire de Smythe lui a valu de nombreuses critiques.

[228] H.E.G. TYNDALE, « Review of The Spirit of the Hills by F.S.Smythe, 1935 », *Alpine Journal*, 1936, vol. 48, pp. 197-198. Nous traduisons.

[229] *Ibid.*

[230] Tyndale faire référence à un passage de la première satire de Juvénal dont il reprend la traduction littérale (« *carry your peacock into the bath undigested* »).

[231] H.E.G. TYNDALE, « Review of The Spirit of the Hills by F.S.Smythe, 1935 », *op. cit.* Nous traduisons.

[232] Il n'est pas le seul à reprocher cela à un auteur. Un autre alpiniste socialement atypique, George Abraham (non membre de l'*AC)*, artisan photographe du Lake District, se voit lui aussi critiquer ses erreurs formelles, ainsi que des fautes de « mauvais goût ». Une des erreurs relevées est en particulier d'avoir confondu « Sir » et « Lord » Francis Douglas. Sydney SPENCER, « Review of Modern Mountaineering, 1933, par George D. Abraham », *op. cit.*

[233] H.E.G. TYNDALE, « Review of The Spirit of the Hills by F.S.Smythe, 1935 », *op. cit.* Nous traduisons.

> « [Le livre] est bien écrit, dans un style aisé, trop piquant pour être ennuyeux, mais cependant trop digne pour être désinvolte ; somme toute délicieux et des plus agréables à lire[234]. »

En tant que les comptes-rendus d'ouvrages, dans l'*AJ,* expriment certes le point de vue de leurs auteurs mais également celui de l'institution, étant donné également qu'ils sont lus par les membres de l'élite de l'alpinisme, nous pouvons supposer que ces deux critiques constituent un bon indicateur de la place symbolique de Smythe et de Shipton au sein de cette élite. Shipton lui-même, qui accompagna Smythe dans son expédition sur le Kamet (1932), dresse un portrait en demi-teinte de ce dernier :

> « Il était un compagnon agréable, calme et tolérant, mais peu stimulant, car il manquait d'originalité et avait tendance à parler et à penser en clichés. Malgré tout, bien que son écriture prolifique ait également souffert de ce défaut, qui a conduit certains de ses critiques à l'accuser de feindre ses sentiments, il méritait sa grande réputation en tant qu'alpiniste[235]. »

Dans ces quelques phrases, Shipton nous dit l'inadéquation de Smythe par rapport aux attendus sociaux et littéraires de l'élite de l'alpinisme. Le fait qu'il prenne la peine de rappeler que les défauts littéraires et intellectuels de Smythe n'ôtent rien à ses compétences en tant qu'alpiniste témoigne bien de la difficulté à distinguer, encore à cette époque, le mérite sportif des qualités sociales et culturelles attendues des alpinistes.

Finalement, si l'on regarde qui pratique l'alpinisme dans Himalaya, le nouveau terrain de jeu privilégié des Anglais à présent devancés par les autres nations dans les Alpes, rien n'a réellement changé depuis l'époque victorienne. On retrouve l'homogénéité sociale qui caractérisait déjà l'élite de l'alpinisme lors de ses soixante premières années d'existence. La sélection sociale des alpinistes, qu'elle soit explicite ou, comme c'est le plus souvent le cas, implicite, reste forte. Les principes de l'amateurisme demeurent fondamentaux dans la manière de concevoir l'alpinisme et, avec eux, sont mises en avant des valeurs telles que le sens de l'honneur, l'humilité, ou la retenue, auxquelles il convient de se conformer pour qui veut faire partie de l'élite. Dans notre présente analyse de la composition sociale de l'élite de l'alpinisme, si nous citons une nouvelle fois ces principes et ces valeurs déjà évoqués de manière plus précise dans le chapitre précédent, c'est parce qu'ils sont attachés à des classes et, par-là, classants. C'est bien parce que l'amateurisme est associé à certaines fractions sociales qu'il est valorisé et c'est parce que le professionnalisme ne l'est pas qu'il est violemment dénigré. Pour rester décents aux yeux de leurs congénères, ceux qui se livrent au professionnalisme doivent compenser cette tare par un comportement parfaitement conforme, qui suppose en premier lieu d'afficher le refus (et le dégoût) de toute forme d'autopromotion. Ainsi, parmi les alpinistes « professionnels » (c'est-à-dire, à cette époque, les rares qui vivent de la publication de leurs récits d'ascension), existe une frontière subtile mais bien réelle entre les *gentlemen* et les autres.

Une évolution cependant se profile : l'apparition, à la faveur de la crise économique des années 1930, de groupes de grimpeurs de milieux plus modestes, issus des grandes villes industrielles du nord de l'Angleterre. Ces derniers viennent préfigurer l'entrée, après la guerre, d'individus de milieux populaires dans l'élite de l'alpinisme.

---

[234] T.H.S., « Review of Nanda Devi by E.E. Shipton, 1936 », *Alpine Journal*, 1936, vol. 48, pp. 203-205. Nous traduisons.
[235] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 73. Nous traduisons.

## 5.2. Les grimpeurs des massifs britanniques. Des alpinistes de milieux sociaux variés

Alors que l'*AC* continue de ne concevoir comme légitime que l'alpinisme dans les Alpes ou l'alpinisme exploratoire dans les massifs plus éloignés comme l'Himalaya, des développements nouveaux ont lieu à partir des années 1930 au Royaume-Uni même, dans les massifs britanniques. Ces développements s'inscrivent dans un contexte économique et politique particulier. 1924 voit pour la première fois l'élection d'un Premier Ministre travailliste, Ramsay Macdonald. Deux ans plus tard, une grève sans précédent affecte l'industrie du pays. En 1929, la crise économique touche de plein fouet le Royaume-Uni, inaugurant une ère de chômage de masse, particulièrement dans les villes industrielles du Nord du pays. Un grand nombre de jeunes travailleurs, sans familles et sans responsabilités, se retrouvent désœuvrés. Ce sont eux qui fourniront le contingent de nouveaux marcheurs et alpinistes issus des classes populaires[236]. Le changement a lieu en l'espace d'une décennie. Retraçant les évolutions qui ont eu lieu depuis 1930 en Ecosse, Alaistair Borthwick écrit, en 1939 :

> « Il y a huit ans, l'air frais était encore la propriété des hommes riches, un luxe accessible à une minorité (…). Il y a huit ans, on ne trouvait sur les routes que quelques *Chooters* et quelques *Hamishes*[237], et les Highlands, là où aujourd'hui un chapelet d'auberges de jeunesse relie entre elles les vallées les plus reculées, étaient alors un désert où l'on chassait le cerf. La marche était le loisir d'une poignée d'enthousiastes, et l'alpinisme un sport de riche. Seuls les cyclistes avaient appris à s'échapper des villes[238]. »

Les nouveaux alpinistes ne cherchent pas à entrer à l'*AC,* trop élitiste. Ils pratiquent en dehors de toute structure ou rejoignent des clubs locaux qui possèdent eux aussi leurs journaux, leurs refuges et leurs traditions. Aux clubs déjà existants (*Scottish Mountaineering Club, Climbers' Club, Rucksack Club*, *Fell and Rock Climbing Club,* etc.) s'ajoutent le *Lomond Club* en 1933, le *Ptarmigan Club* en 1930, ou encore le *Ramblers' Club* en 1935. Surtout, phénomène nouveau, on voit apparaître au début des années 1930, dans les régions proches des grandes villes industrielles du nord de l'Angleterre touchées par la crise, des groupements informels d'alpinistes ouvriers, superbement ignorés par l'*AC,* comme le *Creagh Dhu Mountaineering Club* (CDMC-1930) ou le *Sheffield Climbing Club*. À Glasgow, ville du *Creagh Dhu* (CDMC), un tiers des travailleurs, dont un grand nombre d'ouvriers de l'industrie maritime, sont chômeurs en 1932. Ces derniers, devenus oisifs, partent dans les montagnes environnantes par tous les temps, à pieds ou en stop, sans équipement[239].

Regroupant des alpinistes de milieu social bien différent, s'ajoutent à ces formations quelques clubs universitaires d'alpinisme, en particulier dans les universités du Nord, calqués sur les modèles que sont l'*Oxford University Mountaineering Club* (OUMC, 1909) et le *Cambridge University Mountaineering Club* (CUMC, 1905). Les années 1920 et 1930 voient ainsi l'apparition des clubs d'alpinisme des universités de Manchester (1928), de Liverpool (1930), ou encore de Sheffield (1933). Cet engouement nouveau pour les activités de plein-air, dont la crise économique est en

---

[236] Peter DONNELLY, « Social climbing : a case study of the changing class structure of rock climbing and mountaineering in Britain », *in* Aidan DUNLEAVY, Andrew MIRACLE et Roger REES (dir.), *Studies in the Sociology of Sport*, Forth Worth, Texas Christian University Press, pp. 13-27, p. 18 Simon THOMPSON, *Unjustifiable risk?*, *op. cit.*, p. 128.

[237] Termes d'argot pour désigner les habitants des Highlands et autres zones reculées d'Ecosse, par opposition aux citadins.

[238] Alastair BORTHWICK, *Always a Little Further. A Classic Tale of Camping, Hiking and Climbing in Scotland in the Thirties*, Londres, Diadem Books, 1983, p. 215. Nous traduisons.

[239] Certains voyagent torse nu faute de vêtements appropriés, car, explique Connor, "la peau est impermeable". Jeff CONNOR, *Creagh Dhu Climber: The Life and Times of John Cunningham*, Londres, Ernest Press, 1999, p. 36.

partie à l'origine, conduit au développement du mouvement des auberges de jeunesse. Créée en 1930, la *Youth Hostel Association* compte 83 000 membres en 1940[240]. Les étudiants forment un public privilégié de ces auberges qui, malgré un prix attractif, demeurent trop chères pour les *weekenders* les plus pauvres. Ces derniers dorment dans les fermes, dans les fossés ou abrités sous des rochers[241]. Entre l'étudiant à l'université qui s'adonne à l'alpinisme lors de *reading parties* (séjours de révision avant les examens) organisées dans le Lake District, ou lors de sorties avec son club universitaire, et le chômeur de l'industrie de la construction navale qui, désœuvré, s'aventure pour la première fois dans les massifs aux portes de sa ville, il y a un fossé presque insurmontable. Les deux, d'ailleurs, pratiquent au sein de structures différentes et ne se côtoient pas.

Les nouveaux adeptes de l'escalade et de l'alpinisme local sont donc des individus aux profils sociaux assez variés, de l'étudiant au jeune ouvrier sans emploi. Ils partagent le fait, à des degrés divers néanmoins, de ne pas être assez aisés pour financer les coûteux voyages dans les Alpes que s'offrent les membres de l'*AC,* ce qui les amène à se tourner vers les massifs à leur disposition pour débuter leur apprentissage. Ceci ne doit pas laisser conclure pour autant à l'existence d'une partition radicale entre des alpinistes de milieux aisés, membres de l'*AC* et pratiquant uniquement dans les Alpes, et des alpinistes de milieux plus populaires confinés sur le rocher britannique. Depuis les débuts de l'escalade au Royaume-Uni dans les années 1880, la pratique s'est normalisée et l'on trouve parmi les alpinistes qui pratiquent localement bon nombre de membres illustres de l'*AC,* comme Cecil Slingsby (1849-1929), Graham Brown (1882-1965), George Mallory (1886-1924), Geoffrey Winthrop-Young (1876-1958), etc. Ce dernier organise d'ailleurs des rassemblements de membres éminents de l'*AC,* appartenant à l'élite sociale et intellectuelle, au Pays-De-Galles (Pen-y-Pass) entre 1907 et 1947. Être convié à ces rassemblements était un honneur réservé à un petit nombre d'individus choisis. Comme l'écrit Jack Longland, à cette époque, « la distinction qui était faite en pratique entre "l'alpinisme" et "l'escalade" était rendue d'autant plus absurde que de nombreux membres du club aux réputations alpines respectables étaient aussi des experts à la pointe du développement de l'escalade locale[242] ».

Il n'en reste pas moins vrai que les principaux changements dans les manières de pratiquer l'alpinisme, en particulier au niveau local, ne proviennent pas des clubs anciens ou des générations les plus anciennes. En effet, c'est la volonté de rompre avec les pesanteurs de ces clubs traditionnels qui conduit à la création de certains clubs. En 1925, en réaction à l'immobilisme du *Scottish Mountaineering Club* (SMC), équivalent écossais de l'*AC,* se créé le *Junior Mountaineering Club of Scotland* (JMCS). Pour entrer au *JMCS*, il fallait avoir au moins 17 ans et aucune expérience n'était requise. W.H. Murray (1913-1996), l'un de ses membres les plus actifs, explique dans son autobiographie le rôle fondamental de ce club dans la renaissance de l'alpinisme écossais après la guerre, et le fossé d'incompréhension qui se creuse alors entre l'ancienne génération et la nouvelle, accusée de prendre des risques insensés.

> « [Nos escalades] étaient [pour eux] "injustifiables" (un terme injurieux très utilisé dans les années 1930), insinuant là notre mépris irresponsable envers la valeur de la vie humaine. Pire, elles étaient

[240] Simon THOMPSON, *Unjustifiable risk?*, *op. cit.*, p. 128.
[241] David BROWN, « The Big Drum. The mutability of a sporting habitus: Mountaineering in Scotland as a case survey », *International Review for the Sociology of Sport*, 2009, vol. 44, pp. 315-330, p. 320.
[242] Jack LONGLAND, « Between the wars », *op. cit.*, p. 94. Nous traduisons.

> "Germaniques" (…). Notre réaction immédiate fut de conduire une révolte fervente[243]. »

C'est, par exemple, à cette époque et sous l'égide du *JMCS* que renaît en Ecosse la pratique de l'alpinisme hivernal. Les ascensions hivernales existaient déjà avant les années 1930, mais elles se faisaient sur le modèle alpin : la progression se faisait en taillant des marches dans la glace. Dans les années 1930, des jeunes alpinistes du *JMCS* comme Murray ou Mackenzie inaugurent des ascensions nouvelles, plus osées, suivant les lignes de fracture des parois. L'usage du piolet court (différent du piolet alpin) se développe, tout comme celui des pitons. Se singularise ainsi une nouvelle forme d'alpinisme, initialement développée au niveau local par les générations nées pendant la guerre. Tom Patey, représentant de cette forme d'alpinisme, écrit :

> « L'alpinisme hivernal (*winter climbing*) écossais est unique de bien des manières. Entre la technique qu'il s'est forgé et celle utilisée dans les ascensions alpines hivernales classiques, c'est le jour et la nuit[244]. »

L'escalade des falaises britanniques est une autre de ces nouvelles sous-disciplines dérivées de l'alpinisme qui se développe au même moment et qui produit ses adeptes, dont certains n'iront jamais dans les Alpes.

### 5.3. Une hiérarchie des pratiques et des pratiquants

Si bon nombre de membres de l'*AC* pratiquent au niveau local et, pour certains (les plus jeunes), participent au développement des sous-disciplines de l'alpinisme qui se créent dans l'entre-deux-guerres, une partition existe cependant : celle qui sépare les alpinistes qui voient les massifs britanniques comme un lieu de pratique à part entière et ceux qui les considèrent comme un lieu d'entrainement pour les Alpes ou l'Himalaya. Celle-ci recoupe effectivement la division, tant sportive que sociale, entre membres de l'*AC* (ou des clubs les plus anciens et les plus traditionnels, comme le *Scottish Mountaineering Club* ou le *Climbers' Club,* pourtant tous deux dévolus à l'alpinisme au niveau régional) et alpinistes locaux. Déjà en 1898, dans le discours inaugural du *Climbers' Club*, son président, Charles E. Mathews, pensait la carrière-type de l'alpiniste comme débutant sur les massifs régionaux mineurs pour progresser vers les massifs les plus élevés et plus lointains. Cette manière d'envisager la carrière d'alpiniste reflétait une hiérarchie symbolique des massifs (et des styles d'alpinisme) basée sur l'altitude et l'éloignement.

> « Enfin, [grâce au *Climbers' Club*], notre échelle de l'alpinisme est complète (…). Les jeunes Anglais peuvent s'enrôler au *Climbers' Club*, obtenir leurs galons dans les Alpes, et remporter les plus hauts honneurs dans les régions reculées du Caucase ou de l'Himalaya[245]. »

Georges Winthrop Young, par exemple, pourtant un adepte et un promoteur zélé de l'escalade au niveau local, avouait avoir toujours mis les Alpes au premier plan et considéré l'alpinisme « alpin » comme l'essence et l'aboutissement de l'alpinisme, avant même l'himalayisme. Il faut dire que, né en 1876 et amputé d'une jambe à la guerre, le pic de la carrière d'alpiniste de Young a lieu avant les grands développements de l'himalayisme de l'entre-deux-guerres :

> « Dans mon souvenir, comme je l'ai déjà dit, alpinisme signifiait alpinisme alpin. Toutes les autres expérimentations que nous faisions, sur notre propres falaises, dans les chaines de montagnes d'Asie, sur les toits [des bâtiments de Cambridge], etc. étaient des variations sur, des préparations à, ou des paro-

---

[243] W. H. MURRAY, *The Evidence of Things Not Seen*, *op. cit.*, p. 34. Nous traduisons.
[244] Tom PATEY, *One's man mountains*, Londres, Gollancz, 1971, p. 40. Nous traduisons.
[245] George BRYANT, « The formation of the climbers' club », *op. cit.*, p. 7. Nous traduisons.

dies de l'alpinisme alpin[246]. »

Il s'agit d'une vision des choses toujours partagée, trente ans après la jeunesse de Young, par les alpinistes locaux (nous entendons par là ceux qui pratiquent localement) les plus socialement dotés. C'est le cas de Jack Longland (1905-1993). En 1977, dans l'*AJ,* Longland revient sur la distinction traditionnelle opposant les « alpinistes » (*mountaineers*) aux « gymnastes » (*rock gymnasts*). Lorsque l'article est publié, la distinction existe encore mais les connotations associées aux deux termes ont évolué. Les « gymnastes » ou « grimpeurs » ne sont, en effet, plus l'objet du même mépris. Cinquante ans plus tôt, dans les années 1920-1930, à l'époque de la jeunesse de Longland, l'escalade au niveau local a acquis quelques lettres de noblesse mais n'en demeure pas moins symboliquement inférieure à l'alpinisme dans les Alpes, puisqu'elle n'est pas encore considérée, pour l'élite de l'alpinisme, comme un sport à part. Longland, malgré tout l'intérêt qu'il porte à cette pratique, ne la considère alors que comme un moyen de s'entrainer au « véritable » alpinisme, alpin.

> « La division entre les deux camps opposés des « alpinistes » et des « gymnastes » a commencé bien avant que je ne commence l'alpinisme. Dans notre jeunesse, nous disions que les alpinistes étaient ceux qui ne pouvaient pas faire un V.Diff en tête ! Et nous grimpions partout où nous trouvions une surface et un angle approprié (…). Mais aussi amusant que la plupart de ces escalades aient été, elles étaient toutes faites dans l'idée qu'elles menaient à quelque chose de plus grand et de mieux, ce qui signifiait pour nous, à l'époque, aux Alpes. Il y avait encore un vrai sens selon lequel l'escalade était un exercice préparatoire, pour acquérir une meilleure technique, vitesse, sécurité, sur les véritables montagnes à l'étranger[247]. »

Jack Longland (1905-1993), W.H. Murray (1913-1996), Wilfrid Noyce (1917-1962), tous ces alpinistes de l'entre-deux-guerres, socialement dotés, ont débuté au Royaume-Uni avant « d'évoluer » vers les Alpes et, pour les deux derniers, l'Himalaya, accomplissant ce qui devient peu à peu la trajectoire normale du grand alpiniste issu des classes favorisées. Celle de Noyce est assez emblématique. Ayant découvert l'escalade sur les falaises galloises avec son cousin (Guy Kirkus, le frère de Colin Kirkus, cité plus haut), il est rapidement intégré dans le cercle fermé des alpinistes de Pen-y-Pass dirigé par Winthrop-Young. Il poursuit son éducation dans les Alpes, accompagné notamment par le célèbre guide Armand Charlet. De retour au Royaume-Uni, il initiera à son tour les alpinistes débutants du *Cambridge University Mountaineering Club*, dont il faisait partie. En 1943, la guerre lui ouvre les portes de l'Himalaya, où il se rend dans le cadre d'une expédition militaire, un lieu qu'il imaginait réservé « à des ploutocrates, en temps de paix, avec assez de temps et d'argent pour monter une grosse expédition[248] ». Il y retournera jusqu'à sa mort (en 1962, sur une montagne du Pamir), participant notamment à l'expédition victorieuse sur l'Everest de 1953. Pour autant, Noyce ne cessera de célébrer, lui qui publiera une dizaine d'ouvrages d'alpinisme, ses « chers rochers britanniques » (*beloved british rocks*)[249].

À côté de ces profils légitimes, on trouve des individus qui, généralement par manque de temps et

---

[246] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Valedictory address », *op. cit.*, p. 228. Nous traduisons.
[247] Jack LONGLAND, « Valedictory address », *op. cit.*, p. 10. Nous traduisons.
[248] Wilfrid NOYCE, *Mountains and men*, Londres, Hazell, Watson and Viney, 1947, p. 74. Nous traduisons. Dans l'entre-deux-guerres, Noyce possède pourtant un profil conforme à celui de l'alpiniste-explorateur : fils d'un diplomate haut placé (membre du *Viceroy Council*, c'est-à-dire le conseil qui administrait l'Inde pendant la colonisation), il fait ses études à Chaterhouse (*public school)* et à Cambridge. Il est vrai cependant que les explorateurs des générations précédentes, ceux dont Noyce écrit qu'il a lu les ouvrages, étaient plutôt des rentiers membres de la gentry.
[249] *Ibid.*, p. 155.

de ressources financières plus que par goût[250], n'évoluent jamais vers des massifs plus élevés. Nous en avons inclus certains dans notre reconstitution de l'élite, car ces derniers, malgré qu'ils aient pratiqué une forme d'alpinisme considérée comme peu légitime et « inférieure » à l'alpinisme alpin ou himalayen, n'en étaient pas moins d'excellents alpinistes. L'escalade n'étant pas encore, à cette époque, une pratique à part entière, ces individus demeurent bien des alpinistes et ne peuvent pas être considérés comme des « grimpeurs ». Leur faible nombre au sein de notre reconstitution de l'élite reflète la position dominée qui était la leur dans le paysage alpinistique britannique de l'entre-deux-guerres. En effet, non médiatisés (contrairement à leurs contemporains explorateurs), non-inscrits à l'*AC* pour la plupart, et n'ayant pas publiés récits ou autobiographies, peu d'entre eux sont passés à la postérité. Les spécialistes des ascensions rocheuses au niveau local disparaissent de notre reconstitution de l'élite à partir des générations suivantes. En effet, au Royaume-Uni, on peut considérer la séparation de l'escalade et de l'alpinisme qui se profilait dans les années 1930 actée après la guerre.

L'entre-deux-guerres représente ainsi une période pendant laquelle la différenciation des différentes sous-disciplines de l'alpinisme s'accentue (nous avons évoqués les cas de l'escalade et du *winter climbing* écossais), celles-ci demeurant, pour un temps, sous la bannière de l'alpinisme. En 1940, Frank Smythe écrit dans son autobiographie :

> « Il n'est plus possible de comparer l'ascension jusqu'à 8500 mètres (*28000 feet*) sur le mont Everest à l'escalade du mont Scafell [sommet du Lake District], pas plus que de comparer une couleur et une autre. De la même façon, on ne peut pas comparer les ascensions en neige et glace aux ascensions rocheuses. C'est dans cette diversité des intérêts et des difficultés, suggérée par l'impossibilité de comparer une ascension avec une autre, que se trouve le charme de l'alpinisme[251]. »

Dans cet extrait, Smythe ne semble pas proposer de hiérarchie entre les différents types d'ascension, même si, étant donné ses propres réalisations en matière d'alpinisme, on pourrait supposer qu'il place devant les autres celles réalisées en Himalaya. Shipton, dans un texte écrit presque au même moment (1943), propose une analyse très similaire où, là encore, il est uniquement possible de conjecturer où va sa préférence (l'alpinisme plutôt que l'escalade au niveau local, encore présentée comme une discipline secondaire d'entrainement à une forme d'escalade – l'escalade alpine – plus légitime).

> « [Le] but [de l'escalade dans les massifs britanniques] n'est pas d'atteindre le sommet d'une montagne mais d'escalader quelque versant spécifique d'un précipice. (…) C'est un sport fascinant ; il y a aussi ceux qui le préfèrent à l'alpinisme dans les Alpes (*alpine climbing*) ; et bien sûr, il procure un excellent entrainement à l'escalade. Mais il s'agit seulement d'une petite partie d'un art plus grand. L'escalade sur les falaises britanniques est à l'alpinisme ce que faire du yacht dans les rivières du Norfolk est à la navigation en haute mer[252]. »

Que ces deux hommes, à l'avant-garde de l'alpinisme exploratoire, affirment que toutes les sous-disciplines se valent, parait assez peu refléter le fond de leur pensée. Il ne faut cependant pas oublier que Smythe et Shipton sont parmi les écrivains d'alpinisme les plus en vogue de leur génération, et qu'ils donnent là un point de vue générique, pas nécessairement destiné aux alpinistes mais plutôt à un grand public, sur les évolutions de l'alpinisme. La tonalité est toute autre à l'AC.

---

[250] À l'exception peut-être d'un alpiniste, John Menlove Edwards (1910-1958), fils de pasteur, éduqué en *public school* et à l'université de Liverpool (qu'il avait préféré à Oxford), qui consacrera sa carrière à l'alpinisme local, par volonté quasi-idéologique de se distinguer de ceux qu'il appelle les « alpinistes du Sud », c'est-à-dire les membres de l'*AC* dont il moque les prétentions.

[251] Frank S. SMYTHE, *The adventures of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 71. Nous traduisons.

[252] Eric SHIPTON, *Upon that mountain*, Londres, Hodder and Stoughton, 1943, p. 36. Nous traduisons.

Le club refuse notamment de prendre en considération les développements de l'alpinisme au niveau local. Il faut dire qu'entre 1927 et 1937, l'*AJ* est dirigée par un éditeur particulièrement averse à la démocratisation de l'alpinisme, Edward L. Strutt (1874-1948), colonel, leader de l'expédition sur l'Everest de 1922, petit-fils de baron à la trajectoire scolaire –Windsor puis Oxford – irréprochable. L'*AC,* raconte Longland, « tout en encourageant, archivant, et même parfois engendrant des expéditions dans les grands massifs éloignés des Alpes, était demeuré étonnamment à l'écart de l'alpinisme britannique qui avait lieu sous ses yeux. La propagation et le développement fascinant, en toute indépendance, de cet alpinisme local, n'eut presque aucun écho dans l'AJ[253] ». Michel Tailland, recensant les thématiques des articles publiés dans l'*AJ,* montre que les Alpes, qui faisaient l'objet de 67,4% du total des articles pendant la période 1859-1917, et l'Himalaya, qui en occupait alors 10,16%, demeurent les deux massifs de prédilection de la revue. Entre 1920 et 1953, les Alpes restent le lieu le plus représenté dans l'*AJ* (40,86% des articles), suivies par l'Himalaya (23,88% des articles). Les Iles britanniques sont quasiment absentes de la revue, du moins jusqu'aux années 1970. Ce constant désintérêt de l'*AC* à l'égard des massifs locaux, note Michel Tailland, confirmant-là nos propos, « semble démontrer (…) que pendant longtemps, l'escalade de rocher ne fut pas la préoccupation majeure de l'*Alpine Club*. Elle fut, semble-t-il, considérée comme une activité de gymnastes[254] ». L'*AC* laisse en fait aux clubs locaux le soin de s'occuper de l'alpinisme dans les massifs britanniques, et de ses pratiquants. Cela ne va pas sans poser problèmes aux plus élitistes d'entre eux, à commencer par le *Scottish Mountaineering Club* (SMC), équivalent écossais de l'AC. Dans une lettre adressée à la revue du club, deux de ses membres importants en appellent à un durcissement des conditions d'entrée afin de maintenir « l'esprit d'intimité et d'amitié informelle » du club, ainsi que « sa primauté » et son autorité dans l'alpinisme écossais[255].

Dans l'entre-deux-guerres, persiste ainsi une distinction assez nette entre les différents massifs, les manières de pratiquer l'alpinisme qui leur sont associées, et leurs pratiquants (ainsi que leurs clubs) respectifs. Au sommet de la hiérarchie se trouve l'alpinisme exploratoire sur des montagnes élevées et dans les massifs lointains, l'Himalaya en premier plan. L'alpinisme alpin traditionnel, sur neige, glace, ou rocher, vient ensuite. Enfin, on trouve l'alpinisme rocheux (ou l'escalade) pratiqué localement. Finalement, le degré de légitimité accordé aux différentes branches de l'alpinisme se trouve, plus qu'au type de pratique corporelle en jeu, corrélé à la taille du massif montagneux, à sa hauteur (altitude) et à sa distance (éloignement géographique) depuis le Royaume-Uni. L'ascension de voies rocheuses se pratique aussi dans les Alpes, mais le fait qu'elle le soit sur des montagnes hautes et (relativement) lointaines lui donne une dimension supérieure. Ce surcroit de légitimité provient également du fait que plus l'alpinisme est pratiqué sur des massifs éloignés et élevés, plus il s'agit d'une pratique socialement sélective. L'Himalaya, on l'a vu, reste réservé à quelques *happy few*. La dimension de la difficulté intrinsèque d'une voie, celle des pures compétences corporelles nécessaires à une ascension, n'est donc pas le critère principal permettant de classer les alpinistes et les ascensions. C'est en ce sens, aussi, que l'alpinisme ne

[253] Jack LONGLAND, « Between the wars », *op. cit.*, p. 93. Nous traduisons.
[254] Michel TAILLAND, « L'Alpine Journal 1863-2004 », *op. cit.*
[255] J. H. B. BELL, « Notes and excursions », *Scottish Mountaineering Club Journal*, 1933, vol. 20, pp. 63-71, p. 63.

peut pas être considéré comme un « sport », en tant que l'excellence ne découle pas seulement des prouesses corporelles accomplies. L'excellence dans l'alpinisme, pendant l'entre-deux-guerres, continue de s'adosser à d'autres critères. C'est, indirectement, ce que permettent de comprendre les propos de Jack Longland, quand celui-ci explique que l'*AC* (en la personne de son éditeur d'alors, le Colonel Strutt) ne semblait par réaliser la valeur des performances des alpinistes locaux.

> « Strutt refusait de voir que les ascensions, par mauvais temps, de ces soi-disant « cailloux » locaux, étaient un moyen de s'endurcir. Les hommes qui, dans nos propres montagnes, étaient capables d'escalader le Pilier Central de Scafell sous la pluie, ou de progresser sur les vires et les fissures suintantes du Clogwyn du'r Arddu, ou même de s'attaquer à une des grandes arêtes du Ben Nevis dans les conditions hivernales qui sont celles de l'Ecosse, n'étaient pas si mal équipés que cela pour le mauvais temps dans des montagnes plus grandes[256]. »

L'*AC,* en fait, pendant cette période, commence à se couper d'une partie de l'élite (re)naissante après la guerre. « L'*AC* parlait encore avec une autorité énorme, écrit Longland, mais le problème n'était pas seulement qu'il parlait avec dédain de toutes les évolutions en cours, mais que la plupart des gens arrêtèrent tout simplement de l'écouter[257] » ! Malgré tout, perdure une conception dominante de l'excellence en alpinisme comme excellence sociale et – nous le verrons ultérieurement – genrée.

## 5.4. Représentation graphique des types d'alpinisme

J'ai réalisé une analyse des correspondances multiples afin de mettre au jour les différents groupes constitutifs de l'élite de l'alpinisme britannique entre les années 1850 et la Seconde Guerre mondiale. Pour cela, j'ai utilisé la base de données prosopographique (base ACM). Ma population est formée par le sous-groupe des vingt-sept alpinistes britanniques nés entre 1809 et 1913, soit appartenant aux générations des « précurseurs » (nés entre 1809 et 1880) et des « pratiquants d'entre-deux-guerres » (nés entre 1881 et 1913). Cette analyse permet de « résumer » sur deux axes les relations statistiques entre différentes variables relatives aux trajectoires et aux styles d'alpinisme de ces individus. Dans un premier temps, j'ai fabriqué l'espace social de l'alpinisme (de haut niveau) à partir de neuf variables « actives », qui apparaissent en noir et sont signalées par un point dans le graphique. Celles-ci décrivent des manières de pratiquer l'alpinisme ou d'envisager la carrière d'alpiniste. On y trouve : *la pratique avec ou sans guide* (modalités : avec guide/sans guide/avec et sans guide) ; *le lieu principal de pratique*, soit *dans les Alpes* (pas dans les Alpes/(occasionnellement)dans les Alpes/surtout dans les Alpes), soit *au Royaume-Uni* (pas au RU/(occasionnellement) au RU/ surtout au RU), soit *dans des massifs lointain* dans le cadre d'exploration (pas d'exploration/quelques campagnes d'exploration/surtout des campagnes explorations) ; *le fait de tirer des revenus de l'alpinisme* (tire un revenu de l'alpinisme/ne tire pas un revenu de l'alpinisme) ; *la publication de récits* (aucun récit, un récit, 2 à 4 récits, 5 à 10 récits, plus de 10 récits) ou *d'autobiographies* (pas d'autobiographie/autobiographie) ; enfin, l'éventuelle *interférence entre carrière alpinistique et carrière professionnelle* (carrière professionnelle continue, carrière professionnelle discontinue, c'est-à-dire ayant connue des bifurcations liées à l'alpinisme, voire vers l'alpinisme professionnel).

L'ACM consistant à « résumer » ces neufs variables (et leurs modalités) en un petit nombre de

---

[256] Jack LONGLAND, « Between the wars », *op. cit.*, p. 91-92. Nous traduisons.
[257] *Ibid.*, p. 94.

dimensions, on retient les deux axes, ou facteurs, qui permettent de décrire le mieux l'information contenue dans les variables actives. L'histogramme des valeurs propres permet de constater que deux dimensions se détachent des autres (elles expliquent plus que les autres les variations observées) : celles-ci forment les deux axes du graphique. L'axe 1 (abscisses) explique 21,22% des variations observées, l'axe 2 18,33%. J'ai donc choisi ces deux axes pour construire le graphique.

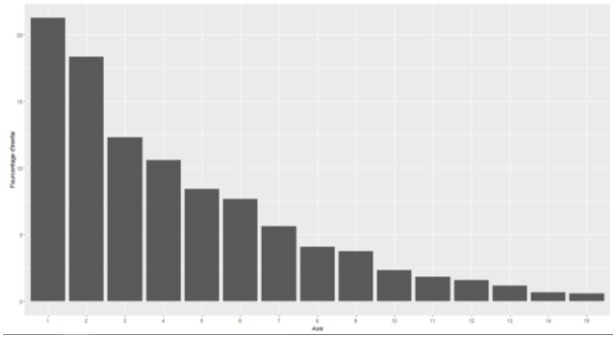

**Figure 22. Histogramme des valeurs propres**

L'analyse des contributions des modalités actives à chaque axe montre que le premier facteur oppose principalement les alpinistes qui pratiquent dans des massifs plutôt proches (Royaume-Uni ou Alpes) et ceux qui pratiquent dans des massifs lointains (campagnes d'exploration), ce qui recoupe l'opposition entre ceux qui font de l'alpinisme un loisir, pratiqué essentiellement durant les congés estivaux, et ceux, encore rares avant la Seconde Guerre modiale, qui y consacrent la majeure partie de leur temps. Ce sont ces derniers qui publient le plus de récits (leur principale source de revenus). Ainsi, la modalité qui contribue le plus à la construction de cet axe est le fait d'avoir une carrière professionnelle interrompue par l'alpinisme (« carrière pro discontinue »), suivie par le fait de tirer des revenus de l'alpinisme. Quant au second facteur (l'axe des ordonnées), il oppose surtout les alpinistes sans guide (partie inférieure) et les alpinistes avec guide (partie supérieure). Il oppose également des formes d'alpinisme traditionnelles (alpinisme alpin) et nouvelles (alpinisme au niveau local, mais aussi alpinisme d'exploration), ce qui recoupe la première opposition.

Une fois l'espace construit à partir de ces variables principales, on vient y projeter des variables « supplémentaires », qui n'influencent en rien le calcul des axes (ni l'emplacement des modalités des variables actives). Celles-ci, au nombre de quatre, sont des variables de position qui permettent de définir socialement les individus. Il est donc logique qu'elles ne servent pas à construire le graphique, puisqu'on cherche à savoir si, à des styles de pratique, correspondent des groupes sociaux identifiables et, surtout, si les axes les plus pertinents qui ressortent de l'analyse correspondent aux variables sociologiques « classiques » ou « attendues » (en premier lieu la classe sociale). On trouve parmi ces variables supplémentaires : le *groupe social d'appartenance* (classes populaires, moyennes, supérieures, ces trois modalités étant le résultat d'un recodage à partir de la classification socio-professionnelle indiquée au chapitre 1) ; le *sexe* (homme, femme) ; la *génération* (précurseurs, entre-deux-guerres) ; et le *niveau d'études* (signalé par le fait d'avoir ou non fait des études supérieures et par le type d'études supérieures : pas d'études supérieures ; université ; supérieur sélectif, c'est-à-dire les universités prestigieuses ; tuteurs privés).

La projection de ces variables sur le graphique « construit » par les variables actives permet d'attribuer un profil social aux types d'alpinisme (et aux groupes d'alpinistes) que l'on retrouve

dans les différentes parties du graphique. L'opposition entre massifs proches (partie gauche) et lointains (partie droite) correspond ainsi à celle entre générations (les précurseurs à gauche, les pratiquants de l'entre-deux-guerres à droite). L'opposition entre alpinisme local (partie inférieure gauche) et plus éloigné (partie supérieure gauche et droite) correspond en partie à des oppositions générationnelles, en partie à des profils sociaux : les femmes et les alpinistes des classes moyennes sont plus susceptibles d'avoir une pratique locale ou occasionnellement alpine que les hommes des classes supérieures ayant fait des études supérieures.

Quatre pôles se détachent, qui correspondent, plus ou moins, aux quatres quarts du graphique. Le graphique des individus permet de compléter cette analyse. Cependant – il s'agit d'une remarque formulée par Frédéric Lebaron à propos de ce type de graphique – « il ne faut pas accorder à la position d'un individu pris isolément une valeur trop fortement prédictive[258] ». C'est pourquoi certains individus ne sont pas exactement là où on les attendrait.

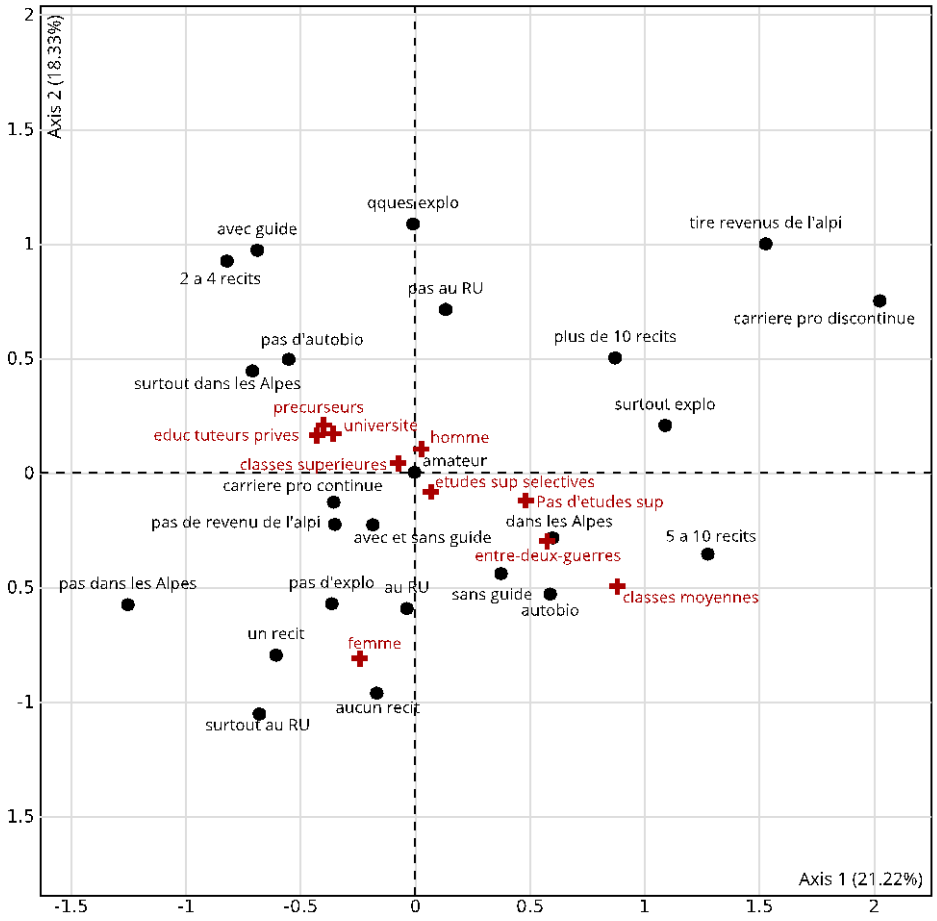


**Figure 23. ACM représentant l'espace des types d'alpinisme au Royaume-Uni entre 1850 et 1940.**

**Population :** 27 alpinistes britanniques nés entre 1809 et 1913 (base ACM).

**Légende :**

point noir : variable active

croix rouge : variable supplémentaire

La *partie supérieure gauche* correspond aux alpinistes traditionnels de l'*AC*, pratiquant presque exclusivement dans les Alpes, avec guide, ayant fait des études supérieures prestigieuses, et considérant l'alpinisme comme un loisir. Ces derniers n'écrivent pas d'autobiographie (elles apparaîtront avec les générations suivantes) mais publient des récits. Quelques-uns (Whymper, Mummery) s'attaquent aux massifs lointains (Andes, Himalaya). On y trouve des alpinistes comme Forbes, Tyndall, Stephen, Whymper, Coolidge, Mummery, Dent, c'est-à-dire les grands ténors de l'*AC* de l'âge d'or et des décennies suivantes.

[258] Frédéric LEBARON, « La dénégation du pouvoir. Le champ des économistes français au milieu des années 1990 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1997, vol. 119, pp. 3-26, p. 7.

La *partie supérieure droite* correspond au groupe des alpinistes-explorateurs du début du XX[e] siècle et de l'entre-deux-guerres, les premiers à se consacrer entièrement à l'alpinisme et à tirer un revenu de leurs récits. Sans surprise, ce sont eux qui publient le plus. On y trouve des alpinistes comme Shipton et Tilman, Smythe ou Murray. Tous ont fait des études supérieures.

Une large *partie inférieure droite* correspond aux « sans-guides » du début du XX[e] siècle et de l'entre-deux-guerres, les contemporains des explorateurs. Ce sont, comme le premier groupe, d'éminents membres de l'*AC*. Ils privilégient les Alpes, sont les premiers à publier des autobiographies, et continuent, comme leurs prédécesseurs, à écrire des récits. On y trouve des hommes comme Winthrop-Young, mais aussi des alpinistes à la fois alpins et d'exploration, comme Finch, Longstaff, Le Blond, ou Mallory.

Enfin, la *partie inférieure gauche* regroupe les quelques alpinistes « locaux », qui pratiquent sans guide, surtout au Royaume-Uni, très peu ou jamais dans les Alpes, encore moins dans des massifs éloignés, et qui ne publient pas de récit ou d'autobiographie. Abraham est, en fait, le seul à correspondre à ce profil. Les autres alpinistes de cette zone du graphique sont plutôt rattachés au groupe précédent.

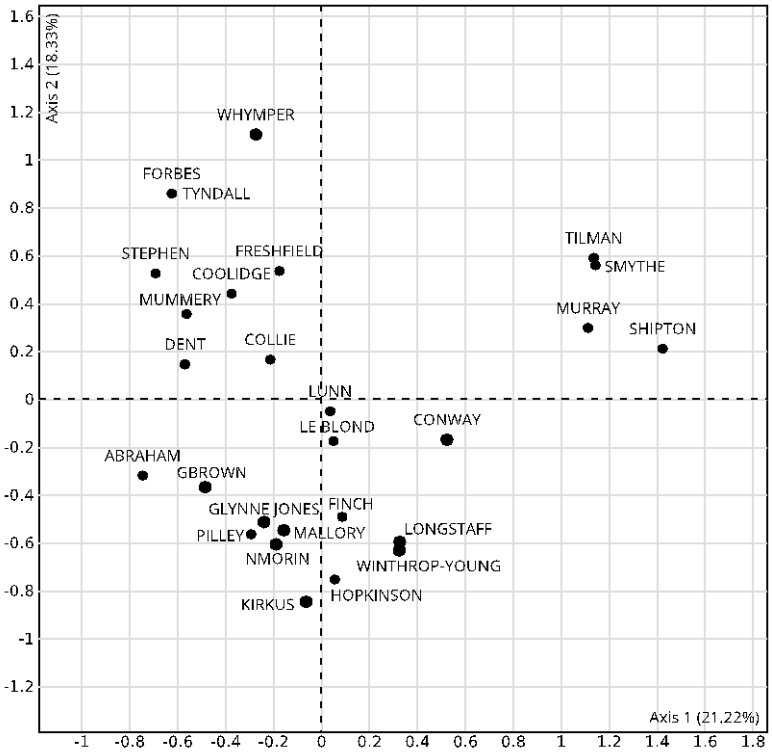


**Figure 24. Graphique des individus correspondant à l'ACM précédente.** On y trouve les 27 alpinistse nés entre 1809 et 1913.

## 5.5. Une reprise en main par l'*Alpine Club*

Avec la démocratisation (toute relative) de l'alpinisme britannique après la Première Guerre mondiale, l'*AC,* en passe de perdre sa position de leader, doit évoluer pour maintenir son hégémonie sur l'alpinisme britannique. Ceci passe par une acceptation (toute relative elle aussi) des changements qui marquent les manières de pratiquer l'alpinisme, mais aussi par la reconnaissance de l'existence de clubs nouveaux et d'alpinistes aux profils sociaux atypiques. Ces derniers n'entrent pas pour autant à l'AC. En effet, le club parvient, subtilement, à retrouver une certaine emprise sur l'alpinisme britannique sans pour autant perdre son caractère sélectif. L'*AC,* en la personne de son président, Geoffrey Winthrop Young, fait ainsi des concessions pour mieux

continuer à maintenir son emprise idéologique sur l'alpinisme britannique, arguant de son rôle de gardien de la tradition et de l'esprit de l'alpinisme. C'est par l'invocation de cet « esprit » que l'*AC* parvient à inclure les outsiders dans les rangs des grands alpinistes. Jacques Defrance écrit :

> « L'analyse de l'impact social de l'intégration de nouvelles fractions de pratiquants dans le milieu sportif préexistant est souvent difficile à faire. Comme le montrent Dunning et Sheard [1979], avec l'élargissement de l'éventail du recrutement social d'un sport, les anciens groupes prédominants peuvent voir leur place se réduire, tout en conservant un rôle moral prépondérant ; ces groupes, quantitativement minoritaires, peuvent, sous certaines conditions comme dans le cricket en Angleterre au XIX^e^ siècle, continuer à « donner le ton », définir les critères de la sportivité ou du « bon style », et marquer l'ensemble de la culture d'une activité sportive largement pénétrée par d'autres groupes. (…) L'analyse doit alors se focaliser sur les relations dans le groupe sportif lui-même, et sur le travail symbolique que l'ancienne fraction « excellente » doit accomplir pour conserver son rôle de prescripteur de goût (…). Les études de cas montrent à cet égard une extrême variété de situations qui interdisent de généraliser les conclusions[259]. »

L'alpinisme, en ce sens, est assez semblable au cricket mentionné par Defrance. L'*AC,* bien que minoritaire et de plus en plus contesté parmi les jeunes générations, continue de peser sur les orientations de l'alpinisme et de « donner le ton ». Il continue d'être un club attractif, encore synonyme d'élite, auquel on est « fier d'appartenir », pour reprendre les propos de Longland[260].

Alors qu'il semblait en perte de vitesse, notamment après les quelques décennies de crispation sur des principes datés, il parvient à retrouver son rôle dominant grâce, notamment, à l'action de son président. En 1944, à la fin de son mandat présidentiel, dans son discours d'adieu à l'*AC* (*valedictory address*), Winthrop Young souligne la nécessité d'agir face aux changements qui affectent l'alpinisme britannique depuis une décennie. Parmi eux, le développement des clubs et l'arrivée de populations nouvelles parmi les alpinistes. Winthrop Young, chose peu commune dans l'*AJ* où l'implicite est le plus souvent la règle, n'hésite pas à expliciter clairement la situation du club et de ses membres. Revenant sur ses années de jeunesse, il évoque « le passé glorieux » où les membres de l'*AC* formait un « heureux groupe d'élus, d'hommes à part, royaux dans leur isolement, (…) et gardiens d'une clé dorée qui leur ouvrait un domaine enchanté chaque année réservé à eux seuls[261] ». L'*AC,* alors, ne se préoccupait que de lui-même, ne se mêlant ni des changements affectant les Alpes, ni (et encore moins) de ceux affectant les massifs britanniques. Winthrop Young estime qu'il est temps d'en finir avec cette situation de non responsabilité et de renouer avec l'objet officiel de l'*AC,* tel qu'inscrit dans ses statuts, à savoir « la promotion d'un bon esprit de camaraderie entre alpinistes, de l'alpinisme et de l'exploration des montagnes à travers le monde[262] ». L'élitisme et le dédain de l'*AC* pour les nouveaux alpinistes sont explicitement pointés du doigt par Winthrop Young.

> « Cette suspension insouciante de notre société olympienne en plein ciel – 'tels des dieux ensemble, étendus négligemment'[263] – (…) cela correspondait-il en effet aux intentions de nos fondateurs ? Sont-ils à l'origine de notre tradition qui veut qu'être un homme de l'*Alpine Club* suffise à être une divinité en soi ? (…) Avons-nous, dans notre histoire, continué trop longtemps de nous percevoir – comme nous percevait autrefois un public moqueur – comme une petite élite d'aventuriers profitant, avec une hauteur presque mystique, des trésors et des leçons que nous procuraient nos chers sommets alpins ?»
>
> « Nous avons commodément maintenu, en tant que club, une forme et une politique agréable et so-

[259] Jacques DEFRANCE, *Sociologie du sport*, *op. cit.*
[260] Jack LONGLAND, « Between the wars », *op. cit.*
[261] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Valedictory address », *op. cit.*, p. 224. Nous traduisons.
[262] *Ibid.*, p. 227.
[263] "*like gods together, carelessly reclined*": référence implicite à un vers de Tennyson : "*live and lie reclined on the hills like Gods together, careless of mankind*".

> ciable, conçue pour une période où tous les alpinistes étaient encore alpins et intimes, mais qui n'a pas évolué parallèlement aux développements plus larges de l'alpinisme.[264] »

Ce que prône en fait Young, c'est la reprise en main par l'*AC* des grandes évolutions de l'alpinisme britanniques qui, de plus en plus, ont lieu sans lui. Parmi celles-ci, le développement de l'*outdoor education* – l'éducation physique et morale par les activités de plein air. Invoquant la tradition et « l'esprit » dont le club est, selon lui, le gardien, il prévient ses membres les plus rétifs à l'idée d'une ouverture sociale : l'adaptation à cette situation nouvelle est la condition de survie de l'*AC*.

> « Avec ou sans notre participation, je peux vous assurer que cette utilisation de nos montagnes et de l'alpinisme aura lieu. Je crois comprendre que nous pourrions encore après la guerre, si le Club le préférait, nous retirer au sein de notre 'vocation alpine' et une fois de plus 'nous étendre comme des dieux ensemble' sur notre glorieux passé. Si c'était le cas, je ne peux pas prévoir notre avenir, ni ne pense que nous méritions d'en avoir un. Au contraire, nous pourrions suivre le chemin qui s'ouvre à nous, et nous tenir prêts à promouvoir 'l'esprit de camaraderie entre alpinistes' et les bienfaits de 'l'alpinisme dans le monde'[265]. »

Par ce discours, Winthrop Young achève de convaincre un nombre suffisant de ses contemporains de l'*AC* –certains demeurent réticents à tout changement de cet ordre – de l'importance d'une institution dont il est à l'origine et qui est créée la même année : le *British Mountaineering Council* (BMC). Le *BMC* joue le rôle de représentant institutionnel unique des nombreux clubs d'alpinisme, d'escalade et de marche qui, peu à peu, sont venus s'ajouter à l'*AC*. Son but originel est de défendre les intérêts de leurs membres, en particulier en ce qui concerne l'accès aux falaises, la publication de guides et la construction de refuges. L'*AC* y tient un rôle important : il fait partie des onze clubs[266], sur les 25 que compte initialement le *BMC*, en mesure de peser sur ses décisions en élisant un membre de son comité. En 1946, un premier guide d'escalade est publié par le *BMC*, *Climbing in Britain* (de John Barford). Il se vend à 125 000 exemplaires. En 1960, le *BMC* rassemble déjà plus de cent clubs[267]. L'initiative de Winthrop Young s'est donc avérée judicieuse. Tout en reconnaissant que l'*AC* ne représente plus « toute » l'élite de l'alpinisme, comme c'était le cas auparavant, Young rappelle ce qu'il estime être le rôle primordial du club : le maintien de la « tradition » et de « l'esprit » originel de l'alpinisme britannique. Notons qu'il n'ouvre pas l'*AC,* qui demeure un club socialement sélectif. En effet, il ne s'agit pas d'inclure des outsiders dans l'*AC* mais de reconnaitre leur existence via le *BMC* et, surtout, de garder un œil vigilant sur l'alpinisme britannique. Ainsi, en créant le *BMC*, il parvient à réaffirmer la place centrale de l'*AC* comme « guide vers une relation [entre l'homme et la montagne] en harmonie avec la grande tradition d'alpinisme que [ses membres] ont reçu en héritage[268] ».

Il est révélateur de noter qu'encore au début du XXI[e] siècle, l'*AC* se sent investi de ce rôle et continue d'invoquer « l'esprit de l'alpinisme ». C'est ainsi que l'on peut lire que « l'*AC,* travaillant avec le *BMC*, les clubs et les organisations commerciales importants, se doit d'encourager les bonnes pratiques en montagne ». Une récompense créée en 2007 est attribuée à ceux qui « dans le véritable Esprit de l'Alpinisme (*the true Spirit of Mountaineering*), se sont dévoués de manière altruiste

---

[264] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Valedictory address », *op. cit.*, p. 227 et 231. Nous traduisons.
[265] *Ibid.*, p. 234.
[266] Qui sont : *l'Alpine Club*, *l'Alpine Ski Club*, le *Climbers' Club*, le *Fell and Rock-climbing Club*, le *Ladies Alpine Club*, la *Midland Association of Mountaineers*, le *Pinnacle Club*, le *Rucksack Club*, le *Scottish Mountaineering Club*, le *Wayfarers' Club*, et le *Yorkshire Ramblers' Club*.
[267] Derek WALKER, « Club life », *op. cit.*
[268] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Valedictory address », *op. cit.*, p. 235. Nous traduisons

pour aider un camarade alpiniste dans les montagnes, sacrifiant par-là leurs propres objectifs ou se mettant en danger[269] ».

***

Si nous avons autant insisté sur la manière dont s'était construite cette manière d'envisager l'excellence, cet « esprit », c'est parce qu'il continue de marquer l'alpinisme même que celui-ci se reconfigure socialement, à partir des années 1930 et, surtout, après la Seconde Guerre mondiale. Plus précisément, il demeure la marque distinctive de son élite (c'est-à-dire des « grands alpinistes). Les règles, valeurs, principes qui forment l'excellence en alpinisme, originellement importés dans l'alpinisme (et construits de toute pièce) par un groupe social fermé et homogène, constituent un socle pour les générations ultérieures, quand bien même cette homogénéité (sociale et sexuée) se délite peu à peu. L'ethos des alpinistes victoriens de l'*AC* demeure ainsi dans la manière dont est appréhendée, encore aujourd'hui, l'excellence en alpinisme. Dans la troisième partie de cette thèse, nous montrerons notamment comment « l'éthique », c'est-à-dire l'ensemble des règles implicites qui règlementent l'usage des aides artificielles, devient la marque première de l'excellence et celle, plus spécifiquement, de l'élite de l'alpinisme. Avant cela, les deux derniers chapitres de cette seconde partie de la thèse consisteront à (chapitre 5) envisager l'aspect proprement « distinctif » de l'excellence, à travers la manière dont les alpinistes se pensent comme des individus supérieurs et se distinguent des autres usagers des montagnes et (chapitre 6) à poser la question de savoir si cet « esprit » bien particulier a circulé, au moins en partie, en France.

[269] *The Alpine Club Spirit of Mountaineering initiative*, archives de *l'Alpine Club Library*, 2008. Nous traduisons.

# Chapitre 5 : L'alpiniste et les autres : une distinction aux multiples facettes

L'alpinisme, dès ses débuts, est identifié comme un loisir qui distingue ses pratiquants. Il tire ce caractère distinctif à la fois de son recrutement social parmi les élites victoriennes, et de la manière dont il se définit symboliquement comme une activité supérieure aux autres, en particulier aux autres sports.

Nous avons envisagé jusqu'alors la manière dont se construisait progressivement la distinction entre l'excellence alpinistique et l'excellence sportive, en lien avec les propriétés sociales et les trajectoires scolaires et sportives des alpinistes. Nous allons voir à présent comment ces derniers, en particulier les plus talentueux d'entre eux, se considèrent et se présentent eux-mêmes, notamment par rapport aux autres usagers de la montagne, comme des individus supérieurs, des « élus », des « initiés », des « grands ». En cela, ils mobilisent une rhétorique de la grandeur, de l'élévation, et de l'excellence, qui joue sur différents plans, les mêmes que ceux qui fondaient la distinction entre l'alpiniste et, par exemple, le gymnaste ou le sportif : les plans physique, moral, social, et sexuel. Ces diverses facettes qui sous-tendent le discours de distinction des alpinistes sont inextricablement liées. Voici, à titre d'illustration, le portrait que fait Anthony Trollope du « membre de l'*Alpine Club* » dans ses *Travelling Sketches,* en 1866 :

> « Il ne se tient pas vraiment de la même façon qu'un autre homme, a le nez en l'air même quand il ne grimpe pas. Il essaie de ne pas montrer qu'il méprise l'homme qui apprécie ses montagnes uniquement depuis la vallée ; mais ses efforts sont trop visibles, et il n'est pas vraiment capable de se retenir et de faire comme si lui, en tant que véritable *Alpine Club man*, n'était pas, en quelque sorte, un dieu descendu sur terre (*a god upon the earth*). Avoir posé les pieds là où les nôtres n'ont jamais été et n'iront jamais, avoir inhalé un air plus rare que celui qui emplira jamais nos poumons, faire partie de la classe autorisée à affronter des dangers qui pour nous seraient suicidaires, tout cela lui donne le sentiment de toucher au divin (*a conscious divinity*), sentiment dont dans sa modestie il est incapable de se départir[1]. »

Trollope arrive bien à identifier un « type », reconnaissable, de l'alpiniste anglais, et à en fournir une description éloquente. Dans celle-ci, ce n'est pas l'origine sociale de *l'Alpine Club man* qui lui procure un profit de distinction, mais ses prouesses d'alpiniste. Pourtant, en tant que membre de l'*AC,* ce dernier est également un *gentleman*. En fait, ce qui fonde le sentiment de supériorité de l'alpiniste, en un mot ce qui le distingue, est à la fois relatif à l'alpinisme (c'est-à-dire aux ascensions effectuées) et au statut social (le premier étant indissociablement lié, du moins jusqu'à l'entre-deux-guerres, au second). Le sexe, également, joue beaucoup dans ce sentiment élitaire : il s'agit, en fait, d'un élément à ce point évident aux yeux des alpinistes et des commentateurs qu'il passe presque inaperçu. Se trouvent ainsi entremêlés, au sein de discours à fortes connotations morales, des critères de distinction sportifs – en ce sens qu'ils sont relatifs à une performance physique (réaliser des ascensions difficiles) –, socio-économiques – c'est-à-dire liés à une position dans l'espace social (être un membre de l'élite sociale) –, et sexués (être un homme).

Les exploits en matière d'alpinisme du membre de l'*AC* le différencient des autres bourgeois qu'il côtoie au Royaume-Uni ; son statut de gentleman-alpiniste des autres usagers de la montagne, y compris ceux qui le dominent sur le plan sportif (les guides) ; son sexe des femmes-

[1] Anthony TROLLOPE, *Travelling sketches*, *op. cit.*, p. 93-94. Nous traduisons.

alpinistes qui, en dépit de leur appartenance aux mêmes fractions sociales et, pour les meilleures d'entre elles, en dépit de la réalisation de performances alpinistiques notables, ne seront jamais des égales. Nous verrons dans les pages qui suivent comment se conjuguent ces différentes modalités distinctives.

## 1. "*Un dieu sur terre*". Une vision élective de l'alpinisme

Comment s'exprime, dans les récits et discours des alpinistes, la distinction qui, d'après eux, fonde leur supériorité ? Sur quels schèmes rhétoriques cette distinction s'appuie-t-elle ? Que révèlent-ils de la manière dont les alpinistes se perçoivent et des rapports qu'ils entretiennent avec leurs semblables et les autres ?

### 1.1. Élévation et distinction, sacré et profane

« Au sein d'univers structurés par des rapports dominants/dominés et sacré/profane, on observe des stratégies individuelles ou collectives d'appropriation du sacré et d'élévation[2] ». À l'époque victorienne, le discours de distinction de l'alpiniste revêt tous les traits d'une séparation entre le sacré et le profane, c'est-à-dire entre le « haut » et le « bas », le « supérieur » et « l'inférieur », le « pur » et « l'impur », le « grand » et le « petit »[3], et cela d'autant plus que l'activité elle-même s'y prête particulièrement bien : lorsqu'on escalade une montagne, on s'élève littéralement au-dessus des autres. C'est d'ailleurs pourquoi, bien avant l'alpinisme, le thème de l'ascension existait déjà dans la littérature religieuse (on pense, par exemple, à Moïse sur le mont Sinaï). Lorsque Pétrarque, en 1336, fait le récit de son ascension du mont Ventoux, ce n'est pas la véracité de ses dires qui importe, mais la métaphore de l'ascension comme purification et accès à Dieu[4]. « Le symbole de la montagne sacrée comporte deux éléments récurrents. La montée (ou l'ascension pour l'alpiniste) représente une progression vers les hauteurs de la sphère céleste, mais aussi un indispensable parcours de purification (…). Alors que dans la littérature orientale, la montagne est source de purification et de fertilité, dans la tradition chrétienne, la pureté du sommet s'oppose à la corruption de la plaine[5] ».

On retrouve ces éléments dans le discours des alpinistes victoriens. Ces derniers se décrivent en effet comme supérieurs et incompris de ceux qui n'ont pas, comme eux, foulé les sommets. « Nous nous savons une petite secte, s'en amuse Leslie Stephen, dont on se moque souvent ; nous répondons en partant du principe que nous sommes des gens décents, et que notre activité est la première et la plus noble de toutes[6] ». « Secte[7] », « membres initiés d'une fraternité se-

[2] Bernard LAHIRE, *Ceci n'est pas qu'un tableau*, *op. cit.*, p. 108.

[3] Ces oppositions, Lawrence Levine les retrouve, par exemple, dans le débat sur le sens et la nature de la « culture » qui a lieu à la fin du XIX[e] siècle aux Etat-Unis, un débat, explique-t-il, pétri des conceptions très légitimes de Matthew Arnold, penseur anglais et … membre de l'*AC*. Lawrence LEVINE, *Culture d'en haut, culture d'en bas. L'émergence des hiérarchies culturelles aux Etats-Unis*, Marianne WOOLLVEN et Olivier VANHÉE (trad.), Paris, La Découverte, 2010, p. 232.

[4] Pétrarque écrit par exemple : « Pendant cette descente, chaque fois que je me retournais pour regarder la cime de la montagne, elle me paraissait à peine haute d'une coudée en comparaison de la hauteur de la nature humaine si l'on ne la plongeait pas dans la fange des souillures terrestres. Je me disais aussi à chaque pas : « Si je n'ai pas craint d'endurer tant de sueurs et de fatigues pour que mon corps s'approchât un peu du ciel, quel gibet, quelle prison, quel chevalet devraient effrayer mon âme en marchant vers Dieu et foulant aux pieds la cime de l'orgueil et les destinées humaines ? ». PÉTRARQUE, *L'ascension du mont Ventoux*, Victor DEVELAY (trad.), Paris, Librairie des bibliophiles, 1880, p. 36.

[5] E. CAMANNIP, « La métaphore en son jardin », *op. cit.*

[6] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 309. Nous traduisons.

crête[8] », les alpinistes se considèrent comme des élus qui s'adressent à d'autres élus. Divulguant dans son livre *The playground of Europe* le nom d'un village alpin encore préservé du tourisme, Leslie Stephen précise que les risques d'une « intrusion » des touristes sont faibles car ces derniers ne liront pas son livre. « Tout d'abord, je n'ose espérer que ma voix puisse attirer l'attention d'un grand nombre de personnes ; ensuite, mes lecteurs, bien que peu nombreux, feront bien sûr partie des élus, dont la présence sera une bénédiction pour les habitants de ce lieu[9] ».

Plusieurs barrières séparent le profane du sacré.

La première, primordiale, nous venons de l'évoquer : c'est *l'altitude*. Plus l'alpiniste s'élève, plus il est seul et loin de la multitude, plus il se distingue du commun des mortels. Discours d'élévation et discours de distinction vont toujours de pair. Nous pouvons ici constater le parallèle frappant entre deux extraits, le premier tiré, une nouvelle fois, du *Playground of Europe* (1871) de Leslie Stephen, le second d'un autre grand ouvrage d'alpinisme du XIX[e] siècle, *My climbs in the Alps and Caucasus* (1895) d'A. F. Mummery. Dans ces deux textes, on retrouve la même opposition, dans des termes très similaires, entre les hauteurs, lieux de solitude, de silence, de lumière et de pureté d'une part et, de l'autre, les bas-fonds sales et bruyants où grouille la foule des profanes.

> « Aucun des voyageurs que vous pouvez voir ramper à vos pieds n'a la moindre conception de ce que peuvent signifier les solitudes silencieuses des Hautes Alpes. Pour vous, quand après des heures de marche solitaire vous entendez à nouveau le tintement des cloches des vaches en contrebas, c'est comme un retour au mouvement de la vie active ; pour eux le même son représente l'ultime limite du monde habitable[10] ».

> « [Dans les grandes et silencieuses étendues neigeuses], les troubles et les soucis de la vie (…) sont laissés bien en contrebas – des miasmes infects qui s'accrochent au plus bas de vallées puantes. Au-dessus, dans l'air clair et dans la lumière pénétrante, nous rejoignons les divinités tranquilles (…)[11] ».

« Eux », les non-alpinistes, les profanes, au plus bas de leurs vallées, n'ont pas les moyens de comprendre ce que les alpinistes (« nous ») peuvent ressentir et apercevoir dans ces hauteurs réservées aux dieux – que Leslie Stephen compare à plusieurs reprises aux « Champs Élysées[12] » – et où la vie quotidienne et prosaïque, pour ainsi dire terre-à-terre, est comme suspendue. « Ceux qui sont choisis pour le royaume y entrent par de multiples portes (…). Ils ont vu Dieu », écrit Martin Conway en 1920[13]. « Celui qui n'a pas *vraiment* fait de l'alpinisme et escaladé les Alpes ne sait pas qui et ce qu'est Dieu », peut-on encore lire, sous la plume du Révérend F. T. Wethered, dans l'*AJ* de 1918[14]. La distinction est implicitement une distinction sociale : le *gentleman*-alpiniste surplombe, au propre comme au figuré, la foule qui « rampe » en contrebas. Il est celui qui « peut respirer un air qui n'a pas passé au travers de millions de poumons, et boire une eau sans germes[15] ». Nous analyserons plus précisément les ressorts de cette distinction dans la partie consacrée aux rapports entre alpinistes et touristes.

---

[7] "the fraternity of climbers possess certain distinctive views end qualities which may, I think, fairly be termed sectarian". Hugh E. M. STUTFIELD, « Mountaineering as a religion », *op. cit.*, p. 241.
[8] "initiated members of a secret brotherhood". Martin CONWAY, *Mountain memories*, *op. cit.*, p. 4.
[9] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 197. Nous traduisons.
[10] *Ibid.*, p. 334.
[11] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 332. Nous traduisons.
[12] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 347. Voir aussi *Ibid.,* p. 263. Nous traduisons.
[13] Martin CONWAY, *Mountain memories*, *op. cit.*, p. 4. Nous traduisons.
[14] F. T. WETHERED, « Correspondance », *Alpine Journal*, 1919, vol. 32, p. 403. Nous traduisons. Ceci n'est pas sans rappeler ce qu'écrit Durkheim, à savoir que « la chose sacrée, c'est, par excellence, celle que le profane ne doit pas, ne peut pas impunément toucher. Émile DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse (1912)*, 5[e] éd., Paris, PUF, 1968, p. 45.
[15] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 68. Nous traduisons.

Un article en particulier, de H.E.M. Stutfield, joue sur l'opposition entre le haut, domaine du sacré, et le bas, domaine du profane. En 1914, Mallory comparait l'alpinisme à l'Art (avec une majuscule) dans « *the moutaineer as artist* ». En 1918, Stutfield le compare à une religion dans « *mountaineering as a religion* ». Il s'agissait, pour Mallory, d'expliquer que l'alpinisme était supérieur au sport, comme l'Art est supérieur à l'art, et de distinguer par là l'alpiniste du sportif. Plus encore, l'alpinisme tenait littéralement de l'Art, expliquait-il, parce que le Sublime en « constituait l'essence[16] ». Pour Stutfield, la comparaison entre l'alpinisme et une religion est également une manière de positionner l'alpinisme comme une activité supérieure au sport. « Le véritable alpiniste n'est pas un simple gymnaste, mais un homme qui vénère les montagnes[17] », écrit-il, et d'ajouter plus loin que « dans les tréfonds de l'esprit de chaque alpiniste [y compris les alpinistes gymnastes], il y a quelque chose qui correspond à la vieille idée grecque de καλὸς κἀγαθός – l'harmonie du bon avec le grand et le beau[18] ». À ce titre, nous aurions pu évoquer cet article dans le chapitre précédent, tout comme nous aurions pu évoquer celui de Mallory ici. L'organisation en parties et en chapitres d'un travail de recherche pousse parfois à séparer de manière artificielle des objets relativement semblables. Si nous analysons cet article ici, c'est parce qu'il est en fondé sur l'opposition entre profane et sacré et que son auteur tente de comprendre ce qui « caractérise [les membres de l'*AC*] comme une caste à part des autres hommes ». L'article consiste en une longue métaphore filée de l'alpinisme comme religion, avec ses adeptes, ses rites, ses insignes, et ses objets sacrés.

> « J'ai regardé le mot "secte" dans mon dictionnaire et j'ai vu qu'il signifiait "un corps de personnes unies par les mêmes doctrines, formant un groupe distinct par leurs sentiments, différents de ceux des autres". Il est clair que l'auteur devait avoir en tête l'Alpine Club lorsqu'il a écrit ceci. »

Les alpinistes de cette secte alpine possèdent des qualités spirituelles intérieures qui leur permettent de se reconnaître entre eux. Ainsi, l'alpiniste « aime les lieux élevés de la terre », et c'est le fait de s'y rendre qui le distingue du profane, cet « infortuné qui n'est pas un véritable alpiniste, semblable à une créature qui ne mérite pas de vivre[19] » et qui les contemple d'en bas.

> « Il n'est pas satisfait, comme Ruskin, de vénérer les très nobles montagnes de loin : il réclame un contact proche avec les objets de sa passion. (…). Les dômes blancs massifs et les fines aiguilles rocheuses émergeant dans le bleu empyrée sont nos cathédrales : notre Saint des Saints repose quelque part abrité dans les neiges éternelles. Leur invasion par des individus non orthodoxes, ou de manière non orthodoxe, constitue pour nous une profanation de mystères sanctifiés[20]. »

Irions-nous jusqu'à avancer que la distinction entre haut et bas, en plus d'être une distinction sociale et sportive, est aussi, dans l'alpinisme une distinction genrée ? Françoise Héritier, avec son concept de « valence différentielle des sexes », montre que les catégories cognitives utilisées pour décrire le monde (grand/petit, gauche/droite, haut/bas) sont à la fois hiérarchisées et sexualisées. Les femmes, quelles que soient les sociétés en question et quelles que soit la hiérarchie choisie entre les deux parties de ces couples d'opposés, se voient systématiquement accordées la catégorie possédant la moindre valeur[21]. Il est vrai que les femmes sont souvent – avec les vieillards, les

---

[16] George MALLORY, « The mountaineer as artist », *op. cit.* Nous traduisons.
[17] Hugh E. M. STUTFIELD, « Mountaineering as a religion », *op. cit.*, p. 242. Nous traduisons.
[18] *Ibid.*, p. 246.
[19] *Ibid.*, p. 243. Stutfielf fait ici preuve d'autodérision à l'égard de la « secte » de l'*AC*.
[20] *Ibid.*
[21] Françoise HÉRITIER, *Masculin, Feminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

enfants, et les infirmes, pour reprendre une expression de Stephen[22] – associées aux touristes qui ne s'aventurent pas dans les hauteurs. Portées comme des paquets à dos de mules, refusant d'abîmer leur teint, trouvant prétexte d'une excursion en montagne pour arborer des vêtements à la mode, elles sont souvent ridiculisées, et implicitement associées au « bas » comme peuvent l'être les « non-alpinistes » en général, quel que soit leur sexe. Quant aux femmes alpinistes, elles sont surtout absentes des textes de leurs contemporains masculins, comme nous le verrons ultérieurement.

Une deuxième barrière qui sépare le profane du sacré, ou l'alpiniste du commun, est l'*éloignement*. Comme l'altitude, il s'agit d'un des principaux critères qui permet, pour les Britanniques, de hiérarchiser les types d'alpinisme[23] et, par la même occasion, les ascensionnistes. C'est ainsi que l'alpiniste et explorateur Douglas Freshfield, dans *Round Kangchenjunga*, commence son récit par une longue tirade sur la supériorité des grands massifs éloignés, les Alpes étant à présent envahies par les touristes. Freshfield, qui n'était pas un alpiniste « alpin » de premier plan, retirait sa légitimité du fait qu'il avait exploré des massifs très éloignés des Alpes et ainsi jamais parcourus. Rappelons que l'*inédit* (le fait de réaliser une « première ») constitue un autre critère d'une « grande » ascension[24]. Freshfield entrait donc parfaitement dans le modèle d'excellence valorisé par l'*AC*.

> « Le temple a été abandonné aux bureaux de change. Il peut encore faire un excellent sanatorium ou gymnase, mais pour cela il doit attirer un public différent. Il y aura pourtant, sans aucun doute, toujours des amoureux des montagnes et des alpiniste, jeunes ou vieux, qui sont autre chose que des invalides, des athlètes ou de simples touristes ; qui désirent pendant leurs vacances changer leurs habitudes et leur mode de vie tout autant que le climat qui leur est familier. ( …) Nous, explorateurs asociaux qui fuyons la foule, (…) nous sommes naturellement tentés (…) de nous tourner vers des régions (…) où la recherche du voyage et de l'alpinisme peut être combinée avec les rares plaisirs de la découverte et de la conquête[25]. »

Mais n'est pas explorateur qui veut. Freshfield explique qu'il y a une différence entre « voir l'Himalaya à la manière dont un touriste voit les Alpes » et « monter une expédition d'alpinisme sur les pics et glaciers inexplorés ». Le premier est une « bagatelle » (*a trifle*), le second une « formidable aventure ». La « bagatelle », néanmoins, consiste à partir pendant « six, ou même quatre mois, et d'avoir en sa possession quelques centaines de livres[26] » ce qui, pour le rentier qu'est Freshfield, est chose facile. L'exploration de l'Himalaya, en revanche, nécessite une dépense en temps et en argent encore supérieure. La distinction est, encore une fois, autant sociale (au sens de socio-économique) que sportive. La plupart des alpinistes de l'*AC* sont d'ailleurs, à cette époque, exclus de ce type d'alpinisme, qui demeure réservé à une petite élite de *gentlemen* rentiers.

Si l'altitude, l'éloignement et la nouveauté constituent des barrières entre le grand alpiniste et les autres individus, l'entrée dans un club, dont on ne manque pas d'arborer fièrement les insignes à

---

[22] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871), op. cit.*, p. 317. Nous traduisons

[23] Faisant des ascensions alpines un type d'alpinisme supérieur aux ascensions sur les massifs britanniques, et de l'himalayisme le summum de l'alpinisme. Sur ce point, voir le chapitre 4.

[24] Nous ne détaillerons pas les discours sur les premières ici, car ils sont très semblables à ceux relatifs à la distinction que procure une ascension élevée ou éloignée. Dans les trois cas, il s'agit d'ascensions exceptionnelles.

[25] Douglas FRESHFIELD, *Round Kangchenjunga; a narrative of mountain travel and exploration*, Londres, Edward Arnold, 1903, p. 2. Nous traduisons.

[26] *Ibid.*, p. 3.

son veston, est une élection bien réelle qui vient, en quelque sorte, officialiser l'élection symbolique – par l'élévation au-dessus de ses semblables – que représente l'ascension. Rappelons d'ailleurs que pour entrer à l'*AC,* il fallait totaliser un certain nombre d'ascensions au-dessus de 13 000 pieds. Geoffrey Winthrop Young se remémore son entrée à l'*AC,* « véritable cérémonie en ce temps-là », comme le moment où « il a ressenti pour la première fois le fait d'avoir reçu un grand honneur[27] ». Cette consécration a lieu peu après son ascension du Cervin par l'arête de Zmutt, qu'il décrit comme l'instant où « le gouffre » qui le séparait du bataillon des « rois de la montagne » fut franchi[28]. D'une génération ultérieure et n'appartenant pas à l'*AC* du fait de son sexe[29], Dorothy Pilley (1893-1986) se représente elle aussi les alpinistes (dont elle fait partie) comme des individus supérieurs. Pour elle, l'utilisation du vocabulaire spécialisé des alpinistes, à l'instar de l'entrée dans un club, est un signe de l'intronisation dans une élite partageant les mêmes codes. « Le jargon de l'alpiniste est vraiment une chose terrifiante, des mots magiques synonymes d'extase pour les élus (*the chosen*)[30] ». Pilley compare en outre son passage du statut de randonneuse à celui de « véritable » alpiniste à la transformation d'une larve en papillon c'est-à-dire, finalement, à ce qui ressemble à un passage du profane au sacré. La métaphore de l'insecte (bas et rampant) pour désigner le profane, même amateur de montagne, semble donc avoir perduré pendant longtemps.

> « La transition opérée fut presque aussi palpable et décisive que le changement de la larve en papillon. Avant, j'avais été une touriste et une marcheuse ; après, je me suis enfin sentie alpiniste. (…) Avec ce changement vînt une intolérance juvénile des groupes qui s'en allaient pique-niquer avec paniers, assiettes, couteaux et fourchettes, grosses bouteilles de *ginger-beer*, bouilloires pour le thé, tricots et magazines – toutes ces choses qui nous enracinaient quelque part. Ils semblaient apporter avec eux toute la banalité de la vie quotidienne et répandre une maladie sacrilège en ces lieux[31] ».

Cette transition est semblable à ce que dit, par exemple, Durkheim des cérémonies d'initiation ayant pour but d'introduire les jeunes hommes à la vie religieuse.

> [Le passage du profane au sacré] est conçu, non comme le simple et régulier développement de germes préexistants, mais comme une transformation *totius substantiae*. On dit qu'à ce moment le jeune homme meurt, que la personne déterminée qu'il était cesse d'exister et qu'une autre, instantanément, se substitue à la précédente. Il renaît sous une forme nouvelle[32]. »

Dans le dernier chapitre de cette thèse (chapitre 11), nous reviendrons plus longuement sur le processus de conversion des alpinistes, notamment ceux des générations les plus récentes, pour qui l'alpinisme prend les traits d'une véritable « vocation ». Mais bien avant cela, en entrant dans un groupe sélectif (par exemple l'*AC*), l'alpiniste subit déjà une forme de conversion qui s'apparente à la conversion religieuse et qui lui procure un statut supérieur. Le vocabulaire utilisé pour décrire ce passage – secte, élus, etc. – en témoigne. Max Weber, à propos des sectes protestantes et, plus tard, des clubs de *gentlemen* (Weber évoque les Etats-Unis, mais il s'agit du même type de club), écrit que l'entrée dans de tels groupes « permettait surtout aux individus de *s'affirmer à leurs propres yeux* : c'était un moyen de se "confirmer"[33] », c'est-à-dire de confirmer la possession

---

[27] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « The mountain prophets », *op. cit.*, p. 101. Nous traduisons.
[28] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills, Memories of the Alps (1927)*, Londres, Mehtuen and Co, 1947, p. 54. Nous traduisons.
[29] Elle était membre du *Ladies' Alpine Club* et du prestigieux Groupe de Haute Montagne français.
[30] Dorothy PILLEY, *Climbing days*, Londres, Hogarth Press, 1989, p. 11. Nous traduisons.
[31] *Ibid.*, p. 10.
[32] Émile DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse (1912)*, *op. cit.*, p. 44.
[33] Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Champs Flammarion, 2000, p. 315.

de qualités sociales et morales supérieures. Il en va de même, chez les alpinistes, pour l'entrée dans un club comme l'*AC*.

### 1.2. L'alpinisme comme échappatoire

> « Eh bien, *gentlemen*, certains d'entre nous savent à quel point le travail occupe une place importante dans nos vies. Nous avons besoin de changement, et nous sommes tous d'accord pour dire qu'il n'y pas de changement comparable à l'alpinisme[34]. »

En témoignent les différents extraits cités, l'alpinisme est vécu, depuis ses débuts, comme une manière d'échapper à la vie ordinaire. Cette fonction d'échappatoire est très fréquemment mise en avant dans les récits d'alpinisme. Il s'agit d'abord, pour les urbains que sont les premiers alpinistes, de quitter l'air pollué des grandes cités britanniques fortement industrialisées. Il s'agit ensuite, par la pratique d'une activité « hors du commun », d'échapper à la fois au quotidien et au « commun » que l'on côtoie dans les grandes villes.

L'Angleterre est le premier pays touché par la Révolution Industrielle. Entre les années 1760 et 1840, la population d'Angleterre et d'Irlande passe de 6 à 41 millions d'individus, entrainant une hausse dramatique du nombre de terres mises en culture, la fin du système des enclosures et une transformation radicale des paysages. Les villes s'industrialisent et grandissent, deviennent surpeuplées et polluées. À Londres, les conditions de vie et d'hygiène sont si mauvaises que le taux de mortalité dépasse celui de natalité. Au début du XVIII$^{ème}$ siècle, seule 13% de la population du pays vit dans une ville de plus de 5000 habitants. Dans les années 1850, plus de la moitié de la population est urbaine (un point atteint par la France près d'un siècle plus tard). L'impact sur le paysage est tel que le philosophe et économiste John Stuart Mill, qui militait également pour la préservation des espaces naturels, exprime sa crainte que l'Angleterre ne devienne un lieu « où il ne reste rien de l'activité spontanée de la nature ; où chaque pied de terre où l'on peut faire pousser de la nourriture pour les êtres humains est mis en culture ; chaque étendue fleurie, sauvage ou cultivée, exterminée pour y faire pousser de la nourriture, chaque haie ou arbre superflu déraciné, et à peine un endroit où un arbuste ou une fleur pourrait pousser est laissé sans être éradiqué comme mauvaise herbe au nom des progrès de l'agriculture[35] ». Malgré les menaces que constituent la mise en culture des terres et l'industrialisation du pays, ces évolutions donnent aussi lieu à une augmentation de la richesse nationale et la création d'un nouveau groupe social issu du commerce et de l'industrie, la classe moyenne professionnelle et urbaine qui constituera le terreau de l'alpinisme. Les alpinistes n'en sont pas pour autant amoureux des grandes villes. John Tyndall, un des pionniers de l'alpinisme, répète à longueur de pages son dégoût pour le Londres pollué de son époque. « Enfin, mon ami, me voilà bien loin de la fumée et du grondement de Londres[36] », écrit-il en ouverture de *Mountaineering in 1861*. Dans *Hours of exercise in the Alps*, il précise que « trois jours d'activité ne suffisent pas à déloger Londres de ses poumons[37] ». À la même époque, Leslie Stephen décrit lui aussi les désagréments de l'industrialisation et de l'urbanisation, et prône l'effet salutaire des Alpes sur des poumons contaminés par le brouillard londonien. « Respirer l'air

---

[34] Charles E. Mathews, Discours inaugural du *Climbers' Club*, 1898. Cité par George BRYANT, « The formation of the climbers' club », *op. cit.*, p. 8. Nous traduisons.
[35] John Stuart MILL, *Principles of Political Economy (1848)*, Oxford, Oxford University Press, 2008, p. 129. Nous traduisons.
[36] John TYNDALL, *Mountaineering in 1861*, Londres, Longmans, Green and Co, 1862, p. 1. Nous traduisons.
[37] John TYNDALL, *Hours of exercise in the Alps*, *op. cit.*, p. 10. Nous traduisons.

pur des Alpes après onze mois dans les rues de Londres est comme s'échapper d'une prison fermée[38] », écrit-il en 1868. S'éloigner de Londres est vécu par Stephen comme une « nécessité » : « Pour moi, pendant des années, il s'agissait d'une nécessité vitale d'intercaler des bouffées d'air frais entre des périodes où j'inhalais le brouillard londonien[39] », raconte-t-il en 1902 dans des mémoires. Si les victoriens sont à ce point sensibles à l'atmosphère pure des montagnes, c'est parce que les désagréments liés à la pollution sont particulièrement forts dans les années 1830 à 1870, époque où un système de drainage et d'écoulement des eaux est en cours de construction à Londres. L'année 1858, par exemple, marque fortement les esprits comme l'année du « *great stink* » (la grande puanteur), causée par les eaux de la Tamise. L'absence de système de drainage des eaux conduit également à plusieurs épidémies de choléra en 1832, 1848, 1853 et 1866[40].

Si l'Angleterre est un lieu dont on cherche à s'échapper pour des raisons hygiéniques, il s'agit surtout, le plus souvent, d'échapper au quotidien. Tyndall sentait encore, une fois dans les Alpes, ses poumons saturés des fumées londoniennes, mais il écrivait également que Londres était « encore dans son cerveau[41] ». En tant que *professionnals*, hommes d'affaires, industriels, professeurs d'écoles et d'universités, les alpinistes anglais avaient une vie professionnelle chargée, qui leur laissait peu de temps pour s'adonner à des loisirs. Les contraintes de la vie familiale étaient également pesantes pour ces hommes. Dans son essai sur la redéfinition de la masculinité au XIX^e^ siècle, John Tosh évoque, à partir des années 1880, « des preuves de plus en plus fortes de la frustration et de l'ennui » ressentis par les chefs de famille[42]. Alors que le début du XIX^e^ siècle correspond à une période de fort investissement masculin dans la vie familiale, la domesticité, dans les classes supérieures, cesse pour les hommes de jouer un rôle important pendant l'ère victorienne. Dans le cadre d'une représentation des sexes comme des « sphères séparées », chacune avec ses propres prérogatives, ses propres lieux et ses propres qualités, le foyer en vient en effet à être associé à la féminité. Dans le même temps, les lieux de sociabilité masculins extérieurs au foyer, comme les clubs, s'affirment comme des refuges pour les hommes. L'Empire devient aussi un possible refuge. « La réticence à se marier est un fait démographique. (…) Des milliers de jeunes hommes évitent leur destin marital en s'embarquant dans une carrière coloniale[43] ». Dans ce cadre, l'alpinisme représente une manière, moins radicale et plus ponctuelle, d'échapper aux contraintes de la vie sociale de la bourgeoisie victorienne, de vivre, comme l'écrivait alors Martin Conway (1856-1937), la « vraie vie ».

> « [Les alpinistes] vivent peut-être en apparence les vies les plus banales, prenant le train monotone pour aller au bureau le matin et remplissant les devoirs ordinaires de ceux qui gagnent leur pain quotidien ou élèvent leurs familles, mais ceci n'est pas leur vraie vie. Derrière le voile matériel, ils sont des Pèlerin du Romantisme[44] ».

Chez Conway, qui mentionne à plusieurs reprises dans ses textes le rôle libérateur de l'alpinisme, la pratique de l'alpinisme prend un tour cathartique qui se confond avec sa fonction distinctive et élective. L'homme ordinaire qui réalise une ascension difficile en sort grandi et même « purifié, au

---

[38] Leslie STEPHEN, « On alpine climbing », *op. cit.*, p. 11. Nous traduisons.
[39] Leslie STEPHEN, *Studies of a biographer, volume 3*, *op. cit.*, p. 276. Nous traduisons.
[40] The Victorian Web, « The victorian environment ». Voir aussi, sur ce point Dale H. PORTER, *The Thames Embankment: Environment, Technology, and Society in Victorian London*, Akron, University of Akron Press, 1998.
[41] John TYNDALL, *Hours of exercise in the Alps*, *op. cit.*, p. 4. Nous traduisons.
[42] John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 103-125.
[43] *Ibid.*, p. 107.
[44] Martin CONWAY, *Mountain memories*, *op. cit.*, p. 4.

moins pour un temps, des bassesses et des chicaneries de la vie ordinaire des villes et de la civilisation moderne[45] ». Dans la même veine, pour sa contemporaine Elizabeth Aubrey Le Blond (1861-1934), l'alpinisme « élève [l'homme] au-dessus des frictions mesquines de la vie ordinaire, et l'emmène là où l'atmosphère est toujours pure, et la vue vaste et calme[46] ». Cette vision des choses perdure. Nea Morin (1905-1986), alpiniste de l'entre-deux-guerres, décrit le retour à la vie ordinaire après une ascension difficile et dangereuse en ces termes :

> « De retour [d'une ascension qui a été un test par rapport à vos capacités], la vie de tous les jours apparaît soudain claire et nette. (…) Il y a un sentiment d'exaltation et de bien-être et, pour un temps, vous semblez vivre dans un monde différent[47] »

Si l'alpinisme « élève » au-dessus de la routine, les voyages dans les Alpes sont aussi l'occasion, plus concrètement, de laisser au pays la dignité et les manières qu'il convenait alors d'observer chez les notables. Edward Whymper, dans *Scrambles amongst the Alps*, produit un tableau singulier (et drôle) du groupe des alpinistes une fois dans les Alpes, un groupe « dont la liberté des mœurs (…) ne rappelle en rien celle du salon, ou de la vie citadine ». Whymper, dans cette description, se met à la place de l'alpiniste nouvellement arrivé au bureau des guides et qui observe à quoi ressemblent ses semblables – « Les Messieurs », comme les appelle Whymper pour les distinguer des guides – une fois redescendus des hauteurs.

> « Leurs visages pelés, gonflés, remplis d'ampoules, valent la peine d'être regardés de plus près. (…). De leurs joues – d'abord bouffies, puis craquelées – a suinté une sorte de térébenthine, qui a coulé le long de leurs visages et a séché par endroit comme la résine sur les troncs des pins. Ils l'ont ôté, arrachant en même temps de grands lambeaux de peau. Leurs lèvres sont gercées ; leurs joues sont gonflées, leurs yeux sont injectés de sang ; leur nez gercé est dans un état indescriptible. »

Mais, conclut Whymper, « tels sont les plaisirs de l'alpinisme[48] » ! Dans la même veine, voici le portrait d'Alfred Hopkinson (1851-1939) par sa nièce:

> « Sac au dos, il disparaissait pendant des jours dans les montagnes de Grèce, dans la forêt Noire, au cœur du Tyrol qu'il adorait, pour émerger avec le visage brûlé décoré par des bandes de peau pelée, ce qui était d'autant plus incongru qu'un jour ou deux plus tard il arborait ce même visage sur son habit de soirée ou sa toge de Vice-Président de l'université[49]. »

Hopkinson, alors Vice-Président de l'université de Manchester, « sort » littéralement de son quotidien, avant d'y retourner et d'endosser à nouveau son rôle public. Si, en tant qu'homme, ce dernier peut se permettre d'arborer un visage brûlé par le soleil sur une tenue respectable, la chose semble moins évidente pour une femme. E. Aubrey Le Blond raconte ainsi comment, aux dires de sa grand-tante, Lady Bentinck, elle scandalisait la bonne société londonienne en arborant un teint de « peau-rouge » après une saison d'alpinisme[50].

Le changement de tenue qui préside au départ ou au retour des montagnes est un thème récurrent des récits et mémoires d'alpinisme. En se changeant, l'individu change de rôle et même de personnalité, à l'instar de Winthrop Young qui attend d'être dans le train pour endosser ses habits d'alpiniste, « de telle façon que le moi (*self*) plus plaisant qui m'attendait quelque part à 1000 pieds d'altitude n'ait pas à revenir à la vie avec un pantalon inapproprié, ni ne se retrouve à porter une

---

[45] Martin CONWAY, *Episods in a varied life*, *op. cit.*, p. 202. Nous traduisons.
[46] Elizabeth AUBREY LE BLOND, *True tales of mountain adventure*, *op. cit.*, préface. Nous traduisons.
[47] Nea MORIN, *A woman's reach: mountaineering memoirs*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1968, p. 212. Nous traduisons.
[48] Edward WHYMPER, *Scrambles*, *op. cit.*, p. 261-262. Nous traduisons.
[49] Katharine Campbell CHORLEY, *Manchester made them*, *op. cit.*, p. 219. Nous traduisons.
[50] Elizabeth AUBREY LE BLOND, *Day in, Day out*, Londres, John Lane, 1928, p. 90. Nous traduisons.

tenue d'alpiniste déjà souillée par la fumée de la ville et par le contact avec les jambes de son moins digne jumeau[51] ». Comme Winthrop Young, certains alpinistes font ainsi état d'une forme de « personnalité duale[52] » en insistant sur la coexistence en eux de deux hommes : l'urbain respectable et l'alpiniste passionné. C'est le cas de Leslie Stephen chez qui nous allons, une fois de plus, puiser un exemple éloquent. Dans le récit de ses aventures alpines de l'été 1862, Stephen raconte des moments d'effervescence juvénile où son comportement était alors bien éloigné des convenances propres à la bonne société victorienne. À cette époque, Stephen est âgé de 30 ans et occupe un poste de professeur et de tuteur à Cambridge, une position respectable. Il est également membre du clergé Anglican. Le voici dans les Alpes, avec ses collèges universitaires devenus compagnons de cordée :

> « Pour dire la vérité, notre cordée de cet été n'était que trop apte à éclater en de choquantes explosions d'esprits animaux, à la limite du chahut. Je peux imaginer qu'un adorateur sentimental des beautés de la nature eût pu être choqué devant les plaisanteries exécrables qui nous faisaient rire dans les décors les plus grandioses, et que nous avions plus l'air d'écoliers que d'universitaires respectables[53]. »

Dans un autre chapitre du livre, Stephen dépeint une partie de cricket dans un village, « avec un rail comme batte et un bloc de granite comme balle », qui se clôt par le bris d'une vitre de la chapelle locale[54]. C'est le même Stephen qui, toujours dans son *Playground of Europe*, déplore son assujettissement et celui de ses contemporains à des normes de respectabilité aussi contraignantes qu'arbitraires. « Nous lisons les mêmes journaux, écrit-il, nous proférons les mêmes bêtises, nous sommes liés par les mêmes lois de la bienséance, et nous sommes soumis à une terne respectabilité que l'on nous impose uniformément ». La montagne apparaît alors comme une voie de salut qui est « l'antithèse, non pas tant de la plaine que de la banalité[55] ».

Dans les propos d'Arnold Lunn (1888-1974), la dualité du caractère et de la personnalité est explicitement affirmée. Reprenant l'opposition habituelle entre la « vie quotidienne » et la « vraie vie », entre, pour reprendre ses termes exacts, « un monde de futilité et un monde de réalité », Lunn revient sur deux facettes opposées de sa personnalité et évoque « le contraste entre [son] tempérament timide et timoré dans les plaines, et [sa] promptitude à endurer l'inconfort en altitude[56] ». La dualité de la personnalité, parmi les alpinistes dont nous avons étudié les mémoires, est ressentie sans doute avec le plus d'acuité par Dorothy Pilley qui, peut-être parce qu'elle est une femme, subit plus que ses contemporains masculins le poids des convenances et des normes de respectabilité. « Des amis attentionnés et fermes me disaient que "toutes les bonnes choses ont une fin" et que je ne pouvais pas "être en vacances toute ma vie", mais pour moi, comme pour tous les grimpeurs avant moi, il n'était pas question de vacances. Il s'agissait du plus profond de la trame de mon être[57] ». Pour elle, le contraste est subi avec violence et les deux facettes de son existence s'avèrent difficiles à concilier. Là encore, le changement de vêtements (encore plus radical pour Pilley qui s'accoutre à nouveau en citadine, costume bien éloigné du costume d'alpiniste), est ce qui symbolise le retour difficile à la vie ordinaire.

---

[51] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 24. Nous traduisons.
[52] Il s'agit d'une expression dont la seule fonction est d'être éclairante pour l'analyse, sans lien avec la psychologie.
[53] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 149. Nous traduisons.
[54] *Ibid.*, p. 94.
[55] *Ibid.*, p. 66-67.
[56] Arnold LUNN, *Memory to memory*, *op. cit.*, p. 41. Nous traduisons.
[57] Dorothy PILLEY, *climbing days*, *op. cit.*, p. 36. Nous traduisons.

> « À quel point j'étais ébranlée par ce contraste! Revenir aux gants et aux talons hauts, aux pavés et aux taxis. En marchant avec un parapluie dans Piccadilly, je sentais qu'avec un petit effort supplémentaire je pouvais devenir un cas de personnalité divisée. (…) L'étrangeté de cette existence duale, à cette époque, avait créé une fissure, une division dans mon esprit, que j'essayais en vain de combler[58]. »

Lunn, comme Pilley, n'appartiennent pas aux mêmes générations que Stephen, Whymper et Hopkinson. Pour ces pratiquants des années 1900-1920, l'alpinisme est devenue une pratique plus développée et sans doute socialement plus légitime qu'à l'époque des précurseurs. Il est, pour ces générations nouvelles, plus susceptible d'être vécu comme une passion (mais pas encore, nous le verrons dans le chapitre 9, comme une véritable « vocation ») à laquelle on s'adonne (presque) sans frein. D'où, peut-être, leur plus grande frustration à revenir à la vie « normale ».

Chez Pilley, comme chez Stephen, Conway, Winthrop Young, Morin et les autres, le retour à la vie quotidienne est à la fois décrit comme une dégradation et comme le recommencement d'une mascarade. Le jeu de la société reprend, et avec lui les ennuyeuses habitudes, les attendus pénibles et les comportements prévisibles. Ceci ne signifie pas que les alpinistes, du moins à l'époque qui nous intéresse ici, auraient pu envisager de consacrer leur existence toute entière à l'alpinisme, comme cela sera le cas de certains de leurs successeurs des générations d'après-guerre. Il n'en reste pas moins que ces derniers se pensent – et se décrivent – comme des individus atypiques par rapport à leurs contemporains.

### 1.3. Atypicité et différence, au cœur de la définition de soi des alpinistes

L'alpinisme, on l'a vu, est décrit par ses plus illustres pratiquants comme une activité qui distingue, élève, singularise, permet de sortir de la routine, de se libérer des contraintes et de faire fi des conventions. S'il s'agit là de déclarations « de principes », relativement abstraites, il ressort également, à la lecture des récits et des mémoires des premières générations d'alpinistes anglais, que ces derniers étaient, à des degrés différents, des personnalités atypiques et peu, voire anti, conventionnelles. C'est, du moins, la manière dont ils se présentaient eux-mêmes[59].

À ses débuts, l'*AC* fait l'objet de diverses critiques, portant notamment sur l'irrationalité d'un passe-temps aussi incongru qu'escalader des montagnes. En réaction au succès des différents volumes de *Peaks, Passes and Glaciers* (dès 1859), le *Times* publie un article incendiaire où sont critiquées les ambitions de « cette étrange secte dévolue à l'ascension de montagnes[60] ». Leslie Stephen, quelques années plus tard, se souvient de cet article qui « ridiculisait [l'*AC*] sans méchanceté » et qui « conduisit rapidement l'*AC* à devenir le synonyme d'un groupe de fous inoffensifs[61] ». D'après nous, ces critiques initiales envers l'alpinisme, plutôt bienveillantes, ont contribué (en partie) à façonner la manière dont les alpinistes se percevaient eux-mêmes. Non sans fierté, comme on a pu le voir chez Leslie Stephen (qui parle lui aussi de « secte »), ces derniers reprennent rapidement le vocable de la critique pour se désigner les uns les autres et, de manière plus

---

[58] *Ibid.*

[59] Nous ne reviendrons pas ici sur la question déjà évoquée de l'illusion biographique et de ce que peut « dire » une autobiographie.

[60] « Alpine travelling », *The Times*, 1862.

[61] "it was treated with good-humoured ridicule in the Times ; and the Alpine Club speedily became a byword for a set of harmless lunatics" Leslie STEPHEN, « On alpine climbing », *op. cit.*, p. 267. Stephen écrit également dans la préface de la première édition de Playground qu'il dédie le livre « aux autres fous comme lui » (those fellow lunatics) qui « aiment trop les Alpes pour ne pas pardonner ses propos au monomaniaque inoffensif qu'il est » (who love the Alps too well not to pardon something to the harmless monomaniac who shares their passion).

générale, se mettre en scène comme des individus différents, atypiques, et incompris[62]. Cette atypicité ne va pas jusqu'à les conduire à une rupture totale avec les normes sociales en vigueur. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les alpinistes, même les plus grands, continuent de cumuler occupation professionnelle et pratique de l'alpinisme. En revanche, dans leurs discours, la profession, aussi prestigieuse soit-elle, est parfois reléguée au second plan et l'alpinisme mis au rang des occupations importantes et sérieuses. Ce même schème discursif est présent, de manière fort similaire, chez Leslie Stephen et Arnold Lunn, dont nous mettons ici en parallèle deux extraits. Dans le premier, Stephen raconte avoir renoncé sans regrets à une carrière de critique d'art pour mieux pratiquer l'alpinisme. Dans le second, c'est à une carrière de critique littéraire (on lui avait proposé d'écrire un livre qui lui aurait demandé des années de recherche) qu'il Lunn renonce, sans éprouver, écrit-il, le moindre regret. Les deux hommes, qui écrivent à quarante ans d'intervalle, estiment tous deux que les connaissances acquises par l'alpinisme ont plus de valeur que les fruits du travail intellectuel.

> « J'aurais pu (…) consacrer aux joyaux de Venise le temps que j'ai passé à attaquer des pics jamais escaladés et, ainsi, ne pas perdre mes dernières chances de devenir un critique d'art. Je devins bon juge d'un guide alpin, mais je ne sais même pas comment faire une allusion judicieuse à Botticelli ou Tintoretto. Je n'ai pas le moindre remord. J'ai passé de bons moments et au moins j'ai échappé à la tentation de raconter des bêtises[63]. »

> « Des livres lus il y a des années, je me souviens seulement de passages occasionnels (…), mais je pourrais passer des années dans les plaines sans que ne s'érode ma capacité à juger de la propension avalancheuse d'une pente. Quelques années après la fin de mes études, j'étais devenu incapable de traduire du Latin à vue (…) mais le langage de la neige, une fois appris, n'est jamais oublié. (…) Je n'échangerais certainement pas le savoir que j'ai acquis dans les montagnes pour la sagesse que j'aurais pu accumuler si j'avais consacré les mêmes années de ma vie à des recherches au *British Museum*[64]. »

Que ces affirmations aient été vraies au moment où Stephen et Lunn renonçaient à leurs carrières de critiques, ou qu'il s'agisse de reconstructions rétrospectives après de brillantes carrières d'alpinistes, il n'en reste pas moins que les deux hommes se mettent en scène comme des atypiques ayant préféré renoncer à des carrières professionnelles valorisantes pour mieux se consacrer à l'alpinisme. Cette mise en scène de l'atypicité et du refus des conventions sociales va devenir de plus en plus courante et affirmée dans les mémoires et autobiographies d'alpinistes. Nous montrerons, dans le chapitre 9, qu'elle prendra sens dans le cadre d'une vision vocationnelle de la carrière d'alpiniste. Mais, pour le moment, au XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, le rejet d'une vie ordinaire n'est pas encore considéré comme une réelle possibilité. Stephen et Lunn ont ainsi, malgré leurs affirmations et malgré le fait que leur fortune personnelle leur aurait peut-être permis de consacrer leur vie à l'alpinisme, eu des carrières professionnelles remarquables, le premier comme professeur, journaliste, et éditeur du prestigieux *Dictionary of National Biography*, le second comme écrivain à succès. À cette époque, une certaine culpabilité envers des choix de vie trop radicaux se fait encore sentir. George Winthrop Young, qui démissionne de son emploi d'inspecteur de sa Majesté en 1914, ne s'en vante pas dans ses mémoires, mais évoque dans son journal intime la fatigue d'un métier répétitif et éloigné de la « vraie vie ». « J'étais fatigué de la vie,

---

[62] On observe le même phénomène, à l'intérieur de la communauté des alpinistes, chez les premiers grimpeurs de rochers qui, au Royaume-Uni, reprennent à leur compte l'appellation à l'origine péjorative de « gymnastes » pour en faire un qualificatif mélioratif et un signe de ralliement. À propos de *Gable Needle*, O.G. Jones écrit qu'il s'agissait d'un « vrai gymnase », avec de « nombreux admirateurs ». Owen Glynne JONES, *Rock Climbing in the English Lake District*, Keswick, Editeur inconnu, 1900, p. 168.

[63] Leslie STEPHEN, *Studies of a biographer, volume 3*, *op. cit.*, p. 269. Nous traduisons.

[64] Arnold LUNN, *Mountain Jubilee*, *op. cit.*, p. 53-54. Nous traduisons.

et le travail, une fois organisé et entrepris, était devenu bien plus monotone et indigne d'une vie d'homme », écrit-il. « Ce n'était pas la vraie vie (…) donc je suis parti. (…) J'ai écrit et fait mes adieux, et je me suis senti libre [65] » ! À quarante ans, Winthrop Young n'a pas d'occupation fixe. Il était en cela, pour un homme de son milieu et de son époque, relativement atypique.

La culpabilité que pouvait ressentir l'alpiniste « trop » atypique et « trop » radical dans ses choix de vie est particulièrement bien décrite par Eric Shipton (1907-1977). Encore dans l'entre-deux-guerres, il n'était pas acceptable, même pour les meilleurs alpinistes, de renoncer à la carrière professionnelle stable qui convenait aux hommes d'un certain milieu. En 1933, Shipton est planteur au Kenya, un métier choisi par défaut, suite à des échecs scolaires répétés. Ses succès en alpinisme n'arrivent d'ailleurs pas à compenser, à ses yeux, de trop lourdes déconvenues scolaires. « Mes échecs scolaires m'avaient laissé avec un sentiment profond d'inadéquation qui perdurait malgré mes succès en alpinisme. C'est parce que je concevais encore ma passion pour les montagnes comme très excentrique, sans incidence sur ma vie[66] », écrit-il. C'est son ascension du Kamet (7 756 m) en 1931, le plus haut sommet jamais atteint, qui le décide à quitter son métier pour se consacrer à l'exploration de l'Himalaya. Cette décision le conduit à la désagréable impression de « s'être embarqué dans une vie de licence débridée ». « Pendant plusieurs années, avoue-t-il, j'eus périodiquement des spasmes de culpabilité qui me conduisaient à envier mes amis et leur quête normale d'une confortable sécurité[67] ». Il faut dire que Shipton était, parmi les alpinistes de son époque, l'un de ceux qui s'était le plus éloigné d'une trajectoire conventionnelle. Le fait de partir dans les colonies en était déjà un signe fort, en lien avec ce qu'écrit John Tosh à propos de ce type de carrières : « dans l'imaginaire populaire, l'Empire était synonyme d'aventure. Le monde colonial symbolisait la liberté, en théorie accessible aux hommes (et non aux femmes), de tracer son propre chemin, de dévier de la norme, de forger son propre destin[68] ».

Les alpinistes se présentent ainsi comme des atypiques, mais le sont-ils réellement ? À regarder les carrières professionnelles qui sont les leurs et la culpabilité ressentie par ceux qui s'éloignent trop des sentiers battus, nous nous contenterons de dire qu'à défaut d'être de véritables marginaux, le sentiment d'être différents de leurs contemporains issus des mêmes fractions sociales participe de la manière dont ils se mettent en scène comme alpinistes et les conforte dans leur sentiment d'appartenir à un groupe à part. Une autre manière d'affirmer son appartenance au groupe est de se distinguer des autres groupes. C'est ce que nous allons voir à présent à travers la manière dont les alpinistes se différencient des autres usagers de la montagne.

## 2. L'alpiniste et les autres usagers des montagnes

« Le sport est devenu à la mode – un symptôme dangereux aux yeux de ses amoureux véritables[69]. »

En escaladant des montagnes, en se tenant plus haut que les autres hommes, en bravant des dangers qui leur sont inconnus, l'alpiniste se distingue en premier lieu de ceux qui ne s'aventurent pas dans les hauteurs et à qui le « Royaume des Cieux », pour reprendre une expression assez cou-

[65] Alan HANKINSON, *Geoffrey Winthrop Young*, Londres, Hodder and Stoughton, 1995, p. 134.
[66] Eric SHIPTON, *Upon that mountain*, *op. cit.*, p. 75. Nous traduisons.
[67] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 81. Nous traduisons.
[68] John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 199. Nous traduisons.
[69] Clinton DENT, « Mountaineering in the old style », *op. cit.*, p. 383. Nous traduisons.

rante dans les pages des récits d'alpinisme[70], n'est pas accessible. Pourtant, au fur et à mesure que le tourisme alpin se développe, l'alpiniste voit arriver des « instrus » sur son terrain de jeu alpin, et même d'autres alpinistes aux méthodes et principes différents. Les alpinistes anglais vont, dans leurs discours, se différencier de ces autres usagers en créant une hiérarchie des montagnards dont ils occupent le sommet. La manière dont ils opèrent cette différenciation permet de voir que ce qui sous-tend cette prétendue supériorité est, encore une fois, une approche de la montagne attachée à des valeurs et des principes bien spécifiques, ceux des hommes des classes supérieures britanniques. En analysant les rapports et des alpinistes à trois types d'usagers de la montagne, les touristes, les guides et les femmes alpinistes, nous montrerons que le discours de distinction des alpinistes envers les deux premiers groupes est un discours de classe allant jusqu'au mépris social et qu'il revêt, envers le troisième groupe, les traits d'une hégémonie masculine.

Nous n'avons pas prétention ici à dresser un tableau exhaustif des rapports entre alpinistes et touristes, entre alpinistes et guides, ou entre hommes et femmes alpinistes. Des travaux historiques l'ont fait de manière plus précise[71]. Ce qui importe à nos yeux, c'est de mettre au jour les conceptions de l'excellence sous-jacentes au discours de distinction que tiennent les membres de l'élite de l'alpinisme britannique.

## 2.1. Alpinistes et touristes

Le développement des moyens de transport, en particulier ferroviaires, conduit à un afflux croissant de touristes dans les Alpes à partir des années 1850. « Le chemin de fer a déversé une horde d'envahisseurs pacifiques sur l'Europe », écrit A. Mumm en 1921 dans un article consacré à l'histoire de l'*AC,* « des envahisseurs issus de classes pour qui les voyages sur le continent avaient jusqu'alors été impossibles[72] ». Alors qu'il fallait une vingtaine de jours pour rejoindre les Alpes depuis Londres au début du XIX$^{e}$ siècle[73], F. Mummery raconte avoir effectué, en 1893, le trajet entre Londres et Chamonix en trente-trois heures grâce au chemin de fer[74]. Dans les centres touristiques des Alpes, où l'on vient visiter les « glacières », les hébergements prolifèrent en conséquence et, rapidement, l'alpiniste n'est plus seul dans les montagnes[75]. À Chamonix, le nombre de touristes fait ainsi plus que doubler en dix ans, passant de 5000 touristes en 1855 à 12 000 en 1865[76]. La réaction des alpinistes britanniques face à l'arrivée des touristes, comme le choix du terme « envahisseur » par Mumm peut le laisser pressentir, n'est pas exactement bienveillante. Les alpinistes font bien plutôt état d'un profond mépris de la foule des touristes, doublé d'une certaine inquiétude. Celle-ci existait déjà chez les poètes et écrivains romantiques qui, bien qu'ils ne se soient pas aventurés dans les hauteurs, portaient des propos amers sur les touristes « gâchant » l'expérience alpine. De manière générale, l'opposition entre le nombre (incarné par la « foule ») et

---

[70] Par exemple Walter LARDEN, *Recollection of an old mountaineer*, *op. cit.*, p. 4.

[71] Notamment Michel TAILLAND, *Les Alpinistes Victoriens*, *op. cit.*ou Jim RING, *How the English made the Alps*, Londres, John Murray, 2000.

[72] Arnold MUMM, « A history of the Alpine Club », *op. cit.*, p. 1-2. Nous traduisons.

[73] Michel TAILLAND, *Les Alpinistes Victoriens*, *op. cit.*, p. 73.

[74] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 161.

[75] Pour plus de détails sur le développement du tourisme et de ses infrastructures dans les Alpes et dans les Pyrénées, on se reportera à James BUZARD, *The Beaten Track: European Tourism, Literature, and the Ways to « Culture », 1800-1918*, Oxford, Clarendon Press, 1993, à Michel TAILLAND, *Les Alpinistes Victoriens*, *op. cit.* et à Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*

[76] Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 159.

la singularité est un lieu commun du discours de distinction culturelle. S'appuyant sur les propos du penseur anglais (et membre de l'*AC*) Matthew Arnold, Lawrence Levine explique que, parce que l'expérience culturelle – comme l'expérience alpinistique d'ailleurs – est pensée avant tout comme une expérience individuelle et contemplative, « tout ce qui produi[t] une atmosphère collective, un ethos de masse, [est] culturellement suscept[77] ».

Chez les alpinistes, mépris des touristes et mépris social font de pair. Les touristes sont considérés comme des parasites et des médiocres qui désacralisent les montagnes. Malgré le fait qu'ils possédaient nécessairement les moyens financiers de voyager dans les Alpes (et appartenaient ainsi aux fractions sociales aisées), les touristes étaient pourtant méprisés par les alpinistes pour appartenir au domaine du vulgaire. Il s'agit donc, à notre sens, d'une distinction qui n'est pas tant entre groupes sociaux différents (touristes prolétaires et alpinistes bourgeois) qu'entre différentes manières d'approcher les montagnes[78]. Surtout, les touristes ont le tort de ne pas faire partie de la petite « secte d'élus » – pour reprendre les termes de Leslie Stephen – qu'est l'*AC*. Stephen, justement, est l'un de ceux qui portent le plus haut cette critique, lui qui déplorait régulièrement dans ses textes la « *cocknification* » des Alpes, terme qu'on pourrait traduire de manière assez inadéquate par « prolétarisation »[79], et dont il crée un certain nombre de dérivations lexicales. « Les bases de la montagne sont immergées sous un déluge de *cockneyisme* – un déluge heureusement peu profond – tandis que leurs sommets s'élèvent haut dans l'air vivifiant, là où tout est pur et poétique[80] », peut-on lire dans un passage de *Playground of Europe* consacré aux glaciers de Grindelwald. Dans un autre chapitre, Stephen évoque « *l'élément cockney* [qui] s'accumule comme le métal précieux dans les filons des mines (…)[81] ». Les cockneys, en fait un terme générique qu'utilise Stephen pour désigner les touristes au comportement grégaire, n'appartiennent pas tant aux classes populaires – qui ne voyagent pas, encore moins en dehors de l'Angleterre – qu'au domaine du vulgaire. Le terme sert avant tout à déprécier « le commun des voyageurs[82] » (*the commonplace traveller*), ceux qui se rendent dans les Alpes sans posséder la manière légitime (celle de l'alpiniste) d'approcher les montagnes. Dans un passage où il se réjouit qu'ils ne s'aventurent pas au-delà de Saint-Moritz, « ce qui ne réduit pas la colonie des insectes envahissants mais au moins permet de les confiner au même endroit », Stephen décrit ainsi la foule de ces indésirables :

> « Je me réjouirais si St Moritz pouvait devenir le Norfolk Island des Alpes, et si tous les rois, cockneys, personnes voyageant avec courriers, Américains qui font l'Europe contre la montre, touristes de l'agence Cook, voyageurs commerciaux, et surtout cette sorte de pasteur anglais qui voyage en costume blanc impeccable et vous force à assister au service jusque dans les auberges isolées, pouvaient y être confinés pour s'amuser ou s'ennuyer les uns les autres[83]. »

Dans un autre, il évoque les « ladies en costume, les gros professeurs allemands, les Américains qui font les Alpes au grand galop, les touristes du guide Cook, et les autres variétés de cette en-

---

[77] Lawrence LEVINE, *Culture d'en haut, culture d'en bas*, *op. cit.*, p. 173.

[78] On pourrait penser que ces différentes manières correspondraient à différentes franges de l'élite sociale. Dans ce cadre, on aurait pu mettre en relation un espace social et un espace des styles de fréquentation des montagnes. C'est, pour la France, ce que fait Olivier Hoibian. Il nous est difficile de représenter clairement un tel espace pour l'Angleterre du XIX[e] siècle, d'autant que nous manquons d'informations précises sur les catégories de touristes. L'opposition entre bourgeoisie économique et bourgeoisie intellectuelle, qui s'impose spontanément à l'esprit, ne fonctionne pas. On l'a vu, les membres de l'*AC* font bien partie de ces deux types de bourgeoisie.

[79] Le cockney désigne, à l'origine, un habitant des quartiers Est ouvriers de Londres, au vernaculaire caractéristique.

[80] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 328-329. Nous traduisons.

[81] *Ibid.*, p. 197.

[82] *Ibid.*

[83] *Ibid.*, p. 196.

geance bien connue[84] ». Finalement, sont indésirables tous les touristes qui ne sont ni des alpinistes, ni des gentlemen bien éduqués, ceux qui vont « "voir les glaciers" parce que c'est à la mode[85] » et pour y pique-niquer, ceux qui, au *British Museum*, « préfèrent l'hippopotame empaillé aux marbres d'Elgin[86] ». Les nouveaux touristes, ceux des agences de voyage (Cook), disposant d'un temps limité pour parcourir les Alpes, font partie des cibles privilégiées de Stephen.

Stephen n'est pas le seul à critiquer les touristes. Forbes, déjà en 1843, parlait de « l'épidémie » qui sévissait, et qui voyait les montagnes autour de Chamonix et de Grindelwald « parcourues par des milliers d'irrévocables *Cockneys* et Parisiens amateurs du café Tortoni et des Champs Élysées[87] ». En 1882, Freshfield évoque lui aussi son dégoût pour la « foule d'oisifs » des auberges, qui accablent l'alpiniste de « questions stupides, à la table d'hôtes et dans le lobby », surtout si ce dernier paraît accompagné d'un guide célèbre[88]. Car, nous le verrons plus bas, de tels guides sont, malgré leur condition sociale inférieure, bien au-dessus des touristes dans la hiérarchie des usagers des montagnes. Le même Freshfield, dans ses mémoires, fait un parallèle entre les touristes au musée et à Chamonix qui rappelle la critique de Forbes. Les touristes, ce sont ceux qui ne possèdent pas les bons codes et qui, par leur ignorance, désacralisent les lieux sacrés, qu'il s'agisse du musée (le parallèle est, bien sûr, parfaitement choisi par Freshfield) ou du mont Blanc.

> « La plupart de mes lecteurs auront eu l'occasion d'observer, comme je l'ai fait l'autre jour, un groupe de jouisseurs rustiques dans une galerie d'art. Mes compatriotes ne semblaient pas satisfaits tant qu'ils n'étaient pas suffisamment proches de la toile qui avait le malheur d'être l'objet de leur curiosité momentanée pour pouvoir y piquer leur parapluie. (…) « Remplace, me dis-je, le parapluie par un alpenstock ou un piolet, Titien par le mont Blanc, et voici la manière exacte dont la plupart des touristes modernes se conduisent envers le monarque des montagnes »[89]. »

Le mépris des touristes perdure, sous des formes assez similaires – c'est-à-dire qu'il demeure indissociable d'un fort mépris social – bien après l'époque de leur arrivée massive dans les Alpes. Dans les années 1940, on peut lire dans l'autobiographie de Colin Kirkus (une autobiographie destinée aux adolescents) sa répulsion précoce envers les « vacances trop ordinaires au bord de la mer », qui évoquent à ses yeux « des images horribles de plages bondées, de tentes, et de stands de glace criards ». « Je suis plus tolérant à présent », affirme Kirkus, non sans ironie puisqu'il s'agit de témoigner « sa reconnaissance à ceux qui vont au bord de la mer et qui laissent les montagnes en paix[90] ». À lire ces dépictions des touristes, on peut penser à celles que certains penseurs américains du milieu du milieu du XIX$^{e}$ siècle faisaient de la « foule », « vulgaire », « braillarde », « négligée », des « mauvais » spectateurs d'opéra (une pratique alors en voie de sacralisation)[91].

Malgré ce mépris, tous les touristes ne se valent pas aux yeux des alpinistes. Une hiérarchie, le plus souvent implicite, existe entre différentes catégories de touristes, plus ou moins dignes ou plus ou moins ridicules. Des anecdotes détaillées, brossant à grands traits les profils des différentes sortes de touristes rencontrés dans les Alpes, sur le modèle de la chronique journalistique ou du portrait satirique, figurent en bonne place dans les récits d'alpinisme. Les ouvrages de Le-

---

[84] *Ibid.*, p. 328.
[85] *Ibid.*
[86] *Ibid.*, p. 37.
[87] James D. FORBES, *Travel through the Alps of Savoy (1843)*, *op. cit.*, p. 472. Nous traduisons.
[88] Douglas FRESHFIELD, « Midsummer in Corsica », *op. cit.*, p. 195. Nous traduisons.
[89] Douglas FRESHFIELD, *Below the snow line*, Londres, Constable, 1923, p. 197. Nous traduisons.
[90] Colin KIRKUS, *Let's go climbing!*, Londres, Nelson and Sons, 1941, p. 18. Nous traduisons.
[91] Lawrence LEVINE, *Culture d'en haut, culture d'en bas*, *op. cit.*, p. 97‑100.

slie Stephen, Edward Whymper, Martin Conway ou Douglas Freshfield fournissent ainsi un certain nombre de portraits de ces touristes qui viennent empiéter sur le territoire du véritable amateur de montagne qu'est l'alpiniste. Un bon exemple, moins connu et pourtant particulièrement éloquent, peut être trouvé dans un article plus tardif de F.W. Bourdillon « *Another way of mountain love* » (1909). Bourdillon y distingue quatre types « d'amour des montagnes », qui correspondent à quatre types de touristes. N'étant pas lui-même un grand alpiniste, Bourdillon ne prétend pas tant établir une hiérarchie des touristes que montrer qu'il existe un cinquième type d'amour des montagnes, supérieur à tous les autres, et qui serait plutôt « une sorte de coupe transversale à toutes ces catégories : la catégorie de ceux qui les aiment pleinement et uniquement pour elles-mêmes[92] ». Ceci étant dit, c'est bien, dans les faits, une hiérarchie qu'il propose, puisque cet amour supérieur des montagnes, s'il caractérise l'alpiniste, a de bien plus faibles chances de se trouver chez le touriste : cet amour, écrit-il se situe « certainement à la base de l'instinct de l'alpinisme, et peut-être même de celui du touriste ».

Le principe de classement implicite est le suivant : plus on s'approche des montagnes, plus on s'y élève et plus on le fait par ses propres moyens, plus on est digne de figurer au sommet de la hiérarchie des usagers des montagnes. Bourdillon commence par la classe la plus basse, « ceux qui préfèrent regarder les montagnes de loin, par exemple depuis un hôtel confortable de Berne ou Lucerne, ou qui préfèrent jouer au tennis dans un rayon de 40 miles ». Stephen, avec un dédain plus affiché, parlait lui aussi de ces « touristes ordinaires – le vieillard, la femme, ou l'infirme (…) – qui apprécient les beautés des Alpes confortablement installés dans leurs hôtel[93] ». La seconde catégorie comprend, pour Bourdillon, « les personnes qui ont suffisamment de courage pour s'en approcher directement » mais pas assez pour s'y aventurer. « Cette classe compose le gros des agences de voyage qui remplissent les hôtels de Grindelwald ou de Pontresina au mois d'août ; c'est à elle qu'est destiné le télescope à vingt centimes dirigé sur le Wetterhorn ou le Cervin ; c'est pour elle qu'il y a le cinématographe le soir ». La troisième catégorie est formée de ceux qui utilisent le funiculaire ou le train pour monter dans les montagnes. Bourdillon laisse peu de doute quant à la vulgarité de ce groupe. « Les membres de cette classe ont une tendance à être gros et teutoniques, écrit-il, et leur air préféré est *Funicoli Funicola* ». Les alpinistes forment enfin le contingent de la quatrième catégorie d'amoureux des montagnes. Ces derniers, à leur tour, se divisent en plusieurs classes, « de l'aspirant Tartarin, pris en sandwich entre deux guides puissants, soulagé lorsqu'il arrive au sommet sain et sauf [et encore plus] lorsqu'il arrive en bas », à l'alpiniste averti « pour qui l'escalade d'une pente raide est un délice, le toucher d'une corde une pure joie, et les tintements et grincements des fragments de glace sous le piolet la plus enivrante des musiques ».

Bourdillon place ces deux types dans la même catégorie, mais dans l'esprit des « véritables alpinistes », ceux dont les récits d'ascension sont publiés, seul le dernier type mérite d'être appelé alpiniste. De même, pour eux, prendre le funiculaire et se faire hisser par un guide – comportements que Bourdillon différencie – sont deux attitudes également indignes et méprisables, indignes de celui qui se fait appeler alpiniste et, indissociablement, indignes de l'homme viril et du gentleman. Mummery, dont nous avions déjà évoqué les craintes d'un efféminement des hommes

---

[92] F.W. BOURDILLON, « Another way of (mountain) love », *op. cit.*, p. 149. Nous traduisons. Nous ne référencons pas les autres extraits du même article, tirés des pages 148 et 149.

[93] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871), op. cit.*, p. 317. Nous traduisons.

(voir chapitre 4), le dit clairement.

> « Mobiliser toutes ses facultés physiques et mentales pour s'attaquer à un sombre précipice, ou pour forcer un passage dans un couloir de glace désolé, est un travail digne d'un homme ; s'escrimer pour gravir de longs pierriers derrière un guide qui, "allongé dans son lit, peut se représenter les yeux fermés toutes les étapes du chemin et toutes les prises de pied et de main", est un travail digne de ces choses insipides vêtues de tenues à la mode, qui débarquent avec tous leurs parfums et onguents, leurs chemises amidonnées et leur bottes cirées, à la gare de Zermatt [94]. »

Quand, comme objet favori de sarcasme, Stephen choisit les cockneys à l'hôtel, Whymper nous fournit de son côté plusieurs portraits de ces prétendus alpinistes. On notera, comme chez Bourdillon et Stephen, que ces touristes sont décrits comme « gros » (*stout*), caractéristique physique qui est un marqueur social (loin de la minceur de la bonne société) en plus d'être un marqueur sportif (le gros touriste ne pouvant être qu'inepte en montagne, incapable d'endurance) et un élément qui contribue encore plus au ridicule des scènes décrites. En effet, il faut souvent plusieurs guides pour traîner les gros touristes. Indice suprême du ridicule de ces situations, les paysans alpins eux-mêmes restent interdits devant le spectacle qui s'offre à leurs yeux.

> « Je rencontrai un gros curé qui avait essayé de traverser le col de Saint-Théodule. Sa force ou son souffle l'avait abandonné et, spectacle ridicule, il était porté comme un paquet inerte sur le dos d'un guide dégingandé, devant des paysans aux bras croisés, leur respect pour l'Église presque supplanté par leur sens du grotesque[95]. »

Quelques lignes plus bas, Whymper poursuit avec un autre exemple édifiant de touristes ineptes, cette fois-ci un groupe de jeunes filles accompagnées de leur gouvernante.

> « La mule portait leurs bagages et, tour à tour, chacune d'elles. Les paysans – peu accoutumés à charger à ce point leurs bêtes – étaient frappé d'étonnement devant le spectacle insolite, et critiquaient ouvertement, commentaires peu agréables aux oreilles anglaises, la nonchalance de la jeune fille, calme et composée, assise sur la misérable bête qui titubait sous son poids et ceux des bagages. »

Le sentiment de Whymper à l'égard des populations locales est pourtant loin d'être toujours bienveillant. Si, dans de tels passages, il oppose la stupidité des touristes au bon sens paysan, il dresse à d'autres reprises un portrait peu flatteur des mêmes paysans. En réalité, ce ne sont pas tant les autochtones que critique Whymper que leur transformation sous l'influence néfaste du tourisme alpin. L'idéologie rousseauiste, un siècle plus tôt, idéalisait les habitants des montagnes, encore considérés comme des incarnations du bon sauvage[96]. En 1871, Whymper porte sur eux un regard désabusé même si, indirectement, il fait porter la responsabilité de leurs comportements aux touristes. Dans l'extrait suivant, il décrit les enfants qui mendient et essaient de vendre à prix d'or des fruits aux touristes sur le chemin allant de Martigny au col de la Forclaz (Suisse). Ces enfants, habitués aux touristes, ont appris à quémander de l'argent en anglais.

> « Ces enfants grouillent comme des vers sur du fromage pourri. (…) Méfiez-vous d'eux ! Ne touchez pas, ne goûtez pas leurs fruits. (…) Inutile de vous mettre en colère, ils sont comme des guêpes et vont bourdonner de plus belle. (…) "*Give me something*" est l'alpha et l'oméga de tout ce qu'ils disent. Ils apprennent la phrase, paraît-il, avant même de savoir lire[97]. »

Stephen également évoque les conséquences à double tranchant du tourisme sur les populations

---

[94] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 327. Nous traduisons.
[95] Edward WHYMPER, *Scrambles*, *op. cit.*, p. 7. Nous traduisons.
[96] Ainsi Marc Théodore Bourrit (1739-1819), auteur de description des « glacières », écrit-il en 1787 à propos des habitants de la vallée du Castre que « les hommes qui l'habitent sont des êtres très heureux (…). C'est-là encore où toutes les familles sont parentes, où tous se regardent comme des frères, où un malheur particulier intéresse toute la peuplade, et où les querelles, les procès, si fréquents ailleurs, sont absolument inconnus (…). C'est cette innocence qui rend inutile la présence d'un Pasteur (…) ». Marc-Théodore BOURRIT, *Nouvelle description des glacières…*, *op. cit.*, p. 144-145.
[97] Edward WHYMPER, *Scrambles*, *op. cit.*, p. 253.

locales. Donnant à ses lecteurs le nom d'un village reculé, encore à l'abri du tourisme, il écrit que ses habitants « seront très certainement reconnaissants de toute publicité qui leur est faite et [qu'il est] heureux de leur rendre ce petit service », avant de préciser qu'il s'agit d'un service « dont on peut, cependant, douter de la valeur[98] ».

De manière générale, s'il y a un bienfait du tourisme selon les alpinistes, c'est d'apporter un peu de civilisation aux autochtones, présentés comme des individus arriérés (sur ce point, nous renvoyons au chapitre entier que Whymper consacre aux goitreux et aux « crétins » des Alpes) vivant encore au Moyen-âge[99], découvrant l'usage de baignoire et de la brosse grâce aux alpinistes qui s'aventurent jusque dans leurs contrées reculées[100]. « Il est à peine possible de concevoir la misère sordide dans laquelle ces gens vivent », écrit T.G. Bonney en 1865, « dans leur huttes noires et lugubres grouillant de mouches, puces et autres vermines, le balais, la serpillière et la brosse sont des luxes inconnus[101] ». Il ne faut cependant pas s'y tromper : les bienfaits du tourisme dont peuvent bénéficier ces populations sont, dans l'esprit des alpinistes, uniquement ceux qu'eux-mêmes sont susceptibles de leur apporter. Les autres catégories, inférieures, de voyageurs, sont, comme l'écrit encore une fois Stephen, un « fléau » pour les habitants, alors que l'alpiniste, qui fait partie de l'élite éclairée, est pour eux une « bénédiction »[102].

Face à l'invasion des Alpes par les touristes, l'*AC* se sent, comme dans sa défense de « l'esprit de l'alpinisme », investi d'une mission. En 1909, dans l'*AJ,* H.B. George déplore la « démocratisation » au sens « social du terme » des Alpes. La démocratisation « qui nous concerne dans les Alpes, écrit-il, est à comprendre au sens social du terme ; un nombre indéfiniment grand de personne font aujourd'hui des choses qu'elles ne rêvaient pas de pouvoir faire auparavant, par ignorance, par manque d'opportunité ou peut-être d'argent[103] ». Dans ce contexte, George suggère que l'*AC* agisse pour canaliser la foule loin des sommets.

> « Puisse l'Alpine Club requérir formellement du gouvernement suisse qu'il n'autorise plus la construction de chemins de fer ou d'hôtels sur le sommet de n'importe quelle montagne, grande ou petite ? (…) Si nous ne pouvons pas garder les pentes des montagnes à l'écart de l'invasion de la peste du chemin de fer, au moins garderons nous les sommets libres de cette invasion[104]. »

Si à l'époque de Stephen et Whymper, les touristes étaient issus de milieux sociaux proches de ceux des alpinistes, quarante ans après, l'accès aux Alpes s'est effectivement démocratisé. Le mépris des touristes n'en est que ravivé.

## 2.2. Alpinistes et guides

> « L'Anglais, que l'on dit particulièrement froid, ne lâche plus son guide quand il l'a pris en sympathie. Certains guides ont accompagné pendant quarante ans de suite des familles anglaises qui venaient à Chamonix uniquement pour eux[105] » - Propos d'Armand Couttet, guide de Chamonix né en 1887

---

[98] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 197. Nous traduisons.
[99] *Ibid.*, p. 91.
[100] *Ibid.*, p. 197.
[101] Thomas G. BONNEY, *Outline Sketches in the High Alps of Dauphiné*, Londres, Longmans, Green and Co, 1865, p. 15. Nous traduisons.
[102] Parlant de ses lecteurs alpinistes, Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe*, *op. cit.*, p. 197, écrit que ces derniers "will of course be amongst the select, whose presence will be a blessing rather than a curse to the inhabitants".
[103] Hereford B. GEORGE, « « Progress » in the Alps », *op. cit.*, p. 6. Nous traduisons.
[104] *Ibid.*, p. 12.
[105] Armand COUTTET et Richard DIDIER, *Ailes de mouche et tricounis (1946)*, 2e éd., Paris, Vitiano, 1956, p. 224.

Avec les touristes, les guides forment une autre catégorie d'usagers de la montagne que côtoient les alpinistes. Les discours que les alpinistes tiennent sur les guides dans leurs récits et dans leurs mémoires, à l'instar de ceux qu'ils tiennent sur les touristes, sont révélateurs de leurs conceptions de l'excellence en alpinisme. Moins sévères envers les guides qu'envers les touristes, les alpinistes distinguent pourtant, de façon similaire, différentes catégories de guides qui forment une hiérarchie au sommet de laquelle figurent les « grands guides ». Les qualités dont les alpinistes gratifient ces « grands guides » qui, malgré tout, n'étaient pas considérés comme des alpinistes à part entière, nous disent quelque chose, par différence, de l'excellence en alpinisme. Avant cela, le simple fait qu'un guide puisse ne pas être considéré comme un « grand alpiniste » malgré des compétences et un niveau techniques supérieurs et, dans le même temps, le fait qu'un amateur puisse l'être alors même qu'il a réussi ses ascensions en étant guidé, rappelle que l'excellence en alpinisme, à l'origine, est loin d'être uniquement indexée sur la performance « sportive ».

### 2.2.1 *Des guides initiateurs et accompagnateurs*

Au XIX^e^ siècle, les guides sont les adjuvants indispensables de la plupart des ascensions. Au moins jusqu'aux années 1890, à de rares exceptions près, l'alpinisme ne se conçoit pas sans guide, et les voyageurs emploient un ou plusieurs guides pour les accompagner dans leurs ascensions. Dans la première moitié du siècle, avec le développement du tourisme alpin aux glacières et dans les villes thermales des Pyrénées, le guide devient de plus en plus présent dans les récits de voyage. À cette époque, on ne s'aventure encore que très rarement sur les hauts cols, encore moins sur les sommets, et les guides sont surtout employés pour accompagner des excursions à la journée. Alors qu'en 1800, on ne recense qu'une poignée de guides dans les stations touristiques (sauf à Chamonix, où ils sont déjà une trentaine, du fait de l'attrait du mont Blanc), l'activité de guide se développe, se codifie et s'institutionnalise en même temps que l'alpinisme, pendant la deuxième moitié du XIX^e^ siècle. Pour éviter les risques et encadrer l'activité de guide, les autorités créent, dès 1821, une Compagnie des guides à Chamonix, et dès les années 1840-50 sont publiées, dans les Pyrénées, des listes officielles de guides. L'âge d'or de l'alpinisme (anglais) correspond à une croissance sans précédent du nombre de guides. On compte 180 guides à la fin des années 1840 et près de 600 en 1870[106].

Ces derniers sont, tout d'abord, des initiateurs pour l'alpiniste novice. « C'est en étant accompagné de bons guides et en regardant comment ils procèdent que la plupart des gens apprennent à devenir eux-mêmes des alpinistes[107] », écrit, en 1903, Elizabeth Le Blond. Revenant sur sa saison d'apprentissage (en 1899), Longstaff écrit quant à lui que « le fait de voyager avec un guide de première classe dans un massif inconnu d'eux deux [lui] a permis d'apprendre plus en matière d'alpinisme [qu'il n'aurait] pu par aucun autre moyen[108] ». De tous les « grands » alpinistes du XIX^e^ siècle dont nous avons lu les mémoires ou les récits d'ascensions, aucun ne mentionne un apprentissage effectué sans guide. Freshfield, emmené très jeune en montagne par une mère amatrice de sommets, est initié dès l'enfance par des guides. C'est durant ces séjours, effectués entre 1854 et 1862, qu'il rencontre « son » guide, François Devouassoud, celui qui l'accompagnera dans

[106] Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 146-162.
[107] Elizabeth AUBREY LE BLOND, *True tales of mountain adventure*, *op. cit.*, préface. Nous traduisons.
[108] Thomas LONGSTAFF, *This is my voyage*, *op. cit.*, p. 25. Nous traduisons.

un grand nombre d'ascensions par la suite[109]. Tyndall, en 1857, emploie des guides pendant cinq semaines pour parfaire son apprentissage. Rejoint ensuite par son compagnon Huxley, ce dernier s'émerveille de ses progrès[110]. Stephen, lui aussi, est pris en main par des guides. En 1858, il emploie le guide Melchior Anderegg pendant six semaines, ce qui lui permet de réaliser les ascensions nécessaires à son entrée à l'AC[111]. De près de vingt-cinq ans son cadet, Conway raconte également avoir employé des guides (d'abord un guide « de troisième classe » puis un meilleur guide), en 1876, pour sa première saison sérieuse d'alpinisme[112]. Vingt ans plus tard, c'est encore le cas de Winthrop Young et de Longstaff. Le premier, jeune étudiant à Cambridge, fait son apprentissage alpin avec un guide du nom de Clemenz Ruppen, qui avait été le guide de Tyndall. Il emploie ensuite Louis Theytaz, selon lui le meilleur guide du Val d'Anniviers, avec qui il conclut sa saison d'apprentissage par l'ascension du Cervin par l'arête de Zmutt[113]. À la même période, Longstaff, âgé de 19 ans, découvre la montagne avec un vieux guide, également le garde-chasse local. En 1897, trois ans plus tard, lui et trois compagnons d'Oxford (dont son frère) emploient deux guides pour les initier à l'alpinisme. En 1899, il parvient à employer Christian Kaufmann, un excellent guide, pour parfaire son éducation alpine. « En 1899, j'étais prêt à apprendre quelque chose de l'alpinisme. La manière la plus rapide est de partir avec un véritable guide de première classe. Mais ils étaient tellement rares en ce temps-là que les alpinistes célèbres les réservaient longtemps à l'avance, d'une année sur l'autre, de sorte qu'ils devenaient leurs principaux compagnons. J'avais eu de la chance[114] ». Nous pourrions multiplier les exemples semblables car, en fait, jusqu'aux générations nées dans les années 1910-1920 et pratiquant après la Seconde Guerre mondiale, la plupart des alpinistes dont nous avons étudié les trajectoires apprennent l'alpinisme avec des guides. Parmi les alpinistes nés entre 1880 et 1910, l'emploi de guides est mentionné par Mallory, Finch, Lunn, Pilley, Morin, et Shipton. Tilman et Smythe, bien que peu enclins à l'alpinisme avec guides, ont également pratiqué avec des guides de manière occasionnelle. Seul Kirkus n'aurait peut-être pas employé de guide. Cette modalité d'apprentissage change radicalement à partir des générations d'alpinistes nés dans les années 1930 : à partir de là, très peu d'entre eux évoquent l'emploi de guides. Impossible de savoir, cependant, s'il s'agit d'un fait que l'on choisit volontairement de cacher. Parmi les alpinistes britanniques de la base ACM (N=50) en considérant que le pourcentage est probablement sous-évalué en raison du fait que l'information est parfois indisponible, on obtient l'évolution suivante : 81% des « précurseurs » ont effectué un apprentissage auprès de guides, 64% des pratiquants d'entre deux-guerres, et seulement 22% de ceux d'après-guerre (voir chapitre 1 pour les modalités du découpage en générations).

Si le guide est l'initiateur privilégié, il est également, jusqu'à l'orée du XX$^{e}$ siècle, un compagnon quasi indispensable à toute ascension ambitieuse. Les grands alpinistes avaient souvent leur nom associé à celui d'un guide, qu'ils « réservaient », comme l'écrivait Longstaff, d'une saison sur l'autre. C'est ainsi que Forbes s'associe avec le guide Balmat, Tyndall avec Lauener puis Bennen et Carrel, Stephen et Wills avec Anderegg, Whymper avec Croz, Freshfield avec Devouassoud,

---

[109] Hervey FISHER, *From a Tramp's wallet, a life of D. W. Freshfield, 1845-1934*, *op. cit.*, p. 19.
[110] Lord SCHUSTER, « John Tyndall as a mountaineer », *in Postscript to adventure*, Londres, Eyre, pp. 126-181, p. 143.
[111] F. William MAITLAND, *The life and letters of Leslie Stephen*, *op. cit.*, p. 83.
[112] Martin CONWAY, *Mountain memories*, *op. cit.*, p. 42.
[113] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 41-54.
[114] Thomas LONGSTAFF, *This is my voyage*, *op. cit.*, p. 17.

Coolidge avec Almer, Meade avec Le Greffier, Eccles avec Payot, Mummery avec Burgener, Le Blond avec Imboden, Winthrop Young, dans ses jeunes années, avec Knubel et Lochmatter, Longstaff avec les frères Brocherel… Ces guides acquièrent une reconnaissance importante au sein de l'*AC,* au point que les nécrologies des plus célèbres d'entre eux sont publiées dans l'*AJ* quand bien même ils n'étaient pas membres du club (la plupart des femmes alpinistes n'ont pas eu cet honneur). Sur ce plan de l'association entre un alpiniste et un guide, une rupture a lieu à partir des générations nées dans les années 1880. En effet, plus aucun alpiniste ne semble alors employer de guide (ou occasionnellement, si bien qu'on ne peut pas parler d'association) une fois terminée sa période d'apprentissage. Notre analyse des rapports entre alpinistes et guides porte donc ici, principalement, sur la période 1850-1910.

### 2.2.2 *Une hiérarchie des guides*

En 1843, Forbes, l'un des précurseurs de l'alpinisme, évoquait la difficulté à trouver des guides compétents en matière d'alpinisme en dehors de Chamonix. S'il existe des guides dans les autres grands centres touristiques, explique-t-il, ceux-ci sont « ignorants et incapables » (à Courmayeur), « stupides et maussades » (à Martigny), « souvent obstinés et hautains » (dans l'Oberland). Ailleurs, les guides sont tout simplement introuvables.

> « Ailleurs, le voyageur ne sait plus quoi faire pour trouver des guides compétents. Il peut, çà et là, réussir à engager pour une journée un chasseur de chamois qui lui sera d'une grande aide ; mais engager de tels guides pour plus longtemps est généralement impossible, car la sécurité de leur récolte précaire est bien plus importante que la rémunération qu'un touriste peut offrir. Dans les Alpes orientales et dans une partie du Piedmont, l'alcoolisme est la règle et la sobriété l'exception[115]. »

Vingt ans plus tard, l'alpinisme s'est développé et il est devenu plus facile de trouver de tels guides. Certains ont même acquis une réputation telle qu'ils sont réservés pour plusieurs années consécutives par les plus grands alpinistes amateurs. Cependant, peu de guides étaient capables d'entreprendre des ascensions difficiles. De fait, la majorité des touristes qui employaient des guides n'étaient pas des alpinistes : En 1865, sur les 12000 visiteurs de Chamonix et les 9000 visiteurs de Luchon, bien peu en réalité pratiquaient l'alpinisme[116].

Par conséquent, pendant l'âge d'or, la majorité des guides continue de faire l'objet d'un certain mépris de la part des alpinistes, qui les considèrent comme des serviteurs plus ou moins agiles, parfois dangereux pour leur sécurité. Kennedy et Hudson, partisans dès les années 1850 d'un alpinisme sans guide, justifient ce choix par la médiocrité des guides et le danger qui existe à employer des incompétents parmi la masse des guides qui accompagnent les touristes sur des itinéraires faciles.

> « Le voyageur enclin à explorer les régions les plus difficiles des Alpes est souvent obligé d'accepter comme guides des hommes dont la compétence se limite à escorter le touriste dilettante jusqu'aux hauteurs vertigineuses* du Montanvert ou à porter le châle d'une lady jusqu'au dangereux pic* de la Flégère[117]. »

Ainsi, tout comme les touristes faisaient l'objet d'un mépris plus ou moins fort en fonction de la « catégorie » à laquelle ils appartenaient, les guides, en fonction de leur « classe », étaient plus ou

---

[115] James D. FORBES, *Travel through the Alps of Savoy (1843)*, *op. cit.*, p. 513. Nous traduisons.
[116] Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 160.
[117] *L'usage de ces termes est ironique. E.S. KENNEDY et Charles HUDSON, *Where there's a will there's a way: an ascent of Mont Blanc*, Londres, Longmans, Green and Co, 1856, p. 3. Nous traduisons.

moins dignes de considération de la part des alpinistes qui les employaient. Il ressort en effet des récits de ces derniers que, souvent, seuls les guides « de première classe » ou « de premier rang » méritaient le respect[118]. Parmi eux, les meilleurs seulement sont consacrés comme de « grands » guides par les alpinistes. Certains acquièrent une réputation considérable, en particulier grâce aux récits des alpinistes. À propos de Melchior Anderegg, Whymper écrit :

> « Le nom de Melchior est aussi connu (dans les Alpes) que celui de Napoléon. Melchior est aussi un empereur à sa façon, et un grand prince parmi les guides[119]. »

De son côté, Winthrop Young qualifie Alexander Burgener de « roi des guides[120] ». Cependant, nuance de taille, un « grand guide », aussi princier, royal, ou impérial soit-il, n'est alors pas considéré comme un « grand alpiniste ». Les guides, quels qu'aient pu être leurs niveaux de compétence, se voyaient refuser le qualificatif d'alpinistes (*mountaineers)* réservé aux amateurs. Plus qu'aux guides, qui jouent pourtant un rôle clé dans la réussite des ascensions, on a alors tendance à attribuer – c'est d'ailleurs encore le cas au XX^e^ siècle dans certains ouvrages d'histoire de l'alpinisme – les premières à leurs seuls employeurs[121]. Le fait que Stephen prenne la peine de « délester sa conscience » en insistant sur la valeur alpinistique et humaine des guides, révèle bien ce qu'était l'opinion commune à leur égard dans les années 1860.

> « Je répudie entièrement la doctrine qui veut que les voyageurs alpins soient les héros des aventures alpines. La véritable manière de décrire mes ascensions alpines serait de dire que Michel, Anderegg, ou Lauener, a réussi un exploit demandant de l'adresse, de la force et du courage, et dont la difficulté était considérablement accrue du fait qu'il emportait avec lui son sac et son employeur. Je désavoue par avance, et m'excuse, si un seul passage de ce livre donne l'impression que je m'attribue un mérite autre que celui d'avoir réussi, plutôt bien, à suivre des hommes meilleurs que moi. (…) A présent que j'ai délesté ma conscience, je commence mon histoire[122]. »

Stephen n'est pas le seul à faire l'éloge de ses guides de manière aussi insistante. Longstaff, par exemple, n'est pas non plus avare de compliments à l'égard des siens. Dans ses mémoires, à propos de son expédition himalayenne de 1907, Longstaff admet qu'il « était le plus faible de la cordée » qu'il formait avec les frères Brocherel, ses deux guides suisses qui avaient accepté de l'accompagner. « Je respirais trop vite et doutais de ma capacité à tenir le rythme. Henri offrit de bon cœur de tirer sur ma corde, une offre que j'acceptai avec gratitude et sans le moindre scrupule[123] ». Plus loin, il attribue, comme Stephen, tout le mérite de l'ascension à ses guides plus résistants que lui. « Le succès étaient en effet entièrement de leur fait », écrit-il, « Alexis avait mené la cordée pendant dix heures, entrecoupées seulement d'une pause d'une demi-heure, et avait couvert 6000 pieds [1830 m] ». Et de préciser qu'Henri apparaissait « complètement insensible à la chaleur, au froid ou à l'altitude ». Voilà qui explique, conclut-il, « mon biais en faveur des professionnels[124] ». Dans une des rares nécrologies de guides publiées dans l'*AJ,* celle de Daniel Maquignaz, on lit que « nombreux sont [les alpinistes] qui ont le souvenir de saisons d'apprentissage sans prix auprès des guides » et qu'il « existe un large fossé entre le plus brillant des amateurs et

---

[118] La hiérarchie des guides est la suivante : porteur, guide de troisième classe, guide de seconde classe, guide de première classe. On progresse dans la hiérarchie en fonction des ascensions réalisées. Le système du « tour de rôle » mis en place par la Compagnie des guides de Chamonix attribue des priorités en fonction de la classe à laquelle appartiennent les guides.
[119] Edward WHYMPER, *Scrambles*, *op. cit.*, p. 192. Nous traduisons.
[120] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 113.
[121] Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 327.
[122] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 76. Nous traduisons.
[123] Thomas LONGSTAFF, *This is my voyage*, *op. cit.*, p. 102. Nous traduisons.
[124] *Ibid.*, p. 103 et 126.

les quelques grands guides qui sont possiblement de la même trempe que [Maquignaz][125] ».

La valeur des professionnels ne tient pas uniquement à leurs compétences physiques hors du commun. D'Auguste Balmat, le guide attitré de Wills, il est écrit dans la nécrologie de ce dernier qu'il était pour lui « un vieil ami estimé », un « compagnon éprouvé et dévoué » qu'il aimait et respectait, un « homme aux grandes réalisations et au grand raffinement », et un « guide modèle : modeste, courageux, désintéressé » (*AJ* 27, 1913, 52). Ce type d'éloge, mettant en avant la grande valeur, et même la supériorité, des guides, n'est pas exceptionnel dans les récits des amateurs. Certains publient même la nécrologie de leur guide favori dans l'*AJ*. Mais il ne faut pas s'y tromper : de telles louanges concernent uniquement les « grands guides », ceux qu'emploient les « grands amateurs », rendus visibles et singularisés dans les récits que publient ces derniers. Dans ces mêmes récits, on trouve également de multiples anecdotes concernant des guides ou des porteurs incompétents, dont on ne prend souvent pas la peine de citer les noms. Il serait donc inexact de parler des rapports qu'entretenaient « les guides » avec « les alpinistes ».

Dans le cadre de notre problématique, c'est sur les passages consacrés aux grands guides que nous allons porter notre attention. Qui étaient ces « grands » guides ? Comment les percevaient les alpinistes et quelles relations entretenaient-ils avec eux ? Ces guides respectés par les alpinistes, que Stephen qualifie à plusieurs reprises de *mountaineers*[126], qu'Abraham appelle des *gentlemen*, ne sont pourtant pas considérés comme des alpinistes. Où vient se loger la différence ? Que dévoilent les discours des alpinistes sur ces grands guides de leur manière de penser l'excellence ?

### 2.2.3 *Les qualités des guides*

« Il était presque aussi fort qu'un guide ». T.S. Kennedy, à propos de Charles Hudson[127].

Les qualités vantées des grands guides sont d'abord des qualités physiques, relatives à l'alpinisme. Sur ce plan, les amateurs n'ont aucun mal à admettre, à l'instar de Stephen, Longstaff, ou Farrar, la supériorité indéniable des guides, des hommes ayant acquis dès l'enfance une aisance en terrain montagnard. Leur infériorité sociale n'empêche pas leur supériorité physique, et c'est avec son humour caractéristique que Stephen écrit qu'« un bon amateur se sent désespérément inférieur à la moitié des paysans alpins qu'il rencontre », et qu'« on ne peut pas être très arrogant à un jeu (*game*) où le premier rustre venu vous met dix minutes dans la vue en une heure[128] ». Si le premier paysan venu surpassait les alpinistes en endurance, il va sans dire que ces derniers ne pouvaient pas rivaliser avec les plus grands guides, qui leur étaient, sur le plan physique, encore plus supérieurs. Dans les récits des alpinistes, les anecdotes et les louanges portant sur les compétences physiques des grands guides sont légion. Ici, Whymper rend solennellement hommage à « l'habileté avec laquelle Croz [les] a guidés, à la fin du glacier de la Pilatte, à travers un brouillard épais ». D'après lui, « jamais on n'avait vu, dans les Alpes ou ailleurs, plus grande démonstration de force et d'adresse[129] ». Là, Winthrop-Young décrit sa rencontre avec le mythique Alexander

[125] John Percy FARRAR, « In Memoriam Daniel Maquignaz (1856-1910) », *Alpine Journal*, 1911, vol. 25, p. 51. Nous traduisons.
[126] Contrairement à ce qu'affirme Renaud de Bellefon, Leslie Stephen ne procède donc pas « comme tous ses collèges ». Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 326. Cependant, De Bellefon étudie *Playground of Europe* dans sa traduction française, où « *mountaineer* » n'est pas toujours traduit par « alpiniste ».
[127] Cité dans Arnold MUMM, *The Alpine Club Register, volume 1, 1857-1863*, Londres, E. Arnold, 1923, p. 162.
[128] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 311. Nous traduisons.
[129] Edward WHYMPER, *Scrambles*, *op. cit.*, p. 230. Nous traduisons.

Burgener, traînant derrière lui un misérable touriste :

> « Le vieux géant, son visage ciselé dans un bloc de chêne brûlé et sa formidable barbe grisonnante se dressant de dessous un casque de laine orange décoloré dans la lumière blanche, était en train de traîner le ver attaché à lui par une courte corde –un touriste allemand avachi. Il se lança à mes côtés dans la pente de neige raide au départ de l'arête du Lyskamm (…). Et sans même un regard alentour, d'une main énorme, il tirait derrière lui sa charge avec mépris[130]. »

La supériorité physique des guides – nous parlons ici des guides « de premier rang » – les place dans une situation paradoxale vis-à-vis des alpinistes. Plus résistants, meilleurs connaisseurs du terrain et donc plus aptes à prendre des décisions pertinentes lors de l'ascension, ils demeurent des employés soumis aux ordres de leurs employeurs. Quand Longstaff décide de rebrousser chemin sur le Gurla (Tibet) contre l'avis de son guide, pourtant plus compétent que lui, celui-ci doit obtempérer. « Si vous faites demi-tour maintenant sans finir l'ascension, vous allez le regretter aussitôt que vous serez dans la vallée », le presse Henri. « Je lui rétorquai, écrit Longstaff, que si je ne faisais pas demi-tour maintenant je ne descendrais plus jamais dans la vallée[131] ». La cordée redescend donc, Longstaff ayant refusé qu'Henri aille seul au sommet, une entreprise qu'il juge trop dangereuse. D'un autre côté, cette supériorité des guides, que leurs employeurs sont bien forcés de reconnaitre, les rend responsables de leurs clients. Ainsi, un guide peut, dans certaines conditions, contredire un employeur moins compétent. Dans l'extrait suivant, Stephen s'expose à des remontrances (qu'il estime méritées) après qu'il a refusé l'aide de son guide et manqué de tomber dans une crevasse.

> « Melchior venait de sauter par-dessus une crevasse et me tendait la main. D'un revers de main méprisant, je rejetais son offre (…). Le moment suivant, je me retrouvais, il est vrai, de l'autre côté de la crevasse quoique, à mon grand regret, sur le dos et en train de glisser rapidement dans ses profondeurs. Melchior crocheta honteusement mon aisselle avec son piolet et me tira en arrière, avec un avertissement opportun pour le futur[132]. »

C'est parce que la supériorité physique des guides ne fait aucun doute, mais aussi parce que les qualités qui font le « grand alpiniste » ne sont pas uniquement des qualités physiques, que des alpinistes aussi illustres que Leslie Stephen – président de l'*AC* entre 1866 et 1868 – n'hésitent pas à se mettre en scène de la sorte, à la limite du ridicule. En effet, la supériorité du guide en terrain alpin ne remet pas en cause l'excellence de l'alpiniste, comme si, en quelque sorte, tous deux ne jouaient pas au même jeu.

En effet, de l'avis des alpinistes, une chose est en effet certaine : guides et alpinistes ne combattent pas à armes égales. Pour Stephen, le guide, élevé dans la montagne, « possède l'avantage inégalable que lui confèrent des habitudes qui sont devenues des instincts[133] ». D'après Mummery, qui reprend la pensée darwinienne de son temps, « le chasseur de chamois (…) est le meilleur matériau brut pour faire un guide. Le fait qu'un homme ait l'habitude de grimper seul signifie que la loi de la survie du plus fort a eu d'amples et nombreuses opportunités de l'éliminer, tant soit peu qu'il ait été un alpiniste imprudent ou incapable[134] ». On peut, là encore, essayer de saisir la portée de ces propos dans le cadre de « l'esprit du sport » et de l'ethos amateur. Ne jouant pas à armes égales (l'un étant, comme le développe longuement Stephen, devenu « naturellement » su-

---

[130] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 113. Nous traduisons.
[131] Thomas LONGSTAFF, *This is my voyage*, *op. cit.*, p. 127. Nous traduisons.
[132] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 111-112. Nous traduisons.
[133] Leslie STEPHEN, « On alpine climbing », *op. cit.*, p. 281. Nous traduisons.
[134] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 375. Nous traduisons.

périeur à l'autre par la pratique), guides et alpinistes ne peuvent pas être comparés d'après des critères « sportifs ». Ainsi, l'excellence du guide n'est pas comparable à l'excellence de l'alpiniste. Plus encore, la différence entre eux est telle qu'il est même impossible de la mesurer à l'aune de la différence observée dans les autres sports entre professionnels et amateurs. C'est, presque dans les mêmes termes, ce qu'affirment Stephen et Grove, l'un en 1868, l'autre en 1872. Stephen écrit :

> « L'alpinisme diffère de la plupart des sports en ce que la différence entre professionnels et amateurs y est anormalement grande. Les joueurs (professionnels) battent généralement les gentlemen au cricket et un rameur amateur a peu de chance de battre un très bon batelier ; mais une victoire des gentlemen face à des guides serait bien plus inespérée que lors d'un match équivalent dans ces deux sports. La raison majeure étant, bien sûr, que la plupart des hommes débutent l'alpinisme sur le tard[135]. »

« En alpinisme, la différence entre l'amateur et le professionnel est très grande, bien plus grande que dans les autres sports athlétiques[136] », confirme Grove quatre ans plus tard, dans un article comparant les capacités respectives des guides et des alpinistes. Et d'expliquer, comparaison sportive à l'appui, le bien-fondé de sa remarque. Le guide, écrit Grove, apprend à connaître la montagne dès l'enfance. Il y acquiert un pied sûr en gardant les chèvres, puis en chassant le chamois, à l'âge où les compétences physiques s'incorporent le plus facilement. Une fois guide, il passe la plupart de son temps en montagne. Quant à l'amateur, ironise Grove, il se rend pour la première fois dans les Alpes à vingt ans passés, et y demeure rarement plus de six semaines par an, des séjours entrecoupés de longues périodes passées en Angleterre, « où il ne voit ni glacier ni montagne ». Pour saisir le gouffre qui sépare le guide de l'amateur, Grove mobilise un exemple riche de sens pour des *gentlemen* : le cricket.

> « Imaginez un joueur qui commence à 22 ans, pratique trois fois par semaine pendant six semaines, puis ne touche pas sa batte pendant dix mois, puis recommence, et ainsi de suite pendant cinq ans. Quelle place aurait-il dans le jeu ? Et quelle sorte de joueur serait-il, comparé non pas avec les grands joueurs, mais avec de petits professionnels ou de modestes amateurs ? Imaginez la même chose en aviron ou en équitation, et ce que serait le niveau de l'aspirant, comparé encore une fois non pas aux pratiquants de première catégorie, mais aux rameurs moyens et aux sportifs corrects[137] ? »

Ces déclarations nous fournissent un nouvel éclairage qui permet de voir que ce sont bien des critères extra-sportifs (l'appartenance sociale, et toutes les qualités supposées en découler) sous-jacents à la conception de l'excellence en alpinisme qui empêchent la comparaison entre guides et alpinistes. Le fait que les guides ne soient pas des *gentlemen* les élimine d'emblée des limites de l'alpinisme. Parce que l'excellence ne découle pas de la compétence, plus que de dire que les guides ne jouent pas dans la même *ligue* (ils joueraient, en l'occurrence, dans une ligue professionnelle), il s'agit surtout de voir que, pour les membres de l'*AC*, ils ne jouent en fait pas au même *jeu* ! De la même manière qu'un peintre naïf, aussi doué soit-il, n'est souvent pas reconnu comme un peintre (ou bien sous l'effet d'une réhabilitation tardive), un guide n'est pas un alpiniste, terme réservé aux amateurs. C'est parce que supériorité sur le terrain ne signifie pas (encore) excellence que les alpinistes n'ont aussi aucun mal à accorder aux guides cette supériorité.

Cette vision des choses perdure. Encore dans l'entre-deux-guerres, il est admis que les grands guides sont supérieurs aux meilleurs amateurs. En 1924, Finch écrit :

> « Il a été dit plus d'une fois, et écrit, que l'amateur de première classe est supérieur, en tant qu'alpiniste, au guide de première classe. Il est évident qu'une telle déclaration ne peut émaner que de ceux qui

---

[135] Leslie STEPHEN, « On alpine climbing », *op. cit.*, p. 277-278. Nous traduisons.
[136] Craufurd GROVE, « The comparative skills of travellers and guides », *op. cit.*, p. 92. Nous traduisons.
[137] *Ibid.*, p. 92-93.

> n'ont pas d'expérience personnelle des capacités supérieures d'un grand guide. La vérité est les guides de première classe dans les Alpes se comptent sur les doigts des deux mains, et – soyons humble – que les alpinistes amateurs, Anglais, de première classe, représentent moins d'un tiers de ce nombre[138]. »

Finch, on le voit, oppose encore guides et amateurs, les premiers n'étant pas considérés comme des alpinistes à part entière. Il faudra encore attendre quelques décennies pour cela.

Les qualités des grands guides louées par les alpinistes ne sont pas uniquement d'ordre physique. Des meilleurs guides, on vante également les qualités morales, des qualités qui les distinguent des autres guides. L'insistance sur certaines qualités morales en particulier montre ce qui importe aux yeux des alpinistes. Ainsi, on peut remarquer que les grands guides sont présentés comme des hommes qui possèdent les attributs moraux de la *manliness* valorisés à l'époque victorienne et mis au premier plan par les alpinistes – ceux du vrai *gentleman* : honneur, honnêteté, humilité, sang-froid, courage[139], etc. Il est écrit de Balmat qu'il « était un guide modèle : modeste, courageux, désintéressé » (*AJ* 27, 1913, 52). Modestie, courage, désintéressement sont bien trois qualités essentielles et constitutives de la « grandeur » du guide, du moins aux yeux des alpinistes. Ces qualités, ce sont celles dont Whymper gratifie le guide Michel Croz. Le décrivant comme « un homme brave et honnête », Whymper salue la « droiture, [le] courage » et le sens de l'honneur de celui qui fut à plusieurs reprises son « camarade ». Plusieurs anecdotes viennent appuyer ses propos. Lorsque Croz, qui n'est « jamais plus heureux que lorsqu'il exerce ses facultés au maximum », taille des marches sur une pente glacée, dans une position extrêmement précaire (l'épisode le plus dangereux de sa carrière de guide, avouera-t-il à Whymper), il le fait sans se plaindre, « de manière virile » (*manfully*). Il « rampe sur un pont de neige » au-dessus d'une crevasse, aide ses compagnons à traverser « en les tirant par les jambes » et « se moque de [leur] appréhension, imitant [leur] maladresse et [refusant] toute aide, demandant uniquement qu'on le suive[140] ».

Malgré toutes ses qualités hautement valorisées dans les récits des alpinistes, le guide n'est pourtant pas considéré comme un alpiniste. En effet, le guide, selon la conception de l'alpinisme qui est prévaut au XIX$^{e}$ siècle, ne fait qu'accompagner l'alpiniste. Contrevenir à cette règle est considéré comme un comportement illégitime, « injustifiable ». Dans ce cadre éthique, une ascension effectuée par un guide seul s'apparente tout simplement à un vol de sommet. En 1872, Douglas Freshfield fait état de sa colère suite à l'incartade impardonnable de deux guides italiens, dans un contexte de raréfaction des sommets alpins vierges.

> « La première et (d'après moi) la seule ascension du Piz d'Aela a été faite par Jenni et Fluri, sans s'encombrer d'un employeur, une manière de faire inexplicable, répétée sur le Piz Pisoch, et que nous devons condamner durement. Le garde-chasse qui attendrait le moment où le gibier de son employeur serait presque éteint pour aller tuer tout seul les derniers faisans se rendrait, il me semble, coupable d'un délit mineur comparé à celui de ces guides, car on ne peut pas, malheureusement, élever les pics vierges à la ferme comme les faisans (…)[141]. »

Dans cet extrait, Freshfield ne tait pas le rapport hiérarchique entre guide et alpiniste, qui s'apparente à une relation entre un serviteur et son maître. Le fait qu'il soit à ce point inconce-

---

[138] George Ingle FINCH, *The making of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 127. Nous traduisons.

[139] Le qualificatif de *gentleman* apparait parfois dans les récits des alpinistes victoriens pour caractériser les guides exceptionnels. Le statut de *gentleman* étant passé au cours du XIX$^{e}$ siècle d'inné à cultivé, acquis par l'éducation ou forgé par les circonstances de la vie (voir chapitre 3), il n'est donc pas incompatible avec l'occupation de guide, même si le guide est loin de correspondre à l'image que l'on se faisait du *gentleman*. Qualifier un guide de *gentleman* est donc un hommage particulièrement fort rendu à quelques individus hors du commun dont les qualités morales semblent irréprochables.

[140] Edward WHYMPER, *Scrambles*, *op. cit.*, p. 112; 160; 150; 76; 107; 95.

[141] Leslie STEPHEN, « Review of Scrambles amongst the Alps, by E. Whymper », *op. cit.*, p. 205. Nous traduisons.

vable qu'un guide puisse entreprendre une première pour son propre compte montre bien que, malgré toutes les qualités des premiers, il existait une barrière insurmontable entre les grands guides et les grands alpinistes. Les guides, à cette époque, demeurent des inférieurs hiérarchiques qui ne sont pas, par définition, des alpinistes.

Nous pouvons le constater en regardant plus précisément la manière dont les alpinistes définissent ce qui constitue un comportement « honorable », pour les guides d'une part, et pour les alpinistes de l'autre. Une telle comparaison permet de mettre en lumière leurs conceptions de l'alpinisme et les positions qu'ils attribuent respectivement aux uns et aux autres. Ainsi, s'il guide effectivement la cordée, il en va de l'honneur du guide d'être, avant tout, dévoué à son employeur. C'est, du moins, ce que les alpinistes en disent dans leurs récits. Ainsi, Whymper met également au premier plan, en plus de ses capacités physiques, « le dévouement[142] » et la promptitude à obéir de Croz, deux qualités primordiales que doit, selon lui, posséder un grand guide.

> « De tous les guides avec qui j'ai voyagé, Michel Croz fut celui qui m'écoutait le plus. (…) Nul besoin de le presser ou de lui répéter une deuxième fois de faire quelque chose. J'avais juste à dire ce qui devait être fait et comment cela devait être fait, et le travail était fait. De tels hommes sont rares et estimés[143] ».

D'après l'alpiniste, le guide qui se comporte comme un « homme » et, plus encore, comme un « homme d'honneur », est d'abord capable d'un dévouement poussé à l'extrême. C'est, relaté dans la nécrologie de Wills, le comportement de Balmat qui, malgré ses doigts gelés, continue de s'occuper de ses deux clients sans se plaindre. Une telle attitude, pour des victoriens à qui les *public schools* ont inculqué des valeurs martiales et l'idée qu'un homme doit être capable d'une grande abnégation, impose le respect.

> « Wills commençait à se sentir mal ; il ne sentait plus ses mains et ses pieds ; Tyndall ne sentait plus ses pieds ; les deux hommes étaient livides. "Partons", s'exclama Wills, "ou nous nous exposons à un accident sérieux". Balmat s'approcha alors et dit doucement, " *Je crains que mes mains sont gelées*" [En français]. Ses phalanges étaient complètement noires. Il avait supporté cette souffrance, probablement à la limite de la tolérance humaine, avec un courage viril qui fit forte impression à Wills et qu'il n'oublia jamais. Tout ce temps, Balmat s'était occupé de la sécurité et du confort de chacun comme s'il était au pic de sa forme et de son plaisir. » (*AJ* 27, 1913, 52)

Quand l'honneur du guide tient au fait de se dévouer à la limite du sacrifice, qu'est-ce qui, dans l'attitude de l'alpiniste envers son guide, fait de lui un homme d'honneur ? L'alpiniste n'est pas grandi moralement par son dévouement, mais par son indépendance, son autonomie vis-à-vis du guide. Il doit pouvoir compter sur lui-même et décharger son guide d'un fardeau supplémentaire. L'alpiniste digne de ce nom n'est en rien semblable à cette catégorie inférieure d'alpinistes qu'évoquait Bourdillon[144] et qui se font hisser au sommet. Pour Stephen, de tels alpinistes sont des « poids morts » qui « rejettent l'entière responsabilité sur leurs guides en étant incapables de les assister, ou même de les suivre par eux-mêmes sans aide ». Ils « imposent à leur guide un fardeau qui n'est aucunement justifiable » et, ainsi, se déshonorent, sont « injustes envers eux-mêmes ». Un véritable alpiniste, même s'il laisse au guide le soin de trouver l'itinéraire et de s'occuper des membres de la cordée, doit être « capable de répondre de sa propre sécurité[145] ».

---

[142] Edward WHYMPER, *Scrambles*, *op. cit.*, p. 160.
[143] *Ibid.*, p. 76. Nous traduisons.
[144] F.W. BOURDILLON, « Another way of (mountain) love », *op. cit.* Voir dans « Alpinistes et touristes ».
[145] Leslie STEPHEN, « On alpine climbing », *op. cit.*, p. 284. Nous traduisons.

Le dévouement du grand guide découle du fait qu'il s'agit d'un employé, donc d'un professionnel. Or, dans le cadre de l'ethos sportif amateur, l'élément professionnel n'a pas sa place. L'admiration des alpinistes pour les grands guides, aussi forte soit-elle, n'est pas une admiration pour des égaux mais, encore une fois, pour des individus qui jouent « à un autre jeu » ou « dans une autre ligue », chose que nous avions perçue dans les propos que tenaient les alpinistes sur la supériorité physique des guides. Il arrive que le « désintéressement » d'un guide soit loué par son employeur (comme dans le portrait de Balmat évoqué plus haut), mais il ne peut s'agir d'un réel désintéressement, au sens noble que lui prêtent les alpinistes, puisque le guide est un professionnel rémunéré pour ses services. Du moins, il importe qu'il ne tente pas d'extorquer de l'argent de manière indue à son client ou ne lui impose des tarifs exorbitants. Le désintéressement, aussi, concerne le principal objet de convoitise des alpinistes : les montagnes. Un guide qui reste à sa place, comme l'écrivait Freshfield, n'est pas, par définition, intéressé par les ascensions nouvelles.

Ainsi, malgré des qualités physiques et morales indéniables qui leur valent l'admiration sincère des alpinistes, les guides demeurent des inférieurs hiérarchiques et des professionnels qui ne sont pas, par définition, des alpinistes. Ceci se comprend dans le cadre de la conception spécifique de l'excellence alpinistique telle qu'elle se cristallise au XIX$^{e}$ siècle. C'est parce que l'alpinisme est considéré comme « plus qu'un sport » et plus qu'un simple exercice corporel que les guides ne peuvent pas prétendre au statut d'alpinistes, de la même manière que sont rejetés « en dehors » de l'alpinisme les « gymnastes » et les « acrobates ». Par définition, seuls les (bourgeois) amateurs peuvent pratiquer de manière désintéressée et un guide, même plus compétent sur le terrain que le meilleur amateur, ne pratique pas dans le même cadre éthique. Cette différence insurmontable de conceptions de l'alpinisme est à rattacher, en premier lieu, aux milieux sociaux respectifs des alpinistes et des guides. Si les plus grands guides ne sont pas des alpinistes, c'est bien parce qu'ils ne possèdent ni les caractéristiques sociales des amateurs, ni leur éducation ni, de ce fait, leur approche de l'alpinisme. Souvent des paysans locaux, les guides n'investissent pas dans l'alpinisme les mêmes motivations et le même « intérêt au désintéressement[146] » que leurs employeurs.

### 2.2.4 *La rencontre de deux univers sociaux*

Le plus souvent des cultivateurs ou des éleveurs locaux, les guides ont saisi, dans des régions en retard économique, l'opportunité financière que constituaient le tourisme alpin et la mode de l'alpinisme. En s'attardant sur les propriétés sociales de certains guides célèbres de l'âge d'or, on remarque que la plupart semblent provenir de milieux paysans où la pluriactivité est de mise. Ils sont cultivateurs, bergers (Almer, Anderegg, Charlet), tailleurs de pierres (Carrel), maréchaux-ferrants (Payot), éleveurs et chasseurs de chamois (Burgener). Certains sont issus de familles de guides (par exemple Carrel, ou Balmat, ou encore Lauener), preuve de la popularité de ce nouveau métier. Recensant les occupations de 418 guides entre 1800 et 1930, Renaud de Bellefon compte par exemple 26% de cultivateurs et bucherons, 4% de bergers, 4% de journaliers, 4% de gardes champêtres, 8% d'artisans, 9% d'aubergistes et de petits commerçants, 11% de loueurs de montures ou de voitures, 9% de petits agents de la fonction publique, 1% de domestiques ruraux,

[146] Pierre BOURDIEU, *Intérêt et Désintéressement*, Lyon, Edition du GRS, Cours au collège de France, 1988.

2% de mineurs, mais aussi 11% de chasseurs et pêcheurs et 2% de cristalliers[147]. Certains alpinistes font ainsi état de la distance sociale qui les sépare des guides, une distance sociale mêlée, chez Winthrop Young, d'une admiration respectueuse.

> « Se payer un guide était un luxe, et, surtout, il me fallut longtemps pour surmonter la timidité, particulièrement forte chez le type d'insulaire éduqué en *public school* que j'étais, à se mêler à des hommes de langue et de classe différentes. Les guides, aussi, appartenaient à un autre monde, le monde lointain des grandes chroniques alpines. Le Vrai Guide, avec un piolet et un passé de montagnard, je le regardais à distance depuis le chemin à mules, comme un garçon nouvellement arrivé à l'école admire, tout en l'évitant, le membre du Onze de l'année précédente[148]. »

Du fait de cette distance sociale, même les guides les plus talentueux, ceux dont on pourrait penser que leur intérêt dépassait le plan strictement financier, n'investissaient pas dans l'alpinisme les mêmes motivations que les bourgeois amateurs, leurs dispositions sociales ayant peu en commun avec celles de leurs clients. En témoigne cette anecdote de Slingsby complimentant un guide norvégien sur la vue des montagnes depuis sa maison, occasionnant pour réponse qu'« elles n'étaient pourtant pas fertiles[149] », ou celle de Winthrop Young, surpris qu'un « guide des plus accomplis et affables, après avoir passé en revue avec un calme poli la plupart des sites de Paris et Londres, s'avivait seulement pour parler avec une chaleur authentique de la taille des cochons noirs Berkshire et de l'intérêt de les importer[150] ». Dans la même veine, on trouve la réaction de Melchior Anderegg à la vue de Londres où l'avait invité Stephen. Celui-ci raconte :

> « Un jour, un guide suisse très intelligent regardait avec moi la morne étendue de cheminées à travers laquelle la ligne sud-est de chemin de fer s'échappe de cette lugubre métropole. Je fis remarquer avec un soupir de circonstance : "Ce n'est pas une aussi belle vue que celle que nous avons eu tous les deux du haut du Mont Blanc". "Ah, Monsieur", fut sa réponse pathétique, "C'est bien plus beau"[151]. »

Longstaff fait état, lui aussi d'une anecdote similaire, qui met au jour des dispositions sociales différentes du bourgeois alpiniste qu'il est et des paysans guides qu'il emploie pour son expédition himalayenne. Alors qu'il est pris dans une avalanche, il est arrêté par la corde, qu'il doit couper pour s'en libérer et reprendre son souffle. Son guide, Alexis Brocherel, est outré par son inconséquence : « "Pourquoi avez-vous coupé cette corde", dit-il d'un ton blessé. Il savait que la corde avait coûté 100 francs et en avait pris grand soin. Il mis longtemps à me pardonner ce gaspillage[152] », écrit Longstaff. Ces anecdotes, si elles relatent des épisodes sans doute bien réels, sont également un moyen pour les alpinistes de marquer (en mettant en lumière, « en creux », leur propre désintéressement) leur différence par rapport au commun.

Cependant, la distance sociale qui séparait alpinistes et guides n'empêchait pas que certains grands guides s'acculturent au contact des alpinistes, ni même que des rapports amicaux, voire fraternels, ne se développent au sein de la cordée. Ce type de rapport était rendu possible, encore une fois, par le grand dévouement des guides. C'est aussi pour cela, sans doute, que les grands guides étaient portés en si haute estime par leurs employeurs. Venant, pour la plupart, de milieux très populaires, on a l'impression, à lire les portraits qu'en font les alpinistes, que ces hommes faisaient preuve d'une grande volonté d'adaptation à l'égard de leurs clients. Abraham présente les

---

[147] Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 238.
[148] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 41. Nous traduisons.
[149] Cecil SLINGSBY, *Norway, the northern playground. Sketches of climbing and mountain exploration in Norway between 1872 and 1903*, Edinburgh, Douglas, 1904, p. 54.
[150] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 109. Nous traduisons.
[151] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 1. Nous traduisons.
[152] Thomas LONGSTAFF, *This is my voyage*, *op. cit.*, p. 125. Nous traduisons.

guides suisses comme « un corps d'individus extrêmement intelligents », dont certains avaient appris l'anglais en partant l'hiver en Angleterre. « En fait, les meilleurs d'entre eux sont des gentlemen au sens le plus vrai du terme, et dans notre pays nous n'avons pas de classe de professionnels qui soient du même calibre[153] ». Professionnels, les compétences et qualités sociales des guides les rapprochent néanmoins des amateurs, bien plus que les professionnels des autres « sports ». Stephen, près de quarante ans plus tôt, écrivait la même chose des guides suisses, d'après lui « une classe d'individus singulièrement intelligents et méritants ». « J'aimerais, écrit-il, que tous les hommes du même milieu, en Angleterre et ailleurs, soient aussi indépendants, aussi informés, et aussi dignes de confiance, que les guides suisses[154] » !

Il est fait souvent fait mention de l'intelligence des grands guides dans les récits des alpinistes. L'intelligence, pour les alpinistes victoriens, est une qualité essentielle car l'alpinisme, nous l'avons vu, est considéré comme plus qu'un simple exercice corporel. L'intelligence des guides, c'est ce qui leur permet à la fois de prendre de bonnes décisions sur le terrain et d'être des compagnons agréables et divertissants pour l'alpiniste. La possession des « bonnes manières » est ainsi particulièrement valorisée par ces derniers. À propos du guide Bennen, Whymper écrit qu'il était « courtois, avec des manières dignes d'un gentleman » et qu'il aurait pu, s'il n'avait pas péri en montagne, « être au premier rang des guides[155] ». Winthrop Young, à propos du guide Clemenz Ruppen, décrit un homme endurci par la vie paysanne mais qui, après trente ans au service du professeur Tyndall, avait fini par acquérir des maniérismes, « qui disparaissaient, puis réapparaissaient de manière presque comiques quand il était sur le pas de l'hôtel Piazza[156] ». La curiosité intellectuelle de certains guides fait aussi forte impression sur les alpinistes. À propos d'Alexis Brocherel, Longstaff explique qu'il « n'était pas seulement un paysan frugal » et raconte que le jeune guide s'était intéressé à un sonnet de Dante qu'il avait emporté avec lui. « Après l'avoir regardé, il le lut à voix haute, lentement, à Henri. Puis il leva les yeux ; "Monsieur, c'est très beau : qui a écrit cela ?"[157] ». Dans tous ces propos, transparait cependant la condescendance du supérieur et de l'homme éclairé face à la naïveté, sincère et touchante, du « bon sauvage » qu'il emploie.

Dans la nécrologie du guide François Devouassoud, rédigée par celui qui fut son employeur pendant des années, Freshfield met en avant l'amitié qui s'était développée entre lui et son guide. Cette amitié, certes basée sur des aventures partagée, était rendue possible par l'intelligence, la culture, et les manières de Devouassoud, qui le distinguaient des hommes de son milieu.

> « (…) Je pense à mon vieux guide comme à un ami, mon ami le plus vieux et le plus dévoué. François avait un talent pour l'amitié. Son intelligence naturelle, ses lectures variées, ses nombreuses expériences faisaient de lui un compagnon toujours charmant. Sa sympathie et son tact, le résultat d'une nature charmante et singulièrement modeste, la solidité et la noblesse simple d'un caractère qui semblait libre de toutes les mesquineries de la vie, lui valaient l'affection et l'estime de tous ceux qu'il rencontrait. (…) Il pouvait parler d'Athènes et de Constantinople, de Dumas et de Victor Hugo, plus volontiers que de ses aventures d'alpiniste. » (*AJ* 22, 1905, 528)

Nous avons mobilisé ces anecdotes pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, elles révèlent le statut à part que possédaient les grands guides aux yeux des alpi-

---

[153] George Dixon ABRAHAM, *The complete mountaineer*, New York, Doubleday, Page & Co, 1908, p. 98. Nous traduisons.
[154] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 77. Nous traduisons.
[155] Edward WHYMPER, *Scrambles*, *op. cit.*, p. 39. Nous traduisons.
[156] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 42. Nous traduisons.
[157] Thomas LONGSTAFF, *This is my voyage*, *op. cit.*, p. 72. Nous traduisons.

nistes, un statut qui n'était en rien semblable à celui des professionnels des autres sports. On retrouve ainsi, dans l'insistance des alpinistes sur le rapport privilégié qu'ils entretenaient avec leurs guides favoris (loin de ce qui, à leurs yeux, constituait les rapports habituels entre amateurs et professionnels), l'idée que l'alpinisme se situe aux marges du sport. Cependant, ces anecdotes, parfois non dénuées de condescendance à l'égard d'inférieurs sociaux, mettent aussi l'accent sur la distance sociale et culturelle qui séparait guides et alpinistes. Malgré la supériorité indéniable sur le terrain des guides de première classe, malgré leur bonne volonté culturelle, il n'en restait pas moins clair dans l'esprit des alpinistes que les guides était des inférieurs et des serviteurs, aussi dignes d'admiration fussent-ils. « Je ne taille jamais de marches moi-même quand j'ai un guide pour le faire, écrit Leslie Stephen, d'abord parce qu'il le fait bien mieux ; ensuite parce qu'il est payé pour le faire[158] ». Par définition, du fait de leur métier et de leur milieu, les meilleurs guides ne se situaient pas sur le même plan que les alpinistes.

## 2.3. Hommes alpinistes et femmes alpinistes

> « L'alpinisme est un exercice très attirant pour certaines *ladies* et, alors que le nombre d'alpinistes augmente, le sexe faible (*fair sex*) ne cesse de fournir des alpinistes enthousiastes, et cela depuis la naissance de l'*Alpine Club*. Je ne suis pas ici pour dire si les femmes devraient ou non faire de l'alpinisme ; elles en font ; pas plus que je ne m'aventurerai à leur donner des conseils qui ne seraient pas également applicables à leurs frères[159]. »

Dans son manuel de 1893, Claude Wilson se garde d'avancer une opinion au sujet des femmes alpinistes, même si l'on perçoit peut-être derrière ses propos un certain fatalisme. Les femmes alpinistes forment une autre catégorie d'usagers de la montagne desquels se distinguent les (hommes) alpinistes. On pourrait arguer du fait que nous avons déjà cité plusieurs fois des propos de femmes alpinistes, et que celles-ci font bien partie, avec les hommes, de l'élite de l'alpinisme. Si nous y consacrons pourtant une partie spécifique, c'est parce que les femmes alpinistes ne sont pas toujours considérées comme des égales par leurs confrères. En tant que l'alpinisme a été codifié, pensé, et raconté essentiellement par des hommes, l'excellence et « l'esprit » de l'alpinisme sont fondamentalement masculins. Face à un modèle d'excellence leur laissant peu de place, les femmes alpinistes ont élaboré au fil du temps des réponses variées pour se faire une place sur un terrain de jeu essentiellement masculin.

### 2.3.1 *Des clubs féminins mineurs*

Depuis sa création en 1857, jusqu'en 1974, l'*AC* est exclusivement masculin. Des femmes se regroupent en 1907 au sein du *Ladies' Alpine Club* (*LAC)*, qui demeure une petite structure : entre 1907 et 1975, date de sa fusion avec l'*AC,* le *LAC* ne comptera jamais plus de 161 membres. Les autres clubs prestigieux apparus dans la lignée de l'*AC* sont, eux aussi, réservés aux hommes : le *Climbers' Club* (1898), s'il tolère quelques femmes lors de ses assemblées, souvent des compagnes ou des filles de membres, ne les accepte dans ses rangs qu'en 1975[160]. Le *Scottish Mountaineering Club* (1889) s'ouvre aux femmes en 1990 après des débats houleux. Les Ecossaises fondent ainsi, sur le modèle du *LAC,* le *Ladies' Scottish Climbing Club* (*LSCC*) en 1908, club qui existe encore

[158] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 254. Nous traduisons.
[159] Claude WILSON, *Mountaineering*, Londres, Bell & Sons, 1893, p. 86. Nous traduisons.
[160] Pip HOPKINSON, « A brief history of the Climbers' Club », *climbers' club*.

aujourd'hui. Fait particulièrement visible dans les cas des *LAC* et *LSCC*, les clubs féminins sont souvent calqués sur leurs équivalents masculins. Comme ces derniers, il s'agit de clubs fermés où la sélection est double : sociale et sportive. L'alpinisme féminin se développe ainsi à la fois à l'écart et dans l'ombre de l'alpinisme masculin, et ce d'autant plus que les femmes alpinistes étaient nombreuses à pratiquer accompagnées de membres de l'*AC,* qu'il s'agisse de leurs maris, pères, frères ou amis.

Seul le *Fell and Rock Climbing Club* du Lake District (1906) rompt avec le modèle du club de gentlemen en admettant, sans pour autant en faire la publicité, quelques femmes à partir de 1907[161]. Dans le deuxième numéro de la revue du club (1908), on trouve deux femmes parmi les nouveaux membres. Dans le troisième (1909), il est précisé un montant de cotisation (plus faible) pour les femmes. Aucune, cependant, ne fait partie du bureau directeur ou du comité. C'est parce qu'elle trouvait le *Fell and Rock* trop masculin qu'une de ses membres, Emily Kelly, fonde un autre club féminin en 1921, le *Pinnacle Club*. Là encore, une partie[162] des membres est constituée des compagnes d'alpinistes appartenant aux clubs masculins. Ainsi, Eleanor Winthrop Young, épouse de George Winthrop Young (président du *Climbers' Club* puis de l'*Alpine Club*) et fille de l'alpiniste Cecil Slingsby (membre de l'*AC)*, en fut la première présidente, et sa fondatrice Emily (Pat) Kelly, épouse de H.M. Kelly (membre éminent du *Fell and Rock*), la première secrétaire.

### 2.3.2 *Une pensée masculine de l'excellence*

Si nous avons assimilé l'*AC* à « l'élite de l'alpinisme », nous servant de ce club comme d'une base pour accéder aux représentations de l'excellence forgées dès les débuts de l'alpinisme, nous ne pouvons ni dire ni faire de même à partir des clubs féminins qui voient le jour dans son sillage. Le premier d'entre eux, le *LAC,* apparaît plus de cinquante ans après son équivalent masculin. Pendant cette longue période, il n'existe pour les femmes alpinistes britanniques – dont certaines sont les auteures d'ascensions reconnues[163] – aucune structure institutionnelle équivalente à celles dont bénéficient les hommes, aucune tribune, aucune revue de même ampleur pour publiciser leurs ascensions et partager leurs vues. Les pages de l'*Alpine Journal* leur sont officiellement fermées, même si quelques rares femmes parviennent à y publier des articles, la première dans le volume 14 (1889). Il n'est cependant pas exclu que des femmes aient publié dans l'*AJ* sous des pseudonymes masculins, à l'instar de Miss Brevoort qui avait signé un article dans le volume 6 sous le nom de son neveu, l'alpiniste William A.B. Coolidge, avec qui elle faisait cordée commune[164]. Les femmes peuvent également, pour rendre compte de leurs exploits, écrire dans la presse nationale ou régionale. Cependant, cette tâche est souvent dévolue à des hommes[165] et il n'est pas rare de trouver sous une plume masculine, dans la presse ou dans l'*AJ,* le compte-rendu d'une ascension féminine. Reste aux femmes la possibilité de publier sous forme d'ouvrage leurs récits

---

[161] 8 sur 164 membres, précise Derek WALKER, « Club life », *op. cit.*

[162] Et une partie seulement. Michel Taillant montre ainsi que les femmes mariées du *LAC* ne sont pas les épouses de membres notoires de l'AC. Michel TAILLAND, « Le Ladies' Alpine Club (1907), Club alpin féminin ou féministe? », *in Sport, éducation physique et mouvements affinitaires au XXe siècle. Tome 1*, Paris, L'Harmattan, pp. 209-217, p. 208.

[163] Clare ROCHE, « Women Climbers 1850–1900: A Challenge to Male Hegemony? », *Sport in History*, 2013, vol. 33, n° 3, pp. 236-259.

[164] Michel TAILLAND, « L'Alpine Journal 1863-2004 », *op. cit.*

[165] Clare ROCHE, « Women Climbers 1850–1900 », *op. cit.*, p. 18.

d'ascension. Là encore, très peu le font[166]. De manière générale, les femmes ne publicisent pas leurs exploits, ni ne sont encouragées à le faire. Alors que les hommes de l'*AC* pouvaient retirer de leur appartenance au club et de leur statut d'alpiniste des bénéfices divers (qu'il s'agisse d'un surplus de notoriété, d'une affirmation de leur masculinité, ou de l'élargissement de leur réseau social et professionnel), de tels bénéfices étaient peu utiles aux femmes de la bourgeoisie, dont on n'attendait pas qu'elles s'accomplissent en dehors du foyer[167]. Celles-ci, parce qu'elles contrevenaient aux attendus en matière de rôles sexués, se montraient d'ailleurs réticentes à la publicisation de leurs exploits. Souffrant d'un déficit de légitimité, il semble en outre qu'il ait fallu, pour les femmes, démontrer un niveau d'alpinisme supérieur à la moyenne pour s'autoriser à faire le récit de leurs ascensions[168], ce qui n'était pas le cas des hommes qui étaient, au contraire, encouragés à écrire. Il en découle, comme l'écrit Françoise Paimboeuf, que « les femmes repérables se limitent à celles qui ont eu une carrière exceptionnelle[169] ».

L'histoire de l'alpinisme est ainsi une histoire masculine au sens où ce sont presque exclusivement des hommes qui en ont pris en charge l'écriture et la diffusion. Dès les premières années d'existence de l'*AC,* les récits des hauts faits de ses membres sont publiés, d'abord avec la parution de la série des *Peaks, Passes and Glaciers* (trois volumes, entre 1859 et 1862) puis avec celle de l'*Alpine Journal* à partir de 1863. À ces récits s'ajoutent ceux, publiés sous forme de livres dès les années 1850, des grands noms (ou de plus petits noms) de l'alpinisme : *The story of Mont Blanc* d'Albert Smith en 1853, *Wandering among the High Alps* d'Alfred Wills en 1854, *Where there's a will there's a way: an ascent of Mont Blanc*, de Charles Hudson et Edward S. Kennedy en 1856, ainsi que les grands best-sellers des années 1870 comme *Hours of exercise in the Alps*, de John Tyndall, *Scrambles amongst the Alps in the years 1860-1869* d'Edward Whymper, et *The Playground of Europe* de Leslie Stephen, tous trois publiés en 1871. Ces ouvrages ont un grand succès au sein et en dehors de la communauté des alpinistes, au point qu'à sa parution en 1859, le premier volume des *Peaks, Passes and Glacier* est vendu à 250 000 exemplaires et réédité quatre fois en six mois, alors même que l'*AC* ne compte que 123 membres[170]. Si les alpinistes tiennent tant à la publication de leurs récits, c'est parce que c'est la seule manière, dans cette pratique singulière, de témoigner de la réussite d'une ascension. Cette volonté de publicisation découle de la manière dont les alpinistes britanniques envisagent leur pratique : l'âge d'or de l'alpinisme britannique (1854-1865) est dévolu à la conquête des grands sommets vierges des Alpes, et c'est donc pour témoigner de ce qui peut être considéré comme des performances ou des exploits de type sportif que les alpinistes écrivent ces récits. Michel Tailland a ainsi comptabilisé, entre 1857 et 1890, 308 contributeurs à l'*Alpine Journal*, ce qui représente près de 40% des membres du club[171]. Les hommes alpinistes bénéficient

---

[166] L'exception notable en la matière étant Elizabeth Aubrey Le Blond (1861-1934).

[167] Leonore DAVIDOFF et Catherine HALL, *Family Fortunes*, *op. cit.* John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*

[168] Suivant un mécanisme de sur-sélection que l'on observe, aujourd'hui, dans différents microcosmes masculins : chez les ingénieurs, les chirurgiens, les boxeurs, policiers, etc. Catherine MARRY, *Les femmes ingénieurs. Une révolution respectueuse*, Paris, Belin, 2004. Emmanuelle ZOLESIO, *Chirurgiens au féminin ?: des femmes dans un métier d'hommes*, Rennes, PUR, 2012. Christine MENNESSON, *Etre une femme dans le monde des hommes, socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan, 2006. Geneviève PRUVOST, *Profession : policier. Sexe : féminin*, Paris, MSH, 2007.

[169] Françoise PAIMBOEUF, « Les femmes alpinistes: itinéraires et statut au sein du microcosme alpin (1870-1910) », *Revue Française de Civilisation Britannique*, 2000, vol. 10, n° 4, pp. 27-36, p. 28.

[170] Michel TAILLAND, « Le récit de course au temps de Victoria : une littérature de mâts de cocagne ? », *Babel*, 2009, n° 20, pp. 194-207.

[171] *Ibid.*

ainsi, par le biais de la revue, d'une visibilité très forte à l'intérieur et à l'extérieur de l'alpinisme.

Le chercheur qui s'intéresse aux sources écrites et publiées des alpinistes, lieux où peuvent se percevoir les représentations de l'excellence, se trouve donc face à des récits essentiellement masculins. Clare Roche, dans un article visant à réhabiliter les femmes alpinistes en démontrant qu'elles existaient bel et bien à partir des années 1850 et que certaines pratiquaient une forme d'alpinisme en contradiction avec les recommandations médicales les incitant à l'effort modéré, fustige l'usage de ces sources. D'après elle, les historiens se fondant sur les récits « des alpinistes et commentateurs victoriens (…) qui affirmaient que l'alpinisme développait le caractère et la masculinité », « ont pris leurs dires au pied de la lettre et n'ont pas examiné ce qui se passait derrière les dehors masculins et bien publicisés de l'alpinisme[172] ». Peter Hansen est ainsi critiqué pour avoir maintenu, entre autres, que « les femmes étaient rares dans ce monde supposément d'aventure, de danger et de conquête de territoires vierges, imprégné de testostérone[173] ». « Le fait que les hommes aient publié les récits de leurs ascension, note également Roche, « les a rendus plus visibles aux yeux des historiens et contribué à forger l'idée selon laquelle les montagnes étaient un lieu masculin[174] ». Nous ne pouvons qu'être en désaccord avec Roche sur ce point : les montagnes sont bel et bien un lieu masculin, et l'alpinisme une activité forgée, codifiée, débattue, avant tout par des hommes. Les femmes tiennent ainsi un rôle secondaire, voire nul, dans la codification de l'alpinisme, tâche presque exclusivement masculine, dévolue en particulier aux membres de l'*AC,* un club masculin et qui le reste jusqu'en 1974. Si l'*AC* peut être assimilé, avec plus ou moins d'exactitude, à l'élite (sportive) de l'alpinisme britannique, en tant qu'il représente le club auquel appartiennent les meilleurs alpinistes et les promoteurs d'une conception spécifique de l'excellence, on ne peut pas en dire autant des clubs féminins.

Il n'y a donc, à nos yeux, aucune contradiction ni mauvaise foi à affirmer à la fois que des femmes alpinistes ont toujours existé – les *ladies* sont d'ailleurs bien visibles et souvent mentionnées dans les pages de l'*AJ* –, et que l'alpinisme est un univers essentiellement masculin, pratiqué à haut niveau en majorité par des hommes, véhiculant des représentations et des valeurs masculines, en particulier en ce qui concerne l'excellence. Dans notre reconstitution de l'élite de l'alpinisme, nous avons inclus, au même titre que les hommes, les femmes auteures d'ascensions reconnues. Celles-ci sont minoritaires aux côtés des hommes : sur la période d'avant la Seconde Guerre mondiale, elles représentent environ 12% de l'élite.

### 2.3.3 *Les femmes alpinistes de l'époque victorienne et édouardienne*

Qui sont les « grandes alpinistes » d'avant la Première Guerre mondiale ? Envisagent-elles une pratique excellente de l'alpinisme d'une manière qui leur est propre ?

- **Des bourgeoises et des aristocrates**

[172] Clare ROCHE, « Women Climbers 1850–1900 », *op. cit.*, p. 3. Nous traduisons.
Ann Colley avance plus ou moins le même argument, considérant que les historiens de l'alpinisme comme Hansen ou Freedgood (parmi ceux déjà cités), qui avancent que les montagnes seraient « une zone masculine libérée de la présence féminine » et l'alpinisme « une projection d'une certaine forme de masculinité héroïque ou nationale », n'ont pas tout à fait raison. Ann C. COLLEY, *Victorians in the mountains : sinking the sublime*, Farnham, Ashgate, 2010, p. 126. Nous traduisons.
[173] Clare ROCHE, « Women Climbers 1850–1900 », *op. cit.*, p. 3. Nous traduisons.
[174] *Ibid.*, p. 16.

Notre reconstitution de l'élite de l'alpinisme britannique compte neuf femmes nées avant 1881. Ces quelques femmes sont celles que l'on retrouve à la lecture de la plupart des travaux consacrés aux femmes alpinistes de la deuxième moitié du XIX[e] siècle[175]. Les effets de rareté et de faible visibilité se conjuguant, on ne compte jamais plus de dix femmes par génération de pratiquants.

Françoise Paimbœuf décrit « l'archétype » de la femme alpiniste de l'époque victorienne au croisement de deux caractéristiques : l'appartenance à un milieu social privilégié et la possession d'une fortune personnelle[176]. Les femmes alpinistes, du moins les neuf dont le nom nous est parvenu, sont en effet issues de la bourgeoisie ou de l'aristocratie et disposent de moyens financiers considérables. Elles sont presque toutes nées dans des familles appartenant à la grande bourgeoisie économique. Meta Brevoort (1825–1876) et Lucy Walker (1835-1916) proviennent de riches familles ayant fait fortune dans le commerce. Les sœurs Ellen (1836-1902) et Anna Pigeon (1832-1917), ainsi que Gertrude Bell (1868-1926) sont issues de la bourgeoisie industrielle. Isabella Straton (1838-1918) est également une héritière[177]. Quant à Elizabeth Le Blond (1861-1934), c'est une aristocrate, fille d'un baronnet. Ces sept femmes, à la tête de grosses fortunes, vivent par conséquent de rentes confortables. Les autres femmes de la génération des précurseurs, sans être des héritières, sont également issues de milieux aisés, milieux auxquels elles continuent d'appartenir par leurs occupations ou celles de leurs maris : Margaret Jackson (1843-1906) est la femme d'un propriétaire minier, Katie Richardson (1854-1927) est fille de pasteur (elle reste célibataire toute sa vie et vit donc probablement de ses rentes). Gertrude Bell devient une célèbre diplomate, archéologue et orientaliste. Il s'agit donc là d'une génération d'alpinistes aux profils sociaux très homogènes : presque toutes issues des fractions économiques de la grande bourgeoisie, elles sont, pour la plupart, rentières. Ceci nous est confirmé par l'analyse du *LAC* menée par Michel Tailland. Au sein de ce club, tous les membres appartiennent à la bourgeoisie ou, pour une minorité, à la noblesse[178]. Les notices nécrologiques de ces femmes, ou leurs autobiographies, laissent entrevoir des goûts et des pratiques conformes à ceux des femmes de leur milieu. Lucy Walker, d'après la description d'une de ses amies, « était l'incarnation parfaite de la jeune lady victorienne. Elle n'était pas une athlète, (…) elle ne montait pas à cheval, ni ne pêchait ou marchait. Elle avait pour seul loisir extérieur le croquet. Elle était experte des travaux d'aiguille et pouvait lire plusieurs langues. Elle participait activement à la vie sociale de Liverpool, où elle vivait avec ses parents et son frère[179] ». Katie Richardson « était une bonne musicienne et tout sauf une mauvaise artiste, et de délicieuse compagnie » (*AJ* 39, 1927, 162). D'origine aristocratique, Elizabeth Le Blond parlait plusieurs langues et était l'auteure d'une dizaine d'ouvrages consacrés à l'alpinisme et à la photographie, pratique dans laquelle elle s'était spécialisée.

Les femmes souffrant d'un important déficit de légitimité dans une pratique aussi masculine que l'alpinisme, c'est bien la possession de ressources financières importantes qui leur permet de s'y adonner. Une fortune personnelle rend possibles de longs séjours dans les Alpes (certaines,

---

[175] Ainsi, aucune des femmes citées en tant que « grande alpiniste » dans les trois articles suivants n'est absente de notre base. Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLO et Jean SAINT-MARTIN, « L'alpinisme féminin avant 1914 : l'exemple d'une singularité à la Française », *The Annual of CESH*, 2004, pp. 101-115. Françoise PAIMBOEUF, « Les femmes alpinistes (1870-1910) », *op. cit.* Clare ROCHE, « Women Climbers 1850–1900 », *op. cit.*

[176] Françoise PAIMBOEUF, « Les femmes alpinistes (1870-1910) », *op. cit.*, p. 28.

[177] On ignore cependant le type d'activité de ses parents, qui la laissent orpheline assez jeune.

[178] Michel TAILLAND, « Le Ladies' Alpine Club (1907), Club alpin féminin ou féministe? », *op. cit.*, p. 211.

[179] Claire-Eliane ENGEL, « Early lady climbers », *Alpine Journal*, 1943, vol. 54, pp. 51-60, p. 58. Nous traduisons.

comme Le Blond ou Straton, finissent par s'y installer ; Richardson s'installe près de Lyon), lieu d'exil tant social que géographique qui facilite la transgression. Au Royaume-Uni, les femmes doivent se conformer à des normes genrées contraignantes, qui leur assignent un rôle essentiellement domestique[180]. Dans les Alpes, parce qu'elles en ont les moyens financiers, ces femmes trouvent une marge de liberté par rapport aux attendus sociaux en matière de rôles sexués.

- **Elizabeth Aubrey Le Blond (1861-1934), une femme « libérée des chaines du conformisme »**

La différence, libératrice, entre l'espace alpin et celui de la bonne société londonienne est soulignée par la plus prolixe d'entre elle, Elizabeth Aubrey Le Blond (1861-1934), une femme alpiniste atypique à cet égard. « Je dois une dette suprême de gratitude aux montagnes pour m'avoir libérée des chaines du conformisme, mais j'ai dû lutter avec acharnement pour ma liberté[181] », affirme dans son autobiographie la seule femme alpiniste de cette génération à en avoir publié une. Elizabeth Le Blond, parfois connue sous le nom de Hawkins-Whitshed (elle fut mariée trois fois), est issue de l'aristocratie anglaise. Élevée par sa mère et par des gouvernantes, elle fait son entrée dans le monde à 17 ans, avant d'épouser l'année suivante Fred Barnaby, un colonel de la garde royale à cheval, qui meurt à la bataille d'Abu Klea en 1884. Elle se remariedeux fois par la suite mais, contrairement à d'autres (Ellen Pigeon par exemple) n'arrête pas l'alpinisme pour autant. Elle consacre d'ailleurs bien peu de place à sa vie conjugale dans son autobiographie (encore moins à son fils, né en 1880) par rapport aux récits de ses ascensions et voyages. Peu après la naissance de son fils, alors âgée de 20 ans et épuisée par une intense vie mondaine, elle est envoyée dans les Alpes pour se reposer. C'est à cette occasion qu'elle découvre l'alpinisme. Cette découverte ne se fait pas sans appréhension. Elle demande en effet la permission de son médecin avant d'oser s'aventurer dans les hauteurs.

> « Tout d'abord, je sentais qu'il était de mon devoir (ô combien absurde cela parait-il à présent !) de demander la permission à Sir R. Quain avant de me rendre à une plus haute altitude[182]. »

Le Blond s'extraie à cette occasion du cadre rigide de la société victorienne. C'est bien l'éloignement géographique (permis par d'importantes ressources financières) qui permet une telle rupture et, selon ses mots, une véritable libération. Celle-ci commence par l'apprentissage de gestes simples d'autonomie, comme enfiler seule des chaussures de montagne, chose nouvelle pour cette *lady* entourée de bonnes.

> « Jamais, jusqu'à ce moment, je n'avais enfilé moi-même mes chaussures, et n'était pas vraiment sûre de savoir quel pied mettre dans quelle chaussure. Je réalise avec peine qu'il m'a fallu ensuite plusieurs années pour me passer de bonne, et c'est suite aux incessantes crises d'hystérie de l'une lorsque je rentrais tard d'une expédition, et au départ d'une autre avec un coursier, que je gagnais mon indépendance vis-à-vis de toute assistance de la sorte[183]. »

La transgression opérée par Le Blond, si elle est permise dans les Alpes, n'est pas tolérée en Angleterre. Elle choque la bonne société londonienne en affichant un teint halé indigne d'une *lady*.

> « Ma mère essuya la critique en mon nom quand ma grand-tante, Lady Bentinck, se mit à lancer des SOS désespérés : « Empêche-la d'escalader les montagnes ! Elle scandalise tout Londres et ressemble à un peau-rouge » ! , car mon teint était généralement cuivré quand je rentrais en Angleterre après une

---

[180] Voir chapitre 3, conclusion. Parmi les ouvrages consacrés à cette question, voir Leonore DAVIDOFF et Catherine HALL, *Family Fortunes*, *op. cit.* et John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*

[181] Elizabeth AUBREY LE BLOND, *Day in, Day out*, *op. cit.*, p. 90. Nous traduisons.

[182] *Ibid.*, p. 87.

[183] *Ibid.*, p. 90.

> série d'ascensions[184]. »

Dans *High Life and towers of silence*, un de ses récits d'ascension, elle rapporte une anecdote, encore relative à son teint halé, qui lui permet à la fois de se moquer des bourgeoises en voyage, passage quasi-obligé du récit d'ascension de l'époque, et de réaffirmer son mépris des conventions relatives à l'apparence féminine. L'anecdote est la suivante : alors qu'elle déjeune dans un hôtel de Chamonix, elle se rend compte qu'elle est la cible des regards d'un groupe de touristes. Une des femmes vient lui demander : « Madame, seriez-vous assez aimable pour me dire si c'est la traversée du glacier qui a rendu votre visage ainsi ? Parce que, si nos visages risquent d'être aussi brûlés et boursouflés, nous n'irons pas ! ». Le Blond poursuit son récit : « Je lui répondis que j'avais brûlé mon visage sur la Dent du Géant la veille ; sur quoi mon interrogatrice voulu savoir si (…) je pensais qu'en portant trois voilettes de gaze les unes sur les autres, elle et ses sœurs pourraient sauver leur teint[185] ». Attablée seule, le visage brûlé par le soleil, revenant d'une grande ascension, Le Blond rompt avec l'image de la touriste victorienne venue visiter la Mer de Glace. Elle fut la première femme à mener une cordée féminine, de surcroît hivernale (1900), et l'une des premières à s'illustrer en Norvège, où elle se rendit près de trente fois avec son guide Josef Imboden. Cette atypicité est remarquée dans sa notice nécrologique qui, suprême honneur pour une femme alpiniste, est publiée dans l'*AJ* sous la plume d'Edward Strutt.

> « Mrs Le Blond fut certainement la première lady à réaliser des ascensions 'sans homme' qui, si elles ne peuvent être comparées avec les exploits de la dernière génération [de femmes alpinistes], étaient néanmoins considérées comme extraordinaires et même légèrement 'inconvenantes' durant l'ère victorienne. » (*AJ* 34, 1946, 382)

Le Blond témoigne, de manière générale, d'une approche de l'alpinisme très semblable à celle des hommes, en tout point conforme à la manière dont l'excellence était pensée à la fin du XIX^e^ siècle. C'est en s'incluant parmi les alpinistes qu'elle écrit « qu'il n'y a pas de sport au monde plus viril (*manly*) que l'alpinisme[186] ». De même, elle justifie son attrait pour l'alpinisme norvégien par une volonté d'exploration et de conquête de nouveaux territoires tout à fait similaire à celle tant présente chez ses contemporains masculins.

> « J'avais bientôt fait toutes les escalade qui m'importaient dans le sud et, quand des histoires nous parvinrent du grand Nord sur des glaciers majestueux tombant directement dans la mer et des cimes rocheuses à des milliers de pieds à travers la neige et la glace qui n'avaient jamais été foulées au pied, nous étions sûrs que si nous voyagions quelques centaines de miles au-delà du cercle polaire nous devrions trouver un terrain de jeu pour l'alpinisme qui valait la peine d'être exploré[187]. »

Son atypicité est perceptible dans d'autres pratiques qu'elle entreprend dans les Alpes, comme le patinage et le cyclisme. La première est déjà ouverte aux femmes, mais Le Blond veut se confronter aux hommes.

> « Deux tests avaient été mis en place, un pour les hommes, un pour les femmes. Pendant longtemps, les choses demeurèrent ainsi. Puis, comme je m'améliorais et que j'avais réussi le test des dames, je demandai la permission de passer celui des hommes. Impossible ! Les règles disaient hommes, pas femmes. Je persistai. Enfin, après un an ou deux, la permission me fut accordée. J'y allai – et échouai !

---

[184] *Ibid.*, p. 90.

[185] Elizabeth Alice Frances Hawkins-Whitshed LE BLOND, *High life and towers of silence*, Londres, Low, Marston, Searle & Rivington, 1886, p. 25. Nous traduisons.

[186] "There is no manlier sport in the world than mountaineering". Préface de Elizabeth AUBREY LE BLOND, *True tales of mountain adventure*, *op. cit.* Comme le montre John Tosh, « *manly* » était un qualificatif mélioratif que l'on pouvait attribuer à une femme. Une telle femme était vue comme étant capable de surpasser les pauvres qualités de son sexe. John TOSH, *Manliness and Masculinities in 19th century Britain*, *op. cit.*, p. 91.

[187] Elizabeth AUBREY LE BLOND, *Day in, Day out*, *op. cit.*, p. 124. Nous traduisons.

> Mais j'essayai à nouveau et, on me l'assura, réussis plutôt bien, suite à quoi d'autres femmes tentèrent leur chance[188]. »

Le cyclisme féminin, plus que le patinage, suscite des réserves et des restrictions de tous ordres (en premier lieu médicales[189]). Se défiant une fois de plus des conventions, Le Blond fait partie, dans les années 1880, des tous premiers cyclistes. Au lieu de se cantonner à la pratique modérée de la bicyclette alors recommandée aux femmes, elle grimpe des cols. Les freins n'existant pas encore, elle attache de petits arbres à son véhicule pour le freiner pendant les descentes. « Je créai un certain émoi », écrit-elle suite à son ascension du col Julier. Et d'ajouter, avec le détachement travaillé propre aux récits d'alpinisme de l'époque : « je la trouvais très utile pour les débuts et fins d'ascension. Enfourcher sa bicyclette après avoir marché pendant 12 ou 15 heures était un changement d'exercice reposant[190] ». Chez Le Blond, à la fois le choix des épisodes racontés (notamment ceux où elle se met en scène comme une femme atypique qui scandalise la bonne société) et le ton utilisé (ironique pour ces épisodes, mi-euphémisé, mi-héroïque, c'est-à-dire identique à celui des hommes, lorsqu'elle fait le récit de ses ascensions[191]), témoignent de son affranchissement des cadres féminins traditionnels. Ce n'est peut-être pas sans raison que Le Blond fut l'une des fondatrices et la première présidente du *LAC,* crée en 1907.

- **Des femmes respectueuses des conventions sociales**

Cécile Ottogalli-Mazzacavallo et Jean Saint Martin écrivent que « certaines Anglaises réagissent [à l'asservissement masculin et à la rigidité de l'ordre établi] par la transgression franche et assument dans l'action leur désir de liberté, d'effort intense, de prise de risque, malgré leur marginalisation sociale[192] ». Cette affirmation est à nuancer : la transgression n'est jamais « franche » et les femmes alpinistes ne se montraient cependant pas toutes aussi « libérées des chaînes du conformisme » que l'était Le Blond. La plupart, en effet, tentaient plutôt de concilier pratique de l'alpinisme et respect des rôles sexués. Il ne s'agissait pas tant d'archétypes de la « *New Woman* » comme certains ont pu les décrire[193], que de femmes qui souhaitaient rester discrètes, à la fois parce que la discrétion était attendue d'une femme de la bonne société et, dans le même temps, parce que cela leur permettait de pratiquer librement l'alpinisme. Pour Françoise Paimbeuf, ces femmes préféraient « la libération individuelle à une émancipation collective hypothétique[194] ».

Leur réticence à publiciser leurs ascensions est symptomatique de cette volonté de discrétion et d'effacement qui leur donnait, paradoxalement, une plus grande liberté. Ceci pose d'ailleurs pro-

---

[188] *Ibid.*, p. 100.

[189] Patricia Anne VERTINSKY, *The Eternally Wounded Woman: Women, Doctors, and Exercise in the Late Nineteenth Century*, Chicago, University of Illinois Press, 1994, p. 79.

[190] Elizabeth AUBREY LE BLOND, *Day in, Day out*, *op. cit.*, p. 103.

[191] Pour autant, Le Blond n'entre pas tout à fait dans ses récits dans les canons masculins habituels du récit d'alpinisme, ne serait-ce que parce qu'elle s'adresse aussi aux non-alpinistes. Voir Jill Marie MACLACHLAN, *Peak performances: cultural and autobiographical constructions of the victorian female mountaineer*, British Columbia, 2004, p. 178.Ceci, nous le retrouverons dans d'autres récits féminins.

[192] Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLO et Jean SAINT-MARTIN, « L'alpinisme féminin avant 1914 : l'exemple d'une singularité à la Française », *op. cit.*, p. 10.

[193] La « New Woman », terme forgé dans les années 1890, désigne cette femme indépendante, éduquée, éventuellement politisée, émancipée du cadre du mariage et de la maternité. Greg BUZWELL, « Daughters of decadence: the New Woman in the Victorian fin de siècle », *The British Library*, 2015 Sally LEDGER, *The New Woman: fiction and feminism at the fin de siècle*, Manchester, Manchester University Press, 1997. Voir la critique que Clare Roche adresse à ces historiens. Clare ROCHE, « Women Climbers 1850–1900 », *op. cit.* Par ailleurs, note Roche, la New Woman est un produit de la fin du XIX$^{e}$ siècle. On attribue trop rapidement cette étiquette aux femmes alpinistes des années 1850 à 1880.

[194] Françoise PAIMBOEUF, « Les femmes alpinistes (1870-1910) », *op. cit.*, p. 35.

blème lorsqu'il s'agit de recenser les ascensions effectuées. « Un auteur qui tenterait de suivre le rythme des ascensions féminines tenterait l'impossible, car beaucoup de ladies sont trop modestes pour signaler leurs exploits », peut-on lire dans l'*AJ* de 1884[195]. D'après Le Blond, Kathleen Richardson, sans doute la meilleure alpiniste de sa génération, « était si modeste qu'à l'exception de courtes mentions dans les périodiques alpins, elle ne publia jamais aucun récit de ses exploits » (*AJ* 39, 1927, 162). De même, Gertrude Bell, raconte Coolidge, « n'était pas de ceux qui font leur propre publicité[196] » (*AJ* 39, 1927, 297). Le Blond est en fait la seule à avoir osé publier autant, mais même elle est décrite, dans sa nécrologie, comme étant « très réservée » quand il s'agissait de relater ses propres exploits (*AJ* 46, 1934, 382).

L'introduction de son ouvrage *Here and there among the Alps (1875),* par l'alpiniste Frederica Plunket, illustre bien cette attitude mesurée, conforme aux rôles sexués. Plunket, dont on sait peu de choses de la vie ou de la carrière d'alpiniste[197], se donne comme objectif de « montrer ce que des ladies qui ont l'habitude d'être actives peuvent effectuer facilement » et d'enjoindre ces *ladies* à « sortir de la routine ordinaire du tour estival de la Suisse[198] ». Écrivant cela, Plunket se place non pas aux côtés des « principaux héros de la grande armée de l'alpinisme » (sous-entendus, les hommes de l'*AC)*, mais aux côtés « marcheurs de capacité ordinaire[199] » qui, comme les femmes, peuvent se trouver découragées d'entreprendre des ascensions à la lecture des exploits extraordinaires des premiers.

> « Ces ouvrages sensationnels et très excitants (…) matent les énergies et glacent les aspirations des marcheurs modérés. Ils sont particulièrement décourageants pour les *ladies*. Comment entreprendre l'ascension de ces *horns, dents*, *pointes* ou *spitzes* racontées dans les livres s'ils sont cernés par de tels dangers et difficultés ? Comment escalader des précipices où les rochers traitres peuvent casser sous chaque pas ? Comment marcher sur les bords aiguisés des arêtes de neige si un seul faux pas signifie la destruction ? (…) Elles ont l'impression que tenter de telles performances n'est que pure folie et reposent le volume fascinant en soupirant, confessant que les hautes Alpes sont au-delà de leurs capacités et qu'elles doivent se contenter de petites expéditions, de chemins à mules à des altitudes modérées[200]. »

Doit-on lire derrière ces lignes une critique à peine voilée de la rhétorique héroïque des *gentlemen* de l'*AC* et de leur propension à l'exagération ? Sans doute, puisque Plunket donne à voir une certaine exaspération quant à la propension masculine à enjoindre les femmes à la modération et à sans cesse diminuer les exploits féminins[201]. Pour autant, Plunket insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'elle n'est pas une grande alpiniste, que « les *ladies*, à quelques rares exceptions, ont été incapables de surmonter les difficultés des géants des Alpes », qu'elle se situe « à la frontière entre le terrain interdit du danger et les chemins battus de la sécurité », dans une « position diane[202] ». Pour Jill Marie Maclachlan, en jouant le parti de la modestie et de l'humilité, Plunket se

---

[195] « Reviews and notices », *Alpine Journal*, 1884, vol. 11, p. 306. Nous traduisons.
[196] Lettre du Révérend Coolidge, mentionnée par E. Strutt.
[197] Aristocrate, comme l'indique le titre « the Honourable Frederica Plunket » indiqué sur la couverture de son livre, a pratiqué l'alpinisme avec sa sœur en 1874 et a publié un ouvrage relatant leurs ascensions l'année suivante. Jill Marie MACLACHLAN, *Peak performances*, *op. cit.*, p. 290.
[198] Frederika PLUNKET, *Here and there among the Alps*, Londres, Longmans, Green and Co, 1875, p. 4. Nous traduisons.
[199] *Ibid.*, p. 1 et 3.
[200] *Ibid.*, p. 2.
[201] Elle raconte par exemple s'être trouvé face à deux chemins pour le même sommet : l'un, plus rapide, réservé aux hommes, et l'autre, moins intéressant, aux femmes. « Ici, écrit-elle, l'infériorité des femmes me fut encore une fois douloureusement mise en évidence ». À une autre occasion, elle décrit le « mépris extrême » de certains guides envers « le genre féminin ». « La question controversée du droit des femmes n'a évidemment pas ou peu progressé chez les habitants de ces régions isolées », écrit-elle. *Ibid.*, p. 113 et 134. Nous traduisons.
[202] *Ibid.* p. 2, 3 et 12.

présente comme une femme n'ayant pas abdiqué sa féminité et acceptant, dans une certaine mesure, de se conformer aux normes édictées par les alpinistes masculins, pour qui elle n'est pas une menace. Plus que Le Blond, elle parvient à « susciter le respect masculin sans susciter en même temps leur anxiété[203] ».

D'autres éléments viennent appuyer l'idée selon laquelle ces femmes restaient respectueuses des rôles genrés. Ainsi, à l'exception notable de Gertrude Bell, diplômée d'Oxford devenue archéologue et diplomate, aucune n'exerçait de profession. Peu faisaient montre d'un engagement militant pour la cause des femmes. Gertrude Bell était d'ailleurs secrétaire de l'*anti-suffrage league*, ligue féminine opposée au vote des femmes[204]. Le Blond reste une exception car, tout en affirmant qu'elle « n'était pas une suffragette parce [qu'elle n'avait] pas le courage de ses opinions », elle se déclare « entièrement d'accord avec celles qui appartiennent à cette courageuse sororité[205] ».

On note cependant que la moitié de ces femmes (Anna Pigeon, Lucy Walker, Meta Brevoort, Katie Richardson, Gertrude Bell) n'ont jamais été mariées. À propos du *LAC,* Michel Tailland souligne un taux de célibat important (27% en 1913), qu'il relie à une volonté d'émancipation[206]. Clare Roche, à l'inverse, laisse entendre que les grandes alpinistes étaient nombreuses à avoir été mariées et à avoir eu des enfants[207]. Il semble difficile de trancher sur la question du célibat.

Dans leur pratique de l'alpinisme, ces femmes se montraient également plutôt respectueuses des rôles sexués. La plupart pratiquaient avec leurs conjoints ou frères, d'autres avec des amis des deux sexes, toutes cependant, du moins au XIX^e^ siècle, avec des guides. Parmi les épouses d'alpinistes célèbres d'avant 1900 qui pratiquaient l'alpinisme conjugal, citons Mary Mummery (épouse d'Albert F. Mummery), Lucy Wills (épouse d'Alfred Wills), ou Margaret Jackson (épouse d'Edward Jackson). Lucy Walker pratiquait avec son père (Frank Walker) et son frère (Horace Walker), deux membres éminents de l'*AC* ; Meta Brevoort avec son neveu William Coolidge. Les sœurs Ellen et Anna Pigeon pratiquaient avec des guides, souvent non accompagnés de gentlemen. De même qu'Elizabeth Aubrey Le Blond et Kathleen Richardson.

Les tenues portées pour la pratique de l'alpinisme témoignent d'un respect des conventions sociales. Jusqu'à l'orée du XX^e^ siècle, les femmes alpinistes semblent en effet, à de rares exceptions, privilégier les convenances à la commodité. Ainsi, Charles Pilkington écrit-il à propos de Lucy Walker (1836-1917) que celle-ci, « quand elle voyait une jeune alpiniste vêtue d'un costume en tweed bien coupé, rappelait que pendant sa jeunesse d'alpiniste elle portait une robe blanche imprimée, bien difficile à manier en montagne et bien difficile à nettoyer pour lui rendre autant que possible sa couleur et sa forme originales à son retour à la civilisation » (*AJ* 31, 1918, 101)[208]. Elizabeth Aubrey Le Blond (1861-1934) refuse elle aussi de se montrer dans une tenue jugée indécente. « Afin de ne pas attirer l'attention au départ d'une ascension, je portais toujours une jupe de marche ordinaire par-dessus mon costume d'alpiniste. Elle était faite du matériau le plus léger possible, afin que je puisse la rouler et la porter dans un sac si jamais je rentrais par un autre che-

---

[203] Jill Marie MACLACHLAN, *Peak performances*, *op. cit.*, p. 192.
[204] Françoise PAIMBOEUF, « Les femmes alpinistes (1870-1910) », *op. cit.*, p. 34.
[205] Elizabeth LE BLOND, *Mountaineering in the land of the midnight sun*, Londres, Unwin, 1908, p. 268. Nous traduisons.
[206] Michel TAILLAND, « Le Ladies' Alpine Club (1907), Club alpin féminin ou féministe? », *op. cit.*, p. 211.
[207] Clare ROCHE, « Women Climbers 1850–1900 », *op. cit.*, p. 14.
[208] Cette anecdote de Lucy Walker lavant ses vêtements avant de retourner dans la vallée nous est confirmée par Claire-Eliane ENGEL, « Early lady climbers », *op. cit.*, p. 58.

min[209] ». Clinton Dent, auteur du premier manuel d'alpinisme (1892), s'y exprime lui aussi sur le sujet controversé de la tenue féminine, dans un article rédigé avec l'aide de Mrs Main et Miss Richardson. Parmi les recommandations adressées aux femmes alpinistes, on trouve celle de porter une jupe « qui n'attire pas l'attention dans les vallées ou les villes », de couleur sombre – « le bleu ou le gris foncés sont des couleurs qui conviennent à une jupe d'alpinisme », assortie d'une ceinture à poches, plus élégante que des poches taillées dans la jupe. S'ensuit une description détaillée de la manière dont on peut rouler la jupe pendant l'exercice et la maintenir à l'aide de rubans et de boutons. Une tenue plus complète doit par ailleurs faire partie du bagage, au cas où « l'alpiniste aurait à passer quelques nuits dans des centres alpins plus civilisés[210] ».

Finalement, à l'époque victorienne et édouardienne, tout se passe comme si les rares femmes qui pratiquaient l'alpinisme à haut niveau devaient compenser la transgression que représentait le fait de s'adonner à une pratique trop masculine et virile (car conquérante et « sportive ») par un respect affiché des rôles de sexe. Des ressources financières importantes combinées à une grande discrétion étaient la condition d'une pratique relativement libre de l'alpinisme.

### 2.3.4 *Les hommes face aux femmes : entre admiration et condescendance*

De quelle manière les hommes regardaient-ils les femmes qui s'aventuraient sur « leur » terrain de jeu ? Ce regard, nous l'abordons principalement à travers les divers récits produits par les hommes, en particulier les articles de l'*Alpine Journal*.

Dans ceux-ci, les femmes sont généralement absentes. On peut supposer que la plupart des alpinistes de l'*AC* ne connaissaient pas de femmes alpinistes de bon niveau, et que très peu avaient pratiqué avec elles, les cordées « d'élite » étant généralement masculines. L'attitude des hommes à l'égard des femmes alpinistes, du moins l'attitude affichée, semble être l'indifférence la plus totale, surtout dans les premières décennies d'existence du club. Il est révélateur de constater que les très rares nécrologies de ces femmes publiées dans l'*AJ* seront rédigées par d'autres femmes. C'est le cas de celle de Miss Richardson (écrite par Elizabeth Aubrey le Blond) ou de celle de Lucy Walker (par Claire-Éliane Engel, des années après sa mort).

Lorsque les femmes sont abordées dans les écrits des hommes, l'attitude de ces derniers est ambivalente, plus complexe en réalité que ce que l'on aurait pu imaginer dans une pratique aussi masculine que l'alpinisme. De manière générale, l'attitude des hommes envers les femmes alpinistes est révélatrice de leurs positions différenciées dans l'alpinisme. Cependant, comme pour les autres usagers des montagnes (touristes et guides), il importe ici de distinguer les alpinistes « ordinaires » des « grandes » alpinistes. Les premières, il est vrai, sont considérées comme des inférieures[211]. Les secondes ont droit à un respect plus prononcé de la part de leurs compatriotes masculins, un respect pouvant aller jusqu'à l'admiration[212]. Mais ce comportement admiratif, on le

---

[209] Le Blond fait également état d'une mésaventure lorsque, laissée sous un rocher, une jupe avait été emportée par une avalanche, l'obligeant à se montrer en pantalon. Elizabeth AUBREY LE BLOND, *True tales of mountain adventure*, *op. cit.*, p. 86 et 90.

[210] Clinton DENT, *Mountaineering*, Londres, Longmans, Green and Co, 1892, p. 52. Nous traduisons.

[211] Voir précédemment dans le même chapitre la partie consacrée aux rapports entre alpinites et touristes.

[212] L'appellation « femme alpiniste » souffre, en réalité, de son imprécision. De même qu'il existe une hiérarchie symbolique des « alpinistes », opposant les « grands » et les « petits », les conquérants et les simples touristes, il existe une hiérarchie des femmes alpinistes. Toutes ne sont pas traitées ni considérées de la même manière par les hommes.

verra, va de pair avec l'idée qu'elles sont « plus » que des femmes, c'est-à-dire des femmes qui ont réussi à dépasser les faiblesses de leur sexe.

- **Quand l'*Alpine Journal* parle des *ladies* alpinistes**

De manière générale, lorsque des femmes sont évoquées dans l'*AJ,* c'est en tant qu'alpinistes mineures, qui ne peuvent pratiquer que sous la conduite d'un homme ou d'un guide confirmé[213]. C'est ainsi que la notion de « montagne pour *lady* » ou « d'ascension pour *lady* » est utilisée pour désigner (et dénigrer) des excursions faciles et sans intérêt, d'une classe bien différente de celle des véritables alpinistes, membres de l'*AC.* Dans les deux premiers numéros de l'*AJ,* l'éditeur, qui appelle ses lecteurs à lui envoyer les comptes rendus de leurs ascensions pour en faire un registre, distingue les « ascensions remarquables », dans lesquelles entrent les ascensions nouvelles, et les « voies secondaires, c'est-à-dire les expéditions réalisables par des *ladies*, celles qui ne sont pas décrites dans les guides[214] ». Cette distinction est omniprésente dans l'*AJ.* On peut y lire par exemple que le col de Laquin, « une marche des plus plaisantes et faciles, qui prend entre quatre et cinq heures et ne mène pas plus haut que 12 000 pieds, pourrait devenir une des principales expéditions pour *ladies*[215] ». Ou encore, dans le numéro de 1888, que le Monte Cristallo, comme le Cervin, ont « perdu leur prestige » et sont « même devenus des montagnes pour *ladies* », car ils sont « escaladés souvent et ne contiennent aucune difficulté particulière[216] ». C'est aussi le sort subi par le Balaïtou, rabaissé dans le numéro de 1897 au rang d'ascension facile depuis que des femmes l'ont gravi[217]. Notons pour finir que l'*AJ* de 1901 contient un long article consacré à un séjour d'alpinisme que l'auteur, sa sœur, et sa femme, ont effectué dans les Alpes lépontiennes. Il n'était pas rare, explique celui-ci, qu'un membre de l'*AC*, n'ayant pas d'autre alternative, tente de faire de sa femme un second de cordée sur des ascensions faciles. Celle-ci, malheureusement, était susceptible de trouver l'alpinisme trop fatiguant. C'est pourquoi il préconise, exemples à l'appui, des ascensions d'une journée, rocheuses plutôt que neigeuses (trop fatigantes), où les femmes sont capables de faire un « troisième de cordée », même sans guide. Capables de pratiquer l'alpinisme, les femmes le sont, mais sous la supervision des hommes et jamais au même niveau que ces derniers[218]. Pour d'autres, en revanche, il était exclu de pratiquer avec une femme. Longstaff, dans son autobiographie, relate une anecdote relative à un « alpiniste très connu » qui ne souhaitait pas emmener sa femme en montagne, car il envisageait des ascensions difficiles et pratiquait avec les meilleurs guides : « Il ne voulait pas de femme dans une telle cordée. Il emmena donc sa femme sur le versant suisse du Cervin, et descendit le versant italien jusqu'au Breuil. Le lendemain il refit le même chemin à l'envers. Elle ne grimpa plus jamais[219] ».

Le ton change lorsqu'il s'agit d'ascensions féminines importantes. Là, le propos devient élogieux. Quelques lignes saluent l'exploit accompli. Il n'est cependant pas rare que les louanges se teintent

---

[213] Ainsi peut-on lire dans l'*AJ* de 1899, "it is our positive duty to point out that a due number of good guides or thoroughly seasoned amateurs, whether in the case of very difficult ascents or when ladies are of the party, is absolutely a sine qua non". « Alpine accidents in 1898 », *Alpine Journal*, 1899, vol. 19, pp. 263-269.
[214] *Alpine Journal*, 1866, vol. 2, p. 96.
[215] Thomas BROOKSBANK, « The Laquin and Rosshoden Passes », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7, pp. 124-136, p. 127. Nous traduisons.
[216] Julius MEURER, « Sketches from the Dolomites », *Alpine Journal*, 1888, vol. 13, pp. 13-26, p. 20.
[217] Henry RUSSELL, « In Memoriam Charles Packe (1826-1896) », *Alpine Journal*, 1897, vol. 18, pp. 236-239.
[218] George BROKE, « With ladies in the Lepontines », *Alpine Journal*, 1901, vol. 20, pp. 449-466.
[219] Thomas LONGSTAFF, *This is my voyage*, *op. cit.*, p. 21. Nous traduisons.

rapidement de condescendance. En voici quelques exemples pris dans les numéros 1 à 20 de l'*AJ*. Dans l'*AJ* de 1872, un court article est consacré à la traversée en 1869 de Zermatt à Alagna par les sœurs Pigeon, accompagnées d'un guide[220]. La première traversée, effectuée dans l'autre sens par Moore et George, avait été considérée comme un « tour de force » impossible à répéter. D'où l'étonnement de l'*AC* lorsque deux femmes déclarent avoir fait l'ascension par un chemin plus difficile encore. Trois ans plus tard, alors que certains doutaient encore, l'auteur, ayant comparé leur récit et celui de Moore, leur rend justice et salue la remarquable performance accomplie. Il s'agit néanmoins d'un article assez curieux. Pour partie, il est composé du récit de l'ascension telle que rapportée par un journal italien, qui exagère les faits. S'ajoute à cela le récit par les sœurs Pigeon elles-mêmes où, au contraire, l'exploit est atténué, les sœurs expliquant que les conditions étaient particulièrement favorables et reconnaissant leur tort d'avoir emmené un guide peu qualifié dans une entreprise qui aurait pu mal tourner. L'auteur finit enfin, non pas par l'éloge des sœurs, mais pas une critique acerbe du guide et du porteur : ces derniers s'étaient révélés au cours de l'ascension moins bons alpinistes que des femmes ! Plutôt que de saluer les prouesses des deux sœurs, il dénonce l'ignominie et la faiblesse du porteur qui, à un moment de l'ascension, s'est abaissé à être mené par une femme. C'est, cependant, un des articles les plus élogieux que l'on trouve sur des femmes alpinistes. On n'en trouvera pas d'autres avant l'*AJ* de 1888 (soit huit volumes plus tard). Dans son discours d'adieu devant l'*AC,* son président F. C. Grove salue, parmi les ascensions réalisées sous son mandat, « deux remarquables expéditions faites par des *ladies* », et dit « espérer que des *ladies* continueront d'escalader les Alpes ». Les femmes sont cependant remises rapidement à la place qui leur revient dans la hiérarchie alpinistique car Grove évoque ensuite l'alpinisme dans le Caucase, un massif trop éloigné pour les femmes. Il s'agit, dit-il « d'un massif dont je crains qu'il ne concerne par les femmes avant longtemps, car il est situé loin des Alpes, et se révèle éprouvant une fois atteint[221] ». Rappelons que la distance, comme l'altitude et la nouveauté, sont les principaux critères d'une ascension excellente telle que l'envisagent les membres de l'*AC*. Dans l'*AJ* de 1889, on trouve enfin une courte notice intitulée « *Ladies in the mountains* », où sont mentionnées trois ascensions de Kathleen Richardson, probablement la meilleure femme alpiniste de cette époque. Bien que l'auteur qualifie ces trois ascensions de « sans doute les plus notables de la saison passée », Miss Richardson ne fait pas même l'objet d'un article complet[222]. Finissons ce recensement par l'éloge de Clinton Dent dans son discours d'adieu, où il rappelle que certaines des plus grandes ascensions hivernales ont été réalisées par des femmes – « la sororité alpine » (*alpine sisterhood*), dit-il – et que « cela est pour le mieux[223] ». De tels passages sont, comme on peut le constater, assez rares. Les occurrences citées sont presque les seules que nous avons trouvées entre le premier et le vingtième numéro de l'*AJ*.

Exceptions faites des femmes comme Miss Richardson, notons que les noms des femmes alpinistes, même lorsqu'elles participent à des ascensions reconnues, sont rarement mentionnés. Lorsqu'il s'agit d'une cordée mixte, les noms des hommes sont précisés, ceux des guides également, mais les femmes demeurent des « *ladies* » anonymes. Ainsi peut-on lire que l'ascension du

---

[220] « The passage of the sesia-joch from Zermatt to Alagna by English Ladies », *Alpine Journal*, 1872, vol. 5, pp. 367-372.
[221] Craufurd GROVE, « Address to the Alpine Club », *Alpine Journal*, 1888, vol. 13, pp. 213-220, p. 216. Nous traduisons. L'exploit dont parle Grove est celui de Maurice de Déchy.
[222] « Ladies in the mountains », *Alpine Journal*, 1889, vol. 14, pp. 163-164.
[223] Clinton DENT, « Address to the Alpine Club », *op. cit.*, p. 14.

Kienhorn, en 1884, a été effectuée par une cordée composée de « deux ladies anglaises, du Rev. C. J. Ord, du Rev. F. Baylis, de Mr. W. E. Utterson-Kelso, avec [les guides] Peter Knubel, Adolf et Xavier Andermatten, J. M. Blumenthal, et A. Gantinetta », et que celle du Laquinhorn a été faite par « Mr. Uterson-Kelso et deux ladies anglaises, guidés par Peter Knubel, J. M. Bleumenthal et J. P. Zurbrücken[224] ». De même, dans un article de 1882 sur l'ascension de la Jungfrau sans guide, Charles Pilkington introduit sa cordée comme étant composée de « deux ladies, Gardiner, mon frère Lawrence, et moi-même[225] ». Les articles du Révérend William Coolidge sont assez révélateurs sur ce point. Alors qu'il était de notoriété commune qu'il pratiquait essentiellement avec sa tante, Miss Meta Brevoort, d'ailleurs mentionnée à de nombreuses reprises dans l'*AJ* – une des rares occasions où le nom d'une femme alpiniste est indiqué au même titre que les hommes de la cordée – Coolidge lui-même préfère écrire « nous » plutôt que de mentionner son nom. Dans un article de l'*AJ* de 1876 consacré à ses ascensions de la saison, sa chienne Tschingel est omniprésente alors que le nom de sa tante n'est jamais mentionné[226]. Tschingel, par ailleurs, sera admise comme membre honoraire à l'*AC* (à la demande de Coolidge) bien longtemps avant que le club n'ouvre ses portes aux femmes…

- **Des êtres exceptionnels… pour des femmes**

Si les pages de l'*AJ* donnent à voir des propos mesurés à l'égard des femmes alpinistes, il s'agissait parfois d'une attitude de façade. Leslie Stephen, qui ne s'exprimait pas publiquement sur le sujet, avait la réputation d'être un misogyne qui ne supportait pas de voir une femme en costume d'alpiniste, encore moins si celle-ci s'aventurait dans les hauteurs réservées aux « grands hommes » de l'*AC*. Dans ses récits, aucune femme n'est mentionnée. Pourtant, lorsqu'on regarde ses lettres, on peut voir que son sentiment à leur égard était loin d'être neutre. Son mépris à l'égard de Margaret Jackson (1843-1906), croisée alors qu'elle redescendait de la première ascension de la Jungfrau en hiver (un exploit pour l'époque), est palpable. Il serait hors de question, écrit Stephen, de faire cordée commune avec celle qu'il décrit comme une « petite femme bizarrement accoutrée[227] ». Jackon, qui plus est, avait contracté des engelures graves dans cette ascension (elles mettront un terme à sa carrière). Revenir victorieux d'une ascension difficile en en portant les stigmates physiques pourrait être une source légitime de fierté pour un homme (voir, cité plus haut, l'extrait dans lequel Whymper décrit avec emphase les visages brûlés des alpinistes). « Exercer ses capacités musculaires même jusqu'à l'épuisement, écrivait par exemple l'alpiniste James Forbes, fait habituellement partie d'une éducation masculine. Celui qui ne sait pas ce que c'est que l'endurance physique ou faire travailler ses membres, ne sait pas ce qui lui appartient en propre en tant qu'homme[228] ». On comprend la frustration du jeune Stephen, encore inconnu, face à Miss Jackson et aux femmes venant empiéter sur un territoire masculin. « En ce temps-là, témoigne d'ailleurs l'alpiniste Ellen Abbot dans une lettre, un grand nombre de membres de

[224] « New expeditions », *Alpine Journal*, 1884, vol. 11, p. 363.
[225] Charles PILKINGTON, « An ascent of the Jungfrau from the Wengern Alp without guides », *Alpine Journal*, 1882, vol. 10, pp. 386-396, p. 386.
[226] W. A. B. COOLIDGE, « Explorations in the Dauphiné », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7, pp. 136-148.
[227] John BICKNELL, *Selected letters of Leslie Stephen*, Basingstoke, Macmillan, 1996, p. 357. Cité par Clare ROCHE, « Women Climbers 1850–1900 », *op. cit.*, p. 18.
[228] James D. FORBES, *Travel through the Alps of Savoy (1843)*, *op. cit.*, p. 474. Nous traduisons.

l'*Alpine Club* refusaient de nous parler[229] ». Un grand nombre de membres de l'*AC* refusaient en fait d'admettre qu'une femme puisse être en capacité physique de réaliser de grandes ascensions. Un des exemples les plus éloquents peut être trouvé dans un article publié en 1878 par un certain Clifford Allbutt dans l'*AJ*. L'article, consacré à la santé des alpinistes, contient quelques passages sur les femmes, que l'on enjoint à la modération physique.

> « J'ai vu beaucoup de femmes dont la santé avait été mise à mal pendant un an ou plusieurs années suite à quelques jours d'alpinisme en compagnie d'hommes actifs. Toute règle a ses exceptions, mais la règle ici est qu'un homme qui n'a pas terminé sa croissance ne doit pas entreprendre d'excursion prolongée et difficile, et qu'une femme ne doit pas en entreprendre du tout, à moins d'être dotée d'un physique masculin[230]. »

Finalement, point de grand alpinisme pour les femmes à moins d'être une « exception ». C'est comme cela (des exceptions) que sont souvent présentées, dans les pages de l'*AJ,* les quelques « grandes alpinistes » qui ont l'honneur d'y figurer. Et c'est cela, selon nous, qui permet aux hommes de l'*AC* d'accepter et de rationaliser – avec plus ou moins d'aisance –l'existence de grandes alpinistes. La *manliness*, expliquions-nous, si elle était principalement un attribut masculin, pouvait aussi caractériser une femme exceptionnelle (au sens moral ou psychologique le plus souvent). C'est un peu ce qui ressort des notices nécrologiques de ces femmes, surtout lorsque celles-ci sont écrites par des hommes[231]. Ces notices sont, en fait, la seule occasion où l'*AJ* consacre plus de quelques lignes à ces femmes. Elles apparaissent tellement excellentes qu'elles surpassent non seulement toutes les autres femmes, mais également la plupart des hommes : à ce point d'exceptionnalité, on pourrait dire qu'elles n'entrent plus tout à fait dans la catégorie des femmes. Un point revient dans ces portraits : l'association presque surnaturelle entre des compétences physiques et mentales incroyables et « masculines » et une constitution fragile, « féminine ». C'est cette association qui vaut l'admiration des hommes. Si une femme d'apparence trop masculine est déconsidérée, une femme qui, en demeurant frêle et modeste, réalise pourtant des exploits en alpinisme, tend à l'extraordinaire et, de ce fait, peut être légitimement admirée. Un extrait du journal du *Fell and Rock climbing club* de 1907 contient presque exactement cette idée : « Un homme déteste une femme « masculine », écrit son auteur, mais quand une frêle jeune fille l'égale à son sport préféré tout en retenant sa féminité, il l'accepte immédiatement dans sa cordée et l'admire grandement en conséquence[232] ».

Gertrude Bell (1868-1926) entre dans cette catégorie. Qualifiée de « *great Englishwoman* », Bell est

---

[229] Cité par Ronald W. CLARK, *The Victorian Mountaineers*, *op. cit.*, p. 175.

[230] Clifford ALLBUTT, « On the health and training of mountaineers », *Alpine Journal*, 1878, vol. 8, pp. 30-40, p. 32. On trouve également ce type d'exhortation dans la critique de l'un des premiers récits féminins publiés, celui de Frederica Plunket, *Here and there in the Alps* (1875). L'auteur insiste sur le danger pour les femmes à entreprendre des ascensions longues et fatigantes, et les incite à mettre leur fierté de côté et à prendre une mule lorsque l'occasion se présente. « Review de Here and there in the Alps by Frederica Plunket », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7, pp. 272-274.

[231] N'oublions pas que ces nécrologies d'alpinistes victoriennes sont écrites au moment de leur mort, à une époque où l'attitude des hommes alpinistes vis-à-vis de leurs équivalents féminins n'est plus ce qu'elle était au XIX$^{e}$ siècle.

[232] « A ladies' week at Wastdale », *The journal of the Fell and Rock climbing club of the English Lake District*, 1907, vol. 1, n$^{o}$ 1, pp. 190-191. Nous traduisons. On retrouve ce type de situation dans des pratiques actuelles. Les boxeuses décrites par Christine Mennesson sont ainsi encouragées à surjouer une vision stéréotypée de la féminité. Christine MENNESSON et Jean-Paul CLÉMENT, « Boxer comme un homme, être une femme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2009, n$^{o}$ 179, pp. 76-91. Quant aux surfeuses observées par Anne-Sophie Sayeux, elles bénéficient d'un traitement différencié en fonction de leurs aptitudes. Les plus « féminisées » sont protégées par les hommes, qui les dominent sur le terrain ; celles qui peuvent rivaliser avec eux, au contraire, sont traitées « comme des mecs » et on ne « leur fait pas de cadeaux ». Anne-Sophie SAYEUX, « Femmes surfeuses, paroles d'hommes surfeurs : petits arrangements dans l'ordre des genres », *in* Catherine LOUVEAU et Yann DROUET (dir.), *Sociologie du sport, débats et critiques*, Paris, L'Harmattan.

aussi nommée « *one of the greatest women of all time* ». Son exceptionnalité en tant que femme est mise en avant par le contraste entre sa morphologie fluette et ses qualités physiques et mentales toutes masculines.

> « Sa force, incroyable dans un corps si fin, son endurance, et surtout son courage étaient tels qu'encore aujourd'hui son guide et compagnon Ulrich Fuhrer (…) parle d'elle avec une admiration qui tend à la vénération. Il m'a dit (…) que de tous les amateurs, hommes ou femmes, avec qui il avait voyagé, il n'en avait vu que rarement la surpasser en technique, et aucun ne l'égaler en flegme, bravoure et discernement. » (*AJ* 39, 1927, 297)

Elizabeth Aubrey Le Blond (1861-1934) est une autre femme ayant eu l'insigne honneur d'avoir sa nécrologie publiée dans l'*AJ*. Elle l'est, fait rare, par un de ses compagnons de cordée masculin, le colonel Strutt, alors éditeur de l'*AJ*. Après avoir situé Le Blond dans la hiérarchie des femmes alpinistes – « au pic de sa carrière, sa seule rivale en termes de performance et de forme physique était Miss Richardson[233] » – il rappelle son « extraordinaire qualité de jugement » qui n'a « jamais été surpassé par aucun alpiniste du soi-disant sexe fort, amateur ou professionnel ». Enfin, on y retrouve l'habituel contraste entre une apparence frêle et une force et endurance exceptionnelles (*AJ* 34, 1946, 382). Finalement, c'est en entrant dans les canons de la *manliness* que ces femmes trouvent une place au panthéon des grands alpinistes. Un autre élément, que nous ne développerons pas mais que l'on retrouve assez souvent dans l'*AJ,* est la référence à l'*Englishness* de ces femmes, incarnations de l'esprit de conquête, du courage, et des autres qualités qui font, aux yeux des Victoriens, le grand *Englishman*. La ténacité, la résistance, et l'abnégation des femmes alpinistes sont souvent mentionnées et attribuées à leur appartenance à la glorieuse « race » anglaise.

Tout cela nous permet de conclure au peu de pertinence, à notre sens, des oppositions parfois catégoriques qui peuvent exister entre les historiens anglo-saxons au regard de la place respective des hommes et des femmes dans l'alpinisme victorien. Le fait qu'elles soient nombreuses à s'aventurer dans les montagnes (bien que minoritaires par rapport aux hommes) n'empêche pas, tout d'abord, que l'alpinisme ait été codifié et dominé par des hommes. Ce sont bien eux qui dictent et imposent leur vision de l'alpinisme et leur manière de considérer l'excellence. Là encore, il convient de distinguer le nombre de la légitimité ou du pouvoir. Les femmes sont bien présentes dans les Alpes, mais elles n'ont qu'une faible légitimité. Hommes et femmes, de ce fait, n'ont pas la même manière d'envisager les choses. Le fait que Le Blond ou Plunket, dans leurs récits, exhortent (dans la mesure de ce qui leur est permis) les femmes à sortir des sentiers battus, montre bien que les femmes ressentaient la domination masculine. Un exemple éloquent de ce ressenti nous est fourni par une remarque de Farrar à propos d'un livre de l'Américaine Fanny Bullock Workman où celle-ci dénonce certaines attitudes masculines. Farrar écrit :

> « Je m'étonne qu'elle puisse dire avoir souffert de l'hostilité entre les sexes. Je n'ai aucun souvenir que nous éprouvions autrefois autre chose que de la bonne camaraderie et de l'admiration entre Miss Walker, Mrs Burnaby, Mrs Jackson, Miss Richardson et les autres[234]. »

Le fait que Farrar n'ait pas eu l'impression de traiter les femmes avec condescendance peut traduire deux choses : ou bien le fait qu'il regardait effectivement les femmes alpinistes comme des égales[235], ou bien, à l'instar des dominants, il ne percevait pas la domination qu'il exerçait sur les

---

[233] Miss Richardson, de son côté, n'aura pas sa nécrologie écrite par un homme mais, justement, par Elizabeth Le Blond.

[234] John Percy FARRAR, « Review de Two summer in the ice wilds of eastern Karakoram, by F. Bullock Workman and W. Hunter Workman », *Alpine Journal*, 1919, vol. 32, p. 144. Nous traduisons.

[235] C'est lui, par exemple, qui ne tarit pas d'éloge dans sa nécrologie de Le Blond.

femmes, suivant un processus décrit par ailleurs de naturalisation et de déshistoricisation des différences entre les sexes[236].

### 2.3.5 *Les femmes alpinistes dans l'entre-deux-guerres, entre conformité aux normes de genre et volonté d'émancipation*

Geoffrey Winthrop-Young, relatant les débats houleux qui avaient eu lieu au sein de l'*AC* en 1909 suite à sa proposition d'adopter un badge, sur le modèle des clubs alpins européens, rapporte une remarque de Douglas Freshfield: « Bon, et qu'allez-vous proposer à présent ? Sans doute l'admission des femmes[237] » !

Cet échange, plus de cinquante ans après la création du club, montre que la mixité est encore loin d'être d'actualité. À cette époque, pourtant, les femmes alpinistes commencent à adopter une attitude nouvelle face à l'hégémonie masculine dans l'alpinisme. Leurs prédécesseures de l'ère victorienne, pour maintenir une liberté rare pour les femmes à cette époque, préféraient se conformer aux conventions en vigueur, même si cela consistait à rabaisser leurs exploits et à accepter la condescendance masculine. La création du *Ladies' Alpine Club* en 1907 peut se comprendre ainsi : plutôt que d'essayer, en vain, d'être acceptées par les hommes, les femmes préfèrent créer leur propre structure. *AC* et *LAC* coexistent donc, à bonne distance. Une alpiniste du *LAC* raconte qu'elle entendit parler de ce nouveau club en 1910, dans les Alpes. Ce sont deux membres de l'*AC* qui lui conseillent d'y postuler[238] . Bien qu'il se situe dans la continuité des « sphères séparées »[239], le *LAC* représente malgré tout un pas en avant dans l'affirmation de l'alpinisme féminin. Il n'est guère surprenant que la marraine de cette organisation nouvelle ne soit autre qu'Elizabeth Aubrey Le Blond, sans doute l'alpiniste victorienne qui s'était le moins conformée à la place qui lui était assignée. Suite au *LAC*, le *Pinnacle Club* (1921) voit le jour : c'est le premier club féminin spécialisé dans l'escalade au Royaume-Uni.

La nouveauté de l'alpinisme féminin de l'entre-deux-guerres est la présence de cordées uniquement féminines. Si de telles cordées existaient déjà auparavant (les sœurs Pigeon, Le Blond avec Kathleen Richardson et d'autres, Mary Paillon avec la même Kathleen Richardson, etc.), les femmes étaient à de très rares exception près[240] accompagnées d'un ou plusieurs guides. Ce qui change dans l'entre-deux-guerres, c'est que les femmes alpinistes commencent à pratiquer sans hommes et sans guides. Parmi les femmes alpinistes pratiquant entre les années 1910 et les années 1940, trois ont publié une autobiographie : Dorothy Pilley (1893-1986), Nea Morin (1905-1986), et Micheline Morin (1899-1972). Les deux premières sont britanniques, la troisième française[241]. Amies, elles pratiquaient dans les Alpes en « cordée féminine » accompagnées d'une quatrième alpiniste, Alice Damesme (1894-1974). Dans les pages qui suivent, nous étudierons les

---

[236] Pierre BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris, Le sens pratique, 1998.
[237] Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Valedictory address », *op. cit.*, p. 226. Nous traduisons.
[238] À l'origine, les deux hommes étaient mécontents de voir arrive des femmes dans le refuge qu'ils occupaient. « Ils étaient loin d'être contents de nous voir (…) ; nous sentions l'hostilité et restions discrètement à l'écart, pendant qu'ils s'occupaient de laver leurs chaussettes dans un bassin et de les faire sécher sur des rochers ». B.M. MCANDREW, « Reminiscences 1906-1936 », *Ladies' Alpine Club Journal*, 1937, pp. 5-13, p. 7-8. Nous traduisons.
[239] Sur la notion de sphères séparées, l'une féminine (associée au foyer), l'autre masculine (associée à la vie publique), voir par exemple John TOSH, *A Man's Place: Masculinity and the Middle-Class Home in Victorian England*, Yale University Press, 1999.
[240] Dans la nécrologie de Le Blond, il est mentionné une ascension qu'elle aurait réalisée seule avec Evelyn MacDonnell.
[241] L'Anglaise Nea Morin est la belle-sœur de la Française Micheline Morin. Elle a épousé son frère, Jean Morin.

positions de Pilley et des « deux Morin » sur l'alpinisme féminin. Pour la première fois en effet, les femmes vont revendiquer, explicitement, un statut d'alpiniste à part entière.

Avant d'entreprendre cette analyse, il est nécessaire de faire un point sur les propriétés sociales de ces femmes. Les quatre femmes déjà évoquées (Pilley, Damesme, et les deux Morin) forment, avec Alice Nelson (1911-2004), que nous évoquerons peu[242], l'ensemble du contingent féminin de notre reconstitution de l'élite de l'alpinisme de l'entre-deux-guerres. Les quatre premières appartiennent aux élites sociales. Chez les Britanniques, Dorothy Pilley est la fille d'un enseignant à l'université, Nea Morin d'un libraire et d'une marchande d'art. Elles sont respectivement journaliste (Pilley), et libraire et traductrice (Morin)[243]. On ne connait pas les origines sociales des deux Françaises, mais on peut supposer, au vue de la profession de leurs époux, qu'elles venaient des classes supérieures : Alice Damesme, dont on ne connait pas la (possible) profession, est l'épouse de Maurice Damesme, polytechnicien et dirigeant d'une société de Gaz de France. Micheline Morin, sa compagne de cordée, est fille d'un officier naval et femme d'un ingénieur. Elle publie quelques ouvrages d'alpinisme. Seule Alice Nelson, employée dans une usine de chaussures, ne vient pas d'un milieu favorisé. Même s'il est impossible de déduire quoique ce soit de l'analyse de cinq individus, nous pouvons légitimement supposer (notamment en le déduisant de la faible évolution des profils des hommes) que les propriétés sociales des femmes alpinistes ont peu changé depuis le XIX$^{e}$ siècle. Comment les hommes, elles continuent d'appartenir – du moins les pratiquantes d'un alpinisme « alpin » – à l'élite sociale.

- **Derrière les hommes : des éternelles secondes**

La première moitié du XX$^{e}$ siècle voit les femmes alpinistes devenir de plus en plus visibles (sans doute le signe qu'elles sont de plus en plus nombreuses). Cependant, les cordées uniquement féminines sont quasi-inexistantes jusque dans les années 1930. Dans le cadre des cordées mixtes, les femmes restent presque systématiquement des seconds de cordée. Dans un ouvrage d'introduction à l'alpinisme publié en 1941, Colin Kirkus peut ainsi écrire que l'ouvrage s'adresse autant aux femmes qu'aux hommes, tout en précisant :

> « Il existe des ladies alpinistes très fortes qui peuvent se mesurer avec les hommes, sauf les alpinistes de première classe, sur du terrain délicat ; lorsqu'il s'agit d'une ascension physique, cependant, elles ne réussissent habituellement pas aussi bien. Les femmes, bien sûr, suivent plus souvent qu'elles ne mènent, et doivent par conséquent faire de gros efforts pour devenir d'efficaces seconds de cordée[244]. »

La place différentielle des hommes et des femmes dans la cordée est révélée par la manière dont les femmes évoquent leur rôle dans l'ascension. L'épouse de George I. Finch, que celui-ci emmène en montagne, joue son rôle de second de cordée à merveille, s'y étant déjà préparée en lisant des récits d'ascension.

> « Mes lectures de la littérature alpine m'avaient conduite à la conclusion que, dans toute aventure d'alpinisme, l'homme qui mérite toute les louanges et celui qui est devant à la montée et derrière à la descente. C'est à lui que revient le vrai travail et les vraies responsabilités ; les autres ne sont que des soutiens, plus ou moins utiles selon les cas. (…) Par conséquent, quand je dis que « j'ai réussi toute seule », je veux dire que, tirée par la corde, je me voyais forcée de placer mes pieds dans les prises qui

[242] On dispose de presque aucune information à son sujet. En outre, elle pratiquait uniquement au Royaume-Uni.
[243] Ces deux dernières n'exerçaient pas nécessairement leur métier à temps plein, puisqu'elles étaient les épouses, la première d'un critique littéraire renommé, et la seconde d'un ingénieur polytechnicien.
[244] Colin KIRKUS, *Let's go climbing!*, *op. cit.*, p. 91. Nous traduisons.

les attendaient avec obligeance[245]. »

Mrs Finch était une débutante : il était donc compréhensible qu'elle se rabaisse de la sorte. Cependant, on observe la même répartition des rôles et la même modestie lorsqu'il s'agit d'alpinistes expérimentées. Nous nous basons ici sur les témoignages, dans leurs autobiographies, de Dorothy Pilley et Nea Morin. Celles-ci se sont vues constamment reléguées au rang de second de cordée par des amis ou époux qui n'envisageaient pas de laisser une femme prendre la tête. Alors jeune alpiniste, Morin explique qu'elle n'avait jamais envisagé la possibilité de grimper en tête, avec d'autres femmes (comme si la possibilité d'être le leader était conditionnée par l'absence des leaders implicites, c'est-à-dire des hommes). La seule fois où elle était passée devant avait été, se souvient-elle, lorsque les deux hommes qui l'accompagnaient avaient refusés de la suivre et qu'elle avait donc, seule, escaladé *Napes Needle*, une aiguille du Lake District[246]. Quelques années plus tard, mariée à Jean Morin, membre du GHM, elle raconte la colère de celui-ci alors qu'elle s'apprête, comme son amie Alice Damesme, à escalader un rocher difficile. « Quand je répliquai qu'Alice venait de faire le passage en tête, il devint furieux que je puisse penser faire de même[247] ». Dans les Alpes également, elle suit son mari.

À propos de cette répartition traditionnelle des rôles dans la cordée, qui reproduit la répartition des rôles au sein du couple, Micheline Morin (la belle-sœur de Nea Morin, et sa compagne de cordée avec Alice Damesme et Dorothy Pilley) publie, en 1936, un texte intitulé « alpinisme galant ». Cette « forme un peu spéciale du sport alpin » se pratique en couple. « *Lui* est toujours un bon alpiniste. *Elle* une débutante », commence Morin. Dans l'alpinisme galant, l'homme domine et conduit son « aimable paquet » : c'est souvent un « grand alpiniste sur le retour », à « l'amour-propre masculin » qui, en hissant une compagne « gentille », « charmante », « très fière d'être emmenée » et de « porter des culottes », trouve-là « une nouvelle preuve musculaire de sa supériorité ». Cette relation inégale s'arrête dès lors que sa compagne devient expérimentée, « car ce sport aimable n'existe qu'aussi longtemps que *Lui* est bien meilleure qu'*Elle* »[248]. En 1936, une telle critique est publiable[249]. Il n'est pas sûr qu'il en ait été de même dix ans plus tôt.

À force de suivre, les femmes finissent par devenir d'excellents seconds, possédant toutes les compétences nécessaires, des compétences différentes de celles demandées au leader. Être un bon second, explique Nea Morin, c'est faire montre d'une attention à toute épreuve aux faits et gestes du leader, c'est aussi patienter dans le froid et l'appréhension qu'il ait terminé sa longueur. C'est, enfin, accepter que le succès de l'ascension soit tout entier attribué au leader. « La gloire n'est pas la vôtre, et vous êtes immédiatement placé en situation d'infériorité[250] », explique Nea Morin. Or, écrit sa belle-sœur Micheline Morin, « L'amour-propre masculin s'accommode trop mal de la situation d'infériorité que confère le rôle de second de cordée », surtout « derrière une femme[251] ». Finalement, être un « bon second », c'est faire preuve de certaines qualités considé-

---

[245] George Ingle FINCH, *The making of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 168. Nous traduisons.
[246] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 27. Nous traduisons.
[247] *Ibid.*, p. 45.
[248] Micheline MORIN, *Encordées*, Neuchâtel, Victor Attinger, 1936, p. 179-184.
[249] Elle entraine néanmoins des critiques, celles par exemple de S. Spencer dans l'*AJ*, qui dit « ne franchement pas comprendre » pourquoi ce texte est publié. Sydney SPENCER, « Review of Encordées, 1936, par Micheline Morin », *Alpine Journal*, 1937, vol. 49, pp. 133-135.
[250] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 209. Nous traduisons.
[251] Micheline MORIN, *Encordées*, *op. cit.*, p. 183.

rées, dans une perspective essentialiste, comme féminines : capacité d'écoute, patience, calme, docilité… et modestie. Cette dernière qualité apparaît également dans la manière dont les femmes alpinistes, à l'inverse des hommes, n'hésitent pas à se mettre en scène dans des situations d'échec ou de difficulté, à l'opposé du style parfois héroïque de ces derniers. « Plus d'une fois, écrit Morin dans son récit d'une ascension au Pays de Galle, j'ai dû ravaler ma fierté et prévenir que je n'étais pas sûre de moi. (…) Au moment difficile de l'ascension, (…) j'étais très contente d'avoir une bonne corde sur laquelle tirer[252] ». Pilley, de même, dans le récit d'une première ascension également au Pays de Galle, rapporte ses difficultés à suivre ses deux compagnons, son rôle secondaire dans l'ascension[253]. Ceci ne signifie pas que ces femmes n'aient jamais escaladé en tête avec des hommes. Seulement, contrairement à leurs compagnons masculins, elles racontent également ces épisodes, prenant le risque, comme on le perçoit dans la préface du livre de Dorothy Pilley, qui devance les critiques attendues, d'être taxées de « petits » alpinistes.

> « L'alpiniste trouvera trop peu d'action (...). J'entends déjà son exclamation déçue : "Quoi ! Seulement 14 voies en 21 jours ! Que faisait-elle les autres jours ?", ou "Pas de bivouacs cette année. Elle n'a pas dû être très entreprenante !", ou "encore des moines ! On veut savoir ce qu'elle a fait, pas ce qu'elle a pensé ou vu !" [254] »

Dans ces conditions, il n'est guère surprenant que les femmes alpinistes, malgré des réussites importantes, continuent de se percevoir comme inférieures aux hommes. De timides protestations commencent, cependant, à se faire entendre dans les années 1920 et 1930. Celles-ci n'entendent pas tant contester la domination masculine sur le monde de l'alpinisme, ni même la supériorité des hommes sur le terrain, que de réclamer un statut d'alpiniste à part entière, déconnecté des attributs de sexe. On peut ainsi lire, dans l'éditorial du *LAC* de 1930, la déclaration suivante :

> « Il est inconcevable que la femme alpiniste moyenne puisse jamais rivaliser avec l'homme moyen, mais cette inégalité n'est plus prononcée au point qu'un exploit d'alpinisme réalisé par une femme doive provoquer la surprise. Le temps est venu pour une femme de ne plus se préoccuper de savoir si elle est la première ou la deuxième de son sexe à être emmenée en haut d'une voie difficile. Sur ce point, les journaux nous donnent souvent une célébrité que nous ne recherchons pas ; ce n'est pas non plus notre faute si nos amis bien-pensants ennuient leurs interlocuteurs avec des récits fastidieux et incorrects de nos exploits. Pouvons-nous espérer que, dans un jour proche, nos réussites seront jugées sur nos propres mérites, plutôt qu'encensées parce que nous sommes des femmes[255] ? »

Cette volonté d'être considérées comme des « alpinistes » à part entière plutôt que comme des « femmes alpinistes », quitte à être rabaissées au rang de « petits alpinistes », s'incarne dans la revendication d'un espace féminin et séparé de pratique, non soumis à l'emprise masculine et à ses codes. Micheline Morin, à ce propos, écrit :

> « Si l'on reconnait qu'un des grands attraits de la montagne réside dans le fait que celle-ci, donnant aux alpinistes l'occasion de mesurer leur propre faiblesse à l'une des grandes forces de la nature, leur permet, en dépit même de cette faiblesse, de sortir vainqueurs de la lutte, on conviendra aisément que les cordées féminines puissent trouver à leurs victoires, mêmes modestes, une saveur plus particulièrement délectable[256]. »

- **Avec les femmes : les premières cordées féminines**

> « Par ailleurs, lasses de s'entendre accuser par leurs compagnons masculins de n'avoir aucun sens ni de l'orientation, ni de l'itinéraire, les femmes ont cherché à faire la preuve du contraire. Alors elles ont

[252] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 85-86. Nous traduisons.
[253] Dorothy PILLEY, *climbing days*, *op. cit.*, p. 32.
[254] Dorothy PILLEY, *climbing days*, *op. cit.* Nous traduisons.
[255] « Editorial », *Ladies' Alpine Club Journal*, 1930. Nous traduisons.
[256] Micheline MORIN, *Encordées*, *op. cit.*, p. 61.

commencé à former des cordées féminines[257]. »

Si des cordées féminines avaient été déjà constituées à la fin du XIX[e] siècle, celles-ci étaient presque toujours accompagnées de guides. La nouveauté de la fin des années 1920 est l'apparition de cordées féminines sans guide, qui s'attaquent à des ascensions difficiles. La Suisse Loulou Boulaz (1908-1991), l'Américaine Miriam O'Brien-Underhill (1898-1976), les Françaises Alice Damesme (1894-1974) et Micheline Morin (1900-1972), les Anglaises Nea Morin (1905-1986) et Dorothy Pilley (1893-1986), font office de pionnières. Pratiquant entre femmes en montagne, elles défendent également, dans divers articles et livres publiés au même moment, la pratique de l'alpinisme féminin. En 1935, Nea Morin publie, dans le journal du *LAC*, un article intitulé « *Ladies only* », relatant l'ascension par Damesme et les deux Morin des trois pointes de Blaitières. Cet article sera republié l'année suivante, traduit en français, dans *Encordée*, l'autobiographie de Micheline Morin, un ouvrage dont la première moitié, intitulée « la femme et l'alpinisme », retrace l'histoire de l'alpinisme féminin. Micheline Morin publiera également un article consacré aux femmes alpinistes dans l'ouvrage collectif *Les Alpinistes Célèbres* (1956). Également en 1935, Dorothy Pilley publie *Climbing Days*, son autobiographie, où elle évoque la question de l'alpinisme féminin et, notamment, de la création du *Pinnacle Club*. Enfin, en 1968, Nea Morin publie son autobiographie, *A woman's reach*, comprenant plusieurs chapitres consacrés à l'alpinisme féminin, ainsi qu'un glossaire des ascensions féminines notables. Ce sont ces femmes qui, les premières, contribuent à retracer l'histoire de l'alpinisme féminin. Ce faisant, elles se situent dans la lignée d'illustres femmes alpinistes. Leur position est ainsi ambigüe : tout en revendiquant le droit d'être traitée comme « des alpinistes comme les autres », elles se positionnent sur un créneau féminin.

Leur défense de l'alpinisme féminin, cependant, ne prend pas les traits d'une revendication féministe. Du moins, elles s'en défendent. « J'ai peut-être été un peu féministe à vingt ans, écrit Nea Morin, mais il s'agissait d'une phase passagère[258] ». Quant à Dorothy Pilley, elle explique que la création du *Pinnacle club* en 1921 « n'était pas un simple geste féministe », mais répondait plutôt à la volonté d'entrainer les femmes à l'alpinisme en tête de cordée, chose impossible tant que celles-ci pratiquaient avec des hommes[259]. Pourquoi cette distanciation d'avec le féminisme ? D'une part, comme leurs prédécesseures de l'époque victorienne, il s'agit pour ces femmes de maintenir un espace de liberté au sein d'un univers masculin. Pour y parvenir, il leur est nécessaire de limiter leurs revendications. Dans l'entre-deux-guerres, une femme alpiniste, même accompagnée d'hommes, continuent d'être perçue, sous certains aspects, comme déviante. En 1920, on reproche à Pilley, sur l'île de Skye, de ne pas porter de jupe. En 1921, alors qu'elle s'aventure pour la première fois en montagne uniquement accompagnée de deux compagnes du *Pinnacle Club*, elle prend garde de ne pas attirer les critiques. Ceci n'est pas aisé, car on les remarque dès leur arrivée sur le quai de la gare. Conseillées par des alpinistes de l'*AC*, elles choisissent une ascension extrêmement facile, « à la portée des femmes ».

> « Nous devions être particulièrement attentives à ne pas attirer de critiques illégitimes. Nous avions l'impression d'être des pionnières. Il nous fallait tester la doctrine selon laquelle les femmes pouvaient et devaient prendre l'entière responsabilité des ascensions à leur portée. C'est pourquoi nos plans

[257] Micheline MORIN, « Les femmes alpinistes », *in Les alpinistes célèbres*, Paris, Mazenot, pp. 217-220.
[258] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 27. Nous traduisons.
[259] Dorothy PILLEY, *climbing days*, *op. cit.*, p. 84. Nous traduisons.

étaient très modestes pour cette première expérimentation[260]. »

Treize and plus tard, en 1934, date de l'écriture de son livre, on voit de plus en plus de femmes dans les montagnes, explique Pilley. Mais la « véritable alpiniste » reste très rare. On la reconnait parmi les alpinistes de pacotille (qui se pavanent en costume d'alpiniste), à « l'usure de son sac et de son piolet, et à la texture rugueuse de ses vêtements, faits pour supporter la vie de refuge et le frottement des longues descentes en rappel[261] ». Dans le portrait qu'elle dresse de la touriste, on retrouve un peu des moqueries de Le Blond envers les coquettes venues visiter les glaciers. Chez les femmes comme chez les hommes, les touristes continuent de constituer un repoussoir commun. Mais les femmes alpinistes sont toujours aussi peu acceptées au sein du microcosme masculin qu'est le grand alpinisme. Six ans plus tard, en 1940, l'écrivain et alpiniste français Samivel, membre du GHM (voir chapitre 6), publie son livre *L'amateur d'abîmes*. Voici comment il décrit la femme alpiniste : « une espèce d'amazone en culotte, maigre, avec un visage de jument, boucanée par les autans, et des cheveux comme des barbelés. Pas le moindre vestige de poitrine, mais en revanche cinq insignes de clubs accrochés côte à côte ». Samivel poursuit :

> « Ah ! Nous les connaissons, ces malheureuses dames de pic, chouettes solitaires qui hantent les refuges et les parois comme les hommes, manient comme les hommes les durs outils de l'alpiniste (…). Non ! Décidément, les vraies femmes sont trop tendres pour les âpres montagnes, et les garçons ne sauraient accepter sans ennui de les voir s'y fourvoyer[262]. »

La critique est rude. On y retrouve les accents essentialistes des mises en garde de la fin du XIX^e^ siècle, qui exhortait les femmes à se cantonner à des activités modérées sous peine de mettre en danger leur fécondité. Une femme, à pratiquer une activité d'homme, ne risque-t-elle pas de perdre sa féminité, jusqu'à ressembler, physiquement, à un homme ? La diatribe de Samivel fait mouche : elle sera citée comme exemple du mépris masculin par Nea Morin et, plus tard, par Simone Badier, dans leurs autobiographies. Elle révèle ce que pense encore beaucoup d'hommes à cette époque : que les femmes devraient se cantonner à des ascensions faciles. Nous clorons ce passage sur le caractère déviant des femmes alpinistes en citant Micheline Morin qui décrit, seize ans après Samivel, en 1956, une situation qui a peu changé :

> « De nos jours, lorsqu'elle avoue qu'elle fait des ascensions, la femme recueille plus de curiosité que d'admiration. C'est tout juste si on ne la considère pas comme anormale. En tout cas on lui dénie toute espèce de féminité, de nature comme de sentiment. Il me souvient avoir entendu une dame s'étonner qu'Alice Damesme et moi fassions de la montagne. "Je me demande, nous disait cette personne, comment vous pouvez supporter les fatigues d'une ascension. J'en aurais été incapable…Il est vrai que, moi, je suis une nature fine !" avait-elle ajouté après une seconde de réflexion[263]. »

Dans un tel contexte, il est donc plus stratégique pour les femmes alpinistes, surtout dans les années 1930, de se dissocier du féminisme politique. Par ailleurs, ces femmes ne pratiquaient pas uniquement entre elles : leurs maris, leurs amis et leurs frères continuaient d'être leurs compagnons de cordée dans des ascensions difficiles. Il leur fallait négocier avec eux pour pouvoir pratiquer en dehors de leur surveillance. Dans « *Ladies only* », à l'origine publié dans le journal du *LAC*, donc destinée à un lectorat composée uniquement de femmes alpinistes, Nea Morin raconte le stratagème mis en place pour échapper aux hommes. Ceux-ci voudraient qu'elles les accompagnent dans une course collective, « idée excellente du point de vue masculin, puisque nous

---

[260] *Ibid.*, p. 121.
[261] *Ibid.*, p. 133.
[262] SAMIVEL, *L'amateur d'abîmes (1940)*, Paris, Stock, 1963, p. 181.
[263] Micheline MORIN, « Les femmes alpinistes », *op. cit.*, p. 218.

serions ainsi gardées en discrète mais constante surveillance. De notre côté, nous pourrions, à la faveur d'un aveuglement opportun doublé d'une forte imagination, croire que nous volions de notre propres ailes ». Micheline Morin doit négocier âprement avec Maurice Damesme, le mari d'Alice Damesme, pour que celui-ci consente à laisser partir sa femme. « Durant toute la saison, Maurice (...) avait si bien manœuvré pour ne pas perdre sa femme de vue (...) que sa mauvaise humeur devant le tour subit que prenaient les événements n'avait rien qui pût nous surprendre ». Les trois femmes sont d'ailleurs, par la suite, « honteuses de s'être débarrassées de [leurs] maris de la sorte[264] ». Dans son autobiographie, publiée trente ans plus tard, Nea Morin fait également état de négociations infructueuses. Alors que les trois femmes veulent faire la traversée de la Meije en cordée féminine, en 1933, elles s'entendent rétorquer par Maurice Damesme « qu'elles se trompent si elles pensent avoir la Meije pour elles toutes seules ». Sur quoi, écrit Morin, « ce n'était pas le moment de faire la difficile[265] ». Les trois alpinistes doivent se contenter de grimper, certes en cordée féminine, mais aux côtés d'une cordée masculine composée de leurs époux.

Si les trois femmes chérissent tant l'entre soi féminin, c'est parce qu'elles estiment que la présence d'hommes gâche l'expérience alpinistique, avant tout une expérience d'autonomie basée sur le fait d'être « livrée à [ses] seules forces[266] ». L'ascension des trois pointes de Blaitières racontée des « *Ladies only* » est effectuée sans hâte, sans compétition, et sans hommes. « Nous nous sommes plus amusées que dans bien des ascensions techniquement plus intéressantes, sans aucun doute parce qu'il n'y avait pas d'hommes à portée[267] », déclare Nea Morin. Peu importe de se faire doubler par une autre cordée. Lorsque Micheline perd son piolet, elles se réjouissent que, « par bonheur, aucun mâle dédaigneux ne se trouve là pour faire à [leurs] dépends quelques remarques taquines[268] ». Des guides croisés en chemin, leur offre leur aide – qu'elles déclinent –, « offres bien entendu toujours accompagnées de ce sourire amusez-vous-tant-que-vous-voudrez-nous-sommes-toujours-là-pour-venir-à-votre-secours plein de condescendance masculine[269] ». Le mépris masculin éclate à nouveau lorsque, à leur retour, un camarade dévalue leur ascension. « Lorsque les conditions ne permettent pas de faire mieux que "Blaitière", on reste à Chamonix[270] ».

Le fait que les partisanes des cordées féminines se défendent d'être des « féministes » ne les empêche pas d'être beaucoup plus revendicatrices que leurs prédécesseures d'avant-guerre. Elles insistent notamment, chose nouvelle, sur les qualités d'alpinistes des femmes, des qualités qui leur permettent de grimper aussi bien que les hommes. « La plupart du temps, il n'y a pas de raison, écrit Dorothy Pilley, qu'une femme trouve une voie plus difficile qu'un homme. Son équilibre est au moins aussi bon, parce que son centre de gravité est plus bas. Ses mains et pieds sont plus petits, ce qui rend les prises plus grandes pour elle[271] ». La témérité peut également être une qualité féminine. Nea Morin présente ainsi Alice Damesme, « certainement l'alpiniste française la plus

---

[264] Nea MORIN, « Ladies Only, Ladies' Alpine Club Journal, 1935 », *Encordées*, Micheline MORIN (trad.), 1936, pp. 142-151, p. 145.
[265] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 64.
[266] Nea MORIN, « Ladies Only, Ladies' Alpine Club Journal, 1935 », *op. cit.*, p. 151.
[267] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 71. Nous traduisons.
[268] Nea MORIN, « Ladies Only, Ladies' Alpine Club Journal, 1935 », *op. cit.*, p. 147. Nous traduisons.
[269] *Ibid.*, p. 148.
[270] *Ibid.*, p. 151.
[271] Dorothy PILLEY, *climbing days*, *op. cit.*, p. 85. Nous traduisons.

remarquable des années 1920 et 1930 », comme plus courageuse que son mari Maurice[272], qui s'inquiète pour elle (et veut l'empêcher de pratiquer seule). Malgré tout, même chez ces pionnières, l'idée demeure fermement ancré selon laquelle les femmes sont nécessairement inférieures aux hommes. « Il est inconcevable que la femme alpiniste moyenne puisse jamais rivaliser avec l'homme moyen[273] », pouvait-on lire en 1930 dans le journal du LAC. « Il ne fait aucun doute que la satisfaction [que l'on retire d'avoir mené en tête une voie dure] peut être obtenue par les femmes à un niveau de difficulté considérablement plus bas que les hommes », écrit Nea Morin encore en 1968. La femme alpiniste, d'ailleurs, pour Dorothy Pilley, possède cette qualité importante qu'est « la capacité à limiter son entreprise à ses capacités[274] ». Parmi les désavantages systématiquement évoqués, la faiblesse physique. « Aucune femme sensée ne va s'imaginer qu'elle a la force d'un homme alpiniste de première classe[275] », « la plupart des femmes alpinistes sont handicapée par un manque de force musculaire[276] », peut-on lire. Nea Morin, peut-être parce qu'elle écrit bien plus tard, est la seule à évoquer une autre question : celle de la vie maritale et des grossesses, qui « viennent entraver régulièrement les ambitions en matière d'alpinisme[277] ».

L'insistance sur cette faiblesse des femmes, pensée dans sa dimension essentielle, naturelle, immuable, témoigne de la position ambigüe qui était celle des femmes alpinistes qui osaient, pour la première fois, contester l'hégémonie masculine. Tout en affirmant les capacités des femmes à être autonomes en montagne, tout en défendant leur statut « d'alpinistes comme les autres », elles leur refusaient encore la possibilité d'être des « grands alpinistes comme les autres » en invoquant des arguments essentialistes. Il faut dire que ces femmes sont les véritables outsiders dans un alpinisme dont le cadre et les orientations sont le fait exclusif des hommes. La revendication d'un espace de pratique exclusivement féminin révèle cette position dominée et représente, dans l'entre-deux-guerres, un premier pas vers la revendication d'une égalité totale. Nous conclurons avec une citation de Micheline Morin. En 1956, celle-ci termine sa section des *Alpinistes célèbres* consacrée aux femmes alpinistes par cette note mi optimiste-mi amère :

> « Il semble que rien ne limite plus l'audace des femmes. Elles auront pourtant beau faire, jamais leurs performances, pour remarquables qu'elles soient, ne parviendront à égaler celles des hommes de leur temps. Pour une simple raison de muscles. Et c'est vraiment une chance pour l'orgueil masculin[278]. »

***

L'alpinisme s'apparente dès ses débuts à une pratique distinctive. Dans le chapitre 3, nous expliquions que cette distinction était triple. Il s'agit d'une distinction sociale, car l'accès à la pratique était réservé à une petite élite sociale. Il s'agit d'une distinction sportive, car il fallait avoir fait ses preuves pour entrer à l'*AC*. Il s'agit, enfin, d'une distinction sexuelle, l'alpinisme se construisant avant tout comme une pratique masculine. On retrouve, dans les discours des alpinistes, cette triple distinction à la base de ce que signifie l'excellence en alpinisme. En se distinguant des touristes, qu'ils méprisent, les *gentlemen* de l'*AC* affirment à la fois leur supériorité sociale et leur appartenance à une élite sportive. Ce mépris, les alpinistes le portent également aux « petits guides »

---

[272] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 44.
[273] « Editorial », *op. cit.*
[274] Dorothy PILLEY, *climbing days*, *op. cit.*, p. 130. Nous traduisons.
[275] *Ibid.*
[276] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 201. Nous traduisons.
[277] *Ibid.*
[278] Micheline MORIN, « Les femmes alpinistes », *op. cit.*, p. 220.

et aux porteurs. Les « grands guides », qu'ils ne méprisent pas car ces derniers représentent à leurs yeux une forme d'excellence – d'où l'expression « aristocratie des guides » parfois employée – ne sont pas pour autant considérés par eux comme des alpinistes à part entière. L'ethos amateur des alpinistes constitue un frein majeur à une inclusion symbolique des guides à leurs côtés. En outre, persiste une différence sociale majeure entre guides et alpinistes qui, bien souvent et malgré des relations amicales forgées dans des épreuves traversées ensemble, n'en fait pas des égaux. Ainsi, les guides, aussi grands soient-ils, restent des inférieurs sociaux, des employés et des professionnels. Les femmes, enfin, subissent un traitement assez semblable à celui réservé aux touristes. Considérées comme des alpinistes mineures, elles se heurtent elles aussi au mépris que leurs contemporains masculins portent à ceux qu'ils considèrent comme « parasitant » les montagnes. Quelques rares « grandes alpinistes », cependant, se voient parfois félicitées, ce qui témoigne paradoxalement de leur position dominée.

Les alpinistes de l'AC, plus encore les meilleurs d'entre eux, « l'élite de l'alpinisme », ceux qui réalisent des premières ascensions, publient des ouvrages et sont célébrés pour les exploits, s'apparentent ainsi et, surtout, se donnent à voir comme une aristocratie de l'alpinisme, une aristocratie basée sur une supériorité sociale, sportive et sexuée. Les critères premiers d'une ascension « excellente », telle que la considèrent les *gentlemen* britanniques, à savoir la nouveauté, la distance et l'altitude, viennent renforcer cette image (ce que ne fait pas autant le critère, par exemple, de difficulté technique qui est plus mis en avant dans l'alpinisme français). Ils correspondent à des critères de distinction « aristocratiques » car ils singularisent l'individu. Littéralement, une ascension sur un haut sommet « élève » au-dessus du commun, une ascension sur une montagne difficile d'accès « éloigne » de la masse des touristes[279]. Quant à une première ascension, quoi de plus électif que de se trouver là où personne n'est jamais allé ?

L'idée d'élection se trouve également dans l'idée qu'ont les alpinistes d'être des individus, certes supérieurs, mais également atypiques et incompris, alors même qu'ils restent, au moins jusqu'aux années 1930, des bourgeois au train de vie conventionnel et qui pratiquent surtout durant leurs congés (à l'exception notable des rentiers explorateurs). C'est pourquoi, même si les alpinistes s'estiment différents, tout entier tournés vers leur « passion », ils ne sont pas encore « voués » à l'alpinisme, comme pourront l'être leurs successeurs. Ce que nous montrerons dans la troisième partie de cette thèse, c'est que la « vocation d'alpiniste », pour exister, nécessite que soient réunies certaines conditions particulières, la principale étant que l'alpinisme soit devenu une pratique suffisamment légitime, mais aussi suffisamment exigeante, pour y consacrer son existence. C'est pourquoi nous parlerons de l'alpinisme comme d'un « jeu sérieux ».

[279] Bourdieu écrit que l'alpinisme offre « le maximum de distinction, de distance, de hauteur, d'élévation spirituelle, à travers le sentiment à la fois de maitriser son propre corps et une nature inaccessible aux communs ». Pierre BOURDIEU, *La distinction*, *op. cit.*, p. 342.

# Chapitre 6 : Une circulation du modèle d'excellence britannique. Le cas de la France

Après avoir analysé la manière dont l'excellence et « l'esprit » de l'alpinisme britannique étaient apparus et avaient été forgés et codifiés au sein de l'*Alpine Club*, nous voudrions dans ce chapitre envisager la question de la diffusion de ce modèle d'excellence en dehors du Royaume-Uni à partir du cas spécifique de la France. La France représente un cas intéressant au regard de cette diffusion pour plusieurs raisons. Il s'agit, d'abord, du dernier des grands pays européens à se doter d'un club alpin, le Club Alpin Français (CAF), en 1874. Cette création, vingt après l'*AC,* peut surprendre pour un pays alpin qui, par ailleurs, possède une compagnie des guides (celle de Chamonix) depuis 1821. Du fait de l'importante présence britannique dans les Alpes dès le milieu du XIX[e] siècle, les Français des vallées alpines étaient familiers des alpinistes anglais. De même, bien avant la création du CAF, les alpinistes français étaient en contact avec les Anglais, un contact que l'on peut percevoir dans leurs récits.

Les travaux portant sur les débuts de l'alpinisme français s'intéressent pourtant peu aux éventuels échanges entre alpinistes, transferts, ou relations d'influence réciproques en ce qui concerne les manières d'envisager l'alpinisme. Dominique Lejeune, dans *Les alpinistes en France*[1], ne consacre que deux pages à « l'attitude face aux étrangers ». Olivier Hoibian, dans une thèse également intitulée *Les alpinistes en France*[2], choisit quant à lui de ne pas prendre en compte cet aspect. Sa critique de la thèse de la diffusion du modèle britannique est forte. Il lui préfère une analyse à partir de la sociologie des champs, dans une perspective uniquement nationale :

> « L'importante activité déployée par les Anglo-Saxons dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle, notamment le nombre de sommets dont ils s'approprient les premières ascensions (…), constitue une source légitime d'interrogation. Pour rendre compte de cette frénésie de conquête, un modèle interprétatif s'est développé selon lequel un peuple ou une nation sert de paradigme explicatif universel. Si les Anglais précèdent les autres ascensionnistes dans cette conception de l'alpinisme, c'est qu'ils possèdent certains traits ethniques particuliers. (…) Et la proposition complémentaire de celle-ci consiste dans la diffusion générale du modèle britannique vers les autres nations, son exportation telle quelle et son adoption partout ailleurs sans modification. (…) Même si de tels récits constituent pour le chercheur autant de sources d'informations parfois inédites, la faiblesse théorique de ces allégations est cependant manifeste. Elle présente surtout l'inconvénient d'occulter tout ce qui pourrait relever de l'histoire propre des différentes nations ou de la composition sociale des divers groupes de pratiquants. (…) Manifestement, dès que l'on observe les faits d'un peu plus près, on s'aperçoit que les innovations ne traversent pas aussi directement les frontières. Si un certain modèle se diffuse, il rencontre le plus souvent des résistances dans le milieu d'accueil et se trouve soumis à un travail de recodage symbolique plus ou moins systématique[3]. »

Nous ne pouvons que tomber d'accord avec la majeure partie de la critique de Hoibian. Il est évident que les discours indigènes sur la spécificité (qui tourne rapidement, dans ces discours, à la supériorité) de la « race » ou de « l'esprit » anglais ne sont pas une interprétation que devrait reprendre à son compte l'historien ou le sociologue. Si de tels discours l'intéressent, c'est surtout pour montrer comment ils s'inscrivent dans un contexte historique et dans des cadres culturels spécifiques, comme nous pensons l'avoir fait. Quant à la thèse de l'exportation « telle quelle » du

---

[1] Dominique LEJEUNE, *Les alpinistes en France (1875-1919), op. cit.*
[2] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950, op. cit.*
[3] Olivier HOIBIAN, *Au-delà de la verticale… L'alpinisme, sport des élites ou sport pour tous. Les enjeux de la définition légitime d'une pratique. Contribution à la sociogenèse du champ des activités physiques et des sports*, Paris 11, 1997, p. 16-17.

modèle britannique, nous sommes d'accord pour dire qu'elle manque grandement de nuance. En effet, dès lors que l'on s'intéresse à la question du transfert d'objets, d'idées, ou de pratiques d'un contexte culturel à un autre, il est nécessaire de prendre en compte les transformations et les recompositions qui ont lieu lors de ce processus[4]. « Transférer, écrit Michel Espagne, ce n'est pas transporter, mais plutôt métamorphoser, et le terme ne se réduit en aucun cas à la question mal circonscrite et très banale des échanges culturels. C'est moins la circulation des biens culturels que leur réinterprétation qui est en jeu[5] ». Richard Holt dit la même chose dans un travail consacré au processus de diffusion des sports britanniques en France : « Tout transfert, écrit-il, comporte des restrictions culturelles et temporelles. Ce qui s'apparentait de prime abord à une relation simple entre un donateur et un bénéficiaire consiste en une interaction complexe de forces variables, permettant à chaque pays d'asseoir son identité propre[6] ». Cependant, ces limites ne constituent pas, selon nous, une raison suffisante pour abandonner complètement la question de l'influence britannique sur l'alpinisme français. Bien que Hoibian parle, en effet, de recodage symbolique, il développe une analyse uniquement restreinte au « champ » français de l'alpinisme, envisageant bien plus le « codage » d'une forme d'alpinisme que son « recodage » à partir d'éventuelles influences extérieures.

Or, l'alpinisme a ceci de particulier qu'il s'ancre sur un territoire (les massifs montagneux, en premier lieu les Alpes) commun à des pratiquants de différentes nations. De fait, même avant 1900, il est difficile d'envisager une séparation totale des alpinistes de chaque pays, ces derniers partageant le même terrain de jeu, employant les mêmes guides et parfois, faisant partie des mêmes cordées. Raisonner en termes de champ national est pertinent si l'on considère les politiques sportives et les institutions spécifiques mises en place dans chaque pays. Mais lorsqu'il s'agit de penser des questions relatives à l'excellence et à ses représentations, une telle partition peut rapidement devenir inadéquate. Ces questions, concernant la limite et la pertinence géographique des analyses en termes de champs sociaux, sont régulièrement soulevées[7]. Tout dépend, en fait, du type d'activité étudiée. Dans les domaines où la langue est une condition d'entrée (la littérature par exemple), Sapiro pense que les frontières linguistiques et étatiques des champs peuvent se superposer sans se recouper[8]. De même, on peut envisager des champs transnationaux lorsque, par exemple, il existe des instances de consécration qui dépassent le cadre national (le prix Nobel de littérature), ou lorsque les produits du champ sont reçus et consommés dans différents pays (le cinéma, la musique), voire produits en collaboration par des agents de différents pays (la recherche scientifique). L'existence d'espaces transnationaux pertinents n'empêche pas, cependant, que « la fiction bien fondée des identités nationales continue à cadrer la perception de ces biens : c'est notamment le cas en littérature où les notions de "littérature française", "littérature américaine", "littérature italienne" continuent de prévaloir, de même que dans

[4] Pour un état des lieux de la question, voir Reine MEYLAERTS et Tessa LOBBES, « Transfert », *Dictionnaire Socius [en ligne]*.
[5] Michel ESPAGNE, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, 2013, n° 1.
[6] Richard HOLT, « Le destin des « sports anglais » en France de 1870 à 1914 : imitation, opposition, séparation », *Ethnologie française*, 2011, vol. 41, n° 4, pp. 615-624, p. 622.
[7] Voir par exemple Denis SAINT-JACQUES et Alain VIALA, « À propos du champ littéraire : histoire, géographie, histoire littéraire », *in* Bernard LAHIRE (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, La Découverte, pp. 59-74. Voir également Gisèle SAPIRO, « Le champ est-il national ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2013, n° 200, pp. 70-85.
[8] Elle cite le cas de la littérature francophone, qui englobe les cas belge, suisse, québécois, africains, etc. Gisèle SAPIRO, « Le champ est-il national ? », *op. cit.*, p. 80.

nombre de disciplines comme la philosophie ("allemande", "française"), la sociologie ("américaine", "française"), et même les mathématiques (on parle de la tradition française), masquant à la fois leur hétérogénéité (…) et le fait que l'espace des possibles est loin d'être circonscrit au territoire national[9] ». En ce qui concerne l'alpinisme, on pourrait dire que plusieurs espaces d'analyse pertinents coexistent : des espaces nationaux, marqués par des institutions (clubs), des productions écrites dans une langue commune, voire des conceptions propres de l'excellence ; mais aussi des espaces transnationaux, marqués par des lieux de pratique communs aux participants de tous pays, et où s'échangent des manières de pratiquer et de penser l'alpinisme. Des institutions transnationales verront le jour, mais seulement à partir du milieu du XX$^{e}$ siècle.

Tout en considérant qu'il existe bien un « alpinisme britannique » et un « alpinisme français », nous voudrions montrer que ces deux alpinismes ne sont pas aussi séparés que certaines analyses le laissent croire. Hoibian fait débuter son analyse des alpinistes français à la création du CAF en 1874. Or, à cette époque, les Anglais parcouraient déjà les Alpes depuis plus de vingt ans, avaient publié nombre de récits, employaient des guides français, et avaient même accepté quelques Français au sein de l'*AC*. Dans ce contexte, on ne peut pas faire comme si l'alpinisme français s'était inventé et codifié de manière complètement autonome et séparée[10]. D'un autre côté, il ne s'agit pas de dire que le modèle d'excellence britannique se serait diffusé tel quel en France. Il faut effectivement envisager un transfert imparfait, dont on s'est attaché à trouver quelques indices.

Dans son article consacré à l'importation des sports anglais en France, Richard Holt distingue trois types de processus : l'imitation, l'opposition et la séparation. Pour illustrer le premier cas de figure, il montre que l'adoption des sports de ballon (football et rugby) et de l'athlétisme, via le Racing Club de France (1882) et le Stade Français (1888), s'inscrit dans un mouvement nouveau de promotion de la culture britannique. Dans ce cadre, le sport anglais est vu comme un symbole de renouveau national, un produit de la modernité et un prélude à l'expansion coloniale. « Le sport et l'aventure impérialiste offraient ainsi à l'élite de la société française un rôle inédit dans la nouvelle République[11] ». Les *public schools*, en particulier, avaient éveillé l'intérêt des élites anglophiles, principalement l'aristocratie (dont était issue le Baron de Coubertin) et la haute bourgeoisie, qui se retrouvaient dans les valeurs qui y étaient inculquées. Pour illustrer le second cas de figure, Holt prend l'exemple de la gymnastique. Apparue suite à guerre franco-prussienne, la gymnastique revêt une dimension patriotique forte et est pensée dans une optique de régénération nationale. Gymnastes et sportifs s'opposent, les premiers issus des classes populaires, les seconds des élites, les premiers dénonçant la violence du sport et sa dimension antipatriotique, les seconds dédaignant le caractère répétitif de la gymnastique et les prétentions sociales des gymnastes. Le contexte politique (crise du boulangisme) et géopolitique (montée des tensions avec l'Allemagne et rapprochement avec l'Angleterre) joue un rôle crucial dans cette opposition et dans, *in fine*, la mise en place des Jeux Olympiques sportifs. Le phénomène de séparation, enfin, est analysé à l'aune du rugby. Une fois implanté en France, celui-ci cesse d'être britannique pour se franciser et adopter des caractéristiques originales. Le cyclisme constitue également l'un de ces

[9] *Ibid.*, p. 85.
[10] Il est, en revanche, beaucoup plus pertinent de parler d'une codification autonome et séparée à propos de l'alpinisme anglais, les Anglais ayant, en grande partie, « inventé » l'alpinisme avant les autres nations et, qui plus est, de manière insulaire.
[11] Richard HOLT, « Le destin des « sports anglais » en France », *op. cit.*, p. 617.

sports qui, une fois adoptés, acquierent une nouvelle identité française. Le processus de diffusion de l'alpinisme entre l'Angleterre et la France, à nos yeux, semble se situer quelque part entre le premier et le dernier de ces idéaux-types de circulation des sports. Il est exclu de parler d'opposition, puisque l'alpinisme est une pratique en grande partie venue du Royaume-Uni. En revanche, il est tout à fait possible d'envisager à la fois l'imitation et la séparation.

Qui sont les promoteurs de l'alpinisme en France ? Peut-on identifier, comme au Royaume-Uni, un modèle d'excellence propre à l'alpinisme français ? Peut-on, d'ailleurs, parler « d'excellence » et « d'élite » en France au XIX$^{e}$ siècle ? Nous ne proposerons pas ici une analyse aussi détaillée que celle que nous avons faite de l'alpinisme anglais. En effet des travaux très complets sur les débuts de l'alpinisme français ont déjà été effectués par Dominique Lejeune et, surtout, Olivier Hoibian. Après un résumé de leurs analyses en ce qui concerne le type d'alpinisme pratiqué en France, nous proposerons des hypothèses nouvelles concernant le transfert de la conception britannique de l'excellence en France, un aspect que ni l'un ni l'autre ne prend vraiment en compte.

## 1. L'alpinisme français avant 1900 : un alpinisme sans excellence ?

Alors que l'alpinisme anglais vit son âge d'or, l'alpinisme français existe à l'état embryonnaire. La France, enlisée dans ses affaires politiques internes, puis dans la guerre contre la Prusse, repousse la création de son club alpin au milieu des années 1870. Mais vingt années d'alpinisme anglais intensif ont instauré une différence de taille. Les Anglais sont devenus les maîtres des Alpes, et n'ont laissé derrière eux qu'une poignée de grands sommets vierges. Lorsque le Club Alpin Français (CAF) est créé, il ne reste que la Meije.

### 1.1. Les profils sociaux des alpinistes du Club Alpin Français

Le CAF voit le jour en 1874. Principal club d'alpinisme en France, seul club de portée nationale (il se décompose en sections régionales), il représente une porte d'entrée pertinente pour étudier la codification de l'alpinisme français. Ses buts sont précisés dans l'article 1 de ses statuts :

> « Le Club Alpin Français sert de lien entre toutes les personnes que leurs goûts ou leurs études attirent vers les montagnes. Il a pour but de faciliter et de propager la connaissance exacte des montagnes de la France et des pays limitrophes : par des excursions soit isolées, soit faites en commun ; par la publication de travaux scientifiques, littéraires et artistiques, et de renseignements propres à diriger les touristes ; par la construction ou l'amélioration de refuges et de sentiers ; par des encouragements aux compagnies de guides ; par des réunions ou conférences périodiques ; par la création de bibliothèques[12] ».

D'emblée, l'objectif du CAF se distingue de celui de l'*AC* en ce qu'il n'a pas uniquement pour but l'entretien d'un réseau de sociabilité autour de l'alpinisme. Il entend aussi inclure les touristes (méprisés par les alpinistes britanniques) et construire des installations facilitant l'accès pour tous à la montagne, dans un esprit d'inclusion et de redressement national. Il se distingue de l'*AC* en clamant ses ambitions démocratiques. Celles-ci apparaissent dans un célèbre passage originellement tiré de la lettre d'adhésion d'Ernest Cézanne en décembre 1873 (Cézanne deviendra président du CAF en 1874 suite à la mort prématurée de son premier président, Édouard de Billy) :

> « N'imitez pas les statuts sévères de l'*Alpine Club* anglais. N'exigez pas de tour de force ! Ouvrez votre porte toute grande : militaires et savants, jeunes et vieux, même les femmes, même les étrangers, tous

[12] « Statut du CAF », *Annuaire du CAF, Annexe*, 1875, pp. 1-4.

ceux qui aiment la France et la montagne. Que tous soient appelés[13] ! »

L'article 4 précise qu'il suffit d'être « présenté par deux membres ordinaires ou donateurs » pour être admis, des conditions bien moins strictes qu'à l'*AC* où l'adhésion est soumise à une liste de courses et à un vote à l'unanimité (voir chapitre 3). C'est ainsi qu'en 1885, le CAF, toutes sections confondues, compte déjà plus de 5000 membres. Ils sont plus de 6000 en 1909 et près de 8000 en 1914. Après deux ans d'existence, le CAF compte déjà plus de membres que les effectifs cumulés de l'*AC* entre 1856 et 1900. Le CAF s'apparente donc plus à une organisation qu'à un « club » sur le modèle anglo-saxon, par définition une structure fermée et homogène. Par conséquent, on n'y observe pas la même homogénéité sociale qu'au sein de l'*AC*.

Le profil sociologique des membres du CAF a fait l'objet de deux études : l'une par Lejeune, l'autre par Hoibian. Ce dernier reprend les données de Lejeune en proposant une classification lui permettant de prendre en compte les transformations structurelles de la population française à la fin du XIX$^{e}$ siècle et d'opérer une comparaison avec le recensement français de 1876.

| **Catégories professionnelles** | **% parmi les membres du CAF et de la STD[14] (1875)** | **% dans la population française (recensement de 1876)** |
|---|---|---|
| 1. Industriels: usiniers, manufacturiers, entrepreneurs, imprimeurs, ingénieurs civils | 15% | 0,8% |
| 2. Transport-commerce: négociants, banquiers, libraires, éditeurs, hôteliers, petits commerçants | 18,2% | 5% |
| 3. Chef fonction publique : hauts fonctionnaires, magistrats, ingénieurs de l'État, personnel administratif | 9,45% | 0,89% |
| 4. Professeurs du supérieur, artistes, savants, hommes de lettre, journalistes… | 8,21% | 0,19% |
| 5. Professions libérales, avocats, notaires, huissiers, médecins, architectes… | 22,59% | 0,48% |
| 6. Employés, professeurs du secondaire, instituteurs | 15,7% | 5,6% |
| 7. Agriculteurs, ouvriers, domestiques | 1,2% | 80,6% |
| 8. Propriétaires, rentiers | 7,4% | 5 ,5% |
| 9. Ecclésiastiques, religieux | 2,3% | 0,9% |

**Figure 25. Catégories sociales des membres du CAF et de la STD en 1875 par rapport au recensement de la population française. Tiré de Olivier HOIBIAN, Les alpinistes en France 1870-1950, p. 16.**

Qu'observe-t-on ? D'une part, une nette surreprésentation de la bourgeoisie et des professions intellectuelles supérieures (représentées par les catégories 3, 4 et 5) parmi les alpinistes : l'écart avec les données du recensement est d'environ 40%. D'autre part, une sous-représentation bien plus importante des catégories populaires, avec un écart de près de 80% avec la population active au même moment. Notons que l'on trouve surreprésentées parmi les alpinistes certaines fractions nouvelles des classes supérieures qui connaissent une croissance remarquable à la fin du XIX$^{e}$ siècle : les professions judiciaires et médicales, les ingénieurs, dont le nombre augmente avec la croissance de l'industrie française dès 1880, les emplois du service public, qui doublent entre 1871 et 1900[15]. Comme au Royaume-Uni, l'alpinisme en France est donc, au moins en partie, porté par

[13] Cité par Marcel JAIL, « Les sociétés sportives d'alpinistes et les refuges de montagne dans les Alpes françaises depuis 1874 », *Revue de géographie alpine*, 1975, vol. 63, n$^{o}$ 1, pp. 5-50, p. 12.

[14] La Société des Touristes du Dauphiné (STD) est créée en 1875 et recrute dans les mêmes milieux sociaux que le CAF. Elle compte dix fois moins de membres que le CAF. Dominique LEJEUNE, *Les alpinistes en France (1875-1919)*, *op. cit.*, p. 22.

[15] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 16 Jean-Pierre AZÉMA et Michel WINOCK, *La IIIème République 1870-1940*, Paris, Hachette, 1991.

des groupes sociaux en croissance et en redéfinition. Précisons que les aristocrates, répartis par Hoibian dans les catégories 1 à 5, 8 et 9 (celles susceptibles de les accueillir), représentent environ 7% des membres du CAF. S'ils sont un peu mieux représentés que les aristocrates anglais au sein de l'*AC,* le CAF, comme l'*AC,* reste un club bourgeois.

La comparaison avec les données de l'*AC* sur la même période n'est pas aisée, car les classifications nationales diffèrent. Il ne s'agit pas seulement d'un problème empirique de classement. Nous aurions pu classer les membres de l'*AC* en nous basant sur la nomenclature utilisée par Hoibian ou sur celle de Lejeune, mais ceci n'aurait pas été pertinent pour décrire une Angleterre où le prestige social associé à certaines occupations n'est pas le même qu'en France à la même époque. Ainsi, Hoibian sépare en deux catégories (hiérarchiquement) distinctes les professeurs du supérieur et ceux du secondaire, alors que cette seconde profession, au Royaume-Uni, reste prestigieuse, d'autant que la plupart des membres de l'*AC* qui enseignent dans le secondaire le font dans des écoles réputées que sont les *public schools* (qui sont aussi un lieu d'enseignement primaire). En France, les professeurs du secondaire ne sont, rappelle Guy Vincent, que des « bourgeois stagiaires[16] ». Aucun président du CAF n'est, par exemple, issu de ce groupe[17]. De même, Hoibian inclut parmi les professions intellectuelles supérieures les petits commerçants ou les hôteliers, dans une catégorie qui ressemble en partie à la catégorie *business* de Peter Hansen, à la différence que de tels métiers ne sont pas représentés à l'*AC* du fait de la forte sélection sociale pour entrer au club. C'est ici qu'il est intéressant de faire appel à la classification de Lejeune, plus précise en ce qui concerne les différents sous-groupes professionnels. Ainsi, on apprend que les « petits commerçants et artisans » forment 6,9% des effectifs du CAF ; les employés (agents greffiers, clercs de notaire, employés de l'industrie…) 4,1% ; les professeurs du secondaire 1,2% (pour information, ceux du supérieur sont à peine plus nombreux, 1,5%, moins qu'à l'*AC*)[18]. Il existe donc au sein du CAF une proportion non négligeable de métiers non représentés à l'*AC* au même moment, car appartenant à des fractions sociales trop « basses » pour pouvoir y entrer.

La comparaison entre le recrutement social des deux clubs ne peut ainsi se faire que dans ses grandes lignes, car les catégories mises en œuvre n'ont ni la même histoire, ni les mêmes significations, ni le même prestige dans les deux pays[19]. Les principales différences entre le recrutement du CAF (et de la STD) en 1875 et celui de l'*AC* sur la période 1857-1890[20] sont les suivantes. D'une part, l'*AC* est bien plus fermé d'un strict point de vue quantitatif : en 1875, soit un an après sa création, Hoibian compte 1939 alpinistes au sein du CAF (et de la STD). Rapidement, le CAF se stabilisera autour d'un effectif moyen de 6000 adhérents[21]. De 1857 à 1890, l'*AC* ne compte pas plus de 801 alpinistes (effectifs cumulés). Ce faible nombre est gage, d'autre part, d'une plus grande homogénéité sociale au sein de l'*AC,* qui implique l'idée d'une fermeture, non plus uniquement quantitative mais qualitative, plus forte. En effet, nous avons montré qu'en ad-

---

[16] Guy VINCENT, « Les professeurs de l'enseignement secondaire dans la société de la Belle Époque », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1966, pp. 49-86, p. 73.
[17] Dominique LEJEUNE, *Les alpinistes en France (1875-1919)*, *op. cit.*, p. 97.
[18] *Ibid.*, p. 51.
[19] Sur ce point, voir Michel ESPAGNE, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *Genèses*, 1994, vol. 17, n° 1, pp. 112-121.
[20] Il y a trop peu d'alpinistes à l'*AC* en 1875 pour qu'une comparaison soit pertinente. Même sur la période 1857-1890, on compte moins d'alpinistes à l'*AC* qu'au CAF pour sa première année d'existence.
[21] Dominique LEJEUNE, *Les alpinistes en France (1875-1919)*, *op. cit.*, p. 29.

ditionnant les membres de la *gentry*, des *professions*, et de la bourgeoisie industrielle, commerciale et financière, on obtenait plus de 99% des effectifs de l'*AC* entre 1857 et 1890 (et 98% des effectifs entre 1891 et 1957). Si l'on ajoute aux « professions intellectuelles supérieures » telles que définies par Hoibian les rentiers et les ecclésiastiques, on obtient « seulement » 83% des effectifs du CAF[22]. Certes, ce pourcentage est élevé, mais il indique qu'une relative hétérogénéité sociale est tolérée au CAF. À l'inverse, ce que la comparaison avec le CAF permet de remarquer, c'est bien la fermeture de l'*AC*. De ce fait, nous devrions donc présenter les choses ainsi : alors que l'on compte moins de 1% d'individus *non issus* de groupes à fort volume de capital économique et/ou culturel au sein de l'*AC,* cette proportion atteint 17% au sein du CAF, soit un sixième de ses effectifs. On pourrait d'ailleurs avancer un pourcentage un peu plus élevé, en y incluant les petits commerçants, ou les hôteliers, non présents à l'*AC*. On ne connait pas les lieux d'éducation des membres du CAF, trop nombreux pour effectuer un tel recensement, mais on peut supposer, au vue de leurs propriétés sociales (et des portraits que dresse, par exemple, Lejeune), que l'homogénéité des parcours scolaires des membres de l'*AC* est plus forte que celle des membres du CAF. Parmi les 17% de membres n'appartenant pas à l'élite sociale, les classes populaires sont cependant très minoritaires. Lejeune recense deux agriculteurs au CAF en 1875, trois parmi les nouveaux membres entre 1876 et 1883. Il compte quelques ouvriers typographes, quelques instituteurs (qu'il inclut au sein des classes populaires), quelques répétiteurs, quelques guides et un sous-officier. De manière générale, les individus peu instruits sont rares, note Lejeune[23]. La quasi-absence des classes populaires parmi les alpinistes français tient plus à un phénomène d'auto-sélection qu'à une ségrégation explicite, comme c'est le cas à l'*AC*. Pour entrer au CAF, il fallait payer une cotisation d'environ 20 francs par an, quand les salaires ouvriers varient entre 400 francs et 1600 francs par an[24] (un répétiteur à l'université, au même moment, est payé 500 francs par an, on comprend donc pourquoi il peut être pertinent, malgré leur éducation, de les inclure dans les classes populaires). À cela il faut ajouter le coût du transport, de l'hébergement et éventuellement du guide[25]. Par conséquent, les membres des classes populaires étaient plus enclins à se tourner vers les sociétés de touristes locales qui apparaissent dans les décennies suivantes, comme le Club Cévenol, la société des Excursionnistes Marseillais (1897), la Société des Alpinistes Dauphinois (1892), dont la cotisation est bien moindre et qui d'ailleurs se déclarent d'emblée des sociétés à base populaire[26]. Surtout, pour pratiquer l'alpinisme, il fallait disposer de temps libre à une époque où un ouvrier travaille en moyenne douze heures par jour et n'a pas les

[22] En comparant les données de Lejeune (pour le CAF-STD) et celles de Hansen (pour l'AC), on s'aperçoit qu'une grande différence au sein de cette bourgeoisie économique et intellectuelle tient à la place différenciée des professions juridiques, très représentées à l'*AC* (28,1% de ses effectifs) et moins au CAF (12,2%).

[23] Dominique LEJEUNE, *Les alpinistes en France (1875-1919)*, *op. cit.*, p. 112.

[24] Christophe CHARLE, *Histoire sociale de la France au XIXème siècle*, Paris, Seuil, 1991, p. 292.

[25] Le manuel d'alpinisme du CAF de 1904 détaille l'équipement nécessaire, ainsi que les tarifs des auberges et des guides. Si l'on compte la possession d'une corde, d'un piolet, d'un sac, de vêtements chauds, de matériel divers (boussole, etc.), le matériel représente déjà un investissement important. De plus, la pension et la nourriture coûtent cher. Dans certains centres, « on ne peut partir pour telle ascension qu'avec 60 à 70 francs de provisions, quelles qu'elles soient, si l'on est modeste, et de 100 à 110 francs s'il y a la moindre bouteille de champagne », écrit Maurice Paillon. C'est sans compter le coût du trajet (au moins 10 centimes le kilomètres). Quant au prix du guide, il va, à Chamonix, de 6 francs pour une excursion sur le glacier des Bossons à 100 francs pour le mont Blanc ou l'Aiguille Verte, et jusqu'à 130 francs pour l'Aiguille du Dru. Dans les Pyrénées, un guide coûte 15 francs par jour, auxquels il faut ajouter le prix de la course. *Manuel d'Alpinisme du Club Alpin Français*, Paris, Lucien Laveur, 1904, p. 271, 663 et 678.

[26] La Société des Alpinistes Dauphinois déclare ainsi vouloir rassembler « les artisans, les ouvriers attelés toute la semaine à l'ouvrage, les jeunes employés aux petites ressources et aux loisirs restreints, mais dont l'amour pour la montagne est grand, et manque de cohésion. Arthur RAYMANN, *Evolution de l'alpinisme dans les Alpes Françaises*, Slaktine, 1979, p. 103.

moyens de financer des congés[27]. Enfin, quand bien même le club est ouvert à tous, son profil social bourgeois n'est pas attractif pour les classes populaires. Ainsi, note Hoibian, le CAF se démarque à la fois des clubs mondains de la haute bourgeoisie (comme le Jockey Club) et des fractions supérieures des classes populaires qui lui préfèrent d'autres types de sociétés alpines[28].

La direction du CAF (18 administrateur nommés par l'assemblée générale et renouvelables par tiers chaque année) est ce qui se rapproche le plus du profil social de l'*AC* : les professions libérales (médicales et judiciaires) y sont surreprésentées (26% contre 14% des adhérents) et l'homogénéité sociale demeure jusqu'à la fin du XIX$^{e}$ siècle, les administrateurs étant rééligibles jusqu'aux années 1890, après quoi la règle change. En 1875, parmi les 16 membres de la direction, Hoibian dénombre quatre polytechniciens (ingénieurs des mines ou des ponts et chaussées), cinq membres des professions libérales, trois fonctionnaires des ministères et deux scientifiques. Parmi les 17 présidents qui se succèdent à la tête du CAF entre 1874 et 1914, il dénombre à nouveau une très nette surreprésentation des professions intellectuelles supérieures : tous en font partie. On compte parmi eux quatre polytechniciens (ingénieurs ou inspecteurs des mines ou des ponts), six membres des professions judiciaires, quatre scientifiques, trois hauts fonctionnaires[29]. Plus qu'à l'*AC* qui fonctionne comme un réseau d'interconnaissance entre un nombre relativement faible de membres (c'est-à-dire un club), la direction du CAF joue un rôle important car elle a un pouvoir de représentation (elle contrôle la ligne rédactionnelle des publications du CAF) et de décision sur les milliers d'adhérents « anonymes » du club. Pour Hoibian, du fait de sa domination culturelle indéniable sur le club, « la bourgeoisie cultivée dispose donc à la tête du CAF de tous les rouages nécessaires pour promouvoir une certaine conception de l'alpinisme, en harmonie avec ses propres dispositions éthiques et esthétiques[30] ».

## 1.2. L'excursionnisme cultivé : une conception anti-élitiste de l'alpinisme

Cette conception de l'alpinisme, Hoibian la désigne sous le terme d'« excursionnisme cultivé ». Elle met l'accent sur les motivations scientifiques et esthétiques de la pratique de l'alpinisme, envisagée « comme une pratique cultivée, très proche de l'activité des sociétés savantes » et qui « ne s'intéresse guère à la conquête des principaux massifs des Alpes[31] ».

### 1.2.1 *Un alpinisme aux visées scientifiques, esthétiques, éducatives et patriotiques*

Les aspects scientifiques, littéraires et artistiques de la pratique de l'alpinisme sont ainsi mis au premier plan par rapport aux aspects plus techniques. La rubrique « Sciences, Lettres et Arts » occupe 30% des articles publiés dans *l'Annuaire du CAF*, et les articles scientifiques (qu'il s'agisse de botanique, de géologie, ou plus tard de physiologie de l'effort, etc.) entre 15% et 20%[32]. Par contraste, Lejeune note que « l'*Alpine Journal* n'administra à ses lecteurs articles scientifiques et littéraires qu'à doses infinitésimales », ce que nous avons pu constater par nous-mêmes. Rappelons qu'à la même époque, les querelles au sein de l'*AC* entre « alpinistes scientifiques » et « alpi-

[27] Jean-Marie MAYEUR, *Les débuts de la IIIe République 1871-1898*, Paris, Seuil, 1973, p. 72.
[28] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 30.
[29] *Ibid.*, p. 22.
[30] Olivier HOIBIAN, « Le CAF, 1874-1914 », *in L'invention de l'alpinisme*, Paris, Belin, pp. 249-289, p. 255.
[31] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 56.
[32] Olivier HOIBIAN, « L'œuvre éditoriale du CAF (1874 – 1974) », *Amnis*, 2004, n$^{o}$ 1. Dominique LEJEUNE, *Les alpinistes en France (1875-1919)*, *op. cit.*, p. 178.

nistes sportifs » avaient depuis longtemps sonné le glas de cette conception particulière de l'alpinisme – la polémique entre Stephen et Tyndall (évoquée dans le chapitre 3) a lieu au début des années 1870. Au CAF, Hoibian affirme que de très rares critiques de l'alpinisme scientifique apparaissent à la fin des années 1880 et passent inaperçues. Plus qu'une défense d'un alpinisme sportif sur le modèle britannique, elles consistent d'abord à prôner un alpinisme qui, certes séparé de ses modalités scientifiques, est plutôt modéré, pratiqué dans une perspective hygiéniste ou contemplative[33]. La perspective scientifique résiste donc pendant plusieurs décennies. C'est ainsi que l'on trouve dans le rapport annuel de 1896 de la direction centrale du CAF l'affirmation selon laquelle « l'alpinisme a été un auxiliaire incomparable pour les recherches scientifiques, le développement qu'il a pris ces dernières années a été pour la science l'élément le plus efficace de son glorieux et rapide essor[34] ».

Une autre différence entre l'Annuaire du CAF et l'*Alpine Journal* tient au fait que le CAF encourage la publication d'articles à visée esthétique… à tel point qu'une norme d'altitude sera imposée dès 1897 pour publier un récit, afin de contrecarrer la « trop » bonne volonté culturelle des amateurs de moyenne montagne, qui noient le bulletin du CAF sous leurs récits[35]. Même si le CAF est ouvert à tous, ses préoccupations scientifiques et esthétiques constituent un frein symbolique à l'entrée de membres des classes populaires, en le positionnant « sinon comme une société savante, du moins comme une société de transition entre la science pure et la société mondaine[36] ».

On trouve enfin une dimension éducative dans l'excursionnisme cultivée qui n'a pas d'équivalent au Royaume-Uni. Ceci s'explique en partie par un contexte institutionnel et politique qui diffère du contexte anglais. La France sort traumatisée de la défaite de Sedan et un effort massif est engagé en faveur du redressement patriotique du pays : dès ses origines, le CAF, à travers ses ambitions démocratiques, s'inscrit dans cette volonté de lutte contre le déclin pressenti de la nation. « Si vous détournez sur la France une partie du grand courant de touristes qui portent chaque année à la Suisse le riche tribut de l'univers entier, vous aurez contribué à alléger les charges que nos malheurs nous ont imposés[37] » avait déclaré Ernest Cézanne, son second président. Il s'agit notamment, par une pratique de la montagne bardée de principes hygiénistes, de développer le patriotisme des membres et de lutter contre la prétendue dégénération physique et morale de la

[33] Hoibian rapporte celle-ci, publiée dans le Bulletin de la Section de Saône et Loire du CAF, 1887 : « Je n'avais avec moi ni podomètre, ni baromètre, je n'ai pas classé la moindre fleurette dans mon herbier, encore moins me suis-je décidé à réunir une collection de roches ou de cristaux. J'ai fait mon voyage tout simplement pour avoir le plaisir de marcher, de grimper, de respirer à pleins poumons l'air vif des montagnes ». Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 73. S'inspire-t-elle de la célèbre diatribe de Leslie Stephen, qui s'adressait dans l'*Alpine Journal* de 1866 aux « fanatiques qui ont d'une manière ou d'une autre irrévocablement associé l'alpinisme à la science » ? : « Je leur réponds que la température était approximativement (je n'avais pas de thermomètre) 212°F en dessous de zéro. (…) Comme nous n'avions pas, heureusement, de baromètre, je suis incapable de donner les informations habituelles sur notre déviation par rapport à l'altitude correcte, mais la carte indique 13855 pieds » (nous traduisons). Si c'est le cas, ces deux critiques de l'alpinisme scientifique ne défendent pas pour autant le même type d'alpinisme. On doit garder à l'esprit que Stephen évoque ici une ascension majeure pour l'époque, celle du du Rothorn de Zinal (4221m), sans rapport à la sortie à modalités hygiéniques de cet excursionniste anonyme.

[34] « Rapport Annuel de 1896 », *Annuaire du CAF 1896*, 1897, pp. 590-603, p. 590.

[35] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 74.

[36] « Rapport Annuel de 1896 », *op. cit.*, p. 595.

[37] Cité par Marcel JAIL, « Les sociétés sportives d'alpinistes et les refuges de montagne dans les Alpes françaises depuis 1874 », *Revue de géographie alpine*, 1975, vol. 63, n° 1, pp. 5-50, p. 12.

société. Le club apporte ainsi son soutien à la création des chasseurs alpins en 1888[38], et adopte une nouvelle devise en 1904 : « Pour la patrie, par la montagne », qui vient remplacer l'ancienne, « Excelsior ». Dans une perspective toute rousseauiste, l'exercice au bon air des montagnes est vu comme un remède à l'atmosphère malsaine et corruptrice des villes.

Un effort particulier est dirigé vers la jeunesse, à travers la mise en place des « caravanes scolaires » dès 1874, excursions en petits groupes pendant les congés scolaires d'abord réservées aux garçons, puis ouvertes à des groupes de filles dans les années 1890. L'Annuaire du CAF de 1874 met clairement en avant l'optique régénératrice (tant hygiéniste que morale) de cette entreprise, en insistant sur « tout le bien physique, intellectuel, moral que doivent attendre des excursions tous ceux qui ont à cœur l'éducation de notre jeunesse et la régénération de notre France[39] ». Dans le même texte, la direction du club réaffirme son intérêt premier pour les excursions collectives, réalisées dans un but éducatif, face aux ascensions individuelles :

> « Les excursions isolées appartiennent surtout à l'initiative individuelle. Vous voyez par les récits de notre Annuaire que les excursionnistes du Club ont noblement débuté ; que l'un d'eux a escaladé sans forfanterie la pointe des Écrins dans le massif du Pelvoux ; que nos Parisiennes se sont élevées triomphalement jusqu'aux plus hautes cimes des Alpes de la Suisse et de la Savoie (…). Mais les excursions faites en commun, les caravanes scolaires, les voyages en zigzag de Töpffer, appellent tout particulièrement notre sollicitude[40]. »

Le CAF s'adresse en priorité aux jeunes hommes, considérés comme les forces vives de la nation. Par la marche en montagne, il s'agit d'enseigner l'amour de la patrie, l'entraide, le courage, l'autonomie, autant de qualités physiques, intellectuelles et morales, qui s'inscrivent, note Hoibian, dans une volonté de renouvellement des principes d'éducation mettant en avant l'alliance du corps et de l'esprit et visant à former de bons conscrits[41]. Les caravanes scolaires, dans le même temps, participent de la formation d'un entre-soi social, en regroupant des jeunes gens scolarisés dans le secondaire (donc nécessairement issus des fractions aisées de la jeunesse, à une époque où le secondaire est réservé à une élite et où le baccalauréat, détenu par une minorité, constitue un « brevet d'entrée » dans la bourgeoisie[42]) autour de principes hygiénistes et moraux.

Dernière différence majeure par rapport à son équivalent britannique (qui reste exclusivement masculin jusqu'en 1974), le CAF s'adresse aussi aux femmes. En réalité, cette inclusion des femmes peut être interprétée, selon Cécile Ottogalli-Mazzacavallo et Jean Saint Martin[43], comme une stratégie du CAF pour contrôler et encadrer la pratique des femmes, garantes d'une meilleure propagation des idéaux nationalistes du club. La femme étant considérée avant tout comme mère ou épouse, il s'agit de lui inculquer des principes idéologiques qu'elle enseignera au sein du foyer[44]. Que l'on ne s'y trompe pas, loin d'être seulement menée dans un but émancipateur, la

---

[38] Le contexte géopolitique est le suivant : après la défaite de Sedan et la constitution de la Triple Alliance entre la Prusse, l'Italie et l'Autriche-Hongrie, la France encerclée se doit de protéger ses frontières contre une éventuelle agression italienne, en créant en fait le pendant des troupes spéciales italiennes, les « Alpini ».

[39] « Rapport Annuel de 1874 », *Annuaire du CAF*, 1875, pp. 480-489, p. 486.

[40] *Ibid.*

[41] Sur la question des caravanes scolaires, voir Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 30-56.

[42] Jean-Marie MAYEUR, *Les débuts de la IIIe République 1871-1898*, *op. cit.*, p. 145.

[43] Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLO et Jean SAINT-MARTIN, « L'alpinisme féminin avant 1914 : l'exemple d'une singularité à la Française », *op. cit.*

[44] Sur ce point, on trouve dans l'Annuaire un article consacré au « rôle des femmes dans les clubs alpins » qui prône la participation féminine à l'alpinisme, non pas pour chercher l'exploit, mais pour « gagner la santé » et remplir « le premier devoir de [ce] sexe : la maternité ». L'alpinisme mixte (l'alpinisme uniquement féminin n'est pas envisagé) est également vu comme permettant aux hommes et aux femmes d'apprendre « à se connaître et à partager les mêmes goûts, gage assuré

politique d'ouverture du CAF s'appuie aussi sur la domination des femmes, qui doivent se conformer à un modèle normatif imposé – « l'excursionnisme féminin » – mettant en avant leur respectabilité morale (elles doivent être accompagnées par un ou plusieurs hommes, s'habiller de façon convenable mais peu pratique), leur faiblesse naturelle (la cordée est menée par un homme, les itinéraires sont faciles), leur soumission à l'homme (qui décide de l'itinéraire). Ainsi, les femmes du CAF n'atteindront jamais le niveau des alpinistes masculins, ni même celui de leurs collègues anglaises, paradoxalement plus libres de pratiquer en autonomie (voir chapitre 5).

### 1.2.2 *Un alpinisme sans l'excellence ? Les vertus de la comparaison*

C'est ce mélange entre préoccupations savantes et tourisme cultivé, teintés de nationalisme, qui définit « l'excursionnisme cultivé » du CAF. En découle une manière d'envisager les ascensions qui prend la forme d'un alpinisme « sans prétention » et – officiellement du moins – ouvert à tous. Il s'agit là d'une conception à première vue bien différente de celle « quasi-sportive » anglaise, qui prône un alpinisme à la fois socialement élitiste et conquérant. Les Anglais, d'ailleurs, ne manquent pas de se moquer gentiment des Français dans l'*Alpine Journal*. Dans la note critique que consacre l'*AJ* à l'Annuaire du CAF de 1891, le manque d'articles relatifs à l'alpinisme est signalé[45]. Quand bien même, note l'auteur, ce volume est plus varié que les précédents, il s'y trouve au moins huit articles qui ont peu, ou rien, à voir avec les montagnes. À propos des deux récits d'ascension présents dans l'Annuaire, l'auteur se montre condescendant. La première, celle de l'Aiguille d'Arve méridionale par Mary Paillon et Kathleen Richardson, avait déjà, note-t-il, été réalisée quinze ans auparavant par le célèbre Coolidge, de l'*AC*. Il accuse aussi Paillon de surestimer la hauteur de son pic contre l'avis des « experts » (c'est-à-dire des alpinistes britanniques). Le second article, par le pyrénéiste Henry Russel, « ne sort pas des sentiers battus » en relatant des ascensions déjà maintes fois réalisées. Rien d'impressionnant, donc, pour le lecteur britannique habitué aux récits de premières difficiles dans les Alpes ou dans des massifs plus éloignés.

D'après Hoibian, jusque dans les années 1910, on ne semble ainsi guère s'intéresser en France à la conquête de grands sommets, et si l'esprit patriotique imprègne les représentations liées à l'alpinisme, on ne perçoit pas encore de compétition avec les autres nations dans ce domaine. Peut-on, dans ce cas, parler d'excellence ? Il faut, pour répondre à cette question, effectuer une clarification rapide, ainsi qu'un renvoi au premier chapitre de cette thèse. Nous y expliquions que *l'excellence* se concevait « au singulier » et non « au pluriel ». Ceci signifie que, dans l'alpinisme, il nous parait difficile de définir l'excellence uniquement comme « la manière légitime de réaliser des ascensions » dans un groupe donné. Dans ce cas, il y aurait autant d'excellences (au pluriel) que de manières d'envisager l'alpinisme ou de groupes distincts dans l'espace de l'alpinisme. Il y aurait l'excellence des excursionnistes, l'excellence des artistes qui vont en montagne, l'excellence des scientifiques-alpinistes, l'excellence des alpinistes de rocher, celles des guides, celle des « alpinistes des pics » et celle des « alpinistes des cols », etc. Or, tous ces groupes n'ont pas la même légitimité. L'excursionniste cultivé, qui représente en France la forme d'alpinisme du plus grand nombre, n'est pas une forme *excellente* d'alpinisme. Le fait d'être un modèle d'alpinisme dominant

---

de satisfaction et de bonheur pour les relations futures dans la société ». J. BERGER, « Du rôle des femmes dans les clubs alpins », *Annuaire du CAF 1878*, 1879, pp. 578-585, p. 581-582.

[45] « Reviews and Notice. Annuaire du CAF, vol. 18 », *Alpine Journal*, 1892, vol. 16, pp. 338-342.

« par le nombre » n'en fait pas un modèle dominant « en légitimité ». Le modèle d'alpinisme excellent, le plus légitime, le plus gratifiant, le plus élevé, etc., correspond bien à l'époque au modèle de l'*AC*. C'est à cette manière d'appréhender l'excellence que les Français se réfèrent lorsqu'ils évoquent, par exemple, « l'élite » de l'alpinisme français, qui regroupe les alpinistes français en mesure d'égaler les Anglais, vus comme un modèle.

Ainsi, quel que soit leur groupe d'appartenance (les excursionnistes, les scientifiques, etc.) et quelle que soit leur manière préférée de pratiquer (modérée, sportive, etc.), les alpinistes tombent malgré tout d'accord entre eux sur ce que signifie être un « petit » ou un « grand » alpiniste[46]. Il existe bien un consensus sur une hiérarchie des alpinistes et un consensus sur ce que signifie appartenir à « l'élite » de l'alpinisme. Les nageurs décrits par Chambliss, malgré leur appartenances à des « sphères » ou « mondes » différents de la natation, chacun avec leur propre vision de ce sport, adhérent pourtant tous à la même définition de l'excellence (au singulier), consistant à nager plus vite que les autres[47]. De même, les alpinistes, même s'ils n'y adhèrent pas à titre personnel, se réfèrent tous implicitement à une même définition de l'excellence, celle qui a la prééminence historique, qui s'est imposée avant les autres : celle de l'*AC*.

C'est, en fait, la comparaison entre les deux pays qui m'a poussée à réfléchir à ce que signifiait l'excellence. Concrètement, c'est confrontée à la difficulté d'identifier les « grands alpinistes » français que je me suis posée la question de savoir si l'excursionnisme cultivé pouvait être considéré comme une forme d'excellence. Le critère de la reconnaissance a été essentiel pour circonscrire une élite de l'alpinisme (sont de grands alpinistes les individus reconnus comme tels par leurs pairs) et m'a permis de constater qu'en France, excellence et conception dominante ne signifiaient pas la même chose

La situation est différente au Royaume-Uni. Comme nous l'avons déjà écrit, l'*AC* a ceci de spécifique qu'il est un club extrêmement fermé. De ce fait, à l'*AC,* la conception de l'alpinisme dominante « par le nombre » et dominante « en légitimité » est la même. Certes, tous les alpinistes de l'*AC* ne sont pas des alpinistes d'exception, mais ces derniers représentent une proportion importante du club. Surtout, il existe à l'*AC* un instrument qui joue comme barrière et niveau sur le plan sportif et qui vient garantir qu'aucun alpiniste médiocre n'y accède (à l'exception des 10% de membres admis sur des critères littéraires ou scientifiques) : la liste d'ascensions de plus de 13 000 pieds. La politique très sélective (sportivement, mais aussi socialement, ce qui réduit d'autant plus ses effectifs) de l'*AC* garantit ainsi le faible nombre de ses membres (ils sont 34 en 1858 et 432 en 1880[48]) et, corrélativement, une forte homogénéité des vues et des positions en son sein[49]. Ceci

---

[46] Hoibian montre que, dans les années 1900, les alpinistes ont conscience de former un ensemble non monolithique, où se côtoient divers groupes : les « alpinistes des pics » et ceux « des cols » pour John Grand-Carteret (1903), les « alpinistes purs », scientifiques, « promeneurs », « en chambre », etc. pour Joseph Vallot (1907), ceux qui effectuent « les ascensions les plus périlleuses » et ceux qui « pratiquent par goût déterminé pour la jouissance » pour Charles Durier (1902). Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 71-72. Plus bas, nous donnerons l'exemple d'un alpiniste qui se compare « aux ascensionnistes conquérants dont notre club s'honore ». Dans tous ces cas, il existe bien une hiérarchie implicite entre grands et petits alpinistes.

[47] Daniel CHAMBLISS, « La banalité de l'excellence: enquête ethnographique sur la stratification de la natation et les nageurs olympiques », *Sciences Sociales et Sport*, 2010, vol. 3, pp. 45-76.

[48] Michel TAILLAND, « L'Alpine Club. 1857-1914 », *op. cit.*, p. 38.

[49] Tout ceci a déjà fait l'objet de développements. Michel Tailland l'affirme également : « Une des conséquences de la modicité des effectifs est sans doute d'avoir permis le maintien, au moins jusqu'à la fin de la période édouardienne, d'une homogénéité dans la mentalité collective du club, ce qui ne sera pas sans influence sur le style propre à l'Alpine Club ». *Ibid.*

fait que les débats internes à l'*AC* sont peu clivants et, surtout, que les membres se retrouvent, au-delà des oppositions de surface, autour d'un même fonds de représentations et d'une même vision « excellente » de d'alpinisme (une excellence avec ses caractéristiques propres, que nous avons qualifiée de « quasi-sportive »). Il n'en va pas de même au sein du CAF. Dans un club aussi inclusif (comptant plusieurs milliers d'adhérents après un an d'existence), une telle unanimité concernant les manières de penser et de pratiquer l'alpinisme est impossible à atteindre. Le CAF s'apparente à une structure hiérarchisée[50] alors que l'*AC* fonctionne comme un réseau d'interconnaissance au sein duquel la plupart des alpinistes se connaissent et se côtoient[51]. L'*AC* fait ainsi figure de club particulièrement homogène au regard du CAF, où l'excursionnisme cultivé n'est, en réalité, qu'une « unanimité de façade » (celle des dirigeants qui appartiennent à la bourgeoisie cultivée et intellectuelle) qui masque des désaccords « nombreux »[52].

La différence entre excellence et conception dominante de l'alpinisme s'est posée lorsqu'il a fallu reconstituer « l'élite » de l'alpinisme français d'avant-guerre. Cette question ne se posait pas avec la même acuité pour les Britanniques, car les tenants de l'excellence étaient nombreux (on a recensé 71 « grands alpinistes » sur cette période). Du fait de la rareté des alpinistes français auteurs d'ascensions reconnues, il a été bien difficile de faire de même. Dans le tableau en annexe, nous avons indiqué quelques noms (une dizaine) d'alpinistes qui n'étaient pas, à proprement parler, de « grands alpinistes ». On peut le constater en lisant leur portrait. Si l'on devait recenser strictement l'élite de l'alpinisme français, celle-ci compterait une majorité de guides (nous en avons indiqué onze dans le tableau parmi les pratiquants entre 1865 et 1914, mais il ne s'agit que d'une partie des « grands guides ») et une dizaine d'amateurs. Les guides, cependant, pas plus en France qu'au Royaume-Uni, ne sont vraiment considérés comme des alpinistes

Hoibian montre comment le modèle de l'excursionnisme cultivé cède peu à peu la place, à partir des années 1900-1910, à celui de « l'élitisme technique » incarné par le Groupe de Haute Montagne (GHM, 1919), beaucoup plus proche du modèle « quasi-sportif » de l'*AC*. Avec l'imposition de cette conception de l'alpinisme plus proche de celle des Britanniques, les difficultés à identifier une élite française ne se poseront plus.

### 1.3. Les indices d'une circulation du modèle britannique d'excellence

Nous pensons que le tableau d'un alpinisme français « sans prétention » et ne s'intéressant guère à la conquête de grands sommets peut être nuancé de deux manières.

Première nuance. Tout d'abord, même s'ils étaient rares, il existait des Français dont la manière d'envisager l'alpinisme correspondait bien plus à celle des Britanniques qu'à celle des tenants de l'excursionnisme cultivé, et cela dès les toutes premières années d'existence du CAF. Dans son analyse, Hoibian semble dire que le modèle de l'excursionnisme cultivé fait consensus auprès des alpinistes jusqu'aux années 1880, époque où les premières contestations commencent, timidement, à se faire entendre. Pourtant, au même moment où s'expriment dans l'Annuaire du CAF

[50] Ne serait-ce que parce que le CAF s'organise en sections régionales alors que l'*AC* possède un unique organe central, ou que la direction du CAF se distingue par la surreprésentation en son sein des élites intellectuelles et dirigeantes, alors que celle de l'*AC* n'est pas différente, en termes de profils sociaux, du reste des membres du club.

[51] La dimension interpersonnelle et confidentielle du club trouve une illustration dans le fait que des notices nécrologiques (généralement assez fournies) de chacun des membres sont publiées dans *l'Alpine Journal*, chose impossible au CAF.

[52] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 24.

les promoteurs de l'excursionnisme cultivé, il existe des alpinistes français à l'approche de l'alpinisme bien plus compétitive et conquérante, semblable sur ce point à celle des Anglais.

Seconde nuance. La deuxième nuance porte sur le fait que, selon nous, l'excursionnisme cultivé ne se codifie pas uniquement de manière interne, au sein du CAF, mais aussi par rapport aux autres alpinismes et en particulier par rapport à l'alpinisme britannique. À lire l'Annuaire du CAF, on remarque que le modèle d'excellence de l'*AC* sert de témoin, de jauge, de point de repère pour les alpinistes français qui, en réalité, s'y réfèrent très souvent. Dans les premiers numéros de l'Annuaire (ceux publiés entre 1875 et 1880), les alpinistes anglais ne sont pas tant ignorés qu'admirés par les Français. Plus qu'à un repoussoir, l'*AC* s'apparente surtout à un club supérieur et inatteignable, dont les membres réalisent des exploits que les Français seraient fiers de pouvoir égaler (rappelons que la première devise du CAF, tirée du poème de l'Anglais Longfellow[53] est « *Excelsior* »). La dimension patriotique de l'alpinisme français (dont la deuxième devise sera « Pour la patrie, par la montagne ») vient d'ailleurs encourager ce sentiment. Ainsi, ce n'est pas tant que les Français ne s'intéressent pas à la conquête des grands sommets à cette époque – en témoignent l'agitation et la fierté toute patriotique autour de l'ascension française de la Meije en 1877 – mais plutôt que ceux qui s'y intéressent sont minoritaires et que, de manière générale, les Français ne parviennent pas, malgré leurs efforts, à égaler les Anglais. Toujours est-il que la conception britannique de l'excellence est connue des Français et leur sert de point de référence.

Le modèle britannique d'excellence n'était donc *pas* ignoré des Français. Quand bien même le CAF prônait à bien des égards un alpinisme « anti-élitiste », au sens où il ne recherchait pas activement l'excellence en alpinisme (c'est-à-dire la conquête des grands sommets et la réalisation de voies difficiles, sans guides, etc.), les alpinistes français se percevaient bien comme inférieurs aux Britanniques. Malgré l'accent mis en France sur une pratique de l'alpinisme qui s'apparentait à un excursionnisme cultivé, il était néanmoins admis que l'excellence en alpinisme signifiait d'abord l'ascension de sommets élevés et d'itinéraires nouveaux et difficiles. Nouveauté, difficulté, dénivelé : les critères « sportifs » de l'excellence adoptés par les Britanniques faisaient consensus en France, quand bien même les Français ne se montraient pas, sur le terrain, à la hauteur des Britanniques. Par la suite, s'imposera en France, avec le GHM, une conception « excellente » de l'alpinisme assez proche du modèle britannique : cela signifie que, loin « d'apparaître » comme par magie au tournant du siècle, l'élitisme technique, déjà incarné par les Britanniques, s'affirme peu à peu comme la nouvelle manière légitime de pratiquer l'alpinisme dans le même temps que les Français, à leur tour, réalisent enfin les ascensions tant espérées.

Du fait de la présence précoce, en France, d'alpinistes engagés dans une course aux premières (notamment contre les Britanniques) et revendiquant une pratique de l'alpinisme proche de celle de l'*AC* ; du fait également des proximités qui existent entre la conception de l'excellence britannique et celle qui s'imposera progressivement en France sous les traits du GHM, il nous parait pertinent, en plus des mécanismes internes mis en lumière par les sociologues s'étant intéressés aux évolutions de l'alpinisme français, d'envisager des facteurs « externes » pour expliquer l'avènement, au début du XX$^{e}$ siècle, d'une « excellence » et d'une « élite » française. Certes, Oli-

[53] Le poème *Excelsior* (du latin « plus haut ») décrit un jeune homme qui brave une tempête en montagne, n'écoute pas les exhortations à la prudence, et meurt dans le froid, tenant dans sa main gelée une « bannière avec une étrange devise : Excelsior ».

vier Hoibian fait référence au phénomène sportif venu d'Angleterre et à la manière dont les différentes fractions des classes cultivées se positionnent face à lui. Ce phénomène est, cependant, surtout visible pour les générations nées après 1870. Nous pensons qu'il existe, avant cela, d'autres indices d'une circulation, plus directement liés à l'alpinisme. Un premier ensemble d'indices relève des relations interindividuelles sur le terrain de jeu que sont les Alpes. Le fait que des alpinistes Français aient pratiqué avec des Anglais et appartenu à l'*AC* dès les années 1860 en est un ; les rapports privilégiés qu'entretenaient les guides français et les amateurs anglais en est un autre. Un deuxième type d'indice relève de la circulation d'objets culturels, tels les ouvrages et récits d'alpinisme anglais. Ces derniers sont traduits et lus par des Français dès les années 1860. De ce fait, il est difficile d'imaginer que les Français n'aient pas été, au moins indirectement, exposés aux conceptions de l'alpinisme en vigueur Outre-Manche.

### 1.3.1 *Une excellence française d'avant 1880 calquée sur le modèle anglais*

Du fait de la prééminence en France de l'excursionnisme cultivé jusqu'à la Première Guerre mondiale, on dénombre peu de « grands alpinistes » français sur cette période, c'est-à-dire d'alpinistes ayant réussi des ascensions très difficiles, reconnus pour leurs exploits. Mis à part les guides (qui ne sont pas considérés comme des « alpinistes » au même titre que les amateurs et qui, de ce fait, ne font pas partie du CAF), on ne peut citer qu'une poignée d'amateurs auteurs d'ascensions remarquées. Cette petite élite, néanmoins, fait bel et bien la fierté du CAF qui ne manque pas de féliciter ces alpinistes dans ses publications. Ils adoptent une conception excellente de l'alpinisme dans la droite ligne de la conception britannique, ce qui n'étonnera pas lorsque l'on sait que tous (à une exception près) appartenaient à l'*AC* !

- **Une petite élite française**

La grande ascension de l'époque réussie par des Français est la Meije (1877), et elle est l'œuvre du guide Pierre Gaspard, suivi par son client Emmanuel Boileau de Castelnau (1857-1923). Un autre de ses clients habituels, Henry Duhamel (1853-1917), qui s'était plusieurs fois essayé à vaincre la Meije sans y parvenir, fait aussi partie des alpinistes français auteurs de premières (il en comptabilise vingt-trois). Henri Brulle (1854-1936) s'illustre, quant à lui, dans les Pyrénées et dans les Alpes (il est l'auteur de la première ascension sans bivouac de la Meije en 1883). Citons également Henry Cordier (1855-1877), qui réussit plusieurs ascensions « dignes des Anglais[54] » (onze premières en 1876) avant de se tuer en montagne, Henri Dunod (1865- 1946), parti sur les traces de Mummery à l'assaut du Grépon (dont il réalisa la seconde ascension, récupérant le piolet laissé par son prédécesseur), Maurice Paillon (1856-1938), auteur de plusieurs premières dans les Alpes (en compagnie de guides) et de nombreuses ascensions sans guide. Émile Fontaine (1859-1942) est également un alpiniste français considéré comme « l'un des seuls à soutenir la comparaison avec ses homologues anglais », pas tant par la difficulté de ses ascensions, réalisées avec le guide Joseph Ravanel, que pour son goût atypique pour l'exploration et les premières, fussent-elles de peu d'importance[55]. Une femme, enfin, s'illustre : il s'agit de Mary Paillon (1848-1936), sœur de Mau-

[54] Notons cette référence à l'alpinisme anglais, par exemple dans Roger FRISON-ROCHE et Sylvain JOUTY, *Histoire de l'alpinisme*, *op. cit.*, p. 83.

[55] Gérard BORDES, *Grande encyclopédie de la montagne*, Paris, Atlas, 1977, p. 1127. Yves Ballu, sans doute l'auteur de la notice de l'ouvrage cité, écrit la même chose dans Yves BALLU, *Les Alpinistes*, *op. cit.*, p. 144.

rice Paillon. Cécile Ottogalli-Mazzacavallo la considère comme la seule Française « au plus haut niveau[56] » de cette époque. Tous ces alpinistes (à l'exception notable d'Émile Fontaine) étaient des membres de l'*Alpine Club* (et, pour Mary Paillon, du *Ladies' Alpine Club*), ce qui ne peut pas être une simple coïncidence.

- **Des Français à l'*Alpine Club***

Si le CAF est bien le premier club alpin en France, considérer l'alpinisme français uniquement à l'aune du CAF laisse dans l'obscurité une partie des pratiquants d'alpinisme français : les guides, mais aussi les alpinistes français qui pratiquaient avant 1874. En effet, les Français n'ont pas attendu la création du CAF pour faire de l'alpinisme. C'est, enfin, le cas des alpinistes français qui appartenaient, en plus du CAF, à des clubs d'alpinisme étrangers. Ici, nous nous intéressons aux Français qui étaient aussi des membres de l'*AC*. Une analyse des registres d'admission des membres de l'AC[57] entre 1857 et 1900 permet de constater que l'*AC* comptait effectivement des membres français (figure 26). D'après Tailland, ces derniers représentaient 3% des membres du club, c'est-à-dire la première nationalité étrangère au sein de l'*AC* (42% des étrangers), assez loin devant les Autrichiens (16%), les Allemands (12%) et les Suisses (12%)[58].

| **Nom** | **Date d'admission à l'*AC*** | **Compagnons d'ascension membres de l'*AC,* mentionnés dans l'*Alpine Club Register* ou parrains à l'*AC*** |
|---|---|---|
| Henri Patrick M. Russell-Killough (1834-1909)* | 1864 | Compagnons : Packe, Lyde, Haskett-Smith, Swan |
| Henri Cordier (1855-1877)* | 1875 | Compagnons : Middlemore, Maund |
| L. Albert Millot (1835-1901) | 1875 | ? |
| Henry Duhamel (1853-1917)* | 1877 | Compagnon : Boileau de Castelnau |
| Lionel Dècle (1859-1907) | 1877 | Compagnon : Hutchinson, Wainewright |
| Henri Emmanuel Boileau de Castlenau (1857-1923)* | 1878 | Compagnon : Duhamel |
| Henri Vincent ( ?) | 1881 | ? |
| Félix Perrin ( ?) | 1882 | Compagnon : Duhamel |
| Paul Perret (1856-1911) | 1883 | ? |
| Jean Bazillac (1856- 1928)* | 1885 | Compagnon : Brulle |
| Henri Brulle (1854- 1936)* | 1885 | Compagnon : Bazillac |
| Jean Maitre ( ?-1927) | 1888 | Compagnon : Duhamel |
| François Henri Dunod (1865-1946)* | 1888 | ? |
| Maurice Paillon (1856-1938)* | Entre 1889 et 1893 | Parrains : Pilkington et Conway |

**Figure 26. Les Français à l'*AC*, 1864-1890**

Nous avons, pour notre part, comptabilisé 17 Français parmi les membres de l'*AC* sur la période 1857-1890[59]. Parmi eux, on trouve presque tous les alpinistes français auteurs d'ascensions difficiles et reconnues – les « grands alpinistes » – de l'époque. Nous avons indiqué dans le tableau les principaux Français membres de l'*AC* sur la période 1857-1890. Les meilleurs alpinistes, ceux ayant réalisés les ascensions les plus difficiles et reconnues, et que l'on retrouve dans le tableau en annexe, sont signalés par un astérisque (*).

[56] Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLO, *Femmes et alpinisme (1874-1919), un genre de compromis*, Paris, L'Harmattan, Espace et temps du sport, 2006, p. 197.
[57] Les trois volumes de l'*Alpine Club Register* de 1857 à 1890, puis les archives du club après cette date. Arnold MUMM, *The Alpine Club Register, 1857-1890*, *op. cit.*
[58] Michel TAILLAND, « L'Alpine Club. 1857-1914 », *op. cit.*, p. 256.
[59] Tailland en compte 15.

Quelles conclusions peut-on en tirer ? La plus importante est sans doute le fait que les meilleurs alpinistes Français d'avant 1900, les auteurs de premières et d'ascensions difficiles, étaient tous (à l'exception d'Émile Fontaine, évoqué plus haut) membres de l'*AC,* en plus d'être membres du CAF. Ceci n'est pas étonnant à une époque où la conception dominante de l'alpinisme au sein du CAF mettait la performance au second plan. Les Français qui n'adhéraient pas à cette conception de l'alpinisme se tournaient ainsi vers l'*AC,* club dont les objectifs correspondaient plus à leurs ambitions. On peut penser que ces Français cherchaient également au sein de l'*AC* des compagnons de cordée partageant leur approche de l'alpinisme. C'est, par exemple, le cas d'Henry Cordier, qui pratiquait avec Middlemore et Maund, et qu'on trouve mentionné à de nombreuses reprises dans les pages de l'*Alpine Journal* des années 1875 à 1877 (date de sa mort). C'est également le cas d'Henri Russell, associé à l'écossais Charles Packe (Russell, cependant, avait également la nationalité britannique). Certains s'étaient essayés à l'alpinisme au Royaume-Uni : Russell par exemple, ou Brulle, qui avait passé une saison dans le Lake District, en 1894. Quant aux autres, leurs compagnons de cordée privilégiés restaient des concitoyens, néanmoins choisis parmi les membres français de l'*AC* (cordée Boileau-Duhamel, cordée Brulle-Bazillac*,* cordée Maitre-Duhamel). On peut cependant raisonnablement supposer que les Français membres de l'*AC* en connaissaient les membres britanniques, du fait de la politique de sociabilité qui était celle de ce club (conférences, diner annuel). Notons également que certains de ces membres français publiaient dans l'*AJ* (par exemple Cordier, Duhamel, Brulle, Russell), en français pour le premier (bien qu'il lût l'anglais), et en anglais pour les autres.

Dans ce tableau, n'oublions pas Mary Paillon (1848-1936), membre du *Ladies' Alpine Club*. Initiée par sa mère à l'alpinisme dès l'âge de 16 ans, elle pratique d'abord avec son frère, Maurice Paillon (lui aussi à l'*AC*). En 1888, elle rencontre l'Anglaise Kathleen Richardson (1854-1927), qui devient sa principale compagne de cordée. Richardson est, à cette époque, une alpiniste aguerrie, auteure de plusieurs premières et premières féminines, dont celle de la Meije la même année. Elle va entrainer Mary Paillon dans son sillage et les deux femmes réaliseront ensemble des ascensions remarquées (première féminine de l'Aiguille d'Arves en 1891, première féminine et troisième ascension de la Meije Orientale en 1893)[60]. Ici, l'influence britannique est évidente. Très investie au CAF, où elle défend un alpinisme féminin conquérant et se fait le porte-parole des femmes alpinistes, Paillon entrera au *Ladies' Alpine Club* et deviendra sa vice-présidente en 1910.

Si des Français entrent à l'*AC,* l'inverse est également vrai. D'après Tailland, 21% des membres de l'*AC* entre 1857 et 1890 sont également des membres du CAF. C'est le deuxième club étranger d'appartenance, après le Club Alpin Suisse (auquel appartiennent 31% des membres de l'*AC*)[61]. Pour les membres de l'*AC,* l'appartenance à d'autres clubs est d'abord une question de prestige. Winthrop Young, à propos de la période 1880-1900, écrit : « les clubs existaient pour les rencontres sociales ; et plus homme appartenait à des clubs, mieux c'était[62] ». On observe en effet que les Britanniques membres du CAF sont aussi, souvent, membres d'autres clubs, et souvent également à titre de membres honoraires. N'oublions pas non plus que, pour un club comme le

[60] Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLO, *Femmes et alpinisme (1874-1919), un genre de compromis*, *op. cit.*, p. 200.
[61] Michel TAILLAND, « L'Alpine Club. 1857-1914 », *op. cit.*, p. 619.
[62] "In prosperous days, clubs existed for social meetings; and the more a man belonged to, the better". Geoffrey WINTHROP YOUNG, « Club and climbers 1880-1900 », *Alpine Journal*, 1957, vol. 62, pp. 52-61, p. 52.

CAF, obtenir qu'un alpiniste de l'*AC* rejoigne ses rangs était un honneur. Pour ne citer que quelques noms, on trouve au CAF des alpinistes comme Tuckett, Tyndall, Walker, Whymper, Coolidge, Freshfield, Gardiner, Middlemore, Pendlebury, Pilkington, Conway, Yeld, Swan, c'est-à-dire les grands alpinistes de l'âge d'or et les conquérants des Alpes[63].

Ces contacts, au sein des clubs nationaux mais également en dehors[64], pouvaient avoir lieu parce qu'alpinistes Britanniques et Français partageaient des caractéristiques sociales communes. Tous appartenaient aux classes supérieures. Les membres français de l'AC, en particulier, faisaient sans exception partie des élites sociales, et possédaient des profils sociaux totalement conformes à ceux de l'AC. C'est cette proximité sociale qui permet, en premier lieu, les échanges entre alpinistes des deux pays. N'oublions pas qu'il s'agissait également d'une proximité sexuée, puisque les femmes, dans les deux pays, étaient très minoritaires. Selon nous, cet entre-soi social et sexué facilite, malgré les différences de nationalité, l'adoption par les Français de la conception britannique de l'excellence mais également la pérennité de cette conception.

- **Une excellence sportive**

Dans les pages de l'Annuaire du CAF, certains de ces « grands alpinistes » français défendent, avant 1880, une pratique excellente (d'abord dans un sens sportif) de l'alpinisme dans la lignée de celle défendue par l'*AC*. Henry Cordier est l'un de ceux qui s'expriment le plus à ce sujet. Sa mort prématurée en montagne en 1877, à l'âge de 22 ans, met rapidement un terme à ses publications. Avant cela, Cordier publie plusieurs articles dans l'Annuaire (parfois plusieurs articles dans le même numéro) dans lesquels il laisse entrevoir une vision conquérante et patriotique de l'alpinisme. Dans l'Annuaire de 1875, il salue ainsi les réussites anglaises, tout en regrettant les piètres performances des Français.

> « C'est encore aux Anglais que nous devons cette année les principales courses nouvelles qui ont été faites dans les Alpes du Dauphiné et de la Savoie. (…) [L]e mauvais temps a empêché la réussite [des] expéditions [françaises], si habilement conçues et si hardiment tentées, pour atteindre le sommet toujours vierge de la Meije. À tout seigneur, tout honneur. Le pic d'Olan (3573 m) est à coup sûr la plus belle conquête faite cette année dans les Alpes du Dauphiné, M. R. Pendlebury, qui le premier a escaladé cette montagne, a bien voulu me communiquer sur son ascension des notes fort intéressantes[65]. »

À la fin du même article, Cordier se rallie aux vues « excentriques » des alpinistes anglais en ce qui concerne l'usage des aides artificielles (ce qu'on appellera plus tard l'« éthique »), se décrivant par la même occasion comme un atypique au sein du CAF. Ce point mérite d'être souligné car la restriction dans l'usage des aides artificielles ne fait pas, en France, l'objet de la même attention qu'au Royaume-Uni. En émettant de telles vues, Cordier vient se rattacher symboliquement à la conception de l'alpinisme qui est celle de l'*AC*. Il défend également une approche exploratoire de l'alpinisme – là encore, celle de l'*AC*.

> « Puisque j'ai dit quelques mots de ce que certaines gens appellent les excentricités des clubistes anglais, je dois signaler encore une violente sortie de M. Moore contre les crampons, les échelles et autres procédés d'ascension non moins mécaniques que peu glorieux. J'avoue que, dussé-je aussi être taxé d'excentricité, je ne laisse pas que d'avoir un certain faible pour les idées de M. Moore. Je ne crois pas

[63] On notera l'absence de Mummery, que nous ne sommes pas en mesure d'expliquer.

[64] Ainsi, avant de rejoindre l'*AC,* un Français aura nécessairement fait la connaissance et même pratiqué l'alpinisme avec des Anglais membres du club, sans quoi il ne possède pas les parrainages nécessaires à son accession au club.

[65] Henry CORDIER, « Récentes excursions des membres de l'Alpine Club dans les Alpes françaises », *Annuaire du CAF 1875*, 1876, pp. 754-762, p. 754.

> qu'aucun grimpeur sérieux de rochers puisse voir de sang-froid envahir ses chères montagnes par tout cet attirail de vulgaire gymnastique. Quant à M. Moore, il a pris le bon parti, qui est de s'en aller chercher au Caucase des beautés vierges de la civilisation et de ses crampons[66]. »

Cordier, en 1876, est au pic de sa courte carrière. Au cours de la saison 1876, il réussit plus de dix premières dans les Alpes, accompagné du guide Anderegg et, souvent, des Anglais Middlemore et Maund. Dans un autre récit publié dans le même numéro de l'Annuaire, il fait l'éloge des alpinistes anglais, chez qui il écrit « avoir rencontré la plus grande sympathie pour les Français en général et pour les membres du Club Alpin en particulier », avant d'ajouter : « je tiens à les en remercier ici publiquement[67] ». Cordier, dans les pages de l'Annuaire, n'hésite pas à arborer son statut de membre de l'*AC* (sous son nom est indiqué « membre du club alpin français et de l'alpine club ») et à signaler les relations privilégiées qu'il entretient avec les Anglais. Henri Brulle, autre grand alpiniste français de l'époque et lui aussi membre de l'*AC,* fait de même dans les pages de l'Annuaire. À propos d'Anglais rencontrés au sommet du Hörnli (il ne s'agit pas de n'importe quels touristes, mais de Clinton Dent, alors vice-président de l'*AC,* et de Stafford Anderson, membre éminent du club), il écrit : « en dépit du préjugé contraire, tous les touristes anglais que nous avons rencontrés ont été de la courtoisie la plus parfaite et nous avons eu avec eux les rapports les plus agréables[68] »[69]. Après la mort de Cordier en montagne en 1877, le CAF célèbre « l'intrépide Henry Cordier », « escaladant des pics réputés inaccessibles », « déjà l'une de nos gloire », « tombé au champ d'honneur (…) comme un soldat vaillant[70] ». La pratique d'un alpinisme modéré par la plupart de ses membres n'empêche donc pas le CAF de s'enorgueillir de compter de tels alpinistes en son sein.

Henry Duhamel est un autre Français membre de l'*AC* à la même époque et lui aussi auteur d'ascensions remarquées. Comme Cordier, il convoite la Meije, le dernier grand sommet alpin invaincu, dont il tente l'ascension en 1875 avec Boileau de Castelnau. Dans l'Annuaire de 1875, Duhamel cite Whymper exhorte les Français à conquérir ce sommet qui leur revient de droit :

> « "Je ne tenterai pas de décrire la Meije," a dit M. Edouard Whymper. "Malgré tout, la Meije mérite mieux qu'une simple mention sommaire. C'est le dernier, – le seul – grand pic alpestre qui n'ait pas été foulé par le pied de l'homme (…)". Ces quelques lignes du fameux alpiniste anglais suffisent amplement, selon nous, pour justifier l'attraction produite par la Meije sur les ascensionnistes en général, et en particulier sur l'alpiniste français, jaloux à la pensée que tout autre qu'un compatriote pourrait lui enlever la conquête de son Cervin national, la Meije, le Cervin dauphinois[71]. »

Citons enfin Henri Dunod (1865-1946), qui compte parmi ceux « dont rien ne ralentit l'audace experte et qui (…) trouvent encore le moyen (…) de découvrir, parmi tant de hauteurs déflorées, des cimes ou des quasi-cimes encore rosières[72] ». Dunod est mentionné à plusieurs reprises par Mummery dans *My climbs in the Alps and Caucasus* (1895). Dans le chapitre consacré au Grépon,

---

[66] *Ibid.*, p. 762.
[67] Henry CORDIER, « Le massif du Bernina », *Annuaire du CAF 1875*, 1876, pp. 493-518, p. 509.
[68] Henri BRULLE, « Simple itinéraire dans les Alpes », *Annuaire du CAF 1885*, 1886, pp. 577-581, p. 581.
[69] On trouve ce type d'exhortation à la sympathie vis-à-vis des Anglais à plusieurs reprises dans les pages de l'Annuaire. Dans le premier numéro, G. Devin, qui croise une cordée anglaise, leur offre, « en signe de fraternité, sur la glace, un café bouillant qui ne leur déplut pas ». Georges DEVIN, « Ascensions de la Jungfrau, du Cervin et de la Barre des Écrins », *Annuaire du CAF 1874*, 1875, pp. 142-172, p. 145.
[70] THUREAU, « Chronique du CAF. Rapport annuel », *Annuaire du CAF 1877*, 1878, pp. 603-621, p. 619.
[71] Henri DUHAMEL, « Tentatives d'ascensions au pic occidental de la Meije », *Annuaire du CAF 1875*, 1876, pp. 309-334, p. 309.
[72] « Rapport Annuel de 1887 », *Annuaire du CAF 1887*, 1888, pp. 519-538, p. 529.

Mummery célèbre l'exploit de Dunod, le premier à en réussir l'ascension par le versant sud[73]. Dunod, dans les pages de l'Annuaire, relate cette ascension dans un style très proche de celui des récits de l'*AJ* de la même époque. Concis, informatif, il s'agit d'un style, assez éloigné du lyrisme habituel de l'Annuaire, qui entend peut-être imiter celui des Britanniques. Les horaires sont indiqués – « à 4h30, nous étions en marche » ; « à 3h 30min nous étions à Blaitière et à 5h à Chamonix » ; « nous partions à 3h30 minutes, à 8h nous étions en haut du couloir », etc. –, des précisions techniques sont fournies, ainsi que les descriptions des acrobaties nécessaires, sans oublier la touche d'humour propre aux récits britanniques – « Le rocher (…) ne présente d'autre appui pour les mains qu'une petite fissure qu'il faut suivre horizontalement pendant 4 à 5 mètres. Dans ces conditions, la corde ne peut aider en rien les bras à supporter le poids du corps ; quant aux pieds, ils se balancent agréablement dans le vide ou grattent le roc de tous leurs clous, selon le tempérament de celui qui les emploie[74] ». Dunod, dans ses ascensions, emporte un drapeau afin de marquer ses succès. Alors que la cordée (lui, deux autres amateurs et quatre guides) s'apprête « à battre en retraite une seconde fois », Dunod « ne pui[t] [se] résigner à rapporter le drapeau », si bien qu'une dernière tentative les amène sur une pointe vierge qui, même s'il ne s'agit pas de l'ascension voulue, les satisfait. C'est bien la victoire sur la montagne que recherche Dunod, qui s'acharne : « à 6h nous étions à Chamonix, encore vaincus ; mais le dépit que nous causait notre défaite était modéré par la petite victoire que nous avions raccrochée » ; « à 6h30 minutes nous étions à Chamonix, encore battus et honteux » ; « nous arrivions au Montanvers à 10h, harassés, furieux, mais décidés à recommencer et à réussir coûte que coûte ». Il réussit l'ascension à sa septième tentative – « nous arrivâmes au Montanvert, épuisés mais enfin triomphants ». Pour cela, il emporte avec lui trois échelles, expliquant que Mummery lui-même en aurait fait usage. Ce dernier, dans *My climbs*, se défendra de ce sacrilège contraire à l'éthique et en profitera pour lancer une pique à son rival : « Inutile de préciser qu'il s'agit d'un mythe chamoniard. Cela, cependant, a conduit M. Dunod à s'encombrer de trois échelles de 12 pieds chacune[75] ».

Ces exemples montrent qu'il existe bien une élite amateur française au XIX^e^ siècle, qui s'exprime dans les publications officielles du CAF et qui est considérée et respectée. Cette élite prend explicitement pour modèle les Britanniques et défend un alpinisme français de conquête.

### 1.3.2 *Des Britanniques admirés et enviés*

Si la conception britannique de l'excellence est perceptible chez les rares « grands alpinistes » français de l'époque, l'alpinisme britannique semble constituer, de manière plus générale, un modèle pour l'alpinisme français. Il ne faut pas oublier que lorsque le CAF se crée, les Anglais sont depuis longtemps présents dans les Alpes et ont déjà réalisé l'ascension des principaux sommets. Ils ont également publiés de nombreux récits qui ont été traduits, diffusés, et lus par les Français.

- **Une hiérarchie sportive implicite**

Si l'excursionnisme cultivé correspond bien aux vues des dirigeants du CAF, cela n'empêche pas les Français de se situer en permanence dans une hiérarchie internationale, et de se comparer

[73] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 139-149.
[74] Henri DUNOD, « Un mois autour de l'aiguille du Grépon ou Grands Charmoz. 2ème ascension (1ère par l'arête nord) », *Annuaire du CAF 1885*, 1886, pp. 88-100, p. 96. Les citations suivantes sont tirées des pages 92 à 100.
[75] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 185. Nous traduisons.

notamment aux alpinistes anglais. La position du CAF est assez ambivalente sur ce point. Si l'on prend les préfaces ou les allocutions rédigées par son président, Adolphe Joanne, entre 1876 et 1879, celui-ci peut à la fois, dans l'Annuaire de 1876, se féliciter de ce que le CAF a « créé des alpinistes [qui] peuvent rivaliser maintenant avec les plus célèbres grimpeurs de l'Alpine Club[76] », dans celui de 1878 regretter que « l'Alpine Club [soit] un club spécial est fermé [qui] ne s'ouvre qu'aux alpinistes émérites qui ont accompli quelque exploit alpestre[77] », et affirmer au congrès international d'alpinisme la même année, dans le cadre d'une défense de l'alpinisme modéré : « que nous importe que les ascensions vierges deviennent rares et même impossibles[78] » ? C'est, en fait, l'élitisme affiché de l'*AC* qui est critiqué. Autant qu'on puisse en juger à travers les écrits de l'Annuaire, les exploits de ses alpinistes sont surtout admirés. Il semblerait, sur ce point, que les dirigeants du CAF, qui défendent un alpinisme modéré tout en enviant les réussites britanniques qu'ils n'arrivent pas à égaler, fassent de nécessité vertu. Dans les pages du premier Annuaire du CAF (1874), l'*AC* est d'emblée présenté comme un club, certes différent, mais aussi supérieur (socialement et sportivement) :

> « Les membres du Club sont tous de riches gentlemen, de véritables sportsmen ; une ou deux assemblées générales, un ou deux dîners les réunissent chaque année ; leurs excursions s'étendent sur la terre entière, et leur fière devise est *Where is the will, here is the way* ; leur liste est le livre d'honneur des ascensionnistes ; Londres est le centre d'une publicité assurée. L'*Alpine Club* est donc impérissable[79]. »

Déclarer que « leurs excursions s'étendent sur la terre entière » et que « leur liste est le livre d'honneur des ascensionnistes », c'est signaler qu'il existe une hiérarchie des alpinistes au sommet de laquelle se situent les Britanniques. Les références élogieuses, et envieuses, aux alpinistes anglais et à l'*AC* parsèment ainsi les pages des premiers Annuaires. « Quand nous serons une fois bien convaincus [que les grandes ascensions sont à notre portée], nous serons d'aussi bons grimpeurs que nos voisins les Anglais », lit-on dans le même numéro de l'Annuaire sous la plume de G. Devin, qui ajoute : « Si jusqu'ici nous sommes restés en arrière, ce n'est pas que nous manquions pour les suivre de force ou de hardiesse, c'est seulement pare que nous n'avons jamais songé à nous mettre en route. Décidons-nous à partir et nous irons aussi loin qu'eux et aussi haut[80] ». Devin exhorte ensuite les Français à répéter les ascensions britanniques afin de profiter de leur expérience et, ultimement, de les égaler. La domination britannique apparaît d'ailleurs assez clairement dans son récit de course, où tous les autres alpinistes rencontrés en montagne, à l'exception d'un jeune Autrichien, sont Anglais. Citons enfin, dans le premier Annuaire, l'article du même Georges Devin intitulé « Récentes excursions des membres du club alpin anglais dans le Dauphiné[81] ». Ces exemples permettent de montrer que peuvent s'exprimer dans l'Annuaire des conceptions de l'alpinisme qui diffèrent de « l'excursionnisme cultivé et mondain[82] ».

Dans le deuxième numéro (1875), on trouve, dans la veine de ce que pouvait écrire Duhamel à propos de la Meije, le triste constat de l'infériorité française associé à une exhortation à

---

[76] Adolphe JOANNE, « Préface », *Annuaire du CAF 1876*, 1877.
[77] Michel TAILLAND, *Les Alpinistes Victoriens*, *op. cit.*, p. 186. D'après Tailland, cette citation provient de l'Annuaire du CAF de 1878, p. 103. Nous ne l'y avons pas trouvée.
[78] E. GUIGUES, « Aux environs d'Embrun », *Annuaire du CAF 1878*, 1879, pp. 224-243, p. 224.
[79] Abel LEMERCIER, « Clubs alpins étrangers », *Annuaire du CAF 1874*, 1875, pp. 522-532, p. 528.
[80] Georges DEVIN, « Ascensions de la Jungfrau, du Cervin et de la Barre des Écrins », *op. cit.*, p. 142.
[81] Georges DEVIN, « Récentes excursions des membres de l'Alpine Club dans le Dauphiné », *Annuaire du CAF 1874*, 1875, p. 399.
[82] Olivier HOIBIAN, « L'œuvre éditoriale du CAF (1874 – 1974) », *op. cit.*

vaincre cette montagne, dans une rhétorique semblable à celle des Britanniques (la montagne « rebelle » est un opposant qu'il faut « vaincre ») :

> « Le Dauphiné commence à être exploré par les Français. Les Anglais et les Italiens ne sont plus les seuls à parcourir ses glaciers et à escalader ses sommets. Cette année même, divers membres de notre club y ont fait plusieurs voyages intéressants. Mais, nous devons l'avouer, **nous restons encore bien loin des Anglais**. **Nous n'avons rien fait de comparable aux exploits des Coolidge et des Pendlebury**. **Il faut nous piquer d'honneur.** Le Dauphiné est notre bien. (…) Espérons que notre prochain Annuaire contiendra encore des vues plus intéressantes de cette **montagne rebelle** [la Meije] ; et, si elle doit être **vaincue,** souhaitons que les membres de notre club n'en laissent pas **l'honneur** à des étrangers[83]. »

Dans un article du même numéro consacré à l'ascension du mont Viso, l'alpiniste lyonnais Sestier fait lui aussi le constat de l'infériorité des Français, une infériorité qu'il s'agit de combler en montant, à la suite des Anglais et des Italiens, au sommet du mont Viso. Les Anglais sont, ici, ceux qui réussissent des ascensions taxées d'impossible par des Français

> « Le mont Viso "est vierge de pas humains et restera probablement inviolé jusqu'à ce que l'aéronaute puisse diriger son ballon et débarquer sur toutes les cimes inaccessibles aujourd'hui", écrivaient en 1860 M. Elisée Reclus (…). L'année suivante, cette cime involée et inviolable était vaincue pour la première fois par un Anglais, M. Mathews[84]. »

Le Viso, lorsque Sestier s'y attaque en 1875, n'a été escaladé que « par un très petit nombre d'Anglais et d'Italiens ». Au sommet, parmi les cartes de visite déposées par les ascensionnistes (une pratique courante pour prouver la réussite d'une ascension), « pas un nom français[85] ».

Poursuivons avec les Annuaires suivants. Dans celui de 1876, le président du CAF, Adolphe Joanne, se félicite de ce que le CAF a « créé des alpinistes [qui] peuvent rivaliser maintenant avec les plus célèbres grimpeurs de l'Alpine Club[86] ». Plus loin, dans un article consacré à l'ascension du col de Mont-Corvé, Pierre Puiseux, un des premiers alpinistes sans guide français, regrette l'absence d'alpinistes français dans les Alpes graies (massif à cheval sur la France et l'Italie, comprenant notamment le Piémont, la Savoie et le Valais) :

> « L'exploration des Alpes Graies, entreprise avec éclat par des touristes anglais, a été poursuivie concurremment par l'Alpine Club et par les grimpeurs italiens. De ce côté, il faut bien le dire, l'abstention de la France a été complète. Cette admirable région, si voisine de nos frontières, nous est longtemps restée aussi inconnue que le Caucase. II ne nous sied pas de garder plus longtemps cette attitude passive. (…) Les grandes ascensions y abondent, et les beaux passages n'y manquent pas. L'un des plus remarquables à tous égards est le col de Mont-Corvé (3,330 m.), découvert en 1867 par MM. Mathews et Morshead[87]. »

Puiseux, qui raconte avoir manqué tomber dans une crevasse, précise qu'il s'agit d'une ascension réservée « à une certaine classe de touristes », laissant entrevoir une hiérarchie alpinistique basée sur des critères de dénivelé, de difficulté, et d'autonomie. Les vues de Puiseux, note Hoibian, ne sont pas unanimement partagées par la direction du CAF et par celle de l'Annuaire. Dans le numéro de 1880, la rédaction de l'Annuaire reproche à son frère André, qui faisait lui aussi partie des premiers sans-guides français, une prise de risque excessive[88]. À la même époque, l'alpinisme

---

[83] « Le Dauphiné, courses et photographies », *Annuaire du CAF 1875*, 1876, pp. 335-343, p. 337 et 343. Nous soulignons.
[84] SESTIER, « Ascension du mont Viso », *Annuaire du CAF 1875*, 1876, pp. 519-530, p. 519.
[85] *Ibid.*, p. 528.
[86] Adolphe JOANNE, « Préface », *op. cit.*
[87] Pierre PUISEUX, « Le col de Mont-Corvé », *Annuaire du CAF 1876*, 1877, pp. 390-394, p. 390.
[88] André PUISEUX, « Deux courses sans guides dans la chaine du Mont-Blanc », *Annuaire du CAF 1880*, 1881, pp. 55-78. Contrairement à ce qu'affirme Hoibian pour qui ce genre d'article est « aussitôt accompagné d'une mise en garde de la part de la rédaction soulignant les dangers de ces pratiques » (Olivier HOIBIAN, « L'œuvre éditoriale du CAF (1874 – 1974) », *op. cit.*),

sans guide, qui faisait également l'objet de débats au Royaume-Uni, était en cours de légitimation ; ses partisans étaient plus nombreux et plus écoutés qu'en France. La question de l'alpinisme sans guide est d'ailleurs intéressante pour étudier l'influence britannique sur l'alpinisme français. Dans le manuel du CAF de 1904, l'alpinisme sans guide est décrit par Maurice Paillon, l'un de ses partisans, comme initié par les Britanniques, les seuls à posséder un « niveau assez élevé » pour s'y adonner. Paillon, rappelons-le, était lui-même membre de l'*AC*.

> « Le mouvement actuel, qui débuta en 1854 par certaine ascension mémorable du Weisshorn et qui aboutit à la fondation, en 1857, de l'Alpine Club, était à peine lancé que, dès 1855, nous voyons cinq alpinistes anglais faire "Une ascension au Mont Blanc par une nouvelle route et sans guide" (*Where there is a Will there is a Way*, par Hudson et Kennedy, London, 1856). En 1870, c'est encore un alpiniste anglais, Girdlestone, qui pratique les courses sans guide et publie à Londres : *The High Alps without Guides*. (…) Viennent les extraordinaires performances de MM. Ch. et L. Pilkington et F. Gardiner ; ces messieurs font entre autres sans guide l'ascension de la Meije. Et dès 1885, M. C.T. Dent se prononce, au Club Alpin Anglais, en faveur des expéditions sans guide, émettant 1'assertion, nouvelle alors, que le niveau des meilleurs alpinistes approche de plus en plus du talent des bons guides[89]. »

S'ensuit une liste de noms d'alpinistes autrichiens, anglais, italiens et suisses, pratiquant sans guide. Les Britanniques ont la prééminence : « Chez les Anglais c'est une légion : Mummery, Wicks, Morse, Pasteur, Norman Collie, Hastings, Ellis Carr, Slingsby, etc. ». Paillon inscrit clairement Puiseux dans la lignée de ces grands alpinistes anglais, que ce dernier n'est jamais parvenu toutefois à égaler : « En France ce fut la dynastie des Puiseux qui, avec une prudence et une science accomplie, furent les initiateurs des courses sans guide[90] ». Puiseux, en effet, n'est pas un alpiniste de la trempe des grands alpinistes Britanniques, ni des Français comme Cordier ou Duhamel. S'il reconnaissait la supériorité des Anglais – « Tel membre de l'Alpine Club enregistre en une semaine plus de victoires que de Saussure en une saison[91] » écrivait-il dans l'Annuaire – il n'en restait pas moins critique d'une approche considérée comme « trop » conquérante. Paillon, dans son article, se considère comme faisant partie des sans-guides plus entreprenants et « moins timides » de la génération d'après Puiseux.

Dans l'Annuaire de 1877, les velléités d'excellence des alpinistes français sont démontrées avec éclat dans les commentaires consécutifs à l'ascension de la Meije, triomphe français réalisé par Boileau de Castelnau et ses guides (français eux aussi) Pierre Gaspard et son fils.

> « Le 16 aout 1877, la Meije, qui était assiégée depuis dix ans par les plus intrépides grimpeurs de l'Alpine Club, qui était attaquée aussi, depuis quelques années, par les plus vaillants du Club Alpin Français, les Cordier, les Duhamel, les Guillemin, qui avait résisté à vingt-huit assauts héroïques et qu'on commençait à proclamer invincible, la Meije a été vaincue. Le 17 aout, au milieu de nombreux touristes descendus à Vallouise le soir même de l'inauguration du Refuge Cézanne au pied du Pelvoux, apparaissait tout à coup Boileau de Castelnau, suivi de Gaspard père et fils, ses guide et porteur. II annonçait à ses amis son triomphe de la veille. Duhamel, Guillemin étaient là, et, au bruit des acclamations, ils se jetaient dans les bras de l'heureux vainqueur qui venait de leur ravir une palme qu'ils n'avaient pas encore désespéré de conquérir[92]. »

Encore une fois, les Français se comparent aux Anglais, dont « les plus intrépides grimpeurs » avaient échoué. Plus loin, il est précisé que « l'Alpine Club et le Club Italien saluaient à leur tour

---

c'est la seule mise en garde de la rédaction que nous avons trouvée dans les premiers numéros de l'Annuaire, suite à des propos contrevenant à l'excursionnisme cultivé.

[89] *Manuel d'Alpinisme du Club Alpin Français*, *op. cit.*, p. 456.

[90] *Ibid.*, p. 457.

[91] Pierre PUISEUX, « Encore le mont Blanc. Une ascension contre les règles », *Annuaire du CAF 1880*, 1881, pp. 559-569, p. 569.

[92] THUREAU, « Chronique du CAF. Rapport annuel », *op. cit.*, p. 611.

de leurs félicitations enthousiastes la grande victoire ». L'ambition de reconnaissance du CAF par l'illustre Alpine Club est manifeste lorsque l'auteur rapporte, non sans fierté, les louanges adressées au CAF par les Anglais : « Nous désirions vivement féliciter le Club Alpin Français en la personne de son président ; car c'est aux membres de ce Club qu'appartient cette année l'honneur d'avoir réussi dans une ascension qu'avaient tentée vainement nos plus intrépides et nos plus vigoureux grimpeurs, l'ascension de la plus haute pointe de la Meije dans le Dauphiné[93] ». La célébration des gloires du CAF est telle que dans l'Annuaire suivant, un petit alpiniste, E. Guigues, se défend d'être en droit de ne pratiquer qu'une forme modérée d'alpinisme.

> « Parbleu ! je ne veux pas que les ascensionnistes conquérants dont notre club s'honore, aient le droit de me regarder, moi et leur alpenstock de cet œil dont un coloriste fougueux regardait, dit-on, sa jambe de bois et Ingres, avec l'intention de lui passer cette arme d'un nouveau genre à travers le corps. (…) *Tout le monde ne peut pas aller à Corinthe*, ou bien *à la Meije*[94] ».

Une telle justification montre bien que la défense d'un alpinisme modéré par le CAF n'empêchait l'existence d'une hiérarchie des types d'alpinisme peu contestée, au sommet de laquelle se trouvaient les ascensions les plus difficiles, les plus élevées, et, de plus en plus, réalisées sans guide, synonyme d'excellence.

- **La circulation de l'écrit : des récits anglais bien connus**

Un médium important, le plus évident peut-être, de circulation des conceptions de l'alpinisme britannique est constitué par les écrits des alpinistes anglais. Ces derniers sont en tête des publications relatives à l'alpinisme durant leur « âge d'or », dans les années 1850 et 1860, et cette domination se poursuit dans les décennies suivantes. Le XIX[e] siècle, en ce qui concerne l'écriture de l'alpinisme, est incontestablement anglais. D'après Michel Tailland, ce sont les Britanniques qui inventent vraiment le style du récit de course avec les *Peaks Passes and Glaciers* (1859-1862), suivis des premiers numéros de *l'Alpine Journal*[95]. Ce fut, comme nous l'avons précédemment expliqué, une manière pour les Britanniques de signaler leurs conquêtes alpines, dans la lignée de la littérature d'exploration de la même époque[96] ; D'après Claire-Éliane Engel, ces ouvrages concoururent à « une véritable renaissance de la littérature alpestre[97] ». Publiés à des milliers d'exemplaires, ils ont fait découvrir l'alpinisme à un lectorat étendu et, dans le même temps, consolidé le prestige de l'*Alpine Club* et des alpinistes anglais.

Les Français avaient-ils lus ces récits ? Ils en avaient lu, sans doute, les traductions et, pour certains, les récits originaux. Dans le premier Annuaire du CAF (1874), est fournie une liste des principales publications étrangères, dans laquelle les ouvrages anglais figurent en bonne place. C'est la seule nationalité pour laquelle sont cités des récits. En effet, pour les autres pays, on conseille uniquement la lecture des journaux des clubs alpins. Ces récits ont en outre l'avantage d'être traduits en Français, ce qui n'est pas (encore) le cas des autres publications étrangères. On y

---

[93] *Ibid.*, p. 617. Dans l'*AJ,* presque au même moment, on trouve un article consacré à la fête du CAF d'Annecy, qui témoigne de l'estime que le CAF porte à l'AC. Son auteur décrit les Français attendant désespérément l'arrivée des Anglais de l'*AC,* invités d'honneur, à la fête. Malheureusement, les Anglais tant attendus ne viennent pas en nombre. Hereford B. GEORGE, « The fête of the French Alpine Club, Annecy, 1876 », *Alpine Journal*, 1878, vol. 8, pp. 222-224.

[94] E. GUIGUES, « Aux environs d'Embrun », *op. cit.*

[95] Michel TAILLAND, « Le récit de course au temps de Victoria », *op. cit.*

[96] Reuben J. ELLIS, *Vertical margins*, *op. cit.*

[97] Claire Éliane ENGEL, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles*, Montmélian, la Fontaine de Siloé, 2009.

trouve le *Guide dans les Alpes* de Ball, *Escalades dans les Alpes de 1860 à 1869* de Whymper (traduit en 1873 par Adolphe Joanne, président du CAF), *Le nid d'Aigle et l'ascension du Wetterhorn* de Wills (traduit en 1864), *Dans les Montagnes* de Tyndall (traduit en 1869 par L. Lortet), *Étude sur les Hautes Alpes* de Tuckett[98] (traduction d'articles de Tuckett initialement parus dans *Peaks, Passes and Glaciers*, 1862 ; traduit en 1873 en allemand par A. Cordes)[99], ainsi que les deux séries des *Peaks Passes and* Glaciers, eux aussi traduits en français (en 1862, sous le titre *Les grimpeurs des Alpes*) bien que l'auteur indique leur titre anglais. On notera la rapidité des traductions, souvent effectuées dans les deux années consécutives à la parution de l'ouvrage original. Ainsi, plus d'une décennie avant la création du CAF, les Français avaient pu lire les récits des alpinistes britanniques. Encore en 1904, dans le premier *manuel du CAF,* les ouvrages britanniques – traduits ou non – tiennent une place conséquente dans la liste des ouvrages conseillés. Dans la catégorie « manuels », on en compte trois sur neuf, dans la catégorie « ouvrages divers » neuf sur vingt, dans la catégorie « articles et périodiques », les références de l'*AJ* viennent d'abord et constituent la plus grosse partie de la rubrique[100]. De même, Mummery, Whymper, et secondairement de Ball, Stephen, Tyndall, font régulièrement leur apparition dans les pages de l'ouvrage, et sont parfois cités *in extenso*. À propos des carnets de course, dont on recommande l'écriture au lecteur, il est dit : « Peut-être jaillira-t-il de ce petit carnet des livres d'exploration comme ceux de Tuckett, de Moore, de Bonney, de Coolidge, des volumes d'impressions, comme ceux de Javelle de Gusfieldt, des classiques comme les livres de Whymper et de Mummery, enfin de ravissants articles comme ceux de Th. Camus, et de tant d'autres[101] ». Les Anglais, là encore, occupent la plus grande place en ce qui concerne les récits d'alpinisme. Lorsqu'il s'agit d'alpinisme pur (et non des volumes d'impression ou des « ravissants articles »), ils sont les seuls à être mentionnés.

Trente ans avant la publication du *manuel du CAF*, dans les années 1870, il suffit de lire les premiers Annuaires du CAF pour s'apercevoir de cette influence des récits anglais. Il faut dire que les Français effectuent, puis relatent, des ascensions qu'ils connaissaient déjà pour en avoir lu les comptes rendus. Dans l'Annuaire de 1874, Georges Devin encourage de vive voix les alpinistes français à répéter les ascensions britanniques. « Étudions ce qu'ils ont fait avant nous, profitons de leur expérience, et, avant de marcher à de nouvelles conquêtes, prenons possession des anciennes[102] ». Cette « étude » préalable passe, en premier lieu, par la lecture des récits britanniques. Ainsi, dans son article relatant son ascension du Cervin et de la Barre des Écrins, deux sommets escaladés pour la première fois par Whymper, on comprend que Devin a lu attentivement les récits de ce dernier. « Le souvenir des malheureux compagnons de M. Whymper donnerait de la prudence aux plus imprudents. J'attendais presque toujours pour avancer que mes guides eussent trouvé une assiette solide », écrit-il dans sa description de l'ascension du Cervin. Quant à celle de la Barre des Écrins, elle occasionne une longue citation de Whymper concernant les dangers encourus : « On connaît, écrit-il, l'intéressante relation de M. Whymper. Elle est peu encourageante : Le jeu, suivant lui, n'en vaudrait pas la chandelle. "Si quelqu'un m'eût dit : Il faut que vous soyez

---

[98] Les titres originaux sont : *Alpine Guide*, trois volumes publiés entre 1863 et 1868 ; *Scrambles amongst the Alps in the years 1860-1869*, 1871 ; *The eagle's nest in the valley of Sixt: a summer home among the Alps together with some excursions among the great glaciers,* 1860; *Mountaineering in 1861*, 1862;

[99] Abel LEMERCIER, « Clubs alpins étrangers », *op. cit.*, p. 530.

[100] *Manuel d'Alpinisme du Club Alpin Français*, *op. cit.*, p. 482.

[101] *Ibid.*, p. 283.

[102] Georges DEVIN, « Ascensions de la Jungfrau, du Cervin et de la Barre des Écrins », *op. cit.*, p. 143.

fou pour être venu là, j'aurais répondu en toute humilité : Ce n'est que trop vrai" (…)[103] ». Devin connait parfaitement, suite à ses lectures, l'itinéraire emprunté par Whymper et par Henri Vincent, second ascensionniste de la Barre (et membre français de l'*AC*). Il cite également, en anglais, un article de l'Anglais Gardiner publié dans l'*Alpine Journal,* et consacré aux Écrins.

Whymper apparaît à d'autres reprises dans le même *Annuaire du CAF*. Dans un article de Pierre Puiseux consacré à l'ascension du pic de l'Étendard (p. 179), celui-ci discute l'affirmation de Whymper selon laquelle les aiguilles d'Arve n'auraient alors jamais été escaladées. Dans un article consacré aux ascensions du Lysjoch, du Schwarzthor et du Cervin, Albert Millot reproduit une longue citation (près d'une page) de Whymper sur le guide Anderegg, là encore tirée de la traduction française de *Scrambles* (p. 221). Enfin, citons l'article de Devin sur les ascensions anglaises dans le Dauphiné, où sont mentionnés, outre Whymper, bien d'autres membres de l'*AC*. Devin y encourage les Français à « profiter de leurs découvertes (…) sans trop de scrupules[104] ». Millot, Devin, et Puiseux (le plus connu des trois), font tous partie des bons alpinistes français de l'époque. Le premier appartenait à l'*AC*.

Le texte de Whymper continue d'être régulièrement cité dans les Annuaires suivants, mais l'est de moins en moins au profit des récits d'autres Anglais, de générations plus récentes, et au profit de ceux de Français à mesure que l'alpinisme français trouve ses marques. Mummery s'imposera, plus tard, comme l'équivalent de Whymper dans les publications du CAF (et surtout du GHM). Il apparaît déjà dans l'Annuaire de 1885 à l'occasion de la répétition de l'Aiguille du Grépon par Henri Dunod (un article que nous avons déjà commenté), et réapparaît à quelques occasions dans les années 1890. Mais c'est surtout à partir de 1900, et de plus en plus, que Mummery est cité, suite à la publication de *My climbs in the Alps and Caucasus* en 1895 et, surtout, suite à sa traduction française par Maurice Paillon en 1903. Paillon, montre Hoibian, a contribué à renouveler les publications du CAF. À la tête de *La Montagne*, qui remplace l'*Annuaire* en 1904, il encourage la publication d'articles à tonalités plus sportive et conquérante que par le passé. Paillon était également, rappelons-le, membre de l'*AC* et partisan de l'alpinisme sans guide. Dans le manuel du CAF de 1904, dont Paillon rédige les articles consacrés aux techniques de l'alpinisme et aux accidents (c'est-à-dire les deux principaux articles traitant d'alpinisme pur), on trouve à deux reprises des citations tirées de l'ouvrage de Whymper (du moins sa traduction française), alors qu'on ne compte pas moins de sept citations (dans le texte) de Mummery. Sans surprise, toutes sont faites par Paillon, son traducteur. Mummery, on le verra, en viendra à être considéré comme un quasi-prophète pour les générations d'entre-deux-guerres, celles à l'origine du *Groupe de Haute Montagne* (GHM), une organisation aux ambitions « sportives » très proches de celles de l'*AC*.

### 1.3.3 *Des guides "passeurs"*

Au tableau des grands alpinistes français d'avant-guerre, il manque cependant un élément majeur : les guides. Ces derniers, auxiliaires indispensables à la plupart des ascensions d'ampleur, forment sans doute la véritable élite de l'alpinisme. Pendant longtemps, ils ne font cependant pas partie des clubs auxquels appartiennent les amateurs. La STD interdit tout bonnement le statut de

[103] *Ibid.*, p. 159. Devin cite Whymper dans la traduction de Joanne de 1873.
[104] Georges DEVIN, « Récentes excursions des membres de l'Alpine Club dans le Dauphiné », *op. cit.*

membres, ainsi que ses refuges, aux guides dauphinois ; le CAF n'en admet qu'à de très rares exceptions[105]. Voyons à présent le rôle joué par les guides dans la diffusion de la conception excellente et « quasi-sportive » de l'alpinisme qui est celle des Britanniques, leurs principaux clients.

Dans les travaux historiques consacrés aux alpinistes, les guides passent souvent au second plan. Considérés comme les adjuvants des amateurs, seuls à mériter le titre d'alpinistes, ils sont souvent analysés sous l'angle de leurs rapports avec ces derniers. Nous n'échappons pas à cette critique, car c'est le traitement que nous leur avons réservé dans le précédent chapitre. Cependant, il s'agissait alors de parler de l'alpinisme anglais et les Anglais ne produisent point de guide. La situation est bien différente, et plus complexe, en France, où les guides existent depuis la fin du XVIII$^{e}$ siècle. Ils n'étaient certes pas guides de métier à cette époque, plutôt cultivateurs, artisans, chasseurs, etc. mais certains commencent à le devenir au cours du XIX$^{e}$ siècle. La création de la compagnie des guides de Chamonix en 1821 vient régulariser cette profession (elle est créée, à l'origine, pour défendre les intérêts des guides et constituer une assistance en cas d'accident ou de décès) et permettre la formation progressive d'une identité professionnelle distincte. D'autres compagnies de guides seront créées dans les autres massifs montagneux à partir des années 1870, à l'initiative, cette fois-ci, des sociétés d'alpinistes (CAF et STD), si bien qu'en 1930 tous les corps de guides en France sont soumis à un règlement édicté par le CAF, c'est-à-dire par les clients[106].

Si les guides sont importants, c'est parce qu'ils sont indispensables à une pratique, même excellente, de l'alpinisme, quasiment jusqu'à la Première Guerre mondiale. Une analyse structurale des individus ayant effectué les plus grandes ascensions à cette époque ferait apparaître la place centrale des guides dans le réseau des alpinistes. Ainsi, en plus d'être des acteurs indispensables à la plupart des grandes entreprises alpinistiques, les guides sont également des maillons qui relient entre eux les alpinistes – leurs employeurs –et, en ce sens, pourrait jouer un rôle de « passeur » de certaines conceptions de l'excellence. Certains, employés par les meilleurs alpinistes anglais, démontrent précocement une conception « sportive » de l'alpinisme. Dans cette partie de l'analyse, nous partirons des profils et des trajectoires de quelques « grands guides » français, pour envisager leurs rapports à l'alpinisme et aux grands alpinistes de leur temps[107]. Parmi ceux que l'on considère comme les grands guides français entre le milieu du XIX$^{e}$ siècle et la Seconde Guerre mondiale[108], nous prendrons les exemples de Auguste Balmat (1808-1862), Michel Croz (1830-1865), François Devouassoud (1831-1905), Pierre Gaspard (1834-1915), Jean Charlet (1840-1925), Michel Payot (1840-1922), Célestin Passet (1845-1917), Daniel Maquignaz (1856-1911), Joseph Ravanel (1869-1931), Armand Couttet (1887-1983) et Armand Charlet (1900-1975).

- **Des guides aux nombreux clients, des clients aux nombreux guides**

À Chamonix, la compagnie des guides adopte, dès sa création, le système du « tour de rôle ». Suivant ce principe, les guides sont engagés, au fur et à mesure, par les voyageurs qui s'inscrivent

[105] Dominique LEJEUNE, *Les alpinistes en France (1875-1919)*, *op. cit.*, p. 113.
[106] Ce règlement stipule que « les guides doivent obéir aux ordres des voyageurs », qu'ils « doivent avoir toujours une tenue propre et convenable, user de la plus grande prévenance vis-à-vis des voyageurs et faire tout ce qui sera nécessaire et utile pour leur service ». Philippe BOURDEAU, « Le touriste et son guide : la relation guide-client dans la littérature alpine et la réglementation professionnelle des XIXe et XXe siècles », *Revue de géographie alpine*, 1991, vol. 79, n° 4, pp. 89-104, p. 93.
[107] Et laisseront de côté les relations qu'ils ont peu, par ailleurs, avoir avec de (nombreux) petits alpinistes, emmenés sur des sommets et dans des voies mineurs.
[108] Cette liste n'a pas prétention à être exhaustive.

auprès du guide-chef. Cet appariement de l'offre et de la demande permet, aux touristes d'éviter d'être démarchés, et aux guides de s'assurer un minimum d'activité[109]. Il évite aussi qu'un client ne réserve un guide d'une année sur l'autre, comme le font par exemples les alpinistes anglais avec leurs guides suisses ou italiens. À Chamonix, le règlement stipule également que seuls les guides de la compagnie ont le droit d'emmener des clients dans les montagnes alentour, ceci pour éviter que les touristes (en particulier les Anglais) n'emmènent avec eux des guides étrangers (suisses ou italiens). En 1865, en réalisant la première convoitée de l'Aiguille Verte avec ses deux guides suisses Almer et Biner, Whymper s'attire ainsi les foudres des Chamoniards. Une semaine plus tard, l'Aiguille est escaladée par des guides chamoniards (Croz, Ducroz, et Perren) et leurs clients anglais (Hudson, Kennedy et Hodgkinson), mais il est trop tard. Armand Charlet, dans son autobiographie, raconte la colère de son grand-oncle Gaspard et de son collègue Michel Ducroz, « jetant à terre son chapeau de feutre et le piétinant de rage devant le bureau des guides[110] ».

Le système du tour de rôle et la règle d'exclusivité locale garantit un turn-over assez rapide et l'appariement d'une grande variété de guides avec une toute aussi grande variété de clients[111]. « Contrairement à ce que laissent croire les images des couples fidèles du style Whymper-Croz, Coolidge-Almer ou Russell-Passet, écrit Bellefon, la réalité la plus courante est l'engagement d'un guide différent pour chaque massif[112] ». Les guides étaient ainsi en relation, au cours de leur carrière, avec un nombre important de clients. Nous ne mentionnons ici que les meilleurs amateurs, ceux avec qui les guides ont réalisé des ascensions nouvelles et difficiles. Mais il ne faut pas oublier qu'entre ces grandes ascensions, les guides étaient employés – notamment pendant l'époque du tour de rôle – par des voyageurs aux ambitions plus modestes, de toutes nationalités. Dans ce cadre, il est difficile d'imaginer des guides convertis au seul modèle d'alpinisme prôné par le CAF.

Parmi les amateurs chevronnés, les Anglais de l'*AC* sont rois. *Auguste Balmat (1808-1862)*, le premier des grands guides de notre liste, avait d'abord été employé par Forbes dès 1842, avant de devenir le guide de Tyndall et de Wills, tous trois de grandes personnalités de l'*AC*.

*Michel Croz (1830-1865)* est « découvert » par son premier client, William Mathews, qui le fait connaître et lui permet d'être embauché par d'autres ténors de l'*AC* dont Bonney, Hawkings, Tuckett, Moore, Walker, ou Whymper, avec lesquels il réalise un grand nombre de premières ascensions. Guide favori de Whymper, il trouve la mort dans la descente de la première ascension du Cervin, où il accompagnait ce dernier.

*François Devouassoud (1831-1905)* également a surtout eu, parmi ses clients chevronnés, des Anglais. Si son principal employeur fut Freshfield, qui l'emmena avec lui dans d'autres massifs (Caucase, Pyrénées, Corse, Abruzzes, Atlas, etc.), il fut également le guide de Tuckett, Walker, Moore, Tucker, George, Sidgwick, Fox, etc. Dans une notice nécrologique publiée dans l'*AJ,* Freshfield mentionne un voyage en Espagne durant lequel Devouassoud aurait guidé un *gentleman* français, Mr Astma[113]. Dans une autre notice, Tucker le présente comme un « '*Ami des Anglais*' [en français

---

[109] Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 302.
[110] Armand CHARLET, *Vocation alpine*, Neuchâtel, Victor Attinger, 1943, p. 17.
[111] Même si, comme nous l'expliquerons, les alpinistes anglais chevronnés parvenaient à le contourner.
[112] Renaud de BELLEFON, « La montagne décordée : une histoire des guides … de montagne », *in* Olivier HOIBIAN et Jacques DEFRANCE (dir.), *Deux siècles d'alpinismes européens*, Paris, L'Harmattan, p. 45.
[113] Douglas FRESHFIELD, « In Memoriam François Joseph Dévouassoud (1831-1905) », *Alpine Journal*, 1905, vol. 22, p. 527.

dans le texte], qui était fier de ce titre[114] ».

*Pierre Gaspard (1834-1915)* est assez atypique parmi les grands guides français de l'époque car, pour ses grandes ascensions, il a surtout guidé des Français : Boileau de Castelnau et Duhamel furent ses principaux employeurs et c'est avec le premier qu'il réalise l'exploit français de l'époque, l'ascension de la Meije (1877).

*Michel Payot (1840-1922)*, en revanche, accompagne surtout des Anglais. En cela, il suit les traces d'Auguste Balmat qui l'engage pour le seconder sur le mont Blanc, où les deux guides emmènent Tyndall et Wills. Par la suite, il est employé par d'autres membres de l'*AC,* comme Cowell ou Adams-Reilly (et par quelques Français, le peintre Gabriel Loppé par exemple). Du fait du tour de rôle, il ne reste jamais longtemps avec le même client[115]. L'Ecossais (membre de l'*AC*) Eccles fait partie de ses rares clients privilégiés. Avec lui il réalise plusieurs premières dans le massif du mont Blanc (dont le mont Blanc par les glaciers du Brouillard et du Freney et l'arête de Peuterey en 1877), il l'accompagne également dans les Rocheuses en 1878.

*Jean Charlet (1840-1925)* fut aussi un guide aux nombreux clients britanniques. Il a beaucoup pratiqué avec l'une de ses premières clientes, l'héritière anglaise Isabella Straton, qu'il finit par épouser[116]. C'est avec elle qu'il réussit la première hivernale du mont Blanc, en 1875.

*Célestin Passet (1845-1917)*, le seul guide pyrénéen de notre liste, fut longtemps le guide quasi attitré de Russell (un alpiniste des Pyrénées qui était à la fois membre du CAF et de l'*AC*), puis réalise quelques premières avec les Français Brulle, Bazillac, De Monts et Bernat-Salles. Il emmène Whymper, de passage dans les Pyrénées, sur le Vignemale.

*Daniel Maquignaz (1856-1911)* a été employé par les Italiens Sella et Rey, les Anglais Mackenzie, Davidson, Larden, Corry, Williamson, et Whymper. Percy Farrar, président de l'*AC* entre 1917 et 1919, réalisa avec lui plusieurs grandes ascensions dans les années 1890 et rédigea une notice nécrologie longue et émouvante de celui qui fut « son Daniel »[117].

*Joseph Ravanel (1869-1931)* a, de son côté, eu comme principal employeur (là encore, dans le cadre de la réalisation de grandes ascensions) le Français Émile Fontaine, avec lequel il a réalisé de nombreuses premières (la traversée des Drus en 1901, les aiguilles Mummery et Ravanel, baptisées ainsi par Fontaine, en 1903, la dent du Crocodile en 1904…). Mais on compte aussi parmi ses clients des membres de l'*AC,* comme O.G. Jones (le « gymnaste » évoqué dans le chapitre 4), Baker, Field, ou Meade. Sa nécrologie est d'ailleurs publiée dans l'AJ[118]. Il fut enfin le guide du roi Albert 1er de Belgique en 1919. Ravanel, dont la carrière de guide débute en 1900, n'était pas soumis au système du tour de rôle, supprimé en 1892 par le CAF à la demande des alpinistes désireux de choisir leurs guides. L'exclusivité territoriale, qui interdisait aux guides étrangers à la vallée de pratiquer à Chamonix, est supprimée par la même occasion[119].

---

[114] « 'Ami des Anglais' he was called, and was proud of his title ». C.M. TUCKER, « In Memoriam François Joseph Dévouassoud (1831-1905) », *Alpine Journal*, 1905, vol. 22, p. 528.
[115] Gérard BORDES, *Grande encyclopédie de la montagne*, *op. cit.*, p. 1927.
[116] Devenant Jean Charlet-Straton. Il s'agit là du seul exemple à notre connaissance d'un mariage entre un guide (ancien berger et menuisier-charpentier) et une cliente venant d'un milieu social beaucoup plus élevé.
[117] John Percy FARRAR, « In Memoriam Daniel Maquignaz (1856-1910) », *op. cit.*
[118] Edward L. STRUTT, « In Memoriam Joseph Ravanel (1869-1931) », *Alpine Journal*, 1932, vol. 44, p. 117.
[119] Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 304.

*Armand Couttet (1887-1983)* et *Armand Charlet (1900-1975)*, les deux derniers guides de notre liste, exercent dans un contexte différent de celui de leurs prédécesseurs. Au pic de leur carrière entre les deux guerres (Couttet débute le métier à 31 ans, en 1919, l'année où Charlet devient aspirant-guide), ils voient au cours de leur vie le rôle du guide évoluer et passer (pour schématiser) de « serviteur » à « seigneur »[120]. À cet égard, il est révélateur de constater qu'ils ont produit, le premier des témoignages (écrits par un tiers), le second une autobiographie[121]. Surtout, ils exercent à une époque où les meilleurs alpinistes se passent de plus en plus des guides pour leurs grandes ascensions. Les récits de leurs souvenirs permettent néanmoins de constater que leurs clients sont de nationalités variées et que, parmi eux, les Anglais tiennent encore une place importante. « J'ai conduit, en effet, et fréquenté des voyageurs de divers pays, des Anglais, des Suédois, des Norvégiens, des Danois, des Suisses, des Italiens, des Américains, que sais-je ? », écrit Couttet, qui cite surtout des Français parmi ses clients privilégiés (Marchand, Brégeault, Curtiss, le professeur Piccard, Micheline Morin), et deux étrangères, Mme Fitzgerald et Miss O'Brien[122]. Charlet, quant à lui, cite Tézenas du Montcel, Blanchet, Ségogne, Azéma, Micheline Morin, c'est-à-dire principalement des Français du GHM. Mais, dans sa biographie, l'Anglais Douglas Busk fait également témoigner des grands noms de l'alpinisme anglais, à l'instar de Wilfrid Noyce.

- **Une acculturation des guides**

> « Durant ce temps encore, les Anglais dominent, avec la multitude des guides admirables qui se formèrent en les accompagnant[123]. »

Leur grand nombre de clients n'empêchait pas les guides d'entretenir des relations privilégiées, pendant quelques années (souvent le pic de leur carrière) avec certains d'entre eux. Philippe Bourdeau relève ainsi l'image familière dans les récits d'alpinisme des « belles amitiés » entre guide et client, une image qui correspond, note-t-il, à une réalité vécue par bon nombre de guides du fait de la pratique des « engagements » de longue durée, de quelques jours à plus d'un mois, pour un tarif forfaitaire et renouvelés chaque année[124]. Ce type d'engagement, commun à la fin du XIX^e^ siècle pour les meilleurs guides, disparait peu à peu au XX^e^ siècle.

Si le système du tour de rôle favorise un turn-over rapide, il n'empêche pas, en effet, celui des engagements, car il existe une faille bien connue des membres de l'*AC*. C'est ce qu'explique Alfred Wills, qui a réussi à engager, saison après saison, son « vieil ami » Auguste Balmat :

> « Selon une de leurs règles absurdes, chaque personne à Chamonix qui voulait un guide devait prendre le prochain sur la liste. C'était en vain que l'on protestait – on avait un vieil ami sur la liste, on n'aimait pas le guide que l'on nous présentait, on nous avait recommandé un autre guide – cela ne changeait rien à l'affaire. (…) Il y avait une faille que seuls les voyageurs aguerris connaissaient. Si vous engagiez votre guide en dehors de la juridiction de la commune, et si vous atteigniez Chamonix avec lui, en passant par un col, la règle était suspendue, et vous pouviez le garder, malgré le tour de rôle[125]. »

---

[120] Rozenn MARTINOIA, « Du 'serviteur' au 'seigneur'. Une relecture historique de la domination dans la relation guide-client, au prisme de l'institutionnalisation du métier », *in* Mickael ATTALI (dir.), *L'ENSA. À la conquête des sommets*, Grenoble, PUG, pp. 125-146. Voir également, sur l'évolution du statut du guide, Philippe BOURDEAU, « Le touriste et son guide », *op. cit.*

[121] Armand COUTTET et Richard DIDIER, *Ailes de mouche et tricounis (1946)*, *op. cit.* Armand CHARLET, *Vocation alpine*, *op. cit.*

[122] Armand COUTTET et Richard DIDIER, *Ailes de mouche et tricounis (1946)*, *op. cit.*, p. 224.

[123] Micheline MORIN, « Les fondateurs de l'alpinisme sportif et les grands itinéraires », *in Les alpinistes célèbres*, Paris, Mazenot, pp. 90-93, p. 90.

[124] Philippe BOURDEAU, « Le touriste et son guide », *op. cit.*, p. 97. Voir également Françoise LOUX, *Guides de montagne: mémoire et passions*, *op. cit.*

[125] Alfred WILLS, *Wandering among the High Alps*, Londres, Bentley, 1856, p. 2. Nous traduisons.

Les Anglais sont friands du système des engagements. Dans la course aux premières, cela leur permet en effet d'assurer le succès de leurs entreprises en embauchant les meilleurs guides. « L'Anglais, que l'on dit particulièrement froid, ne lâche plus son guide quand il l'a pris en sympathie. (…) On ne saurait imaginer combien l'alpiniste s'attache à son guide[126] », raconte le guide Armand Couttet. À regarder la trajectoire d'emploi des guides d'avant la Première Guerre mondiale, on voit bien que la plupart d'entre eux ont noué, souvent au pic de leur carrière, des relations privilégiées avec un membre de l'*AC*. À l'exception de Gaspard, guide favori de Duhamel, et de Ravanel, favori de Fontaine, tous les autres guides de notre liste ont eu pour clients privilégiés des Britanniques : pour Balmat, ce fut Tyndall ; pour Croz, Whymper ; Charlet épousa Isabella Straton ; Payot fut le favori d'Eccles ; Maquignaz de Farrar. Ces relations s'étendent au-delà du cadre de l'alpinisme. Couttet, encore, écrit : « Avec la plupart [de mes clients], j'ai conservé des relations suivies tant que les circonstances l'ont permis[127] ». Certains guides, malgré leur position sociale bien inférieure à celle de leurs employeurs, entretiennent des relations d'amitié poussées avec ces derniers, et il n'est pas rare qu'ils soient invités, à plusieurs reprises, au Royaume-Uni. Il n'est pas rare non plus que les amateurs anglais parlent de leur guide favori comme d'un « ami ». Alfred Wills dédie *Wandering among the High Alps* à « son guide et ami Auguste Balmat »; Freshfield, dans la nécrologie de son guide François Devouassoud (1831-1905), le présente comme « son ami le plus ancien et le plus dévoué » (*AJ* 22, 1905, 527) ; Farrar, dans celle de Daniel Maquignaz (1856-1911) – « son Daniel » – parle d'un « sentiment plus fort qu'une amitié ordinaire » (*AJ* 25, 1911, 51) ; Eccles, de son côté, invite à plusieurs reprises Michel Payot chez lui en Ecosse, tout comme Wills invitera Auguste Balmat à Londres pour un séjour de plusieurs mois, pendant lesquels il fait soigner son ophtalmie[128] (voir chapitre 5 pour d'autres exemples).

L'existence de relations privilégiées entre guides et alpinistes donne à penser que les guides étaient familiers des manières d'appréhender l'alpinisme des Britanniques. Il est difficile, dans cette situation, d'imaginer que les guides n'aient pas été exposés aux vues de leurs employeurs britanniques et, plus encore, qu'ils n'aient pas démontré une forme d'alpinisme proche de la leur. Dans sa thèse consacrée à l'histoire des guides, Renaud de Bellefon montre comment, tout au long du XIX[e] siècle, s'opère une « acculturation négative » des guides, leur manière d'envisager la montagne et de la parcourir étant re-codifiée et transformée par les touristes. Les guides sont ainsi forcés de se conformer « à une autre montagne, celle du sport alpinistique[129] ». Ils doivent, par exemple, apprendre à reconnaitre les noms des sommets, dont les toponymes savants diffèrent de leurs appellations locales, et savoir montrer le « tour d'horizon » aux touristes, mais aussi connaître la géographie des massifs, les itinéraires vers les principaux sommets, et les curiosités locales. Il n'était pas rare qu'ils apprennent des rudiments d'anglais[130]. Ils devaient également apprendre à respecter les clients et à s'en faire respecter, suivant un règlement édicté par les instances alpinistiques officielles. Si les guides maitrisent déjà les techniques d'ascension et les connaissances pratiques de la montagne, assimilées depuis leur plus jeune âge, ils doivent cependant apprendre une nouvelle manière de marcher, le fameux « pas du montagnard », lent, mesuré, qui

---

[126] Armand COUTTET et Richard DIDIER, *Ailes de mouche et tricounis (1946)*, *op. cit.*, p. 224.
[127] *Ibid.*
[128] Préface de Alfred WILLS, *Wandering among the High Alps*, *op. cit.*
[129] Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 365.
[130] Bellefon cite par exemple un glossaire français-anglais d'expressions courantes tiré d'un carnet de guide. *Ibid.*, p. 390.

est en fait, montre Bellefon, inventé pour et par les voyageurs.

Si le guide est acculturé par les excursionnistes – c'est pour s'adapter à la demande de ces derniers qu'il apprend à nommer les sommets et à raconter les coutumes locales – on peut logiquement penser qu'il l'est aussi, lors de longs séjours en leur compagnie, par les tenants d'une conception plus « sportive » de l'alpinisme, qui l'encouragent à trouver des itinéraires inédits, à prendre des risques, à s'adapter à de nouveaux environnements (on pense aux guides emmenés par leurs clients dans d'autres massifs, Caucase, Himalaya…). Dans la nécrologie de son guide Daniel Maquignaz, Farrar décrit justement la relation d'apprentissage mutuel entre le guide et l'alpiniste.

> « Il y a un avantage particulier à cette amitié continue entre l'alpiniste professionnel et le voyageur (…). Les capacités et l'expérience en matière d'alpinisme du premier se développent de manière extraordinaire. Il n'est plus le simple *guide* qui conduit une cordée là où il a déjà été lui-même conduit par d'autres guides. La plupart des expéditions seront nouvelles pour lui, et une fois libéré de contraintes extérieures, comme par exemple le fait de devoir s'inquiéter de la sécurité de son voyageur, il sera libre d'exercer toutes ses capacités d'esprit et de corps pour résoudre tous les nouveaux problèmes. C'est là l'essence de la fabrique de ce qui est incomparablement plus que le grand guide, j'ai nommé le grand alpiniste. » (*AJ* 25, 1911, 51)

C'est ainsi que Maquignaz, poussé par son client désireux de faire des premières, « était fondamentalement un meneur indépendant et qui n'avait besoin d'aucune aide, à son meilleur niveau lorsqu'il était l'unique responsable de la cordée ». Maquignaz possédait, en outre, toujours d'après Farrar, « ces grandes qualités d'orientation en terrain rocheux difficile que [Farrar avait] baptisées le *flair* du grand guide » (*AJ* 25, 1911, 51), en plus d'être un très bon glaciériste, capable de tailler des marches sans relâche, au sang-froid et à l'endurance légendaires. Toutes ces qualités ne sont pas attendues des guides. Pour entrer à la compagnie des guides, l'examen consiste, jusqu'aux années 1930, à vérifier les connaissances géographiques des guides et à s'assurer de leurs bonnes mœurs[131] : cela suffisait en effet pour conduire la plupart des touristes. Les compétences exceptionnelles démontrées par Maquignaz sont bien des compétences nécessaires à la conduite des meilleurs amateurs, en partie forgées à leur contact, à une époque où n'existe pas de formation technique au métier de guide (la première est créée en 1936).

À noter que l'on rencontre également, dans l'histoire de l'alpinisme, un exemple connu d'acculturation scientifique d'un guide. Auguste Balmat (1808-1862), qui fut le guide attitré des scientifiques Forbes et Tyndall, se forma à la géologie à leur contact, au point qu'ils l'employèrent pour effectuer des relevés scientifiques en leur absence. Possédant, d'après Forbes, des aptitudes innées pour la science, il est présenté par ce dernier aux grands géologues européens, mais continue par ailleurs d'exercer son métier de guide pour qui veut bien l'employer. Forbes et Tyndall lui envoyaient des ouvrages scientifiques d'Angleterre, car il avait également appris l'anglais. C'est lui qui suggère à Tyndall d'installer un thermomètre auto-enregistrant au sommet du mont Blanc, et qui manque ensuite de perdre ses doigts en creusant le trou pour enterrer l'appareil (occasionnant de sa part la remarque que s'il en avait été ainsi, il aurait eu la consolation d'avoir perdu ses doigts pour la science). La *Royal Society* lui octroiera la somme de 25 guinées pour service rendu à la

[131] Armand Charlet raconte ainsi que son grand-père Ambroise Ravanel, instituteur, est reçu premier en 1868 à l'examen mais que celui-ci « n'étant alors que théorique, il se trouvait de ce fait avantagé par rapport à ses camarades en raison de son instruction ». Armand CHARLET, *Vocation alpine*, *op. cit.*, p. 12. Sur la question de l'examen, voir aussi Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 433.

science. D'après Alfred Wills, il connaissait la moitié des scientifiques européens de l'époque[132].

La variété des clients que rencontraient les guides, couplée aux relations soutenues et socialisatrices que ces derniers entretenaient avec certains grands alpinistes, notamment britanniques, nous pousse à envisager une circulation des modèles d'excellence alpinistiques via les guides, et cela bien avant l'avènement de « l'élitisme technique » en France, dont les germes ont sans doute été semés dès les années 1860.

- **Peut-on parler d'une excellence sportive chez les guides ?**

À propos du guide Armand Charlet (1900-1975), Hoibian écrit qu'il fut « l'un des premiers guides à s'intéresser de façon systématique aux premières, partageant ainsi les mêmes préoccupations que les adeptes de l'élitisme technique[133] ». L'attitude de Charlet qui, dans les années 1920, ment à un client pour arriver le premier au sommet de l'Isolée, une aiguille du massif du Mont-Blanc, constituerait ainsi une « rupture » avec celle de ses prédécesseurs. D'après Hoibian, c'est la rencontre avec un ténor du GHM, Henry de Ségogne, qui insuffle à Charlet les germes de cette attitude nouvelle (pour un guide) face aux montagnes. En 1921, les deux hommes réalisent plusieurs courses ensemble et Charlet, devant l'enthousiasme de son compagnon lorsqu'ils réalisent des premières (l'une d'elle suite à une erreur d'itinéraire qui lui fait honte, le guide qu'il est n'ayant pas réussi à se repérer), « fini[t] par croire comme lui que c'était une grande victoire[134] ». Si Hoibian envisage que Ségogne ait pu avoir ce type d'influence sur Charlet au cours d'une seule saison, pourquoi alors ne pas envisager que les Britanniques, partisans d'une semblable approche de l'alpinisme, aient pu avoir, bien avant, une influence similaire sur les guides français qu'ils employaient, souvent pendant plusieurs années d'affilée ? On rencontre en effet, dès les années 1870, des guides qui témoignent d'une volonté de conquête à titre personnel (et non dans le cadre de la relation d'emploi guide-client) qui semble préfigurer l'attitude de Charlet quarante ans plus tard, des guides qui, à quelques occasions, se comportent en alpinistes « sportifs ».

Commençons d'emblée par nuancer notre propos. Les guides n'ayant pas eu l'occasion – à de rares exceptions près – de s'exprimer sur leur pratique, on doit se fier, pour appréhender leurs motivations, à ce qu'en disent des tiers, à commencer par leurs clients. Ceux-ci ne tarissent pas d'éloges à leur sujet. On trouve nombre de descriptions vantant les qualités toutes « sportives » des guides dans les récits de leurs employeurs. Il faut cependant les prendre avec des pincettes, car de telles descriptions en disent autant (ou plus) des valeurs et croyances de leurs auteurs que de celles de leurs guides. Nous avons déjà évoqué le cas de Daniel Maquignaz, dépeint par Farrar. Michel Croz fait aussi partie de ces guides aux motivations apparemment semblables à celles des amateurs. « Croz, écrit Whymper, n'était jamais plus heureux que lorsqu'il exerçait ses facultés au maximum. (…) C'était seulement lorsqu'il était supérieur aux mortels ordinaires et qu'on avait besoin de sa force formidable et de sa connaissance inégalée de la glace et de la neige, qu'on pouvait dire de lui qu'il était vraiment et réellement heureux[135] ». Croz avait la réputation d'être tout dévoué à son métier de guide, vécu comme une véritable passion. Il était demeuré célibataire et

[132] Wills, cité par Arnold LUNN, *A century of mountaineering, 1857-1957*, *op. cit.*, p. 71. Nous traduisons.
[133] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 168.
[134] Armand CHARLET, *Vocation alpine*, *op. cit.*, p. 100.
[135] Edward WHYMPER, *Scrambles*, *op. cit.*, p. 122. Nous traduisons.

Whymper raconte que, de passage dans son village après trois semaines d'absence, il n'avait pas même pris la peine de s'arrêter chez lui. Il meurt, à 35 ans, sur le Cervin.

Dans l'impossibilité de faire la part des choses, la prudence est de mise quant à l'interprétation de ce type d'attitude. Il arrive également que ce soient des spécialistes de l'histoire de l'alpinisme qui sur-interprètent les attitudes des guides. Voici un exemple, tiré de l'érudite *Grande encyclopédie de la montagne*. Il s'agit de la notice de Pierre Gaspard, guide de Saint-Christophe-en-Oisans, qui conduit Boileau de Castelnau au sommet de la Meije, la seule grande première française de l'époque :

> « Parfois, (…) des cordées déjà constituées – le plus souvent par des Anglais et des guides suisses – recrutaient sur place un homme du pays connaissant bien le massif, et lorsqu'à la descente ces équipes étrangères rendaient compte de leurs succès, la déception était vive chez les autochtones dont la fibre patriotique s'humiliait du peu d'esprit d'entreprise des alpinistes français. Pierre Gaspard (…), né au cœur du massif du Pelvoux, était bien disposé à participer lui aussi à la compétition[136] ».

Doit-on en déduire que les motivations de Gaspard étaient les mêmes que celles des amateurs qui l'employaient ? Là encore, il est difficile de le dire. Renaud de Bellefon, relatant les altercations qui avaient lieu à Chamonix entre guides de différentes nationalités, y voient plus les signes de la colère des guides chamoniards face à une exploitation indue de leur territoire qu'un témoin de rivalités sportives entre « alpinistes comptabilisant leurs premières et leurs exploits[137] ». De même, Françoise Loux, dans son histoire des guides de la vallée de Chamonix, explique que c'est l'estime des pairs, plus que « la célébrité par rapport au monde extérieur », qui compte aux yeux des guides. Cette estime, explique-t-elle, n'est pas tant gagnée par le fait de réaliser une première que de la faire réaliser au client[138]. Ainsi, lorsque Boileau de Castelnau, dans son récit de l'ascension de la Meije, décrit un Gaspard prêt à tout pour réussir cette ascension convoitée, doit-on voir dans l'attitude de Gaspard un esprit de conquête qui témoigne d'un comportement « sportif », une préoccupation pour son client, ou bien un attachement à la patrie et au territoire ?

> « Nous redescendîmes de quelques mètres, prêts à battre en retraite après être arrivés à 5 ou 6 mètres tout au plus du sommet, lorsque Gaspard, furieux de voir ses efforts impuissants, nous proposa de tourner le pic jusqu'à la face Nord si cela était possible. Avec beaucoup de difficulté nous franchissons pour y arriver un très mauvais passage, mais cette fois le succès récompense notre persévérance et à 3h30, nous posons le pied sur le sommet après avoir vainement tenté pendant deux heures de gravir les derniers mètres. "Ce ne sont pas des guides étrangers qui arriveront les premiers," s'écrit Gaspard dans l'exaltation du triomphe[139]. »

Pour tenter de voir si on peut trouver les traces d'un comportement « sportif » chez les guides, il est sans doute plus pertinent de regarder s'ils ont entrepris des premières sans client, comme Charlet dans les années 1920 et, surtout, de se tourner vers les rares comptes-rendus publiés de ce type d'ascensions. Gaspard, en l'occurrence, avait réalisé des premières difficiles avec son fils et sans client dès le début des années 1880, ouvrant par exemple un nouvel itinéraire dans la barre des Écrins en 1880. On n'est donc plus dans le cas du guide uniquement préoccupé de l'aspect lucratif de son activité, ou soumis à son client[140].

C'est surtout le guide Jean Charlet (1840-1925) – à ne pas confondre avec Armand Charlet, le guide mentionné par Hoibian, né 60 ans plus tard – qui nous fournit des indices sur ce point.

---

[136] Gérard Bordes, *Grande encyclopédie de la montagne*, *op. cit.*, p. 1195.
[137] Renaud de Bellefon, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 301.
[138] Françoise Loux, *Guides de montagne: mémoire et passions*, *op. cit.*, p. 98.
[139] Emmanuel Boileau de Castelnau, « Ascension de la Meije », *Annuaire du CAF 1877*, 1878, pp. 282-294, p. 290.
[140] Françoise Loux écrit également que ce qui compte alors pour les guides

Tout d'abord, Charlet fut l'élément moteur derrière les ascensions difficiles de sa cliente et future épouse, Isabella Straton, qu'il emmenait dans des ascensions nouvelles. C'est, par exemple, pour réaliser une première convoitée qu'il planifie l'ascension hivernale du mont Blanc (réussie en 1875). Charlet, par ailleurs, un peu avant Gaspard, entreprend des ascensions sans client. Fait notable, il les raconte par écrit. Du fait de son mariage avec Isabella Straton, Charlet, devenu Charlet-Straton, peut devenir membre du CAF. Il publie donc dans l'Annuaire dès 1877. La première occasion de tenter une ascension « en amateur » lui est fournie en 1876, lorsqu'un client pour l'Aiguille du Dru ne se présente pas. Sans nouvelle, Charlet entreprend, seul, l'ascension. Détail notable, il emporte avec lui un bâton, « qui, écrit-il, en cas de succès ou d'insuccès, devait me servir à planter un drapeau au sommet ou au point le plus élevé que je parviendrais à atteindre[141] ». Il échoue à quelques mètres du sommet. Quelques jours plus tard, il s'attaque à l'Aiguille du Géant, à nouveau seul et à nouveau sans succès. Ces deux tentatives sont brièvement relatées dans l'Annuaire du CAF. L'ambition de reconnaissance est perceptible : Charlet veut témoigner de son exploit. « À Chamonix, raconte-t-il, personne ne voulait croire que je fusse monté si haut, mais le télescope fit voir mon drapeau aux plus incrédules ». Il conclut son récit par une tirade aux accents héroïques : « Je trouve ces deux aiguilles très fières, et, quoiqu'elles ne veuillent pas se laisser gravir par des êtres humains, je leur porte un profond respect. Ce sont de grandes dames des Alpes qui désirent rester vierges, et elles ont peut-être raison[142] ».

Lorsque l'Aiguille du Dru est escaladée deux ans plus tard par l'alpiniste anglais Clinton Dent, futur président de l'*AC,* qui avait remis en question la véracité du récit de Charlet avec toute la condescendance dont était capable cet amateur, rentier, chirurgien de renom et explorateur[143], Charlet veut une revanche « sportive ». Accompagné de deux autres guides et, là encore, sans s'embarrasser d'un client, il réussit cette fois-ci l'ascension et publie un second récit, plus détaillé, dans l'Annuaire. Celui-ci a tout l'air d'une réponse à la critique de Dent, voire d'une affirmation de sa supériorité en matière d'alpiniste.

> « J'avais à cœur de renouveler ma tentative, pour plusieurs motifs ; d'abord, parce qu'il m'apparaissait que, si j'eusse été secondé dans mon premier essai, je serais certainement parvenu à la cime de l'Aiguille; en second lieu, parce que le mérite de ma tentative, si mérite il y a, avait été méconnu (ce qui m'importe assez peu), et que la réalité même de la tentative avait été niée (ce qui m'importe davantage), dans un récit dont je n'ai pas à m'occuper ici. (…) Je ne veux pas terminer sans m'excuser auprès des lecteurs de l'Annuaire qui auront trouvé ce récit trop long et trop circonstancié. Ils m'excuseront quand ils sauront que le récit de ma première tentative à l'Aiguille du Dru avait été trouvé trop concis et pas assez détaillé. Cela fera compensation[144]. »

Le récit de Charlet nous montre qu'il existait, dans une certaine mesure, une forme de compétition entre amateurs et guides. Dans son second récit, Charlet se défend même de faire usage des aides artificielles décriées par Dent et plus généralement par l'*AC,* montrant qu'il pratique la forme légitime d'alpinisme telle que l'envisagent alors les Britanniques (ce genre de débats n'ayant pas vraiment cours en France).

> « J'ai dit déjà que je ne considérais pas l'échelle comme un instrument d'alpiniste ; il n'est donc point

---

[141] Jean CHARLET-STRATON, « Tentatives d'ascension aux Aiguilles du Dru et du Géant », *Annuaire du CAF 1877*, 1878, pp. 136-141, p. 136.
[142] *Ibid.*, p. 140 et 141.
[143] Il lui reproche notamment l'absence de détails et un récit trop court. Le récit de Charlet, en effet, fait trois pages. Celui de Dent en fait quinze. Clinton DENT, « The History of an Ascent of the Aiguille du Dru », *op. cit.*, p. 186.
[144] Jean CHARLET-STRATON, « Ascension de l'Aiguille du Dru », *Annuaire du CAF 1879*, 1880, pp. 120-129, p. 120 et 129.

> inutile d'entrer ici dans quelques détails sur notre mode d'escalade, mode déjà connu et que je n'expliquerais assurément pas s'il n'avait été contesté dans un récit auquel je suis obligé de faire discrètement allusion une fois de plus. La roche devenait lisse et unie, les reliefs ou saillies auxquels on pouvait s'accrocher étaient de plus en plus rares. Monté sur les épaules de mes compagnons, je cherchais dans les fentes du rocher s'il m'était possible de trouver place, ou pour les mains, ou pour les pieds. Cet emplacement rencontré, mes pieds quittaient les épaules des guides pour s'adapter sur un piolet qui était haussé –si la longueur du piolet le permettait– jusqu'au point où je croyais pouvoir aborder. Une fois-là, je fixais la corde à une saillie du roc en la gardant toujours soigneusement en mains, et les deux guides arrivaient jusqu'à moi en s'accrochant à la corde[145]. »

Dans ce récit, Charlet se présente comme le principal instigateur de l'ascension, ses deux compagnons restant « les deux guides » subalternes. Il démontre, du moins ici, une manière de pratiquer et d'envisager l'alpinisme semblable à celle des meilleurs amateurs.

Ces exemples permettent de supposer que certains guides ont adopté de manière précoce les conceptions de l'excellence qui étaient celles de leurs clients anglais. Que cela soit ou non le fruit d'une socialisation par les clients, il est difficile de le dire. Toujours est-il que l'on peut observer, dès les années 1870, des guides français témoigner de manières de penser et de pratiquer l'alpinisme proches de celles de leurs contemporains britanniques. Le fait que les alpinistes de l'*AC* aient longtemps été les clients privilégiés des guides français est un élément qui nous permet de supposer que ces manières d'envisager l'alpinisme ont une origine britannique. Du moins, on peut y voir là un élément de réfutation de la thèse selon laquelle les guides auraient adopté les vues des tenants de l'élitisme technique du GHM seulement après la Première Guerre mondiale.

## 2. L'alpinisme français après 1900. Contestation interne et élitisme technique

L'excursionnisme cultivé, s'il s'agit pendant longtemps de la conception dominante de l'alpinisme, celle défendue par les instances dirigeantes du CAF, ne le demeure pas éternellement. À partir des années 1880 commencent à s'affirmer d'autres conceptions de l'alpinisme qui viennent contester ce modèle initial dominant. C'est d'ailleurs tout l'objet de l'étude de Hoibian que de regarder les divergences de conceptions de l'alpinisme et les prises de position qui en découlent, c'est-à-dire les luttes symboliques dont l'enjeu est l'imposition de la définition légitime de l'alpinisme. Parmi les modèles qui se dessinent contre l'excursionnisme cultivé se trouve ce que Hoibian nomme le « pôle de l'élitisme technique », un modèle qui va revêtir une importance croissante à partir notamment des années 1900 et de la nomination de Maurice Paillon (1856-1938) à la tête de l'*Annuaire* du CAF (renommé *La Montagne* en 1903). Paillon, comme son contemporain Pierre Puiseux (1855-1928), représente une position médiane entre l'excursionnisme cultivé et une approche plus « sportive » et conquérante de l'alpinisme. Tous deux pratiquent l'alpinisme sans guide, condamné par le CAF, mais leurs ascensions sont de difficulté modérée, et ils restent « des scientifiques qui intègrent dans leur activité professionnelle les observations recueillies dans la montagne et qui expriment, dans leurs articles, une sensibilité esthétique et poétique en parfaite adéquation avec le modèle de l'excursionnisme cultivé[146] ».

### 2.1. L'avènement du GHM

La véritable origine de l'élitisme technique, Hoibian la voit dans un groupe de jeunes parisiens, qui gravitent autour des personnalités que sont Jacques Werhlin, Pierre Le Bec, et André Jacque-

[145] *Ibid.*, p. 125.
[146] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 86.

mart. Ces anciens lycéens, formés à l'alpinisme au sein des caravanes scolaires, vont s'en émanciper pour pratiquer l'alpinisme entre eux et sans guide autour des années 1908-1910. Durant les mois d'hiver, fait nouveau, ils s'entrainent sur les rochers de la forêt de Fontainebleau. En publiant un article intitulé « À l'entrainement » dans *La Montagne* en 1914, Jacques Wehrlin affirme clairement les ambitions de performance du groupe. « Les meilleurs des alpinistes parisiens, Maunoury, Thomas, Lejosne, Pied et tant d'autres, sont venus nous encourager et nous donner l'exemple », écrit Wehrlin, qui qualifie Le Bec et Maunoury de « virtuoses de la difficulté[147] ». Ces hommes se recrutent principalement parmi les nouvelles générations et les fractions sociales en ascension. On y trouve des hauts fonctionnaires, des universitaires de formation scientifique et, surtout, des ingénieurs issus des grandes écoles (Polytechnique, Centrale, etc.). Leur mouvement va s'institutionnaliser, après la Première Guerre mondiale, dans un groupement officiel : le Groupe de Haute Montagne (GHM-1919).

Le GHM est destiné « à réunir les alpinistes pratiquant régulièrement les courses en haute montagne, avec ou sans guide », à « développer et perfectionner ce sport » et à « centraliser les renseignements recueillis par ses membres sur les itinéraires et les horaires[148] ». On est là très proche des buts traditionnels de l'*AC*. Le GHM se targue d'opérer une sélection sur des critères techniques : pour être admis, il faut cumuler un certain nombre de points (1000) octroyés en fonction de la difficulté des ascensions et de la présence ou non de guide (l'absence de guide vaut le double de points), et maintenir chaque année un total d'au moins 200 points. Néanmoins, une sélection sociale a bel et bien lieu. L'article II des statuts du groupe, le même qui donne le détail des points nécessaires, le précise en gras : « Pour faire partie du GHM, il faut **être agréé par le Comité du GHM** ». L'alpinisme étant une activité chronophage et plutôt onéreuse, le principe d'une sélection sportive (comme c'est le cas à l'*AC*) favorise d'ailleurs les individus disposant de longues périodes de congés (universitaires, étudiants, enseignants du secondaire) ou d'un capital économique suffisant pour employer un guide et accumuler ainsi (plus lentement mais sûrement) les points nécessaires. « Le GHM, écrit Hoibian, associera bientôt l'excellence alpinistique et l'excellence sociale. Il se verra même taxé de snobisme par les universitaires du groupe, proportionnellement peu nombreux et qui s'y sentiront mal à l'aise[149] ».Quand bien même des individus comme les guides de haute montagne, bénéficiant d'un accès aux montagnes et d'un haut niveau technique, possédaient le profil technique idéal, Armand Charlet, le premier guide à y accéder, fait figure d'exception dans les années 1930[150]. À partir des années 1930, les membres du GHM voient ainsi arriver d'un mauvais œil de nouveaux alpinistes remplissant les critères d'entrée – uniquement techniques – et provenant des classes moyennes : les frères Vernet, les frères Leininger, les institutrices Louise Marocaine et Madeleine Pettre, et même un artisan, Pierre Allain. Pour autant, on est loin d'une prolétarisation, ni même d'une réelle démocratisation du GHM.

Le GHM bénéficie d'un recrutement social élevé. Pour l'évaluer, Hoibian se basait sur les arrondissements d'habitation des membres (dont 71% sont parisiens) et sur le statut social des prési-

---

[147] Jacques WEHRLIN, « A l'entrainement », *La Montagne*, 1914, pp. 83-84.
[148] « Statuts du GHM », *Annuaire du GHM*, 1926, pp. 5-6.
[149] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 140.
[150] Cette situation se renversera par la suite. Dans le chapitre 7, nous verrons que le GHM, à partir de la Seconde Guerre mondiale, devient un club principalement constitué de guides.

dents du GHM[151]. De notre côté, nous avons pu avoir accès à la base de données des membres du GHM. Cette base étant très partielle (tant en ce qui concerne les professions des membres que leurs dates de naissance et de mort), nous l'avons complétée nous-même, avec tous les biais et erreurs qu'une telle reconstitution peut engendrer. Nous avons néanmoins pu obtenir des informations concernant les professions de 102 pratiquants des années 1910 aux années 1940[152], ce qui nous permet de confirmer les hypothèses de Hoibian.

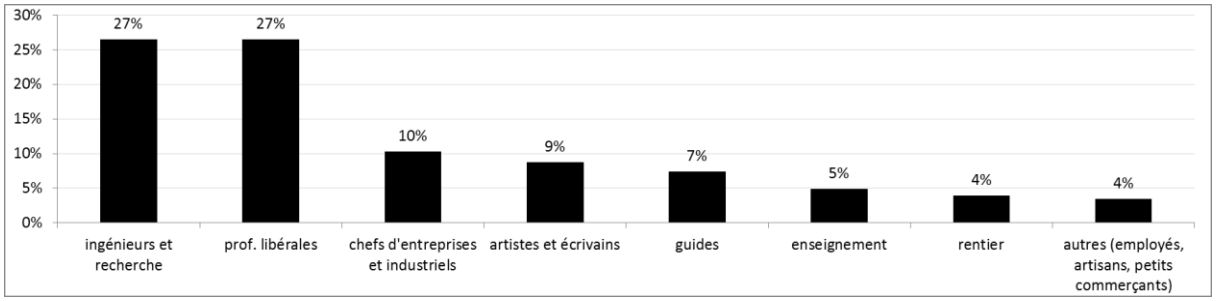


**Figure 27. Groupes professionnels des pratiquants du GHM, années 1900-1930. N=102**.

Près de 90% des membres du GHM appartiennent aux classes supérieures, moins de 5% font partie des classes moyennes et aucun des classes populaires. Les guides représentent environ 7% des membres sur cette période (certes très étendue)[153]. Si l'on entre dans le détail des métiers exercés, on trouve en tête les ingénieurs et les chercheurs (27%), au même niveau que les professions libérales (comprenant les médecins, les juristes et les architectes). Viennent ensuite les chefs de grosses entreprises et les patrons d'industrie (environ 10%), puis les artistes et les écrivains (9%). Les enseignants représentent 5% des membres, suivis de près par les rentiers (4%). Les autres professions classées parmi les « classes supérieures » sont les cadres (1,5%), les officiers (3%), les hauts fonctionnaires et hommes politiques (1,5%), les ecclésiastiques (1%). Nous avons également classé ici les étudiants (2%). Parmi les quelques représentants des « classes moyennes », on trouve des artisans et petits commerçants (1,5%, soit deux individus, dont Pierre Allain), des employés (1,5%) et un dessinateur industriel (Raymond Leininger). Finalement, relativement au profil social de ses membres, le GHM est assez proche de l'*AC*. Il est un « groupe fermé où n'entrait pas qui voulait (…) lorsqu'on n'était pas d'un certain milieu[154] ». Longtemps réservé à une élite sociale, sportive, et presque uniquement masculine (on ne compte que neuf femmes sur cette même génération), c'est une petite structure qui atteint au maximum quelques centaines de membres (221 en 1926). Celle-ci fonctionne, de la même façon que l'*AC,* comme un réseau d'interconnaissance, dont les membres se retrouvent (là encore, comme à l'*AC*) lors de diners mensuels. L'emblème du groupe (la cuillère du GHM), épinglé sur le revers de la veste, permet de se reconnaitre et d'être reconnu en montagne. C'est ainsi que Nea Morin, jeune alpiniste anglaise, éprouve une admiration immédiate pour celui qui deviendra son mari, Jean Morin, en voyant qu'il « portait ce badge magique du GHM[155] ».

---

[151] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 138.
[152] Pour les critères de détermination de la génération des pratiquants, voir chapitre 1.
[153] Parmi eux, se trouvent Andéol Madier de Champvermeil, Etienne Livacic, Francis Aubert, Edouard Frendo, Armand Charlet, Robert Ollivier, Albert Tobey. Seuls Charlet et Madier sont des pratiquants d'avant 1930. Madier venait d'une vieille famille de notaires, Charlet d'une famille de guides et paysans chamoniards. Les cinq autres se situent en fait à la limite de cette génération et de la suivante.
[154] Guy Labour, cité par Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 227.
[155] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 30.

Alors qu'il était difficile de parler d'une élite de l'alpinisme français avant la Première Guerre mondiale, parce que les grands alpinistes étaient rares, l'avènement du GHM et d'une conception plus sportive de l'alpinisme change la donne. Le GHM, d'ailleurs, revendique clairement ce statut d'élite. En 1930, il se sépare du CAF, alors qu'il fallait jusqu'alors appartenir au CAF pour entrer au GHM. Un article publié dans *Alpinisme* à cette occasion, exprimant les vues du comité du GHM, souligne l'ambition élitiste du groupe.

> « Nous constituons, ou du moins nous visons à constituer, une élite peu nombreuse d'alpinistes sélectionnés ; le Club Alpin, au contraire, cherche à recruter dans le grand public un nombre maximum de membres. Au sein de cette association fédérative, égalitaire par définition, nous faisons figure d'un clan fermé, jaloux de son prestige, et dont il n'est que trop aisé de prendre ombrage. Nous entendons nous occuper exclusivement de haute montagne, alors que la haute montagne ne peut être qu'une très petite portion du champ d'activité du CAF, dont les membres sont pour la plupart étrangers aux questions d'alpinisme pur. (…) Chez nous, en outre, ce sont les éléments jeunes, sportifs, qui prédominent et qui dirigent ; il en va tout autrement dans un grand club comme le Club Alpin (…)[156]. »

Faible nombre, sélection, fermeture, prestige, on retrouve dans le « groupe » de haute montagne les principes du « club » alpin anglais. L'égalité et l'accès à tous n'est pas souhaitée. Le GHM sera, dès lors, le lieu le plus approprié pour appréhender une « élite » de l'alpinisme français.

## 2.2. Une conception de l'excellence dans la droite ligne de l'excellence anglaise

La conception de l'alpinisme des tenants de « l'élitisme technique » du GHM, comme son nom l'indique, met au premier plan l'excellence qu'on peut qualifier de « sportive » ou, plutôt, de « quasi-sportive ». Sur bien des points en effet, la conception de l'excellence défendue par ce groupe se rapproche, voire (nous essaierons de le montrer) s'inspire, du modèle britannique.

### 2.2.1 *Un alpinisme "quasi-sportif"*

> « Ces belles journées aux Aiguilles Rouges m'avaient mis dans une excellente forme physique : j'en profitai amplement au début juillet pour glaner encore quelques premières[157]. »

Les partisans de l'élitisme technique (c'est-à-dire les membres du GHM) vont, à l'instar de Jacques de Lépiney (1896-1941), président du groupe de 1919 à 1930, mettre au premier plan « le goût pour l'affrontement avec les éléments, souvent hostiles, de la haute montagne ». Ce qui s'apparente alors à une « lutte contre la nature », explique Hoibian, représente une particularité de ce modèle d'alpinisme « moderne »[158]. C'est oublier qu'il s'agit là encore d'une idée à la base de la manière dont les Britanniques envisagent l'alpinisme dès les années 1870. En outre, le combat doit être juste et, pour cela, n'est alpiniste complet que « celui qui n'a pas besoin ni d'être aidé ni d'être conduit[159] ». Cette phrase, que l'on trouve sous la plume de Jacques de Lépiney en 1925, rappelle les propos que pouvaient tenir un Mummery dans les années 1890 ou, déjà dans les années 1860, un Stephen, le premier critiquant l'alpinisme avec guide, le second (qui pratiquait avec guide) le fait de se faire hisser par le guide.

Pour Stephen, l'alpinisme était « un sport ». Qu'en est-il pour les membres du GHM ? Ces derniers utilisent le vocable sportif, écrit Hoibian, pour insister sur leur différence d'avec

---

[156] « Informations. Groupe de Haute Montagne », *Alpinisme*, 1930, pp. 290-293, p. 291.
[157] Armand CHARLET, *Vocation alpine*, *op. cit.*, p. 160.
[158] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 141.
[159] « Nécrologie de Jacques de Lépiney », *Les Annales du GHM*, 1968, p. 7.

l'excursionnisme cultivé[160]. Dès l'article 1 des statuts du GHM, il est dit que le but du groupe est de « perfectionner ce sport » qu'est l'alpinisme[161]. Ainsi, dans l'article précédemment cité, Lépiney parle de l'alpinisme comme d'un « sport » qui certes « se prête moins que tout autre à la compétition contrôlée » mais peut conduire à une compétition implicite. Jean Arlaud, dans un texte consacré à l'entrainement sportif à l'alpinisme[162], considère l'alpinisme comme « le sport idéal » en tant qu'il permet à l'homme d'exercer ses facultés contre la nature. On retrouve là l'affirmation propre aux membres de l'*AC* selon laquelle l'alpinisme est « le plus noble des sports ». Et, comme chez les alpinistes anglais, il s'agit d'une conception singulière du sport, dans laquelle la dimension intellectuelle supplante la dimension athlétique. Un article publié dans *Alpinisme* en 1928 permet d'appréhender l'articulation de ces différents aspects. Il porte sur les résultats d'une enquête soumise aux membres du GHM sur la question du danger.

> « [L]e danger surgit en montagne de la façon la plus inattendue. Il faut surtout être armé pour le vaincre: équipement, entrainement, résistance physique et surtout qualités morales : sang-froid, décision, prudence, volonté. N'est-ce pas d'ailleurs la raison la plus profonde de notre passion pour l'alpinisme ? **Celui-ci est le roi des sports parce que c'est un combat corps à corps avec un adversaire dont la puissance est illimitée : la nature et ses éléments. Mais cet adversaire est aveugle et c'est par l'intelligence qu'il faut tenter de le vaincre**[163]. »

Comme à l'*AC,* sont critiqués les sports uniquement athlétiques, où l'on ne fait usage que de sa force[164]. Sont également rejetés les sports trop publicisés, où « l'on dépasse la mesure[165] » et où la recherche de la gloire est l'unique moteur. Notons que ce rejet est commun tant aux partisans de l'élitisme technique qu'à ceux de l'excursionnisme cultivé et, également, qu'aux Britanniques.

La volonté de vaincre la montagne, en revanche, est légitime pour les membres du GHM. Lépiney écrit : « L'amour-propre, lorsqu'il n'est pas poussé jusqu'à une vaine gloriole, est une qualité, en même temps qu'un stimulant de premier ordre[166] ». Dans un autre texte, le même Lépiney déplore que certains alpinistes soient trop « jaloux de leur prestige », la crainte d'être supplanté par d'autres étant une « maladie sournoise, contagieuse, dont les ravages s'exercent surtout dans les rangs de sportifs ». Une crainte plus légitime, pour Lépiney, serait « l'envahissement des refuges et des montagnes par les foules[167] ». On se souvient qu'il s'agit là d'une crainte qui existe depuis les années 1850 chez les membres de l'*AC*. La peur de l'envahissement des montagnes par les masses se renforce chez les partisans de l'élitisme technique, essentiellement issus des élites cultivées, lorsque le GHM commence à accepter en son sein – ou à voir se présenter à lui – des alpinistes des classes moyennes et populaires. On voit que si l'alpinisme est un sport, il est, comme pour les Anglais, « plus qu'un sport » ou – comme l'écrit Hoibian – un « sport à part ».

Tout le travail de Hoibian consiste à montrer comment la conception du GHM va s'imposer peu à peu dans l'alpinisme français au point de devenir, dans les années 1940, la conception domi-

---

[160] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 143.
[161] « Statuts du GHM », *op. cit.*
[162] Jean ARLAUD, *L'entrainement sportif à l'alpinisme*, Toulouse, Section des Pyrénées centrales du CAF, 1923. La référence de ce texte a été trouvée dans l'ouvrage de Hoibian.
[163] P. FALLET, « Nos enquêtes », *Alpinisme*, 1928, pp. 362-364, p. 363. Nous soulignons.
[164] Sur ce point de la complémentarité du sport et de l'intelligence, Hoibian montre qu'il s'agit d'un trait commun entre les partisans de l'excursionnisme cultivé et ceux de l'élitisme technique, qui appartiennent aux mêmes fractions sociales nouvelles, les « élites synarchiques » (reprenant là un terme employé par Christophe CHARLE, *Les élites de la République : 1880-1900*, Paris, Fayard, 1987..
[165] Jean ARLAUD, *L'entrainement sportif à l'alpinisme*, *op. cit.*
[166] « Nécrologie de Jacques de Lépiney », *op. cit.*
[167] Jacques de LÉPINEY, « Un nuage noir dans l'avenir de l'alpinisme », *Alpinisme*, 1931, n° 22, pp. 366-369, p. 367.

nante au sein du « champ » de l'alpinisme français, alors pleinement constitué. C'est ainsi qu'en 1956 nous avons pu trouver sous la plume d'Henry de Ségogne (1901-1979), le successeur de Jacques de Lépiney à la présidence du GHM (de 1930 à 1937), cette conception particulière de l'alpinisme comme « sport » à la marge (et supérieur) formulée en introduction d'un ouvrage collectif consacré aux « alpinistes célèbres »:

> « L'alpinisme est-il un sport ? Beaucoup d'esprits et des meilleurs le contestent. S'ils ne nient pas que cette forme d'expression qui consiste à se mesurer, à se dépasser soi-même en présence de la montagne, (…) fait un large appel aux qualités physiques, ils constatent d'autre part que le déploiement de ces avantages physiques ne servirait de rien s'ils n'étaient avant tout au service de supériorités morales, intellectuelles, voire spirituelles qui conditionnent le succès dans toutes les activités où le sport n'a pas la moindre part[168]. »

Nous pouvons donc constater que, aussi bien dans le cas de l'excursionnisme cultivé (incarné par le CAF) que dans celui de l'élitisme technique (incarné par le GHM), on retrouve des éléments propres à la conception de l'excellence des alpinistes de l'*AC*. Dans les deux cas, l'alpinisme n'est jamais un simple sport : il est plus que cela parce qu'il mobilise des capacités intellectuelles et des qualités morales, parce qu'il élève ses pratiquants en les distinguant de la foule[169], parce qu'il rejette la quête de gloire – la « vaine gloriole » – et la compétition entre alpinistes, la victoire étant d'abord une victoire sur la montagne. En outre, on y retrouve la triple distinction constitutive de l'excellence alpinistique britannique, à la fois sociale (les alpinistes formant une élite socio-économique), sexuée (les femmes étant, officiellement ou officieusement, mises en minorité), et sportive (au sens que l'excellence suppose la réalisation de performances, d'exploits alpinistiques). Ce dernier aspect est surtout présent chez les tenants de l'élitisme technique, et c'est en cela que leur conception de l'alpinisme est particulièrement proche de celle des alpinistes britanniques. Mais, là encore, il s'agit de mettre la performance purement « sportive » à distance.

Si, finalement, les tentants de l'excursionnisme cultivé et ceux de l'élitisme technique se retrouvent sur autant d'aspects, c'est parce qu'ils appartiennent à des fractions sociales proches. La dimension « sportive » et compétitive, le principal élément qui les différencie, sera nuancée par les seconds dès lors que, dans les années 1930, le GHM se verra menacé d'intrusion par des alpinistes de plus basse extraction. Elle sera, du moins, complétée par les dimensions intellectuelles, morales, spirituelles, qui étaient à la base des discours des excursionnistes. En tant que la conception de l'excellence en vigueur à l'*AC* est basée sur une triple distinction à la fois sociale, sexuée, et sportive, on peut dire que, dans les années 1920, elle se situe à mi-chemin entre l'excursionnisme cultivé (distinction sociale et sexuée) et l'élitisme technique (distinction sportive et sexuée). Mais dès lors que le GHM se met à nuancer la dimension sportive et compétitive de son discours et à accentuer sa dimension culturellement et socialement élective (l'alpiniste au-dessus de la foule, l'alpinisme intellectuel plus que physique), il se situe presque dans la droite ligne de la conception britannique de l'excellence.

Hoibian développe l'idée selon laquelle « l'élitisme technique » va s'affirmer au point de complètement supplanter les autres conceptions de l'alpinisme, dans les années 1940 et 1950. C'est

---

[168] Henry de SÉGOGNE, « Avant-propos », *in Les alpinistes célèbres*, Paris, Mazenot, pp. 7-9, p. 8.

[169] Hoibian montre que le terme de « touristes » est de plus en plus péjorativement connoté, dès les années 1870, jusqu'à être totalement discrédité au moment de la Première Guerre mondiale. La dimension élective de l'alpinisme (l'alpiniste contre la foule) est présente autant chez les tenants de l'excursionnisme cultivé que chez les promoteurs de l'élitisme technique. Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950, op. cit.*, p. 75 et 126.

l'avènement de ce qu'il nomme « l'alpinisme classique », porté, défendu, et symbolisé par un homme en particulier : Lucien Devies[170]. Les grandes caractéristiques de l'alpinisme classique sont les suivantes. Il s'agit d'un

> « modèle culturel cohérent (idéologie) (…) fondé autour de quelques idées fédératrices, comme sa spécificité d'être considéré comme un "sport à part" (à la fois physique, intellectuel et moral) réservé à une élite (sans discrimination de sexe ou de classe sociale), indissociable de la valeur éducative fondamentale du risque (qui permet de se connaître et de se juger), solidement ancré dans le projet de faire accéder l'alpinisme français à la classe internationale (et assurer ainsi le rayonnement, le prestige de la France), tout en se gardant des excès de la compétition (distance vis-à-vis de l'élitisme technique exclusif, représenté par les institutions du sport compétitif)[171]. »

On retrouve là encore les mêmes caractéristiques que celles que nous avons mises en lumière dans le cas britannique. Ce que nous appelons une conception « quasi-sportive » de l'excellence, Hoibian la nomme « sport à part ». On retrouve les dimensions intellectuelles et l'élitisme sportif (assortie d'une dénégation de la compétition) qui sont au cœur de la conception britannique de l'excellence, tout comme la dimension patriotique. Hoibian parle également de « surdétermination éthique », mais il entend par là que l'ascension ne « prend sa signification que si elle se conforme aux prescriptions d'un idéal » (ce qui n'est pas le sens de l'éthique pour les Britanniques)[172]. La différence tiendrait au fait que l'élitisme serait uniquement basé sur des critères de performance, indépendamment du sexe et de la classe sociale. À considérer la très faible proportion de femmes et de membres des classes populaires au GHM, cette idée pourra être nuancée (voir chapitre 7).

### 2.2.2 *Une filiation revendiquée*

Il arrive que l'on puisse percevoir assez clairement la filiation avec le modèle britannique dans les textes de la revue *Alpinisme* du GHM. Dans un numéro de 1929, une longue notice nécrologique (chose inhabituelle, de telles notices étant rares et le plus souvent courtes) consacrée à Percy Farrar (1857-1929), membre éminent de l'*AC* (dont il fut le président de 1917 à 1919), revient sur les qualités de ce grand alpiniste qui apparaît comme l'incarnation conjointe de l'esprit de l'*AC* et de celui du GHM. Ainsi, Farrar est-il décrit comme un « alpiniste complet », qui aimait « les grandes entreprises amples et ardues » imposant « de grandes difficultés [et] de pénibles efforts ». Un passage en particulier est éclairant, celui sur les premières ascensions :

> « Ce n'est point qu'il négligeât les courses nouvelles, mais il ne s'en fit jamais l'esclave. Il en réussite de nombreuses, guidé en cela, non par le goût si commun aujourd'hui de la gloriole, mais par celui de l'inconnu et de l'exploration. Encore fallait-il qu'elles présentassent un intérêt par elles-mêmes. Et jamais Farrar ne se détourna de sa voie pour des conquêtes sans ampleur, comme il s'en fait tant aujourd'hui[173]. »

Rejet de la « gloriole », quête de de l'inconnu comme de la difficulté, dimension élective de l'ascension qui doit, pour compter, avoir de « l'ampleur » et présenter un « intérêt pour elle-même », on retrouve-là, célébrée dans les pages du GHM, la conception britannique de

---

[170] Le poids de Devies s'explique par son omniprésence remarquable dans les institutions de l'alpinisme d'après-guerre. Il est tout à la fois président du GHM (1948-1951), du CAF (1948-1951 ; 1957-1963 ; 1966-1970), de la FFM (1948-1973), et du comité de l'Himalaya (1948-1973).

[171] Olivier HOIBIAN, *Au-delà de la verticale…*, *op. cit.*, p. 459.

[172] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 306. Ainsi, on peut lire sous la plume de Louis Neltner que le GHM n'a pas pour but « de sélectionner les 200 meilleurs alpinistes du moment, mais de grouper ceux qui, tout à la fois, ont un certain idéal alpin et sont en mesure de le réaliser ». Louis NELTNER, « Livres et revues. Alpinisme et Compétition de Pierre Allain », *Alpinisme*, 1950, vol. 90, pp. 33-34.

[173] « Captain John-Percy Farrar », *Alpinisme*, 1929, vol. 15, pp. 97-100, p. 99.

l'excellence. Un autre texte, dans un numéro de 1930, permet également de montrer la proximité – voire la filiation affirmée – entre le modèle d'excellence du GHM et celui de l'*AC*. Il s'agit d'une note critique de l'ouvrage d'Arnold Lunn, *the mountains of youth* (un ouvrage qui sera traduit en français l'année suivante sous le titre *Les montagnes de ma jeunesse*), rédigée par Pierre Dalloz, membre du GHM[174]. Lunn (1888-1974) est, comme Farrar, un des ténors de l'*AC,* qui défend un alpinisme certes conquérant et « sportif » mais, dans le même temps, non dénué d'une dimension contemplative et intellectuelle. C'est ce mélange de considérations conquérantes et esthétiques que Dalloz apprécie. « Monsieur A. Lunn, écrit-il, aime la montagne et toutes ses beautés. Il ne se limite dans aucun sens. Ce n'est pas lui qui songerait à nous prêcher l'alpinisme contemplatif, encore moins le sport pur et je pense que ces inventions lui paraissent bien étriquées ». Dalloz souligne à plusieurs reprises que Lunn n'est pas un pur sportif : « ce serait avoir de M. A. Lunn une opinion bien incomplète et bien fausse que de ne voir en lui qu'un technicien ». Lunn n'est pas non plus, à ses yeux, un scientifique de l'alpinisme. Lunn, plutôt, est un artiste – « l'homme qui est dans le secret des dieux » –, capable d'entretenir une relation passionnée et directe aux montagnes, un don rare selon Dalloz.

Nous finirons sur la mention de l'ouvrage *Les alpinistes célèbres*, en tant qu'il s'agit d'un autre lieu où les membres du GHM affirment plus ou moins explicitement leur proximité avec les positions de l'*AC*. Dans cet ouvrage, outre le fait que Mummery est quasiment présenté comme un ancêtre du GHM, du moins comme un maitre à penser (ce qui fait l'objet de la partie suivante), nombre d'alpinistes anglais sont mentionnés avec admiration. Dans les chapitres consacré à la naissance de l'alpinisme (« Alpinisme, un nouvel aspect de l'humanisme ») et aux « fondateurs de l'alpinisme sportif », les Anglais représentent plus d'un tiers des grands alpinistes mentionnés. Par ailleurs, ils occupent une place de choix dans les notices introductives, où l'on insiste sur leur rôle majeur dans l'avènement d'un alpinisme technique et sportif, tel que pratiqué par les membres du GHM.

### 2.2.3 *Mummery, un maitre à penser*

« Lis *Mes escalades dans les Alpes* de Mummery, c'est un livre merveilleux à lire en entier, je t'en signale en particulier le dernier chapitre : Plaisirs et finalités de l'alpinisme[175] ». Voici ce que l'on trouve dans les conseils de lecture que le jeune Jean Coste (1904-1926) donne à un ami, peu de temps avant de trouver la mort lors d'une tentative dans la face nord de l'Ailefroide, alors jamais escaladée[176]. Coste, s'il était resté en vie, aurait peut-être fait partie des grands alpinistes de sa génération. Son ambition était d'entrer au GHM, dont il fréquentait certains membres, et il témoignait d'une approche de l'alpinisme dont la dimension « sportive » et conquérante était forte[177]. Pour rester fidèle à l'extrait original, Coste conseille, en plus de la lecture de Mummery, celle

[174] Au CAF comme les autres membres du GHM, il sera aussi rédacteur en chef de *La Montagne* à la fin des années 1930. La note critique est la suivante : Pierre DALLOZ, « Bibliographie. Lunn, the mountains of youth », *Alpinisme*, 1930, vol. 18, pp. 213-214.

[175] Jean COSTE, *Mes quatre premières années de montagne*, *op. cit.*, p. 68.

[176] Le jeune Coste, juste avant de prodiguer ses conseils de lecture, développe des propos sur la mort en montagne qui font d'ailleurs écho avec les idées de Mummery : « Mourir en pleine lutte parce que les éléments ont été les plus forts, c'est bien mourir. (…) enfin si l'on a la chance d'être englouti dans une crevasse, quel sort merveilleux puisque dans cette sépulture la plus élevée et la plus noble qui soit on conservera intact indéfiniment son corps ! ». *Ibid.*, p. 67.

[177] « Ces courses extraordinaires » comme La Meije, ou l'Ailefroide, écrit-il dans des lettres, « sont pour moi comme des concours qui m'élèveront au-dessus des autres ». Jean COSTE, *Dernières campagnes*, Gap, Vollaire, 1928, p. 193-195.

d'autres Britanniques, « Whymper, Tyndall, Coolidge » et celle de l'Italien Guido Rey[178]. Toujours est-il que son enthousiasme pour Mummery et pour les alpinistes britanniques témoigne, encore une fois, de la forte prégnance de l'alpinisme anglais en France. Mummery n'est pas un choix anodin. En effet, alors que Whymper (1840-1911), le conquérant de la barre des Écrins, de l'aiguille Verte et du Cervin (des ascensions effectuées en 1864 et 1865), avait la faveur des Français avant 1880, Mummery (1855-1895) le détrône et s'impose comme une influence majeure chez les partisans d'une approche plus technique de l'alpinisme, en particulier au sein du GHM. Il faut dire que l'auteur de *My climbs in the Alps and Caucasus* (1895) prône une approche résolument « sportive » de l'alpinisme (sans oublier, comme nous l'avons montré, d'y associer une dimension contemplative). Dans le chapitre final de son livre, celui mentionné par Coste, il défend une conception de l'alpinisme qui correspond presque en tout point à celle du GHM[179] : l'alpinisme est considéré comme un sport à part entière, où le risque n'est jamais absent, où l'individu doit être autonome (c'est-à-dire savoir pratiquer sans guide), où c'est la découverte de nouveaux itinéraires qui importe, où la difficulté est un critère d'excellence, mais où, dans le même temps, les qualités intellectuelles, contemplatives et esthétiques sont mobilisées à égale mesure avec les qualités purement physiques et « gymniques ».

Mummery fait figure de prophète et de père fondateur pour certaines grandes figures du GHM et de « l'élitisme technique ». Nous avons déjà montré que *My climbs* était cité à plusieurs reprises dans le manuel du CAF de 1904, un manuel qui portait en germes une conception plus « sportive » de l'alpinisme. Dans l'ouvrage les *Alpinistes célèbres*, rédigé par les membres du GHM, Ségogne présente dès l'avant-propos Mummery comme « l'un des plus grands noms de la montagne[180] ». Mummery est inclus dans le chapitre consacré aux précurseurs de l'alpinisme sportif – où Allain de Chatellus, l'auteur de sa notice, le présente comme un « héros » dont « la filiation spirituelle (…) [a] brillé au premier rang pendant près d'un siècle[181] » – et, dès l'introduction du chapitre, est placé sur un piédestal, bien au-dessus des autres alpinistes qui le composent. L'introduction s'ouvre sur la « profession de foi » de Mummery, à savoir sa déclaration suivant laquelle « le véritable alpiniste et celui qui aime à aller là où aucune homme n'est allé avant lui (…), qui tente des ascensions nouvelles[182] ». Il se poursuit par une ode à Mummery :

> « La personnalité de Mummery domine toute cette période de l'histoire alpine. Il fut un novateur et le chef d'une école. Il entraîna derrière lui une jeunesse enthousiasmée, à laquelle il révéla la beauté de l'escalade pure et des grandes courses de rocher. Toutes ses ascensions portent une singulière empreinte, elles témoignent de son sens esthétique et de son goût pour les roches aériennes. Si on a pu dire que, dans la musique de Beethoven, ce qu'il y a de plus beau ce sont les silences, on peut dire que, dans les escalades de Mummery, ce qu'il y a de plus beau, c'est le vide. Il a passionnément aimé les cimes vertigineuses et la lutte qu'il fallait mener pour les conquérir. Ses récits de courses (…) ont créé un genre que tous les alpinistes tentèrent d'imiter après lui. Sa réserve le fit accuser d'être insensible aux beautés de la montagne (…). Mais un homme qui déclare que, même s'il n'y avait rien à grimper, il continuerait d'errer parmi les neiges éternelles, (…) un homme qui refait les courses qu'il a déjà faites et

[178] Rey (1861-1935) n'était pas un alpiniste exceptionnel. Suite à la mort de son frère en montagne, dans les années 1880, il pratique essentiellement avec des guides, effectuant quelques premières et répétant les itinéraires classiques. Il découvre l'alpinisme rocheux vers 1900, qui lui inspire *Alpinismo acrobatico*, un texte cité par Coste. Rey est surtout resté célèbre pour ses récits d'ascension au style pédagogique et poétique, destinés à faire découvrir l'alpinisme aux jeunes générations et traduits dans plusieurs langues.

[179] Sur ce point, voir dans le chapitre 4 la partie consacrée à Mummery.

[180] Henry de SÉGOGNE, « Avant-propos », *op. cit.*, p. 8.

[181] Alain de CHATELLUS, « A.F. Mummery (1856-1895) », *in Les alpinistes célèbres*, Paris, Mazenot, pp. 110-113.

[182] Micheline MORIN, « Les fondateurs de l'alpinisme sportif et les grands itinéraires », *op. cit.*, p. 90. Morin cite ici la traduction française (de Maurice Paillon) de Mummery, d'où la légère différence avec notre propre traduction (voir chapitre 4).

> monte sept fois au Cervin, un homme qui se plait à connaitre les montagnes dans leur moindre détail parce qu'elles deviennent pour lui de véritables amies, cet homme-là n'est-il intéressé que par la performance et l'acrobatie[183] ? »

Là encore, comme nous l'avions montré à partir d'autres textes du GHM qui prenaient en exemple l'alpinisme anglais, la dimension purement technique et acrobatique est immédiatement compensée par une dimension contemplative et esthétique. Aussi Micheline Morin, l'auteure de cette introduction, ne manque pas de défendre Mummery contre les « contemplatifs scandalisés[184] » (aux côtés desquels elle place, peut-être, les excursionnistes cultivés du CAF). Cette célébration de Mummery est également l'occasion pour Morin de reconnaitre explicitement – comme à d'autres endroits de l'ouvrage – l'influence des Britanniques et leur domination indéniable sur les Français jusqu'à l'entre-deux-guerres. Ainsi, alors que « l'alpinisme anglais tenait la vedette », « la contribution des Français à l'alpinisme de cette époque, exception faite des guides chamoniard, savoyards ou dauphinois, les Charlet, les Ravanel, les Payot, les Blanc, les Gaspard, fut moins brillante et peu nombreux furent nos compatriotes ayant accompli des courses de classe internationale[185] » (elle cite Cordier et Fontaine). La reconnaissance de hiérarchie indéniable permet de voir une fois de plus que la conception britannique de l'excellence s'est imposée en France : à l'heure de l'excursionnisme cultivé, il aurait peut-être été précisé que la conquête ou la réalisation d'exploits n'étaient pas la seule manière légitime de pratiquer. L'imposition de cette conception et, de manière plus générale, l'apparition d'une élite de l'alpinisme français entraine une réinterprétation, une relecture des épisodes passés à l'aune de critères sportifs.

Les références à Mummery ne s'arrêtent pas là dans *Les alpinistes célèbres*. En introduction du chapitre consacré aux « sans-guide », Mummery est encore mentionné et un extrait de *My climbs* cité. Dans celle du chapitre intitulé « l'ultime conquête des Alpes », rédigée par Lucien Devies et occupant plus de dix pages (c'est le chapitre où sont mis à l'honneur les membres du GHM, les Lepiney, Morin, Vernet, et Madier de Champvermeil), Mummery fait encore figure de maitre à penser et les Anglais de modèles, malgré leur recul.

> « Londres est encore la capitale majeure de l'alpinisme, mais son influence se restreint peu à peu à la moitié occidentale des Alpes. Mummery est toujours son prophète, mais sa voix est bien près de n'être plus comprise par ses compatriotes. Une nouvelle école grandit à l'Est, qui, chaque jour, prend davantage conscience de sa force, de son ambition, de son avenir[186]. »

La filiation avec les Britanniques apparaît à nouveau lorsque Devies analyse la naissance du GHM et la personnalité de ses instigateurs à l'aune de l'alpinisme britannique du temps de Mummery : Jacques de Lépiney, fondateur du GHM, « est un alpiniste exemplaire qui agit comme à l'époque de Mummery et dans le même style ». Pour évoquer la progression dans la difficulté des ascensions réalisées au fil des années 1940, c'est encore Mummery qui est cité : « La répétition entraîne toujours une dévaluation. Mummery l'avait déjà mis parfaitement en lumière[187] ».

---

[183] *Ibid.*, p. 91.

[184] Mummery, écrit-elle, « lorsqu'il prétendit que la valeur esthétique d'une ascension variait en raison directe de sa difficulté et que la plus difficile était aussi la plus belle, (…) scandalisa les contemplatifs ». *Ibid.* Pour les autres textes où les deux dimensions sont présentes, voir précédemment la nécrologie de Percy Farrar et la note critique de l'ouvrage de Lunn, deux textes publiés dans *Alpinisme* en 1929 et 1930.

[185] *Ibid.*, p. 92-93.

[186] Lucien DEVIES, « L'ultime conquête des Alpes (1910-1955) », *in Les alpinistes célèbres*, Paris, Mazenot, pp. 176-187, p. 176.

[187] *Ibid.,* p. 179 et 185.

La conception de l'alpinisme des tenants de « l'élitisme technique » et de ceux, par la suite, de « l'alpinisme classique » semble donc se situer dans la droite ligne de celle des Anglais de l'*AC,* forgée des décennies plus tôt. Ceci nous permet de nuancer l'idée selon laquelle l'alpinisme français ne serait devenu un « sport à part » qu'à partir de l'avènement de l'alpinisme classique. Cette manière de considérer l'excellence en alpinisme était déjà en germe bien des décennies auparavant. La filiation, si elle nous paraît avérée, n'est pour autant ni mécanique, ni totale. Nous montrerons dans la partie finale de ce chapitre que quelques différences persistent entre les formes d'excellence « quasi-sportives » française et britannique à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

## 2.3. D'autres indices d'une circulation

Nous avons exposé, dans la première partie de ce chapitre, quelques indices qui appuyaient l'idée d'une circulation, visible dès les années 1860, du modèle d'excellence britannique en France. La circulation des récits anglais, la présence de Français à l'*AC,* les relations entre guides français et amateurs anglais, l'admiration des Français pour l'*AC,* nous avions vu là autant d'éléments permettant de montrer que le modèle de l'élitisme technique aurait, en partie, une origine britannique. Nous allons à présent interroger, dans le contexte d'après 1890, les éventuels liens d'influence qui continuent d'exister entre *alpinismes* et *alpinistes* anglais et français.

### 2.3.1 *L'influence des sports anglais*

Avant de parler strictement d'alpinisme, nous évoquerons rapidement un facteur qui, selon nous, aurait pu favoriser la circulation et l'adoption, même partielle, de la conception britannique de l'excellence : l'influence des sports anglais au sein des partisans de l'élitisme technique.

Il est impossible de nier l'influence majeure de l'Angleterre en ce qui concerne le sport en général, « l'emprunt le plus important fait à la Grande-Bretagne » par la France avec la monarchie parlementaire d'après Robert et Isabelle Tombs[188]. « Les anglophiles, écrit Richard Holt, nourrissaient un intérêt particulier pour les *public schools*, ces pensionnats d'élite auxquels ils attribuaient le succès de la Grande-Bretagne[189] ». Ces anglophiles qui regardent le sport et les *public schools* d'un bon œil sont principalement, en France, des membres de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie[190]. Parmi eux, le baron Pierre de Coubertin, qui voyage en Angleterre pour étudier ces écoles. Il s'attache à les faire découvrir en France, en publiant notamment *L'éducation en Angleterre* (1888), suivie de *L'éducation anglaise en France* (1889). Dans le premier, il décrit l'éducation dispensée dans les *public schools* les plus prestigieuses. Il écrit, à propos de Rugby :

> « Rien de pire que l'esprit qui prend de l'avance sur le corps. L'intelligence en se développant doit trouver une enveloppe qui ait la force de la contenir et de résister à son expansion ; il faut que l'enfant soit encore enfant alors qu'il a un corps d'homme ; en un mot, qu'on se hâte de faire moralement et physiquement un homme de cet enfant, car il a de mauvais instincts et des passions dont il subira l'assaut ; qu'on lui fasse des muscles et une volonté *prématurés*, ce qu'Arnold appelait : "*true manliness*", initiative, hardiesse, décision, habitude de compter sur soi et de s'en prendre à soi-même quand on tombe[191]. »

Le second ouvrage est centré sur l'école Monge au moment où s'y met en place une éducation « à

---

[188] Robert TOMBS et Isabelle TOMBS, *That sweet enemy: the French and the British from the Sun King to the Present*, Londres, Heinemann, 2006, p. 414.
[189] Richard HOLT, « Le destin des « sports anglais » en France », *op. cit.*, p. 616.
[190] Monique de SAINT-MARTIN, « La noblesse et les sports nobles », *op. cit.*, p. 30-31.
[191] Pierre de COUBERTIN, *L'Éducation en Angleterre*, Paris, Hachette, 1888, p. 77.

l'anglaise », comprenant des exercices physiques journaliers et la pratique du cricket ou de l'équitation. Tout cela, répète Coubertin, comme « remède au surmenage[192] ». L'ambition de Coubertin, montre Patrick Clastres, est de donner corps par le sport à une nouvelle élite, une « chevalerie sportive » faite d'amateurs qui ressemblent fort aux *gentlemen* britanniques. « Cette chevalerie se recruterait en dehors de toute considération de naissance ou de revenus, pour peu que l'impétrant se comporte en *gentleman*, en homme "bien élevé", et qu'il fasse preuve "de loyauté, de distinction et de politesse". Toutes qualités qui ne sont pas innées, qui requièrent un apprentissage, une éducation[193] ».

Il serait bien sûr particulièrement éclairant de savoir si certains des grands alpinistes français du GHM sont passés par les lieux d'éducation « à l'anglaise », bien rares en France. Ces informations se sont révélées difficiles à obtenir. À l'*AC*, l'esprit de corps reposait, en partie, sur la réaffirmation de trajectoires communes. C'est pourquoi on trouvait dans l'*AJ* les nécrologies de chaque membre l'année suivant leur décès. Dans celles-ci, les carrières scolaire et professionnelle étaient abordées dans les moindres détails. En France, on n'a pas l'équivalent de cet esprit de corps. Ainsi, les notices nécrologiques des revues d'alpinisme français sont plus succinctes et plus rares. N'y sont généralement abordés que les points relatifs à la carrière d'alpiniste du défunt. Par ailleurs, les rares alpinistes français de cette génération ayant publié leur autobiographie n'évoquent pas leur scolarité. Il faut donc trouver d'autres sources d'information (d'autres nécrologies par exemple), que nous n'avons pas utilisées dans le cadre d'une recherche essentiellement centrée sur le Royaume-Uni. Hoibian mentionne cependant quelques alpinistes ayant fréquenté l'école Alsacienne : les frères Jacques et Tom De Lépiney, ainsi que Jacques Wehrlin et André Jacquemart[194]. Tous sont des figures centrales du GHM et des promoteurs de l'élitisme technique.

Coubertin, justement, évoque l'école Alsacienne à plusieurs reprises dans son ouvrage sur l'éducation anglaise en France. Avec l'école Monge, elle fait partie de ces écoles qui mettent la pratique sportive au premier plan dans l'éducation des jeunes. Dans un chapitre intitulé « sport, liberté, hiérarchie », Coubertin décrit une course (un rallye) opposant les jeunes de l'école Monge et ceux de l'école Alsacienne. Le chapitre suivant est presque entièrement consacré à l'école Alsacienne qui, plus encore que l'école Monge, fournit « de l'éducation d'Angleterre[195] ». Alors que l'école Monge propose des frais d'inscription relativement faibles, l'école Alsacienne n'est accessible qu'aux enfants de la grande bourgeoisie[196]. Les Lépiney entrent dans cette catégorie, leur père, Henri Granjon de Lepiney, était lieutenant de vaisseau. C'est lorsque l'on compare la manière dont Jacques de Lépiney[197] considère l'alpinisme, à savoir comme un « sport » où la montagne oppose des « obstacles » et où « l'amour-propre, lorsqu'il n'est pas poussé jusqu'à une vaine gloriole, est une qualité, en même temps qu'un stimulant de premier ordre[198] », que l'on peut per-

---

[192] Pierre de COUBERTIN, *L'Éducation anglaise en France*, Paris, Hachette, 1889, p. 3.
[193] Patrick CLASTRES, « Inventer une élite : Pierre de Coubertin et la « chevalerie sportive » », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 2005, n° 22, pp. 275-296, p. 282.
[194] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 93.
[195] Pierre de COUBERTIN, *L'Éducation anglaise en France*, *op. cit.*, p. 83.
[196] « Les tarifs d'instruction varient d'abord de 200 à 700 francs ; ils restent fixes à partir de la sixième. La pension est, au-dessus de douze ans, de 2500 francs et, au-dessous, de 2 000 francs, ce qui, ajouté aux tarifs ci-dessus énoncés, forme un total de 2 700 ou 3 200 francs. Ce sont des prix d'Angleterre ; il est vrai que c'est de l'éducation d'Angleterre aussi ». *Ibid.*
[197] Polytechnicien devenu entomologiste, président du GHM de 1919 à 1930, auteur de plusieurs articles et ouvrages consacrés à l'alpinisme.
[198] « Nécrologie de Jacques de Lépiney », *op. cit.*

cevoir, peut-être, une filiation avec les principes inculqués dans ce type d'école. Il s'agit-là d'une manière de considérer l'alpinisme très proche de celle de Coubertin, qui le définit dans *Pédagogie sportive* comme un sport, et même comme un « sport de combat », ou l'alpiniste « livre à la montagne une vraie bataille » et où celle-ci « se défend comme un adversaire vivant, l'égarant, le mystifiant, tenant en réserve pour le perdre brouillards, crevasses, avalanches, sans parler du vertige, de la bise ou du froid[199] ». De même, on peut mettre en relation la position de Lépiney sur la hiérarchisation « sportive » des alpinistes[200] et cet autre extrait où Coubertin écrit :

> « Les résultats sportifs sont, généralement parlant, d'une nature mathématique ou réaliste ; ils ont pour sanctions des chiffres et des faits. Vous sautez telle hauteur ou telle longueur, vous faites à la course tant de mètres en tant de secondes, vous nagez ou vous ramez telle distance en tant de temps : voilà des chiffres. D'autres part, vous avez monté tel cheval connu pour ses défenses, vous avez fait telle ascension réputée pour ses difficultés, vous avez doublé tel escrimeur ou matché tel boxeur : voilà des faits[201]. »

Coubertin assimile bien ici l'alpinisme à un sport, non plus seulement sur le plan de la quête de performance, mais sur celui de sa mesure.

Ces positions « sportives » ne représentent cependant qu'une partie du spectre des attitudes des élites françaises face aux sports anglais. Olivier Hoibian, reprenant les résultats d'une étude publiée en 1910 par Georges Casella[202], qui avait interrogé des écrivains sur leur conception du sport, montre que les intellectuels français ne sont ni tous anglophiles ni tous en faveur du sport. Il n'existe pas en France le consensus que l'on observe au Royaume-Uni, où la pratique sportive est un véritable agent socialisateur et les valeurs sportives une idéologie pérenne. Même parmi les défenseurs de l'exercice physique, on se méfie de ce que l'on considère comme les excès du sport. Hippolyte Taine, commentateur français de la société britannique des années 1860-70, se montre ainsi critique des outrances du modèle athlétique :

> « Au total, l'éducation (…) endurcit le corps et trempe le caractère ; mais, autant que je puis le conjecturer, elle aboutit souvent à faire des *sporstmen* et des butors.[203] » (à propos des *public schools*)

> « Jouer au cricket, ramer, (…) boxer avec des gants, (…) voilà pour eux les occupations les plus intéressantes – Elles ne s'accommodent pas trop bien avec les études[204]. » (à propos des étudiants d'Oxford)

Coubertin, note Patrick Clastres, prend d'ailleurs soin de ne pas utiliser trop souvent le vocable « sport » du fait de sa connotation anti-nationale et réactionnaire[205].

### 2.3.2 *Les Français à l'*Alpine Club *entre 1890 et 1940*

La présence de Français à l'AC est un indice des liens d'influence qui continuent d'exister entre

---

[199] Pierre de COUBERTIN, *Pédagogie sportive*, *op. cit.*, p. 95. Face à une telle citation, il faut donc garder à l'esprit que le sport à l'époque à laquelle Coubertin publie ces lignes n'est pas encore le sport des théoriciens comme Pierre Parlebas. Dans la définition de Coubertin, la dimension institutionnelle est absente.

[200] Lépiney écrit en 1925, dix ans avant que n'éclate au GHM un débat sur les cotations en alpinisme : « dans son for intérieur, l'alpiniste peut attribuer des cotes relatives de difficulté aux courses qu'il a faites, et même à celles qu'il n'a pas faites ; il peut dans une certaine mesure comparer ses propres aptitudes à celles d'autres alpinistes ». Cité dans : « Nécrologie de Jacques de Lépiney », *op. cit.*

[201] Pierre de COUBERTIN, *Pédagogie sportive*, *op. cit.*, p. 127.

[202] Georges CASELLA, *Le sport et l'avenir*, Paris, AZ Mathot, 1910. Voir surtout Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 98-120.

[203] Hippolyte TAINE, *Notes sur l'Angleterre*, *op. cit.*, p. 148.

[204] *Ibid.*, p. 161.

[205] Patrick CLASTRES, « Inventer une élite », *op. cit.*, p. 279.

*alpinismes* et *alpinistes* anglais et français au XX^e^ siècle. Parmi les Français ayant rejoint l'*AC* avant 1890, on trouvait presque tous les alpinistes français ayant réalisé des ascensions difficiles et reconnues – les « grands alpinistes » – de l'époque. Sur la période allant de 1891 à la Première Guerre mondiale, quelques noms viennent s'ajouter aux précédents. Parmi eux, le grand « sans-guide » Maurice Paillon, et le chevalier Victor de la Cessole, tous deux membres du GHM. Dans l'entre-deux-guerres, on y trouve quelques-uns des grands acteurs du GHM : Henri de Ségogne (président du GHM entre 1930 et 1937), Jean-Antoine Morin (président du GHM entre 1937 et 1939), et Louis Wibratte.

| Nom | Période d'admission | Parrains et appuis de candidature |
|---|---|---|
| Maurice Paillon (1856-1938)* | Entre 1889 et 1893 | Parrains : Pilkington et Conway |
| Victor de Cessole (1859-1941) | Entre 1912 et 1913 | Parrains : Mead, Irving |
| Henri de Ségogne (1901-1979) | Entre 1926 et 1928 | Parrains : Farrar ; Supporters : Longstaff, Spencer |
| Jean-Antoine Morin (1897-1943) | Entre 1929 et 1931 | Parrains : Farrar, Bruce ; Supporters : Wilson, Spencer, |
| Louis Wibratte (1877-1954) | Entre 1932 et 1935 | Parrains: ? |

**Figure 28. Les Français à l'*AC* (1890-1940)**

Si la proportion de Français à l'*AC* diminue considérablement après la Première Guerre mondiale, on pourrait penser que c'est parce que le GHM vient, en quelques sortes, prendre le relais de l'*AC* et se substituer à lui. On peut alors supposer que les quelques Français présents à l'*AC* y sont surtout pour le prestige, le club ayant conservé sa réputation d'antan. Ce n'est pas pour rien que deux présidents du GHM en font partie.

Le prestige à faire partie de l'*AC* s'observe également dans le fait d'y entrer comme membre honoraire. Sur ce point, il est particulièrement intéressant de constater que deux des principaux représentants de l'élitisme technique (d'après Hoibian) l'ont été. Le guide Armand Charlet d'une part, premier guide à être élu membre honoraire de l'*AC,* et l'amateur Lucien Devies, principal dirigeant des institutions alpinistiques françaises dans les années 1940 à 1970 et principal instigateur et promoteur (toujours d'après Hoibian) du modèle dit de « l'alpinisme classique », forme institutionnalisée et moderne de l'élitisme technique.

Les nécrologies de l'*AJ* demeurent de formidables matériaux pour saisir l'idéologie de leurs auteurs. Celles de ces alpinistes français illustres mettent en avant certaines de leurs qualités qui correspondent à la conception de l'excellence en vigueur à l'*AC.* Dans la nécrologie de Charlet publiée dans l'*AJ,* il est écrit qu'il portait, dans son cercueil, son costume de guide assorti de la cravate de l'*AC* (l'on suppose, implicitement, qu'appartenir à l'*AC* était, à ses yeux, plus important qu'appartenir aux autres clubs dont il était membre, parmi eux le CAF). Il est également précisé – chose que l'on n'observe pas dans les publications françaises, surtout à la fin des années 1970 – qu'il « n'avait jamais fait usage des aides artificielles », même dans les situations où l'auteur (Douglas Busk, qui fut son client, membre de l'*AC* et du GHM) aurait jugé plus prudent de le faire[206]. Charlet, enfin, dans la droite ligne de l'excellence amateure, est présenté comme « complètement indifférent à la clameur ou pression populaire » (*AJ* 82, 1977, 269). La nécrologie de Devies, moins intéressante sur ce point (car plus sommaire), l'est surtout en ce qu'elle insiste sur son rôle

[206] "Armand never used artificial aids and at times I thought he was unwise to refuse a piton for security on a stance-not as assistance on the climb. I only once used a piton for security with him, but he did accept it, though the delay involved in hammering it in made him impatient" (*AJ* 82, 1977, 269-271).

majeur dans « le rétablissement de relations cordiales entre Français et Anglais après la guerre » (*AJ* 86, 1981, 264). Par-là, il faut entendre, en partie, les relations entre le GHM et un groupe anglais calqué sur son modèle : l'*Alpine Climbing Group*.

### 2.3.3 *Des transferts réciproques : le modèle du GHM*

« Pendant plus d'un siècle d'alpinisme britannique, on peut s'étonner de ne pas avoir vu la constitution d'un organisme réservé à l'élite des grimpeurs. Il faut avoir présent à l'esprit le fait que, pendant très longtemps, c'est *l'Alpine Club* lui-même qui joue ce rôle en raison de l'exigence de son recrutement[207] ». Cette affirmation, sous la plume de Michel Tailland, vient appuyer ce que nous énoncions nous-même au début de ce chapitre et dans les chapitres précédents, à savoir le fait que l'*AC* incarne pendant longtemps l'excellence alpinistique britannique tout entière et se présente, du fait de sa politique de fermeture, comme un groupe particulièrement homogène (tant socialement que « sportivement » et idéologiquement). Cette homogénéité va cependant se fissurer peu à peu, notamment à partir des années 1930, avec l'apparition, timide, d'alpinistes de milieux plus populaires. En 1952, un groupe ayant vocation à réunir l'élite de l'alpinisme britannique, sur des critères uniquement sportifs et techniques, voit le jour. Il s'agit de l'*Alpine Climbing Group* (*ACG*). L'*ACG*, fondé par un groupe de jeunes gens des grandes universités britanniques pour promouvoir l'alpinisme « alpin » de haut niveau (un peu laissé de côté par l'*AC* qui lui préfère, dès les années 1920, la conquête himalayenne), est explicitement calqué sur le GHM. Il s'agit d'un exemple intéressant de circulation, dans l'autre sens cette fois-ci, de modèles d'excellence, qui permet de constater que la circulation de ces modèles n'est jamais unilatérale et définitive. Alors que le GHM continue d'exister encore aujourd'hui, l'*ACG* est intégré au sein de l'*AC* en 1967, prélude à une disparition progressive qui témoigne, une fois de plus, de la capacité de reprise en main de l'excellence par l'AC[208].

Le GHM, à partir de sa création en 1919, est regardé d'un bon œil par les jeunes alpinistes ambitieux de l'*AC,* notamment ceux ne pouvant pas prendre part à la conquête himalayenne. Les femmes alpinistes britanniques en particulier verront dans le GHM l'occasion d'appartenir, à leur tour, à un club d'élite. C'est, en effet, le seul club de ce type ouvert aux femmes. Nea Morin (1905-1986), qui épousera Jean Morin, membre illustre du GHM, raconte qu'elle rêvait depuis l'adolescence d'en faire partie. « Venant d'Angleterre, explique-t-elle, je n'avais même pas rêvé d'un tel club, car à l'époque la plupart des clubs était strictement ségrégués[209] ».

La circulation d'un modèle d'excellence pouvant s'observer à travers le nombre de membres du pays « destinataire » inscrit dans les clubs du pays « destinateur », on remarque que, de la même façon que les meilleurs alpinistes français d'avant 1914 faisaient tous partie de l'*AC,* une partie des grands alpinistes britanniques se retrouvent au GHM dès sa création en 1919 (alors que, dans le même temps, l'*AC* voit son contingent de Français diminuer). Leur nombre exact est difficile à évaluer du fait de l'incomplétude des données aujourd'hui disponibles. Dans la base à laquelle nous avons eu accès, on trouve des grands de l'*AC* comme Collie (1859-1942), Farrar (1857-

[207] Michel TAILLAND, « L'Alpine Club. 1857-1914 », *op. cit.*, p. 69.
[208] Nous développerons ce point ultérieurement. Sur la capacité de l'*AC* à prendre en main les orientations de l'alpinisme britannique et sur son rôle historique de maintien de « l'esprit » de l'alpinisme, voir chapitre 4 et chapitre 8.
[209] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 26. Nous traduisons.

1929), ou encore Winthrop Young (1876-1958), Longstaff (1875-1964) et le Colonel Strutt (1874-1948) parmi les plus anciens. Ces derniers ont rejoint le GHM à un âge plutôt avancé, et il est certain qu'ils ne pratiquaient plus à leur meilleur niveau alors (Winthrop Young, par exemple, était revenu mutilé de la guerre). Parmi les membres des générations suivantes (si l'on suit un ordre chronologique), on trouve, par exemple, le général Hunt (1910-1998), qui dirigera l'expédition victorieuse sur l'Everest de 1953, l'explorateur Washburn (1910-2007), l'alpiniste de Manchester Lord Chorley (1895-1979), Nea Morin (1905-1986) qui, on l'a dit, épousera Jean Morin du GHM, ou encore Graham Macphee (1898-1963), membre du *Scottish Mountaineering Club* et excellent alpiniste écossais. Enfin, pour les générations suivantes, on trouve, sans surprise, les membres de l'ACG, à commencer par son fondateur et président, Tom Bourdillon (1924-1956). En fait, à partir de la création de l'ACG, tous les membres britanniques du GHM sont également membres de l'ACG, parmi eux Clough, Patey, Burke, Escourt, Boardman, Haston, Mc Naught Davis, Band, Bonington, Rouse, Busk, etc.

Preuve s'il en est de l'influence réciproque qu'entretiennent entre elles les élites françaises et anglaises de l'alpinisme, entrer à l'ACG finira, pour certains Français, par être considéré comme un plus grand honneur qu'entrer au GHM. Jean-Marie Choffat (né en 1956), qui rejoint ses rangs en 1994, parle d'un groupe « où les conditions d'admission sont encore plus draconiennes » qu'au GHM[210]. Sachant que l'ACG est calqué sur le GHM, lui-même calqué sur l'*AC,* il serait peut-être permis dans ce cas de parler de renchérissement dans la recherche de l'élitisme.

## 3. Un transfert imparfait

Après avoir souligné l'existence d'une circulation des modèles d'excellence entre le Royaume-Uni et la France, nuançons notre propos. Il ne s'agit pas, en effet, d'affirmer – c'est le risque d'une approche centrée sur deux pays seulement – qu'il s'agit là d'une influence unique. D'une part, le GHM n'est pas uniquement influencé par l'AC[211], d'autre part, la circulation ne s'apparente jamais à une « diffusion » unilatérale, mais plutôt à un « transfert » imparfait[212]. Tout au plus avons-nous voulu montrer qu'il existait des indices tendant à prouver qu'une telle influence existait.

C'est sur les aspects les plus « sportifs » de l'excellence – la question de la compétition, celle aussi de la professionnalisation, celle enfin des critères éthiques – que se situent les différends les plus marqués entre les élites (alpinistiques) françaises et britanniques. Les deux premiers points ne manqueront pas de rappeler les propos de Winthrop Young qui, au début des années 1940, regrettait une mécompréhension et une déformation de « l'esprit du sport » anglo-saxon et de « l'esprit de l'alpinisme » forgé au sein de l'*AC*.

### 3.1. La question de la compétition

Dans le chapitre 4, nous avions cité la réaction en demi-teinte de Jacques de Lépiney à la lecture de *The romance of mountaineering* (1935) de R.L.G. Irving, qui venait d'être traduit en français sous le

---

[210] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 211.

[211] Les alpinismes germaniques sont aussi une influence importante, à notre avis moins forte, car plus tardive, que l'influence britannique, mais bien visible dans les publications du GHM, qui s'intéresse en particulier aux nouvelles techniques développées en Allemagne.

[212] Sur ces questions, voir Michael WERNER et Bénédicte ZIMMERMANN, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales*, 2003, vol. 58, n° 1, pp. 7-36. Voir également, déjà cité en introduction de ce chapitre Michel ESPAGNE, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *op. cit.*

titre *La conquête de la montagne* (1936). Le lecteur français reprochait à l'auteur anglais, et à l'*AC* en général, son conservatisme et ses vues étroites. Il n'appréciait pas la critique d'Irving concernant l'esprit jugé trop compétitif et « sportif » (terme utilisé par Irving dans un sens péjoratif) de l'alpinisme français et estimait que « toutes les conceptions de ce jeu frivole et magnifique [étaient] libres » et que toutes étaient « respectables »[213]. Il faut dire que Lépiney se réclame alors d'une approche compétitive de l'alpinisme ou, du moins, admet qu'il puisse exister une compétition saine en alpinisme, un sport dans lequel il est possible « en son for intérieur » de « comparer ses propres aptitudes » à celle des autres, sachant que l'alpiniste « ne dédaigne pas la compétition[214] ». Même si Lépiney prend des pincettes pour évoquer la compétition, et précise que la compétition « contrôlée » ou que les « concours d'alpinisme » sont impossibles, il va bien plus loin que les Britanniques n'oseront jamais aller.

Un alpiniste qui, quelques années plus tard, ira plus loin encore est Pierre Allain (1904-2000) dont les mémoires s'intitulent de manière volontairement provocatrice *Alpinisme et compétition* (1949). Nous reparlerons de Pierre Allain dans le chapitre 7 lorsque nous évoquerons les outsiders qui font leur entrée dans l'élite alpinistique juste avant et après la Seconde Guerre mondiale. Allain, en effet, est mécanicien tourneur, un métier bien atypique au sein du GHM. Lorsqu'il publie ses mémoires, il est cependant devenu un artisan et petit commerçant prospère, propriétaire d'un magasin de matériel de montagne dans le sixième arrondissement de Paris où il vend plusieurs de ses inventions, recherchées par les alpinistes du monde entier[215]. Dans le chapitre introductif d'*Alpinisme et compétition* (celui qui donne son titre à l'ouvrage, la suite étant consacrée à la carrière d'alpiniste d'Allain), il développe une conception résolument sportive de l'alpinisme. Celui-ci « n'est plus actuellement le tourisme alpin d'autrefois » mais « est et devient chaque jour davantage un sport au sens moderne du terme[216] ». Ses propos font singulièrement échos à ceux de Mummery, qu'il avait sans doute lu : l'alpiniste, écrit-il, « veut aller plus loin et vaincre. N'importe quoi d'ailleurs, lui-même, la montagne ou un simple horaire. Ces deux formes d'alpinisme [l'ancien, contemplatif, et le moderne, sportif] ne sont pas entièrement séparées et souvent même se chevauchent de façon permanente et l'assoiffé de records se laissera parfois aller à une muette contemplation[217] ». Allain prend cependant ses distances avec la conception britannique lorsqu'il affirme avec force que c'est la compétition qui est le véritable moteur de l'alpinisme.

> « [La compétition] n'a pas de droit de cité, on la honnit officiellement. On n'en veut pas parler. Mais par ailleurs, on se réjouit d'avoir réussi une course en dix heures, si l'horaire normal en comporte douze. On le publie et on le note dans des récits où les difficultés rocheuses ou glacières sont immodérément étalées. Mais de compétition, point. Pour entrer ou rester dans tel groupement académique de montagne, il vous est tenu un compte exact de points représentant votre palmarès alpin. Mais dans tout ceci, pas de compétition, bien sûr. Et bien si, elle existe, chez nous, la compétition[218]. »

Comme le souligne Hoibian, il s'agit là, de la part d'un outsider, d'une provocation délibérée à l'encontre du milieu montagnard où de telles considérations sont tues et réprimandées. Ségogne,

---

[213] Jacques de LÉPINEY, « Note critique de La conquête de la montagne », *op. cit.*
[214] « Nécrologie de Jacques de Lépiney », *op. cit.*
[215] Il est l'inventeur, outre d'un mousqueton léger, du descendeur, utilisé pour descendre en rappel sans faire passer, comme autrefois, la corde autour du corps, et surtout, dès 1948, de chaussons d'escalade en gomme souple nommées d'après ses initiales, les « PA », très recherchées.
[216] Pierre ALLAIN, *Alpinisme et compétition*, 2e éd., Chamonix, Guérin, 1999, p. 15 et 19.
[217] *Ibid.*, p. 15.
[218] *Ibid.*, p. 16.

cependant, signe la préface de son ouvrage, lui délivrant là un « brevet de conformité[219] ». Il y écrit que l'alpinisme « cessait d'être un art selon les uns, une religion selon les autres, pour devenir une science, au moins une technique ». D'autres ténors du GHM, comme Lépiney cité plus haut, vont eux aussi associer – de manière plus nuancée – alpinisme et compétition, et critiquer le dogmatisme ou la mauvaise foi de ceux qui refusent d'envisager un alpinisme véritablement sportif (voir la critique d'Irving par Lépiney). De même, le compte-rendu d'*Alpinisme et compétition* de Louis Neltner dans la revue *Alpinisme*, s'il nuance l'idée que la compétition serait à la base de toute entreprise et le principal moteur du GHM, reste bienveillant envers Allain[220].

Rien de tel à l'*AC,* où les écarts à la norme, sans doute plus fortement ancrée, sont immédiatement et sévèrement sanctionnés. On se souvient de la polémique qui a lieu exactement au même moment suite à l'article de Geoffrey Howard[221], dans lequel celui-ci critiquait la (peut-être) trop forte propension à esthétiser les récits d'ascension et à cacher leur dimension sportive. On était pourtant bien loin d'une défense, ni même d'une simple évocation, de la compétition. D'ailleurs, la réaction de l'*AC* à la publication d'*Alpinisme et compétition*, un ouvrage qui ne sera pas traduit en anglais, est immédiate. Dans le numéro suivant de l'*AJ,* Irving, en défenseur de « l'esprit de l'alpinisme britannique », déplore la dénaturation de cet esprit.

> « La compétition (…) désigne l'esprit dans lequel l'alpinisme est traité. (…) L'histoire du Cervin et de bien d'autres objets de l'ambition des alpinistes témoignent que la rivalité n'est pas chose nouvelle dans notre sport ; la différence est qu'elle est ici mise en avant et louée comme la base de toute réussite[222]. »

Il moque les superlatifs utilisés par Allain – une manière bien française, selon lui, de décrire une ascension, qui n'a pas sa place chez les alpinistes anglais au style plus digne et mesuré. Quand Allain décrit sa découverte des rochers de Fontainebleau comme une révélation, il écrit : « c'est comme s'il avait découvert des merveilles en regardant par le mauvais côté d'un télescope[223] ». Fontainebleau, pour un membre de l'*AC* qui mesure la valeur d'une ascension principalement à l'aide des critères d'altitude, de nouveauté et de distance, est l'antithèse de l'aventure et du grand alpinisme. La dimension exploratoire est, en effet, moins importante en France que la dimension de difficulté technique. Allain se rattrape cependant aux yeux d'Irving lorsqu'il affirme que l'Himalaya est le summum de l'alpinisme.

Cette différence entre Anglais et Français est reproduite par des débats qui ont lieu, au même moment, au sein du GHM, entre les partisans de la compétition et ceux d'une conception moins ouvertement sportive de l'alpinisme. Ces débats tournent, par exemple, autour de la question de l'adoption d'une échelle numérique de cotation des voies, une échelle fortement critiquée par les Anglais qui lui avaient préféré une échelle non numérique. Nous ne développerons pas ces débats ici[224]. Ce qui nous intéresse surtout, c'est le fait que les sceptiques face aux cotations et à la compétition viennent se placer symboliquement aux côtés des Anglais. Dans un article publié dans *La Montagne,* Etienne Brühl fait ainsi référence au livre d'Irving pour critiquer le système numérique

---

[219] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 255.
[220] Louis NELTNER, « Livres et revues. Alpinisme et Compétition de Pierre Allain », *op. cit.*
[221] Geoffrey HOWARD, « Alpine Uplift », *op. cit.* Voir chapitre 4.
[222] R. L. G. IRVING, « Review of Alpinisme et compétition by Pierre Allain », *Alpine Journal*, 1950, vol. 57, pp. 433-434. Nous traduisons.
[223] *Ibid.*
[224] Cette question est développée par Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 240-252.

de cotations[225]. Dans un autre article publié quelques années plus tôt (1930) dans *Alpinisme*, il prévenait, sous la forme d'un récit humoristique d'anticipation (illustré par Samivel), des dérives de l'esprit de compétition. Ce texte, intitulé « un grand match », est le récit fictif d'une course d'alpinisme se déroulant dans un futur proche, en 1954. Celle-ci oppose deux cordées italienne et française sur le versant du Fresnay au mont Blanc. Le prix est une énorme somme d'argent. Suite à la mort de leurs compagnons de cordée, les deux survivants redescendent, sans même tenter d'atteindre le sommet, pour se partager la récompense. Alors que les Français ont succombé aux attraits de la compétition, il reste cependant quelques alpinistes « de l'ancienne école », des Britanniques, « étudiants d'Oxford amateurs de joyeuses plaisanteries », qui vont effectuer l'ascension le lendemain, sans public et de manière strictement amateure et désintéressée[226]. Notons que la critique de Brühl fait curieusement écho à un article trouvé dans l'*AJ* de 1899, dans lequel son auteur critiquait déjà des courses d'alpinisme qui avaient lieu à Chamonix.

> « La pire chose que j'ai entendue à Chamonix a été qu'au printemps dernier des idiots ont collecté une somme considérable comme prix pour une course jusqu'au sommet du Brévent. Nul besoin de savoir si la rage de vaincre des records est un résultat de la démocratie [c'est-à-dire de la démocratisation de l'alpinisme] : nous sommes tous d'accord pour dire que les Alpes offrent le terrain le plus nuisible pour une émulation de la sorte[227]. »

Pour l'auteur en effet, la compétition pourrait être le résultat de l'ouverture et de la démocratisation de l'alpinisme. Il y a donc une connotation populaire assez forte dans l'idée de compétition, une connotation qui n'est pas présente dans l'idée de « conquête » au centre de l'excellence britannique (voir chapitre 4).

Si la compétition oppose les alpinistes entre eux, elle oppose aussi les nations. Dans les années 1930, elle les oppose d'abord autour des « derniers problèmes des Alpes » (c'est-à-dire les grandes faces nord jamais escaladées). Mais elle est également présente en Himalaya. La France monte sa première expédition en 1936, sur le Hidden Peak (8068 m). C'est l'occasion pour que s'exprime, dans les publications du CAF et du GHM, une rhétorique compétitive que l'on n'observe pas au Royaume-Uni[228]. On peut ainsi lire qu'après 88 expéditions étrangères, « la France va enfin participer à cette grande compétition internationale qu'est la conquête des plus grands sommets du monde[229] », à cette « compétition ouverte depuis plusieurs années pour la conquête des sommets de plus de 8000 mètres », qu'elle va pouvoir se placer « sur le même rang que l'Angleterre, l'Allemagne, ou l'Italie (…), entrer pour plusieurs années dans la compétition internationale », « dans la lice internationale », etc. Dès les années 1930, Lucien Devies (qui siégeait alors au Comité de l'Himalaya) développera toute une rhétorique autour de l'idée d'un alpinisme français « de classe internationale », une expression souvent reprise[230]. Dans un long article de trente pages publié dans *La Montagne* en 1936 à l'occasion du retour des Français, l'idée d'une opposition toute

---

[225] Etienne BRUHL, « Encore les degrés », *La Montagne*, 1936, pp. 407-410, p. 408.
[226] Etienne BRUHL, « Un grand match », *Alpinisme*, 1930, pp. 146-155.
[227] Hereford B. GEORGE, « « Progress » in the Alps », *op. cit.* Nous traduisons.
[228] On on observe néanmoins un discours aux forts accents nationalistes, également présent en France.
[229] Les extraits cités sont tirés, dans l'ordre, de : « La première expédition française à l'Himalaya », *Alpinisme*, 1935, vol. 41. ; « L'expédition française à l'Himalaya », *La Montagne*, 1936, pp. 43-72, p. 43. ; Jean ESCARRA, Henry DE SÉGOGNE, Louis NELTNER et Jean CHARIGNON, *Karakoram: expédition française à l'Himalaya, 1936*, Paris, Flammarion, 1938, p. 36. ; « L'expédition française à l'Himalaya », *op. cit.*, p. 43.
[230] Sur les articles en question, voir Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 309-310. Hoibian note d'ailleurs, que la formule « alpinisme de classe internationale » peut paraître « surprenante dans un groupe qui n'admet l'existence d'une compétition entre les alpinistes qu'à la condition qu'elle reste discrète ». Cette discrétion, au Royaume-Uni, passerait pour de l'ostentation.

sportive est évoquée à l'égard de l'Everest. On déplore que, dans la course à l'Everest, les nations ne puissent s'opposer comme des individus dans une compétition.

> « On eut aimé qu'un enjeu aussi prestigieux pût être l'objet d'une vaste compétition ouverte à tous les pays, d'une lutte dans laquelle chaque nation aurait pu tenter librement sa chance. Les futurs vainqueurs n'en auraient eu que plus de mérite. (…) Il existe apparemment entre les nations une sorte de déférence inhabituelle entre les individus…[231] »

Rien de surprenant à ce qu'à l'issu de l'expédition, on parle des « résultats sportifs » obtenus. Ceci n'empêche pas que l'on rappelle également, pour nuancer, « la noblesse et le désintéressement » de cette entreprise[232].

### 3.2. La question des aides artificielles et de l'éthique

« J'aurais aimé que M. Irving nous donnât l'alpinisme pour ce qu'il est : un sport sans obligations ni sanctions », écrit Jacques de Lépiney à propos de *The Romance of mountaineering* de R.L.G. Irving. L'usage des aides artificielles fait justement partie de ces obligations qu'évoque Lépiney. Il écrit :

> « L'usage des moyens artificiels par l'élite des grimpeurs d'aujourd'hui est une chose qui parait inadmissible à M. Irving. Il classerait volontiers les pitons d'assurance dans la même catégorie que les câbles du Cervin et le chemin de fer de la Jungfrau. Il y a pourtant loin de la réalité à une telle manière de voir[233]. »

En France, un tel usage n'est pas sanctionné comme il l'est au Royaume-Uni, où la question des moyens techniques « loyaux » ou « légitimes » est omniprésente dans les discours des alpinistes. Dans l'entre-deux-guerres, les Britanniques voyaient d'un œil sévère les techniques de progression adoptées par les nations continentales. L'usage des pitons, des mousquetons et même des crampons était fortement critiqué au prétexte de leur illégitimité sportive, de tels instruments ne laissant pas de juste chance à la montagne et venant fausser le jeu. En France, si leur usage est également limité (ce sont bien, à l'origine, les Anglais qui ont fixé les règles du jeu : même dans les autres pays, tous les moyens ne sont pas bons pour venir à bout d'une montagne), il n'en est pas pour autant interdit. « L'éthique » est loin d'être aussi prégnante en France. Ce qui, au Royaume-Uni, fait presque figure d'impératif catégorique, est simplement vu comme une règle du jeu en France, un pays où, d'une part, les alpinistes ne se sont pas vus inculqué dès un très jeune âge le respect des principes de l'amateurisme sportif et où, d'autre part, toute une tradition alpinistique ne s'est pas construite autour du rejet « éthique » des aides artificielles. Entre peut-être également en jeu, de manière plus large, une culture religieuse différente, qui met l'accent, chez les Anglais protestants, sur un rapport individuel et non médié à Dieu, où l'idée de responsabilité morale individuelle est plus pesante. Chez les catholiques, au contraire, le prêtre constitue un médium et l'Eglise une « institution de salut » qui, en permettant aux individus de racheter leurs fautes – c'est l'image du « compte » ou de la « prime » utilisée par Weber –, les déresponsabilise en partie[234].

---

[231] « L'expédition française à l'Himalaya », *La Montagne,* 1936, p.65.
[232] « L'expédition française à l'Himalaya », *La Montagne,* 1936, p. 72.
[233] Jacques de LÉPINEY, « Note critique de La conquête de la montagne », *op. cit.*, p. 352. Et *Ibid.*, p. 351.
[234] Voir l'introduction d'Isabelle Kalinowski à *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*,. Voir également Isabelle KALINOWSKI, « Le capitalisme et son éthique: une lecture de Max Weber », *Agone*, 2005, n° 33, pp. 253‑264. Robert et Isabelle Tombs écrivent, au sujet du contraste entre protestantisme britannique et catholicisme français que, jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle, « le protestantisme était considéré comme la base de la liberté et de l'individualisme, quand le catholicisme représentait l'autorité et la hiérarchie ». Les Français, d'un côté, perçoivent les Protestants anglais (symbolisés par la figure du pasteur anglais) comme des puritains, réprimés et sans joie. Les Anglais, de l'autre, voient les Français comme des libertins et des hédonistes. Robert TOMBS et Isabelle TOMBS, *That sweet enemy, op. cit,* p. 449.

Ainsi les Français adoptent-ils sans ciller les innovations techniques d'Allemagne, d'Autriche ou d'Italie. Dans le manuel d'alpinisme de Georges Casella de 1913, sont déjà mentionnés « des crochets » et des « anneaux » (les ancêtres des pitons et mousquetons) utilisés pour se protéger.

> « Même il ne serait pas parfois exagéré (…) de fixer un crochet dans la muraille et de passer la corde dans l'anneau. (…) Si la corde n'était pas assez longue entre les deux alpinistes, (…) il serait même plus prudent de fixer un crochet dans le roc, afin que le second et le troisième puissent d'y attacher et s'y maintenir. Nous parlons ici de précautions à prendre dans des passages périlleux, ou jugés tels, et les Autrichiens, qui sont experts dans l'art de manier la corde, ne les dédaignent jamais[235]. »

Vingt ans plus tard, le manuel d'alpinisme du CAF de 1934 consacre une rubrique aux « procédés spéciaux et moyens artificiels d'escalade[236] ». Une telle rubrique aurait été absolument inimaginable au Royaume-Uni. D'ailleurs, au même moment, parait le manuel *Modern Mountaineering* où sont condamnées les méthodes artificielles récentes[237] et, surtout, the *Romance of Mountaineering*, où Irving fustige violemment leurs usagers[238]. Au contraire, en France, dès le début des années 1930, plusieurs articles paraissent dans la revue *Alpinisme*, qui témoignent de l'intérêt des Français pour ces nouvelles méthodes. Dans un numéro de 1932, on trouve même une note technique, illustrée par des photographies, par le grand alpiniste italien Emilio Comici, expliquant la manière d'escalader un surplomb à l'aide de pitons et d'un étrier[239]. Dans le même numéro, on trouve aussi un article consacré à l'alpinisme allemand moderne, où pitons et rappels traversants sont évoqués. À propos de cette dernière technique, une note a été ajoutée qui vient défendre son bien-fondé, arguant du fait « qu'elle met en jeu des moyens qui sont certainement moins artificiels que le rappel ordinaire, lequel est universellement accepté » et qu'elle nécessite « des qualités de grimpeur de premier ordre (…) qui rendent la manœuvre aussi intéressante que n'importe quel passage de rocher pur[240] ». On le voit, ce sont des arguments techniques qui sont utilisés. C'est d'ailleurs le même type de défense que propose Lépiney dans sa note critique de *The romance of mountaineering*. « [C]eux qui utilisent les pitons, écrit-il, ne passent pas pour avoir un goût prononcé des solutions de facilité. (…) On ne saurait joindre [à ce reproche] celui de de tricher avec la difficulté (…) L'utilisation de ces instruments a permis de porter beaucoup plus loin qu'autrefois la puissance du grimpeur[241] ».

Par ses positions face aux aides artificielles, comme dans ses positions face à la compétition, l'*AC* reste ferme dans son refus de céder à des penchants « trop sportifs » (si l'on considère « sportif » au sens des « dérives » modernes du sport), restant résolument attaché à une conception de l'excellence en alpinisme dont les valeurs et principes sont ceux du sport amateur. C'est là un point qui différencie alpinistes anglais et français.

### 3.3. La question de la professionnalisation de l'alpinisme

Un autre point de différence concerne la question de la professionnalisation (une autre des dérives sportives dénoncées outre-manche) de l'alpinisme. Cette question, nous l'aborderons sur-

---

[235] Georges CASELLA, *L'alpinisme*, Paris, Lafitte, 1913, p. 244-245.
[236] *Manuel d'Alpinisme, publié avec la collaboration du GHM. tome II.*, Chambéry, Dardel, 1934, p. 156.
[237] George Dixon ABRAHAM, *Modern mountaineering*, Londres, Methuen, 1933.Voir aussi Sydney SPENCER, « Review of Modern Mountaineering, 1933, par George D. Abraham », *op. cit.*
[238] R. L. G. IRVING, *The Romance of Mountaineering*, *op. cit.*
[239] Emilio COMICI, « L'escalade d'un surplomb », *Alpinisme*, 1932, vol. 27, pp. 126-127.
[240] Alberto RAND HERRON, « Le Kaisergebirge, école de l'alpinisme allemand moderne », *Alpinisme*, 1932, vol. 27, pp. 108-116, p. 110.
[241] Jacques de LÉPINEY, « Note critique de La conquête de la montagne », *op. cit.*, p. 351.

tout au fil des chapitres suivants. Notons cependant, pour le moment, que les alpinistes français semblent d'emblée moins rétifs à la perspective d'un alpinisme professionnel que les Anglais, que l'idée fait frémir. En France en effet, l'élite de l'alpinisme – si l'on entend par là les auteurs des ascensions les plus reconnues – est, dès les années 1860, constituée en grande partie de guides. L'avènement du GHM correspond avec celui d'une nouvelle vague d'amateurs de haut niveau. Cependant, les grands guides ne disparaissent pas pour autant. Le GHM commence à les accepter dans ses rangs dans les années 1920, suite à l'admission d'Armand Charlet en 1925. S'ils y demeurent assez peu représentés dans les premiers temps, leur nombre augmentera singulièrement après la Seconde Guerre mondiale, jusqu'à représenter le gros des troupes du GHM (voir chapitre 7). Les guides sont également représentés dans les grandes expéditions nationales. Dans la première, celle de 1936 sur le Hidden Peak, on avait justement proposé une place à Armand Charlet, qui avait dû refuser pour des raisons financières (cela signifiait ne pas avoir de revenu pendant six mois). À partir de l'expédition sur l'Annapurna de 1950, les guides formeront le gros des équipes sélectionnées par le Comité de L'Himalaya. Notons que, contrairement au Royaume-Uni où l'alpinisme d'expédition est réservé, jusqu'en 1953 au moins, à des alpinistes amateurs issus des classes favorisées, la France admet dès 1936, des membres des classes populaires (certes minoritaires) dans ses équipes. En 1936, il s'agit seulement de Pierre Allain, mais c'est déjà là une différence notable avec l'Angleterre.

***

On peut bien parler d'une circulation, voire d'un transfert, en France, de la conception britannique de l'excellence en alpinisme. Ce transfert, cependant, loin d'être uniforme, total, unidirectionnel, est complexe et imparfait, le jeu des interdépendances et des influences difficile à saisir.

Nous avons montré que c'était sur les aspects les plus « sportifs » de l'excellence que l'on observait le plus d'écart entre les conceptions britannique et française de l'excellence en alpinisme. En France, le modèle d'excellence qui s'affirme peu à peu apparaît plus « sportif » (au sens critiqué par les Britanniques, c'est-à-dire « sportivisé », institutionnalisé, compétitif, professionnalisé, du terme), plus « techniciste » et, surtout moins amateur qu'au Royaume-Uni. Finalement, la conception de l'excellence en alpinisme repose moins en France sur l'idée d'une excellence sociale que cela n'est le cas au Royaume-Uni.

Au fil des générations suivantes, ceci aura des conséquences tant sur la manière d'envisager l'excellence que sur le recrutement de l'élite de l'alpinisme. La troisième partie de cette thèse, consacrée à l'après Seconde Guerre mondiale, permettra de constater cette différence entre les deux pays.

# Conclusion de la deuxième partie

Consacrée à la « genèse d'une forme d'excellence », cette deuxième partie de la thèse a permis d'examiner la manière dont les alpinistes britanniques, au sein de l'élitiste *Alpine Club*, ont construit et codifié une forme spécifique d'excellence en alpinisme entre les années 1850 et 1920. Dans le chapitre 3, nous sommes revenus sur les propriétés sociales et sur les idéologies des alpinistes britanniques, première étape vers une compréhension de leur manière d'appréhender l'alpinisme. Dans le chapitre 4, nous avons mis l'accent sur la progressive différenciation de l'alpinisme et du sport, dans le même temps que ce dernier s'éloignait de sa forme « amateur ». Dans le chapitre 5, nous avons montré que l'excellence s'incarnait également dans la manière qu'avaient les alpinistes de considérer les autres usagers des montagnes, dont ils se distinguaient suivant une triple modalité (distinction sociale, sexuée et sportive). Enfin, le chapitre 6 a permis de mettre au jour les phénomènes de circulation – une circulation néanmoins imparfaite – du Royaume-Uni vers la France, de la conception britannique de l'excellence. Dans ces différents chapitres, l'excellence a été envisagée suivant les trois dimensions définie en introduction de la thèse : comme rapport à l'activité, à soi, et aux autres.

Dans cette analyse de la genèse d'une forme d'excellence, le domaine avec lequel l'excellence britannique a été le plus comparée est le domaine sportif. Nous avons d'ailleurs forgé le terme « quasi-sportif » pour la qualifier. Cette primauté de l'analogie avec le sport n'est pas surprenante : l'alpinisme est une pratique corporelle et, comme nous l'avons montré, « issue » du sport. Ses pratiquants étant passés par des lieux d'éducation où le sport jouait un rôle central, les principes du sport – dans sa version amateur – ont été transposés à l'alpinisme. Ceci, cependant, ne doit pas occulter le fait que l'excellence en alpinisme se construit également en relation avec d'autres domaines d'activité. Dans le premier chapitre de cette thèse, nous avions établi deux analogies : entre l'alpinisme et l'art et entre l'alpinisme et la religion. La première se justifiait en raison de leurs modes de fonctionnement similaires et de leur proximité dans les manières de circonscrire des « élites ». La seconde, qui avait été bien moins développée, renvoyait plutôt à des similitudes d'ethos. L'analyse historique que nous avons ensuite effectué dans les chapitres 3 à 5 permet de pousser plus loin la comparaison avec les deux domaines que sont l'art et la religion, et d'insister à nouveau sur le fait que l'alpinisme, envisagé au prisme de son excellence, « coupe au travers » des domaines d'activité tels qu'ils sont socialement divisés et appréhendés[1].

En ce qui concerne les rapports entre l'excellence alpinistique et l'excellence artistique, rappelons que l'alpinisme s'est, au départ, autonomisé en mettant au second plan ses finalités non « sportives » (avec les guillemets qu'impliquent l'usage de ce terme), parmi lesquelles les finalités artistiques. Cela ne signifie pas, néanmoins, qu'elles disparaissent complètement. Au contraire, nous avons pu montrer à plusieurs reprises comment les alpinistes britanniques ne cessent, en réalité, de réaffirmer les dimensions esthétique et contemplative de leur pratique, et ce d'autant plus que le processus de sportivisation se poursuit dans les sports, desquels l'alpinisme cherche à se distin-

[1] Au sens de la division du travail social dont parle Durkheim. « Les fonctions politiques, administratives, judiciaires, se spécialisent de plus en plus. Il en est de même des fonctions artistiques et scientifiques », écrit Durkheim. Émile DURKHEIM, *De la division du travail social. Livre 1*, Les classiques des sciences sociales [en ligne], 1893, p. 48.

guer. La référence à l'aspect artistique de l'alpinisme sert alors à le singulariser et à en affirmer la supériorité. L'alpinisme, aux yeux de ses pratiquants, n'est pas un simple pratique physique et – insulte suprême – gymnique. La dimension corporelle est subsumée sous une dimension intellectuelle et artistique qui reflète une supériorité sociale et distingue l'alpiniste bourgeois du sportif de milieu populaire. Ceci est bien résumé par Mallory dans son article « *the moutaineer as artist* » (1914), lorsqu'il écrit que l'alpinisme est au sport ce que l'Art est à l'art, ce qui le « place sur un piédestal au-dessus des passe-temps ordinaires[2] » (et place, dans le même temps, l'alpiniste au-dessus des individus ordinaires). Nous verrons, dans les chapitres suivants, que ce discours de distinction persiste et sert de soubassement à une résistance à la sportivisation et à la rationalisation de l'alpinisme. Celle-ci aboutit à ce que l'alpinisme, finalement, soit assez similaire au domaine artistique (c'est-à-dire peu institutionnalisé) dans son mode d'organisation et de fonctionnement.

L'analogie avec le domaine religieux est également utilisée par les alpinistes pour se distinguer : cette fois-ci, il ne s'agit plus de se différencier des sportifs mais, plus généralement, du commun des mortels, de ceux qui n'ont pas accès aux sommets. Elle recoupe la distinction entre le haut et le bas, le grand et le petit, le distingué et le vulgaire, l'élite et le commun, la singularité et le nombre. Là encore, comme dans l'analogie avec l'art, l'invocation de l'aspect religieux (et contemplatif) vient appuyer un discours de distinction socialement ancré, qui reflète la position privilégiée des alpinistes dans l'espace social et révèle leur perception des autres individus. Le rapport entre excellence alpinistique et excellence religieuse apparaît également dans l'ethos des alpinistes et l'éthique qu'ils adoptent (du moins les plus « grands » d'entre eux, car du « degré » de respect de l'éthique découle un « degré » de grandeur alpinistique). Cette éthique, dont on a expliqué qu'elle découlait du *fair-play* sportif, est semblable à l'éthique protestante décrite par Weber au sens où elle implique l'idée d'ascèse, d'autodiscipline, et le refus des gratifications immédiates. Plutôt que de prendre le chemin le plus aisé et le moins dangereux, il s'agit de se contraindre à prendre une voie difficile pour atteindre le sommet convoité « dans les règles ». Comme dans les sectes protestantes étudiées par Weber, le respect de l'éthique, en sus d'autres qualités sociales indispensables, garantit l'entrée et le maintien dans le groupe (de l'élite). S'agit-il alors d'une éthique « sportive » ou « religieuse » ? L'analyse historique permet de répondre à cette question. Étant donné que l'éthique (de l'alpinisme) vient du *fair-play* sportif, et que le sport s'est développé en partie grâce à des courants comme la *muscular christianity*, principes sportifs et principes religieux se recoupent. En outre, parce que le sport, tel qu'il est enseigné dans les *public schools,* a pour but de de former les élites britanniques, il n'est guère surprenant que l'on observe des similitudes entre « l'ethos amateur » sportif, « l'éthique de l'alpinisme », « l'esprit du capitalisme » des entrepreneurs, mais aussi les valeurs militaires des soldats de l'Empire et, de manière générale, le fameux « flegme » britannique : il s'agit d'individus – des hommes – dont on a formé « le caractère » et la *manliness* au même moment et dans les mêmes institutions. En remontant encore plus loin (ou en creusant plus profond), on retombe en fait sur des aspects du rapport au monde des classes supérieures britanniques qui s'expriment dans une variété de domaines : le sport, l'éducation, la science[3], etc.

---

[2] George MALLORY, « The mountaineer as artist », *op. cit.*
[3] Steven SHAPIN, *Une histoire sociale de la vérité*, *Op. Cit*.

# Partie III. Le nouvel esprit de l'alpinisme ? Les évolutions de l'excellence

La période allant du milieu du XIX[e] siècle à l'entre-deux-guerres voyait « l'invention » d'une forme particulière d'excellence en alpinisme et constituait un moment charnière, celui où se forgeait l'« esprit de l'alpinisme ». À la fin de la partie précédente (partie II), nous étions arrivés au point où l'alpinisme était devenue une activité à part entière au Royaume-Uni et en France un « jeu » avec ses structures institutionnelles, ses règles et ses valeurs, son éthique, son « esprit », son modèle d'excellence, dont nous avons cerné les contours et présenté les principaux traits. Les alpinistes des générations ultérieures ne reconstruisent donc pas ex *nihilo* un nouvel esprit et de nouvelles conceptions de l'excellence : ils sont déjà là, déjà formés, déjà cristallisés. Ils sont plutôt confrontés, dès leur entrée dans l'alpinisme, à une tradition, à un cadre préétabli, avec lesquels ils sont obligés de composer.

Nous nous intéressons dans cette partie aux développements ultérieurs de l'alpinisme et aux transformations des représentations de l'excellence alpinistique qui en découlent. Les changements qui affectent l'alpinisme, perçus comme des « menaces » par son élite établie, sont-ils acceptés, intégrés, repris en main, combattus ? Qu'est-ce qui permet au modèle d'excellence existant de perdurer ? Comment se maintiennent des « barrières » et un « niveau » séparant l'élite du reste des pratiquants ? Comment, dans un contexte changeant, l'alpinisme est-il appréhendé par ses pratiquants les plus investis ? Nous montrerons que « l'esprit de l'alpinisme » codifié par les alpinistes victoriens et – en partie – adopté en France résiste, à bien des égards, aux transformations structurelles qui touchent l'alpinisme à partir des années 1940.

Dans le chapitre 7, nous reviendrons sur les transformations structurelles et institutionnelles des alpinismes anglais et français après la guerre. Ces derniers connaissent une ouverture sociale et une professionnalisation inédites, bien que d'ampleur différente dans les deux pays. La féminisation de l'élite de l'alpinisme, cependant, demeure limitée.

Dans le chapitre 8, nous constaterons que, malgré ces évolutions, les modalités distinctives caractéristiques de l'excellence en alpinisme (envisagée comme *rapport aux autres)*, celles que nous avions étudiées dans le chapitre 5, perdurent : le « grand alpinisme » reste pensé comme une pratique élective, amateure et désintéressée, fondamentalement masculine. S'il est un changement remarquable, c'est peut-être le fait que, sous l'effet d'une certaine ouverture sociale du sport, l'excellence se désindexe progressivement du milieu social de ses pratiquants. Cependant, l'arrivée d'*outsiders* sociaux (des jeunes hommes de milieux populaires) dans l'alpinisme après la guerre ne remet pas en question le modèle d'excellence antérieur, car ces derniers s'y conforment dans ses aspects les plus importants.

Dans le chapitre 9, c'est à la question de l'engagement que nous nous intéresserons. L'excellence y sera ainsi envisagée à l'aune de deux de ses « piliers » : comme *rapport à l'alpinisme* et comme *rapport à soi* (et à sa propre trajectoire). Nous mettrons en lumière une dynamique de distinction intergénérationnelle qui conduit, presque mécaniquement, à un accroissement progressif de l'engagement. Au fondement de cette dynamique, la conception « quasi sportive » de l'excellence

et « l'éthique », ces règles implicites qui en contraignent la pratique. Nous montrerons comment l'alpinisme finit par s'apparenter à un « jeu sérieux » et à être vécu par ses participants les plus investis – ceux qui le sont « corps et âme » – comme une « vocation ».

Avant de commencer à étudier les évolutions dans la manière dont l'excellence en alpinisme est conçue après la Seconde Guerre mondiale, il est nécessaire de présenter un changement majeur dans les manières de pratiquer : la généralisation de l'himalayisme. En préambule de cette troisième partie de la thèse, nous verrons qu'après la guerre s'instaure une équation entre « grand alpinisme » et « himalayisme » qui marque durablement les manières d'appréhender l'excellence. D'une part, l'himalayisme bénéficie d'un appui politique et d'une médiatisation sans précédent. Ceci contribue à le rendre (ainsi que l'alpinisme en général) populaire auprès du grand public et à lui faire acquérir une légitimité sociale inédite. D'autre part, la réalisation d'ascensions dans des massifs éloignés et élevés nécessite un surcroît d'engagement physique, mental et « en temps ». L'alpinisme pratiqué à haut niveau devient de plus en plus risqué et de plus en plus chronophage, ce qui a des conséquences sur l'investissement concret des alpinistes et sur leur manière de considérer l'activité, sur un mode de plus en plus vocationnel.

# Introduction de la troisième partie. La rupture himalayenne

« L'Himalaya ressemble pour nous à ce qu'étaient les Alpes pour nos grands-pères[1]. »

L'après-guerre ouvre une phase nouvelle pour l'alpinisme mondial. Jusqu'alors, à l'exception de quelques nations[2], l'alpinisme s'est principalement concentré sur les massifs européens. Parmi les alpinistes qui s'aventurent de manière précoce dans l'Himalaya, les Britanniques, qui tentent notamment de conquérir l'Everest depuis 1921. Les Français, à l'inverse, ne s'y sont rendu qu'une seule fois, sans succès, lors de leur tentative de 1936sur le Hidden Peak. Après la guerre, un contexte géopolitique nouveau vient changer la donne et véritablement lancer la « course aux 8000 », c'est-à-dire aux quatorze sommets de plus de 8000 mètres de la planète, dont fait partie l'Everest.

## 1. Un massif à conquérir. L'enjeu géopolitique et nationaliste

Dans l'entre-deux-guerres, du fait de leur situation géopolitique dans la région, les Britanniques possèdent un accès privilégié à l'Everest, qui demeure leur chasse gardée. Ils comptabilisent six expéditions sur la montagne avant la guerre, auxquelles s'ajoutent quelques ascensions himalayennes couronnées de succès (comme le Kamet en 1931 ou la Nanda Devi en 1936). Le contexte géopolitique de l'après-guerre change la donne. L'Inde et le Pakistan, auparavant britanniques, obtiennent leur indépendance. Cinq 8000 situés au Pakistan deviennent alors accessibles. Le Tibet, dominé en 1949 par la Chine communiste, se ferme aux Occidentaux (condamnant, par la même occasion, la voie traditionnellement empruntée pour l'Everest), mais le Népal, jusqu'alors interdit d'accès, s'ouvre et met en place un système de permis pour les expéditions sur les huit 8000 qui se trouvent sur son territoire. Pour l'Everest, particulièrement convoité, un tour de rôle annuel est institué par le gouvernement népalais. Les Anglais obtiennent une autorisation pour 1951 et pour 1953, les Suisses pour 1952, et les Français pour 1954. L'expédition n'aura pas lieu suite à la réussite des Anglais en 1953. La décennie 1950 se caractérise ainsi par une ouverture sans précédent du massif himalayen, qui entraîne une compétition pour les plus hauts sommets dans un contexte géopolitique où les rivalités sont exacerbées. Michel Raspaud parle, à propos des années 1950-1964, celles qui voient l'ascension des quatorze 8000, de phase « héroïco-nationaliste » de l'himalayisme[3].

### 1.1. Les Français bien placés dans la course aux 8000

Dans cette compétition, la France n'est pas en reste. Frustrés par une position dominée sur la scène alpine et par leur quasi-absence de la scène himalayiste pendant l'entre-deux-guerres, les alpinistes français, avec l'appui du *Comité de l'Himalaya* créé en 1933 et recréé en 1948 dans le but exclusif d'organiser des expéditions en Asie, entendent redresser la grandeur alpinistique et, de

---

[1] Wilfrid NOYCE, *Mountains and men*, *op. cit.*, p. 63. Nous traduisons.

[2] Principalement le Royaume-Uni et l'Allemagne, qui mènent des expéditions dès les années 1880. En 1895, Mummery tente par exemple l'ascension du Nanga Parbat, sommet himalayen de plus de 8000 m. L'Italie, en la personne du Duc des Abruzzes, effectue une tentative sur le K2 en 1909.

[3] Michel RASPAUD, *L'aventure himalayenne*, *op. cit.*, p. 164. Voir également Maurice ISSERMAN et Stewart WEAVER, *Fallen giants : a history of Himalayan Mountaineering from the age of empire to the age of extremes*, New Haven, Yale University Press, 2008.

manière plus générale, l'image de la France. L'expédition sur l'Annapurna est une entreprise nationale menée sous l'égide de Lucien Devies qui, en 1950, est tout à la fois président du CAF, de la FFM, du GHM, et du Comité de l'Himalaya. Le gouvernement français finance près de la moitié de l'expédition (six millions de francs), le reste (huit millions) étant issu d'une souscription publique et de dons de banques et d'entreprises obtenus grâce au lobbying d'alpinistes célèbres[4]. Les alpinistes sont les premiers convaincus du noble but de l'expédition, qui vient servir la cause nationale : « la conquête du premier sommet de plus de 8000 mètres compenserait cette carence et nous placerait dans une juste position sur l'échelle des valeurs », écrit Lionel Terray, qui consacre une dizaine de pages à la question du financement et de la préparation de « cette entreprise grandiose », aux louanges de Lucien Devies, un « homme exceptionnel », et à celles du leader de l'expédition Maurice Herzog qui, bien qu'il « n'avait jamais fait de grands exploits », possédait les qualités essentielles du chef : « sorti d'HEC, officier de réserve, homme d'affaires, il avait une formation intellectuelle, une habitude du commandement, de l'organisation et des responsabilités qui le désignaient tout particulièrement pour remplir les fonctions de chef d'équipe[5] ». Le succès de l'expédition inspire à Terray quelques tirades patriotiques : « Avec quel panache bien français Herzog et Lachenal avaient couronné cet édifice si péniblement construit ! Grâce à eux, notre race si décriée avait donné au monde le plus bel exemple de ses vertus immortelles[6] ».

Le style des expéditions reflète cet état d'esprit. On privilégie des expéditions onéreuses (14 millions de francs pour l'Annapurna), à la logistique complexe, nécessitant le transport de plusieurs tonnes de matériel, employant des centaines de porteurs. Le parallèle avec une opération militaire est frappant. La montagne est équipée de cordes fixes qui relient plusieurs « camps » entre lesquels les alpinistes peuvent circuler avant « l'assaut » final, formant le « fantastique ballet de montées et de descentes qui peu à peu, charges par charges, ouvre la voie aux plus grandes cimes du monde[7] ». Dans un style plus caustique, voici la description qu'en donne, bien plus tard[8], Guido Magnone, membre de l'expédition sur le Fitz Roy (1951) et le Makalu (1954) :

> « Le Comité de l'Himalaya est composé d'un véritable état-major restreint, mais à la pointe des connaissances. (…) On mobilise donc toutes les connaissances industrielles et les avancées technologiques, ce qui suppose un financement considérable, mais on ne lésine pas sur les moyens puisque le trésor de guerre est bien approvisionné. (…) La conquête du sommet convoité ne peut résulter que de l'action collective d'une petite armée en campagne. (…). C'est loin d'être évident pour des individualités dont l'aspiration viscérale est souvent de satisfaire un ego de bonnes dimensions. Mais la clé de voûte du succès, c'est comme à l'armée la désignation d'un chef[9]. »

Terray lui-même, pourtant acquis à la cause, écrit que « l'aventure himalayenne [lui] avait semblé s'apparenter moins à un art qu'à une entreprise militaire[10] ». C'est l'époque où les titres des autobiographies et des récits d'expédition français revêtent une connotation martiale forte et sans précédent : *Annapurna, premier 8000* (Herzog, 1951) – sans oublier le film de l'expédition, *Une victoire sur l'Annapurna* (Ichac, 1951) ; *La Conquête du Salcantay*, *géant des Andes* (Pierre, 1953) ; *La conquête du Fitz-Roy* (Azéma, Terray et Magnone, 1954) ; *Victoire sur l'Aconcagua* (Poulet et Ferlet,

---

[4] Michel RASPAUD, *L'aventure himalayenne*, *op. cit.*, p. 62 Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 356.
[5] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 352-360.
[6] *Ibid.*, p. 453.
[7] *Ibid.*, p. 433.
[8] La date d'écriture a son importance : Terray, précédemment cité, écrivait en 1961, c'est-à-dire juste après les faits. Son style correspond à l'idéologie de l'époque. Magnone publie ses mémoires en 2005, alors que le style a bien changé.
[9] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 155-156.
[10] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 490.

1955) ; *Record à l'Himalaya* (Lambert et Kogan, 1955) ; *Une victoire sur l'Himalaya* (Pierre, 1960) ; *Les conquérants de l'inutile* (Terray, 1961) ; *Bataille pour le Jannu* (Franco et Terray, 1977) ; *La montagne à mains nues* (Desmaison, 1971), etc. La rhétorique nationaliste que l'on observe en France après la guerre ne manque pas de faire penser à celle impérialiste des Britanniques du début du XX[e] siècle. Les Français s'adonnent à un alpinisme de conquête dont ils avaient été privés jusque-là.

Une fois l'Annapurna, *premier 8000*, escaladé, la compétition se poursuit. À propos de l'expédition sur le Makalu (1955), elle aussi organisée par le Comité de l'Himalaya, Pierre Leroux (1921-1985) écrit : « conscients de représenter notre pays, nous désirions profondément la victoire », et présente la réussite comme celle d'une « mission que l'on nous avait confiée » et comme la « démonstration de la valeur de l'alpinisme français[11] », quand Terray, lui aussi membre de cette expédition, fait état de la tension qui existait entre les différentes nations en lice pour l'ascension :

> « Pendant toute cette période de préparation, ce n'était pas sans anxiété que nous attendions de connaître les résultats obtenus par l'expédition américaine, qui, comme prévu, était en train d'effectuer une tentative sur "notre montagne". La nouvelle de son échec nous parvint enfin[12] ! »

Ce mélange de compétition et de nationalisme, dans la lignée des valeurs défendues dans l'*Alpinisme et compétition*[13], caractérise également les ascensions hors du cadre himalayen. Pierre Mazeaud, à propos de celle de la face nord de la Cima Ovest, dans les Dolomites, en 1959, écrit :

> « Dans cette grande compétition nous avons le sentiment que, comme l'athlète sur les stades qui marque un point pour son équipe, nous faisons le forcing pour notre pays qui doit retrouver avec notre course sa place de choix parmi les nations alpines[14]. »

### 1.2. Des Britanniques déjà rompus à l'Himalayisme

Au Royaume-Uni, l'himalayisme n'est pas une nouveauté. Le *Mount Everest Committee*, crée par la RGS et l'AC pour préparer et financer la première expédition sur l'Everest de 1921, exerce son action de coordination des expéditions et de sélection des alpinistes jusqu'en 1953. C'est sous le nouveau nom de *Joint Himalayan Committee* qu'il planifie et coordonne les expéditions de 1951 et de 1953. Si les alpinistes français se placent explicitement dans une perspective de conquête nationale, les britanniques s'expriment avec une plus grand réserve quant à la nature nationaliste et compétitive du projet himalayen. Il semblerait à la lecture de leurs récits que les Britanniques mettent ainsi moins l'accent sur la conquête que ce n'était le cas dans l'entre-deux-guerres. Même à cette époque d'ailleurs, la rhétorique nationaliste était moins poussée qu'en France dans les années 1950. À part chez Chris Bonington – qui compare la planification d'une expédition et celle d'une campagne militaire : « un assaut sur un pic himalayen est comparable à la guerre – la logistique et la planification sont les clés du succès[15] » – on observe une prise de distance explicite avec le discours compétitif des Français, par exemple chez Joe Brown lorsqu'il écrit : « on ne peut pas gagner. Les montagnes himalayennes sont escaladées dans des circonstances favorables mais elles ne sont jamais "conquises"[16] ». Si l'on se penche à nouveau, cette fois-ci outre-Manche, sur

---

[11] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 118, 119 et 122.
[12] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 524.
[13] Pierre ALLAIN, *Alpinisme et compétition*, *op. cit.* Pour une analyse de l'ouvrage, voir chapitre 6.
[14] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 64.
[15] Christian BONINGTON, *Boundless horizons, the autobiography of Chris Bonington*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 2000, p. 424. Nous traduisons.
[16] Joe BROWN, *The hard years*, Londres, Phoenix, 1967, p. 159. Nous traduisons.

les titres des récits d'expédition de l'époque, on trouve : *The Ascent of Everest, 1953* (Hunt, 1953) ; *Our Everest adventure* (Hunt, 1954) ; *South Col: One Man's Adventure on the Ascent of Everest* (Noyce, 1954) ; *Kangchenjunga, the untrodden peak* (Evans, 1956) ; *Annapurna South Face* (Bonington, 1971). Ces titres semblent mettre davantage l'accent sur l'aventure et l'inconnu que sur la bataille et la victoire, à l'exception du film de Lowe sur l'ascension de l'Everest, *The conquest of Everest* (1953). Au contraire, ce sont les traductions françaises des titres des ouvrages anglais de l'époque qui en renforcent la connotation héroïque : *The Ascent of Everest, 1953* est traduit par *Victoire sur l'Everest* ; *South Col: One Man's Adventure on the Ascent of Everest* est traduit par *Everest, notre conquête.*

Si les Britanniques se montrent, dans leurs récits, moins ouvertement conquérants que les Français à la même époque, il faut plus y voir le signe d'une retenue affichée que d'un désintérêt pour la course aux plus hauts sommets, en témoigne l'agitation autour de l'ascension de l'Everest en 1953. Eric Shipton, le leader initialement pressenti de l'expédition, avait d'ailleurs été évincé pour sa condamnation trop explicite de la course aux 8000, au profit du Colonel Hunt. « L'Everest, note Shipton, était devenu le point convergent d'une médiatisation croissante et d'une vive compétition internationale, et beaucoup considérait le succès de la tentative à venir comme étant d'une importance nationale[17] ». Il n'en reste pas moins qu'il était de mauvais ton chez les Britannique d'adopter une rhétorique martiale et d'afficher ouvertement des ambitions conquérantes et, surtout, compétitives. Cette attitude est parfaitement conformes à la conception britannique de l'excellence en alpinisme et à « l'esprit » fondamentalement amateur de l'alpinisme britannique. Si les traits « sportifs » de cette conception ont bien été transférés en France, « l'esprit » lui-même, en particulier sa composante amateure et le rejet de toute forme d'autopromotion qui l'accompagne, ne s'exprime pas en France avec la même force que dans son pays d'origine.

## 2. Un alpinisme donné en spectacle. L'enjeu médiatique

L'himalayisme fait l'objet d'une intense couverture médiatique. Michel Raspaud explique que la presse finance les grandes expéditions en Himalaya, en échange de l'exclusivité des informations et des récits[18]. En France, c'est en effet à partir des années 1950, suite à l'ascension de l'Annapurna, que l'alpinisme acquiert une popularité sans précédent auprès du grand public. Au Royaume-Uni, la médiatisation de l'alpinisme n'est pas une nouveauté puisque les tentatives sur l'Everest des années 1920 avaient été très suivies par la presse, certains alpinistes devenant de véritables héros, à l'instar de Mallory et Irvine, morts sur l'Everest en 1924. La médiatisation se renforce dans les années 1950, l'ascension de l'Everest constituant évidemment un coup médiatique inédit, qui intervient le même jour que le couronnement de la reine Elizabeth II.

Dans les années d'après-guerre, toute une organisation médiatique se met en place pour publiciser les exploits des alpinistes. Il ne s'agit pas seulement de la presse : la plupart des expéditions sur les plus hauts sommets, qu'elles soient ou non couronnées de succès, donnent lieu à la publication de livres à des conférences[19] et, pour les plus importantes, à des films. Fait relativement nouveau, les récits sont publiés dans des collections grand public (« L'aventure Vécue » chez Flammarion ou « Exploits » chez Gallimard en France), à destination d'un lectorat varié. C'est

[17] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 212. Nous traduisons.
[18] Michel RASPAUD, « La mise en spectacle de l'alpinisme », *Communications*, 1998, vol. 67, n° 1, pp. 165-178, p. 169.
[19] « Connaissance du Monde » en France, est crée en 1945.

également l' époque des livres d'alpinisme à destination des jeunes garçons. Précisons néanmoins que cette montée de la médiatisation de l'alpinisme est concomittante d'une montée plus générale des médias après la guerre, en particulier grâce au vecteur télévisuel, dans tous les secteurs de la société et en particulier dans le sport. Le phénomène de médiatisation de l'alpinisme doit ainsi être mis en perspective en le replaçant dans un phénomène plus large de médiatisation[20].

En France, le Comité de l'Himalaya, conscient des retombées financières de l'ascension de l'Annapurna, possède pendant cinq ans l'exclusivité des droits d'*Annapurna, premier 8000*, qui se vend à des centaines de milliers d'exemplaires[21]. Les alpinistes de l'expédition se voient contractuellement obligés d'effectuer des tournées de conférences (600 en deux ans), dont les revenus sont versés au Comité. Les 87 millions de francs amassés financeront des expéditions nationales pendant une vingtaine d'année, la dernière étant celle sur le pilier ouest du Makalu en 1971[22].

Au Royaume-Uni, la préparation de l'expédition sur l'Everest vient raviver l'intérêt du grand public, lassé des échecs des expéditions précédentes. Un nouveau public s'intéresse aux récits d'ascension, jusqu'alors surtout lus par des connaisseurs[23]. L'ascension de l'Everest est un immense succès médiatique. La réussite est annoncée par le *Times* (qui avait l'exclusivité de la couverture de l'évènement) le 2 juin 1953, pendant le couronnement de la reine Elizabeth II. Hunt, le chef d'expédition, et Hillary, l'alpiniste victorieux, sont anoblis ; le Sherpa Tenzing, l'autre homme au sommet, reçoit la Croix de Georges, une distinction inférieure, ce qui provoque un tollé en Inde[24]. Comme pour l'Annapurna, les retombées financières et médiatiques de l'ascension de l'Everest sont immenses. L'ascension donne lieu à un livre rédigé par son leader (*The Ascent of Everest 1953*), ainsi qu'à un film (*The conquest of Everest*). Comme en France, les recettes permettront de financer des expéditions par le biais de la *Mount Everest Foundation*, créée à l'occasion.

« [Les années 1930 étaient] le temps des cavernes, où les alpinistes ne pouvaient prétendre à la gloire des vedettes de cinéma, ni à l'annonce de leur prochaine course, ni même à l'exploitation publicitaire de leurs cadavres[25] », écrit en 1965 Robert Tézenas du Montcel (1902-1986). Il faut dire que, par la suite, l'himalayisme change la donne en matière de médiatisation. À la faveur de la course aux 8000, certains alpinistes deviennent de véritables vedettes. Auparavant déjà, certaines voies bien spécifiques attiraient l'attention des médias. La face nord de l'Eiger, à l'histoire tragique, en faisait partie. Après en avoir effectué la deuxième ascension, Lionel Terray, en 1947, se déclarait surpris d'une médiatisation à laquelle lui et son compagnon n'étaient pas habitués.

> « [P]as un instant nous n'avions imaginé que cette deuxième ascension de l'Eigerwand susciterait une telle curiosité de la presse, et l'idée qu'après cette réussite nos noms allaient figurer en gros titres sur les journaux de l'Europe entière ne nous avait jamais effleurés. (…) À cette époque, l'alpinisme était encore une activité presque confidentielle, et la presse ne l'avait découverte que pour parler de ses accidents. (…) En 1947, espérer trouver la gloire en pratiquant l'alpinisme aurait été insensé[26]. »

Cette célébrité éphémère n'est rien face à la glorification des alpinistes des grandes expéditions.

---

[20] Clastres Patrick et Méadel Cécile, « Quelle fabrique du sport ? Quelques éléments introductifs », *Le Temps des Médias*, 2007, n° 9, pp. 6-18. Nys Jean-François, « Les relations économiques entre le sport et les médias : entre complémentarité et ambiguité », *LEGICOM*, 2014, n° 23, pp. 1-14.

[21] 500000 exemplaires en trois ans. Sylvain JOUTY et Hubert ODIER, *Dictionnaire de la montagne*, Paris, Arthaud, 2009, p. 331.

[22] Michel RASPAUD, *L'aventure himalayenne*, *op. cit.*, p. 64.

[23] Simon THOMPSON, *Unjustifiable risk?*, *op. cit.*, p. 249.

[24] *Ibid.*, p. 253.

[25] Robert TÉZENAS DU MONTCEL, *Ce monde qui n'est pas le nôtre*, *op. cit.*, p. 45.

[26] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 261.

En France, certains membres de l'expédition sur l'Annapurna, les plus charismatiques et les plus aptes à tirer profits des médias, sont érigés en héros. Ceci est inévitablement une source de ressentiment pour d'autres, un ressentiment peu visible car leurs propos sont étouffés[27].

> « Après l'Annapurna, les journalistes avaient utilisé le drame, mettant en vedette non pas l'ensemble de l'équipe – dans laquelle chacun avait joué un rôle essentiel – mais les deux membres de l'expédition qui avaient été au sommet, en accordant d'ailleurs une place beaucoup plus importante à Herzog qu'à Lachenal. Ce n'était pas la faute de ces derniers, mais celle du journalisme, qui a besoin de héros[28]. »

Les expéditions suivantes génèrent également une intense médiatisation. Suite à l'ascension du Nun (1953), Claude Kogan obtient une notoriété immédiate assortie d'un contrat d'exclusivité auprès du magazine *Elle* (les femmes himalayistes se comptent alors sur les doigts de la main). Après l'ascension de l'Aconcagua en 1954, pourtant une petite expédition comparée aux monumentales expéditions nationales, un documentaire est diffusé, assorti d'une tournée de conférences. Un livre, *Victoire sur l'Aconcagua*, est également publié[29]. La curiosité des médias est attisée par le fait que, comme à l'Annapurna où Lachenal et Herzog avaient été gravement blessés, les alpinistes n'en reviennent pas indemnes : presque tous ont des membres gelés et amputés.

Il en va de même au Royaume-Uni où, dès l'expédition de 1951 sur l'Everest, et plus encore après le succès de celle de 1953, les alpinistes connaissent une notoriété inédite. Tous racontent les tournées de conférence et les sollicitations de la presse. Eric Shipton (1907-1977), pourtant habitué à une certaine publicité, s'étonne à son retour de l'expédition de reconnaissance sur l'Everest (1951) de l'engouement nouveau du grand public. Une vingtaine d'années après, il revient sur cette période et décrit ce qu'il pense avoir été un changement des mentalités.

> « J'étais surpris de tout l'intérêt public suscité par notre reconnaissance de l'Everest ; il semblait bien plus fort que dans les années 1930. J'avais hésité à écrire des articles aussi longs et nombreux pour le *Times*, dans lesquels on trouvait tant d'épisodes déjà connus, et il me semblait qu'on en faisait bien trop en publiant un supplément spécial qui répétait le tout. Mais la demande d'information sur l'Everest semblait insatiable. Par exemple, j'ai dû répéter trois fois une conférence dans une des plus grandes salles de Liverpool. (…) Peut-être l'attitude populaire envers ces choses avait-elle en fait subit un changement durable ? Auparavant, on nous demandait souvent d'expliquer pourquoi les hommes escaladaient les montagnes, traversaient les banquises et naviguaient autour du Cap Horn ; ces questions n'étaient plus que rarement posées[30].»

Initié par l'himalayism, l'intérêt du grand public pour les ascensions se reporte sur d'autres massifs. La conquête himalayenne semble avoir attiré, indirectement, l'attention des médias vers d'autres ascensions, et l'intérêt pour l'himalayisme avoir entrainé un intérêt pour l'alpinisme en général, ce qui inspire ces mots à Pierre Mazeaud (né en 1929) :

> « Porté de plus en plus à la connaissance du public du fait du développement croissant des moyens d'expression, l'alpinisme semble avoir quitté définitivement le domaine de l'aventure pour entrer dans l'ère de la performance. L'alpiniste est donc désormais soumis au jugement du spectateur attentif, l'exploit appartient au domaine public[31]. »

---

[27] Après l'Annapurna, Herzog est nommé haut-commissaire à la Jeunesse et aux Sports (1958-1966) par De Gaulle. Lachenal, guide, retourne rapidement dans l'ombre avant de se tuer à ski en 1955. En 1996, la publication de ses *Carnets du Vertige*, où il critique l'attitude d'Herzog et la version officielle de l'ascension telle que décrite par celui-ci dans *Annapurna, premier 8000,* fait grand bruit. La même année, une biographie de Rébuffat, autre membre de l'expédition, est publiée, qui met en lumière son ressentiment consécutif à l'expédition et fournit des extraits où Rébuffat critique Terray, Herzog, et le livre de ce dernier. Yves BALLU, *Gaston Rébuffat, une vie pour la montagne*, Grenoble, Hoebëke, 1996, p. 197-234.

[28] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 113.

[29] Guy POULET et René FERLET, *Victoire sur l'Aconcagua*, Flammarion, L'aventure vécue, 1955.

[30] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 206. Nous traduisons.

[31] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 259.

Nous verrons dans les chapitres suivants que la publicisation des ascensions va de pair avec d'autres changements importants. D'abord la professionnalisation croissante de l'alpinisme : grâce à sa médiatisation sans précédent à partir des années 1950, des opportunités marchandes inédites se créent, que vont saisir certains. Pour d'autres, de plus en plus nombreux, l'alpinisme devient l'activité principale, qu'il s'agisse d'être guide ou « alpiniste professionnel ».

Ensuite, la médiatisation joue un rôle légitimation sociale, en dehors de l'alpinisme, de la figure de l'alpiniste. Dans un tout autre domaine, Gisèle Sapiro montre que la vocation d'écrivain va de pair avec la sacralisation de la littérature. C'est, d'après elle, lorsque la littérature devient une pratique socialement valorisée que la vocation devient un mode d'engagement légitime et qu'elle peut être « déclarée et reconnue » publiquement[32]. De même dans l'alpinisme, le sentiment vocationnel chez l'alpiniste se voit favorisé lorsque l'investissement total dans l'alpinisme n'est plus considéré comme une transgression. Il peut s'épanouir pleinement lorsque cet investissement devient socialement valorisant.

Enfin, la forte médiatisation des ascensions himalayenne a contribué à faire de la mort, puis du « jeu avec la mort », un thème récurrent, dans les médias et dans les récits des alpinistes. Ce thème existait déjà auparavant, mais la mise en scène du danger, de l'engagement, et de la mort, voit son apogée dans l'himalayisme, objet médiatique idéal.

## 3. L'himalayisme, summum de l'alpinisme. L'enjeu sportif

« [Comme moi, Eric] aimerait bien faire partie du club très fermé des tombeurs de 8000[33]. »

D'après Michel Raspaud, « la médiatisation de l'Himalaya a concouru à déplacer les lieux de la performance. Aujourd'hui, celle-ci se mesure à l'aune de la collection des 8 000 ou de la réalisation de voies de grande difficulté à haute altitude[34] ». La médiatisation de l'Himalaya a effectivement imposé une équation entre himalayisme et grand alpinisme. L'ascension des quatorze 8000 au cours des années 1950 et 1960 est donc loin de sonner le glas de l'himalayisme. Il faut dire que le mode opératoire évolue et permet un accès plus facile aux expéditions, qui cessent peu à peu d'être nationales et réservées à des privilégiés sélectionnés. Le « style himalayen », consistant à « faire le siège » (en anglais, on parle de *siège tactics*) de la montagne à grands renforts de cordes fixes reliant des camps d'altitude, employant des dizaines ou des centaines de Sherpas, à très gros budget, disparait au profit d'expéditions moins onéreuses, de plus petites tailles, de plus en plus effectuées en « style alpin[35]». Dès la fin des années 1970, on assiste aux premières ascensions de grands sommets sans oxygène.

Au Royaume-Uni, les deux dernières expéditions à grande échelle furent sans doute celle sur la face Sud de l'Annapurna en 1970 et celle sur la face sud-ouest de l'Everest en 1975, toutes deux dirigées par Chris Bonington. Il s'agit d'expéditions hybrides en ce sens que leur mode opératoire – ce sont des expéditions lourdes – est dépassé, mais que leur mode de sélection – un groupe d'alpinistes, au départ amis, choisis uniquement pour leurs qualités sportives – est moderne.

---

[32] Gisèle SAPIRO, « La vocation artistique entre don et don de soi », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007, n° 168, pp. 4-11, p. 9.

[33] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, Paris, Albin Michel, 1988, p. 96.

[34] Michel RASPAUD, « La mise en spectacle de l'alpinisme », *op. cit.*, p. 174.

[35] Technique d'ascension qui consiste à escalader les plus hauts sommets de la même manière sommets alpins, sans corde fixe, sans employer de Sherpas, et en bivouaquant en cours de route plutôt qu'en utilisant les camps de base.

Comme l'écrit Christian Bonington à propos de la première, « il y a différentes manières de monter une expédition ; à un extrême se trouve l'expédition nationale, où le leader et les membres vont probablement être sélectionnés par un comité quelconque, et à l'autre se trouve le petit groupe d'amis qui décide d'aller escalader une montagne. Notre expédition a commencé comme cela, et s'est ensuite développée jusqu'à avoir la stature d'une expédition nationale[36] ». En France, l'ascension du pilier ouest du Makalu en 1971 et, surtout, la tentative sur le pilier sud-ouest du K2 en 1978 dont le « caractère de gigantisme touche à ses limites[37] », marquent également la fin des grosses expéditions nationales. Cette dernière expédition aura mobilisé une vingtaine d'alpinistes, 36,5 tonnes de matériel et de nourriture et 1400 porteurs[38]. À propos de ces deux expéditions, l'alpiniste Alan Rouse écrit en 1985, dans un article annonciateur des changements en cours :

> « Il est vrai que ces deux expéditions lourdes ont réussi des ascensions techniques d'un niveau bien plus élevé que ce qui avait été réalisé jusque-là en altitude. Elles ont vraiment prouvé que n'importe quelle ascension devenait possible à partir du moment où tout était autorisé[39]. »

À la faveur du développement des expéditions légères dès les années 1950 et 1960 et des ascensions en style alpin dès les années 1970-1980, les expéditions himalayennes ou dans des massifs éloignés se font de plus en plus nombreuses. Envisagée de la sorte, une expédition a un coût total bien moindre que les grosses expéditions nationales antérieures. Un alpiniste nous a affirmé en entretien qu'une expédition sur l'Everest, en 1981, avait coûté 15 000 livres pour huit personnes, et qu'une expédition « classique » coûte moins de 1000 livres par personne, à condition qu'elle soit auto-organisée et sans fioriture (nombre limité de porteurs, style alpin, etc. ). En outre, au fil du temps, l'information s'accumule et se diffuse, facilitant la logistique des expéditions. « Les premiers pionniers avaient tendance à se concentrer sur une zone parce qu'ils avaient besoin de temps pour connaître la bureaucratie locale, les sites des campements, les voies d'approche et de descente. La plupart des expéditions aujourd'hui suivent des chemins tout tracés », explique Simon Thompson[40]. Reste la question des démarches administratives et des permis, nécessaires pour escalader certaines montagnes. Celle-ci, d'après les dires de certains, peut être contournée :

> « En 1997, j'ai fait trois expéditions, 1500 £ au total. On a escaladé des sommets illégalement, donc on n'a pas eu besoin de permis, donc ça aide[41]. » [Britannique, né en 1967]

Finalement, entreprendre une expédition, surtout si elle n'est pas sur un sommet de plus de 8000 mètres et qu'elle se fait en style alpin, devient à la portée de la plupart des alpinistes à partir des années 1980, à condition de posséder les compétences alpinistiques nécessaires et, financièrement, d'en faire une priorité.

En moyenne, le nombre total d'expéditions en Himalaya passe de trois par an dans l'entre-deux-guerres à huit par an entre 1949 et 1965 et à 76 par an dans les années 1980[42]. Cette évolution ne signifie pas que l'alpinisme alpin perde sa portée symbolique. En effet, de nombreuses voies difficiles continuent d'être ouvertes dans les Alpes, des voies dont l'ascension est reconnue par la

---

[36] Christian Bonington, « The south face of Annapurna », *Himalayan Journal*, 1970, vol. 30.
[37] Michel RASPAUD, *L'aventure himalayenne*, *op. cit.*, p. 118.
[38] *Ibid.*
[39] Alan ROUSE, « Changing Values », *Alpine Journal*, 1985, vol. 90, pp. 116-120, p. 117. Nous traduisons.
[40] Simon THOMPSON, *Unjustifiable risk?*, *op. cit.*, p. 278.
[41] "So in 1997, I did 3 expeditions, 1500 pounds for everything. There were things we climbed illegally, so you don't need a permit, so that helps".
[42] Michel RASPAUD, *L'aventure himalayenne*, *op. cit.*, p. 126.

communauté des alpinistes. Cependant, l'apogée d'une carrière d'alpiniste se pense de plus en plus comme l'ascension d'un haut sommet, vierge, en expédition. À partir des années 1960, un grand alpiniste « se doit » de partir en expédition pour réaliser des ascensions sur des sommets élevés de massifs éloignés (Andes, Patagonie, Antarctique…), au premier plan desquels l'Himalaya, qui apparaît comme le point focal vers lequel tous les désirs semblent converger.

Pour les alpinistes britanniques, l'alpinisme d'expédition en vient à constituer la suite logique d'une carrière débutée au Royaume-Uni et poursuivie dans les Alpes.

> « C'était comme une succession [logique] à cette époque : l'escalade, les Alpes, les Andes, l'Himalaya, tout ça. Doucement progresser vers des massifs de plus en plus hauts. Et c'était très certainement ce que j'espérais faire, oui. (…). Et, je veux dire, on avait lu tous ces livres sur l'alpinisme dans l'Himalaya, et ça semblait être une aventure fabuleuse d'aller là-bas, donc ce qu'on voulait c'était vivre les mêmes choses, vraiment[43]. » [Britannique, né en 1941]

> « Je suis allé très tôt dans les Alpes. J'ai fait beaucoup de voies connues lors de ma première saison. Donc après ça, j'étais là : "Maintenant je dois aller ailleurs, en Himalaya"[44]. » [Britannique né en 1967]

À de rares exceptions près, tous les grands alpinistes anglais de cette dernière génération (du moins ceux que nous avons inclus dans notre reconstitution de l'élite) ont participé à plusieurs expéditions. Parmi notre sous-population de cinquante grands alpinistes anglais (base ACM), presque tous les pratiquants d'après-guerre sont partis en expédition (voir tableau plus bas).

Chez les alpinistes français, l'expédition (surtout en Himalaya) représente aussi une étape obligée, fantasmée, de la carrière de grand alpiniste. Lionel Terray (1921-1965) écrit : « participer à une expédition dans l'Himalaya, c'était la matérialisation de mes désirs les plus ardents ! (…) L'Himalaya, c'était pour moi l'aventure totale, le don de soi pour un but idéal, toujours poursuivi, si rarement atteint[45] ». Terray était l'un des premiers français à partir dans ces régions. Trente ans plus tard, l'équation entre grand alpinisme et himalayisme s'est imposée, et Benoit Chamoux (1961-1995) évoque l'attrait irrésistible de ces montagnes pour tout jeune alpiniste ambitieux. La perspective a changé : en 1950, Terray « n'avai[t] jamais pensé [les] escalader autrement qu'en rêve[46] » ; dans les années 1980, elles font partie de la mémoire collective des alpinistes.

> « Avant même de découvrir ces montagnes, elles me fascinaient. Car si nous sommes, après tout, le produit de notre propre passé, nous le sommes aussi parfois de celui des autres. C'est cette mémoire collective qui rend audible puis attirant l'écho d'une montagne. La magie de l'Himalaya m'avait envoûté bien avant que j'aie pu en apercevoir les contreforts[47]. »

Pour Chamoux, l'himalayisme « s'inscrit dans une logique », celle d'une progression dans la difficulté et l'altitude: « le massif alpin français (le Mont blanc est situé à 4807m), le Kenya (autour de 5000 mètres), le Pérou (6000), le Dhaulagiri II à 7618 : aborder l'Himalaya constitue un objectif aussi évident qu'informulé dans la tête de chacun de nous depuis longtemps[48] ».

Plus encore, l'Himalaya semble être devenu la porte d'accès à l'excellence. L'himalayisme, du fait

---

[43] "It was my sort of, certainly my hope, yes, and desire to go from the Alps to… It was like a succession in those days: rock climbing, Alps... Andes, Himalayas, whatever, you know, slowly going to bigger ranges. And I certainly hoped to do that, yes. (…) And I mean, you read all these books about climbing in the Himalayas, and it seemed like a fabulous adventure going there, so what you want to do is enjoy that same experience, really".

[44] "I went to the Alps very early on. I did a lot of the famous climbs, the first time I arrived. So after that, it was like "Now I need to go somewhere else", like the Himalayas"…

[45] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 355.

[46] *Ibid.*

[47] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 9.

[48] *Ibid.*, p. 68.

de sa supériorité en termes d'engagement, s'impose ainsi, logiquement, comme le degré supérieur de l'alpinisme. Simone Badier (née en 1936) évoque la pression la pression qui s'exerçait sur les meilleurs alpinistes pour les inciter à partir dans l'Himalaya. De grandes ascensions effectuées dans les Alpes ne suffisent alors plus à assurer un accès à l'élite de l'alpinisme.

> « En effectuant en tête de cordée des courses [alpines] prestigieuses, j'ai conquis mes titres de noblesse (…). Cependant, dans le milieu où j'évoluais, l'altitude qui avait établi une hiérarchie entre les sommets dès les débuts de l'alpinisme, restait le critère de sélection des meilleurs. Il semblait qu'une renommée d'alpiniste ne puisse se conclure en dehors d'une conquête himalayenne, et je subissais une certaine pression en ce sens[49]. »

Badier participe donc à une expédition, venant grossir le contingent des « grands » de sa génération. En effet, la proportion d'alpinistes ayant participé à des expéditions en Himalaya parmi notre sous-population de 34 grands alpinistes français (base ACM), atteint, comme au Royaume-Uni, 100% pour la génération des pratiquants d'après 1970. Le graphique ci-dessous montre l'avènement de l'équation entre grand alpinisme et pratique de l'expédition pour les dernières générations, dans les deux pays. On peut également constater que la France rattrape le Royaume-Uni en la matière.

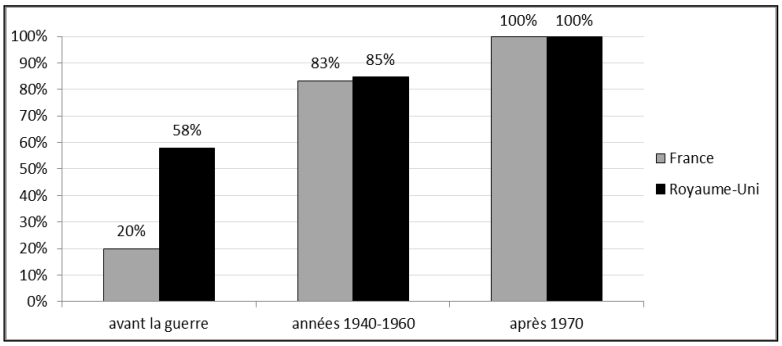


**Figure 29. Proportion d'alpinistes de chaque génération ayant participé à des expéditions. Base ACM (N=84 : 50 anglais et 34 français).**

Dans les chapitres suivants, nous envisagerons plusieurs phénomènes (pour ne pas dire « conséquences », car il ne s'agit pas tant d'un lien de cause à effet que de conséquences conjointes d'une même conception de l'excellence) liés à cette généralisation de l'himalayisme.

Dans le chapitre 7, consacré aux évolutions structurelles et morphologiques, nous montrerons notamment que l'alpinisme se professionnalise. Le fait qu'une pratique excellente de l'alpinisme suppose une disponibilité quasi-totale ouvre la voie à un alpinisme professionnel ou, du moins, envisagé comme une activité principale et non plus secondaire, c'est-à-dire comme un « loisir sérieux[50] ». Nous pointerons cependant des différences entre le Royaume-Uni et la France qui permettent d'expliquer pourquoi l'excellence demeure plus amateur au Royaume-Uni.

Dans le chapitre 9, nous montrerons que l'himalayisme, en déplaçant les lieux de la performance, a contribué à faire de l'alpinisme de haut niveau une pratique plus risquée et plus engagée qu'elle n'était auparavant. Finalement, l'excellence finit par recquérir un engagement presque total, à la fois corporel et mental ; il devient un « jeu sérieux ». Les conditions semblent réunies pour que l'alpinisme soit pensé et vécu comme une vocation par son élite (et par elle uniquement).

---

[49] Simone BADIER, *La dame de pic*, Chamonix, Guérin, 2008, p. 169.

[50] Robert A. STEBBINS, « Serious leisure. A conceptual statement », *Pacific sociological review*, 1982, vol. 25, n° 2, pp. 251-272.

# Chapitre 7 : Les nouveaux contours sociaux de l'excellence. Professionnalisation et démocratisation de l'alpinisme

Deux évolutions importantes de l'alpinisme de haut niveau après la guerre ont été soulignées. D'une part, l'évolution des modalités de pratique du grand alpinisme a rendu nécessaire d'y consacrer un temps toujours plus important. D'autre part, il est devenu acceptable de faire de l'alpinisme son activité principale. Comme nous l'avons vu précédemment, à partir de la Seconde Guerre mondiale et du développement d'un alpinisme de plus en plus engagé (notamment sous la forme de l'himalayisme), n'accèdent à l'élite de l'alpinisme que les individus les plus investis, ceux qui sont prêts à mettre de côté les autres domaines de leur existence – un sacrifice important pour qui ne se sent pas « voué » à cette pratique. Il devient ainsi de plus en plus difficile de cumuler carrière professionnelle stable et alpinisme de haut niveau, ce qui a pour conséquence que l'alpinisme se professionnalise.

La professionnalisation de l'alpinisme s'est-elle déroulée de manière identique dans les deux pays étudiés ? Les nouveaux contours sociaux de l'excellence – qui découlent de ces transformations – sont-ils les mêmes en France et au Royaume-Uni ? En France, le métier de guide constitue un débouché tout trouvé pour les meilleurs alpinistes, et la formation au métier de guide un moyen d'accès efficace à l'alpinisme de haut niveau. Au Royaume-Uni, c'est la voie de l'alpinisme professionnel, c'est-à-dire de l'entreprenariat sportif indépendant, qui est privilégiée par les grands alpinistes qui ne choisissent pas l'option du cumul avec un « second métier », comme c'est, par exemple, le cas des écrivains[1]. Il découle de ces deux modalités de professionnalisation des morphologies sociales différentes de l'élite, et un grand alpinisme plus ouvert socialement en France qu'au Royaume-Uni.

Les évolutions contrastées que connaissent les élites de l'alpinisme français et britannique sont d'abord à mettre en lien avec les changements qui affectent le paysage institutionnel de l'alpinisme dans les deux pays. La France se dote pendant la Seconde Guerre mondiale d'institutions particulièrement efficaces de sélection et de formation d'une élite professionnelle, comme *l'École Nationale de Ski et d'Alpinisme* (ENSA, 1943[2]). Ces institutions, ainsi que l'ouverture en 1948 de la profession de guide à tous (elle qui jusque-là était fermée aux individus non originaires des vallées alpines), permettent à de nouveaux publics qui en étaient auparavant socialement (et géographiquement) éloignés d'accéder à l'élite de l'alpinisme. Celle-ci devient, *de facto,* principalement constituée de guides. Au Royaume-Uni, on n'observe pas les mêmes effets consécutifs à la création de *l'Association of British Mountain Guides,* trente ans après l'ENSA. Cette création tardive, couplée à une moindre attractivité du métier de guide, peut expliquer la plus faible ouverture de l'élite britannique. En l'absence d'institutions de formation à l'alpinisme professionnel aussi puissantes et attirantes qu'en France, l'appartenance à un milieu socialement favorisé fournit des ressources non négligeables à la pratique professionnelle de l'alpinisme. Ceci

[1] Sur la notion de second métier, voir Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.*

[2] Il s'agit en fait de la création de *l'École nationale d'alpinisme*, dont la fusion en 1949 avec une autre institution, le *Collège national d'alpinisme,* aboutit à la création de l'ENSA.

n'empêche pas qu'accèdent à l'élite de l'alpinisme des individus de milieux populaires qui en étaient auparavant exclus. Ceci tient principalement au rôle des nouveaux clubs d'alpinisme, moins socialement sélectifs, qui apparaissent en nombre à partir des années 1940. Un élément, enfin, demeure cependant identique : la fermeture sexuée de l'alpinisme.

## 1. Morphologie de l'alpinisme britannique d'après-guerre. Une ouverture limitée[3]

Avant la Seconde Guerre mondiale, malgré un timide début d'ouverture, l'alpinisme britannique reste en grande majorité une pratique réservée aux *professionnals* et autres membres de la bourgeoisie. Ses modalités de pratiques les plus légitimes (c'est-à-dire la réalisation des ascensions difficiles les plus hautes et les plus lointaines – hauteur, distance et difficulté demeurant les trois critères principaux de hiérarchisation des ascensions) sont réservées à une élite sociale, et les moins légitimes (l'alpinisme, même difficile, pratiqué au niveau local) aux outsiders. Cet état de fait change après la guerre. L'alpinisme s'ouvre peu à peu, se professionnalise, au point qu'il devient plus difficile de dégager des profils sociaux relatifs au type d'alpinisme pratiqué. Cependant, cette ouverture ne s'est pas faite sans à-coups. Elle n'est pas non plus complète. En outre, si l'accès à l'alpinisme n'est plus (autant) une affaire de milieu social, c'est la manière de gérer sa « carrière d'alpiniste » qui s'avère socialement différenciée. Ainsi, on peut dire de l'alpinisme britannique qu'il reste, à bien des égards, une pratique classante.

### 1.1. Au sortir de la guerre : une élite de l'alpinisme polarisée socialement

La fin des années 1940 et le début des années 1950 voient la poursuite du (très limité) mouvement de démocratisation de l'alpinisme engagé avant la Seconde Guerre mondiale, dans un contexte socio-économique favorable de croissance et de plein-emploi[4]. Les clubs de marche et d'alpinisme créés dans les années 1930, parmi eux les groupements informels d'ouvriers, se maintiennent et se renforcent[5] ; d'autres se créent. Il en résulte une nébuleuse de clubs qui ne cesse de grossir. En 1944, 25 clubs sont regroupés sous l'égide du *British Mountaineering Council* (BMC). Quinze ans plus tard, témoin de l'intérêt nouveau pour les activités de montagne, ce nombre a été multiplié par quatre. L'immédiat après-guerre correspond également au moment où l'*Access to Mountains Bill,* loi garantissant l'accès libre aux falaises et montagnes (situées sur des propriétés privées), est promulguée par le gouvernement Attlee. Avant la guerre, des confrontations, parfois violentes, avaient eu lieu entre propriétaires terriens et adeptes des activités de plein air[6]. La liberté d'accès aux falaises contribue un peu plus à la popularité de l'alpinisme et de la marche.

---

[3] Pour les analyses de ce chapitre, nous nous appuyons largement sur les bases de données présentées dans le premier chapitre de cette thèse. Les principes de fabrication des bases, ainsi que les classifications utilisées et la périodisation choisie, pourront être trouvés dans ce chapitre initial.

[4] Pour Peter Donnelly, « l'accroissement significatif du nombre d'alpinistes des classes populaires dans la période d'après-guerre est en partie une continuation de la tendance qui avait commencé avant la guerre et en partie une conséquence de l'affluence et de la sécurité relatives qui, pour la première fois, touchaient les classes populaires ». Peter DONNELLY, « Social climbing », *op. cit.*, p. 22. Nous traduisons. Voir aussi A.K. RAWLINSON, « Crescendo, 1939-1956 », *Alpine Journal*, 1957, vol. 62, pp. 98-112, p. 111.

[5] Pour cette période, voir le chapitre 4. Alors que les alpinistes-ouvriers se rendaient en stop dans les montagnes avant la guerre, leur regroupement en clubs leur permet d'acquérir des bus. David BROWN, « The Big Drum », *op. cit.*, p. 320.

[6] Peter DONNELLY, « Social climbing », *op. cit.*, p. 21. L'une de ces confrontations est racontée par Dennis GRAY, « The rise and fall of the working class climber », *Alpine Journal*, 2007, vol. 111, pp. 142-146, p. 144.

### 1.1.1 *Un Alpine Club qui demeure sélectif socialement*

Malgré tout, comme avant la guerre, ce mouvement d'ouverture n'a pas lieu au sein de l'*AC*, qui reste socialement très sélectif. L'étude des milieux sociaux d'appartenance des 270 nouveaux adhérents à l'*AC* entre 1958 et 1969 permet de constater que 86% d'entre eux appartiennent aux classes supérieures, 6% aux classes moyennes, et aucun aux classes populaires[7]. La comparaison avec la structure sociale de la population active britannique en 1950, époque où les membres des classes supérieures représentent alors à peine 12% de la population active[8], révèle à quel point l'*AC* demeure un club socialement élitiste.

Les notices nécrologiques de l'*Alpine Journal* (AJ) se révèlent une fois de plus un bon moyen d'appréhender qualitativement le milieu social des membres du club. Dennis Gray (né en 1935) y fait référence dans un article récent de la revue. Il rappelle à quel point l'homogénéité sociale de l'*AC* restait forte après la guerre.

> « Quand je prends un exemplaire de *l'Alpine Journal*, je regarde toujours la rubrique nécrologique en premier. Je l'ai fait récemment pour des numéros de la fin des années 1940, l'époque où j'ai découvert l'alpinisme. L'une des notices qui a retenu mon attention était celle d'un Chevalier du Royaume (*Knight of the Realm*). "C'était un sacré bon tireur, et un pêcheur de première classe, déclarait l'auteur. Un autre remarquait qu'un défunt Baronnet "possédait une bonne cave à vin et avait toujours été un hôte généreux pour les visiteurs de son domaine écossais". Ces *AJ* donnaient l'impression d'une organisation pour l'élite et les membres de la *upper-class*, pour ceux nés avec une cuillère en argent dans la bouche, qui n'avaient d'ailleurs pas fait beaucoup d'alpinisme à haut niveau mais qui étaient dans leur élément dans les cercles gouvernementaux, professionnels et sociaux[9]. »

Cependant, l'*AC* que décrit Gray ici n'est pas vraiment celui de la fin des années 1940. Il s'agit plutôt de l'*AC* d'avant la Première Guerre mondiale, à l'époque de la jeunesse des hommes décrits dans ces notices. Si l'on veut avoir un aperçu de ce qu'était l'*AC* dans les années 1940 à 1960, c'est dans les derniers numéros de l'*AJ* qu'il faut regarder. Une analyse des rubriques *In Memoriam* des cinq numéros de l'*AJ* les plus récents (2009-2014) montre que les notices – entre vingt et trente par année – sont le plus souvent celles d'individus nés entre les années 1920 et 1940, décédés à des âges avancés (plus de 80 ans). Elles nous informent donc sur des alpinistes au pic de leur carrière dans les décennies d'après-guerre. Ces individus appartiennent en grande majorité aux classes favorisées, ce que notre analyse statistique du recrutement du club montrait déjà. Mais les registres d'admission de l'*AC* ne nous informaient pas sur les trajectoires scolaires et les intérêts culturels et sportifs de ces alpinistes. Or, ce qui ressort de manière notable de leurs notices nécrologiques, c'est la proximité entre leurs trajectoires et intérêts et ceux des alpinistes des générations antérieures. L'alpiniste de l'*AC* tel que décrit dans la rubrique nécrologique, une rubrique dont le style a d'ailleurs fort peu changé au fil du temps[10], demeure un homme, presque systématiquement de milieu aisé, cultivé, et exerçant une profession socialement valorisée. Nous

---

[7] Les étudiants, sans professions, retraités, etc. n'ont pas été classés, d'où un total inférieur à 100%. Voir le premier chapitre pour les modalités de la classification effectuée.

[8] A. H. (éd) HALSEY, *Trends in british society since 1900*, *op. cit.*, p. 113. Pour obtenir ce résultat, nous avons, à partir des résultats du recensement du *Registrar General's Social Classes* (RGSC), regroupé les catégories « Employers and Proprietors » (5% de la population active), « Manager and administrators » (5,5%), « Higher Professionals » (1,9%). En rajoutant la catégorie des « Lower Professionals and Technicians » (4,7%), qui correspondrait plutôt à nos « classes moyennes », on obtient une proportion de 17,1%, ce qui reste bien en-dessous des 86% observés à l'AC.

[9] Dennis GRAY, « The rise and fall of the working class climber », *Alpine Journal*, 2007, vol. 111, pp. 142-146, p. 142. Nous traduisons.

[10] À l'exception d'un raccourcissement notable, et de courte durée, des notices à l'orée des années 1970 (en particulier sous le mandat éditorial d'Alan Blackshaw, de 1968 à 1970).

ne pouvons pas ici relever tous les passages – en l'occurrence bien trop nombreux – vantant les qualités sociales, culturelles, sportives, académiques, et professionnelles, des alpinistes. Nous nous contenterons d'en citer quelques-uns choisis parmi d'autres semblables.

Dès la première notice du premier numéro étudié, celui de 2009, on peut lire par exemple à propos du Dr John George C. Blacker (1929-2008), qu'il « était un démographe distingué dont les intérêts multiples incluaient l'alpinisme, la voile, la musique, l'érudition et la gastronomie[11] », et qu'il « avait suivi la trace de son père à Eton [*public school*] et Balliol [*college* d'Oxford], où il était passé de la physique à l'histoire moderne », avant « d'entreprendre une thèse en histoire démographique à la *LSE* [*London School of Economics*] ». On apprend également qu'il « avait boxé à l'école mais qu'à Oxford, sa principale préoccupation sportive était l'aviron, et qu'il appartenait à la *Leander crew* [un club d'aviron d'élite] qui gagna le *Grand* [c'est-à-dire le *Grand Challenge Cup,* une course d'aviron] à Henley en 1949 et au bateau victorieux d'Oxford de 1950 » (*AJ* 113, 2009, 360). On trouve dans le même numéro le portrait d'Edward Addison Wrangham (1928-2009), OBE (Officier de l'Ordre de l'Empire Britannique), rentier[12], fils d'un juge. Celui-ci contient, comme auparavant, des références implicites – qu'il a été nécessaire d'expliciter pour le lecteur profane – révélatrices de la forte proximité sociale, scolaire, et sportive, des membres de l'AC. Son rédacteur, George Band, avait d'ailleurs fait la connaissance du défunt à Cambridge, lieu où s'organise un véritable réseau d'alpinistes autour du *Cambridge University Mountaineering Club*. Voici ce qu'écrit Band :

> « J'ai rencontré Ted Wrangham pour la première fois lorsqu'il était étudiant à Magdalene [un *college* de Cambridge]. Il assista à tous les cours intéressants qu'il put trouver pendant les deux premières semaines, puis cessa d'y aller, trouvant qu'il s'agissait-là d'une perte de temps. (…) Il découvrit l'alpinisme et forgea des amitiés durables à la fois au CUMC et au OUMC [les clubs universitaires d'alpinisme de Cambridge et d'Oxford], gardant la forme en jouant au squash et au tennis. » (*AJ* 113, 2009, 391)

George Band (1929-2011), décédé deux ans plus tard et dont la nécrologie est publiée dans le numéro de l'*AJ* de 2012, possède une trajectoire semblable, là encore quasiment idéale-typique de celle des alpinistes du club.

> « Il fut éduqué à *Eltham College* au sud de Londres et à *Queen's College*, Cambridge, où il étudia la géologie, puis à l'*Imperial College* de Londres où ce fut l'ingénierie pétrolière. Membre du *Cambridge University Mountaineering Club*, dont il devint président, il fut à l'avant-garde d'un groupe principalement composé d'Oxbridgiens (*Oxbridge set*) [étudiants d'Oxford et de Cambridge] qui repoussa les limites de l'alpinisme britannique dans les Alpes. » (*AJ* 115, 2012, 396)

Quelques pages plus loin, se trouve la biographie de Rupert J.S. Hoare (1956-2011). De près de trente ans le cadet de Band, Hoare n'en possède pas moins, comme d'autres de sa génération (ou de générations ultérieures) décédés précocement, et donc plus rares dans les nécrologies de l'AJ, le même type de trajectoire. Encore une fois, lorsqu'il s'agit d'évoquer le parcours scolaire du défunt, l'accent est mis tant sur les performances académiques que sportives.

> « À Winchester [*public school*], Rupert excellait à l'école et en gymnastique. Sous l'égide de deux professeurs, John Durran et Tony Ayres, il apprit tout naturellement l'escalade. *The Romance of Mountaineering*, livre écrit par un autre Wykehamiste [élèves de Winchester], RLG Irving, le même qui initia Mallory à

[11] La référence aux « multiples » occupations et centres d'intérêt est une constante des nécrologies de l'AJ depuis les années 1880. Dans le dernier numéro encore, en 2014, on pouvait lire à propos de Sidney E.P. Nowill (1921-2013) qu'il était un « intellectuel, auteur, économiste, politiste, peintre, photographe, connaisseur d'art, gourmet, passionné de vin, conteur et voyageur compulsif, et avant tout un alpiniste passionné » (*AJ* 117, 2014, 380). Nous traduisons.

[12] Lorsqu'il entre à l'*AC*, il déclare comme profession « propriétaire terrien » (*Landlord*) (*AJ* 113, 2009, 393).

> l'alpinisme, éveilla tout particulièrement l'imagination juvénile de Rupert et le poussa à rejoindre l'expédition en Norvège de 1974 de la *Société d'Exploration des Écoles Britanniques*. L'automne suivant, il partit étudier la géologie physique à l'université d'Exeter. » (*AJ* 115, 2012, 418)

Plus qu'une analyse exhaustive du contenu des notices, c'est bien la continuité, depuis la fin du XIX[e] siècle, à la fois du style des nécrologies et de la sorte d'individus qu'elles donnent à voir, que nous voulons mettre en lumière ici. Depuis la création de la rubrique *In Memoriam*, en 1880, ces notices ont peu changé : généralement longues de plusieurs pages, elles mettent sur un même plan les trajectoires alpinistiques, sociales, scolaires, et professionnelles des individus, trajectoires dont la compréhension suppose parfois la maitrise de références implicitement partagées par le reste du groupe. Comme les individus qu'elles décrivent sont proches socialement, la lecture de ces nécrologies produit une impression assez singulière de redondance qui contribue, paradoxalement, à rendre plus visibles les individus atypiques, ceux dont les portraits rompent avec le modèle habituel. C'est d'ailleurs ce que signale ironiquement l'auteur de la nécrologie de George Bintley (1932-2013), lorsqu'il décrit la popularité de ce dernier au sein de la communauté des alpinistes, malgré le fait qu'il « n'était pas un écrivain, et qu'il n'avait pas de relations dans les sphères éducative ou administrative » (*AJ* 117, 2014, 367).

Dans le numéro 113 de l'*AJ* (2009), sur 23 notices biographiques, on ne trouve que deux individus n'appartenant pas aux classes favorisées, parmi eux un seul Anglais, John Noble (1942-2008), instructeur d'alpinisme, puis guide indépendant et propriétaire d'un magasin d'*outdoor*. Le même constat peut être fait des quatre numéros suivants, dans lesquels le nombre d'alpinistes britanniques issus de milieux moyens ou modestes ne dépasse pas deux ou trois personnes par an (sur une vingtaine ou une trentaine d'individus). Le numéro de l'*AJ* de 2010-2011 contient uniquement des membres des classes supérieures, à l'exception d'Alfred Gregory (1913-2010), guide indépendant dont le père possédait une épicerie. Le numéro de 2012, en revanche, ne contient pas moins de trois nécrologies d'alpinistes issus des classes populaires. Tous trois ont cependant connus une trajectoire sociale ascendante, si bien qu'on ne peut pas vraiment les classer parmi les classes populaires. Le premier, Alan Blackshaw (1933-2011), né à Liverpool d'un père docker et d'une mère tenancière d'un petit magasin, avait obtenu des bourses d'étude dans des institutions prestigieuses (la *public school* Merchant Taylor et l'université d'Oxford) avant de devenir consultant en management. Le second, Alistair Gordon (1943-2011), fils de boulanger, quitte l'école à 16 ans mais reprend ses études et devient expert-géomètre. Le troisième, Stewart Ward (1930-2011), dessinateur industriel ayant quitté l'école à 14 ans, rejoint la *Royal Air Force* après la guerre et termine sa carrière au grade de lieutenant-colonel. Le numéro de l'*AJ* de 2013 ne contient aucune notice biographique d'*outsider* social. Celui de 2014 en compte une, celle de Ray Colledge (1922-2014), fils d'agriculteur devenu employé comptable. Finalement, seuls deux parmi ces six hommes ont des pères ouvriers, et tous ont vécu une trajectoire sociale ascendante. Un fait notable concernant les notices des membres des classes populaires ou issus des classes populaires, est qu'elles sont souvent écrites par des individus eux-mêmes issus de ces classes, qui jouent en quelques sortes le rôle de porte-parole d'un groupe minoritaire. Ceci n'est pas surprenant, puisque l'après-guerre voit une poursuite de la tendance des clubs d'alpinisme ouvriers amorcée dans les années 1930, auxquels appartenaient déjà ces hommes à leur entrée dans l'*AC*. Les auteurs des nécrologies étant des compagnons de cordée des défunts, il semble logique, puisque la structure institutionnelle de l'alpinisme britannique de cette époque est socialement polarisée, que

ces derniers soient issus des mêmes groupes sociaux. Dennis Gray est l'un de ses alpinistes de l'*AC* qui semble s'être « spécialisé » dans la rédaction des notices des alpinistes de la *working class*.

La sélection sociale qui persiste au sein de l'*AC* a des conséquences sur les carrières auxquelles peuvent prétendre les alpinistes au sortir de la guerre. Par exemple, la participation à une expédition sur l'Everest, l'enjeu majeur de l'après-guerre, reste du ressort de l'*Everest Committee* et, indirectement, de l'*AC*. Aucun *outsider* ne se voit proposer de participer à ces expéditions, à l'ambiance digne d'une *public school*[13] et à la visée nationaliste. L'expédition sur l'Everest de 1953 en est l'incarnation. Dirigée par John Hunt, militaire de carrière et future président de l'*AC* (1956-1959), elle rassemble des hommes de la bonne société tout droit sortis des *public schools*, des vieilles universités, ou de la *Royal Military Academy*. Pendant celle-ci, les Sherpas sont traités avec le mépris qu'ont ces alpinistes bien nés envers ceux qu'ils considèrent comme des inférieurs sociaux et raciaux, une chose que ne manque pas de dénoncer dans son autobiographie le Sherpa Tenzing Norgay, qui fut aussi le premier homme au sommet[14]. « Je me demande bien, écrit Dennis Gray, ce qui aurait pu arriver si l'*Himalayan Committee* avait invité le *Creagh Dhu* à participer. En 1953, ses membres – Cunningham, MacInnes, Smith, Vigano, Rowney, Noon et compagnie – formait un groupe d'alpinistes vraiment très forts[15] ».

Cette fermeture persistante, défiant la logique sportive – celle d'une sélection par la performance – commence cependant à être tournée en ridicule. Tom Patey (1932-1970) en tire une chanson satirique intitulée « La chanson de l'Alpine Club », critique de l'entre soi social du club et parodie du style littéraire maniéré et des expressions exaltées de l'*AJ*. À noter, dans cette chanson, la référence à l'esprit amateur des membres du club, des hommes qui, sortant des « meilleures *Public Schools* », ont appris « les règles du jeu ».

> "The Noble Blood of English Peer /Adapt to a rarefied atmosphere/ And that is why the Old School Tie*/ May be expected to go high. Up they go! DAMN good show! Stamping steps on the Virgin Snow**[16] !"
>
> "Our climbing leaders are no fools/ They went to the very best Public Schools/ You'll never go wrong with Everest Men / So we select them again and again/ Again and again and again and again/ (…) They play the game, they know the rules[17]."

Une strophe évoque l'arrivée des premiers alpinistes des classes populaires au sein des expéditions. Il s'agit néanmoins, dans un premier temps, d'expéditions moins importantes que celles sur

---

[13] George Band, dans le récit de l'ascension de l'Everest (1953) raconte qu'il suivait la compétition d'aviron opposant Cambridge et Oxford à la radio et que Tom Bourdillon, autre membre de l'équipe, avait célébré la victoire de Cambridge au camp de base. George BAND, *Everest Exposed*, Bertrams, 2006, p. 135. Cité par Simon THOMPSON, *Unjustifiable risk?*, *op. cit.*, p. 251.

[14] « Les Suisses et les Français m'ont traité en camarade, en égal, d'une manière qui n'est pas possible aux Anglais », écrit-il. Les Sherpas étaient logés dans une ancienne écurie sans toilettes quand les alpinistes logeaient à l'ambassade. Norgay TENZING, *Tenzing de l'Everest*, Paris, Arthaud, 1955, p. 200. Voir aussi Maurice ISSERMAN et Stewart WEAVER, *fallen giants*, *op. cit.*, p. 281.

[15] Dennis GRAY, « The rise and fall of the working class climber », *op. cit.*, p. 145. Nous traduisons. Le *Creagh Dhu Mountaineering Club*, évoqué dans le chapitre 4, est un club ouvrier de Glasgow créé en 1930. Voir également plus bas.

[16] *The Alpine Club Song* : « Le Sang Noble des Pairs Anglais / Sait s'adapter à l'atmosphère raréfiée / Et c'est pourquoi tout ce réseau (*The Old School Tie*) / Est capable d'aller très haut. Ils y vont ! Sacré spectacle ! Foulant aux pieds la Neige Immaculée! ». **The Old School Tie*, littéralement la cravate aux couleurs de leur *public school* que portent les anciens élèves, est également une métaphore pour désigner le réseau de pouvoir formé de ceux qui portent cette cravate. ***Stamping steps on the Virgin Snow* : formule parodique des récits d'alpinisme victoriens. Tom PATEY, *One's man mountains*, *op. cit.*, p. 263.

[17] « Nos alpinistes ne sont pas des idiots / Ils sortent des meilleures *Public Schools*/ Vous ne pouvez pas vous tromper avec ceux de l'Everest/ C'est pourquoi nous les choisissons encore et encore/ Encore et encore et encore et encore / (…) Ils jouent le jeu, ils en connaissent les règles ». *Ibid.*

l'Everest. C'est ainsi que Joe Brown, plombier de Manchester, est invité à l'expédition de reconnaissance de 1955 sur le Kangchenjunga, au désarroi des membres de l'*AC* caricaturés par Patey.

> "Customs change and so alas/ We now include the working class/ So we invited Good Old Joe/ To come along and join the show[18]."

Brown qui mène la cordée au sommet. Cet épisode ouvre un précédent dans l'histoire des expéditions britanniques. Les nouveaux alpinistes issus des classes populaires, au premier plan desquels Brown, sont baptisés les *hard men*. Bien que minoritaires, leur présence va marquer durablement les esprits. Brown demeure cependant une exception. Son compagnon de cordée, Don Whillans, n'est pas convié aux expéditions, ce que ne manque pas de signaler Patey dans sa chanson.

> "One last question for Sir John*/ Where have all the hard men gone? / Good Old Joe! Why not Don? / Where was Christian Bonington ?/ Sir John replied "The mountaineers / Who showed the flag in the High Pamirs. Were men of charm and tact and skill/ Overflowing with goodwill[19]."

### 1.1.2 *Les* hard men *ou l'hégémonie de l'*Alpine Club *contestée*

La fermeture sociale persistante de l'*AC* dans les années 1950 n'empêche donc pas l'arrivée sur le devant de la scène d'individus issus des classes populaires. Ces derniers, comme c'était déjà le cas dans les années 1930 et 1940, se regroupent dans des clubs ouvriers locaux, d'abord informels puis officiels, qui viennent insuffler du nouveau dans un alpinisme qui « jusque-là recrutait plutôt exclusivement dans les professions et dans le monde des affaires[20] ».

- **L'apparition d'alpinistes de la *working class***

Deux clubs se détachent. Le premier, le *Creagh Dhu Mountaineering Club* (CDMC) apparaît dès 1930 à Glasgow. Il s'agit d'un club masculin principalement constitué d'ouvriers mais qui acceptait occasionnellement des employés de bureau[21]. La sélection est basée sur des critères valorisés parmi les jeunes ouvriers, et une réputation de « dur » pouvait jouer en faveur du postulant, comme l'explique ici un de ces membres.

> « C'était un club macho. Si ta tête ne revenait pas aux autres, tu ne pouvais pas en faire partie. Il y avait beaucoup de gens au Creagh Dhu qui n'étaient pas vraiment des alpinistes, mais il fallait avoir d'autres qualités, une sorte de caractère. Si tu étais exécrable, tu avais de bonnes chances d'y rentrer[22]. »

Les *hard men* du *CDMC* contribuent grandement à la hausse des standards en alpinisme, en Ecosse et ailleurs. John Cunningham (1927-1980), ouvrier des docks de Glasgow qui deviendra instructeur d'alpinisme, est l'un de ses membres les plus connus. Il ouvre des voies difficiles au Royaume-Uni, mais participe également à des expéditions en Himalaya, en 1953 sur le Pumori, en 1956, et en 1975 sur la face Sud-Ouest de l'Everest.

Le second club ouvrier passé à la postérité est le *Rock and Ice* de Manchester, officiellement créé en 1951 à partir d'un groupement informel, le *Valkyrie Club*. Avec des membres comme Joe Brown (né en 1930), Don Whillans (1933-1985), Ron Moseley (né en 1931), ou encore Nat Allen

---

[18] « Les coutumes changent et hélas / Nous acceptons à présent la *working class* / Nous avons donc invité le Bon Vieux Joe / À venir prendre part au show(…) ». *Ibid.*

[19] « Une dernière question pour Sir John/ Où sont passés les *hard men* ?/ Le bon vieux Joe ! Pourquoi pas Don ? Où était Christian Bonington? / Sir John répondit: "Les alpinistes/ Qui ont planté le drapeau dans les Pamirs/ Étaient des hommes de charme, de tact, et de compétence / débordant de bonne volonté ». *Ibid.*, p. 264. * *Sir John*: John Hunt, leader de l'expédition et président de l'Alpine Club (1956-59).

[20] W. H. MURRAY, *The Evidence of Things Not Seen*, *op. cit.*, p. 39. Nous traduisons.

[21] Jeff CONNOR, *Creagh Dhu Climber*, *op. cit.*, p. 48.

[22] *Ibid.*

(1928-1995), le club devient rapidement légendaire dans les cercles des alpinistes britanniques. « Pour nous », écrit Dennis Gray, qui en fut l'un des membres, « ils étaient l'équivalent de ce que seraient dix ans plus tard les Beatles sur la scène musicale[23] ». La réputation du club n'est pas usurpée car les performances de ses membres, tant localement que dans les Alpes et, dès 1955, dans l'Himalaya, sont exceptionnelles. Il faut dire que, bien entrainés sur les falaises et dans les montagnes britanniques, où ils ouvrent des itinéraires difficiles, ces nouveaux alpinistes n'arrivent pas débutants dans les grands massifs montagneux. En 1954, lors de leur second séjour dans les Alpes, Joe Brown et Don Whillans ouvrent ainsi, sur la face Sud de Blaitière, un des itinéraires considérés comme parmi les plus difficiles du massif du mont Blanc, la « fissure Brown ». Cette voie, à une période où l'ouverture d'une première difficile dans les Alpes par des Anglais était devenue chose rare, marque, d'après A.K. Rawlinson, « une nouvelle étape dans l'évolution de l'alpinisme alpin britannique d'après-guerre[24] ».

Cette évolution sociale de l'élite de l'alpinisme (entendue ici comme l'élite « sportive », les « grands alpinistes »), ne se perçoit pas à l'*AC* qui, pour la première fois, cesse d'être le club de « tous » les grands alpinistes, celui dont les meilleurs sont fiers de faire partie. L'analyse de notre propre reconstitution de l'élite de l'alpinisme permet de rendre visible ces évolutions.

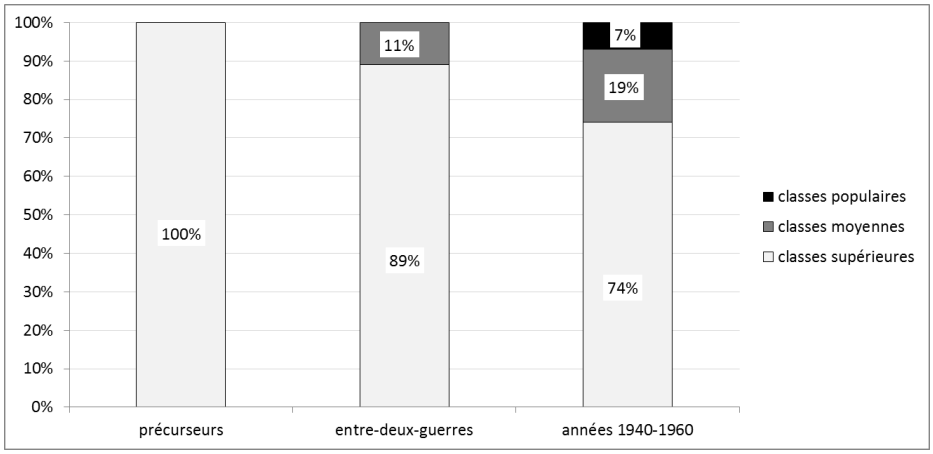


**Figure 30. Catégories sociales des alpinistes anglais, jusqu'en 1970, en pourcentage de chaque génération (N=124)**

Le graphique ci-dessus rend compte de l'arrivée, à partir de la Seconde Guerre mondiale, d'alpinistes de milieux populaires au sein de l'élite. Alors que ces derniers en étaient absents jusqu'à la guerre, ils représentent 7% des effectifs pour la génération des pratiquants des décennies 1940 à 1960 (incluses). Il s'agit là de la période où la représentation des classes populaires et moyennes est la plus forte, car celle-ci diminuera pour la génération suivante. La faiblesse des effectifs doit cependant conduire à une interprétation prudente de ces résultats. En effet, dans notre reconstitution de l'élite, la génération des précurseurs compte 71 individus, celle des pratiquants de l'entre-deux-guerres 27, et celle des pratiquants des années 1940 à 1960 également 27[25]. Lorsque nous dresserons un bilan de ces évolutions sur le plus long terme, nous regrouperons, pour obtenir des effectifs plus conséquents, les alpinistes de classes moyennes et populaires d'une

[23] Dennis GRAY, « The rise and fall of the working class climber », *op. cit.*, p. 144. Nous traduisons.
[24] A.K. RAWLINSON, « Crescendo, 1939-1956 », *op. cit.*, p. 103.
[25] Ainsi, pour cette dernière génération, on compte 20 alpinistes membres des classes supérieures (74% des effectifs), cinq appartenant aux classes moyennes (19%) et deux seulement appartenant aux classes populaires (7%). Dans ce cas, effectuer des tris croisés revient à raisonner à partir de sous-effectifs de quelques dizaines d'individus (ou moins) ce qui conduit à des écarts en points de pourcentage parfois importants qui reflètent, en réalité, des écarts d'effectifs faibles.

part, et ceux des générations « centrales » – années 1920-années 1940 – de l'autre. Cette opération n'est pas dommageable pour l'analyse car il s'agit bien ici de mettre au jour de grandes tendances sur le long terme, ce qui suppose de raisonner à partir de groupes sociaux larges. Dans l'élite de l'alpinisme britannique, les classes supérieures sont à ce point surreprésentées qu'il n'est pas absurde de chercher à montrer cette surreprésentation en regroupant les autres catégories sociales.

L'analyse des origines sociales des alpinistes vient appuyer ces résultats. On observe bien une diversification relative du recrutement social de l'élite de l'alpinisme après la Seconde Guerre mondiale. Là encore, il faut garder à l'esprit la faiblesse des effectifs, qui nous a poussé à effectuer des regroupements (avant-guerre/après-guerre)[26]. Ceux-ci ne viennent pas biaiser les résultats car les origines sociales des alpinistes des deux premières générations sont très semblables, comme le sont également celles des deux suivantes. Presque tous les pratiquants d'avant-guerre sont issus des classes supérieures. Ceux d'après-guerre ont des origines sociales plus diverses, mais principalement aisées.

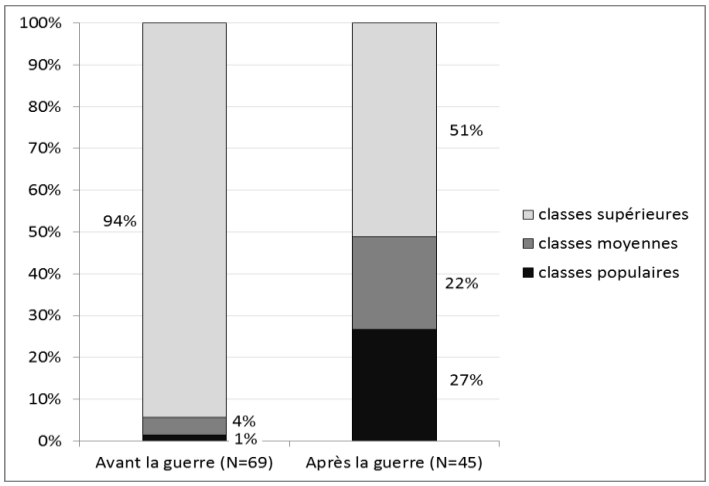


**Figure 31. Origine sociale des alpinistes britanniques pratiquants avant et après la Seconde Guerre mondiale (N=124)**

Notre reconstitution de l'élite compte deux alpinistes de milieu populaire pour la génération 1940-1960. Il s'agit de Nat Allen (1928-1995) et de Don Whillans (1933-1985). Du premier, on sait peu de choses, car il n'a ni publié d'autobiographie ni fait l'objet de biographie[27]. On sait qu'il était apprenti plombier au début des années 1950 et qu'il est donc probablement devenu plombier. Il apparaît régulièrement dans les récits des autres alpinistes de sa génération, en particulier ceux du *Rock and Ice*, club ouvrier de Manchester qu'il a contribué à fonder. Pratiquant principalement sur les massifs britanniques, Allen a ouvert de nombreuses voies rocheuses dans le Lake District. Il était également membre de l'*Alpine Climbing Group* (ACG)[28]. Don Whillans, au contraire, tient presque du mythe. Il a fait l'objet de deux biographies, d'une autobiographie co-écrite, et de nombreux articles. Fils d'un employé d'une grosse épicerie de Manchester, il arrête l'école à 14 ans et devient apprenti plombier. Les années qui suivent, il sera tour à tour homme à tout

[26] Les deux générations « d'avant-guerre », une fois groupées, comptent 69 individus (dont on connait l'origine sociale) ; les deux générations d'après-guerre en comptent 45. Nous avons effectué les calculs uniquement sur les individus dont nous connaissions les origines sociales, soit 114 individus sur les 192 que compte notre reconstitution de l'élite. Pour la génération « d'avant-guerre », on connait les origines sociales de 69 individus, soit 70% des alpinistes de la base. Pour la génération « d'après-guerre », ce taux n'atteint plus que 26% (45 individus, sur les 94 que compte cette génération).

[27] La nécrologie de Nat Allen (de son vrai nom John Reginald Allen) est publiée dans l'AJ 101, 1996, p. 334.

[28] Groupement d'élite rattaché à l'AC, créé en 1956, l'ACG a été mentionné dans le chapitre 6, en tant que « copie » du GHM français.

faire, ouvrier dans la construction d'un tunnel, maçon, ouvrier, et moniteur d'alpinisme. Occupé par des expéditions longues, il finira par travailler très peu et par réussir, entre les expéditions, à vivre des revenus générés par ses ascensions (conférences, etc.). Whillans fait figure d'archétype du *hard man* des années 1950 et 1960. Bonington le décrit comme « un petit homme dur, réservé, qui n'aurait pas laissé quelqu'un ou quelque chose le presser[29] », une éternelle cigarette à la bouche et une casquette d'ouvrier sur la tête. Les anecdotes sur la rudesse et sur les prouesses alpinistiques de Whillans, dont certaines tiennent du fantasme, sont légion.



**Figure 32. Don Whillans (1933-1985), in Joe Brown, the *Hard Years***

Déjà, en 1951, alors qu'il n'est âgé que de 17 ans, « la réputation de Whillans (…) tenait du mythe[30] », écrit Joe Brown, qui relate les « histoires de dur à cuire sans équivalent dans l'alpinisme britannique » qui circulaient sur son compagnon de cordée – généralement des altercations réglées promptement par un coup de poing efficace de Whillans. « Cette réputation de dur à cuire s'était répandue comme une trainée de poudre dans les cercles d'alpinistes. Vraie ou fausse, elle avait un effet salutaire sur les autres », explique Brown, car personne n'osait s'opposer à Whillans. Whillans était également un *hard man* en alpinisme, réputé pour ses voies engagées comme pour la contenance qu'il gardait en toutes circonstances. Membre comme Nat Allen du *Rock and Ice* de Manchester et de *l'Alpine Climbing Group*, il connaitra, contrairement à ce dernier, une carrière d'alpiniste exceptionnelle, constituée de premières alpines et himalayennes.

- **Les hard men sont-ils vraiment des alpinistes ouvriers ?**

La question du positionnement social de ces nouveaux alpinistes est parfois épineuse. Dans les ouvrages d'histoire de l'alpinisme, certains alpinistes sont estampillés *hard men* et *working-class climbers* alors qu'en réalité, ils appartenaient plutôt aux catégories moyennes (techniciens, employés, artisans, petits indépendants, cadres inférieurs, etc.). Le cas le plus typique est celui de Joe Brown (né en 1930), un alpiniste considéré, avec Don Whillans, comme le *hard man* emblématique des années d'après-guerres. Il effectue lui aussi des ascensions pionnières dans les Alpes et est le premier alpiniste non issu des classes supérieures à être invité, au milieu des années 1950, à de grandes expéditions en Himalaya. Comme Allen et Whillans, il est plombier lorsqu'il apparaît sur le devant de la scène, alimentant un mythe, celui du *climbing plumber*. Enfant de famille nombreuse d'un quartier pauvre de la banlieue de Manchester, il est élevé par une mère femme de ménage, veuve. Contrairement à Whillans, dont le père était un col blanc et qui vivait dans une banlieue pavillonnaire de Manchester, Brown est vraiment issu de la classe ouvrière de cette même ville. Il commence lui aussi à travailler à 14 ans. Cependant, Brown ne restera pas plombier longtemps. Après une expérience d'instructeur d'alpinisme, il finira par ouvrir son propre magasin de matériel d'alpinisme. C'est pourquoi, dans notre analyse statistique, nous ne l'avons pas classé parmi les classes populaires. Un choix de classement similaire, au sein des « classes moyennes », a été effectué pour quatre autre *hard men* souvent considérés comme représentants des classes populaires : John Cunningham (1927-1980), Hamish Macinnes (né en 1931), Dennis Gray (né en

[29] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 66. Nous traduisons.
[30] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 62. Nous traduisons.

1935), et Paul Ross (né en 1938). Ajoutons Bill Peascod (1920-1985), classé parmi les « classes supérieures », à cette liste des alpinistes souvent cités à tort comme faisant partie des classes populaires. L'explication de ces erreurs d'appréhension du profil social de ces alpinistes tient d'abord au fait qu'ils étaient effectivement originaires de la classe ouvrière, dont ils étaient cependant sortis par le haut au terme de trajectoires sociales ascendantes courantes pendant les Trente Glorieuses. La porosité entre les classes populaires et moyennes sera d'ailleurs l'une des raisons de leur regroupement en une unique catégorie dans les analyses ultérieures. L'erreur d'appréhension est d'autant plus compréhensible qu'ils faisaient bien souvent partie, ou gravitaient autour, des clubs ouvriers de l'époque. Ils ont ainsi été symboliquement associés avec le groupe des *working class climbers*.

Cunningham possède un profil proche de celui de Brown : de père ouvrier et de mère femme de ménage, il est d'abord ouvrier, très jeune, dans les docks de Clydeside (près de Glasgow), avant d'être employé par la *British Antarctic Survey*, puis de devenir instructeur d'alpinisme en Ecosse. Peascod est un autre alpiniste ayant bénéficié d'une trajectoire sociale ascendante, à l'instar de Cunningham et Brown. Issu d'une famille de mineurs, lui-même mineur à 13 ans, il suit des cours du soir et finit par devenir ingénieur, puis professeur en ingénierie minière. Cunningham, Brown et Peascod sont en fait les trois seuls alpinistes de notre base à être vraiment issus de la classe ouvrière. Les autres viennent de familles mieux dotées. Ross a des parents petits indépendants (ils possèdent un *Bed and Breakfast*), ce qu'il devient lui-même (il sera propriétaire et gérant d'une école et d'un magasin d'escalade aux États-Unis après avoir exercé divers petits métiers). Gray a des parents artistes de cabaret. Technicien, il devient artisan spécialiste dans l'impression de photogravures d'art. Quant à MacInnes, c'est un fils d'ingénieur devenu sauveteur en montagne, concepteur de matériel de montagne et, surtout, écrivain, photographe et auteur de films d'alpinisme.

Dans le cas précis de notre recherche, la difficulté à classer ces individus est accrue par leurs trajectoires sociales ascendantes. Le choix de classer les individus en fonction de leur « point d'arrivée » plus que de leur « point de départ »[31] conduit à une surreprésentation, sans doute artificielle, de la proportion d'alpinistes des classes supérieures. Ceci témoigne une fois de plus de la part d'arbitraire inhérente à toute opération de ce type et de la nécessité d'expliciter clairement les choix de classement effectués[32]. Ceci ne nous empêchera pas, dans le versant qualitatif de notre analyse, d'évoquer Cunningham, Gray, Peascod, Brown, voire MacInnes, parmi les *hard men* et les *working class climbers* de l'après-guerre. En effet, nous pensons qu'il faut bien distinguer ce qui relève du travail statistique, qui consiste à classer des individus en fonction de leur occupation professionnelle à un moment donné (malgré les inévitables biais et artefacts) et ce qui relève du travail d'analyse du groupe symbolique d'appartenance de ces mêmes individus, ainsi que des représentations associées à ce sentiment d'appartenance. Par ses conditions de vie objectives, Joe Brown était plus un petit indépendant qu'un ouvrier. Par sa trajectoire de vie, son réseau de sociabilité, sa manière de pratiquer et de considérer l'alpinisme, il était un *hard man*.

Les alpinistes évoqués permettent également d'entrevoir le fait que les plus connus des *hard men*

---

[31] Si l'on considère les lieux d'éducation des grands alpinistes de cette génération, le résultat est tout autre : 52% d'entre eux ont fréquenté une école locale (et 41% une *public shool)* et 45% n'ont pas fait d'études supérieures. Pour les générations précédentes, ces proportions étaient de 5% et de 12%.

[32] Sur ce point, voir Dominique MERLLIÉ, « Une nomenclature et sa mise en œuvre », *op. cit.*

n'étaient généralement pas des membres des fractions inférieures de la classe ouvrière ou issus de ces fractions, comme pouvaient l'être, par exemple, les membres d'un club ouvrier comme le *Creagh Dhu* de Glasgow. Ils étaient, plutôt, des artisans ou des petits indépendants. Si, dans les années 1950, ils furent taxés de *working class climbers*, et si les commentateurs ont insisté sur leurs caractéristiques prolétaires, forgeant le terme mélioratif (encore aujourd'hui) de *hard men*, c'est parce que la domination encore très forte des classes supérieures parmi les grands alpinistes rendait, à l'époque, les outsiders d'autant plus visibles. Certains d'entre eux acquièrent une popularité médiatique, autant en raison de leurs exploits que de leur atypicité sociale dans le milieu de l'alpinisme, dans un contexte social plus général de contestation des cadres traditionnels et de l'*establishment*[33]. Joe Brown et Don Whillans sont les deux représentants les plus célèbres des *hard men*, et continuent d'être admirés aujourd'hui. Joe Brown, dans son autobiographie, revient sur la fascination des journalistes, lui que l'on surnommait le « plombier alpiniste » (*climbing plumber*).

> « Venir d'un milieu digne de *Coronation Street**, comme c'est mon cas, est considéré comme une excellente nouvelle. J'étais fréquemment étiqueté comme le Plombier Alpiniste de Manchester[34]. »

Les occupations manuelles, souvent difficiles, de ces alpinistes, servent également de justifications toutes trouvées à leur supériorité physique et alpinistique. « Parce qu'ils étaient des travailleurs manuels, leur force et leur entrainement naturel devait leur donner un avantage injuste, et parce que les deux meilleurs alpinistes des années 1950 (Joe Brown et Don Whillans) étaient petits, une petite taille (une caractéristique de la classe ouvrière plus que des autres classes) fut déclarée un atout pour l'alpinisme[35] », note Peter Donnelly. Ceci n'est cependant pas, comme le laisse entendre Donnelly, seulement une invention des journalistes ou des membres traditionnels de l'élite de l'alpinisme. Whillans, Brown, Peascod, Cunningham, tous insistent sur les qualités physiques indéniables que leur avaient permis d'acquérir des métiers manuels exercés dès l'adolescence, des qualités transposables à la pratique de l'alpinisme[36].

L'aura dont bénéficient les *hard men* a ainsi contribué à étiqueter comme alpinistes de la classe ouvrière des individus qui n'en faisaient pas réellement (ou plus) partie, et à fédérer symboliquement des individus qui se situaient aux franges du groupe social dans lequel l'alpinisme recrutait traditionnellement son élite. C'était le cas, d'après l'auteur de sa nécrologie, d'Alfred Gregory (1913-2010), alpiniste de l'*AC* et photographe sur l'expédition sur l'Everest de 1953, qui aimait à se rattacher à la classe ouvrière :

> « Greg aimait à l'occasion pointer la différence entre le milieu social des membres de l'équipe de 1953, des bourgeois issus des *public schools*, et ce qu'il décrivait comme ses origines ouvrières. En fait, son père possédait une épicerie florissante à Blackpool. » (*AJ* 114, 2010-2011, 420)

Elle a également contribué, sans doute, à ce que les analyses historiques de l'alpinisme accordent une place prépondérante aux alpinistes de la classe ouvrière, alors que ces derniers sont restés minoritaires au sein de son élite. Il s'agit, cependant, d'une minorité visible.

---

[33] C'est, en littérature, le mouvement des « *angry young men* ». C'est, en politique, la naissance de la *New Left*. C'est, parmi les adolescents, la génération des *Teddy Boys*, puis des *Rockers* et des *Mods*. François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, *op. cit.*, p. 362-364.

[34] "This is considered really good news value if you have a Coronation Street background, which I had. I was frequently billed as the Manchester Climbing Plumber". **Coronation Street*: soap opera britannique, créé dans les années 1960, se déroulant dans un quartier ouvrier. Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 20.

[35] Peter DONNELLY, « Social climbing », *op. cit.*, p. 23. Nous traduisons.

[36] Nous y consacrons plusieurs pages dans le chapitre 10.

## 1.2. À partir des années 1970 : une élite de plus en plus professionnalisée

Simon Thompson, dans son histoire de l'alpinisme britannique, écrit : « au cours des années 1960 et des années 1970, en même temps que les distinctions de classe s'estompaient, l'alpinisme s'est progressivement transformé en méritocratie, et l'opportunité d'escalader les plus hautes montagnes fut obtenue par les alpinistes sur la base de leur compétence plutôt que sur celle de leur milieu social[37] ». Pour vérifier la véracité de ces propos, nous utiliserons, une fois encore, les différentes bases de données à notre disposition.

### 1.2.1 *Des alpinistes toujours principalement issus des classes supérieures*

Passé les années 1960, l'élite de l'alpinisme britannique poursuit-elle sa démocratisation ? En réalité, la tendance amorcée dans les années 1930 et qui semblait se poursuivre après la guerre, celle d'une entrée des alpinistes issus des classes populaires dans l'élite, s'essouffle. L'*AC,* d'une part, demeure un club socialement fermé, même après sa fusion avec l'*Alpine Climbing Group* (en 1967). L'élite telle que nous l'avons reconstituée, si elle se révèle, comme c'était déjà le cas pour les périodes précédentes, plus ouverte que l'*AC,* ne voit pas la proportion d'alpinistes de milieux populaire en son sein augmenter. Elle reste elle aussi majoritairement composée d'alpinistes des classes favorisées et, chose nouvelle, d'alpinistes des classes moyennes. Ce tableau n'est pas nécessairement celui qui ressort des commentaires que portent les alpinistes sur leur groupe, ni même de certains travaux d'histoire de l'alpinisme consacrée à cette période. Deux sortes d'analyses indigènes sont émises à propos des changements qui affectent le grand alpinisme à partir des années 1970 : la domination de l'alpinisme par les alpinistes de la classe ouvrière (*working class climbers*) et l'avènement des étudiants sans classe (*classless students*). Nous montrerons, données statistiques et analyses qualitatives à l'appui, que toutes deux sont fausses à certains égards.

- **Les contours sociaux de l'Alpine Club et de l'élite de l'alpinisme**

Les *hard men* ont à ce point marqué l'alpinisme britannique que les générations suivantes tentent de leur ressembler, ce qui passe parfois par la mise en avant d'origines prolétaires et, surtout, par des comportements spécifiques. Dans les années 1960 et 1970, écrit Peter Donnelly, « il devint obligatoire dans la sous-culture des alpinistes, quelle que soit son appartenance sociale, de ne pas prononcer les « h »[38], d'avoir une casquette (symbole de la classe populaire), de conduire un mini van, de porter des vêtements sales et abîmés, d'adopter de manière intransigeante et nationaliste un comportement « britannique » une fois dans les Alpes, et de forcer sur la boisson[39] », autant de manières d'être prétendument « *working class* ». Les grands alpinistes étaient-ils pour autant majoritairement issus de ce groupe social ? C'est ce que semblent indiquer certains commentateurs de l'époque, comme le journaliste Wynford Vaughan Thomas qui, en 1977, aurait parlé du remplacement « de l'alpiniste issu de la bourgeoisie intellectuelle » par « le gars des classes populaires à la recherche de sensations plutôt que d'une communion avec la nature[40] ». L'analyse des données de l'*AC* et de notre reconstitution de l'élite donne à voir un tout autre tableau.

---

[37] Simon THOMPSON, *Unjustifiable risk?*, *op. cit.*, p. 225.
[38] Une manière d'imiter l'accent populaire.
[39] Peter DONNELLY, « Social climbing », *op. cit.*, p. 24. Nous traduisons.
[40] Ses propos sont rapportés par un lecteur de l'*AJ*: "From a report on the Buxton Conference by a contemporary: 'Continuing the theme of the pre-war era, Wynford Vaughan Thomas spoke of the intellectual bourgeoisie climber who has now been replaced by the daring, thrill seeking, ego-tapping(!?) working class lad out for kicks rather than any communion with nature'". « Miscellanea », *Alpine Journal*, 1977, vol. 82, p. 259.

Le graphique 33 présente l'évolution de la part des principaux groupes sociaux au sein de l'*AC* sur la période 1958-2007. On y voit une prééminence des « cadres et professions intellectuelles supérieures » et, de manière générale, de ce que nous avons appelé les « classes supérieures » (qui correspondent ici aux zones grisées). On constatera, malgré une légère diminution des premiers à partir des années 1990, que cette catégorie reste largement surreprésentée au sein de l'*AC*.

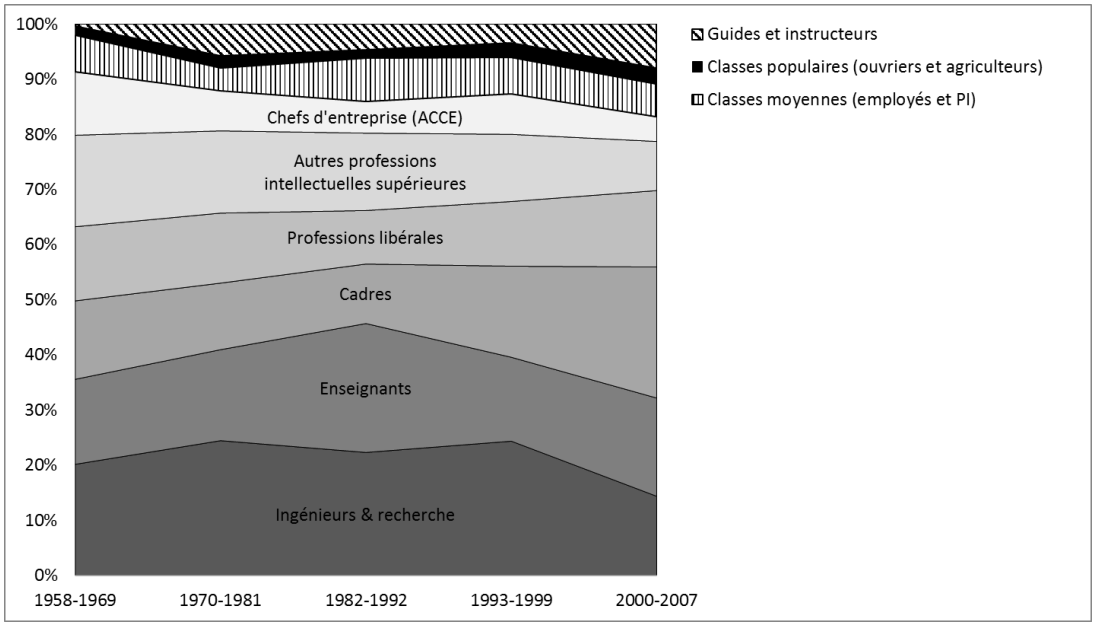


**Figure 33. Évolution de la part des principaux groupes sociaux au sein de l'*AC* (1958-2007), en pourcentage de la population totale de l'*AC* pour chaque décennie.**

La catégorie « autres » (6,7% de la population totale) n'est pas visible sur le graphique. Les classes populaires comprennent les ouvriers (1,3% de la population totale) et les agriculteurs (0,7% de la population totale).

| | 1958-1969 | 1970-1981 | 1982-1992 | 1993-1999 | 2000-2007 | **Ensemble (1958-2007)** |
|---|---|---|---|---|---|---|
| *CPIS : ensemble des catégories | 74,8% | 75,1% | 76,9% | 76,3% | 71,9% | **75,1%** |
| * Ingénieurs & recherche | 18,9% | 22,8% | 21,4% | 23,2% | 13,1% | **20,2%** |
| * Enseignants | 14,4% | 15,4% | 22,4% | 14,5% | 16,3% | **16,7%** |
| * Cadres | 13,3% | 11,2% | 10,3% | 15,8% | 21,7% | **14,0%** |
| * Professions libérales | 12,6% | 11,8% | 9,3% | 11,2% | 12,7% | **11,5%** |
| * Autres | 15,6% | 13,9% | 13,4% | 11,6% | 8,1% | **12,8%** |
| *Chefs d'entreprise (ACCE) | 10,7% | 6,8% | 5,5% | 7,1% | 4,1% | **6,9%** |
| Classes supérieures (ensemble des *) | 86% | 82% | 82% | 83% | 76% | **82%** |
| Classes moyennes (employés et PI) | 6,3% | 3,8% | 7,6% | 6,2% | 5,4% | **5,8%** |
| Classes populaires (ouvriers et agriculteurs) | 1,5% | 2,1% | 1,4% | 2,5% | 2,7% | **2,0%** |
| Guides et instructeurs | 0,4% | 5,3% | 4,5% | 3,3% | 7,2% | **4,1%** |

**Figure 34. Évolution de la part des principaux groupes sociaux au sein de l'*AC* (1958-2007). N=1360. Détail des différentes catégories.**

Ce graphique permet de mettre en lumière, outre le maintien d'une forte surreprésentation des catégories aisées au sein de l'*AC,* un phénomène particulier, celui de l'apparition des métiers de la montagne. C'est pourquoi, aux côtés des autres groupes sociaux, nous avons volontairement maintenu la catégorie des « guides et instructeurs ». On compte parmi eux, outre des guides de montagne, des moniteurs de sports de plein air (*lecturers in outdoor education*), de plus en plus nombreux au sein du club : quasiment inexistants dans les années 1960, ils forment plus de 7% du club dans les années 2000. On peut ainsi émettre l'hypothèse selon laquelle il existerait une ten-

dance à l'augmentation de la population des guides et autres professions de la montagne dans le même temps que celle des classes supérieures diminue. On note également quelques entrepreneurs du secteur de l'*outdoor* montagnard (propriétaire d'un magasin de matériel de montagne, directeur d'agence de trekking, etc.), que nous avons classés, la plupart du temps, dans la catégorie « chefs d'entreprise ». Ces derniers forment 3,2% de la population de l'*AC* entre 1958 et 2007.

Ces évolutions conjointes sont également visibles, de manière plus précoce et plus forte, dans notre reconstitution de l'élite britannique de l'alpinisme. On y observe une diminution de la proportion d'alpinistes des classes supérieures, qui formaient la totalité de la génération des précurseurs pour ne représenter plus « que » 45% de celle des pratiquants des années 1970 à 2000. C'est surtout après la Seconde Guerre mondiale que la diminution s'amorce. Dans le même temps, la proportion des classes moyennes et des classes populaires augmente : elle atteint un pic (tout relatif) dans les décennies d'après-guerre, avant de diminuer. On observe également, comme à l'*AC,* l'apparition des professionnels de l'alpinisme (guides, instructeurs et alpinismes professionnels) au sein de l'élite : alors que celle-ci ne comptait aucun membre de ce groupe avant 1970, ils forment près de 40% des membres de la dernière génération, qui se répartissent, approximativement, en 40% de guides (N=11) et 60% d'alpinistes professionnels (N=16). La faiblesse des effectifs à la base de ces résultats conduit à les interpréter avec une grande prudence. Nous avons indiqué directement dans le graphique les effectifs correspondants aux pourcentages afin de rendre visible ce biais.

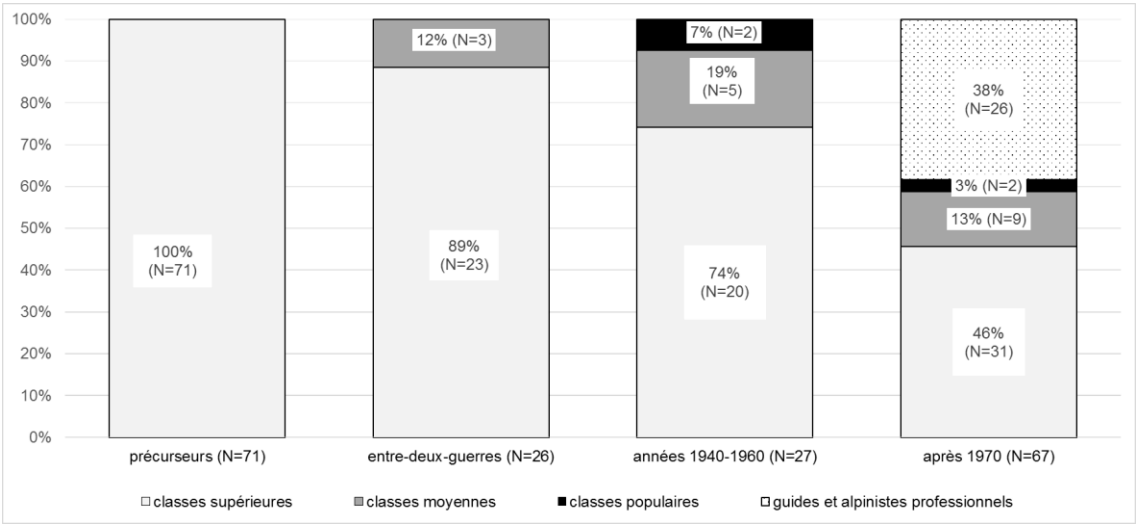


**Figure 35. Catégories sociales des alpinistes anglais par génération, en pourcentage de chaque génération (N=191).**

Si on observe les mêmes tendances qu'à l'*AC* (démocratisation et professionnalisation) dans notre reconstitution de l'élite, leur ampleur est néanmoins différente. Ces divergences ne sont pas toutes imputables à des artefacts statistiques (faibles effectifs). D'après nous, elles tiennent au fait que, quand bien même la majorité des alpinistes de notre reconstitution de l'élite font également partie de l'*AC,* l'inverse n'est pas vrai : la majorité des membres de l'*AC,* aussi sélectif soit-il, ne sont pas de « grands alpinistes ». Rien de surprenant, donc, à ce que les profils sociaux des alpinistes de ces deux bases de données diffèrent.

- **Classer les professionnels de l'alpinisme**

Les professionnels de l'alpinisme, qui apparaissent subitement sur cours de la dernière période

étudiée, posent des problèmes particuliers d'analyse. Il est, par exemple, difficile de les classer socialement. Doit-on, comme le fait l'INSEE, placer les guides dans la catégorie des « professions intermédiaires », c'est-à-dire parmi les « classes moyennes » ? Comment classer les alpinistes professionnels (eux aussi placés par l'INSEE, aux côtés des guides, parmi les professions intermédiaires) ? Parmi les artistes (puisqu'ils publient des livres, font des conférences, réalisent des films) ? Parmi les petits entrepreneurs (en tant qu'ils sont entrepreneurs de leur propre carrière)? Doit-on les classer en fonction de leur niveau d'étude ? Le problème, alors, est celui de l'incomplétude de l'information dont nous disposons sur ce point. Une solution consiste, pour bien distinguer la place des différents groupes sociaux au sein de l'élite de l'alpinisme sur la dernière période étudiée, à écarter temporairement ce sous-groupe de l'analyse. Ce faisant, on obtient un tableau qui reflète sans doute plus adéquatement les proportions et l'évolution de chaque groupe social au sein de l'élite[41] .

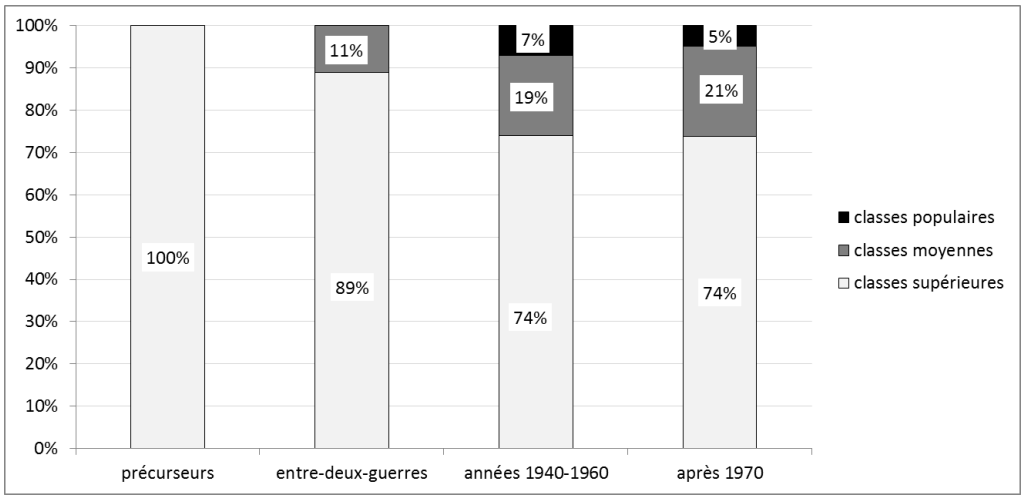


**Figure 36. Catégories sociales des alpinistes anglais par génération, en pourcentage de chaque génération, sans les professionnels de l'alpinisme (N=166)**

- **Une élite de l'alpinisme qui demeure socialement sélective**

À ce stade de l'analyse, une rapide comparaison avec la structure de la population britannique dans son ensemble s'impose. Cette opération n'est pas aussi aisée qu'elle pouvait l'être pour les périodes précédentes, car la classification du RGSC qui était privilégiée depuis 1911 est concurrencée par d'autres classifications à partir des années 1950[42] et remplacée par celle du NS-SEC (*National Statistics-Socio Economics classification*) en 2001, qui oblige à quelques opérations pour pouvoir comparer avec notre propre classification.

**Encadré. Comparer nos données et celles de la NS-SEC**

La classification NS-SEC, initialement forgée par John Goldthorpe, est basée sur la notion de « relation d'emploi ». Le premier niveau distingue employeurs, employés et indépendants. Le second niveau dis-

[41] Notons que si nous classons les guides parmi les « classes moyennes » et les professionnels parmi les « classes supérieures », les ordres de grandeur restent les mêmes : après 1970, 67% des alpinistes appartiennent aux classes supérieures, 31% aux classes moyennes et 3% aux classes populaires.

[42] Parmi elles, la classification SEG (socioeconomic groups) et SEC (Socio Economics classification). Voir David ROSE, « Official Social Classifications in the UK », *social research update*, 1995, vol. 9. Voir également David PEVALIN et David ROSE, « The national statistics socio-economic classification », *op. cit.*
Aujourd'hui, d'autres classifications alternatives (par exemple celle du *Great British Survey* (GBS) de 2013) sont proposées. Voir Mike SAVAGE, Fiona DEVINE, Niall CUNNINGHAM, Mark TAYLOR, Yaojun LI, Johs HJELLBREKKE, Brigitte Le ROUX, Sam FRIEDMAN et Andrew MILES, « A New Model of Social Class? », *op. cit.*

tingue les différents types de relations entre employeurs et employés.

En haut de la hiérarchie, on trouve les relations dites « de service » (*service class*) qui correspondent aux emplois les plus qualifiés, dans lesquels les individus bénéficiant d'une importante marge d'autonomie. La *service class* correspond aux catégories I (« *Higher managerial and professional occupations* », qui rassemble les emplois de cadres, les *professions*, les chefs de grosses entreprises**)** et II (« *Lower managerial and professional occupations* », qui comprend les cadres subalternes et les chefs de moyennes et petites entreprises) de la NS-SEC. Il s'agirait, dans la classification française, des catégories « cadres et professions intellectuelles supérieures », des « professions intermédiaires » les plus qualifiées, et des gros chefs d'entreprises.

En bas la hiérarchie, au niveau de la *working class*, se trouvent les relations « de travail », qui correspondent à un échange de court terme d'un salaire contre un travail, selon une correspondance précise. Les *workers* correspondent aux catégories VI (travailleurs manuels qualifiés – « *skilled manual workers* ») et VII (travailleurs partiellement et non qualifiés – « *semi and unskilled workers* ») de la classification. Il s'agirait, dans la classification française, de la catégorie des ouvriers.

Enfin, entre les deux se trouvent des formes d'emploi dites « mixtes ». La classe II contient les employés, la classe IV les artisans, commerçants et petits chefs d'entreprises, et la classe V les techniciens et les contremaitres : ces trois dernières catégories correspondent donc, dans la classification française, aux catégories des employés, des petits agriculteurs, à une partie de la catégorie des artisans, commerçants et chefs d'entreprise, et à une partie également des professions intermédiaires.

Dans notre recherche, nous considérerons comme « classes supérieures » la catégorie I et une partie de la catégorie II, comme « classes moyennes » les catégories II (en partie), III, IV, et V, et comme « classes populaires » les catégories VI et VII. Le fait que la catégorie II (la petite *service class*) se situe à cheval entre ce que nous avons considéré comme les « classes supérieures » et les « classes moyennes » pose problème. Généralement, dans les données publiées, ces deux catégories (I et II) sont regroupées.

En outre, la structure de la population active évolue davantage sur cette période de forte mobilité sociale que lors des précédentes. Alors que 13% de la population active appartenait aux catégories I et II de la NS-SEC dans les années 1950, cette proportion atteint 17% dans les années 1960, 25% dans les années 1970 et 32% dans les années 1980[43]. Au début des années 2000, ces deux catégories représentent près de 35% de la population active[44]. Si l'on considère uniquement la catégorie I, celle qui correspond le mieux à nos « classes supérieures », elle représente, en 2001, 11% de la population active[45], et 12% en 2011[46]. Enfin, en 2000, les ouvriers (classes VI et VII) formaient 31% de la population active britannique[47]. Retenons de cette comparaison la nette surreprésentation des classes supérieures au sein de l'élite de l'alpinisme par rapport à leur proportion dans la population active britannique, et la nette sous-représentation des classes populaires. L'analyse des trajectoires scolaires des alpinistes – issus de l'université – vient appuyer ce constat.

- **Des alpinistes sortis de l'université**

L'évolution de la composition sociale de l'élite de l'alpinisme est à mettre en relation avec les

[43] Données déduite d'un tableau dans l'article de John H. GOLDTHORPE, « Le « noyau dur »: fluidité sociale en Angleterre et en France dans le années 70 et 80 », *Revue Française de Sociologie*, 1995, vol. 36, n° 1, pp. 61-79, p. 76. Les catégories I et II sont regroupées dans le tableau.
[44] David PEVALIN et David ROSE, « The national statistics socio-economic classification », *op. cit.*, p. 92.
[45] *Ibid.*
[46] *2011 Census: Key Statistics for local authorities in England and Wales* [Rapport], Office for National Statistics, 2012. Pourcentage recalculé à partir des données disponibles.
[47] David PEVALIN et David ROSE, « The national statistics socio-economic classification », *op. cit.*, p. 92.

changements sociaux qui affectent la société britannique d'après-guerre. Parmi ces derniers, une forte mobilité sociale permise par le développement de l'éducation secondaire et supérieure.

**Encadré. La massification de l'enseignement secondaire et supérieur au Royaume-Uni**

L'*Education Act* (ou *Butler Act*) de 1944 ouvre la voie à un élargissement de l'accès à l'enseignement secondaire en étendant la gratuité du secondaire à toutes les écoles publiques. L'âge de la scolarité obligatoire passe de 14 à 15 ans (16 ans en 1972). Alors que jusque-là régnait un système scolaire à deux niveaux (une sorte de primaire supérieur à l'anglaise, réservé aux enfants du peuple, d'une part et, de l'autre, des écoles sélectives réservées à l'élite), un système d'enseignement tripartite est mis en place : les *grammar schools* (équivalents des lycées) pour l'enseignement classique long[48], les *secondary modern schools* pour l'enseignement moderne court et les *secondary technical schools* pour l'enseignement technique. Les *grammar schools* entendent sélectionner les meilleurs élèves du pays. L'orientation vers l'une ou l'autre de ces filières est déterminée par un examen passé à l'âge de onze ans, le *eleven+*. Il faut savoir que le nouveau système laisse intactes les *public schools*. « Pépinières de l'élite comme par le passé », elles fonctionnent à part, fidèles à leur rôle de formation « des gentlemen qui demain gouverneront le pays et dirigeront les affaires du pays[49] ». Cependant, le fossé se creuse rapidement entre les *grammar schools,* sélectives et *de facto* réservées à l'élite, et les autres filières qui jouent le rôle de parents pauvres. Finalement, « le système tripartite n'était rien d'autre que la continuation du système d'éducation britannique du XIX^e^ siècle basé sur les classes sociales[50] ». En réaction à cela, sont rapidement mises en place des *comprehensive schools*, des établissements secondaires uniques sans sélection à l'entrée. Il faudra cependant attendre l'*Education Act* de 1964 et la circulaire 10/65 de 1965 pour que ces écoles se développent. Au cours des années 1970, le système de sélection à 11 ans disparait en partie[51] et les *comprehensive schools* se généralisent, souvent par le regroupement de *grammar schools* et de *secondary modern schools*.

Il résulte de tous ces changements, en particulier de la gratuité du secondaire et de la hausse de l'âge de la scolarité obligatoire, une augmentation du nombre d'élèves du secondaire : une première vague a lieu à partir des années 1940, puis une seconde à partir des années 1970. En conséquence de la massification de l'enseignement secondaire, l'enseignement supérieur se développe lui aussi. Le nombre d'étudiants obtenant un diplôme de premier cycle à l'université passe de 3 100 en 1920 à 16 800 en 1960[52]. L'ouverture du recrutement social des étudiants est néanmoins limitée. Avant les années 1970, elle se fait principalement vers la petite bourgeoisie et non vers les classes populaires[53], de la même façon que ce sont surtout la bourgeoisie et la petite bourgeoisie qui envoient leurs enfants dans les écoles secondaires sélectives[54]. En 1963, le *Robbin Report* sur l'éducation supérieure prône l'élargissement de l'accès à l'enseignement supérieur. Il en résulte une nouvelle augmentation du nombre d'étudiants : ils sont 35 600 à obtenir un diplôme de premier cycle en 1970, 43 300 en 1990 et 153 200 en 2011[55].

---

[48] Les *grammar schools* existent depuis plusieurs siècles. Au XIX^e^ siècle, certaines sont transformées en *public schools*, comme Uppingham. Quelques boursiers méritants pouvaient y entrer. François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, *op. cit.*, p. 219.

[49] *Ibid.*, p. 333.

[50] Derek GILLARD, *Education in England: a brief history*, *op. cit.* Nous traduisons.

[51] Il demeure aujourd'hui en place dans certains comtés et permet d'intégrer les *grammar schools* encore existantes.

[52] Paul BOLTON, *Education: Historical statistics* [Rapport], House of Commons, 2012, p. 6.

[53] François BÉDARIDA, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, *op. cit.*, p. 337. Halsey montre que la proportion d'étudiants de premier cycle dont le père est un travailleur manuel reste la même entre les années 1920 et les années 1960. A. H. (éd) HALSEY, *Trends in british society since 1900*, *op. cit.*, p. 219.

[54] Paul JOHNSON (dir.), *Twentieth-century Britain: economic, social and cultural change*, Londres, New York, Longman, 1994, p. 383. John H. GOLDTHORPE, David LOCKWOOD et Frank BECHHOFER, *L'Ouvrier de l'abondance*, Paris, Seuil, 1972. chapitre 6

[55] Paul BOLTON, *Education: Historical statistics*, *op. cit.*, p. 20.

La diversification des origines sociales des alpinistes, quelle que soit leur classe sociale d'arrivée, est à mettre en relation avec ces évolutions historiques : avant la guerre, 1% des alpinistes de notre reconstitution de l'élite proviennent des classes populaires et 4% des classes moyennes ; après la guerre, ils sont respectivement 27% et 22%. Si les alpinistes restent en majorité des hommes des classes supérieures c'est, de plus en plus, au terme de trajectoires sociales ascendantes permises par la massification de l'enseignement.

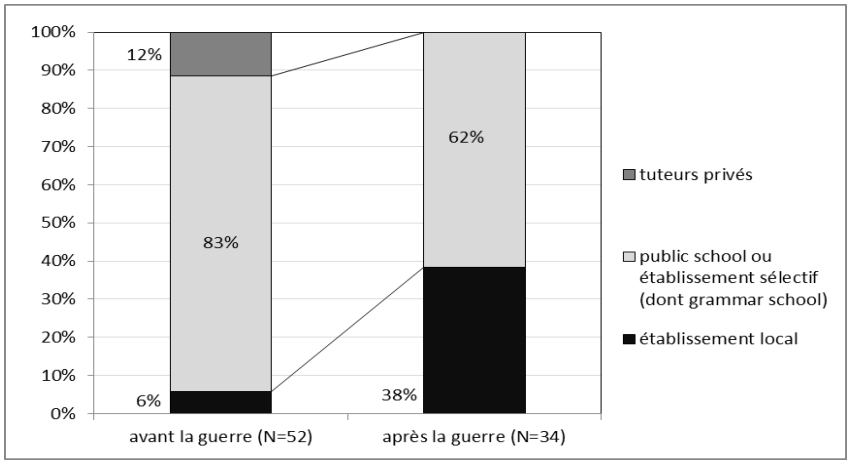


**Figure 37. Lieux d'éducation secondaire des alpinistes anglais (N=86)**

Alors qu'avant la guerre, la grande majorité (95%) des alpinistes avaient fréquenté des *public schools*, des établissements sélectifs, ou bénéficié de tuteurs privés, cette proportion diminue pour les pratiquants d'après-guerre : environ deux tiers d'entre eux continuent de fréquenter des établissements sélectifs, quand un tiers fréquente des établissements locaux non sélectifs (*comprehensive school*). En affinant l'analyse, on remarque que c'est le cas de la moitié des pratiquants des années 1970-2000 (non visibles sur le graphique).

Concernant les lieux d'éducation supérieure, le constat est semblable : la proportion d'alpinistes ayant fréquenté les grandes universités (Oxford et Cambridge en premier lieu) diminue alors qu'augmente celle des alpinistes passés par d'autres universités. Le taux de ceux n'ayant pas fait d'études supérieures augmente également. Nous avons, dans le graphique 38, volontairement dissocié les deux générations d'après-guerre pour mettre en avant leurs différences en termes de scolarisation dans le supérieur. Les alpinistes de l'immédiat après-guerre, c'est-à-dire la génération des *hard men*, sont principalement des individus nés entre 1920 et 1930. Scolarisés dans les années 1930 à 1950, ils n'ont pas bénéficié, autant que leurs successeurs, de l'ouverture de l'enseignement secondaire et, surtout, de celle du supérieur. Près de la moitié d'entre eux n'ont pas fait d'études supérieures. La génération suivante, au contraire, a bénéficié de la massification de l'enseignement supérieur : la majorité de ses membres a fréquenté l'université, dont une minorité cependant les grandes universités sélectives, leur fréquentation diminuant de manière régulière. Peter Donnelly ne se trompe pas lorsqu'il avance que la hausse de la fréquentation de l'enseignement supérieur a conduit à « un changement dans le recrutement des alpinistes, plus nombreux dans les années 1960 et 1970 à venir des *colleges* et des universités que de la classe ouvrière[56] ». Il oublie cependant

[56] Nous traduisons. Donnelly précise qu'il y avait là une imbrication des deux formes de recrutement, du fait du nombre croissant d'étudiants issus des classes populaires, mais qu'il ne s'agissait là que d'un phénomène mineur. Peter DONNELLY, « Social climbing », *op. cit.*, p. 24.

que les alpinistes issus de la classe ouvrière n'ont jamais été majoritaires parmi les alpinistes.

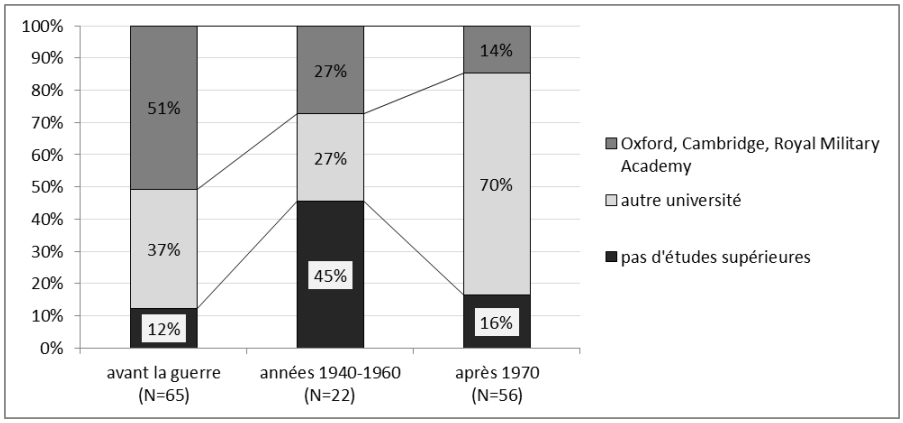


**Figure 38. Lieux d'éducation supérieure des alpinistes britanniques, par génération (N=143)**

Sans surprise, la proportion de ceux ayant fait des études supérieures demeure bien plus élevée chez les alpinistes qu'elle ne l'est dans le reste de la population. En effet, en 1950, la proportion d'entrants à l'université au Royaume-Uni était de 3,2% d'une classe d'âge. Cette proportion atteint 4% en 1962, 8,4% en 1970, 19,3% en 1990, et 33% en 2000[57]. Étant donné que la dernière génération d'alpinistes de notre reconstitution de l'élite est née entre 1940 et 1972, et qu'elle était donc en âge de faire des études entre les années 1960 et 1990, on peut estimer à plus de 60 points de pourcentage l'écart entre le taux de fréquentation de l'université de nos alpinistes et du reste de la population du même âge. Ainsi, malgré des comportements qui se veulent parfois rompre avec les manières policées et courtoises de leurs prédécesseurs, c'est-à-dire avec l'attitude du *gentleman* qui a pendant longtemps été celle des alpinistes, la nouvelle élite de l'alpinisme n'est pas pour autant le groupe de *hard men* qu'elle prétend être. Les nouveaux alpinistes sont surtout des étudiants, la plupart initiés au sein des clubs universitaires. Ce décalage amène Rob Carrington à parler de « *mild new generation*[58] » et Jack Longland, en 1977, à écrire :

> « De nos jours, prétendre à un statut de prolétaire est la chose à la mode, même si on ne mérite pas ce qualificatif. Une grande proportion de nos meilleurs leaders sont des étudiants, ou des ex-étudiants, et si leurs mains sont calleuses c'est à cause de l'escalade et pas du travail[59]. »

L'élite de l'alpinisme reste donc bien une élite sociale, même si elle s'élargit et perd de son homogénéité. C'est également ce que fait remarquer un membre de l'*AC* dans la revue du club en 1979, à partir de l'exemple du plus célèbre des alpinistes britanniques, Christian Bonington:

> « Cette idée extraordinaire selon laquelle les "*working class*" sont aujourd'hui (comme l'a dit Nye Brevan) les maîtres, [c'est] n'importe quoi. Je ne vais pas essayer de généraliser à partir de données insuffisantes, mais il est pertinent de noter que notre grand manitou, notre merveille barbue, Bonington lui-même, est évidemment "*middle- class*".[60] »

Chris Bonington (né en 1934), a pratiqué des années 1950 aux années 1980. Fils d'un journaliste, il est élevé par sa mère et sa grand-mère. Éduqué en *public school*, puis à l'école d'officiers de Sandhurst, il partage la trajectoire scolaire type des alpinistes d'avant-guerre. Officier puis commercial

---

[57] Paul BOLTON, *Education: Historical statistics*, *op. cit.*, p. 14 A. H. (éd) HALSEY, *Trends in british society since 1900*, *op. cit.*, p. 206. À partir de ce dernier ouvrage, le pourcentage pour une même classe d'âge a été obtenu en faisant la moyenne des taux d'entrants à l'université pour chaque âge donné, pour une même année. Les âges pris en compte sont uniquement ceux des étudiants à l'université. Voir *Ibid.*, p. 194.

[58] Simon THOMPSON, *Unjustifiable risk?*, *op. cit.*, p. 277.

[59] Jack LONGLAND, « Valedictory address », *op. cit.*, p. 10. Nous traduisons.

[60] Douglas MILNER, « Shots from the backwoods », *Alpine Journal*, 1979, vol. 84, pp. 78-86, p. 82. Nous traduisons.

dans une grande entreprise, il décide de se consacrer entièrement à l'alpinisme au milieu des années 1960, et parvient à vivre de la médiatisation de ses ascensions et de la publication d'ouvrages. Bonington fait donc sans conteste partie de la bourgeoisie[61]. Comme le relève assez justement un autre lecteur de l'AJ, les conditions matérielles des alpinistes des années 1970 n'ont rien à voir avec ce qu'elles étaient avant la guerre :

> « Il était considérablement plus difficile [avant la guerre] de grimper aussi activement et assidument qu'aujourd'hui, où les [alpinistes des classes populaires] ont une semaine de cinq jours, des salaires énormes en comparaison, de grandes organisation pour s'entrainer, des moyens de transport immensément améliorés et toutes sortes d'équipements spécialisés. En fait, ils font tous partie de la « bourgeoisie » aujourd'hui[62]. »

Une lecture assez courante de ces évolutions est que la massification de l'enseignement aurait donné le jour à une génération d'alpinistes parfois qualifiée de « *classless* » (« qui n'appartiennent à aucune classe »). Il est vrai que si l'on retrouve, après la parenthèse des années 1950 – le temps des *hard men* – une proportion d'alpinistes ayant fait des études supérieures quasi-semblable à ce qu'elle était avant la guerre, il ne s'agit pas des mêmes individus ni des mêmes trajectoires scolaires, car le contexte éducatif a beaucoup changé à la faveur de la démocratisation de l'enseignement. Ce ne sont donc pas tout à fait les mêmes élites sociales qui composent, avant et après la guerre, l'élite de l'alpinisme. Avant la guerre, en effet, l'appartenance aux classes supérieures allait généralement de pair avec une origine sociale (très) aisée, un passage dans des établissements scolaires sélectifs (essentiellement des *public schools*) et une carrière professionnelle prestigieuse. Par son origine sociale, son éducation et sa profession, l'alpiniste d'avant-guerre était le membre d'une élite sociale. Dès l'après-guerre, et plus encore à partir des années 1970, l'élite de l'alpiniste cesse de recruter ses membres presque exclusivement dans la haute bourgeoisie. C'est sans doute à la lumière de ces nouveautés que Dennis Gray peut écrire, en 2007, qu'à partir des années 1970 « l'étudiant n'appartenant à aucune classe (*the classless student*) a remplacé l'alpiniste des classes populaires (*the working-class climber*) à la tête des pionniers de l'alpinisme[63] ». C'est également l'analyse que fait Simon Thompson dans son histoire de l'alpinisme britannique[64]. Cette interprétation, si elle n'est pas dénuée de sens, est en partie fausse, et cela pour les mêmes raisons que nous avons invoquées précédemment : les grands alpinistes, justement parce qu'ils sont étudiants, font bien partie des « classes » supérieures et moyennes. Plus qu'un bouleversement radical du recrutement social de l'élite de l'alpinisme, on assiste à une reconfiguration du profil sociologique des classes supérieures qui la composent. Rien de surprenant donc, à ce qu'Andy Kirkpatrick, le plus jeune alpiniste de notre corpus autobiographique (né en 1972), envisage l'alpinisme, encore dans les années 1990, comme réservée aux classes privilégiées :

> « J'avais toujours cru que les alpinistes étaient une espèce différente, des gens des classes moyennes ou supérieures. Les seuls grimpeurs avec lesquels j'étais entré en contact au magasin avaient été soit des cadres supérieurs (*professionals)*, soit des étudiants. L'alpinisme, aussi, avait l'air cher[65]. »

### 1.2.2 *Quand l'alpinisme devient une priorité*

Mick Fowler (né en 1956), un des rares grands alpinistes à poursuivre une carrière professionnelle

---

[61] Pour la correspondance entre bourgeoisie et *middle-class*, voir la première partie de la thèse.
[62] « Miscellanea », *op. cit.* Nous traduisons.
[63] Dennis GRAY, « The rise and fall of the working class climber », *op. cit.*, p. 146. Nous traduisons.
[64] Simon THOMPSON, *Unjustifiable risk?*, *op. cit.*, p. 272. Nous traduisons.
[65] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, Londres, Hutchinson, 2008, p. 74. Nous traduisons.

stable (de directeur des impôts), rapporte les difficultés à combiner métier et alpinisme de haut niveau. Il parvient cependant à le faire, en cumulant ses six semaines de congés annuels, comme le faisaient, pour se rendre dans les Alpes, les alpinistes de l'*AC* dans les années 1850.

> « J'avais envie d'aller dans d'autres massifs [que les Alpes] mais le coût, les ennuis, la probabilité élevée de ne pas parvenir à réaliser d'ascension (…) pendant mon congé annuel, tout cela se combinait en un complexe ensemble d'obstacles[66]. »

Finalement, les exigences en termes de temps (plus que d'argent) liées à l'alpinisme d'expédition, nouvelle forme légitime de « grand alpinisme », viennent bouleverser l'équilibre qui existait auparavant entre trajectoires professionnelles et sportives. Parmi ces bouleversements, la mise au second plan, voir le plus souvent l'abandon pur et simple, d'une carrière professionnelle stable.

On remarque ainsi, à partir des années 1960 et 1970, que les alpinistes sont de plus en plus nombreux à organiser leur vie professionnelle en fonction des expéditions, et non l'inverse. Les solutions sont diverses. La première consiste à alterner des périodes de travail où l'on économise et des périodes d'expédition ou d'alpinisme intensif. Frustré de n'avoir eu que dix jours de congés en 1953, Joe Brown démissionne de son travail de plombier une fois reconstituées ses économies pour pouvoir partir trois mois dans les Alpes, sachant qu'il n'aura aucun mal à retrouver du travail à son retour[67]. Il ouvrira, dans les années 1960, son magasin de matériel d'alpinisme, un des trois débouchés, selon Connor, offerts alors aux alpinistes qui « veulent une carrière à plein temps en rapport avec l'alpinisme », avec « l'écriture de livres d'expédition (à la Bonington) » et le métier de guide[68]. Joe Brown explique au début de son autobiographie qu'il a « de nombreux amis qui ont pris l'habitude d'arrêter de travailler au printemps pour grimper en Europe, avant de retrouver du travail en septembre, jusqu'au printemps suivant[69] ». Dans le contexte économique des Trente Glorieuses, démissionner pour aller dans les Alpes et, de plus en plus, pour partir en expédition, est une solution assez courante. C'est ce que fait Dennis Gray en 1961, laissant entendre que sa priorité est l'alpinisme :

> « C'était à prendre ou à laisser, mais c'était dommage parce que j'aimais bien mon travail ; en fait, ce fut la seule occasion où j'ai aimé travailler pour quelqu'un d'autre que moi. Cependant, après une semaine d'indécision, j'ai décidé de partir pour Kulu et d'accepter les conséquences[70] »

Les alpinistes de cette génération que j'ai interrogés m'ont également fait part d'une décennie au moins à alterner petits boulots et alpinisme.

> « Tu sais, on y mettait toutes nos économies, tout ce qu'on avait à la banque, on vendait notre voiture, on vendait tout ce qui nous permettait d'y aller (…). Pendant dix ans, j'ai eu des petits boulots. Je disais que je travaillerais plus quand je serais à la retraite, ce qui est le cas! (…) J'ai fait maçon, garde-chasse, j'ai travaillé pour *Mountain Magazine*, j'ai fait du management pour les collectivités locales. Tu sais, avec l'idée que tous ces contrats allaient se terminer, et me donner l'argent pour aller grimper[71]. » [Homme, né en 1945]

---

[66] Mick FOWLER, *Vertical Pleasure: Early Climbs in Britain, the Alps, the Andes and the Himalaya*, Londres, Bâton Wicks, 2006, p. 107. Nous traduisons.
[67] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 89.
[68] Jeff CONNOR, *Creagh Dhu Climber*, *op. cit.*, p. 162.
[69] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 18. Nous traduisons.
[70] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 118. Nous traduisons.
[71] "You know, you put all of your earnings, anything you have in the bank, you sold your car, whatever that pays for yourself to get out there"; "[I did small jobs for] about 10 years. I used to say that when I'm in my retirement I work all the more, which tends to be the case! (…) Construction, ranger, I worked on *Mountain* magazine for a while, I did management jobs for local authorities. You know, with the idea that all the contracts would come to an end, and supply the money to go climb".

> « J'ai travaillé pendant deux ans dans un hôpital, jusqu'à ce qu'il devienne obligatoire (…) de travailler les week-ends. (…) Donc j'ai démissionné et je n'ai jamais vraiment travaillé à nouveau pendant dix ans. [Pour gagner ma vie] je travaillais deux mois, en économisant autant que je pouvais, je grimpais pendant quatre ou cinq mois. J'ai été sur un chalutier islandais pendant deux ou trois mois. Quand j'avais de la chance, j'avais assez d'argent pour le reste de l'année[72]. » [Homme, né en 1940]

De manière révélatrice, la proportion d'alpinistes ayant connu une période professionnelle précaire, souvent volontaire en vue de libérer du temps pour l'alpinisme d'expédition, va croissante au fil du temps. Il en va de même pour la proportion de ceux ayant choisi un métier en rapport avec l'alpinisme ou permettant de pratiquer plus (ce que nous avons appelé dans le graphique suivant des bifurcations en rapport avec l'alpinisme), ou de ceux ayant alterné périodes de travail et longues périodes de chômage (carrières professionnelles discontinues), notamment pour partir en expédition.

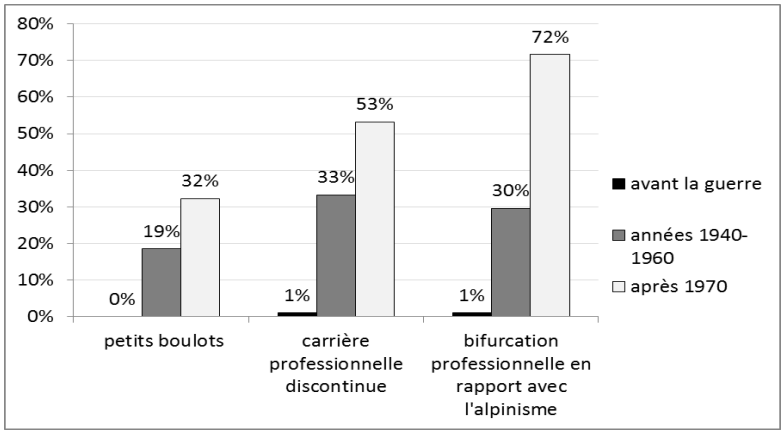


**Figure 39. Proportion d'alpinistes britanniques ayant fait des petits boulots, connu des bifurcations professionnelles ou des carrières discontinues pour mieux se consacrer à l'alpinisme. Base : reconstitution de l'élite (N=192).**

La probabilité de chacun de ces choix de carrière (petits boulots, discontinuité ou bifurcation) est inégalement distribuée. Ainsi, pour la dernière génération on observe que les individus n'ayant pas fait d'études supérieures sont plus nombreux à avoir connu des bifurcations professionnelles en rapport avec l'alpinisme (78%) que ceux ayant été à l'université (70%), et parmi eux que ceux ayant fréquenté les grandes universités (50%). Là encore, la faiblesse des effectifs nous incite à la prudence (nous raisonnons sur 68 individus), et à une analyse plus qualitative. Parmi les auteurs d'autobiographies dans la première situation, au nombre de cinq, tous à l'exception de Mick Fowler ont fini par bifurquer vers l'alpinisme, d'une manière ou d'une autre : Julie Tullis (1939-1986) fut instructrice d'escalade puis a tourné des films d'expédition, Nick Bullock (né en 1965) a démissionné de son emploi de professeur de sport en prison pour devenir alpiniste professionnel, Paul Pritchard (né en 1967), a beaucoup vécu des aides sociales mais vit à présent des sponsors, de conférences et de ses livres[73], tout comme Andy Kirkpatrick (né en 1972) qui fut également vendeur dans un magasin d'alpinisme.

Ces bifurcations ne sont pas propres aux individus peu qualifiés. Elles se généralisent aussi chez

---

[72] "So, then, after that, I worked for 2 years in a hospital, until to know all the different departments it was required to work on the week-ends (…). So I resigned and I never really worked properly again for 10 years. [How did you earn a living?] Just working 2 months, you save as much as you can, climb for 4 or 5 months, went on Islandic trawler for 2 or 3 months. If you are lucky, you get enough money for the rest of the year".

[73] Pritchard est l'un des nombreux grimpeurs anglais à avoir vécu des aides sociales, surnommées les « subventions à l'escalade de Thatcher » (*Thatcher climbing grant*), pendant les années 1980. Ces derniers s'installent dans des villes étudiantes proches des falaises (Leeds, Manchester, Sheffield). Pour un tableau de cette décennie, voir Paul PRITCHARD, *Deep Play*, 2e éd., Londres, Bâton Wicks, version Kindle (sans pagination), 2012.

les diplômés des plus grandes universités. Parmi les auteurs d'autobiographies nés après 1938 (notre critère pour la dernière génération), sept sont passés par l'université. Dougal Haston (1940-1977), Doug Scott (1941-), Martin Boysen (1941-), Stephen Venables (1954-), Joe Simpson (1960-), Simon Yates (1963-), et Andy Cave (1967-) ont tous été étudiants, au terme de trajectoires sociales et scolaires assez variées. Dougal Haston, Andy Cave et Simon Yates font partie de ceux qui ont bénéficié de l'ouverture de l'enseignement supérieur. Haston, dont le père est boulanger et la mère domestique, fréquente le lycée local avant d'entreprendre une licence de philosophie. Cave, de 27 ans son cadet (il est donc relativement anachronique de comparer leurs deux profils) travaille d'abord dans la mine après avoir arrêté l'école à 15 ans, puis reprend des études de littérature et de linguistique jusqu'à obtenir un doctorat dans les années 1990. Les origines sociales de Yates sont plus incertaines, on sait néanmoins que sa grand-mère était ouvrière. Tous les autres viennent de milieux sociaux privilégiés : le père de Scott est commissaire de police, celui de Venables est un cadre haut placé dans une agence de publicité, celui de Simpson est officier, les parents de Boysen sont enseignants.

C'est lorsque l'on regarde les trajectoires professionnelles de ces alpinistes-étudiants, que l'on peut constater un changement majeur par rapport aux générations précédentes. Avant eux, rares étaient ceux qui, après des études supérieures, n'entreprenaient pas une carrière professionnelle classique. Il était éventuellement possible d'envisager une reconversion en rapport avec l'alpinisme, mais il s'agissait, le plus souvent, de devenir écrivain ou conférencier. Parmi les auteurs d'autobiographies de la génération précédente ayant fait des études supérieures, William H. Murray fut cadre dans une banque puis écrivain, Wilfrid Noyce fut professeur à Charterhouse (*public school*), Charles Evans devint chirurgien puis doyen d'université, Mickael Ward fit lui aussi une carrière de chirurgien, George Band fut PDG d'une grande société nationale, Ian McNaught Davis géologue, directeur d'une société d'informatique et journaliste, Tom Patey médecin. Christian Bonington, avant de devenir professionnel de l'alpinisme, avait été officier puis cadre commercial. Finalement, on restait-là dans le schéma désormais du cumul de l'alpinisme et d'une carrière professionnelle souvent prestigieuse.

La nouvelle génération d'alpinistes ayant fait des études supérieures rompt avec ce schéma. Au Royaume-Uni, ce qui frappe lorsque l'on considère les trajectoires des alpinistes nés à partir des années 1940, c'est qu'une proportion croissante de ces derniers ne semble pas envisager de carrière professionnelle stable après leurs études. Certains des alpinistes-étudiants abandonnent l'université pour se consacrer à l'alpinisme, comme Dougal Haston qui arrête ses études après deux ans. D'autres obtiennent un diplôme, mais ne cherchent pas de profession stable ensuite, alternant petits boulots et expéditions. La sortie de l'université, loin d'être vue comme le préalable à l'entrée dans une profession, est vécue comme une libération. « J'allais terminer ma licence mais seulement par devoir envers mes parents. Je voulais grimper », écrit Joe Simpson qui ajoute plus loin qu'il n'avait « aucunement l'intention d'utiliser [son] diplôme pour entreprendre quelque carrière que ce fût[74] ». Simon Yates tient des propos semblables. À propos de sa licence de biochimie, il écrit :

> « J'avais l'impression d'avoir passé les trois dernières années à apprendre une matière qui m'intéressait

[74] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, Londres, Vintage, 1994, p. 97 et 122. Nous traduisons.

> peu. (…) Je pouvais à présent utiliser ce savoir pour impressionner des gens que je me moquais d'impressionner et pour m'assurer un travail que je ne voulais pas. (…) Je n'avais aucun plan sur le long terme et aucune idée de comment j'allais m'en sortir, mais le poids qui pesait sur mes épaules avait disparu[75]. »

Yates, comme Simpson, se consacrent pendant plusieurs années à l'alpinisme, vivant de petits boulots. C'est également le cas de Stephen Venables, pourtant sorti de Charterhouse (*public school*) et d'Oxford. Après une licence, sa passion pour l'alpinisme l'emporte sur l'envie de faire carrière : « contrairement à la plupart de mes camarades d'Oxford, écrit-il, aucune carrière ne m'attendait[76] ». Lorsqu'une possibilité d'emploi, comme organisateur de festivals d'opéra, apparaît, il préfère partir en expédition[77]. Il refuse, plus tard, la place que son père lui offre dans son agence de publicité, « terrifié à l'idée de ce qu'était la vie d'entreprise[78] ». Pour Venables comme pour une proportion croissante d'alpinistes, le choix d'un métier est conditionné par la possibilité de faire de l'alpinisme, ce que l'on n'observait pas parmi les alpinistes des générations antérieures. Ce n'est donc pas par vocation que Venables, comme beaucoup d'autres, finit par se tourner vers le métier d'enseignant. Il s'agit plutôt d'un choix motivé par la perspective de longues périodes de congés : « Je faisais semblant d'être dévoué à l'enseignement, alors qu'en réalité toutes mes pensées et toute mon énergie étaient tournées vers les vacances[79] ». C'est également la carrière choisie par Martin Boysen. Ce dernier avait déjà, au grand désarroi de ses proches, choisi l'université de Manchester pour sa proximité avec les falaises d'escalade[80]. Après des études qu'il déteste de plus en plus, il échoue à ses examens mais trouve, après une période de petits boulots, du travail comme enseignant en biologie. Il s'agit, comme pour Venables, d'un métier principalement lucratif et dans lequel, jusqu'à la fin de sa carrière, il s'investit *a minima,* alternant contrats temporaires d'enseignement et expéditions :

> « Alors que Maggie [sa femme] et Kate [sa fille] progressaient toujours plus loin dans leur carrière, j'étais heureux de me contenter d'être un petit enseignant. (…) [Cela] me laissait le temps de per[81]. »

Un alpiniste interrogé en entretien nous fait part du même calcul. À l'âge de trente ans, il abandonne son métier de conseiller dans l'industrie de la construction pour devenir enseignant.

> « J'ai abandonné l'argent pour devenir enseignant (…). J'ai pris consciemment cette décision car cela me permettait d'aller grimper. Ça m'énerve quand les gens disent : "oh, tu es prof", et je réponds : "c'est quand la dernière fois que tu as divisé ton salaire par deux ? "[82] » [Anglais né en 1943]

Alan Rouse et Doug Scott sont deux autres alpinistes de cette génération à avoir fait un choix de carrière semblable. Le premier, après des études brillantes à Birkenhead (*public school*) et à Cambridge, devient professeur de mathématiques. Ce choix est purement pragmatique : il s'agit d'économiser suffisamment pour partir en expédition en Amérique du Sud. Ses amis font de même, si bien, écrit son ami Brian Hall dans une biographie consacrée à Rouse (mort en mon-

---

[75] Simon YATES, *The flames of adventure*, Londres, Vintage, 2002, p. 17-18. Nous traduisons.
[76] Stephen VENABLES, *Higher than the eagle soars, a path to Everest*, Londres, Hutchinson, 2007, p. 57. Nous traduisons.
[77] *Ibid.*, p. 63.
[78] *Ibid.*, p. 87.
[79] *Ibid.*, p. 144.
[80] Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.*, p. 15. Nous traduisons.
[81] Martin BOYSEN, *Hanging on. A life inside British climbing's golden age*, Sheffield, Vertebrate Publishing, 2014, p. 252. Nous traduisons.
[82] "I gave up money to become a lecturer. (…) I did that as a conscious decision so I could go climbing. You know it annoys me in life when people say: "oh you are a lecturer", so I say " when did you last time halved your salary"?".

tagne à 35 ans), « qu'en moins d'un mois, nous étions tous enseignants[83] ». Cette carrière ne durera pas : à son retour, les petits boulots se succèdent dans l'attente de la prochaine expédition. Doug Scott, quant à lui, exerce le métier d'enseignant pendant quelques années avant de se consacrer entièrement à l'alpinisme dès 1971, à l'âge de 30 ans : « J'aimais bien enseigner, dit-il, ça ne me permettait pas de faire tout ce que je voulais[84] ». Venables abandonnera également ce métier au même âge, une période charnière dans la carrière de grand alpiniste. On le voit, la carrière d'enseignant, métier considéré comme un gagne-pain aux congés avantageux, ne dure jamais longtemps chez ces nouveaux alpinistes. Rien de semblable avec la manière dont leurs prédécesseurs envisageaient leurs carrières professionnelles.

L'enseignement ne constitue pas l'unique débouché envisageable pour ces nouveaux alpinistes sortis de l'université. Un autre métier de plus en plus courant, souvent une reconversion, est celui de gérant d'un magasin de matériel d'alpinisme. C'est ce qu'avait fait Joe Brown, le « plombier-alpiniste », à la fin des années 1960. Ce métier n'est d'ailleurs pas pensé par Brown comme complètement compatible avec l'alpinisme de haut niveau, qui nécessite une liberté de mouvement presque totale. « Quand on a une affaire à faire tourner, on y pense à deux fois avant de se précipiter de l'autre côté du globe. L'époque où j'agissais sur un coup de tête est révolue et j'ai le devoir de veiller sur mon foyer et sur les gens qui dépendent de moi[85] », écrit-il à la fin de son autobiographie. Dans les années 1970, des alpinistes éduqués à l'université commencent à envisager ce type de carrière, qui leur permet de rester dans le domaine de l'alpinisme.

> « Quand j'ai quitté l'université, j'avais mon diplôme et je ne savais pas quoi faire, je n'avais aucune idée. Donc j'ai pensé : la seule chose que j'aime vraiment, c'est grimper, donc je suis parti travailler dans un magasin d'escalade (…). Et j'ai toujours travaillé dans des magasins d'escalade depuis. [Mes parents] n'étaient pas très contents[86] ! » [Homme, né en 1951, ancien étudiant à Eton et à l'université]

### 1.2.3 *Une professionnalisation du grand alpinisme : des alpinistes de métier*

Nous avons constaté, chiffres à l'appui, que l'élite de l'alpinisme, tout en demeurant majoritairement composée d'individus des classes supérieures, voyait la proportion de professionnels de l'alpinisme augmenter considérablement en son sein. Dans les années 1970, 1980, et surtout 1990, apparaît en effet une nouvelle catégorie de « grands alpinistes » : les alpinistes professionnels.

Il ne s'agit pas réellement d'une nouveauté. Avant la guerre, Eric Shipton, Bill Tilman, ou Frank Smythe étaient déjà, d'une certaine manière, des professionnels qui vivaient des revenus des livres et conférences relatives à leurs ascensions. Après la guerre, d'autres alpinistes saisissent l'opportunité, offerte par une médiatisation sans précédent de l'alpinisme et de l'himalayisme, d'une vie tout entière consacrée à l'alpinisme, ouvrant la voie à une professionnalisation de l'alpinisme à plus grande échelle. En effet, une conséquence importante de l'intérêt public et médiatique croissant porté à l'alpinisme a été de créer des retombées financières dont certains alpinistes ont pu (et su) tirer parti.

Joe Brown (né en 1930) est l'un des premiers à en bénéficier, dès la fin des années 1950, sans

---

[83] Geoff BIRTLES (dir.), *Alan Rouse, a mountaineer's life*, Londres, Unwin, 1987, p. 93.
[84] Nicholas O'CONNELL, *Beyond Risk: Conversations With Climbers*, Seattle, WA, Mountaineers Books, 1993, p. 154.
[85] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 250. Nous traduisons.
[86] "When I left university, I got a degree and I didn't know what to do, I had no clue. So I thought: the only thing I really like is climbing, so I went and work in a climbing shop, just because I thought this would be a good idea. And I worked in climbing shops ever since. [My parents] weren't very happy!"

l'avoir particulièrement recherché. Suite aux expéditions victorieuses sur le Kangchenjunga (1955) et sur la Tour de Mustagh (1956), Joe Brown, alors plombier, est contacté par la BBC pour un travail d'expertise sur un documentaire sur l'alpinisme, une proposition qui le surprend : « Je m'extasiais à l'idée de me voir donner de l'argent pour faire quelque chose qui, à mes yeux, ne ressemblait en rien au travail[87] ». Les propositions du même type s'enchaînent : il est invité dans des émissions télévisées, joue dans un film documentaire sur l'alpinisme dans les Dolomites, puis en Iran. Il réalise l'ascension de l'Aiguille du midi, filmée en direct, puis celle du Clogwyn D'ur Ardd'u (au Pays de Galles)[88]. Brown plaît aussi aux médias parce qu'il rompt avec le type traditionnel de l'alpiniste. Son image d' « alpiniste-plombier de Manchester », forgée par ces mêmes médias, lui apporte une grande visibilité, si bien qu'au milieu des années 1960, il raconte être très occupé par les tournages[89]. En un sens, la médiatisation de l'alpinisme, en mettant sur le devant de la scène des alpinistes auparavant peu visibles, a aidé à l'ouverture sociale du sport.

D'autres alpinistes, possédant les ressources adéquates, vont activement chercher à tirer profit de ces possibilités médiatiques, mettant en place de véritables stratégies de marketing. C'est le cas de Chris Bonington (né en 1934), d'ailleurs fort critiqué par ses contemporains pour ses velléités médiatiques. « Les alternatives médiatiques à la publication de récits dans des journaux d'alpinisme ne manquaient pas[90] », écrit Bonington à propos de ses débuts de professionnel de l'alpinisme, en 1963. Il tourne des films, commente des documentaires, écrit des ouvrages, publie des livres de photographies, trouve des sponsors et négocie des accords avec la presse pour financer ses expéditions.

Après 1970, 27 % des alpinistes de notre reconstitution de l'élite (soit 18 individus) sont des « alpinistes professionnels », c'est-à-dire des individus sponsorisés et vivant de leurs ascensions. La proportion relativement importante de ces professionnels *au sein de l'élite* ne doit pas occulter le fait qu'il ne s'agit, par rapport à l'ensemble des alpinistes, que d'une infime minorité. En outre, parmi eux, tous n'ont pas les mêmes revenus et ne bénéficient pas de la même publicité. Chris Bonington (né en 1934) et Doug Scott (né en 1941) sont parmi les plus célèbres. Comme l'écrit Simon Thompson, les deux hommes ont établi une sorte de « duopole dans l'arène alpinistique dans les années 1970 et 1980[91] ». À partir des années 1990, un nombre croissant d'alpinistes parviendra à faire de même, sans jouir néanmoins de la même assise ni de la même reconnaissance auprès du grand public. Les revenus que touchent ces alpinistes sont surtout issus de publications (récits d'ascensions, articles dans des magazines spécialisés, etc.), de films et de conférences. Le développement des sponsors, qui accompagne celui d'un marché du matériel de montagne[92], joue un rôle dans le développement du professionnalisme. La généralisation de l'himalayisme et, plus généralement, de l'alpinisme d'expédition – du moins pour qui entend faire partie de l'élite de l'alpinisme – également. Cette pratique chronophage nécessite d'y consacrer une partie non négligeable de l'année. Se consacrer entièrement à l'alpinisme fait partie des solutions envisageables. Dans ce cas, les sponsors, en l'absence d'autres sources de financement, deviennent quasi indis-

---

[87] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 141. Nous traduisons.
[88] *Ibid.*, p. 143 et 245.
[89] *Ibid.*, p. 245.
[90] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 225. Nous traduisons.
[91] Simon THOMPSON, *Unjustifiable risk?*, *op. cit.*, p. 276. Nous traduisons.
[92] *Ibid.*

pensables pour monter des expéditions sur des sommets à haute altitude.

La proportion des professionnels est plus importante parmi les alpinistes dont nous avons étudié les autobiographies : parmi les douze représentants de cette génération, on compte neuf alpinistes professionnels. Ceci n'est pas surprenant : les auteurs d'autobiographies forment un groupe particulier au sein de l'élite (une sorte d'élite dans l'élite) et, surtout, les professionnels y sont surreprésentés car la publication d'une autobiographie participe, justement, de la trajectoire de l'alpiniste professionnel, surtout lorsqu'elle a lieu au cours de la carrière (il en va différemment des mémoires, qui sont écrit après). D'ailleurs, si l'on regarde (base ACM) la proportion d'individus qui vivent de l'alpinisme (qu'ils soient alpinistes professionnels, gérants d'un magasin de matériel d'alpinisme, guides, écrivains, etc.), celle-ci, d'une part augmente de manière quasi constante au fil du temps, d'autre part est presque égale à 100% pour la dernière génération de pratiquants. Pritchard n'a donc pas tort lorsqu'il décrit les années 1990 et les suivantes comme l'ère des « professionnels affûtés » (*sharp-cut professionnals*[93]).

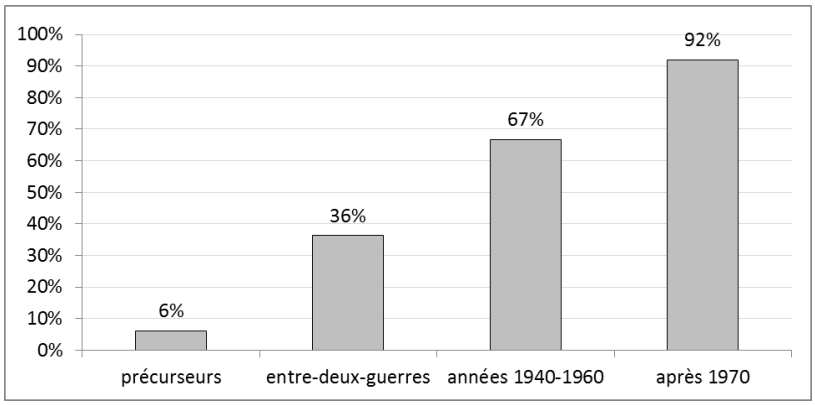


**Figure 40. Proportion d'alpinistes vivant de l'alpinisme, au Royaume-Uni. Base ACM (N=50)**

À côté des alpinistes professionnels (c'est-à-dire sponsorisés et/ou tirant un revenu de leurs ascensions), la professionnalisation de l'alpinisme se développe également via le métier de guide. Là encore, il existait déjà des guides britanniques dans les années 1940 et 1950[94], mais peu en avaient fait une carrière. Il s'agissait plutôt d'une occupation temporaire. Moffat, Brown, Whillans, tous ces alpinistes avaient été instructeurs ou guides au Royaume-Uni pendant quelques saisons. Ce qui change à partir de la fin des années 1960, c'est que guide devient un métier à part entière, choisi par certains des plus grands alpinistes, à l'instar de John Cunningham, un ancien ouvrier de Glasgow et membre du *Creagh Dhu*, en 1965. Ce phénomène est à relier aux évolutions du paysage institutionnel de l'alpinisme britannique. En 1944, des certificats et des diplômes d'instructeurs et de guides sont créés au Royaume-Uni, en même temps que le *British Mountaineering Council* (*BMC*). Cependant, ces derniers étaient valables au Royaume-Uni seulement. Pour cette raison, et pour d'autres également[95], rares sont les alpinistes qui souhaitent en faire leur métier. Une institution cependant aura un impact plus fort : l'*Association of British Mountain Guides* (*BMG*). Créée en 1975, le *BMG* offre des formations au métier de guide et délivre des certificats

[93] Préface de Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.*

[94] Et même une femme, la première femme guide du pays, Gwen Moffat (née en 1924).

[95] Parmi elles, la facilité, pendant les années de croissance et de plein emploi que sont les années 1940 à 1973, à trouver du travail dans d'autres domaines d'activité et, également, le manque d'intérêt pour un métier qui, s'il donne l'occasion d'être dans les montagnes, ne permet pas de réaliser des ascensions difficiles. Nous développerons les arguments en défaveur du métier de guide avancé par les alpinistes britanniques dans le chapitre 10.

qui sont, à partir de 1977, reconnus internationalement à la faveur de l'entrée du *BMG* dans l'Union internationale des associations de guides de montagne (UIAGM[96]). Les conditions deviennent ainsi, au cours des années 1970, plus favorables au choix d'une carrière de guide pour les grands alpinistes : leur proportion passe de 15% à 34% (ce qui représente respectivement 4 et 23 individus) dans notre reconstitution de l'élite. Parmi les auteurs d'autobiographie, deux ont été guides, temporairement, avant de devenir des alpinistes professionnels.

Le graphique suivant illustre le phénomène de professionnalisation de l'élite de l'alpinisme britannique. Il montre l'évolution de la proportion d'alpinistes amateurs, d'alpinistes professionnels et de guides/instructeurs dans l'élite britannique. La nette diminution des amateurs à partir de la guerre, au profit des deux types de professionnels, y est perceptible.

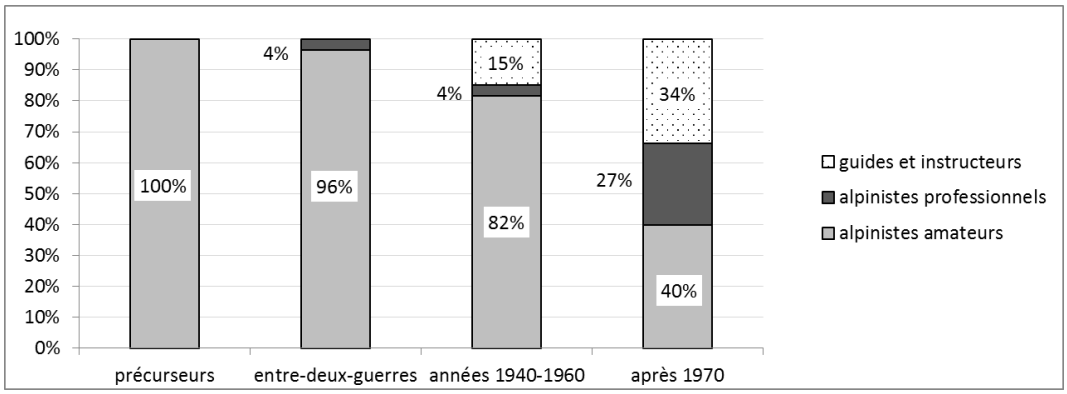


**Figure 41. Proportion de guides, d'amateurs, et d'alpinistes professionnels dans l'élite britannique, pour chaque génération (N=193).**

**Note. Compter les guides**

La différence de 15 points observée entre la proportion de guides (ou métiers de la montagne) dans la figure 35 et dans la figure 41 s'explique par le fait qu'il est possible de cumuler une occupation professionnelle et le métier de guide (à temps partiel). Dans ce cas, c'est la profession qui a été prise en compte pour le premier graphique. C'est ainsi que Gwen Moffat (née en 1924), le premier « guide » dans notre base, a été placée par ailleurs dans la catégorie « artistes » de la variable « catégorie socio-professionnelle », car elle a également (et surtout) fait une grande carrière d'écrivaine. Pour le second graphique, nous avons comptabilisé comme « guides » (plutôt que comme amateurs) tous les individus qui avaient été guides, même temporairement, à un moment donné de leur existence. Dans ce second graphique, Gwen Moffat fait partie des « guides ». Il ne faut donc pas s'étonner, de ce fait, que l'on puisse observer dans le premier graphique une proportion nulle de guides pour la génération de pratiquants des années 1940 à 1960 et, dans le second, une proportion de « guides et instructeurs » de 15% lorsque l'on compare le fait d'être amateur, professionnel, ou guide.

Le vocable de « professionnel » ne doit pas induire en erreur. Il n'est pas équivalent, en termes de style de vie, de rémunération, ou de légitimité, d'être guide ou alpiniste professionnel[97]. Il n'est d'ailleurs pas anodin, au Royaume-Uni, de ne trouver aucun guide parmi les auteurs

[96] Association créée en 1965 par les pays alpins : France, Italie, Suisse, Autriche.

[97] En ce qui concerne le fait de savoir si le choix du type de professionnalisation est socialement différencié, il est difficile d'arriver à des résultats probants à partir de notre reconstitution de l'élite. En effet, les effectifs sont bien trop faibles. Par exemple, on ne connait les origines sociales que de 21 professionnels (12 alpinistes professionnels et 9 guides). C'est vers les récits des trajectoires des alpinistes de la dernière génération qu'il faut se tourner pour voir apparaître des différences entre ceux qui choisissent d'être guides et ceux qui embrassent une carrière d'alpinistes professionnels. Sur ce point, voir le chapitre 8.

d'autobiographie, alors que l'on en compte beaucoup parmi les auteurs français. La professionnalisation de l'alpinisme de haut niveau via le métier de guide est, en effet, beaucoup plus accentuée en France. C'est la comparaison avec la situation française qui permettra d'éclairer la spécificité britannique sur ce point.

## 2. Morphologie de l'alpinisme français d'après-guerre. Une ouverture plus prononcée

Le cas français fera l'objet de développements moins conséquents que le cas anglais. Tout d'abord, un travail historique et sociologique très complet a déjà été mené par Olivier Hoibian sur l'alpinisme français[98]. Ensuite, et surtout, l'analyse de la situation française vient surtout jouer un rôle de contrepoint comparatif avec le Royaume-Uni, permettant d'émettre des hypothèses plus générales pour expliquer pourquoi une élite telle que celle de l'alpinisme s'ouvre ou demeure fermée, se professionnalise ou non, et l'ampleur que prend ce type de phénomènes en fonction des contextes. Le cas français est intéressant à cet égard, puisque l'élite alpinistique connaît une démocratisation sociale sans commune mesure avec son équivalent britannique.

À partir des années 1940, le recrutement social de l'élite de l'alpinisme français évolue de manière inédite. Au sortir de la guerre, on observe en France la même double tendance, à l'ouverture et à la professionnalisation, que celle observée au Royaume-Uni. Cependant, son ampleur est bien plus importante en France où, par ailleurs, ouverture et professionnalisation sont deux phénomènes liés. Pour comprendre ce lien, il est nécessaire de faire un rapide point sur les changements qui affectent, à partir des années 1940, le paysage institutionnel de l'alpinisme français. Il s'agit d'une période au cours de laquelle de nouvelles organisations alpinistiques sont mises en place, la plupart dans un cadre étatique.

### 2.1. L'ouverture de l'alpinisme français : 1930-1950

À partir des années 1930-1940, l'alpinisme français s'ouvre, comme l'alpinisme anglais, à des populations nouvelles. Ce phénomène a été étudié, dans le cadre de la théorie des champs et à une échelle plus fine, par Olivier Hoibian, qui montre comment, au sein du « pôle de l'élitisme technique » (regroupant les promoteurs d'une vision sportive de l'alpinisme), de nouveaux groupes, issus de fractions sociales moins favorisées que les alpinistes des générations antérieures, font leur apparition[99]. Ce sont d'abord des alpinistes des classes moyennes, par exemple ceux du « Groupe de Bleau » dans les années 1920 et 1930, qui s'entraînent sur les rochers de Fontainebleau. Cette évolution a lieu en dépit du contrôle habile (et un temps efficace) de l'accès à l'alpinisme mené par le GHM. Malgré tout, « la diffusion du goût pour l'exercice en pleine nature au sein des fractions cultivées des classes moyennes, et même de certaines franges des classes populaires, dans les années 1930, marque, pour les édiles du GHM, le terme de l'ère enchantée de "la grande illusion"[100] ».

Au Royaume-Uni, l'apparition des clubs ouvriers dans les années 1930 découlait en partie de la crise économique et du chômage de masse. En France, Hoibian montre que l'arrivée de nouvelles populations d'alpinistes est à mettre en lien avec le contexte plus large de réduction de la durée

[98] Olivier HOIBIAN, *Au-delà de la verticale..., op. cit.*
[99] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950, op. cit.*, p. 200.
[100] *Ibid.*, p. 220.

hebdomadaire du travail à 48 heures en 1919 et, surtout, d'apparition des congés payés en 1936. Comme au Royaume-Uni, les auberges de jeunesse apparaissent au début des années 1930, témoin d'un attrait nouveau pour les activités de plein-air. C'est dans ce contexte que des individus issus de fractions sociales plus modestes en viennent à découvrir l'alpinisme[101].

Dans les premiers temps, l'ouverture sociale de l'alpinisme reste très limitée, comme nous le constaterons plus loin. Hoibian cite, parmi les nouveaux alpinistes, les frères Vernet (nés en 1904 et 1905), qu'il décrit comme étant « d'origine modeste » alors que leur père était médecin et qu'ils avaient fréquenté le lycée Louis-le-Grand[102]. Il cite également Pierre Allain (1904-2000) qui, lui, fait réellement figure d'outsider puisque son père était horloger et qu'il était mécanicien[103]. C'est surtout après la guerre, comme au Royaume-Uni, que l'alpinisme français s'ouvre et que des individus issus des classes populaires finissent par s'y adonner, à l'instar des parisiens Guido Magnone (1917-2012), fils d'immigrés italiens et ouvriers cartonniers, Pierre Leroux (1921-2005), ouvrier devenu guide, Robert Paragot (né en 1927), réparateur de machines à écrire, ou Lucien Bérardini (1930-2005), ouvrier. L'ouverture en France est cependant d'une bien autre ampleur que celle observée au Royaume-Uni. Si elle est aussi forte, c'est parce que l'État entreprend dès les années 1940 une politique de création, de réorganisation et de contrôle des institutions de l'alpinisme qui facilite grandement l'ouverture de son élite.

### 2.1.1 *Des institutions nouvelles après la guerre*

En France, les décennies d'après-guerre représentent une période de création et de renouvellement des institutions de l'alpinisme[104].

Les institutions de formation au métier de guides sont les premières touchées. En 1936, pour la première fois, des « brevets » de guide sont délivrés à l'issue de stages de formation. La profession de guide, auparavant réservée aux habitants des vallées alpines, s'ouvre. Dans les faits, peu d'étrangers accèderont à ce statut avant les années 1950. Cette initiative, trop précoce, sera rapidement abandonnée.

Quelques années plus tard, en 1941, l'organisation *Jeunesse et Montagne* voit le jour. Créée en 1940 par le régime de Vichy, rattachée en 1943 aux *chantiers de la jeunesse*, elle propose des stages de huit mois où se portent volontaires des jeunes gens de plus de 18 ans (ce qui leur permet, en fait, de devancer l'appel au service national obligatoire). Un certain nombre de membres de *Jeunesse et Montagne* entrent progressivement dans la résistance de l'Armée (ORA) en 1943, puis dans les Forces Françaises de l'Intérieur à partir de juin 1944. Elle fournit le vivier de groupes de résistants comme « La compagnie Stéphane » (dont fera partie l'un des plus grands alpinistes français des années 1950, Lionel Terray) qui opère dans les Alpes. Les meilleures recrues peuvent suivre des stages poussés de chef d'équipe puis de chef de cordée, encadrés par des guides. Dès 1943,

[101] Parmi les auteurs d'autobiographies français nés dans les années 1920, on a pu constater que la totalité de ceux issus de milieux populaires avaient fait partie de mouvements de scouts ou du mouvement des auberges de jeunesse.
[102] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 227.
[103] Il deviendra, plus tard, gérant d'un magasin et concepteur de matériel d'alpinisme.
[104] Dans cette sous-partie, nous nous basons sur des informations tirées de « Le Club Alpin Français de 1915 à 1940 », *dossier thématique de la FFCAM* « Le Club Alpin Français de 1941 à 1974 », *dossier thématique de la FFCAM* Olivier HOIBIAN, « Jeunesse et Montagne, Fleuron de la révolution nationale ou foyer de dissidence ? », *in* Pierre ARNAUD, Thierry TERRET, Pierre GROS et Jean-Philippe SAINT-MARTIN (dir.), *Le sport et les Français pendant l'Occupation 1940-1944*, Paris, L'Harmattan, pp. 313‑324 Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 270 Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 443.

*Jeunesse et Montagne* nomme même des guides brevetés de la FFM. C'est ainsi que les plus grands alpinistes français de l'époque (Terray, Lachenal, Rébuffat, etc.), à l'origine des amateurs, deviendront des professionnels.

Les camps de montagne organisés par *Jeunesse et Montagne* pendant la guerre (par exemple celui de la Bérarde en 1942 et 1943), mais aussi les camps des clubs alpins et de la toute récente Fédération Française de la Montagne (FFM) (par exemple ceux du Pré de Madame Carle dans les Écrins en 1941 et 1942) auront un impact sur le recrutement social de l'alpinisme. Ces camps, ou « stages », comme les nomment certains alpinistes, permettent à des jeunes hommes venus de milieux et de régions traditionnellement non pourvoyeurs d'alpinistes, et surtout en dehors du parrainage normalement obligatoire pour l'accès aux activités organisées par les clubs, de découvrir l'alpinisme et de se perfectionner. Certains deviendront guides, à la faveur de la création de nouveaux diplômes accessibles à tous. « C'est alors une petite révolution, écrit Philippe Bourdeau, même si l'ouverture sociale qui en résulte semble très relative[105] ». Il en résulte l'apparition de petits noyaux actifs d'alpinistes, parfois mixtes sexuellement, parfois composés d'amateurs et de professionnels pratiquant durant leur temps libre, ce qui rompt avec le modèle antérieur de l'ascension.

L'année 1943 voit également la création d'une *École nationale d'alpinisme*, chargée d'organiser des stages de formation et de délivrer un diplôme de guide. Une loi vient en effet réglementer ce statut : nul ne peut exercer cette occupation sans une autorisation des Commissariats aux Sports et au Tourisme et sans le nouveau diplôme. En 1945, une autre école voit le jour, le *Collège national d'alpinisme et de ski* (plus souvent désigné sous le nom de *Collège des Praz* dans les sources de l'époque et dans les récits des alpinistes), qui fusionnera avec l'École nationale d'alpinisme en 1949 pour former l'*École Nationale de Ski et d'Alpinisme* (ENSA).

Dans le même temps, d'autres institutions, non directement liées au métier de guide, sont également mises en place. La plus importante est sans doute la *Fédération Française de la Montagne* (FFM) créée en 1942. Son principe est le même que celui du *British Mountaineering Council* (1944) : chapeauter l'ensemble des clubs, sur le modèle d'une fédération sportive. Le CAF continue cependant de dominer l'alpinisme français, ses principaux dirigeants (dont Lucien Devies) étant également dirigeants de la FFM. La FFM organise, elle aussi, des stages de formation à l'alpinisme. Mais ces derniers ne donnent pas accès au statut de guide : il s'agit plutôt de former des moniteurs bénévoles. De telles formations existaient déjà au sein du CAF depuis 1940. Divers « brevets », non professionnels (de chef de cordée, d'initiateur, d'instructeurs, etc.) sont ainsi institués au cours des années 1940 et 1950. C'est aussi l'époque de la création de *l'Union Nationale des Camps de Montagne* (UNCM- 1944), fondée par diverses organisations de jeunesse, dont *Jeunesse et Montagne*. L'UNCM deviendra l'*Union Nationale des Centres sportifs de Plein Air* (UCPA) en 1965.

Enfin, sont créées des organisations militaires de formation et d'exercice de l'alpinisme. L'*École de Haute Montagne* (EHM), qui forme les troupes militaires de montagne, est reconstituée en 1945 (créée en 1932, elle avait été dissoute pendant la guerre). Elle devient *l'École Militaire de Haute Mon-*

[105] Philippe BOURDEAU, « Approche géo-historique de l'alpinisme pendant l'Occupation : le cas du massif des Écrins (1940-1944) », *in* Pierre ARNAUD, Thierry TERRET, Pierre GROS et Jean SAINT-MARTIN (dir.), *Le sport et les Français pendant l'Occupation*, Paris, L'Harmattan, pp. 325-334. Cité dans l'HDR de Philippe BOURDEAU, *Territoires du hors-quotidien : une géographie culturelle du rapport à l'ailleurs dans les sociétés urbaines contemporaines*, Grenoble I, 2003, p. 233.

*tagne* (EMHM) en 1966. C'est au sein de cette organisation qu'est rattaché en 1981 le *Groupe Militaire de Haute Montagne* (GMHM), une troupe d'alpinistes d'élite qui réalisent des expéditions dans un cadre militaire, créée en 1976.

Après la guerre, c'est donc tout un ensemble d'organisation de formation à l'alpinisme qui voient le jour, qu'il s'agisse de le pratiquer dans un cadre de loisir (la FFM, l'UNCM), professionnel (l'École Nationale d'Alpinisme, le Collège des Praz, et finalement l'ENSA) ou militaire (l'EMHM et le GMHM). Ces organisations ont un impact sur le profil social des alpinistes, puisqu'elles ouvrent l'alpinisme à de nouveaux publics. Au niveau de l'élite, on peut également parler d'ouverture, notamment grâce à l'apparition de l'ENSA qui, dès 1948, ouvre à tous l'examen pour devenir guide[106]. Cette situation institutionnelle, assez différente de ce que l'on observe au Royaume-Uni à la même époque, permet en partie d'expliquer pourquoi l'alpinisme français est plus professionnalisé que l'alpinisme anglais.

### 2.1.2 *Ce que produisent les institutions. Des Français pris en charge, des Britanniques autonomes*

L'Anglais A.K. Rawlinson écrivait en 1957, dans l'*AJ*, à propos des grands alpinistes continentaux :

> « Le prestige des guides demeure élevé, à la fois parce que beaucoup des alpinistes de pointe de ces dernières années sont des guides, et à la fois du fait du développement de formations et de tests pour les nouveaux guides. (…) Les meilleurs guides ont joué un grand rôle dans la hausse du niveau général des performances, par leurs réussites personnelles, en étudiant et en codifiant les techniques en vue de la formation dans les écoles d'alpinisme, et aussi en enseignant dans ces écoles[107].»

En France, les institutions créées après la guerre ont un impact sur le recrutement social du « grand alpinisme » : en formant à l'alpinisme de haut niveau, mais aussi en créant des débouchés professionnels permettant de réinvestir des compétences pointues en matière d'alpinisme, elles ouvrent l'élite de l'alpinisme, via le métier de guide, à des individus qui en étaient socialement et géographiquement éloignés.

Pour comprendre pourquoi une élite s'ouvre et se professionnalise, il importe ainsi de considérer les différentes instances d'apprentissage de l'alpinisme (clubs, ENSA, etc.) mais également d'envisager leur articulation au cours de la trajectoire qui mène un individu au « grand alpinisme ». C'est également en comparant les trajectoires-types d'apprentissage de l'alpinisme, au Royaume-Uni d'une part et en France de l'autre, que l'on peut comprendre pourquoi l'élite britannique reste plus fermée et moins professionnelle que l'élite française.

Où, avec qui, dans quel cadre ceux qui sont devenus de « grands alpinistes » ont-ils découvert et appris l'alpinisme ? S'agit-il de cadres informels, d'un apprentissage entre amis ? Ou bien au contraire d'une prise en charge par des institutions : clubs, fédérations, armée ? Les lieux d'apprentissage sont-ils différenciés en fonction de la nationalité ? De l'origine sociale ? Nous tenterons ici, principalement à partir des autobiographies des alpinistes anglais et français d'après-guerre (base ACM restreinte à l'après-guerre, soit 23 alpinistes anglais et 24 alpinistes français nés

---

[106] Non sans heurts, les guides locaux étant opposés à la concurrence des « citadins ». Armand Charlet, qui dirige l'ENSA, et Lucien Devies, à la tête de la plupart des organisations de l'alpinisme d'après-guerre, sont au contraire favorables au changement. C'est sous leur impulsion qu'est votée la loi de 1948 ouvrant la profession de guide. Voir sur ce point Douglas BUSK, *Armand Charlet, portrait d'un guide*, Grenoble, Arthaud, 1974, p. 208.

[107] A.K. RAWLINSON, « Crescendo, 1939-1956 », *op. cit.*, p. 101. Nous traduisons.

entre 1917 et 1972), de mettre au jour les éventuels facteurs permettant d'expliquer les différences dans l'évolution du recrutement social des deux élites après la guerre[108]. Au vu des trajectoires des alpinistes, quatre lieux d'apprentissage apparaissent : le club ; le groupe de pairs ; l'armée ; et l'ENSA, qui représente ici un lieu « à part », un passage quasi-obligé en France sans équivalent au Royaume-Uni. Ces différents lieux ne sont pas exclusifs les uns des autres.

- **Des guides aux clubs**

La plupart des alpinistes auteurs d'autobiographies semble avoir fait partie d'un club (qu'il s'agisse ou non des grands clubs nationaux, *AC* et CAF), même si la proportion exacte est difficile à mesurer[109]. À l'origine, le club revêt essentiellement une fonction de sociabilité et fonctionne comme un réseau d'alpinistes déjà expérimentés : jusqu'aux années 1940, il n'est pas considéré comme un lieu d'apprentissage pour les novices. Ces derniers peuvent certes y trouver des compagnons, mais l'initiation est le plus souvent laissée aux guides[110], et plus rarement assurée par des alpinistes plus qualifiés. Cela n'encourage pas une démocratisation de l'alpinisme, accessible surtout à ceux qui peuvent s'offrir des guides. Pendant la guerre, suite à une refonte des institutions de montagne et une redéfinition du métier de guide, l'initiation au sein des clubs devient permise en France, par exemple avec l'apparition en 1940 de moniteurs bénévoles du CAF. En 1940, Pierre Leroux (1921-2005), ouvrier, adhère ainsi au CAF après avoir rencontré dans la forêt de Fontainebleau l'un de ses tout nouveaux moniteurs.

> « Au printemps 1940, j'ai découvert la forêt de Fontainebleau où je me rendais en train, pour des marches à travers bois. J'y voyais parfois des grimpeurs de rocher que je regardais avec passion. Un jour, à la Dame-Jeanne, me voyant médusé en bas des voies, l'un d'eux m'a demandé si cela m'intéresserait de grimper aussi. C'était Fernand G. un moniteur du Club Alpin Français. J'avais l'esprit ouvert à tout ce qui était nouveau et j'ai immédiatement accepté, ayant la chance que mes premiers essais soient couronnés de succès et que le moniteur m'invite à revenir. (…) Dans ce milieu, j'ai commencé à entendre parler de montagne tant et si bien qu'avec une immense fierté j'ai adhéré au Club Alpin Français et que bientôt je devins moi-même moniteur d'escalade, bénévole bien entendu[111]. »

Parmi les Français (base ACM. N= 34), la proportion de ceux qui ont été pris en charge par un club, ou qui ont suivi un stage d'initiation dans une structure spécialisée (camps UCPA, colonies, etc.), passe ainsi de 0 à près de 100% (deux alpinistes sur 24 font exception) entre l'avant-guerre et l'après-guerre. En France, le club apparaît comme le premier des lieux d'initiation à l'alpinisme après la guerre, et vient remplacer les guides. Si l'on regarde qui sont les alpinistes pour qui le club est *le seul* lieu d'apprentissage, c'est-à-dire ceux qui ne peuvent compter *que* sur un club pour apprendre l'alpinisme[112], on a, sans surprise, exclusivement des alpinistes issus de milieux populaires, isolés (géographiquement ou socialement) des milieux alpinistiques et ne possédant pas les ressources financières pour embaucher des guides. La politique, adoptée après la guerre, d'éducation et de formation à la montagne (grâce aux moniteurs et chefs de cordée nou-

[108] Nous ne reviendrons pas ici sur le processus pratique d'acquisition, ni sur l'évolution des espaces de pratiques au cours de la trajectoire ni, enfin, sur la période antérieure à la découverte de l'alpinisme (une période où se construit déjà un goût pour l'alpinisme). Les premier et dernier points feront l'objet d'une partie du chapitre suivant. Le second, bien qu'évoqué au fil de l'analyse, ne fait pas l'objet d'une partie à part.

[109] L'appartenance à un club n'est pas toujours mentionnée et seuls les registres de l'*AC* et du GHM ont été consultés.

[110] On peut citer à l'appui l'exemple de Nea Morin (1905-1986), qui demeure *graduating member* (c'est-à-dire membre aspirant) au *Ladies Alpine Club* pendant des années car elle ne peut pas payer des guides pour l'emmener faire les ascensions permettant l'accès au statut de membre à part entière.

[111] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 26.

[112] On ne compte pas ici les alpinistes qui ont pu bénéficier de l'apprentissage dans un club *en plus* d'un ou plusieurs lieu traditionnel d'apprentissage (guides, famille, groupe de pairs).

vellement formés) porte ses fruits puisqu'elle bénéficie à des populations qui n'avaient pas accès à l'alpinisme auparavant. On compte parmi ces alpinistes des individus comme Leroux, Rébuffat, Paragot, Choffat ou encore Batard, c'est-à-dire, principalement, des alpinistes issus des classes populaires.

Au Royaume-Uni, on observe le même tournant dans le rôle des clubs. Avant la guerre déjà, le club était un lieu possible de découverte de l'alpinisme. Parlant des années 1920, W.H. Murray (1913-1996) écrivait qu'il « y avait peu de grimpeurs [en Écosse et que] pour trouver des compagnons de cordée, un débutant devait entrer dans un club[113] ». Nous avons évoqué précédemment la croissance exponentielle du nombre de clubs concurrents de l'*AC* à partir des années 1930-1940. Comme en France, l'apprentissage, qui se faisait principalement auprès de guides avant la guerre (c'est le cas pour 75% des alpinistes britanniques de cette génération dans notre corpus), se déplace vers d'autres lieux, dont les clubs : après la guerre, les trois quarts (probablement plus, nous nous basons ici sur l'information contenue dans les autobiographies) des alpinistes britanniques sont passés par un club à un moment de leur apprentissage. Malgré la faible présence d'instances de formation institutionnalisées[114], le club est donc devenu, comme pour les Français, le lieu où rencontrer des grimpeurs et être initié à son tour. En revanche, contrairement à la France, le club n'est ni le premier lieu d'apprentissage (en terme chronologique), ni le principal : un seul alpiniste sur 23 a vraiment débuté son apprentissage dans un club, alors que 18 ont commencé à pratiquer en autonomie ou ont été initiés par d'autres alpinistes, en dehors de toute structure officielle. En France, seuls 4 alpinistes sur 24 sont dans cette situation. Par ailleurs, parmi les pratiquants britanniques d'après-guerre, seuls 20% ont effectué, à un moment donné de leur apprentissage, un stage de formation, alors que c'est le cas de presque tous les Français du corpus.

La découverte en autonomie semble donc être une caractéristique britannique, alors que les Français sont plutôt, dès le début, pris en charge par une institution. De manière générale, la principale différence entre le Royaume-Uni et la France se joue sur la proportion d'alpinistes dont l'apprentissage s'est effectué à l'écart de toute institution de formation. En France, on n'en trouve aucun puisque, on le verra ensuite, l'armée vient toujours *in fine* compléter une formation initiale en autonomie. Au Royaume-Uni, leur proportion – la moitié d'entre eux – est loin d'être négligeable. Le club, au Royaume-Uni, reste surtout un lieu de sociabilité qui fonctionne plus comme un réseau d'alpinistes qu'un lieu d'apprentissage de l'alpinisme.

Apprentissage en club et en autonomie ne s'excluent cependant pas. Certains individus vont ainsi découvrir l'alpinisme (presque toujours via l'escalade) seuls ou en compagnie d'autres novices, pratiquer quelque temps en autonomie, puis être pris en charge par un club. En outre, au sein d'un club, les alpinistes débutants sont parfois amenés à se regrouper et à pratiquer en autonomie. Simone Badier (1936-) illustre bien ces allers-retours entre l'autonomie et la pratique encadrée : elle découvre l'escalade à Fontainebleau lors d'une promenade avec son mari ; ils pratiquent seuls, puis rejoignent le CAF où Simone, grimpeuse assidue, rencontre Daniel, un autre apprenti alpiniste avec qui, hors des rangs du CAF, elle tentera des ascensions de plus en plus dures. C'est

[113] W. H. M'URRAY, *The Evidence of Things Not Seen*, *op. cit.*, p. 25.
[114] Au Royaume-Uni, le premier *mountain centre* n'apparaît qu'en 1950 et la qualification officielle d'instructeur en 1964.

également le cas de Marc Batard (1951-), initié à l'alpinisme à dix-huit ans dans un club. Deux mois plus tard, il part vivre dans les Alpes pour parfaire son apprentissage, à l'UCPA mais aussi en autonomie, avant d'entrer à l'ENSA.

- **Le rôle de l'armée**

En France, le service militaire joue un rôle important dans la trajectoire des alpinistes nés entre 1920 et 1960. L'armée, en prenant le relais des clubs pour former des individus qui étaient éloignés (socialement ou géographiquement) de l'alpinisme, constitue un sas d'entrée dans une carrière d'alpiniste, et pour beaucoup un prélude à l'ENSA. Sur ce point, on touche à une différence majeure entre les deux pays car l'armée n'y joue en rien le même rôle.

La génération des alpinistes français nés entre 1917 et 1930 est spécifique, en tant qu'elle est composée d'individus dont la socialisation à l'alpinisme se fait pendant, voire par, la guerre. La plupart d'entre eux sont, dans les années d'occupation, tout juste assez vieux pour être appelés au STO. Certains rejoignent les FFI (Terray, Herzog, Leroux). Surtout, tous (à l'exception de Magnone) vont passer entre les mains d'organisations militaires de formation à l'alpinisme, pendant ou après la guerre (pour les plus jeunes). Ainsi, il est intéressant de constater que les quatre principaux alpinistes de la première expédition française en Himalaya après la guerre (l'Annapurna, en 1950), Rébuffat, Terray, Herzog et Lachenal, sont passés par l'organisation militaire *Jeunesse et Montagne*. Elle entre progressivement dans la résistance et fournit le vivier de groupes de résistants opérant dans les Alpes, à l'instar de Terray et d'Herzog, qui rejoindront des bataillons de chasseurs alpins résistants. Leroux entre également dans la Résistance à son retour du STO. Après l'armistice, ce dernier est nommé instructeur à l'École militaire de Haute Montagne de Chamonix. Quant à Lachenal, il rejoint l'Union Nationale des Camps de Montagne, formée à partir de *Jeunesse et Montagne*. Paragot, Berardini, et Desmaison, trop jeunes pour le STO ou la Résistance, font leurs classes, juste après la guerre, dans des bataillons alpins.

Ce passage par des instances de formation militaire à l'alpinisme marque profondément les alpinistes de cette génération, ceux qui, quelques années plus tard, s'attaqueront aux sommets himalayens. *Jeunesse et Montagne*, en particulier, semble avoir eu un impact socialisateur important. Le journal personnel de Lachenal fait état de séances d'« inculcation de valeurs » (comme « le goût du risque raisonné ») qui y ont lieu. On y apprend aussi des chansons militaires[115]. Terray surtout fournit un long témoignage de son passage à *Jeunesse et Montagne*, et insiste sur la résistance à l'effort et à la douleur acquise, disposition tant physique que morale transposable à l'alpinisme et à la pratique des expéditions :

> « Bien que j'aie été un des seuls à terminer le stage dans des conditions physiques acceptables, ces cinq semaines m'ont laissé le souvenir d'un effort plus épuisant qu'aucun de ceux que j'ai endurés depuis. Il est certain que cette épreuve m'a profondément marqué moralement, et si, plus tard, au cours des grandes expéditions, j'ai parfois étonné mes camarades par la facilité avec laquelle j'acceptais des fatigues et des souffrances paraissant extraordinaires, c'est sans doute parce que, comparées à ce que j'avais connu à La Chapelle, ces épreuves me semblaient n'être que des jeux agréables[116]. »

Lorsqu'il rejoint son bataillon de résistants où règnent « un enthousiasme, un esprit de camaraderie et une chaleur humaine rappelant les plus beaux jours de *Jeunesse et Montagne* », Terray s'y sent

[115] Louis LACHENAL, *Carnets de vertige*, Chamonix, Guérin, 1996, p. 59.
[116] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 58.

« comme un poisson dans l'eau[117] », et il décrit la guerre des Alpes comme un « jeu » semblable à l'alpinisme :

> « Nous ne cherchions pas sérieusement à tuer les Allemands ou à obtenir un quelconque résultat guerrier. Ce que nous aimions dans cette guerre inutile et démodée, c'était sa ressemblance avec l'alpinisme » ; « (…) peut-être l'alpinisme a-t-il été pour moi une sorte de guerre. Quoiqu'il en soit, pendant cinq mois la guerre m'était apparue comme une nouvelle forme de l'alpinisme[118]. »

Autre témoignage de l'apprentissage de la résistance dans le cadre d'une institution militaire, celui de Flematti, instructeur à l'école militaire de haute montagne dans les années 1960.

> « L'épuisement est une cause fréquente de mort en montagne et je n'étais guère indulgent avec les éléments que je considérais comme mous. Toutes les occasions d'endurcir mes « petits » étaient bonnes, même les plus mauvaises farces ! Dans les Pyrénées, en montant vers la frontière avec l'Espagne, je leur avais annoncé qu'un confortable refuge nous attendait. En réalité, il n'y avait rien : la Toue de Castériou n'était qu'une cabane de bergers ; nous sommes restés presque deux jours sans manger. La faim, je ne sais pas si les manuels d'alpinisme en parlent, mais je sais que c'est utile à connaitre[119]. »

Parmi les alpinistes français nés entre 1917 et 1960, douze (sur quinze hommes) mentionnent leur service militaire[120]. Tous les douze l'ont effectué en montagne. Pour certains, l'armée est même le lieu principal d'apprentissage de l'alpinisme. C'est le cas de René Desmaison (1930-2007), qui débute l'escalade à Fontainebleau après avoir appris son incorporation dans l'infanterie alpine à Briançon :

> « C'est ainsi que l'idée de gravir les montagnes fit lentement son chemin. En attendant, chaque week-end, Pierre et moi allions grimper sur les rochers de la forêt de Fontainebleau[121]. »

C'est à l'armée qu'il apprend le ski, fait ses premières ascensions, découvre la haute montagne. Desmaison, alors commercial, deviendra l'un des plus grands alpinistes français de sa génération.

> « (…) ma vie avait changé, je n'avais plus guère d'aspiration pour l'activité commerçante. (…) Je tournais en rond du matin au soir, attendant impatiemment le samedi, les amis, en route vers les rochers de Fontainebleau, les falaises du Saussois de Merry-sur-Yonne. Grimper à n'en plus pouvoir. L'armée m'avait fait découvrir – ce qui semblera paradoxal – une liberté, une indépendance que je m'étais promis de ne jamais endiguer[122]. »

Yannick Seigneur (1941-2001) est un autre alpiniste pour qui l'armée a représenté un tournant. Incorporé à l'École militaire de haute montagne à Chamonix, il acquiert de nouvelles compétences et son « envie de montagne se transforme en obsession » :

> « Ce passage sous les drapeaux sera salutaire pour moi : il va me faire évoluer au point de vue connaissance de la montagne d'une manière extraordinaire et surtout, grâce à lui, je découvrirai des amis nouveaux […] Dans les situations dangereuses, les 2e classe que nous sommes se trouvent en première ligne et je me demande si ce ne fut pas là le point de départ de nos ambitions futures. Un secours à la face ouest des Petites Jorasses de nuit, et puis au pilier Bonatti pour des Yougoslaves dans le mauvais temps, vont nous faire gravir une marche dans notre connaissance de la vie montagnarde[123]. »

Au Royaume-Uni, l'armée ne joue en rien le même rôle. Il n'existe pas d'équivalent de *Jeunesse et Montagne* au Royaume-Uni pendant la guerre, ni de lieu semblable à l'École militaire de haute montagne. Les alpinistes d'après-guerre voient essentiellement le service militaire comme une contrainte qui les éloigne des montagnes : « J'utilisais toutes mes permissions pour aller rejoindre

---

[117] *Ibid.*, p. 110.
[118] *Ibid.*, p. 120 et 134.
[119] Robert FLEMATTI, *Flemattissime, Des Pyrénées aux Alpes*, Guérin., Chamonix, 2006, p. 191.
[120] Les suivants ne le mentionnent pas, et nous n'avons pas d'information sur le sujet.
[121] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, Paris, Hoebeke, 2005, p. 27.
[122] *Ibid.*, p. 38.
[123] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 54 et 53.

des amis en montagne[124] », écrit Joe Brown. Malgré la possibilité d'officier comme instructeur d'alpinisme ou d'escalade au sein de l'armée, rares sont ceux qui parviennent à tirer leur pratique de l'alpinisme à leur avantage : dans notre corpus, seuls Bonington[125] et Noyce ont été instructeurs dans le cadre de l'armée. Par ailleurs, aucun alpiniste ne semble avoir appris l'alpinisme via l'armée. Pour les Anglais, l'armée est vue comme du temps perdu loin des montagnes, alors qu'elle donne aux Français l'occasion de s'en rapprocher.

Cet éclairage permet sans doute d'expliquer le nombre élevé, et surprenant, des grands alpinistes français, auteurs d'autobiographie, nés entre 1920 et 1930. On n'en compte pas moins de huit. Fait étonnant, les alpinistes de l'expédition de 1950 sur l'Annapurna, c'est-à-dire les meilleurs alpinistes français des années 1950 et 1960, sont presque tous nés la même année (Louis Lachenal, Lionel Terray, et Gaston Rébuffat sont nés en 1921 ; Maurice Herzog en 1919). Parmi les grands alpinistes d'après-guerre, Pierre Leroux également est né en 1921. Il ne s'agit pas d'une coïncidence. Lorsque l'on regarde les trajectoires d'apprentissage de ces alpinistes, ce sont eux qui sont formés à *Jeunesse et Montagne*, puis qui bénéficient, les premiers, de l'ouverture de l'ENSA. L'armée aura en fait créé, en France, une génération d'alpinistes en rupture avec le modèle antérieur du grand alpiniste amateur issu des fractions sociales élevées[126].

On n'observe rien de tel au Royaume-Uni. En effet, les grands alpinistes britanniques d'après-guerre, ceux de la conquête himalayenne (les Brown, Whillans, Bonington) sont nés dans les années 1930. Au Royaume-Uni, la décennie 1920 produit peu de grands alpinistes (dans notre corpus, seul Charles Evans en fait partie). Dans notre corpus, trois alpinistes sont nés avant 1930 et ont été mobilisés pendant la guerre. Aucun d'entre eux ne montre une conception particulièrement conquérante de l'alpinisme (c'est même plutôt l'inverse). Peut-être, entre autres facteurs, parce qu'il n'existait pas en Angleterre d'institution militaire semblable à celles qui existent en France. Lorsqu'on voit l'importance que semble avoir revêtu *Jeunesse et Montagne* pour les alpinistes français, cette différence institutionnelle devient fondamentale. Ici, le cas du Royaume-Uni nous permet, par comparaison, de mettre en lumière la spécificité de cette génération d'alpinistes français nés dans les années 1920, qui ont été soumis à une socialisation mi-alpinistique, mi-militaire très particulière.

- **L'ENSA, une institution sans pareille**

À l'instar de l'armée (et pour certaines générations en lien direct avec l'expérience militaire, comme c'est le cas des alpinistes passés par *Jeunesse et Montagne*), l'ENSA joue un rôle crucial dans la carrière de l'élite de l'alpinisme en France, rôle qu'on ne retrouve pas en son équivalent britannique, le *BMG*. Ceci s'explique tout d'abord par l'ancienneté relative de l'ENSA, créée en 1943, plus de trente ans avant le *BMG* (1975). Cette présence institutionnelle plus précoce a un impact important sur les trajectoires des alpinistes étudiés. Ainsi, presque tous les alpinistes français

[124] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 47. Nous traduisons.

[125] Chris Bonington (1934-) est le seul alpiniste anglais ayant apprécié l'armée. Il fut d'abord militaire, puis commercial, avant de devenir alpiniste professionnel. Son rôle de chef et d'organisateur d'expéditions dans les années 1970 n'est pas sans lien avec son passé de militaire.

[126] Sur ce changement de paradigme pendant la guerre, voir aussi Philippe BOURDEAU, « Approche géo-historique de l'alpinisme pendant l'Occupation : le cas du massif des Écrins (1940-1944) », *op. cit.*, p. 333.

d'après-guerre sont passés par l'ENSA.

Il apparaît intéressant de regarder le profil de ceux qui n'y sont pas passés : parmi eux, on trouve une majorité d'alpinistes issus des classes supérieures, dont les deux Françaises du corpus (Catherine Destivelle et Simone Badier). Cette surreprésentation des classes supérieures parmi les « non-guides » n'est pas surprenante, le métier de guide pouvant s'apparenter à un déclassement social pour ces individus. Parmi les guides issus des classes supérieures, au nombre de trois, on voit d'ailleurs que ce choix n'est pas toujours immédiat ni évident. Lionel Terray (fils de médecin) raconte ainsi la déception de son père face à son échec scolaire et à son choix de ne pas faire d'études. Celui-ci rompt le contact avec son fils : « la profession que j'avais choisie n'était pas celle dont il avait rêvé pour moi ![127] », écrit Terray[128]. Lionel Daudet (fils d'instituteurs) déclare quant à lui, dans une interview, qu'il ne voulait pas devenir guide :

> « Je n'ai jamais voulu devenir guide. Cela ne m'intéressait pas… mais j'ai quand même fini par le devenir, et j'aime ce métier que j'exerce très occasionnellement. Quand j'étais jeune, je ne m'imaginais pas vivre de l'alpinisme. […] J'ai alors suivi des cours de physique à l'université[129]. »

Quant à Nicolas Jaeger (fils d'une journaliste et d'un producteur de cinéma), il exerce deux métiers : guide et médecin. On trouve également parmi les « non-guides » Guido Magnone (1917-2012), qui lorsque l'ENSA est créée, a déjà près de trente ans et une carrière professionnelle[130]. Enfin, on y trouve la cordée Paragot-Bérardini, deux alpinistes parisiens issus des classes populaires, dont l'un – Robert Paragot – dit avoir hésité à devenir guide comme l'avaient fait certains de ses amis. Cette hésitation n'est pas étonnante à l'époque, chez un individu éloigné géographiquement des montagnes, issu d'un milieu ouvrier et donc également éloigné socialement de la montagne, et exerçant un métier (réparateur de machines à écrire) ne lui permettant de pratiquer l'alpinisme que pendant ses jours de congé. Une des raisons au choix du métier de guide évoquées dans les autobiographies est souvent de pouvoir se rapprocher des montagnes afin de pratiquer tous les jours. On peut ainsi aisément comprendre la tentation de devenir guide dont font état presque tous les alpinistes français lus et interrogés qui sont nés après 1920. Dans les années 1940, Pierre Leroux (1921-2005), ouvrier parisien devenu guide, voit ce métier comme une « évidence qui s'imposait » : « jamais, écrit-il, je n'ai songé, par exemple, à exercer à Cluses ou dans la région mon métier d'ajusteur, afin de pouvoir grimper en amateur le dimanche. Je ne voulais rien d'autre que d'être guide[131] ». Vingt ans plus tard, Yannick Seigneur (1941-2001) choisit d'être guide plutôt qu'ingénieur pour « vivre de la montagne, dans la montagne » et pour éviter que « la fête se termine[132] ». Un de nos enquêtés, né la même année que Seigneur, nous fait part de semblables hésitations de jeunesse :

> « À l'époque, je savais pas si j'allais faire une profession liée à la montagne, guide quoi, ou si j'allais rester dans le système. J'étais attiré par guide, et puis il y avait le prestige aussi. » [Homme, né en 1941]

---

[127] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 212.

[128] Renaud de Bellefon rapporte, dans son ouvrage sur l'histoire des guides, des propos semblables tenus par le guide pyrénéen Patrice de Bellefon (né en 1938) : « Ça a peut-être d'ailleurs été un peu un drame dans ma famille (…) ; je me souviens très bien que mon père m'avait fait visiter une des deux usines de Pierrefitte pour essayer de faire de moi un ingénieur ». Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 70.

[129] Entretien avec Lionel Daudet disponible sur : http://runners-to-the-pole.com/2013/10/19/entretien-avec-lionel-daudet-aventurier-sur-toute-la-ligne/

[130] Il effectue cependant en 1947 un stage de chef de cordée au collège national d'alpinisme et de ski, l'ancêtre de l'ENSA.

[131] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 41.

[132] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 66.

Comme on peut le percevoir dans ces propos, le métier de guide apparaît alors comme l'unique débouché envisageable (« guide quoi ») pour celui qui souhaiterait se consacrer à l'alpinisme.

En France, le métier de guide est aussi auréolé d'un certain prestige. À partir de la fin des années 1940, le métier de guide commence à exercer une fascination nouvelle, en lien avec l'ascension de l'Annapurna, une ascension qui met en avant plusieurs figures de « grands guides » (Lachenal, Terray, Rébuffat). « Comme tout le monde, j'avais à l'esprit les exploits de Lachenal, d'Herzog, de Rébuffat ou de Terray, mais à leur gloire je ne pensais pas et n'imaginais pas accomplir les mêmes exploits », écrit Yannick Seigneur. À l'exception d'Herzog, tous ces alpinistes – ceux de l'expédition de 1950 sur l'Annapurna – sont des guides formés dans les institutions nouvelles créées pendant la guerre. Guides et alpinistes à la fois, ils retirent un prestige important de ces deux activités, ce dont leurs autobiographies témoignent. Guide devient, plus qu'avant, synonyme d'héroïsme. Le guide est le « premier de cordée[133] », « celui qui va devant » (Liotier[134]), celui qui « lutte pour ramener sa cordée[135] ». Auparavant raconté par le client, le guide, pour la première fois, se met en scène dans des récits, témoigne lors de conférences, signe des autographes. Armand Charlet, avec *Vocation alpine* (1949), est le premier guide à publier son autobiographie, inaugurant là un mouvement pérenne, puisque les autobiographies de guides (inexistantes au Royaume-Uni) représentent la moitié des publications à partir de cette date. Dans ce contexte, il n'est guère étonnant que le métier de guide soit aussi attractif en France. Il attire des citadins, dont un certain nombre de parisiens passés des rochers de Fontainebleau à la haute montagne, insatisfaits de métiers ne leur permettant pas de consacrer plus de quelques semaines par an à l'alpinisme. C'est le cas des frères Lesueur et d'Edmond Denis, de jeunes ouvriers du groupe de Robert Paragot, qui passent le brevet d'aspirant-guides en 1952. L'installation à Chamonix ne se fait pas sans heurts et les « parisiens », regardés d'un mauvais œil par les guides chamoniards, sont mal accueillis. Armand Charlet, qui dirige l'ENSA, est au contraire favorable au changement[136]. C'est sous sa houlette que le métier de guide va s'ouvrir à de nouvelles populations.

Dans les années d'après-guerre, tout comme l'armée à la même époque, l'ENSA en vient ainsi à constituer une porte d'entrée dans l'alpinisme pour des individus dont les probabilités de pratiquer sont limitées. La rupture est forte avec les générations précédentes, et cela dès la création des organisations qui préfigurent l'ENSA au début des années 1940[137]. Renaud de Bellefon, dans son *Histoire des guides de montagne*, décrit bien ce mouvement de professionnalisation du métier de guide qui a eu lieu au cours du XX^e^ siècle. De « guides-montagnards », c'est-à-dire de paysans locaux dont la principale occupation était l'agriculture et l'élevage et qui guidaient occasionnellement des touristes, les guides deviennent peu à peu, à partir des années 1930 et surtout après la guerre, des « guides-alpinistes » à part entière, dont c'est le métier principal[138] et qui sont de plus en plus nombreux à venir des villes, voire à se reconvertir après une première carrière professionnelle. Yannick Seigneur (1941-2001), étudiant diplômé de l'INSA, entre parfaitement dans

---

[133] Roger FRISON-ROCHE, *Premier de cordée*, Grenoble, Arthaud, 1941.
[134] Max LIOTIER, *Celui qui va devant*, Grenoble, Arthaud, 1968.
[135] Gaston RÉBUFFAT, *Un guide raconte*, Paris, Hachette, 1964, p. 70.
[136] Douglas BUSK, *Armand Charlet, portrait d'un guide*, *op. cit.*, p. 201-229 Robert PARAGOT et Sophie CUENOT, *Paris, camp de base*, Chamonix, Guérin, 2010, p. 61.
[137] Jeunesse et Montagne, ou encore l'École de haute montagne pour la génération charnière 1919-1923.
[138] Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne. Alpes - Pyrénées. 1760-1980.*, Bayonne, Cairn Milan, 2003, en particulier le chapitre 12.

cette catégorie. Voulant se consacrer à la montagne, le métier de guide, dont l'accès est à présent facilité, est un débouché tout trouvé : « seul le métier de guide était à ma portée car, comme tous les citadins qui le souhaitent, il est possible de devenir guide grâce à l'École Nationale de Ski et d'Alpinisme de Chamonix[139] ». L'immédiat après-guerre représente ainsi une période où, sous l'effet d'institutions comme l'ENSA, le métier de guide cesse d'être réservé à des montagnards, souvent eux-mêmes issus de lignées de guides. L'Anglais A.K. Rawlinson, retraçant en 1957 les évolutions en cours depuis le début des années 1940, écrit :

> « Les distinctions sociales et d'éducation entre les guides et les amateurs sont en train de disparaitre, et certains des meilleurs guides sont d'anciens amateurs devenus professionnels afin de pouvoir faire plus d'alpinisme[140]. »

Max Liotier (né en 1933) est, depuis 1958 et après un début de carrière dans le dessin sur soie, l'un de ces nouveaux guides. Il dresse le portrait de ceux qu'il appelle les « guides-citadins » :

> Il y en avait de tous les milieux : étudiants d'histoire et géographie, de philosophie, de géologie, licenciés de psychologie, amenés tout naturellement par la nature de leurs études à l'alpinisme. Instituteurs, « profs » de français, polytechniciens fatigués de cancres, de phrases ronflantes et d'électrons, Curés ou pasteurs, pour qui les qualités morales exigées ne gênent en rien le sacerdoce. Ouvriers métallurgistes, monteurs échafaudeurs, mécaniciens sur automobile, dessinateurs industriels écœurés d'un monde trop restreint[141]. »

Ce tableau est confirmé par l'analyse des profils sociaux des guides de notre reconstitution de l'élite : avant la guerre, les guides étaient principalement issus de milieux modestes et surtout montagnards ; après celle-ci, ils cessent d'être majoritairement originaires de régions de montagne. Il devient ainsi de plus en plus difficile de dresser un profil social type du guide, malgré une légère prédominance d'individus d'origines sociales modestes[142]. Le constat est le même parmi les auteurs d'autobiographies, où les guides, tous nés de parents non guides et (presque tous) loin des montagnes, sont issus pour moitié de milieux modestes et pour moitié de milieux moyens ou favorisés.

Dans les institutions nouvellement créées, les futurs alpinistes ont pu parfaire leurs compétences alpinistiques et, plus encore, découvrir le métier de guide en étant, pour plusieurs d'entre eux, mis en position d'instructeur (Terray, Rébuffat, Leroux). Certains ont en outre suivi les stages de chef de cordée au collège national d'alpinisme et de ski (collège des Praz) avant que l'ENSA ne soit créée. C'est au collège des Praz que Guido Magnone apprend l'alpinisme, en 1947, dans le cadre de la formation de « chef de course ». C'est là qu'il apprend, auprès de guides chevronnés, le « jeu à haut risque » qu'est l'alpinisme : « Tout était bon pour s'essayer aux limites », écrit-il. Il y rencontre de futurs compagnons de cordée, dont Lachenal et Terray, « duo d'une cordée déjà mythique tout auréolée d'exploits ». La formation comprend plusieurs stages, qui permettent à Magnone de se forger peu à peu un réseau.

> « Le premier séjour fut suivi d'autres, m'offrant l'occasion de rencontrer de grands noms de la montagne, mais j'étais loin d'imaginer que je ferais de grands bouts de chemin avec une demi-douzaine de

---

[139] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 77.
[140] A.K. RAWLINSON, « Crescendo, 1939-1956 », *op. cit.*, p. 101.
[141] Max LIOTIER, *Celui qui va devant*, *op. cit.*, p. 84.
[142] On trouve deux guides fils d'agriculteur, sept fils d'ouvrier, quatre fils de guides, cinq individus originaires des classes supérieures, neuf des classes moyennes. Aux côtés de ces 27 guides dont on connait l'origine sociale, se trouvent 26 guides dont on l'ignore… Même si des résultats semblent se dégager de l'analyse statistique, ces derniers sont donc à prendre avec des pincettes.

l'un ou l'autre des guides et amateurs[143]. »

La trajectoire de Pierre Leroux (1921-2005), jeune ouvrier parisien, illustre bien la rupture biographique qu'a pu constituer, pour ces générations, le passage par ces institutions de formation pendant la guerre. Après avoir été formé en 1944 dans le corps des éclaireurs-skieurs, on l'envoie diriger un camp de formation de l'EHM, où il apprend à la fois l'alpinisme et le métier de guide[144] :

> « Ce nouvel épisode a dû contribuer beaucoup, quoique toujours insensiblement, à m'orienter vers le métier de guide. Avec le passé d'alpiniste très restreint qui était le mien, je me suis retrouvé dirigeant de ce qui était en fait un camp d'alpinisme […]. J'avais vingt-quatre ans et les stagiaires étaient de jeunes citadins volontaires, à peine moins âgés que moi. Quand je repense à tout cela, je me dis que nous étions de vrais branquignols… je n'avais fait que cinq courses dans le massif et n'avais pas même encore mis les pieds sur la Mer de Glace. […] Quoique relativement débutant, je me suis donc pratiquement retrouvé en situation de professionnel. Et cela a marché ! Lorsque [la guerre] avait éclaté, je commençais tout juste à prendre conscience de mon goût pour la montagne. En 1945, celle-ci avait pris, sans à-coups, progressivement, la première place dans ma vie. Non seulement je n'envisageais plus de men passer mais je n'imaginais pas autre chose que d'y vivre en tant que moniteur et que guide[145]. »

Pierre Leroux suit ensuite un stage de « chef de cordée » au collège des Praz, au milieu de stagiaires d'autant plus motivés qu'ils ne venaient pas d'un milieu montagnard : « Notre handicap était lourd en vérité, écrit-il, mais nous étions animés d'une volonté de réussir et d'une foi immenses[146]». Un autre stage le promeut moniteur de ski, et un dernier (le stage de « chef de course » du Collège des Praz, juste avant que celui-ci ne devienne l'ENSA) le fait guide en 1947. Il est intéressant de comparer ce témoignage avec celui, obtenu au milieu des années 1940 (l'ouvrage parait en 1946) d'un vieux guide, Armand Couttet (1887-1983), qui assiste alors à tous ces changements. Couttet note l'impact majeur des nouvelles formations proposées, tant sur les compétences des nouveaux guides que sur leur recrutement social et spatial :

> « L'effort tenté ces dernières années par les "sans-guides" est à applaudir sans réserve. Les sans-guides estiment très fort les bons guides, et ces derniers le leur rendent bien. Les sans-guides avaient contre eux un manque d'acclimatation à l'altitude qui constituait, à lui seul, un handicap très lourd. La vie citadine, leur manque d'entrainement aux gros travaux ne les favorisaient pas davantage. Ils avaient contre eux le fait qu'ils n'approfondissaient pas l'étude de leurs courses. Ils étudient maintenant la question tout l'hiver, comme nous nous y appliquons à Chamonix, et possédant une culture plus étendue que la nôtre, ils font les courses plus scientifiquement que les guides. Une véritable élite, dont le noyau a été formé au Club Alpin Français, s'est rassemblée au Groupe de Haute Montagne[147]. »

La formation à l'ENSA en vient à constituer une étape quasi-obligée dans la trajectoire des grands alpinistes français nés à partir des années 1920. Cette homogénéité des trajectoires, qui se poursuit en se renforçant pour les générations suivantes (l'ensemble des alpinistes nés à partir de 1930 passe entre les mains de l'ENSA, à l'exception des deux femmes, Catherine Destivelle et Simone Badier), est une spécificité française. Ceci nous permet de conclure l'ENSA, après la guerre, devient l'institution qui consacre et légitime[148] l'élite de l'alpinisme français. En Angleterre,

---

[143] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 88-90.

[144] À l'instar d'autres alpinistes de la même génération, comme Lionel Terray qui, à JM, est lui aussi mis très rapidement en charge d'un groupe (Terray, 1961, 62-65).

[145] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 39.

[146] *Ibid.*, p. 43.

[147] Armand COUTTET et Richard DIDIER, *Ailes de mouche et tricounis (1946)*, *op. cit.*, p. 86.

[148] Le passage à l'ENSA, en ce sens, s'apparente à un rite de passage, tel que le définit Pierre Bourdieu. Pierre BOURDIEU, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1982, vol. 43, n° 1, pp. 58-63, p. 58.

la situation est bien différente : un seul alpiniste de notre corpus, Andy Cave (1967-)[149], exerce le métier de guide, suite à un passage par le *BMG*. Sept d'entre eux évoquent des périodes (de quelques mois à quelques années) où ils ont été instructeurs d'escalade ou d'alpinisme free-lance ou dans des *outdoor centres*, ces centres d'initiation aux pratiques de plein-air, sans mentionner toutefois l'obtention des diplômes ou des qualifications nécessaires.

Plusieurs facteurs entremêlés peuvent expliquer ces différences majeures entre la France et le Royaume-Uni. Tout d'abord, comme nous l'avons déjà montré, la présence institutionnelle plus tardive et moins ancrée d'une instance de formation des guides au Royaume-Uni contribue à faire du métier de guide un débouché moins envisageable qu'en France. On le voit en comparant le nombre de guides du *BMG* (cinq seulement en 1947, un peu plus de 200 aujourd'hui en comptant les aspirants-guides[150]) et le nombre de guides du Syndicat national des guides français (1 600 guides actifs). Bien évidemment, quand bien même il existe des massifs montagneux au Royaume-Uni et quand bien même les guides formés au Royaume-Uni peuvent exercer à l'extérieur de leur pays d'origine (notamment dans les Alpes, ce qui est le cas pour un nombre croissant de grands alpinistes anglais), la situation géographique des deux pays joue également un rôle dans cette situation. Celle-ci est cependant, du moins peut-on le supposer, amenée à changer. En effet, de plus en plus de Britanniques exercent le métier de guide en France, voire sont formés à l'ENSA.

Ce phénomène est renforcé par le recrutement social traditionnel de l'élite alpinistique britannique, parmi les catégories favorisées. Les alpinistes sont alors moins enclins à abandonner des carrières professionnelles prestigieuses pour le métier de guide, qui peut apparaître comme un déclassement. Le choix d'une carrière d'alpiniste professionnel est alors privilégié. Mais la causalité joue également – et surtout – en sens inverse : parce que le métier de guide ne fait pas partie des débouchés les plus envisageables, moins d'alpinistes de milieux populaires ou éloignés de l'alpinisme sont amenés à consacrer leur vie à l'alpinisme, car il faut pour cela posséder des compétences langagières, littéraires, organisationnelles, nécessaires au métier d'alpiniste professionnel (qui implique de communiquer, d'écrire, de rechercher activement des financements, etc.), des compétences qui sont fortement liées au milieu social. Le fait que le métier de guide ne fasse pas partie des débouchés évidents, comme en France, pour celui qui voudrait se consacrer à l'alpinisme, est d'ailleurs illustré par l'insistance, propre aux autobiographies anglaises, sur un engagement vocationnel et passionné dans l'alpinisme, et par la mise à distance de l'activité de guide comme une activité lucrative et répétitive remettant en cause cette approche[151]. Même s'il est difficile de savoir si cette insistance doit se comprendre comme une « nécessité faite vertu » ou, inversement, comme ce qui freine le développement d'un corps de guides anglais, elle nous rappelle qu'il ne faut pas négliger l'effet de la tradition d'excellence britannique, qui se fonde sur une distinction sociale et « amateure ». Si l'on compare les données de l'*AC* d'une part et du GHM de l'autre, c'est-à-dire les données des deux clubs nationaux sélectifs (même si le GHM l'est plus que l'*AC*), le maintien de l'amateurisme au Royaume-Uni est notoire, alors même que l'élite française

[149] Par ailleurs, Andy Cave devient guide tard et ne le reste pas longtemps, débutant rapidement une carrière de conférencier (*motivational speaker*).
[150] Chiffres disponibles sur le site du BMG : http://www.bmg.org.uk/index.php/eng/About-the-BMG
[151] Ce point fera l'objet d'un développement dans le chapitre 9.

connait une professionnalisation très rapide.

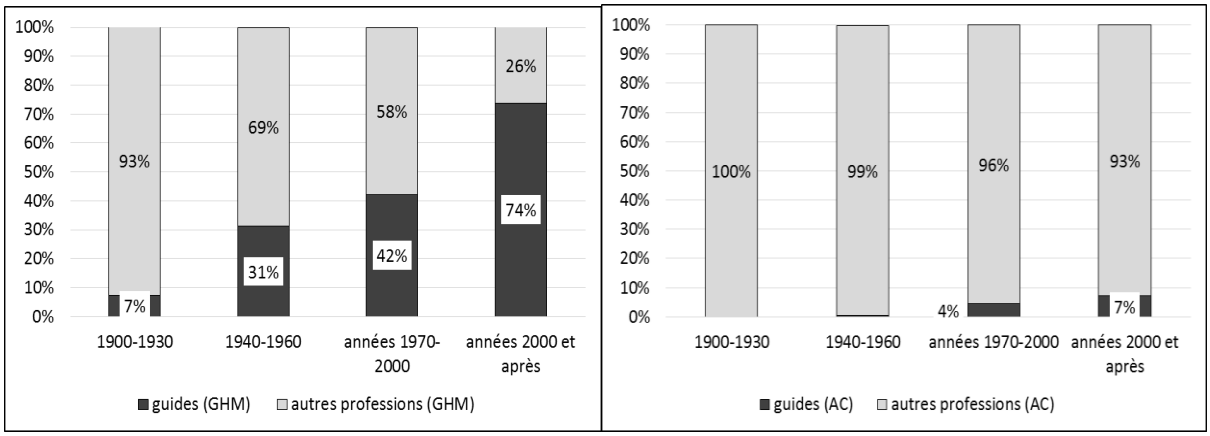


**Figure 42. Proportion de guides (et métiers de la montagne) relativement aux autres professions au GHM (1919-2014) et à l'AC (1958-2007).**

Les données sont exprimées en pourcentage de chacune des populations, pour chaque génération, soit 380 individus dans le cas du GHM et 1360 dans celui de l'AC. Ainsi, parmi les alpinistes du GHM de la génération pratiquant dans les années 1940 à 1960, on compte 31% de guides et 69% d'autres professions.

Les résultats de l'analyse de notre reconstitution de l'élite sont, comme précédemment, légèrement différents. La tendance reste la même, mais le phénomène de professionnalisation de l'alpinisme britannique y est plus accentuée. Le graphique suivant, tiré de notre reconstitution de l'élite de l'alpinisme, permet de visualiser l'évolution de la proportion de guides et d'alpinistes professionnels dans les élites de chaque pays.

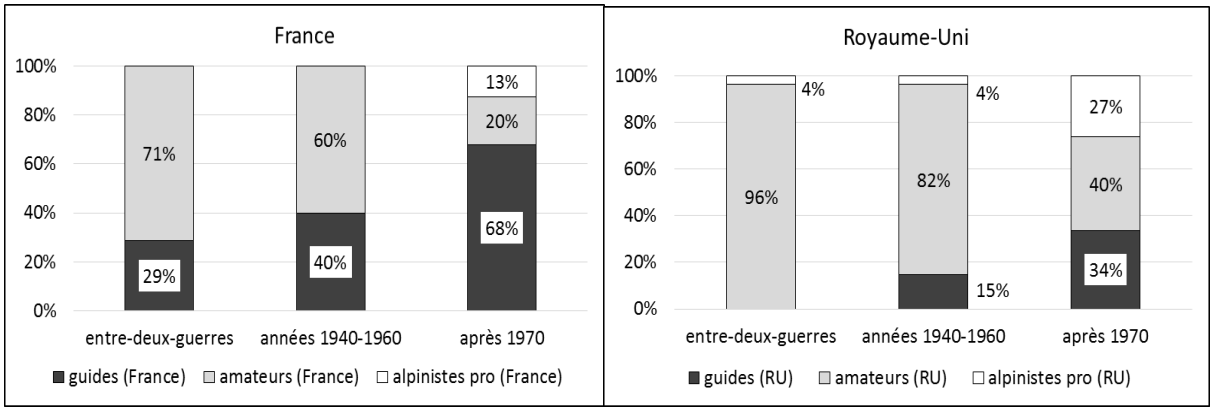


**Figure 43. Évolution de la proportion de guides et d'alpinistes professionnels dans l'élite britannique (N=122) et française (N=132). Base : reconstitution de l'élite.**

Deux constats peuvent être faits. Le premier est, encore une fois, celui d'une même tendance à la professionnalisation de l'élite, mais à des rythmes différents dans les deux pays. Les amateurs restent le groupe majoritaire au Royaume-Uni ; ils sont dépassés par les professionnels en France. À partir de ce graphique, nous pourrions émettre l'hypothèse (impossible à vérifier pour le moment) selon laquelle la tendance à la professionnalisation amorcée au Royaume-Uni serait amenée à se poursuivre. Le second concerne la nature de la professionnalisation de l'alpinisme : en France, celle-ci semble surtout passer par le métier de guide, quand les alpinistes professionnels sont plus fréquents au Royaume-Uni. On perçoit là à la fois l'existence d'une professionnalisation de l'alpinisme et ce qu'on peut interpréter comme une réticence britannique à une professionnalisation via le métier de guide, sur le modèle français.

En outre, « passer par » l'ENSA (ou par toute autre instance de formation) ne signifie pas néces-

sairement y « apprendre l'alpinisme ». En effet, c'est la façon dont le passage à l'ENSA s'inscrit de manière originale dans la trajectoire personnelle de chacun des alpinistes qui permet de déterminer son impact sur l'acquisition de compétences alpinistiques. Pour certains, éloignés de l'alpinisme, et qui sont pris en main assez jeunes par l'institution, son rôle est fondamental. Ainsi, Marc Batard écrit que son stage d'aspirant-guide de cinq semaines lui a « appris plus que durant les deux années qui venaient de s'écouler[152] ». Pour d'autres, déjà initiés, elle remplit davantage un rôle de validation des compétences, ou de lieu sociabilité, que d'apprentissage. C'est surtout le cas des alpinistes les plus jeunes, notamment parce que le passage par l'ENSA intervient pour eux après celui dans les équipes nationales FFME (créés en 1988) ou les groupes excellence de la FFCAM (1990).

- **Des institutions nouvelles et sportives: équipes nationales et groupes excellence**

À l'orée des années 1990, d'autres instances de formation voient le jour : il s'agit des « équipes jeunes » créées par les deux grandes organisations de l'alpinisme français : la FFCAM (anciennement CAF) et la FFME (anciennement FFM). La FFME met en place en 1988 un *Groupe Haute Performance Alpinisme*[153]. La FFCAM crée, de son côté, une « équipe jeune haut niveau » en 1990, uniquement masculine, qui sera renommé en 2003 « groupe excellence alpinisme » à la faveur de l'entrée de femmes en son sein (comme à la FFME, il y a deux groupes séparés : un groupe masculin et un groupe féminin). La création, certes tardive, des équipes féminines, est un indicateur fort du fait que l'alpinisme de haut niveau commence à se détacher du critère genré qui le marque depuis ses débuts.

Le passage dans ces équipes, assuré par une sélection préalable sur la base d'épreuves techniques, d'un entretien et d'une liste de courses, dure deux ans (FFME) ou trois ans (FFCAM). Il s'agit de perfectionner de jeunes alpinistes déjà avertis, lors de stages divers où il arrive que des voies nouvelles soient ouvertes. La plupart du temps, une expédition a lieu au terme du passage dans l'équipe. Ces équipes en sont venues à constituer une porte d'entrée évidente dans l'élite de l'alpinisme. « C'est un très bon moyen pour des jeunes de tracer une route dans l'alpinisme[154] », se souvient Lionel Daudet, alpiniste professionnel né en 1968. On peut le constater au vu de la liste des anciens participants. D'ailleurs, parmi les alpinistes français interrogés en entretien né après 1968 tous sont passés par ces équipes. On s'y perfectionne et surtout, on y rencontre d'autres alpinistes de haut niveau. C'est sur cet aspect, plus que sur l'apprentissage technique dont l'efficacité est évaluée très différemment selon les cas, que les alpinistes insistent. L'un des alpinistes interrogés nous dit que ce passage dans l'équipe, malgré l'absence d'expédition cette année-là lui a surtout « permis de rencontrer des gens qui avaient fait des grandes courses, des expé » :

> « Ça a été important pour moi, car j'ai rencontré d'autres gens que le cercle de mes copains qui n'avaient pas d'expérience. Il y avait les formateurs (…) et puis j'ai rencontré X, même si j'ai pas beaucoup grimpé avec lui, et puis Y, avec qui j'ai beaucoup grimpé, qui est prof à l'ENSA maintenant (…) » [homme, né en 1971]

De manière générale, la création de ces structures institutionnelles est un indicateur de la sportivi-

---

[152] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, Grenoble, Glénat, 2003, p. 47.
[153] Renommé *Équipe Nationale Jeunes Alpinistes*, puis *Équipe Nationale d'Alpinisme Masculine* en 2007, lorsqu'une équipe féminine voit le jour, *l'Équipe Nationale d'Alpinisme Féminine*.
[154] Yannick MICHELAT, *Lionel Daudet. La voie intérieure* [Image], 2011.

sation accrue de l'alpinisme de haut niveau. À ce sujet, un parallèle intéressant peut être dressé, une fois de plus, avec l'univers artistique, où sont peu à peu mises en place de telles structures, parfois avec la même réticence que celle que l'on observe dans l'alpinisme. À propos du jazz, Philippe Coulangeon montre par exemple comment à un apprentissage sur le tas a laissé peu à peu la place à un apprentissage au sein d'écoles spécialisées. De là découlent, dans l'alpinisme comme dans le jazz, des différences générationnelles de définition de l'alpinisme (ou du jazz) et d'appréhension de l'excellence. Dans l'alpinisme, les nouvelles générations, passées par ces structures, sont plus enclines à s'engager dans l'alpinisme professionnel et à considérer le métier de guide comme un second choix (nous développerons ce point dans le chapitre 8).

## 2.2. Une élite française socialement ouverte et professionnelle

À l'occasion de notre analyse du rôle de l'ENSA, nous avons fait le constat d'une professionnalisation de l'élite de l'alpinisme français via le métier de guide. Nous allons à présent voir que ce phénomène de professionnalisation s'accompagne d'une ouverture sociale de l'élite de l'alpinisme. L'élite de l'alpinisme français, presque aussi sélective socialement que l'élite anglaise à ses débuts, perd en effet de son homogénéité sociale, et cela à un rythme plus soutenu qu'au Royaume-Uni. Les phénomènes conjoints de professionnalisation et de démocratisation sont deux indicateurs d'une sportivisation de l'élite de l'alpinisme : dans le même temps que l'accès à l'élite de l'alpinisme, notamment via le métier de guide, s'ouvre à des individus qui en étaient autrefois coupés, la sélection pour faire partie des meilleurs s'appuie de plus en plus sur des critères sportifs, relatifs aux performances accomplies, reléguant au second plan le critère extra-sportif du milieu social. Enfin, même si la France n'a jamais fermé ses clubs et ses institutions aux femmes, le sexe demeure une variable fortement discriminante pour l'accès à l'alpinisme de haut niveau.

### 2.2.1 *Les données du GHM*

On peut apercevoir ces évolutions – démocratisation et professionnalisation – à partir des données du GHM entre 1919 (date de création du groupe) et 2014. Les effectifs restreints du GHM, ainsi que la carence de données disponibles (il a fallu compléter ces données en retrouvant les notices biographiques des membres), ne permettent pas d'opérer sur un grand nombre d'individus comme on pouvait le faire à partir des registres d'admission de l'AC. Néanmoins, qu'observe-t-on ?

Le graphique suivant, qui représente l'évolution entre 1919 et 2014 des différentes « classes sociales » au sein du GHM, donne à voir une évolution semblable sur certains points à celle que l'on observait dans l'élite britannique (tant celle de l'*AC* que celle de la reconstitution de l'élite), à savoir la perte de la prédominance initiale des classes supérieures au sein de l'élite. Cependant, celle-ci est beaucoup plus marquée en France qu'au Royaume-Uni. À l'*AC,* la surreprésentation des classes supérieures était encore, dans les années 2000, extrêmement forte (celles-ci représentaient encore les trois quart de ses effectifs). Le GHM voit, au contraire, la proportion de ses membres des classes supérieures diminuer de manière quasi-constante jusqu'à devenir un groupe largement dépassé par celui des guides (et autres métiers de la montagne : instructeurs, secouristes, moniteurs) : elle atteint à peine 22% des effectifs du groupe[155]. En revanche, les classes moyennes et

[155] Les classes supérieures restent, malgré tout, le groupe social majoritaire *sur toute la période*, représentant 53,3% des membres du GHM, devant les guides et métiers de la montagne, dont la part avoisine 40%.

populaires, comme à l'*AC,* demeurent faiblement représentées au sein du GHM.

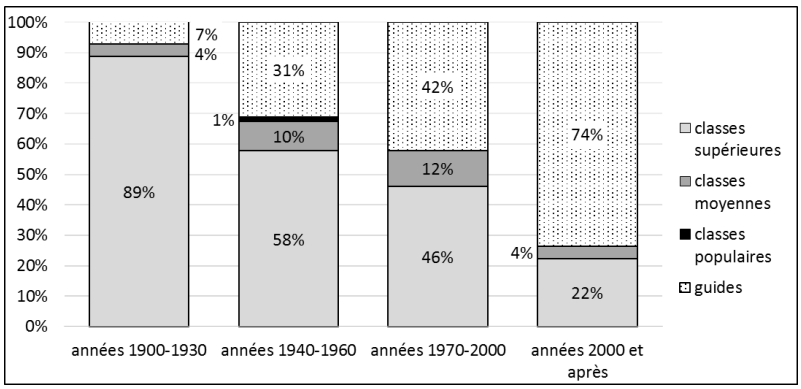


**Figure 44. Évolution du recrutement social du GHM, par générations de pratiquants (N=380)**

Les résultats d'une étude par questionnaire menée sur 3168 adhérents de la FFCAM par Olivier Hoibian se révèlent intéressants à comparer avec nos résultats. En effet, la FFCAM n'a rien d'un club sélectif et ne peut donc pas être considérée comme représentant l'élite de l'alpinisme. Comparer la structure sociale de la FFCAM avec celle du GHM – en gardant en tête les différences d'effectifs entre les deux bases de données, sources d'inévitables biais – permet donc de noter une éventuelle spécificité de l'élite de l'alpinisme. Au sein de la FFCAM, en 2003, en recodant à partir des catégories utilisées par Olivier Hoibian (les six principales PCS) et en redressant pour raisonner uniquement sur les répondants, soit 2620 individus, on compte 37% de membres des classes supérieures (les cadres et professions intellectuelles supérieures), 21,6 % de membres des classes moyennes (professions intermédiaires et employés), et 4,1% de membres des classes populaires (ouvriers et agriculteurs), auxquels il faut ajouter 4,7% d'artisans, commerçants et chefs d'entreprise (que l'on a classé, pour le GHM, dans les classes supérieures ou dans les classes moyennes, en fonction des occupations). L'analyse du recrutement social du GHM depuis les années 1970 (N=412), donne les résultats suivants : 34% de membres des classes supérieures ; 8% de membres de classes moyennes ; aucun membre des classes populaires ; 58% de métiers de la montagne. Si l'on place les métiers de la montagne parmi les classes moyennes, comme le fait l'INSEE (un guide fait partie des professions intermédiaires), on obtient une nette surreprésentation des classes moyennes, non visible à la FFCAM. La principale différence entre l'élite (le GHM) et l'ensemble des alpinistes (la FFCAM) semble donc tenir, principalement, au recrutement professionnel de la première.

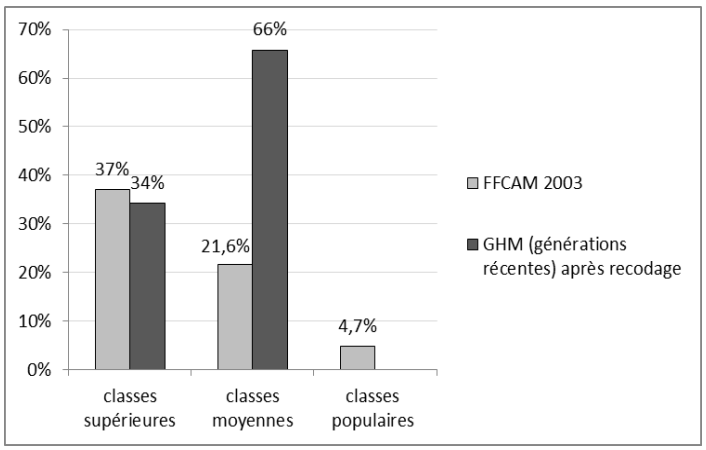


**Figure 45. Répartition des classes sociales au sein du GHM (N=412) et au sein de la FFCAM (N=2620)**

### 2.2.2 *Les données de la reconstitution de l'élite française (1920-2015)*

Plus que celles du GHM, les données de la reconstitution de l'élite mettent en lumière le phénomène de remplacement des classes supérieures par les guides. Comme au Royaume-Uni, le phénomène semble plus accentué dans la reconstitution de l'élite. Du fait de la faiblesse des effectifs, nous avons regroupé classes populaires et classes moyennes. Celle-ci n'empêche pas cependant de mettre au jour de grandes tendances.

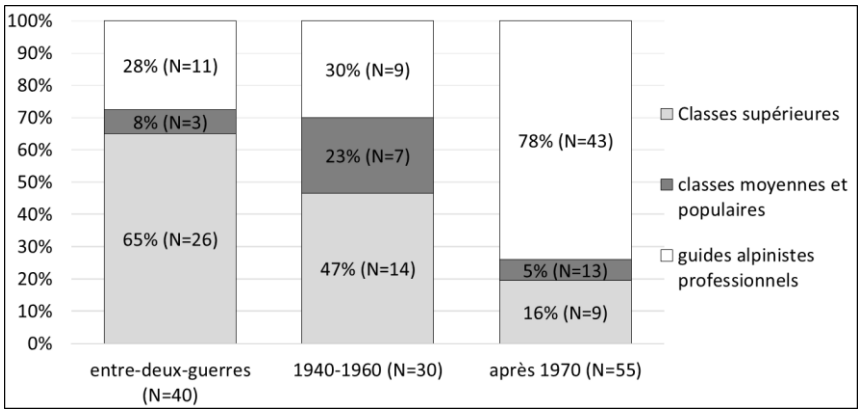


**Figure 46. Catégories sociales des alpinistes français par génération, après regroupement. Source : reconstitution de l'élite. (N=125).**

Pour plus de lisibilité, nous avons regroupé les guides et les alpinistes professionnels. Ces derniers sont minoritaires. Inexistants avant la dernière génération, ils sont au nombre de 9. Ils représentent donc environ un cinquième des professionnels de l'alpinisme, une proportion bien moins forte qu'au Royaume-Uni.

Les guides en sont venus à occuper une place prédominante dans l'élite de l'alpinisme français. Cependant, professionnalisation rime-t-elle avec démocratisation ? Peut-on pour autant parler d'ouverture sociale de l'élite ? Pour le savoir, il faut regarder le profil social des guides mais également regarder s'ils cumulent cette activité avec un « second métier ».

L'analyse quantitative de notre reconstitution de l'élite nous permet d'avancer quelques éléments de réponse. Tout d'abord, la plupart des guides après la guerre (plus de 80% de ceux, au nombre de 63, que compte notre reconstitution de l'élite) exercent ce métier à titre principal. Lorsque ceux-ci cumulent l'occupation de guide avec un « second métier », ce second métier peut être de nature très variée. C'est ce que l'on observe à propos des 25 guides « à second métier » de la base du GHM (c'est-à-dire les individus ayant déclaré un autre métier en plus de celui de guide), qui sont des artistes et écrivains (7), des enseignants (5), des chefs d'entreprise (4), des ingénieurs (2), des médecins (2), etc. Fait notable, aucun n'exerce un métier peu qualifié. Au GHM, la plupart (17 sur 25) de ces guides « à second métier » appartiennent aux générations de pratiquants d'après 1970. Cela n'est pas surprenant, et vient conforter notre constat précédent d'une diversification de l'origine sociale des guides après la guerre. Alors que les amateurs restent, au fil du temps, principalement issus des classes supérieures (c'est le cas de 80% de ceux dont l'origine sociale est connue, dans notre reconstitution de l'élite), le profil sociologique des guides est moins clairement identifiable. Plusieurs enquêtes statistiques effectuées depuis les années 1970 sur les guides diplômés de l'ENSA viennent confirmer ce constat d'une diversification sociale du métier de

guide[156]. Si ces enquêtes ne disent rien de l'origine sociale des guides, on constate cependant que leur niveau d'étude au moment où ils rentrent à l'ENSA est en augmentation jusqu'à aujourd'hui[157]. Cette hausse s'explique à la fois par celle du niveau d'étude globale de la population et par la diversification du recrutement, de moins en moins centré sur les régions de montagne[158]. Parmi les entretiens que nous avons menés avec des guides, l'un d'entre eux en particulier, professeur de l'ENSA lui-même diplômé du supérieur (titulaire d'un doctorat), met l'accent sur ce recrutement diversifié, du secouriste à l'ingénieur reconverti.

> « Y'a quelques guides polytechniciens, y'a des HEC, y'a des guides qu'ont un doctorat. Y'en a quelques-uns, quand même (…). Y'a de tout, vraiment y'a de tout. Y'a beaucoup de gens qui viennent du secourisme aussi, beaucoup de gendarmes, pompiers, CRS, parce que c'est dans leur plan de carrière. C'est ça la majorité de ceux qui passent le guide en ce moment, ouais (…). Je vois, maintenant, on a pas mal d'ingénieurs, qui font des burn-out. Qui ont fait une super carrière d'ingénieur et qui craquent. Qu'en ont marre de bosser 70 heures par semaines. Qui ont toujours eu une pratique d'amateur et qui vers 40 ans, viennent passer le guide et après bossent comme guides. Et t'as des jeunes de 20 ans qui ont leur liste de courses et qui viennent passer le guide, et qui n'ont fait aucune étude » [Français, professeur à l'ENSA, né en 1970]

Par conséquent, l'augmentation de la proportion des guides et autres « métiers de la montagne » au sein de l'élite de l'alpinisme français, que l'on a pu observer tant à partir de la base du GHM que de celle de notre reconstitution de l'élite française, n'est pas nécessairement révélatrice d'une démocratisation sociale de l'alpinisme de haut niveau de même ampleur. Si la professionnalisation, via le métier de guide, peut être appréhendée comme un facteur de démocratisation de l'élite de l'alpinisme, les deux phénomènes ne sont pas équivalents : il est donc plus juste de parler de professionnalisation de l'élite de l'alpinisme français que de démocratisation.

## 3. « L'ascenseur social de la montagne » fonctionne-t-il ?

> « [La] sélection [de Robert Paragot] dans une expédition nationale, c'est la reconnaissance tant attendue après l'Aconcagua. (…) Comme lorsqu'il a été admis au Groupe de Haute Montagne, Robert a l'impression d'atteindre un étage supplémentaire grâce à l'ascenseur social de la montagne[159]. »

Voici ce que l'on peut lire dans la biographie de Robert Paragot, qu'il a coécrite, à propos de son invitation à l'expédition nationale sur la tour de Mustagh en 1956. Mais l'expression est-elle adéquate ? L'alpinisme peut-il jouer un rôle d'ascenseur social ?

Un tel « ascenseur social » ne fonctionne pas de la même façon, ni avec la même efficacité, en France et au Royaume-Uni. Dans le premier cas, des institutions bien ancrées de formation à l'alpinisme et au métier de guide, permettent à des individus socialement et géographiquement éloignés des milieux traditionnels de recrutement de l'élite de l'alpinisme d'y accéder. Au Royaume-Uni, l'absence de telles institutions rend les choses moins aisées. On observe cependant des trajectoires d'ascension sociale permises par l'alpinisme.

### 3.1. L'alpinisme comme salut

> « Pour moi, fils de petits exploitants agricoles, ce devait être agréable de penser que le succès devient

---

[156] Même si, rappelons-le, notre objet n'est pas les guides de haute montagne mais la frange des guides qui appartiennent à l'élite de l'alpinisme. On ne saurait donc déduire de la structure sociale de l'ENSA celle du contingent de guides qui font partie de notre reconstitution de l'élite.

[157] Matthieu MARTINEZ, *La formation des guides de haute montagne depuis 1948*, Grenoble, Université Joseph Fourier, 2015, p. 79.

[158] Sur ce point, la tendance reste difficile à évaluer. Si le nombre de département d'où sont issus les guides augmente, ce qui signifie que leur recrutement géographique s'élargit, les départements des Alpes restent le vivier de l'ENSA, et fournissent encore dans les années 2000 entre 20% et 30% du contingent des guides.

[159] Robert PARAGOT et Sophie CUENOT, *Paris, camp de base*, *op. cit.*, p. 118.

> possible malgré les inégalités de départ dans la vie[160]. »

Dans la quatrième partie de cette thèse, nous reviendrons sur les trajectoires de socialisation à l'alpinisme, d'accès à son élite et de construction d'un rapport vocationnel à cette activité. Nous montrerons notamment que les futurs alpinistes se décrivent souvent comme des enfants et adolescents réfractaires à l'autorité, qu'il s'agisse de l'autorité scolaire, familiale, religieuse, etc. Parmi les alpinistes issus de milieux populaires, la résistance à l'autorité s'exprime parfois dans la petite délinquance. Certains de ces individus, rétrospectivement, considèrent que c'est la découverte de l'alpinisme qui leur a permis de sortir de ce type de pratiques juvéniles. Bérardini, convoqué devant le tribunal pour enfants, affirme que c'est la montagne qui « [lui] a permis de [s']exprimer d'une autre façon[161] ». Quant à Choffat, lui aussi passé devant le tribunal pour enfants, la passion de l'alpinisme lui a évité, selon ses propres termes, de « mal tourner » : « Si j'avais continué sur ma lancée, écrit-il, l'alternative aurait été simple : au mieux la prison, au pire, le cimetière[162] ».

De manière générale, même lorsque l'alpinisme ne vient pas « remettre dans le droit chemin », on peut dire qu'il a permis, aux yeux des alpinistes issus de milieux populaires dont nous avons lu les autobiographies, de sortir par le haut du destin probable qui se présentait à eux. C'est en particulier le cas de ceux nés dans des bassins ouvriers où les hommes font le même métier de père en fils. Pour Peascod (1920-1985) et pour Cave (né 1967), deux individus de générations bien différentes, c'est la mine. Peascod, reçu aux examens pour entrer en *grammar school*, doit renoncer pour aider financièrement sa famille. À 14 ans, il se résigne à aller travailler à la mine et raconte la prédictibilité de son existence future :

> « La vie avait pris pour moi le même cours prévisible que chez la plupart de mes camarades de classe ; à partir de maintenant, j'allais travailler dur, collecter mon salaire, aller au cinéma le samedi soir ou, avec l'âge, dans mon pub préféré – puis me marier, avoir un petit, m'occuper de lui, m'assurer qu'il trouve un travail à la mine avant la fin de sa scolarité[163]… »

Plus d'un demi-siècle plus tard, Cave subit le même sort avec fatalisme.

> « En 1982, contre l'avis de ma mère, je suivi les pas de mon père, de mon grand-père et de mon arrière-grand-père en arrêtant l'école et en commençant à travailler à la mine de Grimethorpe[164]. »

Pour Jean-Marie Choffat (né en 1956), c'est l'usine Peugot qui constitue sa destinée la plus probable. Ses deux parents y travaillent déjà comme ouvriers.

> « Dans les années soixante, l'alternative selon moi était la suivante : si on bûchait à l'école, on allait travailler chez Peugeot ; si on ne faisait rien, on allait aussi travailler chez Peugeot. Seule différence : on s'y rendait, soit en blouse blanche, soit en bleu de travail[165]. »

Les deux premiers sortiront de la mine après quelques années. Le second démissionnera de chez Peugeot pour déménager en montagne.

On observe le même fatalisme chez d'autres futurs alpinistes de milieux populaires face à un destin trop prévisible. Kirkpatrick (né en 1972), par exemple, écrit : « Il semblait n'y avoir aucun avenir pour nous si ce n'est l'apprentissage, des métiers sans perspective, le chômage ou le crime[166] ».

---

[160] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 20.
[161] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, Paris, Flammarion, 1974, p. 20.
[162] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 79.
[163] Bill PEASCOD, *Journey after dawn*, *op. cit.*, p. 11. Nous traduisons.
[164] Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 2. Nous traduisons.
[165] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 45.
[166] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 43. Nous traduisons.

Pour lui, comme pour les autres, l'alpinisme se présente, rétrospectivement, comme un salut inespéré. Cependant, même parmi les alpinistes issus de milieux plus favorisés, comme Lionel Terray (fils de médecin), l'alpinisme peut être vécu comme un débouché providentiel. Terray, qui n'avait pas entrepris d'études après l'obtention de son baccalauréat et vivait aux crochets de sa mère, voit en l'alpinisme, qui se présente à lui sous la forme d'un stage à *Jeunesse et Montagne*, « une corde de salut[167] ». Ce type de propos rétrospectif, on le trouve en fait chez la plupart des alpinistes de notre corpus autobiographique. L'alpinisme représente-t-il vraiment le « salut » que les alpinistes évoquent ? A-t-il permis des bifurcations, des « sorties » de la trajectoire probable pour certains alpinistes ? Si l'on regarde les trajectoires des alpinistes issus de milieux populaires, plusieurs cas de figure se présentent.

On a, tout d'abord, ceux qui deviennent guides, ce qui représente bien une bifurcation par rapport au destin probable. Parmi eux (on ne considère ici que ceux issus de milieux populaires), Desmaison, Flematti, Batard, Chamoux, ou encore Cave. Choffat, quant à lui, explique avoir tenté de devenir guide sans succès. Sans surprise, il s'agit presque uniquement de Français. Tous ne restent pas guides toute leur vie. La plupart finissent par se tourner vers l'alpinisme professionnel. C'est le cas de tous les alpinistes cités à l'exception de Flematti. Ils viennent alors rejoindre les rangs des alpinistes de milieux populaires ayant peu à peu abandonné leurs métiers (souvent des petits boulots) pour se consacrer à l'alpinisme : parmi ces derniers, Whillans, Kirkpatrick ou, en France, Choffat. On trouve, ensuite, des alpinistes ayant monté un commerce en rapport avec l'alpinisme : Allain, en France, fut l'un des premiers (il fabriquait également du matériel d'escalade). En Angleterre, Brown a fait de même. Enfin, on a le cas d'alpinistes qui, à l'instar de Paragot ou Magnone (en France) ou de Peascod ou Gray (au Royaume-Uni), ont connu une trajectoire ascendante, en partie « en dehors » de l'alpinisme (dans leurs métiers respectifs) et « dans » l'alpinisme, en obtenant des postes à responsabilité au sein des grandes instances nationales de l'alpinisme. Pour Peascod et Gray, il s'agit de responsabilités au sein du *BMC* et de l'*AC*, ce qui ne constitue pas un métier à part entière (plutôt une consécration). Tous deux restent assez réticents face à une trop forte institutionnalisation de l'alpinisme. En revanche, pour les Français Paragot et surtout Magnone, c'est bien une deuxième carrière comme dirigeants d'institutions de l'alpinisme qui s'ouvre à eux. Paragot (qui travailla toute sa vie à la sécurité sociale) fut, dès 1965, tour à tour président du GHM, du Comité de l'Himalaya, et de la FFME (plusieurs fois). Magnone, de son côté, après avoir été successivement ouvrier cartonnier, puis ingénieur, sculpteur et alpiniste professionnel, prend la tête de l'Union Nationale des Camps de Montagne (UNCM, ancêtre de l'UCPA). Dès 1957, âgé de quarante ans, il remplace Jean Franco à ce poste qu'il occupera pendant vingt ans. Il travaille également en tant qu'expert en stations de montagne dans le cadre de la politique d'aménagement du Territoire. Il siège enfin à des commissions pour le ministère de la Jeunesse et des Sports et travaille pour le Ministère du temps libre sous Mitterrand.

Finalement, à quelques exceptions près (Bérardini, par exemple), peu d'alpinistes de haut niveau issus des classes populaires ont connu une trajectoire ascendante sans lien apparent avec l'alpinisme. Ce type de trajectoire, en effet, est souvent rendue possible par les opportunités fournies par l'alpinisme.

---

[167] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 47.

### 3.2. Une société aux classes abolies ?

« Faire de la varappe à Bleau [diminutif de Fontainebleau] était entrer dans une société aux classes abolies, tout à l'art de s'élever sur le grès. Il n'était pas rare de voir un tourneur sur métaux montrer la prise d'ongle à un magistrat en rupture hebdomadaire de présidence au tribunal[168] », écrit Magnone. Au vue de notre analyse de la morphologie du groupe social des alpinistes, on peut affirmer avec certitude que l'abolition des classes n'a pas eu lieu dans l'alpinisme. Cependant, de la part d'un *outsider* comme Magnone, de tels propos sont sensés : la communauté des alpinistes, pour les individus issus de milieux populaires, représente effectivement une occasion de mixité sociale. Presque tous les alpinistes issus de milieux populaires font ainsi état de situations où la différence d'éducation, de dispositions et de culture apparaît clairement entre eux et leurs compagnons de cordée mieux dotés socialement.

Pour Peascod, c'est l'association avec G. R. Speaker, président du *Fell and Rock Climbing Club*. Speaker est, pour Peascod, « un *gentleman* dans tous les sens du terme », qui lui parle « sur un ton cultivé » et lui reproche « de grimper trop vite et de ne pas savourer le délice de l'ascension ». Leur association n'est pas uniquement réduite au temps de l'alpinisme. Speaker lui envoie des livres et lui écrit régulièrement. « Il commença à m'envoyer des livres, raconte Peascod, et à m'écrire longuement sur son attitude envers les montagnes et sur ceux qui les avaient escaladées. Je garde encore précieusement ces lettres[169] ». Peascod s'associe ensuite avec un autre membre du *Fell and Rock* (club qu'il a rejoint entre temps), Bert Beck, professeur, qui s'exprime un anglais sans accent et le rend « très conscient de [s]on dialecte », ou encore de sa façon de manger, qui lui fait honte. Leur cordée commune, pendant douze ans, a des conséquences qui vont bien au-delà de l'alpinisme. C'est Beck qui l'incite à s'inscrire au collège technique, pour étudier les mines. En 1947, Peascod, après dix ans dans la mine, devient ingénieur minier. En 1950, il obtient un poste de maitre de conférences en ingénierie minière. C'est l'époque où il fait cordée commune avec Graham Macphee, dentiste et professeur à l'université, et Brian Blake, un directeur d'école sorti de Cambridge.

Pour Haston, c'est la rencontre de Robin Smith, étudiant en philosophie sorti de *public school*, qui sera son principal compagnon de cordée. « Lors d'une discussion sur Kant ou Hume il nous laissait le regard vide ; dans une fête nous le laissons dans son coin pendant qu'on allait draguer les filles[170] ». Pour Pritchard, c'est la rencontre de Johnny Dawes, lui aussi sorti de *public school*. Pour Kirkpatrick, c'est celle d'Aaron, un étudiant en thèse de physique. « Ses pensées, écrit-il, était d'abord tournées vers des choses qui n'avaient aucun sens pour moi (…). Il se dirigeait vers une carrière de *professional*, soit académique soit commerciale (…). De mon côté, je demeurais un simple vendeur à *Outside*, et ne pensais qu'aux montagnes, aux voies dures, aux mousquetons et aux piolets[171] ». Pour Cave, c'est par exemple celle de Brendan, son compagnon sur le Changabang. Cave illustre la distance sociale qui les sépare avec les contextes dans lesquels tous deux ont lu le même livre, au même âge : « j'avais lu *The Shining Mountain* vingt ans plus tôt (…) quand je travaillais comme mineur (…). Brendan l'avait probablement lu pour la première fois lorsqu'il

---

[168] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 85.
[169] Bill PEASCOD, *Journey after dawn*, *op. cit.*, p. 22. Nous traduisons.
[170] Dougal HASTON, *In High Places*, *op. cit.*, p. 16. Nous traduisons.
[171] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 101. Nous traduisons.

était étudiant à Cambridge[172] ».

Nous n'avons surtout cité des exemples britanniques car les Anglais semblent plus enclins à rendre compte de l'écart culturel et social entre eux et leurs compagnons de cordée. Cependant, de telles rencontres existent également en France. C'est, par exemple, la rencontre entre Choffat et Seigneur, entre Magnone et Franco ou Couzy. Magnone, lorsqu'il est invité au restaurant par Lucien Devies, qui envisage de le sélectionner pour l'expédition de 1954 sur le Makalu, fait état de la honte sociale alors ressentie, de son « parcours zigzaguant », de « l'insuffisance de [s]es connaissances », de [s]on milieu d'origine ouvrier et modeste », de « [s]es débuts difficiles » et d' « une culture dont [il] perçoi[t] les limites ». « Tout, écrit-il, m'oppose à Devies issu de la grande bourgeoisie, celle où naissent les élites de la nation[173] ». C'est là une autre vision de cette « société aux classes abolies » qu'était pour Magnone le microcosme des alpinistes de Fontainebleau.

En France, la mixité sociale apparaît également sous la forme de la relation entre de « grands alpinistes » guides et leurs clients. En effet, à partir du moment où le métier de guide s'ouvre et devient un débouché possible pour les alpinistes de milieux populaires, ces derniers se voient, dans l'exercice de leur métier, exposés à un contact régulier avec des clients presque systématiquement issus de milieux favorisés. Le même Lucien Devies qui impressionne Magnone a ainsi pour compagnon de cordée privilégié son guide, le grand alpiniste René Desmaison. Pierre Leroux, lorsqu'il évoque ses clients privilégiés et/ou notables, cite un ministre, un homme d'affaire, un médecin, deux ingénieurs, une maitresse de conférence et une productrice d'émissions culturelles à la radio[174]. Finalement, le profil social des clients n'a pas changé depuis Armand Couttet (dont la carrière se déroule entre les années 1920 et 1940), qui cite parmi ses clients favoris des industriels, des scientifiques, des médecins (« beaucoup de médecins », précise-t-il), des professeurs, des ingénieurs. Un de ses clients, Marcel Marchand l'emmenait même en avion chez lui à Lyon[175].

On peut supposer que ce genre de contact, qu'il s'agisse d'une cordée d'amateurs ou menée par un guide, permet une acculturation des *outsiders*, comme cela était d'ailleurs le cas lors des contacts prolongés entre guides et clients des générations précédentes. De tels contacts permettent également la formation d'un réseau, d'un capital social, mobilisable dans ou en dehors de l'alpinisme.

## 3.3. Monter par l'alpinisme : trajectoires d'ascension

Pour terminer cette partie, nous présenterons deux exemples de trajectoires d'ascension « par » et « dans » l'alpinisme, à une époque ultérieure à celle des *hard men* : celle du mineur anglais Andy Cave (né 1967), et celle de l'ouvrier français Jean-Marie Choffat (né en 1956). Nous insisterons, en particulier, sur le rôle initial de la lecture de récits d'alpinisme dans le processus d'acculturation qui a lieu chez ces individus.

### 3.3.1 *Sortir de la mine : Andy Cave*

À l'instar du mineur Bill Peascod, déjà mentionné à plusieurs reprises, Andy Cave (né en 1967) fournit un exemple quasiment idéal-typique d'ascension « par » et « dans » l'alpinisme. Né dans une communauté minière, il suit d'abord le chemin de la mine, celui pris par les hommes de leur

[172] Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 2. Nous traduisons.
[173] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 151.
[174] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 189-207.
[175] Armand COUTTET et Richard DIDIER, *Ailes de mouche et tricounis (1946)*, *op. cit.*, p. 225.

famille depuis plusieurs générations, avant de « monter » dans tous les sens du terme : physiquement et sportivement, via l'alpinisme, et socialement, l'alpinisme représentant une occasion de bifurcation professionnelle. Cave devient guide et docteur en linguistique. Chez lui, progression en alpinisme et ascension sociale se déroulent en parallèle.

Lorsque Cave publie son autobiographie, il reprend des extraits de sa thèse de doctorat sur la communauté des mineurs de Royson. Il fournit ainsi une description ethnographique détaillée de ce milieu, de ses coutumes et de sa culture. Il explique comment, malgré tous les efforts pour ne pas devenir mineurs, la plupart des hommes (dont son père et lui-même) sont « rattrapés » par la mine. Ce destin apparaît comme d'autant plus implacable dans son cas que sa mère, femme au foyer et couturière, a essayé de l'en détourner : « toutes les graines qu'elle avait plantées n'ont pas germé : les leçons de piano, la danse de salon, la natation, les Scouts, le chœur de l'église (…). Tout ça et maintenant la mine[176] ».

Cave découvre l'alpinisme grâce à un ouvrier couvreur, Pete, qui accepte de l'emmener avec lui lorsqu'il a seize ans et qu'il travaille déjà depuis un an dans la mine. C'est avec Pete, avec qui il retourne grimper chaque week-end, qu'il apprend les rudiments de l'escalade, le jargon, l'histoire des voies. Pete lui parle des alpinistes célèbres et lui recommande des livres qu'il peut emprunter à la bibliothèque locale. Cave s'adonne corps et âme à sa nouvelle passion. Il s'entraine sur le mur de sa maison et se heurte à l'incompréhension de ses proches. Délaissant le visionnage de matchs de football à la télévision, son ancienne passion, il emporte jusque dans la mine les récits des alpinistes célèbres de l'époque, empruntés à la bibliothèque. C'est, en fait, la lecture de ces récits qui va l'inciter à reprendre des études. « Chaque mercredi, je suivais les cours du *mining technical college*, où je découvrais une longue liste de faits sans intérêt. (…) Le midi, je parcourais les étagères de la bibliothèque municipale qui jouxtait le *college* car, sans aucun doute, mon obsession récente pour les histoires d'alpinisme avait déclenché un désir général de lecture[177] ».

Cave, en plus de son travail à la mine, s'inscrit à un cours de littérature, encouragé par sa mère. La grève des mineurs de 1984 est un évènement providentiel qui lui permet, désœuvré, de s'adonner encore plus à l'alpinisme. C'est l'occasion pour lui de rencontrer des grimpeurs d'autres milieux sociaux que le sien, comme Johnny Dawes. Avec un couple d'amis rencontrés pendant cette période, il part à Chamonix et s'initie à l'alpinisme « alpin ». La grève terminé, il retourne travailler à la mine. Il parvient à lire toute la journée en emportant des ouvrages dans la mine, qui possède d'ailleurs une bibliothèque improvisée, cachée dans les boyaux. « Je continuais à travailler pendant douze heures d'affilée, essayant d'économiser le plus possible. Entre les tours de travail, je dévorais mes topos alpins, mémorisant les descriptions de certaines voies célèbres, comme la face nord de l'Eiger ou le Pilier central du Frêney[178] ». De nouvelles ascensions glaciaires, en Ecosse, confirment ses compétences d'alpiniste et lui donnent envie de pratiquer plus.

Son goût conjugué pour l'alpinisme et la littérature le pousse, finalement, à prendre une décision importante : il quitte la mine et part passer son *A-Level* (baccalauréat) en littérature anglaise à Sheffield. Une année d'alpinisme entrecoupée d'études littéraires lui permettent d'obtenir, de jus-

---

[176] Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 13. Cette citation et les suivantes: nous traduisons.
[177] *Ibid.*, p. 35.
[178] *Ibid.*, p. 138.

tesse, son *A-Level*. À 24 ans, il est accepté à l'université de Sheffield pour une licence en littérature anglaise. À l'université, il ressent avec force son atypicité. « Bien que j'avais appris à aimer le défi de l'apprentissage, le cadre éducatif et la plupart du personnel éducatif m'énervaient, détruisait toute la confiance en moi que mes réussites en alpinisme m'avaient fait gagner. (…) Peut-être s'agissait-il d'une peur de l'échec combinée à un conscience de mon accent régional et de mes origines sociales[179] ».

L'université lui laisse beaucoup de temps libre, et Cave en profite pour pratiquer dans les Alpes mais aussi en Himalaya, avec des alpinistes de milieux sociaux divers (dont Kate Phillips et Brian Murphy, qui se sont rencontrés à Cambridge). Il suit, dans le même temps, une formation de guide. On lui offre un poste de professeur de littérature dans le secondaire, mais il refuse, préférant finir sa formation de guide. « J'avais à présent le choix entre deux carrières et styles de vie : enseigner ou devenir un guide de haute montagne. Finalement je me dis que, à seulement vingt-sept ans, je pouvais enseigner plus tard, alors que le métier de guide était un métier de jeune[180] ». Il part donc vivre à Chamonix pour poursuivre sa formation. Son autobiographie se termine sur son ascension du Changabang, en 1997, en style alpin. Une ascension dans laquelle son compagnon Brendan Murphy trouve la mort. Il choisit d'arrêter les expéditions pour se consacrer au métier de guide, pour lequel il est à présent qualifié.

L'histoire, en réalité, ne s'arrête pas là. J'ai pu en reconstituer la suite lors d'un entretien avec Andy Cave réalisé en 2013. Cave, finalement, a repris les expéditions. Il a entrepris, et terminé, une thèse en sociolinguistique sur le vernaculaire et la culture des mineurs de Royston. Il a peu à peu abandonné son métier de guide pour devenir un alpiniste professionnel, donnant des conférences sur ses ascensions et se spécialisant en « conférences motivationnelles » pour l'entreprise. Quand je l'ai rencontré à Sheffield, il revenait d'un rendez-vous avec son agent et s'apprêtait à emmener grimper deux jeunes femmes qui avaient gagné un concours sur son site internet.

Le passage de la mine aux sommets, de « l'ombre à la lumière » (c'est le titre édifiant de la traduction française de son autobiographie[181]), se prête particulièrement bien à la reconstruction autobiographique. La symbolique de « l'ascension » est omniprésente dans la construction de ce texte. Dès la préface, Joe Simpson met l'accent sur « le voyage depuis l'obscurité stygienne de la mine (…) jusqu'au panorama éclatant de lumière et aveuglant depuis le sommet d'un pic himalayen[182] ». Cependant, malgré ce schème évident, cette autobiographie nous fournit des données sur la manière dont se déroule une trajectoire ascendante « par » et « dans » l'alpinisme. Il est, par exemple, intéressant de constater que l'intérêt pour l'alpinisme, chez Cave, engendre un goût pour la lecture (ou une réactivation d'une disposition « en veille » puisqu'on connait les injonctions maternelles en matière de culture) qui l'entraine, finalement, à reprendre des études poussées. Les compétences acquises pendant ces études sont en partie utiles pour mener à bien sa carrière de professionnel de l'alpinisme. Ainsi, son doctorat constitue un prélude à l'écriture de son autobiographie, qui connait un grand succès littéraire et obtient un prix. De même, ces aptitudes acquises dans le cadre scolaire ont sans doute favorisé le déroulement de sa carrière de conférencier.

---

[179] *Ibid.*, p. 146.
[180] *Ibid.*, p. 182.
[181] Andy CAVE, *L'ombre et la lumière: Des profondeurs de la mine au toit du monde*, Nevicata, 2013.
[182] *Ibid*, preface par Joe Simpson. Nous traduisons.

Néanmoins, il ne s'agit pas de dire que seul l'alpinisme a joué un rôle. Sa mère, une autodidacte ayant repris des études universitaires sur le tard, l'a toujours poussé à pratiquer des activités qui l'éloignent de son milieu social d'origine. Elle l'encourage ensuite à reprendre des études en littérature, elle qui écrit des poèmes. Des facteurs conjoncturels, fortuits, ont aussi un impact important : la grève des mineurs de 1984 en est un. Sans elle, et sans l'existence qu'elle a permis à Cave d'entrevoir, peut-être n'aurait-il pas pris la décision de démissionner pour se consacrer à l'alpinisme.

### 3.3.2 *Sortir de l'usine: Jean-Marie Choffat*

Jean-Marie Choffat (né en 1956) donne à voir une autre trajectoire d'ascension, à la fois sociale et en alpinisme. Ses parents sont tous deux ouvriers chez Peugeot à Mandeure, près de Belfort. Choffat est en échec scolaire depuis le CE1. Ses parents, occupés à l'usine, le laissent souvent livré à lui-même. Enfant turbulent, violent, il commet diverses frasques (il crève les pneus de son instituteur, fume dès l'âge de huit ans, se bat, fugue des dizaines de fois, etc.). À onze ans, il est placé en liberté surveillée par un juge pour enfants. Il abandonne ses études à la fin de la cinquième et, âgé de quatorze ans, commence à travailler, d'abord comme apprenti menuisier, puis à l'usine, un débouché prévisible dans ce bassin ouvrier tout entier tourné vers les usines Peugeot. Chez Choffat comme chez Cave, il est difficile de distinguer ce qui relève de la reconstruction biographique et de la « réalité », si tant est que cette distinction ait un sens (voir chapitre 2). Choffat écrit par exemple : « c'est sans doute très prétentieux de dire cela, mais très jeune, je sus que je n'aurais pas une vie comme les autres, c'est-à-dire une vie essentiellement rythmée par les heures de travail d'une usine[183] ». Nous laisserons donc de côté les passages comme celui-ci, pour nous concentrer sur les étapes de la trajectoire.

Choffat découvre la montagne à l'âge de quatorze ans dans un camp d'été Peugeot auquel il se rend à reculons. Mais l'alpinisme est une révélation pour lui. Il écrit : « j'en revins un mois plus tard, également à reculons. Quelque chose en moi avait totalement changé. J'étais métamorphosé. Dès lors, la montagne occupa toutes mes pensées, elle devint une obsession. Je n'eux plus qu'une idée en tête : grimper ». Que se passe-t-il lors de ce séjour ? Choffat se décrit, dès son arrivée, comme « aimanté par les parois glacières et rocheuses, viscéralement attiré par les cimes ». Ses excursions enfantines, parfois longues de plusieurs jours, dans la forêt, l'ont habitué à l'effort prolongé. L'alpinisme, en outre, lui fournit une occasion de se prouver face à ses pairs. « "Même les gros durs que je connais ne sont pas capables de rigoler avec deux ou trois cents mètres de vide sous les pieds", me disais-je ». Il lui permet aussi de se distinguer parce que personne parmi ses proches ne s'y intéresse et parce qu'il est meilleur que ses compagnons de cordée.

Comme chez Cave, c'est l'alpinisme qui lui donne le goût de la lecture. Cet intérêt nouveau naît au camp Peugeot. « Le soir, sous les grandes tentes, nous participions à des veillées. Les moniteurs nous racontaient les expéditions et les exploits des plus célèbres alpinistes français et étrangers. Simultanément, j'eus envie de me plonger dans les livres de montagne, ceux de Roger Frison-Roche, par exemple, avec *L'appel du Hoggar* (1935), *Premier de cordée* (1941), *Les montagnards de la nuit* (1968). La montagne me réconcilia avec la lecture. Jusque-là, j'avais lu des bandes dessinées,

[183] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 51. Les citations suivantes sont tirées, dans l'ordre, des pages 76, 93, 94, 96, 104 et 126

l'intégrale de Bob Morane, quelques Jules Verne et c'était tout. J'ai dévoré tous les classiques traitant de la montagne en moins d'une dizaine d'années ». Ceci est beaucoup moins anecdotique qu'il n'y paraît puisque, comme pour Cave, ce goût nouveau aura des conséquences concrètes sur la trajectoire de Choffat, qui deviendra conférencier et écrivain.

Choffat reste néanmoins ouvrier à Mandeure jusqu'à ses dix-huit ans. Il rejoint la section du CAF du Doubs et part en stop à Chamonix dès qu'il le peut et trouve ses compagnons de cordée sur place. Il pratique ainsi avec des alpinistes aux profils très variés, dont Louis Audoubert (prêtre et conférencier) et Yannick Seigneur (ingénieur de l'ENSA devenu guide). Entre 1974 et 1976, il effectue son service militaire dans les chasseurs alpins, à Grenoble. C'est à cette époque qu'il décide de quitter Peugeot (dont il est, en fait, renvoyé). Son service miliaire terminé, il s'installe à Sallanches. Il a vingt-et-un ans et vit de petits boulots, ce qui lui permet de s'adonner à sa passion du samedi midi au lundi soir. Aucun moment n'est perdu : à peine le travail terminé, il part en refuge, et revient seulement le lundi, pour reprendre le travail. Guide, en France, représente un débouché de choix pour les jeunes de milieux populaires qui, comme Choffat, veulent se consacrer à l'alpinisme. Il échoue cependant à un centième de point près. En 1977, les préjugés envers les candidats non locaux perdurent : « Les petits gars comme moi, venus d'ailleurs, avaient ces années-là peu de chances de réussir l'examen. Pendant les épreuves, je fus encordé avec un type du cru. Il commit trois grosses erreurs, mais elles ne l'empêchèrent pas de décrocher le concours d'entrée au stage », explique-t-il.

À la même époque, Choffat organise ses premières conférences sur l'alpinisme : il y invite des membres de son réseau étendu d'alpinistes, comme Yannick Seigneur. Peu à peu, l'ancien mauvais élève acquiert les compétences nécessaires. Il apprend à parler en public, d'abord pour présenter les conférenciers, puis pour donner lui-même des conférences sur ses expéditions. En 1982, il entreprend d'écrire sa première autobiographie. Là encore, ce sont ses lectures d'alpinisme et ses aptitudes au récit construites à force de donner des conférences qui lui permettent, à grand peine d'abord, de rédiger un livre. « Avec mon passé scolaire pu glorieux, jamais je n'aurais imaginé être capable de prendre un stylo pour aligner des mots, puis des phrases et encore moins d'écrire un livre ». L'ouvrage est un succès, plusieurs fois réédité.

Comme pour Cave, il ne s'agit pas ici de faire de l'alpinisme l'unique facteur de l'ascension sociale de Choffat, mais de montrer comment cette passion peut orienter une trajectoire. Cette réorientation comporte à la fois des étapes évidentes (démissionner pour s'adonner à l'alpinisme) et des étapes moins visibles mais tout aussi fondamentales. Notons, par exemple, l'importance que revêt l'alpinisme dans la construction d'un goût pour la lecture et de compétences lectorales et littéraires mobilisables dans l'exercice d'un nouveau métier.

## 4. Sexe et accès à l'excellence. Les contours sexués de l'élite

Le sexe est la variable qui a été la plus facile à étudier dans nos différentes bases de données. En effet, il est possible, dans la plupart des cas, de retrouver le sexe d'un individu à partir de son prénom. Le sexe est ainsi, bien souvent, la seule variable que l'on a pu mesurer sur la totalité de chacune des bases étudiées. Enfin, en tant que variable binaire, elle ne pose aucun des problèmes de classification que l'on peut rencontrer, par exemple, dans l'analyse des catégories sociales.

Si l'élite de l'alpinisme possède une relative homogénéité sociale[184], la caractéristique essentielle qui rassemble les alpinistes, quelle que soit leur génération et quel que soit leur pays, est le sexe. Depuis les débuts de l'alpinisme, les femmes demeurent très minoritaires parmi les alpinistes de haut niveau. La proportion de femmes dans l'élite de l'alpinisme, quelle que soit la manière dont on la circonscrit (des grands clubs sélectifs aux auteurs d'autobiographies), reste faible, généralement inférieure à 10%. Sur ce point, France et Royaume- Uni ne sont pas différents.

Les statistiques des grandes organisations nationales de sports de montagne permettent de donner une mesure approximative – les alpinistes ne faisant pas tous partie d'un club alpin – de la proportion des alpinistes de chaque sexe. En 2010, on observe une nette surreprésentation des hommes, tous sports de montagne confondus : Le *British Mountaineering Council* (BMC) compte 20,3% de femmes, la *Fédération Française des Clubs Alpins et de Montagne* (FFCAM) 36,4%[185]. L'écart se creuse pour la pratique de l'alpinisme. Ainsi, en France, les femmes représentent 25,8% des alpinistes et pratiquants de cascade de glace, mais 35,5% des grimpeurs et 43,7% des randonneurs (dont raquettes). On retrouve des ordres de grandeur similaires dans une enquête de 2003 sur les adhérents de la FFCAM et sur ceux de la FFME[186]. Ce type de données n'est pas disponible dans le rapport du BMC, mais il y est indiqué qu'une minorité de femmes pratique l'alpinisme, et que celles-ci sont peu nombreuses à sélectionner cette activité comme activité principale alors que c'est l'inverse chez les hommes. On peut donc en conclure que plus on s'approche de la pratique « pure » de l'alpinisme, plus la proportion de pratiquants masculins augmente. Par ailleurs, il faut garder à l'esprit que ces chiffres récents sont l'aboutissement d'un lent processus de féminisation – certes toute relative – de l'alpinisme. Le CAF ne compte que 6,8% de femmes en 1882[187], 15% en 1914, et 22% en 1982[188]. Quant à l'*AC,* il demeure fermé aux femmes jusqu'en 1974[189].

Sous-représentées dans les grandes institutions de l'alpinisme, les femmes le sont encore plus dans son élite. À l'*AC,* elles représentent exactement 5% des effectifs sur la période 1958-2007, soit 68 individus. C'est bien peu face aux 1292 hommes qui entrent au club sur cette même période. Le graphique ci-dessous présente l'évolution de la proportion de femmes à l'*AC,* qui ne leur ouvre ses portes qu'en 1974. Leur proportion se stabilise autour de 6%.

---

[184] La faible proportion d'individus de milieux populaires dans l'alpinisme, similaire en cela à des sports comme le vol libre ou la course automobile, en fait une pratique masculine atypique, note Christine Mennesson. En effet, les pratiques masculines regroupent, pour la plupart d'entre elles, une large majorité de sportifs issus de milieux populaires. L'alpinisme est donc une exception en la matière. Christine MENNESSON, *Etre une femme dans le monde des hommes*, *op. cit.*, p. 26.

[185] BMC : Membership Survey 2010, *Final Report*; FFCAM : données fournies par la FFCAM (2010). L'écart entre les chiffres peut s'expliquer par le fait que les disciplines prises en compte dans les deux pays ne se recoupent pas toujours. Ce sont néanmoins les ordres de grandeur qui importent.

[186] Olivier HOIBIAN, « Hommes et femmes au sein de la Fédération Française des Clubs Alpins et de Montagne. Une différenciation sexuée des pratiques et des fonctions », *in* Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLO et Jean SAINT-MARTIN (dir.), *Femmes et hommes dans les sports de montagne*, Grenoble, Publications de la MSH-Alpes, pp. 93-110, p. 102. D'après Olivier Hoibian, on compte, en 2003, 38% de femmes à la FFCAM et 36,8% à la FFME. À la FFCAM, 25% des alpinistes sont des femmes.

[187] Dominique LEJEUNE, *Les alpinistes en France (1875-1919)*, *op. cit.*, p. 45.

[188] Olivier HOIBIAN, « Hommes et femmes au sein de la Fédération Française des Clubs Alpins et de Montagne. Une différenciation sexuée des pratiques et des fonctions », *op. cit.*

[189] L'*Alpine Climbing Group* (1956) n'est pas fermé aux femmes, néanmoins, les quelques femmes du groupe n'intègrent pas l'*AC* lors de la fusion des deux clubs en 1967. Elles devront attendre 1974. Leur nombre, au sein de l'*ACG*, est de toute façon très faible (on y compte dix femmes sur 333 membres entre 1953 et 1992, soit 3%). Source : registres de l'*ACG*, archives de l'*AC.*

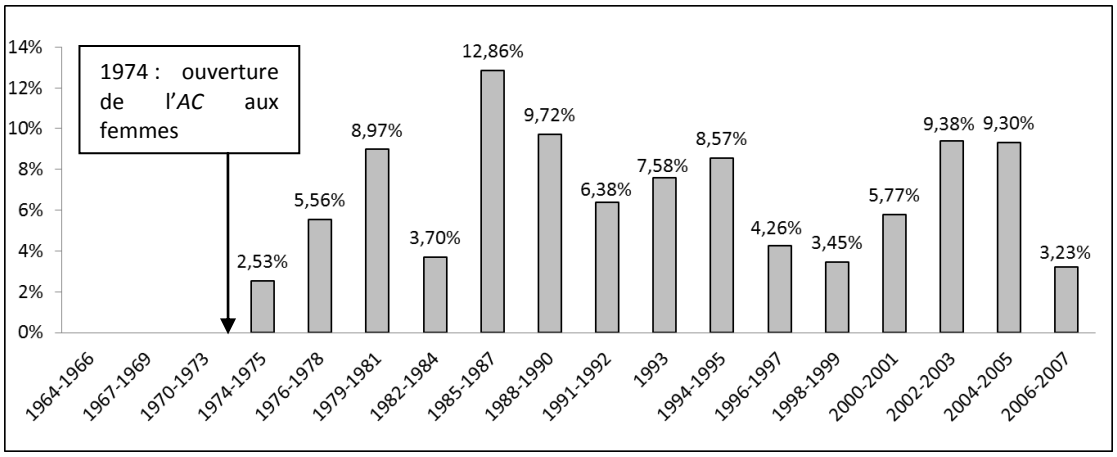


**Figure 47. Les femmes à l'*AC* (1958-2007). Évolution par registres d'admission. N=1360**

Au sein du GHM également, les femmes sont minoritaires. Au nombre de 34 (pour 552 hommes), elles représentent 5,8% des effectifs du club sur la période 1919-2014[190]. Contrairement à ce que l'on pouvait observer à l'*AC,* la proportion de femmes augmente de manière visible à partir des années 2000 : elles représentent 11,3% des alpinistes après cette date. On connait la profession de seulement 21 femmes au GHM ; parmi elles, dix professionnelles (six guides, une monitrice, et trois alpinistes professionnelles). On peut légitimement supposer que les femmes guides, qui représentaient 1% des guides en 2008[191], sont largement surreprésentées au GHM. Les statistiques effectuées à partir de nos reconstitutions des élites française et britannique nous fournissent des résultats proches. On trouve treize femmes dans l'élite française, soit 7,6% de l'effectif total. Elles sont vingt dans l'élite britannique, soit 9,9% de l'effectif total[192].

Les femmes sont, enfin, minoritaires parmi les auteurs d'autobiographies. Sur notre corpus de 62 autobiographies, huit (13%) ont été écrites par des femmes, parmi lesquelles trois Françaises – Micheline Morin (1899-1972), Simone Badier (née en 1936), et Catherine Destivelle (née en 1960) – et cinq Anglaises – Elizabeth Aubrey Le Blond (1861-1934), Dorothy Pilley (1893-1986), Nea Morin (1905-1986), Gwen Moffat (née en 1924) et Julie Tullis (1939-1986). Une explication à cette sous-représentation féminine moins marquée que dans nos autres bases de données est, nous semble-t-il, l'effet de « témoignage » présent dans l'écriture féminine d'une autobiographie centrée sur l'exercice d'une activité très masculinisée. La volonté de raconter les difficultés à se faire une place lorsque l'on est dominée s'avère être un ressort plus ou moins fort des récits féminins[193]. Il est ainsi très rare de ne pas trouver, dans les récits de ces femmes, au moins un passage consacré aux inégalités entre hommes et femmes dans l'alpinisme[194]. Autre différence avec les récits masculins et autre indicateur de la place dominée des femmes dans l'alpinisme : ces der-

[190] Le calcul s'effectue sur 471 individus et non sur la totalité de la base (586 individus) du fait que 115 individus ne sont classés dans aucune génération. Sur cette base tronquée, le pourcentage de femmes est de 6,4%. Elles y sont donc très légèrement surreprésentées par rapport à la base totale.

[191] Catherine LOUVEAU, « Sport et distribution sexuée : l'espace de toutes les inégalités », *in* Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLO et Jean SAINT-MARTIN (dir.), *Femmes et hommes dans les sports de montagne*, Grenoble, MSH-Alpes, pp. 17-40.

[192] À titre de comparaison, nous avons compté les femmes présentes dans le *Who's Who in British Climbing* de Colin Wells, qui recense 680 grands alpinistes anglais du XIX$^{e}$ siècle à nos jours : elles ne sont que 48, soit 7% des effectifs. Colin WELLS, *Who's who in British climbing : bite-sized biographies of dead climbers - and some that are still alive*, *op. cit.*

[193] Non inclus dans notre corpus, un récit assez révélateur de cette tendance est celui d'Yvette BUTTIN, *Grand-Mère 7000. À L'assaut de l'Himalaya*, Paris, Presses de la Cité, 1973. L'atypicité d'Yvette Buttin, « grand-mère la plus haute du monde », constitue l'une des raisons fortes de l'écriture autobiographique.

[194] Chez Dorothy Pilley, un chapitre est consacré aux grandes alpinistes ; chez Nea Morin, c'est un chapitre sarcastique sur « l'alpinisme galant », etc.

nières n'écrivent pas d'autobiographies en plusieurs tomes.

Il apparaît que la sous-représentation des femmes est bien plus forte que celle des alpinistes issus des classes populaires, qui constituent l'autre groupe atypique au sein de l'élite. Si l'on considère, par exemple, la population des auteurs d'autobiographie, celle-ci comprend 13% de femmes dans les deux pays, mais 48% (en France) et 15% (au Royaume-Uni) d'alpinistes issus des classes populaires. Dans notre reconstitution de l'élite, les femmes ne représentent jamais plus de 10% des effectifs, alors que les alpinistes issus des classes populaires en représentent 25% en France et 11% au Royaume-Uni. Bien plus que l'appartenance à un milieu social favorisé, le genre (masculin) est une variable déterminante pour caractériser les membres de l'élite de l'alpinisme. Les hommes, quelles que soient leurs appartenances sociales, partagent avec leurs confrères le fait, central dans une pratique historiquement masculine comme l'alpinisme, d'être des hommes. Finalement, en tant que pratique masculine « avant toute chose », la transgression genrée semble plus lourde dans l'alpinisme que la transgression sociale. Rien d'étonnant alors à ce que les femmes alpinistes transgressent uniquement l'ordre des genres : presque toutes appartiennent aux classes favorisées.

En ce qui concerne l'origine sociale des femmes alpinistes, elles sont majoritairement issues de milieux favorisés ou très favorisés. Au Royaume-Uni, on connait l'origine sociale de treize femmes sur les vingt que compte la base. Parmi elles, douze sont issues des classes supérieures, une seule des classes moyennes, et aucune des classes populaires. S'il est délicat d'effectuer des comparaisons sur une population aussi réduite, on remarque cependant que les femmes ont une probabilité plus forte d'appartenir aux classes supérieures que les hommes, qu'elles en sont plus souvent issues[195] et, surtout, qu'elles n'appartiennent ni ne proviennent jamais des classes populaires, alors que c'est le cas pour respectivement 2% (destinée sociale) et 11% (recrutement social) des hommes.

Comme leurs homologues britanniques, les alpinistes françaises appartiennent surtout aux milieux favorisés. Cependant, à l'inverse des Anglaises, les informations sur leurs propriétés sociales sont fragmentaires, et ne permettent pas d'affirmer ce fait avec autant de certitude. On connait l'origine sociale de seulement sept alpinistes sur les treize que compte notre reconstitution de l'élite française, et le milieu social d'arrivé de dix d'entre elles. Là encore, la proportion d'alpinistes de milieux favorisés est plus forte dans l'élite féminine que dans l'élite masculine et, comme au Royaume-Uni, aucune femme n'appartient aux classes populaires ni n'en est issue, alors que c'est le cas de respectivement 8% et 25% des hommes en France.

Ces conclusions relatives aux profils sociaux des femmes alpinistes viennent confirmer l'idée selon laquelle les véritables outsiders, dans l'élite de l'alpinisme, sont les femmes. Il est alors peu surprenant de constater que les femmes, qui transgressent déjà la hiérarchie genrée de l'élite de l'alpinisme, n'en transgressent pas la hiérarchie sociale. Il en va de même parmi les auteurs d'autobiographies : sept femmes sont issues des classes supérieures et une des classes moyennes. Aucune n'est issue des classes populaires alors que c'est le cas de 17 auteurs masculins (sur 53).

---

[195] 80% d'entre elles font partie des classes supérieures, contre 73% des hommes. 90% des femmes en sont issues, contre 76% des hommes. Ces écarts, qui ne sont pas très élevés, sont à relativiser du fait des faibles effectifs. Tous les pourcentages cités sont calculés sur les individus pour lesquels on possède ces informations.

## 5. Représenter l'espace des pratiques de l'élite

J'ai de nouveau eu recours à l'analyse des correspondances multiples pour mettre au jour les différents groupes constitutifs de l'élite de l'alpinisme après la Seconde Guerre mondiale. Pour cela, j'ai utilisé la base de données prosopographique (base ACM) et les sous-populations des vingt-quatre alpinistes français et des vingt-trois alpinistes britanniques appartenant aux générations des « pratiquants des années 1940-1960 » (nés entre 1914 et 1938) et des « pratiquants des années 1970 et après » (nés après 1938). Deux ACM en découlent (une par pays). Pour une explication du principe de l'ACM, voir chapitre 4.

### 5.1. Au Royaume-Uni

Les huit variables actives suivantes ont été prises en compte : la *réalisation d'expéditions* (modalités : pas d'expéditions, quelques expéditions, beaucoup d'expéditions) ; le *statut* (guide ou amateur) ; l'éventuelle *interférence entre carrière alpinistique et carrière professionnelle* (carrière professionnelle continue, carrière professionnelle discontinue, c'est-à-dire ayant connue des bifurcations liées à l'alpinisme, voire vers l'alpinisme professionnel) ; la *reconversion ou non vers l'alpinisme professionnel* (reconversion, pas de reconversion) ; l'obtention de *sponsors* (sponsors, pas de sponsors) ; *le fait de tirer des revenus de l'alpinisme* (tire un revenu de l'alpinisme/ne tire pas un revenu de l'alpinisme) ; *la publication de récits* (aucun récit, un récit, 2 à 4 récits, 5 à 10 récits, plus de 10 récits) ou *d'autobiographies* (pas d'autobiographie/autobiographie).

Dans les variables supplémentaires, qui sont des variables de position, on trouve: le *groupe social d'appartenance* (classes populaires, moyennes, supérieures, ces trois modalités étant le résultat d'un recodage à partir de la classification socio-professionnelle indiquée au chapitre 1) ; le *sexe* (homme, femme) ; la *génération* (années 1940-60, après 1970) ; et le *niveau d'études* (pas d'études supérieures ; université ; supérieur sélectif). La projection de ces variables sur le graphique « construit » par les variables actives permet d'attribuer un profil social aux types d'alpinisme (et aux groupes d'alpinistes) que l'on retrouve dans les différentes parties du graphique.

L'histogramme des valeurs propres permet de constater que deux dimensions se détachent assez nettement des autres : l'axe 1 (abscisses) explique ainsi 23,86% des variations observées, l'axe 2 (ordonnées) 21,43%. J'ai donc choisi ces deux axes pour construire le graphique.

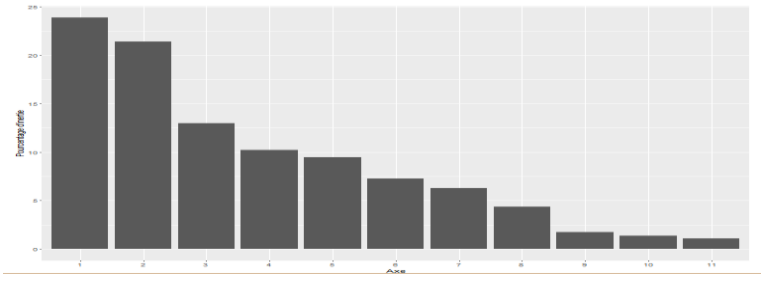

**Figure 48. Histogramme des valeurs propres**

Comment interpréter ce graphique ? L'axe des abscisses (axe 1) oppose principalement les amateurs (à droite) aux professionnels (à gauche). Ces derniers sont surtout des alpinistes professionnels, sponsorisés, plutôt que des guides. Ce clivage correspond aussi à une différence de générations. L'axe des ordonnées (axe 2) oppose, de manière moins visible, les différents types de professionnels, guides d'une part (en haut), et alpinistes professionnels de l'autre (en bas,

surtout dans la partie gauche). Il oppose également des profils sociaux : aux alpinistes des classes moyennes et populaires (en haut) s'opposent les alpinistes aux profils plus traditionnels, issus des classes supérieures (en bas).

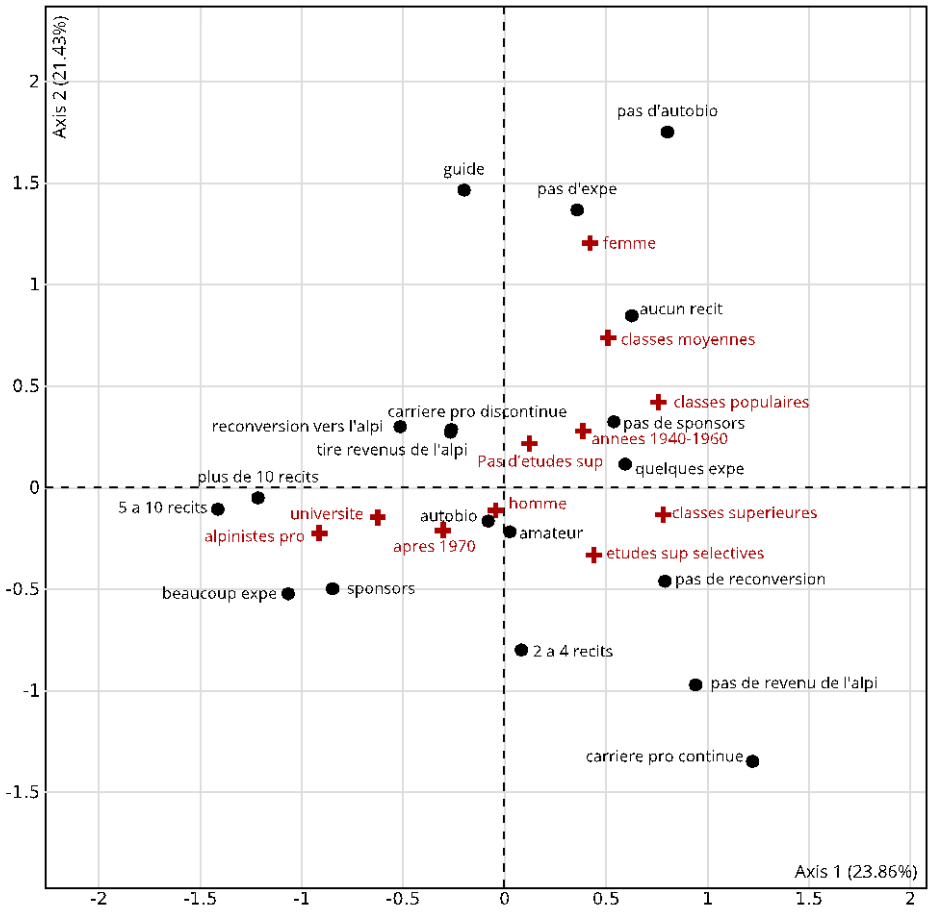


**Figure 49. ACM représentant l'espace des types d'alpinisme au Royaume-Uni à partir des années 1940.**

**Population :** 23 alpinistes britanniques nés après 1913 (base ACM).

**Légende :**

point noir : variable active

croix rouge : variable supplémentaire.

Trois groupes d'alpinistes (avec des profils sociaux différents et des types de pratique différents) apparaissent, assez distinctement, dans ce graphique. Le plus aisément identifiable est celui des alpinistes professionnels des générations les plus récentes, dans *la partie gauche* du graphique. Ces derniers, passés par l'université, se sont rapidement tournés vers l'alpinisme, dont ils tirent des revenus. Ils sont souvent sponsorisés, publient des livres et des autobiographies. Ce sont les plus médiatisés et les plus connus du grand public. Ce sont eux qui, éventuellement, ont gagné des « Piolets d'Or ». Ils sont connus pour leurs ascensions sur des hauts sommets, dans le cadre d'expédition, qui est leur style privilégié de pratique. Ils forment, pour ainsi dire, une « élite dans l'élite ». On y trouve des alpinistes (voir figure 50) comme Bonington, Scott, Venables, Yates, etc.

La *partie inférieure droite* du graphique correspond au groupe des amateurs, qui ne tirent pas ou peu de revenus de l'alpinisme et n'ont pas bifurqué vers l'alpinisme. Ces derniers cumulent carrière professionnelle « classique » et carrière d'alpiniste de haut niveau. Certains (Evans, Ward) sortent des grandes universités, mais le niveau d'éducation n'est pas une caractéristique du groupe, car certains n'ont pas fait d'études supérieures. Fowler est un alpiniste emblématique de ce groupe, qui cumule un métier qualifié et une carrière d'himalayiste de haut niveau.

La *partie supérieure droite* du graphique (à l'exception de son extrémité supérieure) correspond au groupe des *hard men* des années 1950 à 1970. Amateurs devenus professionnels, ou ayant alternés, toute leur vie, expéditions et exercice de métiers peu qualifiés, ils appartiennent aux classes

moyennes et populaires, n'ont pas fait d'études supérieures, n'ont généralement pas publié de récit (parfois une autobiographie). A noter que le *« sommet » du graphique* correspond à un petit sous-groupe : celui des guides et instructeurs des années d'après-guerres. On y trouve Cunningham, *hard men* et instructeur au Royaume-Uni. Il se rattache au groupe précédent. Gwen Moffat, femme et guide, y est singularisée tant parce qu'elle est une femme que parce qu'elle est la seule (parmi les 23) à n'être jamais partie en expédition.

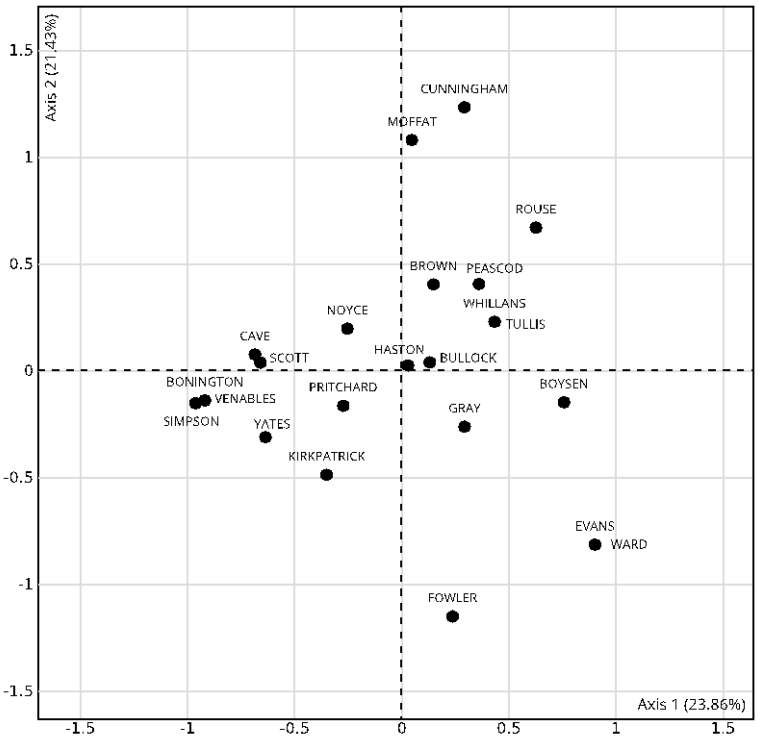


**Figure 50. Graphique des individus correspondant à l'ACM précédente. On y trouve les 23 alpinistes nés après 1913**

## 5.2. En France

Les neuf variables actives suivantes ont été prises en compte : la *réalisation d'expéditions* (modalités : pas d'expéditions, quelques expéditions, beaucoup d'expéditions) ; le *statut* (guide ou amateur) ; l'éventuelle *interférence entre carrière alpinistique et carrière professionnelle* (carrière professionnelle continue, carrière professionnelle discontinue, c'est-à-dire ayant connue des bifurcations liées à l'alpinisme, voire vers l'alpinisme professionnel) ; la *reconversion ou non vers l'alpinisme professionnel* (reconversion, pas de reconversion) ; *le fait de tirer des revenus de l'alpinisme* (tire un revenu de l'alpinisme/ne tire pas un revenu de l'alpinisme) ; *la publication de récits* (aucun récit, un récit, 2 à 4 récits, 5 à 10 récits, plus de 10 récits) ou *d'autobiographies* (pas d'autobiographie/autobiographie) ; le *passage par l'ENSA* (passage ENSA, ENSA-non) ; le *lieu de la mort* (en montagne, pas en montagne). Dans les variables supplémentaires (des variables de position) on trouve: le *groupe social d'appartenance* (classes populaires, moyennes, supérieures, ces trois modalités étant le résultat d'un recodage à partir de la classification socio-professionnelle indiquée au chapitre 1) ; le *sexe* ; la *génération* (années 1940-60, après 1970) ; et le *niveau d'études* (pas d'études supérieures ; université ; supérieur sélectif).

L'histogramme des valeurs propres permet de constater que deux dimensions se détachent assez nettement des autres : l'axe 1 (abscisses) explique ainsi 19,94% des variations observées, l'axe 2 (ordonnées) 19,08%. J'ai donc choisi ces deux axes pour construire le graphique.

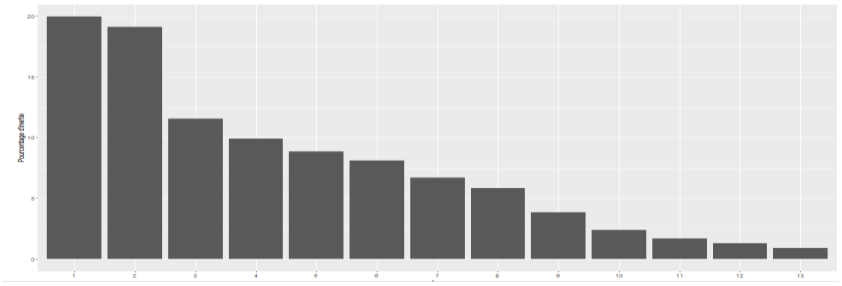

**Figure 51. Histogramme des valeurs propres**

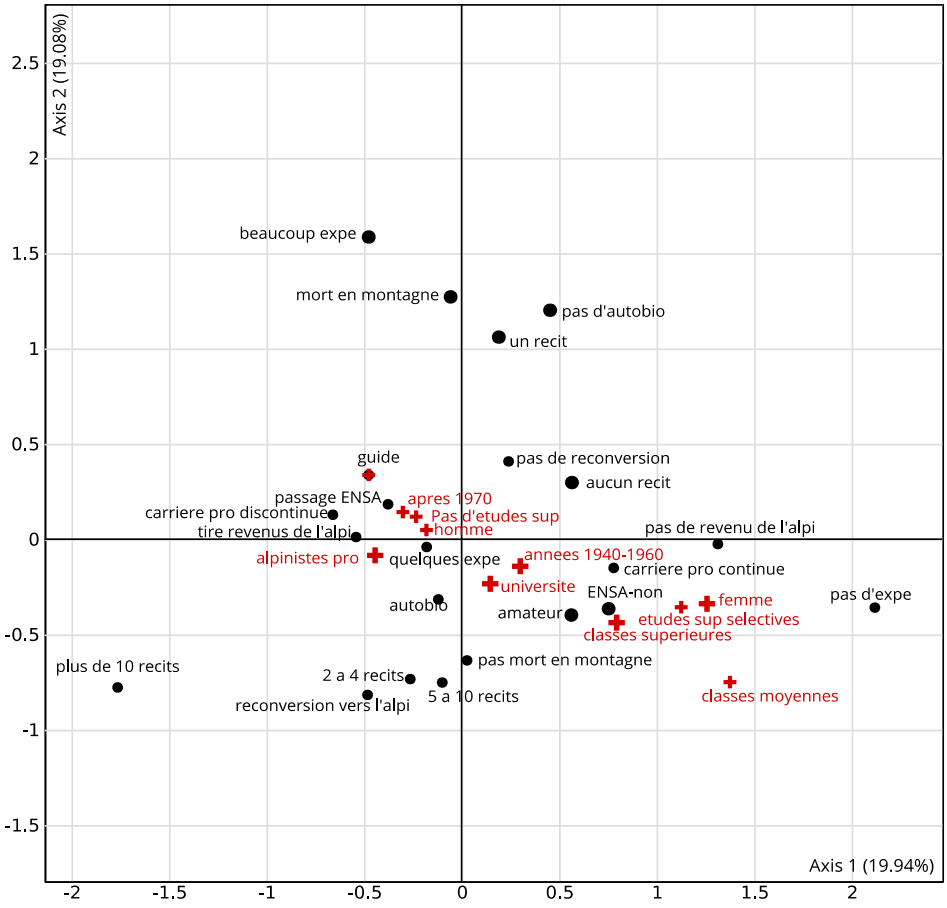


**Figure 52. ACM représentant l'espace des types d'alpinisme en France à partir des années 1940.**

**Population** : 24 alpinistes britanniques nés après 1913 (base ACM).

**Légende**

point noir : variable active

croix rouge : variable supplémentaire

Le premier axe (abscisses) oppose, comme dans l'ACM précédent (Britanniques), les amateurs (à droite) aux professionnels (à gauche). Ce clivage recoupe une différence de génération (avant ; après les années 1960), de type d'alpinisme (alpin ; himalayisme), de sexe (femmes ; hommes), mais aussi de milieu social et de niveau d'études. Le second axe (ordonnées) est d'interprétation moins aisée. Il oppose, outre deux générations (les plus « jeunes » en haut, les plus « vieux » en bas), les alpinistes qui ont publié des récits et des autobiographies (en bas) à ceux qui ont peu publié (en haut) ; les alpinistes qui ont fait peu d'expédition (en bas) à ceux qui en ont fait beaucoup (en haut) et, surtout, ceux qui ne sont pas morts en montagne (en bas) à ceux qui sont morts en montagne (en haut)[196]. En fait, l'axe oppose deux styles d'alpinisme : l'alpinisme d'expédition, qui conduit à des morts fréquentes (et, par répercussion, moins de publication, en

[196] Il y a un léger biais : le fait que certaines des plus jeunes alpinistes ne soient « pas encore » morts en montagne. Cependant, la plus forte proportion de ceux qui sont morts en montagne est trouvée parmi la dernière génération d'alpiniste. Les plus jeunes alpinistes sont ainsi presque tous dans la partie supérieure du graphique, à l'exception de Daudet.

particulier en ce qui concerne les autobiographies), et un alpinisme plus alpin ou, du moins, moins exclusivement tourné vers les plus hauts massifs.

Trois groupes se détachent du graphique. Le premier (*partie inférieure droite*) est celui des amateurs. Ces derniers, surtout issus des classes supérieures, ont fait des études supérieures sélectives et ne tirent pas de revenus de l'alpinisme. Ils n'ont pas connu de bifurcation vers l'alpinisme. Mazeaud, Herzog, Livanos, Paragot (le seul à faire partie des classes populaires, ou classes moyennes inférieures) en font partie, ainsi qu'une femme, Badier. On peut aussi y rattacher une autre femme, Kogan, qui se situe plus haut dans le graphique car elle est morte en expédition. Dans la *partie gauche et (plutôt) centrale*, on trouve les guides : ces derniers sont des hommes qui, souvent, n'ont souvent pas fait d'études supérieures et ont bifurqué vers l'alpinisme. Ils ont fait quelques expéditions. Parmi eux, on trouve les grands guides de l'après-guerre : Desmaison, Leroux, Terray, Lachenal, Flematti, Rébuffat, Seigneur. *Au dessus et en dessous* de cette zone, on trouve les alpinistes professionnels, qui se différencient en fonction de leur longévité. Ceux situés dans la *partie inférieure gauche* du graphique (par exemple Destivelle, Magnone, ou Choffat) ne sont pas morts précocement en montagne (aussi parce qu'ils pratiquent un alpinisme plus alpin, où les risques sont réduits par rapport à l'himalayisme), ils ont pu publier des livres et des autobiographies. Dans la *partie supérieure* du graphique, au dessus des guides, on trouve les alpinistes spécialistes des expéditions, qui sont morts en montagne et qui n'ont pas toujours eu le temps de publier leur autobiographie, comme Jaeger ou Berhault. Certains étaient, officiellement, guides (Lafaille), d'autres professionnels (Chamoux), mais en réalité la plupart cumulaient différents statuts et étaient sponsorisés (Jaeger était médecin et guide, il tirait aussi des revenus de l'alpinisme, Chamoux est un guide devenu professionnel, Berhault et Lafaille étaient guides et employés par l'ENSA), etc[197].

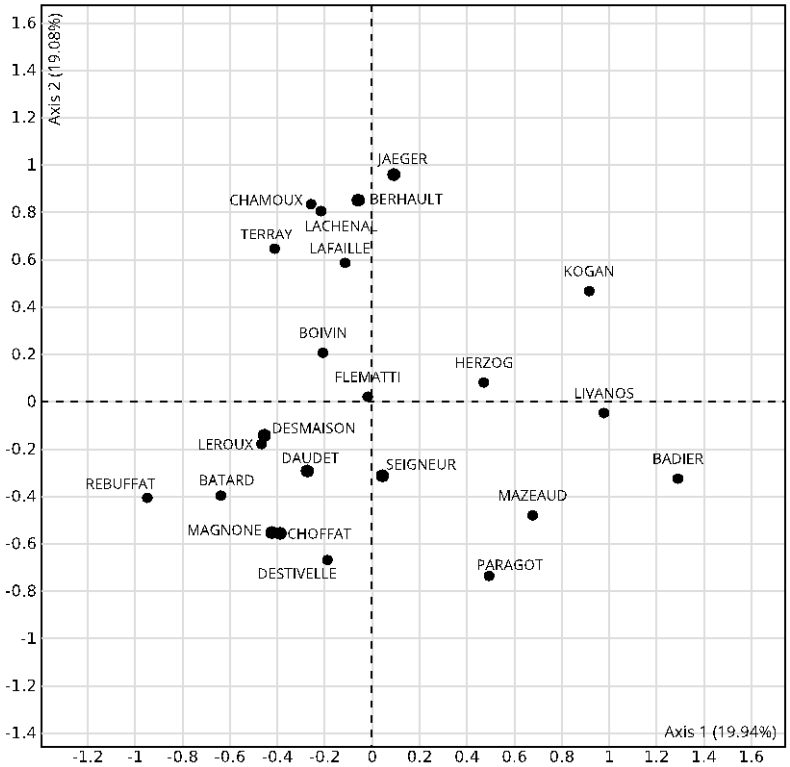


**Figure 53. Graphique des individus correspondant à l'ACM précédente. On y trouve les 24 alpinistes nés après 1913.**

[197] Nous reparlerons du flou de l'alpinisme professionnel dans le chapitre 8.

***

L'analyse des propriétés sociales des « grands alpinistes » a permis de mettre au jour plusieurs traits structurants. Tout d'abord, certaines choses changent peu. Ainsi, l'élite de l'alpinisme demeure très masculine dans les deux pays. L'ouverture sexuée s'accentue depuis les années 1970 mais reste encore limitée. En ce qui concerne son ouverture sociale, les changements sont plus prononcés. Même si l'élite de l'alpinisme demeure en grande partie une élite sociale, il ne s'agit plus du groupe homogène qu'elle était auparavant. De plus, les alpinistes de milieu populaire qui y accèdent bénéficient d'une grande publicité, ce qui contribue à les rendre d'autant plus visibles. La démocratisation de l'alpinisme ne se déroule cependant pas au même rythme, ni avec la même ampleur, dans les deux pays. Cela tient pour partie à des situations institutionnelles différentes, qui reflètent (et découlent) des idéologies différentes, historiquement ancrées. Au Royaume-Uni, où les alpinistes sont toujours formé un groupe extrêmement homogène, base d'une tradition et d'un « esprit » centenaires (l'*AC* est créé en 1856) et fortement enracinés et cristallisés, on observe une plus forte résistance aux changements. En France, on accepte plus facilement la voie de la démocratisation et de ses corollaires, professionnalisation et sportivisation.

Au Royaume-Uni, malgré l'impact symbolique et la visibilité des *hard men*, l'élite de l'alpinisme est encore de nos jours dominée par des alpinistes des classes supérieures (en termes d'origine et de destinée), si bien qu'il est difficile de réellement parler de démocratisation sociale de l'alpinisme. En France, l'élite, initialement fermée elle aussi, s'ouvre de manière plus conséquente, au point que les alpinistes des classes supérieures n'en forment plus la catégorie majoritaire. Mais ils ne sont pas dépassés par les membres des classes moyennes ou populaires, dont la proportion diminue elle aussi. Ce sont les guides et professionnels de la montagne qui, à partir des années 1970, deviennent le groupe dominant. Cette évolution conduit évoquer avec prudence l'idée d'une démocratisation sociale de l'alpinisme en France. En effet, tant par leur catégorie sociale (ils font partie des professions intermédiaires selon l'INSEE) que par leurs origines sociales (le recrutement social des guides est socialement très varié et la moitié des guides français d'après-guerre sont issus des classes moyennes ou supérieures[198]), les guides ne sont plus les hommes de milieux populaires qu'ils étaient traditionnellement. Cela n'empêche pas le métier de guide de constituer une porte d'entrée sans pareille dans l'élite pour des individus socialement éloignés de l'alpinisme.

Dans la seconde partie de ce travail, l'analyse du profil social des grands alpinistes avait constitué une base pour expliquer leur conception de l'excellence. La perspective reste la même en ce qui concerne l'alpinisme d'après la Seconde Guere mondiale. La question sous-jacente à l'analyse que nous venons d'effectuer reste celle de savoir dans quelle mesure les changements structuraux qui affectent l'élite de l'alpinisme influencent la manière dont l'excellence est appréhendée et l'alpinisme pratiqué. Quels impacts ont la démocratisation, la professionnalisation et la « féminisation », même limitées, de l'alpinisme de haut niveau ? Quelles réactions ces changements, même ténus, entrainent-il de la part des tenants d'une conception traditionnelle de l'excellence, représentés par les institutions historiques de l'alpinisme ? Nous verrons dans le chapitre 9 que l'alpinisme, malgré ces changements, garde son statut de « sport à part » et est appréhendé, plus que jamais, comme une « vocation ».

[198] Donnée tirée de notre reconstitution de l'élite de l'alpinisme français.

# Chapitre 8 : Comment l'esprit fait face : résistances et reconfigurations de l'excellence face aux changements

Dans la deuxième partie de cette thèse, nous avons montré que le fait que l'élite alpinistique ait été particulièrement homogène (socialement et sexuellement) à ses débuts avait permis la cristallisation d'une conception particulière, socialement et sexuellement située, marquée et connotée, de l'excellence. Nous avons établi le lien qui existait entre les propriétés sociales et, d'une part l'ethos des grands alpinistes, de l'autre les conceptions de l'excellence en alpinisme. Nous avons pu ainsi observer que la grande fermeture, à la fois sportive, sociale et sexuée, de l'alpinisme au Royaume-Uni avait produit une conception assez singulière, elle aussi « fermée », de l'excellence alpinistique. Cette triple fermeture en constitue également la condition du maintien dans le temps. Dit autrement, tant que l'alpinisme demeure fermé, cette conception spécifique de l'excellence en alpinisme, « en marge du sport », basée sur une distinction sociale, sexuée, et bien sûr « sportive », peut perdurer. Dans le chapitre 6, nous avons montré qu'elle s'était exportée, au moins en partie, en France. Dans ce transfert, la proximité sociale et sexuée des alpinistes Français et Britanniques constituait également une condition favorable. Que se passe-t-il, alors, lorsque cette homogénéité est mise en péril sous l'effet des changements (décrits dans le chapitre 7) qui affectent l'alpinisme après la guerre ? Les changements les plus forts, considérés par les alpinistes les plus attachés à l'ordre ancien comme des « menaces », sont les suivants.

Il s'agit d'abord de l'ouverture sociale de l'élite de l'alpinisme. Dès les années 1930, et surtout après la Seconde Guerre mondiale, l'apparition d'alpinistes de premier plan issus de milieux populaires vient menacer une élite qui jusque-là avait bénéficié d'une grande stabilité. Ces nouveaux alpinistes, ignorants des traditions, ont une manière peu orthodoxe de pratiquer l'alpinisme, plus engagée que leurs prédécesseurs issus du rang. Ce sont en partie eux qui font progresser le niveau de l'alpinisme britannique et lui permettent de retrouver sa place perdue dans les Alpes. Dans la première partie de ce chapitre, nous décrirons l'état d'esprit de ces nouvelles élites (de l'alpinisme) et envisagerons leur influence sur la manière dont l'excellence est (re)pensée.

La professionnalisation est un autre changement qui affecte l'élite de l'alpinisme et menace la conception traditionnelle de l'excellence. Celle-ci s'accentue à partir des années 1950. Les professionnels sont-ils, cependant, semblables aux « sportifs professionnels » des autres « sports » ? Nous montrerons, dans la deuxième partie de ce chapitre, que le professionnalisme en alpinisme s'établit sur des bases floues et que les grands alpinistes continuent de défendre une conception désintéressée, « vocationnelle », de leur activité, même lorsqu'elle est rémunérée. La professionnalisation est souvent associée à la sportivisation, une autre grande « menace » (et ses corollaires, la compétition, la régulation, et l'institutionnalisation) pour l'alpinisme. Face à ce qu'ils perçoivent comme les « dérives sportives » du professionnalisme, nous montrerons que les alpinistes opposent une définition de l'excellence comme amateur avant tout.

Enfin, un dernier changement est celui constitué par la timide arrivée des femmes dans l'élite de l'alpinisme. La faible ampleur du phénomène ne permet pas de réellement parler de « féminisation », terme que nous emploierons donc avec des guillemets. Face à la « féminisation », la réaction de défense de l'ordre ancien est d'autant plus forte qu'elle n'est, souvent, pas explicite. Nous

montrerons dans la troisième partie de ce chapitre que l'alpinisme reste un bastion masculin et le lieu d'une masculinité hégémonique qui tend à exclure les femmes. Celles-ci peuvent ainsi être considérées comme des *outsiders* dans une élite qui a plus facilement accepté en son sein des alpinistes de milieux populaires.

Ainsi, quand Olivier Hoibian décrit le « modèle de l'alpinisme classique », celui qui s'est constitué dans les années 1950, comme « fondé autour de quelques idées fédératrices, comme sa spécificité d'être considéré comme un "sport à part" (à la fois physique, intellectuel et moral) réservé à une élite (sans discrimination de sexe ou de classe sociale)[1] », nous sommes d'accord avec la première partie de cette définition, moins avec la deuxième. L'excellence en alpinisme continue en effet de reposer sur l'affirmation de sa différence par rapport au sport. En revanche, son élite (les promoteurs et les tenants de l'excellence ainsi définie) est socialement et sexuellement située (voir chapitre 7). Du fait de ce double positionnement, elle tient des discours, relatifs à l'excellence, eux aussi socialement et, d'autant plus que l'alpinisme se démocratise plus qu'il ne se féminise, sexuellement, situés et connotés.

## 1. Face à la démocratisation. Prolos français et *hard men* anglais : des *outsiders* dans l'élite

L'arrivée d'alpinistes de premier plan issus des classes populaires contribue logiquement à amoindrir (sans la supprimer totalement) l'équation antérieure associant élite sociale et élite de l'alpinisme. Cependant, leur approche de l'alpinisme continue largement de se situer dans le cadre d'une conception de l'excellence codifiée au XIX$^{e}$ siècle et cristallisée pendant un siècle. Si ces hommes démontrent par les faits qu'il n'est plus nécessaire de faire partie des classes favorisées pour devenir un grand alpiniste, la pensée de la distinction (sociale, sexuelle, sportive) forgée par leurs prédécesseurs bourgeois continue de se maintenir. Les alpinistes, *hard men* ou *gentlemen*[2], continuent de se distinguer, sur le plan moral (mais non plus social) des touristes, sur le plan sexué des femmes alpinistes, et sur le plan sportif des petits alpinistes. Par l'adoption d'une éthique contraignante, ils continuent également de distinguer l'alpinisme du sport.

L'arrivée de nouvelles populations ne constitue donc pas tant une rupture avec le modèle d'excellence traditionnel qu'une réaffirmation – voir un renchérissement – de certains de ses aspects les plus centraux et les plus saillants. « L'éthique », par exemple (c'est-à-dire l'ensemble des règles implicites qui garantissent un combat « égal » contre la montagne), se durcit : en pratiquant un alpinisme plus engagé, avec des moyens réduits et dans des conditions plus difficiles, les « *hard men* » Britanniques et les « prolos » Français[3] créent des précédents et imposent des règles plus restrictives à l'ensemble des grands alpinistes, si bien qu'il devient impossible de pratiquer selon les modalités antérieures. Ce faisant, ils se situent bien dans la continuité de la pensée traditionnelle de l'excellence. S'ils le font, c'est peut-être parce que ceci constitue la condition de leur acceptation dans un microcosme aux traditions centenaires et à l'identité collective forte, en particulier au Royaume-Uni. Dans ce pays, « l'esprit » de l'alpinisme perdure. Il faut dire que l'*AC*, face à ce changement, opère comme à son habitude une habile reprise en main des *outsiders*. En France,

[1] Olivier HOIBIAN, *Au-delà de la verticale…*, *op. cit.*, p. 459.
[2] G*entleman* cesse cependant d'être utilisé par les alpinistes pour s'auto-désigner après la Seconde Guerre mondiale.
[3] Nous reprenons ici un dénominatif utilisée à plusieurs reprises dans les autobiographies.

où un tel « esprit » n'est pas aussi ancré et cristallisé, les transformations induites par les nouveaux alpinistes sont plus facilement acceptées par les grandes institutions de l'alpinisme.

## 1.1. Une approche nouvelle de l'alpinisme

La plupart des nouveaux alpinistes ont une approche inhabituelle de l'alpinisme. Ceci n'est guère étonnant chez des hommes qui ont, le plus souvent, découvert et appris l'alpinisme à un très jeune âge, en autonomie et dans l'ignorance la plus complète des usages en vigueur. Cet état d'ignorance semble mieux caractériser les alpinistes britanniques, moins soumis à un cadre institutionnel que les Français.

### 1.1.1 *Apprentissage informel et entre soi prolétaire*

> « À seize ans, j'ignorais complètement les traditions, les conventions, et plus encore le niveau de l'époque en escalade et en alpinisme en général. Il n'y avait aucun alpiniste parmi mes connaissances et pendant un temps je me suis reposé sur mon instinct[4] ».

Ces quelques lignes tirées de l'autobiographie de Joe Brown (né en 1930) illustrent bien l'ignorance des usages en vigueur par les outsiders venus de milieux populaires. Le simple fait de se rendre dans les massifs montagneux qui bordaient les villes ouvrières n'était pas chose évidente. Bill Peascod (1920-1985), fils de mineur qui devint lui-même mineur à quatorze ans, écrit :

> « Nous voyions les montagnes [*'t'fells'* : Peascod reproduit ici l'accent local] tous les jours et pourtant personne n'y allait jamais. (…) Nous voyagions rarement. Quand nous le faisions, c'était en bus, en vélo ou à pied. Il y avait de fortes chances que les limites de nos excursions ne dépassent pas un rayon de cinq ou six miles autour de la maison[5]. »

Joe Brown (né en 1930), élevé par une mère femme de ménage dans un quartier pauvre de Manchester, explique que le mouvement en faveur des activités de plein air n'avait pas atteint la classe ouvrière pauvre. « Nous n'étions pas en contact avec les cercles de ceux qui partaient en excursion dans la campagne proche, écrit-il. Même si on nous en avait donné l'idée, nous aurions été trop pauvres pour y penser[6] ». On trouve des propos semblables chez les alpinistes des classes populaires des générations suivantes. Eux non plus, malgré que l'alpinisme se soit (relativement) démocratisé, n'étaient pas exposés à cette pratique considérée par leurs pairs comme un passe-temps incongru. Dougal Haston (1940-1977), fils d'un ouvrier boulanger et d'une domestique, explique que, dans sa banlieue populaire d'Édinbourg, l'escalade était considérée comme une pratique « excentrique et folle[7] ». Un alpiniste anglais interrogé en entretien, né la même année qu'Haston, nous explique comment il a commencé à pratiquer l'alpinisme, en autonomie, avec des camarades de son âge tout aussi ignorants que lui des usages.

> « -Je vivais au nord-ouest du Peak District, donc je suis né dans un lieu où on pouvait voir les falaises. Enfant, naturellement, on grimpait aux arbres et dans les falaises. Je suis né en 1940, et ça devait être en 1950-51. Je ne savais pas qu'il existait une activité comme l'escalade [Moi : Vous n'aviez vu personne grimper avant ?] Non, c'est là que j'ai vu quelqu'un grimper. Avec mon père, on est allé au bout de la falaise et on a vu quelqu'un grimper. Et on a dit : "Oh, ce sont des grimpeurs !", et ils avaient des cordes. Et ensuite l'année suivante, j'en ai vus à nouveau, mais quand je suis arrivé ils étaient partis. Ils avaient oublié leur topo. Je n'avais jamais entendu parler de ça. Toutes ces voies et toutes ces falaises autour de chez moi ! C'est là que j'ai vraiment commencé à grimper. (…) Vers 12 ans, j'ai commencé à aller en montagne. [Seul?] Oui, le premier gros séjour d'escalade que j'ai fait, j'avais 14 ans. J'avais une corde que mon père m'avait achetée donc on grimpait [avec des amis] sur les falaises locales. [Un jour],

[4] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 35. Nous traduisons.
[5] Bill PEASCOD, *Journey after dawn*, *op. cit.*, p. 11. Nous traduisons.
[6] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 25. Nous traduisons.
[7] Dougal HASTON, *In High Places*, *op. cit.*, p. 4. Nous traduisons.

> il m'avait dit, "Vous étiez où ?", et on avait dit "oh, on grimpait", et il avait dit que si on voulait grimper, on devait avoir une corde. Donc il m'a acheté une corde. Et rien d'autre ![8] »

Le premier « gros séjour » auquel fait référence cet alpiniste, alors qu'il était âgé de quatorze ans, avait consisté en une marche d'environ 200 miles (320 km) reliant les principales falaises du Lake District, des falaises que les jeunes garçons avaient escaladées à l'aide de leur corde neuve.

C'est presque toujours de manière fortuite que les jeunes Britanniques de milieux populaires découvrent l'alpinisme, souvent lors de marches. Ensuite, c'est au terme d'une période (quelques jours à quelques mois) d'auto initiation, parfois aidés de manuels d'alpinisme, qu'ils finissent par s'intégrer à un groupe. Bill Peascod (1920-1985) découvre les montagnes par hasard, lors d'une excursion à bicyclette. Il s'adonne d'abord à la randonnée, seul puis dans un club, avant d'essayer, seul encore, l'escalade. La découverte se passe de manière identique pour Don Whillans (1933-1985) : marcheur surtout solitaire, il s'essaie à l'escalade à l'adolescence, seul là encore. Joe Brown (né en 1930) découvre l'escalade dans les carrières de *gritstone* locale au cours de jeux adolescents, puis pratique en autonomie. John Cunningham (1927-1980) pratique seul pendant près d'un an avant de rencontrer d'autres jeunes grimpeurs. Dennis Gray (né en 1935) découvre l'escalade avec un ami scout avant de pratiquer avec le groupe informel des *Bradford Lads*, etc. Âgé de douze ans, il se rend à pied dans les collines du Yorkshire et grimpe souvent seul.

Une fois intégrés dans un groupe informel, les futurs alpinistes progressent ensemble, les plus expérimentés initiant les nouveaux venus. L'émulation est forte. Le matériel et l'argent sont limités, ce qui rend l'innovation nécessaire. Gray raconte qu'il se rendait à pied ou en stop jusqu'aux falaises pour ne rien dépenser. Son équipement consistait en une paire de chaussures ordinaires qu'il avait cloutées lui-même, un sac de couchage fabriqué à partir d'une couverture, un sac de l'armée et une corde, son seul achat. « J'ai grelotté dans des granges ou des champs mais cela en valait la peine », explique-t-il[9]. Faute de pouvoir s'offrir une corde, Brown et Whillans utilisent d'abord une corde à linge pour s'assurer, de même qu'Haston :

> « [O]n s'entrainait sur les murs du chemin de fer. Il n'y avait pas d'argent. Donc pas d'équipement. Des clous de 15 cm en guise de pitons et une corde à linge pour corde. La découverte très précoce de leur inefficacité. Des chutes formidables de 6 m dans le *Water of Leith*. (…) L'argent manquait et les vêtements étaient précieux, et de sévères remontrances [parentales] rendaient notre disgrâce totale[10]. »

Le matériel, patiemment constitué, est tellement précieux qu'il constitue souvent le seul patrimoine de ces jeunes grimpeurs. « Une des maximes du *Rock and Ice*, raconte Gray, était que l'on devait s'offrir le meilleur équipement possible avec ce que l'on avait. Joe, par exemple, n'avais pas un penny à lui mais possédait une corde qui coûtait plusieurs livres ; le moindre centime écono-

---

[8] "I lived in the North West corner of the Peak District, so I was born into an area where you could see cliffs. As a small boy, naturally we were climbing trees and climbing cliffs. And then, I didn't really know… I was born in 1940 and this was about 1950-51. I didn't know there was such a thing as rock climbing as an activity. [You hadn't seen anyone climbing?] No, and then I saw someone climbing. With my father we went to the far end of the wall and we saw somebody climbing. And we said: "oh, those are rock climbers!" and they had ropes. And then, the following year, we saw some climbers. We went to watch and they were gone. They had dropped the guidebook. I had never heard of guidebooks. All these climbs, and on my cliffs at home! So that started us climbing properly. (…)Until I was probably, like 12 years old, and then I started going… [on your own?] yeah. The first big trip I did I was 14. We were climbing, my father had brought me a rope by then so we were climbing, locally. He said: "where have you been?", and we said : "oh, climbing", and he said that, if we were going to go climbing, we had to have a rope. So he bought me a rope. And nothing else"!

[9] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 23.

[10] Dougal HASTON, *In High Places*, *op. cit.*, p. 5. Nous traduisons.

misé allait dans l'équipement[11] ».

Alors que les jeunes Britanniques issus de la classe ouvrière ont tendance à entrer dans l'alpinisme en autonomie quasi-totale et en ignorant une partie des usages en vigueur, il en va différemment des jeunes Français des mêmes fractions sociales qui, plus souvent, sont pris en charge par un club ou par des mouvements de jeunesse (voir le chapitre 7 ; voir également le chapitre 10). Qu'il s'agisse de grimper dans les Calanques, au Saussois ou à Fontainebleau, on ne trouve aucun témoignage chez les alpinistes français d'un dénuement initial aussi total (mais aussi d'une découverte aussi précoce)[12]. De même, les groupes d'alpinistes ouvriers Britannique n'ont pas vraiment d'équivalent en France. Ceci tient sans doute au fait que le CAF était un club socialement ouvert et ainsi que le besoin de tels clubs était moindre. En revanche, certains alpinistes de milieux populaires font état de leur intégration au sein de clubs ouvriers de randonnée comme le Club Olympique de Billancourt (COB), par exemple Guido Magnone (1917-2012) ou Robert Paragot (né en 1927). Ce dernier raconte, avec d'autres jeunes grimpeurs, avoir profité du camion du COB pour se rendre à Fontainebleau le week-end. L'un d'eux, Pierre Lesueur, aurait même démissionné de son entreprise pour travailler chez Renault et profiter ainsi des avantages du COB.

### 1.1.2 *Entre indifférence et défiance*

L'atypicité des nouveaux alpinistes s'exprime également dans la manière dont ils perçoivent les anciens et dans les rapports qu'ils entretiennent avec ces derniers, car les deux groupes partagent les mêmes lieux de pratique. Au Royaume-Uni, pour les nouveaux alpinistes, l'*AC* représente un groupe social inatteignable et assez mystérieux, qu'ils regardent de loin et dont ils ne maitrisent pas les codes. Don Whillans (1933-1985), membre du *Rock and Ice*, explique qu'ils ne songeaient même pas à intégrer le club, dont les portes leur étaient fermées :

> « Il paraissait impossible pour les jeunes grimpeurs [que nous étions] de rentrer [à l'*AC*]. Personnellement, je m'en fichais de faire partie du club des grabataires, mais il semblait y avoir pas mal de rancune parmi les alpinistes envers l'*AC* et ses règles et standards. J'ai compris que c'était quelque chose en rapport avec l'argent, l'éducation et le milieu social (…). J'ai entendu parler de la "*old school tie*" et franchement je ne savais pas de quoi on parlait[13]. »

D'où un mélange d'indifférence et de défiance à l'égard des alpinistes établis, ceux des clubs traditionnels. Les deux univers ne se côtoient pas, ou rarement. Ils ne pratiquent pas ensemble. Pour les membres du *Rock and Ice*, du *Creagh Dhu* ou des *Bradford Lads*, les alpinistes des clubs traditionnels sont des bourgeois et des snobs (des *toffs*, écrit Dennis Gray[14]) dont on moque la manière de parler, la préciosité et le faible niveau en alpinisme. Lorsque John Streetly, étudiant de Cambridge, vient « voler » une première à Joe Brown sur son territoire (la falaise galloise du Clogwyn Du'r Arddu), Whillans ne comprend pas comment un *toff* a pu réussir là où Brown avait échoué[15]. Au *Rock and Ice*, on les imite et on s'affuble de surnoms parodiques : Neddy Goff est surnommé « le Comte », Don Whillans « le Vilain ». « Notre groupe s'était toujours amusé des accents de ces

[11] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 64. Nous traduisons.

[12] Même si, comme au Royaume-Uni, personne ne pratique l'escalade ou l'alpinisme au sein de la communauté ou de la famille. Paragot et Bérardini, dans leur autobiographie commune, font eux aussi état de l'ignorance complète de leurs proches quant à leurs activités, très différentes des loisirs ouvriers habituels, au point que les parents du second découvrent son passe-temps dans les journaux. Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 14.

[13] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, Londres, Penguin Books, 1971, p. 67-68. Nous traduisons.

[14] C'est-à-dire des "bourges", des "snobs". Dennis GRAY, « The rise and fall of the working class climber », *op. cit.*, p. 145.

[15] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 41. Nous traduisons.

types d'Oxbridge qu'on rencontrait sur les falaises, raconte Joe Brow ; on les appelait les "voix douces". Nos gars les imitaient. Sur la falaise, on s'interpellait comme ça : " *Raighto, I've got a bloody belay now, Cecil. Doo come hup*"[16] ». Chris Bonington, dans les années 1950, représente le *toff* aux yeux des *hard men*. Élève de *public school*, puis de l'école d'officiers de Sandhurst, il est, en tant qu'« incarnation de l'Anglais arrogant et prétentieux[17] », tout ce qu'abhorrent les ouvriers écossais du *Creagh Dhu*. « Alors que des diamants bruts comme Whillans – qui avait été plombier – étaient tolérés par le *Creagh Dhu* [bien qu'il ne soit pas écossais], l'accent distingué de Bonington, son passé d'officier de l'armée et son ambition évidente ne l'étaient pas[18] ». Le *Rock and Ice* également prend Bonington pour cible. Whillans raconte les préjugés de classe tenaces envers celui qui deviendra pourtant, plus tard, un compagnon de cordée.

> « La mention de Chris Bonington au sein du cercle du *Rock and Ice* faisait généralement sourire. Nous étions assis au soleil près de Cromlech Boulder quand un grimpeur descendit en courant le pierrier sous la falaise. "J'ai besoin des premiers secours", il criait en s'approchant. "Il a une patate chaude dans la bouche et il n'arrive pas à l'enlever", fit remarquer nonchalamment un des gars (…). À l'époque, nous voyions l'accent huppé et l'appel à l'aide comme des signes de délicatesse[19]. »

Alors que les alpinistes de l'*AC*, à l'instar de Ken Wilson, ne se montrent pas plus ouverts en qualifiant l'attitude des *hard men* envers Bonington d'« étroite et pleine de snobisme populaire[20] », les nouveaux alpinistes, de leur côté, parlent de « l'esprit étriqué[21] » des clubs bourgeois. La défiance des nouveaux alpinistes transparait également dans leur volonté d'indépendance et leur méfiance vis-à-vis du modèle institutionnel.

> « Le *Rock and Ice* formait un groupe soudé, très actif dans les montagnes et qui évitait les relations habituelles qu'entretiennent entre eux les autres clubs. Nous n'étions représentés dans aucun des débats ou problèmes relatifs à l'alpinisme national, et il n'était pas surprenant que les autres alpinistes nous considèrent comme une société secrète[22]. »

Le *Rock and Ice* est pourtant un club, avec ses règles formelles et sa liste de membres. Même les *Bradford Lads* de Leeds, qui refusaient « les règles et les régulations qui menaceraient leur liberté » et n'aspiraient pas à « singer un idéal de club qu'ils méprisaient[23] », possèdent des règles et coutumes informelles. Gray, qui fut proche des *Bradford Lads*, du *Walkyrie* et du *Rock and Ice*, fournit une description quasi ethnographique de celles-ci. En particulier, avait été mis en place un système de noviciat suivant lequel chaque alpiniste expérimenté se voyait attribuer un novice, le « *gentleman* du *gentleman* » (*gentleman's gentleman*), qui effectuait toutes ses corvées (porter le matériel, faire le thé, etc.)[24]. On retrouve dans ce « titre » calqué sur la manière dont ces *outsiders* percevaient l'*establishment*, l'esprit parodique de ces clubs vis-à-vis des alpinistes établis.

Cet esprit parodique est en fait un indicateur du fait que les *hard men*, une fois leurs clubs établis, ne sont plus tant ignorants des usages de l'AC et des autres clubs traditionnels que défiants. Leurs parodies et leurs critiques de ces clubs montrent que, loin d'y être indifférents, ils en connaissaient les membres, ainsi que leurs manières d'appréhender l'alpinisme, par rapport auxquelles ils

---

[16] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 67. Nous traduisons.
[17] Jeff CONNOR, *Creagh Dhu Climber*, *op. cit.*, p. 85. Nous traduisons.
[18] *Ibid.*
[19] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 171. Nous traduisons.
[20] Jeff CONNOR, *Creagh Dhu Climber*, *op. cit.*, p. 87.
[21] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 65. Nous traduisons.
[22] *Ibid.*
[23] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 21. Nous traduisons.
[24] *Ibid.*, p. 62.

affichaient une attitude plutôt ambivalente, contestant certains aspects et en reprenant d'autres. Nous reviendrons plus bas sur cette ambivalence par rapport à la tradition.

### 1.1.3 *Une nouvelle manière de pratiquer l'alpinisme*

La rupture sociale entre ces nouveaux alpinistes et les alpinistes de l'*AC* se double d'une rupture dans les manières de pratiquer l'alpinisme. Ambitieux, disposant de ressources financières limitées, les nouveaux alpinistes tentent des ascensions que l'*establishment* considère comme illégitimes et moralement injustifiables (*unjustifiable*). Dans son autobiographie, Brown explique le degré d'investissement des hommes du *Valkyrie Club*, l'ancêtre du *Rock and Ice*, par la nécessité très pragmatique de rentabiliser un temps libre plus limité que celui des alpinistes des classes supérieures, à une époque où peu d'ouvriers possédaient une voiture.

> « Le *Valkyrie club* grimpait par tous les temps : c'était un tel effort d'aller dans les montagnes [que] nous savions qu'il était toujours rentable de faire quelque chose, même dans les pires conditions[25]. »

Ce qui heurte les anciennes générations (la critique est autant générationnelle que socialement située), c'est d'abord le fait de se voir concurrencer sur leur propre terrain par des inférieurs sociaux ignorants des usages en vigueur et qui, de ce fait, se lancent dans des ascensions jusque-là considérées comme « trop » dures ou dangereuses. Brown par exemple fait état de sa perplexité face aux « cris pour [l]e prévenir que telle ou telle voie était une "D" ou une "TD" » car il ne trouvait pas ces voies difficiles. « De toute façon, ajoute-t-il, je ne savais pas ce que ces termes signifiaient. Les gens faisaient un blocage psychologique sur les voies "dures"[26] ». À l'écart des structures traditionnelles, ces nouveaux alpinistes développent, entre eux, leurs propres modalités de pratique. En partie par ignorance, en partie par défis, ils choisissent d'ignorer certains usages établis. Ce faisant, en montrant notamment que la possession de ressources financières n'empêche pas de réaliser des exploits en alpinisme, ils contribuent à repousser plus avant le niveau des réalisations britanniques en alpinisme. C'est en grande partie grâce à eux que le Royaume-Uni retrouve une place de premier plan dans les Alpes.

Si les *hard men* sont plus performants (excellence sportive), c'est d'abord parce qu'ils ne subissent ni le poids d'une tradition qui veut que l'on commence par des ascensions faciles, avec guide, pour finir par des ascensions difficiles, ni le poids d'une histoire de l'alpinisme avec ses ascensions réputées faciles, difficiles ou impossibles. Un lexique humoristique de l'alpinisme, rédigé dans les années 1960 par Tom Patey, révèle l'écart en matière de conception du risque qui existe alors entre les membres de l'*AC* et les nouvelles générations dont Patey fait partie[27]. Un « membre de l'*Alpine Club* (Syn. Vétéran) » est « quelqu'un qui ne meurt jamais mais disparait lentement », un « alpiniste expérimenté : Quelqu'un dont la mort était inévitable[28] ». Cet écart d'état d'esprit s'illustre, au sein de l'alpinisme écossais, par l'opposition entre les figures de W.H. Murray (1913-1996) – éduqué en *public school*, cadre à la *Royal Bank of Scotland* puis écrivain, membre du sérieux *Scottish Mountaineering Club* (*SMC*)– et de John Cunningham (1927-1980) – ouvrier depuis l'âge de 14 ans et membre du *Creagh Dhu Mountaineering Club* (*CDMC*). Murray et son compagnon

---

[25] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 49. Nous traduisons.
[26] Joe BROWN, *Op.Cit.*, p. 43.
[27] Patey, médecin et fils de pasteur, n'est pas un alpiniste issu de la classe ouvrière. Il fait cependant cordée commune avec Brown, Whillans, Haston, et d'autres de la même génération appartenant à *l'Alpine Climbing Group* (voir plus bas).
[28] Tom PATEY, *One's man mountains*, Londres, Gollancz, 1971, p. 209. Nous traduisons.

de cordée J.H.B. Bell (chimiste et éditeur du *SMC Journal*) restent des alpinistes de l'ancienne génération, dont les récits d'ascension (publiés dans le *SMC Journal*) sont moqués par les membres du *CDMC*, qui surnomment Murray « la plume » pour la tonalité spirituelle de ses écrits, donnant l'impression qu'il « s'envolait telle une plume » le long des parois. Cunningham et les membres du *CDMC* s'empressent en outre de rabaisser les voies ouvertes par Murray, dont la réputation est, selon eux, surfaite[29]. Un compagnon de John Cunningham explique :

> « [Cunningham et les membres du *Creagh Dhu*] énervaient l'establishment, bien sûr. Leur dévaluation continuelle de voies [considérées comme difficiles] n'améliorait pas leur image aux yeux de Murray et des autres. Je crois que Murray était offensé par leur approche directe, et par le fait qu'ils n'avaient pas de scrupules à pitonner et à la manière dont ce serait perçu. (…) Ça a contrarié beaucoup de gens[30]. »

Il était sans doute réellement insupportable aux yeux de certains ténors de l'*AC* de se voir démontrer par des nouveaux venus – qui ne s'embarrassaient pas de respecter ni leurs prédécesseurs, ni leurs conseils – que l'alpinisme, finalement, n'était pas un sport de *gentlemen*.

Dennis Gray (né en 1935), explique le fossé qui séparait, à la fin des années 1940 et dans les années 1950, ses semblables des membres de l'*AC*. Employer un guide, voyager en train et dormir à l'hôtel, étaient des pratiques aussi étrangères aux premiers qu'elles allaient de soi pour les seconds.

> «Quand j'étais un jeune grimpeur, mes compagnons presque tous issus de la classe ouvrière et moi regardions l'*Alpine Club* d'un mauvais œil. Ceci était compréhensible étant donné les conseils que nous avions reçus d'un membre ancien et respecté sur la manière de devenir alpiniste. [En les entendant], nous nous sommes écroulés de rire. Les conseils avisés étaient : 1) Voyagez avec l'agence Thomas Cook. 2) Gardez fermement votre piolet devant vous. 3) Suivez les guides car ils connaissent le chemin. Nous en avions déduit que les membres de l'*AC* étaient des excentriques séniles qui ne comprenaient rien à notre manière de grimper[31]. »

Les propos de Gray viennent corroborer l'analyse que faisait Longland dans son article consacré à la période de l'entre-deux-guerres, dans lequel il expliquait que l'*AC* n'arrivait pas à appréhender le lien qui existait entre le type d'ascensions tentées par les nouvelles générations, considérées comme trop dangereuses par leurs prédécesseurs, et le profil social de ces nouveaux alpinistes. « La plupart des jeunes alpinistes, faisait remarquer Longland, avait trop peu d'argent et pas assez de temps pour réaliser une saison alpine classique[32] ». Lorsque ces derniers se rendent dans les Alpes, c'est souvent au terme d'une année de labeur en vue d'économiser suffisamment pour payer le bateau et l'essence (lorsqu'ils ne voyagent pas en stop) jusqu'à Chamonix. Joe Brown raconte qu'il lui avait fallu plusieurs années pour économiser 20 livres et se rendre enfin dans les Alpes, en 1953. Pour y retourner l'année suivante, il s'impose de ne dépenser qu'un shilling par semaine au-delà des dépenses vitales. Pour y parvenir, il mange peu, se déplace à bicyclette, ne boit pas dans les pubs[33]. Se déplacer à bicyclette, même pour aller en montagne, n'est pas chose rare chez ces alpinistes des classes populaires, qui utilisaient aussi le stop et la marche. Dennis Gray raconte s'être rendu en stop dans les montagnes du Lake District, à 70 km de chez lui, pendant 25 week-ends consécutifs en 1951[34]. En revanche, ses deux semaines de congé annuelles ne lui permettaient pas de se rendre dans les Alpes : « il s'avérait, écrit-il, impossible d'économiser assez pour voyager à l'étranger tout en grimpant chaque week-end localement. La seule manière

---

[29] Jeff CONNOR, *Creagh Dhu Climber*, *op. cit.*, p. 65. Nous traduisons.
[30] *Ibid.*, p. 93.
[31] Dennis GRAY, « The rise and fall of the working class climber », *op. cit.*, p. 142. Nous traduisons.
[32] Jack LONGLAND, « Between the wars », *op. cit.*, p. 91. Nous traduisons.
[33] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 84 et 90.
[34] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 26.

de me rendre dans les Apes au début des années 1950 aurait été de faire du stop, mais cela semblait irréalisable du fait du temps requis[35] ». C'est le même Gray qui fait état de la « performance impressionnante » d'un alpiniste des classes populaires du nord-est de l'Angleterre, Eric Rayson, descendu en bicyclette jusqu'à Chamonix pour escalader la face ouest des Drus, avant de rentrer de la même façon en Angleterre. Un alpiniste interrogé en entretien, né en 1940, explique : « nous n'avions pas de véhicule. Le seul moyen de voyager était de faire du stop. Il y avait un bus, mais nous n'avions pas d'argent. Je ne pouvais pas le payer, ça ne se passait pas comme ça[36] ».

L'alpinisme avec guides, encore utilisé pour s'initier à l'alpinisme par ceux qui en avaient les moyens, est un autre exemple de l'indifférence (faite vertu) à l'égard des traditions dont font preuve ces nouveaux alpinistes. Il s'agit en effet d'une pratique dont les *hard men* se détournent complètement et qu'ils n'envisagent pas un instant, faute de ressources financières. Une fois parvenus dans les Alpes, c'est sans guide et après une période d'auto-initiation réduite, qu'ils tentaient des ascensions parfois de grande ampleur. Lors de son premier séjour alpin, en 1953, Joe Brown, 23 ans, s'attaque avec Don Whillans, 20 ans, aux voies les plus difficiles du topo. De la Pointe Albert, il écrit « qu'il n'y avait rien qui atteignait les standards techniques des voies d'artificiel [qu'ils avaient] ouvertes dans le calcaire du Derbyshire[37] ». S'ensuit sa première voie alpine majeure, l'arête est de la Dent du Crocodile. Dans les dix jours que dure ce séjour, ils ouvrent également une voie nouvelle difficile sur la face ouest de l'aiguille de Blaitière. L'année suivante, ils réalisent la troisième ascension et la première britannique de la face ouest des Drus, et la face est du Grand Capucin, ouverte trois ans plus tôt, ce qui leur vaut l'estime immédiate des guides français et les érige en héros à Chamonix.

En France, les nouveaux alpinistes des classes populaires, comme leurs alter-egos britanniques, vont repousser le niveau moyen des ascensions alpines via une pratique affranchie – en partie par ignorance, en partie par provocation, en partie par nécessité – des codes antérieurs. Guido Magnone (1917-2012), qui en faisait partie, fait preuve d'une grande lucidité à ce sujet (il faut dire qu'il écrit en 2005, soit plus de cinquante ans après les faits). À propos de sa première de la face ouest des Drus en 1952, une ascension alors réputée impossible à laquelle s'attaquent, sans a priori, de « jeunes citadins pragmatiques » aux profils sociaux atypiques[38], il écrit :

> « Contrairement à ce qu'affirmaient nos prédécesseurs, j'avais réalisé que ce n'étaient pas les surplombs qui rendaient la face impossible. Ce qu'il fallait, c'était changer radicalement de psychologie et dédramatiser la montagne (…). Et il fallait vraiment de jeunes citadins pragmatiques à peu près affranchis des modes de pensée habituels du rituel alpin pour ne tenir compte que de la réalité du terrain. Encore était-il nécessaire d'y être à pied d'œuvre assez longtemps. Ce qui était loin d'être évident pour des prolos amateurs qui ne disposaient que de leur temps de congé[39]. »

À la différence des Anglais, les nouveaux alpinistes français ont souvent été initiés à l'alpinisme dans des institutions créées pendant la guerre ou dans des clubs. Ils ont donc côtoyé des alpinistes plus typiques, à l'approche plus traditionnelle, qui leur ont appris les codes et les manières

---

[35] *Ibid.*, p. 87. Nous traduisons.
[36] "We had no vehicle. The way to travel was hitch-hike. We were hitch-hiking everywhere. [There wasn't any bus? ]. There was a bus, but we had no money. No, I couldn't afford it, I didn't work".
[37] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 85.
[38] Lucien Bérardini était ouvrier (il deviendra dessinateur industriel puis chef de chantier), Adrien Dagory cameraman (quoique qu'il ne l'était peut-être pas encore à l'époque de l'ascension), Guido Magnone travaillait comme cartonnier (il deviendra ingénieur et sculpteur). Seul Marcel Lainé était médecin.
[39] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 125.

en vigueur. Il n'en reste pas moins que leur approche de l'alpinisme détonne par certains aspects. Raconté notamment dans leur autobiographie commune *20 ans de cordée*, l'apprentissage éclair de Robert Paragot et Lucien Bérardini, qui s'attaquent dès leur première saison alpine à des voies de grande ampleur, sans guide, rappelle celui des Britannique Brown et Whillans. Jeunes ouvriers parisiens en apprentissage à 14 ans, Paragot et Bérardini entrent dans l'alpinisme via la pratique de la « varappe » à Fontainebleau, qu'ils découvrent presque par hasard. Chez Paragot c'est, à 18 ans, lors de randonnées dans le cadre de l'Union des jeunesses républicaines de France (un mouvement communiste). Initié à l'escalade par les autres grimpeurs et aux rudiments de l'alpinisme dans le cadre d'un service militaire effectué dans les Pyrénées, il se rend pour la première fois à Chamonix en 1950, cinq ans plus tard. Après seulement deux semaines, il s'attaque à la face Nord des Drus, une voie très difficile de l'époque. L'année suivante, il réalise la dixième ascension de l'éperon Walker. Il est reçu au GHM en 1952, et effectue sa première expédition en 1954. La trajectoire de Bérardini est encore plus rapide puisqu'il réalise dès 1952, à 22 ans, la première ascension (avec Magnone notamment) de la face ouest des Drus, considérée comme un exploit. Leur style d'écriture, comme leur style d'alpinisme, rompt avec les standards d'alors. La déférence quasi obligée à l'égard des voies importantes n'est pas le fort des deux hommes, qui qualifient, par exemple, les grandes Jorasses, voie majeure de l'époque, de « petite course[40] ». La portée provocatrice de ce type de propos n'est pas sans rappeler l'impertinence d'un autre *outsider*, Pierre Allain (1904-2000), l'un des premiers grands alpinistes amateurs issu des classes populaires, qui n'avait pas hésité en 1947 à associer alpinisme et compétition[41]. De la même manière qu'Henry De Ségogne, président du GHM, était intervenu dans la préface de l'ouvrage dissident pour en atténuer la dimension provocatrice, Lucien Devies, grand bourgeois, président de la Société de Transport et Manutention Ferroviaire et dirigeant des principales institutions françaises de l'alpinisme des années d'après-guerre, un alpiniste au profil tout à fait conforme, se sent obligé de « défendre » ce style atypique dans la préface de *20 ans de cordée*, à l'aide de références classiques (Mummery) :

> « Le parti pris a été d'écarter toute transposition. Ainsi le langage est-il celui de tous les jours et les expressions souvent fort crues (…). Comme chez Mummery, le décor et sa beauté ne sont guère évoqués, parce que la haute difficulté est mobilisatrice d'une concentration d'esprit toute tournée vers la lutte pour surmonter les obstacles. Mais l'action est là, comme si nous la partagions, présente, immédiate[42]. »

Il faut dire qu'encore au milieu des années 1970, les récits d'alpinisme sont surtout écrits par des membres éduqués de la bourgeoisie. En 1974, la seule autobiographie publiée par un *outsider* est celle du guide Armand Charlet, fils de charpentier et petit-fils d'instituteur (qui, d'après Charlet, maniait à la perfection l'imparfait du subjonctif), et celle-ci est publiée dans une langue élaborée.

Les nouveaux alpinistes ne s'embarrassent donc pas des précautions prises par leurs prédécesseurs, qui possédaient le temps et les moyens d'un apprentissage progressif de l'alpinisme en compagnie de guides. Comme les *hard men* au même moment, ils n'hésitent pas à entreprendre des ascensions considérées comme impossibles. Magnone, à propos de cette même ascension de la face ouest des Drus, raconte qu'un tel projet, dans les années 1950, était « réservé aux grands de la grimpe (…) qui déclinaient le qualificatif "impossible" à tous les cas, ou le verbe

---

[40] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 16.
[41] Pierre ALLAIN, *Alpinisme et compétition*, *op. cit.* Voir également le chapitre 6 à ce sujet.
[42] Lucien DEVIES, in Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 11.

"s'abstenir" à tous les temps ». Cela « relevait d'une ambition qui frisait carrément l'inconscience. Au point que d'éminents oracles s'étaient prononcés avec le mot "jamais"[43] ». Pierre Allain faisait état des mêmes réactions suite à son projet d'escalader la face nord des Drus en 1933:

> « Hélas ! J'étais, cette année-là, au peu près seul dans cette disposition d'esprit. Tout au moins dans mon entourage. Je ne pus mettre la main sur un compagnon de cordée. Je parlais « technique » ou « horaire », on me répondait « folie » : écho perpétuel de tout essai nouveau. Je ne parvins pas à secouer cette apathie, cette routine insurmontable qui fait vivre les gens sur leur seule lancée. Depuis, pourtant, et jusqu'à nos jours, que n'a-t-on osé ! Mais à cette date il fallait donner une nouvelle impulsion, ouvrir une nouvelle étape dans l'évolution de l'alpinisme[44]. »

C'est « l'apparence d'inaccessibilité » qui avait attiré l'attention d'Allain sur le Dru, tout comme Magnone avait été attiré par la « gigantesque provocation[45] » que représentait sa face ouest. Le défi que représente chaque ascension est, chez ces deux hommes, mis en regard des réactions de désapprobation des alpinistes établis, qui craignent pour leur prestige[46]. Ces entreprises sont désavouées car jugées trop ambitieuses et menées dans un esprit malsain car « trop » compétitif.

Une deuxième raison, justement, pour laquelle les alpinistes de milieu populaire étaient meilleurs était leur ambition et leur investissement à corps perdu dans l'alpinisme. Aussi, au Royaume-Uni, les alpinistes des générations plus anciennes taxaient-ils les *hard men* de fous, mais aussi de compétiteurs malsains, grimpant pour la gloire, irrespectueux des principes sacrés de l'amateurisme. Les *hard men*, en effet, s'entrainaient. L'émulation structurait leurs relations. Joe Brown relate les incessants défis physiques que les jeunes gens du *Rock and Ice* se lançaient :

> « On cultivait l'esprit compétitif du *Rock and Ice* aux alentours du camp, de la grange ou des blocs sous lesquels on s'abritait. On ne se reposait jamais (…). On faisait en permanence des pompes, ou des tractions sur cordes, un des tests les plus exigeants. Ron Moseley passait ses journées dans un bureau à écrire et pourtant il tenait le record de 26 tractions (…). Je n'en ai jamais fait plus de treize[47]. »

Gray raconte lui aussi ces jeux physiques, chaque membre ayant sa spécialité : « Joe était expert en corde à sauter assis – il sautait à la corde assis par terre ; (…) Moseley pouvait réussir presque trente tractions ». Cependant, l'émulation atteint vraiment son paroxysme sur le rocher : « la compétition était à son comble sur les blocs et les membres du *Rock and Ice* se poussaient mutuellement aux limites pour réussir de tels exploits[48] ».

Les descriptions de l'ambiance régnant autour des blocs de la forêt de Fontainebleau ressemblent en tout point à ceci. C'est sur les blocs de grès parisiens que la plupart des nouveaux alpinistes ont découvert l'escalade et s'y adonnent régulièrement. Cette pratique est décrite par ses adeptes comme un véritable « entrainement »[49]. Robert Paragot, qui faisait partie des « bleausards », les pratiquants de l'escalade à Fontainebleau, raconte :

> « [N]ous nous retrouvons chaque week-end à Fontainebleau où nous continuons à nous entrainer, à parfaire notre technique. Ce sont là des moments inoubliables, à cause de la passion de l'escalade bien sûr, mais aussi de cette joie de vivre que l'on trouve dans les groupes, passionnés par une même activité, cette émulation extraordinaire et cet esprit de compétition qui ont permis aux alpinistes parisiens de

---

[43] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 124.
[44] Pierre ALLAIN, *Alpinisme et compétition*, *op. cit.*, p. 55.
[45] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 123.
[46] Sur ce point, voir l'article publié en 1931 par un autre membre du GHM, Jacques de Lepiney, qui fait référence aux sueurs froides données aux membres du GHM par de nouveaux venus n'hésitant pas à dénigrer leurs ascensions. Jacques de LÉPINEY, « Un nuage noir dans l'avenir de l'alpinisme », *op. cit.*
[47] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 167. Nous traduisons.
[48] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 67. Nous traduisons.
[49] C'est le « modèle de l'émulation compétitive » pour Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 232.

> dominer pendant une certaine période l'alpinisme français[50]. »

Pierre Mazeaud, bleausard d'un tout autre milieu social, admirait les Poincenot, Poulet, Paragot et Bérardini, qui excellaient sur le grès. « On n'osait leur parler, acceptant tout d'eux, même leurs sarcasmes que l'on sollicitait ». Son analyse vient appuyer les propos de Paragot :

> « Si les grands alpinistes parisiens n'avaient point connu à cette époque ce terrain d'entrainement, je pense que certaines premières resteraient encore à faire dans les Alpes. Non point la difficulté, mais l'esprit d'entreprise, puis la compétition, ont pour origine commune cette école exceptionnelle, à 50 kilomètres de Paris[51]. »

L'affirmation ou non de l'esprit de compétition devient ce qui oppose, symboliquement, les nouveaux alpinistes des alpinistes traditionnels[52]. Pierre Allain, l'auteur d'*Alpinisme et compétition*, était considéré comme un des meilleurs bleausards des années 1930 et 1940 – dans la hiérarchie indigène du groupe, il avait atteint le stade ultime de « pure lumière du rocher ».

### 1.1.4 *Une nouvelle manière de faire de l'himalayisme*

Les Britanniques, bien qu'ils aient perdu le monopole sur l'Everest, se maintiennent à une bonne place dans la course aux 8000 et aux 7000 qui fait rage après la guerre. L'inclusion d'alpinistes des classes populaires dans les expéditions à partir du milieu des années 1950 (dont Joe Brown) aide à ce succès. Cette inclusion reste néanmoins limitée : une expédition nécessite toujours d'avoir économisé une certaine somme d'argent, ce qui est difficile pour ceux qui vivent avec un petit salaire. En ce sens, les grosses expéditions nationales sont plus favorables aux alpinistes de milieux populaires, car le financement extérieur (par l'Etat ou des organismes comme le Comité de l'Himalaya ou le *Mount Everest Committee*[53]) est plus conséquent. Dans les années 1980, une fois ce type de financement tari, il devient difficile pour ces alpinistes de récolter des fonds suffisants pour partir. Jean-Marie Choffat (né en 1956) en témoigne. À ses débuts, il empruntait du matériel de chantier, faute de pouvoir s'acheter son propre matériel d'alpinisme. Pour sa première expédition, il raconte avoir dû trouver douze mille francs : « à force de battre le pavé, je dénichai quelques aides à droite et à gauche : une pellicule photo par-ci, quelques pitons et mousquetons par-là, mais pas d'argent ». Une banque lui prête 7000 francs. Pour rassembler la somme restante, il vend sa collection de vinyles. Le sacrifice en vaut la chandelle : « Sur le moment, ce ne fut pas un gros déchirement, parce que l'argent allait être utilisé à bon escient[54] ». En revanche, Choffat ne possède pas l'argent pour partir en Himalaya, environ trente ou quarante mille francs dans les

---

[50] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 19.
[51] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 16.
[52] La différence entre les deux pays tient au fait qu'en France, l'idée de compétition n'est pas considérée comme obscène. La compétition, en France, n'est pas le gros mot qu'elle est au Royaume-Uni, où les principes de l'amateurisme s'appuient sur le désintéressement et interdisent d'afficher des velléités compétitives (à défaut d'en être dénué). En effet, la tradition n'est pas la même en France, et l'esprit amateur bien moins prégnant. Alors qu'en France il est possible de parler de la compétition comme aiguillon « naturel » et même « sain » de l'alpinisme, au Royaume-Uni, une telle vision des choses s'apparente, pour certains anciens de l'*AC*, à une regrettable dérive « sportive ». Ceci se ressent dans la manière dont Britanniques et Français parlent de l'alpinisme. Les premiers – *hard men* compris – emploient le terme de compétition (lorsqu'ils le font) uniquement dans le sens d'émulation. Les seconds l'utilisent sans hésitation pour comparer l'alpinisme à une conquête ou pour parler de la concurrence entre alpinistes.
[53] Les expéditions dites « nationales » mobilisent de gros moyens financiers et sont supervisées par les instances nationales de l'alpinisme. En France, la première (1936), sur le Hidden Peak, et celle sur l'Annapurna (1950), sont financées par les clubs (dont le CAF et le GHM), le gouvernement français, et des dons privés. Les suivantes, menées entre 1954 (Chomo Lonzo) et 1978 (tentative sur le pilier sud-ouest du K2) sont notamment financées par la FFM, qui bénéficie des retombées économiques colossales de l'Annapurna jusqu'en 1971. La sélection officielle pour ces expéditions est effectuée par diverses instances, en premier lieu le Comité de l'Himalaya, crée en 1933.
[54] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains : Au-delà du cancer*, Pontarlier, Le Belvédère, 2006, p. 119.

années 1970. C'est grâce à son ami Yannick Seigneur, guide célèbre, qu'il peut partir, Seigneur l'embauchant pour l'encadrement technique des voyages, alors financés par ses riches clients.

A moins d'être invités dans des expéditions nationales, ce qui est encore rarement le cas dans les années 1950 où ne sont alors conviés, après une âpre sélection (autant sociale que sportive) que des membres éminents de l'*AC*, les alpinistes de milieu populaire doivent inventer une manière nouvelle de faire de l'himalayisme, à moindre coût. C'est ainsi qu'en 1953, Hamish MacInnes et John Cunningham, deux Écossais du *Creagh Dhu Mountaineering Club* de Glasgow, s'apprêtent à tenter d'escalader l'Everest en même temps que l'expédition britannique officielle. Ils comptent utiliser le matériel de l'expédition suisse de 1953 laissé sur place. L'ambition des deux hommes est étonnante, d'autant que l'expérience de Cunningham était réduite :

> « J'essayai d'expliquer à Hamish que je n'avais fait aucune ascension conséquente dans les hautes montagnes mais son raisonnement fut le suivant : "Eh bien, tu as fait le Ben Nevis et quelques sommets comme le Mont Hamilton en Nouvelle-Zélande [pays où Cunningham, comme nombre d'Ecossais à cette époque, vient d'émigrer], donc logiquement l'étape suivante est l'Everest"[55]. »

La différence d'échelle entre l'expédition britannique officielle de Sir John Hunt et l'expédition de MacInnes et Cunningham est impressionnante. La première compte dix alpinistes, une trentaine de Sherpas, 300 porteurs, et des centaines de kilos de matériel et de nourriture. La seconde emploie un Sherpa, qui fait la cuisine mais refuse de porter le matériel pour des hommes apparemment de si basse extraction[56]. Chacun porte donc son propre sac, d'environ soixante kilos. Ne bénéficiant pas de permis pour l'Everest, ils doivent ruser pour entrer au Népal et voyagent en bus. Finalement, la montagne étant escaladée par l'expédition de John Hunt (1953) juste avant leur arrivée, les deux hommes se rabattent sur l'ascension du Pumori, qui s'avère un échec. Pied de nez aux expéditions officielles, MacInnes publie un article consacré à « l'expédition Himalayenne du *Creagh Dhu* de 1953 » dans l'*AJ*, dans lequel il ne manque pas de faire référence, non sans ironie, à leur dénuement. « En nous quittant, le Sherpa nous offrit ses couteau, fourchette, et tasse. Nous l'avons payé pour ces ustensiles, car manger à l'aide des pitons et des piquets de tente n'était pas très hygiénique[57] », rapporte-t-il. Ou bien, dans la même veine : « La marche vers Jaynagar, au Sud, nous prit dix jours, pendant lesquels nous portâmes chacun 31 kilos de matériel. Dans de nombreux village, il nous fut impossible d'obtenir de la nourriture, et nous eûmes assez faim[58] ». Le style également, rompt (sans doute volontairement) avec celui traditionnel de l'*AJ*. MacInnes fournit des détails habituellement passés sous silence dans les articles de la revue, des « deux grosses tiques qui s'étaient frayées un chemin dans l'aisselle de John », à « la position accroupie » à laquelle la diarrhée les avait habitués[59]. C'est ce genre d'histoire qui fait la réputation des *hard men*, encore aujourd'hui, dans l'alpinisme britannique.

Ce type d'entreprise n'est pas propre aux Britanniques, même si la tentative des deux Écossais reste assez inhabituelle. Après l'Annapurna (1950), les jeunes alpinistes français non issus du rang veulent eux aussi gravir un haut sommet, une chose à première vue impossible. Paragot explique :

> « Nous avions tous envie d'aller sur les montagnes les plus hautes de la terre, nous avions soif de

---

[55] Jeff CONNOR, *Creagh Dhu Climber*, *op. cit.*, p. 122. Nous traduisons.
[56] Ceci est relaté par Cunningham et rapporté dans *Ibid.*
[57] Hamish MACINNES, « The Creagh Dhu Himalayan Expedition, 1953 », *Alpine Journal*, 1955, vol. 60, pp. 58-61, p. 58.
[58] *Ibid.*, p. 61.
[59] *Ibid.*, p. 61 et 60.

> gloire : nous étions aussi orgueilleux que les membres de l'équipe Herzog. Mais eux, ils avaient les moyens. Leur expédition était officielle, nationale. Nous, au COB, nous étions tous des fauchés, des travailleurs manuels pour la plupart et nos familles de condition très modeste. Dans ce contexte, pas question d'aller faire des expéditions[60]. »

Pourtant, se monte en 1954 une expédition sur l'Aconcagua, un sommet de 6962 m des Andes. Celle-ci n'est pas complètement en dehors des cadres officiels puisqu'elle est organisée par René Ferlet, alors secrétaire du CAF. Ferlet invite ses compagnons ouvriers : Robert Paragot, Lucien Bérardini, Adrien Dagory, Edmond Lesueur, Guy Poulet. Cependant, il ne s'agit pas d'une expédition financée par les institutions alpinistiques françaises. Elle ne compte pas de porteurs, la nourriture est locale, et chacun doit se débrouiller pour trouver de quoi financer son voyage, soit cent mille francs, six mois de salaire pour Paragot. Celui-ci raconte avoir emprunté auprès de toutes ses connaissances pour acheter un aller simple, le retour n'étant pas garanti.

> « Pour moi, le remboursement, eh bien, je verrais après… (…) Ferlet nous a pris nos billets. Des allers simples. On se disait que ce n'était pas la peine de gaspiller l'argent. On peut mourir en montagne…, et pour le reste, comme toujours, on verrait bien… L'essentiel, c'était de partir[61]. »

C'est finalement le général Juan Peron qui permet l'expédition en leur apportant une aide matérielle. Le récit de la rencontre du général est, une fois de plus, loin des canons littéraires des récits d'alpinisme (leurs costumes sont mal ajustés, Bérardini pète dans l'antichambre, etc.). L'ascension, finalement réussie par tous les membres de la cordée au prix de lourds sacrifices (à l'exception de Paragot, tous se voient amputés de leurs orteils ou phalanges), est saluée par Lionel Terray comme « la plus belle de l'alpinisme moderne » et les alpinistes comme « le produit de la sélection faite par la montagne sur des milliers d'alpinistes[62] ». Cette deuxième affirmation est révélatrice de la distance qui existe, au début des années 1950, entre une France qui a déjà admis dans ses expéditions des alpinistes de milieux modestes et un Royaume-Uni qui, pour l'Everest, n'a sélectionné que des membres des élites sociales. Joe Brown sera le premier outsider, à partir de 1955, à être intégré dans des expéditions en Himalaya.

Jusqu'à la fin des années 1950, les expéditions étaient restées réservées aux alpinistes des classes supérieures. L'inclusion progressive d'alpinistes de milieux populaires dans des grandes expéditions, dès 1955, nous parait être un marqueur fort de la perte de prééminence du critère du milieu social dans la définition de l'excellence en alpinisme. En ce sens, l'alpinisme de haut niveau se sportivise, en indexant davantage l'accès à l'élite sur la performance. Ceci, cependant, ne signifie pas que le critère de l'origine sociale disparaisse. Les alpinistes de milieux populaires demeurent, en effet, minoritaires dans les expéditions comme dans l'alpinisme.

### 1.2. Respect et réaffirmation du modèle d'excellence et de "l'esprit" de l'alpinisme. Le cas du Royaume-Uni

L'attitude de défiance et de provocation des *hard men* envers l'*establishment*, les anecdotes circulant à leur sujet, leur regroupement en cercles fermés, tout cela contribue à donner l'impression que les alpinistes des classes populaires ne partaient de rien et avaient inventé de toute pièce un nouveau style d'alpinisme. Nous voudrions montrer qu'en réalité, l'arrivée de nouveaux alpinistes ne

---

[60] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 42.
[61] *Ibid.*, p. 44. De même, Guido Magnone (1917-2012) n'avait pas hésité à vendre sa voiture pour partir en expédition sur le Fitz Roy l'année précédente. Vendre sa voiure est souvent, pourles alpinistes de milieux populaires, le prélude au départ.
[62] Terray dans *Libération*, cité par Robert PARAGOT et Sophie CUENOT, *Paris, camp de base*, *op. cit.*, p. 103.

constitue donc pas tant une rupture avec le modèle d'excellence traditionnel qu'une réaffirmation de certains de ses aspects les plus centraux. Jules Naudet, dans sa recherche sur les trajectoires de transfuges de classe et sur leur entrée dans l'élite sociale, écrit que « l'entrée dans une nouvelle classe implique nécessairement un long processus d'ajustement aux dispositions légitimes au sein de ce groupe, processus garant de la pérennité des frontières de classe ». « Pour que l'ordre social établi soit préservé, explique-t-il, il est important que [les individus] se convertissent et incorporent autant que possible les dispositions caractéristiques des membres déjà en place[63] ». De même, à propos des athlètes étrangers qui s'intègreraient « par » le sport, Jean-Michel Faure et Charles Suaud précisent qu'il s'agit d'abord de s'intégrer « pour » le sport : « parce que la performance sportive se conquiert sur la base d'un maitrise de codes culturels et comportements socialement organisés, l'intégration sociale est un prérequis de l'excellence sportive[64] ». C'est aussi ce que font les nouveaux venus dans l'élite de l'alpinisme. Ces derniers s'inscrivent à bien des égards dans la tradition inaugurée par leurs prédécesseurs, dont ils reprennent et renforcent les éléments les plus importants. Parmi ces aspects, l'éthique de l'alpinisme forgée à l'époque victorienne.

### 1.2.1 *L'éthique respectée… et renforcée*

Il ne faudrait pas penser que les nouveaux alpinistes des classes populaires se situaient complètement en rupture avec les règles implicites – notamment l'interdiction de certaines aides artificielles, dont les pitons – valorisées par les hautes instances de l'alpinisme. Leur usage des pitons était parcimonieux et, au contraire, le principal point de contentieux avec l'*establishment* ne portait pas tant sur leur utilisation d'aides « injustes » que sur une prise de risque considérée comme trop importante. Or, si celle-ci est importante, c'est notamment parce que les nouveaux alpinistes entreprennent des ascensions difficiles avec moins d'aides artificielles que leurs prédécesseurs. En ce sens, ils respectent scrupuleusement l'éthique et, plus encore, instaurent des précédents qui la rendent encore plus contraignante pour qui veut se targuer de faire partie de l'élite. En pratiquant de manière plus engagée mais toujours dans le cadre des normes de pratique existantes, c'est-à-dire de « l'éthique » de l'alpinisme, les *hard men* provoquent l'*establishment* sur son propre terrain.

Le dénuement de ces alpinistes, en particulier au Royaume-Uni, constitue peut-être une explication à cet usage parcimonieux des aides artificielles. Il faut ajouter à cela des dispositions ascétiques forgées par une existence de dur labeur[65]. Dennis Gray explique que le niveau exceptionnel des membres du *Rock and Ice* était dû au fait qu'ils grimpaient par tous les temps et avec un minimum de protections. « Cette capacité à grimper des choses difficiles dans de mauvaises conditions » était cultivée à la fois par une motivation tenace et imposée par des conditions matérielles difficiles. Gray raconte, par exemple, que Brown (dont il était le « *gentleman's gentleman* ») ne posait pratiquement aucune protection lorsqu'il grimpait[66].

Ce respect de l'éthique leur vaut d'ailleurs l'admiration de leurs contemporains et des alpinistes plus anciens. Gray rapporte sa rencontre en 1956, alors qu'il était jeune alpiniste, avec Geoffrey Winthrop Young, membre vénérable (il a alors 80 ans) et influent de l'*AC*. Ce dernier lui donne

---

[63] Jules NAUDET, *Entrer dans l'élite : parcours de réussite en France, aux États-Unis et en Inde*, Paris, PUF, 2012, p. 3.
[64] Jean-Michel FAURE et Charles SUAUD, *La raison des sports. Sociologie d'une pratique universelle et singulière*, Paris, Raisons d'agir, 2015, p. 61.
[65] Nous reviendrons sur celles-ci dans le chapitre 11.
[66] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 64.

son approbation lors d'un échange qui ressemble fort à une intronisation dans l'élite.

> « Il était assis sur un banc, profitant du soleil matinal, impressionnant avec sa cape, son costume en tweed et ses brogues, son Fedora coiffant sa chevelure grise, une fine moustache ornant ses traits aristocratiques. "Êtes-vous le jeune homme qui a fait l'ascension de *Cenotaph Corner* cet été ?". Je hochai la tête et murmurai, "oui". "Combien de pitons avez-vous utilisés ?", demanda-t-il. "Aucun, m'exclamai-je avec surprise, il y en avait déjà deux dans la voie". "Mmm… Comment était-ce "? Je confirmai : "Très dur". "Bien joué, bien joué…". Et je repartis derrière mes amis du *Rock and Ice* vers la falaise, avec le sentiment d'avoir été approuvé par le chef en titre de l'alpinisme britannique[67]. »

Envisagé sous cet angle, l'alpinisme des *hard men* se situe bien plus dans la continuité du modèle d'excellence traditionnel qu'il ne représente l'avènement d'un nouveau modèle d'excellence. Ce n'est pas parce qu'ils contreviennent à l'éthique qu'ils sont critiqués mais, au contraire, parce qu'ils la durcissent, poussant plus loin l'engagement et créant ainsi des règles plus contraignantes associées à une pratique d'excellence. Ils contribuent, de ce fait, à une augmentation du niveau du « grand alpinisme » britannique et à une indexation plus forte de l'excellence alpinistique sur la seule notion de performance. Leur principal amendement au modèle d'excellence en vigueur est peut-être de faire passer le critère de la difficulté technique devant ceux de la distance et de l'altitude qui prévalaient chez les *gentlemen* de l'*AC*.

Robert Fletcher, se situant dans la lignée de Pierre Bourdieu, relie les dispositions des « écotouristes », c'est-à-dire des pratiquants de sports *outdoor* et d'aventure (kayak, rafting, plongée, escalade, alpinisme, etc.), à l'habitus ascétique des classes supérieures[68]. Le respect de l'éthique, en tant que forme d'autocontrainte – il s'agit de respecter des règles non écrites sans présence d'arbitre – et de sacrifice – c'est le choix de la difficulté plutôt que de la facilité – s'apparente, bien que Fletcher ne parle pas de l'éthique en tant que telle, à une forme d'ascétisme typique de ces fractions sociales. « L'écotourisme, écrit Fletcher, fait fortement écho avec [le conditionnement des classes supérieures basé sur l'autodiscipline et l'autonomie], en requérant typiquement la capacité à se forcer à persévérer dans la privation et la difficulté, à la fois physique et psychologique[69] ». Si l'éthique de l'alpinisme trouve en effet son origine dans l'ethos des élites sociale victoriennes, qui ont transféré à cette nouvelle pratique les principes du *fair-play* sportif, des principes que l'on retrouve également dans les valeurs militaires ou dans l'esprit du capitalisme (voir chapitres 3 et 4), cela ne signifie pas qu'il ne puisse pas entrer en concordance avec les dispositions des hommes des classes populaires. Même s'ils ne font pas preuve du « même ascétisme » que leurs prédécesseurs bourgeois (il ne s'agit pas d'une distance à la nécessité, au contraire), les alpinistes des classes populaires ont des dispositions à l'autodiscipline et à l'autonomie, forgées notamment par une immersion précoce dans le travail (voir chapitre 11). Selon nous, le lien (bien réel) entre les dispositions ascétiques d'une population et la forme que prend l'éthique de l'alpinisme est plutôt un lien historique, génétique, qu'un lien fonctionnel ou structurel. La preuve en est que les alpinistes des classes populaires parviennent sans difficulté à se conformer aux principes éthiques, faisant preuve des mêmes dispositions ascétiques que les *insiders*. Il n'en reste pas moins vrai que l'alpinisme demeure, malgré une légère démocratisation, principalement une activité de membres des classes supérieures.

---

[67] Dennis GRAY, « The rise and fall of the working class climber », *op. cit.*, p. 143. Nous traduisons.

[68] À propos de l'alpinisme, Bourdieu écrivait que « l'ascétisme aristocratique des professeurs [trouvait] une expression exemplaire dans l'alpinisme ». Pierre BOURDIEU, *La distinction*, *op. cit.*, p. 242.

[69] Robert FLETCHER, *Romancing the wild: cultural dimensions of ecotourism*, Durham, Duke University Press, 2014, p. 64. Nous traduisons.

Dans le chapitre suivant, nous verrons que le respect de l'éthique, plus qu'elle ne constitue une barrière entre des groupes sociaux, constitue une barrière entre les grands alpinistes, ceux qui s'engagent au péril de leur vie, et les petits.

### 1.2.2 *Une attitude ambivalente par rapport à la tradition*

L'extrait de Gray cité précédemment permet de montrer que les *hard men* n'étaient pas uniquement dans une démarche de contestation face à l'*establishment*. Leur attitude, au contraire, était plus ambivalente. Arrivés dans l'alpinisme en ignorant ses traditions et son histoire, certains les avaient appris par la suite, notamment en lisant classiques de l'alpinisme. Gray, dans un autre article de l'*AJ*, revient sur ce sentiment ambivalent des alpinistes des classes populaires : tout en prenant leurs distances avec l'*AC*, ces derniers en admirent les membres les plus illustres.

> « La plupart de mes compagnons et moi-même regardions l'*AC* d'un mauvais œil. Nos origines populaires étaient bien éloignées de celles des types venant principalement de *public schools* et d'Oxbridge qui dominaient alors South Audley Street [le siège de l'*AC*]. Nous étions contradictoires, car parmi nos héros se trouvaient Eric Shipton et H.W. Tilman, et nous lisions et digérions *Upon That Mountain* de Shipton qui, nous avions décidé, devait être un type bien – ce qui pour nous était le plus haut des éloges[70]. »

Les livres constituent, pour ces *outsiders*, un vecteur d'apprentissage des traditions et de « l'esprit » de l'alpinisme sans doute aussi important que les rapports interpersonnels. Dans l'entre-deux-guerres, avec la première vague d'expéditions sur l'Everest et, surtout, dans l'immédiat après-guerre, époque de la course aux 8000 et de l'ascension du toit du monde, les récits d'ascension connaissent une popularité sans précédent. Parmi les facteurs qui contribuent à la popularisation de l'alpinisme, A. K. Rawlinson invoque « l'offre copieuse » engendrée par « l'appétit du public pour les livres d'alpinisme[71] ». David Brown, évoquant les *hard men* écossais, cite le cas de l'alpiniste Tom Weir (1914-2006)[72]. Ce dernier, dans son autobiographie, se souvient d'avoir été grandement impressionné dans son enfance par les récits d'expéditeurs en Arctique et en Antarctique. Il raconte également que les alpinistes des classes populaires consultaient le *Scottish Mountaineering Club Journal*, équivalent écossais de l'*AJ*, et cela pas uniquement dans le but d'y trouver des informations pratiques. « Incertains quant à l'effectivité de leurs propres standards de goûts, il y avait là une recherche de points de référence esthétique, au sein d'une culture considérée comme supérieure à la leur. Weir se souvient d'un de ses amis qui avait recopié à partir du *SMJC* des exemples de descriptions de la beauté des montagnes[73] ». Et Brown de citer Tom Weir quand celui-ci écrit : « Nous faisions partie de la classe ouvrière, et étions bien moins éduqués et certainement moins sophistiqués que les hommes dont les écrits nous inspiraient[74] ». Dans ce cas, la bonne volonté culturelle de ces hommes est manifeste.

Elle apparaît avec force chez les futurs alpinistes lorsque, débutants non encore intégrés dans un groupe, ils tentent d'apprendre l'alpinisme dans les livres, en autodidactes. Ce faisant, ils commettent d'inévitables erreurs d'appréciation, en particulier lorsque l'offre de littérature d'alpinisme de la bibliothèque municipale (la famille ne possède, le plus souvent, pas de livre) est réduite. Ainsi Peascod se base-t-il sur les livres des frères Abraham et d'O.G. Jones, publiés dans les années

---

[70] Dennis GRAY, « Confessions of a parvenu », *Alpine Journal*, 2002, vol. 107, pp. 189-198, p. 189. Nous traduisons.
[71] A.K. RAWLINSON, « Crescendo, 1939-1956 », *op. cit.*, p. 111. Nous traduisons.
[72] Weir appartient à la génération précédente, celle des alpinistes de milieux populaires apparus suite à la crise de 1929.
[73] David BROWN, « The Big Drum », *op. cit.*, p. 322. Nous traduisons.
[74] Thomas WEIR, *Highland Days*, 1re éd., Londres, Cassell, 1948, p. 20. Nous traduisons.

1880, sans s'apercevoir que les choses ont bien évolué depuis.

> « Les livres que je lisais, et dans lesquels j'apprenais tout ce que je savais alors sur l'alpinisme et les techniques de corde étaient ceux d' Owen Glynne Jones et de Georges D. Abraham. (…) Mais en regardant les experts (…), j'appris qu'il existait des livres d'alpinisme plus récents (…), que les cordes faisaient plus de cinquante pieds, et que les vrais grimpeurs avaient une arme secrète nommée *rubbers**[75]. »

Peascod s'empresse de se procurer des *rubbers*, des sangles (qu'il arbore avec fierté sans s'apercevoir que son ostentation le désigne comme un *outsider*), et emprunte *Let's go climbing* (1941) de Kirkus. Ce livre est un sésame pour lui : « J'y appris les abréviations magiques comme Diff., V.Diff. et VS et j'appris à connaitre ce qu'elles signifiait[76] ». Il l'est également pour d'autres adolescents issus de milieux populaires de sa génération : Joe Brown, Don Whillans, Dennis Gray, tous font référence à ce livre qui constitue, au début, leur seule source d'information. « Nous n'avions pas de topo, écrit Whillans, on devait se contenter de quelques photos », dont celles du livre de Kirkus[77]. Nous verrons dans la suite de ce chapitre que la lecture de récits d'alpinisme constitue, non seulement un vecteur d'apprentissage de la tradition, mais aussi un vecteur d'acculturation pour les *outsiders*.

L'attitude ambivalente des alpinistes de milieu populaire envers la tradition se perçoit également dans leur parodie, en particulier au Royaume-Uni, des clubs établis.

### 1.2.3 *Une masculinité affirmée*

Les nouveaux alpinistes s'intègrent dans l'élite en en reprenant les codes éthiques, un aspect central du modèle d'excellence en vigueur. Une autre manière de s'intégrer passe par l'affirmation d'une masculinité virile elle aussi en concordance avec le modèle traditionnel d'excellence, un modèle dont nous avons montré qu'il était basé sur une distinction sexuée. L'alpinisme des *hard men* ou des prolétaires français est typiquement masculin : les femmes sont rarement, voire jamais, évoquée par ces derniers ; la virilité est partie prenante de leur sociabilité ; enfin, leur manière même de décrire l'alpinisme est imprégnée de schèmes masculins. Nous reviendrons, dans les derniers chapitres de cette thèse, sur la socialisation genrée propre à ces alpinistes.

Comme leurs prédécesseurs de milieux favorisés, les alpinistes de milieux populaires n'évoquent pas les femmes alpinistes. Leur attitude, parfois, s'apparente à du mépris. Surtout, on observe à plusieurs reprises des anecdotes qui témoignent de leur réticence à devoir pratiquer avec des femmes. Certains s'assurent ainsi que leur compagne n'est pas intéressée par l'alpinisme. Don Whillans, par exemple, décrit sa femme en ces termes : « elle semblait posséder tous les attributs nécessaires pour faire une femme de grimpeur : elle était attirante, possédait un fort sens de l'humour, elle se moquait de vivre à la dure et elle ne grimpait pas elle-même[78] ». La compagne de Whillans – qui travaillait toute l'année pour aider financièrement son mari à partir en expédition pendant qu'elle restait en Angleterre – est décrite ailleurs comme « sûrement la femme d'alpinisme ayant souffert le plus de toute l'histoire de ce sport ». Et, ajoute l'auteur, « beaucoup d'entre elles ont souffert[79] ».

---

[75] **rubbers:* chausures en caoutchouc. Bill PEASCOD, *Journey after dawn*, *op. cit.*, p. 17-18. Nous traduisons.
[76] *Ibid.*, p. 19.
[77] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 37.
[78] *Ibid.*, p. 52.
[79] Jeff CONNOR, *Creagh Dhu Climber*, *op. cit.*, p. 89.

Dans ce contexte homosocial, la sociabilité prend une tournure virile assez affirmée. Non seulement les clubs sont presque uniquement masculins, mais ils sont également, comme l'écrit G. Shield, un membre du *CDMC*, « macho[80] ». À propos du *CDMC*, Whillans, lui-même un « dur », écrivait : « ils avaient une grosse réputation. Ils étaient vraiment durs, ces gars[81] ». Dureté et virilité semblent aller de pair. Alors que Gray et son compagnon de cordée abandonnent une ascension trop difficile, on les traite de « *big girls* » et de « *ninnies* » (nunuches)[82]. Gray mentionne pourtant une femme au sein des *Bradford Lads*, Marie Ball, qui épouse l'un d'eux, l'alpiniste Arthur Dolphin. Marie, cependant, possède tous les attributs masculins de ses congénères : « Marie pouvait grimper dans du *Very Severe*, se débrouiller toute seule pour faire du stop ou randonner, et pouvait maitriser n'importe qui, y compris l'arrogant qui cherchait la bagarre[83] ». Haston fait lui aussi mention d'une femme alpiniste, Joy Heron, qui avait été son compagnon de cordée. Celle-ci demeure néanmoins un compagnon de cordée inférieur, bonne alpiniste parmi les femmes mais moins forte qu'un homme : « ça allait en Écosse et pour des ascensions mineures dans les Alpes, parce qu'elle était aussi forte que beaucoup de femmes alpinistes au Royaume-Uni, mais pour des choses plus grandes elle manquait de l'endurance et de l'expérience nécessaires[84] ». Les références aux femmes alpinistes s'arrêtent là.

C'est, d'après Gray, l'arrivée de femmes alpinistes de bon niveau qui conduit d'ailleurs, entre autres raisons, à la fin du *Rock and Ice* à la fin des années 1950, comme si ce type de groupement masculin reposait essentiellement sur son caractère homosocial. Gray écrit :

> « L'atmosphère unisexe du *Rock and Ice* était en train de changer ; les femmes devenaient de plus en plus présentes, et certaines étaient assez fortes pour faire voler en éclat l'idée selon laquelle aucune femme n'avait le niveau pour faire partie du club. La femme de Slim Sorrell, Dorothy, était une fantastique alpiniste avant d'être tragiquement frappée par une polio paralysante, une femme avait participé à la sixième ascension de *Cenotaph Corner*, et plusieurs membres du *Rock and Ice* découvraient que leurs amies ou femmes s'en sortaient aussi bien qu'eux dans les montagnes[85]. »

La presse, d'ailleurs, à l'annonce de la mort du club, accuse les compagnes des alpinistes d'en être responsables, en ayant détourné leurs maris de l'alpinisme[86], un discours tout à fait en accord ce que l'on pouvait déjà lire dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle.

Finalement, les *hard men*, en pratiquant un alpinisme masculin, se situent dans la continuité des manières antérieures d'envisager l'excellence. Celle-ci reposait déjà sur une distinction genrée et sur l'idée d'une supériorité masculine. Si les nouveaux alpinistes donnent une tonalité, sans aucun doute, plus virile (moins policée que les alpinistes bourgeois) à cette pensée de l'excellence, ils ne contredisent pas, loin de là, le modèle d'excellence forgé par leurs prédécesseurs.

### 1.3. Une habile reprise en main de l'excellence par l'*establishment*

Les nouveaux alpinistes issus des classes populaires ne se situent donc pas en rupture totale avec les générations antérieures. Dans un article de l'*AJ* publié en 1957 (l'année de la mort du *Rock and Ice*), Rawlinson défend l'idée d'une continuité de « l'esprit » de l'alpinisme entre l'ancienne et la

---

[80] *Ibid.*, p. 48.
[81] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 42. Nous traduisons.
[82] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 67.
[83] *Ibid.*, p. 22.
[84] Dougal HASTON, *In High Places*, *op. cit.*, p. 64. Nous traduisons.
[85] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 81. Nous traduisons.
[86] *Ibid.*, p. 85 Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 192.

nouvelle génération. Son argument est le suivant : les nouveaux alpinistes, ceux qui innovent et rompent avec les manières de pratiquer des anciens, respectent en réalité plus les traditions qu'ils ne le pensent et, surtout, contribuent, comme leurs prédécesseurs l'avaient fait avant eux, à maintenir l'alpinisme britannique à un niveau d'excellence.

> « La plupart des alpinistes britanniques d'après la guerre se sont crus différents en esprit de leurs prédécesseurs des années 1930. Ils se sont probablement crus plus différents qu'ils ne le sont en réalité (…). Ce sentiment les a néanmoins aidé à s'émanciper de certains schibboleths d'avant-guerre, chose nécessaire pour que les alpinistes britanniques maintiennent une place dans l'histoire future de l'alpinisme et, plus généralement, pour qu'ils profitent des avancées techniques alpines[87]. »

Il faut dire que lorsque Rawlinson écrit ces lignes, l'*Alpine Climbing Group* (*ACG*), groupe d'excellence qui accepte les alpinistes des classes populaires, vient de se créer aux marges de l'*AC*, avec qui il partage une partie de ses membres. Comme par le passé, l'*AC*, voyant son hégémonie menacée, va tenter (et réussir) de reprendre en main les orientations du « grand alpinisme » en intégrant les *outsiders* en son sein via l'*ACG*. En France, on observe la même chose avec le GHM qui, dans les années 1950, commence à accepter dans ses rangs des alpinistes de milieu populaire. Comme dans l'entre-deux-guerres, l'élite de l'alpinisme s'apparente à une aristocratie, mais à une aristocratie ouverte.

### 1.3.1 *L'*Alpine Climbing Group *(1952) et la réaffirmation de l'esprit de l'*AC

L'opposition entre les *hard men* d'un côté et l'*establishment* de l'autre n'est pas aussi caricaturale que les récits des alpinistes peuvent le laisser croire. En effet, des alpinistes aux profils sociaux conformes à ceux de l'*AC* appellent également de leurs vœux, dès les années 1950, un alpinisme plus sportif, c'est-à-dire principalement axé sur la performance, sans distinction de classe ou de sexe. La rupture avec l'*establishment* est alors générationnelle : les promoteurs de cette vision résolument sportive de l'excellence sont principalement des jeunes alpinistes issus des grands clubs universitaires, en particulier ceux de Cambridge et d'Oxford, n'ayant pas connu l'alpinisme d'avant-guerre, bien décidés à redonner à l'alpinisme britannique ses lettres de noblesse dans les Alpes, un terrain où les autres nations l'ont dépassé depuis longtemps. Les jeunes du *Rock and Ice*, ignorants de la tradition, et ceux des clubs universitaires, décidés à la renverser, vont se rencontrer sur ce point. C'est ainsi qu'en 1952, les seconds fondent un groupe d'excellence modelé sur le GHM français, l'*Alpine Climbing Group* (*ACG*), avec à sa tête un alpiniste d'Oxford, Tomas Bourdillon (1924-1956). L'*ACG* accepte, dès ses débuts, des membres de la classe ouvrière, dont certains alpinistes du *Rock and Ice*. Cette inclusion correspond à des objectifs précis : « encourager l'alpinisme de haut niveau principalement en promouvant les rencontres entre alpinistes et en diffusant l'information sur les voies[88] ». L'entrée est réservée aux alpinistes encore actifs, âgés de moins de 40 ans (l'exclusion est immédiate passé cet âge) et ayant réalisé des ascensions difficiles dans les Alpes. Les critères sont uniquement sportifs. « Le seul prérequis pour y entrer était de fournir une liste d'ascensions alpines de haut niveau[89] », écrit Gray. En sélectionnant les meilleurs alpinistes sur des critères uniquement sportifs, l'*ACG* va ainsi permettre à des groupes d'alpinistes auparavant séparés de se côtoyer autour d'une vision similaire de l'excellence, avant tout sportive. « Ils ne parlaient pas comme moi, d'accord, ils étaient bien mieux éduqués, mais au

---

[87] A.K. RAWLINSON, « Crescendo, 1939-1956 », *op. cit.*, p. 101. Nous traduisons.
[88] Thomas D. BOURDILLON, « Alpine Notes. The Alpine Climbing Group », *Alpine Journal*, 1956, vol. 61, pp. 212-213.
[89] Dennis GRAY, « The rise and fall of the working class climber », *op. cit.*, p. 145.

moins ils avaient l'air de bons gars, raconte Whillans. J'étais juste un gars de la ville de 19 ans, ils auraient facilement pu m'ignorer mais ils ne l'ont pas fait. C'était l'alpinisme qui comptait[90] ».

L'*ACG*, cependant, demeure un club à la composition sociale proche de celle de l'*AC*[91], avec qui il maintient des contacts amicaux. Dès sa création, son président précise que l'*ACG* « n'est pas en compétition avec l'*AC*, mais s'occupe plutôt d'assurer un contact entre les jeunes membres de l'*AC* et les autres jeunes alpinistes qui ont réalisé des voies alpines de haut niveau[92] », entendant par là le groupe des alpinistes des classes populaires *de facto* exclus de l'*AC*. En 1967, l'*ACG* est intégré au sein de l'*AC* et avec lui ces *hard men* auparavant interdits d'accès au club. C'est à partir de cette date que l'on commence à apercevoir, dans le registre des nouveaux entrants à l'*AC*, les premiers *outsiders*. En 1970, l'*AC* accueille ainsi un maçon, un charpentier, et un menuisier. « Je n'aurais jamais cru, ironise Gray dans un article intitulé « Confessions d'un parvenu », qu'un jour je deviendrais un acteur [de l'*AC*], même mineur, mêlé à ceux qui tirent les ficelles de cette vénérable institution qui était, par essence, une "chambre haute" bourrée, comme on s'y attendrait, de vieux gentlemen aussi impressionnants par leur érudition que par leur éloquence, et toujours prêts à tirer le sabre et à se jeter dans la bataille[93] ». Dennis Gray fait partie de ceux à avoir tiré profit de cette accession au club. Entré à l'*ACG* en 1959, il devient son Secrétaire en 1961, puis s'occupe du journal du club. Il rejoint de facto à l'*AC* lors du regroupement des deux clubs en 1967, et fait partie de son comité directeur dès 1973.

En intégrant l'*ACG* en son sein, l'*AC* réussit, une fois de plus, à garder son emprise sur l'élite de l'alpinisme britannique. Malgré les critiques dont il fait l'objet depuis quelques décennies, il a gardé de son aura et de son prestige passés. Il continue, malgré tout, d'être le club que l'on regarde, même de loin et « d'un mauvais œil » – pour reprendre les propos de Dennis Gray – et par rapport auquel les autres clubs se situent. En 1952, c'est au sein de l'*AC* et non en dehors que se crée l'*ACG*. Surtout, l'*ACG*, club fondé par l'élite sociale (des alpinistes d'Oxford et Cambridge), demeure dans la lignée de l'esprit originel de l'*AC*. Il s'agit là d'une preuve supplémentaire de la force et du prestige de l'*AC* qui, malgré les critiques, réussit à maintenir sa position privilégiée dans l'alpinisme britannique. Comme le remarque pertinemment Simon Thompson, « l'*Alpine Club* et son attitude digne du XIX^e^ siècle, aurait dû disparaître avant 1950, mais il parvint pourtant à faire juste assez de concessions à la modernité pour survivre, tout en conservant suffisamment de son caractère essentiel pour rester la même institution qu'à ses débuts en 1857[94] ».

Ce n'est donc pas pour rien qu'en 1967, l'*ACG* est intégré au sein de l'*AC* et qu'il disparaît peu de temps après. Dans un article publié la même année à ce sujet, A. K. Rawlinson réaffirme l'importance pour le club d'attirer et de fédérer l'élite de l'alpinisme, un rôle qu'il avait perdu après la création de l'*ACG* et que leur fusion lui permet de retrouver.

> « Il est apparu comme évident que le Club est devenu moins représentatif que par le passé de l'alpinisme britannique en général, et des leaders de la génération actuelle en particulier. Cette défi-

[90] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 67-68. Nous traduisons.
[91] En groupe voulant rompre avec certaines coutumes de l'AC, dont l'insistance sur les professions de ses membres, ce type d'information n'est pas présent dans les registres de l'ACG. Nous avons obtenu cette information lors d'un entretien avec Glyn Hughes, *honorary archivist* de *l'Alpine Club Library*.
[92] Thomas D. BOURDILLON, « Alpine Notes. The Alpine Climbing Group », *op. cit.* Nous traduisons.
[93] Dennis GRAY, « Confessions of a parvenu », *op. cit.*, p. 189. Nous traduisons.
[94] Simon THOMPSON, *Unjustifiable risk?*, *op. cit.*, p. 239. Nous traduisons.

> cience aurait pu devenir sérieuse. Le Club n'a jamais cherché à limiter l'adhésion aux alpinistes d'exception (…). Mais les fondements de son influence sur l'histoire de l'alpinisme, de son statut international, et de son attraction pour les nouveaux membres, ont été ce qui a fait que la plupart des grands alpinistes Britanniques ont rejoint ses rangs. Si la réputation et l'influence du Club doit être maintenue dans le contexte moderne, il est devenu essentiel d'élargir son recrutement ; et il doit continuer d'inclure, parmi d'autres, les jeunes alpinistes de premier plan d'aujourd'hui[95]. »

Lorsque Rawlinson parle ici de l'élargissement du recrutement de l'*AC*, il s'agit du recrutement social. L'*AC* entend, en acceptant des membres de milieux sociaux plus modestes, maintenir sa position de représentant de l'élite de l'alpinisme.

On assiste bien à une évolution des manières de penser l'excellence dans les décennies d'après-guerre : d'excellence indissociablement sociale, sportive et sexuée, on en vient à une conception de l'excellence où le critère sportif semble passer au premier plan (nous verrons que les autres critères demeurent importants). Cependant, en acceptant ce changement, l'*AC* parvient à demeurer le club de l'élite et le gardien de la tradition. En ce sens, l' « esprit » de l'alpinisme britannique, et en particulier son éthique, restent bien vivaces et ne sont pas remis en question par les nouveaux alpinistes qui, au contraire, ont toujours cherché à s'y conformer.

### 1.3.2 *Des prolétaires intégrés au Groupe de Haute Montagne*

Dans son autobiographie, Robert Paragot écrit qu'il fut, en 1952, le premier prolétaire à être admis au sein du GHM depuis sa création en 1919, comme ses amis les frères Lesueur et Lucien Bérardini. Sa fierté était telle qu'il dit avoir gardé l'enveloppe toute sa vie[96]. Paragot s'y intégrera s'y bien qu'il en sera le président de 1965 à 1975. Il présidera également le Comité de l'Himalaya et la FFME dans les années 1990.

Paragot, cependant, est un cas relativement atypique. Si le GHM avait été créé dans le but de promouvoir une excellence uniquement sportive et technique (c'est ce qu'Olivier Hoibian nomme le « pôle de l'excellence technique »), force était de constater qu'une sélection sociale implicite perdurait, basée en premier lieu sur la possession de ressources financières et temporelles. Olivier Hoibian explique comment, au sein du GHM, le groupe de Pierre Allain – le sous-groupe promoteur du « modèle de l'émulation compétitive » au sein du « pôle de l'excellence technique » – a contribué à mettre plus en avant les critères d'excellence que sont la prouesse technique et la compétence pratique par rapport à ceux de la sociabilité mondaine incarnés par le groupe de Ségogne[97]. Comme au Royaume-Uni, les nouveaux alpinistes, en reprenant à leur compte et en appliquant avec succès des critères d'excellence qui existaient déjà, contribuent à indexer plus qu'auparavant l'excellence alpinistique sur des critères de performance et de difficulté technique. Pierre Allain, comme Robert Paragot et Lucien Bérardini se voient ainsi décerné par l'*establishment* (c'est-à-dire les dirigeants du GHM et des grandes instances de l'alpinisme) des « brevet de conformité[98] ». Pour autant, au GHM comme à l'*AC*, les alpinistes de milieu populaire restent minoritaires, comme nous l'avons montré dans le chapitre 7.

Le cas de Robert Paragot nous intéresse ici en ce qu'il révèle une intégration réussie d'un *outsider*

---

[95] A.K. RAWLINSON, « The Alpine Club and the Alpine Climbing Group », *Alpine Journal*, 1967, vol. 72, pp. 197-200, p. 198. Nous traduisons.
[96] Robert PARAGOT et Sophie CUENOT, *Paris, camp de base*, *op. cit.* chapitre 2.
[97] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 239.
[98] *Ibid.*, p. 255.

au sein de l'*establishment* qu'il venait défier, avec les autres « prolos », dans les années 1940. Paragot n'entre pas dans l'élite de l'alpinisme uniquement du fait de ses réussites en alpinisme, il adopte aussi son idéologie et son « esprit », ce que dévoilent les textes qu'il publie dans la revue du GHM pendant ses dix années de présidence. Dans ceux-ci, Paragot défend un GHM élitiste, sélectif, et exclusif. Il ne s'agit pas d'un « groupe comme les autres », il ne rassemble pas des individus qui ont pour passion « n'importe quelle montagne[99] ».

> « Si l'adhésion à une association quelconque est facile – il ne s'agit bien souvent que d'ouvrir son porte-monnaie et de régler une cotisation – chacun sait que l'admission au GHM est entourée de critères sélectifs sévères et que seuls un petit nombre d'alpinistes auront la chance d'être retenus pour en faire partie. Ceux-ci pourront alors fièrement, sans forfanterie ni orgueil démesuré, car gagné par l'effort, bien souvent au péril de leur vie, annoncer : "je suis du GHM" (...) [L'orgueil], allié à la technique, à la réflexion et à la volonté, a toujours permis à certains hommes entreprenants de se dégager de l'ensemble et de former cette frange que l'on nomme "élite". »

Comme au Royaume-Uni, l'excellence semble avoir été désindexée du critère de l'origine sociale, l'appartenance à l'élite étant conditionnée par l'orgueil, la technique, la réflexion et la volonté, c'est-à-dire à des qualités plus distinctement « sportives ».

Cependant, dans le même temps, on retrouve, comme au Royaume-Uni, la même réaffirmation de « l'esprit » traditionnel. Ainsi Paragot érige-t-il le GHM en gardien de la « tradition » et d'un « idéal ». À l'occasion du cinquantenaire du club, Paragot écrit : « Le GHM n'a pas changé, ni dans l'esprit, ni dans sa valeur[100] », une phrase qui aurait pu être tenue au sein de l'*AC*. Le GHM, pour Paragot, rassemble une « phalange unique » qui incarne « un esprit particulier » qui a su, « malgré l'évolution des méthodes et des techniques, [garder] présent l'héritage moral de ses fondateurs » et permet de « garder un contact étroit avec un idéal que les ans ne sauraient affecter[101] » De tels propos, tenus par un alpiniste non issu du rang, mettent en lumière la permanence d'une conception antérieure de l'excellence au sein d'une institution qui, en intégrant des *outsiders* en son sein, a gardé un contrôle sur les orientations de l'alpinisme de haut niveau.

Paragot écrit encore que la passion commune aux membres du GHM est « la montagne, mais pas n'importe quelle montagne, celle qui se gagne[102] ». Affirmant ceci, Paragot vient distinguer le « véritable alpiniste » des autres usagers des montagnes, « petits » alpinistes ou touristes. Nous montrerons, dans le chapitre 9, que les règles éthiques qui encadrent la pratique excellente de l'alpinisme et qui viennent garantir que la montagne ne « se gagne » pas aussi facilement, continuent de constituer, encore aujourd'hui, un des piliers de l'excellence. Dans la partie qui suit, nous montrerons comment, justement, les *outsiders* nouvellement entrés dans l'élite reprennent dans les mêmes termes le discours de distinction antérieur envers les « vulgaires » touristes.

### 1.4. *Hard men* et *gentlemen* face à l'invasion touristique

Au Royaume-Uni, entre le milieu du XIX^e^ siècle et l'entre-deux-guerres, l'élite de l'alpinisme méprisait (et ségrégait) ceux qui ne faisaient pas partie de l'élite sociale : être un alpiniste, a fortiori un « grand alpiniste », impliquait une appartenance aux classes supérieures. Ceci apparaissait de manière évidente dans la politique d'admission de l'*AC* ou des autres grands clubs britanniques,

---

[99] Robert PARAGOT, « L'esprit du GHM », *Annales du GHM*, 1974, pp. 3-4.
[100] Robert PARAGOT, « Pour un cinquantenaire », *Annales du GHM*, 1968, p. 3.
[101] Tous ces extraits sont tirés de Robert PARAGOT, « Lettre du Président », *Annales du GHM*, 1967 1966, p. 3.
[102] Robert PARAGOT, « L'esprit du GHM », *op. cit.*

des clubs « de *gentlemen* qui faisaient aussi de l'alpinisme » (voir chapitre 3). Dans les discours, ceci s'exprimait par des oppositions symboliques tant aux « gymnastes » (au style d'ascension et aux origines trop populaires), qu'aux touristes (associés au vulgaire) et qu'aux guides (qui, malgré leur supériorité indéniable sur le terrain, étaient disqualifiés d'avance du fait de leur statut social). En France, si le mépris et la ségrégation sur des bases socio-économiques étaient moins affirmés, il n'en demeurait pas moins que l'élite de l'alpinisme était une élite bourgeoise, attachée à maintenir un certain niveau d'entre-soi.

Le fait que des alpinistes de milieux populaires soient acceptés au sein de l'élite après la guerre ne signifie pas que ces vieilles hiérarchies disparaissent. D'une part, ils demeurent minoritaires (voir chapitre 7). D'autre part, les grands alpinistes (prolétaires compris) continuent, en tant qu'« élite » et qu'« élus », de se distinguer de la « masse » indistincte des touristes et autres « petits » alpinistes qui, comme avant, continuent d'être associés au domaine du vulgaire. Les touristes, ce sont ceux qui, comme cent ans auparavant, « envahissent » et « désacralisent » les montagnes. Ils symbolisent la bassesse, la saleté, au-dessus de laquelle le grand alpiniste s'élève. Ainsi, même lorsque l'élite change structurellement, le discours de distinction perdure et, plus encore, garde de sa connotation sociale antérieure. C'est peut-être là un exemple du processus « d'ajustement [des *outsiders*] aux dispositions légitimes au sein de ce groupe, processus garant de la pérennité des frontières de classe » décrit par Jules Naudet[103].

On retrouve ainsi cette distinction vis-à-vis des touristes dans les écrits de la plupart des nouveaux alpinistes, bien qu'issus de milieux populaires. Pour Brown, Chamonix « grouille de touristes[104] ». Magnone, de son côté, y décrit le « déferlement des touristes » et « la masse des acheteurs de cartes postales » en regrettant l'« époque épique, celle des grandes heures de Chamonix ». À cette époque, Chamonix avait pourtant été « envahi », mais par des individus plus nobles, des « gaillards venus en découdre "mano a mano" avec les aiguilles », des « barbares [Magnone s'inclut dans cette catégorie] qui paradaient sous l'œil toujours un peu soupçonneux de l'autochtone[105] ». La hiérarchie entre une forme d'envahissement (celle des touristes) et une autre (celle des « prolos » alpinistes venus défier les meilleurs) est explicite. Leroux, autre « prolo » de la même génération, déplore lui aussi, bien qu'exerçant le métier de guide[106], la croissance du tourisme. Parlant des Alpes de l'époque d'avant-guerre, il écrit :

> « La montagne était extraordinaire, belle, sauvage, incroyablement déserte par rapport à ce qu'elle est aujourd'hui. Les refuges étaient petits – mais jamais bondés – et sympathiquement accueillants. Il n'y avait presque pas de remontées mécaniques, de pylônes, de construction d'altitude, ni les touristes que drainent toutes ces installations. La montagne n'était pas encore devenue une affaire d'argent. (…) Cela contribuait beaucoup à donner toute sa grandeur au monde de l'altitude, qui perd son caractère au contact des foules[107]. »

Il en va de même du Népal qui, pour Leroux, a été « contaminé » par les touristes :

> « À tout prendre, (…) je donne ma préférence à l'himalayisme que j'ai connu, âge d'or de la conquête, dans des montagnes vierges et désertes, et dans un Népal qui n'avait pas encore été contaminé, gâté,

---

[103] Jules NAUDET, *Entrer dans l'élite*, *op. cit.*, p. 3.
[104] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 84. Nous traduisons.
[105] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 88.
[106] Sur ce point, les alpinistes ne sont pas exempts de contradictions. Voir la partie suivante, consacré à la professionnalisation, où l'on peut constater que les guides eux-mêmes tiennent un discours quasi « anti-professionnel ».
[107] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 44.

par la forme de tourisme que constituent les nombreuses expéditions et les "trekkings"[108] ».

Citons enfin Livanos qui, au détour d'une phrase, formule une remarque concernant les touristes qui fait écho à ce que pouvait écrire un Leslie Stephen près de cent ans auparavant. En 1871, ce dernier racontait son hésitation à dévoiler dans son livre le nom d'un hameau encore préservé du tourisme, de peur d'y attirer les foules[109]. En 1958, Livanos écrit : « il vaut mieux que je n'évoque pas les Calanques de façon trop attirante ; je contribuerai moins à leur envahissement par les foules dont la virtuosité destructrice n'est battue, et d'une courte tête, que par le bulldozer[110] ».

C'est surtout l'attitude des touristes, leur vulgarité, qui leur attire le mépris des « grands » alpinistes. Si le thème de l'envahissement possède une forte connotation sociale, c'est peut-être encore plus vrai de celui de la « bassesse » du comportement des touristes – opposé à la « grandeur » et au désintéressement des alpinistes. En premier lieu, les touristes sont, comme auparavant, jugés ineptes en montagnes. « Hissés » par les guides[111] quand ils n'utilisent pas les remontées mécaniques, ils n'ont pas la juste approche de la montagne. « Très nombreux sont les visiteurs qui se bornent à monter à l'aiguille du Midi par le téléphérique et au Montenvers – suivant là les traces de M. Perrichon – par le train à crémaillère. Que voient-ils des montagnes entre deux marchands de souvenirs et au milieu d'une foule dense ? », écrit Jaeger[112]. « Pourquoi, au lieu de parler de leur travail, de leur maison, de leurs enfants, (…), pourquoi, demande Bullock, dans un lieu aussi beau et calme ne sont-ils pas capables de s'intéresser à la nature et aux grands espaces[113] » ?

La principale critique, cependant, ne porte pas tant sur l'inaptitude des touristes en montagne que sur leur vulgarité. Celle-ci, en particulier, s'incarne dans ce que les alpinistes décrivent comme la curiosité malsaine des tourismes, leur voyeurisme. L'objet de cette curiosité, ce sont eux-mêmes, les grands alpinistes : leurs vêtements, leur matériel, leur attitude, attirent le regard des touristes. Souvent, les rencontres entre les deux groupes (alpinistes d'un côté, touristes de l'autre) ont lieu dans un train d'altitude, lieu de transport utilisé par les premiers pour s'éviter une marche d'approche trop longue, par les seconds pour visiter les glaciers. « Notre compartiment est bondé de citadins, venus en pèlerinage au Montenvers, comme on se rend au Louvre. Ils nous regardent avec autant d'admiration qu'un tableau de maître[114] », écrit Bernard Pierre. Pour Mazeaud, les touristes du même train représentent une « foule délirante de gens impossibles qui s'extasient longuement sans comprendre », dont les « regards sans vie » les dévisagent comme des « bêtes curieuses[115] ». Dans la manière dont ces anecdotes, récurrentes, sont racontées, les ficelles sont assez visibles : si les alpinistes relatent ces épisodes, c'est autant pour fustiger les touristes que pour se mettre en scène comme des individus supérieurs, physiquement et moralement, qui méprisent ceux qui les admirent. Sur ce plan, là encore, prolos et bourgeois, *hard men* et *gentlemen* se rassemblent dans leur dégoût commun de touristes perçus comme moralement inférieurs. C'est

---

[108] *Ibid.*, p. 112.
[109] "(…) the inhabitants would, I am sure, be grateful for an advertisement, and I should be glad to do them a trifling service, even though, in my judgment, of doubtful value". Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 197.
[110] Georges LIVANOS, *Au-delà de la verticale*, *op. cit.*, p. 12.
[111] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 268.
[112] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, Paris, Denoël, 1979, p. 164. Contrairement aux autres alpinistes cités jusque-là, Nicolas Jaeger fait partie des classes supérieures. Le discours de distinction face aux touristes est unanimement partagé par les « grands alpinistes », quelle que soit leur appartenance de classe.
[113] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 93. Nous traduisons.
[114] Bernard PIERRE, *Mes galons d'alpiniste*, *op. cit.*, p. 309.
[115] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 84.

un dégoût face aux comportements « bas » des touristes lorsque, par exemple, ils se montrent fascinés par des alpinistes blessés ou morts. « J'aurais pu les tuer à ce moment-là », écrit Bonington lorsqu'un touriste allemand pose avec fierté, dans le train qui mène à la face nord de l'Eiger, devant le corps d'un alpiniste. « Partons, ils me rendent malade », déclare le compagnon de Yates, quelques décennies plus tard, dans le même train[116]. Bérardini, lui, est « écœuré » par le voyeurisme des touristes alors qu'ils redescendent, dans le train du Montenvers, un camarade blessé :

> « Les curieux, les badauds étaient venus nombreux voir un alpiniste blessé, mort peut-être. Quelle aubaine pour tous ces touristes ! Quand ils nous ont vus arriver, hirsutes, barbus, et dégueulasses, c'était vraiment la joie ! Il y a même un père de famille qui a soulevé son enfant de cinq à six ans pour qu'il puisse voir dans le compartiment notre camarade ensanglanté. L'un de nous, à ce moment-là, a attrapé le père et lui a foutu une paire de gifles, qui l'a envoyé se promener dans la nature ; le gosse pleurait, c'était écœurant[117]. »

À première vue, le discours de supériorité des alpinistes envers les touristes, après la Seconde Guerre mondiale, n'est pas un discours de distinction sociale. Cependant, lorsqu'on en retrace les origines (voir chapitre 5), on s'aperçoit qu'il possède encore, même après que l'alpinisme se soit démocratisé et même de la part d'*outsiders* sociaux, des traits similaires au discours de distinction, socialement situé, que tenaient les *gentlemen* alpinistes au XIX^e^ siècle. Tenir un tel discours, pour les nouveaux alpinistes, est une manière de signifier une appartenance à l'élite, aux côtés d'individus ayant en commun le même mépris, plus que centenaire, que tout « grand alpiniste » porte envers les touristes qui envahissent « leurs » montagnes.

## 2. Face à la professionnalisation. Une réaffirmation de la hiérarchie entre amateurs et professionnels

> « L'alpinisme professionnel me pose problème[118] ».

Comme nous l'avons montré dans le chapitre 7, l'alpinisme tend à se professionnaliser. Qu'il s'agisse du métier de guide ou « d'alpiniste professionnel », les alpinistes qui tirent une rémunération de leur activité sont devenus majoritaires. En France, le nombre de guide a déjà dépassé, au sein de l'élite de l'alpinisme, le nombre d'amateurs. Au Royaume-Uni, les professionnels demeurent moins nombreux que les amateurs, mais pour combien de temps ? La difficulté à présenter un tableau précis de l'état du professionnalisme en alpinisme tient en premier lieu à son imprécision. Cette incertitude quant au statut de professionnel reflète la réticence des alpinistes à une professionnalisation souvent associée à une dégradation ou une dérive d'une activité dont « l'esprit » et « l'excellence » reposent historiquement sur l'amateurisme.

### 2.1. Les contours flou du professionnalisme

Alors qu'après la guerre les grands alpinistes britanniques sont des amateurs ou des alpinistes professionnels, pour la plupart sortis de l'université, ce sont les guides qui dominent l'élite de l'alpinisme français. Mais, à regarder de plus près les conditions d'existence de ces individus, les guides ne sont jamais uniquement guides et l'alpinisme professionnel est loin de correspondre à une occupation clairement identifiée et circonscrite. Quelles réalités recouvrent ces formes de professionnalisme ? Sont-elles si éloignées l'une de l'autre ? Suffit-il d'être un « alpiniste de haut niveau », comme il suffirait d'être un « footballeur de haut niveau », pour vivre de l'alpinisme ?

---

[116] Simon YATES, *The flames of adventure*, *op. cit.*, p. 48.
[117] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 40.
[118] Homme, né en 1943.

Dans l'alpinisme, il existe une incertitude sur le statut de professionnel. Aujourd'hui, on parle de professionnels de l'alpinisme à propos des guides, mais également, apparus plus récemment, des « alpinistes professionnels » financés par des sponsors ou des bourses d'expédition, donnant des conférences, publiant des récits, ou produisant des films sur leurs ascensions. On peut également ranger dans cette catégorie les alpinistes qui organisent des expéditions touristiques, sans pour autant être des guides, ou bien encore ceux qui tirent un complément de salaire en donnant des séminaires d'entreprise (*motivational speech*). Que dire, en outre, des directeurs d'*outdoor centres*, des professeurs-guides à l'ENSA, ou encore de ceux qui jouent occasionnellement les conseillers techniques auprès de marques d'alpinisme ? En réalité, seule une minorité d'alpinistes réussit à vivre uniquement de leur pratique. Les rares exemples de ceux qui y parviennent nous montrent, en outre, que la médiatisation des ascensions ne suffit pas à assurer un revenu vital. Les alpinistes professionnels cumulent ainsi, le plus souvent, plusieurs activités périphériques. Certains bénéficient également du soutien financier de leur conjoint. Par conséquent, ces alpinistes, qui sont ceux qui s'apparentent le plus à des sportifs professionnels sur le modèle des autres sports en tant que leur revenu découle des performances sportives qu'ils ont accomplies, ne bénéficient pas pour autant d'un revenu régulier et certain. De ce fait, l'alpinisme professionnel ne renvoie pas à une réalité clairement identifiable pour tous les alpinistes, chose qu'on peut constater en entretien.

> « Après, c'est des métiers un peu parallèles, voilà, mais faut avoir un grand tour, faut animer des conférences, être conseiller technique… Mais A., il a vécu jusque-là sans travailler et en ayant des revenus par ses sponsors (…). Mais c'est vrai qu'après, quand on fait un sport qu'on maitrise, c'est facile d'avoir un diplôme. Donc autant en profiter : y'en a qui vont être guides ou moniteurs d'escalade. » [Français, né en 1973]

> « Ça tourne autour des livres, que ce soit Daudet, Arnaud Petit, voilà, ils font des tournées de conférences, des livres aussi en complément, des livres un peu philosophiques, ouverts au grand public. Plus philosophie pour le grand public. Mais globalement la plupart sont des guides. » [Français, né en 1971]

Il n'existe d'ailleurs pas de statut institutionnel ni de définition officielle de l'alpiniste de haut niveau. En France, on trouve des sportifs de la Fédération Français de la Montagne et de l'Escalade (FFME) dans les listes du Ministère de la jeunesse et des sports, mais il s'agit uniquement de grimpeurs. Au Royaume-Uni, le *World Class Performance Programme* recense des athlètes de haut niveau financés par l'État (alors que les sportifs de haut niveau français ne le sont pas), mais on y compte uniquement des disciplines olympiques.

C'est en comparant l'alpinisme avec d'autres sports qu'on peut s'apercevoir à quel point le professionnalisme en alpinisme se définit sur des bases floues. Sylvain Robert, dans son travail sur le passage de l'amateurisme au professionnalisme dans le basket, met en avant les évolutions progressives des règlements officiels qui viennent définir, peu à peu, ce qu'est un basketteur professionnel, et reconnaitre la validité de ce statut à partir des années 1960[119]. Le professionnalisme dans le basket existe donc parce qu'il a acquis une existence institutionnelle, dont on peut retracer la genèse en étudiant l'évolution des règlements et statuts officiels émis par les instances dirigeantes de ce sport. Rien de tel dans l'alpinisme. Ici, il nous semble qu'on peut opérer un rapprochement judicieux avec l'univers littéraire, où le statut de professionnel de la littérature est parti-

[119] Sylvain ROBERT, « Amateurs et professionnels dans le basket français (1944-1975) : querelles de définition », *Genèses*, 1999, n° 36, pp. 69-91.

culièrement imprécis et mal défini, institutionnellement inexistant, et où les notions de « profession » et de « carrière » littéraires, bien qu'utilisées, ne correspondent pas à la situation objective des écrivains. C'est ce qu'écrit Bernard Lahire à propos de la « condition » – à défaut de pouvoir parler de « profession » – d'écrivain :

> « Dans tous les univers sociaux qui fixent des droits et des conditions d'entrée bien définis (avoir suivi toutes les étapes de la formation universitaire et hospitalière pour un chirurgien, avoir obtenu un doctorat et avoir été recruté par une commission de spécialistes pour un universitaire, avoir réussi un concours pour un professeur agrégé, etc.), le statut "professionnel" est relativement clair. En revanche, dans un univers comme celui de la littérature, aucune formation, aucun diplôme ni aucun concours ne viennent baliser de façon nette les parcours au point de pouvoir donner à l'ensemble de ceux qui y participent des signes certains d'appartenance[120]. »

À quoi renvoie la « condition d'alpiniste », celle des membres de son élite ? Cette condition est-elle la même pour tous les alpinistes ? Existe-t-il des situations plus valorisées que d'autres ?

« La compétence technique en alpinisme, ça rapporte pas », nous affirme un alpiniste français en entretien. En effet, il ne suffit pas d'être techniquement excellent pour réussir à vivre de l'alpinisme. Une telle carrière implique la possession de ressources extra-alpinistiques. « Les jeunes [issus des équipes excellence] ne vont pas forcément devenir alpinistes professionnels parce que je pense que l'alpinisme de pointe n'est pas quelque chose de collectif mais vient plus de personnalités ou d'individualités[121] », explique l'alpiniste professionnel Lionel Daudet. Ce qu'il nomme « individualités », le sociologue l'appellerait plutôt « dispositions ». En effet, dans un contexte peu institutionnalisé, rester amateur, devenir alpiniste professionnel ou mener une carrière de guide sont trois choix qui impliquent l'usage de compétences extra-alpinistiques, qui diffèrent en fonction du débouché choisi. Dans le premier cas, il s'agit de savoir gérer de front deux « carrières », une carrière professionnelle en dehors de l'alpinisme et celle de pratiquant du « loisir sérieux » (*serious leisure*) que représente l'alpinisme. Dans le second, il faut être en mesure de trouver des financements et des sponsors, de construire une image médiatique. Le troisième nécessite la possession d'un diplôme relativement aisé à obtenir pour des alpinistes de très bon niveau technique. Mais là encore, il faut différencier les guides entre eux : certains en font leur activité principale, pour d'autres, il s'agit d'un complément.

Le « choix » de l'un ou l'autre de ces possibles débouchés, en tant qu'il est conditionné par la possession de ressources bien spécifiques, n'est donc pas également distribué entre tous les alpinistes, même à niveau égal de compétences alpinistiques. Pour certains, il s'agit bien d'un choix mûrement pesé. Pour d'autres, moins bien dotés socialement, il s'agit plutôt de faire de nécessité vertu. Ces différents niveaux de choix reflètent aussi une hiérarchie des types de rapports à l'alpinisme. Au sommet de celle-ci, l'amateurisme demeure un idéal. L'alpinisme professionnel vient ensuite. Bien que considéré comme une forme immorale et dévoyée d'alpinisme, il reste symboliquement supérieur au métier de guide, qui fait souvent office, pour les alpinistes, de « second choix ».

### 2.2. Le noble amateurisme des conquérants de l'inutile

La professionnalisation croissante de l'alpinisme qui a lieu après la guerre, en particulier à partir

---

[120] Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.*, p. 40. À la différence d'autres activités artistiques, comme la danse ou le théâtre, qui supposent une scolarisation préalable dans des structures spécifiques où sont inculquées les compétences et les valeurs attendues. Pour des exemples, voir Gérard MAUGER, *L'accès à la vie d'artiste*, *op. cit.*, p. 245.

[121] Yannick MICHELAT, *La voie intérieure*, *op. cit.*

des années 1970, entraine des réactions de rejet souvent associées à une défense d'un amateurisme d'antan perçu comme un idéal disparu. Les réactions sont particulièrement fortes parmi la génération des alpinistes ayant été témoins de ces évolutions (auxquelles ils n'ont souvent pas pris part) à la toute fin de leur carrière sportive, c'est-à-dire ceux nés dans les années 1920 et 1930. Simone Badier (née en 1936) écrit ainsi :

> « J'ai eu le privilège de vivre l'époque où le monde de l'alpinisme ressemblait à une grande famille. Dans un univers marginal, l'amateurisme s'épanouissait sans contrainte. Seul le respect des mêmes valeurs chevaleresques et romantiques unissait sans réserves des personnalités tranchées et originales. (…) L'idéalisme qui animait alors la communauté alpine s'est progressivement laissé pervertir par le matérialisme ambiant. Inexorablement, l'alpinisme a délaissé son statut marginal qui me plaisait tant, pour rejoindre insidieusement celui d'un sport comme les autres. L'idéal pur des "conquérants de l'inutile" a cédé la place à la compétition, le goût du risque à une demande sécuritaire toujours renforcée[122]. »

Robert Stebbins, dans son analyse du *serious leisure*, explique que l'amateurisme, au sens moderne du terme, est apparu en même temps que le professionnalisme : alors que les activités se professionnalisaient, les individus qui continuaient à s'y investir de manière « sérieuse » mais non rémunérée devenaient des « amateurs », par opposition aux nouveaux « professionnels ». Il faut donc distinguer un amateurisme ancien d'un amateurisme moderne. Le premier correspond à la situation originelle, au milieu du XIX[e] siècle, dans laquelle tous les participants étaient encore des *gentlemen amateurs* possédant le temps et les moyens de s'investir dans un loisir. Le second désigne les amateurs par opposition aux professionnels qui pratiquent la même activité[123]. Chez Stebbins, cependant, l'amateurisme moderne reste inférieur, en termes de prestige et d'investissement, au professionnalisme. Le professionalisme constitue pour lui le pic de la carrière du pratiquant, qui était amateur et qui redevient amateur une fois sur la pente descendante. En outre, chez Stebbins, les amateurs « sont guidés par les standards d'excellence mise en place et transmis par les professionnels[124] » et, comme eux (c'est-à-dire suivant leur exemple), « insistent sur le maintien de l'excellence[125] ».

Si la distinction historique entre « amateurisme ancien » et « amateurisme moderne » s'applique bien à l'alpinisme, comme à toute activité s'étant professionnalisée, la hiérarchie qui en résulterait, selon laquelle les professionnels seraient devenus supérieurs aux amateurs, n'y a pas cours. Dans l'alpinisme, l'amateurisme, même au sens « ancien » du terme, reste un idéal. Par conséquent, le professionnalisme, au lieu d'être regardé comme le summum de l'excellence, est surtout appréhendé comme une violation d'un amateurisme originel considéré comme plus « grand » et plus « pur », véritable pilier de « l'esprit » de l'alpinisme. Même si l'alpinisme se démocratise et cesse d'être une activité réservée aux *gentlemen*, l'idéal de désintéressement qu'incarne la figure du *gentleman* amateur demeure. Dans la professionnalisation de l'alpinisme, c'est d'abord du côté de la rémunération que le bât blesse. Cette ambiguïté d'une activité qui compromettrait ses valeurs centrales à mesure qu'elle se professionnalise a été bien saisie par Yvon Lamy et Florence Weber, qui expliquent que « certaines activités ne peuvent devenir des sources de revenus sans risquer de perdre leur qualification éthique ou esthétique, fondée sur le désintéressement et la gratuité, et

---

[122] Simone BADIER, *La dame de pic*, *op. cit.*, p. 24.
[123] Robert A. STEBBINS, « Serious leisure. A conceptual statement », *op. cit.*, p. 163. Nous traduisons.
[124] *Ibid.*, p. 259.
[125] *Ibid.*

difficilement compatible avec l'insertion professionnelle dans l'économie[126] ». C'est ce qui se produit dans l'alpinisme : en l'assimilant à une activité lucrative, on court le risque de l'abaisser, de le désacraliser, de lui ôter son caractère distinctif d'activité vécue sur le mode vocationnel. Cette critique de la dégradation éthique de l'alpinisme devient de plus en plus présente à mesure que les alpinistes professionnels se font plus nombreux. Quel que soit leur statut (amateur, guide, alpiniste sponsorisé, etc.), leur nationalité, ou la génération à laquelle ils appartiennent, les alpinistes établissent une hiérarchie entre une pratique « pure », « grande », « vraie », qui correspond généralement aux caractéristiques de la pratique amateur et désintéressée, et une pratique lucrative. En France, c'est par exemple la critique que porte Alain de Chatellus (1907-1957), ingénieur et écrivain, alpiniste amateur et membre du GHM (donc un alpiniste au profil tout à fait semblable aux amateurs britanniques), à propos des nouveaux guides, dans un texte de 1953[127]. L'aspect qui, selon Chatellus, pose problème chez ces « amateurs devenus professionnels » est que, s'il était moralement acceptable qu'un guide-paysan tire un revenu de l'exercice de l'alpinisme (lui pour qui la montagne représente « le métier et le gain de la subsistance quotidienne » et pour qui « la rémunération ne peut modifier le caractère [des] relations [des alpinistes] avec lui »), il ne va pas de même pour le nouveau professionnel. Ce dernier est « un amateur qui entend monnayer ses qualités de grimpeur », un « camarade devenu professionnel ». Alors que Chatellus évoque le « devoir d'être indulgents et compréhensifs » envers les guides locaux « qui sont d'un autre milieu social », un tel devoir moral ne peut plus constituer la base de la relation avec les nouveaux guides. La critique de ces alpinistes-guides est très dure. Renaud de Bellefon la résume en expliquant que « les alpinistes-guides introduisent dans leur passion alpinistique une dimension vénale : autant payer le montagnard pour se faire conduire, pour se faire servir, est dans l'ordre des choses (…), autant payer le compagnon de cordée censé partager sans intéressement le culte de la passion alpinistique, de la beauté du geste et du projet gratuit, transforme la relation[128] ».

L'idéalisation de l'alpinisme amateur est, cependant, plus forte au Royaume-Uni, pays d'origine de « l'esprit de l'alpinisme », qu'en France, malgré des opposants comme Chatellus. Plus que dans une célébration de l'amateurisme, cette hiérarchie apparaît surtout à travers les (nombreuses) critiques formulées envers les professionnels, qu'ils soient « alpinistes professionnels » ou guides, par les amateurs, véritables hérauts de « l'esprit de l'alpinisme ».

### 2.3. L'alpinisme professionnel comme prostitution honorable

> « Ma vie n'a été qu'une longue et délicate partie d'équilibre entre l'action gratuite, par laquelle je poursuivais l'idéal de ma jeunesse, et une sorte de prostitution honorable assurant mon pain quotidien. Quel est l'esprit vulgaire qui osera prétendre que la prostitution utile valait mieux que les exploits gratuits[129] ? »

Lionel Terray (1921-1965), auteur des *Conquérants de l'inutile* (1961), exprime là un point de vue partagé par nombre d'alpinistes dont nous avons lu les autobiographies. Cet alpiniste majeur de l'après-guerre, très médiatisé, se situait au croisement des trois pôles que sont l'amateurisme, l'alpinisme professionnel et le métier de guide. Fils de médecin, entretenu pendant plusieurs années par une mère compréhensive, ce qui lui permet une pratique soutenue en amateur, Terray finit par devenir guide à la Libération. Mais rapidement, les expéditions et les conférences pous-

[126] Yvon LAMY et Florence WEBER (dir.), « Amateurs et professionnels », *op. cit.*, p. 3.
[127] Alain DE CHATELLUS, *Alpiniste, est-ce toi?*, Paris, Arthaud, 1953, p. 70. Les extraits suivants sont aussi tirés de la page 70.
[128] Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 453.
[129] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 46.

sent Terray vers l'alpinisme professionnel. Il cesse d'être guide pour devenir professeur à l'ENSA. Son livre, publié en 1961, est un best-seller, traduit dans plusieurs langues (il est l'un des livres d'alpinisme le plus cités par les alpinistes de notre corpus[130]). S'il n'était pas mort aussi jeune (lors d'une chute en montagne), Terray serait peut-être devenu un professionnel à part entière. Peut-être du fait de ses origines ou de sa trajectoire, Terray est l'un de ceux qui, dans son autobiographie, porte les propos les plus durs sur l'alpinisme professionnel, s'incluant à l'occasion lui-même dans la critique. À propos de ses quelques années d'alpinisme amateur, il écrit, dans un passage digne de l'*AJ* du début du XX[e] siècle :

> « Si, réalisant combien ce mode de vie reposait sur des bases fragiles, je n'avais pas été préoccupé de mon lendemain, cette existence riche d'action m'aurait entièrement satisfait. Car, comme aujourd'hui, je pensais déjà qu'une occupation n'est pas plus noble parce qu'elle est lucrative. Bien au contraire : l'argent est sale et souille tout sur son passage. (…). Seuls, les esprits vulgaires oseront prétendre que le « travail » de l'acrobate de cirque, dont chaque geste est monnayé, a plus de valeur que l'effort du gymnaste [c'est-à-dire de l'alpinisme de rocher, terme ici mélioratif] qui, au risque de compromettre son avenir, sa santé et même sa vie, consacre gratuitement le meilleur de lui-même à la recherche de l'idéal d'incroyable mérite qu'il s'est forgé[131]. »

D'après Terray, la vocation caractérise le seul amateur, celui qui met gratuitement sa vie en jeu.

### 2.3.1 *Des professionnels à la main des médias et des sponsors*

> « Un sponsor m'a dit récemment : Ne serait-il pas temps que tu tentes quelque chose et réussisses ? [132] »

De manière générale, la critique des alpinistes professionnels dénonce l'opportunisme de ceux qui seraient prêts à infléchir leurs principes contre rémunération et à monnayer leurs ascensions pour la reconnaissance du public. « Ils sont les locomotives, écrivait Pierre Leroux (1921-2005) qui, lui, était guide. Ils existent par les média, la presse s'intéresse à eux, ils passent à la télévision, on construit des films autour d'eux, ils sont porteurs d'une image. Mais les sponsors ne les soutiennent qu'en fonction du fait que l'on parle d'eux, ce qui les oblige à faire parler d'eux[133] ». La soumission aux contraintes commerciales et médiatiques constitue une des plus fortes critiques du professionnalisme. Celles-ci sont d'autant plus fortes au Royaume-Uni que l'autopromotion, absolument prohibée chez les *gentlemen* amateurs, demeure une attitude fortement condamnée. Un alpiniste nous explique en entretien que la reconnaissance publique non seulement ne compte pas mais, de surcroit, déshonore l'alpiniste. C'était l'ascension qui comptait avant tout.

> « On n'a jamais fait notre propre publicité. (…) C'était peut-être une question d'égo : on avait l'impression qu'on retirait du prestige uniquement auprès de quelques rares pairs qui comprenaient ce qu'on faisait, plutôt que d'essayer de faire carrière autour de ça. (…) D'une certaine manière, faire sa publicité, c'était n'importe quoi ! C'était mal[134]. » [Anglais, né en 1945]

Si raconter au grand public est considéré comme une activité dégradante, s'adapter à ses attentes est bien pire. C'était, pour Terray, une forme de prostitution. Tom Patey (1932-1970), médecin de profession, dresse en 1969 un portrait satirique des professionnels dont les objectifs alpinistiques sont selon lui soumis aux impératifs du marché littéraire et médiatique.

> « Les ambassadeurs autoproclamés de notre sport sont à présent en train d'établir un nouveau rapport

---

[130] Voir le chapitre 10 sur ce point.
[131] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 46.
[132] Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.*, p. 165. Nous traduisons.
[133] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 222.
[134] "Because to me the task was to have it done. We never promote ourselves. (…) Maybe it was a kind of ego thing: We felt that the only prestige needed was amongst a very few peers who understood what we were doing, rather than try to make a career out of it".

> avec leur lectorat. "Très bien pour vous, Tom, dit Mr X, célèbre professionnel, vous pouvez grimper quand vous voulez. Moi, je dois prendre en considération mes lecteurs". Les opportunistes comme Mr X s'adaptent au marché, même si leur article n'est pas toujours acceptable aux yeux de l'amateur pur et dur (…)[135]. »

Patey n'est pas le seul à émettre cette critique. D'autres suivent. En 1985, Alan Rouse dénonce dans l'*AJ* le cercle vicieux qui pousse les alpinistes, une fois rentrés d'expédition, à « produire une histoire de ce qui a parfois été un non-évènement et qui pousse le public à la lire. Quand, ajoute-t-il, l'expédition britannique sur le K2 a été avortée suite à la mort de Nick Estcourt, je suis sûr que les membres de l'équipe n'avaient pas envie d'écrire et de parler du K2, mais ils étaient obligés de le faire à cause du coût du voyage et de l'investissement commercial[136] ».

Finalement, de l'avis général, le statut de professionnel, loin d'être considéré (comme chez Stebbins) comme un titre de noblesse, est plutôt appréhendé comme un choix potentiellement immoral. Ce n'est pas sans raison qu'un alpiniste interrogé en entretien qualifie ce choix de « terrain glissant » et « malsain », qui risque de subvertir le but initialement désintéressé de l'alpinisme[137]. Un autre alpiniste compare l'équipe sponsorisée par la marque d'alpinisme *North Face* et les alpinistes instrumentalisés par le régime nazi dans les années 1930 :

> « Les alpinistes de *North Face* grimpent d'abord parce qu'ils veulent grimper, mais ils le font sous contrat. Et les alpinistes nazis grimpaient aussi parce qu'ils en avaient envie, mais si quelqu'un pouvait les payer pour le faire, ils acceptaient de lâcher un "Heil Hitler" de temps en temps. Être payé, c'était une manière d'atteindre leur but.[138] »

Tous les alpinistes cités précédemment, pourtant, qu'ils s'agissent des auteurs d'autobiographies ou des alpinistes interrogés en entretien, sont des professionnels ou l'ont été. Tous ont, à un moment ou un autre, touché des revenus de leur activité. Pourquoi, alors, tenir ce qui pourrait s'apparenter à un double discours ? Sans doute parce que les alpinistes considèrent cette évolution comme inévitable et qu'il s'agit là d'une manière de justifier ce qui est vécu comme une obligation liée à la pratique d'un grand alpinisme de plus en plus chronophage et exigeant. Patey le souligne bien, non sans ironie, dans son article précédemment cité. Lui-même, explique-t-il, a été dans les années 1950 cet « amateur immaculé, imprégnés des traditions du *gentleman*-alpiniste britannique qui grimpait seulement pour le plaisir parce qu'il pouvait bien se le permettre[139] ». Mais les choses ont évolué au cours des années 1960, l'himalayisme s'est développé et les opportunités médiatiques multipliées. L'*AC* lui-même, club amateur par excellence, n'avait d'autre choix que de s'ouvrir aux professionnels, une concession nécessaire pour retenir dans ses rangs les meilleurs alpinistes.

> « Il ne s'agissait que d'une question de temps avant que l'*Alpine Club* n'ouvre ses portes aux professionnels qu'il avait ostracisés. Ce faisant, il a ravalé ses principes pour la énième fois de son histoire. À cette occasion, il y eut peu de la dyspepsie et diarrhée verbale habituelles : plusieurs membres du comité

---

[135] Tom PATEY, *One's man mountains*, *op. cit.*, p. 219. Nous traduisons.
[136] Alan ROUSE, « Changing Values », *op. cit.*, p. 118-119. Nous traduisons.
[137] "Personally I think it's a very dangerous path. Because it really means that you've got to choose an objective which is going to be eye-catching each year, so you've got to do something even more outrageous than you did the last year! And I'm not sure that's a very healthy path to follow at all" [Anglais, né en 1956].
[138] "the North Face team climb primarily because they want to be climbers, but they're doing it under a contract. And the Nazis climbers I think climbed primarily because they wanted to climb, and if someone was gonna pay them to do it, they would do the occasional "heil Hitler", you know. But that was the way to get, to meet their own goals, someone to pay them". Anglais, né en 1945.
[139] Tom PATEY, *One's man mountains*, *op. cit.*, p. 216. Nous traduisons.

avaient eux-mêmes déjà pris le train [de la professionnalisation] en marche[140]. »

D'ailleurs, les alpinistes ayant fait le choix de rester amateurs le disent tous : pour pratiquer de manière excellente, sur les plus hauts sommets, il faut être efficace, car le temps et l'argent sont comptés. Pour partir en expéditions, cinq semaines au minimum sont nécessaires. Un alpiniste interrogé en entretien (anglais, né en 1956), qui cumule une carrière d'himalayiste et un métier de cadre à hautes responsabilités, dit cumuler tous ses jours de congés annuels pour partir en Himalaya, au rythme d'une expédition par an.

« Avec mon partenaire d'himalayisme, on ne grimpe qu'une fois par an, vraiment. On prend nos vacances en Himalaya ! En dehors de ça, on vit nos vies, on a nos familles, nos métiers. »

Un autre alpiniste anglais (né en 1951), lui aussi amateur, nous explique qu'il s'est spécialisé dans l'alpinisme alpin hivernal par manque de temps :

« Comme [mon compagnon de cordée et moi] on travaillait, et qu'on avait l'un et l'autre une vie de famille, on ne voulait pas partir en vacances pendant des mois, et on avait que six semaines en tout, alors on partait deux semaines dans les Alpes et c'était comme si on avait été dans l'Himalaya. »

De ce fait, pour beaucoup, le choix du professionnalisme, ou de formes mixtes de cumul d'un métier et de sponsors ou autres formes de rémunération liées à l'alpinisme, s'impose. Marc Batard (né en 1951) voit, avec amertume, les sponsors comme une « nécessité » pour qui veut entreprendre des expéditions ambitieuses. « Dans ce milieu, en tout cas chez une certaine population, la frime compte autant que l'exploit, ne serait-ce que par nécessité. Pour monter des expés, il faut des sponsors et pour trouver des sponsors, il faut faire parler de soi[141] », écrit Marc Batard, qui fait écho à Benoit Chamoux : « L'argent est indispensable pour réaliser mon objectif, grimper en Himalaya. Discuter la nécessité d'un financement est aussi utile que d'envisager la possibilité de cesser de respirer[142] ». Parmi les grands alpinistes que nous avons interrogés, un seul d'entre eux a résolument fait le choix d'abandonner ses sponsors, des grandes marques d'alpinisme. Il souligne son atypicité au milieu de ses pairs.

« J'étais sponsorisé par des marques comme Patagonia (…) et Berghaus (…). C'était trop de pression. J'avais 700 euros par mois, sans rien faire. Je dois vraiment être le seul à avoir dit qu'il ne voulait plus de sponsors ! J'avais le sentiment d'une grosse pression à faire des choses, à penser à des projets. Et d'un coup, on se dit : "Peut-être que je fais ça parce que c'est mon métier, en fait". Et aussi, je ne supporte pas qu'on me dise : "on va arrêter de te sponsoriser, parce que tu n'es pas assez fort"[143]. »

Il s'agit, pour cet alpiniste, de retrouver un alpinisme qui ne s'apparente plus à un métier, avec ses contraintes en termes de productivité. Ces contraintes sont, effectivement, fortes. L'alpinisme professionnel suppose en outre la possession de compétences particulières, ce qui n'en fait pas un débouché accessible à tous.

### 2.3.2 *Les contraintes du professionnalisme*

En 1979, Nicolas Jaeger (1946-1980) écrivait :

« Parvenir au plus haut niveau en montagne et s'y maintenir suppose aujourd'hui la pratique du "super-

---

[140] *Ibid.*, p. 217.
[141] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 60.
[142] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 163.
[143] "I felt like it was too much pressure. It was 700 euros every month, and you didn't have to do anything for it. I must be the only climber who was sponsored and said he didn't want sponsorship any more. I felt like I put a lot of pressure on myself to be doing things, to be thinking about things to do. And suddenly you're like: 'Maybe I'm just doing this because it really is my job'. And also (…) I can't stand the idea of somebody telling me: 'we're not gonna sponsor you anymore, because you're not good'" [Anglais, né en 1972].

> alpinisme" en expédition et donc des formes de professionnalisme assez différentes du métier de guide : conseil technique aux fabricants, livres, photos, films, conférences[144]… »

Si le professionnalisme signifie la soumission aux sponsors, il implique également l'investissement dans des activités annexes à l'alpinisme qui peuvent être très chronophages. « Assumer ma passion de l'Himalaya m'impose de devenir parisien à mi-temps », explique Benoit Chamoux (1961-1995) qui décrit la recherche des sponsors, les réunions avec des financeurs, ses tentatives pour « internationaliser son projet "Altitude 8000 " en « créant des sortes de filiales comme une multinationale[145] ». Il faut, comme nous explique cet alpiniste, « être présent sur la scène médiatique, chercher à communiquer » [Français né en 1971], voir « trouver son créneau » : pour Marc Batard, c'est l'image du « sprinter de l'Everest » qu'il cherche à exploiter[146], pour Benoit Chamoux, c'est celle du survivant du K2. Ce dernier, dont le métier de moniteur de ski ne suffisait pas à financer ses expéditions, explique qu'il lui a fallu apprendre des compétences nouvelles : organisationnelle, managériale, de gestion de son image, de présentation de soi :

> « Pour retourner en montagne, je dois d'abord fréquenter assidument la ville. Mettant des projets en place, développant, organisant des structures concernant des expéditions, je découvre aussi la réalité complexe des financements extérieurs. Comment procéder pour demander de l'argent à des gens qui ignorent les difficultés inhérentes à la très haute altitude[147] ? »

> « De rédaction en rédaction de plateau de télévision en studio radio, je ne fais que courir. Lentement, je comprends le mécanisme qui préside à l'exploitation de l'événement. Je cesse d'en être le jouet boudé pour en devenir l'acteur. (…) En une année, j'ai appris. Appris à organiser mes relations avec la presse. (…) Il faut convaincre, affirmer, s'affirmer et se vendre aussi parfois. L'interviewé, le sujet du reportage, est un objet de consommation[148]. »

Chamoux, dont les parents étaient agriculteurs en montagne et qui n'avait pas fait d'études supérieures, ne semblait pas socialement prédisposé à aller, en costume-cravate, démarcher des sponsors. Il fait pourtant partie des rares himalayistes professionnels de sa génération. Au Royaume-Uni, Andy Kirkpatrick (né en 1972) est un autre alpiniste professionnel qui, pourtant non issu d'un milieu favorisé et non diplômé, publie des livres, donne des conférences et édite des films. Mais parmi les alpinistes professionnels, on trouve également Christian Bonington (né en 1934), éduqué en *public school* puis à l'école d'officier de Sandhurst, ancien cadre commercial dans une grande entreprise, ou Doug Scott (né en 1941), fils d'agent de police, ancien enseignant en géographie (tous deux ont bifurqués vers l'alpinisme professionnel vers l'âge de trente ans). En France, Lionel Terray (fils de médecin), Yannick Seigneur (diplômé de l'INSA), René Desmaison (ancien commercial) furent eux aussi des professionnels. Aujourd'hui, c'est Lionel Daudet (né en 1968, fils d'enseignants, diplômé de physique) qui incarne la figure du professionnel en France.

Les profils sociaux des alpinistes professionnels semblent donc assez peu polarisés socialement. Or, les compétences requises, en termes de gestion de l'image et de recherche de sponsors étant inégalement distribuées, on aurait pu supposer que les alpinistes professionnels étaient plus souvent issus de milieux favorisés. Ceci, comme nous l'expliquions dans le chapitre 7, est en réalité difficile à vérifier statistiquement (les effectifs de notre reconstitution de l'élite étant trop faibles pour arriver à une conclusion valide). C'est donc vers les témoignages et les récits, plus qualitatifs,

---

[144] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 125.
[145] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 162.
[146] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 140.
[147] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 112.
[148] *Ibid.*, p. 163.

des trajectoires des alpinistes des générations récentes qu'il faut se tourner pour voir apparaître des différences entre ceux qui embrassent une carrière d'alpinistes professionnels et les autres. Or, il apparaît au fil de ces témoignages que ce ne sont pas tant les compétences communicationnelles et intellectuelles qui importent que la capacité à faire de l'alpinisme une priorité au détriment des autres activités. Ce qui distingue les alpinistes entre eux, c'est surtout la prise de risques initiale consistant à « se lancer » dans l'alpinisme professionnel. « On ne saurait vouloir concilier une vie aventureuse et la sécurité du fonctionnaire[149] », écrivait Nicolas Jaeger. Considéré ainsi, on comprend mieux pourquoi on trouve plus d'alpinistes issus de milieux favorisés parmi les amateurs que parmi les professionnels. Les premiers ont plus à perdre en abandonnant un métier, même si leurs compétences leur permettent plus facilement de gérer une carrière de professionnelle ensuite ; les second ont moins à perdre mais doivent acquérir les compétences qui leur font initialement défaut. Un métier qualifié ou la perspective d'une carrière professionnelle sont souvent plus difficiles à abandonner pour ceux qui ont fait des études ou peuvent espérer obtenir des emplois stables et bien rémunérés.

C'est par exemple la différence, au Royaume-Uni, entre Bonington (né en 1934) et Kirkpatrick (né en 1972). Le premier hésite longtemps à abandonner son métier, bien rémunéré, de commercial dans une grosse entreprise, et évoque « le conflit entre son amour de l'alpinisme et la nécessité de faire une bonne carrière[150] ». Il ne se tourne vers le professionnalisme que lorsqu'il est mis, par son employeur, face au choix de garder son travail ou de partir six mois en expédition. Bonington intitule d'ailleurs sa première autobiographie *I chose to climb*. Il écrit :

> « Je devais choisir entre une carrière avec un avenir assuré, ou une vie autour de l'alpinisme. Jusque-là, j'avais trouvé des compromis difficiles entre mon travail et l'alpinisme. À présent, j'allais devoir faire un choix vers l'un ou l'autre pôle[151] ».

Bonington s'avère ensuite un excellent entrepreneur de sa propre carrière médiatique et sportive, qu'il saura gérer comme personne (ce qui lui vaut les critiques de ses contemporains). Encore aujourd'hui, il reste l'alpiniste anglais le plus connu du grand public. Le choix initial était difficile, mais les compétences de Bonington, sans doute en partie acquises dans son métier de cadre, lui permettent de saisir les opportunités qui se présentent à lui, et de faire fructifier sa carrière.

Kirkpatrick, quant à lui, ne fait pas le « choix » de devenir professionnel. Sans diplôme, vendeur dans un magasin de matériel d'alpinisme, il peine à faire publier un premier article dans une revue d'alpinisme (dyslexique, il lui faut un an pour parvenir à un résultat final). Peu à peu, d'autres opportunités s'ouvrent à lui. Il publie d'autres articles, une première autobiographie, puis une seconde. Elles lui assurent des revenus suffisants pour quitter son travail. Il donne également des conférences et tient un blog, ce qui lui permet de financer ses expéditions. Des sponsors le soutiennent. Contrairement à Bonington, Kirkpatrick n'a pas eu de difficile choix à effectuer. Il ne possédait pas non plus les compétences nécessaires à une carrière de professionnel. Cependant, au fil du récit de Kirkpatrick (que nous avons également interrogé en entretien), on ne peut que remarquer sa ténacité. Cette attitude est sans doute ce qui a permis à Kirkpatrick, qui était *a priori* peu prédisposé à devenir entrepreneur de sa propre carrière, à se maintenir comme professionnel.

---

[149] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 106.
[150] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 7. Nous traduisons.
[151] *Ibid.*, p. 8.

« En écrivant [mon premier article], explique-t-il, j'ai découvert non pas ma capacité à écrire (…) mais ma capacité infinie à essayer encore, et encore, et encore. Tous les rejets et critiques du monde, à la fois externes et internes, ne semblaient pouvoir étouffer cette étincelle en moi[152] ».

En France, c'est la différence entre Daudet (né en 1968) et Chamoux (né en 1961). Le premier, fils d'enseignants ayant effectué des études supérieures, hésitait à devenir guide, un débouché qui s'apparentait pour lui à une forme de déclassement. Il ne voulait pas non plus devenir enseignant. Daudet explique :

> « La maturité était là pour décider de ne faire que de l'alpinisme. Mais une fois là, ça devient compliqué, et on se demande "comment je vais faire pour vivre matériellement de l'alpinisme", surtout quand on n'a pas envie d'aller se mettre sous les feux de la rampe et d'avoir une démarche commerciale ou carriériste. (…) Je me suis dit : "tu aménages une petite fourgonnette, tu vas aller faire des petits boulots et tu vas essayer de grimper le plus possible", c'était ça ma démarche, quoi[153] ».

Daudet rencontre ensuite sa future femme, qui l'aide financièrement. Mais, surtout, il possède toutes les capacités nécessaires pour récolter des fonds, ce qu'il a fait depuis, avec des projets symboliquement forts, racontés ensuite dans des livres : en 2002, les trois directissimes des trois grandes faces nord des Alpes en hivernale et en solo, reliées sans moyens mécaniques (un exploit inachevé, qui se solde par la perte de huit orteils et par l'écriture de *La montagne intérieure*) ; en 2004 la « skyline », c'est-à-dire le tour de l'Oisans par la ligne des crêtes, un projet à la forte dimension symbolique et esthétique ; en 2010, six premières sur six sommets de l'Antarctique, emmené en bateau par Isabelle Autissier (qui conduit à la publication de *Versant Océan : l'Ile du bout du monde*) ; en 2012, un tour de France en suivant exactement les frontières terrestres et littorales (*Le tour de France, Exactement*). C'est, explique-t-il, parce qu'il a eu des « projets originaux » et parce qu'il voulait « toucher les gens » qu'il a pu obtenir des fonds et des sponsors[154]. Mais cette « originalité », en fait une capacité à construire un projet autour d'une ascension en l'inscrivant dans un contexte symbolique (historique, géographique, etc.) plus large, est une compétence socialement située.

Chamoux se situe dans une trajectoire et dans une démarche différente. Sans diplôme, il exerce d'abord le métier de moniteur de ski, ce qui lui permet à grand peine de financer ses expéditions. « Il me faut partir plus. Seulement, pour y arriver il faudrait que je travaille moins, ce qui signifie gagner moins d'argent[155] », écrit-il. Le professionnalisme est la réponse à ce problème concret. Pour Chamoux, qui parle de « quête d'argent[156] », il s'agit avant tout d'un moyen de financer des expéditions par d'autres expéditions. En 1985, de retour d'une expédition sur le Gasherbrum, il est déçu de la faible médiatisation de son ascension et du manque de reconnaissance. C'est alors qu'il « monte à Paris » pour tenter de convaincre des sponsors. « Ma capacité de progresser en montagne dépend de mes possibilités d'ouverture sur le monde économique », écrit celui qui considère que « l'argent ne sanctifie, ni ne pourrit le rapport à la montagne[157] » et qui voit en son an-

---

[152] *Ibid.*, p. 109.
[153] Yannick MICHELAT, *La voie intérieure*, *op. cit.*
[154] « Ensuite, ça s'est articulé, avec des projets qui sont venus, qui ont eu une reconnaissance institutionnelle, parce que c'est vrai qu'en France on a cette chance que lorsqu'on est jeune et qu'on a des projets originaux, il y a des gens et des institutions qui sont là et qui peuvent vous donner beaucoup d'argent. J'ai pu récolter des fonds pour mes projets. Et à partir de là, il y a eu des partenaires privés qui se sont intéressés et ce fil conducteur d'un sponsoring s'est étiré jusqu'à pouvoir vivre en ayant un salaire qui n'atteint pas ceux des footballeurs mais qui permet de vivre la montagne comme je l'aime ». *Ibid.*
[155] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 106.
[156] *Ibid.*, p. 114.
[157] *Ibid.*, p. 112.

cien métier de moniteur de ski rien de plus qu'un moyen d'économiser, à raison de huit heures de ski par jour, de quoi repartir en expédition. La stratégie de Chamoux fonctionne : des sponsors répondent à l'appel et financent ses expéditions. Il meurt lors de la dernière en date, financée par Red Bull, un sponsor qu'il remercie d'ailleurs dans une autobiographie où la publicité n'est pas absente : Chamoux n'a que 27 ans et consacre une partie de son livre à la promotion de son nouveau « projet ».

Finalement, devenir « alpiniste professionnel », si cela suppose des compétences qui peuvent être socialement situées, n'est pas uniquement le fait des alpinistes de milieux favorisés. Ces derniers ont une plus forte aversion à l'incertitude que les alpinistes de milieux populaires, qui ont moins à perdre à tenter l'aventure du professionnalisme. Cependant, une fois le pas du professionnalisme franchi, ils se révèlent souvent très efficaces dans la gestion de leur carrière. En outre, les formes de professionnalisme des uns et des autres diffèrent. Aux premiers (comme Daudet) les démarches « artistiques », les projets fortement symboliques; aux seconds des formes de professionnalisme plus strictement axées sur l'argent, nécessaire, dans les deux cas, à l'aboutissement de projets d'ascension devenus trop chers et chronophages pour la plupart des amateurs.

### 2.3.3 *"Ce qui compte, c'est ce qu'il y a derrière"*

> « Pour arriver [à grimper en Himalaya], j'accepte de vendre mon "image" de grimpeur himalayen, je ne brade donc ni mon rêve ni mon âme[158]. »

En réponse aux critiques et aux peurs engendrées par la professionnalisation, les principes de l'amateurisme sont souvent brandis par les professionnels eux-mêmes. Français et Britanniques ne manquent pas de rappeler leur « vocation » et la « gratuité » de leurs ascensions. Yannick Seigneur (1941-2001), évoquant l'expédition nationale sur le Makalu de 1971, une expédition extrêmement coûteuse, relègue l'aspect publicitaire au rang de « parlotte superficielle », nécessaire pour obtenir des fonds, « tout comme un marin qui a besoin d'un bateau doit parler de ses projets pour obtenir de quoi les satisfaire ». Pour Seigneur, « ce qui compte, c'est ce qu'il y a derrière, c'est la lutte entre l'homme et les éléments, et l'enrichissement que chacun en tire[159] ». Au Royaume-Uni, c'est Dougal Haston (1940-1977) qui, presque au même moment, avance ce type de défense. « Nous restons les chercheurs de solitude et de défis lointains, écrit-il, mais nous avons besoin des moyens pour nous y rendre. Emmener une caméra en haut d'une montagne ne dérange pas de ressentir la solitude ou de réfléchir[160] ». Dans la même veine, Nicolas Jaeger (1946-1980), médecin, guide, et alpiniste professionnel, défend ainsi, sans crainte du paradoxe, une pratique « amateur » du « métier » d'alpiniste professionnel.

> « Comment concilier les exigences commerciales avec la persistance d'un esprit "amateur", au sens le plus large du mot ? Je dois avouer que, pour ma part, je ne crois pas très difficile de préserver les principes essentiels et de faire que l'alpinisme professionnel reste avant tout un jeu. Une des clés est de garder une démarche saine : choisir ses objectifs en fonction de critères personnels et sportifs et alors seulement chercher à les financer. Bien sûr, les écueils existent : infléchir sa "carrière" alpine en fonction d'impératifs publicitaires ou commerciaux, faire flèche de tout bois pour "percer" ou se maintenir[161]. »

Ce que dénonçait Tom Patey dans son article « *The Professionals* », à savoir la soumission des as-

---

[158] *Ibid.*, p. 164.
[159] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 121.
[160] Dougal HASTON, *In High Places*, *op. cit.*, p. 116. Nous traduisons.
[161] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 125.

censions réalisées aux attentes du public, est aussi ce que refuse Nicolas Jaeger. Préserver une démarche « saine », « sportive » (terme ici utilisé dans le sens éminemment « amateur » de *fair-play*), « personnelle », pour reprendre ses propres mots, consiste finalement à refuser tout contrat contraignant avec les financeurs et, par conséquent, à accepter la possibilité de ne pas être financé. Une telle position suppose, à l'instar de Jaeger qui venait d'une famille de la bourgeoisie cultivée (son père était producteur de cinéma et sa mère photographe) et qui était médecin en plus d'être guide, d'avoir d'autres sources de financement permettant de ne pas dépendre des sponsors. Elle peut rappeler la notion « d'économie du dédommagement » évoquée par Yvon Lamy et Florence Weber, qui repose sur le fait que les sommes perçues par les pratiquants d'une activité avant tout amateur ne sont pas considérés comme des salaires mais comme des dédommagements ou des compensations financières, ce qui permet de maintenir une « éthique de la passion [qui] ne s'accorde pas facilement avec l'économie de marché[162] ».

Lionel Daudet (né en 1968) est un autre alpiniste qui tient un discours semblable. Originaire comme Jaeger des classes supérieures cultivées (ses parents étaient enseignants[163]), il bénéficie du soutien financier de sa compagne. Daudet est sponsorisé, publie des livres et donne des conférences, mais peut « choisir » ses sponsors et ses projets. De même, Daudet insiste sur la « démarche quasi-artistique ou créatrice » qui est la sienne, reléguant, comme Seigneur, l'aspect médiatique au second rang. Dans ses livres, le désintéressement est omniprésent. « Pas de justification à chercher : cette inutilité gratifiante se suffit à elle-même[164] », peut-on lire. Il s'agit de « donner le meilleur de soi-même. Gratuitement[165] ». De « ne rien attendre (…) si ce n'est une joie immense pour nous-mêmes, que peut-être nous arriverons à transmettre[166] ». Daudet dissocie sa pratique de l'alpinisme de tous les aspects négatifs associés au travail.

> « Grimper n'est pas à franchement parler un travail dans son acception habituelle. Nous faisons de curieux ouvriers, à ne pas compter nos heures, à déborder allègrement d'horaires décents, à ne pas exiger de salaire. Travailler n'est pas essentiel dans une vie, ou plutôt si : le travail doit se confondre dans une activité, à tel point que l'on oublie que cette activité est aussi appelée "travail"[167]. »

On pourrait penser qu'il s'agit là d'une illustration parfaite de la notion de *serious leisure*, si ce n'est, encore une fois, que chez Stebbins, il existe une hiérarchie implicite entre professionnel et amateur qui est inversée dans l'alpinisme.

Mais si pour Jaeger et Daudet, des conditions matérielles favorables rendent possible de « choisir sa démarche » et de rester dans « l'esprit amateur »[168], d'autres n'ont pas d'autre choix que de subir les contraintes de sponsors s'ils veulent pouvoir entreprendre des ascensions ambitieuses. Plus de défense d'un professionnalisme « amateur » et « épanouissant » dans leur cas, mais un senti-

---

[162] Yvon LAMY et Florence WEBER (dir.), « Amateurs et professionnels », *op. cit.*, p. 5.
[163] Il s'agit, certes, d'une origine sociale moins élevée que celle de Jaeger, néanmoins, nous avons classé les enseignants parmi les « classes supérieures » dans notre classification (voir chapitre 1).
[164] Lionel DAUDET, *La montagne intérieure*, *op. cit.*, p. 211.
[165] *Ibid.*, p. 165.
[166] *Ibid.*, p. 22.
[167] *Ibid.*
[168] Dans une situation semblable, on peut citer également Paul Keller (1926-2015), pasteur et guide. Du fait de cette position particulière, il développe dans son autobiographie une réflexion sur la vocation de guide, qu'il met en parallèle de la vocation sacerdotale. Pour lui, la dimension rémunératice du métier de guide « ne faisait pas problème et semblait aller de soi168 ». N'était-il pas lui-même payé pour diffuser l'évangile, quand « grâce et gratuité vont de pair » ? Dans la même position privilégiée qu'un Jaeger ou qu'un Daudet, Keller ne dépendait pas de ce second métier pour vivre. C'est pourquoi le métier de guide peut, effectivement, comme le métier de pasteur, s'apparenter complètement à un métier de vocation.

ment d'impuissance. Pour Batard, comme d'ailleurs pour Chamoux que nous avons évoqué plus haut, le professionnalisme s'apparente beaucoup plus à une forme d'esclavage à laquelle leur passion les condamne :

> « L'alpinisme est un sport de riches dont je n'ai pas les moyens. Il faudrait que je me plie aux règles du marché. Il faudrait que j'accepte de m'adoucir, pour plaire à un sponsor. Il faudrait que j'apprenne à faire du cinéma, à dire ce qu'on a envie de m'entendre dire, à taire mes colères. Ou alors, il faudrait que j'arrête tout ça. (…) Mais je ne peux pas. Je ne veux pas. Ma vie est là-haut, plus haut[169]. »

Le métier de guide, dans ce cadre, pourrait constituer une autre option. Cependant, il s'agit le plus souvent d'un « second choix ».

## 2.4. Les guides : en bas de la hiérarchie ?

> « L'alpinisme professionnel n'a pratiquement rien à voir avec ce que j'appelle le "grand alpinisme", c'est-à-dire l'art, la passion ou la folie d'escalader les cimes et les parois les plus inaccessibles[170]. »

> « Alpiniste et guide. Peut-on être à la fois l'un et l'autre ? Amateur et professionnel ? La passion et le métier sont-ils compatibles ? (...) Et puis, n'est-il pas immoral de se vendre en monnayant ce que l'on aime[171] ? »

Dans son autobiographie, Yannick Seigneur met en garde les jeunes alpinistes ambitieux : « Les jeunes qui veulent devenir guides l'oublient souvent : l'alpinisme pratiqué comme guide exclut presque totalement le grand alpinisme[172] ». Il est vrai que les prérequis de l'alpinisme de haut niveau, à savoir des ascensions difficiles le plus souvent effectuées sur des massifs lointains, demandant un temps conséquent et rendent difficile l'exercice d'un métier à temps plein. Comme les amateurs, les guides, les professeurs à l'ENSA, les instructeurs d'alpinisme, tous ont un emploi du temps bien chargé qui, tout en leur permettant effectivement d'être en montagne le plus clair de leur temps, leur laisse peu pour leurs projets personnels.

Nous expliquions dans le chapitre précédent que le métier de guide, après la guerre, n'était pas aussi attractif au Royaume-Uni qu'en France, un phénomène que l'on pouvait, au moins en partie, expliquer par deux paysages institutionnels distincts[173]. Néanmoins, en France, il convient également de se demander si le métier de guide demeure attractif, sur le temps court des vies individuelles comme sur le temps long. Une fois entrés dans la carrière de guide, les alpinistes y restent-ils ? Le métier de guide, particulièrement prestigieux pendant les deux décennies d'après-guerre, le reste-t-il ensuite ? Tout en montrant que l'appréhension du métier de guide est différente en France et au Royaume-Uni, nous serons amenée à nuancer l'attractivité du métier de guide évoquée dans le chapitre 7 pour expliquer l'arrivée de « guides citadins ».

### 2.4.1 *Guide : un second métier et un second choix ?*

Force est de constater que, malgré leur célébration du métier, aucun des guides français dont nous avons étudié les autobiographies ne le restera jusqu'à la retraite, à l'exception de Lachenal,

---

[169] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 138.
[170] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 306.
[171] Paul KELLER, *La montagne oubliée. Parcours et détours*, Chamonix, Guérin, 2005, p. 133.
[172] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 95.
[173] Il faut également replacer ce type de positions dans une histoire plus longue. De la même façon que les Britanniques, du fait de leur histoire, peinaient à envisager l'activité de guide autrement que dégradante, les Français, du fait de la leur, parviennent à concilier excellence en alpinisme et exercice du métier de guide Les Britanniques qui considèrent leur « âge d'or » voient les exploits des grands amateurs de l'*AC* ; les Français voient ceux des grands guides qu'ils employaient : Gaspard « vainqueur de la Meije », Charlet de l'Aiguille du Dru, Balmat du mont-Blanc, etc. De même, en France, les artisans de la conquête himalayenne sont principalement des guides.

mort moins de cinq ans après l'Annapurna. La plupart d'entre eux saisiront les opportunités offertes par leur succès en alpinisme et par un réseau bien fourni (tous, par exemple, étaient membres du GHM). Rébuffat devient écrivain et conférencier ; jusqu'à sa mort prématurée en montagne, Terray vit de son métier d'instructeur à l'ENSA, de conférences et des recettes de son livre ; Leroux ouvre un magasin de sport ; Desmaison, qui avait été vivement critiqué pour certaines opérations considérées comme trop médiatiques, travaille comme conférencier pour *Connaissances du Monde*; Seigneur est professeur à l'ENSA et, comme Desmaison, vit en partie des recettes de ses livres, films et conférences ; Lafaille suit la même voie ; Boivin se tourne vers la réalisation de films d'alpinisme et devient « conseiller technique » de marques de montagne (c'est-à-dire sponsorisé) ; Batard arrête le métier de guide pour devenir conférencier et écrivain ; Chamoux bifurque rapidement vers l'himalayiste professionnel. Ils sont également auteurs de livres, apparaissent dans des films, certains ont donné leur nom à du matériel de montagne, etc. Leroux, dans son autobiographie, évoque les bifurcations et reconversions possibles des guides : organisateurs de treks, photographes, cinéastes, gérants de magasins, restaurateurs, concepteurs de matériel d'alpinisme, etc. Quant aux meilleurs alpinistes (ceux qui nous intéressent), ils peuvent bénéficier d'un débouché spécial, en devenant conseillers techniques de marques.

> Il s'est en outre récemment développé une autre ligne permettant de vivre de la montagne mais elle ne vaut que pour les plus jeunes et les meilleurs. C'est celle (…) qui utilise la sponsorisation, avec tous les aléas que cela comporte, car il est bien certain que, dans ce domaine, le vedettariat ne dure jamais longtemps (…). Je crois que j'ai été l'un des premiers à profiter un peu de ce système parce qu'étant très bricoleur en même temps que j'étais guide, j'avais conçu un modèle de veste d'escalade est des chaussures spécifiques qui, manufacturés, portèrent le nom de Leroux[174]. »

Et Leroux de citer d'autres alpinistes ayant bénéficié de ce système : Christophe Profit, Jean-Marc Boivin, Patrick Gabarrou qui, selon lui, sont des guides qui vivent surtout de leurs exploits et de leurs films. Les « grands alpinistes » que nous étudions font partie de ces rares privilégiés à pouvoir s'appuyer sur des sponsors. « Ce phénomène, précise Leroux, ne concerne peut-être que quatre ou cinq individus sur mille guides quoique, pour le grand public, ce soient eux qui incarnent la montagne[175] ».

Le métier de guide, s'il constitue souvent la porte d'entrée vers le « grand alpinisme », semble donc rarement envisagé par les meilleurs alpinistes comme un métier à temps plein, dont l'on tire son seul revenu, et que l'on garde toute sa vie. En réalité, la monoactivité n'a jamais caractérisé le métier de guide, qu'il s'agisse des « petits » ou des « grands » guides. Avant la guerre, le métier de guide venait le plus souvent en complément d'une activité d'agriculteur[176]. Après la guerre, malgré des évolutions notables vers la monoactivité, la plupart des guides continuent de cumuler plusieurs sources de revenu. On compte ainsi 1,5% de monoactifs en 1973, 17% en 1985, 23% en 1998, 19,6% en 2006, et 25,9% en 2012[177]. En 2012, 23,1% des guides étaient également moniteurs de ski, 19,7% commerçants ou artisans, 6,4% secouristes, et 5,9% enseignants[178]. Cette norme de pluriactivité permet d'expliquer à la fois la difficulté à dresser un portrait-type du « grand guide et alpiniste », et le fait que la frontière entre le statut de guide et celui d'alpiniste

---

[174] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 122.
[175] *Ibid.*, p. 222.
[176] Voir notamment Françoise LOUX, *Guides de montagne: mémoire et passions*, *op. cit.*, p. 15. Renaud de BELLEFON, *Histoire des guides de montagne*, *op. cit.*, p. 237.
[177] Matthieu MARTINEZ, *La formation des guides de haute montagne depuis 1948*, *op. cit.*, p. 88.
[178] Données déduites de l'analyse de *Ibid.*, p. 89.

professionnel puisse parfois être ténue. Les guides les plus compétents en matière d'alpinisme (ceux qui sont aussi de « grands alpinistes ») bénéficient d'avantages particuliers. Ils ont souvent fidélisé une clientèle d'alpinistes de bon niveau, avec qui ils peuvent diversifier les ascensions, voire entreprendre des ascensions très difficiles. Leurs compétences alpinistiques leur permettent également de pratiquer des activités variées (ski, escalade, canyon, trek)[179]. Certains travaillent pour l'ENSA comme professeurs. Ils peuvent, enfin, bénéficier de sponsors. Les reconversions ou les bifurcations, en rapport avec l'alpinisme, sont donc possibles. Mais pour cela, encore faut-il posséder les mêmes compétences extra-alpinistiques que celles requises pour devenir alpiniste professionnel. Pour ceux qui en sont démunis (c'est le cas des alpinistes n'ayant pas fait d'études), rester dans le métier de guide peut s'apparenter à un « non-choix », à une « nécessité faite vertu », comme chez cet alpiniste interrogé en entretien et qui nous dit rester guide parce qu'il « [n'est] pas très doué à part quand [il est] en montagne[180] », ou cet autre qui nous explique que les activités médiatiques (conférences, articles) qu'impliquent l'alpinisme professionnel, « c'est aussi un métier », dans lequel, faute de compétences, il préfère ne pas se lancer[181]. Pour d'autres, le métier de guide (nous le verrons plus bas) est considéré comme un moyen, purement lucratif, de vivre en montagne.

Il y a là un effet de génération à prendre en compte. Les guides qui tiennent les propos les plus positifs, les plus « vocationnels » sur le métier, font essentiellement partie des mêmes générations : celle des Lachenal, Terray, Leroux, Rébuffat, ces formidables conquérants de l'Annapurna, et celle, immédiatement après, qui a été bercée dans son adolescence par leurs exploits. Les guides-alpinistes de ces générations, c'est-à-dire des hommes nés entre le début des années 1920 et le début des années 1940, sont les plus enclins à établir, dans leurs écrits, une distinction entre pratique « par nécessité » et pratique « par passion » qui leur permet de se justifier et, surtout, de réenchanter les aspects les plus problématiques du métier de guide. La « vocation » est souvent mise en avant. En tant que croyance, la vocation a pour effet et pour principe de réenchanter certains des aspects – les plus négatifs ou pénibles – de l'activité. D'après Julien Bertrand, une des caractéristiques principales de la vocation est qu'elle instaure une « séparation symbolique entre l'activité et le travail[182] ». Pour Gisèle Sapiro, elle vise à distinguer le « travail » littéraire des écrivains de « l'exécution routinière de tâches prédéfinies, qu'il s'agisse de l'artisanat, de l'académisme ou de la bureaucratie[183] ». Pour Vincent Dubois, elle vient transformer le travail – celui des administrateurs culturels qu'il étudie – en une occasion de réalisation personnelle, et contribue à « définir [un métier] en référence à des valeurs ou des fonctions sociales universelles ». Bien sûr, précise-t-il, « ni les conditions qui poussent à privilégier une telle conception du travail, ni celles qui permettent d'escompter la satisfaire ne sont distribuée socialement au hasard[184] ». Dans ce travail de dénégation, qu'il s'agisse d'alpinisme ou d'autres activités susceptibles d'un engagement voca-

[179] Pour les autres guides, faute de clientèle fixe, il faut s'adapter aux demandes des clients, ce qui revient inévitablement à répéter la même ascension facile plusieurs fois durant la saison, par exemple le mont Blanc.
[180] Français, né en 1968.
[181] Français, né en 1973.
[182] Julien BERTRAND, « La vocation au croisement des espaces de socialisation », *op. cit.*, p. 88.
[183] Gisèle SAPIRO, « La vocation artistique entre don et don de soi », *op. cit.*, p. 7.
[184] Vincent DUBOIS, *La culture comme vocation*, *op. cit.*, p. 10.

tionnel, l'idée de désintéressement est centrale. Tout le discours vocationnel est, en fait, organisé autour de cette idée. En « régime vocationnel », on ne travaille pas pour gagner sa vie : on gagne sa vie pour pouvoir exercer une activité de manière passionnée[185]. « Ce qui est central dans la notion de travail "de vocation", écrit Eliot Freidson, c'est l'idée que son exécution n'obéit pas au désir ou au besoin d'un gain matériel. (…) D'une façon générale, il me semble qu'il faut souligner dans la définition de ce concept la disposition à accomplir une activité productive pour des raisons non économiques – disposition à répondre aux besoins des autres, à contribuer à la formation d'un capital scientifique ou autre, disposition à l'exercice même de l'activité pour elle-même, par passion plutôt que par intérêt matériel[186] ». Le cas des guides, en particulier ceux nés entre les années 1920 et 1950, est particulièrement intéressant sur ce point : alors même qu'ils retirent un gain financier de l'alpinisme, ils présentent leur métier – du moins ceux d'entre eux qui sont également de « grands alpinistes » – sous un jour désintéressé. C'est ainsi que la relation marchande est transformée en amitié, et que les clients deviennent des « compagnons » à qui on « ouvre les portes de ses montagnes[187] » et avec qui se crée une « entente indestructible[188] » car « la pratique de la montagne efface les différences de classe, de fortune et d'éducation[189] ». Les rapports monétaires sont relégués à des tractations de fonds de vallée qui disparaissent en altitude.

> « Le médiocre s'imagine souvent que le guide n'avance que par la magie du gain. C'est scandaleux. (…) Il y a entre nous quelque chose de bien plus solide. Ces bas calculs dégoulinent dans la plaine, ils ne s'accrochent pas sur nos montagnes et nous laissent en paix[190]. »

Ainsi, même chez les guides français, l'amateurisme continue implicitement de représenter l'idéal alpinistique, dans le cadre d'un « esprit de l'alpinisme » hérité du Royaume-Uni (voir chapitre 6). Ceci conduit à l'invocation paradoxale, par des professionnels, des principes de l'amateurisme pour défendre leur honneur de « grand alpiniste ». Nous avions déjà montré comment certains alpinistes professionnels français, Jaeger par exemple, appelaient une pratique « amateur » du « métier » de professionnel[191]. On retrouve le même type de justification chez certains guides. Pierre Leroux, par exemple exhorte les jeunes guides à « conserver les valeurs » du « grand métier » de guide, à « ne pas sacrifier ce qui en fait l'âme, au profit de la facilité qui [les] guette sur bien des plans : physique, financier, éthique[192] ». Comme d'autres, il évoque son passé d'amateur pour justifier une approche de la montagne qui serait réellement vocationnelle et passionnée, moins intéressée que celle des guides locaux : être un bon guide suppose, pour Leroux, d'avoir eu un passé d'amateur et d'« avoir su se lancer, pour le plaisir, dans quelques grandes courses engagées[193] ». Max Liotier, autre amateur devenu guide, est peut-être celui qui défend cette position avec le plus de force, allant jusqu'à retourner la critique des « guides par nécessité » en dénonçant la « combine » des amateurs accrochés à leurs privilèges.

> « Abandonnant leurs études, leur situation, [les amateurs devenus guides] ont fait don de leur jeunesse à cette montagne qu'ils adoraient, parce que les quelques semaines consacrées chaque été à l'alpinisme

---

[185] Nathalie HEINICH, *Du peintre à l'artiste : artisans et académiciens à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1993.
[186] Eliot FREIDSON, « Les professions artistiques comme défi à l'analyse sociologique », *op. cit.*, p. 441.
[187] Gaston RÉBUFFAT, *Un guide raconte*, *op. cit.*, p. 70.
[188] Max LIOTIER, *Celui qui va devant*, *op. cit.*, p. 140.
[189] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 79.
[190] Max LIOTIER, *Celui qui va devant*, *op. cit.*, p. 140.
[191] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 125.
[192] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 247.
[193] *Ibid.*, p. 147.

> ne pouvaient suffire à leur soif. (…) Ils abandonnèrent tout, brutalement, pour vivre une forme d'existence en regard de laquelle le prétendu existentialisme des villes n'est qu'une pâle falsification. Certains, plus sages ou moins passionnés, qui sait, gardèrent leur occupation citadine. Leur cas est moins intéressant, il a une saveur de "combine", peut-être[194]… »

Dans cette défense des guides « par vocation », par un Liotier fasciné par le rôle du guide, « celui qui va devant, ces derniers sont les véritables alpinistes désintéressés et les amateurs ceux qui refusent de se « sacrifier » pour l'alpinisme.

Pour les générations suivantes, il semble que le métier de guide perde de son prestige. On observe ainsi que, pour les plus jeunes générations, devenir guide s'apparente parfois à un débouché de circonstance plutôt qu'un véritable projet (ils disent souvent que c'est arrivé « comme ça »). « Ça s'est imposé, un peu. J'étais à la fac, et en parallèle, je passais mes diplômes de moniteur de ski et de guide de haute montagne » ; « j'y suis allé un peu comme ça, et puis après c'est venu. J'ai eu besoin d'un moment mais maintenant je suis content d'emmener des gens[195] », nous dit-on en entretien[196]. Ou encore :

> « En fait, j'ai pas vraiment fait le choix de devenir guide. Ça s'est fait comme ça. J'étais dans l'équipe FFME, parce que j'avais vraiment envie d'en faire partie. Et on m'a donné le probatoire. Et la plupart des gens m'ont dit, si tu as le probatoire, il faut aller passer le diplôme de guide. (…) Mais j'avais pas vraiment envie de bosser comme guide plus que ça, quoi. J'ai passé le diplôme de guide, j'ai profité de l'opportunité que j'avais. » [Français, né en 1970]

La plupart, comme leurs aînés d'ailleurs, envisagent une reconversion. Des pistes sont évoquées : l'artisanat, les conférences en entreprise, un poste dans les institutions de l'alpinisme ou encore, pour l'alpiniste le plus diplômé, un travail de chercheur à temps plein au sein du laboratoire de l'ENSA. Il semblerait ainsi que, de plus en plus, pour les « grands alpinistes » (la plupart reconvertis ensuite en alpinistes professionnels), faire le guide fournisse un cadre de vie qui permet de se consacrer plus facilement à l'alpinisme, de la même manière que certains « seconds métiers » permettent de pratiquer la littérature[197] ou de baigner, indirectement, dans cet univers. C'est le cas des administrateurs culturels étudiés par Vincent Dubois. Il s'agit-là, explique-t-il, de « vocations de crise », entendant que celles-ci sont apparues dans le contexte particulier de la crise économique et de la massification de l'enseignement supérieur. Ces métiers en viennent à constituer des débouchés attractifs (en fait une véritable voie de salut) pour des diplômés des filières littéraires ayant peu de perspectives d'emploi[198]. Le métier de guide peut également, pour certaines personnes, être considéré comme une forme de vocation « par défaut » que permet d'éclairer le contexte institutionnel. De la même façon que le métier d'administrateur culturel constitue un accès « faute de mieux » aux métiers de la culture pour des individus plus passionnés de culture que d'administration, dans un contexte où l'accès aux métiers culturels les plus prestigieux est quasiment impossible (parmi eux celui d'écrivain, de musicien, etc.) et où l'enseignement constitue un repoussoir[199], le métier de guide finit par constituer un accès « faute de mieux » à l'alpinisme de haut niveau pour des individus plus passionnés d'alpinisme que de guidage.

---

[194] Max LIOTIER, *Celui qui va devant*, *op. cit.*, p. 54.
[195] Français, né en 1971.
[196] Français, né en 1973.
[197] Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.*
[198] Vincent DUBOIS, *La culture comme vocation*, *op. cit.*, p. 19.
[199] *Ibid.*, p. 117-129.

Pour certains guides-alpinistes de ces générations, le métier de guide est même présenté comme purement lucratif. Chamoux, par exemple, parle de son ancien métier de moniteur de ski comme d'une entreprise purement lucrative résumée par la formule laconique : « je gagne ma vie. Je vends des virages[200] ». Chez Chamoux, le métier de guide est mis exactement sur le même plan : un moyen rapide de gagner de l'argent. Alors qu'il a dépensé tout son argent dans sa dernière expédition (Gasherbrum I et II), il écrit : « Je manque de fric à tel point que je saute sur toutes les offres qui se présentent[201] ». C'est ainsi que Chamoux fait le guide et accompagne des clients en haut du mont Blanc pendant vingt jours d'affilée. Batard, de son côté, n'hésite pas à présenter le métier de guide comme un gagne-pain, qui « [lui] a permis, d'abord, de gagner [s]a vie[202] ». Faire le guide, pour Batard, c'est aussi s'exposer aux caprices de clients qui refusent de laisser un inférieur décider. Certains le traitent « comme un vulgaire produit de luxe qu'ils s'offrent le temps d'un week-end[203] », comme ce banquier qui le voit comme un serviteur, ou ce chirurgien qui refuse de lui obéir. Dans le métier de guide, dit-il, « ce n'est pas toujours la montagne qui est dangereuse. Parfois c'est le client. Le client qui exige. Le client qui paie[204] ». Le rapport financier entre guide et client est vraiment ce qui pose problème. Robert Flematti, professeur-guide à l'École Militaire de Haute Montagne, le souligne également, content d'avoir échappé à cet aspect – vénal – du métier : « Nous ne courons pas derrière les clients, nous n'entretenons pas de rapport d'argent avec nos élèves ; ce qui m'arrange bien, j'ai horreur de ces questions[205] » ! Guide, envisagé ainsi, apparaît vraiment comme une nécessité et comme un second choix par rapport à une carrière d'alpiniste professionnel qu'embrasseront, d'ailleurs, Chamoux comme Batard.

### 2.4.2 *"Guider des étrangers par la main" : un métier indigne des grands alpinistes britanniques*

Outre l'aspect financier, c'est-à-dire intéressé, du métier de guide, il est un autre aspect présenté comme antithétique d'une pratique excellente de l'alpinisme : le faible niveau de l'alpinisme pratiqué en tant que guide. Malgré un attrait initial pour le métier de guide, qui permet d'être en permanence en montagne, les alpinistes soulignent rapidement le désenchantement qu'entraine le fait de devoir se mettre au niveau des clients. « J'écartai l'idée de devenir instructeur dans une *Outward Bound School* ou un établissement semblable – j'aimais trop l'alpinisme. Une fois qu'on commence à enseigner, on ne grimpe plus son propre niveau mais à celui de ses élèves[206] », écrit Bonington (né en 1934).

Ce sont presque toujours des alpinistes britanniques qui avancent ce type d'argument, les Français ayant plus tendance à tenter de revaloriser symboliquement le métier en distinguant, comme nous le montrerons plus bas, « grands » et « petits » guides. Les Britanniques qui ont été instructeurs ou guides saisonniers justifient ainsi leur choix final de ne pas en faire leur métier, à l'instar de Doug Scott (né en 1941) ou encore de Nick Bullock (né en 1965), par un manque d'intérêt pour le « petit » alpinisme. « Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que je venais de passer deux semaines

---

[200] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 25.
[201] *Ibid.*, p. 111.
[202] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 84. Il nuance, cependant, ensuite, en évoquant les aspects positifs du métier : absence de hiérarchie, autonomie, rencontres d'individus variés…
[203] *Ibid.*, p. 113.
[204] *Ibid.*, p. 16.
[205] Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 207.
[206] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 84. Nous traduisons.

de beau temps à faire le guide quand j'aurais pu moi aussi me concentrer sur un gros objectif[207] », écrit Scott, après été guide un été dans le massif du mont Blanc. Bullock, quant à lui, passe plusieurs qualifications d'instructeur (*leader's awards*), sans intention de le devenir et de « perdre son temps dans les montagnes à guider des étrangers par la main » :

> « J'ai cependant réalisé rapidement qu'il y aurait peu d'intérêt pour moi à enseigner l'alpinisme. Je voulais juste aller grimper pour ma propre satisfaction et mon plaisir personnel[208] ».

Joe Simpson (né en 1960) est l'un de ceux qui formule la critique la plus élaborée. Alors qu'il avait obtenu le diplôme de guide, il démissionne quelques mois plus tard, justifiant sa décision par une incapacité à pratiquer avec des alpinistes considérés comme médiocres :

> « J'ai découvert que détestais faire le guide. (…) à l'époque, j'étais incapable de comprendre pourquoi certains étaient si désespérément pathétiques en alpinisme. Faire le guide me semblait consister à être attaché à des clients aux capacités très variées, sur un terrain facile mais impardonnable en cas d'accident. (…) Parfois, je me retrouvais à regarder un client en difficulté sans pouvoir trouver mes mots, en me demandant pourquoi, alors que je trouvais ça facile, ils n'y arrivaient pas[209]. »

Pour comprendre cet aspect, spécifiquement britannique, de la critique, il faut l'inscrire dans une perspective historique de plus long terme. Pendant longtemps, la distinction entre amateurs (britanniques) et guides (principalement français, suisses, et italiens), a structuré la manière dont était définie l'excellence au Royaume-Uni. Dans le chapitre 5, nous avons montré que les guides (du moins les meilleurs d'entre eux, les « grands guides »), malgré des compétences en matière d'alpinisme supérieures à celles des amateurs, n'étaient pas considérés, au moins jusqu'à l'entre-deux-guerres, comme des alpinistes à part entière. Leur infériorité sociale, couplée à leur démarche intéressée, car professionnelle, les plaçaient sur un autre plan que celui des *gentlemen* amateurs dont la principale caractéristique était leur désintéressement. Guides et alpinistes ne venaient ni des mêmes milieux, ni des mêmes pays, et ne jouaient pas au même jeu. Il n'est donc pas si surprenant que, quelques décennies plus tard, cette vision des choses perdure dans la manière dont les alpinistes Britanniques perçoivent le métier de guide. Si l'alpinisme professionnel passe encore – surtout dans un pays comme l'Angleterre où être entrepreneur de sa propre carrière est relativement prestigieux –, faire le guide reste une pratique dévalorisée, qui cumule deux formes de « bassesse » : à la vénalité (présente également dans l'alpinisme professionnel) s'ajoute l'indignité d'être le subalterne de touristes que l'on méprise pour leur incompétence en alpinisme et, de manière générale, pour leur « vulgarité »[210]. Ceci explique pourquoi, pour des Britanniques héritiers d'une tradition et d'un « esprit » centenaires qui reposent sur la distinction conjointe par rapport aux deux inférieurs que sont les touristes (inférieurs sociaux, sportifs et moraux) et les guides (inférieurs sociaux et moraux), faire le guide est une situation difficilement soutenable pour qui se considère comme un « grand alpiniste ».

### 2.4.3 *"Faire des mont Blanc" : la distinction française entre grands et petits guides*

> « Tout ce qui est mont Blanc, tout ça, je n'y vais plus » [Français, guide, né en 1968]

> « À moins d'être guide prestigieux et d'avoir des clients haut de gamme, mais sinon, pfff, emmener des blaireaux au mont Blanc en les tirant tout le temps, ça c'est pas possible ! Faire le mont Blanc deux fois

---

[207] Douglas SCOTT, *Himalayan Climber, a lifetime's quest to the world's greater ranges*, Londres, Diadem, 1992, p. 11.
[208] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 114 et 72.
[209] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 158-159. Nous traduisons.
[210] Voir précédent dans ce même chapitre, voir également dans le chapitre 5

par semaines, faut voir. Je préfère faire le ménage ! » [Français, amateur, né en 1941] [211]

Chez les Français des générations les plus récentes, on retrouve le même dégoût du « petit alpinisme » que force à pratiquer le métier de guide. Cependant, au lieu de rejeter catégoriquement le métier, à l'instar des Britanniques, les Français opèrent une distinction entre « grands » et « petits » guides qui recoupe la distinction entre « grands » et « petits » alpinistes, ce qui leur permet de concilier exercice du métier de guide et excellence en alpinisme. Les alpinistes-guides que nous avons interrogés et lus se considèrent, en fait, supérieurs à la majorité des guides. Ils forment une petite élite : ils sont des guides « à part », qui bénéficient d'avantages particuliers. Ce statut de « grand guide » découle directement de leur statut de « grand alpiniste ». C'est en établissant une hiérarchie des guides dont, en tant que grands alpinistes, ils occupent le sommet, que les grands guides échappent aux critiques habituelles. Ainsi, l'aspect dégradant du métier ne concernerait que les « petits guides ». Quelles sont les différences qui opposent, d'après les premiers, « grands » et « petits » guides ?

Ces différences découlent principalement du niveau en alpinisme. Les « grands guides », parce qu'ils sont en mesure de s'attaquer à des « grandes ascensions », ont un monopole sur les meilleurs clients, c'est-à-dire les bons ou très bons amateurs qui souhaitent, un peu dans la perspective qui était celle des alpinistes de l'*AC* au XIX[e] siècle, embaucher un guide pour tenter des ascensions difficiles. Les « petits guides », en revanche, n'ont pas les moyens techniques de s'assurer cette clientèle privilégiée. Inscrits au « tour de rôle » (voir chapitre 7), ils sont conduits à répéter, inlassablement, les mêmes ascensions en compagnie de clients jugés médiocres, une répétition résumée par l'expression « faire des mont Blanc » ou « faire le guide-taxi ». Ce type d'expression n'est d'ailleurs pas utilisée uniquement pour désigner le caractère répétitif du métier mais aussi, de la part des « grands guides », pour dénigrer ce qu'ils assimilent à une faiblesse de caractère ou un manque d'initiative. « Faire des mont Blanc », c'est la solution de facilité de celui qui n'aspire pas à l'excellence.

> « C'est sûr que si chaque été on fait vingt mont Blanc, c'est sûr qu'au bout de vingt ans, on peut plus y voir. Mais moi, mis à part peut-être la première saison, j'ai vite senti que c'était fatiguant, monotone. Donc les mont Blanc, je les prenais quand j'avais vraiment rien d'autre. » [Français, guide, né en 1973]

> « C'est sûr que c'est super facile d'aller faire des mont Blanc. Par contre, faut se bouger pour trouver des clients, les emmener en Jordanie, les emmener dans des endroits » [Français, guide, né en 1970]

D'après Jean-Marie Choffat (qui était resté amateur), Yannick Seigneur représente l'incarnation du « grand guide », ni guide-taxi, ni guide à mont Blanc.

> « C'était une figure de proue de l'alpinisme français et international. J'admirais son grand professionnalisme. Il était le contraire d'un guide taxi à qui le client dit : "Chauffeur, à tel endroit !". Il n'appartenait d'ailleurs à aucune compagnie de guides. Tous ses clients étaient des copains, des amis. Leurs courses, ils les choisissaient ensemble[212]. »

Seigneur, dans le portrait qu'en fait Choffat, s'apparente d'ailleurs plus à un entrepreneur de sa propre carrière, effectuant ses propres choix, qu'à un guide. C'est là, de manière générale, une caractéristique des grands guides. Ces derniers ont une position privilégiée qui leur permet d'échapper aux aspects les plus répétitifs et aliénants du métier. Ils peuvent choisir leur client,

---

[211] Cet alpiniste tient ce type de propos aujourd'hui. En entretien, il me dit qu'il avait longtemps hésité, dans sa jeunesse, à devenir guide, le métier étant prestigieux. On voit bien l'évolution des représentations du métier qui a eu lieu entre le début des années 1960 et aujourd'hui.

[212] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 118.

comme nous l'explique un alpiniste interrogé en entretien (qui, d'ailleurs, ne nie pas non plus la dimension financière de son métier) :

> « Déjà, ça met du beurre dans les épinards, et puis en plus j'ai la chance d'être, enfin, de prendre les clients avec qui je m'entends bien (...). Et j'ai énormément de plaisir à aller en montagne avec eux. On fait des choses très sympas, variées, qui sortent du traditionnel mont Blanc. Donc je suis content d'avoir des clients. Je suis inscrit à la compagnie des guides de Chamonix, mais en fait je ne prends que des clients qui passent direct avec moi, ou que je connais, ou par le bouche à oreille. » [Français, guide, né en 1973]

Il n'est guère étonnant que, dans ces conditions matérielles assez exceptionnelles, les guides « grands alpinistes » puissent tenir le discours vocationnel qui est le leur. La variété, la nouveauté, l'autonomie, l'épanouissement, toutes ces dimensions caractérisent le métier de « grand guide », à tel point qu'on pourrait douter qu'il s'agisse encore d'un métier. Dans les propos des grands guides, on retrouve le même argumentaire que dans ceux des alpinistes professionnels qui, à l'instar de Daudet par exemple, n'assimilent pas l'alpinisme à un métier.

> « La façon dont je le pratique, je trouve ça fabuleux. Ce que j'aime c'est la variété. Tu vois, là, en étant guide de haute montagne, je devais aller grimper en Jordanie dans le Wadi Rum avec un groupe du CAF. Et puis après, je vais aller au Groenland cet été. (...) Moi, comme je le pratique, j'essaie de toujours faire des nouvelles courses, des nouvelles choses, des nouveaux massifs, des nouveaux trucs. C'est enrichissant. (...) Je propose à mes clients des courses qui correspondent à leur niveau, à leur motivation… et à la mienne. » [Français, guide, né en 1970]

> « Moi j'essaie de sortir des sentiers battus et c'est assez rarement que je vais sur des courses où d'autres subissent peut-être plus la répétition. Pas le mont Blanc ou le même canyon à répétition. J'ai des activités très variées. » [Français, guide, né en 1971]

Plus encore, de la même façon que « faire des mont Blanc » reflète un manque d'initiative, les « grands guides » tirent une supériorité morale de leur supériorité technique. Ils ne sont pas seulement meilleurs techniquement, ils entretiennent aussi un tout autre rapport au client : alors que le petit guide accompagne, le grand guide « forme », « enseigne », « transmet ». Cette transmission s'opère, qui plus est, auprès de clients sélectionnés : ainsi, à la « foule » indistincte des clients du petit guide (ou du moniteur de ski, dans l'extrait ci-dessous de Liotier) s'oppose l'élite des clients du grand guide, qui sont aussi – plus que des clients – ses élèves. Pierre Bourdieu, à propos du champ académique des années 1960-1970 et de la relation entre professeurs et doctorants, note qu'il existe « une relation étroite entre le capital de pouvoir universitaire possédé par les différents "patrons" » – dans l'alpinisme, il s'agirait du capital alpinistique des différents guides – et « le nombre et la qualité (mesurée en capital scolaire) de leurs clients[213] ». Il en va de même, en quelque sorte, dans l'alpinisme, à la différence que le nombre de clients – à l'inverse du nombre de thèses dirigées – est inversement proportionnel à la qualité et à la grandeur des guides. Le nombre et le type de clients à la fois détermine et signifie le degré de grandeur de l'alpiniste-guide qu'ils emploient. Dans le champ académique comme dans l'univers des guides, « dans la hauteur du patron (...) choisi, le candidat affirme le sens qu'il a et de sa propre hauteur et de la hauteur des différents patrons possibles (...). Le patron est choisi plus qu'il ne choisit ; et la valeur de ses élèves (...) contribue à faire sa valeur – comme il contribue à faire la leur[214] ». Lorsque l'on est un bon alpiniste amateur, choisir un « grand guide », c'est à la fois signifier que le guide fait partie de l'élite et que, soi-même, on s'approche (sans en faire partie, puisque l'on a besoin d'un guide, et

---

[213] Pierre BOURDIEU, *Homo academicus*, Paris, Minuit, Le sens commun, 1984, p. 122.
[214] *Ibid.*, p. 126.

que l'éthique interdit ce type « d'aide artificielle » depuis bien longtemps) de l'excellence. Pour les guides, être choisi par les « bons » clients ou être en mesure de choisir ses clients, est un signe d'excellence et la garantie d'une séparation du « bon grain de l'ivraie », comme l'écrit Liotier :

> « Ce métier, par là même, est tout différent de celui de moniteur de ski, qui nous offre en pâture à la grande foule, cette foule de plus en plus nombreuse, apportant le bon grain et l'ivraie sans prévenir (…), qui nous fait rencontrer un type d'hommes pour qui rien ne doit être gratuit[215]. »

> « Le guide-accompagnateur (c'est la grosse majorité) est quelqu'un qui conduit une autre personne sur des sommets par des crêtes ou des arêtes (…), il ne dispense pas un enseignement (…).C'est un peu un guide-taxi. Cela, je ne voulais pas l'être. Je me sentais disponible pour une toute autre forme de rapport avec un client : être son guide, celui qui l'accompagne bien sûr, mais aussi et surtout être son professeur. Celui qui lui enseigne l'alpinisme comme un sport, car s'en est un, mais aussi comme un art[216]. »

Notons la distinction d'importance entre l'alpinisme comme « sport », qui est celui du petit guide, et l'alpinisme comme « art », qui est celui du grand guide et du grand alpiniste.

Enfin, si cette transmission peut avoir lieu, c'est parce que les grands guides demeurent supérieurs à leurs meilleurs clients. L'affirmation de cette supériorité, indéniable, est encore une manière de se distinguer, non seulement des touristes, le repoussoir habituel de tout alpiniste excellent mais, encore une fois, du petit guide, qui n'atteint pas le niveau des bons amateurs. « À vrai dire, raconte Terray, dans toute ma carrière de guide, je n'ai pas accompagné plus de vingt clients vraiment à l'aise dans les courses entreprises ensemble. Trois ou quatre au plus étaient capables de me suivre lorsque je "mettais le grand braquet"[217] ». Terray, qui peinait, explique-t-il, à trouver les « bons clients », ceux qui permettent de faire du « vrai alpinisme[218] » au lieu d'être inaptes, « malhabiles », « de vulgaires paquets » que l'on tire[219], aurait ainsi, d'après ses comptes, effectué avec des clients une seule voie très difficile, soixante difficiles, et sept cent faciles[220]. Les autobiographies des « grands guides » sont souvent l'occasion de témoigner, dans un chapitre consacré au métier de guide, de l'infériorité des clients. Ici, Flematti dépeint Lucien Carcassès, un préfet qui se fait hisser au sommet et qui se vante de ses ascensions – des voies faciles que Flematti lui présente comme de difficiles premières – dans la *Revue des Deux Mondes,* en mauvaise position :

> « Alors qu'il restait un rappel, Lucien que nous assurions se mit à geindre dans la nuit. C'était à fendre l'âme : "Renéééé ! je suis pendu… " (…). Parvenu à sa hauteur, je réalisai que Lucien Carcassès était effectivement "pendu" la tête en bas[221]. »

C'est parce que ces autobiographies sont, en premier lieu, dans autobiographies de « grands alpinistes » (qui se trouvent, par la même occasion, être des « grands guides »), que l'on y retrouve le mépris des « petits » alpinistes qui caractérise, depuis le XIX[e] siècle, le discours d'excellence.

## 3. Face à la féminisation. Une hégémonie masculine persistante

> « Où s'arrêtera l'ambition des femmes ? Nul ne le sait. Et quand nous autres, alpinistes du temps présent, seront bien vieilles, toutes ridées et courbées par l'âge, et que nous conterons à nos petites-filles d'une voix chevrotante nos exploits de jadis, celles-ci sourirons avec indulgence à nos radotages d'aïeules car, qui sait, peut-être auront-elles déjà trouvé le moyen de gravir en cordée féminine la face

---

[215] Max LIOTIER, *Celui qui va devant*, *op. cit.*, p. 142.
[216] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 77-78.
[217] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 347.
[218] *Ibid.*, p. 311-314.
[219] *Ibid.*, p. 308 et 331.
[220] *Ibid.*, p. 341.
[221] Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 139.

> Nord des Drus[222] ? »

Avec les prolétaires et les professionnels, les femmes alpinistes représentent une troisième « menace » pour l'ordre établi après la Deuxième Guerre mondiale. Cependant, comme nous l'avons montré dans le chapitre 7, ces dernières demeurent bien plus minoritaires que les autres *outsiders* dans l'alpinisme de haut niveau. De ce fait, on ne peut pas réellement parler de féminisation de l'alpinisme de haut niveau, car le processus en est encore à ses prémices. Il n'en demeure pas moins que quelques « grandes femmes alpinistes » ont bien, comme l'appelait de ses vœux Micheline Morin dans l'extrait cité en exergue, réussi à se hisser au niveau des hommes. La fameuse face Nord des Drus est ainsi escaladée, non pas en cordée féminine mais, plus encore, en solitaire et en hivernale par la Française Catherine Destivelle (née en 1960) au début des années 1990. Quelques mois plus tard, la Britannique Alison Hargreaves (1962-1995) réalise également, en solitaire, l'ascension de cette face réputée, après celles de cinq autres grandes faces Nord des Alpes. Dans l'Himalaya, Hargreaves escalade l'Everest sans oxygène et sans assistance, en 1995, avant de répéter le même exploit sur le K2[223].

Alors que la présence de « grandes alpinistes » était presque impensable avant la guerre, les années 1960 voient apparaître les premiers exemples de femmes, telles la Française Claude Kogan (1919-1959), dont les exploits sont à la hauteur de ceux des hommes, et qui à ce titre bénéficient d'une médiatisation sans précédent. Kogan réussit, au sein d'une cordée masculine, la première ascension du Salcantay (Pérou, 1952) et du Nun (Himalaya, 1953). En 1959, Kogan fait partie de la première expédition féminine en Himalaya, sur le Cho Oyu[224]. La « féminisation » se ressent également au niveau institutionnel. Dans les années 1970, l'*AC* s'ouvre aux femmes (d'autres bastions masculins seront plus longs à tomber, comme le *SMC*, qui attendra 1990). En France, la profession de guide devient accessible aux femmes en 1983. Leroux, évoquant ici les premières femmes guides, résume bien l'évolution qui a eu lieu entre les années 1940 et les années 1980 :

> « Je crois qu'Armand Charlet [alpiniste et guide célèbre des années 1920 à 1950] doit se retourner dans sa tombe, tant c'était impensable à son époque![225] »

C'est donc dans les années 1960 que les femmes font une timide entrée dans l'himalayisme, et c'est seulement à partir des années 1970 que l'alpinisme semble vraiment commencer à s'ouvrir aux femmes. Cette ouverture en reste à ses balbutiements. Pour ne citer que l'exemple de la profession de guide, celle-ci, pourtant accessible par un examen portant sur des épreuves standardisées[226], ne compte aujourd'hui qu'une vingtaine de femmes pour 1600 guides. À propos de la dernière promotion de guides, un alpiniste interrogé en entretien, formateur à l'ENSA, parle d'un « bouleversement » : on y observe la plus forte proportion de femmes jamais vue à l'ENSA, soit… 13% (6 femmes sur 45 admis).

Malgré les exploits féminins, et malgré la visibilité croissante de quelques grandes figures de l'alpinisme féminin dès l'après-guerre, à commencer par Claude Kogan, on observe ainsi le maintien d'une hégémonie masculine dans l'alpinisme de haut niveau. C'est là peut-être la plus forte des résistances à l'œuvre. Celle-ci peut s'expliquer par le fait que les *outsiders* – *hard men* et profes-

---

[222] Micheline MORIN, *Encordées*, *op. cit.*, p. 68.
[223] Elle trouve la mort à la descente.
[224] Dans laquelle elle trouvera la mort.
[225] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 223.
[226] Ce qui permet d'amoindrir des phénomènes de ségrégation de la part des recruteurs.

sionnels – partagent cependant entre eux une caractéristique qui transcende leur milieu social ou leur rapport (amateur ou professionnel) à l'alpinisme : le fait d'être des hommes. C'est un élément fondamental de l'identité du groupe, qui permet d'intégrer des individus provenant de milieux sociaux éloignés de l'alpinisme. Dans la première partie de ce chapitre, nous avons ainsi montré comment l'affirmation d'une masculinité virile permettait aux *hard men* de s'intégrer dans le modèle d'excellence – fondamentalement masculin – traditionnel. Dans ce modèle, codifié par des hommes et pour des hommes, quelle place est alors laissée aux femmes, aussi bonnes alpinistes soient-elles ? Si le regard porté sur les femmes alpinistes a évolué depuis l'époque victorienne, si elles sont de plus en plus acceptées dans l'élite, elles demeurent les véritables *outsiders* au sein d'un microcosme fondamentalement masculin. Comme auparavant, elles doivent redoubler d'efforts pour s'y faire une place, au risque de ne plus être considérées comme de « véritables » femmes.

Les barrières auxquelles se heurtent les femmes, encore après la guerre, révèlent le caractère hégémonique du modèle de masculinité qui est celui de l'alpinisme de haut niveau. On pouvait déjà parler de masculinité hégémonique – une notion conceptualisée par Raewyn Connell[227] – dans l'alpinisme d'avant-guerre : pendant près d'un siècle, il avait été un lieu presque exclusivement – et même, au Royaume-Uni, institutionnellement – masculin, ouvertement hostile à « l'intrusion » de ces dernières. Dans les décennies d'après-guerre, l'alpinisme semble s'ouvrir : les barrières institutionnelles tombent et les femmes sont, en apparence, les bienvenues. Paradoxalement, c'est cette ouverture qui fait apparaître toute la force de la domination masculine dans l'alpinisme, puisque les femmes, de plus en plus nombreuses à tenter d'accéder à l'élite, restent ostracisées et continuent de se heurter à des barrières invisibles. C'est lorsque l'alpinisme s'entre-ouvre aux femmes que l'hégémonie devient visible.

Connell définit la masculinité hégémonique comme « la configuration des pratiques de genre qui incarne la solution socialement acceptée au problème de la légitimité du patriarcat, et qui garantit (ou qui est utilisée pour garantir) la position dominante des hommes et la subordination des femmes[228] ». La mention des « pratiques » est importante : la masculinité hégémonique s'exprime bien à travers « des choses qui sont faites et pas seulement [à travers] un ensemble d'attentes liées à des rôles ou une identité[229] ». Nous verrons que, derrière une apparente bienveillance envers les femmes dans les discours, celles-ci restent traitées, en pratique, comme des *outsiders*. Elles sont rarement évoquées par les hommes et ne sont pas inclues dans leurs cordées. Ces mêmes discours, en outre, trahissent l'hégémonie masculine de manière plus subtile, car ils adoptent un rhétorique héroïque où domination sportive rime avec domination masculine. Avec la conquête himalayenne, cette rhétorique, déjà présente auparavant, s'intensifie.

Enfin, si la masculinité hégémonique est dominante (et si l'hégémonie « fonctionne »), c'est parce qu'elle représente une forme exemplaire de masculinité, parce qu'elle est perçue et acceptée

---

[227] Raewyn CONNELL, *Gender and power: society, the person, and sexual politics*, Stanford, Calif., Etats-Unis, Stanford university press, 1987 Raewyn CONNELL, *Masculinities*, Berkeley, University of California Press, 1995.
[228] Raewyn CONNELL, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Amsterdam, 2014, p. 77.

[229] Raewyn CONNELL et James W. MESSERSCHMIDT, « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », *Gender and Society*, 2005, vol. 19, n° 6, pp. 829‑859, p. 832. Nous traduisons.

comme un modèle valorisé, désirable, et supérieur aux autres[230]. Un aspect important de la masculinité hégémonique est ainsi qu'elle représente une « forme culturellement idéalisée du caractère masculin[231] ». D'après Connell et Messerschmidt, « l'hégémonie fonctionne en partie à travers la production d'exemples de masculinité (par exemple les stars du sport professionnel), de symboles investis de pouvoir malgré le fait que la plupart des hommes et des garçons ne sont jamais complètement à la hauteur de ces exemples[232] ». C'est en ce sens, c'est-à-dire au sens où les individus qui l'incarnent sont investis d'un statut exemplaire, que la masculinité hégémonique peut fonctionner comme un modèle (au sens d'exemple à suivre) de masculinité. Dans l'après-guerre, les hommes restent les uniques modèles de grands alpinistes. Quelques femmes, comme Catherine Destivelle ou Alison Hargreaves approcheront le statut de modèles, mais seront toujours essentialisées, ramenées à leur statut de femme, échouant à devenir des « grands alpinistes » à part entière, indépendamment de leur sexe.

### 3.1. Les signes d'une masculinité hégémonique persistante

Entre les débuts de l'alpinisme et l'entre-deux-guerres, certains hommes se montrent ouvertement réticents à la pratique de l'alpinisme par les femmes, encore plus lorsqu'il s'agit d'alpinisme de haut niveau, impliquant dangers et fatigue. De plus en plus, après la guerre, ce genre de prise de position disparait des journaux alpins et des récits. Une analyse du contenu de l'*AJ* entre 1975 et 1980, les cinq années consécutives à l'ouverture de l'*AC* aux femmes, a permis de constater que cette question n'était presque pas évoquée. Jack Longland, dans son discours d'adieux, se félicite de l'arrivée des femmes au sein du club et appelle même de ses vœux une femme président. Son propos est essentialisant et condescendant. Les femmes apportent au sein du club « plus de gaité et de civilité », ainsi qu'un « œil critique et expert sur la bonne tenue des locaux du club ». Elles apportent aussi, outre de nouveaux membres, « beaucoup d'argent, de nombreux livres de valeurs, et quelques tableaux charmants pour la collection de l'*AC*[233] ». De leurs compétences en alpinisme, il n'est guère question. Quand il évoque la nomination de Dorothy Pilley à la vice-présidente du club, il mentionne ses grands exploits sans omettre de préciser qu'elle pratiquait avec son mari, lui-même membre de l'*AC*. Mis à part un paragraphe dans l'article de Longland, il n'est ensuite guère question de l'arrivée des femmes dans l'*AJ*.

Cela signifie-t-il pour autant que les femmes sont acceptées sans rechigner ? Christine Mennesson note que l'entrée des femmes dans les pratiques masculines attirant des participants de milieux favorisés (dont l'alpinisme) ne s'accompagne généralement pas de réactions hostiles[234]. Sherry Ortner, de son côté, évoquant plus spécifiquement l'alpinisme, écrit que « les réactions des hommes alpinistes à l'entrée des femmes furent largement négatives – résistantes, hostiles, menaçantes » et que « les années 1970 ont produit une des rhétoriques les plus intensément sexistes de

---

[230] « Emprunté à l'étude des rapports de classe d'Antonio Gramsci, le concept d'hégémonie renvoie à la dynamique culturelle par laquelle un groupe revendique et maintient une position sociale de leadership ». Raewyn CONNELL, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, *op. cit.*, p. 74. Chez Gramsci, ce leadership repose en particulier sur le consentement des groupes dominés. George HOARE et Nathan SPERBER, *Introduction à Antonio Gramsci*, La Découverte, 2013, p. 60 et 96.

[231] Raewyn CONNELL, « An iron man: the body and some contradictions of hegemonic masculinity », *in* Michael A. MESSNER et Donald F. SABO (dir.), *Sport, men, and the gender order: critical feminist perspectives*, Champaign, Human Kinetics Books, pp. 83-96, p. 83. Nous traduisons.

[232] Raewyn CONNELL et James W. MESSERSCHMIDT, « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », *op. cit.*, p. 846.

[233] Jack LONGLAND, « Valedictory address », *op. cit.*, p. 3.

[234] Christine MENNESSON, *Etre une femme dans le monde des hommes*, *op. cit.*, p. 26.

tout le siècle (...) : les femmes semblaient, et le faisaient de bien des manières, remettre en question le contrat en vigueur concernant les relations de genre, ce qui était très provocateur à l'époque[235] ».

Il est vrai que les discours publiés, dans l'*AJ* par exemple, cessent d'être ouvertement hostiles à l'arrivée des femmes. De même, dans les autobiographies, aucun alpiniste ne prend position contre les femmes. Pourtant, la domination masculine dans l'alpinisme est loin de s'effacer. Il y eut bien des débats relatifs à l'entrée des femmes[236]. Ceux-ci, cependant, n'ont pas été nécessairement transcrits par écrit. Sur le site du *SMC*, il est ainsi fait mention de « débats houleux » précédents l'ouverture du club aux femmes. De tels débats ont eu lieu à l'*AC*, sachant qu'il était de notoriété commune que certains alpinistes étaient opposés à l'arrivée des femmes, comme Bill Tilman, une figure très respectée de l'*AC* à cette époque. En 1973, une première tentative d'ouverture avait été faite, qui n'avait pas réussi à obtenir la nécessaire majorité aux deux-tiers. C'est chose faite en 1974, même si l'on craint encore la réaction de Tilman (qui, en échange d'un poste de membre honoraire, laisse passer la motion). Après la fusion du *LAC* avec l'*AC* en mars 1975, 37 des nouveaux membres (des femmes, mécontentes du traitement qui leur est fait au sein de l'*AC*) démissionnent[237]. L'évènement n'est même pas mentionné dans l'*AJ*.

D'autre part, la résistance masculine s'exprime ailleurs que des prises de position publiques. Nous voudrions montrer que, tout en se montrant plutôt en faveur de l'arrivée des femmes ou, du moins, neutres sur la question, les hommes, sur le terrain, continuent de considérer les femmes comme des seconds de cordée ou des alpinistes inférieurs. En 1980, le magasine *Crags* publie une liste de « cent alpinistes qui ont forgé l'alpinisme britannique depuis la guerre » : elle ne contient aucune femme. À l'exception de deux d'entre eux, aucun des alpinistes interrogés ou dont nous avons lu les autobiographies n'a pratiqué à haut niveau avec une femme. Un seul a été le second de cordée d'une femme lors d'une grande ascension. Cette absence des femmes dans l'élite, plus encore que des prises de position hostiles, témoigne d'une hégémonie masculine persistante. L'hégémonie s'exprime également dans une rhétorique sexiste qui – c'est peut-être également le sens des propos d'Ortner – est effectivement exacerbée dans les années d'après-guerre.

### 3.1.1 *Les femmes alpinistes : des secondes de cordée ou des exceptions*

> « Il y a, en bas, (...) des femmes inquiètes, qui nous espèrent. Des femmes qui pensent, résignées, que ce métier de guide est une drogue incurable, que cette image du surhomme pour le public n'est pour elles que le corps d'un grand gosse qu'il faudra panser et soigner avant qu'il reparte, qu'il leur fera l'amour encore trop vite, comme si ce devait être la dernière fois, qu'il n'est qu'un enfant égoïste ne partageant pas ses joies. Des femmes qui savent qu'elles n'apprendront rien des aventures vécues en dehors du soir où le hasard, heureux, aura rassemblé à la maison deux ou trois guides qui, entre eux, épancheront leurs souvenirs sans discrétion, souvenirs qu'elles boiront avidement, sans poser de questions[238]. »

Quoique caricatural, ce portrait des femmes d'alpinistes par Max Liotier correspond à la manière dont ces derniers envisageait la place des femmes : dans la vallée. À l'exception des guides dans le cadre de leur métier, de quelques alpinistes à de rares occasions (par exemple Bernard Pierre, qui a réalisé l'ascension du Salcantay et du Nun avec Claude Kogan), et de l'alpiniste George Livanos,

---

[235] Sherry ORTNER, *Life and death on Mt. Everest*, *op. cit.*, p. 195. Nous traduisons.
[236] Ortner, cependant, ne donne aucun exemple.
[237] George BAND, *Summit : 150 years of the Alpine Club*, *op. cit.*, p. 236‑237.
[238] Max LIOTIER, *Celui qui va devant*, *op. cit.*, p. 85.

souvent encordé avec sa femme, aucun des alpinistes du corpus d'autobiographie ne raconte avoir réalisé d'ascensions avec des femmes, encore moins des ascensions difficiles. Sans surprise, les femmes brillent par leur absence dans les récits des hommes, sauf parfois lorsqu'il s'agit des mères ou des compagnes, qui ne s'aventurent pas en montagne et attendent au foyer, avec anxiété, le retour des alpinistes. Marc Batard avoue avoir été « odieux, arrogant et violent. Absolument macho et sans aucun égard pour [sa compagne]. (...) Je refusais, explique-t-il, de prendre en compte son inquiétude alors que je partais en montagne. Sur ce point précis, ma position était ferme et définitive. (…) une femme de guide doit savoir à quoi s'attendre et s'adapter en veillant à ne pas perturber de ses angoisses les projets de son mari[239] ». Beaucoup se félicitent que leur compagne ne pratique pas l'alpinisme, et les commentaires négatifs sur le mariage, qui détourne l'alpiniste des montagnes, sont fréquents. Comme l'écrit Paragot, qui utilise ici la métaphore classique de la montagne comme femme à conquérir, « il n'est pourtant pas facile d'être la femme d'un coureur de montagnes, et je lui suis reconnaissant de ne pas être trop jalouse de ses rivales[240] ». Dans ce cadre, comment sont accueillies les femmes alpinistes, celles qui n'attendent pas dans la vallée, mais vont là où vont les hommes ? Comment le sont-elles lorsqu'elles pratiquent aussi bien que les hommes, voire lorsqu'elles mènent, devant les hommes, une cordée au sommet ?

Traditionnellement, les femmes alpinistes sont considérées comme des alpinistes mineures, des secondes de cordée dont certaines ont fini par s'émanciper de la tutelle masculine pour pratiquer entre elles, en cordées féminines, « à leur niveau ». Cette vision des choses n'a pas vraiment changé après la Seconde Guerre mondiale. Les femmes alpinistes sont, certes, de plus en plus acceptées, et même bienvenues. On trouve ainsi davantage d'alpinistes pour défendre et encourager l'alpinisme féminin. Sephen Venables fait même référence à son apprentissage de l'escalade auprès d'une femme guide, au Pays de Galle[241]. Chez les alpinistes les plus jeunes de notre corpus, la présence de femmes alpinistes ne déclenche pas, le plus souvent, de commentaire. Pourtant, ces mêmes alpinistes ne pratiquent pas, ou très peu, avec des femmes. Nicolas Jaeger (1946-1980) écrit par exemple : « Les femmes en montagne ! Il est bien rare que l'alpinisme féminin ne suscite pas des prises de position outrancières, soit franchement "machistes", bien traditionnelles, soit, à l'inverse, résolument féministes, souvent naïves. Je n'ai jamais compris la violence de ces querelles, pas plus que l'existence de clubs "unisexes" comme il en existe encore chez nos voisin d'outre-Manche ». Ou encore : « L'histoire de l'alpinisme nous présente quelques femmes remarquables[242] ». Mais, immédiatement après, Jaeger nuance : « l'alpinisme n'est peut-être pas particulièrement adapté au psychisme de la plupart des femmes ». À propos des grandes alpinistes, il précise : « Pour être tout à fait équitable, notons tout de même qu'aucune n'a jamais pu prétendre aux premiers rôles ». Il a lui-même pratiqué avec une femme mais, là encore, la hiérarchie est claire : Jaeger était celui qui menait la cordée et qui distribuait les louanges : « J'ai, pour ma part, renonçant pour un temps aux ascensions solitaires, eu pour seconde une jeune femme remarquablement douée, résistante et enthousiaste. (…) Je ne l'ai jamais entendue se plaindre de la fatigue, du froid, de la faim ou de la soif. Combien d'hommes peuvent en dire autant » ?

---

[239] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 112.
[240] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 107.
[241] Stephen VENABLES, *Higher than the eagle soars*, *op. cit.*, p. 28.
[242] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 95.

Un autre alpiniste a également pratiqué avec des femmes : Georges Livanos (1923-2004). Plus exactement, ce dernier a réalisé un grand nombre d'ascensions rocheuses avec sa compagne, Sonia. Il ne tarit pas d'éloges à son égard, des éloges qu'on lit tout sachant que Robert et Sonia, les deux seconds de cordée, sont de moins bons alpinistes que Livanos : « À voir grimper Robert j'ai l'impression que ce n'est pas très difficile, à voir grimper Sonia la fissure devient d'une facilité simplement ridicule[243] », écrit-il. Il lui consacre un chapitre de son autobiographie – intitulé « Sonia, le six, et moi » – où il insiste, toujours avec son humour caractéristique, sur les grandes qualités de sa compagne : « Camarades aux vastes carrures qui surmontez allègrement (dans vos récit) les plus formidables surplombs avec dix kilos sur le dos, n'oubliez pas que ces dix kilos, le huitième de votre poids, sont presque le quart de celui de ma moitié[244] ». Le lecteur, bien sûr, n'est pas dupe. Livanos reste le chef de cordée. C'est lui qui choisit les voies et l'itinéraire, et qui décide du rôle de sa compagne : « L'an dernier, elle n'avait pas été admise à la face nord de la Ovest ; depuis, elle a gagné ses galons de sestogradiste, elle peut faire à présent les voies que j'estime à sa portée, c'est-à-dire toutes[245] ». Sonia le confirme elle-même. Quand un journaliste lui demande si elle n'a jamais eu envie d'être « autre chose que la seconde de cordée de George », elle répond : « J'aimais grimper pour le plaisir, pas par esprit de compétition. Et puis je n'étais pas féministe au point de chercher à faire des réalisations "féminines". J'ai un peu grimpé en tête, mais Georges n'aimait pas bien. Ça ne se faisait pas[246] ». Cela ne se faisait pas, en effet, dans les décennies d'après-guerre. Un alpiniste de cette génération interrogé en entretien nous le confirme :

> « Je grimpais surtout avec des amis, en fait. Aussi, parce que je me méfiais des femmes ! Je me disais "si j'ai un coup dur, c'est pas une femme qui va me sortir de là". À l'époque, y'avait pas l'hélico, le PGHM, tout ça. Physiquement, elle tiendra pas la distance. Dans les trucs durs, je préférais emmener des copains, ou quand y'avait une femme, on partait à plusieurs cordées. Mais partir isolément avec une femme sans cordée d'appui derrière, je me méfiais. » [Français, né en 1941]

Par la suite, la pratique de l'alpinisme mixte de haut niveau semble entrer dans les mœurs. Quelques femmes apparaissent, par exemple, dans les récits d'expédition. Seigneur fait référence à « amie polonaise », l'himalayiste polonaise Wanda Rutlewitz ; Cave à l'himalayiste Kate Phillip. Claude Kogan, également, est parfois mentionnée. En entretien, quelques femmes sont évoquées : l'alpiniste suisse Michelle Vauchez, la Française Catherine Destivelle. Mais ces femmes, à l'exception de Claude Kogan (voir plus bas) ne sont *jamais* les compagnes de cordée des grands alpinistes qui écrivent leurs autobiographies. Par ailleurs, les femmes qui pratiquent avec eux demeurent systématiquement des secondes de cordée. Ainsi, si les femmes deviennent plus présentes dans les récits des alpinistes, elles ne sont jamais ni les leaders, ni les meilleurs. Quand Tom Patey, en 1966, évoque les femmes alpinistes dans son lexique humoristique de l'alpinisme, c'est dans le cadre de la définition d'un « relais psychologique » (c'est-à-dire un relais dangereux, qui ne retiendrait pas l'alpiniste s'il venait à chuter) : « Un relais psychologique : (1) un second de cordée féminin ; (2) Quelque chose qui ressemble à un relais, mais qui n'en est pas un[247] »...

Les femmes alpinistes, à de très rares exceptions près, restent aux portes de l'excellence. Une de

---

[243] Georges LIVANOS, *Au-delà de la verticale*, *op. cit.*, p. 148.
[244] *Ibid.*, p. 255.
[245] *Ibid.*, p. 135.
[246] « Interview de Sonia Livanos », *Vertical*, avril 1995, n° 77.
[247] Tom PATEY, *One's man mountains*, *op. cit.*, p. 208.

ces exceptions est Claude Kogan (1919-1959). C'est la seule femme alpiniste, dans notre corpus, à véritablement faire l'objet de propos élogieux mais non condescendants de la part de compagnons masculins. Plus exactement, elle apparaît sous la plume d'un alpiniste, Bernard Pierre, son compagnon de cordée lors de l'ascension du Salcantay en 1952 et du Nun en 1953[248]. De la même manière que, dans les récits des alpinistes victoriens, les meilleures alpinistes étaient devenues trop fortes pour rester des femmes à part entières, entrant dans le domaine de « l'extraordinaire » (voir chapitre 5), pour Pierre, la place de Kogan dans la cordée est justifiée par ses capacités toutes masculines, et ses prouesses mesurées à l'aune de celles des hommes. Pour être alpiniste à part entière, il lui faut donc être un homme comme les autres sur le terrain sportif, se fondre dans un modèle d'excellence masculin[249], de la même manière que les femmes des « courses d'aventure » décrites par Kay et Laberge, parfois considérées comme des « accessoires obligatoires » (*mandatory equipment*) – les courses sont mixtes, et chaque équipe doit avoir au moins une femme dans ses rangs. Celles-ci doivent, pour être acceptées, se conformer aux attentes masculines, c'est-à-dire se comporter comme des hommes[250]. À ce propos, un alpiniste interrogé ne nous dit-il pas qu'il pense que « les femmes qui deviennent de très bon alpinistes, comme dans le monde des affaires, deviennent plus masculine dans leur attitude[251] » [Britannique, né en 1972] ?

Ceci place Kogan, comme c'était le cas d'alpinistes victoriennes comme Le Blond ou Bell (voir chapitre 5), dans le domaine du surnaturel, du « miracle », de « l'extraordinaire ». Pierre écrit à son sujet :

> « Elle, c'est le miracle ! (…) En montagne, cet étonnant petit bout de femme, d'un mètre cinquante et quarante-sept kilos, vaut un homme. Elle « marche » vite, possède une technique consommée, le sens de l'itinéraire. Par-dessus le marché, elle a une volonté de fer. Bref, c'est une très grande alpiniste[252]. »

Ce passage fait écho à celui d'un autre livre de Pierre, récit de la première expédition menée par Kogan, dans lequel il insistait déjà sur son caractère « extraordinaire », sur son niveau « trop » élevé pour qu'elle puisse être considérée comme une femme ordinaire :

> « Claude s'élève allègrement. Cet extraordinaire petit bout de femme - 1m50, 47 kilos – a toutes les qualités qui font d'elle l'une des plus grandes alpinistes de l'époque : courage, volonté, décision, sens de l'itinéraire et, couvrant le tout, une technique admirable[253]. »

Mais, là encore comme dans les commentaires masculins vieux d'un siècle, si Kogan est si extraordinaire, c'est parce qu'elle parvient, dans le même temps, à maintenir, en dehors de l'alpinisme, une attitude conforme aux représentations de la féminité. Couturière de métier, directrice d'une entreprise de confection, elle se comporte, avant et après l'ascension, comme une « vraie » femme.

> « Mais si Claude se comporte comme un homme sur le terrain alpin, elle n'en reste pas moins une

---

[248] Bernard PIERRE, *La Conquête du Salcantay: géant des Andes*, Paris, Amiot-Dumont, Bibliothèque de l'alpinisme, 1953 Bernard PIERRE, *Une victoire sur l'Himalaya*, Press Pocket, 1976.

[249] Sayeux décrit un phénomène similaire dans le milieu du surf. Anne-Sophie SAYEUX, « Femmes surfeuses, paroles d'hommes surfeurs : petits arrangements dans l'ordre des genres », *op. cit.*

[250] Joanne KAY et Suzanne LABERGE, « Mandatory equipement: women in adventure racing », *in* Suzanne LABERGE (dir.), *Understanding lifestyle sports, Consumption, identity and difference*, Londres, Routledge, pp. 156-175.

[251] "I think the women who become really good mountaineers; it's almost like in business: the women become more masculine in their attitude. And I think it's the same in mountaineering". Cette déclaration, pour la remettre dans son contexte d'énonciation, s'inscrit dans une argumentation plutôt en faveur des femmes. L'alpiniste explique que celles-ci sont confrontées, dans un univers masculin, au dilemme entre alpinisme et féminité, et obligée de se comporter ainsi.

[252] Bernard PIERRE, *Une victoire sur l'Himalaya*, *op. cit.*, p. 80.

[253] Bernard PIERRE, *La Conquête du Salcantay*, *op. cit.*, p. 94.

> femme ; elle n'a oublié ni sa lime à ongles, ni ses pots de crème, ni son miroir. Nous sommes tous d'accord sur ce point : une femme est une chose précieuse pour une expédition. Ne serait-ce que pour les travaux de couture et pour la confection des menus[254]… »

Évoquée brièvement ici, la division des rôles sexués en expédition en dehors du cadre purement sportif de l'ascension est une réalité à laquelle les femmes sont confrontées. Kogan avait mené une cordée masculine sur un sommet élevé ; elle n'en faisait pas moins la cuisine au camp de base. Quelques décennies plus tard, c'est justement parce qu'elle refusait de se plier à ce type d'assignation genrée que Julie Tullis (1939-1986) se heurte aux réactions étonnées des hommes de l'expédition française sur le Nanga Parbat de 1982. Ceux-ci en viennent à parier entre eux sur qui parviendra à lui faire repriser des vêtements. « Je détestais coudre et j'avais raccourci, en arrivant au camp de base, le pantalon de Kurt en collant à l'intérieur des étiquettes à bagages de l'avion. Les autres le savaient et essayaient de me faire faire un "travail de femme", d'où le pari[255] ». Ainsi, encore dans les années 1980, les femmes dans des expéditions masculines peinent à échapper à ce type d'assignation genrée.

La célébration de Claude Kogan par son compagnon d'expédition Bernard Pierre eût une fin. À son retour de l'expédition sur le Nun (1953), Kogan obtient un contrat d'exclusivité pour le magazine *Elle* qui publie un récit de trente pages. Elle vole la vedette à Bernard Pierre, qui était le chef officiel de l'expédition. Celui-ci refuse de l'inviter à nouveau dans ses expéditions. En 1954, elle n'est pas non plus invitée à l'expédition nationale sur le Makalu, quand bien même elle est montée à plus haute altitude que la plupart des membres masculins. Là encore, il ne s'agirait pas qu'une femme attire à elle tous l'intérêt médiatique. Kogan, finalement, trouvera deux solutions. La première consistera à monter par elle-même une expédition féminine sur le Cho Oyu (1959). Il lui faudra quatre ans pour récolter des fonds. La seconde, elle la trouvera en la personne de Raymond Lambert, alpiniste suisse amputé de ses pieds après une hivernal dans le massif du Mont blanc. Les deux alpinistes rejetés font équipe dans le cadre de quatre expéditions dont celle qui, en 1955, consacre Kogan, qui atteint 7730 mètres, comme « la femme la plus haute du monde »[256].

### 3.1.2 *Quelques justifications masculines de l'infériorité féminine*

Comment les hommes expliquent-ils le fait qu'ils n'ont jamais – ou très peu – pratiqué avec des femmes ? La plupart n'évoquent même pas la question dans leurs autobiographies, tant l'absence de femmes semble aller de soi. C'est donc en entretien que nous avons pu tenter d'obtenir des réponses à cette question.

Tout d'abord, aucun des hommes interrogés n'a réalisé des ascensions d'ampleur, très difficiles, avec des femmes. Même s'il leur est arrivé de pratiquer à haut niveau avec des femmes, leurs ascensions les plus reconnues ont toujours été faites en compagnie d'hommes. La raison en est, pour eux, qu'il y a trop peu, voire aucune femme alpiniste capable d'envisager ce type d'ascension. Le nombre d'ascensions d'ampleur réalisées avec des femmes est, nous dit un alpiniste, « au prorata du pourcentage de femmes » dans l'alpinisme :

---

[254] Bernard PIERRE, *Une victoire sur l'Himalaya*, *op. cit.*, p. 80.
[255] Julie TULLIS, *Clouds from both sides*, *op. cit.*, p. 152. Nous traduisons.
[256] Charlie BUFFET, *Première de cordée, Claude Kogan, femme d'audace et de passion*, Paris, Robert Laffont, 2003, p. 157-188.

> « Y'a pas beaucoup de filles qui font de l'alpinisme ; Y'en a de plus en plus, mais pas beaucoup. J'ai grimpé un peu avec X qui bosse à l'ENSA, et avec Y, qui est guide, on a ouvert un peu des voies au Maroc. Mais comme ça… Je pense que c'est au prorata du pourcentage qu'il y a. » [Français, né en 1968]

Pour les alpinistes des générations les plus anciennes, ceux nés dans les années 1940 par exemple (cinq entretiens), la question d'une pratique mixte ne semblait pas même se poser, tant il était inhabituel, tout simplement, de rencontrer des femmes alpinistes. À la question des éventuels partenaires féminins, la réponse immédiate était : l'absence de femmes.

> « À l'époque, il y avait très peu de femmes qui grimpaient » [Britannique, né en 1941]

> « Eh bien, il n'y avait juste pas de femmes qui grimpaient, en fait » [Britannique, né en 1945, décontenancé par ma question]

> « Quand j'ai commencé à grimper, il n'y avait pas beaucoup de femmes qui grimpaient. Il y en avait de très bonnes, mais vraiment pas beaucoup. Maintenant, c'est plus courant. (...) Je n'ai pas de problème à grimper avec une femme, c'est juste que je n'ai jamais eu de partenaire féminin » [Britannique, né en 1943]

> « Non, non, combien de fois j'ai vu une femme grimper dans les années 1950 ? Presque jamais » [Britannique, né en 1940]

> « Y'en avait pas beaucoup à l'époque » [Français, né en 1941].

Pour les générations suivantes, c'est-à-dire les alpinistes nés dans les années 1950, la rencontre de femmes alpinistes semble plus courante : les femmes ne sont pas absentes, mais elles ne font pas partie de l'élite.

> « Je n'ai pas fait de voies dures, non. J'ai seulement fait de l'escalade en Grande-Bretagne, mais jamais d'alpinisme avec des femmes. (…) Je n'ai juste pas d'amie en qui j'aurais confiance pour aller escalader des hautes montagnes[257] » [Britannique, né en 1954]

> « Je n'ai pas beaucoup grimpé avec des femmes ! J'ai fait de l'escalade, localement. Je n'ai jamais grimpé avec des femmes dans les Alpes (...). Je ne sais pas combien font de l'alpinisme hivernal dans les Alpes aujourd'hui, mais à l'époque, il n'y avait aucune femme, ou très peu[258] » [Britannique, né en 1951]

> « La plupart de mes partenaires sont des hommes, même si on a eu une ou deux femmes. (...) Mais très peu ! (rires). Il y avait très, très peu de femmes, en Angleterre du moins, qui grimpaient dans l'Himalaya à l'époque[259] » [Britannique, né en 1955]

Pour les dernières générations interrogées (des alpinistes nés entre 1967 et 1979), la présence de femmes est moins rare. Ils ont tous pratiqué avec des femmes, mais peu à haut niveau, et aucun, comme nous l'expliquions précédemment, à leur niveau maximal. « J'ai grimpé El Capitan [paroi rocheuse du Yosemite] quatre fois avec des femmes. Par contre, je n'ai jamais fait quoique ce soit de difficile en alpinisme avec des femmes », nous dit l'un d'eux [Britannique, né en 1972]. Cette déclaration résume bien l'état des rapports actuels entre hommes et femmes dans l'alpinisme de haut niveau. Certains pratiquent avec leur compagne, d'autres avec des amies. Quant aux guides, il leur arrive d'emmener des clientes dans des voies très difficiles. Mais presque toujours, les femmes sont les seconds de cordée.

---

[257] "Not hard climbs, no. Only I rock climbed with women, in Britain, I've never mountain climbed with women. That's really because I've got a small group of friends I climb with, and I only climb big mountain with people that are tried and trusted friends, and I just haven't got any female that I tried and trusted, to do this kind of things with".

[258] "Well, not a lot! I've climbed with women rock climbing, locally. I've never climbed with women in the Alps. (...) I don't know how many do now, but when I climbed in winter in the Alps, no women climbed, very few".

[259] "Most of my climbing friends were men, but we did have a couple of women. (…). But not many! (rires). They are very very few women, in Britain anyway, who climbed in the Himalayas in those days".

Cette absence des femmes, les alpinistes interrogés en entretien l'expliquent souvent en invoquant des qualités considérées comme typiquement féminines et masculines plus ou moins compatibles avec l'alpinisme de haut niveau. Ces arguments ne servent pas, cependant, comme cela pouvait être le cas pour les générations antérieures, à disqualifier les femmes ou à défendre une exclusivité masculine, plutôt à justifier un écart de niveau que les hommes estiment, lorsqu'on les interroge à ce propos, regrettable. On demeure bien, malgré tout, dans le cadre d'une interprétation essentialiste des différences de sexe, c'est-à-dire dans le type d'interprétation de l'inadéquation féminine à l'alpinisme qui prévaut depuis plus d'un siècle (voir chapitre 5). Quand bien même les hommes ne se déclarent pas opposés à l'arrivée de femmes dans le « grand alpinisme », les arguments invoqués viennent appuyer l'idée selon laquelle les femmes n'y sont pas vraiment « à leur place », ou seulement comme secondes de cordée.

Parmi ces arguments, le handicap physique des femmes : « Après, l'alpinisme c'est quand même dur, faut porter des sacs super lourds, se mettre dans l'inconfort, bivouac, tout ça, et peut-être que les filles elles aiment moins. » [Français, né en 1970] ; « Il n'y a pas beaucoup de femmes qui veulent aller en montagne, principalement parce que c'est sacrément physique » [Britannique, né en 1951]. Les femmes, pour cet autre alpiniste, recherchent ainsi « cette sorte de... le degré le plus... modéré de l'alpinisme, l'escalade, de préférence sur des murs équipés » [Britannique, né en 1956]. Cette théorie du handicap physique, musculaire, vient justifier l'idée selon laquelle les femmes seraient plus à l'aise – et plus à leur place – dans la pratique de l'escalade, où la technique peut compenser la faiblesse physique. « Ce qui est intéressant, ajoute le premier alpiniste (né en 1951), c'est que les femmes, aujourd'hui, grimpent aussi bien que les hommes. Sur pleins d'aspects, elles grimpent mieux, parce qu'elles grimpent souvent de manière plus technique[260] ». Notons que c'est le même argument qui était utilisé par les femmes partisanes des cordées féminines dans les années 1930 (voir chapitre 5) pour expliquer à l'inverse que l'escalade était une pratique plus adaptée... aux hommes.

Pour d'autres, c'est plutôt du côté des dispositions mentales qu'il faut se tourner. Celles-ci, contrairement à un handicap physique biologiquement déterminé, sont considérées comme plus faciles à faire évoluer : « Je ne pense pas que ce soit physique. Je pense que c'est plus un état d'esprit… Mais c'est en train de changer » [Français, né en 1968]. On peut également placer dans cette catégorie toutes les remarques – souvent mélioratives – qui insistent sur l'atmosphère plus apaisée que les femmes apportent dans une cordée, car elles sont moins compétitives, moins égocentrées, plus altruistes. Les femmes, explique cet alpiniste anglais, « ont moins cet ego qui les poussent à dire à tout le monde à quel point elles sont incroyables » [Britannique, né en 1972]. En expédition, « c'est agréable d'avoir une nana dans le groupe (...), c'est plus détendu, on se regarde moins le nombril, c'est une autre ambiance » [Français, né en 1973] [261]. Notons que ce même alpiniste nous parle des qualités physiques de résistance propres aux femmes : « Et en plus, les femmes, je trouve qu'elles résistent particulièrement bien au froid, à la faim, à la montagne en général. Elles sont souvent plutôt solides ». Ce n'est pas une chose complètement nouvelle, ni

[260] "The interesting thing is that now women climb equally as well. In many respects, they climb better, because they often climb more technically"

[261] Il s'agit, ici, des expeditions des groupes excellence de la FFCAM et de la FFME, encadrées par certains alpinistes interrogés. Rappelons que ces derniers n'ont jamais participé à une expédition avec des femmes.

surprenante. Elle apparaît déjà dans les écrits relatifs aux femmes alpinistes victoriennes (voir chapitre 5). Jaeger, en 1979, louait les qualités de résistance de sa compagne de cordée, qui n'en restait pas moins une seconde de cordée. Si les hommes concèdent aux femmes des capacités de résistance (plus envisagées comme des capacités mentales que physiques), la force physique, en revanche, reste une caractéristique fondamentalement masculine qui vient justifier, en dernier recours, que le rôle de premier de cordée revienne à l'homme.

Enfin, un dernier type d'argument invoqué pour expliquer l'absence et l'infériorité des femmes peut, d'une certaine façon, rentrer dans le cadre de ce qu'Elliott Leibow nommait la « théorie des défauts virils » (the *theory of manly flaws*). Les chômeurs étudiés par Leibow mettaient leurs échecs familiaux sur le compte d'une « trop forte virilité », plutôt que sur celui d'une inaptitude à être présents ou à subvenir aux besoins du foyer : c'est parce qu'ils étaient « trop » virils qu'ils ne pouvaient s'empêcher de tromper leurs femmes ou de boire. « Ils imputent directement leurs échecs, écrivait Leibow, à leurs faiblesses d'hommes, à leurs défauts virils[262] ». Dans les discours des alpinistes, cela donne des justifications comme celle-ci : l'alpinisme étant un milieu très masculin, les femmes, qui y sont pourtant les bienvenues, n'osent pas s'y aventurer. C'est un milieu malheureusement « trop viril » pour que des femmes s'y sentent à l'aise, malgré toute la bonne volonté des hommes. On m'explique : « C'est les filles dans mon entourage qui n'ont pas souhaité s'engager avec moi, plutôt. Moi je n'ai aucun problème avec ça » [Français, né en 1971] ; ou encore : « Je n'ai aucune amie qui, je pense, accepterait de m'accompagner en Himalaya, ou n'importe où d'ailleurs (rires) » [Britannique, né en 1956]. Les alpinistes, nous dit cet autre alpiniste britannique (né en 1945), repoussent les femmes plus qu'ils ne les attirent : celles-ci, par conséquent, n'ont aucune envie de rejoindre un groupe d'alpinistes, sales, uniquement préoccupés de montagne, bruyants. « Tu sais, les garçons ensemble, ils ont tendance à se lâcher, c'est probablement moins chahuteur dès qu'il y a une femme », nous dit-on encore [Britannique, né en 1955]. On trouve également ce type d'explication dans un article humoristique de Ian McNaught-Davis (1929-2014) publié en 1974, imputant l'absence de femmes à l'ambiance « trop » virile des clubs d'alpinisme :

> « Il y a bien moins de femmes que d'hommes alpinistes. (...) C'est le male égoïste (*the selfish male*) qui en est la raison. L'alpinisme en soi est peut-être super [mais il implique] (...) d'aller 'au pub'. Cela inclut trois heures au milieu d'homme alpinistes en sueur et vêtus d'habits déchirés, (...) pendant que la bière est engloutie pinte après pinte et que la conversation, si on peut l'appeler comme ça, se limite à discuter de voies inconnues sur des falaises inconnues. Il est même surprenant qu'il n'y ait quelques femmes dans ces conditions[263]. »

Dans la manière dont les hommes rendent compte de l'absence et de l'infériorité féminine dans l'alpinisme, on perçoit que les arguments essentialistes traditionnels n'ont pas disparu, quand bien même les hommes sont devenus, du moins l'affirment-ils, favorables à l'arrivée des femmes. Encore après la guerre, l'alpinisme est perçu par ces derniers comme un lieu où les femmes ne sont pas complètement à leur place.

### 3.1.3 *La rhétorique sexiste du temps de la conquête himalayenne*

« Il aurait pu y avoir une éthique plus sportive dans la conquête des plus hautes montagnes de la terre :

---

[262] Elliot LIEBOW, *Tally's Corner*, 2e éd., Oxford, Rowman & Littlefield, 2003, p. 76-77. Nous traduisons.
[263] Ian MCNAUGHT-DAVIS, « Doing it for the perks », *Mountain*, 1974, vol. 36. Nous traduisons.

moins de viol et plus de séduction[264]. »

L'avènement de l'himalayisme, au sortir de la guerre, correspond à une phase de réaffirmation, dans les discours, d'une forme parfois exacerbée d'héroïsme masculin. Dans les années 1950 à 1970 en particulier, cette mise en scène héroïque de la conquête des plus hautes montagnes du globe participe, plus généralement, d'une forme de masculinité hégémonique, telle que définie par Raewyn Connell. Si la masculinité hégémonique s'incarne en premier lieu dans des pratiques, elle est aussi visible à travers les discours. D'après Connell, « la masculinité hégémonique est naturalisée sous la forme du héros et est représentée à travers des formes qui tournent autour des héros : sagas, ballades, westerns, thrillers[265] ». L'alpinisme, en particulier celui de l'âge d'or de la conquête himalayenne, s'inscrit dans ce cadre. En tant qu'homme d'exception, l'alpiniste-himalayiste, particulièrement médiatisé, bénéficie de l'aura du héros sportif, une des incarnations centrales de la masculinité hégémonique. Dans les exemples qui suivent, on s'intéressera surtout au versant des représentations, à la symbolique et à l'imaginaire de l'alpinisme, tels que véhiculés dans ces récits. Ces représentations, bien sûr, ne sont pas sans lien avec des pratiques concrètes. Tout cela concourt à mettre en lumière un régime de genre propre à l'alpinisme de cette époque, dans lequel les femmes demeurent marginalisées.

L'analyse des récits d'alpinisme permet de constater que la mise en scène de l'alpiniste comme héros viril, une mise en scène qui laisse peu de place aux femmes, ne disparait pas après la guerre. Dans les récits des alpinistes des années 1950 et 1960, ainsi que dans leurs autobiographies (en particulier celles écrites dans les années 1960), la dimension conquérante est omniprésente. La conquête se décline à la fois sur le mode militaire (conquête de la montagne comme territoire) et sur le mode de la domination masculine (conquête de la montagne comme femme)[266]. C'est cette deuxième dimension qui nous intéresse ici. On peut voir que la rhétorique du récit d'alpinisme associe implicitement victoire sur la montagne et domination masculine. Ces procédés rhétoriques, déjà présents dans les premiers récits d'alpinisme, n'ont pas disparu : au contraire, ils deviennent plus visibles à mesure que le style traditionnellement élevé des récits d'alpinisme laisse place à un style moins euphémisé, moins littéraire. C'est surtout le cas, en fait, dans les récits des alpinistes français, plus adeptes de la métaphore filée que les Britanniques restés au stade des « pics vierges » que l'on « possède ». Dans ces métaphores, la montagne est presque toujours comparée à une femme qui se refuse, malgré tous ses charmes. « Bien charpentée et bien charnue, elle a de l'élan malgré sa masse (…). Elle vit. Ce n'est pas de la pierre usée, morte, terne, qui s'affaisse et qui croule (…) Mais la face Nord restait vierge. Les assauts allaient se multiplier[267] », peut-on lire chez Rébuffat. La montagne est une « sublime maitresse, fécondatrice de nos passions[268] » pour Desmaison, une « femme que [deux compagnons de cordée] peuvent aimer, sans heurt, l'un et l'autre, du même amour[269] » pour Mazeaud, une « vraie courtisane qui n'autorise que ses amants les plus expérimentés à l'explorer entièrement[270] » pour Haston, l'Himalaya est « plus

---

[264] Walt UNSWORTH, *Everest, a mountaineering history*, 3e éd., Londres, Bâton Wicks, 2003, p. 196. Nous traduisons.
[265] Raewyn CONNELL, *Which Way is Up?: Essays on Sex, Class, and Culture*, Syndey, Allen and Unwin, 1983, p. 186. Nous traduisons.
[266] Sur ce point, voir Jean-Olivier MAJASTRE, « La montagne, les deux versants d'un imaginaire au féminin », *op. cit.*
[267] Gaston RÉBUFFAT, *Etoiles et Tempêtes*, Grenoble, Arthaud, 1954, p. 25.
[268] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 340.
[269] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 76.
[270] Dougal HASTON, *In High Places*, *op. cit.*, p. 18. Nous traduisons.

inaccessible qu'une princesse d'Orient[271] » pour Terray qui explique, plus loin dans son autobiographie, que les montagnes intéressantes sont celles qui, comme les femmes, possèdent le plus d'attraits physiques :

> « D'ailleurs, si l'on veut y réfléchir, comme bien des filles laides, la plupart des murailles et des arêtes vaincues au cours de ces quinze dernières années ont longtemps gardé leur virginité, beaucoup moins parce qu'elles étaient difficiles à conquérir que par ce qu'elles manquaient d'attrait[272]. »

C'est le même Terray qui aurait dit à Bonington, pour le décourager d'entreprendre une ascension, que « les parois vierges autour [de lui] était comme des vieilles filles desséchées, [que cela] ne valait pas la peine de les prendre[273] ». Dans ces récits, la montagne, longtemps désirée et vierge, finit par tomber : « (…) nous avons cueilli la suprême récompense, pris possession de l'objet de nos désirs, (…) : Le Salcantay[274] », conclut Pierre dans *La conquête du Salcantay*. Nous finirons par une citation de Seigneur qui résume assez bien le type de mise en scène de la domination masculine qui a cours dans les récits d'ascension de l'époque :

> « Une montagne est comme une femme : plus l'homme la désire longtemps, plus il est certain de pouvoir la conquérir, plus il est heureux quand il l'a conquise. Mais peut-on conquérir entièrement une femme ? Je me pose la même question au sujet de la montagne[275]. »

### 3.1.4 *L'alpinisme, école de virilité*

Le lien entre alpinisme et masculinité (hégémonique) est, de manière différente, affirmée dans l'idée selon laquelle c'est par la conquête de la montagne et par la confrontation avec le danger, par le combat qu'est l'alpinisme, que l'alpiniste devient un « vrai » homme, comme chez Rébuffat lorsqu'il écrit que c'est « le métier de guide [l]'a aidé à devenir un homme[276] », ou chez Liotier qui explique que l'alpinisme lui a permis de côtoyer « des hommes enfin, dignes de ce nom[277] ». La portée initiatrice de l'alpinisme, en matière de masculinité, n'est pas un élément de discours nouveau. On le trouve depuis que les autobiographies d'alpinistes existent. « J'étais un gringalet avant de commencer l'alpinisme[278] », écrivait Smythe (1900-1949). Noyce, de vingt ans son cadet, voit en l'alpinisme la pratique idéale pour faire d'un garçon un homme indépendant. « Si j'avais un fils, répète-t-il, il ferait de l'alpinisme[279] ». Il ne s'agit pas seulement d'acquérir un corps et des attitudes masculines (courage, endurance, etc.) par la pratique de l'activité physique dangereuse qu'est l'alpinisme pour devenir un homme. Dans l'alpinisme, c'est surtout le contact avec d'autres hommes, l'immersion dans un monde masculin où la camaraderie est mise en avant, qui fait advenir l'homme. Des meilleurs grimpeurs de Fontainebleau, Mazeaud écrit : « On n'osait leur parler, acceptant tout d'eux, même leurs sarcasmes que l'on sollicitait. Sorte de culte, mais aussi d'apprentissage des hommes, qu'ils étaient ; ils l'ont constamment prouvé[280] ». Cette camaraderie de l'alpinisme, les auteurs la comparent parfois à la camaraderie de l'armée. Pour Terray, « sans doute, comme à la guerre, dans les ascensions difficiles, les risques et les efforts partagés font-ils naitre entre les membres d'une cordée un sentiment de fraternité qui, à la longue, peut devenir

---

[271] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 355.
[272] *Ibid.*, p. 223.
[273] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 244. Nous traduisons.
[274] Bernard PIERRE, *La Conquête du Salcantay*, *op. cit.*, p. 105.
[275] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 108.
[276] Gaston RÉBUFFAT, *Etoiles et Tempêtes*, *op. cit.*, p. 12.
[277] Max LIOTIER, *Celui qui va devant*, *op. cit.*, p. 142.
[278] Frank S. SMYTHE, *The adventures of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 12.
[279] Wilfrid NOYCE, *The spring of adventure*, Londres, Murray, 1958, p. 24.
[280] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 16.

une véritable et profonde amitié[281] ». Pour Seigneur, les amis d'occasion « vont devenir des amis véritables, définitifs, à cause des moments difficiles et de tous les moments de joie passés ensemble[282] ». Il s'agit, pour les alpinistes, de « fraternité » entre des hommes virils. Si son compagnon Serges Gousseault « était blond aux cheveux longs, il n'appartenait pas à la catégorie "minet"[283] », prévient Desmaison[284].

Insister sur la « fabrique » du « vrai » homme par l'alpinisme constitue une manière implicite de se singulariser des hommes ordinaires et *a fortiori* des femmes, deux populations en dehors de la masculinité hégémonique et, par la même occasion, de l'excellence.

### 3.2. Du côté des femmes. Se faire une place dans le grand alpinisme

À propos des « sports dits masculins plutôt populaires, [qui] constituent des lieux privilégiés d'expression des processus de hiérarchisation, de ségrégation et de discrimination sexuée », Christine Mennesson s'interroge sur l'absence de militantes féministes parmi les pratiquantes, et même, plus simplement, sur l'absence d'une relation critique aux normes de genre de la part de ces femmes. Pourquoi, demande-t-elle, les « expériences parfois très douloureuses de confrontation à la domination masculine ne sont finalement pas vécues par les sportives comme des "déterminations expérientielles"[285] » ? L'alpinisme ne fait pas partie des sports masculins populaires. À ce titre, Christine Mennesson le considère comme une exception au sein des pratiques fortement masculinisées qu'elle étudie. En outre, si les femmes sont minoritaires dans l'alpinisme (et encore plus dans l'alpinisme de haut niveau), elles possèdent la particularité par rapport aux sportives des sports masculins populaires de former un groupe plus socialement homogène que celui des hommes et plus fortement doté en capitaux (économiques et culturels). Pourtant, dans l'élite de l'alpinisme – et c'est aussi ce que Christine Mennesson note à propos de la profession de guide[286] – la domination masculine s'exerce à plein.

Après la guerre, observe-t-on chez les femmes alpinistes le même consentement à la domination masculine et la même conformité aux normes de genre que celle que l'on observe chez les autres sportives engagées dans des sports masculins ? Observe-t-on, du moins, l'acceptation d'une conception essentialiste des sexes (car les femmes qu'étudie Mennesson, souvent socialisées de manière « inversée » par rapport à leur genre, dénigrent le féminin plus qu'elles ne se conforment à ses codes) ? Au contraire, l'acte de déviance que constitue, pour une femme, la pratique d'un alpinisme de haut niveau (et pour certaines d'entre elles l'écriture d'une autobiographie centrée sur l'alpinisme) entraine-t-elle, ou vient-elle confirmer, une attitude générale de transgression à l'égard des normes genrées?

Après avoir étudié la manière dont les hommes, tenants historiques d'une excellence alpinistique fabriquée par et pour le genre masculin, appréhendaient l'arrivée (limitée) des femmes dans

---

[281] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 304.
[282] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 52.
[283] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 291.
[284] L'homosexualité n'est jamais évoquée, sauf par Marc Batard qui, dans son autobiographie, raconte la sienne, longtemps refoulée. Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*
[285] Christine MENNESSON, « Pourquoi les sportives ne sont-elles pas féministes ? », *De la difficulté des mobilisations genrées dans le sport*, 2012, vol. 5, n° 1, pp. 161-191, p. 162. La notion de « détermination expérientielle » renvoie aux travaux sur les trajectoires de militants politiques.
[286] Christine MENNESSON, « Les femmes guides de haute montagne : modes d'engagement et rapports au métier », *Travail, genre et sociétés*, 2005, vol. 13, n° 1, pp. 117-137, p. 118.

l'alpinisme de haut niveau après la Seconde Guerre mondiale, nous regardons dans cette partie comment les femmes elles-mêmes relatent leurs expériences de « grandes alpinistes ». Comment vivent-elles la domination masculine dans l'alpinisme ? Parviennent-elles à s'y faire une place ? Parviennent-elles à concilier leur statut de femmes avec celui d'alpinistes ? Leur atypicité dans le monde de l'alpinisme reflète-t-elle une atypicité dans les autres domaines de leur existence ?

### 3.2.1 *Surmonter les stéréotypes*

> « Au nom de quelle prétendue féminité y aurais-je renoncé et me serais-je martyrisée sur le vain espoir de ressembler à une reine de beauté ? Et s'il m'a plu de manier le marteau et la pioche, pourquoi m'en serais-je privée ? Pour tenter de me fondre dans un modèle féminin où je ne me reconnaissais nullement[287] ? »

Dans leur livre *Occupational ghettos*, Maria Charles et David Grusky expliquent que la ségrégation horizontale du marché de l'emploi, suivant laquelle les hommes se retrouvent plutôt dans des métiers manuels et les femmes plutôt dans des métiers de service, tient en premier lieu à des mécanismes dits « culturels »[288]. Le nombre et l'entremêlement de ces mécanismes rendent le lien entre la présence de stéréotypes de genre et le résultat qu'est la ségrégation horizontale plus complexe qu'il n'y parait. Parmi ces mécanismes, outre les discriminations de la part des employeurs (qui rechignent, par exemple, à embaucher des femmes dans le secteur manuel) ou les discriminations institutionnelles (certains métiers ayant longtemps été fermés aux femmes car considérés trop physiques), les auteurs insistent sur l'importance de l'intériorisation de stéréotypes de genre par les femmes elles-mêmes. Les femmes, ainsi, ne seraient pas tant contraintes de travailler, contre leur gré, dans le secteur tertiaire – le secteur des « cols roses », comme l'appellent les auteurs – que volontaires : du fait de l'intériorisation précoce de certaines dispositions et préférences, l'accumulation des femmes dans certains métiers en particulier (dont les métiers de l'enseignement, sauf supérieur, et du *care*) serait surtout le résultat de « choix ». Au même niveau d'explication que ces préférences intériorisées, les auteurs évoquent des mécanismes dits « d'auto-évaluation » – le fait que les femmes s'estiment plus compétentes dans certaines tâches, considérées comme féminines, et moins dans d'autres, considérées comme masculines. Ils prennent également en compte le fait que les femmes, en choisissant un métier « d'homme », ont conscience de s'exposer à de possibles sanctions (sexisme, ostracisme, relégation à des tâches subalternes, etc.)[289].

Cette analyse des mécanismes culturels de l'allocation différentielle des hommes et des femmes sur le marché du travail n'est pas sans intérêt appliquée à l'alpinisme. À lire les récits des femmes, on ne peut que s'apercevoir de la difficulté de celles-ci à surmonter certains stéréotypes intériorisés depuis l'enfance, relatifs à la place des femmes et à leurs capacités. Pour Simone Badier (née en en 1936), c'est sa réussite en classe préparatoire scientifique, un lieu très masculin où c'est pourtant une fille qui est la majore de promotion, qui la libère de certaines préconceptions : « C'est peut-être là que j'ai appris à traiter d'égale à égal avec des hommes, et par la suite, cela ne

---

[287] Simone BADIER, *La dame de pic*, *op. cit.*, p. 6.

[288] Maria CHARLES et David GRUSKY, *Occupational Ghettos. The Worldwide Segregation of Women and Men*, Stanford, Stanford university press, 2004. Charles et Grusky envisagent la ségrégation horizontale en relation avec une ségrégation verticale, suivant laquelle les femmes ont plus de difficulté à accéder à des métiers prestigieux et à des positions hiérarchiques élevées. C'est ce deuxième type de ségrégation qui fait le plus l'objet de politiques anti-discrimination. Ils envisagent également, outre les mécanismes culturels, d'autres mécanismes (le fait que le réseau social des hommes est plus développé, par exemple), mais qu'ils considèrent comme moins importants.

[289] *Ibid.*, p. 15-20.

m'a jamais posé de problème[290] ». Badier avait été élevée par une mère et une grand-mère, toutes deux veuves de guerre, qui subissaient leur condition de femme : « Combien de fois, écrit Badier, les ai-je entendues prononcer cette phrase irritante : "Nous ne sommes que des femmes"[291] ».

Ces stéréotypes concernent pas exemple le type de loisirs appropriés pour des femmes. L'alpinisme n'en fait pas partie. Au contraire, il ferait plutôt partie de ces loisirs « interdits », tout comme certains métiers manuels très peu féminisés s'apparentent à des métiers « interdits » : maçon, chauffeur routier, ... ou guide. Première femme guide du Royaume-Uni, en 1953, longtemps avant que la profession ne s'ouvre aux femmes en France, Gwen Moffat (né en 1924) raconte qu'il lui était impossible de s'imaginer embrasser cette carrière :

> « Les seuls guides que je connaissais étaient des hommes durs et virils de Chamonix et de Zermatt (...). Il n'y avait pas de femmes dans leurs rangs[292]. »

Sur l'insistance de son camarade (masculin) de cordée, et financièrement dans le besoin, Moffat se présente à l'examen. Celui-ci était alors uniquement basé sur une liste des ascensions effectuées. Elle signe la liste « G. Moffat » et, sur ce malentendu, obtient son certificat de guide. Lorsqu'elle doit guider ses premiers clients (des hommes), elle est terrorisée. La peur de ne pas être à la hauteur se combine à l'appréhension face aux réactions des hommes ayant échoués à l'examen de guide. Sa première sortie est un test : face à des hommes défiants, elle doit prouver sur le terrain sa supériorité en matière d'alpinisme pour être considérée comme un guide et non comme une femme.

> « À la fin de la semaine je rencontrai mon premier groupe. C'était quatre jeunes hommes, qui avaient tous déjà fait de l'escalade. (…) Malgré le fait que c'était moi qui décidais, à la fin des deux semaines, s'ils réussissaient ou s'ils étaient recalés, j'étais celle sur la sellette. (…) Ils ont commencé par monter le chemin plus vite que moi, entourés par une aura presque visible de ressentiment masculin. Je les emmenai donc à *Gwynne's Chimney* sur *Pavey Ark*, et alors qu'ils luttaient et transpiraient sur la fissure lisse, des étincelles volant des clous de leurs chaussures, pendant que je les attendais au sommet, je sus que j'avais gagné. (…) Je n'étais plus une femme avec une réputation, mais un instructeur avec une technique supérieure à la leur, et à présent nous pouvions nous mettre au travail[293]. »

Si les femmes, face aux représentations communes du métier, ont des difficultés à s'imaginer guides, elles ont en également à s'imaginer premières de cordée. Les stéréotypes sont fortement ancrés. Simone Badier, une pionnière à ce niveau, parle « d'idée toute faite qui encombrait [son] cerveau », jusqu'au jour où, « par hasard », elle se retrouve en tête et y excelle :

> « Il m'a suffi, au hasard d'une sortie en falaise, un soir où j'avais épuisé tous mes leaders, de faire une première voie – bien modeste – en tête de cordée, pour balayer l'idée toute faite qui encombrait mon cerveau. Ce jour fut une révélation : Première de cordée ! Non seulement, ce n'était pas impossible, mais c'était extraordinairement facile ! Je venais de conquérir un monde interdit qui désormais m'appartenait ! Par la suite, je n'ai jamais trouvé personne pour m'empêcher d'y évoluer à ma guise. Je puis affirmer n'avais jamais été brimée ou lésée dans mes aspirations profondes du fait que j'étais une femme. Bien au contraire, cela m'a valu estime et considération presque unanimes[294]. »

Le fait que Badier ne se heurte pas, selon ses dires, aux oppositions des hommes, permet d'insister sur le rôle des représentations intériorisées. Une fois celles-ci surmontées, Badier ne rencontre pas les résistances masculines attendues. Notons cependant que de telles résistances

---

[290] Simone BADIER, *La dame de pic*, *op. cit.*, p. 36.
[291] *Ibid.*, p. 35.
[292] Gwen MOFFAT, *Space below my feet*, *op. cit.*, p. 197. Nous traduisons.
[293] *Ibid.*, p. 229.
[294] Simone BADIER, *La dame de pic*, *op. cit.*, p. 11.

apparaissent en filigrane à d'autres moments de son autobiographie. Son mari, par exemple, finit par arrêter l'alpinisme en partie parce qu'il apprécie de moins en moins le rôle de second auquel il est relégué[295]. Le fait que Badier, en outre, considère comme une chance exceptionnelle, voire une injustice, le fait d'être le leader, témoigne de la prégnance de préconceptions relatives à la « juste » place des femmes dans la cordée.

> « Je l'avais pourtant fait le plus naturellement du monde, car c'était ainsi que notre cordée fonctionnait le mieux ; j'avais simplement conscience que la meilleure place m'avait été échue : mener la course était un plaisir et grimper sans sac un privilège que je devais à l'incroyable résistance de Daniel. C'était lui qui s'était chargé de la part la plus ingrate, et tous les honneurs étaient pour moi. Cela me paraissait particulièrement injuste mais c'était à moi seule que revenait toute la gloire de nos exploits, mes protestations étaient inutiles[296]. »

C'est également Kogan qui raconte qu'elle se sent « confuse et fière » d'être désignée dans la cordée de tête sur le Salcantay, et n'ose pas regarder les autres hommes de l'équipe[297]. Les hommes, au contraire, ne reconnaissent jamais dans leurs autobiographies, ni la chance qu'ils ont d'être en tête, ni la forme d'injustice que cela représente.

Ces représentations sont, encore aujourd'hui, fortement ancrées. Un des alpinistes interrogés en entretien, parmi les plus jeunes, nous explique ainsi que les femmes se proposent spontanément d'être des seconds de cordée, proposition qu'il lui est difficile de refuser alors même qu'il sait que certaines sont meilleures que lui.

> « J'ai remarqué que j'avais grimpé avec des femmes qui étaient bien meilleures que moi, mais parce que j'étais l'homme, elles semblaient vouloir respecter un certain rôle, parce que j'étais l'homme... Dans une cordée de femmes, la meilleure, la plus efficace, passera devant. Mais quand il y a un homme et une femme, l'homme va être là : " Je vais faire ça", au risque d'échouer. Et la femme va être là : "Je vais essayer" et probablement réussir...[298] » [Britannique, né en 1972]

Se faire une place dans l'élite, pour les femmes, suppose ainsi, en plus de posséder des compétences alpinistiques, de surmonter certaines préconceptions intériorisées.

Parmi celles-ci, l'infériorité physique des femmes. Il s'agit là peut-être de trait féminin qui résiste le plus longtemps à la dénaturalisation. Les femmes sont, effectivement, plus frêles et moins fortes que les hommes. En expédition, elles souffrent de devoir porter de lourdes charges. Badier elle-même cède sur cette question. Lors de son unique expédition en Himalaya en 1975, elle avoue qu'elle n'y est « pas à sa place » du fait de son infériorité physique : « avec mes 50 kilos, écrit-elle, je n'étais pas faite pour acheminer de lourdes charges, c'était un gâchis de compétences[299] ». Badier écrit encore : « Sur le plan intellectuel, je me suis toujours sentie – au moins – l'égale d'un homme. Par contre, sur le plan physique, mon infériorité relevait tout autant de l'évidence[300] ». Nea Morin, quinze ans plus tôt, justifiait de manière semblable sa difficulté à suivre les hommes : « Les femmes, écrivaient-elles, souffrent encore d'un très grand désavantage

---

[295] « Je grimpais le plus souvent en cordée avec mon mari qui appréciait de moins en moins le rôle de second. Il était beaucoup moins doué que moi pour l'escalade et je supportais difficilement de le voir passer devant moi, car j'avais vraiment très peur qu'il ne tombe ». *Ibid.*, p. 46.

[296] *Ibid.*, p. 58.

[297] Claude KOGAN, « Salcantay », *Revue du Club Alpin Belge*, 1953, vol. 6, pp. 13-34, p. 17.

[298] "I find that I climbed with people, women, who were way way way better than I was, but because I was the man, they seemed to revere to some role, because I'm the man… Among two women, the person who is the best, the most proficient, would come to the top. But when there's a man and a woman, the man will be like "I'll do this", and that he might fail. And the woman would be like: "I'll give it a go", and probably do it…"

[299] Simone BADIER, *La dame de pic*, *op. cit.*, p. 171.

[300] *Ibid.*, p. 11.

physique (...). L'idéal pour une femme serait, dans les Alpes, d'être autorisée à passer en tête pendant que l'homme porte le sac[301] ». Pourtant, ne voit-on pas au même moment une femme comme Claude Kogan, quarante-sept kilos, porter sa charge et faire la trace ? Ne voit-on pas également nombre d'hommes petits et très minces – Marc Batard pesait cinquante kilos, Jean-Christophe Lafaille faisait 1m60 – être d'excellents himalayistes (la légèreté étant un atout essentiel pour ce type d'entreprise) ? Les femmes des générations suivantes (Kogan est sur ce point une exception), comme Alison Hargreaves, se feront fort, en expédition, de porter des charges aussi lourdes que les hommes malgré leur supposée infériorité physique.

### 3.2.2 *De la revendication de la différence à la revendication de l'indifférence*

> « Consciemment ou non, j'ai vraisemblablement besoin de "prouver" quelque chose… à moi-même sans doute, en tant qu'alpiniste, en tant que femme, ou qui sait[302] ?»

Les grandes alpinistes de l'entre-deux-guerres (les contemporaines de Nea Morin) avaient commencé à s'émanciper de la tutelle masculine en pratiquant en cordées féminines. La revendication d'un espace de pratique uniquement féminin, non soumis aux codes et aux attentes de l'alpinisme masculin, s'incarnait encore dans une idéologie des « sphères séparées » (voir chapitre 5) selon laquelle la différence intrinsèque entre hommes et femmes justifiait une pratique séparée. Après la guerre, peu à peu, l'idée de la « séparation justifiée par la différence » est remplacée par la logique opposée de « l'indivision justifiée par l'indifférence ». Les femmes, de plus en plus, demandent à être traitées comme des alpinistes indépendamment de leur sexe, une revendication ancienne mais qui n'avait abouti qu'au compromis de « l'alpinisme féminin », appuyé notamment (au Royaume-Uni) sur des clubs homo-sociaux. Une telle solution n'est plus satisfaisante aux yeux des grandes alpinistes d'après-guerre. Ni à ceux de certains hommes, d'ailleurs, qui à l'instar de Ian McNaught-Davis dans un article consécutif à l'ouverture de l'*AC* aux femmes (1974), défendent un alpinisme où hommes et femmes sont jugés selon les mêmes critères :

> « La seule façon de savoir si l'on est bon est de se mesurer à ses pairs. À partir du moment où les femmes ont acceptées l'idée selon laquelle elles ne pouvaient pas grimper au même niveau que les hommes, elles tombent dans la gueule du *Pinnacle/LAC* [les deux grands clubs féminins] avec leurs conneries de mensonges bienveillants (*benevolent 'gentle bullshit'*) ; elles se mesurent alors à partir d'une échelle complètement fausse et datée[303]. »

Pour McNaught-Davis, le « *gentle bullshit* » est une manière commode – de la part des hommes comme des femmes elles-mêmes, qui ne s'illusionnent qu'à moitié sur leur niveau – de maintenir les femmes à un niveau inférieur : « On trompe les femmes, écrit-il, en leur faisant croire que les réussites mineures ont quelque importance. Je suis sûr que cela part d'une bonne intention (...) mais peut-on vraiment excuser ce type de malhonnêteté condescendante » ?

Nous voudrions illustrer ces deux perspectives – l'égalité de pratique et l'égalité de traitement – à travers les récits d'expédition de deux femmes : Nea Morin (1905-1986) et Claude Kogan (1919-1959). Toutes deux relatent des expéditions auxquelles elles ont participé dans les années 1950, et où elles étaient les seules membres féminins, Morin sur l'Ama Dablam en 1959, Kogan sur le Salcantay en 1952 et sur le Nun en 1953. Il s'agissait d'expéditions secondaires sur des sommets de moins de 8000 m, moins médiatisées que les expéditions nationales et, surtout, dont le choix

---

[301] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 215. Nous traduisons.
[302] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 223.
[303] Ian MCNAUGHT-DAVIS, « Doing it for the perks », *op. cit.* Nous traduisons.

des participants n'était pas décidé par les grandes institutions comme le Comité de l'Himalaya (qui, dirigé par Pierre Mazeaud, n'aurait pas accepté la présence de femmes[304]). Leurs récits donnent à voir deux cas de figure et deux présentations de soi : Morin, ardente défenseuse des cordées féminines pendant l'entre-deux-guerres, témoigne de ses difficultés à s'intégrer au groupe masculin et de son intériorisation de sa position subordonnée. Kogan, précurseur du grand alpinisme féminin des décennies suivantes revendiquant une « indifférence à la différence » de sexe, raconte ses efforts pour se comporter comme « un homme comme les autres ».

Morin, seule femme de l'expédition, est « la bizarrerie féminine[305] » (*the odd woman out*). Plus lente que ses compagnons, elle arrive chaque soir trop tard au bivouac pour être intégrée au groupe :

> « J'étais toujours loin derrière les autres et je peux affirmer sans mentir que j'ai parcouru seule la plupart du chemin entre Katmandou et le camp de base. Par conséquent, je me suis retrouvée isolée quand j'aurais dû normalement faire connaissance avec mes compagnons. Chaque once d'énergie, je l'utilisais pour essayer de ne pas causer de retard. Le soir, j'arrivais au camp toujours presque deux heures après le groupe et m'enfermais juste après le diner dans mon sac de couchage, pendant que les autres jouaient aux échecs ou au bridge[306]. »

Pour faire écho à cet extrait, il faudrait citer les nombreux passages où les hommes évoquent la force des liens de camaraderie fraternelle entre alpinistes, cette « amitié fraternelle faite d'admiration, de dévouement, de combats menés ensemble et de joies partagées[307] » dont les femmes sont implicitement exclues. Épuisée, Morin ne tentera pas le sommet avec les autres (qui y perdront la vie). Ceci la conforte dans l'idée selon laquelle les cordées féminines, aux objectifs moins ambitieux, sont une solution idéale à l'infériorité physique des femmes : « Toute cordée réduite aux ambitions sérieuses doit avoir pour objectif de former une équipe équilibrée, et une cordée mixte constitue inévitablement un fardeau pour les hommes, ce qui est complètement impensable pour une expédition himalayenne. Par conséquent, il semble que les femmes devraient former leurs propres cordées et tenter des objectifs proportionnels à leurs capacités[308] ».

Comme Morin, Kogan est également la seule femme des expéditions sur le Salcantay et le Nun. Dans les récits qu'elle en fait, rien ne laisse cependant à penser qu'elle est différente des hommes qui l'accompagnent. Comme les autres, elle prend la tête, taille des marches, donne des ordres aux porteurs, jouant d'ailleurs sur les rôles de genre pour assoir son autorité. Alors qu'elle écrit les soudoyer avec de l'alcool[309], Bernard Pierre raconte qu'elle les provoque en remettant en cause leur virilité :

> « – Cesario, tu es une femmelette, Cesario, tu n'es pas un chef ! – Mais Señora, je n'ai pas peur, répond-il interloqué par la violence de l'ouragan. – Si, tu as peur ! – J'ai seulement peur d'aller au sommet ! Claude éclate de rire : – Alors, pour ça, rassure-toi, tu n'iras pas. Valencia, Bruno, eux, pourraient nous accompagner ; mais sûrement pas toi, Cesario[310] ! »

Dans son récit, elle fait usage des mêmes métaphores conquérantes que les hommes, se compa-

---

[304] Lorsque l'on voit la manière dont Mazeaud réagit à l'expédition féminine montée par Claude Kogan ou à la présence de Julie Tullis dans l'expédition de 1982 sur le K2, on comprend qu'il n'était pas favorable à l'himalayisme féminin. Voir Charlie BUFFET, *Première de cordée, Claude Kogan, femme d'audace et de passion*, *op. cit.*, p. 182 Julie TULLIS, *Clouds from both sides*, *op. cit.*, p. 138-158.

[305] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 214.

[306] *Ibid.*, p. 222.

[307] Gaston RÉBUFFAT, *Un guide raconte*, *op. cit.*, p. 187.

[308] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 216. Nous traduisons.

[309] Claude KOGAN, « Salcantay », *op. cit.*, p. 27.

[310] Bernard PIERRE, *La Conquête du Salcantay*, *op. cit.*, p. 71.

rant à un « guerrier », évoquant la « souffrance » et la « lutte » pour « goûter (...) la plénitude que nous procure la chose conquise[311] ». Toute à sa hâte d'atteindre le sommet, elle ne ménage pas son compagnon de cordée :

> « Je force l'allure et j'avance beaucoup trop vite. De temps en temps, la corde se tend. Bernard, avec des yeux implorants, me dit : "Laisse-moi souffler cinq minutes". (…) Mais je suis sans indulgence. Je n'arrive pas à calmer mon excitation, elle est extrême[312]. »

Une présentation de soi à l'opposé de cette femme qui « n'a oublié ni sa lime à ongles, ni ses pots de crème, ni son miroir », décrite par le même Bernard Pierre[313]. Dans la biographie de Kogan sont cités des extraits de son journal personnel où elle évoque ses efforts pour être non pas « une femme mais un alpiniste comme eux », pour ne pas se retrouver « seule, exclue à jamais de leur univers[314] », et donc pour se conformer – mieux que les hommes – au modèle hégémonique[315]. Notons cependant que Kogan n'était pas opposée à l'alpinisme féminin. Après sept expéditions en compagnie d'hommes, Kogan avait planifié la première expédition entièrement féminine en Himalaya, sur le Cho Oyu, en 1959. Elle y meurt, emportée par une avalanche. À propos de l'expédition, Lucien Devies, alors grand dirigeant des principales institutions alpinistiques françaises, dont le comité de l'Himalaya (Kogan le surnommait « le Saint Père »), aurait déclaré : « Si elles réussissent, cela confirmera mon impression que le Cho Oyu est une montagne à vaches[316] ». Preuve que malgré ses réussites exceptionnelles, Claude Kogan restait considérée d'abord une femme avant d'être une grande alpiniste.

Claude Kogan pose un précédent. Catherine Destivelle (née en 1960) et Alison Hargreaves (1962-1995) sont deux femmes qui, l'une en France l'autre au Royaume-Uni, viennent défier les hommes sur leur propre terrain. Dès l'âge de quinze ans, Destivelle pratique au milieu de groupes d'hommes plus âgés. Régulièrement testée par des grimpeurs étonnés de voir cette adolescente grimper, elle « jubile » de les voir échouer, tout comme elle « adore » doubler les hommes dans les voies alpines :

> « De temps en temps des grimpeurs m'ayant vu passer en courant dans une voie se décident à m'imiter, pensant que cette voie est facile, puisqu'une fille la faite aussi vite. Jubilation intérieure ! Vu mes expériences de fille seule, je n'ai pas une haute opinion de la gente masculine, et de voir ces imbéciles se ruer sur une voie, rassurés parce qu'il y ont vu une fille, me remplit de joie. Un spectacle délicieux : ils n'ont pas le niveau, ils pestent, ils jurent tout ce qu'ils savent[317]. »

> « Un truc que j'adore : doubler les cordées en pleine voie. Passer comme une fusée devant ces beaux messieurs, rudes montagnards et fiers de l'être. Filer sous leur nez avec juste une protection de sécurité tous les dix mètres[318]. »

Avec son mentor et premier compagnon de cordée, Destivelle refuse de jouer sur la corde féminine : elle prend garde à ne jamais se plaindre, suit sans oser montrer sa fatigue ni prendre le

---

311 Claude KOGAN, « Les derniers jours du Nun », *Alpinisme*, 1954, vol. 3, n° 109, pp. 92-100, p. 100.
312 Claude KOGAN, « Salcantay », *op. cit.*, p. 31.
313 Bernard PIERRE, *Une victoire sur l'Himalaya*, *op. cit.*, p. 80.
314 Charlie BUFFET, *Première de cordée, Claude Kogan, femme d'audace et de passion*, *op. cit.*, p. 155. Le fait qu'il s'agisse d'une biographie romancée peut cependant semer le doute quant au fait qu'il d'extraits réels du journal de Kogan.
315 Dans les deux cas cependant, on retrouve l'idée gramscienne de consentement des subalternes, qui permet au mécanisme hégémonique de fonctionner. Chez Morin, ce consentement passe par l'acceptation de son infériorité perçue comme naturelle, chez Kogan, par une conformité au modèle hégémonique de masculinité.
316 Charlie BUFFET, *Première de cordée, Claude Kogan, femme d'audace et de passion*, *op. cit.*, p. 182.
317 Catherine DESTIVELLE, *Danseuse de rock*, Paris, Denoël, 1987, p. 67.
318 *Ibid.*, p. 71.

temps de faire ses besoins, de peur d'être « prise pour une mauviette[319] ». Elle tente, à l'instar de ce que l'on peut observer de la part de femmes prises dans des univers masculins, d'être l'un des leurs, « *one of the guys*[320] ». Cette peur d'avouer ses difficultés peut s'analyser comme le résultat d'une forme de « sur sélection » des femmes dans l'élite de l'alpinisme : de la même manière que, dans d'autres univers masculins (armée, filières scientifiques, sports masculins, etc.), les femmes doivent, sous peine d'être ramenées à leur sexe, sur-jouer le jeu, les femmes alpinistes doivent en faire « plus » que les hommes. Ceci passe notamment par l'auto-répression de tout signe de faiblesse, qui pourrait être interprété de manière essentialisante, comme faiblesse « féminine ». Ce n'est pas sans raison que les hommes louent les qualités de résistance des femmes et leur capacité à ne pas se plaindre : il s'agit là d'un effet de domination qui pousse les femmes à taire ce genre de sentiment.

Destivelle passe de l'escalade à l'alpinisme, et réalise dans les années 1990 de grandes ascensions en solitaire dans les Alpes (le pilier Bonatti en 1991, la face ouest des Drus en 1991, la face nord de l'Eiger en 1992, l'éperon Walker en 1993, la face nord du Cervin par la voie Bonatti en 1994, etc.). Le choix d'escalader en solitaire l'est, en partie, pour ne pas risquer de se faire voler le mérite de l'ascension par un homme. « Le dernier motif, écrit Destivelle dont le rôle sur une voie des tours de Trango avait déjà été déprécié, est presque peu avouable, et je l'ai découvert récemment en sondant mon for intérieur : personne ne pourrait dire que c'est mon compagnon de cordée, forcément masculin, qui avait réalisé tout le travail[321] ». Ce faisant, elle se heurte alors à une autre forme de traitement différencié : la plus forte médiation de ses ascensions parce qu'elle est une femme. On s'approche ici d'une forme de paternalisme, du « *gentle bullshit* » dénoncé par McNaught Davis (à la différence que les ascensions de Destivelle sont bel et bien des exploits). Ayant réussi l'ascension de l'éperon Walker, elle s'étonne du désintérêt de la presse envers la même ascension réalisée, également en solitaire, par un homme, Hugues Beauzille, dans des conditions plus difficiles et au prix d'engelures graves.

> « Hugues méritait tout autant que moi les égards de la presse, mais c'était malheureusement un garçon et personne, en dehors du milieu des grimpeurs, ne le connaissait : il n'eut droit qu'à quelques lignes par-ci, par-là. C'était injuste. Cette fois encore, je pris conscience de l'avantage d'être une fille. Après tout, sauf aux Drus, mes ascensions n'étaient que des premières féminines[322]. »

Il se trouve que nous avons interrogé en entretien un autre alpiniste s'étant lui aussi fait voler la vedette par Destivelle. La même année, cet Anglais et son compagnon de cordée avaient également réalisé l'ascension de l'éperon Walker en hivernale. Bien qu'il s'agissait d'une troisième britannique, l'exploit était passé inaperçu.

> « L'année où on a fait la Walker est l'année où Catherine l'a fait en solo. C'était très intéressant parce qu'à peine descendus, je me souviens que Lyndsay Griffin, qui faisait du journalisme, m'avait appelé pour me dire "bien joué, bien joué". Mais tout ce qu'il voulait savoir était s'il y avait des cordes fixes dans la voie qu'elle aurait pu utiliser ! [Il y en avait ?] Non. Mais il n'était pas du tout intéressé par ce qu'on avait fait ! On venait de faire la troisième ascension britannique en hiver, ce qui était plutôt pas

---

[319] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 53.

[320] Les sociologues ou anthropologues s'intéressant à ces femmes minoritaires et intégrées dans des groupes masculins parlent de « mâles honoraires » (*honorary male*). Sur le rôle de mâle honoraire en tant que femme anthropologue, voir Ellen LEWIN, « Contingent stories of anthropology, race, and feminism », *in* Ellen LEWIN (dir.), *Feminist Anthropology: A Reader*, Oxford, Blackwell Publishers, p. 209. Voir également, à propos des femmes dans un univers masculin (l'armée), Anthony KING, « The female combat soldier », *European Journal of International Relations*, 2016, vol. 22, n° 1, pp. 122-143.

[321] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 196.

[322] *Ibid.*, p. 205.

> mal (…) et lui il voulait savoir pour les cordes fixes ! Tu vois, Catherine a fait un gros impact, elle a fait des choses que les gens [sous-entendu les femmes] ne faisaient pas[323]. » [Britannique, né en 1951]

Alison Hargreaves pratique au même moment que Destivelle. Les deux femmes sont d'ailleurs en compétition pour les premières féminines des faces nord des Alpes en solitaire. Hargreaves réussit les six faces nord en un été, Destivelle étale ses ascensions sur plusieurs années et privilégie les hivernales. Hargreaves, ensuite (et en partie du fait de sa « défaite » face à sa consœur) se tourne vers l'himalayisme, entreprenant d'escalader sans oxygène et sans assistance les grands 8000. Après l'Everest, elle trouve la mort à la descente du K2. Hargreaves, comme Destivelle, provoque l'intérêt des médias autant pour ses escalades que parce qu'elle est une femme. Comme Destivelle, elle se mesure aux hommes sur leur terrain. Durant l'ascension de l'Everest, elle porte de lourdes charges jusqu'aux camps et s'attire la sympathie des Sherpas[324]. Marco Bianchi, alors un des meilleurs himalayistes, dit d'elle qu'elle « est très forte [physiquement] » et qu'elle « grimpe comme un homme »[325]. Mais Hargreaves possède une autre caractéristique qui l'empêche d'être un « grand alpiniste comme les autres » : elle est mère. Hargreaves, lorsqu'elle s'attaque aux faces nord, puis à l'Himalaya, a deux jeunes enfants. Vivante, on lui reproche de continuer l'alpinisme à haut niveau ; après sa mort, la polémique fait rage.

La maternité constitue-t-elle une limite à la transgression à laquelle se livrent les femmes alpinistes ? Les autres femmes (du corpus) ont en effet toutes arrêté de prendre des risques élevés une fois leurs enfants nés (toutes sont mères sauf Badier). « Si l'alpinisme est important pour vous, n'ayez pas d'enfant. Si vous en voulez, abandonnez l'alpinisme pendant quelques-unes des années les plus actives de votre vie », répondait Gwen Moffat dans une interview[326]. Les grands alpinistes hommes ne peuvent pas en dire autant. Dans le chapitre 11, nous verrons que la famille est souvent la première à pâtir de la « vocation d'alpiniste ».

### 3.2.3 *Peut-on être alpiniste et féministe ?*

Les grandes alpinistes remettent en jeu les normes de genre par une pratique de l'alpinisme féminin innovante, refusant la place assignée aux femmes par les alpinistes hommes. Cependant, cela ne signifie pas nécessairement qu'elles soient transgressives dans les autres domaines de leur existence : la relation entre transgression dans la pratique de l'alpinisme et transgression, par exemple, dans la sphère familiale et intime est plus complexe qu'il n'y parait. En effet, une pratique atypique (pour une femme) de l'alpinisme, c'est-à-dire une pratique qui rompt avec les attentes assignées aux femmes (même aux meilleures alpinistes) ne va pas nécessairement de pair avec une résistance aux normes genrées dans les autres domaines de la vie sociale, ni avec une propension à se mobiliser collectivement pour défendre la cause des femmes alpinistes[327]. Il semble même que l'on observe une plus grande conformité aux normes de genre chez les femmes alpinistes par

---

[323] "The year we did the Walker is the year Catherine soloed the Walker. It was very interesting because when we came down, I remember speaking to Lyndsay Griffin, who does a lot of journalist work. He rang me up and said "oh, well done, well done." All he wanted to know about was whether there were any fixed ropes that she could have used! [Were there?] No. But he was not that interested by what we had done! We did the third English ascent in winter, which was pretty good for ordinary people. As a journalist, he wanted to know if there were fixed ropes! You see, Catherine made a big impact, because she did things that people weren't doing".

[324] David ROSE et Ed DOUGLAS, *Regions of the heart. The Triumph and Tragedy of Alison Hargreaves*, Londres, Penguin Books, 1999, p. 220.

[325] *Ibid.*, p. 226.

[326] Interview de Gwen Moffat du 10 janvier 2014 sur womenclimb.co.uk. Nous traduisons.

[327] C'est la manière dont nous définissons ici, de manière large, le qualificatif « féministe ».

ailleurs les plus émancipées dans leur pratique de l'alpinisme, ce qui permet de nuancer l'idée selon laquelle ces femmes seraient des « femmes d'exception[328] » sur tous les plans. Par exemple, toutes ces femmes sont mariées, toutes à l'exception de Badier ont des enfants. À la différence des hommes alpinistes, les femmes alpinistes entretiennent des relations amoureuses[329] avec des alpinistes de l'autre sexe qui jouent, dans un premier temps, le rôle de mentor (à l'exception de Badier, qui apprend en compagnie de son mari, lui aussi débutant). De manière générale, le mentor, un homme, est aussi un conjoint. Quand l'épouse est meilleure que son compagnon, il n'est pas rare que celui-ci devienne son manager. C'est le cas d'Hargreaves et de Destivelle : la première épouse très jeune un grimpeur local qui la pousse vers une carrière professionnelle; la seconde rencontre son compagnon lors du tournage d'un film d'escalade. C'est lui qui gèrera ensuite sa carrière. Après la naissance de son enfant, elle arrête l'alpinisme en solitaire. Dans les deux cas, l'alpiniste et plus jeune que son compagnon-manager. Le sens de la domination est assez clair. La relation entre Hargreaves et son mari-manager a été beaucoup critiquée après sa mort. Son mari, qui la battait et lui reprochait durement ses échecs en alpinisme, l'aurait poussé à s'engager dans des ascensions de plus en plus spectaculaires[330]. Quant à la jeune Destivelle (elle a 27 ans lorsqu'elle écrit cela), il lui est interdit à de négocier ses propres contrats :

> « Il m'est interdit d'ouvrir le bec lorsque Lothar négocie un contrat. Une fois, lorsqu'il a annoncé un prix, je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire. Une autre fois, outrée, je déclarai : "Mais Lothar, c'est trop !" (…) Donc, chacun son rôle. Moi je choisi parmi les sponsors éventuels les produits qui me plaisent le plus et les patrons avec lesquels j'ai envie de travailler (...). Lothar, lui, ne s'occupe que du côté financier de la chose[331]. »

Destivelle, par ailleurs, n'hésite pas à utiliser certains stéréotypes pour valoriser son image médiatique. Au milieu des années 1980, elle apparaît dans ses films d'escalade vêtue de tenues courtes et séduisantes. Son sponsor, le fabricant de corde Beal, lui offre une corde rose fluo, qu'elle doit assortir avec ses vêtements (un short et un maillot de bain rose). Dans son film d'escalade très populaire dans le Verdon, sa compagne de cordée porte uniquement un maillot de bain et, n'ayant que six mois d'expérience de l'escalade, a sans doute été choisie pour sa plastique[332]. S'agit-il là pour Destivelle de concessions pour se faire une place dans un monde masculin, elle qui deviendra ensuite une alpiniste au même niveau que les meilleurs hommes ? Étant donné les propos que les hommes tiennent, depuis le XIX$^{e}$ siècle, au sujet des femmes alpinistes « trop » fortes pour échapper à la suspicion concernant leur féminité, on pourrait le penser. En effet, les hommes tendent à accepter plus facilement une femme forte *et* féminine (voir chapitre 5), comme si le cumul de deux formes de transgression n'était pas supportable.

Un autre aspect qui témoigne de la conformité à des normes de genre traditionnelles apparaît, comme chez les alpinistes des générations antérieures, dans une prise de distance par rapport au féminisme politique. Il s'agit pour ces femmes de se faire une place dans un milieu masculin tout en ne se prononçant pas sur la question féministe, voire en se défendant d'être féministe. Ceci pourrait paraître étonnant à une époque – les années 1970 en particulier – où le mouvement fé-

---

[328] C'est la manière dont Catherine Louveau qualifie les femmes alpinistes pionnières. Catherine LOUVEAU, « Sport et distribution sexuée : l'espace de toutes les inégalités », *op. cit.*, p. 31.

[329] Chose impossible entre les pionnières et leurs guides, du fait d'une trop grande distance sociale. L'exception en la matière est l'aristocrate Isabella Straton qui épouse son guide Jean Charlet en 1876.

[330] David ROSE et Ed DOUGLAS, *Regions of the heart. The Triumph and Tragedy of Alison Hargreaves*, *op. cit.*

[331] Catherine DESTIVELLE, *Danseuse de rock*, *op. cit.*, p. 123.

[332] *Ibid.*, p. 90-95.

ministe prend de l'ampleur et provoque une prise de conscience, perceptible chez les femmes alpinistes (ne serait-ce d'abord que parce qu'elles sont de plus en plus nombreuses), de la domination masculine à laquelle elles sont assujetties. « Pour beaucoup de femmes, écrit Sherry Ortner à propos de l'himalayisme, cela a permis de mettre en perspective les présomptions de supériorité masculine et les limites de la différences de genre. Au minimum, cela pris la forme d'une conscience accrue, et d'une sensibilité, au "sexisme" (...)[333] ». Alors que Claude Kogan, en 1953, faisait la cuisine et les travaux de couture au camp de base, Julie Tullis (1939-1986), trente ans plus tard, refuse de coopérer (voir précédemment). Quand les alpinistes hommes, après avoir fumé de la marijuana, lui tiennent des propos déplacés, elle réplique immédiatement, et ne manque pas d'inclure l'épisode dans son autobiographie.

> « Jeff m'appelle, "Entre, Julie, Gelaal dit qu'il veut te b... !" [Gelaal était notre très corrompu garde pakistanais] "Alors, tu en dis quoi ?", ricane Jeff, notre supposé médecin responsable. "Je dirais que c'est typique de ta part et de celle de tes amis, vous avez tous l'air de garder votre cerveaux dans vos couilles," je rétorque en sortant[334]. »

Tout en critiquant le sexisme ambiant et « l'atmosphère digne d'un internat de garçons[335] » des expéditions, Tullis, cependant, se montre sceptique envers les expéditions féminines, dont certaines sont directement – plus que les « cordées féminines » des années 1930, qui restaient conditionnées à l'accord des maris – justifiées par leurs protagonistes avec des arguments féministes. La polonaise Wanda Rutkiewicz (1943-1992), par exemple, voyait en ce type d'expédition la seule manière pour les femmes alpinistes de se libérer du paternalisme masculin[336]. En 1982, sur le K2, confrontée à une expédition féminine menée justement par Rutkiewicz, Tullis prend ses distances :

> « Elles avaient leurs propres tentes et nourritures et se nommaient "expédition des femmes", tout en partageant notre camp de base et nos camps d'altitude. Les quatre filles s'entendaient bien et étaient très fortes et extrêmement déterminées, mais je ne pouvais pas m'imaginer faire partie d'une "expédition féministe"[337]. »

Bien qu'en faveur d'une égalité des sexes et par ailleurs femme émancipée (travaillant à son compte sur le tournage de films d'expédition, loin de son époux et de ses enfants), Tullis restera néanmoins la seconde de cordée du grand alpiniste autrichien Kurt Diemberger.

Simone Badier est une autre alpiniste, de la même génération que Tullis (née en 1936), une génération particulièrement exposée à la seconde vague de féminisme des années 1970 (plus exposée au féminisme politique que les alpinistes des générations ultérieures comme Destivelle et Hargreaves), qui se dissocie explicitement des expéditions féminines. Badier, cependant, pratique en autonomie et en tête de cordée. Enseignante-chercheuse en physique, elle fait également un métier d'homme. Badier se justifie ainsi :

> « Il me semblait paradoxal d'être jugée en tant que femme, alors que j'y attachais moi-même peu d'importance. (…) La notion d'alpinisme féminin me semble, en elle-même, un peu perverse, car elle relève d'une discrimination positive que je récuse. En tant que physicienne, si l'on m'avait dit que je

---

[333] Sherry ORTNER, *Life and death on Mt. Everest*, *op. cit.*, p. 224. Nous traduisons.
[334] Julie TULLIS, *Clouds from both sides*, *op. cit.*, p. 150-151. Nous traduisons. Tullis, dans le paragraphe suivant, impute ce comportement à l'esprit « latin » de l'expédition française, expliquant qu'elle trouve les Britanniques plus respectueux des femmes.
[335] *Ibid.*, p. 150.
[336] Sherry ORTNER, *Life and death on Mt. Everest*, *op. cit.*, p. 225.
[337] Julie TULLIS, *Clouds from both sides*, *op. cit.*, p. 227. Nous traduisons.

faisais de la physique féminine, cela m'aurait paru pour le moins incongru[338]. »

Peut-être trouve-t-on en la personne de Simone Badier l'alpiniste qui, à l'instar d'une Elizabeth Le Blond cent ans plus tôt, se situe le plus (sans s'en réclamer pour autant) d'une démarche « féministe », car c'est la seule qui ne pratique ni en second de cordée, ni n'obéit aux injonctions d'un manager masculin, et refuse de jouer avec les stéréotypes de genre. Badier, finalement, est celle pour qui l'appartenance de sexe interfère le moins avec la pratique de l'alpinisme de haut niveau. « À vrai dire, je ne m'étais même pas posé la question », affirme-t-elle. Elle nie avoir vécu des discriminations et avoir été confrontée au sexisme, si ce n'est qu'elle regrette d'avoir été survalorisée en tant que femme. « La modeste renommée que j'ai acquise en son temps m'a été donnée par surcroit, écrit-elle. Je ne suis pas sûre d'avoir mérité l'admiration dont j'ai fait l'objet. Certes j'étais la première femme à grimper régulièrement dans des courses de haute difficulté en tête de cordée et en totale autonomie[339] ». Son refus des expéditions féminines ne se situe donc pas sur le même plan que les autres alpinistes qui y voient une transgression ou une mise en scène inutile. Pour Badier comme pour Destivelle, la femme alpiniste est avant tout un homme comme les autres.

***

Ce chapitre nous a permis de constater que les changements qui affectent le « grand alpinisme » après la Seconde Guerre mondiale sont inégalement acceptés et assimilés.

Tout d'abord, l'alpinisme britannique et l'alpinisme français connaissent une démocratisation sociale qui, bien que limitée, se caractérise par l'arrivée d'alpinistes des classes populaires dans une pratique auparavant très homogène socialement, essentiellement réservée à des membres de l'élite sociale. S'il est un changement notable dans la manière de concevoir l'excellence qui résulte de l'arrivée de ces *outsiders* dans l'élite de l'alpinisme, c'est bien une remise en question de l'équation centenaire entre excellence alpinistique et excellence sociale. La démocratisation sociale de l'élite de l'alpinisme a donc logiquement pour effet d'indexer davantage l'excellence sur des critères « sportifs », c'est-à-dire relatifs à la performance accomplie. Cependant, si les nouveaux alpinistes, ignorants ou indifférents face aux usages en vigueur, pratiquent différemment l'alpinisme, leur approche n'est pas en porte-à-faux avec le modèle d'excellence vieux d'un siècle. Paradoxalement, en pratiquant un alpinisme plus engagé (par choix ou par nécessité), en utilisant les aides artificielles de manière parcimonieuse, les nouveaux alpinistes se situent dans la continuité des principes « éthiques » de l'alpinisme. En outre, en pratiquant un alpinisme engagé, en n'hésitant pas à s'aventurer vers des sommets considérés comme « trop » difficiles après seulement quelques années de pratique, ils se situent dans la tradition aventureuse et exploratoire de l'alpinisme qui était celles de leurs aînés *gentlemen*. Leurs influences déclarées, parmi lesquels Eric Shipton et Bill Tilman (pour les Anglais), très respectés dans leurs rangs, en témoignent. Finalement, les « *hard men* » britanniques et les « prolos » français, bien que donnant à voir une approche novatrice, sous certains aspects, de l'alpinisme, viennent se placer dans les cadres préexistants de « l'esprit » de l'alpinisme forgé à l'époque victorienne.

Ensuite, l'alpinisme fait face au phénomène nouveau de la professionnalisation, une des conséquences de l'équation qui s'instaure entre grand alpinisme et himalayisme (une forme chrono-

[338] Simone BADIER, *La dame de pic, op. cit.*, p. 11.
[339] *Ibid.*

phage, engagée, et relativement coûteuse d'alpinisme). Sur cette question, le rapprochement avec le domaine artistique est fécond. Celui-ci – en particulier certains sous-domaines comme la littérature[340] ou le jazz[341] – se caractérise également par une forte réticence aux tentatives de professionnalisation. De la même manière que dans l'art, c'est parce que l'alpinisme repose sur une idéologie vocationnelle mettant en avant l'idée centrale de désintéressement et de don, transformant « l'engagement artistique en vocation et l'artiste en personnage charismatique, mû, pour que la chance lui vienne en aide, par le seul besoin de s'accomplir dans l'expression de soi[342] », que la professionnalisation pose problème. Là encore, c'est parce que les hiérarchies antérieures sont réaffirmées symboliquement, en particulier par les nouveaux professionnels, que la professionnalisation – sous une forme néanmoins très imparfaite et inaboutie – peut malgré tout se poursuivre. La survivance de « l'esprit » de l'alpinisme est rendue possible parce que l'amateurisme reste considéré comme supérieur au professionnalisme et, au sein du professionnalisme, parce que les alpinistes professionnels restent pensés comme supérieurs aux guides.

Enfin, l'alpinisme se voit affecté par un troisième changement : la féminisation de son élite. Bien que limité, il s'agit-là d'un changement moins bien accepté que les deux autres. L' « aristocratie ouverte » qu'est l'élite de l'alpinisme l'est jusqu'à une certaine limite. Traditionnellement masculine, incarnant un modèle d'excellence forgé par des hommes et pour des hommes, l'élite de l'alpinisme garde une tonalité virile que la course aux 8000 que l'arrivée des « *hard men* » ne contribue pas à amoindrir. Si, sous l'effet de la démocratisation de l'élite, l'excellence alpinistique cesse d'être uniquement une excellence sociale, le genre (masculin) reste un des critères extra-sportifs qui caractérise l'excellence, et que quelques décennies n'ont (pour le moment) pas suffi à changer.

Finalement, avec cette analyse de la « résistance » (certe partielle mais tout de même forte) d'un modèle d'excellence quasi centenaire, on touche à des questions plus générales relatives à la dissociation et à l'autonomisation d'une forme d'excellence par rapport à ses concepteurs initiaux. En effet, ce n'est pas parce que l'alpinisme s'ouvre à de nouvelles populations que son « esprit » s'efface ou que son élite perd en légitimité. Sans les savoir, les nouveaux alpinistes reprennent à leur compte les codes, les normes, et une partie de l'idéologie des *gentlemen* victoriens à l'origine de la codification de l'excellence. Ils entretiennent une distinction forte avec les « petits » alpinistes et avec les touristes. Sur ce point, des parallèles seraient à mener avec d'autres domaines (on pense par exemple à certaines disciplines scientifiques ou à la philosophie) pour voir si l'ouverture de leur élite à de nouveaux publics, leur professionnalisation – elles qui étaient surtout des activités de vocation pratiquées par des hommes possédant les moyens financiers nécessaires – et leur relative autonomisation[343], a entrainé ou non des changements de leurs conceptions de l'excellence, de leur prestige et de leur « esprit » initial.

---

[340] Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.*

[341] Philippe COULANGEON, « Les musiciens de jazz : les chemins de la professionnalisation », *Genèses*, 1999, n° 36, pp. 54-68.

[342] Pierre-Michel MENGER, « Rationalité et incertitude de la vie d'artiste », *L'Année sociologique*, 1989, vol. 39, Troisième série, pp. 111-151, p. 111.

[343] Pour ces questions, concernant la science, voir Dominique VINCK, *Sciences et société*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 14. Concernant la philosophie française, voir Louis PINTO, *La vocation et le métier de philosophe*, Paris, Seuil, 2007.

# Chapitre 9 : Quand l'alpinisme devient un jeu sérieux

> « L'alpinisme n'était pas un sport conventionnel, une place sur le podium, quelque chose que l'on fait pour perdre du poids comme le yoga ou l'aérobic. Il y avait des gens qui avaient besoin de grimper pour survivre. Ils y allaient jusqu'au bout et pas seulement pour être les meilleurs[1]. »

Dans les deux chapitres précédents, nous avons pu constater que malgré les changements structurels d'après-guerre les hiérarchies traditionnelles (sociales, sportives, sexuées) avaient perduré ou, du moins, s'étaient maintenues même si cela impliquait des reconfigurations et des adaptations. Qu'en est-il de la conception traditionnelle de l'excellence, de « l'esprit » de l'alpinisme forgé au XIX^e^ siècle, à la fois « esprit de corps » et « éthique » ? Qu'en est-il de l'« esprit du jeu » ?

Nous avons défini l'excellence par un triple rapport : à soi-même, aux autres et à l'alpinisme. Le chapitre 8 portait surtout sur la seconde dimension de l'excellence, en envisageant celle-ci à travers le rapport des « grands » alpinistes aux autres usagers des montagnes. Les touristes, les professionnels et les sportifs, les femmes alpinistes, tous, à des degrés variés, se voyaient refuser le statut de « grand » ou de « véritable » alpiniste. Dans ce chapitre, il s'agira de mettre l'accent sur les deux autres dimensions de l'excellence, en considérant la manière dont les « grands alpinistes » s'investissent dans leur activité et se représentent cet investissement. C'est autour des notions d'*engagement* (comme manière d'appréhender l'activité « alpinisme ») et de *vocation* (comme manière d'appréhender son propre rapport à l'alpinisme) que sera structurée notre analyse. Nous expliquerons que l'alpinisme est pris dans une dynamique historique de surenchérissement de l'engagement appuyée sur, et générée par, « l'éthique », ce corps de règles implicites, dérivé des règles du *fair-play* sportif (qui conduit à un usage réduit des aides artificielles afin de laisser une « chance sportive » à la montagne). Nous montrerons que le respect absolu de l'éthique fait office de barrière séparant l'élite du reste des alpinistes. C'est en même temps le niveau qui rassemble les grands alpinistes et autour duquel se cristallise, de plus en plus, le discours d'excellence.

Une conséquence de cette dynamique est que l'alpinisme finit par devenir un jeu « sérieux »[2], qui implique que ses pratiquants excellents (et *uniquement* ces derniers) y investissent un temps et une énergie considérables et y prennent des risques de plus en plus poussés, un comportement proprement irrationnel aux yeux des profanes. En tant que la pratique du « grand alpinisme » correspond à (et requiert) un engagement *vraiment* « corps et âme », dans lequel la mort est une issue possible, la vocation d'alpiniste sera envisagée sous l'angle des coûts qu'elle implique. Dans la réflexion plus conceptuelle que nous mènerons sur la nature d'une telle vocation, nous mettrons en regard de la notion d'*illusio* propre à la théorie de champs pour en montrer la spécificité.

Nous voudrions ainsi développer l'idée selon laquelle, sous l'effet d'une dynamique historique, les conditions de pratique du « grand alpinisme » finissent par *réclamer* un tel degré d'investissement que *seuls ceux qui sont voués* à cette pratique peuvent se maintenir à haut niveau. Du fait du durcissement de l'éthique, le « grand alpinisme », qui s'apparentait auparavant à un loisir (même prati-

---

[1] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 92. Nous traduisons.

[2] Une notion que nous tirons à la fois des travaux de Clifford Geertz, de Sherry Ortner, et de Robert Stebbins, qui parlent respectivement de « jeu profond », de « jeux sérieux » et de « loisir sérieux ». Clifford GEERTZ, « Deep play: notes on the Balinese cockfight », *Daedalus*, 2005, vol. 134, n° 4, pp. 56-86. Sherry ORTNER, *Anthropology and Social Theory*, *op. cit.* Robert A. STEBBINS, « Serious leisure. A conceptual statement », *op. cit.* Nous développerons les apports respectifs de ces notions au sein de ce chapitre.

qué de manière passionné) en vient à *devoir* être vécu comme une vocation. Il ne s'agit pas, cependant, d'affirmer que la vocation serait devenue une propriété objective de l'alpinisme. Elle continue bien de désigner un rapport subjectif et socialement construit que certaines personnes seulement entretiennent à l'égard d'une activité, généralement valorisée[3]. Lorsque nous écrivons que, pour arriver et se maintenir dans le « grand alpinisme », pour atteindre l'excellence, la condition est d'avoir la vocation, cela concerne uniquement les (rares) individus qui sont concernés par l'alpinisme de haut niveau. La vocation ne concerne pas l'ensemble des alpinistes, seulement les plus investis ; elle ne concerne pas l'alpinisme en général, seulement le haut niveau.

## 1. L'engagement, au cœur de la définition de l'excellence

La manière excellente de pratiquer l'alpinisme requiert un engagement mental et corporel de plus en plus poussé. Nous avons montré précédemment que la généralisation de l'alpinisme d'expédition, *pour qui entend faire partie de l'élite*, était un facteur clé de cet engagement croissant. Écrivant cela, nous n'avions néanmoins pas creusé plus profond en vue de savoir pourquoi le terrain de jeu des « grands alpinistes » s'était (au moins en partie) déplacé des Alpes à l'Himalaya et à d'autres massifs. C'est sur le moteur de cette évolution que notre analyse porte à présent. Celui-ci peut paraitre évident : dans toute activité corporelle, il s'agit, pour les meilleurs, de faire mieux que leurs prédécesseurs. Pourtant, cette volonté de distinction inhérente à l'excellence prend des formes particulières en fonction des activités, de leur culture, de leur « esprit » et de l'ethos qui est celui de leurs participants. Dans l'alpinisme, on observe bien une dynamique de distinction intergénérationnelle suivant laquelle les nouvelles générations tentent de se distinguer des générations précédentes en réalisant des ascensions nouvelles, plus difficiles, sur des montagnes plus élevées et plus éloignées (suivant les critères légitimes de l'ascension « excellente »). Mais cette dynamique de distinction prend une connotation singulière du fait de « l'éthique » de l'alpinisme, dont le respect suppose la restriction des aides artificielles de progression. La surenchère éthique conduit à ce que l'alpinisme devienne de plus en plus engagé et, plus encore, que l'engagement devienne la marque distinctive de l'élite de l'alpinisme.

### 1.1. Une dynamique d'engagement : toujours plus haut, plus loin, plus risqué

> « Chaque progrès en appelle un autre et chaque course une plus difficile[4]. »

Au fur et à mesure de l'histoire de l'alpinisme, on observe une évolution assez claire : alors qu'il s'agissait, lors de la conquête (britannique) des Alpes, de réaliser l'ascension de sommets jamais escaladés par le chemin le plus facile, les choses changent une fois les principaux sommets escaladés. Si le thème de l'épuisement des Alpes est récurrent après « l'âge d'or » – « Le nombre d'exploits inaccomplis peut se compter sur les doigts de la main[5] » aurait alors déclaré Leslie Stephen – l'alpinisme comme pratique ne s'éteint pas pour autant. Les nouvelles générations se rabattent sur des sommets secondaires et sur des itinéraires nouveaux vers des sommets déjà escaladés, n'empruntant plus les pentes de neige et les glaciers mais, de plus en plus, des couloirs plus

[3] C'est ce que disent à la fois Bernard Lahire et Charles Suaud : Bernard LAHIRE, « Avoir la vocation », *Sciences Sociales et Sport*, 2017 (à paraître) ; Charles SUAUD, « La vocation, force et ambivalence d'un concept « nomade ». Pour un usage idéal-typique », *Sciences Sociales et Sport*, 2017 (à paraître).

[4] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 296.

[5] Cité par George BAND, *Summit : 150 years of the Alpine Club*, *op. cit.*, p. 36.

raides et plus dangereux de neige ou de glace et, surtout, des passages rocheux[6]. C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre les propos de Clinton Dent (1850-1912) en 1876 :

> « Les membres anciens de l'*Alpine Club* (…) ne nous ont laissé, à nous les jeunes aspirants, presque rien à faire dans les Alpes. La Meije, le Géant, le Dru, sont pour nous ce qu'étaient pour eux le Schreckhorn, le Wetterhorn et le Cervin. Nous les suivons humblement, soit en escaladant leurs montagnes par de nouvelles voies, soit en grimpant un de ces grands éperons (méprisables pour eux) de montagnes dont ils ont déjà fait l'ascension à pied. Ils ne nous ont laissé que ces aiguilles rocheuses[7]. »

On commence aussi à faire de l'alpinisme en hiver et on se tourne vers des massifs plus éloignés dont certains sont bien plus élevés (Caucase, Karakorum, Himalaya…). L'alpinisme de haut niveau se conçoit à présent sans guide et, peu à peu, des ascensions en solitaire ont lieu. Cette dynamique est illustrée à merveille par la célèbre maxime de Mummery lancée en 1893, selon laquelle tous les sommets des Alpes sont voués à passer par trois phases, « un pic inaccessible, la voie la plus difficile des Alpes, une excursion facile pour dame[8] ».

Quels sont les ressorts de cette dynamique de surenchérissement dans l'engagement ? Une des raisons principales peut être trouvée dans la dynamique de distinction inhérente à l'excellence[9]. Il s'agit de faire mieux, selon les critères d'excellence légitimes – nouveau, altitude, distance, difficulté, etc. – que les autres, dans un contexte de raréfaction des ascensions disponibles. « La diminution des opportunités d'entreprises nouvelles a transformé l'étendu du défi à présent accessible aux alpinistes, écrit en 1997 Trevor Braham dans l'*AJ*. Ceci, poursuit-il, a mené à un niveau précédemment inimaginable de compétences en alpinisme et à l'acceptation d'un degré inconcevable de danger[10] ». On trouve un exemple éloquent de cette volonté de distinction dans l'autobiographie de Dougal Haston (1940-1977). Ce dernier justifie sa bifurcation vers l'alpinisme hivernal par une volonté de se distinguer du commun des alpinistes, à partir du moment où les voies alpines difficiles ont commencé à être plus fréquentées en été. Pour Haston, l'engagement requis par l'alpinisme hivernal garantit que seuls les meilleurs y accèdent :

> « Contrairement à l'été, où on était entouré par des centaines de gens, l'hiver offrait un nouvel espace à quelques individus d'exception (*the very few*). Tout devenait bien plus dur ; même les voies normales devenaient difficiles (…). Il était impossible qu'un alpiniste médiocre parvienne à se frayer un chemin jusqu'au sommet d'une voie difficile comme cela arrive parfois en été ; compétence et expérience étaient nécessaires, et même là on pouvait être vraiment en difficulté. Alors que les Alpes devenaient de plus en plus envahies l'été, de nouvelles dimensions de l'alpinisme s'ouvraient pour ceux pour qui cela comptait (*those who cared*). C'était comme retourner au début du XIX^e^ siècle, quand la plupart des sommets alpins étaient encore vierges. (…) Me mélanger aux foules braillardes n'était pas mon idée de

---

[6] Certaines ascensions réalisées à l'époque dans les Alpes sont d'un niveau technique et de danger bien supérieur aux ascensions précédentes. En 1879, Penhall, engagé dans une compétition avec Mummery pour l'ascension de l'arête de Zmutt au Cervin traverse avec Imseng un couloir d'avalanche particulièrement dangereux qui ne sera répété qu'en 1929.

[7] Clinton DENT, « Two attempts on the Aiguille du Dru », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7, p. 79.

[8] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 120.

[9] Cette dynamique de distinction se retrouve dans bien d'autres pratiques que l'alpinisme, et pas uniquement dans des pratiques corporelles ou sportives. Ainsi, c'est une dynamique semblable de distinction que met en lumière Norbert Elias lorsqu'il étudie la lutte de concurrence entre bourgeois et aristocrates du temps de Louis XIV, qui conduit à un raffinement des règles de civilité, les aristocrates créant de nouvelles règles à mesure que les bourgeois les imitent. Norbert ELIAS, *La société de cour*, 2^e^ éd., Paris, Flammarion, 1985, p. 63-115. Dans la préface de l'ouvrage, Roger Chartier écrit : « Cette compétition pour l'appropriation ou, au contraire, la confiscation perpétuée de la distinction est le moteur principal du procès de civilisation puisqu'il conduit à accroître les raffinements du savoir-vivre, à multiplier les interdits, à élever plus encore le seuil des censures ». Il en va de même des normes d'engagement (dont on verra bientôt qu'il s'agit des normes qui forment l'« éthique » de l'alpinisme) qui, dans le cadre d'une dynamique de distinction, ne font que se renforcer et devenir de plus en plus contraignantes au fil du temps.

[10] Trevor Braham, « The Effects of Change on Mountaineering Ethics », *Alpine Journal*, 1997, vol. 102, pp. 163-168, p. 163.

> l'alpinisme. C'est pourquoi je me suis mis aux hivernales[11]. »

Notons que la forte réticence des alpinistes à toute forme de hiérarchisation officielle n'empêche pas, bien au contraire, l'existence de classements implicites, non présentés comme tels mais malgré tout bien connus des alpinistes. C'est ce qu'affirmait déjà en 1925 l'alpiniste français Jacques de Lepiney lorsqu'il écrivait : « dans son for intérieur, l'alpiniste peut attribuer des cotes relatives de difficulté aux courses qu'il a faites, et même à celles qu'il n'a pas faites ; il peut dans une certaine mesure comparer ses propres aptitudes à celles d'autres alpinistes[12] ». Cinquante ans plus tard, Yannick Seigneur (1941-2001) écrit dans son autobiographie :

> « Plus une montagne est haute et belle, plus l'ampleur de la course est importante, plus l'intérêt risque d'être grand. Si cette voie a déjà été tentée par des alpinistes, l'envie de la gravir devient plus intense; en effet cela apporte un certain esprit de compétition qui a peu souvent l'occasion de s'épanouir en altitude[13]. »

Les Français se montrent plus prolixes que les Anglais lorsqu'il s'agit d'évoquer la question de la compétition (voir chapitre 6). Malgré tout, chez les Britanniques également, il s'agit bien de faire mieux que les autres pratiquants suivant des critères à la fois techniques et éthiques.

Ceci explique que l'histoire de l'alpinisme soit aussi l'histoire de plus d'un siècle de critiques croisées entre les « anciens » et les « nouveaux » alpinistes, les premiers dénonçant le plus souvent l'imprudence, l'arrogance et le mauvais esprit des seconds, les taxant de prendre des risques « injustifiables » et de pratiquer une forme illégitime d'alpinisme ; les seconds, malgré une grande révérence à leur égard, considérant leurs aînés comme des alpinistes timorés et crispés sur des principes datés. C'est ce que rappelle Eric Shipton (1907-1977) lorsqu'il écrit : « on reproche souvent aux jeunes alpinistes d'aujourd'hui d'être compétitifs et de courir des risques injustifiables. Mais on devrait se souvenir que ma génération a été la cible de pareille censure[14] ». La polémique fait rage à chaque fois qu'une nouvelle génération tente un style d'alpinisme nouveau et (par conséquent) plus engagé que la précédente. Ceci conduit Arnold Lunn (1888-1974) à forger l'expression humoristique de « complexe de Coolidge », du nom de l'alpiniste victorien William Coolidge (1850-1926), réputé pour son égocentrisme et sa mauvaise foi. « En alpinisme, écrit Lunn, c'était un conservateur rigide, déterminé à maintenir inchangé le type d'alpinisme dans lequel il avait quelque espoir de succès. Il n'aurait pas pu mener une cordée sans guide sur le plus facile des sommets, par conséquent il désapprouvait avec force l'alpinisme sans guide. Ayant effectué de nombreuses ascensions hivernales, il avait un grand respect pour l'alpinisme nal[15] ». De même, ayant uniquement pratiqué dans les Alpes, Coolidge n'éprouvait aucun intérêt pour l'himalayisme et les tentatives sur l'Everest.

Dans cette course à la distinction, la réalisation de premières ascensions est un gage d'excellence. Quelle meilleure manière de se distinguer que d'aller là où les autres ont échoué ? Cette volonté d'ascensions inédites et le prestige qui en découle conduit à un accroissement constant et quasi-mécanique de la difficulté technique et de la prise de risques dans la pratique de l'alpinisme. L'alpiniste français Georges Livanos (1923-2004) exprime assez bien cette idée lorsqu'il écrit, contre les Coolidge attachés à leur conception de l'alpinisme et de l'engagement :

---

[11] Dougal HASTON, *In High Places*, *op. cit.*, p. 82. Nous traduisons.
[12] « Nécrologie de Jacques de Lépiney », *op. cit.*
[13] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 106.
[14] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 276. Nous traduisons.
[15] Arnold LUNN, « Alpine controversies: a centenary survey », *op. cit.*, p. 145. Nous traduisons.

> « Il reste encore des quantités de premières pour faire battre (avant et pendant) le cœur de nos successeurs et leur donner la joie des victoires difficiles, même si elles ne correspondent pas à nos arbitraires définitions actuelles. Parmi les raisons du dédain des gardes descendantes pour ce qu'elles n'ont pas fait, l'orgueil tient la plus grande place ; chacun aimerait avoir accompli la performance qui ne sera pas surpassée[16]. »

Même si la question de l'évolution réelle du risque est épineuse (avec l'évolution du matériel, de la connaissance de la montagne, des itinéraires, des prévisions météorologiques, de la nutrition, etc., il est difficile de savoir si les risques encourus sont objectivement plus grands qu'auparavant), le succès de l'himalayisme, synonyme d'excellence après la Seconde Guerre mondiale, représente dans ce processus une étape clé. Sur des montagnes aussi hautes, aucune ascension n'est entièrement dénuée de risque[17]. La généralisation de ce type d'ascension chez les meilleurs alpinistes conduit à une nouvelle vision de ce qui constitue une prise de risque acceptable, et ce d'autant plus que d'ascensions avec oxygène et cordes fixes, on passe à des ascensions sans oxygène, en « style alpin », en solitaire, etc., c'est-à-dire de plus en plus engagées et risquées.

## 1.2. La dynamique d'engagement éclairée par "l'éthique" de l'alpinisme

« L'éthique » de l'alpinisme, c'est-à-dire l'ensemble des normes implicites qui l'encadrent et qui régulent l'usage des aides artificielles, joue, selon nous, un rôle moteur dans cette dynamique d'engagement. Bien qu'il s'agisse d'un règlement qui s'apparente, sous certains aspects, à un règlement sportif[18], il permet de maintenir l'alpinisme dans sa position en marge du sport, de garantir qu'il demeure une activité dangereuse et incertaine, une « aventure » plus qu'un « sport ». Pour Lionel Daudet (né en 1968), partisan d'un engagement total, une ascension « de très haute difficulté technique, résolue avec un style et une éthique puristes (…) parachève l'aventure et peut amener l'homme bien plus haut que la cime de l'Everest[19] ». La performance consiste ainsi à réaliser des ascensions plus difficiles (critère sportif) et plus engagées (critère éthique) que les alpinistes ordinaires ou que les meilleurs alpinistes des générations antérieures.

### 1.2.1 *Éthique et engagement : des synonymes ?*

> « La seule chose que je n'aime pas c'est lorsque qu'on diminue l'engagement [par l'usage d'aides artificielles] » [Entretien, Anglais, né en 1951]

Dans l'alpinisme, la performance est en effet autant liée à la réussite d'une ascension qu'à la manière dont celle-ci a été effectuée, suivant des critères éthiques de plus en plus restrictifs au fil du temps et au fur et à mesure que l'on s'approche de l'élite. Ces critères, qui relèvent d'une conception spécifique du *fair-play* sportif (l'alpiniste doit se battre à armes égales contre la montagne, pensée comme un opposant) sont en fait centrés autour de l'idée d'engagement. Une ascension sera d'autant plus valorisée que l'engagement sera fort, ce que garantit un usage parcimonieux des aides artificielles (corde, oxygène, pitons, crampons, etc.). Dans un tel cadre, l'altitude d'une montagne n'est pas un critère pertinent d'excellence. Pour l'himalayiste anglais Doug Scott (né en

---

[16] Georges LIVANOS, *Au-delà de la verticale*, *op. cit.*, p. 171-172.

[17] Ceci est, évidemment, loin d'être le seul facteur. Dans l'entre-deux-guerres, les alpinistes germaniques engagés dans la course aux « derniers problèmes des Alpes » jouaient un jeu semblable, qui se taxait souvent par la mort. L'avènement de l'himalayisme est une rupture qui nous parait importante pour les deux pays que nous étudions. Concernant le lien entre évolution du matériel et risques encourus, dans un contexte uniquement alpin, Etienne Jaillard défend l'idée selon laquelle la prise de risque demeure constante, en précisant toutefois que si l'on élargit le contexte aux autres massifs, dont les plus élevés, la prise de risque (et le taux de mortalité en montagne) augmente de manière dramatique. Etienne JAILLARD, « L'alpinisme, une évolution discontinue à risque constant », *Gravir les Alpes du XIXe siècle à nos jours. Pratiques, émotions, imaginaires. Colloque international. Salvan (Suisse)*, 23 septembre 2016.

[18] Nous avons vu dans le chapitre 4 que l'éthique dérivait du *fair-play* sportif, c'est-à-dire du sport amateur.

[19] Lionel DAUDET, *La montagne intérieure*, *op. cit.*, p. 159.

1941), l'ascension des plus hauts sommets à l'aide d'une corde fixe[20] n'est pas de l'alpinisme car « la corde fixe ôte tout l'engagement de l'ascension ». Pour lui, « on n'a pas vraiment quitté le sol lorsqu'on est à proximité d'une corde fixe[21] ». Un alpiniste interrogé nous explique également que la haute altitude de l'Everest ne fait pas pour autant de son ascension un exploit.

> « C'était juste fatiguant, pas technique. On m'a demandé à quel point c'était difficile et j'ai dit, pour blaguer : "Eh bien, si c'était au niveau de la mer, je pourrais y emmener mon chien" ! Ce n'était pas une bonne idée de dire ça à l'époque [en 1975], parce que les gens essayaient d'en faire un exploit fantastique. C'était un exploit, mais pas technique ! C'était un exploit logistique[22]. » [Britannique, né en 1941]

Tom Patey (1932-1970), déjà au milieu des années 1950, affirmait que l'altitude ne constituait plus un critère pertinent d'excellence, à une époque où, disait-il, les plus hautes montagnes du monde avaient déjà été escaladées. La tour de Mustagh (7276 m), ascension techniquement difficile et engagée, représentait à ses yeux un exemple d'ascension excellente car très engagée. Notons dans l'extrait cité la distinction opérée avec les générations antérieures, « alpinistes en fauteuils ».

> « Les alpinistes en fauteuil ont été découragés par la célèbre photographie de Vittorio Sella qui montre la tour sous son angle le plus effrayant. En effet, c'est principalement à cause de cette image que la tour de Mustagh est entrée dans la catégorie des sommets soi-disant "impossibles". Cependant, aucun sommet n'est impossible tant qu'il n'a pas été tenté. À présent que les plus hautes montagnes du monde ont été escaladées, les expéditions tendent à être plus attirées par la difficulté que par l'altitude. Il s'agissait d'un choix évident et nous nous considérions chanceux d'être les premiers sur place[23]. »

C'est aussi l'engagement qui, pour Lionel Terray (1921-1965), distingue alpinisme « véritable » et alpinisme « touristique » :

> « Quelles que soient son adresse et sa force naturelle, le grimpeur qui, abandonnant les itinéraires classiques et ce que j'appellerais l'alpinisme touristique, ne craint pas d'aller chercher des joies plus profondes et plus austères sur les grandes murailles des Alpes et les hautes cimes de la terre, s'expose toujours à des dangers sérieux (…). Celui qui en quête d'une beauté et d'une grandeur sublimes, ose s'aventurer en ces lieux doit absolument accepter de courir certains risques[24]. »

Pour Yannick Seigneur, l'absence d'engagement représente « un non-sens de l'alpinisme voulu comme une éthique de vie, comme un combat où chacun a ses armes. (…) S'il n'y a pas d'incertitudes, si l'on connait l'itinéraire par cœur, cela ne correspond plus à rien[25] ». La manière excellente de réaliser des ascensions suppose donc un niveau d'engagement et d'incertitude qui garantit que l'alpinisme soit plus qu'un sport, une aventure.

### 1.2.2 *L'éthique pour maintenir les frontières de l'élite*

> « Suivre l'éthique non écrite de notre activité est (...) un processus intéressant. Intéressant parce qu'il ignore les procédures modernes, efficaces et paresseuses, généralement suivies par la populace. Pourquoi prendre les escaliers quand on peut prendre l'ascenseur ? Pourquoi aller sur un sommet froid et venteux, quand on peut rester dans son salon douillet en caressant son épagneul et en regardant la télé ?[26] »

Dans ce cadre éthique, l'engagement devient synonyme d'excellence et le critère principal de distinction entre l'élite et les « petits » alpinistes. Ainsi, plus on est « grand », plus on respecte stric-

---

[20] C'est-à-dire une corde déjà installée sur la montagne par les cordées précédentes, ou laissée à demeure pour relier entre eux les camps d'altitude.
[21] Nicholas O'Connell, *Beyond Risk*, *op. cit.*, p. 152. Nous traduisons.
[22] "It was just hard work, no technique. Someone asked me how difficult it was and jokingly, I said: "well, if it was at sea level, you could take your dog up it!" This was not a good thing to say at the time, because people tried to make up it was a fantastic achievement! It was an achievement, but it was not a technical achievement! It was a logistic achievement".
[23] Tom Patey, *One's man mountains*, *op. cit.*, p. 136. Nous traduisons.
[24] Lionel Terray, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 101.
[25] Yannick Seigneur, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 199.
[26] Gibb Lewis et Pat Ament, « Ideas », Mountains, 1980, n°75.

tement l'éthique (et, par conséquent, plus on pratique un alpinisme engagé). Pour Jean-Marie Choffat (né en 1956), qui démontre là le point de vue quasi unanimement partagé par l'élite de l'alpinisme, le risque, l'engagement, le dépassement de soi, sont partie intégrante du « grand alpinisme ». Celui-ci perd son caractère élitiste dès lors que le risque est neutralisé. C'est pourquoi, pour Choffat, « massification » de l'escalade et disparition de l'engagement vont de pair.

> « [L'escalade] est devenue un sport de masse (…) et cela me désole un peu. J'estime que l'escalade se mérite. Elle est indissociable du risque calculé, mais celui-ci n'existe plus aujourd'hui (…). Toutes les parois écoles sont truffées de pitons, il est quasiment impossible de se faire mal en tombant. (…) L'escalade, telle qu'elle se pratique aujourd'hui, ne permet plus le dépassement mental de soi. Elle n'est plus qu'un exercice gymnique. (…) Seule la haute montagne reste toujours très mentale[27]. »

Des propos similaires sont tenus par les alpinistes britanniques. Dennis Gray (né en 1935) associe « les foules toujours plus grosses » qui « grouillent » sur les falaises populaires des massifs britanniques et « l'accent mis de plus en plus sur la réussite [d'une ascension] comme fin en soi, au détriment des moyens par lesquels le but est atteint[28] », sous-entendant là que c'est bien le respect de l'éthique qui est menacé. Notons que ces deux déclarations sont le fait d'alpinistes issus de milieux populaires, et que le mépris des touristes, à l'origine un mépris social, s'est reconfiguré en mépris « sportif ». Pour le dire autrement, le sentiment de supériorité sociale des alpinistes victoriens est devenu un sentiment de supériorité « sportive », appuyée sur le critère d'engagement.

Alors qu'avant la Seconde Guerre mondiale, les prises de position sur l'éthique avaient essentiellement lieu à l'occasion de polémiques concernant l'usage de telle ou telle aide artificielle (par exemple l'oxygène pour les ascensions sur l'Everest, dans les années 1920), elles se font de plus en plus nombreuses à partir des années 1970. Il s'agit, selon nous, d'une réaction à l'encontre de la popularisation – nous n'irons pas jusqu'à parler de massification – de l'alpinisme et de sa complexification. De pratique relativement bien définie et balisée, l'alpinisme s'est peu à peu divisé en de nombreuses sous-disciplines (voir chapitre 1) dont certaines s'éloignent de plus en plus de « l'esprit » originel. L'escalade dite « sportive » en fait partie. Elle est souvent la cible des critiques des « véritables » alpinistes, qui déplorent une pratique aseptisée, où la notion de danger est devenue quasi-inexistante et où l'on « triche » sans vergogne (en utilisant des aides artificielles proscrites en alpinisme). Lionel Terray, déjà au début des années 1960, écrit :

> « À bien considérer les choses, les outils et les méthodes dont nous disposions alors étaient plus proches de ceux utilisés par les pionniers des temps héroïques de l'alpinisme que de ceux qu'emploient les "sextogradistes"* d'aujourd'hui qui, les muscles gonflés de vitamines de toutes sortes, parfois de véritables dopings, les pieds chaussés de bottines ultra-spéciales permettant d'utiliser la moindre aspérité, attachés à des cordes de nylon, pouvant résister aux chutes les plus incroyables, n'hésitent pas à perforer la roche au tamponnoir et même, grâce à d'ingénieux systèmes de poulies, à faire hisser leurs sacs par des équipes de comparses placées à la base des murailles ! Car c'est bien là que nous en sommes[29]. »

Terray, ce faisant, se considère comme un digne successeur des premiers alpinistes amateurs. Dans les années 1990, alors que la pratique des compétitions d'escalade s'est normalisée, les membres du GHM, c'est-à-dire l'élite de l'alpinisme français, s'insurgent contre les « dérives sportives » qui menacent l'alpinisme et qui ont eu raison de l'escalade.

> « L'escalade a été enfantée par l'alpinisme, elle s'en est résolument éloignée par le biais de la compétition de haut niveau et par la réalisation de projets d'équipement trop nombreux, supprimant les no-

---

[27] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 99.
[28] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 308 et 312. Nous traduisons.
[29] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 88. **Sextogradiste* : grimpeur du niveau six.

> tions d'engagement et faisant fi de l'environnement. L'heure est aujourd'hui à l'escalade "sport olympique", activité complètement aseptisée se déroulant sur des structures artificielles et à l'abri des intempéries. Que diraient Paul Preuss, Hans Dülfer, Emilio Comici et bien d'autres encore, s'ils voyaient nos octogradistes [grimpeurs de niveau 8] à l'œuvre transpirant sous les lumières des projecteurs[30] ? »

Trente ans après les propos de Terray, les sextogradistes sont devenus des octogradistes (le niveau en escalade a augmenté) mais l'argument demeure le même : lorsque l'éthique est bafouée et l'engagement réduit à néant, le grand alpinisme n'existe plus. Là encore, on cite les dignes précurseurs, qui pratiquaient un alpinisme très engagés (deux en sont morts) dans le plus pur esprit[31].

L'himalayisme dénaturé est une autre cible des critiques de ceux qui se réclament de l'esprit originel de l'alpinisme. À partir des années 1970 et du développement des expéditions dites « commerciales », de plus en plus d'alpinistes prennent la plume pour s'exprimer, dans les revues d'alpinisme les plus légitimes et les plus élitistes (l'*AJ* au Royaume-Uni, Alpinisme puis Cimes, les revues du GHM, en France), à ce propos. Nous en citerons quelques-uns dans la partie consacrée aux controverses sur l'oxygène artificiel.

Dans ce cadre changeant, face notamment à l'ouverture de l'alpinisme, l'évocation de plus en plus courante d'une éthique stricte est une manière de défendre une conception fermée de l'excellence. C'est une manière de continuer de distinguer une élite dans un contexte où l'alpinisme s'est ramifié et où il est de plus en plus difficile de faire la différence – pour le profane du moins – entre les « grands » et les « petits », les « excellents » et les « médiocres ». C'est, ainsi, une manière de réaffirmer les frontières de l'élite. Quand l'alpiniste français Nicolas Jaeger (1946-1980), très au fait des positions britanniques (il cite régulièrement l'*AJ* ou d'autres revues britanniques), écrit qu'il « faut éviter à tout prix une erreur de base : affadir en voulant rendre accessible, châtrer en voulant démocratiser[32] », c'est bien à une réaffirmation de la « barrière » séparant l'élite du reste des pratiquants que l'on assiste. Jaeger en est conscient. Dans un autre passage de son livre, il devance les critiques : « lorsqu'on tente d'expliquer ces considérations, somme toute raisonnables et sans rien d'extrémiste, touchant la protection de la montagne, un maitre argument vient souvent clore le débat : "Mais alors, vous ne voulez personne là-haut, vous êtes ELITISTES". Injure suprême et qui fait peser sur vous l'opprobre d'une société secrète attachée à ses privilèges[33] ». Cette barrière qui sépare l'élite du commun, c'est encore une fois l'engagement, conséquence d'une éthique stricte. Jaeger, ainsi, prône « la nécessité pour aborder l'alpinisme d'une démarche personnelle, d'efforts et de sacrifice en temps et en énergie (…) si l'on ne veut pas le vider entièrement de son contenu et le ramener à une sorte de gymnastique sans charme[34] ». S'ensuit un appel à ne pas faire usage de moyens illégitimes, depuis les téléphériques jusqu'à l'oxygène artificiel.

Si le respect de l'éthique – c'est-à-dire, finalement, la pratique d'un alpinisme engagé – constitue la « barrière » qui sépare l'élite du commun, elle constitue également, dans le même temps, le « niveau » qui rassemble les « grands alpinistes ». Edmond Goblot, en 1925, écrivait que « les seuils que tout le monde ne franchit pas ne servent guère qu'à protéger et préserver cet ensemble de qualités personnelles qu'on appelle "la distinction" et qui permettent de se mêler sans se con-

---

[30] Jean-Claude MARMIER, « Dérives », *La Montagne et Alpinisme*, 1994. Il faudra attendre 2020 pour voir l'escalade aux JO.
[31] Comici et Preuss sont d'ailleurs morts en montagne. Dülfer est mort à 23 ans pendant la Première Guerre mondiale.
[32] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 122.
[33] *Ibid.*, p. 83.
[34] *Ibid.*, p. 122.

fondre[35] ». Ce seuil, dans l'alpinisme, ce sont les règles éthiques. Comme le baccalauréat dans l'analyse de Goblot, elles ont pour fonction de distinguer l'élite dans une pratique où n'existe aucun grade institué[36]. Quant aux qualités et aux valeurs distinctives et propres à l'élite, celles qui « permettent de se mêler sans se confondre », elles forment ce que l'on a appelé « l'esprit de l'alpinisme ». Considérée ainsi, l'élite de l'alpinisme peut une nouvelle fois s'inscrire dans, le modèle de la « secte », qui est aussi celui du « club », décrit en 1905 par Max Weber. « Le membre d'une secte (…) pour entrer dans le cercle de la communauté, était tenu de posséder des *qualités* précises (…). Pour *s'affirmer* dans un tel cercle, il devait en outre *confirmer* qu'il possédait ces qualités de manière durable, et les pratiquait de façon constante et continue[37] ». Dans l'alpinisme d'après-guerre, c'est le respect d'une éthique stricte (couplé à des performances sur le terrain, car le respect d'une éthique stricte non suivie d'ascensions remarquables ne vaut rien) qui joue ce rôle. Il découle de cette situation que le respect de l'éthique est absolument nécessaire pour qui veut faire partie des grands. C'est une question d'honneur, qui met en jeu leurs titres de noblesse.

### 1.2.3 *Respecter l'éthique et prendre le risque de perdre : une question d'honneur*

Le respect de l'éthique engage en premier lieu l'honneur et le statut de « grand », de « véritable » alpiniste. Il apporte à son auteur un surcroît de légitimité auprès de ses pairs. C'est ainsi que l'on peut comprendre le soin tout particulier mis par les alpinistes à réaliser une ascension « dans les règles » quand bien même cela implique de prendre des risques très élevés et, d'un point de vue extérieur, irrationnels. Les alpinistes se déclarent obligés d'aller aussi loin dans l'engagement que leurs prédécesseurs car il s'agit d'une marque de courage et d'honneur, donc de grandeur. « Le nombre de points forés lors d'une première est souvent utilisé comme un indicateur de la bravoure des premiers ascensionnistes[38] », écrit Andy Kirkpatrick (né en 1972). Il en va donc de l'honneur des suivants de refuser d'utiliser des protections supplémentaires.

Dans la fissure Brown, sur la face Ouest de l'aiguille de Blaitière, Robert Paragot (né en 1927) et Lucien Berardini (1930-2005) prennent de grands risques pour ne pas perdre la face derrière les Britanniques Joe Brown (né en 1930) et Don Whillans (1933-1985), auteurs de la première ascension en « libre » (c'est-à-dire sans aides artificielles de progression). Paragot écrit :

> « C'est sans doute l'orgueil qui a pris le dessus : ne pas caler là où les Britanniques sont déjà passés. Je pensais que, si j'abandonnais, j'aurais l'air d'un plaisantin, moi qui avais la prétention, et la réputation, d'être un bon grimpeur (…). Je venais de franchir cette fissure, qui devait devenir la fissure Brown, et j'étais déçu : comment un Anglais avait pu faire ça, d'emblée, alors que j'avais tant peiné ? C'était pour moi plus que du sixième degré supérieur et j'en pleurais de rage et d'épuisement[39]. »

Quelques années plus tard, les deux alpinistes apprennent que Brown et Whillans avaient coincé des pierres dans la fissure[40]. L'honneur des deux Français est sauf : « que nous avons découvert, avec une légitime fierté, écrit Paragot, que la "vraie première" en escalade entièrement libre, de la fissure Brown, avait été faite par la cordée Bérardini-Paragot[41] » !

René Desmaison (1930-2007) raconte une situation semblable, qui témoigne là encore du lien

---

[35] Edmond GOBLOT, *La barrière et le niveau*, *op. cit.*, p. 35.
[36] *Ibid.*, p. 72.
[37] Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Champs Flammarion, 2000, p. 339
[38] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 144.
[39] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 92 et 95.
[40] Derrière lesquelles ils avaient fait passer la corde pour retenir une éventuelle chute.
[41] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 98.

insécable entre le respect de l'éthique, l'engagement et l'honneur du grand alpiniste. Engagé dans la directe de la Cima Grande (Dolomites, 1958), Desmaison et Couzy n'ont pas le choix : ils doivent répéter la voie ouverte par Cesare Maestri sans utiliser de piton :

> « "Cesar [Maestri] est passé sans ajouter un seul piton", nous avait affirmé le gardien du Locatelli. Nous fîmes de même. Question d'honneur. Nous savions que nous étions observés à la longue-vue depuis le refuge (…). Planter un piton de plus aurait été une fausse note[42]. »

Puisque l'éthique est basée sur l'idée d'une lutte contre la montagne à armes égales, il faut, par conséquent, d'une part accepter de jouer dans le respect de règles contraignantes et, d'autre part, accepter de perdre. Pour les grands alpinistes, la possibilité de perdre est d'autant plus élevée que les ascensions qu'ils entreprennent sont difficiles et que leur respect de l'éthique est strict. « Partir en style alpin[43], écrivait l'himalayiste Jean-Christophe Lafaille (1965-2006) peu de temps avant de trouver la mort en montagne, « c'est, dans une partie de chasse, avoir le courage de se ranger du côté du gibier[44] ». Le caractère paradoxal de l'engagement par respect pour l'éthique est parfois pointé du doigt par les mêmes alpinistes qui défendent ardemment l'engagement. Le même Lafaille, racontant sa survie sur l'Annapurna après la chute de son compagnon Pierre Beghin, est sans doute l'un des rares à exprimer aussi explicitement cette ambiguïté :

> « Au diable les considérations éthiques, plaisanteries philosophiques de grimpeurs en chambre. Ce que je veux, c'est sauver ma peau. (…). Aujourd'hui encore, je ne peux assister à un débat sur les règles de l'alpinisme sans repenser à ces heures d'incertitude. Que pèsent la beauté d'un geste, la pureté d'une intention quand l'urgence est de demeurer en vie[45] ? »

C'est après qu'ils reconnaissent que le risque était trop grand. « N'empêche, écrit Desmaison, si c'était à refaire, au diable l'orgueil, la fierté, je n'hésiterais pas à rajouter des pitons[46] ». Mais ces regrets sont souvent rétrospectifs. Ce sont les regrets, rapportés dans leurs mémoires, d'alpinistes à la retraite, désengagés du jeu de l'alpinisme de haut niveau, et dont l'honneur est sauf. Ceci n'est pas contradictoire, tout comme ne l'est pas le fait que les alpinistes puissent s'enorgueillir de la perte de leurs orteils ou considérer qu'il est noble de mourir en montagne alors même qu'ils n'ont pas souhaité perdre des membres ou voir mourir leurs compagnons.

### 1.3. Persistance et reconfiguration de l'éthique

Les règles, comme l'écrit un alpiniste lui-même, « changent au fil du temps, en même temps que de nouvelles techniques se développent et que d'autres deviennent obsolètes[47] ». Une des particularités de l'éthique, différente en cela du règlement sportif, est qu'elle n'est jamais fixée une fois pour toutes. Il s'agit surtout de maintenir un niveau minimum d'engagement pour garantir que l'alpinisme demeure une activité à l'issue incertaine. Pour cela, il est nécessaire de créer des règles (implicites) qui viennent s'ajouter aux précédentes. Ainsi, même si les pratiques changent, l'éthique constitue un cadre qui permet à « l'esprit » de l'alpinisme originel de se maintenir[48].

---

[42] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 79. Desmaison évoque la directe de la Cima Grande.

[43] Technique d'ascension qui consiste à escalader les plus hauts sommets de la même manière sommets alpins, sans corde fixe, sans employer de Sherpas, et en bivouaquant sur la paroi plutôt qu'aux camps de base.

[44] Jean-Christophe LAFAILLE et Benoit HEIMERMANN, *Prisonnier de l'Annapurna*, *op. cit.*, p. 18.

[45] *Ibid.*, p. 72.

[46] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 79.

[47] Simon YATES, *The flames of adventure*, *op. cit.*, p. 21. Nous traduisons.

[48] Dans des domaines différents, on peut penser à la manière dont « l'esprit du capitalisme » se maintient alors que les modèles de capitalisme changent, ou bien à la manière dont la « forme scolaire » demeure alors que les modèles éducatifs

### 1.3.1 *L'évolution de l'éthique*

Le débat concernant le juste usage des aides artificielles est toujours vivace après la Seconde Guerre mondiale. En 1957, Jack Longland écrit : « je voudrais insister sur le fait que l'expression "aide artificielle" est ambiguë et extrêmement difficile à définir. Que doit-on dire des tentes, des coupe-vent et des duvets, sans parler de l'oxygène ! Sur les hautes montagnes, nous entrons dans un environnement qui nous est assez inhabituel et nous pouvons uniquement compter sur notre ingéniosité pour le surmonter[49] ». L'attitude à première vue conciliante de Longland est vite corrigée lorsqu'il ajoute que, pour sa part, il ne pratique que l'alpinisme sans aides artificielles. Dans le chapitre 4, nous nous étions arrêtée aux controverses sur l'oxygène, les pitons, et l'usage des guides. Comment les principes éthiques ont-ils évolués depuis l'entre-deux-guerres ?

Notons tout d'abord que l'éthique, contrairement à ce que nous avons pu affirmer parfois trop rapidement dans les pages précédentes, n'évolue pas uniquement dans le sens d'une restriction toujours plus forte des aides artificielles. Il s'agit, plus exactement, suivant les principes du *fair-play* sportif, de maintenir une égalité entre la montagne et l'alpiniste. De ce fait, tout est relatif à la difficulté estimée de la montagne, aux outils techniques dont dispose l'alpiniste, mais également à ce qu'ont été capables de faire les autres alpinistes. Nous reviendrons dans les pages qui suivent sur les positions des « grands alpinistes » après la Seconde Guerre mondiale relatives à l'usage de deux aides artificielles : l'oxygène et les pitons.

- **L'oxygène artificiel : un outil légitime devenu illégitime**

« Bien sûr, il aurait été merveilleux d'escalader l'Everest, mais ce qui comptait vraiment était la *manière* de l'escalader[50]. »

L'oxygène artificiel, qui avait fini par être accepté pour l'ascension des plus hauts sommets, devient peu à peu illégitime à partir des années 1980, époque à laquelle ces mêmes sommets sont escaladés sans son aide. L'ascension des 8000, réalisée de manière excellente, l'est aujourd'hui sans oxygène. Elle l'est également sans corde fixe, c'est-à-dire en « style alpin ».

**Figure 54. Appareil à oxygène utilisé en 1953. Alpine Club Photo Library.**



L'oxygène artificiel est utilisé lors de la « course aux 8000 ». Les Français sur l'Annapurna (1950), tout comme les Britanniques sur l'Everest (1953), emportent des bouteilles d'oxygène[51]. L'adoption de l'oxygène artificiel est cependant plus difficile au Royaume-Uni qu'en France, où aucune polémique n'éclate. Au Royaume-Uni, ses partisans doivent convaincre une partie de la communauté des alpinistes, plutôt réticente. Tom Bourdillon, membre de l'expédition britannique et partisan de l'oxygène (il a aidé à concevoir l'appareil à oxygène), se félicite que l'oxygène, « dont la communauté des alpinistes doutait sérieusement », ait fini par être accepté définitivement. « Depuis le début des préparations pour la récente ascension du mont Everest, écrit-il en 1953, il n'y avait aucun doute quant à l'utilisation de l'oxygène, et plus encore quant au fait que

évoluent. Voir sur ces deux questions Luc BOLTANSKI et Eve CHIAPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, *op. cit.* Bernard LAHIRE, « La forme scolaire dans tous ses états », *Revue suisse des sciences de l'éducation*, 2008, vol. 30, n° 2, pp. 229-258.

[49] Thomas LONGSTAFF, « Fifty years ago », *op. cit.* Nous traduisons.

[50] Stephen VENABLES, *Higher than the eagle soars*, *op. cit.*, p. 274. Nous traduisons.

[51] Il s'agit d'un système particulier, en « circuit fermé ». Jeremy WINDSOR et George RODWAY, « The use of closed-circuit oxygen sets in the Himalaya », *Alpine Journal*, 2006, vol. 110, pp. 252-260.

toutes les tentatives seraient planifiées avec oxygène, utilisée à partir d'altitudes assez faibles[52] ». Également membre de l'expédition, et également en faveur de l'oxygène, Mickael Ward invoque des raisons médicales en faveur de son usage. « J'étais déjà convaincu que l'oxygène était essentiel pour atteindre le sommet de l'Everest et j'avais mon sentiment confirmé (…). Je retournai lire les vieux livres sur l'Everest et réalisai combien d'infections pulmonaires il y avait eu et combien de personnes avaient été mises hors d'action[53] ». Ce consensus se maintient pendant les quelques décennies correspondant aux grandes expéditions nationales sur les plus hauts sommets.

À partir des années 1970, et plus encore dans les années1980, c'est-à-dire suite aux premières ascensions de sommets de plus de 8000 m sans oxygène artificiel, des voix commencent à s'élever contre son usage en expédition. Déjà en 1971, encore à l'époque des grandes expéditions nationales, Dennis Gray, dans un article consacré à « l'éthique himalayenne » publié dans l'*AJ*, fustigeait l'oxygène artificiel, qu'il associait de manière générale aux expéditions lourdes.

> « Quel est l'intérêt en termes de développement de l'alpinisme si trente hommes, bien équipés, sponsorisés et utilisant de l'oxygène, escaladent l'Everest par n'importe quelle voie ? Le même exploit aurait de l'intérêt pour une cordée de quatre alpinistes, sans aide extérieure. Cela semble impossible, mais est-ce vraiment le cas ? (…) Avec les techniques et le savoir-faire modernes, est-il nécessaire, et même justifiable d'un point de vue éthique, d'avoir des cordées de plus de quatre membres pour des montagnes inférieures à 7300 m, et même de plus de six pour n'importe quelle montagne ? Doit-on utiliser l'oxygène en-deçà de 7900 m ? Je ne pense pas[54]. »

Gray conclut son article en clamant haut et fort qu'« un échec glorieux vaut mieux qu'une victoire certaine ». Depuis l'époque victorienne, les principes sous-jacents de l'éthique n'ont pas changé : il s'agit toujours de laisser une « juste chance » à la montagne

C'est dans les années 1980 que l'utilisation de l'oxygène commence à être sérieusement contestée. Les meilleurs alpinistes s'y refusent, en prônant l'approche légère que proposait Gray une décennie plus tôt. Une ascension excellente suppose non seulement l'abandon de l'oxygène mais également des camps d'altitude et des cordes fixes. De plus en plus, les alpinistes partent sans employer de porteurs, acheminant eux-mêmes leur matériel. Comme dans des massifs moins élevés, ils dorment sur la paroi, sans redescendre dans des camps aménagés. Un entretien réalisé avec un alpiniste anglais né en 1941 nous a permis de constater ce changement de paradigme. En 1975, il faisait partie de l'expédition sur la face Sud-Ouest de l'Everest et n'avait pas pu atteindre le sommet suite à un dysfonctionnement de son appareil à oxygène. L'usage de l'oxygène pour ce type d'ascension était alors considéré comme normal, mais le fait que l'alpiniste se sente obligé de le justifier – « à l'époque, dit-il, l'Everest n'avait jamais été escaladé sans oxygène » – montre que ce consensus était sur le point de disparaitre. En effet, trois ans plus tard, l'Italien Reinhold Messner et l'Autrichien Peter Habeler atteignent le sommet de l'Everest sans oxygène. Plus tard dans l'entretien, le même alpiniste se déclarera opposé à l'usage de l'oxygène en expédition aujourd'hui. Précision intéressante, il nous explique également que l'appareil à oxygène ne permet pas d'escalader en style alpin du fait de son poids (une quinzaine de kilos), un véritable handicap qu'il estime, pour sa part, presque aussi important que le manque d'oxygène.

---

[52] Thomas D. BOURDILLON, « Everest 1953. Oxygen apparatus on the mountain », *Alpine Journal*, 1954, vol. 59, pp. 247-263, p. 247. Nous traduisons.

[53] Michael WARD, *In this short span*, *op. cit.*, p. 58. Nous traduisons.

[54] Dennis GRAY, « The Himalayan ethic. Time for a rethink? », *Alpine Journal*, 1971, vol. 76, pp. 156-161, p. 161. Nous traduisons.

Au Royaume-Uni, Doug Scott (né en 1941) est un pionnier du style alpin en expédition. En 1979, il s'attaque au Kangchenjunga (8586 m) en style alpin, accompagné des Britanniques Tasker et Boardman et des Français Bettembourg et Seigneur. Il s'agit d'une expédition voulue « légère, avec une petite équipe et résolument sans bouteille d'oxygène[55] ». Reprenant l'argument plus que centenaire de la nécessité donner une juste chance à la montagne, Scott explique :

> « L'alpinisme consiste à faire face à l'inconnu et le résultat devrait rester incertain jusqu'à la fin. Les alpinistes qui cherchent à repousser les limites souhaiteront toujours s'attaquer à l'Everest et aux autres grandes montagnes de manière aventureuse. Ceci signifie chercher la légèreté, abandonner les lignes continues de cordes fixes entre des camps, ce qui est possible uniquement sans bouteilles d'oxygène. »

Ce faisant, Scott défend un alpinisme où le risque mortel fait partie du jeu. Les cordes fixes, pour lui, sont des « cordes de sécurité, qui permettent une retraite rapide en cas de difficulté ou d'inconfort, de mauvais temps ou de maladie ». En cela, elles viennent fausser le jeu, elles ne sont pas *fair-play*. « C'est seulement lorsque l'alpiniste se sépare des cordes fixes que le véritable alpinisme commence ». La même chose peut être dite de l'oxygène à cette époque.

C'est ainsi que, dans les pages de l'*AJ* comme dans les récits et autobiographies d'alpinistes, on voit de plus en plus de prises de position en faveur des expéditions légères et qui, par la même occasion, condamnent l'usage de l'oxygène. L'évolution est progressive. En 1984, Paul Moores relate dans l'*AJ* son ascension du Lhotse sans oxygène, mais avec des cordes fixes et des camps d'altitude. Sur la même face, une cordée canadienne utilise de l'oxygène au-delà de 7000 m mais, à cause du poids de l'équipement, les deux groupes avancent au même rythme. La légèreté, cependant, n'est pas l'argument premier de Moores, qui invoque plutôt, sans surprise, l'éthique : « Notre sentiment sur l'oxygène allait au-delà de la simple question du matériel encombrant. Il y avait aussi des considérations éthiques en jeu[56] ». La même année, Mick Fowler (né en 1956) escalade le Bojohagur (7329 m), un sommet du Karakoram, en style alpin et sans oxygène. Pour lui, ce style s'imposait pour des raisons tant pratiques que, là encore et en premier lieu, éthiques.

> « Il fut décidé dès le début que nous grimperions par deux, sans utiliser les cordes fixes ou l'oxygène. (…) Nous ne retirions aucun plaisir ni satisfaction du procédé laborieux consistant à aménager des camps semi-permanents, à employer des porteurs en haute altitude et de manière générale à voir nos vacances dégénérer en un cauchemar logistique onéreux. (…) L'aspect financier n'entrait pas seul en jeu. J'étais à cent pour cent d'accord avec les positions éthiques affirmées de Victor, et ne pouvais pas m'empêcher de penser que l'impact environnemental et l'approche au rouleau compresseur des expéditions himalayennes traditionnelles était rapidement en train de devenir une chose du passé[57]. »

« Chose du passé » : à partir du milieu des années 1980, l'expression devient courante dans les discours des alpinistes et sert autant à signifier l'avènement d'un nouveau style qu'à rejeter symboliquement hors de l'élite ceux qui continuent d'utiliser les méthodes anciennes. Un « grand alpiniste » au sens moderne du terme se doit d'adopter une approche légère de l'expédition. « Grimper avec un masque à oxygène revient à renouer avec une autre époque. L'utilisation d'une bouteille, c'est pour moi un phénomène du passé[58] », écrit par exemple Benoît Chamoux (1961-1995) en 1988, la même année où un Britannique, Stephen Venables (né en 1954), fait la première ascension en solitaire et sans oxygène de l'Everest, instaurant un précédent que s'efforceront de répéter, sur les autres grands sommets et sur d'autres voies, les candidats à l'excellence.

---

[55] Douglas SCOTT, *Himalayan Climber*, *op. cit.*, p. 35. Nous traduisons. Les deux extraits suivants sont tirés de la même page.
[56] Paul MOORES, « Five Miles High Without Oxygen », *Alpine Journal*, 1984, vol. 59, pp. 59-62, p. 61. Nous traduisons.
[57] Mick FOWLER, *Vertical pleasure*, *op. cit.*, p. 128. Nous traduisons.
[58] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 146.

À partir des années 1990, l'oxygène artificiel est proscrit de toute ascension qui se veut excellente. On trouve dans l'autobiographie de Jean-Christophe Lafaille l'affirmation selon laquelle, à partir de cette décennie, la méthode lourde est « jugée inélégante par l'élite des grimpeurs, ceux qui (…) veulent écrire l'histoire moderne de l'Himalaya[59] ». La méthode légère, d'après Lafaille – qui se situe là dans la droite ligne des considérations éthiques britanniques – est l'expression d'un « esprit chevaleresque » qui laisse toutes ses chances à la montagne (l'alpiniste étant comparé à un « gibier »). L'appareil à oxygène est devenu un attribut des petits alpinistes qui escaladent les grands sommets au sein d'expéditions commerciales, et qui sont à peine mieux considérés que de simples touristes. « Vous voulez escalader l'Everest ? Payez vos 65000$ et on vous emmènera au sommet. Pas d'expérience ? Peu importe, (…) les camps sont installés, les cordes fixées (…), et vous ne serez même pas essoufflé avec notre équipement à oxygène dernier cri[60] », se moque Ian McNaught-Davis en 1997. Lafaille disait la même chose lorsqu'il écrivait que l'oxygène artificiel « plaçait à la portée de n'importe qui les plus hauts sommets de la terre[61] ». Ce genre de remarque fait clairement apparaître la fonction de l'éthique de l'alpinisme : garantir, par des règles restrictives, l'existence d'un alpinisme engagé et, par-là, fortement distinctif. L'éthique apparaît bien comme le fondement du « grand alpinisme ».

- **Les pitons : une controverse sans fin**

« Parbleu ! Tous les anciens auraient pu faire l'ascension avec le matériel que ces jeunes utilisaient[62] ! »

Les pitons représentent un deuxième grand point éthique. Le sujet des pitons et autres « spits », « broches », ou « clous », a fait l'objet de polémiques incessantes depuis leur apparition au début du XX$^{e}$ siècle. Au Royaume-Uni en particulier, les pitons cristallisent à eux seuls le rejet des aides artificielles. Il est très rare de trouver un alpiniste britannique qui n'aborde pas la question dans son autobiographie. En France, au contraire, le thème est moins souvent évoqué.

Il en va des pitons comme de l'oxygène : leur utilisation répond à des normes implicites, non écrites et en évolution constante. En 1972, l'alpiniste Dougal Haston tente d'expliquer la différence complexe entre l'usage éthique et non éthique des pitons :

> « Il y a beaucoup de règles et beaucoup de jeu entre l'escalade "libre" et "artificielle". Une voie qui a été escaladée en libre* ne devrait jamais être faite en artificiel*, mais l'inverse est possible. Les spits* ne devraient pas être utilisés si un piton peut être inséré, car l'utilisation extensive de spits peut, évidemment, détruire l'alpinisme. Je ne fais ici qu'effleurer l'éthique du sport (…). Si on ne peut pas faire ce que quelqu'un a déjà fait sans utiliser de tactiques déloyales, il est alors plus honorable de renoncer[63]. »

Aujourd'hui strictement interdits sur les massifs britanniques (à l'exception de quelques falaises), ils sont pourtant utilisés par les alpinistes anglais sur le continent, par exemple dans les Alpes, où leur usage est accepté. C'est notamment le cas dans des voies dites « en artificiel », trop difficiles pour être escaladées « en libre ». Comment l'usage des pitons a-t-il évolué après la guerre ?

---

[59] Jean-Christophe LAFAILLE et Benoit HEIMERMANN, *Prisonnier de l'Annapurna*, *op. cit.*, p. 18.

[60] Ian MCNAUGHT-DAVIS, « The future of mountaineering », *Alpine Journal*, 1997, vol. 102, pp. 169-172, p. 171. Nous traduisons.

[61] Jean-Christophe LAFAILLE et Benoit HEIMERMANN, *Prisonnier de l'Annapurna*, *op. cit.*, p. 24.

[62] "By Jove! Any of the old-timers could have done it with the gear that those young fellows were using". Joe Brown rapporte ici l'interjection d'un alpiniste d'une génération antérieure atterré devant les « exploits » en escalade artificielle réalisés par les jeunes alpinistes du *Rock and Ice*, considérés comme de la triche. Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 181.

[63] Dougal HASTON, *In High Places*, *op. cit.*, p. 9. Nous traduisons. **en libre*: sans piton. **Spits* : pitons permanents. **en artificiel* : avec des pitons (amovibles).

À partir des années 1950, la question de l'usage des pitons divise les générations, qui se réclament pourtant des mêmes principes éthiques. Dans l'*AJ*, Arnold Lunn écrit avec le ton caustique qui le caractérise :

> « Bien que je ne sois pas de ceux qui croient que le péché vint dans nos montagnes après que le premier piton fût planté au jardin rocheux d'Éden, je sympathise avec les traditionnalistes qui pensent qu'une partie du charme (*romance*[64]) de l'alpinisme a disparu à présent que le mot "inaccessible" a été banni de notre vocabulaire, et qui déplorent le fait que n'importe quelle falaise puisse être escaladée par ceux qui ont assez de pitons et de temps pour (…) [construire] une échelle de pitons jusqu'au sommet. D'un autre côté, je sympathise aussi avec les modernes qui maintiennent qu'à présent que toutes les grandes faces et arêtes vierges des Alpes réalisables sans piton ont été escaladées, il est ridicule de se plaindre des pitons dans la conquête de nouvelles voies. En effet, la controverse du piton me semble illustrer à merveille la définition de la tragédie par Hegel comme "non pas le conflit entre le Bien et le Mal, mais entre le Bien et le Bien"[65]. »

« Un conflit entre le Bien et le Bien », voilà qui illustre parfaitement le fait que les deux générations, « traditionnalistes » et « modernes », se réclament du même fonds éthique. Sur le territoire britannique, l'usage des pitons s'apparente pourtant, avant les années 1950, à comportement déviant. Dans les années 1940, W. H. Murray (1913-1996), un des « traditionnalistes » évoqués par Lunn, parle de la « règle non bafouée » qui interdit les pitons et du « péché » consistant à les utiliser[66]. Les alpinistes de cette génération lorsqu'il leur arrive d'utiliser un piton, le confessent avec honte[67]. Dans un dictionnaire humoristique publié en 1966, Tom Patey (1932-1970), qui faisait partie des « modernes », donne des synonymes de « *Piton Climber* ». Parmi eux, « réparateurs de cheminée » (*steeplejacks*) et « fanatiques de Munich » (*Munich Fanatics*)[68]. Patey se moque ici de ceux qui, comme Murray, assistent avec horreur après la guerre à ce qu'ils considèrent comme une violation du rocher[69]. À ce sujet, Chris Bonington (né en 1934), un des « modernes », explique :

> « Il y a toujours eu cette tradition de renoncer aux pitons dans l'alpinisme britannique. Depuis la guerre, avec l'augmentation du niveau de difficulté et avec l'envahissement du moindre morceau de rocher disponible, les pitons sont devenus de plus en plus utilisés quand aucun autre moyen de protection ou d'ascension ne se présentait ; mais leur usage a toujours été stigmatisé, et le mérite [d'une ascension] est toujours revenu à l'homme qui avait réussi à répéter une voie avec bien moins d'aides [artificielles] que ses prédécesseurs[70]. »

Les pitons sont en fait utilisés en dernier recours, les alpinistes préférant des moyens de protection amovibles, comme des pierres ou des coins de bois que l'on coinçait dans les fissures[71]. La période du piton, cependant, est de courte durée puisque rapidement, d'autres outils arrivent des États-Unis, au milieu des années 1960. Appelés « *nuts* » ou « coinceurs », ils consistent en un morceau de métal (que l'on coince dans les failles du rocher) relié par une cordelette à un mousqueton (dans lequel on passe la corde). L'appareil est amovible et, contrairement au piton, ne nécessite pas de marteau pour être inséré dans le rocher. Il laisse donc celui-ci intact (le second de cordée retirant le dispositif du rocher). Les coinceurs ne sont pas les seules innovations de l'époque venus d'outre Atlantique. Tout un ensemble de dispositifs amovibles sont inventés par les grim-

---

[64] Lunn fait ici implicitement référence à Irving et son *Romance of mountaineering* (1935).
[65] Arnold LUNN, « Alpine controversies: a centenary survey », *op. cit.*, p. 147. Nous traduisons.
[66] W. H. MURRAY, *The Evidence of Things Not Seen*, *op. cit.*, p. 39 et 44.
[67] Par exemple Wilfrid NOYCE, *Mountains and men*, *op. cit.*, p. 53. Noyce justifie l'usage d'un unique piton dans une voie.
[68] Le premier terme est une référence aux surnoms péjoratifs employés par les Anglais à l'égard des alpinistes continentaux au début du XX^e^ siècle, le second une référence à l'affront allemand réparé par J. M. Edwards dans les années 1930. Voir chapitre 4, le passage consacré aux pitons. Tom PATEY, *One's man mountains*, *op. cit.*, p. 108.
[69] Jeff CONNOR, *Creagh Dhu Climber*, *op. cit.*, p. 93.
[70] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 239-240. Nous traduisons.
[71] La plupart des alpinistes Britanniques des années 1950 et 1960 l'expliquent dans leurs autobiographies.

peurs du Yosemite et peu à peu adoptés en Europe[72]. Ce nouveau matériel, note Bonington, n'a pas déclenché la polémique suscitée par le piton. « Le développement du coinceur, explique-t-il, fut un processus graduel et insidieux, qui par conséquent n'a pas créé de controverse, si bien qu'aujourd'hui, en 1972, il est difficile d'imaginer que l'on puisse en pratique condamner efficacement son usage[73] ». On trouve pourtant, au fil des récits et autobiographies, nombre d'alpinistes anglais qui regrettent la généralisation de l'usage des coinceurs. Dennis Gray (né en 1935) en fait partie. Dans son autobiographie, publiée en 1970, il décrit la réaction de rejet des alpinistes lorsque, vingt ans plus tôt au Pays de Galles, l'un d'eux utilise un des premiers coinceurs.

> « La première personne que j'aie jamais vu en faire usage était un grimpeur sur *Brand Direct* sur Clogwy-y-Grochan, près du Llanberis Pass, en 1952. Il utilisait un écrou attaché à une sangle et nous l'avions immédiatement surnommé "Whitworth" [*marque de matériel de bricolage*]. Je me souviens qu'il se faisait interpeler par la clientèle du lieu : "Si tu ne peux pas faire la voie comme elle est supposée être faite, tu n'as rien à faire ici" ! Peut-être qu'un jour les alpinistes adopteront la même attitude face aux coinceurs que celle qui s'est progressivement imposée face aux pitons, qui sont maintenus à un strict minimum au Royaume-Uni[74]. »

C'est Gray qui relate l'outrage causé par Joe Brown lorsque, en 1950, ce dernier place un piton dans une voie ouverte sans protection par Arthur Dolphin. Les membres des *Bradford Lads* et du *Creagh Dhu* tentent de retirer, sans succès, l'objet du crime. « Après cela, *Kipling's Groove* n'a plus jamais été la même voie[75] », regrette amèrement Gray qui, lorsqu'il l'escaladera, n'utilisera pas l'infamant piton. Ce piton, nous dit un alpiniste en entretien, les alpinistes crachaient dessus lorsqu'ils passaient à côté. Plus de vingt ans après, en 1975, Mick Fowler (né en 1956), qui avait inséré un coinceur à l'aide d'un marteau (le rendant impossible à ôter) dans une voie difficile, se souvient d'un article paru quelques temps qui, à propos de cette voie, fustigeait ceux qui « opéraient dans l'ombre » et qui « encombraient les voies classiques avec des coinceurs enfoncés au marteau[76] ». Fowler confesse ce crime de jeunesse en 1995, dans son autobiographie, alors qu'il est devenu un alpiniste reconnu dont personne ne remet en cause les compétences et l'engagement.

De manière générale, au Royaume-Uni, le nombre de protections utilisées (même amovibles) reste un critère essentiel d'excellence, même par les « modernes » qui osent planter des pitons dans le rocher britannique. Les *hard men* en faisaient partie. Mais s'ils avaient bien recours à ces aides artificielles, c'était pour s'attaquer à des voies d'une autre ampleur que celles de leurs prédécesseurs. Leur justification de l'usage des pitons, *pebbles* (galets coincés dans les fissures pour s'assurer), et coinceurs – une justification absolument nécessaire au Royaume-Uni – repose sur l'idée d'engagement : finalement, de tels outils permettent d'escalader des voies bien plus dangereuses et difficiles que les voies classiques. Joe Brown, dont l'outrage commis sur *Kipling's Groove* n'avait jamais été digéré par Gray, se justifie longuement dans son autobiographie sur la question des aides artificielles. Il faut dire que celle-ci est publiée en 1967, peu de temps après les faits, alors que la controverse est encore vive dans les esprits[77]. Les pitons, écrit Brown, « ont ouvert de

---

[72] Un ouvrage de référence sur la question du matériel d'alpinisme est celui de Gilles MODICA, *Alpinisme. La saga des inventions*, Les Houches, Éditions du Mont-Blanc, 2014. À propos de ces nouveaux outils, voir les pages 115 à 141.
[73] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 240. Nous traduisons.
[74] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 276. Nous traduisons.
[75] *Ibid.*, p. 31.
[76] Mick FOWLER, *Vertical pleasure*, *op. cit.*, p. 45. Nous traduisons.
[77] À propos des débats et des évolutions relatifs à l'usage des pitons et des coinceurs dans le Lake District, voire par exemple Alan HANKINSON, *A century on the crags : the story of rock climbing in the Lake District*, Londres, Dent, 1988, p. 175-

nouvelles perspectives pour l'escalade britannique. Plantés dans du rocher "non grimpable" et associés à divers équipements [*échelles, sangles, etc.*], ils permettaient d'ouvrir une voie en artificiel ». Ce n'est pas tricher, précise Brown, que d'utiliser de tels artifices : « contrairement à l'impression de triche, l'escalade artificielle impliquait la maitrise de techniques précises et complexes et était toujours très éprouvante[78] ». Ceci, il le répète à plusieurs reprises, pour rétablir l'honneur et l'intégrité morale des grimpeurs du *Rock and Ice*, dont beaucoup s'adonnaient à l'escalade artificielle. Face aux « anciens » considérant qu'un tel matériel rendait toutes les ascensions possibles, il explique que les ascensions réalisées l'étaient sur du rocher friable, déversant, dangereux, et impliquaient, malgré les pitons, un engagement important. Les aides artificielles n'étaient pas, écrit-il, « magiques ». Elles n'ôtaient rien au caractère engagé, c'est-à-dire incertain et aventureux de l'ascension[79]. Elles ne faisaient pas de l'alpinisme un sport.

À la même époque, ce qui vaut au Royaume-Uni ne vaut pas dans les Alpes, où les pitons sont utilisés tant par les continentaux que par les Britanniques. « On faisait comme les locaux », résume un alpiniste en entretien (né en 1941). Les Anglais, pourtant, ne manquent pas de critiquer le suréquipement des voies et la destruction de l'aventure qui en découle. À propos de son ascension du pilier du Frêney, Whillans déplore le fait que le début soit tellement pitonné que son tracé puisse se lire en suivant les pitons[80]. La cordée britannique les utilise néanmoins. Dans les Dolomites, en 1959, le même Whillans utilise aussi des pitons (puisqu'il s'agit de voies d'artificiel). Cependant, lors de sa répétition de la voie de Cima della Terranova, ouverte par la cordée française menée par Livanos, il précise bien qu'il n'a utilisé que 28 pitons, alors que les Français en avaient utilisés 129 lors de la première[81]. Les comptes sont donc strictement tenus.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les Français ne tiennent pas de tels comptes de leur côté. Nous avons déjà cité la déclaration de Desmaison (1930-2007) selon laquelle planter moins de pitons que son prédécesseur avait été une question d'honneur[82]. Desmaison n'est pas le seul à tenir de tels propos. Ses contemporains (c'est-à-dire les alpinistes de la grande époque des pitons) laissent également entendre que le recours aux pitons doit être limité et leur usage parcimonieux, cela dans le but de sauvegarder un alpinisme engagé et réellement aventureux, gage d'excellence. Terray (1921-1965) écrit : « "j'exposais la viande". C'est-à-dire que je ne m'encombrais pas d'un luxe de précautions et surtout que j'utilisais très peu de pitons pour me retenir en cas de chute[83] ». Flematti (né en 1942), à propos de sa première hivernale du Fou (1975), se justifie dans son autobiographie : « contrairement aux bruits qui coururent dans la vallée, nous n'avions laissé aucun piton lors de notre première tentative ; nous voulions faire la première dans la plus pure tradition alpine[84] ». Livanos (1923-2004), grand spécialiste d'alpinisme en artificiel (en particulier dans les Dolomites), et donc grand usager des pitons, se justifie également d'un usage restreint de ces derniers. Pour lui, « quand on se croit assez fort pour s'attaquer aux grandes premières, il faut le faire

188. Dans ce chapitre intitulé « *the Aid Controversy* », Hankinson revient sur diverses « affaires » relatives à l'usage des aides artificielles (en évolution) dans les falaises du Lake District, lieu où l'éthique n'est pas un vain mot.

[78] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 80. Nous traduisons.

[79] *Ibid.*, p. 178-181.

[80] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 228.

[81] *Ibid.*, p. 204-212.

[82] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 79.

[83] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 151.

[84] Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 228.

correctement, sans tricher[85] ». Livanos, célèbre pour son style enjoué et son humour, ne possédait pas la retenue propre à certains Anglais. Dans ses textes, il n'hésite pas à se mettre en scène utilisant les pitons et à affirmer préférer être un « mauvais » alpiniste vivant qu'un « champion mort ».

> « À un moment, j'agrippe le mousqueton avec un soulagement égal à celui d'un noyé saisissant une bouée de sauvetage[86] ! »
>
> « Sous le sommet, un surplomb ferme la dernière cheminée. Je n'ose m'engager sans clou. Des traces évidentes me tentent mais la Castiglioni est faite par des quantités de « mauvais » pitonnant pour un oui ou pour un non… Tant pis, toute honte bue, je plante un piton. Mieux vaut être un « mauvais » vivant qu'un champion mort[87]. »

Mais quand Livanos écrit ceci, c'est depuis sa position de maître quasi-incontesté de l'alpinisme dolomitique et du style artificiel, un maitre qui avait fait ses preuves, connu pour pratiquer un alpinisme extrêmement engagé. C'est sans doute parce que la « grandeur » de Livanos, reconnu comme l'un des meilleurs alpinistes de sa génération ne fait aucun doute, qu'il peut se permettre de mettre en scène ses écarts à l'éthique, un peu comme Mick Fowler cité plus haut.

À partir des années 1970, un dernier outil artificiel de la même famille que le piton déclenche les polémiques : le piton à expansion, ou « spit » (*bolt* en anglais)[88]. Il est constitué d'une tige en métal insérée dans un trou foré préalablement dans le rocher (à l'aide d'un tamponnoir ou d'une perceuse) et d'un d'anneau ou « plaquette » dans laquelle l'alpiniste peut accrocher un mousqueton ou une dégaine (dans laquelle passera la corde). La différence majeure avec le piton et le coinceur est que le spit est permanent : au lieu d'être enfoncé dans une anfractuosité naturelle du rocher, il faut percer le rocher pour l'installer, ce qui laisse des traces indélébiles. Inventé dans les années 1920 et utilisé de manière très sporadique durant les décennies suivantes, il est de plus en plus usité avec le développement de l'escalade artificielle dans les années 1950, en Europe mais aussi sur les parois du Yosemite, haut lieu d'innovation technique en la matière. Il participe, dans les années 1970, du développement de l'escalade dite « sportive » qui, par opposition à l'escalade dite « traditionnelle », repose sur des pitons à expansion installés de manière permanente[89].



**Figure 55. Un piton à expansion ou « spit », wikipedia commons**

Le simple fait que l'on qualifie l'escalade avec spits de « sportive » est une indication de la manière dont les alpinistes (notamment les Britanniques) regardent cette innovation. Alors que le piton donnait lieu, même au Royaume-Uni, à des avis partagés, le spit est presque unanimement rejeté par les alpinistes. À propos de René Desmaison, Robert Flematti écrit : « René était un puriste. Il ne trichait pas avec la montagne. Il n'était pas du genre à vaincre des parois à coup de tamponnoir, forer des trous jusqu'au sommet et s'attribuer le mérite d'avoir ouvert une voie où personne n'avait voulu passer[90] ». C'est bien le fait de forcer un passage en

---

[85] Georges LIVANOS, *Au-delà de la verticale*, *op. cit.*, p. 155.
[86] *Ibid.*, p. 148.
[87] *Ibid.*, p. 132.
[88] *Spit* n'est pas un mot anglais. C'est l'acronyme de la Société de Prospection et d'Inventions Technique, qui en a déposé le brevet. En français, le spit est parfois appelé gollot, cheville, ou goujon. En anglais, on le nomme « *bolt* ».
[89] Dans ce type d'escalade, la chute est rendue possible par le fait que le grimpeur sera retenu par les spits, et l'engagement presque absent. Les compétitions d'escalade deviennent possibles, ainsi que – corollaire à la possibilité de chutes répétées – l'entrainement. Les structures d'escalade artificielles reposent sur ce principe. Pour l'exposé des différences en matière de prise de risque entre l'escalade traditionnelle et l'escalade sportive, voir Neil LEWIS, « Sustainable adventure: embodied experiences and ecological practices within British climbing », *in* Belinda WHEATON (dir.), *Understanding lifestyle sports, Consumption, identity and difference*, Londres, Routledge.
[90] Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 187.

modifiant le rocher qui est inacceptable. Un alpiniste français (né en 1941) nous dit :

> « J'ai fait partie d'une génération qui méprisait les spits. Franchement, c'était la honte. Dès qu'il y en a un qui en avait mis un, il était mis au banc ! (…) Un piton et un spit, c'est pas la même chose ! Un spit, faut perforer, et il reste sur place! »

Sur ce point, la condamnation s'exprime dans les même termes que celle qui avait suivi, en 1892, la taille d'une marche au piolet dans le rocher britannique par Norman Collie (voir chapitre 4) : alors qu'il est encore possible d'argumenter en la faveur d'aides artificielles qui, en quelque sorte, « modifient » l'alpiniste (piolet, crampons, oxygène, duvet, somnifères, dopage, etc.), on triche à partir du moment où l'on altère la montagne de manière permanente. L'insertion de pitons à expansion est d'ailleurs très souvent comparée à un « viol » de la montagne. Livanos, adepte du pitonnage farouchement opposé aux spits, explique cette différence majeure :

> **«** Les pitons ont procuré l'agréable illusion d'aller au-delà de [la] limite [des surfaces grimpables]. En fait, elle est simplement reportée, puisqu'il faut des fissures pour les pitons, et l'escalade artificielle reste tributaire des volontés de la nature. Ces volontés sont sans doute insupportables pour ceux qui fabriquent parfois avec leurs instruments les appuis refusés par la montagne en creusant des trous dans le rocher. (…) Les pitons, les bons vieux pitons, ont soulevé en leurs temps des polémiques acharnées. (…) Les pitons sont une adaptation des instruments du grimpeur à la montagne là où elle le consent, et c'est elle qui décide de nos peines et de nos joies. Percer des trous dans le rocher est une adaptation de la montagne, une transformation de la nature. Pourquoi la limiter ? Il serait aussi logique de faire sauter un surplomb à la dynamite[91]. »

En 1970, l'ascension du Cerro Torre, une paroi rocheuse de 800 m de haut située en Patagonie par une cordée italienne cristallise toutes les critiques envers le spit. Pour réaliser une voie sur l'arête sud-est, Cesare Maestri pose plusieurs centaines de pitons à expansions à l'aide d'une perceuse de 180 kg qu'il hisse dans la voie. Cette ascension déclenche les foudres de la communauté alpinistique, qui la qualifie de viol[92]. Elle est souvent mentionnée comme exemple de l'éthique bafouée. Un alpiniste britannique explique :

> « Il y a des spits utiles, pour les relais par exemple, qui permettent de monter et descendre rapidement et sûrement. Mais les choses comme ce qu'a fait Maestri sur le Cerro Torre, c'est une horreur. C'était terrible. C'était une profanation (*desecration*) de la montagne. (…) Vraiment, c'était la pire façon d'escalader une montagne. Ça a été escaladé de manière éthique depuis par beaucoup de gens. Ça aurait dû rester préservé[93]. » [Britannique, né en 1941]

Ce qui importait surtout avec les pitons, c'était d'en limiter le nombre pour préserver l'engagement et l'aventure. Il n'en va pas de même pour les spits, qui annulent complètement le danger puisqu'ils sont fixés de manière permanente sur le rocher. Un piton peut s'arracher, un spit non : la chute mortelle devient impossible ; le jeu est faussé. Ceci explique que l'usage des spits ne soit avoué qu'à demi-mot par les alpinistes. Ce faisant, en exprimant leurs regrets suite à un acte déviant, ils réaffirment la norme éthique avec force. Scott, par exemple, confesse avoir été trop faible pour interdire à son compagnon, l'alpiniste australien Greg Child, de percer des trous dans les trente derniers mètres complètement lisses d'une voie rocheuse dans l'Himalaya.

---

[91] Georges LIVANOS, *Au-delà de la verticale*, *op. cit.*, p. 170.

[92] « Récemment, une expédition italienne au Cerro Torre, en Patagonie, a utilisé une perforatrice pneumatique, actionnée par un moteur à essence, pour forer les trous pour les pitons à expansion. On a dit de cet « exploit » qu'il était le viol d'une montagne ». Douglas BUSK, *Armand Charlet, portrait d'un guide*, *op. cit.*, p. 176. Quelques pages auparavant, Busk (membre de l'*AC*) parlait de la « mutilation » des montagnes causée par les pitons.

[93] "I mean there are very useful bolts, for belays and things like this, so you can make quick safe ascents up and down. But the things like Maestri's bolting on the Cerro Torre was a horror. And I think that was awful. That was a desecration of the mountain. (…) And really, it was the wrong way to climb mountains. It's been climbed since ethically in many ways by many people, you know. It should have been left".

> « Devrions-nous laisser la montagne avec l'étiquette "pic vierge", un défi pour les grimpeurs en libre du futur, et déclarer que "par des moyens loyaux ou rien du tout" ? Greg murmurait que "les sommets étaient importants" (…), je répondais avec une autre phrase de Messner sur "le meurtre de l'impossible". (…) Greg fit remarquer avec malice qu'il ne ferait que percer de tous petits trous dans un très grand massif. (…) En fait, il ne perça que des trous d'un quart de centimètre pour y placer des crochets. (…) Un mauvais calcul aurait fait dévier le crochet et Greg serait tombé à coup sûr. (…) L'entreprise n'était donc pas exactement dénuée de risques[94]. »

Scott se présente comme à moitié coupable : il s'apprêtait à renoncer et n'a pas pris l'initiative de percer les trous. Des trous, par ailleurs, bien petits, qui n'ôtent rien de l'engagement. Les différentes attitudes nationales sont mises en scène : les deux Anglais – Scott et Thexton – veulent redescendre ; ils sont rongés par le regret – « Je me demanderai toujours, écrit Scott, ce que le verdict aurait été si nous avions laissé ce bloc sommital intact[95] » ; l'Australien s'embarrasse moins des considérations éthiques.

De ce point de vue, un consensus semble émerger : pour qui fait partie de l'élite de l'alpinisme, une attitude critique vis-à-vis de ce type d'aides artificielles doit être adoptée. Dans les récits que font les alpinistes de leurs ascensions, il s'agit en fait de prouver que l'on a respecté le niveau d'engagement, d'incertitude et d'aventure, qui satisfait aux critères de l'excellence.

### 1.3.2 *Une éthique britannique ?*

> « Trop haut pour redescendre, et trop Britanniques pour appeler à l'aide, nous mettions nos vies en jeu, sans même être sûrs d'avoir les réserves nécessaires pour finir[96]. »

Les Britanniques se montrent plus enclins que les Français à se justifier et à prendre position sur les questions relatives à l'éthique. L'*AJ*, depuis sa création, apparaît ainsi comme la tribune où sont portés les débats éthiques (une section spécifique a même été créée dans la revue). Ils ont également tendance à appréhender l'éthique comme étant typiquement *british*. Lorsque l'on relève les passages relatifs à l'éthique dans les autobiographies, on constate ainsi une différence assez importante entre les deux pays sur trois points.

*(1)* D'abord, la proportion des Britanniques qui abordent les questions éthique est largement supérieure à la proportion de Français. Toutes générations confondues, la plupart des auteurs britanniques (26, soit environ 80%) les évoquent. Chez les auteurs français, la plupart ne les évoquent pas (ils sont onze à le faire, soit environ un tiers d'entre eux).

*(2)* Ensuite, il n'est pas rare que les Britanniques y consacrent plusieurs pages, certains allant jusqu'à développer des arguments théoriques sur le sujet. Les Français, s'ils abordent également ces questions, le font surtout au détour d'un récit d'ascension, par l'anecdote. Il ressort de la comparaison que les Britanniques, en volume, consacrent beaucoup plus de pages à l'éthique que leurs contemporains français (une proportion difficile à évaluer sans logiciel d'analyse textuel).

*(3)* Il ressort enfin de l'analyse que, sur le long terme, l'intérêt pour l'éthique est resté vivace chez les Britanniques : les pratiquants d'avant la Seconde Guerre mondiale étaient environ 70% à l'évoquer ; ceux d'après-guerre sont près de 90% à en parler. En France, au contraire, l'analyse montre que l'éthique devient un sujet important uniquement pour les dernières générations de pratiquants : absente des récits des pratiquants d'avant-guerre, elle est évoquée par 20% des prati-

---

[94] Douglas SCOTT, *Himalayan Climber*, *op. cit.*, p. 113. Nous traduisons.
[95] *Ibid.*
[96] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 137. Nous traduisons.

quants des années 1940 à 1960 et par 80% de ceux des années 1970 à nos jours.

*(1) et (2)* L'analyse historique que nous avons menée dans la première partie de cette thèse aide à comprendre les deux premiers points, mais aussi le fait que les Britanniques aient tendance à considérer l'éthique comme une caractéristique nationale. L'éthique de l'alpinisme, dérivée du *fair-play* sportif, est forgée au Royaume-Uni. Du fait des valeurs et principes sportifs qui étaient ceux des alpinistes britanniques, les débats éthiques ont toujours été centraux au Royaume-Uni. Plus encore, ces débats n'ont pas été relégués aux rangs de vieilles histoires oubliées. Ils sont, encore aujourd'hui, connus des alpinistes. Nous avons pu le constater lors des entretiens réalisés avec les alpinistes anglais : la plupart étaient au fait des grandes polémiques éthiques, et certains possédaient même des connaissances avancées sur le sujet. Le plus jeune de nos enquêtés (né en 1979) nous a ainsi parlé de la controverse du « pas de Collie » de 1892, ou de celle du *Munich climb* des années 1930 (toutes deux évoquées dans le chapitre 4). Si l'on regarde certains articles récents de l'*AJ* sur l'éthique, ils sont parsemés de références aux anciens. Dans « *The effect of change on mountaineering ethics* », Braham cite Stephen, Mummery, Mallory, Tilman, Evans, Shipton, Diemberger et Rey (les six premiers étant anglais)[97]. Dans « *Because it's there – and all that* », Reynolds cite les alpinistes Grove, Mallory, Smythe, Stephen, Irving, Mummery, Patey, Rébuffat, Desor, Terray, Klucker, Diemberger (les sept premiers étant anglais)[98].

Le fait que les Anglais se considèrent comme les inventeurs et les gardiens de l'éthique se perçoit également dans toutes les occasions où ils se comparent avec des alpinistes d'autres nationalités, présentés comme moins respectueux de ses principes. Les Français, notamment, sont parfois décrits comme prenant une certaine liberté avec l'éthique. Engagés derrière une cordée française dans la face est du Grand Capucin, en 1954, Brown et Whillans s'indignent de la lenteur des Français, de la « rangée de pitons enfoncés » par ces derniers, et de leur absence de *fair-play* (les Français ôtant les pitons une fois passés, y compris ceux qu'ils n'ont pas installés, pour handicaper les Anglais)[99]. Un évènement en particulier qui cristallise ces différences nationales (ou, du moins, ce qui est perçu par les protagonistes comme relevant de traits nationaux) est relaté par plusieurs alpinistes britanniques : la première ascension du pilier du Frêney, une voie du mont Blanc, en 1961. Français et Britanniques sont au coude à coude pour atteindre le sommet. Les premiers sont vus d'un mauvais œil par les seconds car, lors d'une précédente tentative, un hélicoptère avait déposé la cordée française presque au pied de la voie. Whillans note avec sarcasme que « Julien et Piussi avait déboursé 80 livres pour l'hélicoptère, quand [eux pouvaient] à peine dépenser une livre chacun pour le téléphérique de l'aiguille du midi[100] ». Cette fois-ci, l'hélicoptère n'est pas utilisé par les Français, qui se retrouvent dans le même téléphérique que les Anglais. Ces derniers sont surpris : la veille, les Français leur avaient annoncés qu'ils ne s'intéressaient pas à l'ascension. Les Français sont également bien mieux préparés. Leur matériel est de meilleure qualité, ils sont entrainés et ont planifié leur ascension dans les moindres détails. Ceci, pour les Anglais, s'apparente à une forme de triche : toute l'incertitude nécessaire à l'aventure est détruite. En

---

[97] Trevor BRAHAM, « The Effects of Change on Mountaineering Ethics », *op. cit.*
[98] Kev REYNOLDS, « Because it's there – and all that », *Alpine Journal*, 1978, vol. 83, pp. 17-22.
[99] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 88-89.
[100] *Ibid.*, p. 224.

ne laissant aucune place au hasard, les Français sont trop « sportifs » (presque trop « scolaires ») dans leur approche de l'alpinisme.

> « [P. Julien] nous montra des photos aggrandies du Pilier ; il connaissait l'endroit comme sa poche. (…) Face aux informations détaillées qu'il possédait, je réalisai que la façon dont les meilleurs grimpeurs continentaux préparaient leurs ascensions ne devait rien au hasard. Ils ne disaient pas seulement : "Hé, allons jeter un œil là-bas", avant de s'élancer dans la montagne. Ils se préparaient minutieusement avant de partir en direction de l'objectif. Voilà une légère différence avec nous, pensai-je[101]. »

Pendant l'ascension, les Français (qui, d'après Bonington, auraient volontairement donné aux Anglais de mauvaises indications pour les égarer, une attitude contraire au *fair-play*[102]) refusent de coopérer : les Anglais leurs prêtent du matériel et leur installent une corde ; les Français rechignent à aider en retour. Bonington, qui n'a plus de pitons, en est réduit à s'assurer en coinçant des pierres dans les fissures[103]. Le fait que les Français les devancent de quelques heures au sommet est un coup dur pour les Britanniques et cristallise leur ressentiment autour de la question du respect de l'éthique. Ce que les alpinistes anglais disent en substance, lorsqu'ils racontent cette histoire, c'est qu'il vaut mieux avoir perdu honorablement qu'avoir triché.

Les Français, de leur côté, règlent aussi certains comptes dans leurs autobiographies, comme lorsque Paragot et Bérardini rétablissent la vérité sur ladite « fissure Brown », qu'ils ont escaladée en libre alors que les Anglais Brown et Whillans avaient « omis » de dire qu'ils s'étaient assurés en coinçant des objets (pierres, casque, gourde) dans la fameuse fissure[104]. Cependant, lorsque l'on aborde le sujet de l'éthique en entretien, les Anglais sont souvent désignés comme les représentants d'une conception stricte de celle-ci. « C'est vrai que les Français vont être moins rigoureux sur ce point que les Anglo-Saxons[105] », nous dit-on. Ou encore :

> « Oui, oui, c'est clair, les Anglais ils ont une éthique qui est beaucoup plus stricte. (…) Quand on voit des choses comme le Ben Nevis, où y'a pas un spit, y'a même pas de pitons, c'est une éthique qui est beaucoup plus stricte que nous. Ils ont vraiment un respect de la montagne, qu'on a beaucoup moins en France. » [Français, né en 1970]

Les Français interrogés se montrent généralement plus pragmatiques concernant l'éthique. Alors que les Anglais sont tous catégoriques en ce qui concerne le respect des principes éthiques, en particulier l'interdiction des spits, les Français apportent quelques nuances[106], se déclarant plus pragmatiques. Par exemple :

> « Alors, moi je suis pas dans l'éthique comme pourrait l'être les Anglais, je suis plus un pragmatique comme les Américains. Alors, effectivement, quand il y a des spits qui sont rajoutés partout dans le massif du mont-Blanc… Alors, moi je suis pour les spits, mais là c'est une question d'équilibre et de dosage. Je pense que c'est important de préserver au maximum le terrain de jeu traditionnel et de pas mettre des spits dans tous les sens. Après, sur les pratiques individuelles, sur l'oxygène, les cordes fixes, sur le fait d'équiper sa montagne, non ça me pose aucun problème. Moi ça m'intéresse pas du tout, hein, les voies normales sur les 8000. Par contre je trouve ça assez intéressant en termes de management, par exemple Russell Brice, la façon dont il arrive à un super taux de réussite sur l'Everest, et peu ou pas de morts, c'est très intéressant. Mais sinon, ça me pose aucun problème. Des montagnes, il en reste plein. » [Français, né en 1971]

On retrouve cependant dans cette déclaration une fonction essentielle de l'éthique : celle de « bar-

---

[101] *Ibid.*, p. 223.
[102] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 138.
[103] *Ibid.*, p. 141.
[104] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 92 et après.
[105] Français, né en 1968.
[106] Pour nuancer à notre tour, précisons que les Anglais, lorsqu'ils viennent en France, utilisent bel et bien les spits sur place. Ils le reconnaissent volontiers, tout en reléguant ce type de pratique à une forme inférieure d'alpinisme.

rière et niveau ». Sur ce point, Anglais et Français sont similaires. Il importe que l'éthique soit respectée par les « grands ». Les autres, à qui on laisse les spits, l'oxygène et, pour citer cet alpiniste, « les voies normales sur les 8000 », ne jouent pas au jeu sérieux des premiers.

*(3)* Pourquoi – c'était le troisième point que nous soulevions – l'éthique passe-t-elle au premier plan des préoccupations françaises à partir des années 1970 ? Ayant dressé le constat de cette évolution, nous avançons ici des pistes de réponse. Une première piste pourrait être l'internationalisation croissante de l'alpinisme, de sa communauté et de ses institutions. Dans les années 1950 et 1960, l'alpinisme était encore une affaire principalement nationale : c'était des nations autant que des hommes qui s'affrontaient dans la course aux 8000. Par la suite, le caractère national des cordées s'affaiblit. Celles-ci s'internationalisent et il n'est d'ailleurs pas rare que de trouver des cordées mixtes composées de Français et d'Anglais. Par ailleurs, aux côtés des institutions nationales (clubs et fédérations), les institutions internationales d'alpinisme, comme l'UIAA, se renforcent. Dans ce cadre, des règles de bonne conduite et des principes communs sont édictés[107]. La médiatisation et la professionnalisation de l'alpinisme tendent également à déplacer l'accent de la réussite collective (souvent nationale) vers l'exploit individuel. L'évolution des pratiques y contribue : l'avènement du solo comme forme « excellente » d'alpinisme en réduit la portée nationale et collective.

Une autre piste de réponse pourrait être l'adoption de l'escalade dite « libre » en France[108]. Au cours des années 1970, le style légitime d'escalade change. Jusqu'alors, les pitons étaient utilisés comme outils de progression (on pouvait s'y hisser, y fixer des étriers, etc.). Peu à peu, cet usage est prohibé : les pitons ne sont plus utilisés que pour l'assurage, ce qui signifie qu'ils retiennent le grimpeur en cas de chute mais que celui-ci ne peut pas s'en servir pour progresser. Catherine Destivelle (née en 1960) explique dans son autobiographie que cette évolution a eu lieu très rapidement, en quelques années seulement. Elle qui avait arrêté l'escalade en 1980 doit apprendre à grimper « dans le bon style » lorsqu'elle reprend trois ans plus tard :

> « Le pari ne sera pas facile à tenir, car mon niveau est vraiment au plus bas et j'ai accumulé un retard technique énorme par rapport à l'évolution de l'escalade. En effet, à "mon époque" nous grimpions tous en tire-clou, mais depuis le jeu a changé : interdiction de se servir des protections en place, rien que le corps et le rocher, le règne de "l'escalade libre" a sonné ! Pendant mes années de débauche, le 7a, puis le 7b ont fait leur apparition dans les chroniques, le top niveau s'est envolé. Il faut que je m'adapte à ces nouvelles règles : avant je me ruais sur chaque clou, m'arc-boutant dessus pour attraper le suivant. Maintenant, si je veux être prise au sérieux et ne pas subir d'inévitables quolibets je dois grimper en "bon style"[109]. »

Nicolas Jaeger évoque également, en 1979, cette « évolution actuelle de l'alpinisme [qui] correspond bien à cette phrase de Thoreau : "*Simplification of means and elevation of ends is the goal*"[110] ». Cette nouvelle manière d'escalader les voies rocheuses est, en fait, inspirée de la manière britan-

---

[107] L'Union internationale des associations d'alpinisme est créée en 1932 à Chamonix. C'est dans les années 1960 que l'UIAA commence à édicter des recommandations et à faire des déclarations (comme celle du Tyrol, évoquée dans le chapitre 1). En 1960, elle met en place un label de sécurité pour le matériel d'alpinisme. Surtout, dans les années 1980, plusieurs chartes et codes de bonne conduite sont rédigés, comme la « déclaration de Katmandu », en 1982, accompagnée d'un « code éthique pour les expéditions ». Une deuxième vague de textes est produite au début des années 2000, dont la « déclaration du Tyrol ».

[108] Cette évolution et les débats qui l'on accompagnés, ont fait l'objet d'une grande partie de la thèse de doctorat d'Olivier Hoibian. Olivier HOIBIAN, *Au-delà de la verticale…*, *op. cit.*, p. 481-540.

[109] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 87.

[110] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 109.

nique. Au début des années 1970, son principal instigateur, Jean-Claude Droyer, effectue plusieurs séjours en Angleterre qui lui donnent l'occasion de constater que l'usage des aides artificielles y est fort parcimonieux, voire prohibé sous certaines conditions. « J'ai découvert l'escalade en Angleterre et avec cela tous les progrès que pouvait amener l'escalade libre pratiquée par les Anglais[111] », écrit-il en 1975. Ainsi, chez les Français, le durcissement des règles éthiques relatives à l'usage des spits se fait sous l'influence britannique. Les Anglais, d'ailleurs, s'en aperçoivent. Dans un article de l'*AJ* de 1997, Pat Littlejohn salue Jean-Claude Droyer comme « l'un des rares Français ayant grimpé en Grande-Bretagne à haut niveau[112] ».

Cet intérêt français pour la « simplification des moyens » se perçoit dans les colonnes de la revue du GHM. Dès les années 1980, y sont publiés des articles écrits par des membres de l'*ACG*, son équivalent institutionnel anglais, à propos des règles strictes respectées outre-Manche. Dans le numéro de 1990, un article entier est consacré aux « spits et [à l']éthique de l'escalade britannique ». Rédigé par le secrétaire honoraire de l'*ACG*, il revient sur l'usage du spit depuis les années 1970 et sur les règles complexes qui le régissent[113]. L'article se termine sur un appel aux Français à déséquiper (c'est-à-dire ôter les spits) les voies chamoniardes :

> « Comme en Grande Bretagne, où nous avons publiquement déséquipé des voies où les spits n'étaient pas traditionnellement utilisés ou voulus, peut-être le temps est venu pour nous de descendre en rappel la face ouest des Petites Jorasses, le Pilier Rouge du Brouillard et les Aiguilles de Chamonix pour les nettoyer de la pollution de tous leurs spits, laissant l'alpinisme aux générations d'audacieux et l'escalade sportive aux compétitions en salle[114]. »

S'il est difficile de mesurer la réelle portée de chacune des pistes évoquées, toujours est-il qu'elles participent toutes d'une forme de diffusion, en France, de certains principes à l'origine britanniques. Après la guerre, la circulation de « l'esprit » de l'alpinisme britannique débutée au XIX^e^ siècle (voir le chapitre 6) se poursuit et s'approfondit. Le fait que certains Français se réclament d'une éthique proprement qualifiée de « britannique » en témoigne. Ainsi Nicolas Jaeger (1946-1980), dans ses *Carnets de solitude*, s'exprime-t-il à plusieurs reprises sur l'éthique, une éthique envisagée de la même manière que les anglo-saxons. Jaeger prône l'himalayisme sans oxygène et en style alpin, il critique l'équipement permanent des voies rocheuses. Surtout, il s'appuie sur de nombreuses références britanniques qui témoignent de sa connaissance approfondie du sujet : Brown, Patey, Perrin, mais aussi Mummery et d'autres précurseurs, sont cités à l'appui, en anglais. Comme auparavant, les textes (récits d'ascension, articles, autobiographies, etc.) continuent de jouer un rôle important dans la diffusion des modèles d'excellence. C'est ainsi que Jaeger peut écrire, s'appuyant sur l'article *In Praise of Cheating*[115]*,* qu'il « faut comprendre l'éthique de l'alpinisme comme un moyen de mieux jouir du jeu et non comme une limitation, une "réglementation"[116] », un point de vue qui correspond tout à fait à la conception britannique de l'éthique.

---

[111] Jean-Claude DROYER, « Aimer l'alpinisme », *La Montagne et Alpinisme*, 1975, n° 4.
[112] Pat LITTLEJOHN, « The Great Alpine Theme Park », *Alpine Journal*, 1997, vol. 102, pp. 184-187, p. 184.
[113] Les règles sont les suivantes : les spits sont autorisés seulement sur certains types de rocher, sont interdits sur les falaises traditionnellement équipées sans spit et sur les falaises où une protection naturelle est possible. En outre, aucun supplément d'équipement ne peut être placé après la première ascension. Tout cela réduit considérablement la possibilité d'utiliser des spits au Royaume-Uni, à l'exception de quelques falaises réservées à cet usage.
[114] Roy RUDDLE, « Spits et éthique de l'escalade britannique », *Annales du GHM*, 1990, pp. 14-15.
[115] Il s'agit d'un article d'Harold Drasdo publié dans la revue *Mountain* en 1974.
[116] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 99.

### 1.3.3 *Les nouveaux habits de l'éthique : l'argument écologique*

Dans le chapitre 4, nous avons montré que l'éthique de l'alpinisme pouvait se lire comme une importation du *fair-play* sportif (amateur) dans l'alpinisme. L'éthique permet ainsi une égalité des chances entre la montagne (pensée comme un adversaire) et l'alpiniste. Plus les techniques s'améliorent, plus il s'agit de maintenir un degré d'engagement qui garantit l'incertitude de la « confrontation » entre alpiniste et montagne. Ce maintien de la *fonction* de l'éthique au fil du temps ne signifie pas qu'elle ait toujours été *interprétée* de cette manière par les alpinistes. Dans l'entre-deux-guerres, lors des débats sur l'oxygène artificiel, on peut dire que l'éthique était vue pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une forme de *fair-play*. Si elle continue de l'être après la guerre, d'autres justifications viennent néanmoins se greffer à cette interprétation première. En d'autres termes, l'éthique continue de jouer son rôle de maintien de l'incertitude mais est parfois, dans les discours, investie d'autres fonctions et défendue par d'autres arguments.

L'argument écologique en est un. Il apparaît sur le devant de la scène dans les années 1990, au même moment que les préoccupations écologiques se diffusent dans l'opinion publique. L'éthique est alors invoquée dans le cadre d'une défense conjointe de l'incertitude et de l'environnement. « Dans la nature, les spits sont des poubelles. À une époque où notre nature sauvage est tant menacée, les alpinistes devraient cesser de considérer qu'ils ont le droit de traiter les hautes montagnes comme un chantier urbain[117] », écrit, par exemple, en 1997 Pat Littlejohn dans un article de l'*AJ* où l'argument écologique se mêle à l'argument classique de défense de l'aventure. Concernant ce deuxième aspect – l'argument classique – Littlejohn écrit, par exemple, qu'autoriser l'équipement libre des voies en montagnes revient à « troquer notre sport unique et centenaire pour (…) un substitut synthétique offrant de "l'aventure virtuelle" là où auparavant se trouvait l'aventure réelle[118] ».

L'argument écologique prend de l'ampleur dès lors qu'il s'agit d'himalayisme, une pratique particulièrement néfaste à l'environnement (le matériel, comme les déchets, sont souvent abandonnés sur place. À très haute altitude, les cadavres ne sont pas redescendus). Mais là encore, dans les discours de défense de l'éthique relatifs à l'himalayisme, se mêlent considérations « sportives » et considérations écologiques. On peut ainsi lire dans l'*AJ*, en 1990 :

> « J'attends avec impatience le moment où chaque expédition annoncera qu'elle a rapporté avec elle tout l'équipement utilisé et non utilisé et que le camp de base a été laissé exactement tel qu'il était. Pourquoi la cordée suivante devrait-elle camper sur les restes fumants laissés par ses prédécesseurs, ou trébucher sur les restes de vieux camps ou de cordes fixes[119] ? »

L'auteur finit par suggérer que les permis d'ascension soient refusés aux pays irrespectueux de l'environnement comme des « règles acceptées de conduite éthique » en alpinisme[120]. De même, dans un article de 1985 de défense du « style alpin » en expédition, Alan Rouse invoque, parmi des arguments classiques, l'argument écologique :

> « Les déchets font partie des effets environnementaux dramatiques produits par une grosse expédition. L'impact écologique du passage de milliers de porteurs sur de fragiles prairies est évident. L'afflux rela-

---

[117] Pat LITTLEJOHN, « The Great Alpine Theme Park », *op. cit.*, p. 187. Nous traduisons.
[118] *Ibid.*
[119] George DVORSKY, « A Few Thoughts on the Ethics of Climbing », *Alpine Journal*, 1990, vol. 95, pp. 199-201, p. 201. Nous traduisons.
[120] *Ibid.*

> tivement important d'argent et de biens dans une région change complètement le style de vie des habitants, ce qui n'est pas nécessairement une mauvaise chose, si ce n'est le fait central qu'ils n'ont pas le choix en la matière. Les grosses expéditions ont tendance à requérir beaucoup plus de matériel en proportion que les petites expéditions, donc un nombre plus important de porteurs par alpiniste[121]. »

Des articles à teneur écologique sont ainsi régulièrement publiés sur le sujet dans les revues d'alpinisme ou, du moins, abordent cette dimension, toujours reliée à « l'éthique ». Celle-ci, finalement, tend à devenir un concept élargi désignant tout comportement qui ne « détruit » ou ne « modifie » pas la montagne. Les pitons, les spits, les cordes fixes, tout cela entre parfaitement dans ce nouveau cadre de justification. Au Royaume-Uni par exemple, on invoque de plus en plus la rareté des falaises, au même niveau que l'argument classique de « défense de l'aventure », pour justifier l'interdiction des spits. Ceci apparaît de manière limpide dans un document de l'UIAA de 2000, complété en 2014, intitulé « équiper ou ne pas équiper » *(to bolt or not to bolt)*[122]. L'UIAA défend la « diversité des styles d'alpinisme » tout en appelant à une limitation forte de l'équipement, dans le but de préserver à la fois l'aventure – qui participe, précise le document, de l'aspect créatif et « artistique » de l'alpinisme – et l'environnement. Le document comporte un appendice dans lequel des alpinistes de renom – majoritairement des Britanniques, défenseurs les plus ardents du style « traditionnel » – s'expriment sur la question. Ces derniers invoquent systématiquement l'argument écologique en complément de l'argument classique. Ainsi, Chris Bonington oppose-t-il l'alpiniste traditionnel *(adventure climber*) qui « est en phase avec l'environnement, qui travaille avec lui » et l'alpiniste sportif (*sport climber*) qui « impose sa volonté à l'environnement ». Pat Littlejohn, dont nous avons déjà cité les propos, écrit que « la fraternité alpinistique ne devrait tout simplement pas avoir le droit de modifier l'environnement rocheux naturel de cette façon, et avoir honte de le faire », avant d'ajouter (argument classique) qu'« une falaise équipée est aussi stérile et naturelle qu'un terrain de golf ».

L'exemple de l'évolution des justifications qui entourent l'éthique de l'alpinisme permet, de manière plus générale, d'illustrer le processus historique d'évolution et de reconfiguration des normes sociales. Une fois les normes éthiques régissant la pratique de l'alpinisme fixées et acceptées, il n'est pas exclu que les groupes qui les respectent leur assignent d'autres fonctions, y associent d'autres représentations. L'éthique ne perd pas sa puissance contraignante, au contraire, elle s'est à ce point imposée comme pilier de l'excellence en alpinisme qu'elle devient le substrat d'autres revendications.

## 2. Un engagement "corps et âme"

> « Si certains meurent pour une montagne, c'est que cela doit être incroyablement nécessaire pour eux d'aller là-haut[123]. »

Comment se manifeste, dans les récits des alpinistes, l'engagement dont ces derniers font preuve ? Cet engagement est à la fois physique et psychologique, « corps » et « âme ». Du côté du corporel, outre le fait que la pratique devienne plus en plus chronophage, il conduit chez certains à une appréhension du jeu de l'alpinisme sur le mode de la survie et à une banalisation, dans les discours, des détails morbides ou prosaïques. Du côté du mental, la passion de l'alpinisme tourne à l'obsession. Ceci nous permettra d'arriver à la conclusion selon laquelle l'alpinisme est devenu

---

[121] Alan ROUSE, « Changing Values », *op. cit.*, p. 118. Nous traduisons.
[122] *To bolt or not to bolt. UIAA Recommendations on the Preservation of Natural Rock for Adventure Climbing*, 2014.
[123] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 132.

un « jeu sérieux », rationalisé et justifié par le recours à l'idée de vocation.

## 2.1. "À la limite de l'humain". Un engagement corporel accru

> « On s'évertue à s'imaginer grimper : c'est impossible. Le cœur, les muscles, l'esprit se serrent. Comment évoluer ici plus d'une semaine entière ? Nous en sommes à la limite de l'humain[124]. »

Au cours de l'évolution qui consiste pour chaque génération à repousser les limites de l'engagement pour se distinguer de la génération précédente, l'alpinisme en vient, peu à peu, à être assimilé à un « pari » dont la vie est l'enjeu. Quand Leslie Stephen, en 1871, écrivait que le « jeu » (*game*) était gagné lorsque le sommet était atteint en dépit des difficultés, et perdu lorsque l'on était forcé de redescendre[125], il réinscrivait l'alpinisme dans un cadre sportif et amateur, aux côtés des autres sports de *gentlemen*. Pour Stephen, l'alpinisme était loin d'être un jeu de hasard dans lequel l'alpiniste engagerait sa propre vie. Au contraire, en comparant l'alpinisme à un sport, il signifiait également que l'alpinisme n'était « rien d'autre qu'un sport », c'est-à-dire une activité de loisir devant être pratiquée de manière désintéressée et non, comportement indigne du gentleman amateur, en prenant des risques inconsidérés pour gagner à tout prix. Cinquante ou cent ans plus tard, l'alpinisme se conçoit toujours comme un combat équitable contre la montagne, à l'issue incertaine, mais le jeu est devenu progressivement bien plus dangereux : la retraite n'est plus assurée en cas de défaite. À lire les récits des alpinistes, le risque mortel passe ainsi d'exceptionnel à courant, de courant à permanent, et de permanent à nécessaire pour qui se targue de faire partie des meilleurs. L'alpiniste finit par se présenter comme un survivant.

### 2.1.1 *Une évolution dans la manière d'envisager l'engagement et la mort*

> « La chute m'est donc interdite. Tomber signifie invariablement la mort[126]. »

Ce sont habituellement les dernières générations qui sont le plus prolixes en considérations sur le risque et la mort. Les autobiographies les plus récentes sont ainsi celles où l'idée de la mort, ou d'un engagement possiblement létal, est la plus présente. À titre d'exemple, le plus jeune des auteurs d'autobiographie de notre corpus, Andy Kirkpatrick (né en 1972), écrit qu'il « avait été à deux doigts de mourir au moins trois fois dans les deux dernières semaines, une demi-douzaine de fois au cours de la dernière année, et peut-être vingt fois dans les cinq dernières années[127] ».

En outre, on trouve de plus en plus, dans les autobiographies des alpinistes des générations récentes, des explications et des analyses, d'ordre philosophique ou psychologique, de ce rapport à la mort. Pourtant, leurs prédécesseurs avaient eux aussi vécu des épisodes dangereux : « tous les alpinistes ont "vu les diables" au moins une ou deux fois dans leur vie[128] » !, explique Paul Keller (1926-2015), grand alpiniste et guide des années 1950 à 1970. Nea Morin (1905-1986), quant à elle, avance le chiffre de cinquante amis morts en montagne au cours de sa carrière d'alpiniste[129]. Pourtant, chez les alpinistes de sa génération (ou des générations antérieures), on s'attarde relativement peu sur cette question. Il semble que l'alpiniste ne se conçoive pas encore comme jouant avec la mort. Frank Smythe (1900-1949), en 1940, est l'un des rares à parler explicitement de

---

[124] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 49.
[125] Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.*, p. 308.
[126] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 80.
[127] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 177.
[128] Paul KELLER, *La montagne oubliée. Parcours et détours*, *op. cit.*, p. 154.
[129] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 246. Nous traduisons.

« survie », mais c'est en référence à l'alpinisme en solitaire. Il ne s'agit donc, pour lui, que d'une situation très spécifique et pas forcément recommandable. « Celui qui y survit apprendra à devenir un bon alpiniste, écrit-il, mais je répète : *celui qui y survit*[130] ». À l'inverse, dans les récits des grands alpinistes d'après-guerre, on constate une récurrence de la métaphore du jeu de hasard pour qualifier l'alpinisme. On est « chanceux » si l'on réussit et « malchanceux » si l'on échoue, avec les conséquences que l'on sait. « Miracle », « bonne fortune », « chance » d'en « réchapper de justesse » et de « survivre », etc., sont autant de termes qui en viennent à faire partie du fonds rhétorique des récits d'alpinisme. « J'avais été chanceux et j'avais échappé à la mort plusieurs fois, mais combien de temps durerait ma bonne fortune ? [131] », écrit Martin Boysen (né en 1941). André Georges parle de son « quota de chance[132] ». Guido Magnone (1917-2012), de son côté, file la métaphore du jeu de hasard dans un chapitre intitulé, justement, « la règle du jeu », où la mort d'un jeune alpiniste prometteur est comparée à un « pari perdu[133] ».

L'usage, de plus en plus fréquent, de telles métaphores, ne signifie pas pour autant que l'alpinisme soit considéré comme un « jeu avec la mort ». C'est, du moins, le cas des alpinistes nés dans les années 1920, voire 1930, c'est-à-dire les pratiquants des années 1940 à 1970. Il n'est en effet pas contradictoire de présenter l'alpinisme comme une pratique risquée s'apparentant à un jeu dont la vie est l'enjeu, et de refuser de le considérer comme « un jeu pervers entre la vie et la mort », pour reprendre les propos de Gaston Rébuffat (1921-1985) qui ajoute qu'il « n'aime pas les trompe-la-mort[134] ». Lionel Terray (1921-1965) affirme exactement la même chose : « s'exposer aux dangers n'est pas le but du jeu, écrit-il, cela fait partie du jeu[135] ». Ceci n'empêche pas le même Terray de conclure son autobiographie en parlant de « la chance insolente[136] » qui lui a permis de survivre jusque-là (il mourra quatre ans plus tard en montagne). L'Anglais Chris Bonington (né en 1934), à l'instar de Terray et Rébuffat, distingue lui aussi prise de risques en alpinisme et recherche avérée du danger. « L'élément de danger était un facteur important, écrit-il, [à savoir] la connaissance du fait que la moindre erreur occasionnerait ma chute, peut-être mortelle. Mais je ne recherchais pas le danger et n'y prenais certainement pas plaisir[137] ». Ainsi, pour ces alpinistes, le risque est inhérent à l'alpinisme, mais l'exposition et l'engagement ne sont pas des buts en soi.

On observe à ce propos une rupture générationnelle. Si les alpinistes d'après-guerre décrivent de plus en plus l'alpinisme comme une activité de « survie », certains des générations les plus récentes (mais certains seulement) y voient même une activité dont le but premier est de se confronter à la mort. Joe Simpson est l'un d'entre eux. Né en 1960, au pic de sa carrière dans les années 1980 et 1990, son best-seller, *La mort suspendue*[138], dans lequel il raconte sa survie miraculeuse après une chute sur la Siula Grande, un haut sommet des Andes, est justement construit autour de l'idée de « jeu avec la mort ». Dans son autobiographie, publiée quelques années plus tard,

---

[130] Frank S. SMYTHE, *The adventures of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 17. Nous traduisons.
[131] Martin BOYSEN, *Hanging on*, *op. cit.*, p. 248.
[132] André GEORGES, *Une vie pour la montagne*, Paris, Favre, 2011, p. 122.
[133] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 93.
[134] Gaston RÉBUFFAT, *Un guide raconte*, *op. cit.*, p. 35.
[135] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 102.
[136] *Ibid.*, p. 568.
[137] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 67. Nous traduisons.
[138] Joe SIMPSON, *Touching the Void*, Londres, Jonathan Cape, 1988. Le sous-titre suivant a été ajouté à la dernière édition du livre (2004) : *The True Story of One Man's Miraculous Survival.*

Simpson décrit l'alpinisme comme un jeu fatal auquel continue irrémédiablement de jouer l'alpiniste, même (et d'autant plus) lorsqu'il a assisté à la mort de ses amis.

> « Confronté à la mort, l'alpinisme va faire de son mieux pour survivre et, s'il réussit, va escalader montagne après montagne, année après année, pour danser la même danse étrange aux frontières mêmes de la vie. (…) Sans la mort, énormément d'alpinistes rangeraient leurs piolets et crampons et rentreraient à la maison[139]. »

Ce genre de déclaration médiatisée fait dire à certains, comme le sociologue Paul Yonnet, que « le sujet de l'alpinisme, c'est la mort : le côtoiement de la mort, et comme une tentative d'apprivoisement, mais aussi une accoutumance[140] ». Ce faisant, Yonnet ne semble pas réaliser que son affirmation ne vaut – et sous certaines conditions encore ! – que pour les générations d'alpinistes les plus récentes, ni que l'engagement « extrême » des alpinistes, s'il leur fait côtoyer la mort, n'a pas nécessairement pour but premier de « jouer » avec la mort.

La différence entre générations, tout comme l'inadéquation d'une telle manière de penser l'engagement dans l'alpinisme, sont mises en avant par certains alpinistes, témoins au cours de leur vie de cette évolution. Ainsi Paul Keller (1926-2015), guide et professeur de théologie, ne manque pas de prendre ses distances avec ce type d'interprétation particulière, selon lui réductrice, de l'alpinisme. « Faire du rapport à la mort l'essence même de l'alpinisme (…) m'est étranger ! Parler ainsi exprime un déplacement de sens qui me heurte alors même que, dans la pratique de l'alpinisme, l'accident mortel est non seulement une possibilité mais un risque nécessaire à son authenticité. (…) De telles expériences donnent à l'alpiniste une conscience aiguë de sa propre finitude, mais de là à considérer le rapport à la mort comme l'essence de l'alpinisme, c'est, à mes yeux, faire un contresens[141] ». Keller considère qu'il s'agit plutôt du rapport à la haute montagne : « ce qui, dans l'alpinisme est significatif et central, essentiel, c'est d'abord ce rapport-là ! Le rapport à la mort n'est certes pas indifférent, mais il vient après, comme la limite à ne pas atteindre ni dépasser[142] ». Pour Keller, c'est le fait de vouloir généraliser à tous une conception, finalement récente et, qui plus est, limitée à quelques rares cas, de l'alpinisme qui est abusif. Loin de ce que peut en dire Yonnet, il s'agit bien d'une attitude propre à certaines générations : « [cette attitude] s'est accentuée fortement, comme en témoignent certains récits et quelques films où, avec plus ou moins de grandiloquence, l'héroïsme devient parfois morbide ». Plus loin, il ajoute : « il faut constater une évolution des mentalités telle que, pour beaucoup, l'alpinisme a pour caractéristique majeure son rapport à la mort[143] ». Un de nos enquêtés, né en 1941, nous a fait part du même ressenti en entretien à propos de la génération qui a suivi la sienne :

> « Nous on était encore des alpinistes prudents, on grimpait à l'ancienne, on prenait notre temps. Après, y'a eu l'avènement des Profit, Boivin, Escoffier[144]. (…). Des gens qui ont bouleversé la pratique, avec des horaires fabuleux, trois faces nord dans la journée, etc. (…) Escoffier a tiré derrière lui toute une bande de jeunes qui voulaient aussi vite, fort, bon que lui. Ils sont tous morts, hein ! Une hécatombe ! » [Homme, Français, né en 1941]

On trouve des épisodes de danger, de prises de risques, de survie miraculeuse, en un mot des

---

[139] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 232. Nous traduisons.
[140] Paul YONNET, « La montagne et la mort », *Le Débat*, 2001, n° 117, pp. 136-162.
[141] Paul KELLER, *La montagne oubliée. Parcours et détours*, *op. cit.*, p. 154-155.
[142] *Ibid.*, p. 155.
[143] *Ibid.*, p. 151 et 152.
[144] Trois adeptes du solo et des enchainements difficiles. Les deux premiers sont morts en montagne dans les années 1990.

épisodes héroïques, dans tous les récits des grands alpinistes depuis l'époque victorienne[145]. Si ce type de description littéraire, de rationalisation et de représentation de l'engagement n'apparaît pas plus tôt c'est, selon nous, parce que l'himalayisme crée vraiment une rupture dans la mise en danger de soi. Avec l'himalayisme, le risque mortel fait partie du jeu.

### 2.1.2 *L'himalayisme, ou le corps poussé à ses limites*

> « L'Himalaya, c'était pour moi l'aventure totale, le don de soi pour un but idéal, toujours poursuivi, si rarement atteint[146]. »

Les alpinistes ont beaucoup écrit sur leur expérience himalayenne, insistant tout particulièrement sur les dommages corporels subis à haute altitude : souffrance physique et mentale, froid, blessure, fatigue. De manière générale, l'himalayisme est décrit comme une expérience désagréable. Comme le résume Stephen Venables (né en 1954) de manière lapidaire, « là-haut, à presque cinq miles (8050 mètres) au-dessus du niveau de la mer, pas de subtilité : seule la survie importe[147] ». Venables est le premier Anglais à atteindre le sommet de l'Everest sans oxygène, en 1988. Dix ans plus tôt, cet exploit était réalisé pour la première fois par l'Italien Reinhold Messner et l'Autrichien Peter Habeler. Suite à cela, Messner popularise l'expression de « zone de la mort » pour désigner l'altitude au-delà de 8000 mètres. Ce faisant, il impose une représentation, durable, d'un espace de danger à haute altitude qui rehausse le prestige du survivant consacré comme héros[148]. Celle-ci est appuyée par des récits de survie de plus en plus nombreux dans la littérature alpinistique. Ces derniers apparaissent dans l'entre-deux-guerres et fleurissent pendant la course aux 8000 de l'immédiat après-guerre. Parmi les épisodes restés dans les mémoires, car publicisés, citons par exemple le calvaire de Doug Scott en 1977 sur l'Ogre, un sommet himalayen. Scott se casse les deux chevilles et effectue la descente en rampant[149]. Citons également le récit, devenu un best-seller et un film, de l'accident similaire de Joe Simpson en 1984 sur la Siula Grande, un sommet des Andes. Alors que son compagnon, qui avait coupé la corde qui les reliait, le laisse pour mort, Simpson parvient, seul, à sortir d'une crevasse et à rentrer au camp de base[150].

C'est bien le fait de survivre qui importe car, encore une fois, à lire les comptes-rendus des alpinistes, même un simple bivouac à haute altitude s'apparente à de la survie. « C'était un effort de cuisiner, un effort de penser, presque un trop gros effort de vivre[151] », écrit Smythe (1900-1949), resté trois jours sur les pentes de l'Everest (à environ 7 800 mètres d'altitude). Mick Fowler (né en 1956) écrit, lui aussi à propos de l'Everest :

> « L'alpinisme à haute altitude n'est pas très drôle. On a seulement, et à peine, la force de s'occuper de soi-même. C'est le type d'alpinisme le plus égoïste qui soit. (…) La "camaraderie de la cordée" chère aux idéalistes romantiques n'existe pas. C'est une lutte solitaire et, trop souvent, tragique[152]. »

C'est ce paradoxe apparent – comment l'ascension d'un sommet permettrait-elle de justifier de telles souffrances ? – qui rend pertinent d'envisager l'alpinisme, conçu ainsi, comme un « jeu sé-

---

[145] Paul Yonnet, pour appuyer son propos, se sert d'ailleurs (de manière tout à fait anachronique) du récit de l'accident mortel du Cervin en 1865, décrit par Whymper dans *Scrambles amongst the Alps (1871).*
[146] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 355.
[147] Stephen VENABLES, *Higher than the eagle soars*, *op. cit.*, p. 1. Nous traduisons.
[148] Michel RASPAUD, *L'aventure himalayenne*, *op. cit.*, p. 172.
[149] Julian Vincent « Mo » ANTHOINE, « The British Ogre expedition », *Alpine Journal*, 1978, pp. 3-8 Douglas SCOTT, *Himalayan Climber*, *op. cit.*
[150] Joe SIMPSON, *Touching the Void*, *op. cit.*
[151] Frank S. SMYTHE, *The adventures of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 195. Nous traduisons.
[152] Mick FOWLER, *Vertical pleasure*, *op. cit.*, p. 214. Nous traduisons.

rieux ». Il y a derrière ces sacrifices des enjeux plus profonds.

Les extraits sont ici bien trop nombreux pour n'en analyser ne serait-ce que les thèmes récurrents. Parmi ces thèmes, celui de l'individu déshumanisé, devenu une « bête » uniquement préoccupée de sa propre survie, ou une « machine » incapable d'empathie, est l'un des plus courants. Dans les Andes, sur l'Aconcagua (6 962 m), c'est ainsi que se décrit Robert Paragot (né en 1927).

> « Et on est là, comme des bêtes, dans un terrain absolument épouvantable, ne pensant qu'à soi. Si l'un d'entre nous avait voulu se jeter dans le vide, je ne crois pas que les autres auraient fait un geste pour le retenir ; nous étions complètement abrutis, affamés, assoiffés. (…) On est une bête, et c'est elle qui reprend le dessus, qui veut s'en sortir[153]. »

Lionel Terray, sur l'Annapurna (8091 m), se décrit lui aussi comme « une bête forcée », « à demi asphyxié[e][154] » par l'effort. Dans ce type d'ascension où, on l'aura compris, il importe en premier lieu de survivre, le corps est souvent décrit comme un élément étranger à soi, que l'on tente à grand peine de faire avancer, loin de l'image romantique de l'alpiniste conquérant et maître de lui. « La carcasse fait vingt pas, haletante, le cœur battant à tout rompre, puis, le souffle lui manque : elle s'arrête à nouveau[155] » : écrit Gaston Rébuffat (1921-1985) dans son récit de la descente de l'Annapurna (1950). Vingt ans plus tôt, Colin Kirkus décrivait sa progression vers le sommet du Bhagirathi III (1933) en ces termes :

> « Je taillais cinq marches, avec deux respirations par marche, et ensuite me reposais, appuyé sur mon piolet ou effondré dans la neige. Pas un atome de plaisir. Nous atteignîmes le sommet (environ 20100 pieds) à 10h30. Nous n'éprouvions aucun semblant d'euphorie – juste dieu merci c'est fini[156]. »

Et cinquante ans plus tard, on retrouve, quasiment à l'identique, la même description de la part de Benoit Chamoux, relatant ici son ascension du K2 (Himalaya, 8 611m) en solitaire en 1986 :

> « Le calvaire commence. (…) A la volonté, à l'énergie je fais d'instinct dix, vingt, trente pas selon ce que je suis capable de faire. (…) Aucun signe d'alarme évident ne vient m'interrompre. Je continue donc. (…) Physiquement, psychologiquement, c'est exténuant. (…) Presque toutes les heures, je vomis. (…) La tête sur le piolet, cassé en deux, j'attends que cela passe[157]. »

L'ascension, d'autant plus qu'elle est ambitieuse, n'a donc rien d'une partie de plaisir. Le corps y atteint ses limites en termes de résistance (à la fatigue, au froid, etc.) et n'en sort pas indemne. Le fait que l'engagement soit poussé, bien souvent, jusqu'à remettre gravement en question l'intégrité corporelle, nous paraît être un trait vraiment marquant de l'alpinisme d'après l'avènement de l'himalayisme. Il s'agit également d'un aspect qui différencie l'alpinisme de la plupart des sports classiques. En effet, si les corps sont fortement malmenés dans le sport de haut niveau[158], il est rare que le sportif pousse son corps jusqu'à la perte d'un membre (suite aux gelures) comme c'est le cas dans l'alpinisme, quand ce n'est pas jusqu'à la mort par épuisement[159].

---

[153] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 69.
[154] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 449.
[155] Gaston RÉBUFFAT, *Un guide raconte*, *op. cit.*, p. 166.
[156] Colin KIRKUS, *Let's go climbing!*, *op. cit.*, p. 189. Nous traduisons.
[157] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 137.
[158] À propos de la danse contemporaine, Sorignet écrit : « un des principaux paradoxes de la danse est qu'il s'agit d'utiliser son corps sans l'user afin de l'inscrire dans la durée (…)». Pierre-Emmanuel SORIGNET, « Danser au-delà de la douleur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2006, vol. 163, pp. 46-61, p. 48.Il en va de même dans la boxe. Voir Loïc J. D. WACQUANT, « Corps et âme: Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1989, vol. 80, n° 1, pp. 33-67, doi:10.3406/arss.1989.2914.
[159] À l'exception de pratiques de plein air semblables à l'alpinisme en ce qu'elles s'apparentent autant à des « sports » qu'à de « l'aventure », comme l'apnée, le base-jump, le vol libre, etc. On peut se référer à Guillaume ROUTIER, *De l'engagement au désengagement corporel : une approche sociologique plurielle des dynamiques, ruptures et permanences identitaires face à l'acceptation du danger dans les sports de nature. Thèse de doctorat*, Rennes 2, 2011.

Dans l'alpinisme, on ne gère donc pas son capital corporel comme dans d'autres sports. En quelques sortes, les sportifs (de haut niveau) sont limités par le corps, considéré comme un outil de travail qu'il faut savoir préserver, alors que les alpinistes (de haut niveau également) dépassent ces limites : au lieu de préserver leurs corps, ils puisent dans ses ultimes ressources. D'où des blessures irréversibles et la probabilité élevée de mourir en montagne pour les meilleurs. Ceci ne signifie pas que les alpinistes soient des inconscients qui n'ont que faire de perdre des orteils ou de mourir. Il s'agit plutôt du fait que les modalités de l'engagement de l'alpinisme de haut niveau ne permettent pas de protéger le capital corporel. Dans une ascension difficile et à haute altitude, il existe un point au-delà duquel il devient impossible de reculer et de se préserver. « Impossible de dire : "Pouce, c'est fini pour moi"![160] », expliquent Paragot et Berardini, parlant de la « lutte pour la vie » durant les derniers stades de leur ascension de l'Aconcagua (1953).

Il ne s'agit bien sûr là que d'éléments de discours, et on pourrait soutenir que rien ne permet d'affirmer que l'engagement ou le danger « réel » ont augmenté. Nous pourrions répondre à cela que nous nous intéressons principalement à des représentations de l'excellence et que, dans ce cadre, ce sont bien les manières de parler de l'alpinisme qui nous importent. Une deuxième réponse consiste à aller vérifier empiriquement l'évolution du taux de mortalité en montagne des alpinistes au fil du temps. Or, celui-ci augmente bien de manière quasi-constante. Les bases de données où ce type d'information est disponible nous permettent de le constater. Le premier graphique est tiré de notre reconstitution de l'élite de l'alpinisme. Nous avons calculé la proportion d'alpinistes morts en montagne parmi les alpinistes décédés ou « retraités »[161]. Pour la dernière génération de pratiquants (nés entre 1939 et 1990), la surreprésentation des alpinistes morts en montagne est, en partie du moins, un artefact, puisque 60% des alpinistes de cette génération sont encore vivants (parmi eux, la proportion d'individus qui mourront en montagne étant sans doute plus faible que celle des individus qui mourront d'autre chose). Cependant, on compte déjà trente alpinistes morts en montagne dans cette génération, ce qui représente 25% de la génération toute entière, vivants et morts compris, ce chiffre étant inévitablement amené à augmenter. Le deuxième graphique est tiré de la base de données des membres du GHM. Les générations ne sont pas définies de manière exactement identique, mais on observe également une évolution du nombre de décès en montagne au fil du temps (avec des proportions plus élevées que dans la base précédente), ainsi que le même artefact pour la dernière génération.

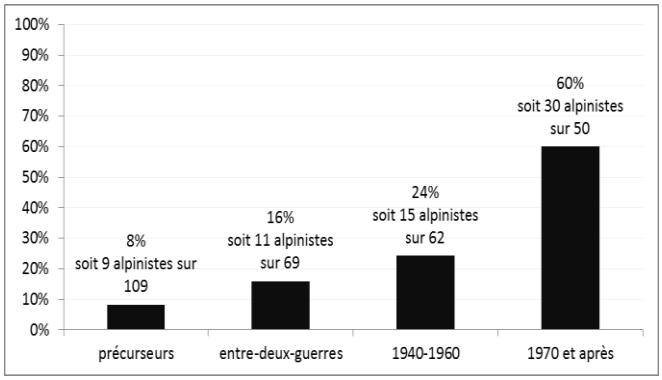


**Figure 56. Proportion d'alpinistes morts en montagne, par générations.**

**Base : reconstitution de l'élite de l'alpinisme britannique et français, alpinistes décédés ou retraités (condition : nés avant 1950). N=290.**

[160] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 62.
[161] Nous avons choisi comme condition le fait d'être né avant 1950.

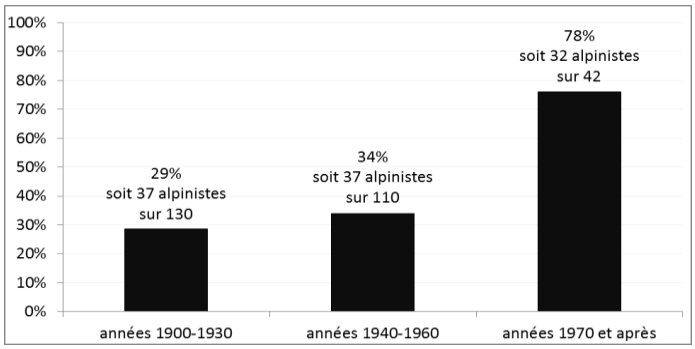


**Figure 57. Proportion d'alpinistes morts en montagne, par générations.**

**Base : GHM, alpinistes décédés ou retraités (condition : nés avant 1940). N=282**

### 2.1.3 *"La liste continue de s'allonger". Une banalisation de la mort et des blessures*

C'est dans l'ascension des plus hauts sommets (dans l'Himalaya notamment) que les risques de blessure et de mort sont les plus élevés[162]. Un ouvrage, *The Himalaya by the numbers*, qui recense les ascensions effectuées en Himalaya depuis 1950, dresse également un bilan statistique de la mortalité durant ces ascensions. On peut y constater que la probabilité de mourir augmente fortement à partir de 6000 mètres d'altitude[163]. Elle n'est cependant pas aussi élevée que le laissent croire certains discours médiatiques. Le taux de décès sur les pics himalayens, en comptant toutes les tentatives d'ascension (et pas seulement les ascensions réussies) est généralement compris entre 1% et 3% (en fonction des périodes et des sommets). Le taux de décès pour les Français, toutes montagnes confondues, est de 1,5% (48 morts pour 3208 tentatives). Pour les Anglais, ce taux est de 1,11 % (34 morts pour 3064 tentatives). En outre, la majorité des décès (47,1%) ont lieu sur les camps inférieurs, lors de la préparation de l'ascension. Seuls un tiers des décès a effectivement lieu durant l'ascension ou la descente. On y apprend également que 32,2% des décès sont le fait de chutes, 33,5% le fait d'avalanches, 7,9% le résultat du mal des montagnes (altitude), et que 6,7% sont dus à l'épuisement ou au froid. Les probabilités de décès suivant ces différentes causes varient en fonction des montagnes et de leur altitude. Sur les plus hauts sommets (plus de 8000 m), les risques de mourir de froid ou par épuisement sont plus élevés que sur les sommets plus bas. De tels résultats sont cependant à prendre avec des pincettes en ce qui concerne notre objet. En effet, qu'en tirer en l'absence d'une comparaison avec le taux de décès sur les autres massifs ? Rien n'y est non plus dit de la période antérieure aux années 1950. Enfin, il serait intéressant d'avoir de telles statistiques en ce qui concerne plus spécifiquement l'élite de l'alpinisme. Au vu de nos propres résultats, certes peu significatifs statistiquement, relatifs au taux de mortalité en montagne de l'élite de l'alpinisme (voir précédemment), on peut raisonnablement supposer que le taux de mortalité en montagne augmente avec la difficulté des ascensions entreprises.

Conséquence du nombre croissant d'expéditions sur ces hauts sommets, la mortalité s'accroît et l'idée même de mourir dans le cadre d'une telle ascension se banalise. « La pensée de la mort n'est jamais loin, écrit Nick Bullock (né en 1965), cela peut sembler mélodramatique à dire mais ça ne l'est pas ; le taux de mortalité dans les plus hauts massifs est élevé[164] ». En 1986, le K2, surnommée à propos « montagne sans pitié », voit treize alpinistes mourir sur ses pentes. Benoit Cha-

[162] Éric BOUTROY, « Cultiver le danger dans l'alpinisme himalayen », *Ethnologie française*, 2006, vol. 36, n° 4, pp. 591-601.
[163] Richard SALISBURY et Elizabeth HAWLEY, *The Himalaya by the Numbers: A Statistical Analysis of Mountaineering in the Nepal Himalaya*, Kathmandu, Vajra Publications, 2012, p. 144.
[164] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 138. Nous traduisons.

moux, qui en fit l'ascension cette année-là, dresse le bilan de ses camarades morts :

> « La montagne tueuse a ajouté une nouvelle victime à la liste des morts. Et la liste continue de s'allonger. Alan Rouse et Julie Tullis, deux Anglais, Wojteh, un des grimpeurs polonais, un autre Polonais encore – qui fait une chute sitôt après le sommet – et Mvrusha, la petite Polonaise, ne rentreront pas au camp de base. Tout comme Hannes et Alfred, deux Autrichiens. D'autres, comme Diemberger ou Bauer, s'en tireront de justesse subissant de graves amputations. Au total, le K2 aura fait treize victimes cette année-là[165]. »

Sur l'Everest, l'anthropologue Sherry Ortner note des comportements de plus en plus détachés envers les cadavres. Certains servent de points de repères et sont devenus un signe familier aux alpinistes, qui leur touchent la tête par superstition. Il faut savoir que les corps gelés, qu'on ne prend pas la peine de cacher, parsèment littéralement les pentes des plus hauts sommets. Pour en redescendre certains, on les fait rouler dans les pentes[166]. La présence de cadavres ou de corps gelés est d'ailleurs devenue un lieu commun des récits d'ascension dans l'Himalaya, à tel point que, « par hasard », on peut voir des corps. « C'est une vision que je ne peux supporter quand par hasard mes yeux tombent sur un corps[167] », écrit Jean-Christophe Lafaille (1965-2006).

À la lecture des autobiographies, on ne peut qu'être frappé par l'évolution de la manière dont la confrontation avec la mort est racontée. Si ces récits, répétons-le, ne traduisent pas nécessairement la manière dont l'alpiniste a « réellement » vécu celle-ci sur le vif, ils témoignent du moins d'une évolution dans les attitudes acceptées vis-à-vis de la mort en montagne. Quand Nea Morin (1905-986) assiste à sa « première tragédie montagnarde », la mort de trois jeunes hommes au col des Écrins, elle raconte le « choc profond » à la vue des trois corps recouverts de draps[168]. Quand Bill Peascod (1920-1985) découvre le corps d'un alpiniste sur une paroi du Lake District, il parle d'un « choc considérable[169] ». De tels épisodes sont, par ailleurs, assez rarement évoqués. D'une génération bien ultérieure, Joe Simpson (né en 1960) se montre bien plus désinvolte face à la mort. Il se dit même, suite à la mort d'un ami, « choqué par la vitesse avec laquelle il s'en était remis[170] ». Dans la face nord des Grandes Jorasses, alors qu'il trouve du matériel neuf, vraisemblablement celui d'un alpiniste japonais décédé, il n'a aucune réticence à s'en emparer.

> « Je ne me suis pas dit un instant qu'il y avait quelque chose d'immoral à prendre l'équipement. Seule la tâche de sang sur la plateforme me fit réfléchir à l'idée que nous prenions peut-être le matériel d'un mort. Dave remarqua mon expression. "Les morts ne grimpent pas", dit-il avec un grand sourire[171]. »

Si la pensée et la présence de la mort se banalisent, celles de la blessure également. Dans l'autobiographie de Lionel Terray, nous pouvons lire des descriptions poignantes de la détresse de son compagnon Louis Lachenal lorsque celui-ci découvre, sur l'Annapurna (1950) que ses pieds sont gelés. Lachenal sera amputé des orteils. En 1953, Lucien Bérardini, sur l'Aconcagua, éprouve le même désarroi face à ses engelures.

> « (…) en enlevant mes gants, je me suis aperçu que j'avais les doigts gonflés d'ampoules noirâtres et ça m'a démonté le moral. Je me rappelais les mains de Maurice Herzog à l'Annapurna… J'ai remis mes gants, je me suis isolé dans mon petit coin, en attendant les autres[172]. »

---

[165] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 141.
[166] Sherry ORTNER, *Life and death on Mt. Everest*, *op. cit.*, p. 287.
[167] Jean-Christophe LAFAILLE et Benoit HEIMERMANN, *Prisonnier de l'Annapurna*, *op. cit.*, p. 188.
[168] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 26.
[169] Bill PEASCOD, *Journey after dawn*, *op. cit.*, p. 34.
[170] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 107.
[171] *Ibid.*, p. 101. Nous traduisons.
[172] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 69.

Terray écrit cela en 1961, à propos d'un épisode se déroulant en 1950 ; Bérardini en 1974 à propos d'une ascension effectuée en 1953. Quarante ou cinquante ans plus tard, rompus à l'himalayisme et à ses blessures, certains alpinistes affichent dans leurs récits un rapport plus instrumental et plus détaché à leur corps. Pour ces derniers, finalement, les gelures sont un prix à payer (pour réussir une ascension et pour rester en vie, deux éléments parfois difficilement dissociables), un moindre mal qu'il faut savoir accepter avec résignation si l'on a survécu. C'est le cas de Venables (né en 1954), qui perdra des orteils sur l'Everest :

> « Les orteils de mon pied gauche s'en sortaient moins bien [que mon nez gelé] – ils commençaient à sentir le rat mort – et j'étais presque sûr que j'allais les perdre ; mais cette perte était un faible prix à payer – un simple désagrément[173]. »

C'est aussi celui de Kirpatrick (né en 1972). « Je sais que je suis proche de l'engelure, écrit-il alors qu'il sent ses pieds durcir, mais je ne me soucie pas de ce détail[174] ». La mise au second plan du corps dans les récits les plus récents apparaît également dans les réactions aux blessures. Joe Simpson (né en 1960) et Simon Yates (nés en 1963), une fois rescapés de la Siula Grande (Andes), « jouent » avec ce qui leur reste de leurs doigts.

> « Simon épluchait la peau noircie des extrémités gelées de ses doigts avec mon couteau suisse (…). La peau venait comme des empreintes de cire. Il n'y avait aucune douleur quand la peau rose à vif apparaissait. Mes doigts étaient noirs et insensibles depuis le combat pour descendre de la Siula Grande[175]. »

Ce détachement vis-à-vis de la mort et des blessures, s'il est plus courant dans les récits récents, n'est pas le fait de tous les alpinistes contemporains. En réalité, la plupart des récits, même les plus récents, révèlent une grande peur de la blessure. Les alpinistes savent d'autant mieux à quoi ils s'exposent qu'ils sont accoutumés à la vision de la mort et des blessures graves. Lionel Daudet, en 2004, décrit le moment d'horreur qu'est la découverte de ses orteils gelés.

> « Sous les chaussettes épaisses, dix orteils légèrement violacés, durs comme du bois, complètement insensibles : gelés. (…) Rien, rien qui puisse jamais décrire l'effroi s'emparant de moi en cette terrible fraction de seconde[176]. »

Il est donc difficile de savoir si le détachement affiché dans certains récits, à l'instar de ceux que nous avons cités, est un détachement réel. Dans l'impossibilité de répondre à une telle question, il faut plutôt s'interroger sur ce que signifie une telle posture. En effet, en parlant de ses blessures ou de la mort de manière détachée, l'alpiniste signifie d'abord qu'il appartient à l'élite, au groupe de ceux qui poussent leur corps « aux limites ». Un chapitre de l'autobiographie de Guido Magnone est particulièrement révélateur de cette fascination pour le macabre. Dans celui-ci, il raconte la chute mortelle de deux alpinistes (dont on ne sait pas s'ils sont réels ou fictifs), les corps qui rebondissent, détaille les membres arrachés, découpés par la rimaye[177].

### 2.1.4 *"Comme on épluche un bout de bois". Une banalisation du corporel*

La propension plus forte à évoquer la blessure et, de manière plus générale, les détails morbides, doit également se comprendre au « prisme de la langue », pour reprendre une notion, déjà évoquée, de Gérard Mauger et d'Allain Viala[178]. Nous avons expliqué, à propos des autobiographies,

---

[173] Stephen VENABLES, *Higher than the eagle soars*, *op. cit.*, p. 347. Nous traduisons.
[174] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 262. Nous traduisons.
[175] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 206. Nous traduisons.
[176] Lionel DAUDET, *La montagne intérieure*, *op. cit.*, p. 7.
[177] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 82.
[178] Gérard MAUGER, « Les autobiographies littéraires », *op. cit.* Alain VIALA, « Effets de champ et effets de prismes », *op. cit.*

que les évolutions rhétoriques et stylistiques étaient à mettre en relation avec le type d'alpinisme pratiqué et les évolutions du recrutement social des alpinistes-écrivains. Le langage euphémisé des *gentlemen* anglais laisse ainsi place, avec l'avènement d'un alpinisme plus démocratisé et plus engagé, à une langue moins littéraire et plus explicite. L'évocation crue de la corporéité en est une caractéristique essentielle.

Il peut s'agir, comme chez Joe Simpson cité plus haut ou comme chez Robert Paragot ici, de raconter l'automutilation des doigts gelés : « [Lucien], avant d'être amputé, pour effrayer la galerie et pour faire hurler les demoiselles, se coupait les doigts avec un couteau, comme ça ! Comme on épluche un bout de bois[179] ». C'est le même Paragot qui raconte un jeu macabre avec le corps d'un de leurs amis, retrouvé dans une crevasse près du Montenvers, qu'ils enterrent sous la neige en n'en laissant dépasser que le bras pour effrayer les touristes[180]. Les désagréments gastriques, les maladies et diverses blessures, passées sous silence dans les récits les plus anciens, sont décrits de manière de plus en plus détaillée. Alors qu'Eric Shipton (1907-1977) ne fait qu'évoquer les « conséquences inévitables » d'avoir mangé, avec ses compagnons de l'expédition sur l'Everest de 1950, « 160 bananes et un nombre infini de mangues en 24 heures[181] », Simon Yates (né en 1963), décrit les syndromes physiques de sa dysenterie, « les crampes d'estomac et les flatulences », la nourriture qui lui « passe directement au travers et ressort mélangée à du sang et du mucus[182] ». Julie Tullis (1939-1986) est ainsi la seule femme à évoquer la question de la pudeur corporelle dans la cordée lors des expéditions. À propos du fait qu'elle doit uriner devant les autres, elle écrit « qu'on ne peut pas avoir ce genre d'inhibition dans de telles situations[183] ».

Même s'il ne s'agit pas là de blessures, c'est-à-dire de remises en question de l'intégrité corporelle, de telles évocations sont révélatrices de l'engagement « corps et âme » dont font preuve les alpinistes. Elles témoignent également du fait que le changement dans les rapports au corps et dans les manières de parler du corps n'est pas uniquement dû à un surcroît d'engagement physique, à un alpinisme de plus en plus risqué, mais aussi à un changement du recrutement social des alpinistes. Ce faisant, elles amènent à nuancer ce que nous disions précédemment sur le surcroit d'engagement. Si les alpinistes évoquent plus volontiers les souffrances et atteintes corporelles, c'est aussi parce que leur profil social a changé.

### 2.2. "*Feeding the rat*". De l'obsession à l'addiction

> « Mo avait une expression éloquente pour désigner ce qui le poussait – lui et la plupart des alpinistes – à rechercher la souffrance ; il appelait ça "nourrir le rat". À son retour de Roraima, son rat était bien nourri, mais lui-même était plus mince et exténué que jamais. Malgré tout, au bout de quelques mois, il ruminait l'idée d'une nouvelle expédition[184]. »

On pouvait parler de passion à propos du rapport à l'alpinisme des premiers alpinistes. Quand bien même ces derniers n'avaient pas le temps de consacrer la majeure partie de leur existence à l'alpinisme, il n'est pas difficile de percevoir, dans leurs textes, un amour profond et violent pour cette pratique. Cent ans plus tard, la passion demeure présente dans les discours des alpinistes.

---

[179] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 76.
[180] Robert PARAGOT et Sophie CUENOT, *Paris, camp de base*, *op. cit.*, p. 56.
[181] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 211.
[182] Simon YATES, *The flames of adventure*, *op. cit.*, p. 86. Nous traduisons.
[183] Julie TULLIS, *Clouds from both sides*, *op. cit.*, p. 211. Nous traduisons.
[184] Al ALVAREZ, *Feeding the rat, profile of a climber*, Londres, Bloomsbury, 1988, p. 67. Nous traduisons.

Mais ces derniers, à présent, possèdent les moyens de l'assouvir à plein. L'alpinisme professionnel, l'alternance de périodes d'emploi et de chômage volontaire, mais aussi la rapidité des moyens de transport, tout cela favorise un engagement dans l'alpinisme à hauteur de la passion qu'il inspire à ses pratiquants les plus investis. Il n'y a qu'à regarder le bilan des carrières de certains. À propos de son activité d'alpiniste entre 1954 et 1960, Lionel Terray (1921-1965) écrit :

> « En moins de sept ans j'avais réussi à participer à sept expéditions différentes, passé près de vingt-sept mois au-delà des mers, réussi quelque 180 ascensions dans les Alpes, donné près de 700 conférences, conduit plus de 150 000 kilomètres. Ma femme et mes amis s'étonnaient de ce qu'après tant d'années d'une existence aussi bouillante je ne paraisse ni épuisé ni même lassé ; moi-même j'étais surpris d'éprouver encore une telle ardeur à parcourir le monde et à escalader ses cimes[185]. »

Le bilan s'alourdit lorsque l'on raisonne en années. Jean-Marie Choffat (né en 1956) compte plus de deux-mille ascensions en trente ans[186] ; Pierre Leroux mille-cinq-cent ascensions différentes[187]. À ce stade, on ne peut plus réellement parler de passion. Pour certains, elle est devenue obsession, addiction, sacerdoce. L'alpinisme cesse d'être un loisir pour devenir une vocation. Les deux sous-parties qui suivent consisteront essentiellement à montrer, citations (nombreuses) à l'appui, l'omniprésence de cette obsession dans les discours oraux et écrits des alpinistes.

### 2.2.1 *"Je donnais nuit et jour ma pensée à la montagne". L'alpinisme comme obsession*

L'obsession de l'alpinisme trouve dans l'autobiographie un lieu d'expression idéal. Certains experts de l'écriture, en mesure de disserter de manière abstraite sur la nature de ce rapport passionné[188], y consacrent plusieurs pages, souvent même un chapitre final où l'auteur analyse, aux côtés d'autres aspects, ce qu'il estime être les ressorts de sa propre passion. Pierre Mazeaud (né en 1929), juriste et homme politique, propose ainsi de longs développements. Par exemple :

> « Je crois que pour moi, gravir, souffrir, c'est se surpasser et je le fais plus facilement dans les premières, tenant à préciser que j'aime la montagne, même si je ne recherche pour l'instant – je me crois, autre vanité, encore jeune ! – que l'exploit (…). Je suis un passionné et toute passion exige ce don de soi qui se nomme surpassement et je crois agir ainsi dans ma vie pour tout ce qui me passionne (…). La montagne me retient, car j'y suis un autre, ayant conscience de me "faire", je veux dire de me réaliser pleinement, intellectuellement, aussi physiquement, voire moralement, même confessionnellement, puisque certains drames m'ont rapproché de Dieu[189]. »

D'autres alpinistes, dépourvus des mêmes compétences littéraires et moins enclins à des développements de ce type, n'y font référence qu'au détour d'une phrase. Plutôt que de nous livrer à une (trop longue) analyse textuelle des rationalisations des premiers, regardons la manière dont les seconds laissent entrevoir la passion qui les consume. Chez ces derniers, elle s'exprime le plus souvent par l'exemple et par l'anecdote. Parmi ces anecdotes, celles qui font état de « pulsions » d'alpinisme que l'individu « doit » assouvir. Charles Evans (1918-1995) raconte comment, pris d'un « besoin de montagnes » à six heures du soir à Liverpool, il a fait son sac, pris ses chaussures, son duvet et son piolet, avant de partir en moto vers les montagnes. Après avoir grimpé toute la nuit dans la neige (l'épisode se déroule en janvier), Evans, qui officiait comme chirurgien,

---

[185] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 560.
[186] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 107.
[187] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 8.
[188] Nous pensons notamment, parmi ces derniers, à des professionnels de l'essai d'alpinisme, comme W. Noyce au Royaume-Uni, ou à P. Mazeaud en France, ou encore, de manière moins prononcée, à un alpiniste comme G. Rébuffat.
[189] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 255-256.

était de retour à Liverpool à 9h pour sa journée de travail[190].

Lorsqu'il n'est pas possible de satisfaire cette pulsion, elle se transforme en désir latent qui parasite les occupations quotidiennes et professionnelles. Certains alpinistes font état de journées de travail passées à vivre par anticipation une ascension majeure. René Desmaison (1930-2007) raconte ainsi comment, lorsqu'il était encore commercial (avant de devenir guide), pendant ses trajets de démarchage quotidiens, il « ne pensai[t] qu'à l'hivernale de la face ouest des Drus », comment il s'y « voyait[191] ». Robert Paragot (né en 1927), alors réparateur de machines à écrire, est à ce point obsédé par la face nord des Grandes Jorasses qu'il rate ses correspondances.

> « En me rendant à mon travail, en prenant le métro, je pensais sans cesse à la montagne. Par exemple, à la Motte-Picquet-Grenelle, j'étais dans la face nord des Grandes Jorasses, une des plus difficiles courses de l'époque, dans le rappel pendulaire, en train de réfléchir à la façon de m'en sortir (…). Tout ça me perturbait, m'intéressait, disons m'excitait, et c'est bien souvent que je laissais passer la correspondance. À tel point que, lorsque j'ai réussi cette course qui était dans mon esprit presque le point final, le summum, je me suis trouvé tout désemparé, me demandant ce que j'allais pouvoir faire désormais. » (p. 19)

Pour Pierre Leroux (1921-2005), c'est l'éperon Walker dans les Grandes Jorasses qui le « torture[192] ». Nous arrêterons là avec les exemples, trop nombreux pour être tous mentionnés. Ce qui importe de constater ici, c'est que cette obsession a des conséquences concrètes, ce qui n'était pas le cas pour les premières générations d'alpinistes. Elle peut conduire à quitter un emploi, à arrêter des études, à divorcer. Tout cela, nous l'envisagerons dans le chapitre 11.

### 2.2.2 *" Je dois y retourner". L'alpinisme comme addiction*

> « J'ai bien fait une pause. Je dirais que j'ai bien fait une pause de hauts sommets. Pendant un an à peu près. Je suis allé en Patagonie après. Mais, ouais, bien sûr, ça affecte, quelque chose comme ça, un ami qui meurt en montagne. Ça m'a affecté malgré tout. Mais…On est obligé… On pense qu'on est invincible, ou quelque chose comme ça. Et on y retourne. [Moi : Vous avez pensé à arrêter complètement ?] Non, non, vraiment, non (…)[193] » [Homme, Anglais, né en 1967, dont le compagnon de cordée est mort à ses côtés]

> « On sait que le pire est possible, que le pire est possible, des gelures jusqu'à la mort. [Moi : Vous avez pensé à arrêter ?] Arrêter, non ! Reconsidérer oui. » [Homme, Français, né en 1971, amputé des orteils et phalanges après des gelures graves]

> [Moi : Vous vous imaginez arrêter un jour ?] Non, ça c'est impossible ! Ou alors, c'est que je serai dans un fauteuil. C'est impossible et je me mords les doigts actuellement quand je me dis que putain j'aurai jamais le temps de faire tout ce que je veux faire, et ça me mine le moral, quoi ! Non, je suis pas prêt d'arrêter. » [Français, né en 1965]

De l'obsession à l'addiction, parfois vécue comme malsaine ou toxique, il n'y a qu'un pas. Un autre élément de plus en plus présent dans les discours des alpinistes est la référence à l'addiction : leur passion pour l'alpinisme – et, qui plus est, pour une forme très engagée d'alpinisme – est décrite par eux comme une sorte de maladie incurable qui les pousse à retourner en montagne et à prendre des risques parfois fatals. « Même si je sais que mes chances de survivre à un accident s'amoindrissent, je dois y retourner », écrit l'himalayiste britannique Julie Tullis (1939-1986), qui précise qu'« un himalayiste sur douze meurt de sa passion[194]». Jean-Marc Boivin

---

[190] Charles EVANS, *On Climbing*, Londres, The Countryman Press, 1955, p. 148. Nous traduisons.
[191] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 58.
[192] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 85.
[193] "But there were definitely a pause. So I would say I had a pause for big mountains. For about a year. I went to Patagonia after that. But yeah, for sure, it affects you something like that, your friend dies on the mountain. It affected me anyway. But… You have to be… You think you are invincible or something like that. And that happens. [Did you think of stopping completely?] No, no, really, no. Now, it's not so much dangerous".
[194] Julie TULLIS, *Clouds from both sides*, *op. cit.*, p. 222. Nous traduisons.

(1951-1990) clôt le récit de son échec et de son sauvetage dans la voie Bouchard (face Nord des Grands Charmoz) par ces mots : « Je viens de quitter l'enfer blanc (…) Guéri ? Hélas, non, mon cas est désespéré et je sais d'avance que d'ici à quelques jours ou à quelques semaines une envie irrésistible de repartir s'insinuera en moi[195] ». Derrière ce « délice pervers à se mettre dans une situation potentiellement dangereuse[196] », il y a bien l'idée – et le sentiment vécu – d'une forme de sacerdoce, d'un don total de soi.

Cette insatisfaction caractérise l'alpiniste tout au long de sa carrière, même après qu'il a atteint les objectifs qu'il s'était fixés, comme ici Stephen Venables (né en 1954), pour qui chaque ascension réussie semble « raviver la faim [d'ascensions][197] » :

> « […] [J'ai fait] plusieurs ascensions dans le Val Bregaglia, et plus tard dans le massif du mont Blanc, j'ai accumulé plus d'expérience mais je n'ai jamais […] vraiment assouvi ma faim pour des ascensions toujours plus grandes plus dures, plus sauvages. »
>
> « Ça avait été un bon voyage, mais j'avais parfois ressenti de l'insatisfaction, et la faim de quelque chose de plus grand. À présent, j'étais tendu et anxieux. »
>
> « Mon odyssée de quatre mois à travers les montagnes d'Asie Centrale touchait à sa fin, et bien sûr je voulais rentrer à Londres, mais je n'étais pas rassasié. C'était bon – cette vie dans les montagnes – et je voulais plus de ces aventures[198]. »

Pierre Allain (1904-2000) clôt le récit de son ascension de la face Nord des Drus, un exploit, par cette phrase : « Le soir, sous la tente, nous formons de nouveaux projets, buts sans cesse renouvelés de l'alpiniste insatisfait[199] ». Chris Bonington (né en 1934) celui de l'ascension du Pilier du Freney, un autre exploit, par une remarque presque identique : « une fois remis de mon excitation première d'avoir réussi une grande ascension, je commençais à réfléchir à ce que j'allais pouvoir faire ensuite[200] ». Finalement, il n'y a rien d'épanouissant dans une telle passion. Au contraire, celle-ci semble laisser les alpinistes démunis, sans repères, une fois leurs objectifs initiaux atteints. C'est un état bien décrit par Guido Magnone dans l'extrait ci-dessous. Il y décrit l'insatisfaction profonde une fois réalisée l'ascension de la face Ouest des Drus (1952), une première longuement convoitée par Magnone et ses compagnons :

> « Nous devrions exploser, hurler notre contentement. Non ! Nous restons silencieux, dans ce creux de la paroi, en marge du monde et du temps. Tout ce qui a peuplé depuis presque trois ans nos pensées, toutes nos peines et nos inquiétudes, la tension douloureuse de nos corps, l'angoissante incertitude s'apaisent et se fondent en un immense calme. (…) Ces pierres lourdes, terribles et sans âmes, ces pierres sont tout pour nous (…). Quelles autres pierres, quelles autres montagnes nous donneront à ce point une raison de vivre ?[201] »

Nous retrouvons la même inquiétude chez Joe Simpson, après son ascension de l'éperon Walker :

> « Le rêve était devenu réalité et la magie avait disparu. (…) Que faire à présent, me demandais-je, qu'est ce qui va me faire ressentir à nouveau la même chose ? (…) Pour avoir à nouveau ce sentiment, il me faudrait trouver un autre objectif, une autre voie, un autre idéal à détruire. C'était un cercle vicieux[202]. »

Il s'agit là d'un état sur lequel les alpinistes posent un regard ambivalent. Andy Kirkpatrick (né en

---

[195] Jean-Marc BOIVIN, *L'abominable homme des glaces*, Paris, Flammarion, 1983, p. 207.
[196] Martin BOYSEN, *Hanging on*, *op. cit.*, p. 120. Nous traduisons.
[197] Stephen VENABLES, *Higher than the eagle soars*, *op. cit.*, p. 64.
[198] *Ibid.*, p. 43 ; 93 ; 273. Nous traduisons.
[199] Pierre ALLAIN, *Alpinisme et compétition*, *op. cit.*, p. 72.
[200] "After the lunch, when I had got over the initial excitement of doing a great climb, I began to think of what we could do next". Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 143.
[201] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 141.
[202] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 102. Nous traduisons.

1972) décrit la maladie qui le ronge, Robert Paragot (né en 1927) son état de dépendance :

> « La pourriture à l'intérieur de moi, le cancer du désir, semble insoutenable, à présent qu'il sait qu'il ne va pas être assouvi. Il y a là une insatisfaction maligne, et sans une ascension elle ne sera pas en paix. Quand – si – je reviendrai à une vie normale, je sais que je vais trainer ce sentiment avec moi. (…). Je veux réaliser une ascension si difficile que je n'aurai plus jamais cette sensation[203]. »

> « Ce n'est pas un violon d'Ingres, mais une nécessité, une drogue. Je peux dire sans exagérer que je suis en état de "manque" dès que je reste longtemps sans me mesurer avec les roches et avec moi-même[204]. »

Nous ne multiplierons pas les occurrences, très nombreuses. Si les alpinistes s'étendent tant sur cette passion destructrice dans leurs autobiographies, c'est aussi parce qu'elle leur permet de justifier des comportements susceptibles d'être jugés irrationnels ou immoraux.

C'est le cas, par exemple, lorsqu'ils retournent en montagne après la mort d'un compagnon (et souvent de plusieurs), parfois même à leurs côtés. « Les gens m'ont dit : comment peux-tu continuer, salaud sans cœur, quand tous tes potes sont en train de mourir[205] » ?, témoigne Doug Scott (né en 1941) dans une interview. L'addiction est alors invoquée dans ce qui ressemble parfois à une ligne de défense, comme ici chez Stephen Venables (né en 1956) qui, jeune alpiniste, avait préféré repartir en montagne quelques jours après la mort d'un de ses amis sur l'arête Nord du Peigne plutôt que de rentrer au Royaume-Uni avec le reste du groupe :

> « Le jour où Paul est mort ma réaction immédiate fut de penser que je devais rentrer. Cette liquidation négligente d'une vie était si choquante, ses répercussions si destructives, que je ne pouvais pas imaginer vouloir continuer. Et peut-être, comme Geoffrey, que si j'avais été le témoin de l'accident, j'aurais, comme lui, fait mon sac. (…) Bien sûr, si je m'étais arrêté un moment pour considérer la chose, j'aurais réalisé que moi aussi je pouvais mourir ; et bien sûr que cette possibilité était effrayante. Mais je l'avais toujours su de toute façon : j'avais déjà pris la décision d'accepter cette hypothétique possibilité[206]. »

Alors que deux amis sont morts à ses côtés en montagne (à deux occasions distinctes), Jean-Marie Choffat (né en 1956) écrit qu'il lui était pourtant « impossible de résister [au] pouvoir d'attraction des cimes[207] ». René Desmaison (1930-2007) se décrit quant à lui « contraint » de continuer l'alpinisme :

> « Après la mort de Michel, celle de Giorgio, c'en était fini des grandes parois des Alpes. Je n'avais plus d'aspiration, plus de motivation. J'avais connu des moments intenses de bonheur, mais trop de disparitions. (… ) Mais mon existence était trop avancée pour que j'envisage autre chose : j'étais lié à la montagne. Je crois bien que je ne souhaitais rien d'autre[208]. »

Robert Flematti, de douze ans son cadet, confirme le besoin irrépressible qui animait Desmaison.

> « Et le voilà qui évoque pour nous d'anciens compagnons de cordée [morts en montagne]. Jean Couzy, son maître et compagnon des grandes ascensions (…) ; Claude Kogan (…) ; Antoine Vieille, Robert Guillaume et Pierre Kohlmann (…) ; Charles Bozon (…) ; Robert Simond (…). Mais à force de parler des courses qu'il avait faites avec eux, petit à petit, le feu de l'escalade le reprenait et d'une voix qui avait retrouvé tout son enthousiasme, il annonça sans ironie : "Je reviendrai volontiers si Robert nous trouve d'autres premières à faire"[209] ! »

Ces propos ont toutes les marques d'un discours de vocation. La passion obsessionnelle est en effet, sans doute, la caractéristique première d'un engagement vocationnel. Celui-ci s'exprime

---

[203] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 263. Nous traduisons.
[204] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 218.
[205] Cite par Nicholas O'CONNELL, *Beyond Risk*, *op. cit.*, p. 160. Nous traduisons.
[206] Stephen VENABLES, *Higher than the eagle soars*, *op. cit.*, p. 52. Nous traduisons.
[207] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 80.
[208] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 351.
[209] Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 131.

sous la forme d'un rapport direct, sans médiation, entre une activité et des individus qui s'y adonnent de tout leur être, « allant parfois jusqu'à lui sacrifier toute leur existence[210] » à l'instar du don de soi de la vocation religieuse[211].

## 3. "Jeu sérieux" et vocation

> « L'aventure (…) fait comme le jeu opposition au sérieux, et cependant comme le 'Va, Banque' du joueur, elle se résout en une alternative entre le gain le plus élevé ou la destruction complète[212] »
>
> « Cela peut sembler absolument vain, mais avoir les nerfs d'essayer, juste pour voir si y on arrive, est l'affirmation de tout ce qu'il y a de noble dans l'humanité[213] »

La première moitié de ce chapitre a été consacrée à la question de l'engagement dans la pratique de l'alpinisme. Nous avons montré qu'au fil du temps, la prise de risque était allée croissante dans la pratique de l'alpinisme de haut niveau, en particulier suite à la généralisation de l'alpinisme d'expédition. Nous avons expliqué cette évolution par un mécanisme de distinction et de nivellement (selon le principe de la « barrière et du niveau ») dont le principal *moteur* était « l'éthique » de l'alpinisme. Nous voudrions à présent éclairer conceptuellement la *nature* de cet engagement grâce aux notions de « vocation » et de « jeu sérieux ».

On entend par vocation un rapport à la pratique basé sur des croyances en un « don », en le fait d'être « fait pour » et « voué » à celle-ci. C'est le fait de s'estimer voué à l'alpinisme qui permet d'expliquer que certains puissent y mettre leur vie en jeu. Pour ces derniers, le recours à un discours vocationnel vient justifier et rationaliser un engagement dont ils savent qu'il apparaît comme irrationnel. Mais cette croyance spécifique n'a pas toujours existé. Selon nous, elle est justement le produit d'un alpinisme de plus en plus engagé. Nous pensons que l'on a besoin du concept de « vocation » parce que la « passion » ne suffit plus à décrire le type d'engagement qui caractérise après la guerre l'alpinisme pratiqué au plus haut niveau. C'est bien le sentiment vocationnel qui permet aux individus les plus investis de supporter, de justifier, voire de réenchanter une pratique où les coûts directs (accidents, blessures, mort) et indirects (financiers, professionnels, familiaux) sont plus élevés que dans la plupart des activités ou des métiers dits « de vocation »[214]. C'est un rapport à l'alpinisme qui vient rationaliser et rendre supportables (voire « nécessaires ») des sacrifices qui auparavant n'étaient pas consentis. La vocation d'alpiniste est donc à comprendre au sens « fort » du terme. En tant qu'elle désigne un engagement « corps et âme », à la fois corporel (ils engagent leur santé et même leur vie) et mental (ils sont tout entiers dévoués à l'alpinisme), elle s'envisage surtout sous l'angle du sacrifice et des coûts induits par une pratique aussi intense : dans l'alpinisme comme vocation, on a beaucoup plus à perdre qu'à gagner.

Pour conceptualiser ce type d'engagement, nous mobiliserons la notion de « *deep play* » (jeu sérieux), une notion que nous reprenons de l'anthropologue Clifford Geertz qui la reprend lui-même de l'utilitariste Jeremy Bentham[215]. À l'origine, le *deep play* désigne un pari dont les gains

---

[210] Gisèle SAPIRO, « « Je n'ai jamais appris à écrire » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007, n° 168, pp. 12-33, p. 13.
[211] Charles SUAUD, *La vocation*, *op. cit.*
[212] Georg SIMMEL, *La philosophie de l'aventure*, Paris, l'Arche, 2002, p. 76.
[213] Martin BOYSEN, *Hanging on*, *op. cit.*, p. 120. Nous traduisons.
[214] Parmi ces métiers, les métiers artistiques, littéraires, culturels, ou scientifiques. Eliot FREIDSON, « Les professions artistiques comme défi à l'analyse sociologique », *op. cit.* Gisèle SAPIRO, « « Je n'ai jamais appris à écrire » », *op. cit.* Vincent DUBOIS, *La culture comme vocation*, *op. cit.*
[215] Clifford GEERTZ, « Deep play: notes on the Balinese cockfight », *Daedalus*, 1972, vol. 101, pp. 1-37.

espérés sont faibles par rapport aux pertes possibles, c'est-à-dire un jeu irrationnel où il est possible de tout perdre. On peut déjà entrevoir pourquoi notre manière d'appréhender la vocation d'alpiniste – par ses coûts – peut être éclairée par la notion de *deep play*. La vocation, en quelque sorte, correspond à la croyance associée au fait que l'alpinisme soit devenu, au fil du temps, un jeu sérieux, suivant le mécanisme de progression dans l'engagement décrit dans la première partie de ce chapitre. Le lien entre vocation et engagement (ou « sérieux ») du jeu alpinistique est à double sens : le fait que l'alpinisme devienne plus engagé (course à la distinction) conduit à en faire, presque nécessairement, une vocation, au sens où il est nécessaire de réenchanter la pratique et d'y être voué corps et âme pour en supporter les coûts. Dans l'autre sens, c'est parce que l'on est passionné, parce que l'alpinisme est une addiction, que l'on peut s'engager de la sorte, de manière à première vue irrationnelle. Le premier aspect, nous l'envisageons dans ce chapitre. Le second fera l'objet de quatrième partie de la thèse, consacré à la construction de la vocation.

### 3.1. Penser la vocation sous l'angle des coûts

« Dans l'alpinisme, il y a sa propre mort, ou celle de ses amis, ou la perte de doigts ou d'orteils, comparées au plaisir transitoire d'un sommet, au frisson de l'aventure, à la satisfaction fugace d'un désir irrationnel. (…) C'est une chose à ce point merveilleusement vaine et dénuée de sens qu'elle doit être faite[216] », écrit Joe Simpson (né en 1960), posant là un paradoxe apparent : celui d'une prise de risques dans laquelle l'alpiniste a beaucoup plus à perdre qu'il n'a à gagner.

Clifford Geertz, dans « *Deep play : notes on the Balinese cockfight* »[217], évoque un paradoxe semblable dans un domaine bien différent : celui des paris sur les combats de coqs à Bali à la fin des années 1950. Certains de ces paris s'apparentent à ce que Geertz appelle des « jeux sérieux » ou, plus littéralement, « profonds » (*deep play*), une notion qu'il reprend au philosophe Jeremy Bentham[218] qui désignait par là un jeu à la mise si élevée qu'il est, d'un point de vue utilitariste, irrationnel de s'y engager car la désutilité qui découle de la perte de la mise est bien plus importante que l'utilité qui découle du gain. Dans les combats de coqs, le jeu est d'autant plus « sérieux » que les parieurs occupent une position sociale élevée et équivalente. Plus un jeu est sérieux, plus la mise est élevée (deux cent fois le salaire journalier moyen d'un homme, dit Geertz), plus les coqs sont de qualité, plus leurs chances de l'emporter sont égales, et plus l'issue du jeu est incertaine. Mais ces *deep games* ne conduisent pas uniquement à des gains ou à des pertes financières : ils engagent, plus fondamentalement, l'honneur, la dignité, le respect, la masculinité, tout ce qui sous-tend, en fait, le statut social des joueurs. Geertz montre que, loin d'être irrationnels, ces jeux prennent tout leur sens dans la culture balinaise et renvoient à des dimensions de l'existence des Balinais qui dépassent le simple cadre des combats de coqs – « la mort, la virilité, la fureur, l'orgueil, la perte, la charité, la chance » – et qui font « plus que compenser le coût économique» de la mise. « Ce dont le combat de coqs nous parle, écrit Geertz, c'est de relations entre les rangs sociaux ; et ce qu'il en dit, c'est qu'elles sont affaires de vie et de mort. Rien de plus important que le prestige[219] ». Les

---

[216] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 121.

[217] Clifford GEERTZ, « Deep play », *op. cit.* Clifford GEERTZ, « Jeu d'enfer: notes sur le combat de coqs balinais », *in Bali. Interprétation d'une culture*, Louis EVRARD (trad.), Paris, Gallimard, pp. 165-215.

[218] Louis Evrard choisit de traduire « *deep play* » par « jeu sérieux », en opposition au « *shallow play* » traduit par « jeu ordinaire ». Il rappelle néanmoins que la littérature française du XVIII[ème] siècle traduit « *deep play* » par « gros jeu ». Clifford GEERTZ, « Jeu d'enfer: notes sur le combat de coqs balinais », *op. cit.*, p. 190.

[219] *Ibid.*, p. 203, 193 et 207.

Balinais sont donc disposés à payer le prix de ces paris exorbitants, et cela d'autant plus qu'ils sont haut placés dans la société balinaise.

Pourquoi, malgré des contextes bien différents, comparer le « jeu » de l'alpinisme à celui du combat de coqs balinais ? Geertz explique que les combats de coqs constituent la clé de voute de la société balinaise, en rejouant et, par-là, réaffirmant les hiérarchies sociales existantes. Rien de tel, dira-t-on, dans l'alpinisme, qui n'engage pas les fondements culturels et sociaux de l'ensemble de la société dans laquelle il s'inscrit. Et pourtant, l'analogie entre ces deux activités permet de penser à la fois l'irrationalité apparente d'un engagement extrême dans une activité et les hiérarchies – internes à l'alpinisme et non à la société toute entière – que cela induit. Finalement, l'analogie avec le *deep play* permet de penser l'engagement « corps et âme » des alpinistes et l'importance de ce type d'engagement lorsque l'on fait partie de son élite. D'ailleurs – et bien que cela n'ait pas ici valeur d'argument en faveur de l'analogie – on constate que la notion de *deep play* semble parler aux alpinistes, qui le comprennent dans un sens assez proche de celui utilisé par Geertz pour décrire la société balinaise. Quand les alpinistes y font référence, c'est pour souligner l'irrationalité d'un engagement extrêmement couteux[220], mais c'est également pour souligner la hiérarchie qui sous-tend ce type d'engagement. Paul Pritchard (né en 1967) intitule son autobiographie *Deep play* et explique que « c'est précisément parce que votre vie vous importe, pas le contraire, que vous prenez des risques. Lorsque vous allez escalader une nouvelle voie et révélez publiquement de tels enjeux, vous avez beaucoup à perdre. Vous risquez votre statut, votre fierté, votre dignité, votre masculinité (…)… mais avant tout votre vie[221] ».

La notion de *deep play,* telle que la présente Geertz dans un contexte bien différent, nous permet ainsi d'envisager l'engagement dans l'alpinisme sous l'angle des coûts et des sacrifices qu'il induit, des coûts plus forts que dans d'autres activités, même parmi celles dites « de vocation ». La vocation doit alors se comprendre comme la croyance qui permet de supporter, de rationaliser et de transfigurer en choix ces coûts. La vocation désigne en fait, dans l'alpinisme, les croyances qui accompagnent et rendent supportable un engagement très concret, très physique, et très dangereux. Cet engagement est le propre de l'élite de l'alpinisme.

L'intérêt de la notion de *deep play* pour penser la vocation d'alpiniste est double. Elle permet de penser un engagement réel, non métaphorique, où la vie est « vraiment » en jeu. D'autre part, elle permet d'appréhender le fait que ce type d'engagement « corps et âme » n'est pas le fait de tous mais seulement d'une élite, c'est-à-dire de penser sa fonction distinctive et valorisante.

### 3.1.1 *Un engagement* vraiment *coûteux*

La notion de *deep play* permet tout d'abord de mettre l'accent sur les sacrifices et les coûts inhérents à l'engagement vocationnel, quand bien même ceux-ci sont (entièrement ou partiellement) vécus et réinterprétés comme des choix libres et passionnés[222]. L'alpinisme comme jeu « sérieux »

---

[220] Ainsi Joe Simpson (né en 1960) qualifie l'alpinisme de « deep play » et fait référence à Bentham. Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*

[221] Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.*, préface.

[222] Sur la question des coûts de la vocation, voir Manuel SCHOTTÉ, « Les coûts de la vocation », *Genèses*, 2104, n° 97, pp. 149-154. Voir également Pierre-Emmanuel SORIGNET, « Sortir d'un métier de vocation : le cas des danseurs contemporains », *Sociétés contemporaines*, 2004, vol. 56, n° 4, pp. 111-132 Frédéric RASERA, « Au-delà de « l'échec » en centre de formation. La recomposition des aspirations professionnelles d'un ancien apprenti footballeur », *Sciences sociales et sport*, 2014, n° 7, pp. 105-138.

comporte des *coûts* que seuls les individus les plus passionnés et les plus engagés sont disposés à subir. Les alpinistes, comme les parieurs balinais, s'exposent lorsqu'ils mettent en jeu, pour les premiers leur intégrité physique, pour les seconds leur argent et, pour les deux, tout ce qui y est adossé (honneur, masculinité, etc.). Leur activité nécessite en outre des *sacrifices* importants (d'ordre financiers, familiaux, corporels, etc.).

Il est généralement indiqué de la vocation qu'elle est un « mode d'engagement aussi intense que systématique[223] », qui implique un « investissement total, souvent manifesté à travers la souffrance corporelle ou morale qu'il engendre[224] ». L'*illusio* (corrélatif de la vocation) serait à ce point « viscéral[225] » que l'on serait prêt à mourir pour les enjeux du champ : « les gens qui, étant pris dans ce jeu et ayant des dispositions à reconnaître les enjeux qui s'y jouent, sont *prêts à mourir* pour des enjeux qui, à l'inverse, apparaissent comme dépourvus d'intérêt du point de vue de celui qui n'est pas pris à ce jeu[226] » ; « "Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre", c'est-à-dire que nul n'entre ici s'il n'est *prêt à mourir pour un théorème*[227] » ; « la sociologie de l'art ou de la littérature décrit (…) analyse les intérêts spécifiques (…) et pour lesquels on est *prêt à mourir* » (ainsi Breton, qui avait cassé le bras d'un rival suite à une querelle poétique, est-il « prêt à mourir pour la poésie[228] ») ; etc. C'est oublier que les modalités concrètes de cet engagement ne sont pas les mêmes selon les activités.

La première différence entre l'alpinisme et les différentes activités évoquées (l'art, la littérature, la science) tient au fait que l'alpinisme est une activité chronophage et qui se déroule en des lieux reculés. Alors qu'un peintre ou qu'un écrivain voué à son art, voire un danseur ou un sportif, se voit capable de s'y consacrer tous les jours, plusieurs heures par jour, sans que cela l'empêche d'avoir un second métier ou une vie de famille, c'est chose impossible pour l'alpiniste, qui ne peut pas fractionner son temps quotidien. Les modalités de pratique de l'alpinisme de haut niveau, dont on verra qu'elles évoluent vers un engagement de plus en plus poussé, viennent en fait renforcer la nécessité d'un investissement (quasi) total.

La seconde différence tient au fait que dans l'alpinisme, à la différence notable des activités artistiques, littéraires ou scientifiques, et même de la plupart des activités sportives, des gens meurent réellement au terme d'un engagement intense. Au plus haut niveau, les alpinistes sont, littéralement, « prêts », au double sens de « disposés » et « préparés », à mourir. « L'acceptation des risques et la disparition progressive des amis au fils des années sont inextricablement liées[229] », écrit l'Anglais Joe Simpson (né en 1960). Le Français René Desmaison (1930-2007) déclare : « Pour moi, l'ascension des grandes parois glaciaires ou rocheuses était l'aventure dans l'acception du mot : un engagement total. Des joies sublimes à des risques inconcevables (…) Une inexprimable émotion m'animait quand je préparais une grande ascension, que je fermais la clé de mon chez-moi sans être certain d'en franchir le seuil à nouveau[230] ».

Dans l'alpinisme comme « jeu sérieux », il faut donc comprendre la vocation de manière radicale,

---

[223] Manuel SCHOTTÉ, « Les coûts de la vocation », *op. cit.*, p. 150.
[224] Gisèle SAPIRO, « La vocation artistique entre don et don de soi », *op. cit.*, p. 7.
[225] Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, *op. cit.*, p. 123.
[226] Pierre BOURDIEU, *Raisons pratiques: sur la théorie de l'action*, Seuil, 1994, p. 152. C'est nous qui soulignons à chaque fois
[227] Pierre BOURDIEU, *Intérêt et Désintéressement*, *op. cit.*, p. 10.
[228] *Ibid.*, p. 37.
[229] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 232.
[230] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 86.

comme un vrai « don de soi » et comme le seul mode d'engagement possible permettant de supporter des coûts et des sacrifices plus importants que dans la plupart des autres activités. La vocation, c'est ce qui fait que des individus sont non seulement prêts à se consacrer à l'alpinisme en dépit des sacrifices et des renoncements, mais aussi qu'ils acceptent de telles éventualités comme nécessaires, comme faisant partie du jeu. La réaffirmation du fait que la mort est un juste prix à payer est récurrente dans les textes des alpinistes à partir de l'après-guerre. « Aussi grande soit la tristesse après la perte d'un ami proche, je réalisai que c'est le prix que l'on doit être préparé à payer lorsque l'on fait de l'alpinisme[231] », écrit Chris Bonington (né en 1934), suite à la mort de son ami Ian Clough sur l'Annapurna à ses côtés. Des propos semblables à ceux de Nick Bullock (né en 1965) trente ans plus tard : « l'alpinisme peut avoir des conséquences fatales, écrit-il, un lourd prix à payer, mais qui en vaut évidemment la peine pour beaucoup d'entre nous[232] ».

Aussi, lorsque Manuel Schotté évoque les « coûts de la vocation » à propos de l'activité viticole, évoquant là toutes « les contraintes qui sous-tendent la reprise d'une exploitation par un enfant de la famille[233] » et, en particulier, le risque d'aliénation du repreneur pressenti, il ne s'agit pas du même type de coûts que ceux auxquels s'expose l'alpiniste qui entend faire partie des « grands ». Il faudrait, cependant, avant d'avancer des conclusions trop hâtives, regarder si l'activité viticole ne s'apparente pas, sous certains aspects, à une forme de *deep play* elle aussi (n'engageant pas la vie mais le patrimoine, par exemple).

### 3.1.2 *Une modalité d'engagement propre à l'élite de l'alpinisme*

Bien rares sont les alpinistes qui se situent à ce niveau (total) d'investissement et « d'intérêt au désintéressement ». Contrairement aux activités évoquées précédemment, l'alpinisme pratiqué sur le mode de la vocation est presque nécessairement le fait d'une élite. Le niveau d'engagement nécessaire pour être consacré et reconnu comme « grand alpinisme » et pour pouvoir parler de vocation restreint la possibilité d'une vocation de « petit alpiniste » : dans la pratique, il est presque impossible à l'alpiniste ordinaire de se leurrer sur sa place réelle dans le jeu[234]. La distinction inhérente à l'idée de vocation est un point que l'extrait suivant, tiré de l'autobiographie de l'alpiniste anglais Dougal Haston (1940-1977), nous parait bien illustrer.

> « Il y a des gens qui réalisent les voies les plus dures des Alpes et du Royaume-Uni, mais certains freins – travail, famille, manque d'ambition ou même malchance – les font échouer à appliquer leurs compétences à des massifs plus hauts. Ce n'est pas une critique ; j'essaie seulement de comparer ma relation à l'alpinisme à celle de beaucoup d'autres. Depuis le début, l'alpinisme a été la seule chose dans ma vie qui m'a donné plus qu'une satisfaction momentanée. Les études et le travail ont toujours été d'une importance secondaire face aux montagnes. (…) Je savais que si je voulais vouer la majeure partie de ma vie à l'alpinisme, ce ne serait pas au niveau d'un instructeur dans un centre de loisir au Royaume-Uni. Ça devait être au plus haut niveau, en escaladant les voies les plus difficiles et en étant complètement impliqué dans les avancées historiques de l'alpinisme. Sinon, autant arrêter et faire autre chose[235]. »

---

[231] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 440.
[232] Nick Bullock, *Echoes*, op. cit., p. 132.
[233] Manuel SCHOTTÉ, « Les coûts de la vocation », *op. cit.*, p. 151.
[234] La littérature, au contraire, est une activité susceptible d'un engagement vocationnel quelle que soit la situation objective de l'écrivain, en tant qu'univers « où les tensions, distorsions ou contradictions entre les représentations de soi (…) et les conditions réelles d'existence (…) et de reconnaissance sont choses courantes. (…)[L]a quête de la reconnaissance dans un univers très faiblement institutionnalisé permet d'entretenir, beaucoup plus longtemps que nulle part ailleurs, la foi ou l'espérance littéraire, au prix parfois d'une forte dénégation de la réalité objective de sa condition d'écrivain. (…) [L]a difficulté à publier ou l'« échec commercial » après publication peuvent toujours être pensés par le prétendant écrivain à partir du modèle du « poète maudit », de l'artiste « incompris » ». Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.*, p. 47.
[235] Dougal HASTON, *In High Places*, *op. cit.*, p. 49-50. Nous traduisons.

Revenons aux combats de coqs à Bali. Ceux-ci, note Geertz, s'organisent suivant une structure hiérarchisée représentée par des cercles concentriques. Au centre du cercle se déroulent les paris les plus importants, les plus « sérieux » (*deep*), opposant deux joueurs sous l'œil d'un arbitre. Autour de ces paris centraux ont lieu, simultanément, plusieurs paris dits « ordinaires » consistant à miser de petites sommes d'argent sur les coqs. Alors que le jeu sérieux se joue pour le prestige, ces paris auxiliaires se jouent uniquement pour de l'argent. Dans un troisième cercle se déroulent d'autres paris encore, pour des sommes d'argent négligeables. Ceux-ci portent, non pas sur le combat de coqs en cours mais sur des jeux de pur hasard (dés, roulette, etc.). Seuls y jouent des individus mineurs dans la société balinaise (femmes, enfants, indigents). « Les hommes qui font battre les coqs rougiraient de s'approcher de ces jeux-là[236] », note Geertz. Les parieurs forment ainsi une hiérarchie à la fois sociale et morale que reflète le « sérieux » ou la « profondeur » du jeu auquel ils jouent. Cette hiérarchie des joueurs ne peut que nous faire penser à la hiérarchie des alpinistes telle qu'elle est pensée par son élite, c'est-à-dire par les plus « grands » d'entre eux. On pourrait ainsi transposer quasi-directement les propos de Geertz à l'alpinisme :

> « Quand un Balinais parle, d'un ton de quasi-vénération, du véritable "homme de combat de coqs" (…), c'est à ces personnalités-là qu'il pense, non pas aux gens qui apportent dans le combat de coqs, où elle n'a que faire, la mentalité du bonneteau. (…) Pour le véritable homme du coq, ce qui se passe dans une rencontre est plus proche d'une affaire d'honneur (…) que du tour de manivelle donné bêtement à quelque machine à sous[237] ».

Penser l'alpinisme comme *deep play* permet de mettre l'accent sur une différence de degré d'engagement des joueurs et sur le fait que la vocation n'est pas le fait de tous les joueurs : le *deep play* et la vocation sont l'affaire des « grands ». Il ne fait aucun doute que ce sont d'eux et d'eux seuls dont parle Yannick Seigneur lorsqu'il évoque les alpinistes morts en montagne d'être allés trop loin dans leur recherche d'absolu : « ceux-là, la mort les a grandis[238] ». Quant aux autres, morts faute de préparation, ils ne jouaient pas le jeu avec le même sérieux que les premiers.

### 3.2. *Deep play, Serious game*, *Serious leisure*: variations sur la notion de jeu sérieux

L'idée de « jeu sérieux » n'est pas nouvelle dans les sciences sociales. Geertz, dans les années 1960, reprend le *deep play* de Jeremy Bentham pour, à partir d'une description de certains aspects de la société balinaise, avancer l'idée que des comportements humains à première vue irrationnels ou trop « coûteux » peuvent être expliqués par les fondements culturels, les valeurs, représentations, hiérarchies sociales sur lesquels s'appuient ces comportements. Mais, par la suite, d'autres sociologues et anthropologues ont forgé des concepts où l'idée de « sérieux » est associée à celle de « jeu ». C'est ainsi que l'anthropologue Sherry Ortner (qui, d'ailleurs, se réclame de Geertz[239]) utilise celui de *serious game*, terme dont la traduction française serait aussi « jeu sérieux ». Citons également le sociologue Robert Stebbins et sa notion de *serious leisure* – « loisir sérieux »[240].

Quel rapport ces deux notions entretiennent-elles avec celle de *deep play* ? Se révèlent-elles utiles pour décrire l'alpinisme – dans sa version excellente – après la Seconde Guerre mondiale ? Nous avons mobilisé la notion de *deep play* parce qu'elle permettait de comprendre les ressorts d'un en-

---

[236] Clifford GEERTZ, « Jeu d'enfer: notes sur le combat de coqs balinais », *op. cit.*, p. 193.
[237] *Ibid.*, p. 194.
[238] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 196.
[239] Voir par exemple Sherry ORTNER, *Anthropology and Social Theory*, *op. cit.*
[240] Robert A. STEBBINS, « Serious leisure. A conceptual statement », *Pacific sociological review*, 1982, vol. 25, n° 2, pp. 251-272.

gagement a priori irrationnel, extrêmement coûteux, dans une activité. Elle permettait d'appréhender l'engagement dans l'alpinisme sous l'angle de ses coûts, comme un engagement réellement « corps et âme ».

Avec la notion de *serious game*, Ortner met l'accent sur l'encastrement des actions humaines, qui ne peuvent se comprendre que réinscrites dans des cadres culturels et historiques et dans des relations de pouvoir[241]. « Par l'adjectif "sérieux", je veux mettre l'accent sur le jeu constant du pouvoir dans les jeux de la vie, et sur le fait que, pour la plupart des gens la plupart du temps, beaucoup de choses sont en jeu[242] », écrit-elle. Ortner, en anthropologue, a consacré une partie de son travail à l'himalayisme, envisagé du point de vue des Sherpas. Dans un article consacré à la manière dont ces derniers appréhendent et retraduisent dans leur propres termes culturels l'intense prise de risque auquel les forcent leurs employeurs, elle évoque également la signification de l'engagement pour les alpinistes. Si les alpinistes acceptent de payer le prix fort, écrit-elle, c'est parce que, fondamentalement, l'alpinisme est un *serious game*. Plus encore, il s'agit d'un *serious game* qui, pour les alpinistes (les « sahbs », nom que leur donnent les Sherpas) et uniquement pour eux (et non pour les Sherpas, qui l'interprètent différemment) prend la forme d'un *deep play* au sens de Geertz ! Ortner, dans un court passage de cet article, vient ainsi confirmer notre argument des pages précédentes, à la différence qu'elle n'historicise pas l'alpinisme comme *deep play* :

> « Il y a toujours eu un différentiel de pouvoir entre les sahbs et les Sherpas (…) mais aussi une profonde différence dans le sens attribué par chacun à l'alpinisme. Pour les sahbs, l'alpinisme était clairement une forme de "*deep play*" [tel que l'a formulé Geertz] (…). Ce que veut montrer Geertz, c'est que les gens s'engagent dans certaines formes de deep play en permanence, non pas parce qu'ils ne parviennent pas à voir que leurs chances de gagner sont faibles ou l'utilité du jeu nulle, mais parce qu'un tel jeu paie en terme de production de sens, d'appréhension (*insight*) de dimensions importantes de la vie et de l'expérience.
>
> L'alpinisme entre parfaitement dans ce cadre. Dans la volumineuse littérature d'alpinisme de première main, les alpinistes discourent souvent de manière fascinante sur tout ce que ce sport leur a permis de comprendre et de saisir : la fibre morale du moi intérieur, la nature des liens créés et de l'amitié, la paix et le calme des hauts lieux glacés par rapport au bruit et à l'agitation de la société moderne. Tout cela fait que le risque d'accident et de mort en vaut la chandelle ; en effet, il semble que ce soit précisément le risque d'un accident sérieux ou fatal qui produise un gain de sens[243]. »

Il existe donc des croyances suffisamment fortes, venant soutenir, rationaliser, réenchanter l'alpinisme, pour que soient considérés comme allant de soi des actes ce qui pourraient apparaître à des yeux étrangers comme proprement irrationnels. La notion de *serious game* vient donc utilement compléter et élargir celle de *deep play*, dont elle est très proche[244]. Elle correspond à la perspective que nous avons adoptée pour étudier l'excellence en alpinisme, une excellence qui ne peut se comprendre qu'en la replaçant dans les cadres sociaux, culturels et historiques qui lui donnent sens, et qui donne naissance à un « esprit » singulier. En mettant en avant l'encastrement culturel de tout jeu social, une telle notion va à l'encontre de l'idée d'autonomisation inhérente à la pensée d'un « champ ». Elle donne également une place plus importante au discours des individus, comme nous le faisons nous-même en partant du matériau autobiographique. Ortner écrit :

> « Par l'expression "jeux sérieux", j'entends soutenir l'idée selon laquelle l'expérience humaine n'est ja-

---

[241] Sherry ORTNER, *Anthropology and Social Theory*, *op. cit.*, p. 107 et 129.
[242] Sherry ORTNER, *Life and death on Mt. Everest*, *op. cit.*, p. 23.
[243] Sherry ORTNER, « Thick resistance: death and the cultural construction of agency in Himalayan mountaineering », *Representations*, 1997, vol. 59, pp. 135-162, p. 139. Nous traduisons.
[244] Bien que plus générale, Ortner présentant le *deep play* comme une forme de *serious game*.

> mais seulement "du discours" ou "de l'action", mais un entrelacs inextricable d'images et de pratiques, de conceptions et d'actions, dans lequel l'histoire construit à la fois les gens et les jeux qu'ils jouent, et dans lequel les gens font l'histoire en agissant, en reproduisant, et en transformant ces jeux[245]. »

Malgré leur proximité sémantique, les notions de *serious leisure* et de *serious game* (ou de *deep play*) sont assez éloignées. Robert Stebbins, en 1982, forge la notion de « loisir sérieux » (*serious leisure*) afin d'appréhender les situations d'investissement intense dans des activités qui ne sont pas pour autant du travail (contractuel, rémunéré, contraint, etc.). Le *serious leisure* est « différent du loisir occasionnel pratiqué de manière détaché d'une part et du travail de l'autre ». Ainsi, explique Stebbins, « sa position intermédiaire entre ces deux extrêmes relègue ses participants dans une position marginale[246] ». Le *serious leisure* est définit par six caractéristiques : il demande de la persévérance de la part du pratiquant, voire une résistance à la souffrance, la fatigue, ou un environnement difficile ; il donne lieu à une carrière ; il requiert l'acquisition de compétences ou connaissances spécifiques ; il a des conséquences durables en termes de réalisation de soi, d'image de soi, de confiance en soi, etc. ; il correspond à un ethos et à une sous-culture partagées par ceux qui s'y adonnent ; enfin, il possède un caractère distinctif[247]. Les « amateurs » forment la première catégorie, la plus importante, des pratiquants de *serious leisure*[248]. Ces derniers sont décrits comme des passionnés, « sérieux et investis », qui « transforment leur activité en vocation [une des traductions possibles du terme *avocation*] ». Ceci se perçoit par le fait que les « amateurs » s'imposent une discipline (*regimentation*), par exemple en suivant des horaires stricts de pratique et d'entrainement, et organisent leur emploi du temps autour de cette pratique (*systematization*)[249]. Si ce n'est que l'alpinisme peut être effectivement être assimilé, pour certains de ses pratiquants, à un *serious leisure*, la notion n'aide pas vraiment à appréhender et expliquer les ressorts de l'investissement « corps et âme » dans l'alpinisme. En revanche, il constitue un outil utile pour désigner le type de trajectoire et d'investissement des « grands alpinistes », et pour appréhender le fait que « le moment de loisir n'est pas toujours un bon moment ». Dans le *serious leisure* est en effet inclue l'idée d'une pratique parfois désagréable (impliquant souffrance, fatigue, blessures, peur, etc.). « La satisfaction que les participants retirent de leur pratique, note Stebbins, vient en partie du fait qu'ils ont persévéré envers et contre tout, qu'ils ont conquis l'adversité[250] ».

### 3.3. Rationaliser l'engagement : des blessures glorieuses et des morts nobles

> « Il y a tant de gens qui connaissent mal la montagne et ne nous comprennent pas, nous, qui aimons y vivre au risque parfois d'y mourir. Non, nous ne sommes pas des fous assoiffés d'exploits. (…) Nous étions, nous aussi, tout simplement des hommes[251]. »

Le discours vocationnel est un discours de passion et d'addiction, il est aussi un discours d'idéalisation et de rationalisation, où se joue le réenchantement d'une réalité parfois peu relui-

---

[245] Sherry ORTNER, *Life and death on Mt. Everest*, *op. cit.*, p. 23. Nous traduisons. Voir aussi Sherry ORTNER, *Anthropology and Social Theory*, *op. cit.*, en particulier les chapitres « Subjectivity and cultural critique », p. 107-128 et « Reflections on agency », p. 129-153.

[246] Robert A. STEBBINS, « Serious leisure. A conceptual statement », *op. cit.*, p. 251. Nous traduisons.

[247] Robert A. STEBBINS, « Serious leisure. A conceptual statement », *op. cit.*

[248] Stebbins en ajoute deux : les *hobbyists* (collectionneurs, pêcheurs, chasseurs, mais aussi pratiquants de sports compétitifs non professionnalisés) et les *volunteers* (travail associatif non rémunéré). Dans ses travaux ultérieurs, il ajoutera à la liste le *devotee work*, travail rémunéré vécu par l'individu sur le mode vocationnel et passionné, si bien qu'il ne s'apparente plus à ses yeux à du « travail ». voir Robert A. STEBBINS et Sam ELKINGTON, *The serious leisure perspective. An introduction*, Londres, Routledge, 2014.

[249] Robert A. STEBBINS, « Serious leisure. A conceptual statement », *op. cit.*, p. 258.

[250] *Ibid.*, p. 267 et 256.

[251] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 141.

sante. C'est une vision idéalisée de l'alpinisme, dans laquelle ses aspects les plus négatifs sont transfigurés en éléments positifs et ainsi justifiés, que ces derniers donnent à voir dans leurs discours. Les risques auxquels s'exposent les alpinistes sont souvent perçus comme proprement irrationnels de la part des profanes. « Comment peut-on mettre sa vie en danger ou simplement renoncer à son confort ? (…) N'est-ce pas pure folie que de fréquenter cet univers hostile ? » : voici des questions, explique Simone Badier (née en 1936) dans une tentative de justification de ce qu'elle nomme elle-même son « attrait irrationnel » pour la montagne, qui lui ont souvent été posées[252]. Simon Yates (né en 1963), relatant la réaction de touristes rencontrés dans le petit train de l'Eiger lorsqu'il leur explique qu'il s'apprête à en escalader la face nord, met également en lumière cette incompréhension fondamentale :

> « Jamais auparavant je ne m'étais à ce point senti comme un *outsider*, si incompris de la plupart des gens. Comme ce que nous étions sur le point d'entreprendre était si contraire à ce qu'ils considéraient comme un comportement normal ou acceptable, il me semblait que nous n'étions plus humains à leurs yeux. J'avais l'impression que nous n'étions plus des vraies personnes, juste un spectacle pour qu'ils s'amusent, une occasion de renforcer leur opinion selon laquelle nous méritions la mort comme possible punition pour notre déviance par rapport aux normes de la société[253]. »

Ce type de réaction devient plus difficile à gérer lorsqu'il s'agit de membres de la famille, du conjoint, des parents. Certains, comme Joe Simpson, qui écrit « n'avoir jamais réussi à expliquer [à ses parents] ce que l'alpinisme signifiait pour [lui] » renoncent à convaincre leurs proches. « Je parvins seulement, écrit Simpson, à m'encombrer d'un fardeau de culpabilité supplémentaire[254] ». L'autobiographie est, pour Simpson, comme d'ailleurs tous les autres alpinistes pratiquant après la guerre, un lieu idéal pour tenter, arguments à l'appui, de se justifier. Comment, dans leurs discours, en particulier dans leurs autobiographies, les alpinistes donnent-ils un sens à cette passion considérée comme déviante par les autres individus ?

Nous avons montré précédemment que la blessure et la mort se banalisaient dans la pratique et dans les discours. Ils deviennent, plus encore, investis d'une connotation presque positive, fortement distinctive. Les épisodes négatifs et traumatisants se transforment en épisodes positifs : les blessures en attributs que l'on arbore fièrement, la mort en fin « noble », etc. Ceci, selon nous, est un autre élément qui traduit la nature « sérieuse » et vocationnelle de l'alpinisme. De manière générale, les épisodes de survie, de confrontation avec le danger et la mort, sont considérés comme autant d'étapes initiatiques qui grandissent et distinguent l'alpiniste, le rapprochant du cercle fermé de l'élite ou le confortant dans son appartenance à ce cercle. Ainsi, s'exposer, survivre, s'habituer à la possibilité de la mort et surmonter les traumatismes liés à la disparition de compagnons de cordée, sont présentés comme autant d'épisodes qui viennent conforter le statut de « grand ». « Tant d'années d'efforts, de souffrance et de danger changent un homme[255] », écrit Terray, avant de raconter un ultime épisode où la « chance insolente » qui lui avait jusqu'alors permis de survivre joua une fois de plus en sa faveur.

> « Au retour du Jannu, alors qu'avec un de mes clients je traversais le glacier de Fréney, une avalanche de séracs vint surprendre notre cordée ; mon compagnon fut tué, je fus enseveli sous 5 mètres de glace. À cet instant, j'ai cru que la chance insolente qui m'avait conduit jusque-là venait de m'abandonner, mais, par un des plus extraordinaires miracles qu'ait connus l'alpinisme, je suis sorti de là

[252] Simone BADIER, *La dame de pic*, *op. cit.*, p. 12.
[253] Simon YATES, *The flames of adventure*, *op. cit.*, p. 47. Nous traduisons.
[254] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 150. Nous traduisons.
[255] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 568.

demne[256]… »

Terray raconte ensuite qu'il lui a fallu, pendant cinq heures, creuser une galerie jusqu'à l'air libre. Mais, conclut-il, « Ce séjour dans l'antichambre de la mort, la perte à mes côtés d'un deuxième compagnon m'ont davantage mûri que dix années d'aventures heureuses[257] ».

C'est parce qu'une ascension réalisée dans les règles est une question d'honneur que les blessures corporelles (généralement des amputations) sont généralement investies d'une valeur symbolique forte : elles jouent comme un signe distinctif séparant le « grand alpiniste » des autres. Celui dont le corps est marqué par de telles séquelles montre en effet qu'il a vécu certaines épreuves, qu'il a fait preuve d'un degré d'engagement en accord avec les restrictions éthiques, et ainsi qu'il mérite d'appartenir à l'élite. De l'expédition française de 1953 sur l'Aconcagua, cinq des six alpinistes qui atteignent le sommet reviendront avec des orteils et des doigts gelés et seront amputés. Robert Paragot, le seul à s'en sortir indemne, en est presque humilié.

> « Tous avaient les pieds gelés, les orteils bleus et certains, bien au-delà des orteils. Moi, je n'avais rien. Je me souviens d'avoir eu honte. « Pourquoi suis-je le seul à me tirer d'affaire ?[258] »

La fierté que l'on retire de ce type de blessure est parfois perceptible. Ici, deux alpinistes observés par Andy Cave comparent leurs amputations au camp de base du Gasherbrum IV.

> « Je les entendais comparer leurs gelures, elle ayant eu des orteils amputés après une ascension du Daulaghiri (8167 mètres) ; il avait perdu ses orteils après un épisode héroïque sur le Mont Blanc en hiver. Tel un couple de vétérans de guerre, ils s'estimaient chanceux comparés à la femme de l'alpiniste japonais parti en solo ; elle avait perdu tous les doigts d'une main suite à des gelures[259]. »

C'est peut-être une forme de fierté que l'on perçoit chez Lionel Daudet qui, dans son livre, insère une photographie de ses mains mutilées. « Mes pauvres mains, écrit-il, constellées de plaies infectées, toutes plus vilaines les unes que les autres, me réveillent. On devine l'os par endroit[260] ».

Quant à la mort, il n'a pas fallu attendre la seconde moitié du XX^e^ siècle pour qu'elle commence à être considérée, sous certaines conditions, comme un sacrifice louable (alors qu'elle était, au XIX^e^ siècle, vue comme un gâchis inutile voire comme le dénouement d'une vaine recherche de gloire). Cependant, il semble que l'on observe de plus en plus d'occurrences où les alpinistes envisagent la mort comme une preuve que l'on a vécu pleinement, comme le résultat glorieux d'une pratique de alpinisme envisagée comme un don de soi. « Ce qui compte c'est que cette vie soit belle et intense, quitte à en payer le prix. Si on meurt, on l'a accepté. Si on vit, c'est dans un contexte formidable[261] », écrit Pierre Leroux (1921-1985). « Je veux vivre, vivre à en crever!...[262] », écrit encore, de manière plus lapidaire, Jean-Marc Boivin (1951-1990), repartant en expédition après une opération du crâne occasionnée par une chute de pierre. Le plus jeune alpiniste de notre corpus autobiographique, Andy Kirkpatrick (né en 1972) laisse entrevoir le fait que l'intensité des émotions vécues lors d'épisodes particulièrement périlleux rend acceptable la possibilité de la mort : « Je ressentais une joie immense d'être dans une telle position, l'euphorie de ma vie à ce moment

---

[256] *Ibid.*
[257] *Ibid.*
[258] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 74.
[259] Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 168.
[260] Lionel DAUDET, *La montagne intérieure*, *op. cit.*, p. 60.
[261] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 287.
[262] Jean-Marc BOIVIN, *L'abominable homme des glaces*, *op. cit.*, p. 213.

précis venant étouffer la peur de la mort[263] ». Paul Pritchard (né en 1963) affirme de son côté que le grave accident duquel il a survécu miraculeusement lui a « révélé que la mort était vraiment la fin et qu'il n'y avait pas de temps à perdre dans le court moment qui nous est donné à vivre[264] ». Ceci, nous le retrouvons également chez Joe Simpson (né en 1960) qui, ayant survécu à une avalanche, « a appris exactement ce que cela signifiait que d'être vivant », une expérience que « les touristes flânant dans les magasins et les bars de Chamonix, sans rien accomplir » ne peuvent pas connaitre[265]. Dans le même ordre d'idée, un argument que l'on trouve sous la plume de plusieurs alpinistes des générations les plus récentes, est qu'il est plus souhaitable de mourir en montagne que d'une autre manière, moins noble. « Je suis persuadé qu'il n'y a pas de plus belle pierre tombale qu'une montagne pour un alpiniste[266] », affirme Robert Paragot, le même qui écrit dans un article : « Où est la vérité dans ce monde? Faut-il simplement exister ou vivre pleinement en goûtant toutes les joies que procure une passion, fût-elle dangereuse[267] » ?

Dans le *deep play* décrit par Clifford Geertz, plus le joueur est grand, plus l'issue est incertaine, et plus elle devient lourde et investie de significations qui dépassent largement le cadre du combat[268]. De même, dans l'alpinisme, la mort est une mort noble, à la hauteur des exigences morales de l'alpiniste. Dans le *deep play*, l'objet premier des combats de coqs n'est certainement pas la victoire ou la mort des coqs, ni même la somme d'argent misée. De même, dans l'alpinisme, le respect de l'éthique est plus « profond », plus investi de sens, que le simple fait de se conformer à un règlement sportif. Cette « profondeur » du jeu nous semble bien saisie par une remarque que faisait, en 1965, Robert Tézenas du Montcel (1902-1986), s'étonnant que l'on puisse remettre en cause sa pratique de l'alpinisme, engagée, suite à la mort d'un de ses compagnons. « La victime, écrit-il, avait, en toute liberté d'esprit, accepté d'avance un risque, non par un pari stupide, mais parce qu'il était lié à une exigence de son moi le plus profond, le plus intérieur, le plus noble. Elle était de ceux à qui la montagne avait révélé les richesses qui faisaient le prix de leurs vies[269] ». C'est le même homme qui distingue, quelques pages auparavant, le « jeu de la guerre » du « jeu de l'alpinisme », dont les significations sont complètement différentes.

> « Tout eux qui ont fait la guerre ont vu des camarades de combat frappés de mort à leurs côtés. Mais chacun savait alors que le jeu consistait à tuer son prochain et à lui survivre. Le jeu de l'alpiniste est tout autre, si la sanction est parfois la même[270]. »

Inutile de préciser que, pour Tézenas du Montcel, l'alpinisme ne se situe pas non plus sur le même plan que le sport, et qu'il lui est indubitablement supérieur.

### 3.4. Penser la vocation en dehors du champ

Les grands alpinistes témoignent de plus en plus d'un investissement vocationnel dans l'alpinisme, devenu un « jeu sérieux ». Dans la première partie de ce chapitre, nous sommes revenus à plusieurs reprises sur l'évolution graduelle, encouragée par un mécanisme de distinction, qui avait conduit à ce que l'alpinisme, pour son élite, devienne une activité de plus en plus engagée et

---

[263] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 277. Nous traduisons.
[264] Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.*, p. 12. Nous traduisons.
[265] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 119. Nous traduisons.
[266] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 213.
[267] Robert PARAGOT, « Pour un cinquantenaire », *op. cit.*
[268] Clifford GEERTZ, « Jeu d'enfer: notes sur le combat de coqs balinais », *op. cit.*, p. 192.
[269] Robert TÉZENAS DU MONTCEL, *Ce monde qui n'est pas le nôtre*, *op. cit.*, p. 174.
[270] *Ibid.*, p. 171.

de plus en plus « vocationnelle ». Mais peut-on situer historiquement le moment où l'alpinisme a commencé à être vécu comme une vocation ? Nous avons évoqué l'himalayisme comme rupture historique. Cela suffit-il à faire de l'alpinisme un « jeu sérieux », appréhendé comme une vocation ? De manière plus générale, peut-on situer historiquement le moment où, pour la première fois, une activité a été vécue comme une vocation par certains de ses pratiquants ?

Dans le domaine de la sociologie de l'art, plusieurs fois convoquée dans ce travail de thèse, certains sociologues relient l'apparition de vocations à celle d'un « champ »[271]. Or, une telle analyse ne semble pas s'appliquer de manière aussi satisfaisante à l'alpinisme. Finalement, l'alpinisme possède des particularités intéressantes pour examiner sous un jour nouveau la question de la vocation. Il s'agit d'un objet qui invite à repenser la manière dont la vocation est traditionnellement traitée en sociologie et qui amène à discuter l'usage de concepts – comme ceux de « champ » ou « d'*illusio* » – qui s'appliquent bien à d'autres domaines (par exemple l'art).

### 3.4.1 *Naissance du champ et naissance de la vocation: un lien à questionner*

« La vocation, écrit Vincent Dubois à propos des métiers de la culture, peut être définie à la fois comme « une forte *illusio* dans les jeux et les enjeux propres à un microcosme social particulier » et comme « la traduction de cette *illusio* dans le registre du bien commun ou de la mission[272] ». Dans le cadre de la théorie des champs, c'est par l'intériorisation de l'*illusio* (propre à un champ) que l'activité est vécue sur le mode enchanté de la vocation. L'entrée dans le champ s'apparente ainsi à une seconde naissance, à une conversion qui « prend les allures d'une expérience mystique (…), trouvant sa place dans le lexique de la vocation[273] ». L'*illusio*, dit Bourdieu, « c'est le fait, comme on dit très naïvement, d'être pris au jeu, d'être pris par le jeu, de croire que le jeu en vaut la chandelle, ou pour dire les choses simplement, que ça vaut la peine de jouer[274] ». Il s'agit d'une connaissance du champ à la fois dans le sens d'une motivation (libido), d'une croyance (en ses valeurs et enjeux), d'un intérêt (à y participer), et d'une maitrise pratique (de ses règles et des compétences requises)[275]. Dans ce cadre théorique, notamment dans les travaux qui portent sur les activités artistiques, c'est parce qu'existe un champ, c'est-à-dire un univers différencié et possédant une autonomie relative, qu'une vocation (d'artiste, d'écrivain, de peintre, de médiateur culturel, etc.) peut voir le jour. Pour Gisèle Sapiro, la vocation d'écrivain est « le fruit de l'autonomisation [des activités artistiques] et de la sociogenèse d'une illusio, d'une croyance dans le jeu, qui fait que les individus qui y adhèrent sont prêts à s'y donner entièrement, en sacrifiant souvent le confort matériel, la sécurité, parfois la vie de famille[276] ». C'est donc précisément parce que, et au moment où, la littérature s'organise en champ que des vocations d'écrivains voient le jour : ainsi, « la croyance sur laquelle repose la vocation d'écrivain est le produit de l'émergence d'un champ littéraire relativement autonome[277] ». Jacques Defrance semble lui aussi, bien qu'il

[271] À propos du champ littéraire, voir en premier lieu Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art*, *op. cit.* Bourdieu ne parle pas de vocation, ce sont ses successeurs qui utilisent la notion et la mettent en relation avec le champ.
[272] Vincent DUBOIS, *La culture comme vocation*, *op. cit.*, p. 10-11.
[273] Paul COSTEY, « L'illusio chez Pierre Bourdieu. Les (més)usages d'une notion et son application au cas des universitaires », *Tracés*, 2005, n° 8, pp. 13-27.
[274] Pierre BOURDIEU, *Intérêt et Désintéressement*, *op. cit.*, p. 10.
[275] « L'*illusio* c'est une espèce de connaissance qui est fondée sur le fait d'être né dans le jeu » ; une « espèce de maîtrise pratique qui s'accomplit dans le rapport immédiat à un jeu par lequel on est possédé ». *Ibid.*, p. 28.
[276] Gisèle SAPIRO, « La vocation artistique entre don et don de soi », *op. cit.*, p. 9.
[277] Gisèle SAPIRO, « « Je n'ai jamais appris à écrire » », *op. cit.*, p. 14.

n'utilise pas la notion de vocation, relier la possibilité d'un engagement total dans un sport à l'existence d'un champ. Les sportifs qui, à partir des années 1930, « vivent leur sport comme une passion totale », écrit-il, ne peuvent le faire « que parce que l'autonomisation du secteur auquel ils adhèrent est localement réalisée[278] ». L'investissement total, passionné et désintéressé dans un sport, qui s'apparente à un investissement de type vocationnel, semble ici pouvoir se concevoir à condition que le sport en question se soit dissocié des autres univers sociaux au point que disparaissent les motifs autres que sportifs (politiques, économiques, pédagogiques, moraux, etc.).

La genèse d'une vocation d'alpiniste doit-elle se penser en relation avec l'apparition un « champ de l'alpinisme » ? En essayant de penser la vocation d'alpiniste de cette manière, nous nous sommes heurtée à des difficultés. Plus précisément, si les notions de champ et d'*illusio* sont utiles pour décrire un état statique (le champ de l'alpinisme, comme le fait Olivier Hoibian[279], la croyance en le jeu alpinistique, comme nous le faisons nous-mêmes), elles permettent plus difficilement de rendre compte de la genèse historique de la vocation. Ce faisant, la réflexion engagée a porté ses fruits, en nous permettant de distinguer conceptuellement autonomisation (et « sportivisation ») de l'alpinisme, naissance d'un *illusio* (c'est-à-dire d'une croyance dans le jeu) et naissance d'un sentiment vocationnel (c'est-à-dire d'un engagement corps et âme dans le jeu qui, selon nous, va plus loin que l'idée d'*illusio*).

### 3.4.2 *Un champ sans vocation*

Si la notion de champ désigne un univers (partiellement) autonomisé, possédant ses propres finalités et ses propres institutions, alors l'avènement d'un champ de l'alpinisme anglais est assez précoce et, d'après nous, antérieur à l'existence de vocations d'alpinistes à proprement parler. Si l'on regarde les grands alpinistes qui se sont succédé depuis que l'alpinisme est une activité à part entière, tous ne font pas état d'un engagement de type vocationnel dans cette activité. Au Royaume-Uni, l'alpinisme devient une activité autonome au cours de la deuxième moitié du XIX$^{e}$ siècle. L'*Alpine Club*, le premier club alpin au monde, est créé en 1857. C'est l'époque où l'alpinisme se transforme en une pratique de loisir à part entière, autonomisée et séparée de finalités extérieures (scientifiques ou artistiques par exemple), en un mot « sportivisée » (voir chapitre 3).

Néanmoins, on ne peut guère parler de « vocations d'alpinistes » à cette époque. Pour que cela soit possible, il faudrait que l'individu qui s'estime « voué » à l'alpinisme puisse, justement, s'y vouer lorsqu'il le souhaite. Au XIX$^{e}$ siècle, des alpinistes comme Leslie Stephen (1832-1904) ou A.F. Mummery (1855-1895), par exemple, font déjà état d'une passion pour l'alpinisme qui préfigure la manière dont leurs successeurs décriront, en termes de « vocation », leur engagement. C'est Mummery qui, en 1894, écrit :

> « [Pour l'alpiniste], les dalles mornes, brutes, la crête aux marches escarpées, et le goulet qui regorge de glace noire, tout cela est le souffle vital de son être. Je ne prétends pas être capable d'analyser ce sentiment, encore moins de le rendre clair aux profanes. On doit le sentir pour le comprendre, mais il est une puissante source de bonheur.[280] »

Cette passion, cependant, n'est pas encore en mesure de se transformer en véritable vocation.

---

[278] Jacques DEFRANCE, « L'autonomisation du champ sportif. 1890-1970 », *op. cit.*, p. 23.

[279] Olivier Hoibian, dans sa sociohistoire de l'alpinisme français, mène une analyse en termes de champ qui permet de mettre en lumière les « conceptions divergentes sur la bonne manière de réaliser les ascensions » et les « violents conflits [qui] ont parfois opposé ces conceptions ». Olivier HOIBIAN, *Au-delà de la verticale...*, *op. cit.*, p. 39.

[280] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 347.

Pour cela, il aurait fallu que Stephen et Mummery aient eu à la fois l'envie et le loisir de consacrer à la majeure partie de leur temps à l'alpinisme. Les deux hommes, bien que passionnés, n'étaient pourtant pas disposés à supporter les coûts (sociaux mais aussi directement corporels) d'un tel mode d'engagement[281]. D'une part, l'alpinisme ne requérait pas encore de tels sacrifices : il était encore possible d'être à la pointe de l'alpinisme sans y consacrer plus de quelques semaines par an. D'autre part, l'alpinisme ne se concevait pas ainsi pour les membres des élites sociales. Dérivée du sport amateur, la conception en vigueur de l'excellence alpinistique faisait que l'alpinisme, encore au début du XX^e^ siècle, était envisagé comme un loisir, un « sport » au sens de « divertissement », dans lequel il aurait été peu convenable et même indigne d'un gentleman de trop s'investir. Dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, la transgression consistant à passer plusieurs semaines par an dans les montagnes était suffisamment forte pour que Leslie Stephen soit considéré comme un fou et se décrive lui-même comme un « monomaniaque[282] ». Même trente ans plus tard chez Mummery, dont la fortune personnelle lui aurait pourtant permis de s'y adonner complètement, l'alpinisme reste conçu comme une activité de jeunesse devant, à terme, s'effacer devant les occupations sérieuses de la vie professionnelle : « Heureusement, écrit-il, l'alpiniste dévoué acquière généralement ses talents à un âge où les responsabilités de l'existence ne l'ont pas encore rattrapé et maintenu fermement (…)[283] ».

En 1901, on trouve dans l'*AJ*, sous la plume de George Broke, le triste constat que « de nombreux membres du club, après cinq, huit, ou dix années de loyaux services dans les Alpes, arrêtent soudainement l'alpinisme ». Le mariage est désigné comme responsable. « La plupart des hommes, regrette-t-il, semblent supposer que seulement deux choix s'offrent à eux : celui qui n'est pas égoïste abandonne l'alpinisme pour son foyer ; l'égoïste quitte sa femme (…) et continue de grimper comme à son habitude[284] ». Encore dans les années 1930, la carrière de « grand alpiniste » ne dure pas plus de quelques années. C'est ce qu'explique Stephen Dean dans la biographie qu'il consacre à l'alpiniste Colin Kirkus (1910-1940). À l'âge de 26 ans, Kirkus était considéré comme un alpiniste sur le retour. « À cette époque, on considérait qu'un "tigre" ne pouvait pas être actif plus de trois ou quatre ans – avant que d'autres facteurs n'entrent en jeu, comme les considérations de carrière, le mariage et les responsabilités familiales[285] ». D'ailleurs, note Dean, malgré sa passion pour l'alpinisme, Kirkus avait commencé dès 1934 à pratiquer de manière moins soutenue. À cette époque, le fait de « trop » s'adonner à l'alpinisme engendrait chez certains un sentiment de culpabilité qui, même lorsqu'ils étaient libres de contraintes professionnelles ou familiales, les empêchait d'assouvir à plein leur passion. Cet état était fort bien décrit par Eric Shipton (1907-1977), l'un des premiers à se consacrer entièrement à l'alpinisme dans les années 1930 : « malgré mes succès en alpinisme, écrivait-il en 1943, je concevais encore ma passion pour les montagnes comme très excentrique, sans incidence sur ma vie[286] ». Dans son autobio-

---

[281] Nuançons d'ors et déjà : Mummery a malgré tout poussé sa passion jusqu'à trouver la mort en 1895 sur le Nanga Parbat, un sommet de plus de 8000 mètres dont l'ascension ne sera réalisée qu'en 1953.

[282] Dans la préface à la première édition de *Playground of Europe*, il dédicace l'ouvrage à « ses semblables, des fous qui aiment trop les Alpes pour ne pas pardonner au monomaniaque inoffensif qui partage la même passion d'avoir écrit certaines choses ». Leslie STEPHEN, *The Playground of Europe (1871)*, *op. cit.* Préface à la première édition (1871).

[283] A. Frederick MUMMERY, *My climbs*, *op. cit.*, p. 379. Mummery était par ailleurs économiste et dirigeant d'entreprise

[284] George BROKE, « With ladies in the Lepontines », *op. cit.*, p. 449‑450. Nous traduisons.

[285] *Tiger* : nom donné aux grands alpinistes du Lake District. Stephen John DEAN, *Hands of a Climber*, *op. cit.*, p. 199.

[286] Eric SHIPTON, *Upon that mountain*, *op. cit.*, p. 75.

graphie, publiée en 1969, il décrit les « spasmes de culpabilité qui [le] conduisaient à envier [s]es amis et leur quête normale d'une confortable sécurité [287] ».

À cet égard, Jack Longland (1905-1993) montre que les choses ont peu changé entre le début et le milieu du vingtième siècle. Dans un article publié en 1941, il compare sa trajectoire d'alpiniste depuis les années 1920 à celle d'un de ses prédécesseurs, C. E. Montague, entre 1891 et 1914, dont il a trouvé la liste de courses annotée dans les pages finales d'un guide de Coolidge. Il ne s'agit pas seulement, explique Longland qui fait preuve d'une démarche semblable à celle du chercheur en sciences humaines, d'une liste d'ascensions, elle donne à voir « davantage qu'un compte-rendu de sommets, de compétences, ou même de goûts ». Plus que cela, elle « montre les étapes de l'interaction entre l'homme comme alpiniste et l'homme pris dans toutes ses autres activités, et l'équilibre des forces changeant entre ces deux pôles, tant que l'amour des montagnes persiste[288] ». C'est ainsi que l'alpiniste C. E. Montague, qui s'adonnait intensément à sa passion pendant la saison estivale dans les années 1890, laisse peu à peu la place l'homme responsable, marié, travailleur. Les saisons alpines s'espacent à mesure que les responsabilités s'accumulent : « un travail plus exigeant, qui ne laisse pas le temps pour une saison alpine, le mariage, la famille, des responsabilités supplémentaires et, bien sûr, la santé qui se dégrade[289] ». Montague continue de pratiquer l'alpinisme, mais localement, avec sa femme ou des amis de la même ville. Après cinq ans d'absence, il parvient à retourner dans les Alpes mais son temps est limité et ses ambitions moindres qu'auparavant. Longland ne manque pas d'effectuer un parallèle avec sa propre trajectoire. Se souvenant avec nostalgie de ses vacances d'étudiant qui lui laissait amplement le temps de pratiquer dans les Alpes, il ne peut que constater des vacances réduites et des responsabilités croissantes. Longland cependant, qui était alors professeur de littérature, envisage cette évolution comme le cours normal des choses pour un homme de son milieu social et incite les alpinistes à « retrouver un sens des proportions ».

> « Il serait injuste, et ennuyeux, d'essayer d'opposer l'alpinisme à la pression des autres domaines qui s'accumulent après les premières saisons – de comparer les passions et les valeurs de la montagne à celles du travail, du foyer, ou simplement de la maturité. Retrouver un sens des proportions ne signifie pas supprimer les saisons alpines, mais trouver un équilibre différent entre les montagnes et le reste de l'existence, ainsi qu'un équilibre différent au sein de la saison d'alpinisme elle-même[290]. »

Si la vocation d'alpiniste suppose un investissement concret dans l'alpinisme à la hauteur de la passion qu'il inspire à ses plus fervents adeptes, alors celle-ci apparaît donc plus tard, lorsque des individus sont vraiment en mesure d'y consacrer la majorité de leur temps, de s'y « vouer » tout entiers, sa manifestation ultime étant l'alpinisme professionnel. On ne peut donc pas parler de vocation au sens fort du terme dans un tel contexte, où l'alpinisme n'est pas encore considéré comme une activité suffisamment « sérieuse » pour justifier un investissement poussé : un engagement total dans l'alpinisme, quel qu'ait pu être le degré de passion qui animait l'alpiniste, n'apparaissait pas encore comme une réelle possibilité. Le niveau de « sérieux » nécessaire pour que l'alpinisme soit vécu comme une vocation suppose ainsi d'aller plus loin dans l'autonomisation que l'apparition d'un champ (si, du moins, on envisage l'autonomisation de l'alpinisme comme sa différenciation des autres activités sociales et son institutionnalisation).

---

[287] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 75 et 81.
[288] Jack LONGLAND, « The road to roundabout », *Alpine Journal*, 1941, vol. 53, pp. 108-115, p. 109. Nous traduisons.
[289] Ibid., p. 110.
[290] *Ibid.*, p. 113.

### 3.4.3 *Des vocations sans champ*

Jacques Defrance donne cependant une autre définition de l'autonomisation, non plus comme rejet des finalités extérieures à l'alpinisme (rejet qui, à l'instar de celui de « l'art utile », consacre « l'alpinisme pour l'alpinisme » un peu sur le modèle de « l'art pour l'art »), mais comme rejet d'un alpinisme encastré dans une sociabilité mondaine (à l'instar du rejet de « l'art bourgeois » dans le champ littéraire[291]). Ce faisant, nous constatons que des vocations d'alpinistes, au Royaume-Uni, ont pu exister « hors champ » ou « avant le champ », car l'alpinisme reste longtemps, via l'*AC*, « englué dans des conventions sociales[292] ». Que l'alpinisme soit bourgeois n'empêche pas, en effet, l'existence d'un engagement intense et désintéressé. À noter qu'il reste également englué dans des conventions genrées, car il s'agit d'une activité très peu féminisée, où les rapports sociaux de sexe sont inégaux, loin de l'idée d'autonomisation comme primauté du « principe de la communauté d'intérêt sportif qui fait se ressembler ceux qui se passionnent pour le même sport » sur « les principes de communauté d'intérêts sociaux externes au champ sportif, à savoir des principes de classe, (…) de race, (…), de sexe (…), de conviction politique ou religieuse[293] ».

Outre le fait qu'elle fonctionne mal pour évoquer l'apparition de la vocation d'alpiniste comme mode d'engagement spécifique, la notion d'autonomisation souffre d'un flou conceptuel qui oblige à la spécifier. Jacques Defrance distingue l'autonomisation vis-à-vis de la vie sociale locale ou mondaine et l'autonomisation vis-à-vis d'idéaux pensés comme « supérieurs » au sport (idéaux moraux, politiques, patriotiques, etc.). Bernard Lahire distingue une autonomisation comme différenciation des autres activités – « de ce point de vue, tout univers culturel qui a accumulé du savoir spécifique se sépare nécessairement de l'ensemble des autres univers sociaux (proches ou lointains) et s'autonomise » – et une autonomisation « au sens d'indépendance prise vis-à-vis des pouvoirs politiques, religieux ou économiques[294] », qui signifie notamment une autonomie financière. Cette deuxième forme d'autonomie n'est jamais atteinte dans l'alpinisme (britannique ou français), qui a toujours été, au fil de son histoire, en prise avec des enjeux géopolitiques (voir la « conquête » alpine ou himalayenne), patriotiques (par exemple les « caravanes scolaires » du CAF[295]), économiques (les alpinistes professionnels actuels en prise avec leurs sponsors), médiatiques, etc. Elle ne l'est pas plus dans les sports. « Que ce soit pour ne voir que de la conformité à des règles internes ou, au contraire, pour n'en faire qu'un auxiliaire de forces externes, économiques, politiques ou religieuses, ce sont là deux conceptions opposées du sport qui ont en commun d'en donner une représentation réductrice», écrivent justement Jean-Michel Faure et Charles Suaud, avant de voir dans « l'autonomie proclamée du sport «  le meilleur atout de sa dépendance et de sa contribution à l'ordre établi[296] ». D'ailleurs, que l'autonomie soit atteinte ou non n'a que peu d'impact sur la vocation, qui peut très bien se concevoir alors même que l'alpinisme est investi d'enjeux extérieurs à lui-même. On touche ici à la question du désintéres-

[291] L'artiste « moderne » et indépendant, « voué à son travail de manière totale et exclusive, indifférent aux exigences de la politique et aux injonctions de la morale et ne reconnaissant aucune autre juridiction que la norme spécifique de son art » s'oppose ainsi, d'après Pierre Bourdieu, à la fois à « « l'art utile », variante officielle et conservatrice de l'art social (…) », et à « « l'art bourgeois », véhicule inconscient ou consentant d'une doxa éthique et politique ». Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art*, *op. cit.*, p. 115.

[292] Jacques DEFRANCE, « L'autonomisation du champ sportif. 1890-1970 », *op. cit.*, p. 21.

[293] *Ibid.*, p. 19.

[294] Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.*, p. 52-53.

[295] Olivier HOIBIAN, *Les alpinistes en France 1870-1950*, *op. cit.*, p. 30.

[296] Jean-Michel FAURE et Charles SUAUD, *La raison des sports*, *op. cit.*, p. 70-71.

sement qui caractériserait la vocation. Celui-ci, s'il est affiché dans la rhétorique vocationnelle, est rarement poussé jusqu'au point où aucun enjeu extérieur ne viendrait se surajouter à la passion « pure » pour l'alpinisme.

La notion de « jeu sérieux » permet d'ailleurs de dissocier l'idée d'autonomie de celle de « profondeur » ou de « sérieux ». Derrière l'idée de « sérieux » ou, plus exactement ici, de « profondeur » (*deep*) du jeu, il y a aussi l'idée d'un jeu à plusieurs niveaux de signification, c'est-à-dire où se joue autre chose que la « simple » réussite d'une ascension. C'est bien parce qu'il existe des enjeux extérieurs à l'alpinisme que le jeu acquiert une profondeur. Par conséquent, on pourrait dire que l'alpinisme comme « jeu sérieux » n'est pas désintéressé. Contrairement à ce que dit Pierre Bourdieu de l'art[297], les alpinistes ne « meurent » jamais pour « l'alpinisme » uniquement. Si l'himalayisme, par exemple, donne à voir des alpinistes engagés « corps et âme », conscients qu'ils pourraient mourir dans le cadre de leur pratique, la « conquête » himalayenne (terme qui en dit déjà long), tout comme la « conquête » des Alpes au XIX$^{e}$ siècle, sont marquées par des enjeux politiques ou médiatiques qui dépassent la pratique même de l'alpinisme. Mais les enjeux « derrière le jeu » ne renvoient pas uniquement aux relations de dépendance envers le « champ du pouvoir ». Ils peuvent aussi être des enjeux relatifs à une vision de la masculinité, ou à un code de l'honneur (« l'éthique » de l'alpinisme), c'est-à-dire, de manière plus générale, à une certaine manière de concevoir l'excellence.

Une dernière limite tient au fait que l'on a tendance à penser les champs comme des espaces nationaux. Or, l'alpinisme a ceci de spécifique qu'il s'ancre sur un territoire (les massifs montagneux) commun à des pratiquants de différentes nations. Raisonner en termes de champ national est pertinent si l'on considère les politiques sportives et les institutions spécifiques mises en place dans chaque pays. Lorsqu'il s'agit de penser l'engagement physique et mental dans l'alpinisme, une telle partition n'est plus si utile, d'autant que, du moins dans les deux pays qui nous intéressent, finit par s'imposer, à partir du modèle britannique, une même conception « quasi-sportive » de l'excellence. Étant donné que la vocation est un mode d'engagement propre à l'élite de l'alpinisme, c'est-à-dire aux tenants de cette conception particulière de l'excellence, la penser au prisme d'espaces nationaux cesse (en partie seulement) d'être pertinent à partir du moment où cette conception s'impose dans les deux pays.

En fait, on n'a pas tant besoin de penser la vocation d'alpiniste comme résultant d'un champ (partiellement) autonomisé que d'une réflexion sur le processus qui conduit l'alpinisme à évoluer jusqu'au point où l'engagement requis devient tel qu'il n'est plus possible de le pratiquer *suivant les modalités de l'excellence* sans avoir la vocation, sans l'envisager comme un don de soi. Ce n'est, en effet, pas seulement lorsque l'alpinisme se sépare des autres domaines de la vie sociale (la science, la politique, etc.) qu'il est susceptible de faire l'objet d'un engagement vocationnel. C'est aussi lorsque la conception « quasi-sportive » de l'excellence alpinistique en fait une activité où il devient nécessaire d'une part (résultat d'une course à la distinction par la performance), et légitime de l'autre (résultat d'un ethos et d'un code éthique qui valorise l'engagement), de s'y vouer tout

[297] « Le comble du désintéressement ce sont les conduites qui consistent à mourir pour quelque chose. (…) Breton est prêt à mourir pour la poésie, ce qui ne veut pas dire qu'il soit désintéressé au sens naïf du terme ». Pierre BOURDIEU, *Intérêt et Désintéressement*, *op. cit.*, p. 37.

entier. Si on peut, dans certaines conditions et pour certaines activités[298], penser « l'avènement » de vocations comme un moment défini, ce n'est pas le cas de l'alpinisme, où l'on est plutôt face à un processus graduel par lequel la vocation comme mode d'investissement dans l'alpinisme s'impose au fur et à mesure que le jeu devient de plus en plus « sérieux ».

## 4. L'autobiographie : un indicateur de la naissance de vocations ?

On observe un accroissement de la production autobiographique à partir des années 1960, c'est-à-dire à partir du moment où l'engagement dans l'alpinisme s'accentue pour les alpinistes les plus investis. L'autobiographie, en effet, en tant que texte dans lequel l'individu décrit une vie tout entière tournée vers l'alpinisme, dévouée à cette pratique, représente un lieu privilégié d'expression de « vocations d'alpinistes ». Elle est le lieu où se racontent une trajectoire et un rapport à l'alpinisme qui sont relus, depuis le point d'arrivée, comme l'histoire d'une vocation. Il s'agit donc d'un matériau idéal pour en cerner le contenu et le sens (voir chapitre 2 ).

Le fonds rhétorique vocationnel de l'autobiographie ne doit néanmoins pas laisser penser que celle-ci serait une condition de la vocation, ni que la vocation ne pourrait s'exprimer en dehors d'elle[299]. Son existence témoigne simplement du fait que des individus se pensent et peuvent légitimement se déclarer comme « alpiniste » avant tout, c'est-à-dire que le jeu est devenu suffisamment « sérieux » pour que des individus puissent témoigner publiquement de leur engagement dans l'alpinisme. Les premières autobiographies d'alpinistes apparaissent ainsi au moment où il devient socialement valorisant de se déclarer « voué » à l'alpinisme. Ce que révèlent ces autobiographies, c'est bien la naissance de vocations *avouées* d'alpinistes.

Sans surprise, les décennies d'apparition des premières autobiographies sont décalées entre le Royaume-Uni et la France. L'hypothèse selon laquelle la vocation ne pourrait voir le jour que lorsque, sous l'effet d'une conception « quasi-sportive » de l'excellence, l'alpinisme aurait atteint un niveau suffisant de « sérieux » et de « profondeur », semble en partie corroborée par ce fait. En effet, c'est d'abord au Royaume-Uni, pays d'origine de cette conception de l'excellence (et de l'éthique qui l'accompagne), l'alpinisme atteint plus tôt dans le premier le niveau de sérieux et de légitimité dans la sphère publique « nécessaire » à la publication d'autobiographies. Ainsi, que la production autobiographique augmente dans les années 1960 n'est donc pas surprenant. Dans un contexte où l'engagement intensif dans l'alpinisme apporte légitimité et reconnaissance, non seulement auprès des pairs mais auprès d'un public élargi de profanes, à l'intérieur et à l'extérieur de l'alpinisme, la vocation trouve plus aisément qu'auparavant à s'exprimer publiquement.

***

Dans ce chapitre, nous avons mis l'accent sur une dynamique intergénérationnelle de distinction propre à l'excellence qui conduit « l'éthique », un pilier de « l'esprit de l'alpinisme », non seulement à perdurer mais à se durcir. La conséquence de cette dynamique est que l'alpinisme de haut niveau devient de plus en plus engagé, au point que l'engagement « corps et âme » devient le rapport excellent à l'alpinisme et la vocation le rapport excellent à soi-même (en tant que grand alpi-

[298] On pense notamment à Charles SUAUD et Nathalie VIET-DEPAULE, *Prêtres et ouvriers*, *op. cit.*

[299] La vocation n'a, en effet, pas besoin de l'autobiographie pour exister, notamment chez ceux dépourvus des compétences littéraires nécessaires à son écriture.

niste) et corrélativement aux autres (qui n'en sont pas).

On retrouve ainsi les trois dimensions de l'excellence. Comme *rapport à l'activité*, l'excellence suppose un engagement physique et mental de plus en plus important, garanti par une éthique stricte. Comme *rapport à soi* (*et à sa propre trajectoire),* elle implique que l'alpiniste se considère comme « voué », « destiné à », « fait pour » l'alpinisme devenu une addiction. Ces deux dimensions sont liées : c'est parce que l'alpinisme devient de plus en plus exigeant et dangereux (engagé) que la vocation devient nécessaire, pour supporter, rationaliser, et réenchanter les coûts importants d'une telle pratique. Enfin, comme *rapport aux autres*, l'excellence s'exprime dans une mise à distance et un mépris des petits alpinistes (et des non alpinistes) qui, pour les premiers ne sont pas capables de s'engager autant, pour les seconds ne peuvent même pas comprendre un tel engagement. La notion de « jeu sérieux » nous est apparu, en ce sens, éclairante pour décrire ce qu'était et ce que produisait la vocation d'alpiniste. Il ne s'agit encore une fois d'un jeu sérieux que pour l'élite de l'alpinisme : c'est une marque d'excellence.

Le fait que l'alpinisme devienne un « jeu sérieux » signifie ainsi plus que de simplement dire qu'il est devenu plus risqué et plus chronophage : c'est un nouveau rapport à soi, aux autres, et à l'activité qui émerge après la Seconde Guerre mondiale, un triple rapport, constitutif de l'excellence, qui continue de maintenir l'alpinisme dans une position de supériorité par rapport au sport.

# Conclusion de la troisième partie. Une excellence toujours en marge du sport

> « L'alpinisme n'est (…) pas seulement une activité physique dans un cadre donné ou un décor grandiose. Il engage une manière d'être, un certain rapport au monde. Il s'inscrit dans une culture de la montagne qui mobilise le regard et les comportements, qui ne va pas sans une éthique, avec ses règles et ses valeurs[1]. »

Cette troisième partie de la thèse a été consacrée aux évolutions de l'excellence à partir des années 1940. Après être revenue sur la rupture importante constituée par la généralisation d'un nouveau style excellent d'alpinisme, les expéditions sur les hauts sommets, nous nous sommes intéressée, dans le chapitre 7, aux transformations structurelles qui ont marqué l'élite de l'alpinisme à partir de la Seconde Guerre mondiale. Parmi celles-ci, un (relatif) élargissement du recrutement social du grand alpinisme, qui ne s'accompagne cependant pas d'une ouverture sexuée. Dans le chapitre 8, nous avons pu constater que l'excellence continuait de s'incarner dans un idéal masculin et amateur conforme à celui du grand alpiniste des générations précédentes, avec néanmoins un changement : il n'est plus absolument nécessaire de faire partie des élites sociales pour être un grand alpiniste. Ce changement, cependant, ne remet pas radicalement en question le modèle d'excellence et « l'esprit » traditionnel de l'alpinisme, car les outsiders s'adaptent aux grandes caractéristiques de ce modèle – en premier lieu l'éthique – plus qu'ils ne le contestent. Par conséquent, ils s'intègrent facilement. C'est chose moins aisé pour les femmes qui, elles, portent un stigmate plus lourd que l'appartenance sociale. Le chapitre 9, enfin, était centré sur la question de l'engagement dans l'alpinisme de haut niveau. Nous avons montré que l'engagement, croissant, était devenu la marque de l'excellence. Appuyé sur une « éthique » stricte, l'engagement n'est pas uniquement corporel : il est également mental et se répercute sur les autres domaines de l'existence. Le « grand alpinisme », sous l'effet d'un processus (inhérent à l'excellence) de durcissement permanent de l'éthique, devient un jeu sérieux qui réclame des sacrifices au-delà de l'alpinisme. Il est vécu par ses participants les plus investis comme une vocation.

La question posée en conclusion de cette troisième partie est la même que celle posée à la fin de la partie précédente : en quoi le modèle d'excellence en alpinisme est-il spécifique par rapport aux modèles d'excellence se rapportant à des activités physiques ? En quoi l'alpinisme coupe-t-il au travers de différents domaines d'activités, tels qu'ils sont normalement appréhendés ? Le modèle d'excellence de l'alpinisme n'est pas sportif. On peut même dire que, comme auparavant, les alpinistes font tout leur possible pour établir une distinction symbolique entre l'alpinisme et le sport. Sur certains points, l'excellence en alpinisme peut être rapprochée de l'excellence artistique ; sur d'autres, de l'excellence religieuse. Ces deux analogies, malgré la perception première que l'on peut en avoir, ne sont pas inadéquates. Elles permettent de mieux cerner ce qui fait la spécificité d'une activité atypique comme l'alpinisme et, d'une certaine façon, de remettre en question la manière dont on partitionne spontanément le monde social. Comme l'écrit Jean-Claude Passeron, de telles analogies « procure[nt] des cadres et des tâches d'analyse autant par [leur] adéquation que

[1] Paul KELLER, *La montagne oubliée. Parcours et détours*, *op. cit.*, p. 123.

par [leur] inadéquation aux phénomènes qu'elle[s] tente[nt] de catégoriser[2] ».

Nous avons montré que « l'esprit » de l'alpinisme était basé sur l'idée d'une supériorité de l'alpinisme sur le sport (voir partie II). Si l'éthique provient bien du *fair-play* sportif, de « l'esprit sportif » amateur, elle contribue également, au fur et à mesure que les autres pratiques se sportivisent, à le maintenir en marge du sport. Qu'en est-il après les ruptures que constituent l'avènement de l'himalayisme (nouveau style de pratique), l'ouverture et la féminisation (nouveaux types de pratiquants) et la professionnalisation (nouveau rapport à la pratique) ? La conclusion que nous pouvons tirer cette troisième partie est que l'esprit, fondamentalement, change peu. L'alpinisme reste en marge du sport. Cette position marginale et distinctive est garantie par son éthique. À l'origine, lorsque les précurseurs de l'alpinisme parlaient de l'alpinisme comme du « plus noble des sports », lorsqu'ils le considéraient comme « supérieur au sport », il s'agissait d'une distinction indissociablement sociale et morale : l'alpinisme était supérieur au sport parce qu'il s'agissait d'un loisir pratiqué par des *gentlemen*, socialement et moralement supérieurs aux sportifs. Socialement parce qu'ils étaient issus de l'élite sociale, moralement parce qu'ils respectaient des principes éthiques issus du sport amateur. Si la dimension de distinction sociale s'affaiblit (l'alpinisme cesse d'être un groupe socialement homogène et fermé), elle ne disparait pas complètement. En outre, la dimension de distinction morale perdure. Ainsi, l'amateurisme reste une manière distinctive de pratiquer. Mais, surtout, c'est l'éthique – et son corollaire, l'engagement – qui devient le principal critère d'excellence, à la fois barrière et niveau. L'engagement « corps et âme » contribue à situer l'alpinisme (pour le sociologue comme pour ses acteurs) en marge du sport et à maintenir l'excellence alpinistique à l'écart de l'excellence sportive. Il contribue également à rapprocher l'alpinisme de l'art et, sous certains aspects, de la religion.

« Pour moi, la montagne était tout, sauf un sport. Si cela avait été le cas, je ne m'y serais sans doute pas intéressé[3] ». Cette affirmation de Jean-Marie Choffat reflète bien la position des alpinistes. Ces derniers refusent, souvent catégoriquement, de considérer l'alpinisme comme un sport et établissent une hiérarchie symbolique entre les deux. Les alpinistes anglais, en particulier, sont prompts à répondre en entretien que l'alpinisme n'est pas un sport. Un alpiniste me regarde même comme si j'avais prononcé une énormité, levant les yeux au ciel. Étant française, je suis suspectée d'avoir moi-même une conception de l'alpiniste moins « puriste » que celle de mes interlocuteurs britanniques. Pour les Britanniques, qui se considèrent comme les défenseurs désignés de l'éthique, il est essentiel que l'alpinisme soit distinct du sport : c'est la définition de l'alpinisme, son « esprit », qui est ici en jeu. Leur réaction est immédiate et sans ambiguïté : l'alpinisme n'est *pas* un sport. Les Français, en revanche, bien que réticents à l'idée d'assimiler sport et alpinisme, sont moins unanimement catégoriques que les Britanniques. Nous avons exposé les racines historiques de cette différence d'appréhension de l'alpinisme. Si la conception britannique de l'excellence s'est diffusée en France, elle n'y a cependant pas la même force que dans son berceau britannique. Les alpinistes français sont généralement moins au fait de l'histoire de leur discipline, prêtent moins attention à ses racines. Au Royaume-Uni, ces éléments sont cruciaux. Ainsi, pour les Français, distinguer l'alpinisme du sport ne revêt ni le même sens ni la

[2] Jean-Claude PASSERON, « L'inflation des diplômes. Remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie », *Revue Française de Sociologie*, 1982, vol. 23, n° 4, pp. 551-584, p. 554.
[3] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 94.

même importance que pour les Anglais. Alors que ces derniers « savent » que la réponse est négative, certains Français (d'autres sont plus catégoriques) se montrent plus hésitants.

> « Oui, ça présente toutes les caractéristiques d'un sport, c'est technique, physique, ça demande de la maitrise psychologique, mentale. Après, c'est pas un sport dans le sens où on l'entend (…). Moi je me considère pas comme un sportif. » [Français, né en 1973]

> « C'est un sport…Mais ça rentre pas dans la définition du sport puisqu'il y a pas de compétition. Y'a une fédération, une activité physique, mais il manque un des trois éléments. (…) Alors, effectivement, l'escalade serait un sport à part entière, et l'alpinisme un … sport d'aventure ? » [Français, né en 1971]

Les réponses, néanmoins, tendent vers la même direction : tout compte fait, l'alpinisme n'est pas un sport « comme les autres ». À la question de savoir ce qu'est alors l'alpinisme, les Anglais répondent le plus souvent qu'il s'agit d'un « style de vie » ou « mode de vie » (*lifestyle* ou *way of life*), hésitent parfois entre « passe-temps » (*pastime*), « hobby », « activité », « intérêt »… ou rien : « l'alpinisme, c'est l'alpinisme », me dit-on. Un des Français interrogés parle d'une « discipline ».

> « C'est une discipline, c'est… ouais, c'est pas seulement un sport. C'est sportif parce que c'est physique, mais c'est pas l'essentiel. Si on veut faire du physique, on peut faire du vélo, on peut faire de l'athlétisme, on peut faire 36 choses. L'alpinisme y'a une autre dimension, quand même. Ouais, c'est ça, c'est une discipline… » [Français, né en 1941]

Derrière l'idée de mode de vie ou de discipline de vie, on retrouve celle d'un investissement dans l'alpinisme qui dépasse le cadre de son simple exercice : l'existence toute entière doit y être consacrée. On retrouve également celle d'un engagement plus « sérieux », « profond », que dans le sport. Nous expliquions que l'éthique, en préservant un niveau élevé d'engagement, garantissait que l'alpinisme demeure autre chose et plus qu'un sport. C'est en substance ce que disent les alpinistes lorsqu'ils entreprennent de comparer l'alpinisme et le sport (incarné par les sports de balle, dont nous verrons dans le chapitre suivants qu'ils sont haïs par les alpinistes britanniques) :

> « Les sports, comme le football, tu sais, c'est quelque chose qu'on fait pour passer le temps, etc. Alors que l'alpinisme est plus important. Une des choses qui rendent l'alpinisme si important est qu'on y rencontre tellement de gens qui y sont morts ! Et ça, ça fait de l'alpinisme plus qu'un sport[4]. » [Britannique, né en 1951]

> « Quand même, c'est plus que juste taper dans un ballon, tu sais. (rires) C'est aussi une affaire sérieuse, on doit être engagé[5]. » [Britannique, né en 1941]

C'est, de manière inattendue, un Français qui résume le plus longuement cette idée, reprenant une expression que nous trouvions déjà chez Paragot et Bérardini (lorsqu'ils expliquaient que, dans l'alpinisme engagé, il était impossible de dire « pouce ») :

> « Non, pour moi c'est pas un sport, non. Un sport, c'est… comment dire… on peut s'arrêter à un moment. On dit pouce, stop, et on arrête. Et en alpinisme, on peut pas s'arrêter. Il y a de l'engagement, il y a plein de choses. La limite, en alpinisme, c'est le danger de mort. Et c'est pas ça le sport. La limite de la performance, c'est qu'on risque de se tuer. (…) Y a un engagement qui n'a rien à voir. Puis surtout, l'extrême en alpinisme, le très haut niveau, le danger c'est de se tuer. Et ça c'est pas le sport. » [Français, né en 1970]

Le sentiment que l'alpinisme est « plus qu'un sport » sport s'exprime concrètement dans l'attitude de rejet des alpinistes envers certains signes évidents de sportivisation, en premier lieu tout ce qui se rapporte à une standardisation. La standardisation représente, en effet, l'opposé de l'aventure.

---

[4] "Sports like football, you know, are something you do to pass the time, etc. Whereas climbing is more important. One of the other things that makes climbing so important is that you've met so many people who've died! And that makes it feel more than a sport".

[5] "It'more than just kicking a ball around, you know. (rires). It's a serious business as well, you have to be committed".

Elle menace, en égalisant, de diminuer l'engagement[6] qui, pour rester distinctif, doit demeurer à la fois incommensurable et incalculable, non susceptible d'être rationalisé. Là encore, ce sont les Britanniques qui sont aux avant-postes de cette critique. En réaffirmant régulièrement leur opposition à la standardisation et à trop d'institutionnalisation, ils maintiennent l'alpinisme à bonne distance du sport. Geoff Birtles écrit :

> « L'alpinisme dans ce pays a une grande histoire en ce qui concerne le fait de décider pour soi-même de sa propre éthique, mieux que n'importe où dans le monde, et ce sont aux alpinistes d'aujourd'hui de déterminer leurs standards de pratique. S'ils ne sont pas assez forts, quelqu'un fera mieux (…). L'important est de défendre la liberté des montagnes, et plus on donne de pouvoir aux bureaucraties et aux institutions, plus l'alpinisme va en pâtir[7]. »

Pour les Britanniques, une myriade de clubs est envisageable (ils sont rassemblés sous l'égide du *BMC*), à condition que chacun garde son autonomie. Comme l'écrit Dennis Gray au début des années 1970, cette situation institutionnelle lâche, « la seule anarchie qui fonctionne vraiment », fait la particularité de l'alpinisme britannique. Elle doit être maintenue contre les tentatives des nouveaux « politiciens de l'alpinisme » pour institutionnaliser et standardiser l'alpinisme.

> « Un phénomène surprenant de ces quelques dernières années a été la demande parmi les alpinistes britanniques, d'un club national. Encore une fois, on est face au malaise qui réclame des certificats, des récompenses, et qui approuve la popularisation de masse de l'alpinisme. (…) La nouvelle engeance des politiciens de l'alpinisme (…) fait remarquer qu'avec un unique club national nous pourrions avoir des politiques d'assurance, des programmes de conférence, des magazines, des annuaires, des programmes d'entrainement, des réductions pour le train, etc. etc. (…) De telles demandes ignorent complètement le fait que l'agencement traditionnel de petits clubs intimes fonctionne, qu'il a donné à l'alpinisme britannique une saveur presque unique avec son esprit de clocher, son individualisme et son manque d'organisation, excepté à très petite échelle[8]. »

Le refus de la standardisation passe également par une méfiance, là encore plus britannique que française, face aux instances de formations à l'alpinisme. Comme nous l'avons expliqué précédemment, la plupart des alpinistes britanniques ayant obtenu des diplômes ou des certifications finissent par renoncer à les utiliser : enseigner l'alpinisme dans un cadre standardisé ne correspond pas à leur vision (vocationnelle) de la pratique. Ce qu'écrit Bernard Lahire à propos de la littérature (domaine moins professionnalisé que d'autres disciplines artistiques où existent des formations à l'excellence) s'applique ainsi à l'alpinisme. D'après lui, « la crainte – maintes fois exprimée – de voir une formation à la création littéraire déboucher sur une normalisation ou une standardisation des compétences et des œuvres constitue un obstacle social redoutable à la mise en place de formations spécifiques à l'écriture littéraire[9] ». De telles formations existent pourtant dans l'alpinisme français et britannique, avec certes plus ou moins de succès dans chacun des deux pays. On pense, par exemple, aux équipes nationales jeunes qui n'existent qu'en France et qui forment la plupart des candidats à l'excellence. De telles équipes seraient plus difficilement envisageables au Royaume-Uni, où le principe de l'entrainement est critiqué par certains : il s'agit d'une entreprise trop rationalisée et trop « sportive » à leur goût.

Si la standardisation des compétences passe encore, celle des performances représente un pas à ne pas franchir. L'idée d'une compétition d'alpinisme fait frémir dans les deux pays. D'où le soin apporté par certains alpinistes détenteurs de « records » à en reléguer l'aspect compétitif (sportif)

---

[6] C'est ce que l'on observe dans l'escalade, devenue un sport à part entière, où toute prise de risque a été supprimée.
[7] Geoff BIRTLES, « Editorial. The Bolt issue », *High*, 1983, n° 13, p. 33. Nous traduisons.
[8] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 314. Nous traduisons.
[9] Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, *op. cit.*, p. 40.

au second plan. Yannick Seigneur, à propos de la face Nord de l'Eiger, une face qu'il a escaladée deux fois en six jours, rassure ses lecteurs : « C'est un record. Mais les records ne signifient rien. Seuls la manière et l'esprit dans lequel on gravit une telle montagne sont importants[10] ». Il se présente ainsi, non pas comme un vulgaire sportif uniquement préoccupé de gloire, mais comme un aventurier qui gravit les montagnes de la « bonne manière » et dans le « bon esprit ».

Sans aller jusqu'à organiser des compétitions, la France a néanmoins institué un système de récompenses, attribuées chaque année à des alpinistes lors d'une cérémonie officielle : les « Piolets d'Or ». Au regard de cette nouvelle institution, on peut une fois de plus observer une différence entre Français et Britanniques. Les premiers sont les instigateurs de ce prix, un événement attendu et généralement bien accepté. Les seconds témoignent d'un certain malaise à jouer le jeu de la consécration institutionnalisée, au point que, en 2013, le jury présidé par l'alpiniste anglais Steven Venables (né en 1954) décide d'attribuer le prix à tous les alpinistes en lice. *Montagne Magazine* s'insurge et démissionne des Piolets d'Or : « avoir agi ainsi, c'est négliger les notions d'engagement, les problèmes liés à l'altitude et les capacités des hommes à innover. C'est brouiller les repères des générations futures. C'est se renier en partie, et renier l'histoire de l'alpinisme[11] ». La manière dont l'un des Français interrogés en entretien évoque cet épisode va dans le même sens. Ce dernier avance l'argument d'une similitude entre l'alpinisme et les autres disciplines, soutenant implicitement que l'alpinisme pourrait fonctionner sur le modèle sportif.

> « Chaque discipline a son prix, son César, son trophée. Bon. Y'a des fois, peut-être parce que j'ai jamais été nominé, ou parce que j'ai jamais eu le piolet d'or, ça me fait sourire, quoi. Par exemple, il y a deux ans, ils ont remis le piolet d'or à tout le monde. Ça le dévalorise complètement. » [Français, né en 1968]

Cependant, ce même alpiniste nuance rapidement : les Piolets d'Or représentent néanmoins une forme de compétition, une dérive à éviter. Il explique : « le principe de la compétition, ça me gêne. On fait pas les choses pour être les meilleurs, on les fait pour soi, pour passer des bons moments, pour faire des belles choses. Et mettre ça en compétition, je trouve que ça n'a strictement aucun intérêt. Et surtout, c'est incomparable. C'est pas les mêmes règles, c'est pas les mêmes chiffres, c'est pas les mêmes choses. Ça n'a aucun sens ». En regard de la critique implicite ou explicite du Piolet d'Or, il est révélateur de constater qu'au Royaume-Uni, c'est aussi l'attribution de prix littéraires qui fait les gros titres des revues d'alpinisme. Tous les ans, le *Boardman and Tasker prize*[12] récompense le meilleur livre d'alpinisme. Il s'agit d'un prix prestigieux, dont l'obtention est peut-être, dans l'alpinisme britannique, aussi ou plus importante que celle du Piolet d'Or. Le prestige, au sein de la communauté alpinistique, du *Boardman and Tasker* est un phénomène intéressant qui permet de rappeler que la dimension littéraire est essentielle dans l'alpinisme, une activité qui se raconte et qui se lit.

L'importance accordée à l'écriture et la reconnaissance indissociablement alpinistique et littéraire du *Boardman and Tasker* vient également rappeler que, depuis les débuts de l'alpinisme, ses pratiquants en réaffirment la spécificité et la supériorité face au sport en en invoquant la dimension intellectuelle et artistique. Le sport, pour les alpinistes, est uniquement un exercice physique. L'alpinisme, au contraire, est « plus » que cela du fait qu'il fait appel à des capacités intellectuelles,

---

[10] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 72.
[11] Manu RIVAUD, « Montagnes Mag et Vertical quittent les Piolets D'Or », *Montagnes Magazine*, avril 2013.
[12] Du nom de deux alpinistes anglais, Peter Boardman et Joe Tasker, morts sur l'Everest en 1982 et auteurs de plusieurs ouvrages reconnus.

voire créatrices, éminemment supérieures. « La montagne, ce n'est pas un gymnase. Il y en a trop qui font ça comme du trapèze ou des barres parallèles. (…) Crois-moi, l'alpinisme, c'est plus qu'un sport, c'est un art[13] », écrit Bernard Pierre. L'invocation de la dimension artistique de l'alpinisme, ou de sa proximité avec l'art, est ainsi restée très présente dans les discours. Elle sert, comme un siècle auparavant, à dénigrer les « gymnastes » modernes, à la fois ceux qui ne sont pas assez engagés (c'est-à-dire qui ne s'astreignent pas à une éthique stricte), et ceux qui n'envisagent l'alpinisme que comme un exercice physique. Dans les revues du GHM (en 1969) et de l'*AC* (en 1997), deux tibunes de l'élite et de l'élitisme, on peut lire :

> « Plus qu'un sport, l'alpinisme est un art. Le temps des ascensions où le métal des pitons abonde autant que les rochers, doit être révolu, révolu le temps des itinéraires tracés à la règle sur la carte postale. Une certaine croisade s'impose et il appartient peut-être au GHM, qui veut être à l'avant-garde de l'alpinisme, de montrer la voie[14]. »

> « En Europe, on commence à percevoir les signes de nouvelles manières de pratiquer l'alpinisme, qui en supprime autant que possible les aléas et les défis (…) en utilisant un ensemble excessif de techniques de sécurité, y compris des perceuses mécaniques en sus de l'équipement habituel. Ces développements, en plus de la popularité croissante des murs d'escalade artificiels, semblent tirer l'alpinisme vers le point où, pour citer Mummery, "l'art de l'alpinisme se fond dans celui du ramoneur"[15]. »

Notons la référence – hautement légitime – à Mummery (1855-1895), ardent défenseur du *fair-play* alpinistique. L'écart de trente ans entre ces deux diatribes permet de souligner que le discours n'a pas changé en une génération, ni d'ailleurs depuis le début du XX$^{e}$ siècle.

Une autre manière, courante, de grandir l'alpinisme en faisant appel à sa dimension artistique se perçoit dans toutes les références à l'alpinisme comme « création », comme Mallory le faisait déjà, en 1914, dans « *the mountaineer as artist* » (chapitre 4). Lionel Daudet (né en 1968) explique par exemple qu'il a décidé de se consacrer entièrement à l'alpinisme suite à un « déclic fait par un ami qui travaille dans le monde de l'art ». Sa démarche, explique-t-il, est plus artistique que sportive : « je n'avais pas envie d'aller tout de suite dans la face nord des Drus ou dans les Grandes Jorasses parce que je savais que ça représentait quelque chose au niveau du grand public. Plutôt, j'avais envie d'exprimer quelque chose, dans une démarche quasi-artistique ou créatrice, qui demandait plus de temps pour être exploitée[16] ». Des déclarations de ce type, on en trouve beaucoup, dans les deux pays. Pour Bernard Pierre (1921- 1997), dont les propos semblent copier, quarante ans plus tard, ceux de Mallory, « le montagnard est un artiste en son genre. Il "fait" une "première" comme le compositeur une symphonie. Son imagination, son courage et sa volonté s'associent pour "créer" une ascension. Il la conçoit et la modèle[17] ». Pour Pierre Mazeau (né en 1929), « l'alpiniste n'est un homme révélé qu'en montagne, tout comme le marin en mer, ou l'artiste sur sa toile[18] ». Il n'est d'ailleurs pas rare que les alpinistes soient aussi des artistes. Si la plupart ont écrit des ouvrages, certains ont aussi peint ou sculpté. Guido Magnone, Andy Parkin, Marc Batard, Andy Kirkpatrick sont ainsi des alpinistes reconvertis dans la peinture (pour les trois derniers) et la sculpture (le premier). Quant à l'aspect intellectuel de l'alpinisme, à l'opposé du sport vu comme décérébré, on le retrouve dans tous les passages ont les alpinistes font part des néces-

---

[13] Bernard PIERRE, *Mes galons d'alpiniste*, *op. cit.*, p. 326.
[14] Patrick CORDIER, « L'alpinisme à refaire », *Annales du GHM*, 1969, p. 3.
[15] Trevor BRAHAM, « The Effects of Change on Mountaineering Ethics », *op. cit.*, p. 167. Nous traduisons.
[16] Yannick MICHELAT, *La voie intérieure*, *op. cit.*
[17] Bernard PIERRE, *La Conquête du Salcantay*, *op. cit.*, p. 95.
[18] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 93.

saires capacités de réflexion, d'anticipation, de stratégie, pour réaliser une ascension. « J'estime pour ma part que l'alpinisme, avant d'être un sport d'action se définit d'abord comme un sport d'intelligence et de réflexion[19] », écrit Seigneur. « Il faut réfléchir, anticiper, gérer l'effort, écrit Destivelle qui parle de « *jeu tactique* avec les éléments », de « prise de risques *calculée*[20] ».

Il reste une dimension que nous n'avons pas encore abordée : la dimension religieuse. Cette dernière est moins évidente à percevoir et à analyser. En effet, si les alpinistes puisent constamment dans le fonds rhétorique de l'art et de la création dans leurs discours sur la pratique, il est rare qu'ils fassent explicitement référence à la religion[21]. Nous montrerons d'ailleurs (dans le chapitre 10) que beaucoup d'alpinistes expriment leur rejet des dogmes religieux. La dimension religieuse de l'excellence alpinistique apparaît de manière plus implicite, plus souterraine, voire plus métaphorique : dans un ethos et dans une discipline d'une part, dans les références à la quête, à la transcendance et à l'élévation (c'est-à-dire, encore une fois, à une forme de supériorité) de l'autre. Un des alpinistes interrogés, cités plus haut, expliquait que l'alpinisme n'était pas un sport mais une « discipline ». D'autres utilisaient l'expression « mode de vie ». Dans le choix de ce vocabulaire, que nous reliions à l'idée d'engagement, transparaît également un ethos particulier, déjà analysé (voir partie II). Il s'agit d'un ethos où l'ascèse, la discipline, la souffrance, voire le désintéressement, sont des éléments fondamentaux. Face à ce type d'ethos, il est difficile de ne pas penser à la vocation religieuse[22]. Nous sommes d'ailleurs revenue sur les origines religieuses des valeurs de l'amateurisme sportif. La métaphore de la cage d'acier utilisée par Max Weber pour illustrer la persistance, sous une forme laïque, de l'éthique protestante, s'appliquerait également à l'alpinisme. Robert Fletcher, dans son travail sur les dimensions culturelles de l'écotourisme, avance une thèse relativement similaire[23] : selon lui, l'attrait pour cette forme de loisir s'explique par un habitus particulier, celui des classes moyennes et supérieures blanches occidentales, un habitus qui conduit à rechercher l'effort, la discipline, et des gratifications différées. Le loisir est ainsi reconsidéré comme une forme de travail, qui demande une discipline et des efforts en vue de gratifications jamais immédiates. Nous avons parlé de « jeu sérieux » ; Fletcher parle de « loisir productif » *(productive leisure)*[24]. Fletcher n'établit pas une filiation explicite avec l'éthique protestante, mais le fait de manière implicite, lorsqu'il évoque le lien avec « l'esprit du capitalisme », lui-même dérivant de cette éthique[25]. Toujours est-il que dans l'engagement des « grands alpinistes », dans leur manière d'envisager la pratique comme sacerdoce et don de soi jusqu'à la mort, dans l'ascèse, dans le refus des gratifications immédiates, dans la souffrance considérée comme un quasi-devoir, on retrouve des éléments d'un ethos religieux. Voici, par exemple, ce qu'on peut lire :

> « L'himalayiste n'a rien d'un héros, c'est un homme normal…normal mais terrible. Parce qu'il doit aller au bout de lui-même. Et que ce n'est pas exempt de souffrance. Le grimpeur est un martyr. Il affronte

[19] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 137.
[20] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 223. Nous soulignons.
[21] À l'exception de quelques alpinistes croyants, comme Pierre Mazeaud, qui mets souvent en parallèle ascension et quête d'une transcendance religieuse.
[22] Une vocation qui sert d'ailleurs de « modèle » dont s'est emparée la sociologie pour construire un concept laïcisé de vocation. Sur la question du transfert de la vocation religieuse à la vocation comme concept sociologique, voir Charles SUAUD, « La vocation, force et ambivalence d'un concept « nomade ». Pour un usage idéal-typique », *op. cit.*
[23] Robert FLETCHER, *Romancing the wild*, *op. cit.* Fletcher désigne par écotourisme les sports de plein air et d'aventure.
[24] *Ibid.*, p. 74.
[25] *Ibid.*, p. 109.

> l'inconnu, le terrifiant, avec le sourire de celui qui fait ce qu'il a à faire avec la foi de la passion[26]. »

Une deuxième occurrence de la dimension religieuse de l'alpinisme apparaît dans les références à l'élévation, à la transcendance, au sublime, à la quête, à l'élection, à la purification, etc., tous ces éléments déjà présents dans les discours des premiers alpinistes, que nous analysions dans le chapitre 5. Comme dans l'extrait de Benoit Chamoux ci-dessus, l'himalayisme, nouvelle forme légitime d'une pratique excellente, se prête bien à ce type de métaphore. Les sommets sont plus élevés, plus difficiles d'accès, plus éloignés, encore plus inaccessibles que ne l'étaient les sommets alpins, interdits aux non-alpinistes. L'élite de l'alpinisme s'apparente, encore plus qu'auparavant, à une petite secte d'élus. Pour Lionel Daudet, les grands alpinistes sont des « croisés des temps modernes », des « templiers »[27], pour Murray, des « hommes nouveaux qui [voient] s'éveiller leur moi intérieur le plus noble[28] ». Pour Pierre Mazeaud, l'alpinisme « efface l'impureté de la vie quotidienne[29] », pour René Desmaison, une « purification de la vie quotidienne[30] », pour Doug Scott, il permet de « passer d'une existence ordinaire à quelque chose d'extraordinaire[31] », pour Lionel Terray de « s'évader de la cuirasse de médiocrité où nous emprisonne la civilisation et pour laquelle nous ne sommes pas tous faits[32] », etc.

En réalité, tous les schèmes que nous avons évoqués sont entremêlés. Les dimensions artistique, créatrice, religieuse de l'alpinisme, subsumées dans l'idée d'engagement (de l'engagement découlent l'aventure, la création, la quête, la grandeur, la fuite du monde, etc.) tout ce qui en fait « plus et autre chose » qu'un sport, se conjuguent dans les discours des alpinistes. L'extrait suivant, tiré de l'autobiographie de René Desmaison, permet d'illustrer cet entremêlement de motifs.

> « Pour moi, l'ascension des grandes parois glaciaires ou rocheuses était l'aventure dans l'acception du mot : un engagement total. Des joies sublimes à des risques inconcevables. Recherche de la transcendance ? Peut-être. Ne devenir qu'un esprit, ne plus tenir compte du corps, son véhicule, l'instrument de ses réalisation, mais le contraindre là où il aurait voulu renoncer souvent. (…) Là-haut, l'esprit se libère, flotte. On est ailleurs, dans un monde différent (…). Mais, dès lors qu'on retrouve la vallée, au dernier détour d'une sente, les soucis, les problèmes, tapis comme des bêtes, nous assaillent, de nouveau. Alors, on ne pense qu'à remonter… Le souffle créateur qui inspire l'alpiniste lui permet de définir les lignes d'ascension d'une paroi encore jamais gravie, la manière qu'il choisit pour saisir les prises qui l'élèveront au-dessus du grand vide est un art authentique. Christophe Profit, Catherine Destivelle, Jean-Christophe Lafaille, les alpinistes d'aujourd'hui (…) se liront dans ces lignes (…). Pour moi, ils sont tous des artistes dans leurs réalisations, leur conception du grand alpinisme. Une fraternité[33]. »

Finalement, le discours de distinction des grands alpinistes, depuis la fin du XIX[e] siècle, a remarquablement peu changé. Malgré les évolutions qu'a connu l'alpinisme de haut niveau, il reste un discours d'élection, qui oppose implicitement le sacré et le profane, mettant en avant l'atypicité distinctive de l'alpiniste, homme supérieur, différent, libre, détaché des contingences, etc. En cela, l'alpiniste se distingue du sport, son anti-modèle. Ce n'est pas sans raison que la citation de Desmaison se poursuit sur un parallèle entre alpinistes et grands navigateurs.

---

[26] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 21.
[27] Lionel DAUDET, *La montagne intérieure*, *op. cit.*, p. 100 et 189.
[28] William H. MURRAY, *Mountaineering in Scotland*, *op. cit.*, p. 241. Nous traduisons
[29] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 13.
[30] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 188.
[31] Douglas SCOTT, *Himalayan Climber*, *op. cit.*, p. 191. Nous traduisons
[32] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 87.
[33] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 86-87.

# Partie IV. Devenir un “grand”. Fabrique de l’excellence et fabrique de la vocation

La partie finale de la thèse adopte une nouvelle focale : l’analyse y sera consacrée aux trajectoires des alpinistes. Dans la partie précédente, nous avons vu comment se reconfigurait, à partir de la Seconde Guerre mondiale, les trois dimensions de l’excellence telle que nous l’envisageons (comme rapport à l’alpinisme, à soi, et aux autres). Nous avons montré que « l’esprit de l’alpinisme », appuyé sur une éthique de plus en plus stricte qui distinguait l’alpinisme du sport, perdurait (rapport à la pratique). De loisir, l’alpinisme est devenu un « jeu sérieux » vécu par ses participants les plus investis comme une vocation (rapport à soi). La distinction par rapport aux autres usagers des montagnes n’en est que réaffirmée, même si elle perd de sa connotation sociale (rapport aux autres).

Après avoir envisagé la construction de l’excellence sur le temps « long » de l’histoire de l’alpinisme, nous nous intéresserons à présent à la manière dont ce triple rapport constitutif de l’excellence se construit sur le temps « court » de la trajectoire biographique. Comme rapport à l’activité, il s’agit de comprendre comment l’alpiniste, peu à peu, en vient à intérioriser l’éthique et « l’esprit » de l’alpinisme. Comme rapport aux autres, il faut regarder comment se créent une distance, associée à un sentiment de supériorité, entre l’alpiniste et la plupart des autres usagers des montagnes (y compris certains de ses compagnons de cordée initiaux, vite dépassés). Comme rapport à soi, c’est la question de la fabrique de la « vocation » qui est posée : quand et comment l’alpiniste en vient-il à développer cette croyance aux effets si puissants ? Cette dernière question, celle de la fabrique de la vocation, sera centrale tout au long de cette partie, appuyée en grande partie sur des autobiographies et les entretiens, c’est-à-dire sur une sous-population d’alpinistes excluant les générations les plus anciennes, celles qui ne démontraient pas encore un discours de vocation. On s’interrogera sur le processus de « conversion » ou d’ « alternation » suivant lequel l’individu se transforme en alpiniste voué corps et âme à sa pratique.

La vocation, par ailleurs, entremêle les trois dimensions de l’excellence : elle est d’abord un rapport à soi, mais implique indirectement un rapport aux autres. Elle correspond, en outre, à un type de d’investissement dans l’alpinisme qui découle d’un rapport spécifique à l’activité (un engagement fort, appuyé sur un respect total de l’éthique). La partie finale de cette thèse posera ainsi les questions suivantes : d’où proviennent les représentations, les valeurs, mais aussi les compétences, qui font le grand alpiniste ? Au terme de quelles expériences ont-elles été incorporées et intériorisées ? Comment se « fabriquent » la croyance vocationnelle et le sentiment d’excellence ? Comment s’opèree la « conversion » des alpinistes ? Quelles sont les conséquences concrètes de l’investissement « corps et âme » dans l’alpinisme ?

Les trajectoires alpinistiques ont déjà été évoquées tout au long de notre travail, lors de l’étude des institutions qui voient le jour après la guerre, lors de l’analyse de l’avènement de l’himalayisme et des conséquences en termes de déroulement des carrières d’alpinisme, etc. Le regard que nous portons sur ces trajectoires est bien différent de la manière dont elles sont, par exemple, présentées dans les autobiographies. Ainsi, ce n’est pas la succession des ascensions réalisées, des plus humbles aux plus glorieuses, c'est-à-dire la carrière sportive envisagée d’un point de vue factuel,

qui nous intéresse. C'est, plutôt, la manière dont l'excellence entendue comme un triple rapport (rapport à l'alpinisme, aux autres, et à soi) se construit au fil de la trajectoire.

Dans le chapitre 10, nous montrerons comment se forgent, dès l'enfance, des aptitudes et des goûts qu'on peut considérer, rétrospectivement, comme favorables à l'entrée dans l'alpinisme. Ceux-ci peuvent expliquer l'adhésion quasi-immédiate à l'alpinisme, sur le mode de la « révélation », que décrivent les alpinistes. Il ne s'agira pas tant d'analyser des trajectoires linéaires, en énonçant des étapes successives, ordonnées et « nécessaires », sur le modèle interactionniste de la carrière, que de nous focaliser sur certaines expériences importantes qui orientent le désir, préparent l'entrée dans l'alpinisme, et prédisposent à une appréhension de cette découverte sur le mode de la révélation.

Dans le chapitre 11, nous regarderons comment, consécutivement à la découverte de l'alpinisme, cette pratique en vient à prendre le pas sur toutes les autres. Nous déplacerons la focale des conditions de possibilité vers le processus, voir le « travail » de conversion effectué par les individus. La conversion, explique Muriel Darmon, « prend du temps » et « s'inscrit dans un travail[1] ». Dans l'alpinisme, ce travail est plus fait des individus eux-mêmes que celui d'une institution contraignante. Il s'agira, par exemple, d'étudier la forme et les effets du surinvestissement passionné dans l'alpinisme. Parmi ces effets, le resserrement du monde social sur l'alpinisme.

Avant cela, nous reviendrons dans une courte introduction sur la manière dont les alpinistes, dans leurs autobiographies, donnent à voir une image de leur trajectoire où les déterminismes sont quasiment absents. Nous montrerons que cette présentation de soi comme individu libre, en dehors de l'inutile question de savoir s'il s'agit ou non d'un discours « véridique », participe du discours d'excellence, c'est-à-dire un discours qui correspond à une position (celle de « grand alpiniste ») et qui en tant que tel possède une fonction : celle de signifier une appartenance de groupe, dont on reprend les manières de se présenter et la vision du monde[2]. Le fait qu'il s'agisse d'un discours situé et qui possède une fonction n'efface pas nécessairement, en revanche, la réalité de la croyance, et cela également parce que le discours vocationnel est le discours d'une position sociale : parvenir à cette position c'est avoir incorporé, au terme d'une trajectoire plus ou moins longue, un ensemble de règles, valeurs, représentations (« l'esprit » de l'alpinisme) qui donnent un sens particulier à la pratique de l'alpinisme[3].

---

[1] Muriel DARMON, « Sociologie de la conversion. Socialisation et transformations individuelles », *in Identité et transformation des modes de vie*, Genève, Seismo, pp. 64-84, p. 77.

[2] C'est ainsi que, dans un tout autre domaine, chez un écrivain comme Émile Zola, la « posture laborieuse » défendue dans ses textes est une manière, stratégique si l'on veut, de gagner en légitimité sur une scène littéraire en voie de professionnalisation, en s'adossant à un « modèle » : celui de l'écrivain de métier. Frédérique GIRAUD et Émilie SAUNIER, « La posture littéraire à l'épreuve de deux cas empiriques », *COnTEXTES*, 2012.

[3] Là encore, il en va de même pour Émile Zola : Frédérique Giraud montre que sa valorisation du « travail » littéraire correspond à une croyance forte chez Zola, en partie héritée de sa famille, en partie intériorisée suite à des expériences socialisatrices fortes, en partie « nécessité faite vertu » puisque Zola était pauvre. *Ibid.*

# Introduction de la quatrième partie. "Rien ne me prédestinait à l'alpinisme" : discours vocationnel et déni des déterminismes

« rien ne me prédisposait plus particulièrement qu'un autre à courir les montagnes du monde[1]. »

L'analyse de la socialisation à l'alpinisme et de la fabrique de la vocation d'alpiniste est loin d'être évidente, car le risque d'un raisonnement circulaire, voire téléologique, est grand. Ce risque est présent dès lors que l'on analyse une trajectoire depuis son point d'arrivée et a, *a priori*, peu à voir avec le matériau utilisé. Une particularité de ce type d'analyse rétrospective, partant du « point d'arrivée », c'est-à-dire d'une population – l'élite de l'alpinisme – déjà constituée, est qu'elle laisse de côté ceux qui se sont engagés dans l'alpinisme et qui ont échoué à devenir de grands alpinistes, ceux pour qui le succès attendu n'est jamais arrivé, qui n'ont pas été retenus par l'histoire de l'alpinisme, qui n'ont pas écrit de mémoires ou d'autobiographies. Le danger n'est-il pas, en partant d'une population de grands alpinistes consacrés, d'inférer les conditions de départ à partir du point d'arrivée, alors qu'il faudrait, en toute logique, partir d'une population d'apprentis alpinistes pour voir lesquels arrivent (littéralement et métaphoriquement) jusqu'aux plus hauts sommets ? Nous n'avons pas les moyens de mener une telle analyse[2]. C'est pourquoi il importe de préciser que l'analyse des trajectoires ne veut ni ne peut vraiment répondre à la question de savoir lesquels, parmi des individus possédant les mêmes propriétés sociales, dans le même contexte, sont les plus susceptibles de devenir des alpinistes et plus encore, de « grands alpinistes ». L'objectif est plus modeste. Il s'agit de mettre au jour les éléments qui peuvent jouer comme des conditions de possibilité de l'entrée dans le grand alpinisme. On peut par exemple considérer comme tels (mais toujours avec des pincettes, en nous gardant d'en faire des causes ou des nécessités) certains épisodes ou évènements que décrivent les alpinistes. La lecture de récits d'alpinisme pendant l'enfance ou l'adolescence, la pratique de jeux dangereux, la découverte précoce de la nature, toutes ces expériences communes aux alpinistes étudiés peuvent entrer dans ce cadre. La mise au jour de ces épisodes est rendue possible par la comparaison et « l'agrégation qualitative[3] » des récits de vie. Partant d'un seul récit, il aurait été impossible de sortir de l'illusion biographique.

## 1. Une vision enchantée de la trajectoire

La vision téléologique de la trajectoire est particulièrement forte dès lors que l'on s'intéresse à la fabrique d'une « vocation d'alpiniste ». L'autobiographie étant un lieu où se raconte une trajectoire qui est relue, depuis le point d'arrivée, comme l'histoire d'une vocation, le risque est grand de reprendre les analyses indigènes et d'interpréter chaque expérience comme un signe annonciateur de la vocation. Voici quelques extraits où l'alpiniste fournit des « clés de compréhension » de son goût pour l'alpinisme :

---

[1] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, op. cit., p. 78.

[2] Bruno Papin et Baptiste Viaud entreprennent une analyse de ce type en retraçant, à partir du « bas », les trajectoires de près de 3000 jeunes en pôles ou centres de formation (les futures élites sportives). En comparant ceux qui restent avec ceux qui ont « tenté leur chance », les deux sociologues tentent de mettre au jour l'entremêlement des mécanismes qui président à la fabrique des vocations sportives. Bruno PAPIN et Baptiste VIAUD, « L'obsolescence programmée des vocations sportives. Retour sur la fabrication des élites », *Sciences Sociales et Sport*, 2017 (à paraître).

[3] Muriel DARMON, « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *op. cit.*, p. 161-162.

> « Le risque était présent dans ma vie bien avant que je ne commence à escalader des rochers et des montagnes. Je rêvais d'incertitude, craignais la prédictibilité et trouvais les adultes généralement bien trop sérieux[4]. »

> « Je réalise aujourd'hui que cette attitude a été avec moi la plus grande partie de ma vie, mais c'est seulement à travers l'alpinisme que j'ai commencé à comprendre cette part de moi-même qui avait besoin de relever des défis tête baissée[5] ».

Ces interprétations ne sont pas nécessairement fausses. Cependant, elles ferment l'analyse. Si l'on accorde volontiers aux alpinistes une lucidité sur leur propre trajectoire et une capacité à penser la genèse de leur goût pour l'alpinisme, ils en restent souvent aux explications les plus évidentes car les plus visibles, celles en rapport avec l'alpinisme. Il ne faut pas oublier également que l'autobiographie est le lieu d'une mise en scène de soi comme « grand alpiniste » et que l'évocation du passé participe de celle-ci. Plusieurs parodies ont d'ailleurs été écrites à ce sujet par les alpinistes eux-mêmes[6]. Tom Patey, dans un article satirique, écrit :

> « La plupart des alpinistes nourrissent l'ambition secrète d'écrire un livre. Invariablement, l'histoire commence dans la nursery, où l'on donne à des évènements apparemment sans importance une signification spéciale : "Depuis ma plus tendre enfance, j'étais conscient d'un besoin irrésistible d'escalader les barreaux de mon berceau. C'était la preuve que j'étais destiné à devenir un grand alpiniste"[7]. »

C'est pourquoi nous avons fait un effort particulier, dans le chapitre 10, pour ne pas reprendre aveuglément les interprétations indigènes des alpinistes sur la genèse de leur vocation, et pour ne pas aller chercher des éléments socialisateur signifiants *uniquement* dans les expériences relatives à l'alpinisme les plus évidentes (lecture de récits d'alpinisme, pratique enfantine de l'alpinisme, etc.). La posture de surplomb permise par la comparaison des récits nous a permis d'aller chercher des expériences qui n'étaient pas interprétées comme telles par les alpinistes mais qui leur sont pourtant communes et qu'on peut considérer, toujours avec le recul critique nécessaire, comme des conditions de possibilité d'une entrée et d'une adhésion forte à l'alpinisme[8].

Nous avons adopté une double posture face aux autobiographies : celle consistant à les considérer comme des sources d'information factuelles, comme des récits de trajectoires, et celle consistant à les considérer comme des mises en scène, comme des récits de vocation. Nous oscillerons entre ces deux postures dans l'analyse qui suit, en nous efforçant de montrer les deux versants du même récit. Les alpinistes ont lu des livres d'alpinisme dans leur enfance (information factuelle) mais la manière dont ils les présentent n'est pas anodine (mise en scène) ; les alpinistes s'opposent de manière précoce à l'autorité (information factuelle), mais insistent plus particulièrement sur certains actes de contestation (mise en scène), etc. Ainsi, à défaut de pouvoir mener une analyse « depuis le point de départ » ou une analyse de type ethnographique, nous évitons autant que possible de tomber dans le piège d'une vision téléologique et enchantée de la trajectoire.

## 2. Le propre du discours vocationnel : nier les déterminismes

> « Les pas de danse ont été, je le vois, imprévus et les raisons de leur improbable tracé me restent tou-

[4] Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 18. Nous traduisons.
[5] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 93. Nous traduisons.
[6] Par exemple Geoff BIRTLES, « A very remarkable man: the climber », *High*, 1981, vol. 4, pp. 37‑39. Dans cette parodie d'autobiographie, on reconnait des épisodes tirés des « vraies » autobiographies publiées, notamment celles de Joe Brown, Dennis Gray, et Christian Bonington.
[7] Tom PATEY, *One's man mountains*, *op. cit.*, p. 228.
[8] Nous avons déjà développé amplement cette question dans le chapitre 2, consacré au matériau autobiographique.

jours un peu mystérieuses (…) Au hasard du dédale, je n'ai pas à me plaindre. J'ai été chanceux[9]. »

Un trait fort de la croyance vocationnelle tient au rapport que l'individu « voué » entretient avec ses propres déterminations sociales, le plus souvent sur le mode de la dénégation. Julien Bertrand, s'intéressant à la vocation de joueur de football, parle d'un « attachement à l'activité sur le mode du don[10] ». Pour Gisèle Sapiro, la vocation consacre une « représentation de l'écrivain comme un être libre et indéterminé[11] ». Cette représentation est d'abord le fait de l'individu lui-même qui, relisant sa trajectoire à l'aune du point d'arrivée, minimise ou, plus probablement, engagé qu'il est dans la croyance en son élection, oublie les facteurs qui ont contribué à le fabriquer ainsi. Il s'agit d'autre part d'une idéologie construite autour de certaines incarnations de la vocation (écrivains, hommes de science, sportifs, etc.), une idéologie qui vient renforcer le sentiment individuel de prédestination. Dans l'autobiographie, le résultat est cette « présentation enchantée des récits de vie qui ordonnent rétrospectivement les trajectoires professionnelles comme des réponses à un appel ou à une nécessité intérieure[12] ». L'alpinisme vécu et raconté sur le mode vocationnel s'incarne ainsi dans des invocations de la « chance » ou de l'étrangeté d'un destin improbable, ce qui revient ainsi à affirmer la force d'un « don » inné et à mettre à distance toute détermination, en particulier familiale.

La relecture de la trajectoire d'alpiniste opérée au prisme de la vocation met en avant l'idée forte de liberté et, en premier lieu, de liberté dans le « choix » de l'alpinisme comme activité. Nous écrivons « choix » entre guillemets car les justifications avancées par les alpinistes sont plus complexes que cela : il s'agit souvent d'affirmer qu'on a choisi l'alpinisme autant que l'on a été choisi par lui. Rétrospectivement, les alpinistes expliquent à la fois l'avènement de leur passion et leur appartenance à l'élite par le fait qu'ils étaient « faits » pour l'alpinisme et prédestinés, en quelque sorte, à devenir de grands alpinistes. Nous pourrions objecter ici que le fait de se penser prédestiné ne relève en rien d'un discours de liberté et de négation des déterminations[13]. Pourtant, affirmer que l'on était « fait pour », voire « destiné à » l'alpinisme, tout en affirmant dans le même temps être libre, n'a rien de contradictoire dans le discours vocationnel des alpinistes. Il faut en effet distinguer ce qui relève du discours indigène de la prédestination (fondé sur l'idée de liberté) et de l'analyse sociologique de la prédestination (qui consiste à retrouver des prédispositions socialement construites). Ce qui importe dans les justifications des alpinistes, leur trait marquant, est la croyance en la liberté. Le « destin » (celui qui pousse inexorablement à devenir alpiniste), dans ce cadre, doit se comprendre comme ce qui arrache l'individu à son milieu et à son avenir probable et le rend libre. En ce sens, le regard vocationnel porté sur l'alpinisme n'est pas différent de celui que le sportif, l'artiste, ou le religieux, porte sur sur sa trajectoire.

C'est ainsi, le plus souvent, l'étonnement face à la bizarrerie d'une destinée inattendue qui prévaut dans les discours des alpinistes. Voici, par exemple, ce que Simone Badier (née en 1936) et Pierre Leroux (1921- 2005) écrivent:

---

[9] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 12-13.
[10] Julien BERTRAND, « La vocation au croisement des espaces de socialisation », *op. cit.*, p. 88.
[11] Gisèle SAPIRO, « « Je n'ai jamais appris à écrire » », *op. cit.*, p. 14.
[12] Vincent DUBOIS, *La culture comme vocation*, *op. cit.*, p. 9.
[13] C'est ce que souligne également Charles Suaud lorsqu'il écrit : « Le mot vocation relève de la magie du langage qui, en l'occurrence, parvient à donner la certitude d'une liberté totale à l'aide de formule du type "je suis fait pour être prêtre" qui, à strictement parler et en parfaite méconnaissance, engage la philosophie la plus déterministe ». Charles SUAUD, « La vocation, force et ambivalence d'un concept « nomade ». Pour un usage idéal-typique », *op. cit.*

> « L'itinéraire qui m'a conduite à la montagne peut paraître insolite, tant le monde dont j'étais issue lui était étranger. Rien, a priori, ne me destinait à l'alpinisme[14]. »
>
> « Rien dans mes origines, mon milieu ou mon environnement ne me prédisposait au métier de guide. (…) il est nécessaire que je revienne sur ma famille, mon enfance et mon adolescence, pour tenter de comprendre par quel cheminement, et quel hasard aussi, le gosse de banlieue que j'étais dans les années trente a pu construire entièrement sa vie sur la montagne et devenir guide de Chamonix[15]. »

Badier est une femme, de famille bourgeoise, devenue enseignant-chercheur en physique ; Leroux un homme issu de la classe ouvrière. On pourrait penser qu'ils étaient, en effet, *a priori* peu destinés à l'alpinisme. Cependant, ce type de discours se retrouve également dans les autobiographies d'alpinistes issus de milieux *a priori* plus favorables à une carrière d'alpiniste. Lionel Terray (1921-1965), fils de médecin grenoblois, s'étonne lui aussi de sa destinée improbable, tout comme Christian Bonington (né en 1934), un alpiniste éduqué en *public school*, au profil tout à fait conforme à l'alpiniste-type de l'*AC*. Ils écrivent :

> « Pour la première fois, je compris toute la bizarrerie du destin qui avait fait d'un enfant né dans une famille de bourgeois intellectuels, un professionnel de l'alpinisme et l'un des conquérants des plus hautes et des plus difficiles montagnes du monde[16]. »
>
> « Mon milieu et mes premières années donnent peu d'indices de mon imprévisible avenir comme alpiniste[17]. »

Pourquoi cette surprise de la part de presque tous les alpinistes[18] ? D'une part, l'alpinisme n'est pas une activité très commune. Il est donc normal que consacrer sa vie à l'alpinisme n'ait pas fait partie des destinées raisonnablement envisageables *a priori*. Dans le chapitre 10, nous verrons cependant que plusieurs éléments étaient présents, dans l'enfance, qui pouvaient orienter le désir vers ce type d'activité aventureuse.

D'autre part, et surtout, il s'agit d'une activité qui encourage ce type de regard sur soi. Comme dans l'univers littéraire, une situation floue et peu développée institutionnelle (en particulier en ce qui concerne la formation, mais aussi les débouchés professionnels) se combine à la mythologie du « créateur incréé[19] ». Cette mythologie découle en partie des caractéristiques même de l'activité alpinistique. L'alpinisme, d'autant plus lorsqu'il est pratiqué à haut niveau, s'apparente à une aventure dans le sens le plus fort du terme. Il s'agit d'une pratique où l'incertitude, devenue maximale, est même partie prenante de ce que représente l'excellence (voir chapitres 8 et 9). Cette conception particulière de l'excellence, qui valorise l'esprit d'aventure, l'incertitude, le danger, antithèses de ce qui caractérise une existence conventionnelle, vient appuyer et redoubler le discours vocationnel : l'alpiniste (au même titre que l'explorateur) est un individu atypique, au style de vie marginal et qui, la plupart du temps, se revendique comme tel. Georg Simmel, dans sa *Philosophie de l'aventure*, définit l'aventurier par son atypicité. C'est celui qui « se comporte vis-à-vis de ce qui est irrationnel dans la vie, comme nous nous comportons d'ordinaire vis-à-vis de ce qui est calculable à l'avance » ou encore qui « se fait fi des sécurités réelles ou possibles ». Pour Simmel :

---

[14] Simone BADIER, *La dame de pic*, *op. cit.*, p. 7.
[15] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 15.
[16] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 10.
[17] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 8. Nous traduisons.
[18] À l'exception notable des guides nés dans des familles de guide.
[19] Gisèle SAPIRO, « « Je n'ai jamais appris à écrire » », *op. cit.*, p. 18. C'est également un des points de l'ouvrage d'Ernst KRIS et Otto KURZ, *Legend, Myth, and Magic in the Image of the Artist*, *op. cit.* Dans ce livre, consacré à la mythologie qui entoure l'image de l'artiste, Kris et Kurz montrent par exemple que le récit de l'enfance de l'artiste est souvent basé sur l'idée d'un don déjà présent qui n'attendait qu'à être révélé. *Ibid.*, p. 13-25.

> « Quand un enchevêtrement avec des éléments incertains de la destinée rend le succès de notre action douteux, nous avons l'habitude de mettre un frein à notre élan, de nous ménager des reculs, de n'avancer que pas à pas en tâtonnant. Dans l'aventure nous procédons tout à fait inversement : c'est précisément sur les caprices de la chance, sur le hasard et sur un à peu près que nous risquons tout[20]. »

L'alpinisme en tant que pratique s'avère particulièrement propice au discours vocationnel, qui consacre un individu libéré des contraintes sociales qui pèsent sur le commun des hommes. Dans le chapitre 11, nous reviendrons sur ces bifurcations, ces « sorties du rang » qui caractérisent les alpinistes, et sur la manière dont ces derniers les interprètent rétrospectivement. Nous verrons notamment que la disposition à « faire fi des sécurités », pour reprendre l'expression de Simmel, est inégalement partagée.

## 3. Don, prédestination et révélation

Comme nous l'expliquions, le déni des déterminismes n'est pas incompatible avec l'invocation d'un « destin ». Alors que les déterminismes sont collectifs – c'est l'idée d'une « destinée sociale » comme « pente » devenue « penchant »[21] – le « destin » individualise et distingue. Concernant la « pente et le penchant », Pierre Bourdieu écrivait à propos de la petite bourgeoisie ascendante :

> « Leur habitus est la pente de leur trajectoire sociale, individuelle ou collective, devenue penchant par qui cette trajectoire ascendante tend à se prolonger et à s'accomplir: sorte de *nisus perseverandi* où le trajet passé se conserve sous la forme d'une disposition à 1'égard de 1'avenir[22]. »

L'invocation d'un « destin », qui repose souvent sur la possession de dons singuliers et atypiques, vient sortir l'individu de la « pente » sur laquelle se trouvent les autres individus. Contrairement aux autres, il n'a pas intégré le « penchant » lié à sa condition. Ainsi, quand bien même ils évoquent par ailleurs des expériences socialisatrices fortes, certains alpinistes ont tendance à les interpréter, non pas comme telles, mais comme des indices d'un don pour l'alpinisme qui ne demandait qu'à trouver l'occasion d'apparaître au grand jour. On trouve ainsi, çà et là, des références à la force du « destin [auquel] on n'échappe pas[23] », de la « route que [l'on était] destiné à suivre[24] », du « goût inné pour l'aventure[25] » avec lequel « certain sont nés[26] ». Pierre Allain (1904-2000) écrit :

> « Depuis toujours fermentait en moi un goût violent pour l'Aventure sous tous ses aspects, dans tous ses éléments (…). Pendant longtemps ces aspirations furent contenues par la force des choses. Les circonstances qui décident souvent des destinées m'étaient contraires et seule une puissance intérieure incoercible me poussa en 1923 à m'évader vers la montagne[27]. »

Encore une fois, deux postures peuvent être adoptées pour interpréter ces épisodes. D'une part, il ne s'agit pas tant de « traquer » la véracité de ces propos que de s'interroger sur leur fonction. La révélation vient s'inscrire dans le cadre du discours de distinction propre à l'excellence. Dans la manière dont les alpinistes décrivent cette révélation, il faut aussi voir en celle-ci l'affirmation d'une élection : la vocation n'est pas donnée à tous, elle est vécue comme une conversion qui permet d'intégrer un univers supérieur et une élite. Lorsque les alpinistes décrivent la découverte

---

[20] Georg SIMMEL, *La philosophie de l'aventure*, *op. cit.*, p. 78.
[21] Pierre BOURDIEU, « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue française de sociologie*, 1974, vol. 15, n° 1, pp. 3-42, p. 16.
[22] *Ibid.*, p. 22.
[23] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 83.
[24] Martin CONWAY, *Mountain memories*, *op. cit.*, p. 18.
[25] Roger FRISON-ROCHE, *Le versant du soleil*, Paris, Flammarion, 1981, p. 18.
[26] Frank S. SMYTHE, *The spirit of the hills*, *op. cit.*, p. 1.
[27] Pierre ALLAIN, *Alpinisme et compétition*, *op. cit.*, p. 26.

de l'alpinisme comme une renaissance ou une métamorphose, ils se distinguent là de ceux qui sont restés identiques à eux-mêmes, ceux pour qui la révélation et la conversion n'ont pas eu lieu, ceux qui n'ont pas réussi à se dégager de leurs attaches passées. On se situe là dans la lignée des propos que tenaient déjà les alpinistes victoriens, qui comparaient les touristes à des insectes et eux-mêmes à des dieux, la vallée au profane et l'altitude au sacré. Nous pourrions, là encore, multiplier à l'envie les exemples d'autobiographies où la vocation se présente comme le passage d'un ordre à un autre, le second étant pensé comme plus pur, plus grand, plus intense. « J'ai senti confusément que désormais rien ne compterait plus vraiment pour moi hors cette terre de grandeur et de pureté », écrit Lionel Terray dans son récit de l'ascension de l'Aiguille du Moine, une ascension qui, selon lui, eut « une importance décisive sur l'orientation de [s]a vie[28] ». C'est sur ce sentiment d'élection que vient s'adosser le discours de distinction des alpinistes.

D'autre part, il est possible, comme nous le ferons dans le chapitre 10, de déconstruire cette croyance en remontant à ses origines, à sa « fabrique », à partir des indices disponibles dans les autobiographies et en s'appliquant, pour les mettre au jour, à procéder à une comparaison systématique des récits (écrits et oraux) de trajectoires.

[28] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 40.

# Chapitre 10 : La fabrique de l'excellence (1). Devenir alpiniste

> « Je ne saurais dire si c'est l'alpinisme qui forme de tels caractères ou si de tels caractères sont attirés instinctivement par l'alpinisme[1]. »

Quels sont les éléments qui pourraient jouer comme des conditions de possibilité d'entrée dans l'alpinisme voire, ultérieurement, dans le « grand alpinisme » ? Il s'agit ici de cerner des épisodes, des expériences, des événements ayant pu conduire des individus à incorporer des dispositions propices au développement ultérieur d'un goût pour l'alpinisme – qui, pour certains, tournera à la passion –, mais aussi de compétences pratiques transférables à l'alpinisme. Ces épisodes se situent, pour la plupart, dans l'enfance. En effet, c'est là que se construit – avant même que l'individu ne découvre les montagnes – l'intérêt pour l'alpinisme, via des pratiques qui n'ont, à première vue, rien à voir avec celui-ci. Celles-ci contribuent, plus spécifiquement, à l'incorporation de croyances – ou « dispositions à croire » –, de schèmes d'action – « dispositions à agir[2] » –, et de compétences pratiques à proprement parler.

L'analyse des autobiographies et des entretiens a permis d'en identifier un certain nombre. La présence, dans une majorité de récits, d'épisodes ou d'événements particuliers, peut constituer l'indice de l'existence d'un facteur, d'un schème, d'un comportement dont il faut examiner la pertinence comme élément structurant dans l'entrée dans une carrière d'alpiniste. Ici, nous ne passerons en revue que les éléments qui nous paraissent les plus signifiants.

## 1. Des variables explicatives classiques peu pertinentes

La plupart des travaux sociologiques portant sur la socialisation sportive ou qui retracent la genèse d'une vocation (sportive, artistique, etc.) mettent en avant certains facteurs structurels ou « situationnels » : parmi ces derniers, le fait que les parents soient pratiquants de la même activité ou qu'ils soient fortement investis dans la carrière de leur enfant, ou les deux. Julien Bertrand montre ainsi que les parents des footballeurs qu'il étudie sont souvent (pour les pères) d'anciens pratiquants, dévoués à la carrière de leurs fils[3]. Nicolas Lefèvre observe le même phénomène chez les cyclistes[4]. De même, les surfeurs qu'étudie Anne-Sophie Sayeux ont été familiarisés très jeunes à la mer, voire au surf, par leurs parents[5]. Chez Joël Laillier, les parents ne sont pas tant des pratiquants que des soutiens inconditionnels de leurs enfants petits rats de l'Opéra. Nous pourrions multiplier les références aux travaux qui montrent l'importance de l'investissement parental dans des pratiques sportives ou artistiques[6]. Pour Laillier, dans les études sociologiques portant sur des

---

[1] Guido Rey (alpiniste italien) cité par Trevor Braham, « The Effects of Change on Mountaineering Ethics », *op. cit.*, p. 168.

[2] Dans ses travaux sur les dispositions sociales, définies comme des « propensions, inclinations, penchants, habitudes, tendances, manières d'être persistantes » qui sont les résultats des expériences sociales vécues par les individus, Bernard Lahire distingue les « dispositions à croire », c'est-à-dire les croyances, les « normes, modèles, valeurs, idéaux… » des « dispositions à agir ». Bernard Lahire, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, *op. cit.*, p. 19 et 418.

[3] Julien Bertrand, « La vocation au croisement des espaces de socialisation », *op. cit.*

[4] Nicolas Lefèvre, « Construction sociale du don et de la vocation de cycliste », *Sociétés contemporaines*, 2010, vol. 80, n° 4, pp. 47-71.

[5] Anne-Sophie Sayeux, *Surfeurs, l'être au monde. analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance*, Rennes 2, 2005, p. 86.

[6] Izabela Wagner, « La formation des violonistes virtuoses : les réseaux de soutien », *Sociétés Contemporaines*, 2004, n° 56, pp. 133-163 Hyacinthe Ravet, « Devenir clarinettiste. Carrières féminines en milieu masculin », *Actes de la recherche*

pratiques vocationnelles, « l'influence des parents est démontrée » et leur adhésion à la formation de leurs enfants (dans des structures comme le conservatoire ou les centres de formation sportive) est « souvent laissée de côté tant il semble qu'elle va de soi[7] ». Ce n'est pourtant pas le cas dans l'alpinisme, où les institutions de ce type sont inexistantes et où la pratique parentale est rare. De plus, l'entrée dans l'alpinisme est souvent tardive. L'influence parentale, qui existe pourtant, se fait plus indirecte : elle passe par l'inculcation d'un goût pour la nature ou pour l'exercice physique, lors d'expériences socialisatrices comme, par exemples, des excursions ou des voyages. Un deuxième élément qui pourrait être important dans le cas d'une pratique fortement liée à un territoire – la montagne dans le cas de l'alpinisme – est la fréquentation précoce de ce territoire. À une exception près, les surfeurs étudiés par Sayeux sont tous originaires de villes de bord de mer. De même, dans son étude sur les pratiquantes de sports à risques (base jump, parachutisme, alpinisme), Nicolas Penin montre que celles-ci ont passé leur enfance en montagne[8], tout comme les monitrices de ski étudiées par Fabienne Gillonnier, qui ont également bénéficié d'une socialisation précoce au ski dans le cadre familial[9]. Cela, encore une fois, ne s'avère pas vérifié dans l'alpinisme, comme nous allons le montrer à présent. L'alpinisme est, comme la littérature, une activité qui reflète particulièrement bien l'idée selon laquelle « la genèse des goûts, des désirs et des vocations est plus tortueuse, subtile et complexe que ce qu'une théorie naïve de la socialisation par imitation directe des comportements peut nous laisser imaginer[10] ».

### 1.1. Le facteur géographique est-il pertinent ?

Y-a-t-il un lien entre la pratique de l'alpinisme de haut niveau et la proximité géographique des montagnes durant l'enfance ?

Aussi contre-intuitif que cela puisse paraître, une telle corrélation n'apparaît pas dans notre corpus autobiographique, à l'exception d'une population bien particulière : les guides « par tradition », eux-mêmes fils de guides ou originaires de familles de guides. Ces derniers sont représentés dans notre corpus par un seul alpiniste : Armand Charlet. Ainsi, aucun des alpinistes d'avant-guerre n'est né ou n'a vécu son enfance à proximité des montagnes. Parmi les vingt Français auteurs d'autobiographies pratiquants après la guerre, quatre seulement ont passé leur enfance près des montagnes (Terray, Flematti, Chamoux et Lafaille)[11], et cette proximité géographique a parfois pu se heurter à de puissantes réticences familiales, comme dans le cas de Terray.

> « Une chose est certaine : ce n'est pas auprès de mes parents que j'ai pu contracter le goût de l'alpinisme. (…) Non seulement mes parents n'avaient jamais fait d'alpinisme, mais ils réprouvaient cette activité et la considéraient comme une folie stupide[12]. »

---

*en sciences sociales*, 2007, vol. 168, n° 3, pp. 50‑67 Bruno PAPIN, *Conversion et reconversion des élites sportives*, Paris, L'Harmattan, 2007 Lucie FORTÉ et Christine MENNESSON, « Réussite athlétique et héritage sportif », *SociologieS*, 2012. On peut aussi penser au rôle fondamental du père du jeune Mozart, tel que l'a analysé Norbert ELIAS, *Mozart, sociologie d'un génie*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

[7] Joël LAILLIER, « Des familles face à la vocation », *Sociétés contemporaines*, 2011, vol. 82, n° 2, pp. 59‑83, p. 61.

[8] À l'exception notable de « Christine », l'unique alpiniste interrogée, originaire de Paris, en qui, au vu des extraits d'entretien, on n'a aucune peine à reconnaître Catherine Destivelle. Nicolas PENIN, « « L'amour du risque ». Modes d'engagements féminins dans les pratiques sportives à risques. », *Staps*, 2004, vol. 66, n° 4, pp. 195‑207.

[9] Fabienne GILLONNIER, « Femmes et engagement professionnel », *in L'ENSA à la conquête des sommets. La montagne sur les voies de l'excellence*, Grenoble, PUG, pp. 223‑241.

[10] Bernard LAHIRE, « Avoir la vocation », *op. cit.*

[11] Parmi les alpinistes interrogés, trois (sur cinq) ont été élevés à proximité des montagnes. On ne peut néanmoins rien conclure sur un corpus aussi petit. Quant à notre reconstitution de l'élite, l'information est trop parcellaire sur ce point.

[12] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 12.

Si la proximité avec les montagnes peut jouer comme une incitation à la pratique de l'alpinisme, comme chez Flematti, initié à la montagne par un chasseur de son village, il existe donc aussi des freins d'autres natures qui peuvent jouer en sens inverse, et qui contribuent à amoindrir son effet.

Ainsi, force est de constater que notre corpus comprend surtout des individus qui étaient géographiquement éloignés des montagnes pendant leur enfance. Ils représentent 80% des Français, parmi eux, trois-quarts de Parisiens. Nombreux sont ceux qui insistent sur l'imprévisibilité de leur destin sportif au vu de leurs conditions de vie initiales :

> « Je ne suis pas né dans les montagnes, et celles-ci n'ont pas veillé sur ma jeunesse. Jusqu'à l'âge de vingt ans, je ne connaissais rien d'elles[13]. »
>
> « [Né à Paris], rien ne me prédisposait plus particulièrement qu'un autre à courir les montagnes du monde[14]. »
>
> « En tout cas, ce n'est pas à Montflanquin que s'est forgé mon goût pour l'altitude : le paysage de mes quatorze premières années était délicieusement vallonné, mais je n'avais jamais vu un sommet[15]. »

Si le facteur géographique joue, c'est plutôt en ce qui concerne la proximité de lieux de pratique de l'escalade (falaises, blocs, etc.), pratique par laquelle, après la guerre, on entre le plus souvent dans l'alpinisme. Contrairement à ce que nous avons pu affirmer, il y a donc bien une corrélation, mais celle-ci apparaît entre lieux d'origine et manières spécifiques de découvrir l'escalade. Ainsi les pratiquants d'après-guerre originaires de Paris (au nombre de dix) semblent-ils pour la plupart avoir découvert l'escalade à Fontainebleau. De même, les deux Marseillais du corpus (Rébuffat et Livanos) ont débuté dans les Calanques. Ces parcours différenciés en fonction de l'origine géographique permettent, dans une certaine mesure, d'expliquer des préférences en termes de styles d'alpinisme de prédilection : par exemple, la préférence de Livanos pour l'escalade artificielle ou celle de Destivelle pour les voies rocheuses de haute difficulté technique.

Parmi les Anglais également, on trouve peu d'alpinistes qui sont nés à proximité des montagnes du nord de l'Angleterre, du Pays de Galles ou d'Écosse. Les postures d'étonnement face à un destin imprévisible dominent. « Je suis né à Londres en 1934 », écrit Bonington, qui précise que ses parents n'éprouvaient pas le moindre intérêt pour les montagnes[16]. Comme en France, la découverte de l'alpinisme se fait via l'escalade sur des falaises locales (à Harrison's Rocks pour les Londoniens, Stanage pour ceux originaires de Manchester, Ikley pour ceux de Leeds, etc.). La pratique alpine vient ensuite. N'oublions pas également que la proximité des montagnes, même effective, ne suffit pas, comme nous l'avions démontré à propos des alpinistes d'origine ouvrières des grandes villes industrielles du Royaume-Uni : pour eux, l'alpinisme ou l'escalade, et même la fréquentation des massifs proches, n'étaient pas des passe-temps envisageables.

Il semblerait donc, du moins à partir du corpus d'autobiographies qui est le nôtre et pour les générations que nous étudions ici, qu'il n'existe pas de corrélation visible entre proximité des montagnes et pratique de l'alpinisme de haut niveau. En fait, cela s'explique au vu des trajectoires sportives des alpinistes : rares sont ceux qui commencent directement par l'alpinisme. La trajectoire classique, pour les alpinistes des deux pays, consiste à commencer par faire de l'escalade, avant d'évoluer vers l'alpinisme dans les Alpes, puis dans des massifs éloignés (Himalaya, Andes,

---

[13] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 5.
[14] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 79.
[15] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 25.
[16] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 8. Nous traduisons.

Patagonie, etc.). Rien de surprenant alors à ce que la proximité des montagnes joue finalement si peu. À l'inverse, on pourrait faire l'hypothèse que la proximité de lieux reconnus de pratique de l'escalade (Fontainebleau, le Peak District, etc.) est un facteur plus pertinent à prendre en compte.

### 1.2. Faut-il avoir des parents alpinistes pour devenir alpiniste ?

> « Il était impossible que ma famille fasse de l'alpinisme ! Il n'y a aucune raison familiale qui explique je sois devenu alpiniste[17] » [entretien, Britannique, né en 1943]

Dans son travail sur les femmes guides, Christine Mennesson montrait que sur les dix femmes guides et aspirant-guides en exercice en 2005, quatre avaient débuté précocement, trois sous l'influence de leurs parents, citadins mais adeptes des sports de montagne (en vacances), et la dernière parce qu'elle habitait Chamonix, où ses parents étaient aussi pratiquants. Les trois premières femmes étaient issues de milieux favorisés et la dernière de milieu populaire. Quant aux six femmes ayant découvert l'alpinisme tardivement (trois provenant de catégories aisées et trois de milieux populaires), elle constatait chez elles l'absence d'une pratique familiale ou parentale. La faiblesse d'une socialisation familiale à l'alpinisme chez les femmes guides reflète assez bien la situation pour l'ensemble des grands alpinistes. De la même manière qu'on observait une déconnexion contre-intuitive entre lieu géographique d'habitation pendant l'enfance et entrée dans le « grand alpinisme », on constate que cette entrée n'est pas liée à une pratique parentale de l'alpinisme. 26% des alpinistes français (base ACM) et 8% des auteurs anglais avaient des parents eux-mêmes alpinistes. Il ne s'agit donc pas d'une condition nécessaire pour le devenir. Ceci nous est confirmé lorsque l'on mène une analyse plus qualitative, à partir des autobiographies : les alpinistes sont très peu nombreux à avoir découvert l'alpinisme dans le cadre familial. Il faut cependant distinguer ici les générations « anciennes » et les générations « nouvelles ». Les alpinistes (des deux pays) nés avant les années 1920 sont le plus souvent issus de la bourgeoisie, c'est-à-dire de classes possédant le temps et l'argent pour des loisirs d'extérieurs et des voyages. Le ski, la marche en montagne, ou même l'alpinisme, font ainsi partie des pratiques enfantines et adolescentes d'une proportion non négligeable des alpinistes de ces générations[18]. Nea Morin (1905-1986) raconte même que son père, alpiniste, récompensait ses enfants lorsqu'ils parvenaient à escalader des passages difficiles sur les petits rochers de Tunbridge Wells, près de Londres.

> « Mon père, membre de l'*AC*, donnait des pièces de six penny à celui qui arrivait le premier à résoudre ces petits problèmes d'escalade, posant les fondations d'une addiction future à l'escalade de blocs[19]. »

Il en va différemment ensuite, notamment chez les alpinistes issus de milieux plus populaires, où de telles pratiques familiales sont inexistantes. Dans l'analyse qui suit, nous parlons des alpinistes nés à partir des années 1920, c'est-à-dire des pratiquants d'après-guerre.

Dans les milieux les plus populaires, l'alpinisme est même considéré par l'entourage comme une pratique incongrue ou un divertissement bourgeois. Dougal Haston (1940-1977), originaire des classes populaires d'Édinbourg (son père est boulanger et sa mère domestique), écrit :

> « Personne à Currie n'en avait jamais fait. C'était un sport de riche et Currie n'était pas du tout ce genre d'endroit. De ce fait, l'escalade était vue comme une pratique excentrique et folle – la vision normale,

[17] "No way they would go climbing! There's no family reason why I should go climbing".
[18] Voir plus bas la partie sur l'immersion précoce dans la nature.
[19] Nea Morin, *A woman's reach, op. cit.*, p. 16. Nous traduisons.

> de la part de l'ouvrier, des marottes de ceux qui n'étaient pas obligés de trimer pour vivre[20]. »

En France, les jeunes ouvriers Robert Paragot (né en 1927) et Lucien Bérardini (1930-2005) ne prennent pas même la peine d'informer leur famille de leurs entreprises. Les parents de Bérardini apprennent son ascension des Drus dans les journaux.

> « [Mes parents] venaient d'apprendre par les journaux que je faisais de la montagne, car ils ne s'en étaient jamais doutés (...). Pour eux, j'allais passer des vacances, c'est tout. Un jour, ma mère voit dans le journal un article où il était écrit que son fils était dans la montagne depuis sept ou huit jours, et qu'il faisait un truc extrêmement difficile. Elle ne connaissait pas beaucoup la montagne, mais tout de même, ce qui la tracassait, c'est que nous y étions depuis sept ou huit jours ; je devais avoir faim…[21] »

Le père, envoyé illico à Chamonix pour secourir son fils par la mère inquiète, et « impressionné par cet article, car c'était la première fois qu'il voyait le nom de son fils dans le journal », pense rejoindre Lucien sur les Drus, avant de s'apercevoir, arrivé à la mer de Glace, qu'il s'agit d'une formidable paroi d'un kilomètre de haut. Quelques jours plus tard, alors qu'il part pour la face nord des Grandes Jorasses par l'éperon Walker, une voie d'ampleur, il dit à sa mère qu'il part « pour une petite course[22] ». Les autres alpinistes issus des classes populaires découvrent également l'alpinisme en dehors du cadre familial. Dans ce milieu, l'alpinisme est une pratique inconnue, tout comme des pratiques proches, en rapport avec la montagne, qui auraient pu jouer un rôle socialisateur (randonnée, escalade, marche, etc.).

Il en va de même pour les alpinistes issus des classes populaires des générations ultérieures. Jean-Marie Choffat (né en 1956), fils d'ouvriers belfortains, lui-même ouvrier à quatorze ans, raconte le caractère exceptionnel d'une telle pratique dans le milieu qui était le sien :

> « Parmi mes copains de Mandeure et de Bourguignon, ou même dans ma famille, personne ne manifestait le moindre intérêt pour l'alpinisme. Je foulais en quelque sorte un terrain vierge[23]. »

Robert Flematti (né en 1942) se souvient, de même, des remontrances de sa mère, qui juge une telle passion inutile : « Tu crois que c'est comme ça que tu vas l'aider à trouver un vrai travail ? Disait-elle. Il a déjà assez la tête à l'envers comme ça[24] ».

Au Royaume-Uni, Andy Cave (né en 1967), ouvrier-mineur à quinze ans, initié à l'alpinisme par « Pete », un jeune de milieu plus favorisé, insiste sur le fait que, « contrairement à Pete, [il ne venait] pas d'une famille qui s'adonnait aux sports de plein-air[25] ». Le football est alors le sport familial. Relatant son premier séjour en montagne, avec Pete et une famille de randonneurs, Cave fait état de sa méconnaissance des usages, non seulement au sein de la communauté alpinistique mais, plus généralement, au sein d'un milieu social qui n'est pas le sien. Au sommet, raconte Cave,

> « Nous avons posé pour la photo et dans un moment de folie j'ai baissé mon pantalon, montrant mes fesses à la caméra. L'étiquette envers mes compagnons alpinistes était quelque chose que j'avais encore à découvrir. On me disait souvent que je jurais trop, que je crachais trop et que j'étais un peu incontrôlable. Ce n'était pas un problème : de retour à la mine le lundi, les grossièretés et les crachats seraient parfaitement acceptables[26]. »

Nick Bullock (né en 1965) enfin, alors qu'il tente de communiquer sa passion à son père, se

---

[20] Dougal HASTON, *In High Places*, *op. cit.*, p. 4. Nous traduisons.
[21] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 14.
[22] *Ibid.*, p. 15-16.
[23] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 94.
[24] Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 73.
[25] Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 51. Nous traduisons.
[26] *Ibid.*, p. 52.

heurte à un laconique : « C'est ça Nick. Amène-moi à boire et ferme-là, tu veux ? J'essaie de regarder mon feuilleton[27] ». On trouve néanmoins une exception dans ce corpus : Benoit Chamoux (1961-1995), fils d'agriculteurs savoyards, initié par son père.

Dans les milieux plus aisés, la pratique parentale de l'alpinisme ou d'activités de plein air en milieu montagnard (randonnée, ski, etc.) est plus développée. Cette différence est clairement visible chez les auteurs d'autobiographies. Ceux ayant bénéficié d'une socialisation familiale à l'alpinisme sont en effet presque exclusivement issus de milieux favorisés. Parmi les Français des générations d'après-guerre, Herzog, Mazeaud, Livanos, soit les trois alpinistes les plus socialement dotés de notre corpus, avaient un père qui pratiquait l'alpinisme et qui les avait initiés à cette pratique[28]. Mazeaud, dans son autobiographie, remercie ce père à l'influence déterminante sur le plan sportif et montagnard, qui lui « faisait parcourir le Dauphiné durant les jours de vacances » et qui l'avait contraint, à l'âge de seize ans et alors qu'il avait arrêté le sport, à passer un été à Chamonix[29]. Pour d'autres alpinistes du corpus, c'est l'escalade qui a été pratiquée en famille. Là encore, il s'agit uniquement d'individus issus de milieux aisés. Catherine Destivelle (née en 1960) a ainsi découvert l'escalade à Fontainebleau avec son père, avant une « seconde découverte » plus tard au sein du CAF. Cela ne fait pas pour autant de ses parents des soutiens inconditionnels.

> « Pendant le dîner, je racontais mes exploits, mais personne ne pouvais vraiment comprendre ce que cela représentait pour moi. Je finis par en dire de moins en moins, de laconiques "ça a marché" ou "ça n'a pas marché"[30]»

Nicolas Jaeger (1946-1980) aussi a été initié à l'escalade et au ski par son père, à Fontainebleau et à Chamonix. Il raconte, enfant, avoir « joué les sacs de farine au bout d'une corde[31] ». Lionel Daudet (né en 1968), enfin, explique que ses parents, qui l'ont nommé ainsi en référence à l'alpiniste Lionel Terray[32], « aimaient beaucoup la montagne » et qu'ils passaient six semaines chaque été en montagne[33]. Son frère devient également un excellent alpiniste.

Cette prédominance des classes supérieures parmi les alpinistes initiés par leurs parents ne signifie pas, cependant, que tous aient découvert l'alpinisme ou la montagne dans le cadre familial. Certaines familles sont, en effet, étrangères à l'alpinisme, voire opposées à une pratique qu'elles jugent trop dangereuses. Nous avions cité le cas de Lionel Terray. Un autre alpiniste issu des classes supérieures, Bernard Pierre (1921-1997), fait état de semblables réticences familiales, son père lui « reprochant (…) véhémentement [sa] passion ».

> « Ils se demandent quelle mouche a bien pu me piquer. Personne, dans la famille, n'a jamais fait de montagne. Nous sommes des gens de plaine[34] ».

Parmi les Britanniques des générations d'après-guerre, seuls deux ont des parents eux-mêmes alpinistes. Contrairement aux Français, il s'agit d'individus issus des classes moyennes : le père de Mick Fowler (né en 1956) était employé dans une imprimerie, celui d'Andy Kirkpatrick (né en 1972) instructeur d'alpinisme dans la *Royal Air Force*. Le cas de Mick Fowler est particulier. Son

---

[27] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 64.
[28] Jean-Christophe Lafaille avait également un père membre du CAF, mais on ne connait pas ses propriétés sociales.
[29] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 11-13.
[30] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 27.
[31] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 84.
[32] Lionel DAUDET, *La montagne intérieure*, *op. cit.*, p. 9.
[33] Yannick MICHELAT, *La voie intérieure*, *op. cit.*
[34] Bernard PIERRE, *Mes galons d'alpiniste*, *op. cit.*, p. 291.

père est devenu un fervent randonneur et grimpeur suite à sa participation à la Seconde Guerre mondiale, qui lui a fait découvrir de nouveaux horizons. Après avoir initié son fils à l'escalade et à la marche, tous deux s'inscrivent (Mick a treize ans) à un stage d'initiation à l'alpinisme. Leur apprentissage commun se poursuivra jusqu'à la majorité de Mick Fowler.

Chez les Britanniques, plutôt que des parents alpinistes, on trouve surtout des amateurs de sports de plein air. Ces derniers sont, comme en France, des membres des classes moyennes et supérieures. Éloignés de l'alpinisme, les classes populaires britanniques de notre corpus le sont aussi, pendant leur enfance, des activités de nature comme la randonnée ou l'escalade.

Le désavantage initial dont souffrent les membres des classes populaires, socialement éloignés de l'alpinisme (ou d'activités proches), se poursuit une fois leur entrée dans l'alpinisme effectuée, puisqu'il s'agit d'une pratique relativement onéreuse. Nous avons déjà évoqué les efforts fournis par les *hard men* britanniques et leurs équivalents français pour arriver à se constituer un matériel d'alpinisme et à partir dans les Alpes (sans parler des expéditions). Le manque d'argent peut évidemment jouer comme un frein à l'entrée dans l'alpinisme. Il peut également ralentir une carrière car, au fil de la progression, l'alpinisme requiert de plus en plus de temps, un matériel de plus en plus élaboré, et un budget de plus en plus élevé consacré au voyage. Jean-Marie Choffat, qui s'est installé à Sallanches après son service militaire, explique la différence qui existait entre sa situation et celles de ses compagnons de cordée issus de milieux plus favorisés :

> « Les jeunes grimpeurs issus d'une famille aisée n'avaient pas trop de souci à se faire pour se nourrir et payer leur loyer : ils pouvaient passer leur temps à grimper, afin de progresser rapidement. Me concernant, les petits boulots étaient la condition sine qua non pour pratiquer l'alpinisme. Intérimaire, je travaillais du mardi matin au samedi midi. Pendant mes repos, le scénario était identique : chaque samedi après-midi, je montais à un refuge, je faisais ma course le dimanche et je revenais le lundi[35]. »

On peut comparer cette situation avec celle de sa contemporaine Catherine Destivelle, inscrite par ses parents au CAF et qui avait, dans ce cadre, suivi des stages dans les Alpes depuis l'âge de quinze ans, ou encore avec celle de Lionel Terray (d'une génération antérieure) qui, au même âge, après avoir échoué au baccalauréat, vit aux crochets de sa mère :

> « Trouvant chez ma mère le gite, le couvert et un peu d'argent de poche, je vivais depuis des mois aussi librement qu'un bouquetin sur l'Alpe. Je n'avais aucune fonction sociale, aucun autre travail que celui que je voulais bien m'imposer[36]. »

À la différence de ce que l'on observe dans d'autres pratiques, la vocation d'alpiniste ne semble pas autant requérir, « pour s'éveiller et s'affermir, les prescriptions ou au moins les confirmations formulées dans les différents espaces de socialisation de ces agents, la famille, le groupe des pairs ou l'école[37] ». Contrairement aux métiers de la culture, auxquels Vincent Dubois fait ici référence, ou au « métier » d'écrivain étudié par Gisèle Sapiro, l'école n'est pas un lieu d'encouragement en ce qui concerne l'alpinisme. La famille, au contraire, pourrait l'être. C'est ce que montrent les études sociologiques menées sur des pratiques corporelles et sportives, plus proches en cela de l'alpinisme que les pratiques culturelles et artistiques. Chez les danseurs étudiés par Joël Laillier,

---

[35] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 91.
[36] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 45.
[37] Vincent DUBOIS, *La culture comme vocation*, *op. cit.*, p. 189.

les footballeurs étudiés par Julien Bertrand, les cyclistes étudiés par Nicolas Lefèvre[38], la famille joue un rôle central de prescription, d'encouragement et de confirmation de la vocation. C'est, là encore, rarement le cas chez les alpinistes, dont les parents oscillent entre incompréhension, inquiétude et indifférence, du moins dans le portrait que les alpinistes en font dans leurs autobiographies. On pourrait penser qu'il s'agit d'une posture autobiographique visant à se présenter comme un parfait self-made-man. C'est peut-être en partie le cas. Les entretiens donnent à voir exactement le même type de propos : on y voit des parents inquiets, parfois opposés à l'alpinisme, parfois résignés, mais jamais activement encourageants.

> « Si mes parents m'ont encouragé?… Disons qu'ils ne m'ont jamais freiné. Mon père avait confiance en moi, ma mère savait que c'était dangereux mais que c'était difficile d'aller contre l'énergie que j'avais pour cette discipline. J'ai fait ce que j'ai voulu, et je sentais que derrière, y'avait une confiance. Malgré l'inquiétude. » [Français, né en 1973]

> « Mes parents, ils ont lu mes livres, ma mère les a lus, mais elle ne comprend pas vraiment en fait[39]. » [Anglais, né en 1967]

> « Mon père m'a accusé d'avoir causé la mort de ma mère, tu vois, parce qu'elle s'inquiétait trop. Je ne sais pas si c'est ma pratique de l'alpinisme qui l'a poussée à boire, comme mon père le dit. Elle pensait que j'étais fou, et mon père aussi, tu vois[40]. » [Anglais, né en 1945]

> « Ils n'étaient pas du genre à m'empêcher de faire quoique ce soit. Quand j'étais sur mon lit d'hôpital au Pays de Galles [après un accident d'alpinisme], mes parents sont venus, ils étaient très inquiets et préoccupés. Ma mère m'a dit : "Tu vas abandonner l'alpinisme tout de suite," et j'ai répondu non[41]. » [Anglais, né en 1943]

Gisèle Sapiro, à propos de la vocation d'écrivain, montre que « le sentiment d'élection (…) s'inscrit dans l'articulation de facteurs positifs et négatifs, signes de reconnaissance confirmant le charisme d'un côté, facteurs de perturbation des déterminants de l'identité et de déviation de la trajectoire de l'autre[42] ». Cette articulation entre facteurs incitatifs et inhibitifs, entre obéissance et transgression, correspond sans doute plus à la situation des alpinistes, qui sont peu encouragés et explicitement soutenus dans leur choix. Charles Suaud, à partir notamment des travaux de Sapiro, distingue trois idéaux-types des modes d'engagement vocationnel[43]. Le premier, l'*engagement par élection instituée,* correspond au cas, typique de la vocation religieuse étudiée par le même sociologue[44], où « la désignation d'un élu est le fait d'une sélection explicite effectuée par une institution porteuse d'une orthodoxie (Église, École) ». Le deuxième, l'*engagement par réalisation instituée d'un don naturel extraordinaire,* désigne le cas où « une institution est seule habilitée à mettre en valeur le don "naturel" hors du commun de ceux qu'elle met sous sa coupe ». Elle peut correspondre au cas de jeunes sportifs, comme les coureurs marocains étudiés par Manuel Schotté[45], repérés – mais non immédiatement – par une institution. Enfin, l'*engagement individuel pour la réalisation symbolique d'un don personnel* désigne les situations où les institutions de formation et de repé-

---

[38] Joël Laillier, « Des familles face à la vocation », *op. cit.* Julien Bertrand, « La vocation au croisement des espaces de socialisation », *op. cit.* Nicolas Lefèvre, « Construction sociale du don et de la vocation de cycliste », *op. cit.*

[39] "My parents, they've read the books, my mum has read the books, but she doesn't really understand it, as much".

[40] "He's been blaming me for my mother's death, you know, because she worried so much. But, whether it was that that caused her to drink, or whether it was my climbing, as my father says, I don't know, but she thought I was crazy, as my dad did, you know".

[41] "They weren't the sort that would stop you from doing anything. When I was lying in my hospital bed in North Wales, my parents came up, they were very worried and concerned. And my mother said to me: 'You are going to give up, now,' and I said:'no'".

[42] Gisèle Sapiro, « « Je n'ai jamais appris à écrire » », *op. cit.*, p. 15.

[43] Charles Suaud, « La vocation, force et ambivalence d'un concept "nomade". Pour un usage idéal-typique », *op.cit*.

[44] Charles Suaud, *La vocation*, *op. cit.*

[45] Manuel Schotté, *La construction du « talent »*, Paris, Raisons d'agir, Cours et travaux, 2012.

rage sont absentes. La confirmation de la vocation vient après, dans la reconnaissance accordée aux œuvres produites. La littérature, comme l'alpinisme, se rapprochent de cet idéal-type.

Nous conclurons cette analyse par un autre point commun entre la littérature et l'alpinisme : le fait que les écrivains, comme les alpinistes, tendent à minimiser les influences qui ont pesé sur eux pour mieux valoriser l'idée qu'ils se sont « faits » tous seuls. C'est un des points développé dans l'article de Gisèle Sapiro intitulé fort à propos « Je n'ai jamais appris à écrire[46] ». Il s'agit là d'un élément important à prendre en compte lorsqu'il s'agit, justement, de retracer des trajectoires de socialisation à partir des discours des acteurs. Gardons une nouvelle fois à l'esprit que, s'il est évident que la totalité des éléments d'une vie ne sera jamais donné à voir au sociologue, dans le cas de certaines « pratiques vocationnelles », le récit que font les acteurs de leur vie accentue l'idée d'un « don » ou d'un destin librement choisi.

## 2. Des pratiques enfantines et adolescentes socialisatrices

Du fait de la rareté d'une initiation parentale, mais aussi de par les propriétés intrinsèques de l'alpinisme, sa découverte se fait le plus souvent assez tardivement (du moins par rapport à la plupart des sports), c'est-à-dire à la fin de l'adolescence ou à l'âge adulte. L'escalade, souvent, est une pratique découverte plus tôt et qui peut ainsi servir de porte d'entrée vers l'alpinisme. Mais, là encore, la découverte s'effectue très rarement (sauf dans le cas d'une initiation parentale) avant l'adolescence. Le développement de dispositions concordantes au goût de l'alpinisme et qui conduiront, éventuellement, à ce que sa découverte soit vécue de manière passionnée et lue au prisme d'un don déjà présent, s'opère, le plus souvent, bien avant la découverte des sports de montagne. La vocation d'alpiniste se construit dès l'enfance, par des pratiques aussi variées que la lecture, les jeux, le sport, ou même le travail adolescent. Ces pratiques sont rarement désignées comme des lieux de (pré)socialisation ou de préparation à l'alpinisme. Elles sont rarement mises en avant en tant que telles dans les autobiographies. C'est par un travail de comparaison et de recoupement que nous avons pu mettre au jour leur importance dans la construction de dispositions et de compétences concordantes avec l'alpinisme (voir chapitre 2), soient parce qu'elles sont directement transférables à la pratique de l'alpinisme, soit parce qu'elles sont favorables à une découverte enchantée de l'alpinisme.

### 2.1. Incorporer des croyances : des lectures enfantines marquantes

> « Je suppose que tout a commencé par un livre[47]. »

Dans la partie qui suit, nous mentionnons l'importance de la lecture parmi les pratiques enfantines permettant l'incorporation de dispositions favorables à l'entrée dans l'alpinisme. Les lectures enfantines constituent un vecteur important d'incorporation d'idéaux et de croyances positives en rapport avec l'alpinisme et, de manière plus générale, l'aventure. Ces croyances sont autant de conditions de possibilité à l'entrée dans une carrière d'alpiniste. Via ces lectures sur le mode du divertissement[48], l'alpinisme (et d'autres formes d'aventure) se construit dans l'imaginaire enfantin comme une activité fantasmée, et l'alpiniste (aux côtés d'autres aventuriers) comme un héros. La

---

[46] Gisèle SAPIRO, « « Je n'ai jamais appris à écrire » », *op. cit.*

[47] "I suppose it all started with a book". Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 71.

[48] Claude F. POLIAK et Gérard MAUGER, « Les usages sociaux de la lecture », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1998, vol. 123, n° 1, pp. 3‑24.

lecture, contrairement à d'autres pratiques, apparaît dans la quasi-totalité des autobiographies, des plus anciennes aux plus récentes, et des biographies (les journaux intimes constituant une source d'information sur ce point). Quand bien même les auteurs ne leur accordent souvent qu'une place réduite, la récurrence étonnante des souvenirs liés aux lectures en fait une pratique socialisatrice de premier plan. Cette relative importance de la lecture est sans doute en partie un effet de génération. Il est fort à parier que dans les futures autobiographies d'alpinistes nés après 1980, les livres seront remplacés (en partie) par d'autres supports : films, videos, blogs, etc. Déjà, les alpinistes nés dans les années 1960 et 1970 font références aux magazines en plus des livres.

### 2.1.1 *Des romans d'aventure…*

Les alpinistes, se remémorant des lectures enfantines marquantes, peuvent faire référence à des pans entiers de la littérature comme à des références très spécifiques. Les récits ou romans d'aventure occupent une place de choix et ce dès les premiers textes autobiographiques. Ainsi, le Pyrénéen Henry Russell (1834-1909) raconte :

> « [J]'ai passé ma jeunesse à parcourir capricieusement le monde, de l'équateur aux mers polaires, en ne lisant que Lamartine, Châteaubriand, Byron, Bernardin de St Pierre, et plus tard, Tennyson. Il y avait certes de quoi me rendre mystique, et même un peu sauvage[49]… »

Son contemporain anglais Leslie Stephen (1832-1904) dévorait des romans comme *Invanhoe* ou *Les aventures de Robinson Crusoe*, à côté de lectures plus sérieuses comme la *Vie de Johnson*[50]. Edward Whymper (1840-1911) s'intéressait quant à lui aux voyages de Livingstone, et aux recherches racontées dans le *Dr Krane's account* pour retrouver les restes de l'expédition de Franklin[51]. C'était également le cas d'Alfred Hopkinson (1851-1939) qui déclare, comme Stephen, avoir lu *Robinson Crusoe*, ainsi que *The Swiss Family Robinson, Coral Island, Heroes,* et d'autres romans pour enfants, comme *David Copperfield*[52]. Certains de ces titres, l'Ecossais W.H. Murray (1913-1996) les cite également. Parmi ses auteurs favoris, Walter Scott (dont il saute les cent premières pages pour « arriver au cœur de l'action »), Alexandre Dumas, R.L. Stevenson, D.K Broster[53]. Les titres cités, ancrés dans des époques et des idéologies[54], varient suivant les générations et les pays. Ainsi les Anglais nés pendant l'ère victorienne se passionnent-ils pour les campagnes d'exploration en cours, dont ils lisent les récits et même, pour certains, consultent les itinéraires à l'aide de cartes. La maitrise pratique précoce de la lecture de carte constitue, sans aucun doute, une compétence transférable à l'alpinisme. Hopkinson suivait avec son père le voyage de Livingstone sur la carte[55]. Tom Longstaff (1875-1964), dont le père avait financé la campagne d'exploration de l'Antarctique de Scott, pouvait consulter à loisir les documents et cartes de la bibliothèque familiale.

> « Je savais lire une carte avant de savoir lire un livre, et que j'allai à Eton, bien que mal classé, j'obtins

---

[49] Henry RUSSELL, *Souvenirs d'un montagnard*, 1re éd., Pau, impr. de Vignancour, 1878, p. 15.
[50] Références trouvées dans le magazine *Cornhill*, mars 1873, p. 347 et *Cornhill*, mai 1887, p. 499, citées par F. William MAITLAND, *The life and letters of Leslie Stephen*, *op. cit.*, p. 33.
[51] Emil HENRY, *Triumph and tragedy, the life of Edward Whymper*, *op. cit.*, p. 36.
[52] Alfred HOPKINSON, *Penultima*, *op. cit.*, p. 56.
[53] W. H. MURRAY, *The Evidence of Things Not Seen*, *op. cit.*, p. 19.
[54] *Ivanhoe*, par exemple, roman cité par plusieurs alpinistes du XIXe siècle, « a contribué à la formation et à la circulation de l'idée de nation "Britannique" pendant l'ère impériale ». Chris WORTH, « Invahoe and the making of Britain », *Links and Letters*, 1995, vol. 2, pp. 63-76. Autre exemple de l'ancrage historique et social des références citées, *Running Water*, roman d'aventure de 1907 d'A.E.W. Mason se déroulant dans les Alpes semble avoir passionné les alpinistes anglais nés à la fin du XIXe siècle, comme Graham Brown (1882-1965) et Dorothy Pilley (1893-1986), mais n'est plus jamais cité ensuite.
[55] Alfred HOPKINSON, *Penultima*, *op. cit.*, p. 70.

> un prix de géographie à la fin de mon premier trimestre[56] »

Longstaff, alpiniste et explorateur, fait également référence à un livre de W.W. Graham sur l'Himalaya trouvé dans la bibliothèque de son grand-père, un livre qui le marque profondément[57]. Smythe (1900-1949), enfin, est un autre amateur précoce de cartes. Enfant, il raconte avoir étudié les cartes des Alpes ou de l'Himalaya[58].

Les alpinistes nés au début du siècle, Français et Britanniques, continuent de déclarer une passion pour la littérature, fictionnelle ou réelle, d'exploration. Eric Shipton (1907-1977) écrit:

> « De plus en plus, je me délectais de lire sur ces lieux étranges, le Mato Grosso, les gorges incommensurables du Nil Bleu, les volcans et les glaciers, les rivières souterraines et les atolls de coraux. Leurs explorateurs étaient mes héros – Humbolt, Nansen, Darwin – leurs noms étaient magiques[59]. »

Roger Frison-Roche (1906-1999) cite parmi les livres découverts à l'âge de 14 ans, alors qu'il était un jeune coursier pour l'agence Cook, les récits de « la découverte des pôles, l'odyssée de la "Jeannette", le voyage de René Caillé, la terrible agonie de la mission Flatters[60] », quand son contemporain Pierre Allain (1904-2000) fait référence aux « héros de Fenimore Cooper ou de Jules Verne ». Des romans de Jules Verne, il écrit : « il n'est pas, je crois, de livre que je n'aie lu au moins une fois avec enthousiasme. Sa lecture s'ajouta à ma passion latente[61] ». Des titres similaires sont mentionnés par les Français de la génération suivante : Lionel Terray (1921-1965) fait référence, ici aux romans de Jack London et de Fenimore Cooper, là à ceux de Rudyard Kipling[62]. Gwen Moffat (née en 1924) écrit que son « ambition avait été d'aller à l'étranger depuis [qu'elle avait] réalisé que d'autres pays existaient ». Une ambition sans doute forgée par des lectures car :

> « Il est significatif que cette ambition fut formée pendant mes jeunes années, avant que je n'ai vu un film ou possédé une radio. (…) Kipling et Ella Maillart devinrent mes dieux. Le soir dans mon lit, je pleurais avec toute l'intensité de mon désir de voyager dans des endroits lointains[63]. »

Cette fascination enfantine pour les récits d'aventure en tout genre se poursuit pour les alpinistes des générations suivantes, qui font cependant, à l'inverse de leurs prédécesseurs, plus référence à un type de littérature qu'à des titres précis. René Desmaison (1930-2007) déclare avoir « lu beaucoup de livres sur cet univers mystérieux de conquistadores, de chercheurs d'or, d'explorateurs à la découverte de cités perdues dans les inextricables végétations » et « éprouvé comme beaucoup le désir brûlant de devenir l'un de ces aventuriers[64] ». Les aventures en mer, en particulier, semblent exercer un attrait spécial sur les jeunes Français de cette génération. Le même Desmaison, n'eût-il pas été renvoyé de son apprentissage de mécanicien, se serait « sûrement engagé dans la marine, et [serait] peut-être devenu un grand navigateur[65] », une occupation qu'il compare à l'alpinisme[66]. Pierre Leroux (1921-2005) voulait lui aussi devenir marin, d'autant plus que son oncle, ingénieur maritime, l'avait emmené en mer. « Il faut bien reconnaitre qu'une vocation de

---

[56] Thomas LONGSTAFF, *This is my voyage*, *op. cit.*, p. 7. Nous traduisons.
[57] *Ibid.*, p. 6.
[58] Frank S. SMYTHE, *The adventures of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 16.
[59] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 24. Nous traduisons.
[60] Roger FRISON-ROCHE, *Le versant du soleil*, *op. cit.*, p. 77.
[61] Pierre ALLAIN, *Alpinisme et compétition*, *op. cit.*, p. 26.
[62] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 364.
[63] Gwen MOFFAT, *Space below my feet*, *op. cit.*, p. 108. Nous traduisons.
[64] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 351.
[65] *Ibid.*, p. 26.
[66] *Ibid.*, p. 86.

marin se serait expliquée, dans mon cas, beaucoup plus facilement que celle de la montagne[67]… », écrit Leroux qui, sans le savoir, fait état de la même passion enfantine que ses contemporains. Ainsi, Maurice Herzog (né en 1921) se serait passionné pour la traversée de l'Atlantique de Lindbergh[68]. Guido Magnone (1917-2012), enfin, se déclare lui aussi fasciné par les aventures en mer :

> « Joshua Slocum, le capitaine au long cours américain qui (…) avait réalisé le premier tour du monde en solitaire sur un bateau de douze mètre entièrement reconstruit de ses mains, le Spray. Avant que la montagne n'entre dans ma vie, je ne rêvais que de lui et de courir les mers[69]. »

### 2.1.2 *… Aux récits d'alpinisme*

Deuxième type de lectures très souvent mentionnées, au côté des romans d'aventure, les récits ou romans d'alpinisme. On se situe ici dans le cas typique de ce que certains dénonceront comme de l'illusion biographique. Il est logique, en effet, que des alpinistes citent plus volontiers des ouvrages qu'ils peuvent rattacher à leur passion, et qu'ils en laissent d'autres dans l'ombre. Cependant, cela n'invalide en rien le fait que ces lectures ont sans doute contribué – peut-être moins que ce qu'en disent les alpinistes, ou différemment – à forger un goût pour l'aventure et à développer un attrait pour l'alpinisme.

Les références à la lecture de récits d'alpinisme sont déjà présentes dans les premières autobiographies. Pierre Puiseux (1855-1928), le premier Français à publier des souvenirs d'enfance[70] évoque ainsi la lecture précoce des grands alpinistes de l'époque : « Ma tête est remplie de descriptions alpines. Je pourrais citer par cœur des passages de Saussure, de Desor ou de Tyndall[71] », écrit-il. Chez ses contemporains anglais, ce sont les trois volumes des *Peaks, Passes and Glaciers*, compilations des récits des membres de l'AC avant la création de l'*AJ*, qui sont les plus cités. Il faut dire que ces derniers connaissent un grand succès au Royaume-Uni et sont maintes fois réédités. C'est en lisant les autobiographies ou les biographies des alpinistes de l'époque qu'on s'aperçoit de l'ampleur de la diffusion de ces ouvrages. Whymper (1840-1911) les avait lus, ainsi que les ouvrages des premiers alpinistes (Forbes, Wills, Hinchliff, King)[72] ; Coolidge (1850-1926) les avait également lus. Whymper et Coolidge sont deux alpinistes d'une génération ultérieure à celle des pionniers de l'*AC* et antérieure à celle des alpinistes élevés avec les grands ouvrages des années 1870, dont font partie leurs propres récits.

Les générations suivantes, en effet, ont remplacé à la tête des lectures enfantines les *Peaks, Passes and Glaciers* (publiés entre 1859 et 1962) par *Scrambles amongst the Alps* (1871) de Whymper, qui est l'ouvrage le plus cité au sein du corpus (voir graphique plus bas). Il l'est presque exclusivement par des Britanniques. D'après Martin Conway (1856-1937), qui vénérait Whymper et Tyndall pendant sa jeunesse, « *Scrambles* a été le sésame d'entrée [dans l'alpinisme] pour des centaines de garçons et de jeunes[73] ». Geoffrey Winthrop Young (1876-1958), qui avait découvert l'ouvrage dans la bibliothèque de sa *public school* (Marlborough) dit presque exactement la même chose de ce livre qui a été pour lui une véritable « ouverture » :

---

[67] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 21.
[68] Catherine de BAECQUE, *Maurice Herzog, le survivant de l'Annapurna*, Paris, Arthaud, 2013.
[69] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 100.
[70] « Incomplète » cependant.
[71] Pierre PUISEUX, *Où le père a passé (Tome 2), l'éducation par les cîmes*, Paris, Argo, 1930, p. 244.
[72] Frank S. SMYTHE, *Edward Whymper*, *op. cit.*, p. 74.
[73] Martin CONWAY, *Episods in a varied life*, *op. cit.*, p. 229. Nous traduisons.

> « Un jour, je tombai, dans la bibliothèque de l'école, sur *Scrambles* de Whymper. Dès la première lecture (ou les premières – car je le connaissais presque par cœur à la fin), mon horizon s'est déplacé. Des visions de sommets et de cieux et de grands espaces propices à l'aventure sont apparues de tous les côtés, détruisant les murs de mon petit monde égocentré. Je me demande combien de jeunes garçons ont la même dette que moi envers ce livre.[74] »

La mère d'Elizabeth Le Blond (1861-1934) lui en lisait des extraits à voix haute[75] ; Graham Brown (1882-1965) l'avait lu enfant ; Jean Coste (1904-1926), le seul Français à citer Whymper, en avait lu la traduction française. Coste cite également Mummery, Tyndall et Coolidge, d'autres grands noms de l'alpinisme britannique de la fin du XIX[e] siècle[76]. De *Scrambles amongst the Alps*, Arnold Lunn (1888-1974) dit qu'il s'agissait « du premier livre [qu'il avait réussi] à déchiffrer tout seul ». « Encore aujourd'hui, ajoute-t-il, il y a peu de livres que je peux relire avec autant de plaisir[77] ». Lunn avait aussi lu les autres classiques de l'époque (il cite notamment les ouvrages de Stephen et Wills) ainsi que les *Peaks, Passes and Glaciers* et tous les volumes de l'*AJ*, qu'il empruntait à la bibliothèque de sa *public school* (Harrow). Il s'en était tellement imprégné qu'il parvenait à en imiter le style à la perfection, écrivant de faux récits d'ascension à la première personne. George Finch (1888-1970), de manière très similaire à Lunn, avait lu Whymper et s'amusait à en rejouer, avec son frère, les différents épisodes[78]. Frank Smythe (1900-1949), de son côté, au fil de sa lecture, suivait les péripéties de Whymper à travers les Alpes à l'aide d'une carte:

> « J'avais lu tous les livres d'alpinisme de la bibliothèque de l'école et la plupart des livres d'exploration, surtout des régions montagneuses et glacées du monde, et dépensé presque tout mon argent de poche en cartes. (…) J'ai lu *Scrambles amongst the Alps* et j'ai suivi les pérégrinations d'Edward Whymper sur une carte de la Suisse[79] ».

Eric Shipton (1907-1977) est le seul à faire référence au deuxième ouvrage de Whymper, *Travel among the Great Andes (1891)*. Shipton, grand explorateur himalayen, y situe en partie l'origine de son goût pour l'exploration. Lorsqu'il évoque *Scrambles*, c'est pour expliquer qu'il avait été « plus fasciné par les premières explorations de Whymper dans le Dauphiné que par ses aventures plus dramatiques et plus compétitives sur le Cervin[80] ». Les générations suivantes cessent de citer Whymper, à l'exception de Joe Simpson (né en 1960) qui ne développe pas outre mesure la question de son intérêt pour Whymper, dont le nom se situe au début d'une liste de seize alpinistes qu'il présente tous comme ses « héros et modèles[81] ».

Aux côtés de Whymper, ou plutôt juste derrière lui, d'autres auteurs figurent au palmarès des alpinistes idolâtrés. Il s'agit d'abord de Mummery, dont nous avons montré dans le chapitre 6 qu'il avait été un modèle pour les alpinistes français (voir « Mummery, un maitre à penser »). Vient ensuite Tyndall. Conway (1856-1937) vénérait Tyndall, qu'il considérait comme « le plus grand homme vivant ». Tyndall intéressait Conway à la fois en tant que scientifique, spécialiste des glaciers (Conway l'avait écouté à plusieurs reprises lors de conférences à destination du jeune public dispensées à la *Royal Academy*), et en tant qu'alpiniste. Sur ce deuxième plan, l'influence de

---

[74] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 12. Nous traduisons.
[75] Elizabeth AUBREY LE BLOND, *Day in, Day out*, *op. cit.*, p. 87.
[76] Jean COSTE, *Mes quatre premières années de montagne*, *op. cit.*, p. 68.
[77] Arnold LUNN, *The mountains of youth*, Londres, Murray, 1925, p. 19. Nous traduisons.
[78] George Ingle FINCH, *The making of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 14.
[79] Frank S. SMYTHE, *The spirit of the hills*, *op. cit.*, p. 16. Nous traduisons.
[80] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 28. Nous traduisons.
[81] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 86. Dans ce genre de situation, où ni le contexte de la lecture, ni l'intérêt éprouvé n'est détaillé, on peut raisonnablement supposer que la citation représente plus un hommage ou un passage obligé qu'un souvenir de lecture marquant.

Tyndall est indirecte, mais importante : Tyndall étant un homme respectable et un scientifique connu, il vient, dans l'esprit de Conway, légitimer un intérêt naissant pour l'alpinisme en l'absence d'encouragements familiaux : « Le fait qu'il aimait les montagnes, écrit-il, venait dispenser une sanction positive à mon propre enthousiasme, qui trouvait très peu d'écho dans le cercle familial[82] ». Lunn (1888-1974), de son côté, vouait « un culte à Leslie Stephen », dont il avait lu « toute l'œuvre littéraire critique et la plupart du travail philosophique » et qui était, en plus de cela, « [son] modèle et [son] inspiration lors de [son] apprentissage de l'écriture d'alpinisme[83] ». Là encore, c'est autant le grand penseur que le grand alpiniste qui est admiré. Cette admiration à diverses facettes – on admire tout à la fois le grand alpiniste, le grand intellectuel, et le grand homme – est tout à fait conforme à la manière dont se conçoit l'excellence en alpinisme à cette époque, comme une excellence sportive, sociale, et sexuée.

À lire les récits des générations ultérieures, c'est surtout l'aspect conquérant et héroïque qui semble avoir intéressé les futurs alpinistes, et ce d'autant plus que ces lectures étaient faites à un âge précoce[84]. Lionel Terray (1921-1965) raconte avoir lu, à de dix ans, les livres d'alpinisme trouvés dans « l'abondante bibliothèque » familiale « avec frénésie » et « sans toujours [les] comprendre complètement ».

> « Ces récits alpins avaient forgé dans mon esprit d'enfant imaginatif un monde fabuleux, fait de pics terribles, sans cesse secoués par les tremblements de gigantesques avalanches, de labyrinthes de glace aux crevasses innombrables s'ouvrant à tout moment dans des craquements effroyables, de héros surhumains triomphant de tous ces obstacles au cours d'exploits sans cesses renouvelés[85]. »

Trente ans plus tard, Marc Batard (né en 1951) raconte la même découverte enchantée :

> « Je ne lisais pas, sauf quelques livres que ma mère piochait pour moi dans ses armoires (…) : des histoires d'alpinistes qui racontaient comment ils triomphaient des parois, franchissaient les surplombs, ouvraient les voies, atteignaient les sommets. (…) Je pensais qu'il fallait être un héros surnaturel ou un extraterrestre pour s'attaquer à une chose aussi terrifiante et inexpugnable qu'un sommet[86]. »

Parmi ces héros, le même Lionel Terray qui admirait, comme Batard, les grands alpinistes de l'époque, occupe la place centrale. Son autobiographie, *Les Conquérants de l'inutile*, est publiée en 1961. Il s'agit d'un ouvrage qui, à la manière de *Scrambles amongst the Alps* au Royaume-Uni avant la guerre, va marquer plusieurs générations d'adolescents. Batard présente ainsi Terray comme une « idole[87] ». Un alpiniste interrogé en entretien, né en 1940, cite *Les Conquérants de l'inutile* parmi les livres que « tout le monde avait lu », aux côtés d'*Annapurna premier 8000,* le récit de l'expédition de 1950 sur l'Annapurna[88]. Il est également lu par les générations ultérieures : Lionel Daudet (né en 1968) explique, de la même manière que Batard, avoir « dévoré la littérature alpine classique, des alpinistes plus des années 1950, les Rébuffat, les Terray, les Lachenal, les Herzog, [qui étaient] vraiment des gens qui semblaient inaccessibles[89] ». Terray n'est d'ailleurs pas cité uniquement par des Français. Doug Scott (né en 1941) dit, dans un entretien, avoir très tôt admiré Terray et Ship-

---

[82] Martin CONWAY, *Mountain memories*, *op. cit.*, p. 27.
[83] Arnold LUNN, *Mountain Jubilee*, *op. cit.*, p. 64. Nous traduisons.
[84] L'admiration de Lunn quant à l'œuvre philosophique de Stephen était celle d'un adolescent, non celle d'un enfant.
[85] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 19.
[86] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 36.
[87] *Ibid.*, p. 40.
[88] Maurice HERZOG, *Annapurna, premier 8000*, Sempervivum, 1951.
[89] Yannick MICHELAT, *La voie intérieure*, *op. cit.*

ton[90]. Parmi les alpinistes anglais interrogés, l'un (né en 1945) possède même un exemplaire dédicacé de la traduction anglaise du livre, obtenu lors d'une conférence de Terray à Londres au début des années 1960.

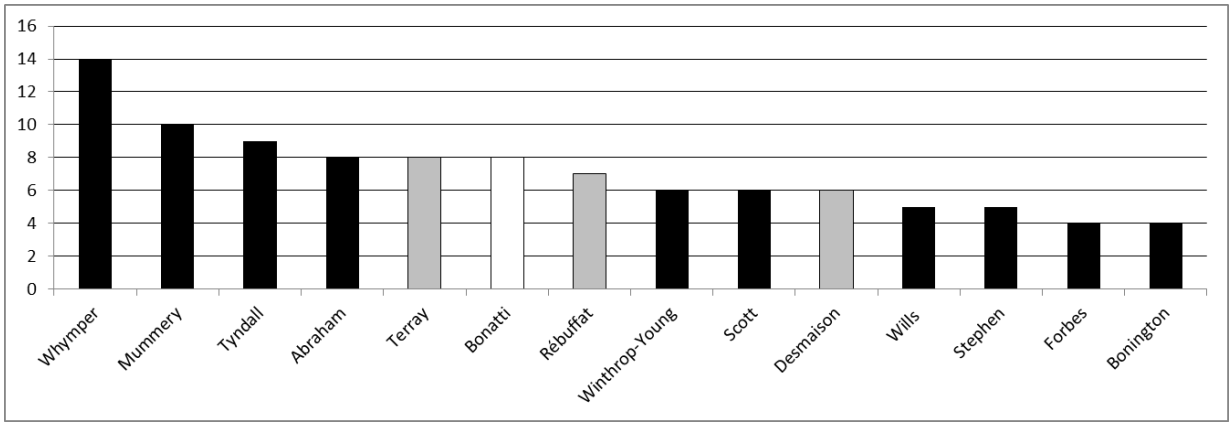


**Figure 58. Alpinistes les plus cités dans les autobiographies, en nombre d'occurrences. Base : autobiographies (N=62). En noir, on trouve les alpinites britanniques, en gris les alpinistes français et en blanc un alpiniste italien (Bonatti).**

Un autre alpiniste abondamment cité est René Desmaison (1930-2007), « l'idole vivante de tous les alpinistes[91] » d'après Marc Batard. Desmaison, auteur d'un premier livre en 1971, a surtout marqué les alpinistes, français et anglais[92], nés dans les années 1960. Dans leurs souvenirs de lecture, il est souvent associé à son contemporain Walter Bonatti (1930-2011), qui publie dès 1962. Lionel Daudet l'admire plus encore que Terray, sans doute parce qu'il assiste à l'une de ses conférences données dans le cadre de *Connaissance du Monde*. Cette conférence, Daudet la considère rétrospectivement comme une étape décisive dans la formation de « sa vocation ».

> « Il y a encore une chose qui a induit cette passion qui est devenue une vocation après, c'est aussi le fait d'avoir assisté, quand j'avais treize ans à Saumur, il y avait René Desmaison (…) qui présentait son film sur « les Andes vertigineuses », et c'est vrai que pour moi ça a été quelque chose d'extraordinaire que de voir ces montagnes qui venaient chez moi, qui rentraient en moi et qui m'ont littéralement subjuguées. J'étais allé voir Desmaison pour me faire dédicacer un livre, j'étais un peu comme le gamin devant un dieu vivant. C'était assez extraordinaire[93]. »

Parmi les autres alpinistes cités à plusieurs reprises, sans toutefois atteindre le statut d'idoles des Whymper, Terray ou Desmaison, on compte Bonington, Bonatti, ou encore Messner. Précisons que le nombre de citation d'un auteur ne traduit pas nécessairement son importance aux yeux des jeunes lecteurs. C'est pourquoi le comptage des occurrences, dont le résultat est le graphique ci-dessous, doit être complété par un travail qualitatif d'analyse de ces occurrences. Si Whymper est à la fois le plus cité et celui qui évoque le plus de commentaires, ce n'est pas le cas d'Abraham ou de Rébuffat (qui sont plus mentionnés que célébrés).

Les ouvrages lus n'ont donc pas tous la même place dans les souvenirs des alpinistes. Certains ont eu, selon ces derniers, un impact supérieur aux autres. C'est ainsi, dans les autobiographies, qu'au côté des ouvrages dont seul le titre est mentionné, on en trouve d'autres qui semblent avoir fait plus forte impression. C'est sur ces ouvrages que l'alpiniste s'attarde. Charles Evans (1918-1995) explique par exemple comment la lecture d'une autobiographie en particulier, celle de

---

[90] Nicholas O'CONNELL, *Beyond Risk*, *op. cit.*, p. 153.
[91] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 57.
[92] Jean-Christophe LAFAILLE et Benoit HEIMERMANN, *Prisonnier de l'Annapurna*, *op. cit.*, p. 24 Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 74.
[93] Yannick MICHELAT, *La voie intérieure*, *op. cit.* Daudet raconte presque mot pour mot cet épisode dans son autobiographie.

George Finch (1888-1971), publiée en 1924, a donné un cadre – l'alpinisme – à ses envies d'aventure. En passant, on remarquera dans cette citation plusieurs éléments déjà évoqués : l'intérêt pour l'exploration, la découverte du livre dans la bibliothèque de l'école privée, l'intérêt enfantin pour une littérature d'évasion et d'exploration, l'identification au héros masculin, etc.

> « Je lisais sans discernement, en entier, tous les livres que je pouvais trouver sur la montagne et la nature sauvage, et sur les aventures qu'on pouvait y vivre. Peu importait qu'il s'agisse de la *Pêche à la mouche* de Earl Grey ou de *Mon expédition au Sud Polaire* de Schakleton, j'avalais le tout. Mais un de ces livres m'a laissé une impression toute particulière. Pour une raison quelconque, *The Making of a Mountaineer*, de Finch, avec ses histoires exaltantes de deux garçons qui découvrent les Alpes, s'était retrouvé dans la bibliothèque de sciences de l'école. (…) [Il] m'a plus stimulé qu'aucun autre livre d'alpinisme, bien plus que le traditionnel *Scrambles in the Alps*. À partir de ce jour, pendant mes errances dans les Berwyn [petit massif du Pays de Galle], les grands massifs étaient présents à mon esprit, comme un arrière-plan discret mais distinct, et mon vague désir d'inconnu s'était ciblé sur les montagnes[94]. »

Evans avait trouvé *The Making of a Mountaineer* plus « stimulant » que *Scrambles*, l'ouvrage d'alpinisme le plus cité au sein de notre corpus, parce qu'il lui permettait de s'identifier aux protagonistes. Gray (né en 1935) compare de la même façon *Annapurna premier 8000* de Maurice Herzog et *Always a little further,* d'Alastair Borthwick[95]. Le premier, fascinant pour l'aventure qu'il décrit, semblait néanmoins « trop loin de la réalité de [ses] montagnes, en 1952, à une époque où les garçons des classes populaires n'allaient pas dans l'Himalaya ». *Always a little further*, au contraire, « était "leur" livre, sur les grimpeurs et les randonneurs écossais durant la Grande Dépression des années 1920 et 1930. Ils étaient parvenus, sans argent et avec très peu de nourriture, à partir dans les montagnes (…). Nous nous considérions comme leurs équivalents modernes et comprenions le message voilé qui était que si l'on voulait grimper et explorer, seule la volonté comptait[96] ».

L'identification qui se joue lors de la lecture de ce type d'ouvrage n'est pas à négliger. Si l'on regarde plus précisément qui lit quel type d'ouvrage, on note une proximité sociale, et même géographique, entre lecteur et auteur. Lorsqu'un individu s'attache, dans son autobiographie, à singulariser un ouvrage plus marquant que les autres, c'est souvent parce que celui-ci lui rappelle ses propres conditions d'existence. Il s'agit notamment d'individus des classes populaires qui, via un livre particulier, se découvrent une proximité avec l'auteur qui leur permet de prendre conscience du fait que l'alpinisme n'est pas une pratique inaccessible. Par exemple, un ouvrage plusieurs fois cité par ces derniers dans les années 1940 est celui de Kirkus, *Let's Go Climbing*. Bien qu'issu de la petite bourgeoisie, Kirkus était peu élitiste, auteur d'un ouvrage facile destiné aux adolescents. Ce livre semble avoir eu un impact important sur les *hard men* Brown et Whillans, se révélant pour eux un véritable guide pour l'action, un des rares moyens d'accès à l'alpinisme alors disponible pour des adolescents très éloignés socialement des réseaux traditionnels du monde de l'alpinisme.

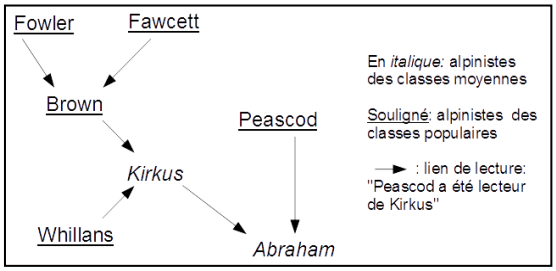


**Figure 59. Le réseau de lecture, centré sur Kirkus, de quelques alpinistes des classes populaires britanniques, à partir des années 1930**

[94] Charles EVANS, *On Climbing*, *op. cit.*, p. 16. Nous traduisons.
[95] Maurice HERZOG, *Annapurna, premier 8000*, *op. cit.* Alastair BORTHWICK, *Always a Little Further*, *op. cit.*
[96] "Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 40. Nous traduisons.

Les lectures du même Kirkus suivent d'ailleurs ce modèle d'identification : la « bible » à laquelle il fait référence est l'ouvrage semi-autobiographique des frères Abraham, *British mountain climbs* (1923)[97]. De dix ans son cadet, Peascod, mineur découvrant l'alpinisme à l'adolescence, cite le même livre. L'identification est à la fois sociale et géographique : les frères Abraham, dans les années 1890, font partie des grimpeurs en rupture avec l'alpinisme alpin traditionnel. Le Lake District est leur terrain de jeu de prédilection, tout comme il le sera pour Kirkus et Peascod, qui eux-mêmes ne parviendront pas à être complètement acceptés par le noyau dur de l'*AC*[98]. Dans les années 1970, c'est au tour de Joe Brown (né en 1930) de devenir un héros pour les adolescents des classes populaires aspirant à devenir alpinistes. Son autobiographie, par exemple, est le livre de chevet de Fowler. Il est également celui d'un individu qui, étant grimpeur plus qu'alpiniste, n'a pas été inclus dans notre corpus : Ron Fawcett (né en 1955). Nous citons néanmoins un passage de son autobiographie qui permet d'éclairer le rapport d'identification à l'œuvre dans la lecture :

> « Brown avait été le héros de ma jeunesse, une légende pour ma génération, qui avait débuté l'escalade à la fin des années 1960[99]. Plus encore, il était un héros de la classe ouvrière, du même milieu que le mien. Je ne venais pas d'une famille riche qui pouvait encourager ma passion excentrique pour l'escalade. Mon père conduisait un fourgon pour vivre et ma mère travaillait à l'usine[100]. »

Non seulement Fawcett tente-t-il de répéter les ascensions de Brown, décrites dans l'autobiographie de ce dernier, mais l'identification est telle qu'il songe à devenir maçon, comme son modèle – « Si c'était assez bien pour Joe Brown, alors c'était assez bien pour moi[101] ». Parmi les alpinistes de la génération suivante, le cas de Kirkpatrick est éloquent pour comprendre le fonctionnement de l'identification à la fois sociale et géographique. Élevé par une mère ouvrière, dyslexique, en échec scolaire, il ne s'identifie à l'alpiniste anglais Joe Tasker (1948-1982) que lorsqu'il s'aperçoit que tous deux sont originaires de la même ville industrielle, Hull. Le destin d'alpiniste, rattaché dès lors à une réalité familière, devient possible :

> « L'alpinisme m'avait attiré depuis que j'avais lu *Savage Arena* de Joe Tasker, emprunté à la bibliothèque de Hull. Le conte de l'ascension de l'Eiger en hiver m'avait semblé parler d'une autre planète, mais le livre s'était vraiment enraciné en moi lorsque j'avais découvert que Tasker venait de Hull[102]. »

Le même phénomène d'identification est observé chez Cave (jeune ouvrier-mineur) avec *The Shining Mountain* de Pete Boardman (le compagnon de cordée de Tasker). L'ouvrage, également emprunté à la bibliothèque, marque Cave parce qu'il met en scène « deux gars de Manchester[103] ».

À l'opposé du spectre social, on trouve d'autres auteurs et modèles. Noyce a lu avidement l'autobiographie de Winthrop-Young – « le meilleur exposé jamais écrit sur l'expérience montagnarde[104] » – qui l'invitera d'ailleurs à rejoindre le cercle socialement fermé des « alpinistes de Pen-Y-Pass ». Venables, étudiant à Cambridge, dévore les ouvrages de « Diemberger, Buhl, Bonington, Bonatti and Roberts » mais se réfère plus spécifiquement à un ouvrage de Noyce, qui était élève dans la même *public school* que lui (Chatterhouse).

Il est également intéressant de constater que les ouvrages considérés comme les plus influents et

---

[97] Colin KIRKUS, *Let's go climbing!*, *op. cit.*, p. 12.
[98] Sur ce point, notamment l'éviction de Kirkus des expéditions sur l'Everest des années 1930, voir chapitre 4.
[99] The *Hard Years*, l'autobiographie de Brown, est publiée en 1967.
[100] Ron FAWCETT, *Rock athlete*, Londres, Vertebrate Publishing, 2010, p. 6. Nous traduisons.
[101] *Ibid.*, p. 47.
[102] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 74. Nous traduisons.
[103] Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 56.
[104] Wilfrid NOYCE, *Mountains and men*, *op. cit.*, p. 21.

les plus marquants sont souvent présentés en opposition aux grands classiques de l'alpinisme, qui constituent, en quelque sorte, une base qu'il n'est pas permis d'ignorer mais qui ne procure aucun profit de distinction ni, surtout, aucun élément d'identification. Ainsi Livanos, grand alpiniste des Dolomites, avoue-t-il avoir toujours préféré les grimpeurs italiens des Dolomites (Cassin, Comici) aux grands alpinistes français de sa jeunesse, se situant explicitement dans leurs traces :

> « J'avais dégotté chez un bouquiniste des revues du Club Alpin Italien qui montraient justement des grimpeurs des Dolomites dans des parois formidables, (…) ça m'avait davantage fasciné que les types qui rampaient dans les fissures granitiques ou qui montaient sur des pentes de neige… J'étais plus attiré par le côté spectaculaire des Dolomites et j'avais envie de suivre les traces de ces gens[105]. »

De même, Daudet affirme-t-il qu'il a lu « les Rébuffat, les Terray, les Lachenal, les Herzog », mais s'attarde surtout sur les récits de l'Italien Reinhold Messner, dont la philosophie de l'alpinisme est proche de la sienne :

> « Messner, en plus d'un parcours alpinistique absolument extraordinaire, avait une réelle vision de la montagne et une réelle « philosophie » qui s'en était dégagée, et qui m'avait touché, même à treize ans. Je me souviens toujours de *Nanga Parbat* en solitaire comme quelque chose de très marquant[106]. »

En affirmant un intérêt véridique et sincère pour un ouvrage qui n'est pas seulement une référence citée parmi d'autre, l'alpiniste se démarque et affirme un style ou une vision de l'alpinisme qui lui est propre. L'évocation des souvenirs de lecture revêt ainsi, en plus d'une fonction descriptive, une fonction symbolique d'affiliation. En décrivant ses lectures, l'alpiniste se décrit. « Par-dessus tout, j'aimais l'attitude de Winthrop Young face aux montagnes et à l'alpinisme, car cette attitude était aussi la mienne, probablement renforcée, au moins en partie, par ma lecture précoce de ses livres[107] », écrit W. H. Murray. Nous avons sélectionné un extrait de l'autobiographie de Jean-Christophe Lafaille, que nous reproduisons *in extenso*, qui permet de saisir à la fois les fonctions d'identification et de différenciation à l'œuvre :

> « En 1950, je n'étais pas né, mais comme pas mal de gamins élevés dans les montagnes, j'ai lu le livre référence, cet « Annapurna premier 8 000 » qui trônait en bonne place au milieu d'autres bouquins d'alpinisme dans la bibliothèque de mon grand-père. Je confesse que je n'ai pas été conquis par ce texte et n'en garde pas un souvenir très marquant. Tout cela m'est apparu un peu grandiloquent, plein de superlatifs, lié à des préoccupations qui me dépassaient, et de beaucoup. J'aimais l'escalade et ses plaisirs. Il n'y avait dans ce livre que peu d'escalade et aucun plaisir. Rien ne m'y faisait rêver. Adolescent, j'étais davantage sensible au style de Rébuffat. À ses incroyables figures et ses inimitables contorsions qui préfiguraient l'escalade moderne. Ses réalisations m'inspiraient plus que ces cohortes de grimpeurs et de porteurs qui s'en allaient, au terme d'une interminable marche d'approche faire le siège de l'Annapurna. Ce type d'organisation martiale était totalement étranger aux aspirations, bien plus individualistes, de ma génération. Plus tard, j'ai été plus d'une fois surpris d'apprendre d'alpinistes étrangers, des Américains en particulier, que leur vocation était née précisément à la lecture de ce livre. Ils apprécient sans doute les sentiments altruistes qui inspirent les héros de cette épopée. J'aime trop la liberté pour être de leur avis. Personnellement, j'ai toujours envisagé la montagne comme un terrain de découverte, un révélateur de soi-même, une succession de difficultés techniques à résoudre, éventuellement une source de plaisir. (…) Si certains aînés m'ont marqué, c'est du côté de Walter Bonatti, de René Desmaison ou de Yannick Seigneur qu'il faudrait aller voir. Et surtout du coté de Reinhold Messner[108]. »

Comme Daudet, Lafaille, place les ouvrages de Messner à son panthéon des lectures d'alpinisme. Chez lui, il ne s'agit pas de *Nanga Parbat* mais du *Septième Degré*, un ouvrage qu'il dit avoir « lu plusieurs fois » et qui lui a fait « considérer différemment l'escalade[109] ».

---

[105] « Interview de Georges Livanos », *Vertical*, avril 1955, n° 77.
[106] Yannick MICHELAT, *La voie intérieure*, *op. cit.*
[107] W. H. MURRAY, *The Evidence of Things Not Seen*, *op. cit.*, p. 145. Nous traduisons.
[108] Jean-Christophe LAFAILLE et Benoit HEIMERMANN, *Prisonnier de l'Annapurna*, *op. cit.*, p. 24.
[109] *Ibid.*, p. 26.

La fonction d'affiliation des lectures peut également se percevoir de manière plus quantitative, ou graphique. Nous reproduisons ici le « réseau lectoral » de trois alpinistes-explorateurs de générations différentes : Douglas Freshfield (1845-1934), Tom Longstaff (1875-1964) et Eric Shipton (1907-1977). On peut y constater que les explorateurs ont tendance à citer d'autres explorateurs.

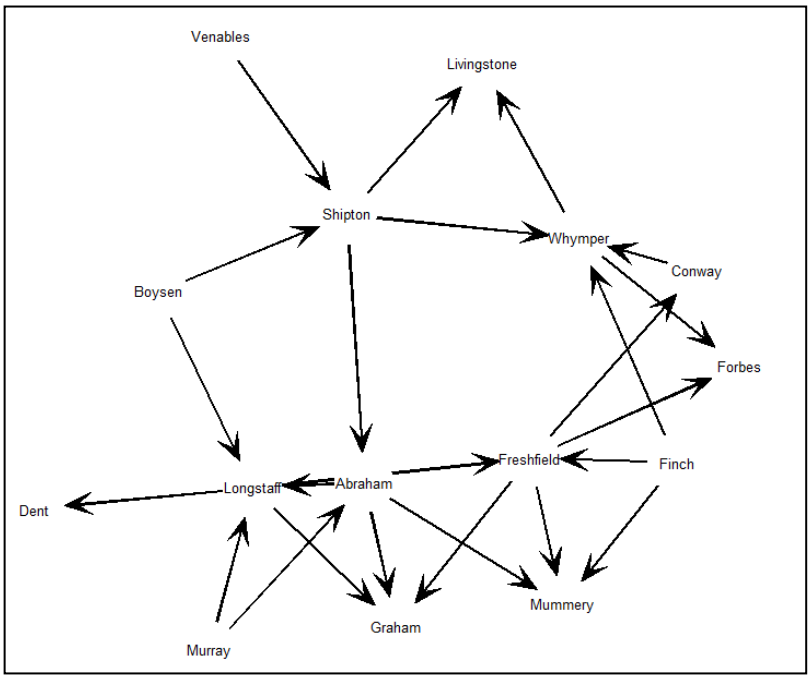


**Figure 60. Les réseaux de lecture de trois explorateurs.**

Dans ce graphique, les explorateurs (et himalayistes) sont, outre Freshfield, Longstaff et Shipton : Mummery, Graham, Conway, Whymper, Livingtsone, Finch, Murray, Boysen, Venables. Seuls Dent, Abraham et Forbes ne sont pas des alpinistes-explorateurs.

### 2.1.3 *Un accès socialement différencié aux ouvrages d'alpinisme*

> « Une chose qui à mon sens est importante c'est d'avoir toujours aimé lire, et d'avoir eu, de tout temps, une bibliothèque parentale très chargée en livres de tout poil, que ce soit le grand Nord avec Jack London, les volcans avec Tazieff, la spéléologie ou toute la littérature de montagne. Pour moi ça a été quelque chose qui m'a fait rêver et éveillé à un certain imaginaire, et s'est installé en moi de manière insidieuse[110]. »

Daudet, s'il ne parle ici que de sa situation personnelle, n'est en rien un cas atypique. Comme on a pu le constater au fil de l'exposé des lectures évoquées par les alpinistes, les ouvrages en question sont découverts le plus souvent soit dans la bibliothèque familiale soit, chez les Anglais en particulier, dans celle de l'école. La possession de livres d'alpinisme au sein de la famille ne représente pas tant un indicateur d'une pratique familiale de l'alpinisme qu'un indicateur de la possession de capital culturel d'une part, et de la diffusion importante de ces récits d'autre part.

Le goût pour la lecture et les compétences lectorales étant fortement liés au milieu social[111], ce sont les alpinistes issus des milieux les plus favorisés qui citent le plus de lectures enfantines ou adolescentes dans leurs autobiographies. Parmi les Français qui citent au moins cinq auteurs de récits d'alpinisme les ayant marqués durant leur jeunesse, on trouve Jean Coste (1904-1926), étudiant en médecine issu d'une famille bourgeoise, Lionel Terray (1921-1965), fils de médecin, et Pierre Mazeaud (né en 1929), né dans une famille de grands juristes. Parmi les Britanniques citant au moins cinq ouvrages (on a compté jusqu'à seize ouvrages cités au sein d'une même autobiographie), on trouve Arnold Lunn (1888-1974), rentier et écrivain fils d'un prêtre fondateur de l'agence de voyage Lunn's Tour, Dorothy Pilley (1893-1986), journaliste, fille d'un maître de conférence et femme de critique littéraire, Stephen Venables (né en 1954), éduqué à Oxford, fils d'un

[110] Yannick MICHELAT, *La voie intérieure*, *op. cit.*
[111] Chantal HORELLOU-LAFARGE et Monique SEGRÉ, *Sociologie de la lecture*, Paris, La Découverte, 2007, p. 83.

dirigeant d'entreprise lui-même éduqué à Oxford, et Joe Simpson (né en 1960), fils d'officier éduqué en *public school*. Il s'agit donc exclusivement d'individus issus de milieux favorisés, ayant presque toujours fréquenté des universités reconnues et, par ailleurs, ayant par la suite publié plusieurs livres (à l'exception de Coste, mort à 22 ans). Parmi les Anglais, on a pu constater que nombreux étaient ceux qui avaient rencontré la littérature d'alpinisme dans la bibliothèque de leur *public school*. Là encore, il s'agit d'une petite élite sociale.

À l'inverse, les alpinistes issus de milieux populaires sont surreprésentés parmi ceux qui ne citent aucune lecture marquante[112]. Parmi les Français, aucun alpiniste issu des classes populaires, à l'exception de Magnone et de Choffat, ne fait référence à des lectures enfantines ou adolescentes. Au Royaume-Uni, plutôt que des non lecteurs (ou, du moins, des alpinistes qui ne citent aucune lecture marquante), on observe des faibles lecteurs qui ne citent qu'un seul ouvrage écrit par un alpiniste érigé en héros, une « lecture clé ». Brown et Whillans ont lu *Let's Go Climbing* de Kirkus, un livre destiné aux jeunes garçons ; Haston lit et relit *Nanga Parbat Pilgrimage* d'Hermann Buhl ; Fowler (et Fawcett, cité plus haut) l'autobiographie de Joe Brown, *The Hard Years* ; Kirkpatrick *Savage Arena*, de Joe Tasker. Kirkpatrick, par ailleurs, raconte qu'il ignorait, avant de s'y rendre, où se trouvaient les Alpes[113], un état de connaissance bien différent de certains des alpinistes de milieux favorisés qui, dès l'enfance, savaient lire les cartes des massifs montagneux.

Parmi les faibles et non lecteurs se trouvent quelques guides, nés en montagne et issus de famille de montagnards. Dans notre corpus d'autobiographie, on trouve par exemple Armand Charlet (1900-1975), dont le père était cultivateur et charpentier, mais dont plusieurs membres de la famille (son arrière-grand-père, ses deux grands-pères, ses oncles) étaient guides. Citons également, non inclus dans notre corpus[114], Armand Couttet (1887-1983), guide, fils de guide et père de guide, et André Georges (né en 1953), guide issu d'une lignée de guides. Citons enfin Robert Flematti (né en 1942), guide lui aussi. À la différence des autres, Flematti vient d'un milieu ouvrier, éloigné de l'alpinisme. Élevé dans un village des Pyrénées où ses parents italiens ont trouvé refuge après la guerre, c'est un paysan, également passeur et chasseur, qui fera son éducation montagnarde. Leurs témoignages donnent à voir la même incorporation de croyances, représentations, et valeurs relatives à la montagne et à l'aventure, via des récits. La seule différence tient au fait que ces récits sont oraux et non écrits. Ce sont les récits de veillées, racontés par exemple dans le cadre familial. Charlet, en y consacrant un chapitre entier, témoigne bien de l'importance socialisatrice de ces récits transmis de générations en générations, qui mettent l'accent tant sur les prouesses en alpinisme des grands guides que sur la virilité ou l'intelligence de ces hommes, de véritables modèles. Son arrière-grand-père, Louis Simond, surnommé Gros-Louis, « était un homme d'une force colossale, habitué à une vie des plus dures (…). Chef de contrebandiers avant l'annexion de la Savoie par la France, il transportait de nuit les charges les plus lourdes de Trient ou de Tête Noire à Argentière ou à Chamonix, empruntant les pistes les plus difficiles pour échapper aux « gapians* »[115] ». Son grand-père maternel, Ambroise Ravanel, fut « élevé à la dure jusqu'à 13 ans », puis envoyé dans un collège jésuite. Instituteur, il devient guide en 1868 et est

[112] Sachant que, dans le cas d'une autobiographie, l'absence de référence peut aussi être un cas d'omission.
[113] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 77.
[114] Le premier parce que son récit est trop incomplet, le second parce qu'il s'agit d'un alpiniste Suisse.
[115] *douaniers. Cette citation et les suivantes sont issues de Armand CHARLET, *Vocation alpine*, *op. cit.*, p. 10-29.

reçu premier à l'examen, avantagé par son instruction[116]. Il impressionne ses clients par son usage routinier de l'imparfait du subjonctif et ses connaissances politiques. Ses deux grands-oncles, Joseph Simond et Gaspard Simond sont « des guides de classe ». Le second fut « en son temps un des meilleurs spécialistes de la glace. Il fit cinquante-cinq fois le mont Blanc, avec départ de la vallée chaque fois ». Dans ces récits familiaux, s'il arrive que l'on croise de grands alpinistes amateurs, ce ne sont pas leurs versions des faits, celles de leurs récits, qui sont racontées, mais les mêmes épisodes tels que vécus par les guides. Ainsi, Gaspard Simon « avait eu le privilège d'avoir des démêlées avec Mummery mais ne les racontait pas tout à fait de la même façon que l'illustre vainqueur du Grépon. Car le "guide borgne" dont parle Mummery dans son livre, c'était l'oncle Gaspard ». D'ailleurs, dans ce milieu, les grands noms de l'alpinisme sont autant (et d'abord) les guides que les amateurs. L'oncle Gaspard avait ainsi fréquenté :

> « les plus grands guides : Michel Croz d'abord, puis les trois Payot, Frédéric, Michel et Alphonse ; les deux Cupelin, Edouard et Auguste, avec qui il fit assez souvent équipe ; les Simond, du Lavancher, François Devouassoud, Emile Rey, Alexandre Burgener (il prononçait "Bourgueneerr"), les Almer, les Melchior Anderegg. C'était un grand ami de Jean Charlet-Straton (…). Il avait connu Whymper ("Vinper" comme il disait), Mathews, Coolidge et surtout Mummery (il prononçait "Mourrmery"). »

L'oncle Gaspard est un personnage clé de la jeunesse d'Armand Charlet. Conteur intarissable, c'est par lui que Charlet accède à tous les grands récits de l'alpinisme, narrés en patois. La tragédie du Cervin, dont les Anglais de sa génération connaissaient le récit de Whymper (*Scrambles amongst the Alps),* Charlet en connait aussi l'histoire sur le bout des doigts, dans la version du guide :

> « Plus de cinquante ans après, j'ai maintes fois entendu des discussions passionnées, surtout entre grand-père et l'oncle Gaspard, qui, comme tous les guides sérieux du moment à Chamonix, croyait fermement à la culpabilité de Whymper et de ses guides (…). À douze ans, peut-être avant, sans avoir lu le récit de Whymper, je savais les noms de tous les membres de la caravane, l'ordre dans lequel ils descendaient, leur valeur alpine. Souvent Gaspard gardait pour la fin l'argument massue : "Croz devait être le dernier, un homme de sa force ne devait pas être le premier à la descente, il ne pouvait pas tomber". (…) Ainsi, durant toute ma jeunesse, j'ai vécu dans cette ambiance essentiellement montagnarde et ses récits passionnants. »

Et Charlet de conclure : « Quoi d'étonnant, après avoir vécu dans cette ambiance depuis le plus jeune âge, au pied des aiguilles, en face de la Verte, à ce que j'aie eu la passion innée de la montagne ! ». Armand Couttet, dans son témoignage publié quelques années plus tard, dit presque exactement la même chose dans des termes étonnamment similaires : « Comment voulez-vous que, nous autres, nous tournions le dos aux splendeurs que nous avons devant nous ? Le paysage, le milieu où nous grandissons, l'atavisme qui est enraciné en nous, les récits des veillées d'hiver, tout nous porte à la connaissance et à l'amour de la montagne[117] ». Alors que le lien entre lectures enfantines et vocation d'alpiniste est généralement suggéré, la plupart du temps non évoqué, dans les récits des autres alpinistes, « l'innéité de la vocation » est affirmée dans ceux de ces guides qui replacent leur propre destinée dans un destin familial qui les dépasse. « Je suis né d'une famille de guides, le douzième à partir de 1862[118] », écrit fièrement André Georges qui consacre, comme Charlet, un chapitre de son autobiographie aux récits familiaux. « Je veux tenir ma place et faire honneur à mon père et à mon nom[119] », écrit Couttet.

---

[116] L'examen était alors uniquement théorique.
[117] Armand COUTTET et Richard DIDIER, *Ailes de mouche et tricounis (1946)*, *op. cit.*, p. 74.
[118] André GEORGES, *Une vie pour la montagne*, *op. cit.*, p. 13.
[119] Armand COUTTET et Richard DIDIER, *Ailes de mouche et tricounis (1946)*, *op. cit.*, p. 76.

### 2.1.4 *Une exposition à l'alpinisme favorisée par les médias*

Le second facteur qui influence la lecture de récits d'alpinisme est la médiatisation de l'alpinisme et des grands alpinistes. Si les Anglais accordent une grande place à leurs lectures de jeunesse, c'est aussi parce que, dès le milieu du XIX[e] siècle, les alpinistes et leurs ascensions bénéficient d'une médiatisation importante au Royaume-Uni. Déjà dans la première moitié du XIX[e] siècle, bien avant la création de l'*AC*, les premiers récits d'ascension sont largement relayés par la presse et les maisons d'édition, des clichés sont exposés, les ascensions mises en scène (voir introduction de la partie II). La pièce de music-hall d'Albert Smith, *the Story of Mont Blanc*, connut un succès phénoménal pendant huit ans. Il est donc probable que plusieurs futurs alpinistes l'aient vue. On sait que c'est le cas de Whymper, qui en fait état dans son journal intime[120]. Suite à la création de l'*AC*, la médiatisation de l'alpinisme s'accélère. Les volumes de *Peaks, Passes and Glaciers* connaissent un succès phénoménal (en 1859, le premier volume est vendu à 250 000 exemplaires et réédité quatre fois en six mois), tout comme les récits de ses membres les plus connus, les Wills, Tyndall, Forbes, Stephen, Whymper, etc. Ces derniers donnent également des conférences qui contribuent à les rendre populaires auprès d'un public élargi. Ainsi, Conway assistait-il, on l'a vu, aux conférences de Tyndall. Longstaff, de son côté, se souvient d'une intervention de Clinton Dent dans son école.

> « Un jour, Clinton Dent vint à l'école faire une conférence sur le Caucase. Il projeta [les] splendides photographies de Sella. Je fus transporté et je décidai qu'un jour j'irai là-bas[121]. »

L'accident du Cervin (1865), qui voit la mort, à la descente de la première ascension, de quatre des sept alpinistes de la cordée, représente un autre moment médiatique important. Whymper, le commanditaire de l'ascension et l'un des survivants, relate l'ascension dans *Scrambles amongst the Alps*, ce qui explique le succès important du livre. Le drame du Cervin est décrit par certains comme un événement clé à l'origine de leur intérêt pour l'alpinisme. C'est parce qu'il est vivement marqué par l'accident du Cervin que William Coolidge (1850-1926) se rend dans les Alpes pour la première fois à l'âge de 15 ans, alors qu'il n'avait jamais montré un intérêt particulier pour les montagnes : « Je peux dire avec certitude que c'était cet accident qui m'attira d'abord à Zermatt, à peine deux mois après[122] », déclare-t-il en 1901. De même, l'un des premiers souvenirs d'alpinisme de Winthrop Young (1876-1958) est une fascination par les gravures de Gustave Doré dépeignant la chute des alpinistes sur le Cervin, entrevues dans un magazine pour garçon :

> « Une des quelques images qui me reste de mes premiers jours d'école est celle d'un très petit garçon agenouillé dans une salle d'école à l'odeur tenace de savon humide, au-dessus d'un volume du *Boy's Own Paper* consacré à la tragédie du Cervin[123]. »

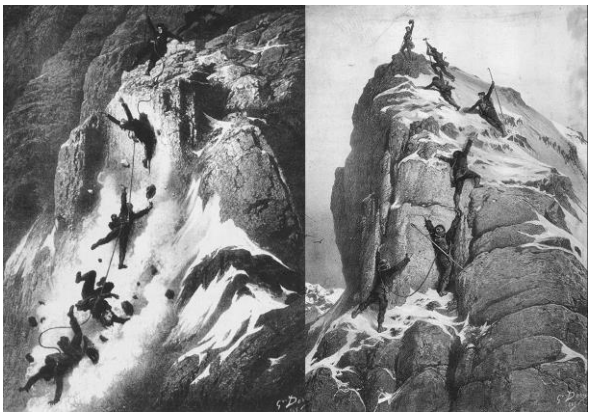

**Figure 61. Gustave Doré, Catastrophe au mont Cervin, 1865**

[120] Ian SMITH, *The apprenticeship of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 59.
[121] Thomas LONGSTAFF, *This is my voyage*, *op. cit.*, p. 8. Nous traduisons.
[122] Ronald William CLARK, *An eccentric in the Alps; the story of the Rev. W.A.B. Coolidge, the great Victorian mountaineer*, Londres, Museum Press, 1959, p. 18. Nous traduisons.
[123] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 9. Nous traduisons.

Selon nous, il faut voir dans la forte médiatisation de l'alpinisme au Royaume-Uni une explication (parmi d'autres) au fait que les alpinistes anglais aient plus de souvenirs d'enfance liés à l'alpinisme (qu'il s'agisse de lectures, de conférences, de faits, etc.) que les Français. Il est d'ailleurs révélateur de constater que les Français nés avant les années 1930 citent principalement, parmi leurs influences et leurs héros, des alpinistes étrangers, dont des Anglais[124].

Au Royaume-Uni, l'himalayisme, dès les tentatives sur l'Everest dès les années 1920, relance une nouvelle fois la machine médiatique, qui s'emballe suite à la mort de Mallory et d'Irvine, en 1924, lors de leur tentative pour atteindre le sommet. On sait ainsi que Colin Kirkus (1910-1940) avait lu les récits de ces expéditions, *the Fight for Everest* (1925), et *The Epic of Mount Everest* (1926), empruntés à la bibliothèque de son école[125]. Mickael Ward (1925-2005) se décrit quant à lui durablement marqué par la lecture, à l'âge de onze ans, du récit par Frank Smythe de l'expédition de 1933, trouvé dans la bibliothèque de ses tuteurs[126]. C'est avec la course aux 8000 et les campagnes de médiatisation qui accompagnent les expéditions que l'on voit apparaître, pour les générations d'alpinistes français nés à partir des années 1940, quelques références communes. D'après un alpiniste interrogé en entretien (né en 1941), « tout le monde avait entendu parler de l'Everest ». Marc Batard dit avoir lu le récit de l'ascension d'Hillary et Tenzing « des dizaines de fois[127] ». De même, *Annapurna premier 8000* est un classique que « tout le monde a lu[128] » et qui apparaît régulièrement dans les pages des autobiographies.

### 2.1.5 *Des lectures masculines*

On peut s'apercevoir, en lisant l'analyse qui précède, que bien peu de femmes sont mentionnées parmi les lecteurs de récits d'alpinisme. En effet, la proportion de lectrices est inférieure à la proportion de femmes de notre base autobiographique. Pourtant, celles-ci proviennent de milieux sociaux plus favorisés que les hommes – aucune ne vient des classes populaires. L'on aurait ainsi pu supposer une propension supérieure ou au moins aussi forte que les hommes à citer des lectures d'enfance. En réalité, les femmes lisent, mais peu de récits d'aventure, et encore moins des récits d'alpinisme. À quelques exceptions près (Gwen Moffat par exemple), elles citent rarement des références de ce type et lorsqu'elles le font, c'est parfois pour prendre leurs distances avec cette littérature. Ainsi, Elizabeth Le Blond (1861-1934) explique-t-elle qu'elle ne s'est jamais identifiée aux alpinistes dont sa mère lui lisait les récits.

> « Ma mère, qui s'était toujours montrée très intéressée par les récits d'aventure, me lisait des extraits de *Scrambles amongst the Alps* de Whymper quand j'étais enfant. Bien qu'enivrée sur le moment par l'énergie et le caractère pittoresque de son écriture et de ses dessins, le sujet de l'alpinisme ne m'a jamais vraiment exaltée et quand je vis la Jungfrau pour la première fois depuis la vallée d'Interlaken, cela ne m'a semblé être rien de plus qu'une vision lointaine de neiges scintillantes que seul un fou pouvait avoir envie de parcourir[129]. »

Rien de très étonnant à cela : l'alpinisme est une pratique masculine, forgée par des hommes, racontée par des hommes, mettant en scène des héros masculins, conquérants, virils, *manly,* autant d'éléments qui rendent l'identification aux héros alpins plus difficile pour les femmes. Les récits

---

[124] Voir par exemple, dans le chapitre 6, le cas de Jean Coste.
[125] Stephen John DEAN, *Hands of a Climber*, *op. cit.*, p. 111.
[126] Michael WARD, *In this short span*, *op. cit.*, p. 19.
[127] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 145.
[128] Extrait d'entretien. Français, né en 1968.
[129] Elizabeth AUBREY LE BLOND, *Day in, Day out*, *op. cit.*, p. 87. Nous traduisons.

d'alpinisme sont en effet un lieu d'expression particulièrement vivace d'une forme de masculinité hégémonique, donnant à voir, sous la forme des grands alpinistes, une « forme culturellement idéalisée du caractère masculin[130] ». D'après Raewyn Connell et James Messerschmidt, « l'hégémonie fonctionne en partie à travers la production d'exemples de masculinité (par exemple les stars du sport professionnel), de symboles investis de pouvoir malgré le fait que la plupart des hommes et des garçons ne sont jamais complètement à la hauteur de ces exemples[131] » (voir chapitre 8). C'est ce que nous avons pu remarquer plus haut. Les alpinistes sont vus comme des modèles par les garçonnets qui les considèrent comme des « héros surhumains triomphant de tous ces obstacles[132] », des « héros surnaturel[s][133] », des « dieux vivants[134] ». C'est parce que les individus qui l'incarnent sont investis d'un statut exemplaire que la masculinité hégémonique peut fonctionner comme un « modèle » (ici au sens d'exemple à suivre) de masculinité. L'alpiniste, en ce sens, est bien une des incarnations possibles de la masculinité hégémonique. De plus, le fait que ses exploits se déroulent hors de la vue du public et qu'ils doivent ensuite être racontés dans un récit, c'est-à-dire sous forme littéraire, souvent illustrés par d'impressionnantes photographies, s'accorde particulièrement bien avec cette « forme héroïque » dont parle Raewyn Connell. Nous sommes revenus dans les chapitres 5 et 8 sur la rhétorique propre à ce type de récit, qui ne s'adresse pas aux jeunes filles. Colette Cosnier, dans *Le silence des filles*, montre bien, à partir de l'étude des journaux intimes de jeunes filles écrits entre 1834 et 1923, comment celles-ci se voient inculquer le principe selon lequel elles doivent refouler toute ambition personnelle et envisager une destinée essentiellement domestique. Les livres alors destinés aux filles jouent un grand rôle dans ce conditionnement social. Les récits d'alpinisme n'en font, bien sûr, pas partie[135]. Dans ce cadre, il est révélateur que le seul récit d'ascension non fictif cité par Dorothy Pilley (1893-1986) soit celui d'Elizabeth Le Blond, qu'elle dit admirer et imiter. « Comme j'admirais, écrit-elle, les exploits de cette grande femme alpiniste[136] ».

La faible identification aux récits masculins n'est d'ailleurs pas uniquement le fait des premières générations de femmes alpinistes. Simone Badier (née en 1936) se déclare fascinée, enfant, par les récits d'ascension et d'aventure qui « se déroulaient dans un pays de légendes qui m'était aussi inaccessible que l'Égypte au temps des pharaons », mais, écrit-elle, « j'aurais craché ma langue plutôt que d'oser avouer mon attirance pour cet univers déraisonnable[137] », ou encore, « je savais que c'était impossible, et je m'efforçais de ne pas m'égarer dans des chemins factices[138] ». Avant de découvrir l'escalade à Fontainebleau, Badier, élevée par sa grand-mère et sa mère, était une élève studieuse, tout entière consacrée à l'étude. Rien de plus déraisonnable, en effet, que de penser à courir l'aventure en montagne. Catherine Destivelle (née en 1960), dans un autre contexte (elle a été initiée à l'escalade par son père et pratique précocement au sein du CAF), avoue elle

---

[130] Raewyn CONNELL, « An iron man: the body and some contradictions of hegemonic masculinity », *op. cit.*, p. 83. Nous traduisons.
[131] Raewyn CONNELL et James W. MESSERSCHMIDT, « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », *op. cit.*, p. 846. Nous traduisons.
[132] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 19.
[133] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 36.
[134] Yannick MICHELAT, *La voie intérieure*, *op. cit.* Daudet raconte, presque mot pour mot, le même épisode dans son autobiographie (qui porte presque le même titre : *La montagne intérieure*).
[135] Colette COSNIER, *Le silence des filles. De l'aiguille à la plume*, Paris, Fayard, 2001.
[136] Dorothy PILLEY, *climbing days*, *op. cit.*, p. 6. Nous traduisons.
[137] Simone BADIER, *La dame de pic*, *op. cit.*, p. 8.
[138] *Ibid.*, p. 163.

aussi n'avoir jamais ressenti d'intérêt particulier pour les récits d'alpinisme, qu'elle ne lisait pas et qu'elle trouvait « trop tragiques[139] ». Il faut dire que la jeunesse de Destivelle correspond à la grande époque des récits d'expédition héroïques. En outre, comme nous l'avons déjà souligné dans le chapitre 8, les récits d'alpinisme écrits par des hommes, comme la plupart des autobiographies, ne comportent pas la moindre trace de femmes alpinistes. Les seules femmes présentes dans ces récits sont souvent celles qui attendent le retour du héros.

Le manque d'intérêt des filles vis-à-vis des récits d'alpinisme est sans doute accru par des stratégies éditoriales qui en renforcent la connotation masculine. Dès le milieu du XIX[e] siècle, les exploits des alpinistes apparaissent dans les magazines pour jeunes garçons, les *boy's story papers*[140], aux côté de récits d'aventure en tout genre. On se souvient que c'était via ce type de magazine que Winthrop Young avait, très jeune, découvert la tragédie du Cervin. Encore dans les années 1960 et 1970, ces magazines étaient lus, comme nous l'ont indiqué certains alpinistes interrogés en entretien. Les années 1930, époque des expéditions Britanniques sur l'Everest, voient apparaître un type semblable de littérature d'alpinisme à destination du jeune public masculin, sous la forme de récits d'ascension raccourcis, simplifiés et édifiants. Par exemple, en 1937, Ward (1925-2005), alors âgé de douze ans, reçoit *The Pilots' Book of Everest*[141] à titre de prix scolaire. Le succès de ces publications est grand. Leur nombre explose dans les années 1950 et 1960, époque où ils font leur apparition en France. On trouve des titres comme *Let's go climbing* (Kirkus, 1941) ; *Mes galons d'alpiniste* (Pierre, 1964) ; *Un guide raconte* (Rébuffat, 1964) ; *Come climbing with me* (Clark, 1955) ; *The True Book about Everest* (Shipton, 1955) ; *On climbing* (Evans, 1955) *The young mountaineer* (Unsworth, 1959); *The real book of mountaineering* (McMorris, 1961); *The boy's book of mountains and mountaineering* (Pyatt, 1963), etc. Ces ouvrages, de par leur simplicité littéraire, se prêtent particulièrement bien à une narration sur le mode héroïque et contribuent à véhiculer auprès du grand public, à l'époque de la course aux 8000 qui constitue leur fonds de commerce, une certaine vision, héroïque, virile, conquérante de l'alpinisme. Ces livres apparaissent également dans un contexte de développement de l'éducation de plein air et d'apparition des premiers organismes d'enseignement de la montagne. De ce fait, la dimension pédagogique y est parfois très forte. C'est armés de *Let's Go Climbing* que Brown et Whillans, adolescents, s'essaient à l'alpinisme. On n'a, en revanche, trouvé mention d'aucune fille ayant fait de même.

Les *boys' books* sont très clairement orientés vers un lectorat masculin, ne serait-ce que par leurs titres. Dans plusieurs d'entre eux, les grands héros de l'alpinisme, érigés en modèles, sont les mentors de jeunes garçons fictifs auxquels le public visé peut s'identifier. Ainsi Rébuffat, dans *Un guide raconte*, est interviewé par un garçon de quatorze ans, Pierre, qu'il initie à l'alpinisme ; Clark, dans *Come climbing with me,* enseigne l'alpinisme à son « neveu », Peter (l'usage d'un prénom courant et peu socialement marqué, comme « Pierre » ou « Peter » n'est pas anodin). Les illustrations de couverture figurent des adolescents s'adonnant à l'alpinisme. De manière générale, les illustrations (des dessins), spectaculaires, donnent à voir exclusivement des hommes. Les femmes n'apparaissent pas non plus dans le texte : il n'en est aucunement fait mention. Les grands alpinistes sont des hommes et l'accent est mis sur leurs exploits et sur les épisodes les plus héroïques

---

[139] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 169.
[140] Kelly BOYD, *Manliness and the Boys' Story Paper in Britain*, *op. cit.*
[141] Michael WARD, *In this short span*, *op. cit.*, p. 53.

de l'histoire de l'alpinisme (à commencer par l'ascension de l'Everest), simplifiés au détriment des protagonistes secondaires. Ainsi, dans le récit de l'Annapurna fait par Unsworth, seul Herzog, « *the leader* », parvient au sommet. Lachenal, le guide, est oublié. L'association implicite entre alpinisme et combat est également omniprésente dans ces livres. Unsworth clôt le sien sur la prétendue formule d'Hillary à sa descente de l'Everest, dans une version édulcorée toutefois : « Eh bien, George, on lui a bien réglé son compte[142] ».

## 2.2. Incorporer un rapport pratique au corps

Manuel Schotté, à propos de la « vocation viticole » étudiée par Céline Bessière dans un ouvrage consacré à la transmission intergénérationnelle dans des entreprises viticoles familiales, note que la vocation n'est pas seulement une question de goût et d'appétence mais, aussi, une question d'aptitudes, de compétences pratiques. « Si la construction de la vocation est bien une affaire de croyance, explique-t-il, elle s'avère néanmoins indissociable de l'acquisition de compétences spécifiques (…)[143] ». Il en va de même de la vocation d'alpiniste. Un élément qui ressort de la comparaison de ces récits est l'acquisition précoce d'un rapport particulier, instrumental, au corps. Le corps, en étant soumis à diverses épreuves physiques, est considéré comme un objet que l'on peut maltraiter, voire, chez les garçons issus des classes populaires, un outil pour effectuer des tâches difficiles. Ce rapport instrumental au corps, que les individus incorporent de manière (socialement et sexuellement) différenciée, s'actualisera plus tard dans leur pratique de l'alpinisme. L'enfance et l'adolescence constituent ainsi un temps d'incorporation de « dispositions à agir » qui vont s'avérer, ultérieurement, autant d'incitations, et de compétences transférables, à une pratique engagée de l'alpinisme. Ces compétences, parce qu'apprises « par corps », dans des situations n'ayant rien à voir avec l'alpinisme, sont particulièrement durables et ancrées[144].

Un tel rapport au corps est plutôt traditionnellement pensé comme étant le propre des classes populaires. Comme l'écrivait Pierre Bourdieu, « le rapport instrumental au corps propre des classes populaires se manifeste dans le choix de sports demandant un grand investissement d'efforts, parfois de peine et de souffrance[145] ». Dans la lignée du travail de Christine Mennesson, ajoutons comme caractéristique de ce rapport au corps l'idée d'une « convergence symbolique autour de la notion de prise de risques ». Il s'agit également d'un rapport au corps genré : les femmes se construisent un « corps proche » quand les hommes apprennent la maîtrise de l'espace et se construisent un corps tourné vers l'extérieur[146]. Ici, nous verrons que les alpinistes issus des classes populaires ont – par des pratiques qui leur sont propres comme le travail précoce –, incorporé des compétences physiques et un rapport au corps spécifique. Mais d'autres pratiques socialisatrices, propres aux fractions sociales plus élevées, permettent également l'apprentissage d'un rapport instrumental au corps. Le jeu ou le sport en font partie. En ce qui concerne les alpi-

[142] "Well, George, we knocked the blighter off" (*blighter*: type, mec). Hillary aurait dit : "we knocked the bastard off".

[143] Manuel SCHOTTÉ, « Les coûts de la vocation », *Genèses*, 2014, n° 97, pp. 149-154, p. 152.

[144] Sur la question du poids des dispositions corporelles, voir Charles SUAUD et Nathalie VIET-DEPAULE, *Prêtres et ouvriers*, *op. cit.*, p. 199. Parlant des prêtres-ouvriers, les auteurs écrivent que « c'est en marquant les corps que le travail imprime les esprits ». Dans un tout autre domaine, voir Sylvia FAURE, *Apprendre par corps: socio-anthropologie des techniques de danse*, Paris, La Dispute, 2000. De manière plus générale, voir Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, *op. cit.*

[145] Pierre BOURDIEU, « Comment peut-on être sportif? », *in Questions de sociologie*, Paris, Minuit, pp. 173-195.

[146] Christine MENNESSON, *Etre une femme dans le monde des hommes*, *op. cit.*, p. 16. Christine Mennesson évoque en réalité l'une des caractéristiques des *sports masculins*, sports dont elle montre qu'ils sont également, le plus souvent, des *sports populaires*. L'alpinisme est un cas particulier : sport masculin, il possède les caractéristiques habituelles des sports populaires sans en être un.

nistes, il ne s'agit donc pas tant d'un rapport au corps social qu'un rapport au corps genré.

### 2.2.1 *Une immersion précoce dans la nature et la montagne*

La plupart des auteurs d'autobiographie, si ce n'est tous, font état d'un goût précoce pour la nature ou les activités de plein-air. Là encore, relecture du passé et souvenirs « réels » se conjuguent dans l'évocation, rétrospective, de ces pratiques précoces qui sont parfois décrites dans les mêmes termes que l'alpinisme. Ainsi, Leslie Stephen évoque-t-il « le souvenir de certaines promenades, « au-delà des limites autorisées », où [il pouvait] oublier la grammaire latine, et développer un sens des beautés de la nature telles qu'elles apparaissent à un enfant dans une mare remplie de rats d'eau (…)[147] », et Martin Conway retraduit-il ses jeux d'enfants (grimper sur des rochers) à l'aide du vocabulaire de l'alpinisme : « Ce fut ma première expérience de la joie de l'escalade –le plaisir concret de résoudre un problème gymnique. Je n'ai jamais été un grand grimpeur, mais depuis ce jour le plaisir du grimpeur m'a été compréhensible[148] ». Conway reproduit d'ailleurs ce schéma rhétorique à plusieurs reprises, forçant le lien entre expériences enfantines particulières et destinée d'alpiniste. À propos de sa première ascension – une colline de l'ouest de l'Angleterre – à l'âge de six ans, il écrit se souvenir « comme si c'était hier du monde immense, plat, qui s'étendait au loin de tous les côtés et qui ne demandait qu'à être parcouru et conquis[149] ».

Comme c'était le cas pour les pratiques lectorales, les modalités de ces expériences socialisatrices d'immersion dans la nature prennent des formes variables en fonction des contextes historiques et sociaux. Chez la plupart des alpinistes anglais et français nés avant 1920, provenant de milieux favorisés, les promenades, randonnées, parties de pêche, baignades et excursions en tout genre, sont effectuées dans le cadre familial, souvent le week-end ou pendant des vacances se déroulant loin du domicile, au Royaume-Uni ou dans d'autres pays. Geoffrey Winthrop Young (1876-1958) consacre ainsi un chapitre entier de son autobiographie à ces sorties dans la nature, marquées par des baignades, des jeux, des pique-niques, et de petites ascensions dans les massifs locaux. Issu d'une famille de la haute bourgeoisie, fils de baronet et petit-fils d'un capitaine de la *Navy* lui-même issu d'une lignée de hauts-gradés (dont un amiral), Winthrop Young partage son enfance entre le cottage parental, situé dans la campagne à l'ouest de Londres, et des lieux de villégiatures divers, la plupart au Royaume-Uni. Son père, ancien athlète et très bon nageur, est un partisan de l'activité physique. Celui-ci, qui avait d'ailleurs pratiqué l'alpinisme (jusqu'à la mort d'un compagnon de cordée dix ans avant la naissance de Geoffrey), emmène ses enfants faire de petites ascensions. Winthrop Young passe donc une enfance où les jeux dans la nature occupent une grande place et où les enfants sont laissés libres de courir la campagne et de jouer dans la rivière.

> « [Notre maison] donnait accès à la rivière et à toutes sortes de distractions : aviron, punt, promenade dans les roseaux ; l'été, la tentation était forte de se baigner et de sauter, de jouer au water-polo (…). En hiver, c'était d'autres aventures: dans des canoés on l'on se tenait à un, deux, ou même trois – une invention dangereuse de mon frère – sur les courants marrons et les rapides (…)[150]. »

Il n'est donc pas si surprenant que Winthrop Young, que l'internat de la *public school* avait éloigné de la nature et des montagnes, développe une passion aussi vivace pour l'alpinisme dès sa première lecture de *Scrambles* de Whymper, trouvé par hasard dans la bibliothèque.

---

[147] Leslie STEPHEN, *Studies of a biographer, volume 3*, *op. cit.*, p. 258. Nous traduisons.
[148] Martin CONWAY, *Mountain memories*, *op. cit.*, p. 16. Nous traduisons.
[149] *Ibid.*, p. 14.
[150] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 20. Nous traduisons.

Si nous avons développé le cas de Winthrop Young, c'est parce qu'il insiste beaucoup, dans son autobiographie, sur ses occupations enfantines et la naissance de son amour pour la montagne. Mais il ne s'agit pas d'un cas isolé. La plupart des pratiquants d'avant la Seconde Guerre mondiale, issus de familles bourgeoises, font état d'expériences socialisatrices similaires. Parmi celles-ci, la randonnée est souvent mentionnée. Ainsi Hopkinson (1851-1939) est-il emmené par son père dans le Lake District, puis dans les massifs du Pays de Galles ; Longstaff (1875-1964) se souvient de voyages dans les Pyrénées et les Alpes dès son plus jeune âge (trois ans) puis, plus tard, Forêt Noire, mais aussi dans les massifs anglais et écossais. De même, Conway (1856-1937) participe à des excursions familiales dans les montagnes, tout comme Collie (1859-1942), Coolidge (1850-1926) ou Freshfield (1845-1934), dont le cas est particulier, puisque ses deux parents étaient alpinistes et l'avaient initié à l'alpinisme, avec des guides, dès l'âge de neuf ans. En France, nous comptons moins de « grands alpinistes » de la même génération. Néanmoins, des expériences semblables sont présentes chez Russell (1934-1909), que sa mère emmenait marcher dans les Pyrénées, ou chez Puiseux (1855-1928), dont le père était alpiniste et qui défendra d'ailleurs, plus tard, un « alpinisme familial ». Nous pourrions poursuivre cette liste avec les alpinistes nés entre 1880 et 1913 (c'est-à-dire la génération des pratiquants de l'entre-deux-guerres). Au Royaume-Uni, tous font état d'excursions dans la campagne ou la montagne. Le ski, peu mentionné par les générations précédentes, fait son apparition parmi les pratiques familiales.

En France, là encore, l'information est plus parcellaire, car les autobiographies sont moins nombreuses et moins complètes. On sait que Jean Coste (1904-1926) s'adonnait très jeune à la randonnée avec son père, que Micheline Morin (1900-1972), adolescente, avait été emmenée en montagne par son frère (son autobiographie s'ouvre sur le récit d'une chute dans une crevasse alors qu'elle le suivait, non expérimentée et mal équipée). De Robert Tézenas du Montcel (1902-1986), on ne sait rien de l'enfance ; ni de celle de Pierre Allain (1904-2000), fils d'horloger, dont on se doute au vue des origines sociales qu'il n'avait probablement pas voyagé loin hors de Paris. Roger Frison-Roche (1906-1999) revient longuement dans son autobiographie sur son enfance passée en partie en montagne, à Beaufort, où vivait la famille de sa mère partie travailler à Paris. Peu d'excursions et de randonnées de son côté, des occupations de bourgeois en vacances, mais des jeux, du ski, les montées à l'alpage avec les bêtes et des travaux agricoles. Armand Charlet (1900-1975), enfin, le seul guide autobiographe de cette génération, fait état de « pratiques de nature » particulières : travaux physiques, récolte du foin dans des « endroits les plus escarpés au péril de la vie[151] ». Mais, enfant, il s'adonne également au ski et à l'alpinisme en compagnie d'un père montagnard. Le terme « pratiques de nature » que nous avons employé jusque-là n'est pas approprié pour le cas des jeunes montagnards comme Charlet. Il désigne principalement, en effet, des passe-temps bourgeois. Comme nous l'avons vu à propos des récits d'alpinisme, les futurs guides, issus de familles de guides, paysans ou artisans locaux, acquièrent très précocement des compétences et des appétences en lien avec la montagne, mais les expériences socialisatrices sont bien différentes de celles des jeunes amateurs. Pour les jeunes montagnards, la socialisation à l'alpinisme est plus directe et plus précoce. Tous ceux dont nous avons lu les témoignages ou les autobiographies racontent les courses effectuées en montagne, parfois à un très jeune âge. Sous la

[151] Armand CHARLET, *Vocation alpine*, *op. cit.*, p. 29.

direction d'un père alpiniste, le guide Armand Couttet (1887-1983) a fait sa première course difficile à douze ans (il assiste à cette occasion à un accident et à la mort d'un touriste[152]), Armand Charlet à dix ans. Ce dernier a commencé le ski à l'âge de quatre ans, et l'a pratiqué en haute montagne dès l'âge de neuf ans. Citons également, pour finir, le cas de Robert Flematti (né en 1942) qui, élevé dans un village pyrénéen par des parents ouvriers bien éloignés de l'alpinisme, découvre la montagne en accompagnant Prosper, un paysan du village, à la chasse[153].

Pour les générations suivantes, celles de pratiquants d'après la Seconde Guerre mondiale, on continue d'observer une socialisation assez précoce aux pratiques de nature chez les individus issus de milieux favorisés, dans le cadre d'excursions familiales. On peut citer W.H. Murray (1913-1996), un alpiniste qui raconte avoir acquis un goût pour « les terres sauvages » pendant des vacances d'été passées loin d'Edinburgh.

> « Elles duraient toujours, au moins pour les enfants, deux mois complets, passés dans des lieux éloignés et préservés – les îles de Lismore et d'Arran ou la côte sauvage de Donegal, de Kintyre ou de Sloway Firth. Ces endroits idylliques étaient l'occasion, pour nous enfants élevés en ville, d'aventures diverses et sans fin, et je tire certainement d'elles mon amour pour les terres sauvages, si ce n'est pour les montagnes. Nous vivions pour ces longues vacances[154]. »

Wilfrid Noyce (1917-1962) passe les siennes dans un cottage au nord du Pays de Galles, où il s'adonne à la marche et à la randonnée. Julie Tullis (1939-1986) part chaque été en vacances sur le continent avec sa mère, qui pratique la randonnée et le ski. La famille se rend à plusieurs reprises en Forêt Noire. « J'adorais voir les montagnes[155] », écrit Tullis. StephenVenables (né en 1954) raconte les excursions dans la campagne autour du domicile familial et les vacances au bord de la mer, passées à explorer les environs. Comme chez les Français évoqués plus haut, la mer est un puissant symbole d'aventure et le destin de marin un destin héroïque.

> « J'adorais sauter dans les dunes de sable, traverser les falaises et explorer le grand geyser maritime sur le cap au-dessus de Trevone Bay. (…) J'aimais la puissance sauvage de la mer et peut-être serais-je devenu marin si les montagnes n'étaient pas apparues durant l'été 1963[156]. »

Enfin, notons un passe-temps enfantin et adolescent exclusivement britannique : l'observation des oiseaux (*bird watching*). Cette pratique semble incarner l'idée de l'immersion dans la nature, et le « dépassement des frontières autorisées », déjà présents chez les premiers alpinistes (Leslie Stephen, cité en ouverture de cette partie). Un alpiniste interrogé en entretien nous dit : « à l'école, nous allions [dans la nature] plus loin que permis, au-delà des limites autorisées, parce que c'était excitant et amusant. J'allais regarder les oiseaux, et je le fais encore, j'aime beaucoup ça[157] ».

Chez les alpinistes français issus de milieux favorisés, on peut citer, par exemple (et de manière non exhaustive), le cas de Pierre Mazeaud (1929), parisien, emmené par son père à Chamonix et dans le Dauphiné ; ou de Lionel Terray (1921-1965), qui commence le ski à l'âge de trois ans. Habitant Grenoble, il parcourt très tôt la montagne.

> « Cette nature sauvage formait un monde idéal pour cristalliser les rêves d'un enfant épris de liberté et de merveilleux. J'ai grandi là, presque sans contrainte, à courir les bois, grimper les rochers, piéger les

---

[152] Armand COUTTET et Richard DIDIER, *Ailes de mouche et tricounis (1946)*, *op. cit.*, p. 75.
[153] Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 37.
[154] W. H. MURRAY, *The Evidence of Things Not Seen*, *op. cit.*, p. 18. Nous traduisons.
[155] Julie TULLIS, *Clouds from both sides*, *op. cit.*, p. 21.
[156] Stephen VENABLES, *Higher than the eagle soars*, *op. cit.*, p. 10. Nous traduisons.
[157] "But we used to go beyond where we were allowed to go, at school, beyond the boundaries, just because it was exciting and fun. And I used to go bird watching, which I still really like, I still do". Alpiniste anglais, né en 1951.

> lapins, les renards et les rats, tirer les merles, les grives, les passereaux et les éperviers. Excepté pendant l'hiver où j'employais tous les jours de congé à faire du ski, je passais dans le parc la presque totalité des heures de liberté que me laissait la vie scolaire[158]. »

Simone Badier (née en 1936) également, fait part d'excursions, parfois à cheval, dans la forêt lorraine. Ces sorties semblent avoir illuminées une enfance plutôt morose : « De mon enfance j'ai conservé le goût des promenades dans la forêt lorraine (…). Le grand air que j'y respirais me procurait une enivrante sensation de liberté. La nature m'a, depuis toujours apporté paix et réconfort avec la sensation de m'y retrouver dans mon élément » ; « Le seul souvenir enthousiasmant de mon adolescence, c'est celui des folles randonnées à cheval que je faisais en forêt de Haye[159] ». Catherine Destivelle (née en 1960), enfin, raconte les sorties familiales en forêt de Fontainebleau et les jeux sur les rochers.

L'immersion et les jeux dans la nature ne sont pas uniquement le fait des individus issus de milieux favorisés. À la lecture des différents récits, force est de constater qu'il s'agit d'une expérience partagée par la plupart des futurs alpinistes, à l'exception de ceux qui vivent dans de grandes villes[160]. Pour les jeunes d'origines populaires, cependant, l'exploration et les jeux dans la nature ne se font pas dans le cadre d'excursions familiales, ou de vacances. Il ne s'agit pas non plus de pratiquer des sports de plein air (ski, randonnée, voile, équitation, escalade, voire alpinisme, parmi ceux que nous avons évoqués). Notre analyse nous a permis de mettre au jour deux types de situations, qui ne sont pas nécessairement antithétiques.

La première est une découverte de la nature dans le cadre d'organismes de jeunesse. C'est surtout le cas des alpinistes nés dans les années 1920 à 1940. Ce cas de figure est illustré par un individu comme Gaston Rébuffat (1921-1985), qui découvre la marche, dans les Calanques, puis la randonnée dans les Alpes, dans le cadre de l'œuvre de jeunesse catholique Jean Joseph Allemand.

> « [C]haque dimanche, je partais me promener dans ces Calanques. C'est là que j'ai découvert la nature restée totalement vierge, on n'y trouve, bien sûr, ni bar ni hôtel et non plus la moindre route. (…) Ainsi, est-on en contact avec la mer, avec l'horizon qui suggère l'infini des grands espaces[161]. »

Les scouts représentent la principale organisation de jeunesse mentionnée. Les Anglais Brown, Whillans, et Gray en font partie. Ils y pratiquent la marche et, pour les deux derniers, y découvriront indirectement l'escalade. Le *youth club* est une autre instance éducative où l'on découvre (là encore, plutôt indirectement) l'alpinisme : c'est le cas de Cunningham et d'Haston, tous deux issus des classes populaires. En France, on trouve également d'ancien scouts (Lachenal, Desmaison), ou membres du mouvement des auberges de jeunesse (Leroux, Paragot, Bérardini).

Le second cas de figure est celui d'escapades en complète autonomie, sans supervision des adultes. Les jeux sont similaires, tout aussi actifs et, éventuellement, dangereux que ceux décrits jusque-là : il s'agit de monter aux arbres, de nager, d'escalader des rochers, de sauter par-dessus des obstacles variés, de courir, de naviguer, etc. L'éveil à une sensibilité pour les paysages naturels et pour les lieux reculés est la même. Mais chez les jeunes garçons (car il s'agit toujours de garçons) de milieux populaires, ces excursions, qui pourraient parfois s'apparenter à des actes de rébellion, sont également le moment d'un apprentissage de l'autonomie, parfois de manière très

---

[158] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 14.
[159] Simone BADIER, *La dame de pic*, *op. cit.*, p. 16 et 36.
[160] Voir la partie suivante consacrée aux jeux dangereux.
[161] Gaston RÉBUFFAT, *Un guide raconte*, *op. cit.*, p. 9.

précoce. Précoce, cet apprentissage l'est d'autant plus que les parents sont occupés par le travail et disposent de peu de temps pour s'occuper d'une famille souvent nombreuse. Les enfants sont ainsi laissés libres de vaquer à leurs occupations. « Très jeune, écrit Choffat (né en 1956), je fus amené à résoudre seul mes problèmes, à prendre des décisions sans en référer à quiconque, pas même à mes parents, ouvriers, complétement accaparés par leur travail à l'usine[162] ». Don Whillans (1933-1985), dont le père est mobilisé pendant la guerre et dont la mère travaille dans une usine de masques à gaz, fait état de la même injonction précoce à l'autonomie :

> « J'ai beaucoup dû compter sur moi-même parce que ma mère était tellement occupée que je ne pouvais pas la solliciter dès qu'il y avait un problème. Peut-être que c'est le fait d'avoir dû prendre des décisions très jeune et d'avoir dû m'y tenir qui m'a rendu agressif et borné, ce que beaucoup de gens m'accusent d'être[163]. »

Bill Peascod (1920-1985) raconte comment, à l'âge de neuf ans, après la mort de sa mère, il est souvent laissé à lui-même, libre de courir la campagne, de jouer dans les décharges et les champs pendant que les hommes travaillent à la mine[164]. Brown (né en 1930) est lui aussi indépendant très tôt. Ayant réalisé, suite à de nombreuses escapades, « qu'aller dans la campagne lui plaisait plus que n'importe quel autre passe-temps », il doit néanmoins solliciter l'autorisation de sa mère, qui élève seule une famille de sept enfants, pour passer la nuit dehors. Il n'a pas encore douze ans. Il relate ses excursions, le camping improvisé avec d'autres enfants, les jeux qui deviennent intéressants « à partir du moment où il y a un élément de danger[165] ». Chez les alpinistes de générations ultérieures, ce sont Scott (né en 1940), Pritchard (né en 1967), Bullock (né en 1968) ou Kirkpatrick (né en 1972), la plupart (à l'exception de Scott, fils d'un agent de police) issus des classes populaires, qui témoignent de la liberté qui leur était accordée. « Même à l'âge de cinq ans, raconte Kirkpatrick, j'étais heureux d'être tout seul. (…) J'avais la chance qu'on me laisse libre de faire ce que je voulais et de me promener dans le quartier tout seul. (…) Je fus surveillé seulement après être parti durant un jour entier[166] ».

Il était courant que Brown, Peascod, ou Gray, passent plusieurs nuits dehors dès le début de l'adolescence, dormant dans des abris improvisés ou des fossés. Certains Français témoignent d'expériences semblables, dans un contexte toutefois différent. Batard (né en 1951), ou Choffat (né en 1956), partent sur les chemins ou dans la forêt pour fuir une vie familiale compliquée.

> « À l'âge de huit ou neuf ans, il m'arrivait de découcher pour fuir la vindicte paternelle. Je passais la nuit, seul, en forêt[167]. »

> « De temps en temps, il fallait que je parte, loin. Alors je filais, dans la campagne, dans la forêt, pour être seul, respirer, suivre ma route. Des kilomètres et des kilomètres, des jours entiers[168]. »

Lors de ces escapades, les jeunes garçons s'habituent au froid ou à la faim, apprennent à se prendre en charge à un âge précoce – douze ans pour Seigneur (1941-2001) et Batard, huit ou neuf ans pour Choffat.

> « Alors que j'étais à l'école primaire, puis secondaire, chaque moment libre me voyait partir vers la montagne, de jour comme de nuit. (…) C'est peut-être de là que m'est venu ce don de la recherche de

---

[162] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 28.
[163] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 10. Nous traduisons.
[164] Bill PEASCOD, *Journey after dawn*, *op. cit.*, p. 6.
[165] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 28. Nous traduisons.
[166] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 21. Nous traduisons.
[167] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 28.
[168] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 27.

> l'itinéraire en montagne. Quelquefois je m'amusais, partant d'un point donné, à arriver à un but déterminé. (…) Mes différents bivouacs m'ont surtout appris, dès l'âge de douze ans, que coucher dehors n'est rien, du moins rien au point de vue danger, mais que c'était beaucoup de joie[169]. »

> « Enfant, j'avais passé beaucoup de journées et de nuits, sous l'orage, dans les bois de Mandeure. Ma relative sérénité venait sans doute de là. **(…)** Cette rusticité, cette habitude à vivre au grand air, quelles que soient les conditions météorologiques, je les ai acquises dans les bois de Mandeure quand je faisais l'école buissonnière. Là-bas, je parcourais tous les jours, et par tous les temps, plusieurs kilomètres. (…) Seule une activité intense permettait de ne pas trop souffrir du froid[170]. »

Les montagnards, qui forment un groupe à part, relatent des expériences semblables. La montagne étant à portée de main et les parents souvent occupés à des travaux agricoles (ou à guider des touristes), les enfants bénéficient eux aussi d'une certaine liberté. Frison-Roche, qui passe plusieurs mois par ans à Beauford, raconte ses jeux dans la montagne, ses escapades, seul, au-dessus des alpages où il garde les troupeaux[171]. Le guide Armand Couttet, élevé au-dessus de Chamonix, voit dans ses escapades enfantines l'origine de son « sens de la montagne » :

> « Quand j'étais tout petit, je partais en cachette, pour des demi-journées entières, flanqué d'autres gosses de mon âge. (…). Nous revenions avec nos vêtements en loques. Ma mère me grondait et me calottait d'autant plus vigoureusement qu'elle ne voulait rien dire de mes escapades à son mari[172]. »

Il est tentant pour les alpinistes, dans leur autobiographie, de voir en ces épisodes des causes déterminantes de leur destin d'alpiniste (« Je faisais mes premières armes », écrit Seigneur) voire, chez certains, des signes annonciateurs d'un destin. Si nous n'irons pas jusqu'à affirmer avec autant de certitude l'existence d'une telle relation de causalité, du moins peut-on considérer ces expériences précoces comme propices au développement d'un goût pour l'effort, le risque, l'aventure, mais aussi la nature sauvage, et de compétences pratiques (endurance, résistance, sens de l'orientation) transférables à l'alpinisme.

### 2.2.2 *Des jeux dangereux. Prendre des risques et se tester*

Tous les alpinistes qui mentionnent leur enfance dans leur autobiographie évoquent leurs jeux, en extérieur, souvent dangereux, dans la nature ou dans une ville qu'on explore. Un point commun : la prise de risque y est présente. Ces jeux dangereux font partie des expériences qui permettent l'incorporation d'un goût pour la prise de risque et l'engagement physique et, corrélativement, d'un rapport instrumental au corps. Mais ces dispositions sont en fait déjà présentes. Kirkpatrick, se comparant à son frère cadet et aux autres enfants, qu'il blesse ou qui se blessent en jouant avec lui, et qui se plaignent aux adultes, explique :

> « J'étais un enfant très physique, toujours en train de courir, de grimper et généralement de faire les bêtises que ce genre d'enfant fait. Mes vêtements étaient toujours rapiécés, déchirés, éraflés, troués et ensuite raccommodés, et mes chaussures ne duraient pas plus de quelques semaines, si bien que ma mère au désespoir me faisait porter des bottes en plastique et des shorts. Mes jambes étaient noires de bleus et recouvertes de croûtes. (…) Je n'étais pas un mauvais enfant ou une brute, juste un enfant qui 'allait toujours trop loin'[173]. »

De la part d'individus devenus de grands alpinistes, on n'est guère surpris de trouver nombre d'anecdotes de jeux se déroulant au-dessus du vide. Kirkpatrick écrit :

> « Nous étions sans cesse en train de grimper, de courir sur des murs, de nous amuser sur les toits, les

---

[169] Yannick SEIGNEUR, *La conquête de l'impossible*, *op. cit.*, p. 12-13.
[170] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 95-98.
[171] Roger FRISON-ROCHE, *Le versant du soleil*, *op. cit.*, p. 38.
[172] Armand COUTTET et Richard DIDIER, *Ailes de mouche et tricounis (1946)*, *op. cit.*, p. 73.
[173] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 20. Nous traduisons.

> hauteurs étant le domaine des courageux (…). Plus c'était haut, plus le frisson était grand[174]. »

Encore une fois, nous considérons que ces anecdotes, même si elles ne sont pas choisies par hasard, même si elle peuvent participer d'une mise en cohérence du passé à l'aune du présent (illusion biographique) ou d'une stratégie de présentation de soi (posture), correspondent malgré tout à des épisodes vécus, des épisodes qui ont participé (peut-être moins que ce que les alpinistes en disent) à la formation de dispositions concordantes avec l'alpinisme engagé. Il est difficile, comme pour tout récit rétrospectif, de faire la part des choses. Les biographes, notamment, semblent porter une attention toute particulière (encore plus que les alpinistes eux-mêmes) aux jeux en hauteur, considérés comme des signes du destin à venir. L'escalade de rochers, d'arbres, de falaises et d'édifices divers, sont autant de jeux que l'on trouve décrits dans les autobiographies. Winthrop Young par exemple, raconte :

> « Bien sûr, l'instinct de grimper est présent dans tous les enfants actifs, bien avant que les montagnes ne puissent exercer leur attraction. À Belgard, il y avait les énormes arbres et les formidables murailles de jardins et de vergers, et les murs extérieurs à escalader, là où notre seule sœur, Eacy, nous emmenait, nous les petits, avec une agilité d'oiseau, dans un grand lierre si gigantesque que nous pouvions tomber dans ses profondeurs invisibles, cachées sous la treille, comme dans des crevasses recouvertes de neige. (…) À Formosa également, pendant que la fièvre de l'escalade montait, j'ai tracé vingt voies d'escalade sur une maison en pierres (…)[175]. »

Un jeu relaté à plusieurs reprises par des alpinistes issus des classes populaires (de différentes générations) consiste à explorer les carrières ou les mines désaffectées, courantes dans les régions industrielles où ont grandi ces alpinistes. À l'âge de douze ans, Brown part ainsi explorer des mines abandonnées à une vingtaine de kilomètres de Manchester, à l'aide d'une corde de fortune, des mines qu'il décrit comme « populaires après des écoliers[176] ». C'est là qu'il rencontre de futurs compagnons de cordée. Pour Pritchard (né en 1967), c'est la carrière qui jouxte sa maison qui fait office de terrain de jeu, des jeux particulièrement dangereux, consistant par exemple à grimper au sommet d'un petit arbre surplombant le précipice et à « regarder sans flancher trente mètres plus bas[177] ». Pour Kirkpatrick (né en 1972), livré à lui-même avec d'autres adolescents de la même barre d'immeubles de Hull, ville ouvrière pauvre d'Angleterre, c'est une carrière distante de quinze kilomètres (parcourus à pieds) que l'on explore, à l'aide d'une corde et de baudriers fabriqués. Les jeunes adolescents y jouent à la guerre du Vietnam. Haston (1940-1977) raconte enfin avoir escaladé l'église de son village, renommée pour l'occasion « l'Eiger de Currie », et l'avoir orné de sous-vêtements féminins[178]. D'autres jeux consistent à s'aventurer dans les égouts ; à parcourir à vélo, la nuit et sans lumière, la route nationale[179], etc. En fait, s'il est une caractéristique commune à l'enfance des alpinistes d'origine populaire, c'est bien leur participation à ce type de jeux dangereux. On trouve, bien sûr, des anecdotes semblables chez les alpinistes issus de milieux favorisés, comme Simpson, ou Boysen. Mais la liberté dont jouissent les jeunes de milieux populaires, et leur cadre de vie (des villes industrielles dans la plupart des cas), leur donnent plus

---

[174] *Ibid.*, p. 38.
[175] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 20. Nous traduisons.
[176] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 29.
[177] Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.* Nous traduisons.
[178] Jeff CONNOR, *Dougal Haston, the philosophy of risk*, Londres, Cannongate, 2002, p. 8.
[179] Mick FOWLER, *Vertical pleasure*, *op. cit.*, p. 11.

l'occasion de s'adonner à ce type de passe-temps[180].

Les jeux sont également l'occasion, pour les futurs alpinistes, de se faire une place dans le groupe de pairs (masculins). Alors que ce n'est jamais le cas chez les alpinistes issus des classes supérieures, on trouve dans la plupart des autobiographies d'alpinistes de milieux populaires des anecdotes de confrontations ou de bagarres. De même, les épisodes où les jeunes garçons se testent en se lançant des défis physiques, sont fréquents. L'entre soi masculin est particulièrement évident dans le cas des « bandes » (enfantines) ou des « gangs » (adolescents) auxquels appartiennent ces garçons. Desmaison (1930-2007) raconte :

> « Peu à peu, nous organisâmes une bande dont, bien entendu, je devins le chef. Vint le temps des « quatre cents coups », quand nous nous affrontions aux bandes des copains des villages voisin. Combien de fois ne suis-je pas rentré à la maison, genoux et nez en sang[181] ! »

Faire partie d'une bande, chez les garçons de milieux populaires, fournit de multiples occasions de tester sa virilité. C'est ce que relèvent les travaux sociologiques qui y sont consacrés[182]. Sur la question des jeunes garçons des classes populaires, Paul Willis montrait, à partir d'une enquête ethnographique de référence, menée au début des années 1970 dans une ville industrielle anglaise, que les « *lads* » (gars) avaient développé une culture anti-école caractérisée, notamment, par la violence physique. Les bagarres, notait Willis, servaient autant à réaffirmer le groupe qu'à réguler un système basé sur l'honneur[183]. Pour Gérard Mauger, qui étudie les bandes de jeunes en France des années 1960 à aujourd'hui, la force physique et la capacité à s'en servir (c'est-à-dire le « capital physique ») joue un rôle central dans la construction d'une hiérarchie au sein de la bande et par rapport aux autres bandes et aux institutions établies (école, police, etc.), dans ce qu'il appelle une « logique guerrière »[184]. Thomas Sauvadet, dans son enquête sur les jeunes de trois cités parisiennes, parle quant à lui de « capital guerrier » pour désigner la maitrise de la violence physique, mais aussi verbale, dans un milieu où il faut savoir s'imposer et garder la face[185].

Chez les futurs alpinistes, les bagarres, les jeux dangereux où l'on se teste, sont autant d'épisodes où se forgent certaines dispositions transférables à l'alpinisme : des compétences, que nous avons déjà citées, des appétences (goût du risque, du défi, etc.) mais aussi un sens de l'honneur très développé. L'honneur viril nécessite de ne jamais céder, de toujours répliquer. C'est ce que notait

---

[180] A propos de l'éducation dispensée dans les familles des classes populaires américaines d'aujourd'hui, Annette Lareau parle de « réalisation du développement naturel » (*accomplishment of natural growth*), à l'opposé de la « cultivation concertée » (*concerted cultivation*) qui est le propre des familles favorisées. Dans le premier cas, les enfants sont laissés plus souvent seuls, à leurs propres jeux. Dans le second cas, les enfants sont souvent inscrits par leurs parents à diverses activités extra-scolaires organisées par des adultes. Les premiers développent un sens de l'autonomie, les seconds un sens des règles du jeu. Annette LAREAU, *Unequal Childhoods: Class, Race, and Family Life*, 2e éd., University of California Press, 2011.De telles différences d'éducation ont été soulignées, en France et au Royaume-Uni, bien avant l'enquête de Lareau, du moins en ce qui concerne la liberté octroyée aux jeunes. Voir par exemple, sur les classes populaires anglaises, Paul WILLIS, *Learning to labour: how working class kids get working class jobs*, Hampshire, Gower, 1977. Richard HOGGART, *33 Newport Street: autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Seuil, Hautes études, 1991. En France, voir par exemple François DUBET, *La galère: jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987. Ou Gérard MAUGER, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire*, Belin., Paris, 2006.

[181] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 11. À première vue anecdotique, le statut de chef revendiqué par René Desmaison lui permet peut-être, implicitement, de tracer un lien entre sa place (dominante) dans la hiérarchie des pairs pendant l'enfance et sa position (dominante elle aussi) dans l'alpinisme français d'après-guerre.

[182] Des travaux qui portent sur des époques et des contextes différents mais dans lesquels on constate une récurrence des références aux groupes de jeunes garçons et à la nécessité de « garder la face » au sein de ces groupes.

[183] Paul WILLIS, *Learning to labour*, *op. cit.*, p. 34.

[184] Gérard MAUGER et Claude FOSSÉ-POLIAK, « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1983, n° 50, pp. 49-67. Voir également Gérard MAUGER, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire*, *op. cit.*, p. 170-172.

[185] Thomas SAUVADET, *Le capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, Paris, Armand Colin, 2006.

Willis chez les *lads* : « Bien qu'il ne soit pas nécessairement attendu "des gars" qu'ils provoquent une bagarre, (…) on attend très certainement d'un gars qu'il se batte s'il a été insulté ou intimidé : il doit être capable de "s'occuper de lui", de ne pas "s'abaisser", de ne pas se laisser "bousculer"[186] ». C'est le parti pris par Whillans :

> « Je me souviens m'être fait arrêter par un gang. J'étais tout petit et j'avais très peur. (…) J'ai pensé : 'Bon, je vais me faire tabasser donc autant commencer tout de suite.' Et donc j'ai frappé le gars et je l'ai allongé. C'était bon : le gang m'avait à la bonne, le gars par terre était leur chef[187].»

En racontant cet épisode, il entretient aussi une image du « dur » déjà bien ancrée dans le milieu alpinistique, où de nombreuses anecdotes circulent sur cette incarnation du *hard man*. On trouve un épisode semblable chez Choffat, pour qui l'honneur vaut bien « un œil au beurre noir et des habits en loque ». « Il faut s'affirmer très vite pour ne pas se faire laminer[188] », affirme-t-il. Tenir sa place au sein du groupe et garder la face est un souci constant. Comme l'écrit Kirkpatrick à propos des défis que se lancent les garçons, « on savait qu'on n'avait pas le choix, on devait y aller d'une manière ou d'une autre[189] ». Refuser de jouer le jeu conduit à la relégation du côté, méprisé, du féminin. Pritchard raconte :

> « Au sommet de Cleveland's Edge, il y avait un promontoire, très fin, pas plus d'un mètre de large à son extrémité, qui surplombait la carrière. (…) On jouait à chat dessus, et celui qui ne se tenait pas tout au bout était une grosse femmelette. (…) Mais c'était la rampe qui constituait le meilleur défi. On savait qu'un gamin était mort suite à une chute mais ça ne nous arrêtait pas[190]. »

Cette recherche de conformité virile se poursuit à l'adolescence, où avoir l'air d'être un « dur » fait partie du travail réputationnel. Pour Nick Bullock, dureté et la résistance se démontrent autant sur le plan physique que sur le plan émotionnel. « Adolescent, écrit-il, je me promenais en ville en t-shirt, souvent dans la pluie et le froid (…). Je ne me considérais pas comme un dur, bien que je prétendisse l'être, et je pensais qu'il était bon de ne pas se préoccuper des conséquences de ses actes, d'être cette sorte de personne qui intimide les autres[191] ». Le cas d'Andy Cave illustre bien cette recherche de conformité au modèle de masculinité virile qui prévaut dans ces groupes de garçons. Élevé dans une ville minière, mineur à quinze ans, il rêve d'acquérir des signes ostentatoires de virilité qui lui permettront de faire partie du groupe des hommes. Ancien enfant de chœur, inscrit par sa mère à un club de danse de salon, imberbe et frêle, mauvais en football, n'ayant ni pistolet à air comprimé, ni mobylette – les deux symboles locaux de la masculinité adolescente – il ne possède aucun des attributs virils lui permettant de « survivre dans le monde macho de la mine ». Heureusement, ses réparties acerbes, couplées à une réputation de casse-cou que prouvent ses séjours à l'hôpital lui permettent de garder sa place dans le groupe. À quinze ans, il subit avec succès le rite de passage le plus important aux yeux de ses pairs : parvenir à se faire servir de l'alcool dans un pub[192]. Willis, là encore, notait l'importance, chez les futurs ouvriers qu'il avait observés, à la fois du langage (la répartie verbale conférant une bonne place dans la hiérarchie du groupe) et des capacités à boire[193]. Chez d'autres, comme Batard (né en 1960),

---

[186] Paul WILLIS, *Learning to labour*, *op. cit.*, p. 35. Nous traduisons.
[187] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 15. Nous traduisons.
[188] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 32.
[189] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 39. Nous traduisons.
[190] Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.* Nous traduisons.
[191] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 26. Nous traduisons.
[192] Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 22.
[193] Paul WILLIS, *Learning to labour*, *op. cit.*, p. 20.

c'est la performance physique qui entraine l'acceptation, et l'admiration, des pairs. Petit, frêle, les oreilles décollées, Batard souffre de son apparence et rêve d'être admiré. La découverte de son extraordinaire capacité de marcheur, qui lui permet de supplanter tous les autres garçons, l'aide à s'affirmer[194]. Doit-on y voir là les prémisses de son destin de « sprinter de l'Everest[195] » ? L'autobiographie, sur ce point, demeure un matériau à saisir avec des pincettes.

« Je me suis cassé bien des os, me suis coupé, cassé des dents, et de manière générale me suis abîmé, mais je n'ai pas encore réussi à me fracturer le crâne. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, je vous l'assure[196] », écrit Joe Simpson. Les accidents sont, en effet, fréquents. Comme Simpson, les jeunes garçons semblent s'y habituer rapidement. L'anticipation de l'accident passe bien après la nécessité de garder la face et de relever les défis lancés par le groupe. « C'est ce besoin de relever les défis tête baissée qui, quand j'étais enfant, m'a conduit à passer autant de temps aux urgences de l'hôpital local[197] », écrit Paul Pritchard. Don Whillans raconte comment, là encore pour garder la face, il plonge dans l'Irwell, une rivière polluée qui traverse Manchester, sans faire grand cas des blessures possibles.

> « Je ressortais de l'eau avec les pieds coupés par des bouteilles cassées et il y avait des centaines de foutues sangsues noires qui s'y collaient. On s'amusait beaucoup à plonger dans les gros tas de mousse qui flottaient. (…) Je me disais : 'est-ce que je peux le faire ?' et si je le sentais – même si je devais me défoncer pour y arriver – alors j'y allais[198]. »

Andy Kirkpatrick, de même, s'astreint à plonger dans l'eau noire du port industriel de Hull, malgré les carcasses rouillées qui s'y trouvent, parce que les autres l'ont fait[199]. Loin de calmer les jeunes garçons, les commotions et les coupures occasionnées, telles des blessures de guerre, sont sources de fierté et provoquent l'admiration des pairs. Ainsi, un saut du quatrième étage de son collège suivi d'un séjour à l'hôpital gratifie Paul Pritchard d'une popularité sans précédent après des autres garçons de son âge[200]. Le rôle socialisateur de ces expériences enfantines est assez clair. De tels épisodes permettent d'envisager les rapports au corps, à la blessure et à la mort des alpinistes comme le fruit d'un apprentissage assez précoce. On peut supposer que les individus se montrent, dans leur pratique de l'alpinisme, d'autant plus enclins à surmonter les accidents et les blessures qu'ils ont vécu ce type d'expériences et été confrontés de manière répétée à la douleur et aux blessures, même mineures.

### 2.2.3 *Des jeux surtout masculins ?*

Les femmes qui décrivent de semblables jeux sont rares, mais elles existent. Nea Morin (1905-1986) ou Julie Tullis (1939-1986) s'adonnaient toutes deux, la première avec ses deux frères, la seconde avec sa sœur ainée, à des pratiques dangereuses. À cet égard, on retrouve chez elles des éléments de la « socialisation inversée » décrite par Christine Mennesson à propos de femmes pratiquant des sports masculins (femmes d'une toute autre génération cependant). « La pratique

---

[194] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 34.
[195] Auteur de la première ascension de l'Everest en solitaire et sans oxygène en moins de 24 heures, Batard nomme ainsi son premier ouvrage, publié en 1989.
[196] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 21. Nous traduisons.
[197] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 93. Nous traduisons.
[198] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.* Nous traduisons.
[199] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 40.
[200] Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.*

d'un sport mettant en jeu la force, la puissance, voire la violence physique, écrit Mennesson, n'appartient pas "naturellement" à l'univers des possibles pour les femmes. L'engagement d'une fille dans un sport "masculin" nécessite notamment la construction d'un rapport au corps et au sport a priori peu fréquent chez les femmes[201] ». Mennesson et Galissaire, dans un travail consacré aux femmes guides de haute-montagne, montrent également chez ces dernières, notamment celles entrées tardivement dans l'activité et issues de familles populaires, la présence de dispositions sexuées « inversées »[202]. Morin, qui passait pour un garçon avec ses cheveux courts, raconte qu'elle et ses deux frères déposaient des pétards sur les fenêtres du voisinage. Les trois enfants, après avoir découvert la corde d'escalade de son père alpiniste, avaient construit un téléphérique entre le salon et un arbre du jardin. Indice s'il en est de la moins grande liberté laissée aux enfants de milieux favorisés, le jeu est immédiatement interdit[203]. « La gymnastique, les jeux de ballon, grimper aux arbres et sur des rochers » sont des pratiques qu'elle « adore et auxquelles [elle] excelle » jusqu'à une blessure au genou, à quatorze ans, qui l'immobilise[204].

Julie Tullis, qui fait partie des classes moyennes inférieures[205], décrit des jeux semblables à ceux des jeunes garçons de la même génération. Les ruines qui parsèment Londres au sortir de la guerre représentent, pour les enfants nés au tournant des années 1940, de formidables terrains de jeu. À cet égard, Boysen et Scott (tous deux nés en 1941, soit deux ans après Tullis), racontent également leurs jeux dans les décombres. Tullis écrit :

> « Se défier mutuellement à explorer les caves détruites par les bombes, à sauter de très haut sur des débris de briques et à traverser des réservoirs d'eau d'une profondeur inconnue (aucun d'entre nous ne savait nager) faisait partie des jeux normaux après l'école. Nous jouions à cache-cache dans des maisons à moitié démolies par les bombes, à Tarzan sur des câbles électriques coupés (…)[206] »

Tullis raconte également comment elle et sa sœur escaladaient, en sortant par la lucarne, le toit glissant de leur maison de trois étages. Cet épisode, comme bien souvent dans les autobiographies, est retraduit comme annonciateur du destin d'alpiniste : « c'était peut-être ma première véritable expérience d'escalade », écrit-elle. Chez les autres femmes alpinistes du corpus (Micheline Morin, Simone Badier, Catherine Destivelle, Dorothy Pilley, Gwen Moffat), ce type d'expérience enfantine n'est pas relaté.

### 2.2.4 *La pratique d'un autre sport*

La plupart des alpinistes avait pratiqué une forme ou une autre d'activité physique avant de découvrir l'alpinisme. On trouve dans le tableau suivant (figure 62) les résultats obtenus à partir de notre base ACM, concernant les pratiques physiques antérieures des alpinistes des deux pays.

La marche est l'activité la plus pratiquée à chacune des deux grandes périodes choisies. Cependant, elle perd de son importance en fil du temps. On se souvient que les alpinistes victoriens marchaient beaucoup et que l'endurance était une qualité valorisée dans les classes supérieures. La marche, pour les générations d'après-guerre, est presque supplantée, parmi les pratiques physiques antérieures à l'alpinisme, par d'autres pratiques de montagne (escalade et ski) et, surtout,

---

[201] Christine MENNESSON, *Etre une femme dans le monde des hommes*, *op. cit.*
[202] Christine MENNESSON, « Les femmes guides de haute montagne », *op. cit.*.
[203] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 16.
[204] *Ibid.*, p. 18.
[205] Avec un père serveur dans un grand restaurant et une mère couturière, Julie Tullis disposait d'une grande liberté pendant l'enfance.
[206] Julie TULLIS, *Clouds from both sides*, *op. cit.*, p. 19. Nous traduisons.

par d'autres sports. Ces derniers sont de nature variée et, si ce n'est qu'on observe la traditionnelle répartition sociale des sports (le cyclisme et le football étant pratiqués par les jeunes de milieux populaires, l'athlétisme ou le judo par les jeunes de milieux favorisés, et des pratiques comme la boxe ou la natation par les deux[207]) aucun sport ne semble plus cité que les autres. Ces différents sports ont néanmoins une caractéristique commune : à l'exception du football, il s'agit surtout de sports individuels. Nous verrons ultérieurement que ceci a son importance, en particulier chez les Britanniques.

| Activité pratiquée | pratiquants d'avant-guerre | | pratiquants d'après-guerre | |
|---|---|---|---|---|
| | Effectif | % | Effectif | % |
| marche | 22 | 60% | 15 | 32% |
| ski | 1 | 2,5% | 5 | 11% |
| escalade | 0 | 0 | 4 | 9% |
| autre | 2 | 5% | 10 | 21% |
| aucune | 1 | 2,5% | 1 | 2% |
| inconnue | 11 | 30% | 12 | 26% |

**Figure 62. Les pratiques physiques antérieures des alpinistes, sauf pratiques effectuées dans le cadre scolaire. N=84**

Afin d'illustrer l'effet de la pratique d'un sport en termes d'incorporation de dispositions (tant « à agir » qu'« à croire ») transférables à l'alpinisme, nous reviendrons rapidement sur le cas de Guido Magnone (1917-2012). Fils d'ouvriers italiens, adolescent désœuvré, Magnone fait la connaissance de nageurs de l'Union des Sauveteurs de l'Ourcq alors qu'il se baigne un jour d'été. Il débute la natation. Cette découverte marque pour lui une étape importante, car elle lui donne un but à atteindre : obtenir son brevet de sauveteur. L'entrainement lui permet aussi, dans un premier temps, de développer des qualités physiques nouvelles.

> « La lutte dans l'eau limoneuse contre le courant de la Marne me donnait une assurance nouvelle et je commençai à prendre la mesure de mes forces et de mes possibilités, à comparer ma carrure et mes muscles à ceux des copains[208]. »

Plus tard, Magnone attribuera sa progression rapide en escalade à une « condition physique acquise à la natation et au water-polo [qui lui] donnait une résistance plutôt supérieure à la moyenne ». Peu à peu, le « plaisir » de nager devient pour Magnone un « besoin ». Il s'entraine régulièrement et commence le waterpolo dans un club, il participe à des compétitions. Ses bons résultats au 100 mètres lui valent l'estime des autres nageurs, dont l'entraineur de l'équipe de France de water-polo, qui l'invite à accompagner l'équipe lors d'une tournée en Italie. C'est là qu'il découvre le plaisir du voyage et du dépaysement : « voir tout du monde, l'envie ne m'en a plus jamais quitté ». Ce goût du voyage est ravivé lors de voyages d'été en camp d'entrainement avec son club de water-polo. Quelques années plus tard, Magnone se lancera avec un enthousiasme débordant dans de nombreuses expéditions, symboles pour lui de « l'Aventure majuscule ». L'élargissement, via le sport, de son univers n'est pas uniquement géographique : lors de ces camps et de retour à Paris, il rencontre par l'intermédiaire d'amis nageurs des amateurs d'art et de littérature avant-gardistes, mais aussi des pacifistes et des communistes, tous issus d'un autre monde que le sien.

---

[207] Sur ce point, voir Christian POCIELLO, *Les cultures sportives*, Paris, PUF, 1995. Voir également numéros 79 et 80 de la revue *Actes de la recherche en sciences sociales* (1989) consacrés à l'espace des sports.

[208] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 48. Les citations suivantes sont tirées, dans l'ordre, des pages 92, 51, 52, 106 et 57.

> « Gil m'ouvrit les portes d'un monde que mon adolescence ignorait. Par la grâce du sport, je débouchai dans la vie sans autre référence sociale que ma confrontation avec le système éducatif religieux, avec pour tout viatique des principes familiaux élémentaires et un scepticisme en béton. Ma faillite scolaire m'avait laissé sur ma faim. Gil m'apporta une ouverture intellectuelle et politique dont je ne soupçonnais rien et m'intégra à un groupe disparate de copains tout plus ou moins étudiants, le plus souvent de bonne famille et hauts en couleur. »

Les compétences sociales développées à leur contact lui seront utiles dans le monde de l'alpinisme. C'est lui qui montera et dirigera, en 1956, l'expédition française sur la Tour de Mustagh. À la fin de sa carrière, Magnone effectuera une reconversion réussie comme expert touristique dans le cadre de la politique d'aménagement du territoire, présidera le GHM, et participera à la création de l'UNCM. Mais il tire également d'autres compétences, et appétences, de la fréquentation de ces intellectuels et artistes : un goût pour l'art en premier lieu, qui le poussera à entrer aux Beaux-Arts et à devenir sculpteur, un désir d'émancipation et de liberté de l'autre, avivé par l'expérience de la guerre.

> « Mon corps brûlait de se sentir vivre et il était encore temps. Bouger, courir, et qui sait peut-être même grimper, faire des choses extrêmes, celles qui font vraiment plaisir. (…) La vie dans les ateliers m'apparaissait confinée »

Plus immédiatement encore, c'est grâce à ce groupe d'amis qu'il fait la connaissance, en 1942, d'un jeune énarque et de son frère (futur cinéaste de l'expédition lyonnaise sur la Nanda Devi) qui fréquentent Fontainebleau et lui font découvrir l'escalade. La pratique de la natation n'a donc pas uniquement donné à Magnone des compétences et aptitudes physiques. Elle lui a permis de forger des goûts et des compétences plus variées, – un capital culturel et social – dont certaines transférables, directement et indirectement, à l'alpinisme.

### 2.2.5 *Une socialisation par le travail précoce*

> « C'est tellement plus beau que de bouffer des glaces et pleurnicher[209]. »

Voici ce qu'André Georges écrit à propos des travaux agricoles auxquels il était astreint durant son enfance. La plupart des alpinistes de milieux populaires, toutes générations confondues, qu'il s'agisse des montagnards comme André Georges, Armand Charlet, Armand Couttet, ou des citadins, comme la plupart des autres, ont arrêté leurs études à l'âge de quatorze ans ou seize ans et commencé à travailler aussitôt. Parmi les douze alpinistes français issus des classes populaires de notre corpus, un seul obtient son baccalauréat (Seigneur)[210]. La plupart des autres commencent à travailler entre quatorze et seize ans, sur des chantiers (Flematti, Choffat), à l'usine (Leroux) ou dans des ateliers ou garages (Magnone, Desmaison, Paragot, Berardini), quand les montagnards effectuent des travaux agricoles (Charlet, Georges, Couttet). Parmi les dix alpinistes anglais provenant des classes populaires ou moyennes inférieures[211], trois obtiennent leurs *A'Levels*, l'équivalent du baccalauréat (Haston et Kirkpatrick). Sept commencent à travailler jeunes, à la mine (Peascod et Cave), dans les docks (Cunningham), comme apprentis-plombiers (Brown et Whillans), ouvrier imprimeur (Gray), et garde-forestier (Bullock). Enfin, deux arrêtent leurs études pour s'inscrire au chômage (Pritchard et Kirkpatrick) et vivent ensuite de petits boulots.

---

[209] André GEORGES, *Une vie pour la montagne*, *op. cit.*, p. 26.

[210] On ignore cependant quel niveau d'étude ont atteint Chamoux et Lafaille.

[211] Nous avons inclus parmi eux des individus comme Whillans, dont le père était employé dans une épicerie, Gray, dont les parents travaillaient dans un cabaret, Kirkpatrick, dont le père était instructeur dans l'armée. Nous avons aussi inclus Cunningham, qui n'a pas écrit d'autobiographie mais dont la biographie, faite de nombreux témoignages, fourni des éléments intéressants.

Ces travailleurs précoces évoquent parfois les compétences physiques acquises dans l'exercice d'un métier, des compétences transférables à l'alpinisme. À 16 ans, Whillans travaille 46 heures par semaine pendant lesquelles il déplace de lourdes charges. « Cela me faisait un sacré entrainement[212] », confie-t-il. Cunningham, ouvrier des docks de Glasgow, utilisait même l'usine comme gymnase improvisé pour se préparer à l'escalade en soulevant les masses d'acier[213]. Pour Peascod, c'est le travail de la mine qui fait office de préparation précoce à l'alpinisme :

> « Marcher cinq kilomètres deux fois par rotation et remplir vingt barils de charbon, les déplacer dans un espace confiné, percer, faire exploser, et décharger plusieurs tonnes de pierres n'est peut-être pas une forme idéale de musculation mais ça m'a bien préparé pour l'escalade – psychologiquement et physiquement[214]. »

Pour Choffat, c'est le travail sur des chantiers, où il apprend, dans la continuité de ses escapades enfantines, à résister au froid : « Cette endurance, je l'ai aussi entretenue lors de mon apprentissage en menuiserie. À quatorze ans, je travaillais sur des chantiers où il faisait parfois moins 15 ou moins 20 °C[215] ». Couttet, en montagnard, fait le lien entre son « apprentissage du bois » débuté une fois son certificat d'études obtenu, et ses « qualités de montagnard[216] ».

La plupart de ces alpinistes issus de milieux ouvriers témoignent de la dureté du labeur. Bullock (né en 1965), garde-forestier à seize ans, explique qu'il travaillait tous les jours et parfois la nuit, qu'il transportait d'énormes charges et entretenait les chemins[217]. Terrassé par la charge de travail, il abandonne deux ans plus tard. Flematti (né en 1942), lui aussi contraint à travailler très jeune, s'échappe d'un chantier où il travaillait avec son père tant les conditions sont éprouvantes. Mais, peu à peu, il se forge une résistance physique nouvelle :

> « Dès que les ouvriers avaient tiré une « volée », je venais dégager les éboulis et les mettre en tas. (…) Je ne pouvais jamais décrocher ; même en pleine nuit, je devais être à mon poste. (…) Peu à peu la fatigue se fit moins lourde, le découragement moins poignant, je prenais le rythme[218]. »

Le travail est également un lieu d'affirmation d'une masculinité virile. Les défis entre hommes y sont fréquents et il s'agit d'en ressortir la tête haute. Pour ces adolescents, le travail est en ce sens une continuation des pratiques enfantines, un lieu où la compétition est omniprésente et où les capacités à se défendre, le « capital guerrier », sont essentielles. Gérard Mauger, comme Paul Willis avant lui, souligne d'ailleurs la continuité, avant la désindustrialisation et le déclin des « métiers de force », entre la culture des bandes (la « culture anti-école » de Willis) et la culture d'usine (la « culture d'atelier »), parlant de la première comme d'une propédeutique à la seconde[219]. À l'usine ou dans la mine, comme avant dans le groupe de pairs, la capacité à « s'en sortir tout seul » (*fend for oneself*) est maintes fois réaffirmée. « La règle était simple, chacun pour soi et celui qui n'arrive pas à se débrouiller ne devrait pas être là[220] », explique Peascod à propos de la mine. Cunningham dit la même chose des docks où il commence à travailler à quatorze ans, faisant explicitement le lien avec l'alpinisme :

---

[212] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 14.
[213] Jeff CONNOR, *Creagh Dhu Climber*, *op. cit.*, p. 31.
[214] Bill PEASCOD, *Journey after dawn*, *op. cit.*, p. 16. Nous traduisons.
[215] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 98.
[216] Armand COUTTET et Richard DIDIER, *Ailes de mouche et tricounis (1946)*, *op. cit.*, p. 74.
[217] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 8.
[218] Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 105.
[219] Gérard MAUGER, « Le monde des bandes », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 1995, vol. 43, n° 3, pp. 99-102.
[220] Bill PEASCOD, *Journey after dawn*, *op. cit.*, p. 16. Nous traduisons.

> « C'était un jeu vraiment dur, un environnement très éprouvant. Comme dans l'alpinisme, il fallait se surveiller, si tu faisais quelque chose de stupide ou si tu te vantais, loin d'être admiré, tu étais juste un idiot qui allait se planter et qui méritait de se planter. On était encouragés à être autonomes et à se débrouiller seuls[221]. »

Cave (né en 1967), mineur à quinze ans, revient longuement sur le dur travail de la mine, la compétition entre différents corps de mineurs et les humiliations permanentes de la part des hommes plus âgés, « le principal but ici étant de ridiculiser les gens et de les casser[222] », tant physiquement que psychologiquement. Le danger, dans la mine, est omniprésent : les blessures sont courantes et les consignes de sécurité peu respectée. Par exemple, pour gagner du temps d'un boyau à un autre, les mineurs utilisent le tapis roulant qui transporte le charbon[223]. Pour garder la face, personne ne s'en plaint, malgré la peur : cela va de soi « dans [une] communauté minière [où] avoir peur n'est pas digne d'un homme[224] ». « Les conditions de travail que j'ai vues auraient choqué la plupart des gens, j'en suis sûr, écrit Cave, ce que j'avais vu là-dessous était une démonstration extraordinaire de la volonté[225] ». Cette volonté, Cave en fera état quelques années plus tard dans l'Himalaya. Avant cela, il surprend ses accompagnateurs lors de sa première randonnée, l'ascension du Ben Nevis. « Je n'avais jamais escaladé de montagne, écrit-il, sauf le terril de Royston un millier de fois. Je n'ai jamais trouvé difficile de mettre un pied devant l'autre[226] ». De même, ses premières escalades témoignent de compétences physiques et mentales probablement acquises dans la mine, ou auparavant lors de jeux dangereux : « J'étais un débutant complet mais [Pete] a vu quelque chose en moi : la façon dont je grimpais, mon calme, mon amour du vide et mon désir de progresser ». Rompu depuis l'enfance aux situations dangereuses, Cave ne peut pas s'empêcher de « trouver Pete trop raisonnable, sensé et logique jusqu'à l'ennui, un antidote parfait au jeune casse-cou de East End Crescent que j'étais[227] ».

À ce stade, il est intéressant de noter que les alpinistes de milieux populaires, des *outsiders* dans l'alpinisme, insistent plus que les alpinistes bourgeois (qui constituent historiquement le noyau de l'élite alpinistique) sur leur enfance et adolescence, et donnent à voir davantage d'éléments en rapport avec l'incorporation de codes et comportements virils. Là encore, nous nous trouvons face aux deux niveaux de lecture possibles (et complémentaires) de l'autobiographie. D'un côté, ces épisodes ont bel et bien réellement existé. De l'autre, l'insistance sur ces épisodes, que l'on n'observe pas chez leurs contemporains issus de milieux aisés, peut être le signe d'une posture ou d'une entreprise de présentation de soi. Il pourrait s'agir d'une manière, pour ces hommes, de justifier leur place dans une élite qui leur était traditionnellement fermée. L'insistance sur la construction de dispositions viriles qui font d'eux des « vrais » hommes, des « durs », des « *hard men* », légitimerait ainsi, en quelque sorte, leur excellence. « Voici les qualités que je possède et qui font de moi un grand alpiniste », diraient-ils en substance. En effet, si le travail précoce ne fait pas partie des caractéristiques traditionnellement mises en valeur chez les alpinistes, des hommes issus de milieux favorisés et ayant effectué des études supérieures, les qualités viriles acquises par le travail peuvent faire penser à celles inculquées, par exemple, dans les *public schools* via la pratique

---

[221] Jeff CONNOR, *Creagh Dhu Climber*, *op. cit.*, p. 31. Nous traduisons.
[222] Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 28. Nous traduisons.
[223] *Ibid.*, p. 82.
[224] *Ibid.*, p. 29.
[225] *Ibid.*, p. 68.
[226] *Ibid.*, p. 52.
[227] *Ibid.*, p. 51.

du sport. En ce sens, labeur précoce et pratique précoce du sport, au sein de deux lieux socialement opposés de socialisation juvénile masculine, le travail et l'école, produisent des caractères et des dispositions semblables : résistance, endurance, abnégation, courage, leadership, etc. Les *hard men* incarnent ainsi une forme de masculinité virile qui n'est, sur certains points, pas si éloignée des représentations de la masculinité bourgeoise britannique c'est-à-dire, à l'origine, la masculinité du soldat impérial, du planteur, de l'explorateur colonial.

### 2.2.6 *L'apprentissage de l'alpinisme : un apprentissage viril*

> « Il fallait que je trouve une porte de sortie. Je veux dire, il est impossible de juste rester là et d'avouer : "Hey, j'ai peur"[228]. »
>
> « [L]a voix furieuse de Lachenal me hurle : « Espèce de dégonflé, on n'a pas de temps à perdre ; au-dessus, ça passe ; allez grouille-toi[229]. »

Notons que l'exercice de la virilité, qui se démontrait déjà dans les jeux ou dans le travail, se poursuit dans l'apprentissage de l'alpinisme, qui fournit souvent des occasions pour les hommes (et pour certaines femmes, évoquées dans le chapitre 8) de se tester les uns les autres. Là encore, il s'agit de garder la face et de ne pas montrer son inquiétude, son inconfort, sa douleur, ou même son manque d'expérience. Nous écrivions dans le chapitre 8 que les récits d'alpinisme donnaient à voir une rhétorique virile basée à la fois sur des métaphores alliant domination de la montagne et domination masculine – la montagne étant conquise comme la femme est conquise – et sur l'idée que « l'alpinisme faisait advenir l'homme ». Si les alpinistes écrivent cela, c'est aussi parce que, souvent leur apprentissage de l'alpinisme s'est déroulé dans un univers homo-social fait de défis, de bravades, et d'observation mutuelle, un univers où le moindre manquement à la virilité, où le moindre signe de faiblesse, est sanctionné par les pairs et les mentors, des hommes plus âgés qui initient les plus jeunes à la dure vie en montagne. Pour être intronisé dans la communauté des alpinistes, survivre à ces épreuves – qui s'apparentent à des rites de passage – est essentiel.

Quand Andy Kirkpatrick ose se plaindre du froid à son compagnon et mentor Dick Turnbull, après une nuit en voiture en hiver, il est durement remis à l'ordre :

> « Dick se réveilla à l'aube, sortit de son duvet pour allumer un cigare et alluma le moteur pour mettre le chauffage en marche. "Bien dormi ?", me demanda-t-il d'un ton bourru. "Pas vraiment... j'ai eu un peu trop froid", je répondis. "Bon dieu, tu n'es quand même pas une de ces personnes qui se plaint du froid tout le temps, j'espère ?", me cria-t-il avec colère. "Non", je répondis humblement[230]. »

Doug Scott, de son côté, ravale ses inquiétudes d'avoir les pieds gelés, lors d'une de ses premières expéditions, sur le Denali (la plus haute montagne d'Amérique du Nord, 6144 m), en compagnie du « rude » Dougal Haston. Il interroge son compagnon sur la possibilité de redescendre, à cause du froid et du mauvais temps :

> « Le rude Ecossais me regarda et dit : "Tu n'as pas encore d'engelure, non "? Je réfléchis et répondis, "Non, pas même le nez gelé". "Et bien quoi", dit-il en haussant les épaules. J'ai compris, je pensai, donc on continue jusqu'à ce qu'on ait des engelures et on espère que ça arrivera après qu'on ait atteint le sommet, ce qui fut le cas, mais tout juste, car nous avions passé quatre nuits dehors et trois dans des grottes creusées dans la neige, y compris une juste sous le sommet[231]. »

Sept ans plus tard, sur le Shivling (Himalaya), il applique ces mêmes principes alors que le mau-

---

[228] Geoff BIRTLES (dir.), *Alan Rouse, a mountaineer's life*, *op. cit.*, p. 49. Nous traduisons.
[229] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 234.
[230] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 92. Nous traduisons.
[231] Douglas SCOTT, *Himalayan Climber*, *op. cit.*, p. 62. Nous traduisons.

vais temps menace et que son réchaud est à court de gaz (nécessaire pour faire fondre la neige) :

> « Dans des moments comme celui-ci, on pense [à redescendre] au camp de base, donc j'appliquai la maxime de Dougal : Non, je n'avais pas d'engelures, mon corps ne souffrait pas, donc autant continuer jusqu'à ce que ce soit le cas[232]. »

Plusieurs alpinistes relatent également ces moments où, jeunes alpinistes, ils n'avaient pas osé montrer leur manque d'expérience. Murray, ou Kirkpatrick, se trouvent ainsi soulagés quand de mauvaises conditions leur évitent de perdre la face. Pour Murray, dont le compagnon voulait qu'il mène en tête une ascension en *winter climbing* en Ecosse, c'est le soulagement de trouver la voie insuffisamment en glace[233]. Pour Kirkpatrick, qui n'avait pas osé avouer qu'il n'avait jamais fait d'hivernal, c'est la tempête qui le tire de ce mauvais pas[234].

Les femmes ne sont pas en reste, surtout parmi les dernières générations. On se souvient (voir chapitre 8) de Gwen Moffat, forcée de prouver sa valeur d'alpiniste face à des hommes mécontents d'avoir une femme pour guide, ou de Catherine Destivelle, qui se mesurait aux hommes. Alison Hargreaves, également, fait état de la même volonté de garder la face. Pour prouver à Jeff Lowe, un alpiniste bien plus expérimenté qu'elle, qu'elle est capable de faire aussi bien que lui, elle s'attaque en solo, derrière lui, à un mur de glace. « Il y avait cette motivation entre elle et Jeff, écrit Mark Twight qui avait assisté à la scène. C'était vraiment stupide de sa part de s'attaquer à ce mur de glace en solo. (...) Elle voulait juste faire aussi bien que lui. Elle était terriblement motivée[235] ». C'est aussi Julie Tullis qui, suivant son futur compagnon d'himalayisme Kurt Diemberger en vélo, en montagne, s'efforce de tenir le rythme et de ne pas montrer sa fatigue : « dès qu'il se retournait pour vérifier que je suivais je m'asseyais vite, et faisais semblant que c'était facile pour moi aussi. Je pensais que si j'échouais au test de la bicyclette il allait penser que je n'étais pas assez en forme pour l'alpinisme[236] ».

Chez les Français, enfin, apprentissage de l'alpinisme et apprentissage viril se confondent d'autant plus que beaucoup d'entre eux ont fait leurs premiers pas en alpinisme dans le cadre de l'armée. La double socialisation, alpinistique et martiale, conforte encore plus les capacités viriles (force, résistance, ascétisme, etc.) de ces hommes : le service militaire est une école d'abnégation où l'on apprend à souffrir et à résister. L'armée est ainsi appréhendée comme un lieu d'apprentissage de la survie, chose essentielle dans l'exercice du « grand alpinisme ». Chez Lionel Terray, les expériences personnelles de la survie sont socialisatrices : elles font de lui, selon ses propres termes, un homme. « N'étions-nous pas persuadés que ceux qui se révélaient incapables d'endurer cette rude existence ne méritaient pas d'être appelés des hommes[237] » ?, écrit-il à propos de son stage au camp d'entrainement de *Jeunesse et Montagne*. Robert Flematti, instructeur à l'École Militaire de Haute Montagne, éduque ses stagiaires à la survie.

> « L'épuisement est une cause fréquente de mort en montagne et je n'étais guère indulgent avec les éléments que je considérais comme mous. Toutes les occasions d'endurcir mes « petits » étaient bonnes, même les plus mauvaises farces ! Dans les Pyrénées, en montant vers la frontière avec l'Espagne, je leur avais annoncé qu'un confortable refuge nous attendait. En réalité, il n'y avait rien : la Toue de Casté-

---

[232] *Ibid.*, p. 111.
[233] W. H. MURRAY, *The Evidence of Things Not Seen*, *op. cit.*, p. 31.
[234] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 93.
[235] David ROSE et Ed DOUGLAS, *Regions of the heart. The Triumph and Tragedy of Alison Hargreaves*, *op. cit.*, p. 101.
[236] Julie TULLIS, *Clouds from both sides*, *op. cit.*, p. 112. Nous traduisons.
[237] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 56.

> riou n'était qu'une cabane de bergers ; nous sommes restés presque deux jours sans manger. La faim, je ne sais pas si les manuels d'alpinisme en parlent, mais je sais que c'est utile à connaitre[238]. »

La confrontation répétée à la douleur est une autre expérience socialisatrice que l'on retrouve dans presque tous les récits relatifs à l'armée. René Desmaison raconte, par exemple, comment, la jambe cassée à l'armée, il s'efforce néanmoins de faire les « grandes manœuvres » en montagne, et cela dans le but explicite de s'aguerrir. « J'endurcissais mon corps et mon esprit contre la douleur, exercice qui me servirait dans des situations bien plus redoutables, plus tard[239] », écrit-il. Ceci vient conforter un rapport – viril et instrumental – au corps déjà forgé dans l'enfance.

Si l'on trouve ce type d'épisodes, dans lesquels les alpinistes avouent leurs faiblesses et font part de leurs doutes (à l'exception des trois derniers extraits cités) dans les autobiographies, c'est parce qu'il s'agit, là encore, de discours tenus par des individus déjà consacrés, qui n'ont plus rien à prouver. C'est leur position au sein de l'élite qui leur permet de tenir ces propos. C'est aussi cette position qui les autorise à critiquer les alpinistes plus faibles, qui ont échoué à tenir le rythme, à garder la face. Benoît Chamoux, racontant son ascension du Gasherbrum, n'épargne pas un de ses compagnons de cordée, Dominique Suchet. « Dominique, écrit-il, a donné des signes de faiblesse avant même d'arriver au camp. (...) Incapable d'assumer, de s'assumer dans un milieu où survivre demande une volonté de tous les instants. (…) Dominique a renoncé. Il repartira le 11 juin[240] ». Le grand alpinisme, en effet, ne laisse pas de place aux « faibles ».

## 3. Des individus réfractaires à l'autorité

> « Nous étions dans notre temps de bien mauvais petits enfants, bien méchants, bien menteurs, bien cruels, bien rapporteurs, bien colère, bien paresseux, bien taquins[241]. »

Ces lignes sont tirées d'une lettre écrite par Henriette d'Angeville (1794-1871), deuxième femme à faire l'ascension du mont Blanc (la première sans assistance physique), à son frère en 1826. D'Angeville ne fait pas partie, à proprement parler des « grands alpinistes » que nous étudions, même si on peut à certains égards la présenter comme une précurseur. Si nous citons ses propos, c'est parce qu'ils semblent préfigurer près de deux cents ans de semblables déclarations d'insubordinations enfantines, trouvées dans les autobiographies de ses successeurs. Les alpinistes, dans leurs récits de vie, se décrivent souvent comme ayant été des enfants ou des adolescents marginaux, parfois rebelles, qui très tôt affirment leur indépendance. Nous avons pu le constater à propos des jeux, souvent dangereux, affectionnés par ces derniers, qui démontraient déjà une certaine indocilité. Au-delà de ces jeux, on relève, à l'adolescence surtout, de nombreux cas d'insubordination qui vont chez certains jusqu'à des actes de petite délinquance. Les adolescents les plus rebelles sont, presque toujours, des jeunes de milieu populaire. Parmi les petits délits mentionnés, on recense des bagarres, entrer par effraction dans des bâtiments interdits (des cinémas pour Lachenal ; le zoo de Manchester pour Brown), des petits vols et larcins, des dégradations de bâtiments (Pritchard, par exemple, met le feu à un hôpital désaffecté), des plaisanteries au goût douteux (mettre des « bombes » sur les fenêtres des voisins ou des boules puantes dans des supermarchés). Certains vont plus loin. Bérardini et Choffat, par exemple, passent devant le

---

[238] Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 191.
[239] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 36.
[240] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 100.
[241] Colette COSNIER, *Henriette d'Angeville, La dame du Mont-Blanc*, Chamonix, Guérin, 2006, p. 23.

tribunal pour enfants. Choffat, à l'inverse de Bérardini, revient assez longuement sur ses frasques d'enfant et d'adolescent : il crève les pneus de la voiture de son instituteur, commence à fumer à l'âge de huit ans, se tatoue lui-même à treize ans, parcourt la campagne à mobylette. À onze ans, un juge pour enfants le place en liberté surveillée. La découverte de l'alpinisme, pour lui comme pour Bérardini, sera vécue rétrospectivement comme un salut providentiel. « J'ai eu la chance de découvrir une passion qui allait devenir une raison de vivre, sinon j'aurais sans doute mal tourné[242] », affirme Choffat. Bérardini, presque dans les mêmes termes, écrit : « j'étais assez mal parti. (…) [J]'ai connu la montagne, et c'est ce qui m'a permis de m'exprimer d'une autre façon[243] ».

Encore une fois, il s'agit de voir ces déclarations et ces anecdotes autant comme des éléments factuels, permettant de supposer l'existence de certaines dispositions, et comme des représentations de soi en tant qu'individu libre et indépendant « depuis toujours ». Nous étudierons plusieurs domaines de résistance précoce à l'autorité qui apparaissent de manière récurrente dans les autobiographies : parmi eux, une résistance à l'autorité parentale, un refus de l'autorité scolaire qui préfigure un refus de la hiérarchie professionnelle, un rejet de l'institution religieuse.

La résistance dont font preuve une partie des alpinistes envers l'autorité parentale a déjà été, indirectement, évoquée dans la partie précédente : les jeux dangereux, les fugues (pour certains), tout cela participe d'une forme de rebellion face à l'autorité parentale. Cette rebellion se poursuit dans le cadre scolaire quand, contre les injonctions parentales, les futurs alpinistes refusent de se conformer à l'institution. Elle s'exprime également, là encore de manière plus ou moins directe, dans les réticences face à une religion souvent inculquée dans la famille. Du fait de son ubiquité, nous ne reviendrons pas spécifiquement sur cette forme de résistance à l'autorité, et nous concentrerons davantage sur les résistances à l'école et à la religion.

## 3.1. Des formes variables de résistance à l'autorité scolaire

> « À l'école, j'étais un cancre. J'ai remarqué que plusieurs alpinistes l'étaient également : Desmaison, Heckmair, Flematti et bien d'autres[244]. »

L'école semble être un cadre dans lequel les alpinistes étudiés ont éprouvé des difficultés à se faire une place et à se plier à l'autorité, « se sentant, comme l'écrit Whillans, comme des animaux en cage[245] ». On pourrait dire que ce rejet du cadre scolaire, une des instances les plus contraignantes durant l'enfance, préfigure d'une certaine façon le rejet d'une carrière professionnelle classique, associée à la routine et à l'ennui, qu'on retrouve plus tard chez ces mêmes alpinistes. Ce rejet prend des formes différentes dans les deux pays, qui traduisent encore une fois des différences contextuelles, mais qui témoignent selon nous de la même représentation de soi comme libre, indépendant, refusant de se plier à l'autorité et à la hiérarchie.

### 3.1.1 *Entre ennui et insubordination*

> « Jamais je n'ai réussi à m'intégrer complètement à une structure[246]. »

Les alpinistes évoquent souvent leurs difficultés scolaires, qui se doublent parfois de comportements contestataires conduisant à diverses sanctions : punitions, renvois, etc. Ils se décrivent

[242] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 89.
[243] Robert PARAGOT et Lucien BERARDINI, *20 ans de Cordée*, *op. cit.*, p. 20.
[244] André GEORGES, *Une vie pour la montagne*, *op. cit.*, p. 25.
[245] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 12.
[246] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 21.

comme « des gamins infernaux » (Frison-Roche), des « cancres » (Terray), des « enfant[s] terrible[s] » (Desmaison), des « échec[s] au formatage » (Magnone), des enfants « mal parti[s] » (Berardini), des révoltés « sans cesse renvoyés » (Mazeaud), des « enfants à problèmes » (Kirkpatrick, Gray), « bêtes comme leurs pieds » (Whillans), « détestant l'école » (Bullock) ou s'y ennuyant (Brown, Gray), incapables de se concentrer (Cave). Choffat écrit :

> « Pour les élèves et les professeurs, j'étais celui qui refusait toute autorité. J'étais une brebis galeuse, si bien que les parents des enfants de mon âge ne voulaient absolument pas voir leurs gosses me côtoyer[247]. »

Il est difficile d'avoir une proportion juste de ces cas de refus de l'autorité scolaire, car plusieurs alpinistes n'évoquent pas leur enfance. Parmi les Français qui l'évoquent (une vingtaine), la moitié fait état de ce type de comportement, et un peu plus d'une situation d'échec scolaire. Il faut cependant noter que les comportements déviants ne sont pas les mêmes qu'il s'agisse d'individus d'origine bourgeoise ou d'origine ouvrière et que, sans surprise, l'échec scolaire caractérise plus fréquemment les alpinistes issus de milieux populaires. Cependant, le rejet de l'école que décrivait Willis lorsqu'il parlait de la « culture anti-école » des jeunes garçons des classes populaires anglaises, n'est pas leur seul fait : elle s'exprime également, d'autres manières, chez les futurs alpinistes issus de milieux bien plus favorisés.

Dans les deux pays, ce rejet de l'école est plus souvent justifié par un manque d'intérêt que par des difficultés scolaires insurmontables. Les alpinistes l'expliquent ainsi par le fait qu'ils ne s'investissaient que dans les disciplines qui les intéressaient vraiment, sans se soucier d'échouer dans les autres[248]. Un sentiment d'ennui profond prédomine chez les alpinistes des deux pays, toutes générations confondues. Frison-Roche (1906-199) dit ne travailler que lorsque cela l'intéresse, Shipton (1906-1977), Terray (1921-1965), Cave (né en 1967), et Kirkpatrick (né en 1972) ne pas parvenir à se concentrer. Brown (né en 1930) n'est « pas exactement paresseux, non intéressé serait plus exact », Bonington (né en 1934) « tend à être paresseux, à travailler uniquement les sujets qui [l]'intéressent », Boivin (1951-1990) s'ennuie mais reste au lycée pour « ménager la susceptibilité paternelle », Yates (né en 1963) arrête ses études parce qu'il s'y est trop ennuyé ; Simpson trouve l'université « ennuyeuse et terne[249] », etc. La constante référence à l'ennui n'est pas anodine. Elle nous en dit sans doute plus que le simple constat d'un échec scolaire, car l'alpiniste ne remet pas en cause ses compétences intellectuelles. Un alpiniste interrogé en entretien, né en 1943, nous explique :

> « J'ai passé les examens pour entrer en *Grammar school*, que j'ai trouvé très ennuyeuse. (…) J'ai bien réussi à l'école, uniquement parce que j'ai travaillé dur les six derniers mois. (…) Je détestais presque l'école. Je suis une personne étrange. Quand j'ai quitté l'école, ma mère m'a dit : " Tu ne veux pas continuer? Tu pourrais passer tes A-Levels et aller à l'université". J'ai dit "Non, je veux partir". J'ai bien réussi mes O-Levels, en fait, et j'ai même obtenu un prix pour ça[250]. »

---

[247] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 33.

[248] Une attitude qui se rapproche du « dilettantisme scolaire » traditionnellement associé aux classes dominantes, mais qui caractérise ici des alpinistes de tous milieux. À propos du dilettantisme scolaire de membres de l'élite athlétique, voir Carine ERARD, « La dynamique socio-culturelle de l'élite athlétique française sous la IVe République », *Science & Motricité*, 2004, n° 53, pp. 105-118, p. 112.

[249] Roger FRISON-ROCHE, *Le versant du soleil*, *op. cit.*, p. 67. Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 17. Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 27. Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 9. Jean-Marc BOIVIN, *L'abominable homme des glaces*, *op. cit.*, p. 12. Simon YATES, *The flames of adventure*, *op. cit.*, p. 17.

[250] "I passed the examinations to go to a Grammar school, which I found very boring. (…) I did reasonably well at school. Only because in the last 6 months I worked hard. (…) I almost hated school. I'm an odd person. When I left school, my

L'ennui et l'absence de travail, comme la révolte d'ailleurs, sont surtout des pratiques – les premières passives, la seconde active – de non-adhésion et de non-conformité au cadre scolaire imposé. En les décrivant, l'individu signale un refus précoce de « jouer le jeu du système », comme certains l'écrivent, l'autobiographie ayant parfois tendance à présenter rétrospectivement ces comportements comme des « choix » d'émancipation. Parlant des écrivains, Gisèle Sapiro évoque le même rapport (présenté rétrospectivement comme) conflictuel à l'école.

> « En raison de la rivalité originelle entre *auctores* et *lectores*, entre écrivains et professeurs, qui fait que l'accès au champ littéraire est généralement conditionné par des marques d'autonomie et de distance par rapport au système scolaire, cette conflictualité est volontiers exacerbée dans les reconstructions autobiographiques ou biographiques. La représentation du « créateur incréé », fondée sur l'idéologie du don et le sentiment d'une vocation, se construit avant tout dans le rapport à l'école[251]. »

S'il ne possède pas les mêmes ressorts chez les écrivains et chez les alpinistes, la mention de ce rapport conflictuel à l'école est une manière, dans les deux cas, de signifier une atypicité précoce, et de s'affilier symboliquement à ces hommes « à part » que sont les grands alpinistes et les grands écrivains. Chez ces derniers, Sapiro observe un « rejet de toute formation systématique » qui peut aller, paradoxalement, jusqu'à la dénégation de l'apprentissage même de l'écriture (chez Aragon par exemple) [252] chez des individus pourtant éduqués (parmi les 185 écrivains qu'elle analyse, nés entre 1850 et 1918, 66% ont accédé à l'enseignement supérieur). Ce type de dénégation, ainsi que la transformation par le discours autobiographique de l'échec scolaire en signe d'élection, s'observe également chez les artistes[253].

Chez les alpinistes, il faut selon nous y voir l'affirmation (et le sentiment car, encore une fois, nous parlons autant d'expériences réelles que de mises en scène littéraires de ces expériences) d'une différence, considérée comme « ayant toujours été là ». Ceci explique peut-être qu'un alpiniste comme Pierre Mazeaud, titulaire d'un doctorat en Droit, qui fut entre autres magistrat, conseiller d'État, et membre du conseil constitutionnel, puisse donner l'impression d'insister sur ses échecs plutôt que sur ses réussites. Mazeaud, en effet, rappelle surtout son passé d'élève « renvoyé de collège en lycée, de lycée en collège, pour absence, mauvaise volonté, voir incapacité[254] ». À propos de son passage à l'armée, il insiste sa fréquentation des non gradés, « les hommes, les vrais», et sur son opposition aux gradés ineptes en alpinisme[255] . De ses études prestigieuses, terminées après l'armée, il ne retient que la monotonie et l'absurdité.

> « Je devais enfin être sérieux, travailler, fonder un foyer. Préparant ma thèse, tout en travaillant : un stage au Barreau, aussi chez un avoué, bientôt la vie de bureau monotone et absurde (…). Je passai, comme un entrainement, aux dires de mon père, le concours de la Magistrature – c'est une nécessité dans la famille – et je fis mes premières conférences de droit romain, de droit civil à la faculté[256]. »

Ce sentiment d'ennui et d'inadéquation associé à l'école, puis au travail, nous le retrouvons chez des artistes. L'écrivain Franz Kafka, en fait partie. Comme Mazeaud, il obtient un doctorat de droit au terme d'études brillantes mais subies, qu'il estime dénuées d'intérêt. Pour lui, l'écriture va

---

mother said: "Don't you want to stay on? , you could do A-Levels and go to university". (…) I said: "No, I want to get out of school". I actually did quite well in my O-Levels, actually amazingly I got a school prize for it".

[251] Gisèle SAPIRO, « « Je n'ai jamais appris à écrire » », *op. cit.*, p. 33.

[252] *Ibid.*

[253] Raymonde MOULIN, *L'artiste, l'institution et le marché*, Paris, Flammarion, 1992.

[254] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 13.

[255] *Ibid.*, p. 27.

[256] *Ibid.*, p. 31.

représenter l'échappatoire que représentera l'alpinisme pour Mazeaud[257].

Le sentiment d'ennui à l'origine de l'insubordination, le refus de se plier à des règles non choisies, se retrouve dans le rapport au travail de ces individus et, à bien des égards, dans leur pratique de l'alpinisme (avec, par exemple, le refus de « se vendre » aux sponsors, de subir la pression médiatique, politique, des clubs, etc.). Ainsi, pour Desmaison (1930-2007), renvoyé après avoir frappé un professeur de son lycée technique à coups de lime, « plaisir et travail devaient aller de pair ». Desmaison, avant de devenir guide, démissionnera et sera plusieurs fois renvoyé, refusant de se plier à l'autorité : « Qu'on me pardonne si je n'ai jamais eu le talent des ronds de jambe, du cirage de pompes, pas plus que je n'aimerais qu'on brosse les miennes[258] ». Batard, mécanicien sur bois, se révèle incapable de travailler dans un atelier, étant « trop remuant, trop nerveux, impatient, pas assez docile[259] ». Choffat déclare n'avoir « jamais aimé travailler dans un univers clos ». Renvoyé de chez Peugeot, il part seulement après avoir saccagé le bureau du patron[260]. Pour Leroux (1921-2005), ouvrier ajusteur à seize ans : « Le travail devait à mes yeux présenter un intérêt. S'il devenait répétitif, je ne tardais pas à demander mon compte et, dans la demi-journée qui suivait, j'avais changé d'usine[261] ». L'absence de monotonie et d'une hiérarchie est d'ailleurs, au même titre que la possibilité de faire plus d'alpinisme, invoquée pour justifier des bifurcations vers le métier de guide, comme ce fut le cas pour Leroux, Terray, ou Desmaison. Terray, par exemple, refuse un poste de moniteur à l'École militaire de haute montagne pour « garder son indépendance ».

> « Rien ne me paraissait plus odieux que d'être soumis au diktat de chefs plus ou moins dignes de leur commandement, et, pour moi, l'indépendance était devenue un bien plus précieux que la sécurité. Résolument, je me tournai vers un avenir plein d'incertitude[262]. »

Flematti (né en 1942), ouvrier dans un chantier, ou encore Simpson (né en 1960), ouvrier dans une usine, avancent des justifications similaires à leur démission. « Je n'aimais pas qu'on me dise ce que je devais faire», écrit Simpson qui, plus tard, démissionnera d'un métier d'instructeur d'alpinisme car il « n'aimai[t] pas que des vieux [l]e regardent de haut et étai[t] trop impulsif pour se retenir et ignorer la condescendance[263] ».

L'ennui associé à l'école, puis au travail et de manière générale à la routine, est révélateur d'une volonté, affirmée plus ou moins explicitement dans les autobiographies, de sortir d'un destin probable que, rétrospectivement, on estime avoir abhorré depuis toujours. Flematti, à quatorze ans, est convaincu qu'il n'est « pas fait pour » le travail du chantier et, avec lui la vie monotone dont « se contentent » ses collègues « fatalistes » : « Je ne voulais pas de cette vie, je rêvais de grands espaces[264] ». Choffat (né en 1956), écrit :

> « Hormis la nécessité de nourrir sa famille, il n'y avait, à mes yeux, rien de motivant à travailler à Peugeot. Cela m'apparaissait comme une routine insupportable. (…) C'est sans doute très prétentieux de dire cela, mais très jeune, je sus que je n'aurais pas une vie comme les autres, c'est-à-dire une vie essentiellement rythmée par les heures de travail d'une usine[265]. »

---

[257] Bernard LAHIRE, *Franz Kafka, éléments pour une théorie de la création littéraire*, *op. cit.*, p. 160.
[258] René DESMAISON, *Les forces de la montagne*, *op. cit.*, p. 16.
[259] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 37.
[260] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 51 et 83.
[261] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 21.
[262] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 157.
[263] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 63 et 158. Nous traduisons.
[264] Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 58.
[265] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 51.

On remarquera, là encore, que la monotonie associée au travail est presque toujours évoquée par des alpinistes de milieux populaires. S'il arrive aux autres de se plaindre du travail, ce n'est pas pour l'ennui qu'il procure. Mazeaud, par exemple, évoque parfois sa charge de travail et « cette vie de bureau, antithèse des forces qui bouillent en [lui][266] ». C'est, en fait, lorsque l'on revient aux conditions objectives d'éducation, de travail, et de vie des alpinistes des classes populaires qu'on peut arriver à saisir leur engagement extrême dans l'alpinisme, qui constitue pour eux un échappatoire, ainsi qu'à comprendre leur propension plus forte à bifurquer vers le métier de guide ou l'alpinisme professionnel (voir chapitres 8 et 9).

### 3.1.2 *Un rejet des "games"*

Au Royaume-Uni, les alpinistes se décrivent moins souvent en échec scolaire (un tiers d'entre eux) et moins souvent en rébellion (20%) contre l'institution scolaire, des comportements plus calmes que l'on peut mettre en lien avec leurs origines sociales différentes. Plus nombreux à être issus de milieux favorisés, deux tiers des Britanniques (toutes générations confondues) sont éduqués dans des internats privés ou par des tuteurs. Pour les générations d'après-guerre, cette proportion diminue mais reste forte : 40% des auteurs britanniques ont fréquenté une *public school* (l'éducation par des tuteurs disparaît). On retrouve pourtant chez les Anglais, dans une veine moins contestataire cependant, le même désintérêt pour l'école que chez les Français. Parmi les individus bénéficiant d'une éducation privilégiée, ce désintérêt prend des formes spécifiques. Il s'incarne en particulier dans un rejet des sports les plus emblématiques de l'institution scolaire, au centre de la doctrine de l'*athleticism* et pourvoyeurs de prestige pour ceux qui y excellent : les *game*s[267]. Ce terme désigne, non pas n'importe quel sport traditionnel des *public schools*, mais uniquement les sports de balle : le football, le rugby, et le cricket. Ce rejet est paradoxal, au sens où nous avions montré que la socialisation sportive reçue dans ces écoles et la doctrine de l'*athleticism* étaient, justement, à l'origine de l'éthique « quasi-sportive » de l'alpinisme. En fait, ce rejet commence à être effectif à partir du moment où l'importance accordée aux *games* dans le système éducatif commence à être critiquée, c'est-à-dire à partir du moment où les *games* deviennent vraiment emblématiques de l'institution scolaire. Lunn (1888-1974), par exemple, scolarisé au tournant du XX$^{e}$ siècle, écrit qu'il n'était « pas porté sur les sports de balle » et que, « par conséquent, [il n'était] pas admis au sein de l'athléticocratie de Harrow[268] ». À partir de la base ACM (plus complète pour ce type d'information), on peut ainsi noter que, parmi les alpinistes d'avant-guerre (du moins ceux qui l'évoquent), les amateurs de *games* sont plus nombreux que ceux qui disent les détester[269]. L'ordre s'inverse pour les alpinistes d'après-guerre, qui sont bien plus nombreux à évoquer le sujet, puisque tous les alpinistes sortis de *public schools* en parlent, un peu comme si ce thème (pour ou contre les *games*) était devenu un poncif des autobiographies. Un passage trouvé chez Nea Morin (1905-1986), à propos de l'alpiniste John Barford, vient appuyer cette hypothèse. Dans cet extrait, le dégoût supposé des alpinistes pour les *games* est transformé par Morin en propriété commune aux alpinistes, et même en cause de l'entrée dans l'alpinisme.

> « John était l'un des nombreux alpinistes à s'être intéressé aux montagnes à cause de son manque

[266] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 93.
[267] Voir le chapitre 3 sur ce point.
[268] Arnold LUNN, *Memory to memory*, *op. cit.*, p. 21. Nous traduisons.
[269] Notons que personne n'évoque les *games* de manière indifférente. Lorsqu'ils sont mentionnés, c'est soit pour signifier un dégoût fort, soit pour signifier qu'on y excellait.

> d'aptitude pour les *games*. En Angleterre, où les débuts de la vie sont si largement gouvernés par le fait de savoir si l'on est bon à frapper, taper, attraper ou lancer une balle, si l'on n'a pas d'aptitude pour ça, on sort de l'école avec un complexe d'infériorité considérable, et enfin un fort désir de trouver un autre domaine d'activité où l'on puisse se montrer plus doué[270]. »

Ce rejet des *games* est plus complexe qu'il n'en a l'air. Il s'étend d'ailleurs, à partir des années 1940, aux alpinistes des classes populaires non éduqués en *public schools*. Un tel rejet nous paraît, en fait, être la combinaison de plusieurs éléments.

En premier lieu, affirmer rétrospectivement un manque d'intérêt pour les sports d'équipe peut être vu comme une manière de s'affilier, symboliquement, à l'élite de l'alpinisme. C'est un peu le sens des propos de Nea Morin. Nous retrouvons ce type de discours en entretien, quand, par exemple, un alpiniste dont nous avons lu dans l'autobiographie qu'il n'aimait pas les sports d'équipe nous dit qu'il y était plutôt indifférent, mais qu'il est « classique chez les alpinistes » de prendre parti sur ce sujet.

Le rejet des *games* peut également s'expliquer par une réelle inaptitude physique. En effet, c'est le plus souvent une incompétence pratique que les alpinistes, toutes générations confondues, invoquent pour expliquer leur échec dans ces sports. Stephen (1832-1904) déjà, avait été retiré d'Eton car il y était malmené physiquement. C'est, plus tard, à l'université, qu'il s'adonne à l'aviron. Mummery (1855-1895) était incapable de jouer car il souffrait d'une déformation de la colonne. Shipton (1907-1977) se décrit comme « petit et incompétent physiquement, incapable de prendre part aux *games*[271] », Murray (1913-1996) est « trop léger pour être un bon joueur de rugby[272] », Pritchard (né en 1967) a peur d'être « tué en essayant de jouer au rugby[273] ». La plupart du temps, les alpinistes se décrivent simplement comme « mauvais » à ce type de sport.

Pourtant, ces derniers semblaient apprécier l'exercice physique. Dans le cadre de leurs jeux, ils ne rechignaient pas à parcourir de longues distances. On observe ainsi des jeunes garçons qui courent la campagne et parcourent plusieurs kilomètres chaque soir après l'école, tout en se décrivant par ailleurs comme étant « mauvais » dès qu'il s'agit de faire du sport à l'école. Beaucoup pratiquaient d'autres activités, comme la course ou le cyclisme, dans lesquelles ils excellaient. Certains sports emblématiques de l'éducation d'élite, comme l'aviron, ne déclenchent d'ailleurs pas un tel dégoût. On a ainsi l'exemple d'individus comme Venables (né en 1954) qui, interne dans une *public school*, court tous les matins, joue au tennis, et participe à la « course de 80 km » (*50 miles race*) de l'école, tout en détestant les sports d'équipe, et ce depuis l'école primaire.

> « Je ne me suis jamais fait aux sports d'équipe et j'en voulais à Mme Buzzoni de nous faire jouer à touche-ballon pendant une éternité, alors que je rêvais de sauter sur les plints et de grimper sur les espaliers délaissés[274]. »

Une explication est sans doute à trouver dans la corpulence des alpinistes. Nous avons remarqué qu'il s'agissait d'individus plutôt petits, minces, et donc légers. Ce type de corps, particulièrement adapté pour des exercices d'endurance ou pour l'escalade, ne l'est pas pour jouer au rugby. Un alpiniste interrogé en entretien (né en 1979) nous dit :

---

[270] Nea MORIN, *A woman's reach*, *op. cit.*, p. 87. Nous traduisons.
[271] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 14. Nous traduisons.
[272] W. H. MURRAY, *The Evidence of Things Not Seen*, *op. cit.*, p. 19.
[273] Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.* chapitre 1.
[274] Stephen VENABLES, *Higher than the eagle soars*, *op. cit.*, p. 10. Nous traduisons.

> « Regarde-moi, est-ce que je peux jouer au rugby ? Je détestais ça parce qu'évidemment j'étais une merde. J'évitais la balle, parce que si tu as la balle, tu vas être écrabouillé[275]. » [Anglais, né en 1979]

Néanmoins, une telle explication ne suffit pas. Le même alpiniste nous dit également qu'il « n'avai[t] jamais su attraper ni lancer une balle de cricket », un sport qu'il détestait. Comme dans le cas des écrivains étudiés par Gisèle Sapiro ou des instituteurs étudiés par Francine Muel-Dreyfus, la représentation de la tare physique comme déterminant, dans notre cas, non pas d'un investissement intellectuel mais d'un investissement dans « autre chose qu'un sport », peut aussi être une reconstruction *a posteriori* visant à justifier ce choix[276].

C'est ici qu'intervient une troisième explication. Étant donné leur place centrale et le prestige associé au fait de s'y illustrer, plus qu'un dégoût des *games* eux-mêmes (surtout de la part d'individus qui ne sont par ailleurs pas rétifs à l'exercice physique), on peut lire ce comportement à la fois comme un dégoût de la discipline et de la hiérarchie et comme un indicateur de la position atypique, marginale, de ces individus au sein de l'institution scolaire. Venables, qui se décrit comme un élève timide et peu populaire, « [touchait] très rarement la balle et restait loin de l'action » pendant les matchs de cricket. Bonington (né en 1934) invoque les mêmes raisons pour expliquer son manque d'investissement sportif :

> « J'étais timide et très peu sûr de moi. Les sports d'équipe, au début, étaient un véritable purgatoire. Je détestais le cricket, avais peur que la balle me fasse mal, et le jeu m'ennuyait profondément, au point que je lisais un livre à la dérobée lorsque j'étais sur le terrain[277]. »

Beaucoup étaient des enfants introvertis. D'autres se décrivent plutôt comme des marginaux, solitaires et mis à l'écart. Shipton écrit que, sans être malheureux, il « [détestait] les fêtes, et [que] les jeux d'équipe compétitifs [le] mettaient dans un embarras terrible ». « Je passais la plupart de mon temps, ajoute-t-il, en rêveries plaisantes, exaltantes, uniquement en rapport avec la nature environnante[278] ». Nous pensons que cette atypicité précoce est la principale explication à ce rejet des *games*. Elle s'accompagne souvent d'un rejet plus général des règles, de la discipline, et de la hiérarchie, qu'incarnent parfaitement les sports d'équipe. Déjà dans les années 1870, Conway (1856-1937) était un élève en révolte contre l'institution scolaire :

> « Je détestais la discipline, l'enseignement, les *games*, et toutes les matières. (…) Je devais être une anomalie problématique[279]. »

De même, Winthrop Young (1876-1958) écrit n'avoir « jamais pu accepter l'échelle de valeurs à partir de laquelle [les élèves] étaient jugés, c'est-à-dire des critères physiques ou d'érudition[280] ». On trouve ici tant un rejet de l'*athleticism* que celui, déjà analysé, d'une éducation scolaire monotone, basée sur la répétition plutôt que la réflexion. Dans le cadre de la doctrine de l'*athleticism*, les *games* étaient aussi valorisés pour leur caractère collectif et pour l'esprit de corps qu'ils permettaient d'inculquer. Il s'agit d'un élément important à prendre en compte dans le dégoût des alpinistes à leur égard. On remarquera que presque tous les sports appréciés des futurs alpinistes sont

---

[275] "Look at me, how can I play rugby? I hated that, because obviously I was shit at it. So I avoided getting the ball, because if you get the ball you're gonna get flattened."

[276] Gisèle SAPIRO, « « Je n'ai jamais appris à écrire » », *op. cit.*, p. 29. Francine MUEL-DREYFUS, *Le Métier d'éducateur : les instituteurs de 1900, les éducateurs spécialisés de 1968*, Paris, Minuit, Le Sens commun, 1983, p. 109.

[277] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 9. Nous traduisons. Bonington avoue cependant avoir réussi, à la longue, à apprécier le football.

[278] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 11.

[279] Martin CONWAY, *Episods in a varied life*, *op. cit.*, p. 15. Nous traduisons.

[280] *"Cambridge Friends"*, essai de Youg cité par Alan HANKINSON, *Geoffrey Winthrop Young*, *op. cit.*, p. 33. Nous traduisons.

des pratiques individuelles (course, marche, cyclisme, ski, etc.), avec néanmoins quelques exception (l'aviron). Beaucoup d'alpinistes, dans leurs autobiographies, se décrivent et se mettent en scène comme des individus « à part », atypiques, différents depuis l'enfance. Le terme « *misfit* » (marginal, inadapté), ou « *loner* » (solitaire) est récurrent, tant dans les autobiographies qu'en entretien. Boysen (né en 1941) se décrit comme un « *misfit* » qui détestait la discipline scolaire (symbolisée par l'uniforme et par les exercices militaires effectués dans le « corps des cadets »:

> « [L]es principaux objets de ma haine étaient l'école du samedi matin et l'uniforme. (…) Comme si ce n'était pas assez, les jeudi après-midi étaient entièrement consacrés à jouer aux soldats. Malgré la fin de la conscription, toute l'école, sauf quelques boyscouts, des objecteurs de conscience méprisés et diverses mauviettes, paradait au son des hurlements du commandant. J'étais dispensé du *cadet corps*[281]. »

Les quelques mentions des *cadet corps* sont très négatives. Simpson (né en 1960) décrit des simulacres de combat avec des armes à blanc, dans lesquels l'on attribuait aux « marginaux et aux pacifistes » dont il faisait partie, le rôle des Chinois, quand les autres élèves, mieux armés, représentaient les forces Britanniques. « Nul besoin de préciser, écrit Simpson, que nous étions massacrés à de multiples reprises et forcés de nous rendre[282] ». Un des alpinistes interrogés en entretien, né en 1951, scolarisé à Eton, évoque également sa détestation des *cadets corps*, là encore associés à une discipline insupportable et à un esprit de corps qui, pour cet alpiniste, est le même que celui des *games*. Le rejet des *games* et celui des jeux militaires est basé sur le même dégoût de l'autorité, de la discipline, d'un collectif dans lequel on est forcé de s'intégrer.

> « Nous avions aussi les *Cadet Forces*, comme une petite armée scolaire. Je n'ai jamais participé, heureusement je n'étais pas obligé. Je ne voulais pas en faire partie parce que je n'aimais pas me faire crier dessus par des gens que je n'aimais pas[283]. »
> « Aussi, à l'école, on faisait beaucoup de sports d'équipe. J'étais bon mais je n'aimais pas. (…) C'est parce que dans un sport d'équipe, tu ne peux pas choisir avec qui tu le fais. (…) J'ai quand même joué beaucoup au football et au cricket, et à force qu'on me dise tout le temps quoi faire, j'ai arrêté d'aimer ça. C'était mieux comme ça en fait, je préférais aller tout seul, ou avec un ou deux amis, regarder les oiseaux, et explorer[284]. » [Anglais, né en 1951]

Synonymes de discipline et de conformité aux codes scolaires, les *games* sont enfin rejetés parce que les alpinistes ne s'y amusent pas. Le cricket en particulier condense tous les dégoûts et toutes les frustrations : sport « inepte » (Venables), « ennuyeux » (Ward, Bonington, et d'autres), il est le plus représentatif des sports scolaires, en particulier dans les écoles d'élite[285]. Cet ennui face aux *games*, certains alpinistes de milieu populaire en font néanmoins état, comme Brown, qui écrit :

> « Les sports organisés m'ennuyaient plus que tout le reste à l'école ; le football et le cricket n'éveillaient aucun enthousiasme en moi. Dehors, c'est dans la nature que je trouvais une libération – peu importe

---

[281] Martin BOYSEN, *Hanging on*, *op. cit.*, p. 9. Nous traduisons.
[282] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 58.
[283] "We also have, you know, the combined Cadet Forces, like a small army at school. I never joined, I didn't have to, which was great. And I didn't want to because I didn't like being shouted at by people I didn't like"
[284] "We did a lot of team sports, which I was good at, but I never really enjoyed. (…) I think it's because with a team sport, you don't get to choose who you do it with. (…) But I played a lot of football and cricket, and I used to be told all the time what to do, and in the end, I didn't like it. And I prefered, I was interested in bird watching –I was used to go on my own a lot, and also with a couple of friends. And you just start exploring ».
[285] Nous pourrions être tentés ici de faire appel aux analyses en termes d'espace des sports, tel que représenté par Christian POCIELLO, *Sports et société: approche socio-culturelle des pratiques*, Paris, Vigot, 1981. Cela est cependant difficile. L'espace des sports en question est nationalement et historiquement situé : il s'agit de l'espace des sports en France dans les années 1980. Alors qu'en France, ce que Pociello appelle les « sports collectifs d'affrontement direct » sont plutôt situés du côté des classes populaires, et les « sports d'équipe » plutôt du côté des classes moyennes économiques, il n'en va pas exactement de même au Royaume-Uni, où certains sont des pratiques populaires (le football) et d'autres non (le cricket, le rugby). La variabilité historique de notre population vient, évidemment, compliquer encore plus l'analyse.

ce que je faisais : marcher, pêcher, faire des bêtises en général[286]. »

Pritchard (né en 1967), de même, coopère pour la première fois en cours de sport lorsqu'il découvre l'escalade :

> « Je n'étais pas bon en sports d'équipe et dès que nous devions faire du cross je vomissais, ou on allait se cacher dans la maison de Judd pour fumer une cigarette. (…) Mais ensuite, ils ont mis en place ce nouveau programme où on allait grimper (…). Je trouvais ça génial. (…) Certains gars détestaient ça, ils avaient peur, ils étaient sales, et tout ça, mais moi je voulais en faire encore et encore[287]. »

L'escalade, la marche, et toutes les activités de plein air représentent, au contraire, ce à quoi les futurs alpinistes aspirent, car elles sont synonyme de liberté. Venables résume : « L'école, de manière générale, était une activité d'intérieur, et la liberté des vacances était dédiée aux activités extérieures[288] ».

### 3.2. Un rapport troublé à la religion

L'ennui, chez les alpinistes, est associé à des lieux ou des institutions (la famille, l'école, le travail) vécues comme contraignantes, voire aliénantes. L'Église en fait partie. Alors qu'il s'agit d'un thème très brièvement évoqué dans les autobiographies, et qui ne semble pas constituer un élément d'identification au groupe – contrairement à certaines expériences communes plus facilement identifiables comme telles par les alpinistes, comme l'insubordination scolaire – le rejet de la religion est un élément qui apparaît lors de la comparaison « surplombante » de ces textes. On ne trouve pas moins d'une vingtaine d'alpinistes affirmant un athéisme convaincu, et une poignée seulement leur croyance religieuse. Il s'agit le plus souvent d'un rejet d'une religion inculquée et pratiquée dans l'enfance, au sein de la famille.

Dans la plupart des cas, la critique de la religion doit d'abord se lire comme le refus de règles considérées comme contraignantes et arbitraires, dont témoigne l'ennui associé aux cérémonies religieuses. Conway (1856-1937), qui évoquait déjà son profond dégoût de l'école, raconte cet ennui.

> « Ma famille voulait que je devienne pasteur. Enfant, mon ambition était d'être conducteur de train la semaine et homme d'Église le dimanche. (…) Au fil des années, l'ennui de l'église grandit en moi. J'étais obligé d'assister à un nombre infini de services – trois fois chaque dimanche et souvent dans la semaine – et ils étaient si moroses, les psaumes lus par un vieux prêtre triste. Je me souviens parfaitement du premier dimanche merveilleux après avoir quitté l'école quand, devenu mon propre maitre à Cambridge, je me prélassai au lit jusqu'à midi et délaissai complètement mes devoirs religieux[289]. »

Conway abandonne la religion peu de temps après, « déterminé à me forger pour moi-même un chemin ». Il n'est pas le seul : parmi les alpinistes anglais nés avant 1910, Stephen, Winthrop Young, Mallory, Shipton, ou encore Lunn, font état d'une crise ou d'une perte totale de foi. Lunn, d'ailleurs, est influencé dans sa décision par la lecture de Stephen, qu'il admire autant comme penseur qu'alpiniste : « Leslie Stephen m'avait convaincu que non seulement je ne pouvais plus croire, mais aussi que je n'avais jamais vraiment cru[290] ». Lunn, comme les autres, avait pourtant été élevé dans le respect de la religion. Issu d'une famille puritaine, les activités de loisir lui étaient interdites le dimanche. « À la place, nous partions pour de longues marches sinistres,

---

[286] "Organised games bored me more than anything else during school life; football and cricket failed to arouse any enthusiasm in me. Out of doors my release was to be found in the countryside –doing anything- walking, fishing, messing about in general". Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 28.
[287] Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.* Nous traduisons.
[288] Stephen VENABLES, *Higher than the eagle soars*, *op. cit.*, p. 18. Nous traduisons.
[289] Martin CONWAY, *Episods in a varied life*, *op. cit.*, p. 11. Nous traduisons.
[290] Arnold LUNN, *Mountain Jubilee*, *op. cit.*, p. 65. Nous traduisons.

remplies d'une jalousie furieuse à l'égard des autres enfants pour qui le dimanche n'est pas un jour de morosité forcée ». De même que Conway, c'est la trop forte contrainte et le trop grand ennui qui le pousse à s'éloigner de la religion : « l'attitude toute entière de ma mère, loin de nous rendre chrétiens, créa dans mon esprit un fort préjugé contre le christianisme, avec pour résultat que je le rejetai avec soulagement à l'âge de dix-sept ans[291] ». Chez les Français de cette génération, très peu nombreux parmi les auteurs d'autobiographie, c'est Allain qui fait état de son athéisme. L'absence de foi est reliée avec l'incertitude inhérente à l'alpinisme, qui permet de « jouer le jeu de la destinée humaine » :

> « Nous avons joué, nous jouons, le jeu de la destinée humaine. Je sais bien que le problème est plus simple pour certains croyants. Pour eux, un Dieu tout-puissant, leur évitant à cet égard toute difficulté intellectuelle, a tout créé, tout prévu, tout résolu. Ont-ils raison ? (…) Je choisis de parcourir un chemin plus difficile[292]. »

Le rejet des croyances religieuses inculquées dans l'enfance se poursuit chez les alpinistes des générations suivantes. Plusieurs d'entre eux ont été enfants de chœur ; aucun n'était envahi par la ferveur religieuse. Desmaison et Choffat y voient une occasion rêvée de manquer l'école tout en gagnant de l'argent de poche. Tous deux racontent les bêtises faites dans l'église – « J'avais parfois du mal à rester de marbre quand le curé découvrait que son eau bénite s'était transformée en gros rouge, ou pis, en gnôle ou en alcool à brûler », raconte Choffat. Ce dernier critique également ce qu'il estime être « la comédie humaine » des fidèles lors de la messe, n'y assistant « que pour se montrer et faire admirer leur tout nouveau costume ». Flematti, lui aussi enfant de chœur, cherche à s'échapper dès que possible, l'apprentissage forcé du latin et les pèlerinages à Lourdes ayant eu raison de sa foi enfantine[293]. Destivelle enfin, évoque elle aussi une stricte éducation religieuse reçue enfant. Elle aussi cesse de croire[294].

Au Royaume-Uni, Brown refuse catégoriquement la religion à partir du moment où l'on attend de lui qu'il assiste aux services : « Les écoles catholiques interrogent les enfants sur leur assiduité à la messe. Immédiatement je détestais cette dimension de l'école[295] ». De même que Tullis, qui dit se souvenir « de la religion forcée de [son] enfance et de [sa] confusion totale face au langage utilisé dans les hymnes et les prières », un langage « de perroquet », « insincère et inepte[296] ». Simpson, enfin, étant lui aussi devenu athée, fustige son éducation religieuse. Il accuse les prêtres de l'avoir induit en erreur, et décrit la perte de repères et le « sentiment de trahison et d'échec[297] » consécutifs à la perte de sa foi.

Il serait facile de voir dans le rejet de la religion une attitude un lien avec l'indépendance et la liberté revendiquées par les alpinistes, qui vont nécessairement de pair avec l'idée d'incertitude. C'est, par exemple, ce qu'écrit Allain, lorsqu'il dit « parcourir un chemin plus difficile » que celui des croyants. C'est aussi, bien plus développé, le type d'argument qui était employé par Stephen[298]

---

[291] Arnold LUNN, *Memory to memory*, *op. cit.*, p. 14. Nous traduisons.
[292] Pierre ALLAIN, *Alpinisme et compétition*, *op. cit.*, p. 29.
[293] René DESMAISON, *Professionnel du vide*, Paris, Arthaud, 1979, p. 13. Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 64. Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 36.
[294] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 31.
[295] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 25. Nous traduisons.
[296] Julie TULLIS, *Clouds from both sides*, *op. cit.*, p. 220. Nous traduisons.
[297] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 152. Nous traduisons.
[298] La trajectoire religieuse de Stephen est particulière: ordonné diacre, puis pasteur de l'Église Anglicane en 1859, alors qu'il enseigne les mathématiques à Cambridge, il cesse de prêcher en 1862. Il est obligé de démissionner de ses fonctions

qui, plutôt qu'athée, se disait agnostique, une attitude qu'il décrivait comme le propre de l'homme de raison, doutant de l'existence de Dieu et ne pouvant avancer dans la connaissance du monde que par l'expérience et le doute. Stephen se montre, dans plusieurs articles, extrêmement critique envers le dogmatisme des croyants et surtout des « théistes », qui « professent pouvoir tout expliquer, appellent les doutes des mystères afin qu'ils ne puissent plus déranger[299] ». C'est surtout, selon nous, ce dogmatisme religieux que rejettent les alpinistes, qu'il s'agisse d'un rejet longuement mûri et argumenté (Leslie Stephen, Arnold Lunn, George Mallory également, etc.) ou spontané, celui d'adolescents ou jeunes adultes refusant de se conformer à des prescriptions considérées comme pénibles ou arbitraires (comme la plupart des alpinistes).

Cependant, si les alpinistes crient haut et fort leur athéisme (ou agnoticisme), ceci ne signifie pas que les résultats de leur éducation religieuse disparaissent avec leur croyance en Dieu. Chez les Anglais en particulier, les dispositions ascétiques inculquées par une pratique religieuse parfois très stricte, dès le plus jeune âge (on pense à Stephen ou à Lunn), demeurent. C'était déjà ce que soulignait Max Weber à propos des grands entrepreneurs issus de milieux piétistes. Plutôt que d'interpréter, écrivait Weber, leur investissement dans les affaires comme une réaction contre une éducation ascétique, il faut plutôt considérer leur succès économique en relation avec leur imprégnation forte et persistante par ces valeurs religieuses[300]. Chez les alpinistes, même s'il est impossible de l'affirmer avec certitude, on peut supposer qu'elles s'expriment, par exemple, dans un rapport au corps ou à l'existence, qui transparaît dans la manière dont l'alpinisme est appréhendé et pratiqué. L'engagement « vocationnel », « corps et âme » dans l'alpinisme est favorisé par ce type de dispositions, notamment lorsqu'elles sont le fruit d'une éducation religieuse protestante où l'intériorisation d'une contrainte morale et d'un sens individuel de la responsabilité, dans le cadre d'un rapport non médié à Dieu, est forte. De même, une socialisation religieuse peut favoriser l'appréhension de l'alpinisme comme « quête » ou comme « élévation ». C'est, par exemple, le cas de Pierre Mazeaud (né en 1929), qui fait souvent référence à dieu dans ses récits. « La montagne, écrit-il, [lui permet de se] réaliser pleinement, intellectuellement, aussi physiquement, voire moralement, même confessionnellement[301] ». Comme l'écrit Charles Suaud, « la vocation est nécessairement enracinée sur des dispositions acquises lors des processus de socialisation[302] ». Parmi celles-ci, certaines dispositions acquises dans le cadre d'une religion même reniée ensuite.

## 4. La "révélation" de l'alpinisme

Les dispositions incorporées pendant l'enfance et l'adolescence, qu'il s'agisse de croyances ou de représentations positives associées à l'alpinisme et aux alpinistes apprises dans les livres, d'un goût pour le risque, d'aptitudes à l'effort, à la résistance et à l'abnégation acquis par des jeux dangereux ou l'exercice précoce d'un métier, ou encore de dégoûts particuliers envers la hiérarchie et la discipline, vont structurer la façon dont l'individu va vivre ses premières expériences

d'enseignement et, en 1875, abandonne la religion. C'est alors qu'il commence à s'intéresser davantage à la politique, à la critique littéraire et au journalisme, publiant dans de nombreuses revues.

[299] Leslie STEPHEN, *An agnostic's apology, and other essays*, Londres, Smith, Elder, & co, 1903, p. 40.

[300] Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 38.

[301] Pierre Mazeaud, *Montagne pour un homme nu*, op.cit. p. 255.

[302] Charles SUAUD, « La vocation, force et ambivalence d'un concept « nomade ». Pour un usage idéal-typique (à paraître) », *op. cit.*

d'alpinisme. Chez l'ensemble des auteurs d'autobiographie, on peut remarquer qu'elles concourent, presque toujours, à une première appréhension de l'alpinisme sur le mode de l'adhésion immédiate et spontanée, de la « révélation », comme ici, chez Marc Batard (né en 1951) :

> « Dès le premier jour, sur les parois des gorges du Crossey, ma vie a basculé. J'ai su immédiatement que j'étais programmé pour grimper ! Ce que je n'arrivais pas à obtenir sur la terre ferme venait naturellement à la verticale : j'étais enfin totalement souple, tranquille, concentré, maître de moi. Libéré. (…) Du jour au lendemain, grimper est devenu une obsession, une folie, un besoin irrépressible[303] ! »

On retrouve chez Batard – et chez les autres – le même type d'éléments de discours que chez les convertis étudiés par David Snow et Richard Machalek[304]. Parmi ces éléments, outre la suspension du raisonnement analytique, l'adoption d'une causalité explicative unique (deux choses que l'on ne retrouve pas vraiment chez les alpinistes) et l'adoption d'un nouveau « rôle principal » (propriété du discours que nous envisagerons dans le chapitre 11), les auteurs montrent que les convertis tendent à établir une rupture radicale entre le passé et le présent, entre ce qu'ils étaient (considéré de manière négative) et ce qu'ils sont devenus (considéré de manière positive).

C'est ainsi que l'on retrouve, dans tous les récits de révélation, l'idée selon laquelle l'alpinisme fait, en quelque sorte, advenir la « vraie nature » de l'individu, qui vit une « seconde naissance ». Ainsi peut-on lire chez Martin Conway (1856-1937) que l'alpinisme l'a « éveillé à la beauté du monde[305] », chez Gaston Rébuffat (1921-1985) qu'il lui a permis de « naître une seconde fois[306] ». L'alpiniste anglais W. H. Murray (1913-1996) écrit, de son côté, qu'il « lui semblait que [sa] vie venait de commencer[307] » ; Jean-Marie Choffat (né en 1956) a été « métamorphosé » par la montagne[308] ; Pierre Mazeaud (né en 1929) est un homme « révélé[309] » par la montagne ; Catherine Destivelle voit « tout un monde s'ouvrir » à elle[310] ; Simone Badier a vu sa vision du monde « bouleversée[311] » ; Nick Bullock (né en 1965) fut « jeté au monde (…) en tant qu'alpiniste nouveau-né[312] » ; etc.

Une analyse sociologique permet-elle d'objectiver ce sentiment de révélation ?

## 4.1. "Une concrétisation de mes rêveries"

> « [U]n pan de voile se déchirait ; (…), je prenais conscience d'un monde nouveau, j'entrevoyais le début de l'Aventure, simple mais combien prenante, en ce massif d'Allevard où devaient se passer toutes mes premières années de montagne. Je trouvai là une concrétisation encore modeste de mes rêveries, et vécus une partie, mais une partie seulement, des merveilleux désirs de ma jeunesse[313]. »

Cette expression de Pierre Allain, à propos de sa découverte de l'escalade et de l'alpinisme, exprime bien ce que représente la « révélation » de l'alpinisme. Elle fait curieusement écho à une formule de Georges Gusdorf qui, dans *La Découverte de soi*, assimile la révélation à « une sorte de

---

[303] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 39.
[304] David A. SNOW et Richard MACHALEK, « The Convert as a Social Type », *Sociological Theory*, 1983, vol. 1, pp. 259-289. Snow et Machalek étudient en premier lieu le discours des convertis à une secte boudhiste, mais étendent les résultats de leur analyse à tous types de conversion, religieuse ou non.
[305] "I had awakened to the beauty of the world". Martin CONWAY, *Mountain memories*, *op. cit.*, p. 35.
[306] Gaston RÉBUFFAT, *Du Mont Blanc à l'Himalaya*, Paris, Arthaud, 1955, p. 36.
[307] W. H. MURRAY, *The Evidence of Things Not Seen*, *op. cit.*, p. 24.
[308] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 76.
[309] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 93.
[310] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 26.
[311] Simone BADIER, *La dame de pic*, *op. cit.*, p. 26.
[312] " I was unleashed into the world (…) as a brand new shiny climber". Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 54.
[313] Pierre ALLAIN, *Alpinisme et compétition*, *op. cit.*, p. 25. C'est nous qui soulignons.

réalisation d'ensemble de toutes nos aspirations », comme « la coïncidence (…) entre la personne dans le temps et son essence authentique, l'ensemble de ses valeurs». Et Gusdorf de citer l'exemple de Rousseau, qui situe les origines de sa vocation philosophique et religieuse dans « l'inspiration subite » et inattendue qu'il avait eu face à une question pour le concours de l'Académie de Dijon[314]. Sans pour autant parler « d'essence authentique », c'est bien de cela qu'il s'agit : la révélation constitue une concrétisation, une « actualisation » – pour reprendre les termes de Bernard Lahire – de schèmes de pensée et d'action qui, étaient « inhibés », « mis en attente », « inertes » ou, du moins, dont le contexte et les pratiques antérieures n'avaient jamais permis leur « déclenchement ». « Ces schèmes d'action, écrit Lahire, sont comme des produits en attente (de déclencheurs, de déclics, de demandes, de sollicitations extérieures, de contextes favorables), des produits (de la socialisation) à usages différés[315] ».Ceci permet peut-être d'expliquer pourquoi, dans certains cas, la « révélation » n'a pas lieu lors de la découverte initiale des montagnes ou de l'alpinisme, mais plus tard. Gusdorf écrit encore :

> « Tel être, tel paysage ne nous apporte rien, ne nous dit rien, pendant très longtemps, avant de revêtir à nos yeux une importance capitale. Ce n'est pas lui qui a changé, mais nous. Il est des rencontres manquées, parce qu'elles se produisent trop tôt, ou trop tard[316]. »

Ces rencontres qui se produisent trop tôt, plusieurs alpinistes en font état. Gwen Moffat (née en 1924) découvre l'escalade alors qu'elle a déserté de l'armée. Elle y est initiée par un objecteur de conscience. Ni la vision des montagnes ni l'escalade ne lui procurent un enthousiasme démesuré. « Je n'étais guère impressionnée » par l'escalade, écrit-elle. Quant aux montagnes, « tout était trop nouveau et trop étrange pour que je les apprécie correctement, même si j'ai trouvé cette étrangeté délicieuse[317] ». Un an plus tard, après avoir passé six mois au Pays de Galle avec les objecteurs de conscience et voyagé seule en Cornouaille (toujours déserteur), elle revient dans les montagnes : cette fois-ci, la « révélation » a lieu.

> « Je savais que j'étais tombée amoureuse [de l'escalade], complètement et irrésistiblement (…). Je suis toujours tombée amoureuse au deuxième regard, ce qui est surprenant, parce qu'il est impossible de comprendre ce qui n'allait pas la première fois. À présent (…) je savais que j'étais à ma place[318]. »

Ce qui « n'allait pas » la première fois est bien sûr difficile à saisir. Dans le cas de Moffat, l'expérience acquise pendant une année de désertion n'est pas négligeable. C'est pendant cette période qu'elle sort, pour la première fois, des cadres contraignants dans lesquels elle était jusque-là enfermée, en tant que femme et en tant que conscrite. Tom, l'objecteur de conscience qu'elle rencontre alors qu'elle a déserté, lui apparaît comme « la quintessence de tout ce [qu'elle avait] toujours voulu – l'aventure, la liberté, le rejet de l'autorité[319] ». Moffat écrit en effet rêver de voyage et d'aventure depuis l'enfance. À l'école, elle est « déjà considérée comme irresponsable[320] » par ses professeurs. Mentant sur son âge pour pouvoir s'engager dans l'armée, elle devient conductrice de camions. Moffat était donc déjà à bien des égards une femme atypique. Son expérience de désertion confirme son goût de liberté, une liberté d'autant plus pré-

---

[314] Georges GUSDORF, *La Découverte de soi*, *op. cit.*, p. 393. Passage de Rousseau tirée d'une lettre à M. de Malesherbes, 12 janvier 1762, cité par *Ibid.*, p. 396.
[315] Bernard LAHIRE, *L'Homme Pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Hachette, Pluriel, 2001, p. 103.
[316] Georges GUSDORF, *La Découverte de soi*, *op. cit.*, p. 465.
[317] Gwen MOFFAT, *Space below my feet*, *op. cit.*, p. 15. Nous traduisons.
[318] *Ibid.*, p. 45.
[319] *Ibid.*, p. 14.
[320] *Ibid.*, p. 26.

cieuse qu'elle est chèrement acquise.

> « Ma vie de déserteur était totalement étrange et plutôt folle. J'étais comme un poisson dans l'eau. J'avais vingt-et-un ans et je goûtais pour la première fois à la liberté. À dix-huit ans, j'avais rejoint les ATS [*Auxiliary Territorial Service*], où tout début d'initiative et d'individualisme était étouffé sans ménagement. Pendant quatre ans, j'avais été contrainte par les conventions et des employeurs qui, dans l'ensemble, faisaient plus preuve d'autorité que de bon sens[321]. »

Elle gagne aussi, en voyageant seule pendant plusieurs mois, une autonomie nouvelle. C'est alors qu'elle redécouvre l'escalade : cette fois-ci, les conditions de la « révélation » sont réunies. Une deuxième « rencontre ratée » est raconté par Pierre Leroux (1921-2005), qui découvre la montagne en 1938. À l'occasion de leurs premiers congés payés, ses parents, ouvriers, partent à Albertville à bicyclette. Cependant, cette première vision des montagnes ne déclenche rien chez lui :

> « C'est ainsi que j'ai connu la montagne, sans que pour autant se révèle en moi une attraction particulière. (…). Et nous étions allés en excursion à Chamonix, en taxi. Mais rien non plus ne s'est passé là. Il pleuvait à seaux et le plafond de nuages nous empêchait de voir les montagnes. (…) Le déclic n'a pas eu lieu[322] ! »

C'est l'année suivante que le « déclic » se produit. Leroux repart, seul, à Chamonix. Comme Moffat, il est lui-même étonné de ce changement de perspective.

> « Et, aujourd'hui encore, je ne saurais dire pourquoi. Sans que les explications soient évidentes, la montagne possède un charme que l'on éprouve ou auquel on est rebelle (…). Un phénomène de ce genre avait dû se produire dans mon cas mais je ne l'avais pas analysé et il restait inconscient[323]. »

La perspective surplombante permise par « l'agrégation qualitative[324] » des récits d'alpinisme permet d'avancer des éléments de réponse à la question de Leroux, dont le profil et les expériences enfantines et adolescentes sont assez semblables à celles de ses contemporains alpinistes : mêmes rêveries d'aventure, même ennui à l'école et au travail, même découverte de la nature et de la marche. Ce dernier point est important : entre sa première visite à Chamonix et sa deuxième, Leroux adhère au mouvement des Auberges de Jeunesse. Il s'y adonne à la marche et aux bivouacs dans la forêt. C'est fort de ces expériences qu'il repart en montagne. De plus, à 18 ans, Leroux s'émancipe. Ouvrier-ajusteur depuis deux ans, ses économies lui permettent de s'offrir une moto. Chamonix est l'une de ses premières expériences d'indépendance. Avec d'autres jeunes gens, il parcourt la montagne et rentre à Paris « tout pénétré du souvenir de ces vacances et ne vivant que dans la perspective de celles qui suivraient[325] ».

Pierre Mazeaud (né en 1929), enfin, fait lui aussi part d'un coup de foudre retardé. Emmené en montagne, enfant, par son père, c'est lors d'un retour à Chamonix, à seize ans, que la révélation a lieu – « J'avais revu la montagne, je ne la quitterais plus[326] ». Entre-temps, Mazeaud a traversé une adolescence troublée. Il est un élève rebelle, « renvoyé de collège en lycée, de lycée en collège, pour absence, mauvaise volonté, voir incapacité[327] ». Il arrête le sport contre l'avis de son père et devient maître d'internat à Louis-le-Grand, ce qui représente pour lui un acte de révolte. Lorsque, sous l'injonction paternelle, il retourne dans la montagne, c'est avec d'autres yeux qu'il la voit.

---

[321] *Ibid.*, p. 35.
[322] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 21.
[323] *Ibid.*, p. 22.
[324] Muriel DARMON, « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *op. cit.*, p. 161-162.
[325] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 23.
[326] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 15.
[327] *Ibid.*, p. 11.

> « J'allais découvrir la vraie montagne, mieux, évoluer dans un monde que je tiendrais, dès lors, à retrouver comme pour calmer chaque crise d'adolescence. (…) Effacer l'impureté de la vie quotidienne, la plus effroyable, pour quelques semaines loin de la capitale. Ce retour au passé devait me sauver, car je ne sais quelle force intérieure allait me pousser à en faire en quelques années la raison même de mon existence[328]. »

Mazeau s'attarde sur ce moment crucial à partir duquel l'alpinisme va représenter pour lui un espace de liberté à côté d'une vie citadine, professionnelle et familiale étouffante.

La « révélation », s'il s'agit d'une expérience fréquemment racontée, ne se déroule donc pas de la même manière pour tous. Comme nous l'avons montré, elle n'est pas nécessairement immédiate. De même, elle n'a pas toujours la même force ou le même caractère spontané. Pour certains alpinistes, en particulier ceux socialisés tôt à l'alpinisme ou ceux dont les parents pratiquaient ce sport, il s'agit plus d'une lente habituation et d'une envie croissante que d'un déclic ou d'un coup de foudre. Wilfrid Noyce (1917-1962), par exemple, qui avait toujours vu ses cousins faire de l'escalade et qui les avait suivis, plus tard, dans des ascensions faciles, raconte que « l'idée d'escalader des rochers pour [lui-même] vint doucement » :

> « Un enthousiasme naturel se forma parce que nous savions qu'ils grimpaient, nous regardions de loin les lieux de leurs exploits (la grotte de *Devil's Kitchen*, par exemple), et nous écoutions leurs récits. Peu à peu nous fîmes un point d'honneur à étudier les premières ascensions et les « classiques » sur des faces rocheuses dont nous ne connaissions rien, et de classer nos propres réussites autour de Festiniog comme nous imaginions que « les Guides » l'auraient fait[329]. »

Nicolas Jaeger (1946-1980), ayant découvert l'alpinisme à l'âge de vingt-deux ans, parle quant à lui d'une « heureuse rencontre » avec l'alpinisme, plus que d'un « coup de foudre[330] ». C'était alors un pratiquant confirmé de sports nautiques. Nous ne nous risquerons pas à développer son cas, car son récit, semi-autobiographique, n'est pas assez riche pour avancer des hypothèses explicatives. Il serait ainsi faux de voir dans les expériences de révélation un trait commun des alpinistes. Si la majorité des alpinistes en font état, il est nécessaire, pour comprendre comment se joue chez chacun l'adhésion à l'alpinisme, de revenir à des analyses de trajectoires plus fines, à l'échelle individuelle, permettant d'observer le jeu des influences, des expériences, des goûts et des dégoûts.

### 4.2. La révélation comme schème narratif

La mise en scène de la révélation est un poncif des autobiographies d'alpinistes. L'omniprésence de tels épisodes conduit, inévitablement, à se demander quelle place y tient le souvenir à côté de la reconstruction autobiographique. Comme nous l'avons déjà dit, il y a un peu des deux dans « la révélation » de l'alpinisme. Prenons l'exemple de Roger Frison-Roche (1906-1999). Son autobiographie de 650 pages fournit suffisamment d'éléments biographiques pour retracer la genèse du sentiment vocationnel qui est le sien. Frison-Roche, élevé entre Paris et Beaufort par une mère seule, est un enfant turbulent, rétif à l'autorité et très tôt indépendant. Jeune commis de quatorze ans à l'agence de voyage Cook, il travaille ensuite au Touring Club de France, où il s'enivre de récits d'aventure et d'alpinisme. Ces lectures, la nostalgie de son enfance à Beaufort et, surtout, la mort de son frère de la tuberculose en 1933, le poussent à démissionner et à partir dans les Alpes. Il se jure alors « de ne plus jamais revenir dans la capitale » : « J'ai dix-sept ans et je pars pour

[328] *Ibid.*, p. 13.
[329] Wilfrid NOYCE, *Mountains and men*, *op. cit.*, p. 13. Nous traduisons.
[330] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 80.

conquérir le monde ». C'est alors qu'un « miracle se produit[331] » : il obtient un poste de secrétaire interprète lors des Jeux Olympiques d'hiver, qui se déroulent à Chamonix. Son bureau est mitoyen du bureau des guides. Le guide-chef lui prête des récits d'alpinisme que Frison-Roche lit avec avidité. « J'étais réellement envoûté », raconte-t-il. C'est l'ascension du mont Buet à ski qui semble être le déclencheur de sa vocation :

> « À dater de ce jour, ce fut entre la montagne et moi une véritable idylle. Une nouvelle vie commençait, si belle que je n'aurais jamais osé en souhaiter pareille de peur de tout perdre. »

Cependant, on trouve dans le récit de Frison-Roche d'autres moments déclencheurs, d'autres « révélations ». Quelques pages plus loin, c'est la vision d'un lever de soleil depuis le sommet du Brévent qui marque, selon lui, le début de sa vocation d'alpiniste :

> « Merveilleuse émotion ! Je goutais à 17 ans celle qui avait décidé de la vocation de Saussure. Et, comme lui, je savais dès ce jour que je ne quitterais pas la montagne. Ma vocation était tracée. (…) Jamais, je crois, je n'ai retrouvé cette sensation originelle éprouvée depuis le sommet du Brévent. »

Une vocation dont il retrace l'origine, plus loin, à sa première traversée du mont Blanc : « C'était bien en effet pour moi la "naissance d'une vocation" ». Sans oublier que, plus tôt, Frison-Roche avait relié sa vocation à un signe prémonitoire : un nuage dans le ciel de Paris.

> « Tout a commencé par un nuage, un nuage pas comme les autres ! Un nuage qui vers l'ouest, par-delà les frondaisons du bois de Boulogne, se gonflait, grandissait, captait les derniers rayons du soleil et planait sur la terre comme une lointaine cime enneigée. vision prophétique de mes combats futurs, ce nuage préfigurait la montagne de mes rêves, celle qui, sans que je le sache encore, était déjà en moi et ne me quitterait jamais. Ma vie était toute tracée. (…) C'était un irrésistible appel des cimes auquel j'obéirais définitivement onze ans plus tard. »

Chez cet habitué de l'écriture (il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages) qui publie son autobiographie tardivement (à 75 ans), la multiplicité des épisodes de révélation, décrits dans des termes semblables, donne l'impression que l'auteur vient se nicher dans le modèle littéraire du récit de vocation. La révélation apparaît comme un schème narratif, une mise en scène de soi. Cependant, les expériences effectives que relate Frison-Roche permettent également d'*expliquer*, au sens sociologique du terme, sa passion de l'alpinisme.

Toutes les autobiographies, en réalité, ne sont pas à mettre sur le même plan en ce qui concerne la manière dont s'y trouvent présentés les épisodes de révélation. Plutôt que d'énumérer les extraits correspondant à ces épisodes, tâche fastidieuse et sans grand intérêt (d'autant que ces derniers sont trop nombreux pour un compte-rendu exhaustif), nous préférons distinguer deux types d'autobiographies en fonction de l'intérêt qu'elles présentent pour une analyse sociologique de l'expérience de révélation.

Le premier type de récit correspond à ceux dans lesquels les auteurs reviennent longuement sur leur enfance et détaillent les épisodes antérieurs à leur découverte de l'alpinisme. Dans ces récits, si révélation il y a, il est possible d'expliquer, au moins en partie, comment celle-ci a été rendue possible, d'autant que la comparaison des différents récits permet de mettre au jour des points focaux, des expériences clés qui servent de grille d'analyse. L'autobiographie d'Eric Shipton (1907-1977) en fait partie. Il y revient sur son amour précoce de la nature, son échec scolaire, ses voyages depuis l'enfance, ses difficultés de sociabilité, son sentiment de différence, sa volonté de s'échapper de cadres contraignants (il part au Kenya pour devenir planteur), etc. Quand Shipton

---

[331] Roger FRISON-ROCHE, *Le versant du soleil*, *op. cit.*, p. 83. Les citations suivantes sont tirées des pages 88, 91, 108, et 26.

écrit, à propos de sa première saison alpine, que « les graines avaient été plantées d'une passion qui allait avoir un effet si décisif sur le reste de [sa] vie qu'il est difficile d'imaginer ce [qu'il aurait] autrement pu devenir[332] », on peut proposer une explication, incomplète certes, mais plausible, de ce sentiment. L'autobiographie de Don Whillans (1933-1985) est un autre exemple de récit suffisamment complet pour pouvoir, au niveau individuel, accéder à des éléments d'explication pertinents. Whillans, élevé dans un quartier pavillonnaire de Manchester, est un petit dur qui n'aime pas l'école, se bat beaucoup, joue à des jeux risqués et possède un sens aigu de l'honneur. Ouvrier à quatorze ans, Whillans fait un travail difficile et très physique. Il acquiert très tôt son indépendance. Avant de découvrir l'alpinisme, il s'est longtemps adonné à la marche, seul, puis à l'escalade au sein du *Rock and Ice*. Il y excelle, n'hésitant pas à prendre des risques, autant par goût que par peur de perdre la face. Il a également lu *Let's Go Climbing* de Kirkus. Quand il part pour la première fois dans les Alpes, l'escalade occupe déjà tout son temps libre. C'est face aux Grandes Jorasses, que Whillans raconte avoir su qu'il allait consacrer son existence à l'alpinisme.

> « Nous restâmes des heures, d'abord devant la mince flèche orange et marron du Dru, puis la grande masse des Grandes Jorasses. J'eu ensuite un de ces moments où tout devient clair. Je sus qu'à partir de ce moment j'allais dédier ma vie à l'ascension des montagnes les plus dures et les plus inaccessibles au monde. (…) Derrière les Grandes Jorasses, je vis l'Himalaya et les Andes. (…) Ma vie venait d'être décidée[333]. »

Là encore, il s'agit d'un récit qui fournit suffisamment d'éléments contextuels pour que l'on puisse se risquer à avancer des explications relatives à la genèse de la « révélation ». De manière générale, ce sont les récits les plus récents qui fournissent le plus d'informations intéressantes pour une analyse sociologique de la genèse de ce sentiment[334].

Une autre catégorie de récits regroupe ceux qui ne fournissent pas assez d'éléments permettant de mener ce type d'analyse. Ces derniers donnent l'impression d'une passion innée, inexplicable et soudaine. C'est, par exemple, celui de Dorothy Pilley (1893-1986). Le récit commence à sa première ascension, un sommet du Pays de Galles. « J'avais attrapée, pour toujours, la folie des montagnes. (…) Il était à présent impossible de rester éloignée des hauteurs[335] », écrit-elle sans que l'on ne connaisse les éléments antérieurs à cet épisode. Chez Micheline Morin (1900-1972) également, si la révélation est décrite – « Et je connus qu'en dépit de moi-même il me faudrait retourner vers [la montagne] (…). Je connus que je n'étais plus libre, qu'elle m'avait conquise, et que désormais je ne cesserai plus de l'aimer[336] » –, il est difficile, à partir de sa seule autobiographie, d'en reconstituer la genèse. Comme Pilley, son récit débute par ses premières ascensions, à l'adolescence, en compagnie de son frère. Ce type de récit, qui s'ouvre par la révélation de l'alpinisme, n'est pas d'une grande utilité sociologique en ce qui concerne la genèse du sentiment de vocation. Ils ont néanmoins un intérêt : celui de montrer que la révélation est autant un schème narratif qu'une expérience vécue.

***

---

[332] Eric SHIPTON, *That untravelled world*, *op. cit.*, p. 30. Nous traduisons.
[333] Don WHILLANS et Alick ORMEROD, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 44-45. Nous traduisons.
[334] Par exemple, celui de Nick Bullock (né en 1965). Bullock, qui découvre tardivement l'alpinisme alors qu'il était professeur de sport dans une prison, revient longuement (plus de 50 pages) à la période antérieure à cette découverte. C'est lors d'un stage d'alpinisme effectué dans le cadre de son travail que la révélation a lieu. Bullock écrit : « Je sentais que j'avais trouvé ma vocation. (…) [Contrairement aux autres autour de moi], je me sentais à l'aise. C'était de toute évidence ce pour quoi j'étais né. C'était un fait qui m'apparaissait dans toute sa vérité » Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 53. Nous traduisons.
[335] Dorothy PILLEY, *climbing days*, *op. cit.*, p. 5. Nous traduisons.
[336] Micheline MORIN, *Encordées*, *op. cit.*, p. 82.

Dans ce chapitre, nous nous sommes interrogés sur les éléments qui pouvaient jouer comme des conditions de possibilité d'entrée dans l'alpinisme *et* d'adhésion forte à cette pratique.

La comparaison méthodique des autobiographies nous a permis de mettre au jour des propriétés, des expériences, des pratiques communes aux alpinistes, souvent antérieures à leur découverte de l'alpinisme. Parmi celles-ci, la lecture de récits d'aventure et d'alpinisme, la pratique de sports, des jeux dangereux ou sur de grands espaces, le travail précoce (pour certains seulement), des actes de résistance à l'autorité, qu'elle soit scolaire ou parentale.

Ces expériences partagées sont à l'origine de l'intériorisation de croyances, de manières de penser et de se penser (comme individu atypique notamment) favorables à la naissance d'un intérêt pour l'alpinisme. Elles permettent également l'incorporation de compétences corporelles et mentales plus directement transférables à la pratique de l'alpinisme : par exemple, un goût pour la prise de risque, des dispositions à l'autonomie et à l'indépendance, des capacités physiques de résistance (à la fatigue, au froid) et de force, des capacités mentales de résilience et d'abnégation, etc.

Elles structurent la manière dont l'individu vit ses premières expériences d'alpinisme. Elles permettent ainsi d'expliquer, d'une part l'entrée dans l'alpinisme, et de l'autre, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, la relative facilité avec laquelle ces individus ainsi « prédisposés » vont le pratiquer. Le regard vocationnel sur l'alpinisme, qui est celui de l'autobiographie, commence ainsi à se construire bien avant l'entrée dans le « grand alpinisme ».

Un des apports de ce chapitre a été de montrer comment la lecture de récits d'aventure et d'alpinisme, dès l'enfance, pouvait orienter le désir vers les activités aventureuses et, dans le même temps, imprégner les jeunes lecteurs de valeurs et représentations, par exemple masculines et héroïques, concordantes avec l'alpinisme. Mais nous avons également montré que la lecture était une manière, d'une part de se familiariser avec l'histoire de l'alpinisme (et, dans le même temps, avec ses principes éthiques), de l'autre d'apprendre le métier en dehors d'institutions de formation. C'est là un vecteur de socialisation peu commun dans une pratique corporelle. Le rôle central de la lecture permet ainsi, encore une fois, de souligner la position de l'alpinisme en marge du sport. Parce que l'alpinisme est une pratique qui se raconte et qui se lit, on peut envisager son apprentissage par les récits. Nous avions d'ailleurs déjà montré dans le chapitre 7 que les récits d'alpinisme participaient aussi de l'acculturation littéraire (lectorale et scripturale) des alpinistes issus des classes populaires. Indirectement, l'alpinisme fournit aussi des ressources culturelles qui permettent, sous certaines conditions, une ascension sociale.

# Chapitre 11 : La fabrique de l'excellence (2). Devenir un grand

> « La fréquentation du danger a forgé mon attitude vis-à-vis du monde, ce qui m'a permis de relativiser bien des ennuis. Les contingences liées à une société à laquelle on ne s'adapte que par raison deviennent simplement ridicules. Quand on a vu la mort de près, on est capable de toutes les audaces face à la lâcheté ambiante érigée en vertu, qui est la rançon d'un certain confort moral. Que peut-on imposer à celui qui est prêt à tout perdre, sans contrepartie ? En montagne, j'ai appris à juger les gens à leur vraie valeur, ce qui a bouleversé ma vision du monde[1]. »

Dans ce chapitre final, nous poursuivons l'analyse de la fabrique de l'excellence commencée au chapitre 10, en étudiant ce qui se produit après que la « révélation » de l'alpinisme a eu lieu. Il ne s'agit pas tant de mettre au jour la succession d'étapes objectives – en l'occurrence, les ascensions réalisées – qui mènent vers la « grandeur alpinistique » que de regarder comment l'excellence, entendue comme un triple rapport (à l'alpinisme, aux autres, et à soi), se construit au fil de la trajectoire. Alors que le chapitre 10 portait sur les conditions de possibilité d'un engagement passionné dans l'alpinisme, prélude à une carrière d'excellence, le présent chapitre se concentre sur le processus de conversion, c'est-à-dire de « transformation radicale de la vie de la personne, de sa conception de soi, de son réseau social et plus généralement de sa vision du monde[2] », qui débute au moment de la découverte de l'alpinisme et qui voit, dans le même temps, le passage de l'intérêt à la vocation et la transformation d'alpiniste à « grand alpiniste » . Cette conversion se développe sur le terreau des expériences passées et des dispositions et compétences incorporées décrites au chapitre précédent. C'est donc des individus déjà socialisés d'une certaine manière qui s'engagent dans l'alpinisme et qui, plus encore, y entreprennent un travail de conversion. Ce travail est déclenché par l'épisode initial de « révélation » de l'alpinisme.

Une fois que la « révélation » de l'alpinisme a eu lieu, vient le moment de l'investissement effectif dans l'alpinisme. L'individu se trouve alors pris dans une spirale : passionné et disposé à réussir en alpinisme (voire à exceller) du fait d'aptitudes et de croyances acquises antérieurement, il fait des progrès rapides. Ceux-ci viennent confirmer à ses yeux une supériorité pensée comme innée et affirmer, peu à peu, la croyance vocationnelle qui devient certitude absolue. L'alpiniste est alors enclin, voué qu'il est à sa passion, à des sacrifices plus poussés encore, qui finissent par conduisent à un resserrement de son existence sur l'alpinisme et à l'exclusion de domaines de l'existence jugés secondaires (vie professionnelle et familiale, réseau amical). C'est à partir du moment où l'on observe de tels sacrifices (scolaires, professionnels, familiaux, etc.) que l'on se trouve face à la vocation telle que nous l'appréhendons, c'est-à-dire un mode d'engagement intense qui suppose des coûts importants.

Le sentiment vocationnel est d'autant plus fort que l'alpinisme est une pratique peu institutionnalisée. Les travaux portant sur la fabrique des vocations sportives, artistiques ou religieuses, met-

---

[1] Simone BADIER, *La dame de pic*, *op. cit.*, p. 26.

[2] Doug MCADAM, « The Biographical Consequences of Activism », *American Sociological Review*, 1989, vol. 54, n° 5, pp. 744-760, p. 745. Nous traduisons. Dans ce texte, Doug McAdam distingue « conversion » et « alternation », la première transformation étant plus radicale que la seconde, qui n'est que partielle. Peter Berger et Thomas Luckmann utilisent quant à eux la notion d'alternation pour désigner, justement, « des cas de transformation qui apparaissent totaux » et qui « exigent des processus de resocialisation », c'est-à-dire ce que nous appelons ici « conversion ». Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 250.

tent souvent en avant le rôle d'institutions qui prennent en charge les individus de manière précoce. C'est le cas de figure qui, selon Charles Suaud, correspond à l'idéal-type de *l'engagement par élection instituée*[3]. De même, lorsque la fabrique de l'excellence est évoquée, c'est souvent dans un cadre institutionnel contraignant, qui hiérarchise, classe, récompense et sanctionne les candidats à l'excellence[4]. Or, dans l'alpinisme, autant la construction de la vocation que celle de l'excellence se fait (en grande partie) en dehors des institutions. Le futur alpiniste n'est pas pris en charge de manière précoce par une institution englobante qui, en plus de lui apprendre le travail alpinistique, vient lui faire intérioriser ses valeurs au terme d'un apprentissage codifié plus ou moins long[5]. Par conséquent, le « travail d'inculcation » de la vocation alpinistique n'est en rien semblable à celui, par exemple, de la vocation de prêtre au petit séminaire[6], ou de celle de sportif de haut niveau dans un centre de formation[7], ou de danseur dans un conservatoire[8]. Même lorsque des institutions de formation à l'excellence apparaissent dans l'alpinisme (les équipes jeunes de la FFME et du CAF), celles-ci ne sont pas, le plus souvent, un lieu dans lequel les alpinistes, à l'instar des lieux de formation sportifs classiques, sont totalement pris en charge et « transformés ». Au contraire, le passage par de telles institutions sert plus à valider un capital alpinistique déjà acquis, ce qui renforce l'impression de s'être fait « tout seul ».

Dans ce chapitre, nous aborderons la question de la fabrique d'un *rapport à soi* qui s'exprime sous les traits d'une vocation. De ce rapport à soi si particulier, de ce sentiment vocationnel, découle un *rapport aux autres* appuyé sur l'idée que l'alpiniste se fait de lui-même comme « grand » et « supérieur ». Il s'agira de considérer la manière dont le sentiment vocationnel en germe se renforce, s'exprime, ainsi que les effets d'une telle croyance chez les pratiquants les plus investis. En ce qui concerne l'intériorisation d'un *rapport à l'alpinisme*, le rôle clé de la lecture, déjà (longuement) évoqué dans le chapitre précédent, sera à nouveau souligné. La lecture, qui s'intensifie après la découverte de l'alpinisme, participe au processus de conversion : par la lecture, les jeunes alpinistes apprennent des compétences pratiques mais aussi les valeurs et « l'esprit » de l'alpinisme. Les lectures donnent ainsi une orientation au travail de conversion etparticipent, plus généralement, au changement de la vision du monde des alpinistes qui l'accompagne. Se joue donc à la fois un apprentissage technique et une intériorisation de manières de voir, de sentir, et de se positionner dans le monde social.

## 1. Le cercle vertueux de la passion

La découverte de l'alpinisme, lorsqu'elle est vécue comme une « révélation », est suivie d'un investissement intense dans cette nouvelle passion. Les jeunes alpinistes que nous avons étudiés retournent en montagne dès que l'occasion s'en présente, s'entrainent à la moindre occasion, essaient sans cesse des terrains nouveaux, se plongent avec frénésie dans la lecture de livres

[3] Charles SUAUD, « La vocation, force et ambivalence d'un concept « nomade ». Pour un usage idéal-typique », *Sciences Sociales et Sport*, à paraître

[4] Julien BERTRAND, Christel COTON, Muriel DARMON, Wilfried LIGNIER, Sabrina NOUIRI-MANGOLD, Paul PASQUALI et Manuel SCHOTTÉ, « Les classements dans les institutions de formation », *Sociétés contemporaines*, 2016, n° 102, pp. 5‑17.

[5] Dans l'alpinisme, c'est par exemple la lecture de récits d'alpinisme et d'autobiographies qui joue ce rôle d'apprentissage pratique et d'inculcation d'une vocation. Comme nous l'expliquerons, les livres peuvent « remplacer » l'institution.

[6] Charles SUAUD, *La vocation*, *op. cit.*

[7] Julien BERTRAND, *La fabrique des footballeurs*, Paris, La dispute, 2012.

[8] Joël LAILLIER, « La dynamique de la vocation : les évolutions de la rationalisation de l'engagement au travail des danseurs de ballet », *Sociologie du Travail*, 2011, vol. 53, n° 4, pp. 493‑514.

d'alpinisme, romans, récits, autobiographies, topoguides. « J'accumulais les courses à un rythme hallucinant (…). D'autres fois même, lorsque nous étions de retour au refuge avant la fin de la matinée, je m'efforçais de convaincre un ami d'aller achever la journée dans une nouvelle escalade. Rien ne comptait plus pour moi. Cette passion frénétique me dévorait tout entier[9] », se souvient Pierre Leroux (1921-1985). Tout cela produit des effets concrets : le jeune alpiniste, rapidement, se distingue de ses pairs moins motivés. Cette supériorité précoce vient renforcer le sentiment d'être « fait pour ça » et alimenter la croyance vocationnelle, souvent en dehors de toute sollicitation ou encouragement institutionnels.

On peut parler ici d'un « travail de soi », comme exercice méthodique de transformation, corporelle et mentale, exercé par l'individu sur lui-même, dans le but de devenir « autre ». Si le travail de soi peut être, dans certains cas, encadré par une institution, ce n'est pas le cas dans l'alpinisme où les incitations et la motivation proviennent de l'individu lui-même (ce qui ne signifie pas qu'elles ne sont pas le produit de structures sociales). On trouve cette notion de travail de soi individuellement géré chez Muriel Darmon lorsqu'elle étudie le processus de conversion des jeunes filles anorexiques qui entendent, de manière volontariste et méthodique, se « faire un corps » nouveau[10]. Ce corps nouveau va de pair avec des dispositions (nouvelles) devenues « seconde nature », avec un habitus nouveau – un « habitus anorexique ». Le signe d'une conversion réussie se perçoit alors par la difficulté à faire marche arrière. Sortir de la carrière anorexique est bien « différent d'un simple "abandon" parce que cela implique tout un travail de soi, nouveau et dans le sens opposé, une nouvelle conversion pour retrouver les dispositions précédentes[11] ».

Ces cas de figure, plutôt rares, d'un travail de soi auto-initié et auto-administré (l'opposé étant le travail de soi complètement encadré des « institutions totales »), conduisent à s'interroger sur la manière dont est vécu ce « travail » pour les enquêtés. Chez les jeunes filles anorexiques, il s'agit d'une conversion méthodiquement planifiée et organisée. De la même manière qu'un sportif s'entraine pour se faire un corps efficace et apprend, péniblement, à résister à la douleur ou à la fatigue[12], ces jeunes filles s'entrainent à ne pas ressentir la faim et, ultimement, à retraduire les diverses sensations somatiques de celle-ci en sensations positives. Il y a travail parce que l'autocontrainte et l'ascétisme sont des données essentielles de la transformation de soi. Chez les alpinistes également, il s'agit de se contraindre, de subir le froid, la faim, la fatigue, et les échecs. Pourtant, ce « travail » est presque toujours transfiguré, naturalisé dans les discours en choix et même en besoin. C'est un travail qui est vécu dans l'illusion de liberté. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 9, c'est le vocabulaire de la passion, de l'addiction, voire de la nécessité qui est utilisé pour raconter les efforts – qui ne sont pas interprétés comme tels – en vue de devenir un grand alpiniste. Là encore, on observe les effets du discours vocationnel, preuve d'une conversion réussie. Par l'effet de la croyance vocationnelle, le pénible travail de re-socialisation auquel se

---

[9] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 141-146.

[10] Voir notamment le chapitre 9 de la thèse de Muriel Darmon : Muriel DARMON, *Approche sociologique de l'anorexie : un travail de soi*, Paris V, René-Descartes, 2001.

[11] Muriel DARMON, « The Fifth Element: Social Class and the Sociology of Anorexia », *Sociology*, 2009, vol. 43, n° 4, pp. 717-733, p. 722. "Leaving the anorexic career at the end of the second phase, as some snowball interviewees who were never hospitalized did, is different from just 'giving up' because it involved a whole new, and reversed, work on oneself – a new conversion back to previous dispositions. This illustrates that an anorexic set of dispositions has been incorporated and must be fought and overcome".

[12] Voir, par exemple, Pierre-Emmanuel SORIGNET, « Danser au-delà de la douleur », *op. cit.*

livre l'alpiniste est traduit en libération de soi : l'individu ne se contraint pas à devenir un autre, au contraire, il « devient lui-même ». « L'alpinisme m'a donné une chance d'être vraiment moi-même[13] », écrit par exemple Dennis Gray. Il y a là une différence, dans la tonalité des discours, avec les jeunes anorexiques étudiées par Muriel Darmon, qui font preuve d'un recul et d'une certaine lucidité sur leurs pratiques passées. Cette différence tient au fait que celles-ci sont « sorties » ou « en cours de sortie » de la carrière anorexique : elles ont connues, ou connaissent, une conversion inverse encadrée par l'institution hospitalière. Les alpinistes, à de rares exceptions près, sont encore pris dans la carrière alpinistique : le discours vocationnel joue à plein. Nous interrogerons, en conclusion de cette quatrième partie de la thèse, la possibilité d'éventuelles « sorties de vocation ».

### 1.1. Un ascétisme auto-initié

La découverte de l'alpinisme entraine, chez tous nos enquêtés, un surinvestissement dans l'alpinisme qui n'est tempéré que par des évènements exceptionnels (blessures, décès) et qui, parfois, est coupé court par la mort de l'alpiniste, en montagne. Si l'on peut parler de travail de soi et de conversion, c'est parce que la boulimie d'alpinisme consécutive à la « révélation » de cette pratique se caractérise par un fort ascétisme. Il ne s'agit pas de pratiquer beaucoup « pour le plaisir » mais, plutôt, de pratiquer toujours plus, de rechercher des ascensions toujours plus difficiles, toujours plus dangereuses. Il n'y a pas réellement de visée précise à ces efforts : il s'agit, plutôt que d'atteindre un but fixé à l'avance, de toujours s'améliorer, de toujours faire « plus ». Un alpiniste interrogé en entretien utilise la métaphore du « tunnel » pour expliquer cette boulimie d'alpinisme.

> « Je me suis vraiment mis dans une sorte de tunnel et j'étais vraiment à fond là-dedans. Au début, c'était que l'été. (…) Et après, quand je me suis mis à faire de l'alpinisme toute l'année, c'est arrivé sept ou huit ans après. J'ai l'impression que j'étais toujours à rechercher, à vouloir faire des trucs plus durs, voilà, à être toujours à fond, quoi [Et, heu, ça s'est calmé ?] Non, ça s'est accentué. » [Français, né en 1965]

Encore une fois, il est intéressant de noter que cet ascétisme n'est pas le fruit d'une socialisation dans le cadre d'une quelconque institution, à l'inverse de celui évoqué, par exemple, par Joël Laillier chez les petits rats de l'Opéra[14], ou par Pierre Bourdieu chez les élèves des grandes écoles[15]. Dans les deux cas, il s'agit de comportements imposés par des institutions en charge de produire es élites (l'élite de la danse, l'élite intellectuelle). Chez les alpinistes, l'ascèse est auto-initiée (ce qui encore une fois, ne signifie pas qu'elle est le fruit d'une liberté par rapport aux structures sociales) : elle est le pendant d'un rapport passionné à l'alpinisme, dont nous avons vu qu'il avait été construit antérieurement sous l'effet de multiples influences (cf. chapitre 10). Les alpinistes sont, en quelque sorte, leur propre institution. Cette dimension individuelle vient renforcer l'appréhension des succès en alpinisme qui s'ensuivent comme un signe d'une prédestination. L'absence d'institution contraignante n'empêche pas ces comportements ascétiques d'avoir, comme dans le cas de l'Opéra ou des grandes écoles, des effets forts et distinctifs. Plus précisé-

---

[13] "climbing has given me a chance to be truly myself". Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 305.

[14] Joël Laillier, étudiant les petits rats de l'Opéra de Paris, relie les prédispositions ascétiques des élèves avec la trajectoire ascendante de leurs parents, qui adhèrent à la discipline de vie imposée par l'institution parce qu'ils y voient un cadre éducatif moral. Joël LAILLIER, « Des familles face à la vocation », *op. cit.*, p. 78. Chez les jeunes alpinistes, rien ne permet d'établir un tel lien, ni avec la trajectoire des parents, ni avec un milieu social en particulier, ce qui ne signifie pas qu'il n'existerait pas une variable explicative autre, que nous n'avons pas perçue.

[15] Pierre BOURDIEU, *La noblesse d'État: grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit, Le Sens commun, 1989, p. 151.

ment, l'ascétisme que l'on s'impose est l'élément déclencheur d'un cercle vertueux. Les jeunes alpinistes s'imposent des sacrifices parfois gigantesques pour s'adonner à leur passion. Les progrès qui en découlent viennent aiguiller encore plus la passion, confirmer l'élection, et encourager des sacrifices supplémentaires qui ne font que creuser encore plus l'écart entre ces jeunes alpinistes et leurs pairs moins investis. C'est sur ce terreau que se construit la croyance vocationnelle.

Catherine Destivelle (née en 1960) fournit une bonne illustration à ce phénomène. Sa passion pour l'escalade, dès l'âge de douze ans, constitue un formidable moteur qui la pousse à en faire plus que les autres et, finalement, à exceller et à s'affirmer. « J'accumulais les efforts, je m'acharnais à en faire toujours plus et en même temps je m'affirmais, à mes yeux et vis-à-vis des autres[16] », écrit-elle. Jeune adolescente, elle passe tous ses week-ends dans la forêt de Fontainebleau. Vers l'âge de 16 ans, elle commence à se rendre à Chamonix en cachette, en faisant croire à ses parents qu'elle est à Fontainebleau. Sa détermination est renforcée par la présence de compagnons d'escalade masculins, plus âgés et meilleurs qu'elle.

> « Ce n'est pas la ténacité qui me manque : je fais parfois une dizaine d'essais par bloc et sur des circuits de trente blocs il m'arrive de n'en réussir qu'un. C'est déprimant mais je suis sure d'y arriver un jour puisque d'autres y arrivent. Je n'en démords pas. Certains week-ends, c'est une bagarre intime et acharnée entre le rocher et moi, j'ai une hargne féroce et des colères violentes. Je tape du pied dans le grès à m'en faire mal, je crie, je pleure de rage[17]. »

De manière générale, depuis que les autobiographies d'alpinisme existent, des alpinistes y racontent leur rejet viscéral, honteux, du laisser-aller et du relâchement, un relâchement observé chez les autres envers qui une distance – et un sentiment de supériorité – se crée. Dorothy Pilley (1893- 1986), Gwen Moffat (née en 1924), ou encore Chris Bonington (né en 1934), voient comme une perte de temps toute activité trop éloignée de l'alpinisme, et comme un signe de faiblesse le fait de s'y adonner.

> « Pour moi, un jour de repos était une nécessité malheureuse, presque une concession honteuse à la faiblesse des mortels. (…) J'avais l'impression que deux jours de repos seraient un terrible gâchis et mettraient en danger mon statut d'alpiniste ! [18] »

> « Je grimpais presque tous les jours, avec qui le voulait bien (…) Nous nagions beaucoup – mais pas de séance de bronzage. C'était une perte de temps. La nage était tolérée pour se rafraichir, pas pour le plaisir de nager[19]. »

> « Nous dormions sous un rocher en dessous de Dinas Mot et nous grimpions avec tout le fanatisme de la jeunesse, au moins trois voies par jour ; je me sentais toujours lésé si je quittais la falaise avant la nuit[20]. »

Des propos qui font échos à ceux de W.H.Murray (1913-1996), pour qui « chaque occasion devait être prise, sinon nous ne nous sentions pas assez investis[21] », ou à ceux de Leroux (1921-2005), qui décrit la « volonté de réussir et [la] foi immense » des débutants vraiment passionnés :

> « Finalement, c'était les plus décidés, les plus accrocheurs, qui réussissaient leur programme de courses. Les indécis ne réalisaient pas grand-chose et se plaignaient de saisons épouvantablement mauvaises… (…) À l'époque, notre enthousiasme et notre jeunesse s'accommodaient à merveille de ces conditions. Nous ne pensions qu'à grimper, dans le cadre du stage [au Collège des Praz] durant la se-

---

[16] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 27.
[17] *Ibid.*, p. 62.
[18] Dorothy PILLEY, *climbing days*, *op. cit.*, p. 127. Nous traduisons.
[19] Gwen MOFFAT, *Space below my feet*, *op. cit.*, p. 64-70. Nous traduisons.
[20] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 18. Nous traduisons.
[21] W. H. MURRAY, *The Evidence of Things Not Seen*, *op. cit.*, p. 32. Nous traduisons.

> maine et pour nous-mêmes le week-end[22]. »

Si ces jeunes alpinistes font état d'une plus forte motivation et d'un plus fort ascétisme que les autres, c'est aussi parce qu'ils éprouvent une facilité supérieure en montagne. À l'origine de la passion pour l'alpinisme, si la « révélation » a lieu, c'est en partie parce que l'alpiniste se trouve immédiatement à son aise dans cette activité nouvelle à laquelle certaines expériences vécues l'avaient, indirectement, préparé. Cette aisance, comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, n'est donc pas aussi naturelle ou innée qu'elle peut le sembler : on en trouve les signes d'une acquisition antérieure. À propos de ce sentiment de facilité et d'aisance, un alpiniste interrogé en entretien nous dit :

> « Pendant deux ans, pendant mon service militaire à Briançon, j'ai fait de la montagne. J'y ai pris goût parce que je me suis aperçu que j'avais une aptitude à l'effort prolongé. Alors que mes copains râlaient parce qu'ils voulaient pas monter, que le sac était trop lourd, moi c'était le contraire. » [Homme, Français, né en 1941]

Les anecdotes sur la supériorité précoce, l'aisance si manifeste qu'elle décontenance le futur alpiniste lui-même, sont nombreuses. Le récit de Catherine Destivelle est, encore une fois, édifiant sur ce point. Dès ses débuts, avec le CAF dans la forêt de Fontainebleau, puis en stage dans les Alpes, elle surpasse débutants et moniteurs, « inspirant [autour d'elle] un respect quasi religieux[23] ».

> « Non, non, je n'éprouvais rien de tout ce qu'ils me décrivaient. Mon corps ne m'était pas un obstacle, bien au contraire, j'avais l'impression qu'il possédait des ressources illimitées[24] » ; « Plus les jours passaient et plus je devenais intolérante. J'avais l'impression de passer mon temps à attendre, et les maladresses et les peurs de mes camarades m'agaçaient[25]. »

Steven Venables (né en 1954) fait état de la même impatience, alors débutant, envers des camarades trop lents, tout comme Guido Magnone (né en 1917), qui écrit que « [son] enthousiasme était trop singulier pour que [ses camarades] [l']accompagnent plus loin[26] » ou Jean-Marie Choffat (né en 1956), dont « aucun [des] camarades ne se sentait attiré par les cimes aussi puissamment que [lui][27] ».

> « J'avais dix-neuf ans, j'étais en forme et motivé. Dave l'était aussi, mais avançait très doucement dans une activité où l'essence est d'aller vite. (…) Tout le monde semblait me restreindre, me frustrer dans mes rêves ; donc un matin, dans une poussée de misanthropie, je me faufilais hors de la tente à trois heures du matin pour aller grimper seul[28]. »

La description des compagnons trop lents, trop faibles, trop timorés, trop paresseux, etc. est un classique de ces récits. Lorsque l'alpiniste débutant commence son apprentissage, la facilité qu'il éprouve, en comparaison des autres débutants qui l'entourent, est un incroyable stimulant qui l'encourage à persévérer et à s'investir plus que les autres, creusant davantage l'écart initial. Choffat raconte comment, lors de son premier stage d'alpinisme, il était, contrairement à ses camarades, « attentif à tout » et « concentré sur ses moindres faits et gestes[29] ». Ce rapport passionné et quasi-addictif à l'alpinisme explique les progrès rapides de certains qui, bien qu'issus de milieux

---

[22] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 47-48.
[23] Catherine DESTIVELLE, *Danseuse de rock*, *op. cit.*, p. 24.
[24] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 34.
[25] *Ibid.*, p. 43.
[26] Guido MAGNONE, *Sculpteur de cimes*, *op. cit.*, p. 89.
[27] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 98.
[28] Stephen VENABLES, *Higher than the eagle soars*, *op. cit.*, p. 34. Nous traduisons.
[29] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 98.

éloignés de l'alpinisme et des montagnes, rattrapent leur retard en quelques années seulement.

### 1.2. Se redéfinir comme alpiniste

En outre, au fur et à mesure que le jeune alpiniste se découvre doué et que l'écart avec ses pairs se creuse, les anciens stigmates sont retournés en éléments distinctifs, et l'éventuel sentiment de différence devient sentiment de supériorité. La conversion des alpinistes en ce sens, n'est pas uniquement corporelle, elle ne concerne pas uniquement le versant des pratiques physiques. Elle est aussi, de manière tout aussi importante, identitaire, et résulte en une redéfinition de la manière dont les alpinistes se pensent et se situent par rapport aux autres alpinistes et aux non-alpinistes. Un parallèle intéressant peut être à nouveau établi avec le discours des convertis qu'analysent David Snow et Richard Machalek[30]. Ces derniers n'étudient pas le processus de conversion lui-même, mais le résultat de ce processus au regard de l' « univers de discours » des convertis. Outre la reconstruction biographique qu'ils opèrent, les convertis tendent à percevoir leur nouveau rôle comme leur « rôle principal » (*master role*), subordonnant tous les autres rôles qu'ils peuvent par ailleurs jouer[31]. Il semble en aller de même chez les alpinistes qui, durant cette phase initiale de surinvestissement dans l'alpinisme et de progression rapide, en viennent peu à peu à se définir, à se présenter et à se penser comme des « alpinistes » avant toute chose, un statut extrêmement valorisant à leur yeux.

La trajectoire d'apprentissage de Marc Batard (né en 1951) permet de saisir ce qui se joue pendant cette phase. Adolescent, il est complexé par sa petite taille et sa carrure frêle. Solitaire, en échec scolaire, il s'adonne au dessin et à la peinture, lit passionnément quelques classiques des récits d'alpinisme. Il fugue à plusieurs reprises, passe de longs moments dans la nature. Il est violé par son oncle chez qui il part s'installer pour suivre un apprentissage de mécanicien. Batard dit avoir désespérément recherché à être admiré. Une étape importante est franchie avec la découverte de ses qualités de marcheur, après qu'un camarade l'a initié à la randonnée. Ces capacités d'endurance viennent compenser et, surtout, justifier sa différence. Elles lui permettent d'être accepté, à l'internat, par les autres garçons.

> « Je me sentais toujours à part, mais pas parce que j'étais nul, trop petit ou pas assez séduisant : j'avais enfin une bonne raison, valable et admirable, d'être en dehors du groupe. Et je la cultivais comme si ma vie en dépendait[32]. »

Fasciné par les récits d'alpinisme, qui sont ses seules lectures, il s'essaie à l'escalade dans un club et se découvre, à l'âge de vingt ans, « programmé pour grimper[33] ». L'escalade est vécu par Batard comme un tournant existentiel : c'est une pratique où il se sent à sa place et « enfin (…) maitre de [lui] ». Il s'y adonne avec ferveur pour épancher ce qu'il décrit comme « une obsession, une folie, un besoin irrépressible ». Ses succès en escalade et en alpinisme le valorisent et l'envie de prouver sa supériorité joue comme un moteur :

> « Je voulais sortir du lot, devenir quelqu'un, accéder aux sommets. Rien ne pouvait m'arrêter. Au premier signe de faiblesse du premier de cordée, je passais devant ».

---

[30] David A. SNOW et Richard MACHALEK, « The Convert as a Social Type », *op. cit.*

[31] La notion de rôle principal vient de celle de « statut principal » (*master status*) établie par Everett Hughes, qui désigne par-là la primauté d'un statut face à tous les autres « statuts subordonnés » (*subordinate statuses*), ce statut principal finissant par définir l'individu à ses yeux et aux yeux des autres. Everett HUGHES, « Dilemmas and Contradictions of Status », *American Journal of Sociology*, 1945, vol. 50, pp. 353‑359.

[32] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 34.

[33] Cette citation et les suivantes : *Ibid.*, p. 39 à 45.

S'ensuite une quête effrénée de l'excellence : « je n'avais plus qu'une idée en tête : retourner dans les Alpes, continuer de grimper, apprendre, accumuler les courses pour devenir le plus vite un alpiniste confirmé ». Il démissionne de sa formation de mécanicien, part à Annecy en stop, devient homme de ménage à l'UCPA et apprend le ski en une saison : « j'avais la niaque et pas de temps à perdre ». Rapidement, cela ne lui suffit plus et il entreprend des ascensions en solitaire, dont la réussite vient, encore plus, le confirmer dans sa démarche. À propos de son ascension du mont Aiguille par la célèbre « voie des étudiants », il écrit :

> « J'y suis arrivé, tout seul. Et c'est tout seul que j'ai atteint, ce jour-là, le sommet de ma propre gloire ! J'étais heureux, fier, puissant, libre. »

Il termine l'année 1971 « sur le même rythme effréné d'apprentissage accéléré, [ne perdant] pas une occasion de tenter une ascension ». Il est reçu guide en 1972, moins de deux ans après avoir découvert l'escalade.

L'obtention du diplôme de guide, pour Batard (comme pour les autres alpinistes français l'ayant obtenu), représente un signe supplémentaire d'élection qui vient appuyer et encourager le sentiment vocationnel naissant. Il s'agit là, finalement, d'une épreuve de consécration par une institution légitime, comme pour les danseurs l'entrée dans le corps de ballet de l'Opéra au terme de leurs études, ou pour les footballeurs le recrutement par une équipe professionnelle[34]. Dans l'alpinisme cependant, à la différence de la danse classique ou du football, cette consécration n'est pas l'aboutissement d'une longue trajectoire de prise en charge institutionnelle[35], mais celui d'. En cela, on se rapproche, à ce stade précis de la trajectoire, de l'idéal-type de la vocation *par réalisation instituée d'un don naturel extraordinaire*[36].

L'entrée dans un club sélectif ou dans un réseau (GHM, *AC,* ou *ACG* dès sa création en 1953) fermé a les mêmes effets de consécration que l'obtention du diplôme de guide. La quasi-totalité des alpinistes de notre corpus ont fait partie de ces réseaux. Certains comparent l'entrée dans ces structures sélectives à une première intronisation dans l'élite. Pour Winthrop Young, l'accès à l'*AC* était vécu comme « le franchissement d'une frontière » et l'entrée « dans le corps des rois de la montagne[37] », pour Conway comme un « passage à l'âge adulte[38] » (*coming of age*). Chez les alpinistes anglais des générations les plus récentes, c'est l'entrée à l'*ACG* qui fait office de rite de passage et de consécration. Derrière la réserve et la retenue de rigueur, la fierté n'est pas mince. Il est plus facile d'obtenir ce genre de confession en entretien, car les alpinistes n'osent pas, dans leurs autobiographies, exprimer ce qui pourrait passer pour de la vantardise ou pire, comme du carriérisme. Dans l'aveu de cette fierté, la gêne est néanmoins palpable.

> « Je suis entré à l'*ACG* après ma première saison. [Vous aimiez le fait qu'il faille être sélectionné pour y entrer?] Hum, oui, oui. On se sentait un peu appartenir à un groupe d'élite (rires gênés). » [Anglais, né en 1941]
>
> « [Vous pensiez que c'était important? Vous étiez fier de rentrer à l'*ACG* ?] D'être un membre de

---

[34] Joël LAILLIER, « Des familles face à la vocation », *op. cit.* Julien BERTRAND, *La fabrique des footballeurs*, *op. cit.*

[35] Ou familiale, d'ailleurs. Sur ce point, voir la consécration que constitue, pour les enfants « surdoués », l'obtention de bons résultats au test de QI. Wilfried LIGNIER, *La petite noblesse de l'intelligence. Une sociologie des enfants surdoués*, Paris, La Découverte, 2012.

[36] Charles SUAUD, « La vocation, force et ambivalence d'un concept « nomade ». Pour un usage idéal-typique », *Sciences Sociales et Sport*, à paraître.

[37] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 54. Nous traduisons.

[38] Martin CONWAY, *Mountain memories*, *op. cit.*, p. 55.

> l'*ACG*… Oui, je pense que je l'étais probablement, en tant que jeune homme, oui… [Pourquoi ?] Parce qu'il y avait une sélection à l'entrée (…). Et oui, j'étais plutôt surpris et flatté, je me souviens, d'avoir été accepté comme membre à part entière. » [Anglais, né en 1956]
>
> « Je ne sais pas pourquoi je suis rentré à l'*ACG*, pour être honnête. Enfin, quand quelqu'un vous dit "tu devrais vraiment", et je suppose que c'était un peu une question de… de statut… Tu sais, pour moi c'était quelque chose, je venais d'un milieu ouvrier (…)! [Vous étiez content, ou fier ?] Fier? Jamais je ne m'en serais vanté, mais à l'époque je connaissais quand même pas mal de gens qui étaient très forts. » [Anglais, né en 1943]
>
> « J'avais fait quelques voies dans les Alpes et en Norvège, et quelqu'un m'a dit :"Pourquoi tu n'entrerais pas à l'*ACG*, tu es le genre de personne qu'ils veulent!", donc j'ai dit : "Allez !". Et c'était génial, parce qu'on se sentait appartenir à une élite, tu vois. » [Anglais, né en 1951][39]

En France, c'est plutôt l'entrée au GHM qui vient consacrer l'excellence[40]. On a déjà raconté la joie de Paragot à la réception de sa lettre d'acceptation, dont il n'a jamais jeté l'enveloppe. Tézenas Du Montcel (1902-1986) arbore avec fierté l'insigne du GHM[41], symbole, écrit-il, du « *dignus entrare* ». Cette référence à la formule consacrée est intéressante. Dans *l' Évolution pédagogique en France*, Durkheim explique que le *dignus est entrare* – le doctorat, dans le domaine universitaire – signifie, plus encore que l'entrée dans le corps professoral, le fait que l'aspirant à ce grade a passé avec succès toutes les épreuves antérieures (les degrés du cursus universitaire). « Le grade par excellence, écrit Durkheim, c'est celui qui donne accès dans la corporation en qualité de maître. L'examen vient de ce que la corporation est un corps fermé et ne s'ouvre à de nouveaux membres que s'ils remplissent des conditions déterminées; il n'y a pas de corporation qui ne soumette à des épreuves préalables quiconque demande à y entrer. *Le dignus est entrare*... est la formule qui résume peut-être le mieux le principe fondamental des examens universitaires[42] ». Ceci fait dire à Vincent Descombes que cette formule « concentre en elle tout *l'esprit* de l'institution[43] ».

Quant à Rébuffat (1921-1985), son biographe raconte ses tentatives désespérées pour entrer au GHM, dont il souhaite devenir un membre actif. L'admission comme membre actif vaut, en effet, le port du badge et l'ajout de deux étoiles après le nom dans la revue *Alpinisme*. Par la suite, Rébuffat rejoindra également l'*AC*, qui jouit encore d'un prestige important en France[44].

Cette consécration institutionnelle, surtout lorsqu'elle passe par l'obtention du diplôme de guide, peut entrainer, à sa suite, des encouragements familiaux qui avaient fait défaut jusque-là. En devenant guide, en particulier pour les générations de pratiquants des années 1950 à 1970, l'alpiniste voit son prestige rehaussé aux yeux de sa famille. Robert Flematti (né en 1942), qui se heurte dans un premier temps à l'incompréhension, voire à l'hostilité parentale – « Moi, je faisais figure de

---

[39] "I joined that at that time. First season. [You liked the fact that there was a selection to get in?] Hmm, yes, yes. You felt like a bit of an elite group"; "To be a member of the ACG… Yes, I think I probably was to a certain extent, as a young man, yeah. [Why?] Because there was entrance qualifications (…). And yes, I was quite surprised and quite flattered I remember, to be accepted as a full member"; "I'm not quite sure why I joined the ACG for instance, to be honest. Well, when somebody says "you really ought to", and I suppose there was a bit of... status... You know, for me there was something up there, I come from a working class background, you know! (…) [Were you happy, proud of it?] Proud? I would never go around and say I'm a member of the ACG, but by then knew a number of people who were quite good..."; "And after we'd done a few routes in the Alps and new routes in Norway, somebody said: "Why don't you join the ACG? You're the sort of person they want!", so I said: "Well!". And it was great, because it felt like an elite, you know".

[40] Parmi les Français, Jean-Marie Choffat est le seul à raconter être entré, en 1994, à l'*ACG*, « où les conditions d'admission sont encore plus draconiennes » qu'au GHM. Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 211.

[41] « Avec quelle fierté n'avais-je pas cousu l'insigne du G.H.M. sur le gros drap de Bonneval, uniforme des alpinistes français de l'époque ! » Robert TÉZENAS DU MONTCEL, *Ce monde qui n'est pas le nôtre*, *op. cit.*, p. 43.

[42] Durkheim Émile*, l'Évolution pédagogique en France*, *op. cit.*, p. 103.

[43] Descombes Vincent, « L'identité collective d'un corps enseignant », *op.cit.*p. 354. Nous soulignons.

[44] Yves BALLU, *Gaston Rébuffat, La montagne pour amie*, Grenoble, Hoebëke, 2011.

canard boiteux, de brigand, de sale môme, quand mes deux frères donnaient l'exemple » – est félicité lorsqu'il obtient le diplôme de guide : « ma mère ne comprenait pas très bien ce que je faisais, mais pour elle, le principal était que je réussisse[45] ». Il en va de même pour Lionel Terray (1921-1965), dont le père médecin était violemment opposé à ce qu'il fasse de l'alpinisme, au point de couper tout contact avec lui. Le diplôme de guide met fin à la vindicte paternelle : « certes, la profession que j'avais choisie n'était pas celle dont il avait rêvé pour moi !... Mais le fait que j'y avais brillamment réussi apportait un baume à cette plaie de son amour-propre[46] ». La consécration médiatique peut avoir les mêmes effets. Les parents de Lucien Bérardini, on s'en souvient, avaient réalisé la carrure alpinistique de leur fils en découvrant son nom dans les journaux. Catherine Destivelle, de son côté, explique que c'est parce que « la presse en parle[47] » que ses parents comprennent la teneur de ses ascensions. L'institutionnalisation de la réussite a donc des effets, non seulement sur l'alpiniste, qui y gagne un sentiment de supériorité, mais également sur ses pairs alpinistes (qui l'adoubent) et sur les proches non alpinistes (qui, enfin, sont disposés à reconnaitre son niveau).

La consécration, qu'elle soit institutionnelle ou médiatique, a surtout des conséquences en terme de vision de soi. Elle vient renforcer l'idée de prédestination et confirmer l'idée déjà ancrée que l'on était « fait pour ça»[48]. Ces effets sont d'autant plus forts que les alpinistes ont l'impression, en l'absence d'institutions de formation, de s'être « faits tous seuls », et ne perçoivent pas toute la genèse de leur rapport vocationnel à l'alpinisme, par exemple celui qui se joue via la lecture. La rareté des institutions, qui n'arrivent souvent, dans la carrière, que pour marquer l'entrée dans l'élite (lorsqu'on entre dans un club sélectif, par exemple, ou lorsque l'on est sélectionné pour participer à une expédition nationale), renforce ce sentiment de prédestination et d'élection. C'est ainsi qu'on peut lire, ici chez Marc Batard, les propos suivants :

> « J'avais réussi, tout seul, à atteindre mon objectif invraisemblable. J'étais rempli de cette force nouvelle que j'apprenais à peine à apprivoiser : l'ivresse d'être bon, le meilleur même, parfois. Le pouvoir de s'élever, de gagner en altitude, d'être au-dessus, d'aller plus haut. De sortir du lot[49]. »

La rareté des institutions permet, comme le souligne Gisèle Sapiro à propos des écrivains, la croyance en « l'idéologie romantique du créateur incréé », une idéologie qui a des effets très concrets puisqu'elle « renforce en retour la représentation de l'écrivain individualiste et libre, qui fait obstacle aux tentatives de professionnalisation de l'activité littéraire jusqu'à ce jour[50] ». Un parallèle peut être fait, une fois de plus, entre l'art et l'alpinisme.

## 2. Une conversion par la lecture

« Derrière toute conversion, il convient de chercher le travail, et parfois plus spécifiquement l'institution, dont elle émane et résulte[51] », explique Muriel Darmon. Nous avons expliqué que les institutions de formation jouaient un rôle mineur dans la conversion d'alpiniste à « grand alpi-

---

[45] Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 79 et 95.
[46] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 212.
[47] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 187.
[48] C'est ce que note Nicolas Lefèvre à propos des coureurs cyclistes. Leur entrée dans un club, ou dans une équipe, c'est-à-dire dans une institution qui produit des effets classants, est interprétée comme la marque d'une élection. Nicolas LEFÈVRE, « Construction sociale du don et de la vocation de cycliste », *op. cit.*, p. 59.
[49] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 48.
[50] Gisèle SAPIRO, « « Je n'ai jamais appris à écrire » », *op. cit.*, p. 18.
[51] Muriel DARMON, « Sociologie de la conversion. Socialisation et transformations individuelles », *op. cit.*, p. 79.

niste » et que cette conversion n'était pas encadrée par une institution extérieure contraignante. Ceci ne signifie pas pour autant que ce processus ne « s'appuie » sur rien et soit porté par la seule motivation individuelle. Il existe des supports à cette conversion, dont l'écrit fait partie. Les livres, d'une certaine façon, viennent fixer des cadres et une orientation à la conversion. En ce sens, on pourrait dire que les livres « remplacent » l'institution. En évoquant la lecture, nous voulons ainsi voulu montrer, de manière plus générale, que l'apprentissage d'une activité corporelle, tant en ce qui concerne les « dispositions à agir » que les « dispositions à croire », peut se dérouler en dehors d'un cadre institutionnel contraignant. La lecture, cependant, ne suffit pas à elle seule à convertir l'individu en « grand alpiniste » ni à lui inculquer une vocation. Il faut qu'elle soit suivie ou accompagnée de l'expérience pratique pour avoir des effets concrets. Elle n'est pas non plus la seule instance (importante) d'apprentissage de l'alpinisme. Nous aurions pu, également, nous pencher sur les modalités de la socialisation entre pairs, celle qu'exercent les guides sur les apprentis alpinistes, ou entre celle de mentors plus expérimentés sur les alpinistes débutants. Ces différentes modalités, nous les avons évoquées dans ce travail (chapitre 7), sans avoir mené une analyse complète de ces apprentissages, analyse qui aurait nécessité une approche plus ethnographique.

Nous sommes déjà longuement revenus sur l'importance de la lecture dans la constitution, antérieure à la découverte de l'alpinisme, de dispositions concordantes avec sa pratique. Qu'il s'agisse de romans d'aventure, de récits d'alpinisme ou d'autobiographies, la plupart des alpinistes font état de ce type de lectures enfantines. Les lectures d'alpinisme continuent de jouer un rôle tout au long de la carrière d'alpiniste, en particulier pendant la phase d'apprentissage. Dans le chapitre 8, le cas spécifique des individus issus de milieux populaires, *a priori* éloignés de l'alpinisme, a déjà été mentionné : ces derniers, en l'absence de structures institutionnelles d'apprentissage ou même de personnes relais, s'aidaient des livres pour s'initier à l'alpinisme. Si nous avons également vu (dans le chapitre 7) que les alpinistes de milieux populaires constituent un cas limite (la lecture jouant chez eux un rôle majeur d'acculturation, au-delà de l'apprentissage de l'alpinisme), cela ne signifie pas que les autres alpinistes ne lisent pas ces récits. Comme eux, ils les utilisent comme des sources d'information pratiques et s'y familiarisent avec l'histoire de l'alpinisme. Ils y découvrent les principes éthiques, les valeurs, les hiérarchies, « l'esprit ». Plus encore, ils y apprennent des techniques corporelles spécifiques.

En ce sens, la lecture participe à la fois de l'apprentissage de compétences pratiques, de l'intériorisation de règles éthiques, et de la construction d'une croyance de type vocationnel. Cet apprentissage par la lecture, en tant qu'il se fait en dehors de structures institutionnalisées « classiques » (clubs, stages, équipes, ou autres instances de formation) représente une différence supplémentaire entre l'alpinisme et les autres « sports ».

### 2.1. Boulimie d'alpinisme, boulimie de lecture

L'investissement passionné dans l'alpinisme s'accompagne d'un attrait pour tout ce qui se rapporte, de près ou de loin, à l'alpinisme. « L'escalade, pour moi, était le sel même de la vie. Quand je ne grimpais pas, j'y pensais, j'en rêvais, j'étudiais et lisais à ce propos, et je respirais son essence même[52] », explique Bill Peascod (1920-1985). Robert Paragot (né en 1927) « se jette sur tout ce

[52] Bill PEASCOD, *Journey after dawn*, *op. cit.*, p. 35. Nous traduisons.

qui le conduit virtuellement en altitude[53] ». Pour les alpinistes de la génération de Peascod et de Paragot, comme pour ceux, en général, des générations que nous avons étudiées, les livres représentent un moyen important, voire le moyen principal, d'accès à l'alpinisme (outre le fait de pratiquer). Il en aurait peut-être été différemment si nous avions étudié des alpinistes de générations ultérieures aux années 1970. Chez eux, les films, ou internet se sont sans doute ajoutés aux livres (et aux magazines) comme moyen d'accès privilégié à l'alpinisme[54]. Pour les alpinistes que nous étudions, ce sont encore vers les livres, magazines, topoguides, c'est-à-dire des supports principalement écrits, que se tournent les jeunes alpinistes passionnés. Ainsi, en plus d'encourager à la lecture (phénomène que nous avons observé à propos des alpinistes de milieux populaires), l'obsession nouvelle pour l'alpinisme entraine un recentrage presque exclusif des lectures sur des ouvrages d'alpinisme. L'effet socialisateur est double : les jeunes alpinistes se familiarisent, dans le même temps, avec la lecture (pour ceux qui en étaient éloignés) et avec l'alpinisme.

Ainsi, Pierre Mazeaud (né en 1929) « [se plonge] avec avidité dans la littérature alpine de toute sorte, tenant à tout savoir ». « Bientôt, écrit-il, aucune vie d'alpiniste ne me fut inconnue ; pas un rocher des Alpes ou des massifs extra-européens n'eut de secret pour moi[55] ». La lecture de ces ouvrages, en retour, vient attiser la passion pour l'alpinisme, « entretenir cette sorte de flamme que la facilité quotidienne étouffait », écrit Mazeaud. Georges Livanos (1923-3004) explique que, dès le moment de sa découverte de l'alpinisme,

> « (…) la littérature alpine fut mon unique lecture, tout autre me paraissait une inutile perte de temps, et ainsi je découvris les Dolomites et l'escalade. (…) D'Artagnan et Buffalo Bill cédaient le pas à Solda et Comici, les Dolomites devinrent mon pays de légende[56]. »

Il s'agit d'un tournant dans la carrière lectorale qu'évoquent également les alpinistes interrogés en entretien. Si dans les autobiographies, il est parfois difficile de distinguer les lectures effectuées avant la découverte de l'alpinisme de celles faites après, certains alpinistes interrogés précisent bien que cette boulimie de récits est consécutive à l'entrée dans l'alpinisme.

> « J'ai lu Winthrop-Young, *Mountain Craft*, un classique. Et puis Slingsby, *Mountaineering in Norway*. Et Shipton, Tilman, toutes ces choses [Mais, avant de grimper, vous ne lisiez pas ça?] Non, je les ai découverts quand j'ai commencé. » [Anglais, né en 1940]

> « J'ai lu Chris Bonington, Doug Scott, c'étaient deux de mes héros. J'ai lu tous leurs livres. Et les récits de leurs grosses expéditions sur des hauts sommets étaient tout simplement fantastiques. [Donc, vous avez commencé à lire ça quand vous avez commencé à grimper, ou avant ?] Ouais, quand j'ai commencé. » [Anglais, né en 1941]

Il n'y a pas, cependant, dans les livres d'alpinisme, la délégation scripturale du contrôle institutionnel qu'observe, par exemple, Muriel Darmon dans les groupes d'amaigrissement[57]. Derrière les livres d'alpinisme, pas d'institution alpinistique qui surveillerait, contrôlerait, inciterait ses membres à suivre le code de conduite prescrit par l'institution. Néanmoins, la lecture de livres d'alpinisme quels qu'ils soient (des topoguides aux autobiographies, en passant par les cartes)

---

[53] Robert PARAGOT et Sophie CUENOT, *Paris, camp de base*, *op. cit.*, p. 28.

[54] Sans les remplacer cependant. Nous avons pu le constater lors des entretiens et dans les autobiographies des alpinistes les plus jeunes.

[55] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 16.

[56] Georges LIVANOS, *Au-delà de la verticale*, *op. cit.*, p. 9.

[57] Muriel DARMON, « Surveiller et maigrir. », *Review of Agricultural and Environmental Studies*, 2010, vol. 91, n° 2, pp. 209‑228, p. 223. Dans cet article consacré au fonctionnement d'un groupe commercial d'amaigrissement, Muriel Darmon montre comment le contrôle de l'amaigrissement des clientes est délégué par l'institution via l'écrit, qui joue comme un instrument de surveillance à distance.

contribuent, comme c'était déjà le cas auparavant dans la trajectoire, avant la découverte de l'alpinisme, à orienter le désir, à fixer des buts et, plus généralement, à construire un nouveau monde pour les alpinistes

### 2.2. Des lectures de divertissement aux lectures didactiques

Alors que les éventuels récits d'alpinisme lus pendant l'enfance relevaient d'une « lecture de divertissement », ils deviennent de plus en plus, pendant la phase d'initiation à l'alpinisme, des « lectures didactiques », c'est-à-dire « vouées à l'acquisition méthodique et sérieuse de connaissances destinées à en faire usage[58] ».Via les récits, les autobiographies, ou les topoguides, les apprentis alpinistes apprennent des choses très pratiques, à commencer par le cheminement et l'aspect des voies, dont les plus prestigieuses sont souvent connues par cœur. La lecture permet ainsi de se projeter virtuellement dans des montagnes éloignées du lieu de pratique habituel (les Alpes pour les Britanniques, l'Himalaya pour les Français). Georges Livanos, découvrant pour la première fois les Dolomites, reconnait ainsi immédiatement les sommets.

> « Et voici Cortina et son clocher, je le connais depuis si longtemps par mes chères photos qu'il me semble l'avoir toujours vu ; de même toutes ces montagnes que je retrouve, sorties de mes livres, et dont je cite les noms à mes compagnons comme si elles étaient « mes » montagnes : Croda da Lago, Tofana, Pomogagnon[59]… »

Les lectures effectuées façonnent à ce point les représentations des montagnes et des ascensions que les jeunes alpinistes, une fois sur place, réellement confrontés aux montagnes décrites et aux voies racontées dans les livres, peuvent être décontenancés par le décalage entre leurs attentes et la réalité. Dorothy Pilley, lorsqu'elle arrive à Zermatt pour la première fois, s'en est déjà forgé une « image rêvée à travers les pages de Whymper, Tyndall, Mummery et Leslie Stephen[60] ». Elle ne connait des glaciers que ce qu'elle a lu dans les livres et « pourtant la réalité surpasse [ses] attentes » lorsqu'elle aperçoit la variété des crevasses[61]. Joe Simpson, à l'inverse, s'attend à des montagnes plus dramatiques que celles qu'il a devant les yeux.

> « J'avais lu assez de livres pour être convaincu que les Alpes étaient grandes, belles, et potentiellement létales. Observant du bas la prodigieuse colonne calcaire de 300 mètres de l'angle jaune, le Spigolo Giallo, sur l'Anticima, je n'avais aucun doute sur leur grandeur, mais je ne voyais pas les dangers. Les chutes de pierres, les éclairs, les descentes éprouvantes en rappel sur de mauvais ancrages, et les bivouacs imprévus et glacés – j'avais lu sur tout cela et secrètement, je suppose, j'espérais naïvement en faire l'expérience[62]. »

Engagé dans le pilier Bonatti, une voie qu'il connait par le récit par son auteur, il est déçu, lorsqu'il découvre un papillon au beau milieu de l'ascension, de ne pas ressentir l'émotion que décrivait Bonatti à la vue du même insecte : « Je me sentais honteux parce que mon papillon ne m'avait pas ému du tout[63] ».

Mais le décalage existe surtout, dans la plupart des cas, entre le danger et la difficulté décrits dans les récits et la facilité avec laquelle le jeune alpiniste réalise l'ascension fantasmée. La plupart des alpinistes, en effet, connaissent déjà le cheminement des voies importantes parce qu'ils en ont lu la description dans des récits. À propos du Grépon, Tézenas du Montcel écrit :

---

[58] Claude F. POLIAK et Gérard MAUGER, « Les usages sociaux de la lecture », *op. cit.*, p. 3.
[59] Georges LIVANOS, *Au-delà de la verticale*, *op. cit.*, p. 98.
[60] Dorothy PILLEY, *climbing days*, *op. cit.*, p. 137. Nous traduisons.
[61] *Ibid.*, p. 110.
[62] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 85. Nous traduisons.
[63] *Ibid.*, p. 162.

> « Je connaissais presque par cœur le célèbre chapitre que Mummery lui a consacré dans ses *Escalades*, et j'avais relu cent fois un article abondamment illustré d'un vieil annuaire du Club Alpin où l'ascension y était décrite pas à pas[64]. »

Charlet, au début des années 1920, a suffisamment lu sur la Meije qu'il reconnait « en les escaladant, tous les fameux passages : Grande Muraille, Dalle des Autrichiens, Dos d'Ane, Pas du Chat[65] ». Il est étonné, lors de son ascension de la Méridionale d'Arves, de ne pas trouver les passages difficiles attendus :

> « J'avais été assez étonné, pour ma part, de la facilité avec laquelle nous avions fait ce sommet renommé ; d'après les récits que j'avais lus, j'en étais presque à le redouter[66] »

Terray, quant à lui, se trouve déçu de la facilité du passage de la « rampe », dans la face nord de l'Eiger : « loin d'être un étroit et difficile "cheneau", ce n'est qu'un confortable couloir tellement débonnaire que nous en sommes presque déçus[67] ». La face nord de l'Eiger est une des ascensions les plus lues et les plus commentées. Desmaison dit avoir lu tous les récits des alpinistes en ayant réussi l'ascension, si bien, écrit-il, que « quand je la gravirai, plus tard, je reconnaitrai les passages comme si je les avais déjà traversés[68] ». Haston, contemporain britannique de Desmaison, a également « lu tout ce qui avait été écrit sur la face nord de l'Eiger » mais lorsqu'il l'aperçoit pour la première fois, n'est « pas préparé à la taille de cette face qui dominait la vallée de Grindelwald ». Il reconnait immédiatement le cheminement de la voie, ayant en tête le dessin tiré du récit de l'ascension par Heinrich Harrer, *The White Spider*. Après un premier échec dans la voie, il se replonge dans l'ouvrage : « je lu et relu *The White Spider*[69] ». Venables, quelques années plus tard, reconnait les bivouacs de la voie à diverses photos aperçues dans les livres de Harrer et de Renshaw ; Cave dit avoir mémorisé, pendant ses lectures dans la mines, la description de la voie ; etc.

En plus de cela, la lecture de récits d'alpinisme permet d'acquérir des connaissances pratiques de nature très diverses, qu'il s'agisse de déterminer un emplacement pour bivouaquer, d'apprendre la meilleure manière de progresser sur la glace, ou de déterminer l'heure idéale pour débuter une ascension. Lunn sait ainsi, suite à de nombreuses lectures, qu'il faut partir tôt le matin : « une connaissance approfondie de la littérature alpine nous avait convaincu qu'un départ précoce était ce qu'il fallait faire[70] ». Pour ne citer que quelques exemples, on apprend que Conway, déjà dans les années 1870, avait appris dans les récits de Whymper et de Tyndall à tailler des marches dans la neige, une compétence que Frison-Roche dit lui aussi avoir appris dans des livres[71]. Dans les livres, Pilley a appris, parmi d'autres techniques alpines, à retenir une chute. Elle y a aussi découvert le jargon des alpinistes[72]. « Des [livres] d'Archer Thompson et d'Abraham, écrit-elle, j'ai réuni plus que je ne pourrai en dire sur les techniques de l'alpinisme[73] ». Smythe évite une avalanche grâce aux connaissances acquises dans un livre de Lunn, la leçon à tirer étant « qu'on apprend

---

[64] Robert TÉZENAS DU MONTCEL, *Ce monde qui n'est pas le nôtre*, *op. cit.*, p. 35.
[65] Armand CHARLET, *Vocation alpine*, *op. cit.*, p. 88.
[66] *Ibid.*
[67] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 241.
[68] René DESMAISON, *Professionnel du vide*, *op. cit.*, p. 209.
[69] Dougal HASTON, *In High Places*, *op. cit.*, p. 51‑53.
[70] Arnold LUNN, *The mountains of youth*, *op. cit.*, p. 25.
[71] Martin CONWAY, *Mountain memories*, *op. cit.*, p. 32 Roger FRISON-ROCHE, *Le versant du soleil*, *op. cit.*, p. 94.
[72] Dorothy PILLEY, *climbing days*, *op. cit.*, p. 11. Nous traduisons.
[73] *Ibid.*, p. 13.

beaucoup de choses utiles en lisant des livres, en particulier en ce qui concerne l'état de la neige[74] ». Evans, lors de sa première escalade rocheuse, sait déjà comment s'encorder : « nous savions déjà tout, ou croyions savoir, après des lectures passionnées[75] ». Flematti, lors de sa première sortie en montagne, est accompagné d'un camarade qui a « potassé un bouquin de montagne » et y a appris comment s'encorder sur un glacier et qu'il fallait y porter des crampons[76]. Les plus jeunes générations ne sont pas en reste. Cave, pour ne citer qu'un exemple, s'efforce d'éviter les contentieux au sein de sa cordée, partie à l'assaut du Changabang, après avoir lu le récit de la même ascension par Boardman.

> « Je me souvenais ce que Pete Boardman avait écrit sur la nécessité d'éviter les conflits personnels durant des entreprises majeures comme celle-ci. Boardman avait explosé lorsque Joe Tasker avait continué de prendre des photos de lui alors qu'il était épuisé, et lui avait crié : "Si tu prends encore une photo, je te frappe[77]". »

Les connaissances pratiques, acquises par la lecture, que nous venons d'évoquer, ne sont généralement *pas* tirées de manuels d'alpinisme. C'est bien, dans la majorité des cas, la lecture de récits ou d'autobiographies qui a conduit à leur incorporation. Si les récits d'ascensions et les autobiographies, qui n'ont pas vocation à expliquer les techniques de l'alpinisme, font pourtant l'objet d'une lecture de type didactique, c'est parce qu'ils possèdent une connotation pédagogique implicite (et parfois explicite) forte. À la fin de son autobiographie, Smythe fournit une liste d'ouvrages utiles parmi lesquels on trouve plus de récits et d'autobiographies (tous les classiques britanniques y sont présents) que d'ouvrages de techniques alpines. Les autobiographies sont en fait émaillées de conseils délivrés de façon plus ou moins transparente, par de grands alpinistes qui sont de véritables modèles pour les débutants. En décrivant leur apprentissage, les erreurs faites et les leçons tirées, les auteurs transmettent, indirectement, des connaissances importantes aux lecteurs. Dans certains cas, le but est explicitement énoncé, comme ici chez Finch :

> « C'est surtout pour les membres de la jeune génération que ce livre a été écrit, dans l'espoir que, en leur donnant un aperçu des joies aventureuses que l'on peut trouver dans les montagnes, il puisse les encourager à s'essayer à l'alpinisme[78]. »

On se souvient d'ailleurs que l'ouvrage de Finch avait eu exactement cet effet sur le jeune Evans, qui l'avait découvert dans la bibliothèque de ses tuteurs. Kirkus dit à peu près la même chose dans son autobiographie à destination des adolescents. Cet ouvrage est particulier : le récit de vie est entrecoupé de chapitres consacrés aux techniques de l'alpinisme. Pour Kirkus, c'est dans le récit que l'on apprendra le plus de choses utiles.

> « Je pense que vous apprendrez bien plus si je raconte quelques-unes de mes aventures ; vous noterez les erreurs que j'ai faites et vous verrez quelles punitions j'ai reçues en retour[79]. »

De même, on se souviendra peut-être de l'impact qu'a eu ce livre sur les jeunes Joe Brown ou Don Whillans. Ce type d'ouvrages, surtout destinés aux jeunes garçons, a été reproduit ensuite : Evans au Royaume-Uni, Rébuffat et Pierre en France, ont publié des livres semblables. Dans la plupart des cas cependant, les autobiographies n'énoncent pas une volonté de transmission aussi explicite. Celle-ci est cependant visible à travers divers éléments du texte et du paratexte : lexique,

---

[74] Frank S. SMYTHE, *The adventures of a mountaineer*, *op. cit.*, p. 20. Nous traduisons.
[75] Charles EVANS, *On Climbing*, *op. cit.*, p. 22.
[76] Robert FLEMATTI, *Flemattissime*, *op. cit.*, p. 67.
[77] Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 229. Nous traduisons.
[78] George Ingle FINCH, *The making of a mountaineer*, *op. cit.* Préface. Nous traduisons.
[79] Colin KIRKUS, *Let's go climbing!*, *op. cit.*, p. 157. Nous traduisons.

passages expliquant certaines techniques et, surtout, récit des erreurs et de la manière dont il aurait fallu les éviter. Les récits de vie s'y prêtent particulièrement bien. « Lors de la journée d'erreur passée dans la face Ouest des Grands Charmoz, j'avais reçu une leçon exceptionnelle[80] », explique Leroux après avoir raconté sa mésaventure. « Il y avait faute de ma part : je n'aurais pas dû me contenter de l'affirmation des prédécesseurs, il fallait vérifier le piton avec plus de soin (la leçon m'a profitée)[81] », écrit de son côté Livanos, après le récit d'une chute qui aurait pu être mortelle.

Si nous avons centré notre analyse sur l'apprentissage pratique permis par la lecture, n'oublions pas que la lecture est aussi le lieu de l'apprentissage tacite de tout ce qui constitue « l'esprit de l'alpinisme ». Tous les éléments relatifs aux représentations de l'excellence que nous avons analysés jusque-là, les grands alpinistes en devenir s'en imprègnent lorsqu'ils lisent ces textes. C'est aussi le lieu où l'on apprend les grands faits de l'histoire de l'alpinisme et où se forge une culture commue et une mémoire collective[82], plus ou moins prégnante dans le deux pays étudiés. Benoit Chamoux, parlant de l'Himalaya, écrit *:*

> « Si nous sommes, après tout, le produit de notre propre passé, nous le sommes aussi parfois de celui des autres. C'est cette mémoire collective qui rend audible puis attirant l'écho d'une montagne. La magie de l'Himalaya m'avait envoûté bien avant que j'aie pu en apercevoir les contreforts[83]. »

L'éthique, également, est quelque chose que l'on découvre (en partie) dans les livres. Ces derniers fournissent des repères pour les jeunes alpinistes aspirant à devenir des grands. C'est en comparant leurs propres ascensions à celles des « grands », aperçues dans leurs récits, qu'ils cherchent à se conformer à leurs modèles. Choffat livre à ce propos une réflexion intéressante sur le rôle de la lecture des récits d'alpinisme qui, pour lui, permet de « porter le poids de l'expérience [des] ainés ». « Au début des années soixante-dix, écrit-il, il fallait d'abord vaincre une sorte de "peur historique" pour arriver au pied d'une paroi sur laquelle une tragédie s'était jouée quelques années, voire quelques mois ou quelques jours plus tôt[84] ». Un alpiniste anglais interrogé en entretien affirme de même que les livres ont pour intérêt « d'apprendre de l'expérience des autres ». « Je n'ai jamais suivi de cours, jamais pris de guides, ajoute-t-il. Je lisais tout le temps quand j'étais jeune. Je voulais en savoir plus, (...) savoir où aller, quoi faire[85] ».

Il est ainsi très courant, dans les autobiographies, de trouver des passages où les alpinistes se situent dans la continuité de leurs prédécesseurs, en mesurant leurs propres exploits avec ceux des grands alpinistes dont ils ont lu les ouvrages. Nous ne citerons que quelques extraits. Dans le premier, Livanos, alors apprenti alpiniste suit les traces de Tézenas du Montcel, et d'autres grands alpinistes des générations d'avant-guerre. Dans le second, Leroux s'attaque à la face nord des Grandes Jorasses, une voie test qui permet de se mesurer aux grands alpinistes dont il a lu les

---

[80] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 42.
[81] Georges LIVANOS, *Au-delà de la verticale*, *op. cit.*, p. 23.
[82] Ceci a déjà été évoqué dans le chapitre 6 et nous n'y reviendrons pas
[83] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 9.
[84] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 112. Selon lui, les jeunes générations ne voient pas l'alpinisme de la même façon, ne connaissent pas l'histoire des voies. C'est pourtant une image opposée que nous donnent à voir les alpinistes que nous avons interrogés.
[85] "I used to read it all the time, when I was young. I just wanted to know more, you know. Know more, more, more. Know where to go, what to do. Because until you get the experience, you always have to learn from other people's experience. And I've never been on courses, now people do a lot more of that, which is a good thing, not a bad thing. But I've never done things like that, we've never had guides". Britannique, né en 1951.

exploits :

> « Le récit de Tézenas du Montcel, une de mes premières lectures sur l'alpinisme, m'a fait désirer la face nord des Grands Charmoz. Muraille typiquement « haute montagne », sans grosses difficultés rocheuses, elle exige ce genre de connaissances que les écoles d'escalade ne procurent pas. La nouveauté pour moi de ce terrain m'attirait, mais il pouvait être dangereux de vouloir emboîter le pas de gens qui s'appelaient Welzenbach, Heckmair ou Armand Charlet[86]. »

> « Les récits de mauvais temps dans cette paroi revenaient à mon esprit. Terray et Lachenal s'étaient fait prendre ainsi et avaient lutté trois jours dans la tempête alors qu'en bas on les croyait perdus. La cordée de Bonatti avait connu la même épreuve. Et celle d'Heckmair aussi. Quand on se trouve dans ce genre de situation, on a vraiment le droit de parler de combat, d'un combat fondamental pour survivre. Les autres cependant s'en étaient sortis… Oui ! Mais étions-nous de la même trempe qu'eux[87] ? »

Au Royaume-Uni, les topos ont souvent ceci de spécial que l'accent y est, plus qu'en France, mis sur l'histoire des voies qui y sont décrites. Lire les topos permet ainsi d'acquérir une connaissance historique assez étendue sur l'alpinisme. Ceci paraît évident aux yeux des Britanniques, pour qui « les livres d'alpinisme sont en fait tous des livres d'histoire, de diverses sortes », des livres qu'on parcourt avidement lorsque l'on débute. « Quand vous faisiez le pilier Bonatti, explique un alpiniste en entretien, vous saviez tous les efforts en solitaire de Bonatti, où il avait fait ses manipulations de corde, et vous connaissiez l'histoire des grandes faces nord. Elles faisaient toutes partie de l'histoire[88] ». Connaître cette histoire, pour les alpinistes britanniques, est important, sans doute plus que pour les Français, qui sont plus rares à insister sur ce point. L'un d'eux nous l'explique en entretien :

> « Quand vous lisez un topo anglais, il y a toujours l'arrière-plan, l'histoire de la voie. Ce n'est pas juste une ascension, elle a été faite par untel et untel, dans le mauvais temps, c'est quelque chose qui a plus de valeur, une valeur historique. » [Britannique, né en 1940]

Plus encore, pour cet alpiniste, il est « nécessaire » de s'intéresser à l'histoire de l'alpinisme pour en « faire » réellement. Lorsqu'il a commencé à pratiquer, ce jeune homme issu des classes populaires s'est plongé dans les livres de Winthrop-Young consacrés aux débuts de l'alpinisme dans les Alpes et au Royaume-Uni[89].

## 3. Un resserrement du monde

Quelles sont les conséquences de l'investissement, toujours plus intense, dans l'alpinisme, sur les domaines annexes de la vie sociale ? Nous avons expliqué que les alpinistes que nous étudions, « voués » qu'ils sont à leur pratique, finissent par faire de leur rôle d'alpiniste leur « rôle principal ». Cependant, ce changement n'est pas immédiat. Il va de pair avec une réorganisation de l'existence autour de l'alpinisme qui passe par ce que nous appelons un resserrement du monde social. Le surinvestissement dans l'alpinisme finit en effet, peu à peu, par couper l'alpiniste de son existence antérieure. L'alpiniste voué à son activité voit, au fil des années, les frontières de son

---

[86] Georges LIVANOS, *Au-delà de la verticale*, *op. cit.*, p. 49.
[87] Pierre LEROUX, *Guide*, *op. cit.*, p. 96.
[88] "When you start climbing, you want to read everything about it. And at the time, the climbing books basically were all history books, of various sorts. (…) When you did the Bonatti Pillar for instance, you knew all about the solo efforts of Bonatti, where he did his rope manoeuvres, and you knew about the history of climbing the great North Faces. They were all part of the history, yes". Britannique, né en 1941.
[89] "I mean you have to be interested in the activity you are involved in. I read G. Winthrop-Young books about early mountaineering in the Alps and discovery of rock climbing in the Uk about 18..1870, or something. Yeah, you know, and when you read a British guidebook there's always in the back, there's always the history of the climb. It's not just a climb, it's been done by such and such, in really bad weather, it's something that has some more value, historically". Britannique, né en 1940.

monde social, familial, ou professionnel se resserrer, jusqu'à correspondre à celles de l'alpinisme. Finalement, ce resserrement va de pair avec le changement de « monde » et de catégories d'appréhension du réel qui s'opère lors de la conversion. Il s'agit d'un des effets visibles de ce changement. Plus l'alpiniste se pense comme alpiniste avant tout (ce que Snow et Machalek nommaient, chez les convertis, l'adoption d'un nouveau « rôle principal »), moins il est enclin à se mêler à des non-alpinistes. Berger et Luckmann, à propos du processus d'alternation, expliquent qu'une séparation de l'individu par rapport aux outsiders de son nouveau monde est nécessaire pour que la re-socialisation ait lieu. Selon eux, c'est là une manière d'éviter les dissonances cognitives causées par l'exposition à des définitions de la réalité non concordante avec son nouveau rôle. D'après eux, la nouvelle « structure de plausibilité doit devenir le monde de l'individu, déplaçant tous les autres mondes, particulièrement le monde que l'individu a "habité" avant son alternation. (…) L'individu alternant se désaffilie de son monde antérieur et de la structure de plausibilité qui l'a soutenu, si possible physiquement, sinon mentalement[90] ». Cette séparation, qui trouve son apogée dans les institutions totales dans lesquelles l'individu est physiquement coupé du monde, peut aussi avoir lieu à des degrés moindres : tout en restant dans le monde, une réorganisation du temps et des activités se fait, peu à peu, en faveur de l'alpinisme. Elle peut aboutir, dans des cas extrêmes, à une séparation « quasi physique », lorsque l'alpiniste a abandonné travail, famille et amis non alpinistes.

Le processus de séparation et de resserrement du monde sur l'alpinisme est résumé de manière étonnamment semblable par Dennis Gray (né en 1935) et par Joe Brown (né en 1930). Ces deux alpinistes, nés dans les années 1930, ont assisté à la professionnalisation de leur activité et ont eux-mêmes fini par se reconvertir dans des activités liées à l'alpinisme.

> « Une fois que le désir de grimper a été implanté dans une personne, il est extraordinaire de constater jusqu'où elle peut aller pour atteindre ses objectifs. J'ai connu des gens qui sacrifiaient leur gagne-pain, ignoraient leurs obligations familiales, abandonnaient des perspectives de carrières afin d'apprendre à grimper[91]. »

> « Pour les individus qui sont mordus par le virus de l'alpinisme, cela devient plus qu'un passe-temps. C'est un mode de vie. On a tendance à devenir insatisfait au travail et à ne vivre que pour le week-end. Beaucoup d'alpinistes ont abandonnés un bon travail parce qu'il interférait avec l'alpinisme[92]. »

Un signe fort de cette fermeture est le fait que le réseau de sociabilité finisse, le plus souvent et sauf effort conscient de résistance de la part de l'alpiniste, par être uniquement constitué de pairs alpinistes. C'est ce qu'affirment l'ensemble des alpinistes encore en activité interrogés en entretien. Parmi les Français, l'un d'eux nous explique qu'il n'a « hélas que des amis alpinistes » et qu'il s'agit d'un « milieu [qu'il] fréquente quasiment exclusivement », même si « c'est un petit peu limitant » [Français, guide, né en 1968] ; un autre qu'il a « aussi des amis parapentistes, mais [qu'il s'agit] globalement d'alpinistes ». Le même constat peut être fait parmi les alpinistes anglais. Un seul d'entre eux nous a affirmé, en entretien, qu'il avait « surtout » des amis qui n'étaient pas des alpinistes. Les autres tiennent un discours bien différent, à l'instar de cet alpiniste, le plus jeune de nos enquêtés :

> « Les seules personnes avec qui je m'entends vraiment bien sont des alpinistes. Pas besoin de parler d'escalade ou d'alpinisme avec eux, pas besoin de grimper avec eux, tu sais que tu vas bien t'entendre

[90] Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, *op. cit.*, p. 252.
[91] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 16. Nous traduisons.
[92] Joe BROWN, *The hard years*, *op. cit.*, p. 18. Nous traduisons.

> avec eux. Parce que c'est le genre d'état d'esprit qui explique pourquoi tu finis par faire ça[93]. » [Anglais, né en 1979]

Ce processus de fermeture du réseau de sociabilité peut rappeler certaines conclusions de travaux consacrés aux sous-cultures déviantes. Howard Becker, dans son ethnographie des musiciens de dance, évoquait leurs comportements « d'auto-ségrégation », tant par rapport au public[94] que par rapport aux profanes de manière générale, y compris leurs propres familles[95]. Dans l'alpinisme, le processus de fermeture débute assez tôt, peu après la découverte de l'activité. Peu à peu, les autres domaines de l'existence sont abandonnés : l'école, d'abord, puis les autres activités de loisir, les relations amoureuses et amicales extérieures à l'alpinisme, et enfin la carrière professionnelle. Au terme de cette trajectoire, rien n'empêche l'alpiniste de se vouer tout entier à sa passion.

Historiquement, ce processus devient de plus en plus abouti au fil du temps, au fur et à mesure que l'alpinisme de haut niveau devient de plus en plus engagé (ce qui réclame, justement, que l'alpiniste y engage toute son existence). Berger et Luckman, encore une fois, nous sont utiles lorsqu'ils différencient la force des socialisations secondaires – dont l'alternation, ou la conversion, est un cas extrême – en fonction des caractéristiques des différentes activités. Devenir musicien, révolutionnaire, ou religieux, expliquent-ils, nécessite une socialisation plus radicale et un « plus haut degré d'identification et d'inévitabilité » que de devenir ingénieur. Ces différentes activités, en effet, impliquent des modes de vie et des degrés d'engagement variés. De ces quatre cas de figure, ce sont l'activité religieuse et l'activité révolutionnaire qui supposent la socialisation secondaire la plus poussée et, dans le cas de l'activité religieuse, une véritable alternation. Il en va de même pour l'alpinisme au plus haut niveau : une conversion réussie constitue une condition presque nécessaire pour en supporter l'engagement, l'incertitude, et pour assumer les sacrifices requis. Historiquement, ce processus devient de plus en plus poussé au fur et à mesure que le fait de se consacrer à l'alpinisme gagne en légitimité. Finalement, plus il apparaît comme acceptable et légitime de se consacrer à l'alpinisme, et plus les conditions de pratique excellentes réclament du temps et de l'engagement, plus on observe des alpinistes s'y adonner totalement. C'est pourquoi la majeure partie des exemples cités ci-dessous concerne les générations les plus récentes.

### 3.1. L'abandon scolaire

Pour ceux qui ont débuté à l'adolescence, les premiers effets se mesurent en termes scolaires, l'alpinisme prenant rapidement le dessus sur l'école. Déjà, Geoffrey Winthrop Young (1876-1958), Frank Smythe (1900-1949), ou Jean Coste (1904-1926) comparaient leur ennui scolaire à leur passion alpine. « Dans mon étroite chambre, écrit Coste (dans ce qui est alors son journal), je fais des plans gigantesques. Je rêve de pics désespérément lisses, d'expéditions fantastiques où crampons, skis et raquettes se succèderaient à mes pieds[96] ». Winthrop Young, quant à lui, raconte :

> « À mesure qu'à la lecture de livres d'alpinisme la lumière devenait plus intense, je commençai à vivre dans deux mondes à la fois. D'une morne leçon je pouvais m'échapper à volonté pour me délecter aux

[93] "The only people I really ever get on well with are mountaineers. You don't need to talk about climbing or mountaineering, you don't need to climb with them, but you'll get on with them. Because it's a kind of mindset that explains why you end up doing that."

[94] On pourrait ici faire un parallèle avec la « barrière » que les grands alpinistes dressent entre eux et le reste des usagers des montagnes et, plus encore, avec celle que les guides dressent entre eux et leurs clients.

[95] Howard BECKER, *Outsiders*, Paris, Métailier, 1985, p. 120‑145.

[96] Jean COSTE, *Mes quatre premières années de montagne*, *op. cit.*, p. 84.

> problèmes plus plaisants de quelque imaginaire et énorme ascension. (…) Il est curieux, maintenant, de lire parmi les gribouillages [sur mes livres de cantique] : "Irai-je jamais dans les Alpes ?" et "Si seulement je pouvais être alpiniste !"[97] »

Cela, cependant, ne les avaient pas empêchés de faire carrière[98], à une époque où l'alpinisme professionnel ne se concevait pas encore. Parmi les alpinistes des années 1950 et 1960, ce sont Georges Livanos (1923-2004) et Dennis Gray (né en 1935) qui racontent avoir passé leur ennui en classe en lisant des ouvrages d'alpinisme. Pour le premier, il s'agit de la revue du Club Alpin Italien, une lecture aux conséquences inattendues :

> « Si l'intérêt passionné que je portais aux grimpeurs des Dolomites influait de la manière la plus désastreuse sur mes études en général, il semblait devoir me conduire, inexplicablement pour certains, à un prix d'italien[99]. »

Le second, qui « passe le plus clair de [son] temps à lire des ouvrages d'alpinisme au lieu d'aller en cours[100] », devient rapidement un érudit en matière d'escalade :

> « Bien que j'étais le plus jeune du groupe j'étais devenu un expert sur les voies et leurs emplacements. La bibliothèque de Leeds possédait une bonne collection de livres d'alpinisme et c'est là que je passais mon temps au lieu de faire mes devoirs[101]. »

Christian Bonington (né en 1934) décrit lui aussi la baisse de motivation scolaire consécutive à sa découverte de l'alpinisme : « Je travaillai très peu à l'école pendant le reste du trimestre, et passai tout mon temps à rêver des montagnes à la place[102] ». Pour la génération des premiers alpinistes nés à partir des années 1940, de tels épisodes deviennent monnaie courante. Les conséquences, également, sont plus radicales : c'est souvent au désengagement scolaire (et parfois à l'échec) que semble conduire la passion pour l'alpinisme et cela dans tous les milieux sociaux. À la fois l'abandon scolaire et le fait qu'on le raconte facilement, presque avec fierté, est peut-être à relier au fait qu'il est devenu socialement acceptable de faire carrière dans l'alpinisme[103]. Dougal Haston (1940-1977) raconte qu'il « rêvai[t] d'alpinisme pendant les heures d'études, tout en essayant presque futilement d'apprendre autre chose[104] », et que l'autobiographie de l'alpiniste Hermann Buhl lui était plus familière que ses manuels scolaires.

> « Mes parents me faisaient aller à l'Église chaque dimanche, mais j'étudiais *Nanga Parbat Pilgrimage* d'Hermann Buhl, l'autobiographie du plus grand alpiniste autrichien de l'immédiat après-guerre, bien plus que la bible, ou que mes livres d'école d'ailleurs[105]. »

Il abandonne rapidement ses études universitaires, sans même tenter d'obtenir un diplôme. Martin Boysen (1941-), de son côté, effectue un choix d'université uniquement motivé par l'escalade :

> « Presque tout le monde était perplexe, sauf moi, face à ma décision d'aller à l'université de Manchester. C'était pour moi un choix évident, presque automatique en fait. Moi seul connaissais l'étendue de mon obsession pour l'alpinisme ; j'étais pénétré du mythe du *Rock and Ice*, qui avait des liens forts avec Manchester et ses environs[106]. »

C'est le même Boysen qui oppose son « ambition académique limitée à la survie » à « ses rêves

---

[97] Geoffrey WINTHROP YOUNG, *On High Hills*, *op. cit.*, p. 12.. Nous utilisons ici la traduction française publiée : Geoffrey WINTHROP YOUNG, *Mes aventures alpines*, Bernard LEMOINE (trad.), Paris, Victor Attinger, 1926, p. 31.
[98] Coste est certes mort à 22 ans, mais allait devenir médecin.
[99] Georges LIVANOS, *Au-delà de la verticale*, *op. cit.*, p. 7.
[100] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 23. Nous traduisons.
[101] *Ibid.*, p. 35.
[102] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 16. Nous traduisons.
[103] C'est-à-dire, comme nous l'avons développé plus haut, au contexte qui rend possible des vocations d'alpinistes.
[104] Dougal HASTON, *In High Places*, *op. cit.*, p. 26. Nous traduisons.
[105] *Ibid.*, p. 5.
[106] Martin BOYSEN, *Hanging on*, *op. cit.*, p. 69. Nous traduisons.

d'alpinisme sans limite[107] ». Alan Rouse (1951-1986) fait état du même désintérêt qui transforme, presque soudainement, l'élève brillant en adolescent rebelle.

> « Mes bulletins scolaires rapportent gravement la chronique de l'avancée de cette nouvelle facette de mon caractère. Le travailleur discret s'était mis à refuser l'autorité et à être menacé d'exclusion[108]. »

Dans les autobiographies, la baisse des résultats est directement et explicitement reliée à l'alpinisme. « Je suis sorti des rails », confie Mick Fowler (né en 1956) en entretien. Dans son autobiographie, la chute spectaculaires de ses résultats scolaires entre le Brevet (O-Levels) et le Baccalauréat (A-Levels) est expliquée par le fait que l'alpinisme avait, entre-temps, « pris le dessus » sur l'école[109]. Bonington décrit le même processus. Élève dans une *public school*, échouer à entrer à l'université ne faisait pas partie des évènements envisageables pour lui qui « avait toujours supposé [qu'il] irai[t] à l'université » et qui « prenai[t] pour acquis le fait de trouver une sorte ou une autre de métier conventionnel[110] ». C'est pourtant ce qui se produit. Bonington n'en fait pas grand cas : il s'inscrit au service militaire et peut, en attendant d'être affecté, s'adonner à l'alpinisme en Ecosse : « au moins cela signifiait que je pouvais passer deux semaines en Ecosse à pratiquer dans des conditions hivernales en attendant d'être appelé[111] ».

Les conséquences sont scolaires, elles affectent aussi le réseau amical adolescent. Un alpiniste anglais nous explique ainsi que sa passion pour l'alpinisme a contribué à réduire son cercle amical.

> « Je vivais dans un autre monde, je pense. Probablement, je pense, l'alpinisme a été l'élément principal qui a mené à mes mauvaises notes. (…) J'avais très peu d'amis au lycée parce que j'étais complètement obsédé par l'alpinisme[112]. » [Anglais, né en 1945]

Nous avons pu constater que c'était surtout chez des alpinistes anglais que l'on observait ce phénomène. En France, il semblerait que les mauvais résultats scolaires des alpinistes n'aient pas été causés par leur passion, puisqu'ils étaient antérieurs à celle-ci. Il faut bien sûr relier ce phénomène aux milieux sociaux des alpinistes en question : issus de milieux plus favorisés que les alpinistes français, les Anglais sont plus nombreux à entreprendre des études supérieures. Il s'agit peut-être également d'un biais lié au matériau autobiographique, les Français étant moins nombreux à raconter les épisodes antérieurs à leur découverte de l'alpinisme.

### 3.2. L'abandon des autres activités de loisir

L'obsession pour l'alpinisme, particulièrement forte pendant la jeunesse, conduit également à l'abandon assez rapide – voire immédiat – d'éventuelles activités de loisir pratiquées antérieurement. Magnone abandonne la natation, Leroux le cyclisme, Cave le football, Scott la course, Seigneur l'athlétisme… Un alpiniste interrogé en entretien nous explique qu'il était passionné de cyclisme. À quatorze ans, il parcourait à vélo entre150 à 300 kilomètres chaque dimanche. L'alpinisme a pourtant pris le dessus sur le cyclisme comme sur son activité professionnelle, qui lui était subordonnée.

> « J'ai arrêté pour l'alpinisme, pas seulement pour ça mais pour le style de vie complètement nouveau

---

[107] *Ibid.*, p. 76.
[108] Extrait d'un article de Rouse publié en 1977 dans *Crags Magazine*, retranscrit dans sa biographie: Geoff BIRTLES (dir.), *Alan Rouse, a mountaineer's life*, *op. cit.*, p. 105. Nous traduisons.
[109] Mick FOWLER, *Vertical pleasure*, *op. cit.*, p. 62. Nous traduisons.
[110] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 18. Nous traduisons.
[111] *Ibid.*, p. 19.
[112] "I was in a dream world I think. Probably climbing was the main thing that led to my bad grades, I think. (…) I just had a few friends in high school because I was so obsessed with climbing".

> qui allait avec. Je dormais dans des granges, on campait… c'était simplement merveilleux ! Je trouvais ça fantastique. Je n'en croyais pas mes yeux d'avoir arrêté le cyclisme. Plus jeune, j'étais tellement passionné de cyclisme. (…) et un an après peut-être, j'avais commencé l'escalade et arrêté le cyclisme. [Donc l'alpinisme, c'était toute votre vie ?] Oui, oh oui ! [C'était aussi plus important que le travail ?] Oui ! (rires). Quand j'étais jeune, oui, c'était le cas. Ça l'a sans doute toujours été, pour être nête[113]. » [Anglais, né en 1943]

Précisons néanmoins que l'abandon des activités antérieures ne signifie pas que les compétences acquises par la pratique d'un autre sport disparaissent. Au contraire, comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent, on peut supposer que les dispositions sportives antérieures sont transférées à l'alpinisme.

### 3.3. L'abandon d'une carrière professionnelle

L'investissement dans l'alpinisme a des conséquences sur la carrière professionnelle, et ce d'autant plus que l'on a affaire à des générations récentes. Dans le chapitre 7, nous avons en effet pu observer de plus en plus de bifurcations en rapport avec l'alpinisme, des bifurcations qui, dans les récits qu'en font les alpinistes, sont motivées et justifiées par leur passion. C'est, là encore, l'expression du fait que des vocations trouvent à s'épanouir dans un contexte qui leur est de plus en plus favorable[114].

Certains alpinistes, cependant, gardent un métier à côté de leur passion. D'autres, avant de bifurquer vers l'alpinisme, avait un métier. Dans ces situations de cumul, la force de la passion se mesure au temps libre passé dans les montagnes. Georges Livanos (1923-2004) laisse entendre à plusieurs reprises dans son autobiographie (un fait qui se trouve confirmé par plusieurs interviews qui lui ont été consacrées) qu'il est parvenu à pratiquer chaque week-end, sans exception, pendant toute sa double carrière d'alpiniste et d'agent de la sécurité sociale : « il y a douze ans que tous les dimanches j'évolue dans des parois verticales et surplombantes[115] ». Le fait de consacrer l'entièreté du temps libre à l'alpinisme revient régulièrement dans les discours des alpinistes conjuguant carrière professionnelle et alpinisme de haut niveau. Andy Kirkpatrick (né en 1972), avant de devenir professionnel, avait déménagé à Sheffield pour se rapprocher des falaises. En plus d'être employé dans un magasin de matériel d'alpinisme, il consacre alors tout son temps libre à l'escalade et va même jusqu'à s'arrêter, pour pratiquer, sur le chemin du travail.

> « J'étais devenu obsédé par l'escalade depuis que j'avais déménagé à Sheffield. Je grimpais pendant mes jours de congé, je m'arrêtais pour grimper après le travail, lorsque je rentrais à vélo, et même souvent lorsque j'allais travailler. Je n'avais pas de partenaire, et je faisais uniquement du solo (…)[116]. »

Jean-Marie Choffat (né en 1956), à l'âge de vingt-et-un ans, part vivre à Sallanches, où il vit de petits boulots pour pouvoir pratiquer l'alpinisme plus souvent, consacrant tout son temps libre à sa passion :

> « Intérimaire, je travaillais du mardi matin au samedi midi. Pendant mes repos, le scénario était identique : chaque samedi après-midi, je montais à un refuge, je faisais ma course le dimanche et je revenais

---

[113] "I took to climbing, not just climbing, the totally different way of life. I was sleeping in barns, overnight, and rough camping... It was just wonderful! I just thought it was fantastic. And I couldn't believe I gave up cycling. When I was young, I was so keen on cycling. (…) And within a year perhaps, I started climbing and I gave up cycling. [So climbing was all your life?] Yes, oh yes. [And was it more important than your job?]. Yes! (rires). When I was young, it was, yes. It probably always was, to be honest"

[114] Ce contexte, notamment au niveau institutionnel, n'est pas le même au Royaume-Uni et en France, ce qui a pour conséquence des bifurcations de nature différente, tantôt vers un alpinisme professionnel, tantôt vers le métier de guide.

[115] Georges LIVANOS, *Au-delà de la verticale*, *op. cit.*, p. 154.

[116] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 73. Nous traduisons.

le lundi[117]. »

C'est lorsqu'est dressé le bilan de l'activité alpinistique que l'on peut se représenter l'investissement temporel d'une telle passion. Pendant l'été 1995, Nick Bullock raconte avoir grimpé plus de 120 voies difficiles[118] ; Nicolas Jaeger (1946-1980) évoque cinquante bivouacs en trois ans, dans les Alpes et dans l'Himalaya[119] ; Catherine Destivelle (née en 1960) raconte avoir effectué une saison entière, âgée de dix-sept ans, au rythme de dix voies par semaines et de 800 mètres de dénivelé en escalade par jour[120].

### 3.4. L'abandon des responsabilités familiales

> « En gros, j'ai organisé ma vie pour être dehors et faire de l'alpinisme, tout en évitant que ma femme ne me quitte[121] » [Anglais, né en 1943]

Plus souvent évoqué dans les entretiens que dans les autobiographies, puisqu'il s'agit d'un sujet qui donne à voir l'individu sous un jour peu reluisant, l'investissement intensif dans l'alpinisme a enfin des conséquences sur leur vie familiale, souvent délaissée. Howard Becker, à propos des musiciens de jazz, évoquait l'alternative entre investissement dans le jazz et investissement familial auquel ces derniers étaient confrontés. Pour Becker, la manière dont les musiciens réagissaient à ce problème avait « des conséquences décisives sur l'orientation et la durée de leur carrière[122] ». Chez les alpinistes que nous étudions, c'est toujours la famille qui fait les frais de la réorganisation du temps en faveur de l'alpinisme. Un alpiniste nous explique :

> « L'alpinisme, c'est un mode de vie, en fait**.** Souvent, la vie est organisée autour de ça. C'est pas une activité qu'on fait à côté de sa vie, ça en fait partie intégrante. Quand on fait vraiment de l'alpinisme, je veux dire. C'est une grosse différence, pour nous, par rapport à des gens qui font une activité le soir ou le week-end, nous c'est une organisation de vie qui… voilà, qui correspond à cette activité. (…) La vision que j'ai de la vie c'est savoir où est-ce que je vais aller la semaine suivante pour aller faire des plans en montagne, ou en grimpe. » [Français, né en 1965]

C'est, là encore, le signe d'un engagement vocationnel que d'observer des alpinistes délaisser leur conjointes et enfants pour l'alpinisme. Dans presque tous les cas, la priorité est donnée à l'alpinisme, sans plus de justification que la supériorité évidente de leur passion pour l'alpinisme par rapport aux responsabilités familiales. Les épouses sont sommées d'accepter cette situation ou de partir sans autre forme de procès.

> « Quand elle m'a épousé, Wendy savait que je ne pourrais jamais abandonner les montagnes, elles formaient une trop grande partie de moi. Je ne pouvais pas non plus commencer à grimper à un plus bas niveau » ; « Je pense que c'est quelque chose que toutes les filles qui épousent un alpiniste devraient accepter[123]. »

> « Ma femme savait que si je ne pouvais pas grimper, notre relation ne fonctionnerait pas. Aussi simple que ça. C'est très égoïste, mais c'est souvent comme ça, tu sais…[124] » [Anglais, né en 1951]

> « Notre passion – et c'est notre justification – est plus forte que tout, même que notre amour pour nos épouses, elles doivent le savoir et le comprendre[125]. »

---

[117] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 91.
[118] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 83.
[119] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 54.
[120] Catherine DESTIVELLE, *Ascensions*, *op. cit.*, p. 75.
[121] "Basically, I designed my life around being out and going climbing and keep, you know, my wife".
[122] Howard BECKER, *Outsiders*, *op. cit.*, p. 144.
[123] Christian BONINGTON, *Boundless horizons*, *op. cit.*, p. 149 et 268. Nous traduisons.
[124] "We had been going out for a long time and she understood, well she knew that if I didn't go climbing, the relationship couldn't work. As simple as that. It is very selfish, but it tends to be the way it is, you know..."
[125] Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*, *op. cit.*, p. 258.

Il est assez rare, en effet, que les alpinistes s'attachent à rendre raison de l'abandon de leurs responsabilités familiales. La plupart n'évoquent pas la question dans leurs autobiographies. Très rares sont ceux qui vont jusqu'à regretter d'avoir injustement traité leurs épouses. Batard fait partie de ces derniers. Il écrit avoir été « odieux, arrogant et violent. Absolument macho et sans aucun égard pour [sa femme] ». Il avoue aussi sa culpabilité envers ses enfants, pour ce qu'il leur a « infligé » sous le coup de son addiction à l'alpinisme :

> « Emporté par ma folie de grimper et ma soif de désert, d'absolu, de quête solitaire, par le désir de fuir une réalité trop encombrante, je n'ai pas pensé à quel point ce serait pénible pour mes enfants de me savoir là-haut sans avoir de nouvelles[126] ».

Une solution, parmi les alpinistes taraudés par leur conscience, consiste à éviter tout engagement amoureux ou, de manière moins radicale, à refuser d'avoir des enfants. C'est essentiellement le cas des alpinistes les plus jeunes, dont la vision du couple correspond à un modèle plus égalitaire. Cependant, ce type de comportement s'explique autant, comme nous le verrons dans le cas de Nick Bullock détaillé plus bas, par le refus d'une activité chronophage (le couple), que par considération pour ledit conjoint. Cet alpiniste interrogé en entretien nous dit :

> « J'ai pris en toute conscience la décision de ne pas me marier et avoir d'enfants tant que je n'étais pas désintoxiqué [de l'alpinisme]. Parce qu'on ne sait pas vraiment… Je veux dire c'est une chose de penser qu'on peut mourir, mais on ne s'attend pas à ce que ses amis meurent, et c'est ce qui m'est arrivé. Beaucoup de mes amis sont morts. Donc je ne me suis pas marié avant d'avoir ralenti[127]… » [Anglais, né en 1945]

Andy Kirkpatrick (né en 1972) est l'un de ceux qui refuse d'avoir des enfants, avant que la réalité ne le rattrape. Il décrit longuement la frustration ressentie alors que ses amis « allaient de l'avant, partaient des mois en Himalaya, essayaient de devenir guides dans les Alpes », le sentiment d'être piégé dans une vie non choisie. Kirkpatrick, qui se sépare de sa compagne, continue de pratiquer avec la même intensité, tout en s'occupant de ses deux enfants[128].

Dans la plupart des cas, les alpinistes, à l'instar de Bill Peascod (1920-1985) cité ci-dessous, invoquent pour se justifier une immaturité présentée comme normale, voire pardonnable chez de jeunes hommes. Évoquant la tentation d'aller grimper après la naissance de son fils, il écrit :

> « Quand [le bébé] entre en compétition avec une corde, une paire de chaussures d'alpinisme, et une face rocheuse, une situation se crée qui demande une maturité d'esprit dont nous étions, je pense, dépourvus[129]. »

D'autres, comme Nicolas Jaeger (1946-1980), vont jusqu'à retourner leur abandon des responsabilités familiales en quelque chose de positif : « ne vaut-il pas mieux, écrit Jaeger, un époux, un père, souvent absent certes, mais épanoui, enrichi par une vie passionnée, qu'un homme brimé, frustré[130] » ? Jaeger confesse être un époux et un père absent plus de la moitié de l'année, parti pour de longues expéditions. En passant, il remercie son épouse, qui assume l'essentiel des « soucis et tracas de la vie quotidienne ». Jaeger meurt à 34 ans, dans l'Himalaya, lors d'une ascension en solitaire du Lhotse Shar.

---

[126] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 112 et 177.

[127] "I made a very conscious decision not to get married and have children until after I got it out of my system. Because you don't really expect…I mean it's something to think that you might get killed yourself, but you don't expect all your friends to get killed, which is kind of what happened in my case. A lot of my friends died. So I didn't get married until I was starting to slow down".

[128] Andy KIRKPATRICK, *Psychovertical*, *op. cit.*, p. 180.

[129] Bill PEASCOD, *Journey after dawn*, *op. cit.*, p. 45. Nous traduisons.

[130] Nicolas JAEGER, *Carnets de solitude*, *op. cit.*, p. 32.

Si l'on envisage, comme nous le faisons, la vocation sous l'angle de ses coûts, ces derniers ne sont pas seulement supportés par l'individu « voué ». Il existe aussi des dommages collatéraux de ce type d'engagement que subit l'entourage de l'individu, et ce d'autant plus que les proches n'ont pas eux-mêmes la vocation (et la vision enchantée des sacrifices qui l'accompagne). Ces dommages collatéraux sont mentionnés par Manuel Schotté, qui appelle à une prise en compte plus poussée du « prix collectivement assumé » de la vocation[131].

Les compagnes et enfants sont les premières victimes. « La montagne est une maitresse qui vient mettre en péril ton couple[132] », ai-je entendu un grimpeur dire en riant à un alpiniste que j'interrogeais. Ce dernier m'avait proposé d'aller grimper, ce qui avait été l'occasion, entre deux voies, d'assister à une conversation où les trois hommes justifiaient, avec connivence, leur divorce récent par leur passion de l'alpinisme. Dans l'alpinisme, les histoires de femmes d'alpinistes malheureuses, devant assumer seules les responsabilités familiales, sont fréquentes. La compagne de Don Whillans (1933-1985) serait « sûrement la femme d'alpiniste ayant le plus souffert de toute l'histoire du sport ». Et, précise l'auteur de cette remarque, « il y en a eu beaucoup[133] ». La femme d'Haston (1940-1977) témoigne directement, dans la biographie posthume de ce dernier, de sa place secondaire par rapport à l'alpinisme.

> « Je pense, pour être honnête, que Dougal était soulagé que je ne m'intéresse pas à l'alpinisme (…). Une des raisons pour lesquelles nous avons décidé de ne pas avoir d'enfant est que je me serais littéralement retrouvé seule à la maison à m'occuper du bébé[134]. »

Il en va de même des compagnes elles-mêmes alpinistes, qui pourtant accompagnent le « grand alpiniste » dans (certains de) ses exploits. Sonia Livanos, compagne de Georges Livanos (1923-2004) en témoigne elle aussi. « Dans la vie, explique-t-elle, ce qui comptait pour Georges c'était la montagne et l'alpinisme. Le reste, il s'en foutait. Donc j'ai pris des décisions dans la vie de tous les jours que lui ne prenait pas[135] ».

Quant aux femmes « grandes alpinistes », qu'en est-il pour elles ? Nous avons, pour le moment, uniquement évoqué l'abandon par les hommes alpinistes de leurs responsabilités familiales. Les femmes font-elles de même ? Sur ce point, la différence entre hommes et femmes est forte : si les rôles de sexe assignés aux hommes peuvent leur permettre de s'échapper des contraintes familiales pour vivre leur passion alpinistique, ceux assignés aux femmes ne sont en rien concordants avec ce type de pratique. Les femmes se trouvent ainsi placées, qu'elles soient les compagnes ou les alpinistes, en position de victimes de la vocation : les premières comme victimes collatérales, les secondes comme victimes de l'inadéquation entre leurs aspirations profondes et les attentes sociales de leur temps.

Pour les pratiquantes des générations d'avant-guerre, par exemple, il est tout simplement impensable de cumuler activité maternelle et activité alpinistique, au moins pendant que les enfants sont jeunes. Toutes témoignent de la frustration ressentie, une frustration difficile à exprimer publiquement et qui trouve à le faire uniquement dans les témoignages les plus récents. Nea Morin (1905-1986) doit arrêter l'alpinisme pendant plusieurs années. Gwen Moffat (née en 1925) ex-

---

[131] Manuel SCHOTTÉ, « Les coûts de la vocation », *op. cit.*, p. 154.
[132] "Rock is like a mistress that challenges your relationship. You better not be with a climber"
[133] Jeff CONNOR, *Creagh Dhu Climber*, *op. cit.*, p. 89.
[134] Jeff CONNOR, *Dougal Haston, the philosophy of risk*, *op. cit.*, p. 124.
[135] « Interview de Sonia Livanos », *op. cit.*

plique, dans une interview récente, qu'être « parent et alpiniste n'est pas compatible. Le sens des responsabilités, explique-t-elle, se fait sentir dès les premiers signes de grossesse, et ne fait qu'augmenter ; le niveau d'alpinisme s'en ressent ». Moffat conclut sur ce conseil : « si c'est l'alpinisme qui compte le plus pour vous, n'ayez pas d'enfants. Si vous voulez des enfants, apprêtez-vous à devoir arrêter l'alpinisme pendant quelques-unes de vos années les plus actives[136] ». Aucun homme, en revanche, ne tient de tels propos : arrêter l'alpinisme ne fait pas partie des solutions envisageables.

Qu'en est-il pour les femmes alpinistes des générations les plus récentes ? Il est difficile de dresser un tableau d'ensemble car nous n'avons à notre dispositions que les témoignages de trois femmes : Simone Badier (née en 1936), Julie Tullis (1939-1986) et Catherine Destivelle (née en 1960). La première n'a pas d'enfants, elle n'évoque pas la question. La seconde en a deux, qu'elle a eu à 23 et 24 ans. Sa carrière d'himalayiste ne débute en fait qu'au début des années 1980, alors que ses enfants sont déjà adultes. Avant cela, elle explique qu'il lui est impossible (ainsi qu'à son mari) de pratiquer un alpinisme engagé : « c'était de penser à ce qui arriverait aux enfants si nous étions tous les deux blessés ou tués qui nous limitait[137] ». Tullis meurt d'ailleurs, sur le K2, peu de temps après son engagement dans l'himalayisme, à l'âge de 45 ans. Dès 1981, elle participe à une expédition par an. Comme les autres femmes alpinistes, elle est particulièrement lucide sur les attentes différenciées envers les hommes et les femmes.

> « Après tout, si la vocation de Terry [son mari] l'avait emporté loin de son foyer cela aurait été moins un problème. Il a toujours été socialement acceptable qu'un mari parte en voyage d'affaire – ou escalader des montagnes – pendant que sa femme attend patiemment à la maison. C'est réellement beaucoup plus difficile pour une femme, aussi moderne et compréhensif son mari soit-il[138]. »

On se souvient, par exemple, des réactions outrées des médias et de la communauté alpinistique après la mort d'Alison Hargreaves, alors mère de deux jeunes enfants, sur le K2 (voir chapitre 8). La différence entre les hommes alpinistes et les femmes comme Tullis, qui sont laissées libres de pratiquer comme elles l'entendent, tient à la part de culpabilité ressentie. Tullis s'estime « chanceuse » d'avoir un époux si compréhensif – « La plupart des maris aurait dit stop après la première fois[139] ». Elle se sent responsable des problèmes conjugaux entrainés par ses longues absences, au point qu'elle estime qu'elle « n'a pas le droit de laisser les montagnes devenir une passion dominante[140] ». Si le travail émotionnel reste l'apanage des femmes[141], il serait cependant faux de dire que de telles inquiétudes ne sont pas présentes chez les hommes. « J'ai continué un moment après la naissance de mes enfants, mais c'était dur, bien plus dur qu'avant (…). On réalise à quel point c'est mauvais pour la famille, de partir sur une grosse expédition et de prendre tous ces risques[142] ». L'alpiniste qui parle ici a néanmoins continué à pratiquer à haut niveau pendant une dizaine d'année après la naissance de ses enfants, une source permanente de conflit avec sa femme, que j'ai également rencontrée. Chez les hommes, ce type de préoccupation arrive plus tard au cours de la trajectoire, et n'est pas nécessairement source d'une culpabilité immédiate.

---

[136] Interview de Gwen Moffat, 2014, sur http://www.womenclimb.co.uk/gwen-moffat-interview/. Nous traduisons.
[137] Julie TULLIS, *Clouds from both sides*, *op. cit.*, p. 39. Nous traduisons.
[138] *Ibid.*, p. 219.
[139] *Ibid.*, p. 171.
[140] *Ibid.*, p. 218.
[141] Airlie HOCHSCHILD, *Le prix des sentiments*, Paris, La Découverte, 2017.
[142] "I carried on for a bit, but it was hard, much harder. (…) You realise how bad it is for your family, when you go out on a big expedition and take all those risks" [Anglais, né en 1945].

Ainsi, plusieurs hommes expliquent que la naissance de leurs enfants n'a rien changé, que le changement, graduel, a eu lieu plus tard. Certains expliquent qu'ils n'ont pas arrêté l'alpinisme de haut niveau, seulement les activités les plus dangereuses, comme le solo intégral. D'autres que l'organisation de leurs expéditions est devenue plus compliquée, mais qu'il n'a jamais été question d'y mettre fin. Les hommes, finalement, grâce à l'investissement de leurs épouses, semblent être en mesure de concilier, au moins jusqu'à la fin de leurs meilleures années d'alpinistes, vie familiale et carrière d'alpiniste.

Catherine Destivelle, enfin, attend la fin de sa carrière pour avoir un fils. La maternité constitue pour elle une rupture biographique qui la coupe définitivement de l'alpinisme de haut niveau. La difficulté pour les femmes abandonner leurs responsabilités familiales constitue sans doute une explication centrale de leur faible taux d'accès à l'élite de l'alpinisme. Pour y arriver et s'y maintenir, il faut d'une manière ou d'une autre mettre à distance la vie familiale, trop chronophage et requérant un investissement émotionnel trop important. Les femmes sont, bien moins que les hommes, susceptibles d'y parvenir.

## 4. Une conversion orientée : sortir du destin probable

Nous avons expliqué précédemment que la réussite alpinistique était vécue par les alpinistes comme une émancipation d'un chemin tout tracé, comme une sortie de la pente et du destin probable auquel ils étaient socialement destinés et, plus généralement, comme une libération. Il serait ainsi intéressant de faire la liste des occurrences en rapport avec l'activité, le « faire », présentes dans les autobiographies, qui véhiculent l'idée d'un rapport vraiment actif à l'existence. L'alpiniste tend à s'y présenter comme un *self-made-man*, menant la vie aventureuse et incertaine qu'il s'est choisie, et relevant une succession de défis ou de tests alpins qui font advenir sa « vraie » nature. Marc Batard (né en 1951) est l'un des rares alpinistes à être, lorsqu'il écrit son autobiographie, sorti de la vocation et à avoir un regard distancié sur sa trajectoire. Se souvenant ici de la manière dont il vivait son investissement dans l'alpinisme, il écrit :

> « Remonter là-haut comme si c'était l'unique espace possible. L'unique moyen de devenir quelqu'un d'autre, débarrassé des pesanteurs de la vie d'en bas. Un Marc Batard vainqueur et triomphant, auréolé d'exploits, courageux, téméraire, qui sait se débrouiller, trouver des solutions, inventer des chemins, tracer des voies… Un homme enfin libre des contingences et des questions existentielles[143]. »

À partir du moment où, historiquement, les modalités de excellence en alpinisme supposent que l'on s'y consacre presqu'entièrement, rendant difficile de mener de front carrière d'alpiniste et carrière professionnelle[144], être un « grand alpiniste » suppose de sortir de la trajectoire à laquelle on était socialement destiné. C'est là le propre de l'engagement dans la plupart des activités vocationnelles[145]. Gisèle Sapiro, à propos des écrivains, montre ainsi que la vocation procède d'une déviation de la trajectoire probable.

> « Le moment de la sortie de l'adolescence et du choix des études est un temps fort d'indétermination

[143] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 132.

[144] À quelques exceptions près, comme l'alpiniste Mick Fowler (né en 1956), le seul à conjuguer une carrière professionnelle de cadre (directeur d'un service des impôts) et une pratique de l'alpinisme et de l'himalayisme à haut niveau.

[145] Nuançons cependant. Toutes les vocations ne procèdent pas de telles déviations. Ainsi ces vocations qui sont familialement transmises, voir inculquées. Sur ce point, voir l'analyse que fait Manuel Schotté de l'ouvrage de Céline Bessière : Manuel SCHOTTÉ, « Les coûts de la vocation », *op. cit.* Dans l'alpinisme, il existe d'ailleurs un type de vocations sont familialement transmises : celles des guides issus de lignées de guides. Il s'agit cependant d'un cas à part que nous n'incluons pas dans ce propos.

> où se combattent les forces contradictoires des ambitions subjectives et de la pression sociale. (…) Ce combat intérieur est d'autant plus violent quand la vocation n'a pas encore reçu de signe de confirmation hors de l'entourage proche, toujours un peu suspect de complaisance. C'est pourquoi elle trouve souvent les conditions de son actualisation dans des facteurs de « déviation » de la trajectoire induite par la position familiale[146]. »

Nous voudrions montrer comment, chez les alpinistes, la conversion à l'alpinisme est pensée par ces derniers comme une émancipation de leur destin social probable. De ce fait, elle s'inscrit dans un espace social (et pas seulement dans un espace sportif). « C'est, écrit Muriel Darmon, une hypothèse utile que de partir de l'idée que toute conversion est "orientée", et de se fixer pour tâche d'établir ses coordonnées et surtout sa pente dans l'espace ou le monde pertinent dans lequel elle s'effectue[147] ». Nous montrerons qu'il s'agit d'une conversion qui, plus qu'elle n'est orientée « vers le haut » de l'espace social, l'est « vers l'extérieur » ou « sur le côté » (la métaphore du « pas de côté » étant utilisée par plusieurs alpinistes) : plus qu'à une ascension sociale, elle est pensée comme une « sortie du système ». Ceci n'empêche pas, dans le même temps, que cette « sortie » soit considérée comme hautement distinctive et que l'alpiniste ait le sentiment d'avoir été grandi (notamment parce qu'il a le sentiment d'avoir pris conscience des rouages du système et de s'en être libéré tout seul). Lorsque nous évoquons les orientations de la conversion, il s'agit d'orientation dans l'espace social. Venant généralement de milieux favorisés, les alpinistes « sortent » plutôt qu'ils ne « montent ». En revanche, cette sortie les distingue et les grandit par rapport à leurs pais restés dans le rang et n'ayant pas su se mettre en marge.

Une exception existe néanmoins: celle des alpinistes des classes populaires, dont certains envisagent l'alpinisme pas tant comme une « sortie » que comme un « salut » et perçoivent aussi leur conversion comme une ascension dans l'espace social.

### 4.1. Des discours d'émancipation historiquement situés

Cette appréhension particulière de la trajectoire, comme émancipation du destin probable, est d'abord rendue possible par les caractéristiques de l'alpinisme de haut niveau. Le grand alpinisme s'apparente effectivement à une forme d'aventure : il s'agit d'une pratique incertaine et risquée qui réclame un fort engagement corporel et mental et une réorganisation de l'existence. Le positionnement de l'alpinisme à la marge de l'espace sportif vient renforcer cette vision de la trajectoire. L'alpinisme n'est pas considéré comme un sport à part entière, ce qui pour les alpinistes est un élément positif et hautement distinctif.

Pour comprendre cette appréhension de la trajectoire, on doit ensuite se tourner vers certaines des conditions de possibilité évoquées dans le chapitre 10. Les croyances formées par la lecture de certains livres, les dispositions enfantines et adolescentes au rejet de l'autorité, tout cela forme

---

[146] Gisèle SAPIRO, « « Je n'ai jamais appris à écrire » », *op. cit.*, p. 24. Parmi ces facteurs qui rendent impossible la transmission du capital initial, Sapiro mentionne « la perte d'un parent, une position familiale instable, la place dans la fratrie, l'indétermination de l'identité sexuelle, (…) des accidents biographiques (problèmes de santé, échec scolaire) », autant de facteurs « qui peuvent modifier l'espace des possibles et contribuer à infléchir le parcours ». Nous retiendrons ici uniquement le premier temps de l'argumentation de Sapiro – l'idée d'une déviation de la trajectoire probable. Le deuxième temps – l'énumération des facteurs – est moins convaincant, n'importe quel épisode pouvant être invoqué comme possible facteur de déviation, surtout considéré rétrospectivement. Une étude attentive des trajectoires d'alpinistes nous permet d'observer ce qui pourrait s'apparenter à de semblables facteurs de déviation, mais il est difficile d'en identifier qui seraient vraiment significatifs, exception faite peut-être de l'échec scolaire ou professionnel (démission ou renvoi), qui conduit plusieurs alpinistes, en France, à se tourner plus volontiers vers le métier de guide. La réussite scolaire, à l'inverse, semble encourager à persévérer dans une carrière professionnelle classique.

[147] Muriel DARMON, « Sociologie de la conversion. Socialisation et transformations individuelles », *op. cit.*, p. 81.

le soubassement de ce type de représentation de l'existence. Ajoutons à cela la croyance vocationnelle, requise pour supporter les coûts élevés de à la pratique du « grand alpinisme ». Ces dispositions individuelles sont modulées par le milieu social de chaque individu, par sa place dans l'espace social : l'appréhension de la trajectoire dépend de son point de départ.

On doit, enfin, prendre en compte le contexte historique plus général dans lequel ces représentations de la trajectoire s'inscrivent : le contexte social, politique, économique, « l'esprit du temps » influencent, en effet, la manière dont les alpinistes envisagent leur trajectoire.

Tous ces éléments permettent de comprendre que, bien que cette appréhension de la trajectoire ne semble, à première vue, pas si éloignée que cela de la vision élective de l'alpinisme qui était celle des alpinistes victoriens[148], elle n'est cependant pas investie des mêmes significations en fonction des contextes dans lesquels elle trouve à s'exprimer et des individus qui l'expriment. À la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, l'alpinisme se situait déjà en marge du sport, et le sentiment de supériorité des alpinistes découlait en partie de cela. Une première différence fondamentale entre ces générations et les générations d'après la Seconde Guerre mondiale, cependant, tient au fait que l'alpinisme n'était, à l'époque victorienne, encore qu'un loisir qui, certes chronophage, n'engageait pas l'entièreté de l'existence. D'où, comme nous l'avons montré, les « personnalités duales » de ceux qui étaient alpinistes l'été et *gentlemen* (professeurs, hommes d'affaire, hommes d'église, journalistes, rentiers, etc.) le reste de l'année (voir chapitre 5). Une deuxième différence tient aux propriétés sociales et aux dispositions de ces alpinistes : le sentiment d'atypicité et de supériorité était aussi lié au profil social de ces hommes qui, en tant que membres des classes supérieures, voulaient se distinguer à tout prix des autres touristes. Ce n'est plus exactement le cas un siècle plus tard. La distinction n'est plus tant une distinction sociale qu'une distinction morale, liée au respect de l'éthique, principal critère d'excellence (voir chapitre 9). C'est aussi une distinction appuyée sur un sentiment de rébellion, de résistance parfois explicite au « système », ce qui n'était pas le cas des alpinistes au XIX^e^ siècle. Ces derniers étaient tout à fait intégrés socialement : il s'agissait des élites sociales, politiques et économiques du pays. L'alpinisme leur fournissait une échappatoire, temporaire, à une vie contraignante. Leur pratique de l'alpinisme était également pensée, en partie, dans les mêmes termes que l'exploration, la conquête coloniale[149] et même « l'aventure » capitaliste (voir chapitre 3). Les alpinistes des générations d'après-guerre (à l'exception, peut-être, des artisans de la conquête himalayenne des années 1950, une entreprise qui s'inscrivait dans un cadre géopolitique plus large, soutenue par l'État et fortement médiatisée), de plus en plus, forment une contre-culture et se pensent comme « en-dehors du système ». Cela tient aussi au fait que, pour pratiquer l'alpinisme de haut niveau, il devient de plus en plus nécessaire de sortir d'une vie conventionnelle et d'embrasser une existence incertaine, aventureuse, marginale.

Alors que les premiers alpinistes cumulent avec succès investissement dans le travail et investissement dans ce qui demeurait un loisir exigeant, les alpinistes, à partir des années 1970, se consi-

---

[148] Dans le chapitre 5, nous avons pu voir que ces derniers se percevaient déjà comme des individus atypiques, sortis de la routine, libérés des conventions.Ccette mythologie de l'individu est sans doute pour partie encouragée par les nombreux récits produits au fils du temps et qui finissent par cristalliser une image de l'alpiniste comme aventurier libre, détaché des contingences.

[149] Voir notamment Reuben J. ELLIS, *Vertical margins*, *op. cit.*

dèrent comme des individus réellement marginaux. L'alpinisme continue d'être perçu comme une échappatoire, mais la vision romantique des montagnes régénératrices et pourvoyeuses de quelques semaines d'aventure a été remplacée par une vision plus explicitement « contre-culturelle », voire ouvertement contestataire. Les deux générations d'alpinistes se pensent comme des aventuriers, mais il ne s'agit pas du même type d'aventure. Tous deux retirent un sentiment de supériorité de leur atypicité, mais on a d'un côté une atypicité temporaire, restreinte au temps passé dans les montagnes, et de l'autre une atypicité permanente et forte (qui tend vers la marginalité). L'utilisation d'un motif rhétorique similaire (l'atypicité considérée comme distinctive) chez des alpinistes de différentes générations n'appelle pas des explications similaires, pas plus qu'il ne correspond à des situations similaires.

### 4.2. La conversion comme pas de côté

> « On ne peut plus adhérer à ce qu'on voudrait nous faire croire, à cette définition de la vie, à ce sens qu'on nous impose. (…) Si l'on reprend cette métaphore connue – l'humanité comparée à une colonne – il suffira de se positionner légèrement sur le côté, suffisamment loin pour qu'on puisse recevoir le soleil sans être gêné (…)[150]. »

L'idée d'un positionnement « sur le côté », utilisée ici par Lionel Daudet (né en 1968), n'est pas rare chez les alpinistes après la Seconde Guerre mondiale. Elle peut prendre plusieurs formes : pour certains, il s'agit de manière de contester « le système », pour d'autres, d'embrasser un mode de vie alternatif et des spiritualités orientales, pour d'autres encore, de se mettre volontairement en marge et de vivre des aides sociales. Dans presque tous les cas, la conversion vers le grand alpinisme s'accompagne d'une vision de la trajectoire qui est orientée dans l'espace social. La particularité de cette vision, chez les alpinistes des dernières générations, est qu'elle n'est pas tant orientée « vers le haut » que « vers l'extérieur ».

Dans la plupart des travaux portant sur des conversions, celles-ci sont directement ou implicitement orientées vers le haut[151]. C'est, par exemple, le cas des jeunes filles anorexiques ou des femmes inscrites dans des groupes d'amaigrissement : chez elles, le travail de transformation du corps a pour visée un corps et des pratiques corporelles et alimentaires vues comme socialement supérieures. Ceci n'est pas très surprenant : de la même manière qu'il est plus facile de trouver des vocations pour des activités valorisées socialement, considérées collectivement comme hautement désirables (ce qui, par conséquent, fait que les différences d'accès sont vécues comme des inégalités)[152], il est plus facile d'envisager des conversions vers ces mêmes activités situées au sommet des hiérarchies symboliques[153].

Dans l'alpinisme cependant, il ne s'agit pas tant de « monter » (dans l'espace social) que de « sortir », d'adopter une position marginale, d'entrer dans une sous-culture, voir une contre-culture, de devenir « différent ». Ceci n'empêche pas cette conversion « vers l'extérieur » d'être vécue comme hautement distinctive. En effet, « faire un pas de côté » pour les alpinistes, c'est faire preuve d'une lucidité supérieure à ceux qui sont tellement « pris dans le système » qu'ils ne pensent qu'à monter les échelons, à s'enrichir, à rechercher une reconnaissance sociale dont les alpinistes disent se

---

[150] Lionel DAUDET, *La montagne intérieure*, *op. cit.*, p. 155.
[151] Voir le chapitre 9 de Muriel DARMON, *Approche sociologique de l'anorexie : un travail de soi*, *op. cit.* Voir également Muriel DARMON, « Sociologie de la conversion. Socialisation et transformations individuelles », *op. cit.*
[152] Bernard LAHIRE, *Ceci n'est pas qu'un tableau*, *op. cit.*, p. 104.
[153] Alors qu'on ne parle pas de conversion, ni de vocation, lorsqu'il s'agit d'un déclassement.

moquer. « Je suis certain que j'aurais été plus riche et plus respecté par la majorité des autres si j'étais simplement resté à la maison et avais entrepris une carrière professionnelle[154] », écrit Simon Yates (né en 1963) pour signifier sa distance avec les idéaux partagés de réussite sociale. Par ailleurs, le fait de devenir un « grand alpiniste » continue de conférer un sentiment indéniable de supériorité, comme nous l'avons montré tout au long de ce travail. Le schème rhétorique de la hauteur physique associé à la grandeur (sociale et morale) et de la plaine associée à la médiocrité et à la bassesse, persiste au fil du temps. Ceci n'est pas incompatible avec le fait que, lorsque l'on regarde comment les alpinistes interprètent et situent leur trajectoire *dans l'espace social,* ils ne se voient pas tant « monter » que « sortir ». Monter, en quelque sorte, est bon pour « les autres », les non-alpinistes et les petits alpinistes qui refusent de sacrifier leur bien-être matériel et leur position sociale. Sortir est le fait des vrais alpinistes, sans compromission, engagés jusqu'au bout, corps et âme, dans leur passion. Ici, on pourrait sans doute établir un lien intéressant avec le domaine religieux, autre domaine où l'on observe des « fuite du monde ». Tout comme l'alpiniste, le moine sort du monde plutôt qu'il ne monte dans le monde. Dans les deux cas, la conversion se fait par l'ascèse. Dans les deux cas, la conversion grandit et rend supérieur. Elle donne accès à des réalités inaccessibles aux profanes.

### 4.2.1 *Alpinisme et contre-culture : sortir du système*

Sherry Ortner, dans son anthropologie historique de l'himalayisme, développe l'idée selon laquelle les années 1970 correspondent au développement d'un « alpinisme contre-culturel ». Par-là, elle décrit surtout les transformations qui affectent alors la pratique de l'himalayisme (refus des grosses expéditions, style alpin, présence croissante des femmes, respect nouveau des sherpas, etc.). « Nul besoin d'être un hippie sur plan de la vie personnelle pour participer aux transformations contre-culturelles des années 1970[155] », écrit-elle. Nous voudrions justement interroger cette dimension non évoquée chez Ortner : l'atypicité dont se réclament les grands alpinistes des générations d'après-guerre peut-elle s'inscrire dans une optique « contre-culturelle » plus générale, qui dépasse le cadre de l'alpinisme ?

Pour répondre à cette question, l'analyse de Robert Fletcher est utile. Elle permet de montrer que la trajectoire « de sortie » des alpinistes peut être reliée à un contexte historique plus général, mais aussi à un type d'ethos, celui des classes moyennes et supérieures. Robert Fletcher montre que les pratiquants de sports de plein-air et d'aventure (les « écotouristes », dont font partie les alpinistes) ont en effet développé une contre-culture dans les années 1970, dirigée contre certaines valeurs matérialistes de la société occidentale[156]. Ceci n'empêche pas, montre Fletcher, que les principaux participants à ces activités soient eux-mêmes (comme c'est le cas chez les alpinistes, même à un bien moindre degré qu'auparavant) des membres des classes favorisées et que ces activités soient, paradoxalement, utilisées à partir des années 1990 par les entreprises pour motiver leurs salariés, dans le cadre de la valorisation de l'aventure propre au « nouvel esprit du capitalisme »[157]. Fletcher

---

[154] Simon YATES, *The flames of adventure*, *op. cit.*, p. 217. Nous traduisons.
[155] Sherry ORTNER, *Life and death on Mt. Everest*, *op. cit.*, p. 189.
[156] C'est, de manière plus générale, l'idée d'un déplacement des valeurs matérialistes vers des revendications « post-matérialistes » développée par Ronald INGLEHART, *La transition culturelle dans les sociétés industrielles avancées*, Paris, Économica, 1993.
[157] Robert FLETCHER, *Romancing the wild*, *op. cit.*, p. 93‑113. Concernant le nouvel esprit du capitalisme, Fletcher fait référence à Luc BOLTANSKI et Eve CHIAPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, *op. cit.*

analyse la montée de cette contre-culture chez les classes moyennes et supérieures par la nécessité, en situation économique d'affluence, de continuer à « progresser », à se tester, à entreprendre sur d'autres territoires que le travail. Plus exactement, « pour une classe moyenne quasiment définie par sa volonté d'avancer continuellement [ce que Fletcher relie à un ethos spécifique, qu'il nomme « l'ethos de l'accomplissement » – *achievement ethos* ], l'affluence a aussi provoqué une crise du progrès. (…) Dans une société d'affluence, le but de satisfaction matériel a été atteint, mais le besoin de se prouver à soi-même à travers un progrès continuel demeure[158] ». C'est dans ses loisirs que cette classe moyenne éternellement insatisfaite va investir son énergie. Le loisir, d'autant plus qu'il est difficile, qu'il demande des efforts et suppose un accomplissement – des critères auxquels l'alpinisme répond parfaitement – devient alors « nouvellement légitimé non seulement comme échappatoire temporaire du travail mais comme un usage du temps qui en vaut la peine en soi, au moyen duquel il est possible d'atteindre la satisfaction que le travail ne semble plus pouvoir procurer[159] ». Il y a, dans l'écotourisme, une forte interpénétration entre les valeurs du loisir et celles du travail. Dans le cadre de la redéfinition du paradigme capitaliste, les valeurs contre-culturelles (épanouissement, originalité, critique) sont reprises dans l'entreprise[160]. Mais c'est aussi le loisir lui-même qui ressemble à du travail, car il est interprété comme une forme d'activité productive, où l'on recherche la performance et la difficulté.

Si le lien entre les évolutions du capitalisme et celles des pratiques d'écotourisme nous parait poursuivre le parallèle dressé au chapitre 3, la situation décrite par Fletcher ne s'applique cependant pas tout à fait à la frange des alpinistes que nous étudions. Les écotouristes restent, chez Fletcher, des individus socialement intégrés, qui travaillent et ont une vie de famille. Pour lui, les véritables adeptes de la contre-culture, ceux qui « vivent en marge » (*dropouts*), forment une petite minorité, atypique, de ce groupe. Néanmoins, son analyse permet de faire le lien entre un milieu social (et un ethos) et un attrait pour un loisir pratiqué dans une optique « contre-culturelle ».

Les écotouristes ne vont pas jusqu'à se marginaliser : tout en adhérant aux valeurs contre-culturelles post-matérialistes, ils restent intégrés socialement et ne sont pas indifférents à la reconnaissance sociale. Dans l'alpinisme de haut niveau, à l'inverse, les valeurs contre-culturelles vont souvent – et de plus en plus – de pair avec une « sortie du système », une vie « en marge » imposée par des conditions spécifiques de pratique. Plus encore, on observe à partir des années 1970, de plus en plus d'alpinistes retirer une fierté de leur statut précaire, ce qui n'est absolument pas le cas des écotouristes. Nous avons montré (chapitre 7) qu'une partie croissante des alpinistes avaient abandonné leur carrière professionnelle (ou ne l'avaient jamais débuté) pour pouvoir s'engager « corps et âme » dans l'alpinisme. Nous avons également évoqué l'abandon des responsabilités familiales entrainées par une pratique trop intense de l'alpinisme.

Paul Pritchard, Joe Simpson, ou encore Simon Yates font partie de ces nouvelles générations d'alpinistes qui se pensent comme membres d'une contre-culture. Tous trois sont nés dans les années 1960 et tous trois n'ont pas même tenté de trouver un emploi après leurs études : seul l'alpinisme comptait. Tous trois ont vécu des allocations chômage, rebaptisées les « subventions à

---

[158] Robert FLETCHER, *Romancing the wild*, *op. cit.*, p. 104. Nous traduisons.
[159] *Ibid.*, p. 106.
[160] Voir Luc BOLTANSKI et Eve CHIAPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, *op. cit.*

l'escalade du gouvernement » (*government climbing grant*)[161]. Plus encore, tous trois développent des justifications assez similaires, appuyées sur le refus d'une vie conventionnelle, incarnée par celle de leurs parents. Yates écrit :

> « La plupart d'entre nous prévoient la même aventure de long-terme ; trouver un conjoint, fonder un foyer et élever ses enfants. Au point que nous le prenons pour acquis, comme si c'était une certitude. Ceux qui aspirent à des choses qui sortent de cette norme sont souvent considérés comme excentriques, étranges, bizarres, tandis que ceux qui veulent atteindre les sommets de montagnes, les fonds des océans ou les profondeurs des gouffres, et qui sont prêts à risquer leurs vies pour le faire, sont parfois considérés comme complètement fous[162]. »

Cet étiquetage est retourné en fierté de la part de ces hommes, un phénomène que l'on retrouve dans d'autres sous-cultures déviantes. Howard Becker, encore à propos des musiciens de jazz, parlait de cet « esprit de la profession » atypique, qui favorisait « l'admiration pour les comportements spontanés et individualistes, et le dédain pour les normes sociales ordinaires ». « On peut s'attendre, poursuivait Becker, à ce que les membres d'un métier où s'est développé un tel esprit soient pris dans des conflits quand ils entrent en contact étroit avec la société[163] ». C'est ce que l'on observe chez les alpinistes des générations les plus récentes. « Je ne voulais pas d'une carrière, d'un mariage d'une famille, ou de quoique ce soit qui m'attacherait et me retiendrait, explique Simpson. Je voulais simplement être libre, et être dans les montagnes constituait l'expérience la plus libératrice que je connaissais. J'étais l'opposé de tout ce qu'on m'avait éduqué à croire et à faire. Le fait que les non-alpinistes ne pourraient jamais comprendre rendait tout cela encore plus spécial, comme un secret gardé par quelques individus d'exception (*a select few*)[164] ». Chez les Français, on tient le même discours. Lionel Daudet (né en 1968) et Jean-Christophe Lafaille (1965-2006) parlent eux aussi de rompre avec une vie normale. Tous deux se sont consacrés entièrement à l'alpinisme et tous deux évoquent le « pas de côté » que constituent le fait d'embrasser l'alpinisme corps et âme. Daudet parle d'un « choix à faire », de la « liberté » de « ne plus adhérer à cette vie factice, ce simili d'existence, ce jeu de dupes[165] ». Comme chez Simpson, sa marginalité est retournée en élément distinctif : les alpinistes sont des « manants des montagnes », des « clochards célestes », des « bohémiens des cimes », des « routards des neiges[166] ».

La génération des alpinistes nés dans les années 1960 est particulière : elle s'inscrit dans un contexte économique et social spécifique qui, peut-être, explique pourquoi la « libération » par l'alpinisme prend la forme d'une rébellion aussi ouverte (les alpinistes que nous venons de citer se situant d'ailleurs dans une mouvance punk[167]). Pritchard, dans son autobiographie publiée en 2012, regrette ainsi que le temps des alpinistes « clochards » (*dossers*) soit passé. Selon lui, la professionnalisation de l'alpinisme les a transformés : d'agents anti-système, les alpinistes seraient

---

[161] Ces aides sociales n'étaient pas élevées. Pour une analyse de première main des alpinistes-chômeurs (*unemployed climbers*) des années 1980, voir Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.* Dans l'introduction de son autobiographie, intitulée « profiter du système » (*playing the system*), Pritchard se situe directement dans le cadre d'une contre-culture. Il explique qu'il a vécu pendant deux ans dans des grottes du Peak District ou dans des abris, subvenant à ses besoins vitaux grâce aux 18 livres par semaines reçus du gouvernement, ainsi qu'en volant de la nourriture.

[162] Simon YATES, *The flames of adventure*, *op. cit.*, p. 215. Nous traduisons.

[163] Howard BECKER, *Outsiders*, *op. cit.*, p. 139.

[164] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 119. Nous traduisons.

[165] Lionel DAUDET, *La montagne intérieure*, *op. cit.*, p. 124 et 155.

[166] *Ibid.*, p. 78, 154, 224.

[167] Pritchard décrit ainsi les membres de sa première expédition, auto-organisée : « Dawes était rasé à l'exception d'une tresse qui tombait sur son front, j'avais ma crête et Joe et Bobby arboraient des vêtements et des teintures colorées, ainsi que des bijoux, et se pavanaient comme des rock stars ». Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.*, p. 62. Nous traduisons.

devenus des sportifs aspirant à des signes extérieurs de richesse. Cette vision est sans doute caricaturale. Elle a cependant le mérite de montrer que l'atypicité et l'anti-conventionnalisme des alpinistes (qui continuent, malgré ce qu'en dit Pritchard, de se situer « en marge », de vivre de petits boulots, de refuser une vie « normale ») a pris des formes différentes en fonction des générations. C'est peut-être chez les « alpinistes-chômeurs » des années 1980 qu'elle s'exprime le plus sous la forme d'un style de vie ouvertement contestataire. Chez les alpinistes des générations suivantes comme des précédentes, il s'agit également de sortir de la norme, mais de manière moins révoltée, en vivant dans un van, en refusant une carrière professionnelle typique, en embrassant des spiritualités orientales, en allant vivre au Népal, etc. Plusieurs alpinistes nés dans les années 1940 et 1950, comme Doug Scott (né en 1941) ou Pete Boardman (1950-1982), sont ainsi notablement connus pour leur adhésion au mouvement hippie[168].

Denis Gray (né en 1935) se positionnait déjà dans les années 1950 en marge du « système », préfigurant l'approche ouvertement contre-culturelle de ses successeurs. Encore écolier, Gray écrit avoir perçu que « l'école était juste un rouage d'un énorme système, qui formait un certain type de personne, un être conventionnel qui ferait ce qu'on lui demandait sans poser de question, qui goberait les valeurs de la société, qui choisirait une profession "sûre et respectable", qui croirait que tout va bien dans le monde, que le changement est mauvais et tout le reste ». « En grandissant, poursuit Gray, j'ai vu mes amis accepter les idéaux de la société, rêver de voitures de sport et d'argent et encore d'argent, du pouvoir de battre les autres au jeu de la vie, de "réussir", comme on dit. Je ne voulais rien de cela ; je rêvais de la liberté que l'on trouve dans les montagnes[169] ». C'est là que l'on peut percevoir la différence avec les écotouristes étudiés par Fletcher : ces derniers n'ont pas suffisamment la vocation pour abandonner ces idéaux.

Au fil du temps, l'émancipation que représente la pratique de l'alpinisme (à haut niveau) a pris des connotations et des formes différentes. On est passé d'une émancipation « romantique », celle des alpinistes victoriens (qui ressemble d'ailleurs, à certains égards, à celle des écotouristes modernes), à une émancipation « contre-culturelle » envisagée dans des termes plus contestataires. Dans les deux cas, les alpinistes retirent des gratifications symboliques de leur atypicité. Ce changement de paradigme doit être mis en relation avec un contexte social, politique, idéologique, économique plus général, mais également avec les conditions de pratique concrètes de l'alpinisme de haut niveau, qui pousse à la marginalité des individus qui y étaient déjà plus ou moins prédisposés.

### 4.2.2 *Fuir le monde*

> « Que tous ces hommes et ces femmes (…) qui attaquent des sommets corps et âmes, (…) afin de fuir le « monde d'en bas », sachent qu'aucun désespoir ne vaut qu'on y laisse la vie[170]. »

Une autre forme, plus poussée, de conversion « sur le côté » s'exprime sous la forme d'une « fuite du monde ». On retrouve là le motif de l'échappatoire présent depuis les débuts de l'alpinisme, à une différence majeure : chez les pratiquants d'après-guerre, la fuite devient de plus en plus définitive, irréversible. Il ne s'agit plus de s'échapper pendant quelques semaines ou quelques mois pour revenir à la civilisation. De plus en plus, il s'agit de ne pas rentrer, ou de rentrer pour repartir aussitôt. Nous ne reviendrons pas, ici, sur les occurrences de l'addiction déjà évoquées au cha-

[168] Sherry ORTNER, *Life and death on Mt. Everest*, *op. cit.*, p. 186. Voir aussi Douglas SCOTT, *Himalayan Climber*, *op. cit.*
[169] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 20. Nous traduisons.
[170] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 229.

pitre 9 (« *feeding the rat* ») : elles sont le pendant de cette « sortie du monde ». Notons que l'himalayisme, nouvelle forme excellente d'alpinisme, semble se prêter à ce type de comportement. Non seulement l'himalayiste incarne l'individu atypique qui refuse de se plier aux cadres contraignants d'une vie bien rangée mais il est celui qui ne parvient pas à revenir. Jean-Christophe Lafaille (1965-2006) parlait, peu de temps avant de mourir en montagne, d'une fuite.

> « En Himalaya (…), difficile de le nier : ce goût pour cet univers primitif correspond aussi à une forme de fuite. Tourner le dos au monde est le meilleur moyen de se débarrasser de ses inconvénients, une façon de refuser la réalité. Mais, sincèrement, je ne me sens pas l'âme d'un redresseur de torts. Si je suis un adepte du "pas-de-côté", dois-je me le reprocher[171] ? »

Le motif de la fuite est intéressant : Marc Batard (né en 1951) l'utilisait également pour évoquer l'himalayisme, après avoir pris la décision d'arrêter (nous verrons qu'il a changé d'avis depuis).

> « Pendant trente ans, j'ai flirté avec cette peur-là, avec cette mort-là. Comme on caresse le canon d'un pistolet en sachant qu'il peut vous faire sauter la cervelle. Je suis peut-être le seul à le dire – il m'a fallu plus de trente ans pour comprendre et trouver les mots – mais je sais que je ne suis pas le seul à le vivre. Souvent, je suis monté très haut en sachant que je pouvais tomber, parce que la vie d'en bas était trop difficile[172]. »

Dans les deux cas, le « pas de côté » prend la forme d'une coupure radicale avec l'existence antérieure, au point qu'il semble impossible de revenir à moins de subir une conversion inverse. Celle-ci doit nécessairement venir de l'alpiniste lui-même, qui est sa propre institution de conversion. Simon Yates fait partie de ceux qui se sont laissé glisser, qui n'ont pas stoppé leur fuite en avant et sont complètement sortis d'une existence « normale ». La conversion de Yates est particulièrement aboutie : sa vie a pris la forme d'une succession d'expédition, au point qu'il ne peut plus rien envisager d'autre et qu'il finit par éviter de retourner au Royaume-Uni. « Sans travail et sans foyer qui m'attendait et sans la moindre idée de ce que j'allais faire, j'avais peu de raison de rentrer[173] », explique-t-il. C'est ici son ami Paul Pritchard qui évoque ce glissement. Yates lui avoue l'avoir accompagné dans son expédition sur la tour de Paine, en Patagonie, par « habitude ».

> « Qu'aurait-il pu faire d'autre ? C'était tout ce qu'il avait toujours fait – faire voyage après voyage, dans un manège de villes tropicales, de marches et de montagnes. Il était toujours allé plus avant, avec des œillères, refusant de regarder d'un côté ou de l'autre par peur de voir… un foyer… une femme… de la stabilité…un peu d'argent pour changer, toutes ces choses qu'il avait considérées auparavant comme un piège, comme la routine[174]. »

Yates, à ce moment, commence à faire part de ses doutes à Pritchard. Il lui faudra encore une quinzaine d'année pour « revenir » dans le monde.

On peut comparer cette trajectoire de fuite avec celle de Mick Fowler (né en 1956), atypique parmi les alpinistes en ce qu'il est l'un des rares à être « resté dans le monde ». Pour lui, c'est le travail qui vient, de façon inattendue, enclencher ce processus inverse. Sans le sou, il trouve un emploi au service des impôts. « Rétrospectivement, écrit-il, je réalisai que ce travail était un don de dieu en tant qu'il a permis de remettre un peu d'ordre dans ma vie. (…) Les week-ends d'alpinisme devinrent des régularités, et un enthousiasme sain vint remplacer mon ancienne approche, obsessionnelle mais peu efficace[175] ». Ce faisant, Fowler revient dans le monde avant

---

[171] Jean-Christophe LAFAILLE et Benoit HEIMERMANN, *Prisonnier de l'Annapurna*, *op. cit.*, p. 132.
[172] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 101.
[173] Simon YATES, *The flames of adventure*, *op. cit.*, p. 86. Nous traduisons.
[174] Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.*, p. 86. Nous traduisons.
[175] Mick FOWLER, *Vertical pleasure*, *op. cit.*, p. 62. Nous traduisons.

même d'en être complétement sorti. Peut-on encore, alors, parler de vocation ?

### 4.3. La conversion comme salut

Nous avons décrit la conversion des alpinistes d'après-guerre comme une sortie plutôt que comme une ascension dans l'espace social. Il existe cependant un groupe d'alpinistes susceptibles d'envisager celle-ci comme une conversion orientée vers le haut : les alpinistes issus de milieux populaires. Nous ne reviendrons pas sur leur cas, déjà abordé au chapitre 7 dans le cadre de notre réflexion sur « l'ascenseur social de la montagne ». Nous avions montré que, pour certains alpinistes issus des classes populaires, la découverte de l'alpinisme s'apparentait à un « salut » et la carrière d'alpiniste à une trajectoire sociale ascendante. La conversion est orientée vers le haut. Ceci vient rappeler que l'appréhension du « sens » de la conversion doit être mis en relation avec les propriétés sociales de l'individu qui la « subit » : la conversion a un point de départ qui est aussi une position dans l'espace social. Si la conversion à l'alpinisme peut être vécue comme une rébellion pour les individus issus de milieux favorisés, elle peut prendre une signification différente (salut, promotion, ascension) pour les alpinistes de milieux populaires.

Chez les Français, cette différence d'appréhension de la trajectoire en fonction des milieux sociaux d'origine s'observe, par exemple, lorsque l'on compare la manière qu'ont chez Lionel Terray (1921-1965) et Robert Paragot (né en 1927) d'envisager leurs trajectoires. Le premier, dès l'éveil de son intérêt pour l'alpinisme, est confronté au mépris d'un père médecin pour une activité qui consiste à « s'esquinter à grimper une montagne, au risque de se rompre le cou, alors qu'il n'y a même pas un billet de 100 francs à ramasser au sommet[176] ». Il évoque la « haine violente » qu'il éprouve alors à l'égard des réactions de son père, qui refusera de lui parler pendant plusieurs années. Pour Terray, le choix de l'alpinisme et d'une carrière de guide est en partie un acte de rébellion, car il le sort du destin privilégié auquel son père le destinait. En embrassant une carrière d'alpiniste, Terray conteste, indirectement, les valeurs traditionnelles familiales. Terray écrit :

> « Je sentais confusément qu'une réprobation aussi virulente pour une activité apparemment sans grande portée n'était pas seulement la réaction d'un être équilibré devant un jeu stupide, mais l'indignation d'un homme profondément attaché à une conception du monde face à une force en contradiction avec son univers. Aujourd'hui, avec le recul du temps, je réalise qu'il fustigeait avec la même violence certaines formes de l'art et certaines conceptions idéalistes de l'organisation sociale[177]. »

Robert Paragot, fils d'ouvriers, n'est pas confronté à de telles réactions parentales. Par ailleurs, contrairement à Terray, il refuse de sacrifier un travail stable (il est technicien pour la Sécurité Sociale) pour l'alpinisme et ne devient pas guide. Il ne perçoit ainsi pas sa trajectoire d'alpiniste comme un « pas de côté » mais plutôt comme un « pas en avant ». L'alpinisme le met en contact avec des individus de milieux sociaux plus favorisés et lui offre des opportunités nouvelles dont il saura se saisir pour « monter » socialement.

Cette différence s'observe également chez les alpinistes de générations plus récentes. Les alpinistes issus de milieux favorisés sont plus enclins que leurs compagnons issus de milieux populaires à percevoir leur conversion à l'alpinisme comme un acte de rébellion (ou de trahison). C'est chez eux que l'on observe le plus un sentiment de culpabilité lié à leur vie aventureuse. Stephen Venables (né en 1956), fils du directeur d'une agence de publicité, l'évoque à plusieurs reprises :

---

[176] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 18.
[177] *Ibid.*

un séjour dans la famille bourgeoise de sa petite amie, d'un milieu semblable au sien, lui fait « se questionner encore sur [s]on existence nomadique et précaire, et [se] demander s'il ne s'agit pas d'une mauvaise habitude à perdre ». Alors qu'il part en expédition pour quatre mois, il explique « souffrir des habituels tourments d'anxiété à l'idée de quitter le cadre domestique[178] ». Joe Simpson (né en 1960) l'évoque lui aussi. Fils d'officier, placé dans des établissements scolaires prestigieux, il n'a aucunement prévu de travailler mais retourne à l'université par « culpabilité catholique et par devoir envers ses parents ». Ses parents, explique-t-il, « n'ont jamais pu comprendre ce que l'alpinisme signifiait pour [lui] », ce qui n'a fait que renforcer « son fardeau de culpabilité[179] ». Simon Yates (né en 1963) ne semble pas éprouver une telle culpabilité. Venant d'un milieu populaire, la réaction de sa grand-mère, ancienne ouvrière dans une usine de chaussures, lorsqu'il lui annonce qu'il compte se consacrer à l'alpinisme, n'est pas une réaction de reproche : « c'est mieux que de fabriquer des chaussures[180] », lui dit-elle.

Le point de départ, les dispositions initiales de l'individu, jouent également sur la facilité avec laquelle la conversion va (ou non) se réaliser. En étudiant, dans la partie suivante, la trajectoire de Nick Bullock, nous verrons que plusieurs années ont été nécessaires à ce dernier pour outrepasser son désir de conformité sociale et pour changer sa vision du monde et les valeurs plutôt traditionnelles qui étaient celles de sa famille. En effet, les dispositions à la « sortie du rang » sont inégalement partagées. Chez certains, elles semblent être déjà là, chez d'autres, de telles dispositions sont construites, renforcées, ou activées, durant la carrière d'alpiniste, par exemple au contact d'individus semblables. Sur ce point, il est difficile de proposer une analyse en termes d'origine sociale, comme nous l'avons fait précédemment. Chez certains alpinistes issus de milieux populaires, l'attachement à des valeurs plus traditionnelles, familialement transmises, vient jouer comme un frein (c'est le cas de Bullock). Mais cela peut aussi être le cas d'alpinistes provenant du haut de l'espace social (c'est le cas de Terray). Dans tous les cas, la conversion à l'alpinisme (de haut niveau) est un acte rarement concordant avec les attentes sociales incorporées, la « pente » et le destin probables. Qu'elle soit vécue comme un outrage ou un salut est systématiquement associé au schème narratif, omniprésent, de la liberté et de l'émancipation.

## 5. Une trajectoire de conversion : Nick Bullock

Le cas de l'alpiniste anglais Nick Bullock (né en 1965) constitue une bonne illustration du processus de conversion qui transforme l'individu en « grand alpiniste » et qui s'accompagne d'une réorganisation de l'existence, pour les générations les plus récentes. Le cas de Nick Bullock permet également d'observer le travail de soi à l'œuvre et la manière dont le changement qui s'ensuit est réinterprété comme une libération. Dès la préface de son autobiographie, Bullock écrit :

> « J'ai découvert l'alpinisme cinq ans après mon entrée en fonction dans la prison, et l'alpinisme s'est emparé de ma vie. L'alpinisme m'a changé. Il m'a forgé, m'a permis de prendre en main ma propre vie. J'avais été éduqué pour rechercher la sécurité de l'emploi, les bénéfices d'un salaire régulier, de l'assurance maladie, d'un prêt, d'une retraite. M'étant habitué à tout cela, il aurait été difficile d'abandonner la sécurité qu'ils me procuraient. Mais dès que j'ai pris conscience du mode de vie alter-

[178] Stephen VENABLES, *Higher than the eagle soars*, *op. cit.*, p. 194 et 244.
[179] Joe SIMPSON, *This game of ghosts*, *op. cit.*, p. 122.
[180] Simon YATES, *The flames of adventure*, *op. cit.*, p. 18.

> natif et débridé que m'offrait l'alpinisme, j'ai commencé à nourrir un désir d'évasion[181]. »

Si Bullock fournit un cas éclairant de conversion, c'est parce qu'il découvre l'alpinisme assez tardivement, à l'âge de 26 ans, alors qu'il mène une vie « conforme ». Il est en couple, travaille depuis plusieurs années comme gardien de prison, a acheté une maison dont il rembourse le crédit. Cela ne signifie pas que Bullock ne possédait pas certaines dispositions concordantes avec la pratique de l'alpinisme : au contraire, s'il vit lui aussi la découverte de l'alpinisme comme une révélation, c'est parce qu'il y était, d'une certaine façon, déjà préparé. Mais chez Bullock, ces dispositions sont encore « en veille ». C'est son investissement croissant dans l'alpinisme qui va, peu à peu, entrainer un bouleversement de son existence. Bullock explique comment sa passion en est venu à occuper la totalité de son temps libre, jusqu'au point où toute sa vie s'est trouvée partagée exclusivement entre le temps consacré au travail et celui consacré à l'alpinisme, avant sa démission finale pour se consacrer entièrement à l'alpinisme. Le récit qu'il fait de sa bifurcation vers l'alpinisme professionnel donne à voir comment l'obsession pour l'alpinisme peut, peu à peu, conduire à l'abandon de tous les autres domaines d'activité. Bullock, lorsqu'il fait ce choix, a trente-deux ans. Il travaille alors à la prison de Gartree, une des plus dangereuses du Royaume-Uni, depuis dix ans. Il y a d'abord été gardien, puis professeur d'éducation physique.

Lorsqu'il commence à travailler, Bullock décrit son désir de conformité sociale et son adhésion à des valeurs traditionnelles de stabilité acquise dans une famille de la classe moyenne ascendante. Il souhaite alors « trouver un travail qui paie bien, acheter une maison, se marier, avoir des enfants et travailler pour une retraite confortable ». Son respect des valeurs transmises par ses parents est fort. « Je me devais de me sentir chanceux de ce que j'avais », écrit-il. C'est trois ans plus tard, lorsqu'il décide de devenir professeur d'éducation physique dans la prison où il officiait comme gardien, qu'il découvre l'alpinisme, lors d'un stage au Pays de Galle. L'alpinisme est une révélation pour Bullock, qui pense « avoir trouvé sa vocation ». Son adhésion est immédiate et son investissement intense.

> « J'étais enchanté. La dernière semaine du stage, j'ai fait un pacte avec moi-même : l'alpinisme serait ma vie. Je commençai à lire avec avidité sur les montagnes et l'alpinisme, et je développai rapidement la féroce ambition d'imiter les alpinistes sur lesquels je lisais (…). Plus je lisais, plus je voulais grimper. Lorsque la formation d'un an toucha à sa fin, je fus jeté dans le monde pas uniquement en tant que professeur d'éducation physique mais en tant que tout nouveau alpiniste. »

Le « cercle vertueux de la passion » est déclenché : à partir de ce moment, Bullock investit tout son temps libre dans l'alpinisme. Il commence par faire des heures supplémentaires afin de pouvoir cumuler du temps libre et partir plusieurs jours dans le Peak District ou au Pays de Galle, grimpant souvent seul, faute de compagnon. Sa détermination est semblable à celle décrite dans la plupart des autobiographies. « J'ai fait des chutes impressionnantes, écrit-il, certaines douloureuses. Par chance, j'ai survécu. Et après chaque chute, je me relevais et jurais de m'améliorer ». Peu à peu, Bullock trouve des compagnons de cordée. Sa compagne le quitte, mais cette rupture ne l'affecte pas : il dispose, à présent, de davantage de temps libre à consacrer à sa passion. Il passe un brevet de compétence, le *mountain leader's award*, mais réalise qu'il ne souhaite pas devenir moniteur d'alpinisme, une perte de temps : « je voulais juste grimper pour ma propre satisfaction et mon plaisir personnels ». C'est à cette époque, à l'âge de 28 ans, que sa vision du monde com-

[181] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. xv préface. Nous traduisons (ainsi que tous les autres extraits). Les extraits suivants sont tirés respectivement des pages 27, 101, 53, 54, 58, 72, 101 et 82.

mence à changer : il réalise que le temps libre compte désormais plus à ses yeux que la sécurité de l'emploi, jusqu'ici perçue comme un idéal. De plus en plus, il « remet en question la pression à se conformer aux normes, à s'accorder aux aspirations de ceux qui [l']entourent ». L'alpinisme est alors associé à l'idée de liberté : « ce n'était pas quelque chose qui était contrôlé par des règles et des régulations, par des clés, des cadenas, des verrous, des barres, des barrières, le ministre de l'intérieur ou les taux d'intérêt ». Ses opinions politiques changent. Il commence à voter à gauche et se dispute avec son père, ouvrier qualifié devenu travailleur social, attaché à des valeurs traditionnelles. Bullock pratique alors l'alpinisme depuis deux ans. Sa conversion est bien avancée : il effectue, peu à peu, le « pas de côté ».

À ce stade, il peut être intéressant d'effectuer un rapide parallèle avec ce qu'explique Simon Yates (né en 1963, issu d'un milieu populaire), autre alpiniste de la même génération, dans son autobiographie. Contrairement à Bullock, Yates ne revient pas sur sa découverte de l'alpinisme ni sur son enfance. Son autobiographie est « incomplète ». Il évoque, cependant, le changement qui s'opère dans sa vision du monde, et parle même à ce propos d'un « nouvel apprentissage », un terme bien choisi pour désigner la conversion. Cette re-socialisation vient saper les bases de son apprentissage antérieur, scolaire et familial.

> « Après toutes ces années d'éducations formelles, qui avaient miné mon moral et engourdi mon esprit, je sentais que j'étais vraiment en train d'apprendre à nouveau. Cependant, j'avais avant tout goûté à la liberté. Je sentais que (…) j'avais rejeté certaines règles et comportements mesquins de notre té[182]. »

Yates commence à percevoir le monde avec un regard plus extérieur, plus contestataire, une lucidité nouvelle qu'il relie à l'émancipation acquise via l'alpinisme[183]. Son banquier, qui lui demande de rembourser un emprunt fait pour partir en expédition, représente ce qu'il rejette : « l'autorité, l'arrogance, les règles, la mesquinerie[184] ». Un nouveau pas (de côté) est franchi lorsque Yates cesse de se préoccuper de sa situation fiscale. Il n'est pas sanctionné par l'administration. L'expérience est déterminante : Yates s'aperçoit que l'on peut « sortir du système » sans en être empêché. Cela conduit à davantage altérer sa vision du monde et à un rejet plus poussé des valeurs qu'on lui avait inculquées. « Pour moi, écrit-il, ce fut une révélation. J'avais été éduqué dans le respect, presque dans la peur, de l'État. J'avais vécu avec la notion que l'on devait vivre à l'intérieur de limites sociales strictement définies. D'un seul coup, je réalisai que l'État se moque de la manière dont on vit ou gagne sa vie, tant que c'était légal. (…) C'est là que je commençai à penser à la manière dont beaucoup de gens sont limités en pensées et en actions, simplement à travers le désir de se conformer[185] ». Dans la manière dont Yates et Bullock envisagent rétrospectivement leur transformation, on peut à nouveau penser aux convertis étudiés par Snow et Machalek. Chez ces derniers, comme chez les deux alpinistes, l'identité « d'avant » est presque radicalement opposée à celle « d'après », la conversion s'apparentant à une sorte de seconde naissance. Bullock n'écrit-il pas que sa découverte de l'alpinisme l'a « jeté dans le monde (…) en tant

---

[182] Simon YATES, *The flames of adventure*, *op. cit.*, p. 39. Nous traduisons.

[183] Une lucidité qui peut faire penser à celle des transfuges de classe, passés d'un monde à l'autre et ayant acquis, par ce passage, un regard plus extérieur sur leur milieu d'origine comme sur leur milieu d'accueil. À propos, par exemple, de ce type de regard chez des étudiants de milieu populaire dans une université d'élite britannique, voir Diane REAY, Gill CROZIER et John CLAYTON, « 'Strangers in Paradise'? Working-class Students in Elite Universities », *Sociology*, 2009, vol. 43, n° 6, pp. 1103-1121.

[184] Simon YATES, *The flames of adventure*, *op. cit.*, p. 43. Nous traduisons.

[185] *Ibid.*, p. 180.

qu'alpiniste nouveau-né[186] » ? Pour Snow et Machalek,

> « d'abord, le converti considère que son ancienne conception du soi, des évènements passés, et des autres était une mécompréhension. Suivant la formule "je pensais alors… maintenant je sais", les anciens motifs, sentiments, et évaluations sont considérées comme mauvaises ou erronées. (…) Ensuite, non seulement les identités antérieures sont évaluées négativement, mais le cours et le caractère de la vie passée du converti sont typiquement reconstruits comme pénibles, dévoyés, voire détestables[187] »

Berger et Luckmann font une analyse semblable de « l'alternation ». « La rupture biographique, écrivent-ils, est identifiée à une séparation cognitive entre ténèbres et lumière[188] ».

La transformation de Nick Bullock commence également à se percevoir sur le plan physique. Un régime drastique (il ne mange plus de viande, de sucre, de sel, ne boit plus d'alcool) transforme son corps : il perd de la masse musculaire et mincit considérablement. Il se laisse pousser les cheveux jusqu'à la longueur maximale autorisée en prison[189]. Il fait de la musculation adaptée, au rythme de deux entrainements par jour. Ce changement ne passe pas inaperçu dans la prison : « ce n'était pas une rébellion de ma part, mais des commentaires réguliers dans la prison m'ont fait ressentir le fait que je m'échappais d'un stéréotype, que je commençais à ressembler à un alpiniste[190] ». Le respect des détenus pour cet homme capable de prouesses physiques contribue aussi à lui faire accepter son nouveau « rôle principal »[191]. Étiqueté comme alpiniste, Bullock se perçoit également comme tel. La conversion se poursuit. C'est à ce moment-là que son réseau social se referme sur l'alpinisme. Bullock considère l'année 1996, alors qu'il est âgé de 31 ans et qu'il pratique l'alpinisme depuis cinq ans, comme celle où « l'alpinisme a pris complètement le dessus dans [sa] vie ».

> « J'avais commencé l'alpinisme tard dans ma vie, donc chaque jour devenait important et je me focalisais davantage sur l'alpinisme. Au travail, je tolérais de moins en moins que quelque chose m'empêche de faire mes cours de fitness ou quoique ce soit susceptible d'améliorer mon niveau en alpinisme. Je m'isolai de plus en plus des gens qui n'étaient pas alpinistes, des gardiens comme des prisonniers ».

Alpinisme et travail constituent alors deux mondes irréconciliables, le premier prenant de plus en plus de place : « j'avais mes amis alpinistes et j'avais la prison. J'avais du temps libre pour grimper et j'avais la prison[192] ». Le retour au travail après des séjours d'alpinisme de plus en plus longs est vécu difficilement. Quand il ne s'entraine pas avec les détenus, activité qui occupe la plupart de son temps en prison, il « lit des ouvrages d'alpinisme, ou en rêve ». Sa passion est telle qu'il dit avoir, à cette époque « épuisé la plupart des livres écrits par les anciennes générations ». Il se tourne vers les derniers ouvrages publiés : ceux de ses contemporains Pritchard, Fowler, ou Fawcett[193]. L'alpinisme a également des conséquences sur sa vie sentimentale : pour pouvoir grimper, il se veut sans attache. Son atypicité est transformée en fierté. Ses doutes sur sa volonté de se conformer aux attendus sociaux se sont envolés. Son crédit, contracté pour sa maison achetée dix

---

[186] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 54.
[187] David A. SNOW et Richard MACHALEK, « The Convert as a Social Type », *op. cit.*, p. 267. Nous traduisons.
[188] Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, *op. cit.*, p. 254. Notons que l'autobiographie d'un autre alpiniste de cette génération, Andy Cave (né en 1967), déjà évoqué, a été traduite par *De l'ombre à la lumière*. Cave y raconte son passage de la mine aux sommets himalayens et sa transformation d'ouvrier en alpiniste. Le titre anglais, *Learning to breathe*, véhicule également l'idée de conversion : en devenant alpiniste, Cave réapprend à respirer, devient autre.
[189] Le changement physique qui accompagne l'engagement dans une activité a été décrit à propos des danseurs contemporaines (et de lui-même) par Pierre-Emmanuel SORIGNET, *Danser, enquête dans les coulisses d'une vocation*, *op. cit.*
[190] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 80.
[191] Voir, cités précédemment, David A. SNOW et Richard MACHALEK, « The Convert as a Social Type », *op. cit.*
[192] Nick BULLOCK, *Echoes*, *op. cit.*, p. 99.
[193] *Ibid.*, p. 92.

ans plus tôt, est la dernière chose qui l'empêche de démissionner. L'engagement de Bullock dans l'alpinisme s'accroit encore lorsqu'il décide de partir en expédition. Dès lors, les expéditions s'enchaînent entre des périodes consacrées au travail et à la récupération. C'est à ce moment que Bullock commence à rédiger des articles d'alpinisme et à les envoyer à des revues, ouvrant la voie à une reconversion. L'impact physique de cet engagement croissant (en temps, les expéditions durant plusieurs mois ; et corporel, demandant un entrainement constant) est important : Bullock est souvent blessé, amaigri par les expéditions, en récupération dès qu'il n'est pas parti. Suite à sa première expédition, il a perdu 10 kilos et met six mois à récupérer physiquement.

C'est peu de temps après avoir remboursé son prêt immobilier que Bullock saute le pas : il démissionne en 2003, à l'âge de 37 ans, pour se consacrer entièrement à l'alpinisme. Le livre s'arrête sur cet épisode, mais Bullock a également donné une interview peu après sa publication[194]. Dans celle-ci, il revient plus spécifiquement sur sa bifurcation et ses débuts d'alpiniste professionnel. Sa décision semble avoir été prise autant pour la passion que lui inspirait l'alpinisme que pour fuir un métier et une vie qui ne correspondaient plus à ses idéaux, et qu'il avait fini par détester. « Je devais le faire, explique-t-il, parce que je ne pouvais pas continuer à vivre comme ça, j'allais en mourir. Même si ce n'était pas une mort physique, c'était mental, dedans, j'étais comme une feuille morte[195] ». Bullock vend sa maison et achète un van, dans lequel il vit, une nouvelle étape qu'il estime « très stressante et effrayante, mais aussi très excitante ». Finalement, une des marques de la vocation apparaît lorsque, comme chez Bullock, le resserrement du monde sur l'alpinisme est considéré de manière positive, comme un « mieux aller ».

***

Pourrions-nous, dans une situation comme celle de Nick Bullock, parler d'un « habitus d'alpiniste », comme Muriel Darmon parle d'un « habitus anorexique » ? Muriel Darmon désigne là le résultat du processus de conversion – leurs nouvelles dispositions sont vraiment devenues « seconde nature » – que connaissent les jeunes femmes anorexiques et pour insister sur la difficulté, voire l'impossibilité sans aide médicale, de « sortir » de la carrière anorexique. La conversion va-t-elle aussi loin dans l'alpinisme[196] ? Nous verrons dans la conclusion de cette partie finale de la thèse que sortir de la vocation est également bien difficile, d'autant que les alpinistes n'ont pas d'institution pour les encadrer dans cette reconversion. Par ailleurs, ces derniers n'ont souvent pas l'occasion d'envisager une éventuelle sortie : le taux élevé de mortalité en montagne en témoigne.

---

[194] http://steepedge.com/free-movies/video/Echoes-with-Nick-Bullock.html?videoID=DmjZH

[195] "The scary prospect of giving all that up to come and do this was less scary in a way, it was like 'I need to do this because I cannot carry on living like this, because I'm gonna die'. Even if I didn't die physically, mentally, inside, I was, you know, I was drying up like a leaf".

[196] À cette limite on peut ajouter une limite épistémologiques pointée par Bernard Lahire dans *L'Homme Pluriel*, op. cit. suivant laquelle il est difficile, sinon impossible, de parler d'un "habitus" spécialisé. Même les alpinistes les plus investis ne sont pas seulement des alpinistes.

# Conclusion de la quatrième partie. Peut-on sortir de l'alpinisme ?

> « À vrai dire, bien des fois (…) j'avais pensé qu'il fallait arrêter ce jeu avant que les dés ne se retournent contre moi. Alors, pour quelques jours, je rêvais au plaisir d'une vie paisible dans la chaleur du foyer et l'amour de la nature. Mais aussitôt mon équilibre retrouvé, j'étais envahi par la nostalgie du passé. Tout ce qui m'entourait me semblait petit, laid, médiocre et monotone (…). À nouveau je me jetais dans le grand jeu[1]. »

Lionel Terray (1921-1965), lorsqu'il publie ces lignes, ne sait pas qu'il va mourir moins de quatre ans plus tard en montagne. Terray n'est jamais vraiment sorti du « grand jeu ». Est-il possible, d'ailleurs, d'en sortir ? Jean-Marie Choffat (né en 1956), alors même qu'il subit plusieurs opérations pour soigner un cancer avancé, continue de pratiquer entre ses séjours à l'hôpital. « Mon désir de faire de la montagne était intact, raconte-t-il, toujours aussi puissant. Je vivais alors corps et âme pour l'escalade et l'alpinisme depuis une bonne vingtaine d'années, je ne concevais pas qu'il pût en être autrement. C'était tout simplement ma vie[2] ». Paul Pritchard (né en 1967), après un grave traumatisme crânien occasionné par la chute d'un rocher, devient hémiplégique. Il continue malgré tout de pratiquer l'alpinisme à haut niveau. Dennis Gray (né en 1935), père de famille, écrit qu'il lui est « encore possible de profiter de l'alpinisme autant qu'avant » et espère le faire « jusqu'à sa mort[3] ».

Chez les grands alpinistes les plus engagés dans le jeu, la vocation est-elle absolue, irrémédiable ? La conversion est-elle totale, irréversible ? Quels sont les éléments – outre la diminution des capacités physiques due à la vieillesse – qui viennent jouer comme un signal indiquant à l'alpiniste qu'il est temps d'arrêter ? Suivant quel processus peut-on « perdre » la vocation et cesser de s'engager « corps et âme » ?

Il est difficile de répondre à ces questions de manière générale : tous les alpinistes, en effet, ne sont pas engagés au même degré. Nous avons parlé d'un engagement « corps et âme » pour les caractériser. Il n'en demeure pas moins que l'engagement est plus fort chez certains que chez autres. Le fait que ce type d'engagement se soldent chez certains par la mort ne permet pas nécessairement de conclure à une corrélation négative entre l'âge de la mort et le degré d'engagement. Simon Yates (né en 1963), par exemple, dont nous avons évoqué le cas dans le dernier chapitre, a été particulièrement « pris » dans l'alpinisme, au point qu'il ignorait comment revenir à une existence plus normale. Il est encore vivant. Benoît Chamoux (1961-1988) était également « dépendant des montagnes ». Il écrivait : « l'Himalaya a laissé un moi une trace indélébile. Je suis devenu dépendant de ces montagnes. (…) Cela signifie pour moi que, bien loin de chercher à me dégager de leur influence, je n'aurai désormais de cesse de m'en rapprocher[4] ». Il meurt sept ans plus tard dans l'Himalaya, à l'âge de 37 ans.

Le premier élément qui semble entrainer une diminution de la vocation est le sentiment d'un « trop-plein » de morts. « Je n'aime pas feuilleter d'anciens magazines de montagne, écrivait Jean-

---

[1] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 561.
[2] Jean-Marie CHOFFAT, *La vie à pleines mains*, *op. cit.*, p. 139.
[3] Dennis GRAY, *Rope Boy*, *op. cit.*, p. 316. Nous traduisons.
[4] Benoit CHAMOUX, *Le vertige de l'infini*, *op. cit.*, p. 89.

Christophe Lafaille trois ans de mourir sur les pentes du Makalu (Himalaya), j'y vois trop d'amis auxquels je ne parlerai plus[5] ». Ceci ne semble pas influencer la décision de Lafaille de retourner en montagne. Pour d'autres, cependant, il arrive un moment où les épisodes les plus négatifs – souffrance, blessures, mort de compagnons, etc. –, les « coûts de la vocation », auparavant transformés, par l'effet de la croyance vocationnelle, en épisodes positifs, apparaissent dans leur réalité crue : les blessures sont trop gênantes, la mort des compagnons trop pesante, la présence d'une famille trop culpabilisante, pour pouvoir continuer *ad eternam* à pratiquer « à la limite ». Il est rare, dans leurs autobiographies, que les alpinistes n'évoquent pas de tels moments de doute[6]. Terray écrit ainsi, après un sauvetage « de trop » : « À plusieurs reprises, il m'était arrivé d'aller chercher les corps d'alpinistes tués en escalade. À la guerre, des camarades avaient été tués à quelques mètres de moi. Aussi croyais-je avoir l'âme assez trempée pour résister sans faiblesse à la vision d'un accident de montagne. Il n'en fut rien (…). Ce choc me laissa ébranlé pendant plusieurs mois, et le monolithisme de ma passion alpine en resta fissuré pour toujours[7] » ? Si les deux hommes n'étaient pas morts précocement en montagnes, ces doutes (finalement surmontés) auraient-ils, peu à peu, conduits Lafaille et Terray à se désengager ? C'est ce qui arrive pour l'un des alpinistes que nous avons interrogé en entretien (né en 1941) : ayant perdu « une bonne trentaine de copains, (…) morts de froid, morts d'épuisement, disparus en Himalaya, etc. », celui-ci conclut que « ça a fini par peser un peu »[8]. C'est également ce qui se produit chez Andy Cave (né en 1967). En 2005, Cave conclut son autobiographie sur sa décision ferme de ne pas refaire d'himalayisme à haut niveau après la mort de son compagnon de cordée à ses côtés.

> « Je suis revenu du Changabang désorienté, ma dernière ascension marquée par la mort d'un bon ami ; un rêve devenu soudainement cauchemar. Non seulement mes pieds et mes mains étaient blessés, mais j'étais émotionnellement insensible, incapable d'aimer mes proches comme ils le méritaient. Incapable de me concentrer sur mon travail académique, je fus forcé d'arrêter pendant six mois. Je me renfermai et devint égocentrique malgré l'amour et le soutien dont m'entouraient mes amis et ma famille[9]. »

Ce n'est pas seulement la mort de son ami qui pousse Cave à prendre cette décision, c'est aussi la perte de repères engendrée par une telle existence. Cave s'adonne alors à l'écriture d'une thèse en socio-linguistique qu'il soutient quelques années plus tard. D'autres alpinistes font part de doutes semblables face à une existence qui leur apparaît, de plus en plus, dénuée de sens. Nous avons évoqué le cas de Simon Yates au chapitre 11. C'est également celui de Joe Tasker (1948-1982), qui écrivait : « parfois, la vie que je menais me paraissais vite et sans intérêt (…). Je me demandais si la seule raison pour laquelle je continuais la folle ronde dans laquelle j'étais entré était la pensée de perdre la face devant mes pairs[10] ». Entrent également en jeu les possibilités de reconversion. Si celles-ci apparaissent minces, l'alpiniste est d'autant moins incité, malgré ses doutes, à sortir de l'alpinisme. « Je n'avais rien d'autre à faire[11] », explique Yates.

Les trajectoires de sortie et de reconversion, suite à des échecs, des blessures, ou une perte

---

[5] Jean-Christophe LAFAILLE et Benoit HEIMERMANN, *Prisonnier de l'Annapurna*, *op. cit.*, p. 188.

[6] Les réflexions des alpinistes, au moment où leur vocation se fissure, sont d'ailleurs particulièrement intéressantes pour saisir les ressorts de leur engagement. C'est comme si, subitement, ces derniers regardaient leur pratique avec d'autres yeux et réalisaient l'irrationalité de leur comportement passé. Paradoxalement, c'est lorsque la vocation se fragilise que la force de celle-ci est rendue visible et que l'on saisit son importance dans le maintien de l'engagement.

[7] Lionel TERRAY, *Les conquérants de l'inutile*, *op. cit.*, p. 485.

[8] Alpiniste français, né en 1941.

[9] Andy CAVE, *Learning to breathe*, *op. cit.*, p. 272. Nous traduisons.

[10] Joe TASKER, *Savage arena*, Londres, Bâton Wicks, 1996, p. 94. Nous traduisons.

[11] Cité par Paul PRITCHARD, *Deep Play*, *op. cit.*, p. 85.

d'intérêt, ont fait l'objet de diverses études, en particulier en sociologie du sport[12]. Nous avons déjà, au fil des chapitres, évoqué certaines modalités des trajectoires de reconversion sur le plan professionnel. En ce qui concerne l'arrêt de l'alpinisme, nous n'avons pas poussé cette analyse au-delà de la phase de doute ou de la décision d'arrêter l'alpinisme (une phase qui ne signifie pas, bien souvent, que l'alpiniste a *vraiment* arrêté). Le matériau autobiographique, d'une part, rend difficile une telle analyse : peu d'autobiographies abordent frontalement la question de la « sortie » de l'alpinisme, souvent réservée à l'épilogue du livre. En outre, en tant que récit vocationnel, les remises en question de la vocation sont peu susceptibles d'être abordées dans l'autobiographie. Par ailleurs, le nombre élevé d'alpinistes morts en montagne empêche tout simplement d'envisager cette phase de la trajectoire. Un alpiniste, cependant, a mis cette question au centre de son autobiographie : Marc Batard (né en 1951). Intitulé *La sortie des cimes*, l'ouvrage de Batard s'ouvre et se ferme sur sa décision d'arrêter l'alpinisme. Comme pour Andy Cave, c'est un accident « de trop » qui fragilise sa vocation. Pris dans une avalanche avec un sherpa alors qu'ils emmènent une cliente sur le Cho Oyu, les deux hommes s'en sortent indemnes. Cet évènement qui aurait pu être anodin quelques années auparavant prend une signification forte pour Marc Batard : c'est le signal qu'il faut arrêter. « J'en ai réchappé, miraculé et transformé. J'ai compris que c'était à ce moment précis et non pas deux ou trois ans plus tard que ma vie devait changer[13] ». Batard rentre immédiatement en France et dit avoir « fini de grimper, définitivement[14] ». Nous expliquions, dans le chapitre 10, qu'il fallait, pour que la « révélation » de l'alpinisme ait lieu, que certaines conditions soient réunies, sous peine de « rencontres ratées ». Le cas de Batard permet d'avancer l'idée selon laquelle il en irait de même pour la « sortie » de l'alpinisme. Chez Batard, la réalisation qu'il faut arrêter prend d'ailleurs la forme d'une révélation. « Après trente ans d'alpinisme, des centaines de sommets, des peurs sans nom, des victoires sans mots, des risques insensés, je savais enfin qui j'étais[15] », écrit-il. Lorsqu'il sort de l'alpinisme, il vient d'accepter son homosexualité longtemps refoulée et l'a annoncée à ses proches. Il a commencé à peindre et envisage de se reconvertir dans l'art. Il s'est réconcilié avec sa femme après une séparation douloureuse. Batard a déjà commencé à « rentrer » dans le monde : la reconversion a commencé.

« Sortir » de l'alpinisme, ainsi, ne se fait pas facilement. Comme toute sortie de vocation, cela nécessite un travail de reconversion, un travail d'autant plus difficile que l'alpiniste est seul pour l'effectuer et qu'il est, une fois encore, sa propre institution socialisatrice. La difficulté pour sortir de l'alpinisme se mesure d'ailleurs au taux d'échec de ceux qui affirmaient vouloir arrêter pour de bon. Andy Cave en fait partie : bien décidé à ne plus faire d'himalayisme après son retour du Changabang, il est reparti deux ans plus tard et avoue (nous l'avons également interrogé oralement) n'avoir jamais vraiment songé à arrêter. Marc Batard en fait également partie, malgré ses déclarations emphatiques. En 2017, il déclare vouloir fêter ses soixante-dix ans (en 2022) au sommet de l'Everest. En ce moment, il s'entraine pour devenir l'alpiniste le plus âgé à avoir esca-

---

[12] Pierre-Emmanuel Sorignet, « Sortir d'un métier de vocation : le cas des danseurs contemporains », Sociétés contemporaines, n° 56, 2004, p. 111-132 ; Sébastien Fleuriel, « De la vocation artistique à la précarité : devenir professeur de danse jazz », Sociologie de l'art, n° 15, 2010, p. 137-157 ; Frédéric Rasera, « Au-delà de "l'échec" en centre de formation. La recomposition des aspirations professionnelles d'un ancien apprenti footballeur », Sciences sociales et sport, n° 7, 2014, p. 113-144. Bruno PAPIN, *Conversion et reconversion des élites sportives*, *op. cit.*

[13] Marc BATARD, *La sortie des cîmes*, *op. cit.*, p. 231.

[14] *Ibid.*, p. 23.

[15] *Ibid.*

ladé la montagne (détenu par un Italien de 55 ans). La préparation, dès 2018, consistera à escalader l'Aconcagua (6962 m), la Nanda Devi (7 816 m), l'Annapurna (8 091 m) et le Makalu (8485 m). En 2012, il est déjà retourné sur l'Everest et est monté au sommet de l'Aconcagua[16].

À l'instar de Marc Batard, nous n'avons trouvé aucun alpiniste qui, dans notre corpus, a tenu sa décision d'arrêter. Même les plus âgés continuent d'escalader des montagnes (par des voies, certes, plus faciles que dans leur jeunesse). Beaucoup sont morts en montagne. Est-ce là une caractéristique de l'excellence en alpinisme que de ne pas pouvoir « sortir » de la vocation ? Au regard du groupe d'enquêtés qui est le nôtre, nous pouvons peut-être le supposer.

[16] Fabrice REDON, « Il veut gravir l'Everest à 70 ans », *La Montagne*, 5 mars 2017.

# Conclusion générale

Au début de ce travail, nous posions les questions suivantes : pourquoi les alpinistes britanniques et français tiennent-ils un discours similaire à celui des alpinistes victoriens de l'*AC* ? Pourquoi investissent-ils l'alpinisme de significations extra-sportives, qu'elles soient spirituelles, intellectuelles, artistiques, ou morales ? Nous nous sommes efforcée d'expliciter le processus qui a conduit à cette manière particulière d'envisager l'excellence, à la formation et à la persistance d'un « esprit de l'alpinisme » dont on trouve les racines au Royaume-Uni il y a cent-cinquante ans.

« L'esprit du capitalisme, écrivait Max Weber, doit être composé graduellement, à partir de ses éléments singuliers qui sont à extraire un à un de la réalité historique. On ne peut donc trouver le concept définitif au début mais à la fin de la recherche[1] ». Il en va de même de l'esprit de l'alpinisme, entendu à la fois comme mentalité, esprit de corps, ethos, et principes éthiques au fondement de l'excellence. Dans l'introduction de la thèse, nous avions défini l'excellence comme un triple rapport : comme rapport à l'activité, à soi et aux autres. Au terme de ce travail de sociogenèse, à la fois historique et biographique, nous sommes en mesure de spécifier la nature de ces différents rapports.

• Comme **rapport à l'activité**, l'excellence repose sur une **éthique**. Nous avons montré qu'elle dérivait historiquement du *fair-play* sportif, importé dans l'alpinisme par ses précurseurs au terme d'une socialisation sportive reçue dans les lieux d'éducation de l'élite victorienne, *public schools* et grandes universités. C'est pourquoi l'éthique, pour garantir une égalité toute sportive des chances entre l'alpiniste et la montagne, conduit à un usage limité des aides artificielles de progression.

Plus généralement, les principes éthiques qui régissent l'alpinisme découlent de l'éthos des élites sociales victoriennes : sens de l'honneur, retenue, abnégation, probité, sont autant de qualités valorisées chez les *gentlemen* de l'*Alpine Club* et que l'on retrouve dans leur rapport à la pratique de l'alpinisme, tout comme on les retrouve dans d'autres activités (la science, par exemple).

Le respect inconditionnel de l'éthique chez les grands alpinistes permet de constater que l'excellence se situe « en deçà » des oppositions superficielles et circonstancielles qui, tout au long de l'histoire de l'alpinisme, opposent entre elles différentes fractions de son élite. Derrière ces débats qui divisent, au fil du temps, les tenants de telle ou telle forme d'alpinisme (rocheux ou neigeux, local ou d'expédition, etc.) ou même les partisans de telles ou telles aides artificielles (oxygène, pitons, etc.) – des prises de positions qu'il est possible de relier à des positions dans un espace de l'alpinisme –, nous avons pu montrer que l'on retrouvait toujours les mêmes principes et les mêmes valeurs fondamentales de *fair-play*. Notre manière d'appréhender l'excellence met ainsi au second plan, derrière ces principes éthiques, les débats superficiels.

De ce rapport éthique à l'activité découle plusieurs conséquences. D'une part, l'excellence n'est pas seulement une question de performance car il s'agit aussi de pratiquer dans le « bon style » et le « bon esprit ». L'alpinisme, sur ce point, s'éloigne du sport pour se rapprocher d'autres univers sociaux, en particulier l'univers artistique. D'autre part, du fait d'une dynamique intergénérationnelle de distinction étudiée au chapitre 9, le respect de l'éthique crée la nécessité d'un engagement croissant pour les grands alpinistes, un engagement qui devient véritablement corps et âme à partir des années 1960, au

[1] Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 2e éd., Paris, Plon, 1964, p. 30‑31.

point que l'on peut commencer à parler de vocation.

• Comme **rapport à soi**, l'excellence peut ainsi se concevoir comme une **vocation**. Le grand alpiniste, tout voué qu'il est à sa passion, tend à la vivre sur le mode enchanté de l'évidence et à s'y investir de manière quasi-totale. Pour comprendre l'avènement sur le long terme de la vocation d'alpiniste, nous sommes revenue sur le processus historique suivant lequel, de loisir, l'alpinisme est devenu une passion aux coûts élevés pour ses pratiquants les plus investis. Nous l'avons relié avec la généralisation de l'himalayisme et, de manière plus générale, avec le durcissement continu de l'éthique. Pour comprendre la genèse sur le temps court des trajectoires individuelles de ce rapport vocationnel à l'alpinisme, nous avons étudié les autobiographies des alpinistes et montré que ce rapport à soi s'incorpore, qu'il est le résultat d'un processus de conversion au cours duquel l'individu devient « alpiniste », puis « grand » alpiniste. Partie prenante de cet apprentissage, tant pratique que symbolique, la lecture des récits et des autobiographies des autres grands alpinistes joue un rôle crucial.

Justement parce que l'excellence signifie un rapport vocationnel à l'alpinisme et un regard enchanté porté sur la trajectoire, le matériau autobiographique privilégié dans cette thèse nécessite un traitement vigilant. Tout au long de ce travail, nous avons insisté sur le fait qu'il s'agissait d'un matériau riche mais complexe, qui réclamait d'être attentif à ce qui se disait en deçà du récit factuel de l'existence. L'autobiographie est à la fois un récit de trajectoire *et* un récit de vocation, un récit factuel *et* un récit symbolique, un récit de description *et* un récit d'affiliation à un collectif. C'est en cela que l'autobiographie représente un matériau idéal pour étudier l'excellence.

• Comme **rapport aux autres**, l'excellence s'appuie sur une **distinction**. Celle-ci est au fondement des discours des membres de l'élite de l'alpinisme. Elle participe de leur présentation de soi, eux qui doivent se différencier à la fois des petits alpinistes et des non-alpinistes. Là encore, l'autobiographie se présente comme un matériau idéal pour étudier ce sentiment de distinction, qui est aussi un sentiment collectif : en se distinguant des petits et des profanes, le grand alpiniste signale son appartenance au groupe des « alpinistes » et, parmi eux, des « grands ». Ce discours de distinction, qui repose sur une supériorité du haut sur le bas, du sacré sur le profane, du pur sur l'impur, n'est pas sans connotation religieuse. Il s'agit en fait d'un discours de sacralisation, tel qu'on l'observe dans l'art[2].

Faire la genèse historique de ce discours, pour mieux en comprendre les modalités, consiste d'abord à en mettre au jour les bases sociales. L'alpinisme est inventé et codifié par un groupe socialement et sexuellement homogène, *l'Alpine Club*. C'est cette forte homogénéité, garantie pendant près d'un siècle par une politique de fermeture stricte, qui explique le succès de la conception de l'excellence forgée par les Britanniques. Il en ressort que les représentations de l'excellence en alpinisme reflètent encore aujourd'hui les caractéristiques du groupe social qui en est à l'origine, quand bien même un tel groupe n'existe plus. L'excellence est ainsi conçue comme une excellence masculine, socialement et moralement élevée, pour ne pas dire aristocratique[3]. En tant que les Britanniques ont dominé l'alpinisme (et les Alpes) pendant plusieurs décennies, il est essentiel de revenir sur les singularités du modèle britannique des premiers temps pour comprendre la manière dont est envisagée par la suite

[2] Lawrence LEVINE, *Culture d'en haut, culture d'en bas*, *op. cit.*, ; Bernard LAHIRE, *Ceci n'est pas qu'un tableau*, *op. cit.*,

[3] Au sens figuré, car les alpinistes sont surtout issus de la bourgeoisie. Voir, au chapitre 4, la sous partie intitulée « une excellence aristocratique ».

l'excellence, au Royaume-Uni mais aussi en France. Il serait ainsi impossible de comprendre les dimensions actuelles de l'excellence sans un retour vers sa genèse et vers ses temps constituants, au Royaume-Uni. De ce fait, l'alpinisme britannique continue, dans les représentations que s'en font les alpinistes des deux pays étudiés, de représenter une forme plus pure d'alpinisme, voire une forme supérieure. Le respect inconditionnel de l'éthique par les Britanniques leur vaut ainsi le respect des Français.

Les procédés de distinction que l'on observe chez ces grands alpinistes deviennent particulièrement intéressants à étudier lorsqu'ils remplissent à plein leur fonction d'affiliation symbolique à une élite, c'est-à-dire lorsqu'ils sont utilisés par des individus dépourvus des caractéristiques habituelles des membres de cette élite : les femmes, traditionnellement exclues du grand alpinisme, mais aussi les alpinistes de milieux populaires. Ces derniers, lorsqu'ils entrent dans l'élite, reprennent les schèmes distinctifs traditionnels et, avec un zèle remarquable, affirment le fossé qui les séparent des « petits » et des touristes. Ceci permet peut-être d'avancer l'idée selon laquelle l'élite de l'alpinisme posséderait bel et bien une « identité collective » appuyée sur la conscience de faire partie du même groupe (le « nous inclusif ») et sur une distinction par rapport aux autres groupes (le « nous exclusif »)[4]. C'est là une idée centrale de cette thèse.

• Ce dernier point permet ainsi de souligner un processus important mis en lumière dans ce travail : **l'autonomisation d'une forme d'excellence** par rapport au groupe dans lequel elle a été codifiée. Si « l'esprit de l'alpinisme » voit le jour au sein d'un groupe sexuellement et socialement homogène, le succès de cette codification initiale se mesure en ce que l'esprit se diffuse en dehors de son pays d'origine, par exemple vers la France, et surtout en ce qu'il se maintient alors même que le groupe s'est (au moins en partie) dissout. Une fois cristallisé, il finit par remplir une **fonction d'intégration dans l'élite** de l'alpinisme : qui veut en faire partie doit d'abord le connaitre, le respecter et se conformer à ses principes. C'est ainsi que les alpinistes de milieux populaires et les guides peuvent à terme faire partie de cette élite dont ils étaient à l'origine exclus « par définition », ne possédant pas les caractéristiques sociales adéquates. Quant aux femmes, les autres *outsiders* historiques de l'alpinisme, la connotation masculine de l'excellence leur rend la tâche plus difficile. Certaines, malgré tout, parviennent à surmonter ces barrières en abdiquant leur statut de femme pour mettre en avant celui d'alpiniste « comme les autres ».

• C'est là l'occasion de souligner un deuxième processus important mis au jour dans cette thèse : l'effort constant de **maintien de l'excellence dans sa conception originelle.** Dans *Le nouvel esprit du capitalisme,* Luc Boltanski et Eve Chiapello montraient comment le capitalisme parvenait à faire face à la critique et à se maintenir en adaptant et en faisant évoluer l'idéologie le justifiant, c'est-à-dire, en quelque sorte, en changeant d'esprit[5]. Dans l'alpinisme, nous avons voulu mettre l'accent, pas tant sur les adaptations de l'esprit de l'alpinisme que sur sa permanence et les efforts des grands alpinistes pour le maintenir dans un état proche de son état initial. Ceci passe, certes, par des ajustements et des

[4] C'est du moins la manière dont Vincent Descombes définit la notion d'identité collective, comme « l'individuation d'un nous ». Vincent DESCOMBES, *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, 2013, p. 221.

[5] Boltanski et Chiapello définissent l'esprit du capitalisme comme un « ensemble de croyances associées à l'ordre capitaliste qui contribuent à justifier cet ordre et à soutenir, en les légitimant, les modes d'action et les dispositions qui sont cohérents avec lui ». Luc BOLTANSKI et Eve CHIAPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2011, p. 46.

compromis de surface. C'est ainsi que l'*AC*, pour garder la main sur les orientations de l'alpinisme, finit par accepter dans ses rangs des alpinistes de milieux sociaux non conformes et, finalement, des femmes. Cependant, il s'agit là d'adaptations qui ne modifient pas en profondeur la manière dont est conçue l'excellence. Ainsi, les alpinistes de milieux populaires et les femmes acquièrent un droit d'entrée mais demeurent minoritaires dans l'élite de l'alpinisme. En outre, ils se conforment plus qu'ils ne contestent le modèle d'excellence en vigueur. De même, l'alpinisme se professionnalise et se sportivise, mais la professionnalisation et la sportivisation demeurent limitées, et les professionnels et alpinistes « sportifs » fortement suspects.

Ces évolutions, parce que limitées ou déconsidérées, sont compatibles avec le maintien d'une conception traditionnelle de l'excellence. Plus exactement, si celle-ci perdure, si l'esprit demeure proche de sa forme initiale, c'est parce que l'élite de l'alpinisme résiste avec force aux changements qu'elle perçoit le plus comme des menaces : la sportivisation, la professionnalisation, l'institutionnalisation, en un mot la rationalisation d'une activité qui s'est construite à partir du sport mais s'en est vite différenciée et, plus encore, distinguée. D'où des références permanentes, dans les discours, aux proximités entre l'alpinisme et l'art, ou entre l'alpinisme et la religion : ceux-ci participent d'un grandissement, d'une distinction et d'un réenchantement de l'alpinisme. D'où, également, une importance donnée, dans la définition de l'excellence, à tous les aspects auxiliaires à la performance, celle-ci étant nécessaire mais pas suffisante pour faire partie de l'élite.

L'alpinisme s'avère ainsi une activité singulière : autonomisée (d'activités comme la science par exemple), elle résiste pourtant au processus habituel de rationalisation que l'on observe dans de nombreuses autres activités (dans le sport, la science, l'armée, la religion, le capitalisme, etc.). Le succès de cette résistance à la rationalisation tient, là encore, à la cohésion du groupe des grands alpinistes, un groupe au départ très homogène qui a pu imposer une conception de l'excellence et un esprit qui se sont maintenus dans le temps une fois son homogénéité disparue.

• Pour toutes ces raisons, l'alpinisme, pourtant une activité physique où la performance existe, **n'est pas considérée comme un sport** par les tenants de l'excellence. Bien qu'il s'agisse d'une activité à part entière, autonomisée, elle se situe au croisement de plusieurs domaines d'activité et coupe ainsi au travers des partitions habituelles de la sociologie. Ce faisant, elle est l'une de ces activités singulières qui amènent, plus généralement, à **repenser la séparation en sphères d'activité** – comme le « sport », « l'art », ou la « religion » – et la manière dont on appréhende certaines divisions du monde social.

Il n'y a qu'à lire les titres d'autobiographies d'alpiniste pour percevoir cette position et cet « esprit » singuliers, que seul un long long détour historique a permis de comprendre et d'objectiver : *Les conquérants de l'inutile*, *The spirit of the hills, The evidence of things not seen*, *Deep play*, *Montagne pour un homme nu, Learning to breathe, La montagne intérieure*[6]…

[6] Lionel Terray (1961), Frank Smythe (1935), W. H. Murray (2002), Paul Pritchard (1997), Pierre Mazeaud (1973), Cave (2005), Daudet (2004).

# Bibliographie


1. **Autobiographies d'alpinistes** ..... **677**
2. **Biographies d'alpinistes** ..... **679**
3. **Notices nécrologiques** ..... **680**
4. **Ouvrages et récits d'alpinisme** ..... **682**
5. **Articles de journaux alpins** ..... **683**
6. **Rapports, registres, archives** ..... **689**
7. **Autres sources primaires** ..... **689**
8. **Travaux sur l'alpinisme** ..... **690**
9. **Sociologie et histoire** ..... **693**


## 1. Autobiographies d'alpinistes

**Les autobiographies faisant partie du corpus étudié sont indiquées par un astérisque**.


*ALLAIN Pierre, *Alpinisme et compétition*, 2e éd., Chamonix, Guérin, 1999 [1947].

*AUBREY LE BLOND Elizabeth, *Day in, Day out*, Londres, John Lane, 1928.

*BADIER Simone, *La dame de pic*, Chamonix, Guérin, 2008.

*BATARD Marc, *La sortie des cîmes*, Grenoble, Glénat, 2003.

*BOIVIN Jean-Marc, *L'abominable homme des glaces*, Paris, Flammarion, 1983.

*BONINGTON Christian, *Boundless horizons, the autobiography of Chris Bonington*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 2000.

BORTHWICK Alastair, *Always a Little Further. A Classic Tale of Camping, Hiking and Climbing in Scotland in the Thirties*, Londres, Diadem Books, 1983.

*BOYSEN Martin, *Hanging on. A life inside British climbing's golden age*, Sheffield, Vertebrate Publishing, 2014.

*BROWN Graham, *Brenva*, Londres, Dent and Sons, 1944.

*BROWN Joe, *The hard years*, Londres, Phoenix, 1967.

*BULLOCK Nick, *Echoes: One Climber's Hard Road to Freedom*, Sheffield, Vertebrate Publishing, 2012.

BUTTIN Yvette, *Grand-Mère 7000. A L'assaut de l'Himalaya*, Paris, Presses de la Cité, 1973.

*CAVE Andy, *Learning to breathe*, Londres, Hutchinson, 2005. Traduction française : *L'ombre et la lumière: Des profondeurs de la mine au toit du monde*, Nevicata, 2013.

*CHAMOUX Benoit, *Le vertige de l'infini*, Paris, Albin Michel, 1988.

*CHOFFAT Jean-Marie, *La vie à pleines mains: Au-delà du cancer*, Pontarlier, Le Belvédère, 2006.

*CONWAY Martin, *Episods in a varied life*, Londres, Country Life, 1932.

*CONWAY Martin, *Mountain memories. A pilgrimage of romance*, Londres, Cassel and Co, 1920.

*COSTE Jean, *Dernières campagnes*, Gap, Vollaire, 1928.

*COSTE Jean, *Mes quatre premières années de montagne*, Paris, Ficker, 1927.

*COUTTET Armand et DIDIER Richard, *Ailes de mouche et tricounis (1946)*, 2e éd., Paris, Vitiano, 1956.

*DAUDET Lionel, *La montagne intérieure*, Paris, Grasset, 2004.

*DESMAISON René, *Les forces de la montagne*, Paris, Hoebeke, 2005.

DESMAISON René, *Professionnel du vide*, Paris, Arthaud, 1979.

*DESTIVELLE Catherine, *Ascensions*, Paris, Arthaud, 2003.

*DESTIVELLE Catherine, *Danseuse de rock*, Paris, Denoël, 1987.

*EVANS Charles, *On Climbing*, Londres, The Countryman Press, 1955.

FAWCETT Ron, *Rock athlete*, Londres, Vertebrate Publishing, 2010.

*FINCH George Ingle, *The making of a mountaineer*, Bristol, Arrowsmith, 1924.

*FLEMATTI Robert, *Flemattissime, Des Pyrénées aux Alpes*, Guérin., Chamonix, 2006.

*FOWLER Mick, *Vertical Pleasure: Early Climbs in Britain, the Alps, the Andes and the Himalaya*, Londres, Bâton Wicks, 2006.

*FRISON-ROCHE Roger, *Le versant du soleil*, Paris, Flammarion, 1981.

GEORGES André, *Une vie pour la montagne*, Paris, Favre, 2011.

*GRAY Dennis, *Rope Boy*, Londres, Gollancz, 1970.

*HASTON Dougal, *In High Places*, Londres, Cassel, 1972.

*HOPKINSON Alfred, *Penultima*, Londres, M. Hopkinson ltd., 1930.

*JAEGER Nicolas, *Carnets de solitude*, Paris, Denoël, 1979.

*KELLER Paul, *La montagne oubliée. Parcours et détours*, Chamonix, Guérin, 2005.

*KIRKPATRICK Andy, *Psychovertical*, Londres, Hutchinson, 2008.

*KIRKUS Colin, *Let's go climbing!*, Londres, Nelson and Sons, 1941.

LARDEN Walter, *Recollection of an old mountaineer*, Londres, E. Arnold, 1910.

*LEROUX Pierre, *Guide*, Paris, Arthaud, 1989.

LIOTIER Max, *Celui qui va devant*, Grenoble, Arthaud, 1968.

*LIVANOS Georges, *Au-delà de la verticale*, Paris, Arthaud, 1958.

*LONGSTAFF Thomas, *This is my voyage*, Londres, Murray, 1950.

*LUNN Arnold, *Memory to memory*, Londres, Hollis and Carter, 1956.

*LUNN Arnold, *The mountains of youth*, Londres, Murray, 1925.

*LUNN Arnold, *Mountain Jubilee*, Londres, Eyre and Spottiswood, 1943.

*MAGNONE Guido, *Sculpteur de cimes*, Paris, Arthaud, 2005.

*MAZEAUD Pierre, *Montagne pour un homme nu*, Paris, Arthaud, 1971.

*MOFFAT Gwen, *Space below my feet*, Londres, Hodder and Stoughton, 1961.

*MORIN Micheline, *Encordées*, Neuchâtel, Victor Attinger, 1936.

*MORIN Nea, *A woman's reach: mountaineering memoirs*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1968.

*MURRAY W. H., *The Evidence of Things Not Seen: A Mountaineer's Tale*, Londres, Bâton Wicks, 2002.

*NOYCE Wilfrid, *The spring of adventure*, Londres, Murray, 1958.

*NOYCE Wilfrid, *Mountains and men*, Londres, Hazell, Watson and Viney, 1947.

*PARAGOT Robert et BERARDINI Lucien, *20 ans de Cordée*, Paris, Flammarion, 1974.

*PEASCOD Bill, *Journey after dawn*, Cumbria, Cicerone, 1985.

*PIERRE Bernard, *Mes galons d'alpiniste*, Hachette, 1964.

*PILLEY Dorothy, *Climbing days*, Londres, Hogarth Press, 1989.

*PRITCHARD Paul, *Deep Play*, 2e éd. version Kindle (sans pagination), Londres, Bâton Wicks, 2012.

*PUISEUX Pierre, *Où le père a passé (Tome 2), l'éducation par les cîmes*, Paris, Argo, 1930.

*RÉBUFFAT Gaston, *Un guide raconte*, Paris, Hachette, 1964.

*RÉBUFFAT Gaston, *Du Mont Blanc à l'Himalaya*, Paris, Arthaud, 1955.

*SCOTT Douglas, *Himalayan Climber, a lifetime's quest to the world's greater ranges*, Londres, Diadem, 1992.

*SEIGNEUR Yannick, *La conquête de l'impossible*, Paris, Flammarion, 1976.

*SHIPTON Eric, *That untravelled world. An autobiography*, Londres, Hodder and Stoughton, 1969.

*SHIPTON Eric, *Upon that mountain*, Londres, Hodder and Stoughton, 1943.

*SIMPSON Joe, *This game of ghosts*, Londres, Vintage, 1994.

*SMYTHE Frank S., *The adventures of a mountaineer*, Londres, Dent and Sons, 1940.

TENZING Norgay, *Tenzing de l'Everest*, Paris, Arthaud, 1955.

*TERRAY Lionel, *Les conquérants de l'inutile, Des Alpes à l'Annapurna*, Paris, Gallimard, 1961.

*TÉZENAS DU MONTCEL Robert, *Ce monde qui n'est pas le nôtre*, Paris, Gallimard, 1965.

*TULLIS Julie, *Clouds from both sides*, Londres, Grafton Books, 1986.

*VENABLES Stephen, *Higher than the eagle soars, a path to Everest*, Londres, Hutchinson, 2007.

*WARD Michael, *In this short span, a mountaineering memoir*, Londres, Gollancz, 1972.

WEIR Thomas, *Highland Days*, 1re éd., Londres, Cassell, 1948.

*WHILLANS Don et ORMEROD Alick, *Don Whillans, portrait of a mountaineer*, Londres, Penguin Books, 1971.

*WINTHROP YOUNG Geoffrey, *On High Hills, Memories of the Alps (1927)*, Londres, Mehtuen and Co, 1947. Traduction française: WINTHROP YOUNG Geoffrey, *Mes aventures alpines*, Bernard LEMOINE (trad.), Paris, Victor Attinger, 1926.

*YATES Simon, *The flames of adventure*, Londres, Vintage, 2002.

## 2. Biographies d'alpinistes

ALVAREZ Al, *Feeding the rat, profile of a climber*, Londres, Bloomsbury, 1988.

BAECQUE Catherine de, *Maurice Herzog, le survivant de l'Annapurna*, Paris, Arthaud, 2013.

BALLU Yves, Gaston Rébuffat, *La montagne pour amie*, Grenoble, Hoebëke, 2011.

BALLU Yves, *Gaston Rébuffat, une vie pour la montagne*, Grenoble, Hoebëke, 1996.

BICKNELL John, *Selected letters of Leslie Stephen*, Basingstoke, Macmillan, 1996.

BIRTLES Geoff (dir.), *Alan Rouse, a mountaineer's life*, Londres, Unwin, 1987.

BUFFET Charlie, *Première de cordée, Claude Kogan, femme d'audace et de passion*, Paris, Robert Laffont, 2003.

BUSK Douglas, *Armand Charlet, portrait d'un guide*, Grenoble, Arthaud, 1974.

CALVERT Harry, *Smythe's Mountains. F.S. Smythe and his climbs*, Londres, Gollancz, 1985.

CHARLET Armand, *Vocation alpine*, Neuchâtel, Victor Attinger, 1943.

CHATELLUS Alain de, « A.F. Mummery (1856-1895) », *in Les alpinistes célèbres*, Paris, Mazenot, 1956, pp. 110‑113.

CHORLEY Katharine Campbell, *Manchester made them*, Londres, Faber, 1950.

CLARK Ronald William, *An eccentric in the Alps; the story of the Rev. W.A.B. Coolidge, the great Victorian mountaineer*, Londres, Museum Press, 1959.

CONNOR Jeff, *Dougal Haston, the philosophy of risk*, Londres, Cannongate, 2002.

CONNOR Jeff, *Creagh Dhu Climber: The Life and Times of John Cunningham*, Londres, Ernest Press, 1999.

COSNIER Colette, *Henriette d'Angeville, La dame du Mont-Blanc*, Chamonix, Guérin, 2006.

DEAN Stephen John, *Hands of a Climber: Life of Colin Kirkus*, 1re éd., Londres, Ernest Press, 1993, 288 p.

EVE A. et CREASEY C.H., *Life and work of John Tyndall*, Londres, Macmillan, 1945.

FISHER Hervey, *From a Tramp's wallet, a life of D. W. Freshfield, 1845-1934*, Londres, The Erskine Press, 2001.

HANKINSON Alan, *Geoffrey Winthrop Young*, Londres, Hodder and Stoughton, 1995.

HÉLARD André, *John Ruskin et les cathédrales de la Terre*, Chamonix, Guérin, 2005.

HENRY Emil, *Triumph and tragedy, the life of Edward Whymper*, Londres, Matador, 2011.

MAITLAND F. William, *The life and letters of Leslie Stephen*, Londres, Duckworth, 1906.

Michelat Yannick, *Lionel Daudet. La voie intérieure* [documentaire], 2011, URL : https://vimeo.com/28681757.

PARAGOT Robert et CUENOT Sophie, *Paris, camp de base*, Chamonix, Guérin, 2010.

ROSE David et DOUGLAS Ed, *Regions of the heart. The Triumph and Tragedy of Alison Hargreaves*, Londres, Penguin Books, 1999.

RUSSELL Scott, « George Finch, a memoir », *in The making of a mountaineer*, Bristol, Arrowsmith, 1988, pp. 10‑110.

SCHUSTER, Lord, « John Tyndall as a mountaineer », *in Postscript to adventure*, Londres, Eyre, 1950, pp. 126‑181.

SMITH Ian, *The apprenticeship of a mountaineer: Edward Whymper's London diary, 1855-1859*, Londres, London Record Society, 2008, no 43.

SMYTHE Frank S., *Edward Whymper*, Londres, Hodder and Stoughton, 1940.

SMYTHE Tony, *My Father, Frank: The Forgotten Alpinist*, Seattle, Mountaineers Books, 2015.

STEELE Peter, *Eric Shipton, Everest and beyond*, Seattle, The Mountaineers, 1998.

## 3. Notices nécrologiques

BUSK Douglas, « In Memoriam Lucien Devies (1910-1980) », *Alpine Journal*, 1981, vol. 86, p. 264.

BUSK Douglas, « In Memoriam Armand Charlet (1900-1975) », *Alpine Journal*, 1977, vol. 82, pp. 269-271.

FARRAR John Percy, « In Memoriam Daniel Maquignaz (1856-1910) », *Alpine Journal*, 1911, vol. 25, p. 51.

FRESHFIELD Douglas, « In Memoriam J. J. Hornby (1826-1910) », *Alpine Journal*, 1911, vol. 25, p. 46.

FRESHFIELD Douglas, « In Memoriam François Joseph Dévouassoud (1831-1905) », *Alpine Journal*, 1905, vol. 22, p. 527.

HASKETT SMITH Walter Parry, « In Memoriam Henry Russell-Killough (1834–1909) », *Alpine Journal*, 1911, vol. 25, p. 501.

KENNEDY Alexandre, « In Memoriam Hermann Woolley (1846-1920) », *Alpine Journal*, 1921, vol. 33, p. 260.

KENNEDY E.S., « In Memoriam J.F. Hardy (1826-1887) », *Alpine Journal*, 1888, vol. 13, p. 542.

LE BLOND Elizabeth, « In Memoriam Miss Richardson (1854-1927) », *Alpine Journal*, 1927, vol. 39, p. 162.

MATHEWS Charles Edward, « In Memoriam Anthony Adams-Reilly (1834-1885) », *Alpine Journal*, 1886, vol. 12, p. 256.

MOSER E.B., « In Memoriam Sydney Locke King (1873-1914) », *Alpine Journal*, 1914, vol. 28, p. 196.

O'MALLEY B.F.K., « In Memoriam C.J.Reid (?-1919) », *Alpine Journal*, 1919, vol. 32, p. 260.

PILKINGTON Charles, « In Memoriam Lucy Walker (1836-1917) », *Alpine Journal*, 1918, vol. 31, pp. 101-102.

PILKINGTON Lawrence, « In Memoriam Charles Pilkington (1850-1919) », *Alpine Journal*, 1919, vol. 32, p. 346.

POWELL L.S. et KITCHING H.W., « In Memoriam Walter Larden (1855-1919) », *Alpine Journal*, 1921, vol. 33, p. 115.

PYATT Edward, « Haskett-Smith », Climbers' Club Journal, 1955, vol. 11, no 80, pp. 41‑49.

RUSSELL Henry, « In Memoriam Charles Packe (1826-1896) », *Alpine Journal*, 1897, vol. 18, pp. 236-239.

STRUTT Edward L., « In Memoriam Mrs Aubrey Le Blond (1861-1934) », *Alpine Journal*, 1934, vol. 46, p. 382.

STRUTT Edward L., « In Memoriam Joseph Ravanel (1869-1931) », *Alpine Journal*, 1932, vol. 44, p. 117.

STRUTT Edward L., « In Memoriam Gertrude Bell (1868-1926) », *Alpine Journal*, 1927, vol. 39, pp. 297-299.

THOMPSON F.E., « In Memoriam Rev. John Sowerby (1823-1902) », *Alpine Journal*, 1902, vol. 21, p. 321.

TUCKER C.M., « In Memoriam François Joseph Dévouassoud (1831-1905) », *Alpine Journal*, 1905, vol. 22, p. 528.

TUCKETT F. (dir.), « In Memoriam John Ball (1818-1889) », *Alpine Journal*, 1891, vol. 15, p. 19.

WILSON C., « In Memoriam J.H. Wicks (1852-1919) », *Alpine Journal*, 1921, vol. 33, p. 102.

WINTHROP YOUNG Geoffrey, « In Memoriam AJ. Butler (?-1910) », *Alpine Journal*, 1911, vol. 25, p. 439.

### Nécrologies sans auteur identifiable ou anonymes :

« In Memoriam Arthur Macnamara (?-1891) », *Alpine Journal*, 1891, vol. 15, p. 283.

« In Memoriam Frederic Elliot Blackstone (1829-1892) », *Alpine Journal*, 1892, vol. 16, p. 254.

« In Memoriam A. F. Mummery (1855-1895) », *Alpine Journal*, 1895, vol. 17, p. 567.

« In Memoriam T.S. Kennedy (?-1895) », *Alpine Journal*, 1895, vol. 17, p. 331.

« In Memoriam Owen Glynne Jones (1867-1899) », *Alpine Journal*, 1899, vol. 19, p. 583.

« In Memoriam Charles Halford Hawkins (1838- 1901) », *Alpine Journal*, 1901, vol. 20, p. 527.

« In Memoriam George Augustus Passingham (1842 -1914) », *Alpine Journal*, 1916, vol. 30, p. 66.

« In Memoriam Frederick Gardiner (1850-1919) », *Alpine Journal*, 1921, vol. 33, p. 99.

« Nécrologie de Jacques de Lépiney », *Les Annales du GHM*, 1968, p. 7.

« Captain John-Percy Farrar », *Alpinisme*, 1929, vol. 15, pp. 97‑100.

## 4. Ouvrages et récits d'alpinisme


ABRAHAM George Dixon, *Modern mountaineering*, Londres, Methuen, 1933.

ABRAHAM George Dixon, *Mountain adventures at home and abroad*, Londres, Methuen, 1910.

ABRAHAM George Dixon, *The complete mountaineer*, New York, Doubleday, Page & Co, 1908.

ARLAUD Jean, *L'entrainement sportif à l'alpinisme*, Toulouse, Section des Pyrénées centrales du CAF, 1923.

AUBREY LE BLOND Elizabeth, *True tales of mountain adventure, for non-climbers young and old*, New York, Dutton, 1903.

BAND George, *Everest Exposed*, Bertrams, 2006.

BLAKENEY T.S. et DANGAR D.F.O., *The Alpine Club Register*, Londres, 1958.

BONINGTON Chris, *Deux siècles d'histoire de l'alpinisme*, Neuchâtel Paris, Delachaux et Niestlé, 1992.

BONNEY Thomas G., *Outline Sketches in the High Alps of Dauphiné*, Londres, Longmans, Green and Co, 1865.

BOURRIT Marc-Théodore, *Nouvelle description des glacières, vallées de glace et glaciers qui forment la grande chaine des Alpes, de Savoye, de Suisse et d'Italie*, éditeur inconnu, 1787.

CASELLA Georges, *L'alpinisme*, Paris, Lafitte, 1913.

CASELLA Georges, *Le sport et l'avenir*, Paris, AZ Mathot, 1910.

CHATELLUS Alain DE, *Alpiniste, est-ce toi?*, Paris, Arthaud, 1953.

DELUC Jean André et frère, *Relations de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, 1776.

DENT Clinton, *Mountaineering*, Londres, Longmans, Green and Co, 1892.

ESCARRA Jean, DE SÉGOGNE Henry, NELTNER Louis et CHARIGNON Jean, *Karakoram: expédition française à l'Himalaya, 1936*, Paris, Flammarion, 1938.

FORBES James D., *Travel through the Alps of Savoy (1843)*, Londres, A&C Black, 1900.

FRESHFIELD Douglas, *Below the snow line*, Londres, Constable, 1923.

FRESHFIELD Douglas, *Round Kangchenjunga; a narrative of mountain travel and exploration*, Londres, Edward Arnold, 1903.

FRISON-ROCHE Roger, *Premier de cordée*, Grenoble, Arthaud, 1941.

HERZOG Maurice, *Annapurna, premier 8000*, Sempervivum, 1951.

IRVING R. L. G., *The Romance of Mountaineering*, Londres, Dent and Sons, 1935.

JONES Owen Glynne, *Rock Climbing in the English Lake District*, Keswick, Editeur inconnu, 1900.

KENNEDY E.S. et HUDSON Charles, *Where there's a will there's a way: an ascent of Mont Blanc*, Londres, Longmans, Green and Co, 1856.

LACHENAL Louis, *Carnets de vertige*, Chamonix, Guérin, 1996.

LAFAILLE Jean-Christophe et HEIMERMANN Benoit, *Prisonnier de l'Annapurna*, Chamonix, Guérin, 2003.

LE BLOND Elizabeth, *Mountaineering in the land of the midnight sun*, Londres, Unwin, 1908.

LE BLOND Elizabeth Alice Frances Hawkins-Whitshed, *High life and towers of silence*, Londres, Low, Marston, Searle & Rivington, 1886, 268 p.

MUMM Arnold, *The Alpine Club Register, 1857-1890*, Londres, E. Arnold, 1928.

MUMMERY A. Frederick, *My climbs in the Alps and Caucasus,* Londres, Unwin, 1962 [1895].

MURRAY William H., *Mountaineering in Scotland*, Londres, Bâton Wicks, 1997.

PATEY Tom, *One's man mountains*, Londres, Gollancz, 1971.

PÉTRARQUE, *L'ascension du mont Ventoux*, Victor DEVELAY (trad.), Paris, Librairie des bibliophiles, 1880.

PIERRE Bernard, *Une victoire sur l'Himalaya*, Press Pocket, 1976.

PIERRE Bernard, *La Conquête du Salcantay: géant des Andes*, Paris, Amiot-Dumont, Bibliothèque de l'alpinisme, 1953, 195 p.

PLUNKET Frederika, *Here and there among the Alps*, Londres, Longmans, Green and Co, 1875.

POULET Guy et FERLET René, *Victoire sur l'Aconcagua*, Flammarion, L'aventure vécue, 1955.

RÉBUFFAT Gaston, *Etoiles et Tempêtes*, Grenoble, Arthaud, 1954.

RUSSELL Henry, *Souvenirs d'un montagnard*, 1re éd., Pau, impr. de Vignancour, 1878.

SAMIVEL, *L'amateur d'abîmes (1940)*, Paris, Stock, 1963.

SÉGOGNE Henry de, « Avant-propos », *in Les alpinistes célèbres*, Paris, Mazenot, 1956, pp. 7-9.

SIMPSON Joe, *Touching the Void*, Londres, Jonathan Cape, 1988.

SLINGSBY Cecil, *Norway, the northern playground. Sketches of climbing and mountain exploration in Norway between 1872 and 1903*, Edinburgh, Douglas, 1904.

SMITH Albert, *The story of Mont Blanc*, Londres, D. Bogue, 1853.

SMYTHE Frank S., *The spirit of the hills*, Londres, Hodder and Stoughton, 1935.

SMYTHE Frank S., *Kamet Conquered*, Londres, Gollancz, 1932.

STEPHEN Leslie, *The Playground of Europe,* Londres, Longmans, 1904 [1871]

TASKER Joe, *Savage arena*, Londres, Bâton Wicks, 1996.

TILMAN Harold William, *Mount Everest 1938*, Cambridge, Cambridge University Press, 1938.

TYNDALL John, *Glaciers of the Alps, Mountaineering in 1861*, Londres, Dent and Sons, 1906.

TYNDALL John, *Hours of exercise in the Alps*, Editeur inconnu, 1871.

TYNDALL John, *Mountaineering in 1861*, Londres, Longmans, Green and Co, 1862.

UNSWORTH Walt, *Everest, a mountaineering history*, 3e éd., Londres, Bâton Wicks, 2003.

WHYMPER Edward, *Scrambles amongst the Alps in the years 1860-1869*, Londres, Murray, 1871.

WILLS Alfred, *Wandering among the High Alps*, Londres, Bentley, 1856.

WILSON Claude, *Mountaineering*, Londres, Bell & Sons, 1893.

WILSON Ken et ALVAREZ Al, *The Games Climbers Play*, 2e éd., Londres, Bâton Wicks, 2006, no 1.

*Manuel d'Alpinisme, publié avec la collaboration du GHM. tome II.*, Chambéry, Dardel, 1934.

*Manuel d'Alpinisme du Club Alpin Français*, Paris, Lucien Laveur, 1904.

## 5. Articles de journaux alpins

ALLBUTT Clifford, « On the health and training of mountaineers », *Alpine Journal*, 1878, vol. 8, pp. 30-40.

AMENT Pat et LEWIS Gibb, « Ideas », Mountains, 1980, n°75.

AMY Bernard, « La lettre de l'Observatoire des Pratiques de la Montagne et de l'Alpinisme », 2005.

AMY Bernard et Keller Paul, « La lettre de l'Observatoire des Pratiques de la Montagne et de l'Alpinisme », 2008.

ANTHOINE Julian Vincent « Mo », « The British Ogre expedition », *Alpine Journal*, 1978, pp. 3-8.

BELL J. H. B., « Notes and excursions », *Scottish Mountaineering Club Journal*, 1933, vol. 20, pp. 63-71.

BERGER J., « Du rôle des femmes dans les clubs alpins », *Annuaire du CAF 1878*, 1879, pp. 578-585.

BIRTLES Geoff, « Editorial. The Bolt issue », *High*, 1983, n° 13, p. 33.

BIRTLES Geoff, « A very remarkable man: the climber », *High*, 1981, vol. 4, pp. 37-39.

BLAKENEY Thomas S. et DANGAR D.F.O., « The rise of modern mountaineering, 1854-1865 », *Alpine Journal*, 1957, vol. 62, pp. 16-38.

BLAKENEY Thomas Sydney, « Some statistics of Alpine Club membership », *Alpine Journal*, 1952, vol. 58, pp. 127-128.

BOILEAU DE CASTELNAU Emmanuel, « Ascension de la Meije », *Annuaire du CAF 1877*, 1878, pp. 282-294.

BONINGTON Christian, « The south face of Annapurna », *Himalayan Journal*, 1970, vol. 30.

BOURDILLON F.W., « Another way of (mountain) love », *Alpine Journal*, 1909, vol. 24, pp. 148-161.

BOURDILLON Thomas D., « Alpine Notes. The Alpine Climbing Group », *Alpine Journal*, 1956, vol. 61, pp. 212-213.

BOURDILLON Thomas D., « Everest 1953. Oxygen apparatus on the mountain », *Alpine Journal*, 1954, vol. 59, pp. 247-263.

BRAHAM Trevor, « The Effects of Change on Mountaineering Ethics », *Alpine Journal*, 1997, vol. 102, pp. 163-168.

BROKE George, « With ladies in the Lepontines », *Alpine Journal*, 1901, vol. 20, pp. 449-466.

BROOKSBANK Thomas, « The Laquin and Rosshoden Passes », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7, pp. 124-136.

BRUHL Etienne, « Encore les degrés », *La Montagne*, 1936, pp. 407-410.

BRUHL Etienne, « Un grand match », *Alpinisme*, 1930, pp. 146-155.

BRULLE Henri, « Simple itinéraire dans les Alpes », *Annuaire du CAF 1885*, 1886, pp. 577-581.

BRYANT George, « The formation of the climbers' club », *The Climbers' Club Journal*, 1898, vol. 1, pp. 1-9.

BUSK Douglas, « Some reflexions on the education of the mountaineer and its bearing on accidents », *Alpine Journal*, 1932, vol. 44, pp. 45-52.

CHARLET-STRATON Jean, « Ascension de l'Aiguille du Dru », *Annuaire du CAF 1879*, 1880, pp. 120-129.

CHARLET-STRATON Jean, « Tentatives d'ascension aux Aiguilles du Dru et du Géant », *Annuaire du CAF 1877*, 1878, pp. 136-141.

COLLIE Norman, « Climbing near Wastdale Head », *The Scottish mountaineering club journal*, 1894, vol. 3, n° 13, pp. 1-9.

COMICI Emilio, « L'escalade d'un surplomb », *Alpinisme*, 1932, vol. 27, pp. 126-127.

CONWAY Martin, « Centrists and Excentrists », *Alpine Journal*, 1891, vol. 15, pp. 397-403.

CONWAY Martin, « The Dom from the Domjoch », *Alpine Journal*, 1890, vol. 15, pp. 104-110.

COOLIDGE W. A. B., « Explorations in the Dauphiné », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7, pp. 136-148.

CORDIER Henry, « Récentes excursions des membres de l'Alpine Club dans les Alpes françaises », *Annuaire du CAF 1875*, 1876, pp. 754-762.

CORDIER Henry, « Le massif du Bernina », *Annuaire du CAF 1875*, 1876, pp. 493-518.

CORDIER Patrick, « L'alpinisme à refaire », *Annales du GHM*, 1969, p. 3.

DALLOZ Pierre, « Bibliographie. Lunn, the mountains of youth », *Alpinisme*, 1930, vol. 18, pp. 213-214.

DENT Clinton, « Address to the Alpine Club », *Alpine Journal*, 1891, vol. 15, pp. 3-16.

DENT Clinton, « Mountaineering in the old style », *Alpine Journal*, 1884, vol. 11, pp. 382-394.

DENT Clinton, « The History of an Ascent of the Aiguille du Dru », *Alpine Journal*, 1880, vol. 9, pp. 185-200.

DENT Clinton, « Two attempts on the Aiguille du Dru », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7.

DEVIES Lucien, « L'ultime conquête des Alpes (1910-1955) », *in Les alpinistes célèbres*, Paris, Mazenot, 1956, pp. 176-187.

DEVIN Georges, « Ascensions de la Jungfrau, du Cervin et de la Barre des Écrins », *Annuaire du CAF 1874*, 1875, pp. 142-172.

DEVIN Georges, « Récentes excursions des membres de l'Alpine Club dans le Dauphiné », *Annuaire du CAF 1874*, 1875, p. 399.

DROYER Jean-Claude, « Aimer l'alpinisme », *La Montagne et Alpinisme*, 1975, n° 4.

DUHAMEL Henri, « Tentatives d'ascensions au pic occidental de la Meije », *Annuaire du CAF 1875*, 1876, pp. 309-334.

DUNOD Henri, « Un mois autour de l'aiguille du Grépon ou Grands Charmoz. 2ème ascension (1ère par l'arête nord) », *Annuaire du CAF 1885*, 1886, pp. 88-100.

DVORSKY George, « A Few Thoughts on the Ethics of Climbing », *Alpine Journal*, 1990, vol. 95, pp. 199-201.

ENGEL Claire-Eliane, « Early lady climbers », *Alpine Journal*, 1943, vol. 54, pp. 51-60.

FALLET P., « Nos enquêtes », *Alpinisme*, 1928, pp. 362-364.

FARRAR John Percy, « The Everest Expeditions, conclusions », *Alpine Journal*, 1922, vol. 34, pp. 452-456.

FARRAR John Percy, « Review de Two summer in the ice wilds of eastern Karakoram, by F.Bullock Workman and W. Hunter Workman », *Alpine Journal*, 1919, vol. 32, p. 144.

FRESHFIELD Douglas, « The conquest of Mount Everest », *Alpine Journal*, 1924, vol. 36, pp. 1-9.

FRESHFIELD Douglas, « Midsummer in Corsica », *Alpine Journal*, 1882, vol. 10, pp. 194-219.

GARDINER Franck, « Mountaineering in Dauphiné without guides », *Alpine Journal*, 1880, vol. 9, pp. 219-234.

GEORGE Hereford B., « "Progress" in the Alps », *Alpine Journal*, 1899, vol. 19, pp. 4-13.

GEORGE Hereford B., « The fête of the French Alpine Club, Annecy, 1876 », *Alpine Journal*, 1878, vol. 8, pp. 222-224.

GRAY Dennis, « The rise and fall of the working class climber », *Alpine Journal*, 2007, vol. 111, pp. 142-146.

GRAY Dennis, « Confessions of a parvenu », *Alpine Journal*, 2002, vol. 107, pp. 189-198.

GRAY Dennis, « The Himalayan ethic. Time for a rethink? », *Alpine Journal*, 1971, vol. 76, pp. 156-161.

GROVE Craufurd, « Address to the Alpine Club », *Alpine Journal*, 1888, vol. 13, pp. 213-220.

GROVE Craufurd, « The comparative skills of travellers and guides », *Alpine Journal*, 1872, vol. 5, pp. 87-96.

GUIGUES E., « Aux environs d'Embrun », *Annuaire du CAF 1878*, 1879, pp. 224-243.

GUIGUES E., « Aux environs d'Embrun », *Annuaire du CAF 1878*, 1879, pp. 224-243.

HASKETT SMITH Walter P., « Climbing in Cumberland », *Alpine Journal*, 1893, vol. 16, pp. 141-146.

HASKETT SMITH Walter Parry, « Half a century on the fells », *The Journal of the Fell&Rock climbing club*, 1937, vol. 11, pp.

4-22.

HOPKINSON Pip, « A brief history of the Climbers' Club », *climbers' club*, URL : http://www.climbers-club.co.uk/.

HOWARD Geoffrey, « Alpine Uplift », *Alpine Journal*, 1949, vol. 57, pp. 1-9.

IRVING R. L. G., « Review of Alpinisme et compétition by Pierre Allain », *Alpine Journal*, 1950, vol. 57, pp. 433-434.

IRVING R. L. G., « Relativity in mountaineering », *Alpine Journal*, 1937, vol. 49, pp. 153-166.

JENKINS John, « Tribute to partnership », *Alpine Journal*, 1941, vol. 53, pp. 95-107.

JOANNE Adolphe, « Préface », *Annuaire du CAF 1876*, 1877.

JOLLY Patricia, « Ueli Steck, Piolet d'or et de discorde », *Le Monde*, 27 mars 2014.

KELLY H.M. et DOUGHTY J.H., « A short history of the Lakeland climbing », *The Journal of the Fell&Rock climbing club*, 1937, vol. 11, pp. 23-56.

KENNEDY E. Shirley, « The ascent of Monte della disgrazia », *Alpine Journal*, 1864, vol. 1, pp. 3-20.

KIRKUS Colin, « The ethics of ironmongery », *Wayfarers' Club Journal*, 1939, n° 6.

KOGAN Claude, « Les derniers jours du Nun », *Alpinisme*, 1954, vol. 3, n° 109, pp. 92-100.

KOGAN Claude, « Salcantay », *Revue du Club Alpin Belge*, 1953, vol. 6, pp. 13-34.

LEMERCIER Abel, « Clubs alpins étrangers », *Annuaire du CAF 1874*, 1875, pp. 522-532.

LÉPINEY Jacques de, « Note critique de *La conquête de la montagne* (*The romance of mountaineering*), par R.L.G. Irving », *Alpinisme*, 1936, vol. 44, pp. 348-352.

LÉPINEY Jacques de, « Un nuage noir dans l'avenir de l'alpinisme », *Alpinisme*, 1931, n° 22, pp. 366-369.

LITTLEJOHN Pat, « The Great Alpine Theme Park », *Alpine Journal*, 1997, vol. 102, pp. 184-187.

LONGLAND Jack, « Valedictory address », *Alpine Journal*, 1977, vol. 82, pp. 3-12.

LONGLAND Jack, « Between the wars », *Alpine Journal*, 1957, vol. 62, pp. 83-97.

LONGLAND Jack, « The road to roundabout », *Alpine Journal*, 1941, vol. 53, pp. 108-115.

LONGLAND Jack, « Some guideless climbs », *Alpine Journal*, 1932, vol. 44, pp. 200-215.

LONGSTAFF Thomas, « Fifty years ago », *Alpine Journal*, 1957, vol. 62, pp. 133-136.

LUNN Arnold, « Alpine controversies: a centenary survey », *Alpine Journal*, 1957, vol. 62, pp. 144-150.

LUNN Arnold, « Alpine Puritanism », *Alpine Journal*, 1950, vol. 57, pp. 341-351.

MACINNES Hamish, « The Creagh Dhu Himalayan Expedition, 1953 », *Alpine Journal*, 1955, vol. 60, pp. 58-61.

MALLORY George, « The mountaineer as artist », *Climbers' Club Journal*, 1914, n° 53, pp. 28-40.

MARMIER Jean-Claude, « Dérives », *La Montagne et Alpinisme*, 1994.

MATHEWS Charles Edward, « The Alpine Obituary », *Alpine Journal*, 1884, vol. 11, pp. 78-85.

MATHEWS Charles Edward, « The growth of mountaineering », *Alpine Journal*, 1882, vol. 10, pp. 251-263.

MCANDREW B.M., « Reminiscences 1906-1936 », *Ladies' Alpine Club Journal*, 1937, pp. 5-13.

MCNAUGHT-DAVIS Ian, « The future of mountaineering », *Alpine Journal*, 1997, vol. 102, pp. 169-172.

MCNAUGHT-DAVIS Ian, « Doing it for the perks », *Mountain*, 1974, vol. 36.

MEURER Julius, « Sketches from the Dolomites », *Alpine Journal*, 1888, vol. 13, pp. 13-26.

MILNER Douglas, « Shots from the backwoods », *Alpine Journal*, 1979, vol. 84, pp. 78-86.

MOORES Paul, « Five Miles High Without Oxygen », *Alpine Journal*, 1984, vol. 59, pp. 59-62.

MORIN Micheline, « Les femmes alpinistes », *in Les alpinistes célèbres*, Paris, Mazenot, 1956, pp. 217-220.

MORIN Micheline, « Les fondateurs de l'alpinisme sportif et les grands itinéraires », *in Les alpinistes célèbres*, Paris, Mazenot, 1956, pp. 90-93.

MORIN Nea, « Ladies Only, Ladies' Alpine Club Journal, 1935 », *Encordées*, Micheline MORIN (trad.), 1936, pp. 142-151.

MUMM Arnold, « A history of the Alpine Club », *Alpine Journal*, 1922, vol. 34, p. 1.

NELTNER Louis, « Livres et revues. Alpinisme et Compétition de Pierre Allain », *Alpinisme*, 1950, vol. 90, pp. 33-34.

PARAGOT Robert, « L'esprit du GHM », *Annales du GHM*, 1974, pp. 3-4.

PARAGOT Robert, « Pour un cinquantenaire », *Annales du GHM*, 1968, p. 3.

PARAGOT Robert, « Lettre du Président », *Annales du GHM*, 1967 1966, p. 3.

PILKINGTON Charles, « An ascent of the Jungfrau from the Wengern Alp without guides », *Alpine Journal*, 1882, vol. 10, pp. 386-396.

POLLOCK F., « The library of the Alpine Club », *Alpine Journal*, 1886, vol. 12.

PUISEUX André, « Deux courses sans guides dans la chaine du Mont-Blanc », *Annuaire du CAF 1880*, 1881, pp. 55-78.

PUISEUX Pierre, « Encore le mont Blanc. Une ascension contre les règles », *Annuaire du CAF 1880*, 1881, pp. 559-569.

PUISEUX Pierre, « Le col de Mont-Corvé », *Annuaire du CAF 1876*, 1877, pp. 390-394.

RAWLINSON A.K., « The Alpine Club and the Alpine Climbing Group », *Alpine Journal*, 1967, vol. 72, pp. 197-200.

RAWLINSON A.K., « Crescendo, 1939-1956 », *Alpine Journal*, 1957, vol. 62, pp. 98-112.

REDON Fabrice, « Il veut gravir l'Everest à 70 ans », *La Montagne*, 5 mars 2017.

REYNOLDS Kev, « Because it's there – and all that », *Alpine Journal*, 1978, vol. 83, pp. 17-22.

RIVAUD Manu, « Montagnes Mag et Vertical quittent les Piolets D'Or », *Montagnes Magazine*, avril 2013, URL : http://www.montagnes-magazine.com/blog-piolets-or-2013-demission-montagnes-magazine-vertical.

ROUSE Alan, « Changing Values », *Alpine Journal*, 1985, vol. 90, pp. 116-120.

RUDDLE Roy, « Spits et éthique de l'escalade britannique », *Annales du GHM*, 1990, pp. 14-15.

SESTIER, « Ascension du mont Viso », *Annuaire du CAF 1875*, 1876, pp. 519-530.

SLINGSBY Cecil, « A new ascent of Sca Fell », *Alpine Journal*, 1888, vol. 13, pp. 93-95.

SPENCER Sydney, « Review of Encordées, 1936, par Micheline Morin », *Alpine Journal*, 1937, vol. 49, pp. 133-135.

SPENCER Sydney, « Review of Modern Mountaineering, 1933, par George D. Abraham », *Alpine Journal*, 1933, vol. 45, pp. 419-421.

STEPHEN Leslie, « Alpine dangers », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7, pp. 311-313.

STEPHEN Leslie, « Review of Scrambles amongst the Alps, by E. Whymper », *Alpine Journal*, 1872, vol. 5, pp. 236-240.

STEPHEN Leslie, « On alpine climbing », *in British sports and pastimes*, Londres, Virture & Company, 1868, pp. 257-289.

STEPHEN Leslie, « Ascent of the Rothhorn », *Alpine Journal*, 1866, vol. 2, pp. 67-79.

STRUTT Edward L., « Valedictory address », *Alpine Journal*, 1938, vol. 50, pp. 1-11.

STUTFIELD Hugh E. M., « Mountaineering as a religion », *Alpine Journal*, 1919, vol. 32, pp. 241-247.

TEJADA FLORES Lito, « Beyond climbing games: Alpinism as humanism », *Summit magazine*, 1990.

TEJADA FLORES Lito, « The Games Climbers Play », *Ascent*, 1967.

T.H.S., « Review of Nanda Devi by E.E. Shipton, 1936 », *Alpine Journal*, 1936, vol. 48, pp. 203-205.

THUREAU, « Chronique du CAF. Rapport annuel », *Annuaire du CAF 1877*, 1878, pp. 603-621.

TYNDALE H.E.G., « Review of The Spirit of the Hills by F.S.Smythe, 1935 », *Alpine Journal*, 1936, vol. 48, pp. 197-198.

VANDELEUR C.R.P., « The love of mountains », *Alpine Journal*, 1952, vol. 58, pp. 505-510.

WALKER Derek, « Club life », *site du BMC*, 2003, URL : https://www.thebmc.co.uk/clublife.

WATTS W. L., « Ascent of Myrdals Jökull », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7, pp. 179-191.

WEHRLIN Jacques, « A l'entrainement », *La Montagne*, 1914, pp. 83-84.

WETHERED F. T., « Correspondance », *Alpine Journal*, 1919, vol. 32, p. 403.

WICKS J.H., « Two peaks and a centre », *Alpine Journal*, 1891, vol. 15, pp. 335-343.

WILSON Claude, « Valedictory address », *Alpine Journal*, 1932, vol. 44, pp. 1-13.

WILSON Claude, « Accidents », *Alpine Journal*, 1932, vol. 44, pp. 28-32.

WINDSOR Jeremy et RODWAY George, « The use of closed-circuit oxygen sets in the Himalaya », *Alpine Journal*, 2006, vol. 110, pp. 252-260.

WINTHROP YOUNG Geoffrey, « Club and climbers 1880-1900 », *Alpine Journal*, 1957, vol. 62, pp. 52-61.

WITHERS J.J., « Valedictory Address », *Alpine Journal*, 1935, vol. 47, pp. 1-13.

« Interview de Sonia Livanos », *Vertical*, avril 1995, n° 77.

« Miscellanea », *Alpine Journal*, 1977, vol. 82, p. 259.

« Interview de Georges Livanos », *Vertical*, avril 1955, n° 77.

« L'expédition française à l'Himalaya », *La Montagne*, 1936, pp. 43-72.

« L'expédition française à l'Himalaya », *Alpinisme*, 1936.

« La première expédition française à l'Himalaya », *Alpinisme*, 1935, vol. 41.

« Editorial », *Ladies' Alpine Club Journal*, 1930.

« Informations. Groupe de Haute Montagne », *Alpinisme*, 1930, pp. 290-293.

« Statuts du GHM », *Annuaire du GHM*, 1926, pp. 5-6.

« The battle with Mount Everest, by an Himalayan traveller », *Alpine Journal*, 1924, vol. 36, pp. 277-281.

« Proceedings of the Alpine Club », *Alpine Journal*, 1908, vol. 24, pp. 184-194.

« A ladies' week at Wastdale », *The journal of the Fell and Rock climbing club of the English Lake District*, 1907, vol. 1, nº 1, pp. 190‑191.

« Alpine accidents in 1898 », *Alpine Journal*, 1899, vol. 19, pp. 263‑269.

« Rapport Annuel de 1896 », *Annuaire du CAF 1896*, 1897, pp. 590‑603.

« Reviews and Notice. Annuaire du CAF, vol. 18 », *Alpine Journal*, 1892, vol. 16, pp. 338‑342.

« Ladies in the mountains », *Alpine Journal*, 1889, vol. 14, pp. 163‑164.

« Rapport Annuel de 1887 », *Annuaire du CAF 1887*, 1888, pp. 519‑538.

« Reviews and notices », *Alpine Journal*, 1884, vol. 11, p. 306.

« New expeditions », *Alpine Journal*, 1884, vol. 11, p. 363.

« Review de Here and there in the Alps by Frederica Plunket », *Alpine Journal*, 1876, vol. 7, pp. 272‑274.

« Le Dauphiné, courses et photographies », *Annuaire du CAF 1875*, 1876, pp. 335‑343.

« Statut du CAF », *Annuaire du CAF, Annexe*, 1875, pp. 1‑4.

« Rapport Annuel de 1874 », *Annuaire du CAF*, 1875, pp. 480‑489.

« The passage of the sesia-joch from Zermatt to Alagna by English Ladies », *Alpine Journal*, 1872, vol. 5, pp. 367‑372.

« Alpine travelling », *The Times*, 1862.

## 6. Rapports, registres, archives

BLAKENEY T.S. et DANGAR D.F.O., *The Alpine Club Register*, Londres, 1958.

BOLTON Paul, *Education: Historical statistics* [Rapport], House of Commons, 2012.

MUMM Arnold, *The Alpine Club Register, 1857-1890*, Londres, E. Arnold, 1928.

*2011 Census: Key Statistics for local authorities in England and Wales* [Rapport], Office for National Statistics, 2012, URL : https://www.ons.gov.uk.

*To bolt or not to bolt. UIAA Recommendations on the Preservation of Natural Rock for Adventure Climbing*, 2014.

*Tyrol Declaration on Best Practice in Mountain Sports* [Rapport], Innsbruck, Union Internationale des Associations d'Alpinisme, 2002, URL : http://www.theuiaa.org/tyrol-declaration.html.

*The Alpine Club Spirit of Mountaineering initiative*, livret distribué à l'Alpine Club, archives de l'Alpine Club Library, 2008.

## 7. Autres sources primaires

ARNOLD Matthew, *Culture and anarchy. An essai in political and social criticism*, Londres, Smith, Elder, & co, 1869.

BURKE Edmund, *Philosophical Enquiry into the origin of our Ideas of the Sublime and Beautiful (1757)*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

COLERIDGE Samuel T., *Collected letters of Samuel Taylor Coleridge, vol II*, Oxford, Clarendon Press, 1956.

COUBERTIN Pierre de, *Pédagogie sportive : histoire des exercices sportifs, technique des exercices sportifs, action morale et sociale des exercices sportifs*, Paris, Crès, 1922.

COUBERTIN Pierre de, *L'Éducation anglaise en France*, Paris, Hachette, 1889.

COUBERTIN Pierre de, *L'Éducation en Angleterre*, Paris, Hachette, 1888.

MILL John Stuart, *Principles of Political Economy (1848)*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

ROBBINS Ruth, *Medical advice for women, 1830-1915*, Abingdon, Routledge, 2008.

RUSKIN John, *Sésame et les Lys*, Marcel PROUST (trad.), Paris, Mercure de France, 1906.

RUSKIN John, *Sesame and lilies (1865)*, New York, Silver, Burdett & Company, 1900.

RUSKIN John, *Modern Painters, Volume IV*, Londres, Smith, Elder, & co, 1856.

SAMUEL SMILES, *Self-help*, S. W. Partridge & co., 1859.

STEPHEN Leslie, *Essays on freethinking and plainspeaking*, Londres, Putnam and Sons, 1905.

STEPHEN Leslie, *An agnostic's apology, and other essays*, Londres, Smith, Elder, & co, 1903.

STEPHEN Leslie, *Studies of a biographer, volume 3*, Londres, Duckworth and Co, 1902.

TAINE Hippolyte, *Notes sur l'Angleterre*, 9e éd., Paris, Hachette, 1890.

TROLLOPE Anthony, *British Sports and Pastimes. 1868*, Londres, Virture & Company, 1868, 340 p.

TROLLOPE Anthony, *Travelling sketches*, Londres, Chapman and Hall, 1866.

## 8. Travaux sur l'alpinisme

AUBEL Olivier, *L'escalade libre en France: sociologie d'une prophétie sportive*, Paris, L'Harmattan, 2006.

AUBEL Olivier, « Les enjeux de la sportivisation de l'escalade libre », in Olivier Hoibian et Jacques Defrance (dir.), *Deux siècles d'alpinisme européen*, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 273‑291.

BALLU Yves, *Les Alpinistes,* Paris, Arthaud, 1984.

BAND George, *Summit : 150 years of the Alpine Club*, Londres, Collins, 2006.

BELLEFON Renaud de, *Histoire des guides de montagne. Alpes - Pyrénées. 1760-1980.*, Bayonne, Cairn Milan, 2003.

BELLEFON Renaud de, « La montagne décordée : une histoire des guides … de montagne », *in* Olivier HOIBIAN et Jacques DEFRANCE (dir.), *Deux siècles d'alpinismes européens*, Paris, L'Harmattan, 2002.

BORDES Gérard, *Grande encyclopédie de la montagne*, Paris, Atlas, 1977.

BOURDEAU Philippe, « Approche géo-historique de l'alpinisme pendant l'Occupation : le cas du massif des Écrins (1940-1944) », *in* Pierre ARNAUD, Thierry TERRET, Pierre GROS et Jean SAINT-MARTIN (dir.), *Le sport et les Français pendant l'Occupation*, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 325‑334.

BOURDEAU Philippe, « Le touriste et son guide : la relation guide-client dans la littérature alpine et la réglementation professionnelle des XIXe et XXe siècles », *Revue de géographie alpine*, 1991, vol. 79, no 4, pp. 89‑104.

BOUTROY Éric, « Cultiver le danger dans l'alpinisme himalayen », *Ethnologie française*, 2006, vol. 36, no 4, pp. 591‑601.

BOZONNET Jean-Paul, « Un siècle d'imaginaire dans les Alpes », *in* Daniel GRANGE (dir.), *L'espace alpin et la modernité, Bilans et perspectives au tournant du siècle*, Grenoble, PUG, 2002.

BOZONNET Jean-Paul, *Des monts et des mythes*, Grenoble, PUG, Collection Montagnes, 1992.

BRAHAM Trevor, *When the Alps cast their spell : mountaineers of the Alpine golden age*, Glasgow, In Pinn, 2004.

BROWN David, « The Big Drum. The mutability of a sporting habitus: Mountaineering in Scotland as a case survey », *International Review for the Sociology of Sport*, 2009, vol. 44, pp. 315‑330.

CAMANNIP E., « La métaphore en son jardin », *L'Alpe*, 2005, pp. 6‑10.

CLARK Ronald W., *The Victorian Mountaineers*, Londres, B. T. Batsford, 1953.

DECANG Alain, « Alpinisme sportif et champ des voyages aux Alpes dans l'Angleterre victorienne », *Travaux et Recherches en EPS*, 1985, no 8, pp. 28‑38.

DONNELLY Peter, « Social climbing : a case study of the changing class structure of rock climbing and mountaineering in Britain », *in* Aidan DUNLEAVY, Andrew MIRACLE et Roger REES (dir.), *Studies in the Sociology of Sport*, Forth Worth, Texas Christian University Press, 1982, pp. 13‑27.

ELLIS Reuben J., *Vertical margins: mountaineering and the landscapes of neoimperialism*, Madison, University of Wisconsin Press, 2001.

ENGEL Claire Éliane, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles*, Montmélian, la Fontaine de Siloé, 2009.

ENGEL Claire-Éliane et VALLOT Charles, *Les écrivains à la montagne (1650-1810). Ces monts affreux (tome 1)*, Paris, Delagrave, 1934.

ENGEL Claire-Éliane et VALLOT Charles, *Les écrivains à la montagne.(1803-1895). Ces monts sublimes (tome 2)*, Paris, Delagrave, 1934.

FREEDGOOD Elaine, *Victorian writing about risk. Imagining a Safe England in a Dangerous World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

FRISON-ROCHE Roger et JOUTY Sylvain, *Histoire de l'alpinisme*, Paris, Arthaud, 2003.

HANKINSON Alan, *A century on the crags : the story of rock climbing in the Lake District*, Londres, Dent, 1988.

HANSEN Peter H., « Albert Frederick Mummery », *in Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, 2004.

HANSEN Peter H., « Albert Smith, the Alpine Club, and the invention of Mountaineering in Mid-Victorian Britain », *Journal of British Studies*, 1995, vol. 34, n° 3, pp. 300‑324.

HANSEN Peter H., *British mountaineering, 1850-1914*, Harvard, Harvard University, 1991.

HOIBIAN Olivier, « Hommes et femmes au sein de la Fédération Française des Clubs Alpins et de Montagne. Une différenciation sexuée des pratiques et des fonctions », *in* Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLO et Jean SAINT-MARTIN (dir.), *Femmes et hommes dans les sports de montagne*, Grenoble, Publications de la MSH-Alpes, 2009, pp. 93‑110.

HOIBIAN Olivier, *L'invention de l'alpinisme*, Paris, Belin, Histoire et société, 2008.

HOIBIAN Olivier, « Le CAF, 1874-1914 », *in L'invention de l'alpinisme*, Paris, Belin, 2008, pp. 249‑289.

HOIBIAN Olivier, « L'œuvre éditoriale du CAF (1874 – 1974) », *Amnis*, 2004, n° 1.

HOIBIAN Olivier, « Jeunesse et Montagne, Fleuron de la révolution nationale ou foyer de dissidence ? », *in* Pierre ARNAUD, Thierry TERRET, Pierre GROS et Jean-Philippe SAINT-MARTIN (dir.), *Le sport et les Français pendant l'Occupation 1940-1944*, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 313‑324.

HOIBIAN Olivier, *Les alpinistes en France 1870-1950. Une histoire culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2000.

HOIBIAN Olivier, *Au-delà de la verticale... L'alpinisme, sport des élites ou sport pour tous. Les enjeux de la définition légitime d'une pratique. Contribution à la sociogenèse du champ des activités physiques et des sports*, Paris 11, 1997.

HOIBIAN Olivier, « De l'alpinisme à l'escalade libre. L'invention d'un style? », *STAPS*, 1995, Journal Article, pp. 7‑15.

ISSERMAN Maurice et WEAVER Stewart, *Fallen giants : a history of Himalayan Mountaineering from the age of empire to the age of extremes*, New Haven, Yale University Press, 2008.

JAIL Marcel, « Les sociétés sportives d'alpinistes et les refuges de montagne dans les Alpes françaises depuis 1874 », *Revue de géographie alpine*, 1975, vol. 63, n° 1, pp. 5‑50.

JAILLARD Etienne, « L'alpinisme, une évolution discontinue à risque constant », *Gravir les Alpes du XIXe siècle à nos jours. Pratiques, émotions, imaginaires. Colloque international. Salvan (Suisse)*, 23 septembre 2016.

JOUTY Sylvain et ODIER Hubert, *Dictionnaire de la montagne*, Paris, Arthaud, 2009.

LEJEUNE Dominique, *Les alpinistes en France à la fin du XIXe et au début du XXe siècle : vers 1875-vers 1919. Étude d'histoire sociale, étude de mentalité*, Paris, Editions du CTHS, 1988, n° 14.

LEWIS Neil, « Sustainable adventure: embodied experiences and ecological practices within British climbing », *in* Belinda

WHEATON (dir.), *Understanding lifestyle sports, Consumption, identity and difference*, Londres, Routledge, 2004.

LOUX Françoise, *Guides de montagne: mémoire et passions*, Grenoble, Didier-Richard, 1988.

LUNN Arnold, *A century of mountaineering, 1857-1957*, Londres, Allen Unwin, 1957.

MACFARLANE Robert, *Mountains of the mind: a history of a fascination*, Londres, Granta Books, 2008, 306 p.

MACLACHLAN Jill Marie, *Peak performances: cultural and autobiographical constructions of the victorian female mountaineer*, British Columbia, 2004.

MAJASTRE Jean-Olivier, « La montagne, les deux versants d'un imaginaire au féminin », *in* Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLO et Jean SAINT-MARTIN (dir.), *Femmes et hommes dans les sports de montagne*, Grenoble, Publications de la MSH-Alpes, 2009, pp. 203‑210.

MARTINEZ Matthieu, *La formation des guides de haute montagne depuis 1948*, Grenoble, Université Joseph Fourier, 2015.

MARTINOIA Rozenn, « Du 'serviteur' au 'seigneur'. Une relecture historique de la domination dans la relation guide-client, au prisme de l'institutionnalisation du métier », *in* Mickael Attali (dir.), *L'ENSA. À la conquête des sommets*, Grenoble, PUG, 2015, pp. 125‑146.

MODICA Gilles, *Alpinisme. La saga des inventions*, Les Houches, Éditions du Mont-Blanc, 2014.

NEATE Jill, *Mountaineering Literature*, Seattle, Mountainbooks, 1978.

O'CONNELL Nicholas, *Beyond Risk: Conversations With Climbers*, Seattle, WA, Mountaineers Books, 1993.

ORTNER Sherry, *Life and death on Mt. Everest: Sherpas and Himalayan mountaineering*, Princeton, Princeton University Press, 1999.

ORTNER Sherry, « Thick resistance: death and the cultural construction of agency in himalayan mountaineering », *Representations*, 1997, vol. 59, pp. 135–162.

OTTOGALLI-MAZZACAVALLO Cécile, *Femmes et alpinisme (1874-1919), un genre de compromis*, Paris, L'Harmattan, Espace et temps du sport, 2006.

OTTOGALLI-MAZZACAVALLO Cécile et SAINT-MARTIN Jean, « L'alpinisme féminin avant 1914 : l'exemple d'une singularité à la Française », *The Annual of CESH*, 2004, pp. 101‑115.

PAIMBOEUF Françoise, « Les femmes alpinistes: itinéraires et statut au sein du microcosme alpin (1870-1910) », *Revue Française de Civilisation Britannique*, 2000, vol. 10, n° 4, pp. 27‑36.

PERRET Jacques, *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme*, Grenoble, Belledonne, 1997.

RAND HERRON Alberto, « Le Kaisergebirge, école de l'alpinisme allemand moderne », *Alpinisme*, 1932, vol. 27, pp. 108‑116.

RASPAUD Michel, *L'aventure himalayenne: les enjeux des expéditions sur les plus hautes montagnes du monde*, Grenoble, PUG, 2003.

RASPAUD Michel, « La mise en spectacle de l'alpinisme », *Communications*, 1998, vol. 67, n° 1, pp. 165‑178.

RAYMANN Arthur, *Evolution de l'alpinisme dans les Alpes Françaises*, Slaktine, 1979.

RING Jim, *How the English made the Alps*, Londres, John Murray, 2000.

ROBBINS David, « Sport, Hegemony and the Middle Class: The Victorian Mountaineers », *Theory, Culture & Society*, 1987, vol. 4, n° 3, pp. 579‑601.

ROCHE Clare, « Women Climbers 1850–1900: A Challenge to Male Hegemony? », *Sport in History*, 2013, vol. 33, n° 3, pp. 236‑259.

ROUTIER Guillaume, *De l'engagement au désengagement corporel : une approche sociologique plurielle des dynamiques, ruptures et permanences identitaires face à l'acceptation du danger dans les sports de nature. Thèse de doctorat*, Rennes 2, 2011.

SALISBURY Richard et HAWLEY Elizabeth, *The Himalaya by the Numbers: A Statistical Analysis of Mountaineering in the Nepal Himalaya*, Kathmandu, Vajra Publications, 2012, 224 p.

TAILLAND Michel, « Le récit de course au temps de Victoria : une littérature de mâts de cocagne ? », *Babel*, 2009, nº 20, pp. 194‑207.

TAILLAND Michel, « L'Alpine Club. 1857-1914 », *in* Olivier HOIBIAN (dir.), *L'invention de l'alpinisme*, Paris, Belin, 2008, pp. 29‑73.

TAILLAND Michel, « L'Alpine Journal, une revue savante entre maintien de la tradition et tentation du modernisme 1863-2004 », *Amnis*, 2004, vol. 1.

TAILLAND Michel, « Le Ladies' Alpine Club (1907), Club alpin féminin ou féministe? », *in Sport, éducation physique et mouvements affinitaires au XXe siècle. Tome 1*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp. 209‑217.

TAILLAND Michel, *Les Alpinistes Victoriens*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1996.

THE ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY et THE ALPINE CLUB, *Mountaineers*, Londres, Dorling Kindersley Ltd, 2011.

THOMPSON Simon, *Unjustifiable risk? : the story of British climbing*, Milnthorpe, Cicerone, 2010.

VEYNE Paul, « L'alpinisme, une invention de la bourgeoisie », *L'Histoire*, 1979, nº 11, pp. 41‑49.

WELLS Colin, *Who's who in British climbing : bite-sized biographies of dead climbers - and some that are still alive*, Buxton, Climbing Company, 2008, 575 p.

YONNET Paul, « La montagne et la mort », *Le Débat*, 2001, nº 117, pp. 136‑162.

« Le Club Alpin Français de 1915 à 1940 », *dossier thématique de la FFCAM*, URL : http://centrenationaldedocumentation.ffcam.fr/dossiers-thematiques.html.

« Le Club Alpin Français de 1941 à 1974 », *dossier thématique de la FFCAM*, URL : http://centrenationaldedocumentation.ffcam.fr/dossiers-thematiques.html.

## 9. Sociologie et histoire

AMOSSY Ruth, *La présentation de soi*, Paris, PUF, L'interrogation philosophique, 2010.

ANNAN Noel G.A., « The intellectual aristocracy », *Studies in Social History*, 1955, pp. 256‑283.

ARTIAGA Loic, « Autobiographie et histoire du sport: jeux d'échelle », in Philippe Baudorre, Myriam BOUCHARENC et Michel BROUSSE (dir.), *Ecrire le sport*, Pessac, PUB, 2005.

AZÉMA Jean-Pierre et WINOCK Michel, *La IIIème République 1870-1940*, Paris, Hachette, 1991.

BEAUD Stéphane et GUIMARD Philippe, *Traîtres à la nation. Un autre regard sur la grève des Bleus en Afrique du Sud*, Paris, La Découverte, 2011.

BECKER Howard, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988.

BECKER Howard, *Outsiders*, Paris, Métailier, 1985.

BECKER Howard, *Outsiders. Studies in the sociology of deviance*, New York, Free Press, 1963.

BECKETT Ian F. W., *The Great War: 1914-1918*, Londres, Routledge, 2014.

BÉDARIDA François, *La société anglaise du milieu du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1990.

BERGER Peter et LUCKMANN Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2014.

BERTAUX Daniel, *Le récit de vie*, Paris, Armand Colin, L'enquête et ses méthodes, 2010, nº 3e édition.

BERTAUX Daniel, « L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de Sociologie*, 1980, vol. 69, pp. 197‑225.

BERTAUX Daniel, *Histoires de vie –ou récits de pratiques ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie* [Rapport], Paris, 1976.

BERTRAND Julien, *La fabrique des footballeurs*, Paris, La dispute, 2012.

BERTRAND Julien, « La vocation au croisement des espaces de socialisation », *Sociétés contemporaines*, 2011, vol. 82, nº 2, pp.

85-106.

BERTRAND Julien, COTON Christel, DARMON Muriel, LIGNIER Wilfried, NOUIRI-MANGOLD Sabrina, PASQUALI Paul et SCHOTTÉ Manuel, « Les classements dans les institutions de formation », *Sociétés contemporaines*, 2016, n° 102, pp. 5-17.

BOLTANSKI Luc, *L'amour et la justice comme compétences : trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié, 1990.

BOLTANSKI Luc et CHIAPELLO Eve, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2011.

BOT Florent Le, « Dictionnaire sociologique de l'entrepreunariat », *in Capitaines d'industrie*, Presses de Sciences Po, 2015, pp. 85-101.

BOUDON Raymond et BOURRICAUD François, *Dictionnaire critique de la sociologie*, 7e éd., Paris, PUF, 2012.

BOUILLOUD Jean-Philippe, *Devenir sociologue*, Toulouse, Erès, 2009.

BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Paris, Le sens pratique, 1998.

BOURDIEU Pierre, *Méditations pascaliennes*, Minuit., Paris, 1997.

BOURDIEU Pierre, *Raisons pratiques: sur la théorie de l'action*, Seuil, 1994.

BOURDIEU Pierre, *Les règles de l'art: genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

BOURDIEU Pierre, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1991, n° 89, pp. 3-46.

BOURDIEU Pierre, *La noblesse d'État: grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit, Le Sens commun, 1989.

BOURDIEU Pierre, *Intérêt et Désintéressement*, Lyon, Edition du GRS, Cours au collège de France, 1988.

BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, juin 1986, vol. 62-63, pp. 69-72.

BOURDIEU Pierre, *Homo academicus*, Paris, Minuit, Le sens commun, 1984.

BOURDIEU Pierre, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1982, vol. 43, n° 1, pp. 58-63.

BOURDIEU Pierre, « Comment peut-on être sportif? », *in Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, pp. 173-195.

BOURDIEU Pierre, *La distinction: critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

BOURDIEU Pierre, « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue française de sociologie*, 1974, vol. 15, n° 1, pp. 3-42.

BOYD Kelly, *Manliness and the Boys' Story Paper in Britain: A Cultural History, 1855-1940*, New York, Palgrave Macmillan, 2003.

BUISINE Sébastien, « Réflexions méthodologiques autour d'un corpus d'autobiographies », *Socio-informatique et argumentation (Carnet de recherche en ligne)*, 2012, URL : http://socioargu.hypotheses.org/3646#identifier_3_3646.

BUZARD James, *The Beaten Track: European Tourism, Literature, and the Ways to « Culture », 1800-1918*, Oxford, Clarendon Press, 1993.

BUZWELL Greg, « Daughters of decadence: the New Woman in the Victorian fin de siècle », *The British Library*, 2015.

CAILLOIS Roger, *Les jeux et les hommes: le masque et le vertige*, 3e éd., Paris, Gallimard, 1985.

CHAMBLISS Daniel, « La banalité de l'excellence: enquête ethnographique sur la stratification de la natation et les nageurs olympiques », *Sciences Sociales et Sport*, 2010, vol. 3, pp. 45-76.

CHARLE Christophe, *Histoire sociale de la France au XIXème siècle*, Paris, Seuil, 1991.

CHARLE Christophe, *Les élites de la République: 1880-1900*, Paris, Fayard, 1987.

CHARLES Maria et GRUSKY David, *Occupational Ghettos. The Worldwide Segregation of Women and Men*, Stanford, Stanford university press, 2004.

CHARTIER Roger, « Le monde comme représentation », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1989, vol. 44, n° 6, pp. 1505-1520.

CLASTRES Patrick, « Inventer une élite: Pierre de Coubertin et la "chevalerie sportive" », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 2005, nº 22, pp. 275-296.

CLASTRES Patrick et MÉADEL Cécile, « Quelle fabrique du sport ? Quelques éléments introductifs », *Le Temps des Médias*, 2007, nº 9, pp. 6-18.

CODY David, « The gentleman », URL : www.victorianweb.org.

COLLEY Ann C., *Victorians in the mountains: sinking the sublime*, Farnham, Ashgate, 2010.

CONNELL Raewyn, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Amsterdam, 2014.

CONNELL Raewyn, *Masculinities*, Berkeley, University of California Press, 1995.

CONNELL Raewyn, « An iron man: the body and some contradictions of hegemonic masculinity », *in* Michael A. MESSNER et Donald F. SABO (dir.), *Sport, men, and the gender order: critical feminist perspectives*, Champaign, Human Kinetics Books, 1990, pp. 83-96.

CONNELL Raewyn, *Gender and power: society, the person, and sexual politics*, Stanford, Calif., Etats-Unis, Stanford university press, 1987.

CONNELL Raewyn, *Which Way is Up?: Essays on Sex, Class, and Culture*, Syndey, Allen and Unwin, 1983.

CONNELL Raewyn et MESSERSCHMIDT James W., « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », *Gender and Society*, 2005, vol. 19, nº 6, pp. 829-859.

COSNIER Colette, *Le silence des filles. De l'aiguille à la plume*, Paris, Fayard, 2001.

COSTEY Paul, « L'illusio chez Pierre Bourdieu. Les (més)usages d'une notion et son application au cas des universitaires », *Tracés*, 2005, nº 8, pp. 13-27.

COULANGEON Philippe, « Les musiciens de jazz : les chemins de la professionnalisation », *Genèses*, 1999, nº 36, pp. 54-68.

DARBON Sébastien, *Les fondements du système sportif. Essai d'anthropologie historique*, Paris, L'Harmattan, 2014.

DARBON Sébastien, *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2008.

DARMON Muriel, « Sociologie de la conversion. Socialisation et transformations individuelles », *in Identité et transformation des modes de vie*, Genève, Seismo, 2011, pp. 64-84.

DARMON Muriel, « Surveiller et maigrir. », *Review of Agricultural and Environmental Studies*, 2010, vol. 91, nº 2, pp. 209-228.

DARMON Muriel, « The Fifth Element: Social Class and the Sociology of Anorexia », *Sociology*, 2009, vol. 43, nº 4, pp. 717-733.

DARMON Muriel, « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, 2008, vol. 2, nº 82, pp. 149-167.

DARMON Muriel, *Devenir anorexique, une approche sociologique*, Paris, La Découverte, 2003.

DARMON Muriel, *Approche sociologique de l'anorexie : un travail de soi*, Thèse de doctorat, Paris V, René-Descartes, 2001.

DAVIDOFF Leonore et HALL Catherine, *Family fortunes. Hommes et femmes de la bourgeoisie anglaise. 1780-1850*, La Dispute, 2014.

DAVIDOFF Leonore et HALL Catherine, *Family Fortunes: Men and Women of the English Middle Class 1780-1850*, Chicago, University of Chicago Press, 1987.

DEFRANCE Jacques, *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, Repères, 2012.

DEFRANCE Jacques, « L'autonomisation du champ sportif. 1890-1970 », *Sociologie et Sociétés*, 1995, vol. 27, nº 1, pp. 15-31.

DEFRANCE Jacques, *L'excellence corporelle, La formation des activités physiques et sportives modernes (1770-1914)*, Rennes, PUR, 1987.

DEMETRIOU Demetrakis Z., « Connell's concept of hegemonic masculinity: A critique », *Theory and Society*, 2001, vol. 30,

n° 3, pp. 337‑361.

DESCAMPS Florence, « Appliquer une critique des sources exigeante », *in L'historien, l'archiviste et le magnétophone : De la constitution de la source orale à son exploitation*, Vincennes, Institut de la gestion publique et du développement économique, Histoire économique et financière - XIXe-XXe, 2011, pp. 531‑555.

DESCOMBES Vincent, *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, 2013.

DESCOMBES Vincent, « S'individuer dans la société. Commentaire de Vincent Descombes », *La vie des idées,* 2013, URL : http://www.laviedesidees.fr/S-individuer-dans-la-societe.html.

DESCOMBES Vincent, « L'identité collective d'un corps enseignant », *Revue du MAUSS*, 24 juin 2009, n° 33, n° 1, pp. 343‑362.

DESROSIÈRES Alain, « Entre réalisme métrologique et conventions d'équivalence : les ambiguïtés de la sociologie quantitative », *Genèses*, 1 juin 2001, vol. 2, n° 43, pp. 112‑127.

DIMAGGIO Paul et ZUKIN Sharon, *Structures of Capital. The Social Organisation of the Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

DUBET François, *La galère: jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.

DUBOIS, JACQUES, EDELINE, FRANCIS, KINKENBERG, JEAN-MARIE, PIRE, FRANÇOIS et TRINON, HADELIN, « Les biographies de Paris-Match », *Communications*, 1970, vol. 16, pp. 110‑124.

DUBOIS Vincent, *La culture comme vocation*, Paris, Raisons d'agir, 2013, 199 p.

DUNNING Eric et SHEARD Kenneth, « La séparation des deux rugbys », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1989, vol. 79, pp. 92‑107.

DUNNING Eric et SHEARD Kenneth, *Barbarians, Gentlemen and Players: a sociological study of the development of rugby football*, New York, New York University Press, 1979.

DURIEZ Bruno, PINÇON-CHARLOT Monique, PINÇON Michel et ION Jacques, « Institutions statistiques et nomenclatures socio-professionnelles. Essai comparatif : Royaume-Uni, Espagne, France », *Revue française de sociologie*, 1991, vol. 32, n° 1, pp. 29‑59.

DURKHEIM Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse (1912)*, 5e éd., Paris, PUF, 1968.

DURKHEIM Émile, *L'évolution pédagogique en France*, Les classiques des sciences sociales [en ligne], 1904.

DURKHEIM Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Les classiques des sciences sociales [en ligne], 1894.

DURKHEIM Émile, *De la division du travail social. Livre 1*, Les classiques des sciences sociales [en ligne], 1893.

EISENBERG Christiane, « German Gymnastics in Britain, or failure of Cultural Transfer », *in* Stefan MANZ, Margrit SCHULTE BEERBÜHL et John.R. DAVIS (dir.), *Migration and Transfer from Germany to Britain, 1660-1914*, Munich, Walter de Gruyter, 2007, pp. 131‑147.

ELIAS Norbert, *La dynamique sociale de la conscience*, MORALDO Delphine (trad.) et WOOLLVEN Marianne (trad.), Paris, La Découverte, 2016.

ELIAS Norbert, *Mozart, sociologie d'un génie*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

ELIAS Norbert, *La société de cour*, 2e éd., Paris, Flammarion, 1985.

ELIAS Norbert et DUNNING Eric, *Quest for Excitement: Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Oxford, Blackwell Publishers, 1986, 288 p.

ERARD Carine, « La dynamique socio-culturelle de l'élite athlétique française sous la IVe République », *Science & Motricité*, 2004, n° 53, pp. 105‑118.

ESPAGNE Michel, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, 2013, n° 1.

ESPAGNE Michel, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », *Genèses*, 1994, vol. 17, n° 1, pp. 112‑121.

FAURE Jean-Michel et SUAUD Charles, *La raison des sports. Sociologie d'une pratique universelle et singulière*, Paris, Raisons d'agir, 2015.

FAURE Sylvia, « Le pouvoir de se raconter : autobiographies d'artistes de la danse », *Sociologie et sociétés*, 2003, vol. 35, nº 2, pp. 213‑231.

FAURE Sylvia, *Apprendre par corps: socio-anthropologie des techniques de danse*, Paris, La Dispute, 2000.

FIELD John, *Toward a programme of imperial life : the Eritish Empire at the turn of the century*, Oxford, Oxford University Press, 1982.

FLETCHER Robert, *Romancing the wild: cultural dimensions of ecotourism*, Durham, Duke University Press, 2014.

FLEURIEL Sébastien, *Sport de haut niveau ou sport d'élite? La raison culturelle contre la raison économique: sociologie des stratégies de contrôle d'Etat de l'élite sportive. Thèse de doctorat.*, France, 1997.

FORTÉ Lucie et MENNESSON Christine, « Réussite athlétique et héritage sportif », *SociologieS*, 2012.

FREIDSON Eliot, « Les professions artistiques comme défi à l'analyse sociologique », *Revue française de sociologie*, 1986, vol. 27, nº 3, pp. 431‑443.

GAGNON Alex, *La communauté du dehors. Imaginaire social et représentations du crime au Québec (XIXe – XXe siècle). Thèse de doctorat*, Université de Montréal, 2015.

GEERTZ Clifford, « Deep play: notes on the Balinese cockfight », *Daedalus*, 2005, vol. 134, nº 4, pp. 56‑86.

GEERTZ Clifford, « Jeu d'enfer: notes sur le combat de coqs balinais », *in Bali. Interprétation d'une culture*, Louis EVRARD (trad.), Paris, Gallimard, 1983, pp. 165‑215.

GEERTZ Clifford, « Deep play: notes on the Balinese cockfight », *Daedalus*, 1972, vol. 101, pp. 1‑37.

GILL John, « Gymnastics and climbing in late Victorian times », *Johngill.net*, URL : http://www128.pair.com/r3d4k7/Climbing&Gymnastics1.8.html.

GILLARD Derek, *Education in England: a brief history*, 2011, URL : www.educationengland.org.uk/history.

GILLONNIER Fabienne, « Femmes et engagement professionnel », *in L'ENSA à la conquête des sommets. La montagne sur les voies de l'excellence*, Grenoble, PUG, 2015, pp. 223‑241.

GIRAUD Frédérique et SAUNIER Émilie, « La posture littéraire à l'épreuve de deux cas empiriques », *COnTEXTES*, 2012, URL : https://contextes.revues.org/4892.

GLINOER Anthony et SAINT-ARMAND Denis, « Ethos », *Dictionnaire Socius [en ligne]*, URL : http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/46-ethos.

GOBLOT Edmond, *La barrière et le niveau. Étude sociologique sur la bourgeoisie française moderne (1925)*, Paris, PUF, 2010.

GOFFMAN Erving, *Asiles*, Paris, Minuit, 1968.

GOLDTHORPE John H., « Le « noyau dur »: fluidité sociale en Angleterre et en France dans le années 70 et 80 », *Revue Française de Sociologie*, 1995, vol. 36, nº 1, pp. 61‑79.

GOLDTHORPE John H., LOCKWOOD David et BECHHOFER Frank, *L'Ouvrier de l'abondance*, Paris, Seuil, 1972.

GREEN Martin, *Dreams of adventure, deeds of Empire*, Londres, Routledge, 1979.

GRÈVE Marcel de, « L'autobiographie, genre littéraire ? », *Revue de littérature comparée*, 2008, vol. 325, nº 1, pp. 23‑31.

GRIGNON Claude, « Sociologie, expertise et critique sociale », *in À quoi sert la sociologie ?*, Paris, La Découverte, 2002.

GRUNEAU Richard, « « Amateurism » as a sociological problem: some reflections inspired by Eric Dunning », *Sports in Society*, 2006, vol. 9, nº 4, pp. 559‑582.

GUSDORF Georges, *La Découverte de soi*, Paris, PUF, 1948.

GUTTMANN Allen, *From Ritual to Record. The Nature of Modern Sports*, New York, Columbia University Press, 1978.

HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.

HALSEY A. H. (éd), *Trends in british society since 1900 : a guide to the changing social structure of Britain*, Londres, Macmillan, 1972, 578 p.

HÉBERT Georges, *L'éducation physique contre le sport*, Paris., Vuibert, 1925.

HEINICH Nathalie et SHAPIRO Roberta, *De l'artification. Enquêtes sur le passage à l'art*, Paris, EHESS, 2012.

HEINICH Nathalie, « Pour en finir avec l' « illusion biographique » », *L'Homme*, 2010, vol. 195‑196, nº 3, pp. 421‑430.

HEINICH Nathalie, *Du peintre à l'artiste : artisans et académiciens à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1993.

HÉRITIER Françoise, *Masculin, Feminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

HOARE George et SPERBER Nathan, *Introduction à Antonio Gramsci*, La Découverte, 2013.

HOBSBAWM Eric, « La middle class anglaise », *in Les bourgeoisies européennes au XIXe siècle*, Paris, Belin, 1996, pp. 101‑129.

HOCHSCHILD Airlie, *Le prix des sentiments*, Paris, La Découverte, 2017.

HOGGART Richard, *33 Newport Street: autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Seuil, Hautes études, 1991.

HOLT Richard, « Le destin des « sports anglais » en France de 1870 à 1914 : imitation, opposition, séparation », *Ethnologie française*, 2011, vol. 41, nº 4, pp. 615‑624.

HOLT Richard, « Le corps travaillé. Gymnastes et sportifs au XIXème siècle », *in Histoire du corps. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2004, vol.II.

HOLT Richard, *Sport and the British: a modern history*, New York, Clarendon Press, 1993, 396 p.

HORELLOU-LAFARGE Chantal et SEGRÉ Monique, *Sociologie de la lecture*, Paris, La Découverte, 2007.

HUGHES Everett, « Dilemmas and Contradictions of Status », *American Journal of Sociology*, 1945, vol. 50, pp. 353‑359.

INGLEHART Ronald, *La transition culturelle dans les sociétés industrielles avancées*, Paris, Économica, 1993.

JOHNSON Paul (dir.), *Twentieth-century Britain: economic, social and cultural change*, Londres, New York, Longman, 1994.

JOHNSON Samuel, *A dictionary of the English language*, Londres, multiples éditeurs, 1820, nº 1.

JUSKOWIAK Hugo et NUYTENS Williams, « Les usages et les valeurs des biographies de sportifs de haut niveau comme matériaux d'enquête », *Communication*, 2013, vol. 32, nº 2.

KALINOWSKI Isabelle, « Le capitalisme et son éthique: une lecture de Max Weber », *Agone*, 2005, nº 33, pp. 253‑264.

KAY Joanne et LABERGE Suzanne, « Mandatory equipement: women in adventure racing », *in* Suzanne LABERGE (dir.), *Understanding lifestyle sports, Consumption, identity and difference*, Londres, Routledge, 2004, pp. 156‑175.

KING Anthony, « The female combat soldier », *European Journal of International Relations*, 2016, vol. 22, nº 1, pp. 122‑143.

KRIS Ernst et KURZ Otto, *Legend, Myth, and Magic in the Image of the Artist: A Historical Experiment*, Yale, Yale University Press, 1979, 180 p.

LABERGE Suzanne et HARVEY Jean (dir.), « Le sport. Introduction », *Sociologie et Sociétés*, 1995, vol. 27, nº 1, pp. 5‑11.

LAHIRE Bernard, « Avoir la vocation (à paraître) », *Sciences Sociales et Sport*, 2017.

LAHIRE Bernard, *Ceci n'est pas qu'un tableau : essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte, 2015.

LAHIRE Bernard, *Franz Kafka, éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 2010.

LAHIRE Bernard, « De la réflexivité dans la vie quotidienne : journal personnel, autobiographie et autres écritures de soi », *Sociologie et Sociétés*, 2008, vol. 40, nº 2, pp. 165‑179.

LAHIRE Bernard, « La forme scolaire dans tous ses états », *Revue suisse des sciences de l'éducation*, 2008, vol. 30, n° 2, pp. 229-258.

LAHIRE Bernard, *La condition littéraire*, Paris, La Découverte, 2006.

LAHIRE Bernard, *L'esprit sociologique*, Paris, La Découverte, 2005.

LAHIRE Bernard, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan, Essais et recherches, 2002.

LAHIRE Bernard, *L'Homme Pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Hachette, Pluriel, 2001.

LAHIRE Bernard, *L'invention de l'« illettrisme ». Rhétorique publique, éthique et stigmates*, Paris, La Découverte, 1999.

LAILLIER Joël, « Des familles face à la vocation », *Sociétés contemporaines*, 2011, vol. 82, n° 2, pp. 59-83.

LAILLIER Joël, « La dynamique de la vocation : les évolutions de la rationalisation de l'engagement au travail des danseurs de ballet », *Sociologie du Travail*, 2011, vol. 53, n° 4, pp. 493-514.

LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 21e éd., Paris, PUF, 2010.

LAMY Yvon et WEBER Florence (dir.), « Amateurs et professionnels », *Genèses*, 1999, n° 36, pp. 2-5.

LAREAU Annette, *Unequal Childhoods: Class, Race, and Family Life*, 2e éd., University of California Press, 2011.

LEBARON Frédéric, « La dénégation du pouvoir. Le champ des économistes français au milieu des années 1990 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1997, vol. 119, pp. 3-26.

LEDGER Sally, *The New Woman: fiction and feminism at the fin de siècle*, Manchester, Manchester University Press, 1997.

LEFÈVRE Nicolas, « Construction sociale du don et de la vocation de cycliste », *Sociétés contemporaines*, 2010, vol. 80, n° 4, pp. 47-71.

LEFÈVRE Nicolas, *Le cyclisme d'élite français : un modèle singulier de formation et d'emploi*, Nantes, Université de Nantes, 2007.

LEJEUNE Philippe, *L'autobiographie en France*, 2e éd., Paris, Armand Colin, 2003, 192 p.

LEJEUNE Philippe, *Pour l'autobiographie*, Paris, Seuil, 1998.

LEJEUNE Philippe, *Je est un autre*, Paris, Seuil, Collection Poétique, 1980.

LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

LEVINE Lawrence, *Culture d'en haut, culture d'en bas. L'émergence des hiérarchies culturelles aux Etats-Unis*, Marianne WOOLLVEN et Olivier VANHÉE (trad.), Paris, La Découverte, 2010.

LEWIN Ellen, « Contingent stories of anthropology, race, and feminism », *in* Ellen LEWIN (dir.), *Feminist Anthropology: A Reader*, Oxford, Blackwell Publishers, 2009.

LIEBOW Elliot, *Tally's Corner*, 2e éd., Oxford, Rowman & Littlefield, 2003.

LIGNIER Wilfried, *La petite noblesse de l'intelligence. Une sociologie des enfants surdoués*, Paris, La Découverte, 2012.

LOUSSOUARN Sophie, « L'évolution de la sociabilité à Londres au XVIIIe siècle : des coffee-houses aux clubs », *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, 1996, vol. 42, n° 1, pp. 21-44.

LOUVEAU Catherine, « Sport et distribution sexuée : l'espace de toutes les inégalités », *in* Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLO et Jean SAINT-MARTIN (dir.), *Femmes et hommes dans les sports de montagne*, Grenoble, MSH-Alpes, 2009, pp. 17-40.

MAGNANE Georges, *Sociologie du sport : situation du loisir sportif dans la culture contemporaine*, Paris, Gallimard, Idées 57, 1964.

MAINGUENEAU Dominique, « Le recours à l'éthos dans l'analyse du discours littéraire », *Fabula Colloques*, 8 septembre 2014, URL : http://www.fabula.org/colloques/document2424.php.

MAINGUENEAU Dominique, *L'Analyse du discours, Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette, 1991.

MANGAN James A., *Athleticism in the Victorian and Edwardian public school: the emergence and consolidation of an educational ideology*, 2e éd., Londres, Frank Cass, 2000, 346 p.

MANGAN James A., *The games ethics and imperialism. Aspects of the diffusion of an ideal*, Londres, Frank Cass, 1998.

MANGAN James A., « Social Darwinism and upper class education in late Victorian and Edwardian England », *in* James A. MANGAN et James WALVIN (dir.), *Manliness and morality: middle-class masculinity in Britain and America, 1800-1940*, Manchester, Manchester University Press, 1987, pp. 135‑159.

MARIOT Nicolas, *Tous unis dans la tranchée?: 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, L'univers historique, 2013.

MARRY Catherine, *Les femmes ingénieurs. Une révolution respectueuse*, Paris, Belin, 2004.

MARTINOIA Rozenn, « Un lieu commun sans vacuité : le caractère dans la pensée d'Alfred Marshall », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, 2014, no 66, pp. 35‑68.

MAUGER Gérard, *L'accès à la vie d'artiste : sélection et consécration artistiques*, Bellecombe-en-Bauges, Le Croquant, 2006.

MAUGER Gérard (dir.), *Droits d'entrée: modalités et conditions d'accès aux univers artistiques*, Paris, MSH, 2006.

MAUGER Gérard, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire*, Belin., Paris, 2006.

MAUGER Gérard, « Le monde des bandes », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 1995, vol. 43, no 3, pp. 99‑102.

MAUGER Gérard, « Les autobiographies littéraires. Objets et outils de recherche sur les milieux populaires », *Politix*, 1994, vol. 7, no 27, pp. 32‑44.

MAUGER Gérard, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, 1991, vol. 6, no 1, pp. 125‑143.

MAUGER Gérard et FOSSÉ-POLIAK Claude, « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1983, no 50, pp. 49‑67.

MAUSS Marcel, « Divisions et proportions des divisions de la sociologie », *L'Année sociologique*, 1927, no 2, pp. 87‑173.

MAUSS Marcel, « Les techniques du corps », *Journal de psychologie*, 1936, vol. 32.

MAYEUR Jean-Marie, *Les débuts de la IIIe République 1871-1898*, Paris, Seuil, 1973.

MCADAM Doug, « The Biographical Consequences of Activism », *American Sociological Review*, 1989, vol. 54, no 5, pp. 744‑760.

MCINTOSH P.C., « Games and gymnastics for two nations in one », *in* P.C. MCINTOSH, F.S. WILLETTS, A.D. MUNROW et J.G. DIXON (dir.), *Landmarks in the history of physical education*, 2e éd., Londres, Routledge, 1960, pp. 177‑209.

MCLEOD Hugh, « La religion et l'essor du sport en Grande-Bretagne », *Revue d'Histoire du XIXème siècle*, 2004, no 28, pp. 133‑148.

MEIZOZ Jérôme, « Ce que l'on fait dire au silence : posture, ethos, image d'auteur », *Argumentation et Analyse du Discours*, 2009, no 3, doi:10.4000/aad.667.

MENGER Pierre-Michel, « Rationalité et incertitude de la vie d'artiste », *L'Année sociologique*, 1989, vol. 39, Troisième série, pp. 111‑151.

MENNESSON Christine, « Pourquoi les sportives ne sont-elles pas féministes ? », *De la difficulté des mobilisations genrées dans le sport*, 2012, vol. 5, no 1, pp. 161‑191.

MENNESSON Christine, *Etre une femme dans le monde des hommes, socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan, 2006.

MENNESSON Christine, « Les femmes guides de haute montagne : modes d'engagement et rapports au métier », *Travail, genre et sociétés*, 2005, vol. 13, no 1, pp. 117‑137.

MENNESSON Christine et CLÉMENT Jean-Paul, « Boxer comme un homme, être une femme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2009, no 179, pp. 76‑91.

MERLLIÉ Dominique, « Une nomenclature et sa mise en œuvre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1983, vol. 50, nº 1, pp. 3‑47.

MEYLAERTS Reine et LOBBES Tessa, « Transfert », *Dictionnaire Socius [en ligne]*, URL : http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/55-transfert.

MOULIN Raymonde ), *L'artiste, l'institution et le marché*, Paris, Flammarion, 1992.

MUEL-DREYFUS Francine, *Le Métier d'éducateur : les instituteurs de 1900, les éducateurs spécialisés de 1968*, Paris, Minuit, Le Sens commun, 1983.

NAUDET Jules, *Entrer dans l'élite : parcours de réussite en France, aux États-Unis et en Inde*, Paris, PUF, 2012.

NYS Jean-François, « Les relations économiques entre le sport et les médias : entre complémentarité et ambiguité », *LEGICOM*, 2014, nº 23, pp. 1-14.

ORTNER Sherry, *Anthropology and Social Theory: Culture, Power, and the Acting Subject*, Londres, Duke University Press, 2006.

PAPIN Bruno, « La professionnalisation des gymnastes de haut niveau. Voie nationale et chemins de traverse », *in Excellences sportives. Economie d'un capital spécifique*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2010, pp. 63‑88.

PAPIN Bruno, *Conversion et reconversion des élites sportives*, Paris, L'Harmattan, 2007.

PAPIN Bruno et VIAUD Baptiste, « L'obsolescence programmée des vocations sportives. Retour sur la fabrication des élites (à paraître) », *Sciences Sociales et Sport*, 2017.

PARLEBAS Pierre, *Jeux, sports et sociétés*, 2e éd., Paris, INSEP, 1999.

PARLEBAS Pierre, *Eléments de sociologie du sport*, 1re éd., Paris, PUF, 1986.

PASSERON Jean-Claude, « Analogie, connaissance et poésie », *Revue européenne des sciences sociales*, 2000, vol. 38, nº 117, pp. 13‑33, doi:10.4000/ress.706.

PASSERON Jean-Claude, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 1989, vol. 31, nº 1, pp. 3‑22.

PASSERON Jean-Claude, « L'inflation des diplômes. Remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie », *Revue Française de Sociologie*, 1982, vol. 23, nº 4, pp. 551‑584.

PENEFF Jean, *La méthode biographique*, Paris, Armand Colin, 1990.

PENEFF Jean, « Autobiographies de militants ouvriers », *Revue française de science politique*, 1979, vol. 29, nº 1, pp. 53‑82.

PENIN Nicolas, « « L'amour du risque ». Modes d'engagements féminins dans les pratiques sportives à risques. », *Staps*, 2004, vol. 66, nº 4, pp. 195‑207.

PENNETIER Claude et PUDAL Bernard, « Écrire son autobiographie (les autobiographies communistes d'institution, 1931-1939) », *Genèses*, 1996, vol. 23, nº 1, pp. 53‑75.

PEVALIN David et ROSE David, « The national statistics socio-economic classification : unifying official and sociological approaches to the conceptualisation and measurement of social class in the united kingdom », *Sociétés contemporaines*, 2002, vol. 45‑46, nº 1, pp. 75‑106.

PFISTER Gertrud, « Cultural confrontations: German Turnen, Swedish gymnastics and English sports », *Culture, Sport, Society*, 2003, vol. 6, pp. 69‑91.

PICARD Emmanuelle et LEMERCIER Claire, « Quelle approche prosopographique? », 2010, URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00521512v2.

PINTO Louis, *La vocation et le métier de philosophe*, Paris, Seuil, 2007.

PLASSE BOUTEYRE Christine, *Les écritures autobiographiques chez les professeurs de la Sorbonne 1880-1940*, Paris, L'Harmattan, 2008.

POCIELLO Christian, *Les cultures sportives*, Paris, PUF, 1995.

POCIELLO Christian, *Sports et société: approche socio-culturelle des pratiques*, Paris, Vigot, 1981, 377 p.

POLIAK Claude, « Manières profanes de « parler de soi » », *Genèses*, 2002, vol. 47, nº 2, pp. 4‑20.

POLIAK Claude F. et MAUGER Gérard, « Les usages sociaux de la lecture », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1998, vol. 123, nº 1, pp. 3‑24.

POLLAK Michael, « La gestion de l'indicible », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, nº 1, pp. 30‑53.

POLLAK Michael et HEINICH Nathalie, « Le témoignage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, nº 1, pp. 3‑29.

PORTER Dale H., *The Thames Embankment: Environment, Technology, and Society in Victorian London*, Akron, University of Akron Press, 1998.

PRUVOST Geneviève, *Profession : policier. Sexe : féminin*, Paris, MSH, 2007.

PUEL Marc, « Le Gentleman, la propriété foncière et le négoce », *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, 1994, vol. 39, nº 1, pp. 37‑49.

RASERA Frédéric, « Au-delà de « l'échec » en centre de formation. La recomposition des aspirations professionnelles d'un ancien apprenti footballeur », *Sciences sociales et sport*, 2014, nº 7, pp. 105‑138.

RAUCH André, « Le défi sportif et l'expérience de la virilité », *in* Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE et Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire de la virilité : Le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle*, Paris, Seuil, 2011.

RAVET Hyacinthe, « Devenir clarinettiste. Carrières féminines en milieu masculin », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007, vol. 168, nº 3, pp. 50‑67.

READER William, *Professional men, the rise of the professional classes in 19th century England*, Londres, Weidenfield & Nicholson, 1966.

REAY Diane, CROZIER Gill et CLAYTON John, « 'Strangers in Paradise'? Working-class Students in Elite Universities », *Sociology*, 2009, vol. 43, nº 6, pp. 1103‑1121.

REID Alexander, *A dictionary of the English language*, Londres, multiples éditeurs, 1873.

ROBERT Sylvain, « Amateurs et professionnels dans le basket français (1944-1975) : querelles de définition », *Genèses*, 1999, nº 36, pp. 69‑91.

ROSE David, « Official Social Classifications in the UK », *social research update*, 1995, vol. 9.

ROUTIER Guillaume, *De l'engagement au désengagement corporel : une approche sociologique plurielle des dynamiques, ruptures et permanences identitaires face à l'acceptation du danger dans les sports de nature.* Thèse de doctorat, Rennes 2, 2011.

SAINT-JACQUES Denis et VIALA Alain, « À propos du champ littéraire : histoire, géographie, histoire littéraire », *in* Bernard LAHIRE (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, La Découverte, 2011, pp. 59‑74.

SAINT-MARTIN Monique de, « La noblesse et les sports nobles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1989, vol. 80, nº 1, pp. 22‑32.

SAINT-MARTIN Monique de et BOURDIEU Pierre, « Les catégories de l'entendement professoral », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1975, vol. 1, nº 3, pp. 68‑93.

SAPIRO Gisèle, « Le champ est-il national ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2013, nº 200, pp. 70‑85.

SAPIRO Gisèle, « La vocation artistique entre don et don de soi », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007, nº 168, pp. 4‑11.

SAPIRO Gisèle, « « Je n'ai jamais appris à écrire » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007, nº 168, pp. 12‑33.

SARDAN Jean-Pierre Olivier de, *La rigueur du qualitatif : Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-La-Neuve, Academia, 2008, 365 p.

SAUVADET Thomas, *Le capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, Paris, Armand Colin, 2006.

SAVAGE Mike, DEVINE Fiona, CUNNINGHAM Niall, TAYLOR Mark, LI Yaojun, HJELLBREKKE Johs, ROUX Brigitte Le, FRIEDMAN Sam et MILES Andrew, « A New Model of Social Class? », *Sociology*, 2013, vol. 47, nº 2, pp. 219‑250.

SAYEUX Anne-Sophie, « Au cœur de la vague. Comment peut-on être surfeur ? », *ethnographiques.org*, 2010, nº 20.

SAYEUX Anne-Sophie, « Femmes surfeuses, paroles d'hommes surfeurs : petits arrangements dans l'ordre des genres », *in* Catherine LOUVEAU et Yann DROUET (dir.), *Sociologie du sport, débats et critiques*, Paris, L'Harmattan, 2007.

SAYEUX Anne-Sophie, *Surfeurs, l'être au monde. analyse socio-anthropologique de la culture de surfeurs, entre accords et déviance*, Rennes 2, 2005.

SCHOTTÉ Manuel, « Excellences corporelles. Introduction », *Genèses*, 2016, nº 103, pp. 3‑6.

SCHOTTÉ Manuel, « Les coûts de la vocation », *Genèses*, 2104, nº 97, pp. 149‑154.

SCHOTTÉ Manuel, *La construction du « talent »*, Paris, Raisons d'agir, Cours et travaux, 2012.

SCHOTTÉ Manuel, « La « glorieuse incertitude ». Genèse et structure du marché du travail athlétique », *in Excellences sportives. Economie d'un capital spécifique*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2010, pp. 89‑112.

SHAPIN Steven, *Une histoire sociale de la vérité*, Samuel Coavoux et Alcime STEIGER (trad.), La Découverte, 2014.

SIMMEL Georg, *La philosophie de l'aventure*, Paris, l'Arche, 2002.

SNOW David A. et MACHALEK Richard, « The Convert as a Social Type », *Sociological Theory*, 1983, vol. 1, pp. 259‑289.

SOMBART Werner, *Le Bourgeois. Livre 1*, Paris, Payot, 1928.

SORIGNET Pierre-Emmanuel, *Danser, enquête dans les coulisses d'une vocation*, Paris, La Découverte, 2010.

SORIGNET Pierre-Emmanuel, « Danser au-delà de la douleur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2006, vol. 163, pp. 46‑61.

SORIGNET Pierre-Emmanuel, « Sortir d'un métier de vocation : le cas des danseurs contemporains », *Sociétés contemporaines*, 2004, vol. 56, nº 4, pp. 111‑132.

STEBBINS Robert A., « Serious leisure. A conceptual statement », *Pacific sociological review*, 1982, vol. 25, nº 2, pp. 251‑272.

STEBBINS Robert A. et ELKINGTON Sam, *The serious leisure perspective. An introduction*, Londres, Routledge, 2014.

SUAUD Charles, « La vocation, force et ambivalence d'un concept "nomade". Pour un usage idéal-typique (à paraître) », *Sciences Sociales et Sport*, 2017.

SUAUD Charles, *La vocation*, Paris, Éditions de Minuit, Le Sens commun, 1978.

SUAUD Charles et VIET-DEPAULE Nathalie, *Prêtres et ouvriers: une double fidélité mise à l'épreuve, 1944-1969*, Paris, Karthala, 2004, 610 p.

SUCHET André, « La sportivisation des pratiques dites nouvelles. Contribution à une revue de la littérature française en sociologie du sport », *Aspects sociologiques*, 2011, vol. 18, nº 1.

SUCHET André, « A propos des variantes émergentes du canyoning dans le sud de l'Europe et en Amérique du Nord. Nature contre wilderness et géographie des éthiques de pratique », *Géographie et cultures*, 2010, vol. 74.

SZRETER Simon, « The Official Representation of Social Classes in Britain, the United States, and France : The Professional Model and « Les Cadres » », *Comparative Studies in Society and History*, 1993, vol. 35, nº 2, pp. 285‑317.

SZRETER Simon, « The Genesis of the Registrar-General's Social Classification of Occupations », *The British Journal of Sociology*, 1984, vol. 35, nº 4, pp. 522‑546.

TERRENOIRE Jean-Paul, « Approche théorique du champ éthique », *L'Année sociologique*, 1980 1979, vol. 30, pp. 56-75.

TERRET Thierry, *Histoire du sport*, 4e éd., Paris, Presses Universitaires de France, Que Sais-je?, 2013.

THOMPSON Edward P., « Modes de domination et révolutions en Angleterre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1976, vol. 2, nº 2, pp. 133‑151.

TOMBS Robert et TOMBS Isabelle, *That sweet enemy: the French and the British from the Sun King to the Present*, Londres, Heinemann, 2006.

TOSH John, *Manliness and Masculinities in Nineteenth-century Britain: Essays on Gender, Family, and Empire*, Harlow, Pearson Education, 2005, 236 p.

TOSH John, *A Man's Place: Masculinity and the Middle-Class Home in Victorian England*, Yale University Press, 1999.

VERTINSKY Patricia Anne, *The Eternally Wounded Woman: Women, Doctors, and Exercise in the Late Nineteenth Century*, Chicago, University of Illinois Press, 1994.

VEYNE Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? : essai sur l'imagination constituante*, Paris, Seuil, 1983.

VIALA Alain, « Effets de champ et effets de prismes », *Littérature*, 1988, vol. 70, pp. 64‑71.

VIALA Alain, « Posture », *Dictionnaire Socius [en ligne]*, URL : http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/46-ethos.

VICINUS Martha, *Suffer and be still: women in the Victorian age*, London, Indiana University Press, 1973.

VIGOUR Cécile, *La comparaison dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2005.

VINCENT Guy, « Les professeurs de l'enseignement secondaire dans la société de la Belle Époque », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1966, pp. 49‑86.

VINCK Dominique, *Sciences et société*, Paris, Armand Colin, 2007.

WACQUANT Loïc J. D., « Corps et âme: Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1989, vol. 80, n° 1, pp. 33‑67.

WAGNER Izabela, « La formation des violonistes virtuoses : les réseaux de soutien », *Sociétés Contemporaines*, 2004, n° 56, pp. 133‑163.

WEBER Max, *Economie et société*, volume 1, Paris, Plon, 1995.

WEBER Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 2e éd., Paris, Plon, 1964 [1905]

WEBER Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Isabelle Kalinowski (trad.), Paris, Champs Flammarion, 2000 [1905].

WELLDON James, « The imperial purpose of Education », *Proceedings of the Royal Colonial Institute*, mai 1894, Vol. XXVI, p. 829.

WERNER Michael et ZIMMERMANN Bénédicte, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales*, 2003, vol. 58, n° 1, pp. 7‑36.

WILLIAM Matthews, *British autobiographies. An annotated bibliography of British autobiographies published or written before 1951*, Californie, Archon books, 1968.

WILLIS Paul, *Learning to labour: how working class kids get working class jobs*, Hampshire, Gower, 1977.

WORTH Chris, « Invahoe and the making of Britain », *Links and Letters*, 1995, vol. 2, pp. 63‑76.

ZNANIECKI Florian, *The Method of Sociology*, New York, Farrar & Rinehart, 1934.

ZOLESIO Emmanuelle, *Chirurgiens au féminin ? : des femmes dans un métier d'hommes*, Rennes, PUR, 2012.

« The victorian environment », *The Victorian Web*,
http://www.victorianweb.org/victorian/science/environment/index.html.

# Table des figures, graphiques et tableaux

Figure 1. Les différentes bases de données utilisées dans la recherche ..... 39

Figure 2. Composition sociale de l'*AC* entre 1857 et 1890, par groupes de métiers, selon M.Tailland (1996), P.Hansen (1991) et TS. Blakeney (1952).. ..... 41

Figure 3. Composition sociale de l'*AC,* par groupes de métiers, selon P. Hansen (1991) et D. Moraldo (2016).. ..... 43

Figure 4. Taux d'information concernant les professions des membres du GHM, lorsque les générations sont connues. ..... 44

Figure 5. Nomenclature des catégories socio-professionnelles utilisée pour les opérations statistiques.. ..... 46

Figure 6. Découpage par période pour l'analyse des données des membres de l'AC entre 1958 et 2007 ..... 49

Figure 7. Découpage en générations pour la reconstitution de l'élite. ..... 49

Figure 8. Découpage en générations pour la base du GHM ..... 50

Figure 9. Répartition des autobiographies en fonction de leur type et de la nationalité de leurs auteurs ..... 53

Figure 10. Classes sociales des auteurs anglais et des alpinistes de la reconstitution de l'élite britannique à partir des années 1920. ..... 60

Figure 11. Classes sociales des auteurs français et des alpinistes de notre reconstitution de l'élite française à partir des années 1920.. ..... 60

Figure 12. Origines sociales des auteurs britanniques et des alpinistes de notre reconstitution de l'élite britannique à partir des années 1920..... 60

Figure 13. Origines sociales des auteurs français et des alpinistes de notre reconstitution de l'élite française à partir des années 1920.. ..... 61

Figure 14. Entretiens réalisés avec des alpinistes français et britanniques ..... 61

Figure 15. Nombre d'autobiographies publiées par décennies. ..... 68

Figure 16. Âge des alpinistes à la publication de leur autobiographie, en fonction de leur cohorte de naissance. ..... 71

Figure 17. Répartition des auteurs d'autobiographies par générations et par pays ..... 97

Figure 18. Nombre d'ascensions du mont Blanc entre 1786 et 1904..... 108

Figure 19. Composition sociale de l'*AC* entre 1857 et 1890, par types d'occupations, selon P. Hansen (1991) ..... 115

Figure 20. Taux de fréquentation des *public schools* et de l'université par les alpinistes de l'*AC*. ..... 131

Figure 21. Mummery dans la fissure du Grépon. ..... 173

Figure 22. Histogramme des valeurs propres..... 215

Figure 23. ACM : l'espace des types d'alpinisme au Royaume-Uni entre 1850 et 1940. ..... 216

Figure 24. Graphique des individus correspondant à l'ACM précédente.. ..... 217

Figure 25. Catégories sociales des membres du CAF et de la STD en 1875. ..... 281

Figure 26. Les Français à l'*AC*, 1864-1890 ..... 292

Figure 27. Groupes professionnels des pratiquants du GHM, années 1900-1930.. ..... 314

Figure 28. Les Français à l'*AC* (1890-1940) ..... 325

Figure 29. Proportion d'alpinistes de chaque génération ayant participé à des expéditions..... 348

Figure 30. Catégories sociales des alpinistes anglais, jusqu'en 1970 ..... 356

Figure 31. Origine sociale des alpinistes britanniques pratiquants avant et après la Seconde Guerre mondiale ..... 357

Figure 32. Don Whillans (1933-1985)..... 358

Figure 33. Évolution de la part des principaux groupes sociaux au sein de l'*AC* (1958-2007). 362

Figure 34. Évolution de la part des principaux groupes sociaux au sein de l'*AC* (1958-2007).. 362

Figure 35. Catégories sociales des alpinistes anglais par génération. 363

Figure 36. Catégories sociales des alpinistes anglais par génération, sans les professionnels de l'alpinisme 364

Figure 37. Lieux d'éducation secondaire des alpinistes anglais (N=86) 367

Figure 38. Lieux d'éducation supérieure des alpinistes britanniques, par génération (N=143) 368

Figure 39. Proportion d'alpinistes britanniques ayant fait des petits boulots, connu des bifurcations professionnelles ou des carrières discontinues, par génération. 371

Figure 40. Proportion d'alpinistes vivant de l'alpinisme, au Royaume-Uni. 376

Figure 41. Proportion de guides, d'amateurs, et d'alpinistes professionnels dans l'élite britannique 377

Figure 42. Proportion de guides relativement aux autres professions au GHM (1919-2014) et à l'AC (1958-2007). 392

Figure 43. Évolution de la proportion de guides et d'alpinistes professionnels dans l'élite britannique et française. 392

Figure 44. Évolution du recrutement social du GHM, par générations de pratiquants 395

Figure 45. Répartition des classes sociales au sein du GHM et au sein de la FFCAM 395

Figure 46. Catégories sociales des alpinistes français par génération, après regroupement.. 396

Figure 47. Les femmes à l'*AC* (1958-2007).. 407

Figure 48. Histogramme des valeurs propres 409

Figure 49. ACM :l'espace des types d'alpinisme au Royaume-Uni à partir des années 1940. 410

Figure 50. Graphique des individus correspondant à l'ACM précédente. 411

Figure 51. Histogramme des valeurs propres 412

Figure 52. ACM : l'espace des types d'alpinisme en France à partir des années 1940. 412

Figure 53. Graphique des individus correspondant à l'ACM précédente.. 413

Figure 54. Appareil à oxygène utilisé en 1953. Alpine Club Photo Library. 499

Figure 55. Un piton à expansion ou « spit » 506

Figure 56. Proportion d'alpinistes morts en montagne, par générations. 520

Figure 57. Proportion d'alpinistes morts en montagne, par générations. 521

Figure 58. Alpinistes les plus cités dans les autobiographies 579

Figure 59. Le réseau de lecture centré sur Kirkus 580

Figure 60. Les réseaux de lecture de trois explorateurs. 583

Figure 61. Gustave Doré, Catastrophe au mont Cervin, 1865 587

Figure 62. Les pratiques physiques antérieures des alpinistes 602

# Table des matières

**Introduction générale** ..... **1**

- Des discours d'excellence ..... 2
- Dénaturaliser l'excellence. Une approche sociogénétique ..... 2
- Une activité atypique qui questionne l'évidence des divisions sociales et sociologiques ..... 4
- Une dimension historique et internationale. La France comme contre-point comparatif ..... 5
- Analyser l'excellence : quels matériaux et quelle approche ? ..... 5
- Dénaturaliser l'excellence. Une approche biographique ..... 8
- La formation et la transmission de « l'esprit de l'alpinisme » ..... 8
- Définir l'excellence. Les trois dimensions de l'excellence ..... 9
- Au-delà de l'alpinisme ..... 11
- Plan de la thèse ..... 12
- Note sur la traduction de l'anglais au français ..... 13

**PARTIE I- Faire une sociologie de l'excellence en alpinisme. Questions de méthodologie** ..... **14**

**Chapitre 1 : Penser l'excellence et identifier l'élite de l'alpinisme** ..... **15**

**1. L'excellence en alpinisme : au croisement de différents domaines d'activité** ..... **16**

1.1. L'excellence sportive : une excellence quantifiable et mesurable ..... 16

1.2. L'alpinisme, en marge du sport ..... 19

1.2.1 Un alpinisme, des sports alpins. L'alpinisme, en dehors du sport ..... 19

1.2.2 Le problème de la mesure et de la comparaison des performances en alpinisme ..... 21

1.2.3 Des règles informelles. L' "éthique"de l'alpinisme ..... 23

- Une restriction "éthique" des aides artificielles ..... 26
- Le bon style ..... 27
- L'éthique comme "esprit" ..... 29

1.3. L'excellence en alpinisme, plus proche de l'excellence artistique ? ..... 30

1.3.1 Le professionnalisme : un critère peu pertinent pour qualifier l'excellence ..... 31

1.3.2 Un "immense concours diffus et incessant". Le flou des instances de consécration ..... 33

1.3.3 Circonscrire une élite. Le critère de la reconnaissance interne ..... 35

1.4. Une autre analogie : excellence alpinistique et excellence religieuse ..... 36

**2. Reconstruire une élite. Échafaudages méthodologiques** ..... **37**

2.1. Obtenir des données de cadrage: les clubs alpins sélectifs ..... 40

2.1.1 Compter et classer les membres de l'Alpine Club ..... 40

2.1.2 Compter et classer les membres du Groupe de Haute Montagne ..... 44

2.1.3 Une analyse qualitative à partir des clubs alpins ..... 44

2.2. Reconstituer le groupe des "grands alpinistes" consacrés ..... 45

2.2.1 Forger une nomenclature des catégories socio-professionnelles adéquate ..... 45

2.2.2 Une même classification appliquée à deux pays, sur plusieurs générations ..... 48

2.2.3 Construire des périodes cohérentes ..... 49

2.3. Entrer dans l'élite par l'autobiographie ..... 50

2.3.1 Une définition volontairement large qui ne satisfait pas aux critères littéraires ..... 51

2.3.2 Le choix du matériau autobiographique ..... 53

2.3.3 Un volume de production autobiographique atypique dans l'univers sportif ..... 55

2.3.4 Une pratique qui appelle le récit rétrospectif ..... 57

2.3.5 Les auteurs d'autobiographies, un groupe socialement représentatif de l'élite ..... 59
2.4. Les entretiens : un matériau complémentaire et de contrôle ..... 61

**Chapitre 2 : Autobiographies et mémoires : un matériau pour une sociologie de l'excellence 63**

**1. La sociologie face à l'autobiographie : les données du problème ..... 63**

**2. Objectiver l'autobiographie : les conditions de possibilité du discours autobiographique ..... 65**
2.1. Les conditions historiques d'apparition d'un discours autobiographique propre à l'alpinisme ... 67
2.2. Les conditions sociales individuelles de possibilité d'un discours autobiographique ..... 73
2.3. L'autobiographie au prisme de sa réception ..... 75
2.4. L'autobiographie comme discours exemplaire ..... 78

**3. Un mauvais matériau ou de mauvais usages ? ..... 79**
3.1. La question de l'illusion référentielle ..... 80
3.2. Sortir de l'illusion biographique ..... 82
3.3. Un type particulier de discours : ce que dit l'autobiographie ..... 85
3.3.1 Un discours factuel par un témoin privilégié ..... 86
3.3.2 Du récit d'une trajectoire au récit d'une vocation : l'exemplarité d'un parcours ..... 88
3.3.3 Un discours collectif : justifier sa place auprès des « grands » ..... 93

**4. Méthode pour l'analyse des autobiographies ..... 96**
4.1. Répertorier et classer ..... 96
4.2. Analyser et comparer ..... 98
4.3. L'analyse des entretiens ..... 100

**Partie II- Genèse d'une forme d'excellence ..... 101**

**Introduction de la deuxième partie. Les prémisses de l'alpinisme ..... 102**

**1. Des « monts affreux » aux « monts sublimes » : un changement dans les représentations des montagnes ..... 102**
1.1. Les monts affreux ..... 103
1.2. Les débuts de l'exploration scientifique des montagnes ..... 103
1.3. La montagne, objet du romantisme ..... 104
1.4. La particularité du romantisme anglais ..... 105
1.5. L'alpinisme donné en spectacle ..... 107

**2. Pourquoi l'âge d'or est-il britannique ? ..... 108**

**3. La codification de l'alpinisme et de son "esprit" ..... 110**
3.1. Une invention de la bourgeoisie ..... 110
3.1. Une petite élite à l'origine d'une conception fermée de l'excellence ..... 111
3.2. L'alpinisme comme sport ? ..... 112

**Chapitre 3 : Un esprit de corps ..... 114**

**1. L'élite de l'alpinisme : une élite sociale, sportive, masculine ..... 115**
1.1. Morphologie d'un groupe social. L'*Alpine Club,* un club bourgeois et fermé ..... 115
1.2. Un club de "*gentlemen* qui font de l'alpinisme" : l'excellence sociale au fondement de l'excellence alpinistique ..... 121
1.3. Une homogénéité sociale visible dans les nécrologies de l'*Alpine Journal* ..... 123
1.4. Des bourgeois ou des *gentlemen* ? ..... 125

**2. Socialisation sportive et formation d'un esprit de corps. Une socialisation dans les *public schools* 128**
2.1. La formation d'un esprit de corps ..... 129

2.2. L'*athleticism*, une idéologie bourgeoise ..... 134
2.3. Les vertus morales et viriles du sport : *muscular christianity* et *manliness* ..... 135
2.4. Une idéologie impérialiste et capitaliste sous-jacente ..... 139
2.4.1 Le sport pour former les élites de l'Empire ..... 140
2.4.2 Un alpinisme d'exploration et de conquête ..... 141
2.4.3 L'himalayisme : l'aventure par excellence ..... 144

**3. *Fair-play* sportif et *fair-play* alpinistique. Quand l'alpinisme devient un "sport" ..... 148**
3.1. "*The spirit of the game*": un ethos amateur sportif ..... 148
3.2. "*The manner of play*". Un transfert de l'ethos amateur dans l'alpinisme ..... 150
3.3. Quand l'alpinisme devient un "sport" ..... 153

**Chapitre 4 : "*Mountaineering is something more than a sport*". Une excellence aux marges du sport 157**

**1. *"The noblest sport"*. Une hiérarchie sportive, sociale, éthique ..... 158**
1.1. L'esprit du sport ..... 159
1.2. Une excellence "aristocratique" ? ..... 159

**2. Alpinistes et gymnastes : les ressorts d'une opposition symbolique ..... 161**
2.1. La gymnastique et les *games* dans l'Angleterre victorienne ..... 162
2.2. Contre un usage dévalorisé du corps ..... 164
2.3. Contre l'alpinisme compétitif et trop sportif ..... 166
2.3.1 Aventurier et peak-baggers ..... 166
2.3.2 Le sens de la compétition. L'intérêt d'une démarche historique et comparative ..... 169
2.4. Contre l'alpinisme décérébré ..... 170
2.5. La défense d'un gymnaste : le cas d'Albert Frederick Mummery (1855-1895) ..... 173

**3. Le refus de la sportivisation de l'alpinisme ..... 175**
3.1. Une sportivisation croissante ..... 175
3.2. Maintenir la spécificité de l'alpinisme face aux « dérives » sportives ..... 177
3.3. Maintenir la spécificité de l'alpinisme britannique face aux "dérives" continentales ..... 183
3.4. Un "devoir" de maintien de la tradition ..... 186

**4. *"By fair means"*. Genèse d'une éthique de l'alpinisme ..... 189**
4.1. Les principes de l'éthique : l'opposition aux aides artificielles ..... 190
4.2. "*The ethics of ironmongery*" : le rejet des pitons et des mousquetons ..... 193
4.3. Les débats sur l'utilisation de l'oxygène artificiel ..... 195
4.4. Usage des guides et éthique de l'alpinisme ..... 197

**5. Une hiérarchie sociale des pratiques et des pratiquants qui perdure dans l'entre-deux-guerres ..... 200**
5.1. Les himalayistes et explorateurs ..... 202
5.2. Les grimpeurs des massifs britanniques. Des alpinistes de milieux sociaux variés ..... 208
5.3. Une hiérarchie des pratiques et des pratiquants ..... 210
5.4. Représentation graphique des types d'alpinisme ..... 214
5.5. Une reprise en main par l'*Alpine Club* ..... 217

**Chapitre 5 : L'alpiniste et les autres : une distinction aux multiples facettes ..... 221**

**1. "*Un dieu sur terre*". Une vision élective de l'alpinisme ..... 222**
1.1. Élévation et distinction, sacré et profane ..... 222
1.2. L'alpinisme comme échappatoire ..... 227
1.3. Atypicité et différence, au cœur de la définition de soi des alpinistes ..... 231

**2. L'alpiniste et les autres usagers des montagnes ..... 233**

2.1. Alpinistes et touristes ..... 234
2.2. Alpinistes et guides ..... 239
2.2.1 Des guides initiateurs et accompagnateurs ..... 240
2.2.2 Une hiérarchie des guides ..... 242
2.2.3 Les qualités des guides ..... 244
2.2.4 La rencontre de deux univers sociaux ..... 249
2.3. Hommes alpinistes et femmes alpinistes ..... 252
2.3.1 Des clubs féminins mineurs ..... 252
2.3.2 Une pensée masculine de l'excellence ..... 253
2.3.3 Les femmes alpinistes de l'époque victorienne et édouardienne ..... 255
• Des bourgeoises et des aristocrates ..... 255
• Elizabeth Aubrey Le Blond (1861-1934), une femme « libérée des chaines du conformisme » 257
• Des femmes respectueuses des conventions sociales ..... 259
2.3.4 Les hommes face aux femmes : entre admiration et condescendance ..... 262
• Quand l'*Alpine Journal* parle des *ladies* alpinistes ..... 263
• Des êtres exceptionnels… pour des femmes ..... 265
2.3.5 Les femmes alpinistes dans l'entre-deux-guerres, entre conformité aux normes de genre et volonté d'émancipation ..... 268
• Derrière les hommes : des éternelles secondes ..... 269
• Avec les femmes : les premières cordées féminines ..... 271

**Chapitre 6 : Une circulation du modèle d'excellence britannique. Le cas de la France ..... 277**

**1. L'alpinisme français avant 1900 : un alpinisme sans excellence ? ..... 280**
1.1. Les profils sociaux des alpinistes du Club Alpin Français ..... 280
1.2. L'excursionnisme cultivé : une conception anti-élitiste de l'alpinisme ..... 284
1.2.1 Un alpinisme aux visées scientifiques, esthétiques, éducatives et patriotiques ..... 284
1.2.2 Un alpinisme sans l'excellence ? Les vertus de la comparaison ..... 287
1.3. Les indices d'une circulation du modèle britannique d'excellence ..... 289
1.3.1 Une excellence française d'avant 1880 calquée sur le modèle anglais ..... 291
• Une petite élite française ..... 291
• Des Français à l'*Alpine Club* ..... 292
• Une excellence sportive ..... 294
1.3.2 Des Britanniques admirés et enviés ..... 296
• Une hiérarchie sportive implicite ..... 296
• La circulation de l'écrit : des récits anglais bien connus ..... 300
1.3.3 Des guides "passeurs" ..... 302
• Des guides aux nombreux clients, des clients aux nombreux guides ..... 303
• Une acculturation des guides ..... 306
• Peut-on parler d'une excellence sportive chez les guides ? ..... 309

**2. L'alpinisme français après 1900. Contestation interne et élitisme technique ..... 312**
2.1. L'avènement du GHM ..... 312
2.2. Une conception de l'excellence dans la droite ligne de l'excellence anglaise ..... 315
2.2.1 Un alpinisme "quasi-sportif" ..... 315
2.2.2 Une filiation revendiquée ..... 318
2.2.3 Mummery, un maitre à penser ..... 319
2.3. D'autres indices d'une circulation ..... 322
2.3.1 L'influence des sports anglais ..... 322

2.3.2 Les Français à l'Alpine Club entre 1890 et 1940 ... 324
2.3.3 Des transferts réciproques : le modèle du GHM ... 326

**3. Un transfert imparfait ... 327**
3.1. La question de la compétition ... 327
3.2. La question des aides artificielles et de l'éthique ... 331
3.3. La question de la professionnalisation de l'alpinisme ... 332

**Conclusion de la deuxième partie ... 334**

**Partie III. Le nouvel esprit de l'alpinisme ? Les évolutions de l'excellence ... 337**

**Introduction de la troisième partie. La rupture himalayenne ... 339**

**1. Un massif à conquérir. L'enjeu géopolitique et nationaliste ... 339**
1.1. Les Français bien placés dans la course aux 8000 ... 339
1.2. Des Britanniques déjà rompus à l'Himalayisme ... 341

**2. Un alpinisme donné en spectacle. L'enjeu médiatique ... 342**

**3. L'himalayisme, summum de l'alpinisme. L'enjeu sportif ... 345**

**Chapitre 7 : Les nouveaux contours sociaux de l'excellence. Professionnalisation et démocratisation de l'alpinisme ... 349**

**1. Morphologie de l'alpinisme britannique d'après-guerre. Une ouverture limitée ... 350**
1.1. Au sortir de la guerre : une élite de l'alpinisme polarisée socialement ... 350
1.1.1 Un Alpine Club qui demeure sélectif socialement ... 351
1.1.2 Les hard men ou l'hégémonie de l'Alpine Club contestée ... 355
- L'apparition d'alpinistes de la *working class* ... 355
- Les hard men sont-ils vraiment des alpinistes ouvriers ? ... 358

1.2. À partir des années 1970 : une élite de plus en plus professionnalisée ... 361
1.2.1 Des alpinistes toujours principalement issus des classes supérieures ... 361
- Les contours sociaux de l'Alpine Club et de l'élite de l'alpinisme ... 361
- Classer les professionnels de l'alpinisme ... 363
- Une élite de l'alpinisme qui demeure socialement sélective ... 364
- Des alpinistes sortis de l'université ... 365

1.2.2 Quand l'alpinisme devient une priorité ... 369
1.2.3 Une professionnalisation du grand alpinisme : des alpinistes de métier ... 374

**2. Morphologie de l'alpinisme français d'après-guerre. Une ouverture plus prononcée ... 378**
2.1. L'ouverture de l'alpinisme français : 1930-1950 ... 378
2.1.1 Des institutions nouvelles après la guerre ... 379
2.1.2 Ce que produisent les institutions. Des Français pris en charge, des Britanniques autonomes 381
- Des guides aux clubs ... 382
- Le rôle de l'armée ... 384
- L'ENSA, une institution sans pareille ... 386
- Des institutions nouvelles et sportives: équipes nationales et groupes excellence ... 393

2.2. Une élite française socialement ouverte et professionnelle ... 394
2.2.1 Les données du GHM ... 394
2.2.2 Les données de la reconstitution de l'élite française (1920-2015) ... 396

**3. « L'ascenseur social de la montagne » fonctionne-t-il ? ... 397**
3.1. L'alpinisme comme salut ... 397

3.2. Une société aux classes abolies ? ... 400
3.3. Monter par l'alpinisme : trajectoires d'ascension ... 401
3.3.1 Sortir de la mine : Andy Cave ... 401
3.3.2 Sortir de l'usine: Jean-Marie Choffat ... 404

**4. Sexe et accès à l'excellence. Les contours sexués de l'élite ... 405**

**5. Représenter l'espace des pratiques de l'élite ... 409**
5.1. Au Royaume-Uni ... 409
5.2. En France ... 411

**Chapitre 8 : Comment l'esprit fait face : résistances et reconfigurations de l'excellence face aux changements ... 415**

**1. Face à la démocratisation. Prolos français et *hard men* anglais : des *outsiders* dans l'élite ... 416**
1.1. Une approche nouvelle de l'alpinisme ... 417
1.1.1 Apprentissage informel et entre soi prolétaire ... 417
1.1.2 Entre indifférence et défiance ... 419
1.1.3 Une nouvelle manière de pratiquer l'alpinisme ... 421
1.1.4 Une nouvelle manière de faire de l'himalayisme ... 426
1.2. Respect et réaffirmation du modèle d'excellence et de "l'esprit" de l'alpinisme. Le cas du Royaume-Uni ... 428
1.2.1 L'éthique respectée… et renforcée ... 429
1.2.2 Une attitude ambivalente par rapport à la tradition ... 431
1.2.3 Une masculinité affirmée ... 432
1.3. Une habile reprise en main de l'excellence par l'*establishment* ... 433
1.3.1 L'Alpine Climbing Group (1952) et la réaffirmation de l'esprit de l'AC ... 434
1.3.2 Des prolétaires intégrés au Groupe de Haute Montagne ... 436
1.4. *Hard men* et *gentlemen* face à l'invasion touristique ... 437

**2. Face à la professionnalisation. Une réaffirmation de la hiérarchie entre amateurs et professionnels 440**
2.1. Les contours flou du professionnalisme ... 440
2.2. Le noble amateurisme des conquérants de l'inutile ... 442
2.3. L'alpinisme professionnel comme prostitution honorable ... 444
2.3.1 Des professionnels à la main des médias et des sponsors ... 445
2.3.2 Les contraintes du professionnalisme ... 447
2.3.3 "Ce qui compte, c'est ce qu'il y a derrière" ... 451
2.4. Les guides : en bas de la hiérarchie ? ... 453
2.4.1 Guide : un second métier et un second choix ? ... 453
2.4.2 "Guider des étrangers par la main" : un métier indigne des grands alpinistes britanniques. 458
2.4.3 "Faire des mont Blanc" : la distinction française entre grands et petits guides ... 459

**3. Face à la féminisation. Une hégémonie masculine persistante ... 462**
3.1. Les signes d'une masculinité hégémonique persistante ... 465
3.1.1 Les femmes alpinistes : des secondes de cordée ou des exceptions ... 466
3.1.2 Quelques justifications masculines de l'infériorité féminine ... 470
3.1.3 La rhétorique sexiste du temps de la conquête himalayenne ... 473
3.1.4 L'alpinisme, école de virilité ... 475
3.2. Du côté des femmes. Se faire une place dans le grand alpinisme ... 476
3.2.1 Surmonter les stéréotypes ... 477
3.2.2 De la revendication de la différence à la revendication de l'indifférence ... 480

3.2.3 Peut-on être alpiniste et féministe ? ... 484

**Chapitre 9 : Quand l'alpinisme devient un jeu sérieux ... 489**

**1. L'engagement, au cœur de la définition de l'excellence ... 490**

1.1. Une dynamique d'engagement : toujours plus haut, plus loin, plus risqué ... 490

1.2. La dynamique d'engagement éclairée par "l'éthique" de l'alpinisme ... 493

1.2.1 Éthique et engagement : des synonymes ? ... 493

1.2.2 L'éthique pour maintenir les frontières de l'élite ... 494

1.2.3 Respecter l'éthique et prendre le risque de perdre : une question d'honneur ... 497

1.3. Persistance et reconfiguration de l'éthique ... 498

1.3.1 L'évolution de l'éthique ... 499

- L'oxygène artificiel : un outil légitime devenu illégitime ... 499
- Les pitons : une controverse sans fin ... 502

1.3.2 Une éthique britannique ? ... 508

1.3.3 Les nouveaux habits de l'éthique : l'argument écologique ... 513

**2. Un engagement "corps et âme" ... 514**

2.1. "À la limite de l'humain". Un engagement corporel accru ... 515

2.1.1 Une évolution dans la manière d'envisager l'engagement et la mort ... 515

2.1.2 L'himalayisme, ou le corps poussé à ses limites ... 518

2.1.3 "La liste continue de s'allonger". Une banalisation de la mort et des blessures ... 521

2.1.4 "Comme on épluche un bout de bois". Une banalisation du corporel ... 523

2.2. "*Feeding the rat*". De l'obsession à l'addiction ... 524

2.2.1 "Je donnais nuit et jour ma pensée à la montagne". L'alpinisme comme obsession ... 525

2.2.2 " Je dois y retourner". L'alpinisme comme addiction ... 526

**3. "Jeu sérieux" et vocation ... 529**

3.1. Penser la vocation sous l'angle des coûts ... 530

3.1.1 Un engagement vraiment coûteux ... 531

3.1.2 Une modalité d'engagement propre à l'élite de l'alpinisme ... 533

3.2. *Deep play, Serious game*, S*erious leisure*: variations sur la notion de jeu sérieux ... 534

3.3. Rationaliser l'engagement : des blessures glorieuses et des morts nobles ... 536

3.4. Penser la vocation en dehors du champ ... 539

3.4.1 Naissance du champ et naissance de la vocation: un lien à questionner ... 540

3.4.2 Un champ sans vocation ... 541

3.4.3 Des vocations sans champ ... 544

**4. L'autobiographie : un indicateur de la naissance de vocations ? ... 546**

**Conclusion de la troisième partie. Une excellence toujours en marge du sport ... 549**

**Partie IV. Devenir un "grand". Fabrique de l'excellence et fabrique de la vocation ... 557**

**Introduction de la quatrième partie. "Rien ne me prédestinait à l'alpinisme" : discours vocationnel et déni des déterminismes ... 559**

**1. Une vision enchantée de la trajectoire ... 559**

**2. Le propre du discours vocationnel : nier les déterminismes ... 560**

**3. Don, prédestination et révélation ... 563**

**Chapitre 10 : La fabrique de l'excellence (1). Devenir alpiniste ... 565**

**1. Des variables explicatives classiques peu pertinentes ... 565**

1.1. Le facteur géographique est-il pertinent ? ... 566

1.2. Faut-il avoir des parents alpinistes pour devenir alpiniste ? 568

**2. Des pratiques enfantines et adolescentes socialisatrices 573**

2.1. Incorporer des croyances : des lectures enfantines marquantes 573

2.1.1 Des romans d'aventure 574

2.1.2 … Aux récits d'alpinisme 576

2.1.3 Un accès socialement différencié aux ouvrages d'alpinisme 583

2.1.4 Une exposition à l'alpinisme favorisée par les médias 586

2.1.5 Des lectures masculines 587

2.2. Incorporer un rapport pratique au corps 590

2.2.1 Une immersion précoce dans la nature et la montagne 591

2.2.2 Des jeux dangereux. Prendre des risques et se tester 596

2.2.3 Des jeux surtout masculins ? 600

2.2.4 La pratique d'un autre sport 601

2.2.5 Une socialisation par le travail précoce 603

2.2.6 L'apprentissage de l'alpinisme : un apprentissage viril 606

**3. Des individus réfractaires à l'autorité 608**

3.1. Des formes variables de résistance à l'autorité scolaire 609

3.1.1 Entre ennui et insubordination 609

3.1.2 Un rejet des "games" 613

3.2. Un rapport troublé à la religion 617

**4. La "révélation" de l'alpinisme 619**

4.1. "Une concrétisation de mes rêveries" 620

4.2. La révélation comme schème narratif 623

**Chapitre 11 : La fabrique de l'excellence (2). Devenir un grand 627**

**1. Le cercle vertueux de la passion 628**

1.1. Un ascétisme auto-initié 630

1.2. Se redéfinir comme alpiniste 633

**2. Une conversion par la lecture 636**

2.1. Boulimie d'alpinisme, boulimie de lecture 637

2.2. Des lectures de divertissement aux lectures didactiques 639

**3. Un resserrement du monde 643**

3.1. L'abandon scolaire 645

3.2. L'abandon des autres activités de loisir 647

3.3. L'abandon d'une carrière professionnelle 648

3.4. L'abandon des responsabilités familiales 649

**4. Une conversion orientée : sortir du destin probable 653**

4.1. Des discours d'émancipation historiquement situés 654

4.2. La conversion comme pas de côté 656

4.2.1 Alpinisme et contre-culture : sortir du système 657

4.2.2 Fuir le monde 660

4.3. La conversion comme salut 662

**5. Une trajectoire de conversion : Nick Bullock 663**

**Conclusion de la quatrième partie. Peut-on sortir de l'alpinisme ? 669**

**Conclusion générale 673**

**Bibliographie 677**

1. **Autobiographies d'alpinistes ..... 677**
2. **Biographies d'alpinistes ..... 679**
3. **Notices nécrologiques ..... 680**
4. **Ouvrages et récits d'alpinisme ..... 682**
5. **Articles de journaux alpins ..... 683**
6. **Rapports, registres, archives ..... 689**
7. **Autres sources primaires ..... 689**
8. **Travaux sur l'alpinisme ..... 690**
9. **Sociologie et histoire ..... 693**

**Table des figures, graphiques et tableaux ..... 705**

**Table des matières ..... 707**

**Les annexes se trouvent dans un volume à part.**

Thèse pour l'obtention du doctorat en sociologie présentée par Delphine MORALDO

# ANNEXES DE LA THÈSE

## Sommaire

**1. Auteurs d'autobiographies ..... 2**
**2. Notices biographique des grands alpinistes de la reconstitution de l'élite ..... 3**
2.1. Alpinistes britanniques ..... 4
2.2. Alpinistes français ..... 19

# 1. Auteurs d'autobiographies

De courtes biographies de ces alpinistes sont disponibles dans la suite des annexes.

| **Auteurs d'autobiographie britanniques étudiés (N=35)** | **Auteurs d'autobiographie français étudiés (N=27)** |
|---|---|
| Alfred Hopkinson (1851-1939) | Pierre Puiseux (1855-1928) |
| Martin Conway (1856-1937) | Micheline Morin (1900-1972) |
| Elizabeth Aubrey Le Blond (1861-1934) | Armand Charlet (1900-1975) |
| Tom Longstaff (1875-1964) | Robert Tézenas Du Montcel (1902- 1986) |
| Geoffrey Winthrop-Young (1876-1958) | Pierre Allain (1904-2000) |
| Graham Brown (1882-1965) | Roger Frison-Roche (1906-1999) |
| Arnold Lunn (1888-1974) | Guido Magnone (1917-2012) |
| George Finch (1888-1970) | Pierre Leroux (1921-2005) |
| Dorothy Pilley (1893-1986) | Lionel Terray (1921-1965) |
| Frank Smythe (1900-1949) | Gaston Rébuffat (1921-1985) |
| Nea Morin (1905-1986) | Georges Livanos (1923-2004) |
| Eric Shipton (1907-1977) | Paul Keller (1926-2015) |
| Colin Kirkus (1910-1940) | Robert Paragot (1927-) |
| Bill Murray (1913-1996) | Pierre Mazeaud (1929-) |
| Wilfrid Noyce (1917-1962) | Lucien Berardini (1930-2005) |
| Charles Evans (1918-1995) | René Desmaison (1930-2007) |
| Bill Peascod (1920-1985) | Simone Badier (1936 -) |
| Gwen Moffat (1924-) | Robert Flematti (1942-) |
| Mickael Ward (1925-2005) | Yannick Seigneur (1941-2001) |
| Joe Brown (1930-) | Nicolas Jaeger (1946-1980) |
| Don Whillans (1933-1985) | Marc Batard (1951-) |
| Christian Bonington (1934-) | Jean-Marc Boivin (1951-1990) |
| Dennis Gray (1935- ) | Jean-Marie Choffat (1956- ) |
| Julie Tullis (1939-1986) | Catherine Destivelle (1960-) |
| Dougal Haston (1940-1977) | Benoit Chamoux (1961-1995) |
| Doug Scott (1941-) | Jean-Christophe Lafaille (1965- 2006) |
| Martin Boysen (1941 -) | Lionel Daudet (1968- ) |
| Stephen Venables (1954-) | |
| Mick Fowler (1956-) | |
| Joe Simpson(1960-) | |
| Simon Yates (1963-) | |
| Nick Bullock (1965- ) | |
| Paul Pritchard (1967-) | |
| Andy Cave (1967-) | |
| Andy Kirkpatrick (1972-) | |

# 2. Notices biographique des grands alpinistes de la reconstitution de l'élite

**Note préliminaire :**

Pour constituer cette liste, outre les noms rencontrés dans les ouvrages d'histoire et de sociologie de l'alpinisme, dans les autobiographies et biographies, et dans les magazines d'alpinisme, je me suis appuyée sur des ouvrages et des articles de recensement des « grands noms de l'alpinisme ». Par exemple :

> Sylvain JOUTY, *Alpinistes extraordinaires*, Grenoble, Hoebëke, 2010.
> Sylvain JOUTY et Hubert ODIER, *Dictionnaire de la montagne*, Paris, Arthaud, 2009.
> Henry SÉGOGNE DE et Jean COUZY, *Les alpinistes célèbres*, Paris, Mazenot, 1956.
> Gilles MODICA, *Le roman des premières, alpinistes français, 1871-1914*, Modipress, 2009.
> Colin WELLS, *Who's who in British climbing : bite-sized biographies of dead climbers - and some that are still alive*, Buxton, Company, 2008. Wells a recensé près de 700 alpinistes.
> Ian PARNELL, « Who's who of new British alpinism », *Climb magazine*, mars 2005, pp. 62-66.
> Steve MCCLURE, « 100 people. Some of the last 50 years that made British climbing great », *Climb magazine*, juin 2008, pp. 44-62.

J'ai également consulté les sites internet ou listes suivants:

> -La liste des pionniers du *Scottish Mountaineering Club :*
> http://www.smc.org.uk/Gallery/SMC%20Pioneers/menuindex.php
> -Les portraits des grands alpinistes anglais recensés par le *Mountain Heritage Trust :* http://www.mountain-heritage.org/
> -Les dossiers thématiques du centre national de documentation de la FFCAM :
> http://centrenationaldedocumentation.ffcam.fr/dossiers-thematiques.html
> - Les profils des nominés des Piolets d'Or
> - Les pages du GHM : http://ghm-alpinisme.fr/
> - Les pages du GMHM : http://www.gmhm.terre.defense.gouv.fr/
> - Les pages des équipes jeunes et groupes excellence de la FFCAM et de la FFME :

J'ai enfin consulté les notices nécrologiques et les registres des membres des principaux clubs d'alpinisme des deux pays : *l'Alpine Club* et le *Groupe de Haute Montagne*. On été également consultées les pages internet des athlètes sponsorisés de grandes marques d'alpinisme,

## 2.1. Alpinistes britanniques

Ce tableau contient les 193 noms retenus pour notre reconstitution de l'élite de l'alpinisme britannique. Pour information, j'ai également ajouté quelques noms (et leurs biographies), qui n'ont pas été pris en compte dans les opérations statistiques. Il s'agit des alpinistes dont les cases sont légèrement grisées.

Les 35 alpinistes du corpus d'auteurs d'autobiographies sont rendues visibles par le fait que leur profil est entouré d'un trait plus large.

| | |
|---|---|
| William WINDHAM (1717-1761) | Explorateur, propriétaire terrien, il est le premier anglais, avec Richard Pococke, à s'aventurer sur la mer de Glace (sous le mont Blanc).<br>Son récit est publié dans An account of the glacieres or ice Alps in Savoy, in two letters, one from an English gentleman to his friend at Geneva ; the other from Peter Martel, engineer, to the said English gentleman, 1744 |
| Richard POCOCKE (1704 -1765) | Evêque (d'Ossory, puis de Meath), il est le compagnon de William Windham, sur la mer de Glace. |
| James FORBES (1809-1868)<br>*Travel through the Alps of Savoy, 1843* | Fils d'un **riche banquier écossais**, Sir William Forbes. Il fait des **études de droit à *Edinbourg College*** mais se passionne pour la physique. Il est élu comme ***Fellow* à la *Royal Society*** à l'âge de 23 ans, puis **professeur de philosophie naturelle** à Edinbourg l'année suivante. Il s'intéresse en particulier au fonctionnement des glaciers, et s'oppose à Tyndall sur ce point. Il est l'auteur d'un grand nombre d'ascensions en Ecosse et dans les Alpes (par exemple la quatrième ascension de la Jungfrau en 1841). |
| Albert SMITH (1816-1860).<br>*The story of Mont Blanc, 1853* | **Fils d'un chirurgien**. Il passe par Merchants Taylor *(public school)* puis **étudie la médecine à Paris (Hôtel Dieu) et Londres** avant de devenir un **journaliste et satiriste, mais aussi un écrivain et un metteur en scène connu.** Sa pièce la plus célèbre, *The Story of Mont Blanc*, est écrite après son ascension du mont Blanc en 1851. Il s'agit du spectacle le plus joué de son époque, qui contribue à populariser l'alpinisme. Il est l'un des membres fondateurs de l'AC. |
| Edward Shirley KENNEDY (1817-1898)<br>*Where there is a will there is a way (avec Hudson), 1856* | **Rentier**, **éduqué à *King's College* (Londres), puis à Cambridge.** Héritier d'une grosse fortune, il la perdra en mauvais placements lors de la crise financière de 1860. **Président de l'AC (1860-63).** |
| John BALL (1818-1889)<br>*Guide to the western alps (1863)/ central alps (1864) / eastern alps (1868) / Peaks, Passes, and glaciers, 1859* | Fils ainé d'un **juge irlandais**, **éduqué à Cambridge**, **avocat** (*barrister)*, il est l'un des derniers alpinistes-scientifiques, célèbre pour ses ouvrages de botanique et ses travaux sur les glaciers.<br>**Il est le premier président de l'AC en 1857-1860.** |
| John TYNDALL (1820-1893)<br>*The Glaciers of the Alps, 1860* | **Fils du directeur d'une fabrique de chaussures, devenu sergent dans la police (*constable*)** irlandais, il est éduqué à l'école publique où il apprend la trigonométrie et la cartographie. Il commence à travailler comme **cartographe/géomètre** (*surveyor)* en 1839. Il devient ensuite **ingénieur des rails**, après avoir pris des cours du soir. En 1847, il enseigne les mathématiques et la cartographie dans un *college*. En 1848, il reprend des études universitaires à l'université de Marburg, moins onéreuses qu'en Angleterre. Il devient docteur en *natural philosophy* en 1850, puis **enseigne à l'université** en Angleterre. Suite à ses expériences sur le magnétisme, il devient ***Fellow* à la *Royal Society*** en 1852. Il fait partie de l'influent *X club* regroupant des scientifiques réclament leur liberté par rapport à la religion. Il découvre l'alpinisme lors d'une expédition scientifique dans les Alpes en 1858 pour en étudier les glaciers (initiant une controverse avec Forbes), et réalise plusieurs ascensions. Il fait partie des membres fondateurs de l'AC. |
| Charles PACKE (1826-1896)<br>*A Guide to the Pyrenees, 1862* | **Avocat**, fils d'un **capitaine dans les *Royal Horse Guards***. Il est **éduqué à Eton et Oxford**, et explore les Pyrénées, notamment avec le Comte Russell. Il consacrera la majeure partie de sa vie au voyage, à la botanie et à l'alpinisme. |
| Alfred WILLS (1828-1912)<br>*Wandering amongst the High Alps, 1856* | **Fils d'un grand avocat de Birmingham**, après des études à *Birmingham and Edgbaston proprietary school* et au *University College* de Londres, où il obtient un BA en lettres classiques et en mathématiques, il devient lui-même **avocat puis juge à la Cour de Justice de Londres** (il condamnera Oscar Wilde pour dépravation morale). **Président de l'AC en 1863-65.** |
| Charles HUDSON (1828-1865)<br>*Where there is a will there is a way (avec Kennedy)1856* | Fils d'un gentleman, il fait ses **études à *St Peter's School*, où il est un athlète remarqué, et à Cambridge**. Aumônier anglican pendant la guerre de Crimée puis **vicaire** dans le Lincolnshire, il était l'un des partisans de la *muscular christianity*. En 1855, il réalise la première du Mont Rose et la première du mont Blanc sans guide. Décrit par Stephen comme « l'alpiniste le plus fort et le plus actif qu'il ait rencontré », il meurt dans l'accident du Cervin. |
| William MATHEWS (1828-1901)<br>Un des principaux contributeurs de *Peak, Passes and Glaciers* (1859 et 1862) | Fils d'un expert foncier (*land agent*), **botaniste et géomètre** (*land surveyor*), **éduqué à *King's College School* (**Londres) et à **Cambridge**, il fait partie des fondateurs de l'AC et réalise quelques premières dans les Alpes (Grande Casse, Mont Viso). **Président de l'AC en 1868–1871.** |

| | |
|---|---|
| Leslie STEPHEN (1832-1904)<br>*The playground of Europe, 1871* | Issu d'une grande famille d'intellectuels et d'hommes influents, fils de Sir James Stephen, **sous-secrétaire d'État aux colonies** et professeur d'histoire contemporaine à Cambridge, **il fait ses études à Eton et Cambridge** et devient ***Fellow* en Philosophie à Cambridge**, ainsi qu'à Oxford. Il contribue en tant que journaliste à de nombreuses revues, en particulier le *Cornhill magazine*, et dirige le *Dictionary of National Biography*. Il est le père de Virginia Woolf. Il est **président de l'AC entre 1866 et 1868**. |
| Charles Edward MATHEWS (1834-1905)<br>*articles* | **Frère de William Mathews**, il est, comme son frère, l'un des membres fondateurs de l'AC, et en sera également président. Tous deux sont des personnalités influentes de Birmingham. Fils d'un **expert foncier** (*land agent*), éduqué à *King Charles I's School*, il ne suit pas son frère à Cambridge et devient rapidement **avocat à Birmingham.** Il fut par la suite le fondateur de la *National Education League,* et le directeur de plusieurs écoles. **Président du Climbers' Club en 1898**. **Président de l'AC en 1878-1880.** |
| Francis TUCKETT (1834-1913) | Quaker et **homme d'affaires de Bristol** (*leather merchant),* mais aussi ***gentleman farmer,*** il est éduqué par des tuteurs privés. **Il reprend l'entreprise de son père et de son grand-père**. Il est comme Tyndall et Ball l'un des derniers alpinistes-scientifiques (Forbes fut son mentor), escalade plus de 165 sommets entre 1856 et 1874, et écrit de très nombreux articles réputés pour leur extrême précision, dans *l'Alpine Journal*. |
| Anthony ADAMS-REILLY (1834–1885)<br>*Map of Mont Blanc,1865* | **Rentier**, descendant d'une vieille famille irlandaise, éduqué à **Rugby** (*public school*) et à **Oxford**, il s'intéresse à la cartographie, et produit notamment une carte des glaciers du massif du mont Blanc, suite à sa rencontre avec le Prof. Forbes. Il réalise d'autres travaux de cartographie et géographie (*surveying*) sur les Pennines, les Pyrénées, et le Tyrol. Il entre à l'AC en 1862, et accompagne Whymper dans les premières de l'Aiguille d'Argentière et du Dolent, en 1864. |
| Edward WHYMPER (1840-1911)<br>*Scrambles amongst the Alps, 1871*<br>*Travels Amongst the Great Andes of the Equator*, *1892* | **Fils d'un graveur sur bois (***wood engraver***)**, il arrête ses études à 14 ans et devient **dessinateur et graveur** (sur bois) dans l'entreprise paternelle. Il découvre les Alpes lors d'un séjour professionnel (un éditeur lui commande des gravures) en 1860. Il entre à l'AC en 1861 après avoir réalisé l'ascension du mont Pelvoux. C'est ensuite qu'il s'attaque à des sommets jamais escaladés, et réalise l'ascension de la barre des Écrins (1864), de l'Aiguille Verte (1865) et surtout du Cervin (1865). En 1867 et 1872, il explore le Groenland, et en 1870-80, voyage en Equateur, où il réalise plusieurs premières. En 1892, il reçoit une médaille de la RGS. Sans doute le premier alpiniste professionnel, il fait une tournée de conférence aux Etats-Unis en 1900, et travaille ensuite à promouvoir le tourisme dans les Rocheuses pour la *Canadian Pacific Railway*. |
| Adolphus Warburton MOORE (1841–1887) | **Fils du Major J.A. Moore, un des responsables de la *East India Company***, il fait **ses études à Harrow** (*public school*), il entre comme *Clerk* dans l'India Office et au terme de sa carrière dans cette institution, devient *Assistant Secretary*, puis ***Private Secretary* au Secrétaire d'Etat, Lord Randolph Churchill**. Fatigué par son travail, il meurt de la fièvre typhoïde. Dans les Alpes, il grimpe avec la famille Walker et les guides Christian Almer et Melchior et Jakob Anderegg, réalisant plusieurs premières. Il fait également la première des Ecrins avec Whymper (1864), ainsi que des sommets dans le Caucase. Il traverse plusieurs cols en hiver, préfigurant l'alpinisme hivernal. Il est **secrétaire de l'AC** et refuse plusieurs fois le poste de président pour des raisons professionnelles. |
| Meta BREVOORT (1825–1876) | Née aux Etats-Unis dans une **vieille famille hollandaise ayant fait fortune dans le commerce**, elle est éduquée dans un couvent à Paris. Elle accompagne sa sœur et son neveu, W.A.B. Coolidge (cf. plus bas) en Europe et découvre l'alpinisme à ses côtés. Accompagnés de guides, ils réalisent ensemble un grand nombre d'ascensions alpines, dont de nombreuses premières féminines. Elle est cependant doublée pour la première du Cervin par sa rivale, Lucy Walker (cf. plus bas). |
| Horace WALKER (1838-1908) | Fils de Frank Walker (1808-1872)**, homme d'affaire** (*lead merchant*) **de Liverpool**, également alpiniste et membre de l'AC. Sans doute **rentier**. Né au Canada, éduqué par des tuteurs privés en Canada et en Allemagne, il retourne en Angleterre en 1857 et devient une personnalité de Liverpool. Il réalise la première ascension de la Barre des Ecrins (1864), des Grandes Jorasses par l'éperon Walker (1868), et de l'Elbrouz dans le Caucase (1874). **Président de l'AC en 1891-1893**. |
| Lucy WALKER (1835-1916) | Sœur d'Horace Walker, fille de Frank Walker, elle réalise plusieurs premières féminines en leur compagnie et celle du guide Melchior Anderegg, comme le Wetterhorn en 1866, Le Lyskamm en 1868, et surtout le Cervin en 1871 (avec son père uniquement). Femme éduquée, elle dirige la *School for the Blind* à Liverpool, et maitrise parfaitement plusieurs langues. Elle est **présidente du *LAC* en 1911**. |
| Les sœurs PIGEON<br>Anna PIGEON (1832-1917) Ellen PIGEON (1836-1902) | **Héritières** d'une famille londonienne **propriétaire d'une distillerie** et spécialisée dans le commerce du vin, elles sont à la tête d'une large fortune qui leur permet de passer plusieurs saisons dans les Alpes sans chaperon, entre 1872 et 1876. Elles réalisent plusieurs ascensions difficiles, dont la traversée du col du Sesiajoch entre Zermatt et Alagna en 1869, où Anna prend la tête de la cordée alors que leur guide n'arrive plus à retrouver son chemin. Anna est restée célibataire et a été une de **vice-présidentes du *LAC*.** |
| Mary Isabella STRATON, devenue Mme CHARLET (1838-1918) | Héritière d'une **riche famille anglaise**, elle est la première femme à faire l'ascension du Mont Blanc en Hivernale. Elle a épousé Jean Charlet, son guide. Auparavant, elle a formé une cordée féminine efficace avec Emmeline Lewis Llyod. |
| James ECCLES (1838-1915) | Descendant d'une **vieille famille de Liverpool (industrie du filage du coton**), il nait près de Manchester, fait ses études à ***l'University College School*** et ***l'University College London*** et est élu membre de la ***Manchester Geological Society***, avant d'en devenir son vice-président en 1872. Il commence l'alpinisme dans les années 1860, escalade le Cervin depuis le versant de Breuil, et réalise plusieurs premières sur le Mont Blanc (arête de Peuterey, aiguille du Plan, aiguille de Rochefort, etc.). Il se rend dans les Rocheuses en 1878. |
| Thomas MIDDLEMORE (1842-1923) | Né dans une vieille famille du Worcestershire, **éduqué à la *Proprietary School* d'Edgbaston et à Paris, puis à l'université de Londres**, il prend la tête de la ***Middlemore Saddles leather goods company***, basée à Birmingham, à la suite de son père. Auteur d'un certain nombre de premières dans les Alpes dans les années 1870. |

| | |
|---|---|
| Margaret JACKSON (1843-1906) | Elle commence à faire de l'alpinisme avec son **mari, propriétaire minier**, réalisant des premières dans les années 1870. A la mort de ce dernier, elle continue avec des guides et réalise de remarquables premières, dont la première traversée hivernale de la Jungfrau en 1888, où elle perd plusieurs orteils à cause du froid, ce qui met fin à une carrière de plus de 140 grandes courses. |
| Douglas FRESHFIELD (1845-1934)<br>*1923, Below the snow line* | **Rentier**, **fils d'un avocat à la banque d'Angleterre** (*Solicitor to the Bank of England),* il fait ses études à **Eton et Oxford,** deviendra **avocat** mais ne pratiquera jamais. Ses deux parents font du tourisme et de l'alpinisme dans les Alpes, où il commence à pratiquer l'alpinisme alors adolescent. Plus explorateur qu'alpiniste, il tentera de renforcer les liens entre la ***Royal Geographical Society*** **(dont il est président)** et **l'AC (dont il est président en 1893-96**). Il appartient également à plusieurs autres sociétés savantes. |
| Richard PENDLEBURY (1847-1902)<br>William PENDLEBURY (1841-1921) | -Richard : Après avoir étudié au ***Royal collegiate Institute*** **(Liverpool)**, puis à **Cambridge, il y devient *Fellow*** et tiendra une chaire de mathématiques. Il est connu pour la cordée qu'il forme avec son frère, les deux hommes réalisant notamment la 1ère ascension de la face est du Mont Rose, une escalade engagée sans précédent (1872). Il grimpe également dans les Rocheuses et est l'un des premiers alpinistes du Lake District.<br><br>-William : Il reçoit une **éducation privée**, puis poursuit ses études à la ***London University*****.** Il devient **homme d'affaire (négociant**/*merchant*) à Liverpool. |
| Charles PILKINGTON (1850-1918)<br>Lawrence PILKINGTON (1855-1941) | Deuxième génération des Pilkington de Saint Helen (**propriétaires de houillères et industrie du verre à Manchester).** Cousins de F. Gardiner (armateur de Liverpool) et de G. Hulton (un homme d'affaire de Manchester), ils réaliseront avec eux un grand nombre d'escalades sans guide dans les Alpes et surtout au Royaume-Uni (Cuillin et Lake District).<br><br>-Charles : éduqué à **Rugby** (*public school*), il devient **ingénieur des mines** (*colliery engineer*), et travaille avec ses frères à la *Clifton et Kersley Collieries* près de Manchester. Il est **président de la Lancashire and Cheshire Coal Association** en 1903. **Charles Pilkington est président de l'AC en 1896–1899**<br><br>**-**Lawrence **: homme d'affaire**, lui aussi à la *Clifton et Kersley Collieries,* il est également écrivain (auteur de deux essais sur la vie du Lancashire, et de plusieurs recueils de poèmes), musicien, et peintre. |
| Clinton DENT (1850-1912)<br>1886, *Above the snow line*<br>1892, *Mountaineering*<br>*Et des articles* | Origines sociales inconnues, on sait néanmoins qu'il est **rentier**. Il fréquente **Eton**, puis **Cambridge**, et choisit d'exercer la chirurgie (bien qu'il ait pu rester oisif du fait de sa fortune). C**hirurgien** reconnu, il est élu au ***Royal College of Surgeons***. Auteur de plusieurs premières, il se concentrera ensuite sur l'aiguille du Dru, qu'il réussira en 1878 après 18 tentatives. Dans les années 1880, il se rend quatre fois dans le Caucase. Il est **président de l'AC entre 1886 et 1889**, et donne de nombreuses conférences sur ses ascensions. |
| William COOLIDGE (1850-1926)<br>*Il est l'auteur de 231 articles de l'Alpine Journal, de près d'une dizaine de guides, et de divers ouvrages.* | Né aux Etats-Unis dans une famille riche (son père est originaire d'une **vieille famille de Boston**, sa mère d'une **vieille famille hollandaise** ayant fait fortune dans le **commerce**), sa famille (c'est-à-dire sa mère, sa tante et sa sœur) émigre en Europe alors qu'il a 14 ans, et vit entre l'Italie, la France, l'Angleterre, et la Suisse. Il fait ses études à **Oxford**. Il commence l'alpinisme avec sa tante, Meta Brevoort (1825–1876), avec qu'il formera une cordée inhabituelle pendant dix ans. Ensemble, ils réaliseront près de 1700 ascensions et 600 grandes courses. Il rentre à **l'AC en 1868** (et sera **l'éditeur de *l'Alpine Journal* en 1880**). Peu après la mort de sa tante, il devient ***Fellow*** **à Oxford, rentre dans les ordres**, puis se retire à Grindelwald en Suisse en 1896. |
| Cecil SLINGSBY (1849-1929)<br>*Norway: the Northern Playground, 1904* | **Industriel du textile issu d'une vieille famille propriétaire terrienne du Yorkshire** (qui comportait des joueurs de cricket de premier rang), aux lointaines origines norvégiennes. Il épouse la fille d'un député. Il est un **cousin des frères Hopkinson**, avec qui il réalise de nombreuses ascensions dans le Lake District ou dans les Alpes. Partisan de l'alpinisme sans guide et pionnier de l'escalade au Royaume-Uni, il est également considéré comme le « père de l'alpinisme norvégien », pays où il réalise un grand nombre de premières. Il est au centre d'un réseau de « grands alpinistes » de l'époque (les Mathews, les Pilkington, les Hopkinson, les Walker, F. Tuckett, F. Mummery, N. Collie…) et sa propriété devient un lieu de rencontre. |
| Les cinq frères HOPKINSON (nés dans les années 1850)<br>Alfred Hopkinson,<br>*Penultima, 1920* | Ils viennent d'une **famille protestante distinguée de Manchester**, liée aux Slingsby et proche voisins des Pilkington. Leur **père,** ayant bénéficié d'une trajectoire sociale ascendante (il commence comme mécanicien), **possède une entreprise de montage d'usines et de machines,** et sera **maire de Manchester**.<br>Ils étudient dans des *public schools* (ou équivalents prestigieux), puis aux universités de **Cambridge, Oxford, Londres**, et deviennent ***Fellow*** **à Cambridge, puis ingénieur** (John), **avocat et Vice-président de l'université de Manchester** (Alfred) ; **Ingénieur** dans l'usine du père (Charles) ; **ingénieur dans les transports** (Edward) **; chirurgien puis *Fellow* à Cambridge**(Albert).<br>Ils réalisent plusieurs ascensions rocheuses pionnières dans le Lake District et dans les Alpes (l'arête nord-est du Nesthorn), jusqu'à la mort de John dans les Alpes en 1898 (avec ses 3 enfants). |
| Sir William Edward DAVIDSON (1853-1923) | Membre de l'**aristocratie**, **avocat à *l'Inner Temple***. Rival de Mummery. J.P. Farrar le désigne comme « l'Alpine Club incarné ». |
| Katharine (Katie) RICHARDSON (1854-1927) | **Fille d'un pasteur**, elle découvre l'alpinisme à 17 ans. Auteure de la première féminine de la Meije en 1888, elle réalise 116 grandes courses alpines (les dernières sans guides), dont la première de l'Aiguille de Bionassay, déclarée « impossible » par les cordées masculines s'y étant essayées. En 1888, elle rencontre Marie Paillon qui deviendra sa partenaire principale d'alpinisme, mettant fin à sa carrière suite à l'arrêt de Marie Paillon. Elle se consacre ensuite à la peinture. Elle reste célibataire. **Membre du LAC et du CAF**, elle refuse deux fois la présidence du *LAC.* |

| | |
|---|---|
| Albert Frederick MUMMERY (1855-1895)<br>*My climbs in the Alps and Caucasus, 1894* | Enfant malade, il ne peut pas être envoyé en *boarding school* et est éduqué par des tuteurs privés. Il reprend **la tannerie de son père**, **maire de Douvres** mais sa fortune héritée lui permet de consacrer la plupart de son temps à l'alpinisme et à ses **recherches en économie** (il est le co-auteur de *Physiology of industry, 1889*, ouvrage en faveur d'une politique économique interventionniste). Il est considéré comme le plus grand des alpinistes de son époque, auteur de nombreuses premières dans les Alpes (l'aiguille du Grépon, la Dent du Requin, l'arête de Zmutt au Cervin), dans le Caucase. En 1895, il est le premier alpiniste avec Collie et Hastings à se rendre en Himalaya pour tenter le Nanga Parbat, où il meurt. En 1880, il est **blackboulé à l'AC** (W.E. Davidson, avocat, aurait diffusé la rumeur qu'il était commerçant et non industriel). Il postule à nouveau, et est élu, huit ans plus tard. |
| William INGLIS CLARK (1856- 1932) | Né à Bombay, d'un **père pasteur**, il **étudie la chimie à l'Université d'Edinbourg** et devient **chercheur en chimie** dans un laboratoire. Sa femme, Jane Inglis-Clark, était l'un des membres fondateurs du *Ladies Scottish Climbing Club* (1908). |
| Lord Martin CONWAY (1856-1937)<br>*The Alps from end to end, 1895*<br>*Mountain Memories, 1920*<br>*Climbing and exploration in the Karakoram-Himalayas, 1894*<br>*Episods in a varied life, 1932* | **Rentier, fils du pasteur (*rector)* de St Margaret à Westminster,** il fait ses études **à Repton *(public school)* puis à Cambridge.** A la mort de son père (1876) il abandonne l'idée de rentrer dans les ordres, étudie l'histoire, et commence une carrière d'alpiniste qui le mène dans les Alpes, le Karakorum, les Andes, l'Himalaya. Il devient ***professor of Art* à l'université de Liverpool, puis à Cambridge**, et sera impliqué dans la constitution de musées et collection, écrira des critiques d'art, restaurera un château, et fondera le Courtauld Institute. Il devient **baron** en 1931. **Président de l'AC en 1902–1904.** |
| John Percy FARRAR (1857-1929) (Captain) GHM | **Fils d'un médecin,** il fait ses études à ***Bedford Modern School*** (*public school*), entre dans **l'armée et devient capitaine**. Auteur de plusieurs premières dans les Alpes, membre de l'AC et du GHM, membre fondateur du Mount Everest Committee. Il fait partie des instigateurs des expéditions britanniques sur l'Everest des années 1920. Editeur influent de l'AC. **Président de l'AC en 1917–1919.** |
| William PENHALL (1858-1882) | **Etudiant en médecine**, il fut le rival de Mummery, notamment pour l'ascension du Cervin (Matterhorn). |
| Norman COLLIE (1859-1942)<br>*Climbs and exploration in the Canadian Rockies, 1903*<br>*Climbing on the Himalaya and Other Mountain Ranges, 1902* | Il vient d'une **famille influente de Manchester** ayant fait fortune dans **le commerce du coton** (1er importateur du pays), et très impliquée politiquement. Les Collie sont en en faveur de l'*anti corn Law League*, de l'amélioration des conditions de vie des ouvriers, et de l'éducation des femmes. La sœur de N. Collie est l'une des premières femmes diplômées de la *University of London*. L'entreprise familiale fait faillite en 1875 *à la suite de la crise de la soie*. Collie, qui avait jusque-là étudié dans une ***public school***, en est retiré pour le collège local. Il poursuit ses études au ***University College* de Bristol**, se découvre une passion pour la chimie, finit ses études à l'Université de Belfast et de Würzburg en Allemagne, où il devient docteur. Il deviendra **professeur de chimie au *University College London***, et sera impliqué dans plusieurs découvertes majeures (les rayons X, les gaz nobles, le néon).<br>Collie découvre l'escalade sur l'ile de Skye, fait ensuite partie des premiers grimpeurs du Lake District, réalise des premières dans les Alpes, se rend en Himalaya en 1895, dans les Rocheuses au début du siècle. **Président de l'AC en 1920-1923** |
| Walter HASKETT SMITH (1859-1946)<br>*Climbing in the British Isles, 1898.* | **Rentier (il est avocat à la barre mais ne pratiquera jamais**), fils d'un riche propriétaire terrien, il étudie à **Eton**, puis à **Oxford**, où il est un athlète remarqué. Il explore les falaises du Lake District lors d'une *reading party* avec un groupe d'Oxford en 1881, et devient un pionner de l'escalade au Royaume-Uni, réalisant notamment l'ascension de Napes Needle en 1885 (en solo). Il grimpe également dans les Pyrénées, en Auvergne, et très brièvement en Kabylie. |
| Oscar ECKENSTEIN (1859-1921) | Fils d'un socialiste ayant fui l'Allemagne en 1848, né à Londres, il devient i**ngénieur** et est à l'origine de nombreuses innovations en rapport avec l'alpinisme (le crampon à 10 pointes en est une). Il sera ostracisé par les membres de l'AC, qu'il détestait. Education inconnue. Sa sœur, Lina Eckenstein, tenait une place importante dans le *Women's Freedom movement*, et publia plusieurs ouvrages académiques en histoire. |
| Arnold Louis MUMM (1859-1927)<br>*Nombreux articles dans l'AJ*<br>*The Alpine Club Register, 3 tomes (1923 ; 1925 ; 1928)* | **Rentier**, fils d'un **propriétaire d'une marque célèbre de champagne**. **Eduqué à Eton et à Cambridge**, **il devient avocat mais ne pratiquera jamais**. Il participe à plusieurs expéditions dans une veine exploratoire, dans le Ruwenzori en 1905, et dans la région de Garwhal en 1907 avec Longstaff et Bruce (sa fortune lui permet de financer entièrement l'expédition, organisée pour le cinquantenaire de l'AC), qui se conclut par l'ascension du Trisul, le plus haut sommet alors escaladé. En 1909, il se rend dans les Rocheuses avec Collie, et y fera plusieurs premières lors d'une nouvelle visite en 1911. |
| Geoffrey HASTINGS (1860-1941) | **Propriétaire d'une filature de laine à Bradford**, éduqué à **Marlborough** *(public school)*, il fait de l'alpinisme principalement dans les Alpes, le Lake District, et en Norvège (avec Slingsby), et participe avec Slingsby et Mummery à l'expédition sur le Nangat Parbat (Himalaya) de1895. |
| Elizabeth AUBREY LE BLOND (1861-1934)<br>*High Alps in winter , 1883*<br>*My Home in the Alps, 1892*<br>*True Tales of Mountain Adventures, 1903*<br>*Mountaineering in the Land of the midnight sun, 1908*<br>*Day In, Day Out, 1928*<br>Et d'autres ouvrages. | **Aristocrate.** Son père, qui succède au titre de Sir St.Vincent Hawkins-Whitshed, 3ème baronnet, est lieutenant pendant la bataille de l'Alma (guerre de Crimée). Sa mère vient d'une famille de l'aristocratie allemande. Le Blond est élevée par des gouvernantes. Elle découvre l'alpinisme lors d'un séjour thérapeutique dans les Alpes après la naissance de son fils (unique) en 1880. Elle se marie trois fois : au colonel Fred Burnaby, mort à la bataille d'Abu Klea (Soudan) en 1885, à John Frederick Main (mort en 1892), et à Francis Bernard Aubrey Le Blond. Alpiniste exceptionnelle, patineuse confirmée, elle part vivre en Suisse dès les années 1880, où elle pratique souvent avec le guide Josef Imboden, qu'elle emmène en Norvège. Photographe renommée, elle est l'une des premières à tourner des films de montagne. Elle est la fondatrice et **première présidente du LAC** (1907). Elle obtient la légion d'honneur en 1933. |

| | |
|---|---|
| Charles BRUCE (1866-1939)<br>*The Assault on Mount Everest, 1922* | **Officier, fils du Baron d'Aberdare (qui faisait de la politique) et de la fille d'un général (Sir William Napier),** il fait ses études à **Harrow et Repton (***public schools).* Il est choisi en 1898 par Conway pour faire partie de l'expédition au Karakoram, en partie parce que son père avait été **président de la Royal Geographical Society.** Il sera en 1922 nommé **chef de la seconde expédition sur l'Everest**, moins pour ses talents d'alpinistes que pour sa connaissance des dialectes himalayens, et ses compétences militaires en matière d'organisation. **Président de l'AC en 1923-1926.** |
| Owen Glynne JONES (1867-1899)<br>*Rock climbing in the English Lake District, 1897 (avec les frères Abraham)* | Il nait à Londres d'un **père charpentier et maçon**. A l'école, il se distingue et gagne plusieurs prix, ainsi qu'une bourse pour étudier au **collège technique de Finsbury**, puis une autre pour la ***Central Institution***. Dur à la tâche, il est classé premier parmi les autres étudiants ingénieurs. En 1890, il entre à la ***London University*** (*bachelor of Sciences*) puis obtient le poste de **professeur de physique à la *City of London School***. Il est considéré comme le meilleur grimpeur anglais de l'époque, à la suite d'Haskett-Smith, et inaugure un style et des techniques d'entrainement modernes. Plus grimpeur qu'alpiniste, il réalisera la plupart de ses ascensions dans le Lake District, même s'il se rendra dans les Alpes et le Caucase. Il meurt lors d'une chute sur la Dent Blanche (Alpes). |
| Gertrude BELL (1868-1926) | Fille d'un **riche propriétaire d'aciérie de Durham**, elle devient la première femme à obtenir un *first class degree* en histoire à **Oxford**. Elle voyage dans le monde Arabe, apprend plusieurs langues, et devient *Oriental Secretary* en 1914, prémices à une grande **carrière de diplomate**. En termes d'alpinisme, elle réussit le tour de force de réaliser une succession de premières en seulement quatre saisons (entre 1901 et 1904), avant de poursuivre sa carrière en Irak. |
| Alexander Mitchell KELLAS (1868-1921) | Né à Aberdeen, **son père est secrétaire et superintendant de la *Mercantile Marine Company*** à Aberdeen. Il fait ses études à la ***Aberdeen Grammar School*** et à **l'université d'Edinbourg**, avant de devenir **assistant chercheur à la *University College London*** et d'obtenir son doctorat à **l'université d'Heidelberg**. **Chimiste et physiologiste**, il est *lecturer* à la *Middlesex Hospital Medical School* à Londres. Il fut l'un des grands pionniers de l'himalayisme, réalisant notamment deux expéditions au Sikkim (1907 et 1909), l'ascension du Pauhunri (7128 m, le plus haut sommet gravi en 1910) et du Chomoyummo (6829 m). Il fait une tentative sur le Kamet en 1920. Il est le premier à mener des recherches sur la physiologie des hautes altitudes sur le terrain. Il meurt d'une crise cardiaque lors de la première expédition britannique sur l'Everest. |
| Les frères ABRAHAM<br>Georges ABRAHAM (1871-1965)<br>Ashley ABRAHAM (1876-1951)<br>*Rock climbing in the English Lake District, 1897* (*avec Jones*)<br>*Rock climbing in North Wales, 1906*<br>*The complete mountaineer, 1907*<br>*British mountain climbs, 1910* | Ils sont originaires de **Keswick** (ville du Lake District), où leur **père, photographe professionnel**, y était une personnalité reconnue (conseiller municipal). George fait ses études à la ***Manchester grammar school*** **et à la *Manchester School of Arts*,** Ashley à la ***Blackman's school***. Tous deux travaillent avec leur père, qui acquiert peu à peu une réputation mondiale en tant que photographe du Lake District.<br>Ils découvrent l'escalade ensemble et grimperont toujours ensemble, Georges en tête et Ashley en second. Ils sont les **premiers Anglais à gagner leur vie de l'escalade, publiant les premiers guides anglais, mais aussi les inventeurs du système de cotation des voies**. Pour ces deux raisons, ils sont mis à l'écart par l'establishment (l'AC). En 1906, Ashley est le **premier président du *Fell and Rock Club of the English Lake District***. |
| Tom LONGSTAFF (1875-1964)<br>*This my voyage*, *1950* | **Rentier, fils d'un homme d'affaire** (*merchant)* qui finança la première expédition en Antarctique du Capitaine Scott par une donation de £25000, il fait ses études à **Eton** *(public school)* **puis à Oxford** (en physiologie et médecine), mais ne pratiquera jamais par la suite. Il voyage autour du monde (dans les Alpes, les Rocheuses, le Caucase, l'Arctique, l'Himalaya, le Karakorum, le Groenland), et réalise de nombreuses premières (notamment dans le Caucase en 1903). Il fait partie de la ***Royal Geographical Society*** pendant de nombreuses années (vice président en 1934-7), et est élu **président de l'AC en 1947-1949**. Comme Winthrop-Young, il est au centre d'un réseau social d'alpinistes, géographes et naturalistes. |
| Aleister CROWLEY (1875-1947) | Eduqué dans une secte chrétienne ultra-orthodoxe, **fils d'un riche brasseur** de Plymouth, il **hérite de la fortune paternelle** à l'âge de 11 ans. Adepte de la magie noire depuis cette époque, il fondera sa propre secte. **Il fait ses études à Cambridge**. En 1902, il tente l'ascension du K2 avec Eckenstein (1ère tentative d'ascension), et participe à plusieurs expéditions en Himalaya (dont une sur le Kangchenjunga en 1905). Il est connu pour ses ascensions risquées sur les falaises de craies anglaises (certaines répétées uniquement dans les années 1980), et pour son utilisation de méthodes controversées. Il ne fera jamais partie de l'AC. |
| Geoffrey WINTHROP-YOUNG (1876-1958)<br>*-The Roof-Climber's Guide to Trinity* , 1899<br>*-On High Hills,* 1927<br>*-Mountains with a Difference*, 1951<br>Et d'autres ouvrages | **Second fils de Sir George Young, membre du Parlement et alpiniste,** auteur de la première ascension de la Jungfrau en 1865, le réseau social étendu de son père lui permet de fréquenter très jeune des intellectuels reconnus (comme Leslie Stephen ou Lord Tennyson). Après des études à **Marlborough (***public school***), puis à Cambridge**, il devient **professeur à Eton** d'où il est renvoyé suite à une liaison homosexuelle. Il **rentre à l'AC et sera élu président du *Climbers' Club* en 1913**. Entre 1907 et 1914, il organise les *Pen-y-Passes gatherings*, rassemblements d'alpinistes, au Pays de Galles. Après la guerre (où il est amputé d'une jambe), il devient consultant de la fondation Rockfeller pour les humanités en Europe, et publie des ouvrages d'alpinisme et de poésie. Il fait partie de ***l'Everest Committee***, devient **président de l'AC (1941-1943)**, et lance le ***British Mountaineering Council*** **(BMC)** en 1945. |

| | |
|---|---|
| Charles Francis MEADE **(**1881-1975)<br>Approach to the Hills, 1940<br>High Mountains, 1954 | Fils d'un **diplomate à la tête du *Colonial office***. Etudes et occupation inconnue.<br>Il pratique dans les Alpes (première hivernale du Cervin) et en Himalaya, où, avec son guide Pierre Blanc (qu'il invite régulièrement au Royaume-Uni), il fait plusieurs tentatives sur le Kamet. Il réalise également des premières en Antarctique. |
| John RYAN (1883-1947) | Fils d'un **major-général**, il sert lui-même dans l'armée britannique avant **d'hériter de terres**. Bien qu'il n'ait pratiqué qu'avec des guides, il acquiert une réputation d'alpiniste du fait de ses compétences remarquables en neige et en glace. Il est blackboulé de l'AC pour « incivilité envers un membre plus ancien » (d'après Lunn). |
| Fred BOTTERILL (?-1920) | **Enseignant** (*school teacher*) de Leeds. Auteur d'ascensions nouvelles dans le Lake District. |
| Archer THOMSON (?) | **Enseignant** (*school teacher*), pionnier de l'escalade au Pays de Galles. |
| Arthur ANDREWS (1869-1959) | **Rentier**. Il fait ses études à **Oxford *(scholar)***. Athlète reconnu, il gagne la *one-mile race* aux championnats d'Europe et atteint les demi-finales à Wimbledon en 1900. Pendant trente ans, il est presque l'unique personne à escalader les falaises de Cornouailles, avec sa sœur Elsie. |
| Jim PUTTRELL (1869-1939) | **Directeur de l'orfèvrerie Mappin&Webb,** à Sheffield. Pionnier de l'escalade sur les falaises de gritstone autour de Sheffield, il pratique le solo. |
| Alfred Ernest MAYLARD (1855 – 1947) | Après des études à l'université de Londres, il devient chirurgien, et plus tard Fellow à la *Royal Society*. |
| William Wilson NAISMITH (1856-1935) | Fondateur du SMC. De **père médecin**, il est emmené en montagne dès un très jeune âge par ses parents. Il fait ses études à **l'université de Glasgow** et devient **comptable** *(chartered accountant)*.Très religieux, il est trésorier de la *National Bible Society* pendant 23 ans. Alpiniste reconnu en Ecosse, il y est également un pionnier du ski. |
| Sir Hugh T. MUNRO (1856-1919) | **Baronnet**. Fils de Sir Campbell Munro of Lindertis. Après avoir été **Secrétaire du Gouverneur de Natal** (Afrique du Sud), il se lance dans la politique. Il est célèbre pour avoir établi la liste des 538 sommets écossais de plus de 3000 pieds, les *munroes*. |
| Gilbert THOMPSON (1859 – 1941) | **Ingénieur des travaux public** (*civil engineer*), il donne des cours au *Royal Technical College*. Un des membres fondateurs du SMC, il entre aussi à l'AC en 1906. |
| John Henry GIBSON (1862-1898) | Issu d'une illustre **famille de magistrats** d'Edinbourg, il devient lui-même **avocat**. Un des meilleurs alpinistes du SMC, il a beaucoup pratiqué dans les Alpes. Il meurt de tuberculose. |
| William Wickham KING (1862–1959) | **Fils d'un notaire** (*solicitor*), **éduqué à Winchester** (*public school*), il devient lui-même notaire, puis **avocat**. Il était également *Fellow à la Geological society*. |
| William DOUGLAS (1863-1932) | **Editeur,** il est notamment rédacteur en chef de la revue du SMC en1892-1909. Sa femme, Phyllis Procter, était l'un des membres fondateurs du *Ladies Scottish Climbing Club* (1908). |
| Harold Andrew RAEBURN (1865 – 1926)<br>*Mountaineering Art, 1920* | Le meilleur alpiniste écossais des années 1900-1920. Fils d'un **proriétaire de brasserie** (*brewer),* il reprend l'entreprise paternelle. Auteurs de premières dans les Alpes et en Ecosse, il fait partie des expéditions de 1920 sur le Kangchenjunga et de 1921 sur l'Everest. Il meurt des suites d'une fièvre contractée lors de l'expédition. |
| William BROWN (1868 – 1901) | Fils du Sheriff d'Aberdeen, étudiant à l'université d'Aberdeen, puis d'Edinbourg, il devient avocat. |
| Archibald Eneas ROBERTSON (1870 – 1958) | Après un diplôme de théologie à **l'université d'Edinbourgh**, il **entre dans les ordres** (*Church of Scotland*). Il est le premier à avoir fait l'ascension de tous les munroes mais est aussi l'auteur d'ascensions plus difficiles en Ecosse. |
| John Hart BELL (1870 – 1937) | **Ingénieur dans la marine**, il obtient plusieurs postes publics importants après la guerre, comme *Chairman of the Dumfriesshire Education Authority.* |
| Edred Moss CORNER (1873 – 1950) | **Chirurgien,** il recalcule notamment la hauteur des sommets listés par Munro, ce qui permet une actualisation de sa liste en 1921. |
| James H.B.BELL (1896–1975)<br>A Progress in Mountaineering, 1950 | Après un **doctorat es sciences à l'université d'Edinbourg**, il devient **chimiste** dans l'industrie (*industrial chemist*). Il reste éditeur du *SMC Journal* de 1936 à 1959*,* et contribue à moderniser l'alpinisme écossais avant la guerre. Il initie notamment W.H. Murray. |
| Colonel Edward STRUTT (1874-1948) | **Petit-fils de baron,** éduqué à **Windsor puis à Oxford et à l'Université d'Innsbruck**, il embrasse une carrière militaire et devient colonel. Après plusieurs ascensions notables dans les Alpes et les Dolomites, il est nommé leader de l'expédition sur l'Everest de 1922, où il est très impopulaire. Editeur traditionnaliste de l'AJ entre 1927 et 1937. **Président de l'AC en 1935-1938** |
| Thomas GRAHAM BROWN (1882-1965)<br>*Brenva,* 1965 | Son **père fut président du *Royal College of Physicians* d'Edinbourg**. **Professeur de physiologie à l'université du Pays de Galles**, il sert dans les corps médicaux de l'armée pendant la guerre de 1914-1918. Il est élu ***Fellow* à la *Royal Society***, mais ne prit jamais un grand intérêt à son domaine d'étude, préférant l'alpinisme. Avec Smythe, il est l'un des seuls alpinistes britanniques à réaliser des voies dures dans les Alpes dans les années 1920. |
| Henry MORSHEAD (1882-1931) | **Fils d'un banquier,** il fait ses études à ***Winchester College* (***public school*) et à la ***Royal Military Academy*,** où il devient officier dans le **corps des *Royal Engineers*,** et est rapidement posté en Inde où il travaille à explorer et à topographier la région (*Survey of India).* Nommé *Chief Surveyor* pour l'expédition de reconnaissance sur l'Everest en 1921, il est invité à nouveau, comme alpiniste cette fois-ci, en 1922. Il est assassiné en 1931. |
| Edward NORTON (1884-1954) | Petit fils du grand alpiniste (et juge) Alfred Wills (cf. plus haut), il fait ses études à ***Charterhouse*** (*public school*) et à la ***Royal Military Academy.*** Il devient **officier, et plus tard commandant de la *Royal Artillery*** en Inde, puis ***gouverneur d'Hong Kong.*** Alpinite, il participe aux expéditions de 1922 et 1924 sur l'Everest et tient un record d'altitude qui ne sera dépassé qu'en 1952 (expédition suisse sur l'Everest). |

| | |
|---|---|
| George MALLORY (1886-1924)<br>*Plusieurs articles* | Il nait dans une famille bourgeoise (**fils d'un pasteur, puis vicaire**, et d'une fille de bonne famille), il fait ses études à **Winchester** *(public school)* **et à Cambridge**, où il fréquente le *Bloomsbury set* aux cotés de V. Woolf, A. Huxley, ou J.M. Keynes. Il devient **professeur** dans le secondaire. Il participe aux rassemblements du Pen-y-Pass et devient le protégé de Winthrop-Young. Il fait partie expéditions sur l'Everest de 1921, 1922, et 1924. Il meurt lors d'une tentative vers le sommet au cours de cette dernière, en compagnie de Irvine, et devient un héros national. |
| Arnold LUNN (1888-1974)<br>*The mountains of youth, 1925 (ainsi qu'une vingtaine d'autres ouvrages)* | Fils de Sir Henry Simpson Lunn (**prêtre méthodiste** qui fondera l'agence de voyage Lunn entre l'Angleterre et les Alpes), **rentier**, il fait ses études à **Harrow** *(public school)* et à **Oxford** (dont il fonde le club d'alpinisme). Alpiniste renommé, il est surtout considéré comme le père du ski alpin, et crée *l'Alpine Ski Club* en 1908. |
| George Ingle FINCH (1888-1970)<br>*The making of a mountaineer, 1924* | Il nait en Australie où son père est un **riche éleveur**. Il part avec sa mère en Angleterre en 1902 pour bénéficier d'une éducation en *public school*, qui s'avère trop stricte. Eduqué par des tuteurs particuliers, rentre à **l'Ecole de Médecine de Paris, à l'université de Zurich**, avant d'être nommé **professeur de Physique-Chimie à *l'Imperial College* de Londres et *Fellow* à la *Royal Society***, où il fait plusieurs découvertes scientifiques. Il participe à l'expédition de 1922 sur l'Everest, mais n'est pas sélectionné à celle de 1924, sans doute à cause de son profil atypique. Il est cependant **président de l'AC entre 1959 et 1962**. |
| Howard SOMERVELL (1890 -1975) | Né dans une famille aisée qui tenait une **manufacture de chaussures**, il fait ses études à **Rugby** (*public school*), puis à **Cambridge**. Diplômé en sciences naturelles, il devient **chirurgien à *l'University College Hospital* de Londres**. Mobilisé dans les *medical corps,* il est chirurgien pendant la bataille de la Somme, et devient pacifiste à la sortie de la guerre. Il participe aux expéditions sur l'Everest de 1922 et 1924 (où il est dit qu'il récitait avec Mallory des sonnets de Shakespeare). Il était aussi **peintre**. En 1924, avec les autres alpinistes de l'expédition de 1922 sur l'Everest, il reçoit une médaille d'or aux Jeux Olympiques de Chamonix. |
| Dorothy RICHARDS (née PILLEY) (1893-1986)<br>*Climbing days, 1935* | **Fille d'un *science lecturer*,** née à Londres, elle ne va pas à l'université. Mariée à Ivor Richards, éminent critique littéraire de Cambridge qu'elle suit dans ses déplacements (en pratiquant l'occupation de **journaliste**), elle est l'une des rares femmes alpinistes de l'entre-deux-guerres, membre du LAC, membre important du *Fell and Rock climbing club* (club mixte), un des premiers membres du *Pinnacle Club* (réservé aux femmes, crée en 1921). Adepte de l'alpinisme en cordées féminines, une nouveauté à l'époque, elle réalise également en 1928, avec son mari et deux guides, la première de l'arête Nord de la Dent Blanche, sans doute l'ascension la plus difficile réussie par une cordée britannique dans les Alpes à l'époque. Elle est **vice-présidente de l'AC en 1975**, juste après la réunification de l'AC et du LAC. |
| George Graham MACPHEE (1898-1963) | Né à Glasgow, étudiant en médecine à **l'université de Glasgow**, puis à Vienne, il s'installe comme **dentiste** à Liverpool, où il **enseigne également à l'université**. Rival de J.H.B. Bell, autre alpiniste important du SMC à la même époque, pour des premières sur le Ben Nevis. |
| William (Bill) TILMAN (1898-1977)<br>*15 ouvrages autobiographiques racontant ses voyages.* | Fils d'un **prospère négociant de sucre (*merchant*) de Liverpool** et self-made-man, il fait ses études à ***Berkhamsted School*** (*public school*) puis à la ***Royal Military Academy***. Il est mobilisé en 1916 et se bat sur le front de la Somme. Il devient **planteur de café au Kenya**, et y rencontre Shipton qui sera son principal compagnon de cordée, fait partie des expéditions sur l'Everest de 1935 et 1938, escalade le Nanda Devi en 1936 (le plus haut sommet alors escaladé) et explore le Karakoram. Il est engagé volontaire lors de la seconde Guerre Mondiale, puis continue l'alpinisme et l'exploration, devient ***British Consul*** à Maymyo (Birmanie) pendant un an, puis se tourne vers la navigation (Patagonie, Groenland, etc.). Il meurt en mer. |
| Frank SMYTHE (1900-1949)<br>*Auteur de 27 livres et de plusieurs dizaines d'articles*<br>*The adventures of a mountaineer, 1940*<br><br>Pas à l'AC | Fils du **propriétaire d'un débarcadère de bois** (*timber wharf*) aux nombreuses possessions immobilières autour de Maidstone (Kent) qui meurt quand Smythe n'a que deux ans, il fait ses études à ***Berkhamsted School*** **(***public school*) **puis au *Faraday House Electrical Engineering College*** et passe deux ans en Autriche. Il rejoint la ***Royal Air Force*** en 1926 mais est blessé l'année suivante. Entre 1926 et 1930, il travaille pour Kodak, puis **gagne sa vie en publiant des livres d'alpinisme**, des livres de photographies, des articles dans le *Times* et dans des revues d'alpinisme, et en donnant des conférences. Auteur d'ascensions reconnues dans les Alpes, dont l'éperon de la Brenva (mont Blanc) en 1927, et membre de plusieurs expéditions en Himalaya dans les années 1930 (Kamet, Everest), la publication de ses livres d'alpinisme orientés vers le grand public n'est pas du goût de l'AC. Il meurt de la malaria suite à une expédition. |
| Andrew Sandy IRVINE (1902-1924) | **Fils d'un riche marchand** (commerce avec l'Afrique) et **antiquaire** de Birkenhead et de la fille d'un avocat de Manchester, il fait ses études à ***Shrewsbury school*** (*public school*) **et Oxford**. Il meurt avec Mallory lors de leur tentative sur l'Everest en 1924. |
| Sir Jack LONGLAND (1905-1993) | Fils d'un recteur, il devient **professeur de littérature à l'université de Durham** après un passage à la King's School de Worcester et des études d'histoire et de littérature à **Cambridge**. ***Director of Education* du Derbyshire** pendant 23 ans, président du BMC entre 1962 et 1965 et de l'AC entre 1975 et 1977, il réalise de talentueuses escalades au Royaume-Uni et dans les Alpes, et fait partie de l'expédition de 1933 sur l'Everest. **Président de l'AC en 1974-1977** |
| Nea MORIN(1905-1986)<br>1968, A woman's reach | Fille d'un **libraire indépendant** et d'une **marchande d'art** (gravures), femme de Jean Morin (cf. alpinistes français), alpiniste français, polytechnicien et ingénieur militaire. **Présidente du LAC**. Traductrice d'ouvrages d'alpinisme. |

| | |
|---|---|
| Eric SHIPTON (1907-1977)<br>*Nanda Devi, 1936*<br>*Blank on the map, 1938*<br>*Upon that mountain, 1943*<br>*That untravelled world, 1969*, et d'autres récits d'alpinisme | Il nait à Ceylan dans une **riche famille de planteurs de thé**. Son père meurt alors qu'il a deux ans et il est élevé par sa mère entre l'Inde, la France, et l'Angleterre. Elève très médiocre, il se rend au Kenya pour devenir **planteur** au lieu d'aller à Cambridge et réalise l'ascension des pics du mont Kenya avec Tilman. Il participe ensuite à de nombreuses expéditions et voyages d'exploration (Kamet, Everest, Nanda Devi, Karakoram, Patagonie, etc.). En 1931, il réalise l'ascension du Kamet, le plus haut sommet alors escaladé. En 1934, avec Tilman, il découvre l'accès au Nanda Devi. Impliqué dans plusieurs expéditions sur l'Everest, il dirige celle de 1935. Pendant la guerre, il officie comme consul en Chine. **Il est président de l'AC en 1965-67.** |
| Colin KIRKUS (1910-1940)<br>*Let's go climbing*, 1941 | Né à Liverpool dans une « famille typique des classes moyennes edwardiennes » (Dean, 1993, p.4). Il est le cousin de W. NOYCE. **Son père est ingénieur automobile** (*self-employed automobile engineer*). Il fait ses études à ***Caldy Grammar School*** **et à** ***Liverpool College*** (une école réputée). En 1927, au lieu d'aller à l'université, il devient ***trainee clerk*** **puis** ***clerk (*****employé) à la** ***Royal Insurance Company,*** à Liverpool, et y reste jusqu'à la guerre. Il n'est pas sélectionné pour les expéditions sur l'Everest de 1933 et 1936 (du fait sans doute d'une sélection sociale sous-jacente) mais participe à une expédition en Himalaya organisée par le *Mayfarers' Club*. Pilote de chasse, il est tué pendant la guerre. |
| Siegfried HERFORD (1891-1916) | **Mathématicien**. Auteur d'ascensions nouvelles dans le Lake District |
| Fred PIGOTT (1895-1979) | **Négociant de sucre** de Stockport, éduqué dans une *grammar school* de Manchester, il est l'un des alpinistes anglais du Pays de Galles renommé de l'époque. |
| Mabel BARKER (1882-1956) | **Directrice d'école** après des **études à Oxford et Londres** et un doctorat. Promotrice de l'éducation de plein air. |
| John Menlove EDWARDS (1910-1958) | **Fils d'un vicaire**, né dans la Lancashire, bastion du catholicisme social, il va dans une ***public school*** **écossaise** puis étudie la médecine à **l'université de Liverpool** (où il crée le *Liverpool University Rock Climbing Club*, premier club dédié uniquement à l'escalade) et devient **psychiatre**. Il est connu pour ses escalades audacieuses, uniquement au Royaume-Uni, et pour ses poèmes. Atteint de troubles mentaux, il se suicide. |
| Jim BIRKETT (1915-1993) | Né à Langdale, il quitte l'école très jeune pour **travailler dans la carrière locale**. Il monte en grade et finit **cadre** à la fin de sa vie. Extrêmement discret, il repousse pourtant les standards de l'époque en escalade, et ne grimpera qu'au Royaume-Uni. |
| Sid CROSS (1913-1998) | **Fils d'un cordonnier,** il devient **employé dans une usine de fabrication de chaussures**. Il grimpe avec Alice Nelson et réalise avec elle des escalades remarquables dans le Lake District entre 1937 et 1940. Ne possédant pas de voiture, ils se rendent à vélo dans les montagnes. |
| Alice NELSON (1911-2004) | **Employée dans la même usine** que Sid Cross, elle grimpe d'abord avec les Girl Guides (scouts féminins), arrête l'escalade quand sa famille le lui interdit, puis reprend à sa majorité. Elle grimpe avec Sid Cross et le couple Albert et Ruth Hargreaves dans le Lake District. |
| Bill PEASCOD (1920-1985)<br>*A journey after dawn, 1985* | **Mineur de Workington** à l'avant-garde d'un groupe de grimpeurs talentueux issus de la classe ouvrière. Il suit des cours du soir et devient ***lecturer*** **en ingénierie minière**. Il émigre en Australie dans les années 1940, où il enseigne, reprend des études de mathématiques, et devient également **peintre**. Il retourne en Angleterre dans les années 1980. |
| Bentley BEETAM ( ?) | **professeur d'histoire naturelle** |
| Claude FRANKLAND ( ?) | **professeur à Leeds** |
| Tony MOULAM (1927-) | Il a écrit de nombreux guides pour le Peak District et le Pays de Galles, et a occupé un double mandat controversé à la tête du BMC et du *Climbers' Club* dans les années 1970. |
| Jimmy MARSHALL (1930-) | **Architecte d'Edinbourgh**. Il devient célèbre en ouvrant six nouvelles voies sur le Ben Nevis en une semaine, en 1960, avec Robin Smith. |
| Allan AUSTIN (1934-) | **Héritier d'une famille spécialisée dans le commerce de la laine**, il commence l'escalade dans les années 1950 et ouvre des dizaines de voies dans le Lake District. Puriste, il était farouchement opposé à toute aide artificielle, allant jusqu'à refuser d'inclure ce type de voies dans ses topo-guides. |
| Edwin DRUMMOND (1945-) | Origines sociales inconnues. Il commence à faire parler de lui lorsqu'il ouvre des voies nouvelles dans l'Avon, alors étudiant à **l'université de Bangor**. Il publie des poèmes en lien avec l'escalade. |
| Peter HARDING (1924-2007) | **Apprenti à l'usine Rolls Royce**, il devient en 1947 ***lecturer in engineering*** dans un college (enseignement supérieur) technique. Il est le pionnier du niveau *Extreme* au Pays de Galles. |
| John HUNT (baron de Llanfairwarterdine) (1910-1998)<br>*The Ascent of Everest, 1953*<br>*Auteur de films* | Né à Raj, fils d'un **officier de l'armée Indienne** tué lors de la première guerre mondiale, **éduqué à Marlborough (*public school*) et à l'école d'officiers de Sandhurst**, il devient **colonel**. C'est avec l'armée qu'il commence à grimper dans les Alpes. Il manque de participer à l'expédition pour l'Everest de 1936. Il dirige « l'offensive » victorieuse sur l'Everest en 1953, après avoir sélectionné une équipe d'alpinistes issus des universités prestigieuses et de l'armée. **Président de l'AC en 1956-1959** |
| William Hutchinson (Bill) MURRAY (1913-1996)<br>*The Evidence of things not seen, 2002*<br>*Mountaineering in Scotland, 1947*<br>*Undiscovered Scotland, 1951*<br>*Et des dizaines d'autres ouvrages (articles, livres)* | Né à Liverpool. Son père, **inspecteur des mines**, est tué pendant la guerre (1915). Après **des études secondaires à la** ***Glasgow academy,*** il **est employé par la** ***Royal Bank of Scotland***. Fait prisonnier en 1942 en Afrique du Nord, il passe de camps en camps, d'Italie en Allemagne, et ne rentre en Ecosse qu'à la libération. C'est prisonnier qu'il écrit *Mountaineering in Scotland*. Il est l'un des alpinistes majeurs en Ecosse, où il ouvre dans les années 1930 et 1940 de nouvelles voies, notamment en hivernale. Il fait partie plusieurs expéditions entre 1950 et 1953, dont l'expédition de reconnaissance sur l'Everest de 1951. Comme Shipton, il n'est pas invité à celle de 1953. A son retour, il abandonne son métier de banquier pour **se consacrer à l'écriture** et à la conservation du patrimoine naturel écossais. |

| | |
|---|---|
| Wilfrid NOYCE (1917-1962)<br>*Mountains and men, 1947, et une dizaine d'autres ouvrages, dont plusieurs recueils de poèmes* | Fils aîné de **Sir Frank Noyce, diplomate** (membre du *Viceroy Council*) en Inde, il fait ses études à **Chaterhouse** (*public school)* **et à Cambridge**, puis devient **professeur de langues, et *master* de Chaterhouse**. Il commence l'escalade au Royaume-Uni, sous la tutelle de Kirkus (son cousin) et Menlove, et fait partie de l'expédition victorieuse sur l'Everest de 1953. Il meurt encordé avec Robin Smith, à la descente du Mont Garmo, dans le Pamir, en 1962. |
| Charles EVANS (1918-1995)<br>(Sir)<br>*1956, Kangchenjunga: the untrodden peak*<br>*1956, On climbing*<br>*1955, Eye on Everest*<br>*1998, A Doctor in the XIVth Army* | **Fils d'un avocat**, tué à la guerre. Eduqué à ***Shrewsbury school*** *(public school)***, puis Oxford**, il devient médecin dans l'armée pendant la guerre, servant en Inde, puis **chirurgien** à Liverpool à son retour. En 1957, il abandonne sa carrière de chirurgien et est nommé **recteur de l'université de Bangor**. Il est nommé leader de l'expédition sur l'Everest de 1953, et fait la première du sommet sud avec Tom Bourdillon. Leader de l'expédition sur le Kangchenjunga de 1955, il fait également partie de l'expédition sur l'Annapurna IV en 1957. Epoux de Denise Morin (institutrice et alpiniste, fille de Nea Morin, et présidente de l'AC en 1986-1987). **Président de l'AC en 1968-1971** |
| Gwen MOFFAT (1924- )<br>*Space Below my feet, 1961* | Origine sociale bourgeoise (non précisée). Elle découvre l'escalade pendant la guerre, suite à sa désertion (après avoir été engagée volontaire). Après plusieurs métiers (fermière, ramasseuse de moules, bucheron, assistante dans un théâtre, etc.), elle devient notamment **la première femme guide** au Royaume-Uni, en 1953. Après avoir fait publier des articles, et animé des émissions à la BBC, elle devient une écrivaine reconnue. Elle pratique essentiellement au Royaume-Uni, malgré quelques excursions dans les Alpes. Elle fait partie du **Pinnacle Club** (féminin) et de **l'ACG.** |
| Arthur DOLPHIN (1924-1953) | Provenant d'une famille de joueurs de cricket du Yorkshire, sportif accompli, il commence à grimper encore écolier, en 1939, puis réalise ses premières ascensions notables dès 1943 sur les falaises du Yorkhire. Il fait ses études à **l'université de Leeds** (métallurgie). Pionnier du niveau *Extremely Severe*, Dolphin préfigure une nouvelle génération de grimpeurs, entrainés méthodiquement, abordant les nouvelles voies de manière rationnelle. Il meurt dans les Alpes à 28 ans, à la suite d'une glissade lors de la descente de la Dent du Géant. |
| Thomas BOURDILLON (1924-1956) | Son père, **physicien**, était l'un des membres fondateurs de *l'Oxford Mountaineering Club* en 1909. Il est éduqué à la ***Gresham School*** **et à Oxford**, et devient **physicien** à son tour. Il participe aux expéditions de reconnaissance sur l'Everest et le Cho Oyu avec Shipton en 1951 et 1952, met au point, avec son père, l'appareil à oxygène utilisé pour les expéditions sur l'Everest, et atteint le sommet sud de l'Everest en 1953 avec Evans. Il se tue lors d'une chute dans les Alpes. Il est le premier **président de *l'Alpine Climbing Group*, qu'il crée avec Ward en 1952.** |
| Michael WARD (1925-2005)<br>*In this short span, 1972*<br>*Et d'autres récits* | **Fils d'un diplomate dans le *Malayan Service*,** il est éduqué en Angleterre chez des tuteurs. **Chirurgien après des études à Marlborough** (*public school*) et à **Cambridge**, il officie comme médecin dans l'équipe sur l'expédition victorieuse pour l'Everest de 1953. Avec Bourdillon, il **fonde l'ACG**. |
| Nat ALLEN (1928-1995) | **Plombier** de Manchester. Il est l'un des fondateurs du *Rock and Ice* (avec Joe Brown) et de l'*Alpine Climbing Group*. |
| John CUNNINGHAM (1927-1980) | Issu d'une **famille ouvrière de Glasgow** (son père, pompier, devient ensuite ouvrier chez Rolls Royce, sa mère fait des ménages), il commence l'escalade alors **apprenti dans les docks de Clydeside**, et est l'un des principaux alpinistes du *Creagh Dhu Mountaineering Club* écossais (club d'alpinistes principalement issus des classes populaires, sur le modèle du *Rock and Ice*). Excellent glaciériste, il fait une tentative sur l'Everest avec MacInnes en 1952, en autonomie, en récupérant le matériel laissé sur place par la dernière expédition suisse. Après avoir émigré en Australie, il reviendra travailler pour la *British Antarctic Survey*, pendant plusieurs années, en South Georgia, avant de devenir **instructeur d'escalade** en Ecosse. |
| George BAND (1929-2011)<br>*Everest: 50 Years on Top of the World, 2003*<br>*Summit: 150 Years of the Alpine Club, 2007*<br>*Road to Rakaposhi, 1955* | Né à Taiwan de **parents missionnaires**, il est éduqué à ***Eltham college***, à **Cambridge** (où il est président du *Cambridge University Mountaineering Club*) et à Londres. En 1953, il est le plus jeune alpiniste de l'expédition sur l'Everest. Il fait partie de l'expédition de 1955 sur le Kangchenjunga avec Evans et Brown, et en réalise la première ascension. Il fait carrière dans l'industrie du gaz et du pétrole, devenant en 1983 **directeur général de la *UK offshore Operators' Association*. Président de l'AC en 1987-1990** ; *chairman* et membre du conseil de plusieurs associations d'alpinisme (*Himalayan Trust UK* ; *Mount Everest Foundation* ; *RGS*). |
| Ian McNAUGHT-DAVIS (1929-2014) | **Fils d'un pilote de chasse**, éduqué à *Rothwell grammar school*, il échoue à le devenir lui-même et **étudie les mathématiques à l'université de Manchester**. Ingénieur, enseignant, il devient ensuite **géologue pour BP**, puis rejoint une entreprise de logiciels, Comshare, dont il devient président de la division européenne. Il anime également plusieurs émissions télévisées de la BBC consacrées aux nouvelles technologies. Le pic de sa carrière d'alpiniste est atteint lorsqu'il réalise l'ascension de la Tour de Mustagh en Himalaya en 1956 (expédition avec notamment Joe Brown et Tom Patey). A la fin de sa vie, il occupe des postes honorifiques dans les grandes institutions d'alpinisme, devenant **le premier président non suisse de l'IUAA** (1995-2004) et **président du BMC**. |
| Hamish MACINNES (1931-)<br>*Auteur de près d'une vingtaine d'ouvrages d'alpinisme* | **Fils d'un ingénieur**, élevé à Greenock en Ecosse, il est initié à l'alpinisme par Bill Hargreaves. Célèbre alpiniste écossais, mais n'appartenant pas au *Creagh Dhu*, il s'illustre en Ecosse, dans les Alpes, puis en Himalaya lors de sa tentative sur l'Everest avec Cunningham. Il devient **sauveteur en montagne**, mais est également **concepteur de matériel de montagne**, **écrivain** (ouvrages d'alpinisme), **photographe et auteur de films** de montagne. |

| | |
|---|---|
| Joe BROWN (1930-)<br>*The Hard Years, 1967* | Surnommé *the human fly*, Joe Brown est l'un des alpinistes britanniques les plus célèbres. Septième enfant d'une famille pauvre de Manchester (**père maçon**, mort peu après sa naissance, mère **femme de ménage**), il commence à travailler dès l'âge de 14 ans comme **plombier**. Membre du *Rock And Ice Club* de Manchester, il établit un grand nombre de voies classiques dans les massifs anglais, mais s'illustre également dans les Alpes et en Himalaya (Kangchenjunga, Mustagh Tower). Servi par sa célébrité alpinistique, il **devient gérant d'un magasin de matériel de montagne** au Pays de Galles. |
| Don WHILLANS (1933-1985) | Né à Salford près de Manchester, d'un **père employé dans une épicerie**, il quitte l'école à 14 ans pour **travailler comme réparateur de chaudières**. Célèbre parmi les *hard men* du *Rock and Ice*, pour un temps compagnon de cordée de Brown, réalise des ascensions de premier plan au Royaume-Uni (escalade), dans les Alpes (pilier Freynet, pilier Bonatti), en Himalaya (face sud de l'Annapurna, tentative dans la face sud-ouest de l'Everest), en Patagonie (aiguille Poincenot, Tour de Paine). Vivant de l'alpinisme, il cesse d'exercer son métier d'origine. Il sera nommé vice-président du BMC. |
| Ron MOSELEY (1931-) | Né dans le Cheshire, il fait ses études dans une école locale, puis à la **Manchester School of Art, et devient un peintre (art) de plus en plus reconnu**. Grimpeur brillant, il a le malheur de grimper à la même époque que Brown et Whillans et souffre de leur notoriété. Il se brouille d'ailleurs avec ce dernier alors qu'il lui « vole » la première d'une voie. Il se rend dans les Rocheuses Canadiennes, puis en Afrique du Sud, mais arrête l'escalade après s'être marié, en 1958. |
| Tom PATEY (1932-1970)<br>One Man's Mountains, 1971 | **Fils d'un pasteur** écossais, il fait ses études à ***l'Ellon Academy*** et à **l'université d'Aberdeen**, où il étudie la **médecine** et pratique à Ullapool. Initié à la marche en montagne par son père, il commence à collectionner les *munroes*. Particulièrement attaché aux montagnes écossaises, il a notamment réalisé la première du *Old Man of Hoy* en 1966 (avec Brown, Whillans, Haston, Bonington, Crew, MacNaught-Davis) filmée, regardée par 15 millions de téléspectateurs, mais s'est également illustré dans les Alpes et en Himalaya (Mustagh Tower). Il meurt lors d'une chute en escalade. |
| Christian BONINGTON (1934-)<br>*Une autobiographie en trois tomes et des dizaines d'ouvrages sur l'alpinisme* | Sans doute l'alpiniste anglais le plus connu actuellement. Né à Hampstead à Londres, il est élevé par sa mère (divorcée d'un **père journaliste**) et sa grand-mère. Il est éduqué dans une ***public school***, puis rejoint **l'académie militaire de Sandhurst**, mais échoue à devenir pilote de l'air. Il est nommé conducteur de tank. Entre 1956 et 1962, il est **officier**, puis **commercial dans l'entreprise Ven den Berghs**, avant de se **consacrer uniquement à l'alpinisme**. Il se finance en médiatisant ses ascensions. Il est le premier à développer une approche aussi commerciale de l'alpinisme. Il s'illustre d'abord dans les Alpes puis en Himalaya, au Groenland, etc., où il planifie et dirige de nombreuses expéditions. Il est **président de l'AC en 1996**. |
| Dennis GRAY (1935-)<br>*Rope Boy, 1970, et plusieurs autres ouvrages d'alpinisme* | Fils d'un **artiste de cabaret** (*stage entertainer*). **Technicien dans une imprimerie** après avoir **arrêté l'école à 17 ans**, il monte en grade en prenant des cours du soir, et se spécialise dans **l'impression de gravures d'art**. Il exerce un temps le métier **d'instructeur d'alpinisme** en écosse. Il participe à plusieurs expéditions, en Himalaya et dans les Andes. Entre 1971 et 1989, il est secrétaire général du BMC. |
| Ian CLOUGH (1937-1970) | Origines sociales inconnues. Alors **instructeur d'alpinisme** et souffrant de la précarité de cette position, il abandonne cependant ses **études pour devenir enseignant** afin de pouvoir mieux se consacrer à l'alpinisme (et partir en expédition). Il fonde avec MacInnes la ***Glencoe School of Mountaineering*****, où il sera guide.**<br>Il ouvre plusieurs itinéraires classiques sur le Ben Nevis (première hivernale de *Point Five Gully*, pour laquelle on critique son utilisation de cordes fixes) et dans les Alpes (avec Bonington : première de la face Nord de l'Eiger- 62, première du pilier Freney-61). En Himalaya, il fait l'ascension du Gaurishankar (1964). Il meurt dans l'écroulement d'un sérac dans la face Sud de l'Annapurna, lors de l'expédition de Bonington (1970). |
| Paul ROSS (1938-) | Ses parents **tiennent un Bed & Breakfast**. **Garde-forestier**, il commence l'escalade en réalisant des ascensions en solitaire. Il fait quelques ascensions remarquées dans les Alpes, dont la première du pilier Bonatti avec Don Whillans, MacInnes, et Bonington, mais laisse surtout sa marque sur les falaises anglaises. Il réalisera plus tard, après avoir émigré aux Etats-Unis, la première britannique du Salathe Wall (Yosemite). Aux Etats-Unis, il est successivement **moniteur d'escalade**, puis **ouvre un magasin et une école d'alpinisme**, enfin un **élevage de chiens**. |
| Robin SMITH (1938-1961) | **Fils d'un architecte naval**, né à Calcutta, il déménage dans un quartier chic d'Edinburgh en 1946, et fréquente **une école privée**. Son père meurt alors qu'il est encore enfant et la famille doit compter sur l'aide de l'Etat pour payer ses frais de scolarité à **l'université d'Edinburgh,** où il étudie, brillament**, la philosophie**. Alpiniste à la carrière fulgurante, fréquentant les membres du *Creagh Dhu* (dont il ne partageait pas les origines socales), il meurt lors d'une chute (encordé à Noyce) lors de l'expédition au Pamir. |
| Eric JONES (1939-) | **Fils d'un fermier** du pays de Galles, **agent dans la police militaire**, il commence l'escalade à 26 ans et devient l'un des plus grands soloistes anglais des années 1960-70. Auteur de la première anglaise en solitaire de la face nord de l'Eiger, filmé par Leo Dickinson, alpiniste et cameraman qui l'accompagnera dans plusieurs ascensions. Il découvre ensuite le vol libre et le base jump, qu'il pratique toujours à l'heure actuelle. Il volera notamment depuis le sommet de l'Everest en montgolfière. |
| Julie TULLIS (1939-1986) | Son père est **maitre d'hôtel** (*headwaiter*) dans un grand restaurant, sa mère **couturière**. Avec son mari, Tullis travaille près de la falaise de Harrison Rocks, au sud de Londres (elle **gère un café-épicerie**, puis y devient **instructrice d'escalade**). Après sa rencontre avec l'alpiniste autrichien Kurt Diemberger, elle devient son **assistante sur le tournage de films d'expédition** (dès 1981) et trouve la mort sur le K2. |

| | |
|---|---|
| Mo ANTHOINE (1939-1989) | Né à Kidderminster d'un **père artisan tapissier**, il abandonne ses études avant d'entrer à l'université et rejoint son père comme apprenti. S'ensuit une vie professionnelle mouvementée : soldat dans les Marines (1959), instructeur d'escalade (1960), petits boulots pendant un tour du monde de deux ans en stop (1961-63), enseignant (sport et mathématiques) au Royaume-Uni (1964), puis dirigeant d'une entreprise de fabrication de matériel d'alpinisme, ce qui lui permet de financer ses expéditions (Tour de Trango, Ogre, Everest). Il meurt d'une tumeur au cerveau. |
| Tony HOWARD (1940-)<br>Troll Wall, 2011 | Fils d'un **inspecteur des impôts** et d'une mère au foyer, élevé près de Manchester, il arrête ses études après son baccalauréat et embarque sur un chalutier au lieu de poursuivre à l'université. S'ensuivent quelques années pendant lesquelles Howard alterne **petits boulots** et pratique de l'alpinisme. Il est notamment connu pour avoir réalisé la première du Troll Wall (en même temps qu'une cordée norvégienne passée par une autre voie), face norvégienne verticale de 1100 m , en 1965. Il a également équipé de nombreux itinéraires rocheux à Wadi Rum, en Jordanie. Après avoir **fondé et dirigé l'entreprise de matériel d'alpinisme Troll**, où il officiait comme **designer** (il est à l'origine du harnais moderne d'alpinisme), entre 1965 et 1995, il fonde avec son épouse, alpiniste elle aussi, une **entreprise de trekking** dans la région moyen orientale. |
| Dougal HASTON (1940-1977)<br>*In high places, 1972*<br>*The Eiger, 1974*<br>*Calculated Risk, 1979 (roman)* | Né à Édinbourg, fils d'une domestique et d'un **artisan boulanger (*journeyman baker*),** après une éducation secondaire dans des établissements publics locaux, il débute **des études de philosophies, avortées, à l'université d'Edinbourg**. Il fait cordée commune avec Robin Smith, bien que les deux hommes soient rarement en bons termes. Suite à une période d'instabilité professionnelle (il crée une école d'alpinisme qui est un échec, il repeint des maisons), l'ascension de l'Eiger Direct en 1966 le rend célèbre et il peut vivre des retombées financières de l'ascension (suite à la parution d'un livre, *Eiger Direct*). Il devient le premier anglais à faire partie du **GHM** et **reprend la direction de *l'International School of Mountaineering* de Leysin**, en Suisse. Il est l'auteur de la première de la face sud ouest de l'Everest (1975), et de la première de la face sud de l'Annapurna (1970). Il se tue en ski. |
| Doug SCOTT (1941-)<br>*Himalayan Climber, 1992, et d'autres ouvrages racontant ses ascensions* | Né à Nottingham d'un **père agent de police**, il commence à grimper à l'âge de 12 ans, découvre l'alpinisme et l'escalade en dehors des sentiers battus, par le biais d'initiatives peu couteuses et hasardeuses avec ses amis, « expéditions » permises par les longues vacances corolaires à son métier d'e**nseignant** (avant de devenir **alpiniste professionnel dès 1972)**. L'une d'elles, en 1967 en Afghanistan, lui fait vraiment découvrir l'alpinisme. S'ensuit une liste de courses et de premières dans divers massifs (Alpes, Himalaya, Karakorum, Afrique, Alaska, Canada, Russie, Antarctique, Islande). Il est sélectionné pour l'expédition sur l'Everest (face sud-ouest) en 1975 et devient, avec Dougal Haston, le premier Britannique à atteindre le sommet. Son ascension du Kangchenjunga en 1977 sans oxygène marque le début d'une liste d'ascensions himalayennes « modernes », c'est-à-dire en style alpin. Il reçoit le **Piolet d'Or carrière en 2011**. |
| Martin BOYSEN (1941-)<br>*Hanging on, 2014* | Son père est allemand, **professeur de musique et musicien**, et sa mère **professeur d'anglais**. Né en Allemagne, il déménage en Angleterre après la guerre, où il est scolarisé. Il étudie la biologie à **l'université de Manchester**, proche des falaises, et devient **enseignant dans le secondaire**, alternant périodes d'enseignement et expéditions.<br>Un des meilleurs grimpeurs de son époque, il réalise des ascensions remarquées dans les Alpes, ainsi qu'en Himalaya (entre autres sur le Changabang, l'Everest en 1975, les tours de Trango en 1976, l'Ama Dablam…) |
| Peter CREW (1942 -) | Né dans une **famille modeste d'une ville minière du Yorkshire**, il parvient à obtenir une bourse en mathématiques à **Oxford**, mais abandonne vite. Il ouvre son magasin d'articles de montagne, puis une petite manufacture de matériel d'alpinisme qui va devenir la firme *Mountain Equipment*. Il commence une thèse en archéologie et l'abandonne alors qu'il se voit proposer le **poste d'archéologue du Parc National de Snowdonia**, qu'il occupe jusqu'en 2007. Il abandonne l'alpinisme après son échec sur le Cerro Torre. |
| Nick ESCOURT (1942-1978) | Origines sociales inconnues. Il est éduqué à ***Eastbourne College* (*public school*) puis à l'université de Cambridge**, devient **ingénieur** des travaux publics (*civil engineer*) puis **ingénieur en informatique**. Il est l'un des rares alpinistes de sa génération à mener une double carrière, professionnelle et alpinistique, avec une expédition majeure tous les deux ans. Il est tué sur le K2 par une avalanche. |
| Alison CHADWICK-ONYSZKIEWICZ (1942-1978) | Origines sociales inconnues. Elle découvre l'escalade alors qu'elle é**tudie au *Slade College of Fine Arts*** de Londres, et devient **maitresse de conférences en lithographie à *l'Exceter Art College*.** Epouse de Janusz Onyszkiewicz, un alpiniste polonais mondialement connu, elle réalise des ascensions difficiles à ses côtés, dans les Alpes et les Tatras, puis en Arctique et en Himalaya, où elle meurt dans l'ascension de l'Annapurna dans le cadre d'une expédition féminine américaine. |
| Dick ISHERWOOD (1943-2013)<br>*Nombreux articles dans l'AJ et le Climbers Club Journal* | Origines sociales inconnues. Il fait ses études à la ***Manchester Grammar School*** et à **l'université de Cambridge**, où il étudie la zoologie et l'agronomie. Il travaille dans divers projets de développement de l'agriculture, notamment en Himalaya, et également comme guide dans des treks. Sur le devant de la scène des grimpeurs anglais et gallois des années 1960, il réalise ensuite plusieurs premières en Himalaya dans les années 1970, ainsi que plusieurs répétitions d'ascensions. |
| Paul NUNN (1943-1995) | Né en Irlande, adopté par des Anglais, il étudie dans un **collège privé catholique** à Manchester. Après des **études supérieures à l'université de Sheffield**, où il obtient son doctorat, il devient ***lecturer* en histoire économique à Sheffield Polytechnic**. Auteur de premières au Royaume-Uni, dans les Alpes (premières britanniques), dans le Caucase, et en Himalaya. Personnalité influente de l'alpinisme britannique, il contribue aux principaux journaux et magazines d'alpinisme, siège à l'AC, à la *Mount Everest Foundation* et au BMC. |
| Mick BURKE (1943-1975). | Il vient d'un **milieu ouvrier**, et devient **cameraman**. Alpiniste chevronné, il est amené lors de l'expédition de 1975 sur la face sud ouest de l'Everest à filmer Peter Boardman et le sherpa Pertemba. Il meurt à la descente (probablement après avoir atteint le sommet) |

| | |
|---|---|
| John PORTER (1945- )<br>*Biographie d'Alex Macintyre, One day as a tiger, 2014* | Né aux Etats-Unis, d'un **père ingénieur en aéronautique** et d'une **mère bibliothécaire**, il fait des études de physiques aux Etats-Unis, puis reprend des études de littérature anglaises à **l'université de Leeds**, où il appartient à la scène alpinistique des années 1970 (avec John Syrett, Roger Baxter-Jones, Alex MacIntyre…). Sa carrière professionnelle est mouvementée, et il enchaine les **petits boulots** entre ses expéditions (notamment avec Alex MacIntyre en Himalaya). Après avoir édité pendant un temps *Mountain Magazine* dans les années 1970, il fonde le *Kendal Mountain Film Festival* en 1980, qu'il dirige entre 1999 et 2008, puis un site de films d'aventure et d'alpinisme (2011). Il a été secrétaire du *Mountain Heritage Trust* qu'il a contribué à créer (2000). |
| Paul (Tut) BRAITHWAITE (1946-) | Origines sociales inconnues. **Peintre en bâtiment**. Après plusieurs saisons dans les Alpes, il rejoint des expéditions au Canada, en Himalaya (1975-Face sud-ouest de l'Everest), en Patagonie. **Gérant d'un magasin d'outdoor** depuis les années 1970. **Président de l'AC en 2007-2010.** |
| Rab CARRINGTON (1947-) | Origines sociales inconnues. Après être allé à l'**université**, puis avoir connu une période de bohème, il se lance dans la **conception de vêtements de montagne**. Célèbre pour ses escalades au Royaume-Uni mais aussi dans les Alpes et dans d'autres massifs (Patagonie par exemple), il est réputé pour avoir été renvoyé de tous les clubs d'escalade où il a été membre. Il a été récemment président du BMC. |
| Joe TASKER (1948-1982)<br>*Everest, the cruel way, 1980*<br>*Savage Arena, 1983* | Ainé d'une famille catholique de 10 enfants, d'un **père gardien d'école**, il est envoyé à 13 ans dans un **collège jésuite** et y restera pendant 7 ans pour devenir prêtre. Il découvre l'escalade en grimpant dans une carrière située derrière le collège, et en lisant des récits d'alpinisme dans la bibliothèque. Il renonce à la prêtrise et devient **éboueur**, puis travaille dans une carrière du Lake District (pour pouvoir grimper), avant de reprendre des **études de sociologie à l'université de Manchester**, où il peut s'adonner pleinement à l'escalade. A son retour de l'expédition sur le Dunagari, il **ouvre un magasin d'escalade**. Il embarque pour plusieurs expéditions saluées dans le milieu de l'alpinisme, souvent avec Renshaw, qu'il a rencontré à l'université (comme celle sur le Dunagiri, 1975, qu'ils atteignent en van depuis Londres). Il reste connu pour son partenariat célèbre avec Boardman, avec qui il meurt sur la face sud-est de l'Everest. |
| Richard (Dick) RENSHAW (?) | Origines sociales inconnues. Après une licence en géologie à **l'université de Manchester, il exerce le métier de géophysicien avant de renoncer à une carrière professionnelle stable** pour pouvoir se consacrer à l'alpinisme, exerçant des petits boulots pendant 15 ans (maçonnerie, construction, etc.). Il est le compagnon de Joe Tasker (rencontré à l'université) qui il entreprend d'ambitieuses ascensions en style alpin dans l'Himalaya (Arête sud-ouest du Dunagiri en 1975). Il réalise de nombreuses autres expéditions dans les années 1980 et 1990, avant de se briser les deux jambes à haute altitude sur le Pang Chuli V (1992), ascension pour laquelle il sera nominé aux **Piolets d'Or**, et de décider de se consacrer exclusivement à la **sculpture**. |
| Pete BOARDMAN (1950-1982)<br>*The shining mountain, 1979*<br>*Sacred summits, 1982* | Né dans une riche banlieue de Manchester, d'un **père ingénieur et d'une mère *lecturer***, il étudie l'anglais à l'université de Nottingham, dont il devient président du *Mountaineering club*, puis à l'Université de Bangor, où il obtient un **diplôme d'enseignant (en anglais et en activités de plein air)** Il choisit d'être **instructeur d'escalade**, puis sera nommé **responsable national du BMC** en 1975, **directeur de l'école internationale d'alpinisme de Leysin** en 1978 et **président de la *British Association of Mountain Guides* en 1979**. Il est le plus jeune membre de l'expédition sur l'Everest de Bonington de 1975 et atteint le sommet avec le sherpa Pertemba, après Scott et Haston. Par la suite, il fait équipe avec Tasker, avec qui il trouve la mort sur la face sud-est de l'Everest. |
| Lindsay GRIFFIN ( ?) | Origines sociales inconnues. **Journaliste, historien de l'alpinisme**, auteur de très nombreux articles dans les principales revues d'alpinisme. Il a également réalisé des ascensions nouvelles dans les Alpes (versant est du Tacul en 1973) ou en Himalaya (voie rocheuse superbe au Kwangde Shar). Il est **jury des Piolets d'Or** en 2010. |
| Roger BAXTER-JONES (1950-1985) | Origines sociales inconnues. Il étudie la **littérature anglaise à l'université de Leeds**, obtient une licence, mais décide de se consacrer à l'alpinisme et **enchaine divers métiers de guides ou d'instructeurs**, en ski et en alpinisme. Il est l'auteur de grandes ascensions dans les Alpes (solo hivernal de la voie Welzenbach aux Grands Charmoz en 1977) et dans l'Himalaya (expédition sur le Jannu en 1978 (avec Rouse, Hall et Carrington), sur le Makalu II en 1980, sur le Shishapangman face sud en 1981 (avec Scott et MacIntyre)). Après l'ascension du K2, il décide d'arrêter l'alpinisme himalayen, estimant la prise de risque trop grande. Il vient de se marier et d'être reçu **guide à Chamonix** (premier Britannique). Il meurt lors d'une course, avec ses clients. |
| Dick TURNBULL (1951-) | Né d'un **père militaire**, il fait ses études à **Eton**, puis à **l'université du Surrey (**sociologie), il travaille pour différentes marques d'alpinisme avant d'**ouvrir son magasin de matériel d'alpinisme** près de Sheffield. Il est notamment l'auteur d'hivernales difficiles dans les Alpes (face Nord du Cervin, face Nord des Drus dans les années 1980). |
| Brian HALL (1951-) | Origines sociales inconnues. Après des **études d'écologie**, il devient **guide professionnel (BMG)**, et responsable sécurité et logistique en conditions extrêmes pour des films (de montagne notamment). Auteurs de voies difficiles dans les Alpes, il a également participé à des expéditions en Patagonie, en Himalaya, dont la première ascension du Jannu en style alpin et la première ascension de al face nord du Nuptse. |
| Alan ROUSE (1951-1986) | Fils d'un employé de bureau, il obtient une bourse pour étudier dans une *public school* (Birkenhead School) puis à Cambridge. Il enseigne les mathématiques, fait des petits boulots, avant de gagner sa vie comme alpiniste professionnel en donnant des conférences et en étant consultant pour le commerce outdoor. Il est l'un des grimpeurs marquants des années 1970, aussi bien en Angleterre que dans les autres massifs. Il est notamment l'un des pionniers du style alpin sur les plus hauts sommets (Jannu , Everest, et d'autres). Premier grimpeur anglais au sommet du K2, il meurt lors de la descente. |

| | |
|---|---|
| Alex MACINTYRE (1954-1982)<br>*The Shishapangma expedition (avec Scott), 1984* | Origines sociales inconnues. Il fait ses études dans une **école Jésuite à Sheffield puis étudie le droit à l'université de Leeds**. Dans les Alpes, il réalise des ascensions novatrices (Linceul aux Grandes Jorasses en un jour, ascension nocturne du *Couloir Central,* première de l'*Harlin direct* sur l'Eiger en style alpin). Il se tourne ensuite vers Himalaya, où il applique le style alpin à des montagnes de plus grandes envergures (Changabang, Shishapangma, Makalu). Il meurt heuré par une pierre à la descente de l'Annapurna. |
| Alan HINKES (1954- ) | Origines sociales inconnues. Originaire du Yorkshire, il fait ses études dans la grammar school locale (*Northallerton Grammar School*), puis devient **professeur de géographie et d'éducation physique**, avant de choisir le métier de **guide** pour pouvoir se consacrer plus à l'alpinisme. Il est le premier britannique à avoir réalisé l'ascension des 14 sommets de plus de 8000 mètres de la planète, en 2005. Depuis, il est **alpiniste professionnel**. |
| Stephen VENABLES (1954-)<br>*Higher than the eagle soars, 2007*<br>*Painted Mountains, 1986*<br>*et d'autres livres d'alpinisme* | Né dans une famille bourgeoise du Surrey (ses parents se sont rencontrés à Oxford, où avaient étudiés ses grands-pères, **son père dirige une entreprise de publicité**), il étudie **à Charterhouse** (***public school)*** **puis à Oxford**. Après avoir exercé plusieurs **petits boulots**, il devient **professeur de géographie** dans un lycée, puis décide de se **consacrer entièrement à l'alpinisme** après la publication de son premier livre. Après plusieurs expéditions (Afghanistan, Karakoram, etc.), il devient célèbre en réalisant la première ascension britannique de l'Everest sans oxygène en 1988. Il donne aujourd'hui des conférences et publie des livres d'alpinisme. **Président de l'AC en 2005-2007.** |
| Sandy ALLAN (1955- ) | Origines sociales inconnues. D'abord **ingénieur offshore** (*offshore project engineer*), S. Allan devient **guide (BMG)** et emmène ses clients en Himalaya. Il est également **consultant pour *Rope Access Industry***. Il a ouvert plusieurs itinéraires nouveaux en Himalaya, et a été nominé aux **Piolets d'Or 2013** pour l'ascension intégrale de l'arête Mazeno du Nanga Parbat, avec R. Allen. |
| Rick ALLEN (1954- ) | Origines sociales inconnues. D'abord **ingénieur offshore**, comme son compagnon de cordée S. Allan, il **fonde une compagnie de guides au Tajikistan**, et est aujourd'hui **responsable santé et sécurité** (*health, safety and environnement manager*). Depuis 1980, il a participé à plus de 20 expéditions, dont la première ascension de la face nord du Dhaulagiri. Il a été nominé aux **Piolets d'Or 2013** avec S. Allan. |
| Mick FOWLER (1956-)<br>*Vertical Pleasure: Early Climbs in Britain, the Alps, the Andes and the Himalaya, 2006*<br>*On Thin Ice: Alpine Climbs in the Americas, Asia and the Himalaya, 2005* | **Son père est ouvrier dans une imprimerie**. Il arrête l'école après le baccalauréat, exerce plusieurs métiers temporaires, puis devient employé au service des impôts, métier qu'il garde et dans lequel il monte les échelons, jusqu'à devenir **assistant directeur d'un centre d'impôts**. Encore parmi les meilleurs alpinistes anglais aujourd'hui, il est devenu célèbre en réalisant des premières en rocher en Angleterre, avant de réaliser des expéditions reconnues dans des massifs éloignés. **Président de l'AC en 2010-2014. Vainqueur du Piolet d'Or en 2003** pour la première de la face nord du Siguniang et de façon controversée en 2012 pour l'ascension de Shiva (les deux avec Paul Ramsden). |
| Ginette HARRISON (1958-1999) | Origines sociales inconnues. **Médecin spécialiste en médecine d'altitude** puis **alpiniste professionnelle**. Elle fréquente *Katharine Lady Berkeleys School* et **l'université de Bristol**. Himalayiste et spécialiste des hauts sommets, elle est le deuxième anglaise à atteindre le sommet de l'Everest et réussit l'ascension des « sept sommets » (les sept plus hauts sommets des sept continents) par des voies difficiles, devenant également la première femme sur le Kangchenjunga et la première Britannique sur le Makalu. Elle meurt emportée dans une avalanche sur le Dhaulagiri. |
| Phil BARTLETT ( ? ) | Origines sociales inconnues. **Professeur d'électrochimie à l'université** de Southampton, il fait ses études à **Oxford et à l'*Imperial College* de Londres** (doctorat). Il est élu *Fellow* de la *Royal Society* en 2012. Il a réalisé des expéditions en Arctique et en Himalaya, notamment avec S. Venables. Il a également été éditeur de l'AJ et jury du *Boardman Tasker Prize* (récompensant les meilleurs récits d'alpinisme). |
| Victor SAUNDERS ( ?)<br>*Elusive Summits: Four Expeditions in the Karakoram, 1991*<br>*No Place to Fall, 1994* | Origines sociales inconnues. **Architecte** à Londres, il devient **guide professionnel** (BMG) en 1996 et part s'installer à Chamonix en 2003. Il est nominé aux **Piolets d'Or** pour la première ascension par l'arête sud du Panch Chuli V (Inde), avec Stephen Venables, Dick Renshaw, Stephen Sustad et Chris Bonington en 1992. |
| Joe SIMPSON (1960-)<br>*Touching the Void, 1988 (adapté en film, 2003)*<br>*This Game of Ghosts, 1993*<br>*Storms of Silence, 1996*<br>*Et d'autres ouvrages* | Fils et petit-fils d'officier, élevé entre la Malaisie, l'Angleterre et l'Allemagne, il découvre l'escalade à *Ampleforth College (public school)*, puis l'alpinisme à l'université d'Edinbourg où il obtient une licence en littérature, avant d'abandonner ses études pour l'alpinisme. Un accident quasi mortel dans les Andes, qu'il relate dans son best-seller *Touching the Void* (*La mort suspendue*), le rend célèbre. Il a publié d'autres ouvrages depuis. |
| Andy PARKIN (?) | Origines sociales inconnues. **Alpiniste professionnel (conseiller technique) et peintre**, né à Sheffield, il est le premier alpiniste anglais ayant obtenu **un Piolet d'Or (1995)**. Grièvement blessé lors d'une chute en 1984, dans l'incapacité de grimper, il commence à peindre, puis quelques années plus tard reprend l'alpinisme à haut niveau, tout en poursuivant sa carrière artistique. Il est membre du **GHM.** |
| Alison HARGREAVES (1962-1995) | Sa mère est **professeur de mathématiques** et son père **ingénieur mathématicien** (ses parents se sont rencontrés à Oxford). Après son baccalauréat, elle **arrête ses études pour se consacrer à l'alpinisme**, monte avec son mari (et manager) une entreprise de fabrication de matériel d'alpinisme qui fait faillite, mais finit par gagner sa vie de ses ascensions (les 6 faces nord des Alpes, puis des ascensions en solitaires dans l'Himalaya, par exemple l'Everest sans oxygène). Elle meurt sur le K2 la même année, et est violemment critiquée par les médias pour avoir laissé deux jeunes enfants. |

| | |
|---|---|
| Simon YATES (1963-)<br>*The flames of adventure, 2001*<br>*Against the wall, 1997*<br>*The wild within, 2012* | Origines sociales inconnues (sans doute des origines populaires. Sa grand-mère était ouvrière dans une fabrique de chaussure). Après des études universitaires (**licence de biochimie à l'université de Sheffield**), il fait des petits boulots (cordiste, construction, instructeur d'escalade, guide occasionnel dans des massifs éloignés) pour pouvoir se consacrer à l'alpinisme et partir en expéditions (Andes, Himalaya, etc.). Il a été rendu célèbre pour avoir coupé la corde qui le reliait à Joe Simpson, épisode que celui-ci relate dans *Touching the Void/La mort suspendue*. |
| Andy PERKINS ( ?) | Origines sociales inconnues. Il fait des **études d'ingénieur à l'université de Notthingham**, puis un **doctorat** sur les baudriers d'escalade pour l'entreprise Troll, pour laquelle il travaille entre 1988 et 2001. Pendant cette période, il participe à de nombreuses expéditions en Himalaya, Amérique du Sud, et en Arctique, notamment avec Brendan Murphy, qui devient son compagnon de cordée. Il ensuite **guide (BMG)** à Chamonix. Il travaille également (responsable sécurité) sur le **tournage de films.** |
| Brendan MURPHY (1963-1997) | Origines sociales inconnues. Il obtient un **doctorat en informatique à Cambridge**, et y travaille comme **chercheur**. Auteur de plusieurs premières, au Royaume-Uni, dans les Alpes (1ère hivernale de *Divine Providence* sur le Grand Pilier d'Angle), et en Himalaya (1ère de la face nord du Changabang ; 1ère de la face nord ouest du Cerro Kishtwar). Il meurt dans une avalanche à la descente du Changabang. |
| Louise THOMAS (TURNER) (1964)-) | Origines sociales inconnues. **Enseignante et guide**. Auteur, en particulier avec son mari Mike 'Twid' Turner, de nombreuses premières en *big wall* sur les iles Baffin, au Groenland, en Norvège, Patagonie, Venezuela, Himalaya. |
| Nick BULLOCK (1965-)<br>*Echoes, 2012* | Son père est maçon puis vendeur d'assurances puis travailleur social. Sa mère est employée comptable puis employée de banque. Gardien de prison, puis instructeur d'éducation physique en prison (1987-2004) après avoir arrêté ses études au niveau du Brevet et exercé plusieurs petits boulots (garde-chasse notamment), il devient alpiniste professionnel en 2004, écrit et produit des films d'alpinisme. Auteur de plusieurs premières dans les Alpes et en expédition, notamment en solo. Il est nominé aux Piolets d'Or pour la première de la face nord du Chang Himal (2009). |
| Malcolm BASS (1966-) | Origines sociales inconnues. **Psychologue clinicien.** Il est l'auteur de plusieurs voies remarquées en Alaska et en Himalaya en style alpin, et a été nominé pour un **Piolet d'Or en 2011** pour la première de la face sud-ouest du Vasuki Parbat (avec Paul Figg). |
| Paul PRITCHARD (1967-)<br>*Deep Play, 1997*<br>*Totem Pole, 1999* | Né dans une **famille ouvrière de Manchester**, il découvre l'escalade dans une carrière locale, arrête ses études à 16 ans et part vivre à Llanberis où il **vit des aides sociales** comme beaucoup d'autres grimpeurs (*unemployed climbers*). Après avoir réalisé des voies extrêmes au Royaume-Uni, il se lance dans des projets plus lointains, jusqu'au jour où une pierre lui écrase une partie du crâne lors de l'ascension du Totem Pole en Tasmanie, accident qu'il raconte dans son ouvrage autobiographique. |
| Mike 'Twid' TURNER (1967-) | **Guide indépendant**. Epoux de Louise Turner avec qui il a réalisé de nombreuses ascensions en *big wall*. Très actif dans l'ouverture de voies nouvelles au Royaume-Uni, alors qu'il était **guide au National Mountain Centre à Capel Curig**, il est également l'auteur de voies en style alpin dans des massifs éloignés (Alaska, Himalaya, etc.). Il est nominé aux **Piolets d'Or** pour son ascension de la face est de la Citadel (Alaska) avec Stuart McAleese et Ollie Sanders (2003). |
| Andy CAVE (1967-)<br>*Learning to breathe, 2005* | **Fils de mineur**. **Mineur à 14 ans**, il découvre l'alpinisme, reprend des études en littérature anglaise, exerce divers métiers temporaires (guide, enseignant, maçon, travaux en altitude, etc.), fait une thèse en sociolinguistique et devient **guide et conférencier** (***motivational speaker***). Il a participé à plusieurs expéditions. |
| Ian PARNELL (1969-) | Origines sociales inconnues. **Alpiniste professionnel, photographe, journaliste alpin**. L'un des meilleurs alpinistes anglais actuels, il s'est fait une renommée suite à des ascensions audacieuses, souvent en solo (expédition en 2000 au Kyrgyzstan, où il réalise en solo *The Isolationist* (1200 mètres) en 5 heures, ou en Alaska avec Jules Cartwright sur le mont Hunter). Il est nominé trois fois aux **Piolets d'Or**. Il est **responsable régional du BMC**. |
| Bruce NORMAND (?) | Origines sociales inconnues. Ecossais**,** il fait ses **études à Cambridge, puis au MIT**, où il découvre l'alpinisme. Il devient **professeur de physique théorique** (aujourd'hui à l'université de Renmin, Chine). Il a fait partie de nombreuses expéditions (Alaska, Cordillère Blanche, Himalaya), et a obtenu un **Piolet d'Or (2010)** pour la première du Xuelian Ouest (Chine)) par la face nord, avec Kyle Dempster et Jed Brown (USA). |
| Al POWELL (1970-) | Origines sociales inconnues. **Guide.** Initié à l'alpinisme par ses parents, **étudiant à Leeds dans les années 1990**, il se spécialise dans les expéditions en style alpin, comme avec John Bracey dans l'hivernale de la face nord du Tupilak (Groenland), ou avec Nick Bullock pour la premières de la face sud-est du Jirishanca. |
| Paul RAMSDEN (1971-) | Origines sociales inconnues. **Consultant santé et sécurité au travail (*Health and Safety consultant*)**, il est l'auteur de plusieurs premières en Alaska (voie de 50 heures non-stop, avec Guy Willett), en Patagonie (Guillaumet), en Norvège (hivernale du Troll Wall). **Il gagne le Piolet d'Or en 2003** pour la première de la face nord du Siguniang, et en 2012 pour l'ascension de Shiva (les deux avec Mick Fowler). |
| Andy KIRKPATRICK (1972-)<br>*Psychovertical, 2008*<br>*Cold wars, 2012* | **Alpiniste professionnel, conférencier**, auteur de **films d'expédition**. **Fils d'un instructeur d'alpinisme dans l'armée**, lui-même fils de militaire, il échoue à l'école à cause d'une dyslexie non diagnostiquée, travaille comme **vendeur** dans des magasins d'outdoor, et réalise des voies extrêmes, parfois en solo, dans les Alpes, puis en *Big Wall*, comme sur El Capitan dans le Yosemite. |
| Kenton Edward COOL (1973-) | Origines sociales inconnues. Il devient **guide**, après avoir été pendant 6 ans **ouvrier cordiste** (*industrial roped access worker*) pour gagner sa vie entre ses expéditions, et passé une **licence de géologie à l'université de Leeds**. En plus de premières reconnues en Himalaya (Arête sud-ouest de l'Annapurna III, 2003, qui lui vaut une nomination aux **Piolets d'Or** ; traversée du Nuptse-Everest-Lhotse en 2013) et en Alaska (Denali), il a mené en tant que guide de nombreuses expéditions sur les hauts sommets himalayens (dont 11 sur l'Everest). |

| | |
|---|---|
| Matt DICKINSON (1972-) | Origines sociales inconnues. **Guide**. Dans les années 1990, il réalise plusieurs expéditions notamment des premières de big walls au Groenland, et emmène des clients sur les hautes montagnes du monde. |
| Rich CROSS (1973-) | Origines sociales inconnues. Après une **licence à l'université de Leeds**, il devient **guide**. Il participe à plusieurs expéditions et réalise notamment la première de l'arête nord-ouest de l'Ama Dablam (2001) avec Jules Cartwright en style alpin (ce qui lui vaut une nomination aux **Piolets d'Or**). |
| Jules CARTWRIGHT (1974-2004) | Initié par ses parents, **médecins**, à l'escalade au Royaume-Uni et dans les Alpes, après une **licence en technologies du design et de l'information à Leicester**, il se consacre à l'alpinisme et devient **aspirant-guide**. Auteur de plusieurs premières en Alaska (pilier nord du Mont Hunter, avec Ian Parnell, qui lui vaut sa première nomination aux **Piolets d'Or**) et en Himalaya (arête nord-ouest de l'Ama Dablam, avec Rich Cross, qui lui vaut une seconde nomination aux Piolets d'Or) |
| Airlie ANDERSON (1975-) | Origines sociales inconnues. **Alpiniste et grimpeuse professionnelle.** Grimpeuse à l'origine (elle gagne la coupe d'Angleterre de bloc en 1992, à 16 ans), elle pratique à présent toutes les disciplines de l'alpinisme : rocher, glace, neige, partout dans le monde. Récemment, elle a formé une cordée avec Lucy Cramer, déclarant préférer l'alpinisme en compagnie de femmes. |
| Pete BENSON (1975-) | Origines sociales inconnues. **Ingénieur en chimie** à Aberdeen. Avec son frère jumeau Andy, auteurs de plusieurs premières et nouveaux itinéraires dans les massifs lointains (Groenland, Himalaya) ou en Ecosse et en Norvège. |
| Tim EMMETT (1975-) | Origines sociales inconnues. Athlète professionnel en sports extrêmes (*Professional extreme sport athlete)*. Eduqué dans une *public school*, il obtient une licence en zoologie marine, devient vendeur, puis alpiniste et plus généralement « aventurier » professionnel. Très médiatisé, il anime également des émissions de télévision et a fait l'objet de nombreux reportages. |
| Ben HEASON (1976-) | Origines sociales inconnues. **Alpiniste (big walls) professionnel** (ainsi que coach et ***motivational speaker***). Ses parents alpinistes l'emmènent avec eux très jeune (par exemple sur le circuit de l'Annapurna à l'âge de 4 ans). **Titulaire d'une licence** en *Sport and Exercise Science* à l'université de Birmingham. |
| Jon BRACEY (1977-) | Origines sociales inconnues. **Guide**. Ancien **étudiant à l'université de Leeds**. Auteur de plusieurs premières en Alaska, au Groenland et en Himalaya. Avec Rich Cross, il fait la première de la face nord-ouest du Mont Kennedy (Alaska). En 2008, il concourt pour l'Angleterre aux championnats du monde de ski-alpinisme. |
| Andy SHARPE (1977-) | Origines sociales inconnues. **Medecin à Edinburgh.** Auteur discret de plusieurs ascensions majeures (sur l'Ama Dablam abec Dave Hollinger en 2002 ; sur le Mont Dicket –Alaksa- avec Sam Chinnery en 2004). |
| Stuart MCALEESE (1977-) | Origines sociales inconnues. Né dans le Lake District, il décide très jeune de devenir **guide** et exerce au sein du **National Mountain Centre de Capel Curig, au Pays de Galles.** Auteur de nouveaux itinéraires dans les Alpes et en Ecosse, il réalise également des premières remarquées dans des massifs éloignés (Alaska –Citadelle– en 2003, qui lui vaut une nomination aux **Piolets d'Or)**, Patagonie (Tour de Paine), île de Baffin. |
| Sam CHINNERY (1978- ) | Né de **parents artisans d'art** (sculpture et dorure), il obtient une **licence en Immunologie à l'université d'Edinbourg** avant de s'installer comme **ébéniste** (meubles contemporains). Il a réalisé dans les années 2000 des ascensions reconnues en Himalaya (avec Jules Cartwright) et en Alaska (avec Andy Sharpe). |
| Dave MACLEOD (1979-) | Origines sociales inconnues. Après avoir **étudié les STAPS à l'université**, il devient **alpiniste professionnel (**et ***motivational speaker***). Le grimpeur écossais le plus complet de sa génération : escalade sportive, traditionnelle, solo, cascade de glace. |
| Leo HOULDING (1980-) | Origines sociales inconnues. **Alpiniste professionnel.** Initié très jeune par un père grimpeur, il se perfectionne en compagnie de J. Dawes, qu'il rencontre sur un plateau télévisé. Il gagne les championnats britanniques d'escalade à l'âge de 15 ans. Alors adolescent, il réalise ses premières voies extrêmes et engagées. Il part ensuite pour le Yosemite où il grimpe des *big walls* en solitaire, puis dans les Iles Baffin, en Antarctique, et en Himalaya. |
| Ben BRANSBY (1980-) | Origines sociales inconnues. **Ingénieur**. Il découvre l'escalade, très jeune, avec ses parents. Il fait ses **études à Leeds**, où il fait partie de la scène alpinistique. Au début des années 2000, il participe à plusieurs expéditions en Patagonie et au Groenland. Son mariage (2004) et la naissance de ses enfants mettent un frein à ses expéditions, bien qu'il continue de pratiquer à haut niveau en Angleterre et en Ecosse. |
| Matt HELLIKER (1980-) | Origines sociales inconnues. **Alpiniste professionnel, guide** (BMC) Il est (en 2013) **le plus jeune guide britannique** du BMC et exerce à Chamonix. Auteur de premières en Patagonie et en Alaska, et de voies difficiles dans les Alpes et sur les massifs du Royaume-Uni. |
| Will SIM (1990-) | Origines sociales inconnues. **Aspirant-guide**, il appartient à la toute nouvelle génération des « grands alpinistes », ayant réalisé en 2014 le nouveau record de vitesse sur l'éperon Cassin au Denali, avec Jonathan Griffith. |

## 2.2. Alpinistes français

Ce tableau contient les 171 noms retenus pour notre reconstitution de l'élite de l'alpinisme français. Pour information, j'ai également ajouté quelques noms (et leurs biographies), qui n'ont pas été pris en compte dans les opérations statistiques. Il s'agit des alpinistes dont les cases sont légèrement grisées.

Les 27 alpinistes du corpus d'auteurs d'autobiographies sont visibles par le fait que leur profil est entouré d'un trait plus large.

| | |
|---|---|
| Horace Benedict de SAUSSURE (1740-1799)<br>*Voyages dans les Alpes, 1779* | Aristocrate suisse, issu d'une famille de scientifiques renommé (son père est agronome, son oncle naturaliste et biologiste), il entre à l'Université à 14 ans, obtient un **doctorat de physique**, devient **professeur de philosophie à l'académie de Genève** en 1762, puis membre de la *Royal Society*. Il offre une prime à qui atteindra le sommet du mont Blanc en 1786, afin d'y réaliser des expériences scientifiques. Après la première ascension de la montagne par le guide Jacques Balmat et le docteur Michel Paccard (de Chamonix), il réalise lui aussi l'ascension en 1787, et y fait des observations au sommet. |
| Louis RAMOND DE CARBONNIERES (1755-1827)<br>*Voyages au Mont-Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées, 1797*<br>*Ouvrages d'histoire naturelle consacrés aux Pyrénées* | **Fils d'un trésorier de guerre**, il devient **avocat**. Député de Paris pour l'assemblé législative pendant la Révolution, soutien de Lafayette, il s'enfuit dans les Pyrénées où il est emprisonné à Tarbes. Il réalise plusieurs ascensions dans les Pyrénées, dont celle du mont Perdu, en 1802, après de nombreuses tentatives. Il devient **professeur d'histoire naturelle** en 1796**,** rentre à Paris en 1800, siège à l'Assemblée jusqu'en 1806, devient **préfet du Puy-de-Dôme** qu'il ne quitte plus jusqu'à sa mort. |
| CACHAT « le Géant » (1755-1840)<br>**Guide** | **Cultivateur**, né et mort à Chamonix. Il exerce en même temps la fonction de **guide**, et sera celui du Professeur Forbes (cf. alpinistes anglais). Il réalise la première traversée du Col du Géant en juin 1787, qui le rend célèbre. Il réalise la deuxième ascension du mont Blanc avec les guides Alexis Tournier et Jacques Balmat. |
| Michel Gabriel PACCARD (1757-1827) | **Médecin de Chamonix**, **fils de notaire**, son intérêt pour la botanique l'amène à rencontrer Saussure. Après un premier échec, il réalise, avec Balmat, la première ascension du mont Blanc, et effectue au sommet quelques mesures scientifiques. |
| Jacques BALMAT (1762-1834)<br>**Guide** | **Cultivateur**, chasseur de chamois, cristallier, et **guid**e de Saussure pour son ascension du mont Blanc. |
| Marie PARADIS (1786-1836) | **Paysanne chamoniarde**, première femme à réaliser l'ascension du Mont-Blanc, en 1808, avec l'aide (physique) de guides locaux. |
| Henriette d'ANGEVILLE (1794-1871) | Née à Genève, **issue d'une famille aristocratique française**, elle se passionne pour le Mont-Blanc qu'elle gravit en 1838, sans se faire aider physiquement. Parmi ses 21 autres ascensions y compris une hivernale (dans le Jura, en raquettes), elle réalise l'Oldenhorn en 1863, à près de 70 ans. Femme atypique pour son temps, elle ne se marie pas. |
| Auguste BALMAT (1808-1862)<br>**Guide** | Petit neveu de Jacques Balmat, issu d'une **famille de cultivateurs**, il est le **guide** de Tyndall, Wills, et Forbes, qui l'emploie dès 1842, et qu'il aide dans ses expériences (les poursuivant même pendant l'hiver). Il s'initie à l'anglais et s'intéresse aux ouvrages scientifiques que lui envoient ses clients. Nommé syndic de Chamonix, il démission pour devenir guide-chef. |
| Victor PUISEUX (1820-1883) | Né à Paris, **boursier au collège Rollin à Paris**, il remporte le concours général en physique à 16 ans, entre à **l'Ecole normale supérieure** où il obtient l'agrégation et le doctorat de mathématiques. **Mathématicien et astronome**, **professeur à la Faculté des Sciences de Besançon, puis à l'Ecole normal supérieure**, il devient membre de l'observatoire de Paris, et occupe la chaire d'astronomie de la faculté des sciences (1857-68). Précurseur de l'alpinisme sans guide, il atteint, seul, le sommet du mont Pelvoux en 1848. Il initie ses enfants à l'alpinisme, dont son fils, Pierre Puiseux, futur membre du GHM (cf. plus bas). |
| Jean-François Albani de BEAUMONT (1753-1811) | Ecrivain et peintre savoyard, auteur notamment d'une série de *Voyages Pittoresques dans les Alpes*, illustrés par lui-même. |
| Henri-Fréderic FAIGE-BLANC, dit Alpinus (1811-1901) | Notaire, maire de Voiron, grand chasseur de chamois, fondateur de la STD, écrivain (*La chasse alpestre en Dauphiné*) |
| Adolphe JOANNE (1813-1881) | Après des études au lycée Charlemagne (Paris), il fait des **études de Droit**, est appelé au Barreau en 1836, mais se consacre rapidement à l'écriture, la traduction et l'édition. **Editeur et journaliste**, fondateur et troisième président du CAF. Il préside chez Hachette la série des « guides Joanne » dont le premier est *L'Itinéraire de la Suisse* (1841), en collaboration avec des alpinistes comme M. Paillon, H. Duhamel, F. Schrader, et le géographe E. Reclus. |
| Toussaint Gabriel LOPPE (1825-1912) | **Fils d'un capitaine des *Royal Engineers***, dont la famille était originaire d'Alençon. Il étudie brièvement au **lycée Henri IV**, avant d'être envoyé dans les Alpes pour des raisons de santé. Il y découvre le dessin de montagne et décide de devenir **peintre**. Plus tard dans sa carrière, il pendra plusieurs tableaux du sommet du mont Blanc, et son travail sera loué, notamment à l'Alpine Club, dont il était membre honoraire. |
| Auguste-Rosalie BISSON (1826-1900) | **Photographe** chargé de couvrir le voyage de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie à la mer de glace en 1860. En 1861, il monte avec son frère une importante expédition au sommet du Mont-Blanc, dont les clichés seront exposés à Paris. |

| | |
|---|---|
| Ernest CEZANNE (1830-1876) | **Polytechnicien, ingénieur des Ponts et Chaussées, homme politique (**élu à l'Assemblé nationale en 1871 et 1876). Il lance l'idée des chasseurs alpins en 1873 et devient le premier **président du CAF**. |
| Franz SCHRADER (1844-1924) | **Fils d'un enseignant dans un collège ouvrier**. Autodidacte, il apprend la peinture, les langues anciennes, et les sciences alors qu'il est **employé chez un négociant de vin**. Il poursuit sa carrière dans le commerce, tout en exerçant ses talents de géographe, peintre et cartographe. Il fait beaucoup avancer la cartographie des Pyrénées. |
| Auguste REYNIER (1849-1929) | Homme d'affaire qui fit l'ascension de quelques grandes voies du massif des Ecrins avec ses guides Maximin Gaspard et Joseph Turc, ainsi que des voies dans le massif du Mont-Blanc. |
| Paul GUILLEMIN (1847-1928) | Haut fonctionnaire, originaire du Briançonnais, explorateur des montagnes du Dauphiné et de l'Ubaye (voie nouvelle sur le Viso, 1879 ; 3ème ascension de la Meije). Il organise les premiers cours de guides et fait construire des refuges. Il est l'auteur d'une collection de livres de montagne, et a réalisé une étude sur les textes militaires liés aux Alpes. |
| Émile JAVELLE (1847-1883)<br>Souvenirs d'un alpiniste, 1886 | Né à Saint-Etienne, il est issu d'une famille comprenant un sénateur et un fabricant d'armes. Son père est commerçant pour une rubanerie de Bâle. Il fait ses études dans une école catholique, puis au séminaire. Il abandonne le noviciat à 17 ans, apprend le latin, mais est placé comme apprenti dans un atelier de photographie dirigé par son père, suite à sa reconversion après la crise. Il étudie en autodidacte et devient professeur de français. Il devient un écrivain suisse reconnu, donne des conférences, et crée une école positiviste dans le Vaudois. Il est l'un des sans-guides de son époque, et s'investit dans le Club Alpin Suisse. |
| Armand CHABRAND (1854-1941) | **Avocat,** président du syndicat d'initiative de Grenoble, « alpiniste actif » de la STD ayant gravi les principaux sommets dauphinois. |
| Le Chevalier Victor SPITALLIERI de CESSOLE (1859-1941) | Alpiniste niçois ayant joué un grand rôle dans le développement de l'alpinisme et du ski dans les Alpes du Sud (avec des guides). **Membre du GHM. Membre de l'AC.** |
| Hilaire BELLOC (1870-1953) | **Ecrivain** anglais d'origine française, dont le livre sur les Pyrénées (1909) fit découvrir le massif outre-manche. |
| Raoul BLANCHARD (1877-1965) | **Géographe** et alpiniste, il devient le spécialiste des Alpes françaises avec les 12 volumes de ses *Alpes Occidentales* |
| André CHAMSON (1900-1983) | **Né à Nîmes,** il étudie au lycée d'Alès, et entre à l'école des Chartes. Il devient **archiviste-paléographe**. **Ecrivain, il rentre à l'Académie Française.** Dans les chasseurs alpins pendant la seconde guerre mondiale, il est l'auteur de courses classiques avec son frère Max, écrivain lui aussi, et ami de Rébuffat. |
| Henry BORDEAUX (1870-1963)<br>75 romans<br>GHM | **Écrivain, académicien, fils d'avocat**, il fait des études de droit, exerce au barreau de Thonon, avant de se consacrer à l'écriture. Il est l'auteur de 75 romans, dont plusieurs ont pour cadre la haute montagne (*Sous les pins aroles, La neige sur les pas, La vie est un sport, aventures en montagne*, etc.) et fut un alpiniste assidu « sans chercher l'exploit sportif ni l'horaire ». |
| Paul HELBRONNER (1871-1938)<br>GHM | Fils d'un **avocat à la cour d'appel de Paris**. **Cartographe** dans l'armée, puis **industriel** (il travaille dans les aciéries de son beau-père), il finit par se consacrer à sa passion pour la cartographie et l'alpinisme. Il est membre de l'Institut français et de l'Académie des sciences, auteur d'une œuvre colossale (notamment Description Géographique des Alpes françaises, 13 tomes, 30 ans de travail à ses frais, puis aux frais de l'armée). Membre du GHM. |
| Jean-Antoine CARREL (1828-1890)<br>**Guide** | **Berger** né au Breuil (alors en Italie), il exerce en même temps le métier de **guide**. Guide de Whymper (cf. alpinistes anglais), ce dernier emploie pourtant son rival, Michel Croz, pour l'ascension du Cervin en 1865, ascension que Carrel répète trois jours plus tard. Dans les Andes, avec Whymper, il effectue les premières sur le Chimborazo et le Cotopaxi. Il a effectué près de 50 ascensions du Cervin, et meurt lors de la dernière. Il est nommé guide émérite par Whymper à l'AC en 1880. |
| Michel CROZ (1830-1865) –mort dans l'ascension du Cervin<br>**Guide** | Originaire du Tour, village de la vallée de Chamonix, il vit avec sa famille, fait le **porteur** et parfois le **guide**. Il se fait remarquer lorsque William Mathews (cf. alpinistes anglais) l'engage sur le mont Blanc. Croz va dès lors accompagner les meilleurs amateurs de l'époque (des anglais comme Mathews, Tuckett, Moore, Adams-Reilly, Whymper) avec lesquels il accomplit, en cinq ans, un grand nombre de premières prestigieuses. Il meurt dans la descente du Cervin en 1865. |
| Pierre GASPARD, dit « Gaspard de la Meije » (1834-1915)<br>**Guide** | **Cultivateur** et chasseur de chamois de la Bérarde (Dauphiné), il réalise l'ascension de la Meije en 1877, avec Boileau de Castelnau. Il fait le **guide** jusqu'à ses 79 ans. Il aurait gravi la Meije jusqu'à 4 fois par an, probablement 50 fois dans sa vie. |
| Henry RUSSELL (1834-1909) AC<br>*Seize mille lieus à travers l'Asie et l'Océanie, 1864*<br>*Les Pyrénées, les ascensions et la philosophie de l'exercice, 1865*<br>*Souvenirs d'un montagnard, 1878* | **Aristocrate** (comte), né à Toulouse, il fait ses études à Toulouse, puis dans un **collège jésuite de Dublin** (*Clongowes Wood college*), et enfin à l'**université de Dublin** où il étudie la chimie. Il s'engage 9 mois dans la flotte anglaise puis revient à Pau. Il part ensuite en voyage pendant 3 ans (1858-61) autour du monde (il traverse notamment le désert de Gobi, la Manchourie, la Russie, et entre illégalement à Pékin). De retour à Pau, il réalise plusieurs premières dans les Pyrénées, dont le Vignemale (1869), avec les guides Henri et Hippolyte Passet de Gavarnie, qui deviendra sa montagne favorite : il montera 30 fois au sommet et y fera percer sept grottes. |

| | |
|---|---|
| Jean CHARLET-SRATON (1840-1925)<br>*Articles dans l'Annuaire du CAF, 1877 et 1879*<br>**Guide** | **Berger, cultivateur et charpentier**, **porteur, puis guide** d'Argentière dans les années 1870, il épouse une cliente, Isabella Straton (1838-1918), riche héritière anglaise, et prend le nom de Charlet-Straton. |
| Michel PAYOT (1840-1922)<br>**Guide** | **Cultivateur, maréchal-ferrant** et **guide**. Il entre à la compagnie des guides de Chamonix en 1863. En 1864, il est engagé par Adams-Reilly (qui travaille sur la carte du massif du Mont-Blanc), qui se joint bientôt à Whymper, accompagné de Croz, et réalise plusieurs premières. Il est alors nommé « guide de première classe ». En 1870, il rencontre l'anglais Eccles et s'associe presque exclusivement avec lui dès lors. Il l'accompagne dans les Rocheuses en 1878, et même en Ecosse pour y chasser avec lui le coq de Bruyère. |
| Jean Joseph BLANC, dit LE GREFFIER (1842-1914)<br>**Guide** | **Paysan**, **guide, chasseur** de chamois réputé, **contrebandier, braconnier**, né à Bonneval-sur-Arc. Instruit (il savait écrire), il fut pour un temps **maire de village**.<br>Il est l'auteur de plusieurs premières en Maurienne et dans le massif du mont Blanc. Il fut notamment le guide de CF. Meade (cf. alpinistes anglais) avec qui il tentera deux fois le Kamet (Himalaya) en 1910 et 1912. Ses quatre fils deviennent guides. |
| Emile REY (1846-1896)<br>**Guide** | **Guide** de Courmayeur, il réalise plusieurs premières prestigieuses (Aiguille Noire et Aguille Blanche de Peuterey) et est un pionnier de l'alpinisme hivernal (première hivernale des Grandes Jorasses, 1891, avec le guide Laurent Croux). |
| Laurent CROUX (1864-1938)<br>**Guide** | **Guide** de Courmayeur, il accompagne, entre autres, les alpinistes F. Gonella et A.Sella, le duc des Abruzzes, ou encore l'alpiniste anglais J.P. Farrar (cf. alpinistes anglais). En 1897, il part en expédition en Alaska avec le duc des Abruzzes. |
| Mary PAILLON (1848-1936) | Sœur de Maurice Paillon, fille d'un **médecin protestant installé à Oullins,** dans le Rhône, Mary Paillon est initié à l'alpinisme par sa mère, Jeanne Paillon. Elle rencontre Katharine Richardson (cf. alpinistes anglais) en 1897 et réalise avec elle de nombreuses premières féminines jusqu'à une maladie oculaire, qui met un terme à sa carrière et à celle de Richardson, qui reste vivre dans la famille Paillon. Elle est l'une des huit contributrices à la revue *La Montagne* entre 1895 et 1919, que son frère dirige dès 1905. **En 1910, elle est vice-présidente du LAC.** |
| Henry DUHAMEL (1853-1917) AC<br>*Guide du Haut Dauphiné (avec Coolidge et Perrin), 1887*<br>*Au pays des Alpins, 1899*<br>*Articles dans l'Annuaire du CAF* | **Rentier, cartographe** (il réalise une carte des Ecrins au 1/100000), géographe. Né à Paris dans une famille bourgeoise, il perd son père à l'âge de 13 ans. Il s'engage comme ambulancier durant le siège de Paris. En 1871, il déménage à Grenoble pour soigner son anémie. Il est à l'origine de la section Isère du CAF (en 1874) et est l'auteur de 23 premières, dont 8 sommets vierges, en France et en Kabylie, toujours accompagné de guides. Connu pour ses procédés indélicats (il antidatait les cartes de visite qu'il laissait au sommet de ses « premières »). Il contribue à introduire le ski dans les Alpes. En 1914, il est nommé au bataillon des chasseurs alpins. |
| Henri BRULLE (1854-1936), dit « le cavalier Brulle ».<br>*Ascensions, Alpes, Pyrénées, et autres lieux (recueil posthume), 1944* | **Fils de notaire, avocat**. Ses deux passions sont l'équitation et l'alpinisme. Sa famille possède des terres et des écuries. Ami du Comte H. Russell, membre de son *Tilleul Club*. Il représente (à l'inverse de Russell) la nouvelle école des pyrénéistes sportifs. Auteur de 275 ascensions dans les Pyrénées (avec le guide Célestin Passet) et les Alpes (avec le guide Gaspard), il talonnait les meilleurs guides (et portait son sac). Après 88 premières et une longue interruption entre 1914 et 1930, il entreprend d'escalader le mont Blanc chaque année. Il meurt de fatigue au retour de sa quatrième ascension, en 1936, à 83 ans . **Membre du GHM et de l'AC.** |
| Célestin PASSET (1854-1917)<br>**Guide** | **Guide pyrénéen, chasseur d'isards, fils du guide Hippolyte Passet** (le guide de Russell). Il se rend dans des massifs lointains, emmené par ses clients anglais (qui l'engageaient comme guide et comme limier) : Crête, Sardaigne, Asie Mineure, Algérie, Tunisie, Abyssinie. |
| Maurice PAILLON (1856-1938)<br>*Dictionnaire géographique de la France (avec Joanne), 1898* | Frère de Mary Paillon, agent de change, **fils d'un médecin protestant d'Oullins**, initié notamment par sa mère, Jane Paillon (1828-1911), qui pratiquait l'alpinisme. Premier rédacteur en chef de *La Montagne,* il y introduit la « chronique alpine », qui recense les nouvelles ascensions. Il effectue également un **travail géographique de grande ampleur**, poursuivi par son fils. Il est l'auteur de nombreuses premières dans les Ecrins avec les guides Emile et Hippolyte Pic, mais également d'ascensions sans guides, dans l'esprit de Pierre Puiseux (dont il publie les récits) et de Mummery (cf. alpinistes anglais), dont il traduit l'ouvrage *My Climbs in the Alps and Caucasus*. Il est l'un des premiers à grimper à Fontainebleau (qu'il présente à Pierre Allain- cf plus bas) et dans les Calanques. Son fils, Hugues Paillon, alpiniste et membre du GHM poursuit son œuvre géographique. **Membre du GHM et de l'AC.** |
| Emmanuel BOILEAU DE CASTELNAU (1857-1923) | **Fils de magistrat,** né à Nimes**. Baron**, amateur de chasse, il emploie des guides depuis ses 15 ans et réalise très jeune les grands sommets de l'époque : mont Blanc, Jungfrau, Dent Blanche. Il fait plusieurs tentatives au Cervin en 1875. Dès 1876, lui et les guides Pierre Gaspard et fils forment l'une des plus brillantes cordées de l'époque, réussissant rapidement un grand nombre de premières pendant les saisons 1876 et 1877, dont la Meije. (1877). **Membre de l'AC.** |
| Pierre PUISEUX (1855-1928)<br>*1928 et 1930, Où le père a passé (2 tomes)* | Né à Paris, fils de Victor Puiseux, précurseur de l'alpinisme sans guide. **Elève à l'Ecole normale supérieure,** il devient **astronome** à l'Observatoire de Paris, maitre de conférences à la faculté des sciences de Paris. Il est élu à l'Académie des sciences après ses travaux sur l'astronomie physique des corps célestes. A la suite de son père, qui l'initie à l'alpinisme, il devient le chef de près de 300 expéditions et courses sans guide, avec des amis (notamment la famille Michelin), alors que cette pratique est toujours critiquée. Il réalise également des ascensions avec guides, comme la face nord-nord-ouest de la Grande Casse (1877). Il est l'un des membres fondateurs du CAF (1874) et du **GHM** (1919). |

| | |
|---|---|
| Henri CORDIER (1855-1877) | Pyrénéen, petit-fils de Pierre-Louis Antoine, membre de l'Institut et pyrénéiste (Maladetta, 1802), neveu de Ramond de Carbonnière. Fils d'un avocat, orphelin à 15 et 19 ans, il vit chez son cousin, F. Delaborde, archiviste de l'Institut. Sa famille a de nombreuses relations anglaises, dont T. Middlemore (de l'AC), qui devient son compagnon de courses. Comme les alpinistes anglais, il pratique avec les grands guides de l'Oberland, et avec le guide Pierre Gaspard. Il est **étudiant à Sciences Politiques** lorsqu'il meurt en montagne. Il était **membre de l'AC**. |
| Emile FONTAINE (1859-1942)<br>*Notes sur l'alpinisme. Massif du Mont Blanc (2 volumes), 1930-32*<br>*Des risques de la montagne, 1927* | **Fils de négociant, négociant lui-même** (chargé d'un comptoir à Hanoï), il se retire des affaires à 38 ans, avec une belle fortune. Il découvre Chamonix et le ski, devient un excellent marcheur, et emploie le guide Joseph Ravanel, avec qui il réalisera de nombreuses premières.<br>Passionné d'histoire alpine, il est l'auteur d'un ouvrage sur le sujet. |
| Henri DUNOD (1865-1946) | Origines sociales inconnues. Après Saint-Cyr, il devient **lieutenant des chasseurs alpins**. Il est connu pour son assaut en 1885 sur le Grépon avec deux guides pour y rapporter le piolet le Mummery (auteur de la première en 1881), qui avait promis une récompense. Il rapporte le piolet après trois tentatives, et réalise dans le même temps la première ascension des Grands Charmoz. Il fut également un des promoteurs du ski dès les années 1880. **Membre de l'AC**. |
| Joseph RAVANEL (1869-1931) –« Le Rouge »<br>**Guide** | Né à l'Argentière dans une **famille de cultivateurs** de neuf enfants, dont il est l'ainé. Il a 14 ans à la mort de son père. Trois de ses frères deviennent des guides (Camille, Alfred et Jean). Il exerce le métier de couvreur, puis une fois guide à la Compagnie des Guides de Chamonix se consacre entièrement à cette occupation. Dans ce cadre, il gravit 57 fois le Grépon (la course la plus chère de l'époque) et y fait monter une statue de la vierge.<br>Un des grands guides de son époque, il réalise plusieurs premières dans les Aiguilles de Chamonix (Aiguille du Fou en 1901, traversée des Grands Charmoz en 1902, Dent du Crocodile en 1904, Aiguille des pèlerins et du Caïman en 1905, Aiguille du Peigne et des Ciseaux en 1906). Il est le guide d'Émile Fontaine, avec qui il réalise 14 premières dans le massif du mont Blanc en moins de 10 ans. Il engendre une lignée de guides. |
| Alexis BROCHEREL (1874-1927)<br>**Guide** | **Guide** Valdôtain, auteur de quelques premières dans le massif du Mont-Blanc et qui fut choisi par Tom Longstaff pour l'accompagner en Himalaya (ascension du Trisul, record d'altitude de l'époque), avec son frère qui était porteur. Les deux frères partiront également en 1909 avec le duc des Abruzzes dans le Karakoram où la voie normale du K2 fut explorée. |
| Les frères CADIER (5 frères, nés dans les années 1870)<br>*Au pays des Isards, 3 volumes, 1904* | Fils du **pasteur d'Osse** en Aspe, George (**pasteur**), Henri (**avocat**), Albert (**pasteur**), Edouard (**ingénieur**), Charles (**pasteur**) sont les premiers pyrénéistes à se passer de guides, recherchant les voies nouvelles et les arêtes vierges, amateurs de bivouacs et de longues traversées. Ils réalisent notamment l'ascension de l'Aneto par la brèche des tempêtes. |
| Jean et Elisabeth CAPDEPON (1885-1915 ; 1883-1909) | Leur père est **négociant** à Lyon. Jean est **militaire** dans le bataillon des Chasseurs à pieds à Grenoble. Il y découvre l'alpinisme et réalise des ascensions nouvelles, sans guide, dont l'Aiguille Capdepon dans le massif des Aiguilles d'Argentière, avec sa sœur. Celle-ci se tue en montagne à 19 ans lors de leur ascension de la barre des Ecrins. **Sous-lieutenant** dans les Vosges, il est tué pendant la guerre et décoré de la légion d'Honneur. |
| Armand COUTTET (1887-1983)<br>**Guide** | **Guide**, **son père est guide et cordonnier.** Il est **président de la Compagnie des guides** de Chamonix de 1941 à 1945. Il est le père de **Léon Couttet** (1923-1961), lui aussi guide à Chamonix et Président de la compagnie des guides. Reçu guide en 1914. Immédiatement, il est mobilisé, se bat à Verdun en 1916, et ne revient à Chamonix qu'en 1919. Il est qualifié de « pionnier des Dolomites » par Frison-Roche (cf. plus bas). |
| Alfred COUTTET (1889-1974)- « Couttet Champion »<br>Homonyme d'Armand Couttet<br>**Guide** et skieur | Né à Chamonix, **fils de guide, lui-même guide et skieur**, il est champion de France de ski en 1909, 1913 et 1914. Il ouvre une école de ski suite à ses succès. Guide, il réalise plusieurs premières dans les Alpes, et parcours les montagnes d'Europe (Dolomites, Tatras) avec R. Frison-Roche. Dans les Dolomites, il découvre du matériel nouveau (pitons, mousquetons, espadrilles). Passionné de technique alpine, il fait fabriquer le premier piton français par l'usine Simond des Bossons. Il s'installe comme **hôtelier** à la fin de sa vie. |
| Pierre LE BEC ( ?- 1928) | **Directeur du service juridique d'une société coopérative**. Un des pionniers du GHM et du GDB. Dans sa nécrologie, T. De Lepiney célèbre sa discrétion et son absence de vantardise quant à ses ascensions, réalisées avec son compagnon de cordée Jacques Werhlin. Il se tue sur le Breithorn avec trois autres alpinistes du GHM. |
| Alice DAMESME (1894-1974) | **Origines sociales et profession inconnues**. Epouse de Maurice Damesme, lui aussi alpiniste, elle pratique également l'alpinisme féminin avec Nea Morin (cf. alpinistes anglais) et Micheline Morin (cf. plus bas). **Membre du GHM,** elle en dirigera un des camps-école dans les Ecrins pendant la guerre. |
| Maurice DAMESME ( ?-1978) | **Polytechnicien**, ingénieur de formation, il dirige une société de Gaz de France. Epoux d'Alice Damesme. **Membre du GHM**. |

| | |
|---|---|
| Jacques de LEPINEY (1896-1941)<br>*Les aiguilles de Chamonix, 1926*<br>*Sur les crêtes du mont Blanc, 1929 (avec son frère)* | Fils d'Henry Granjon de Lepiney, **lieutenant de vaisseau, membre de la légion d'honneur**. Initié très jeune à l'alpinisme par son père, il a déjà à 16 ans une longue liste de courses, dont la dent d'Hérens (1907), l'Aiguille du Géant (1908), la traversée de la Meije (1910), et a survécu dans un accident à l'aiguille du Plan. Il commence l'alpinisme sans guide à 17 ans. **Polytechnicien**, engagé volontaire pendant la guerre, il refuse d'être officier et reste artilleur. **Entomologiste** à l'institut chérifien de Rabat, dont il devient doyen de la faculté, il explore les montagnes environnantes. Il réalise de nombreuses ascensions avec son frère, Tom de Lepiney, et fait partie des **membres fondateurs du GHM**, qu'il **dirige de 1919 à 1930**. |
| Jean ARLAUD (1896-1938)<br>*Manuel d'alpinisme (CAF)*, 1934 | Origines sociales inconnues. Né en Savoie, il découvre l'alpinisme pendant ses **études de médecine** à Toulouse. **Docteur en médecine**, il se spécialise dans la médecine sportive. Il réalise plusieurs premières dans les Pyrénées (notamment sur le Vignemale en 1926 et 1933). Il participe, en tant que médecin, à l'expédition française sur le Hidden Peak (1936). Il meurt lors d'une chute en montagne. **Membre du GHM.** |
| Jean-Antoine MORIN (1897-1943) | Issu d'une famille bourgeoise (qui réside place de la Concorde à Paris), de musiciens, son **père est officier naval**. Il rentre à **Polytechnique** en 1919 et devient **ingénieur** à la direction des fabrications d'armement, puis directeur de l'armement des Forces Françaises Combattantes (en Angleterre). Il parlait parfaitement anglais. Il fut envoyé en missions par De Gaulle en Afrique Equatoriale, puis en Syrie et Madagascar. Au retour de cette dernière mission, son avion s'écrase. Il compose depuis l'âge de 7 ans, et partage sa double passion pour la musique et la montagne avec sa sœur Micheline (cf ci-dessous). Il épouse Nea Morin, alpiniste anglaise (cf. alpinistes anglais). Membre du GHM (dont il fut le président) et du Groupe de Bleau. |
| Micheline MORIN (1899-1972)<br>*Encordée, 1936*<br>*Trag le chamois, 1948*<br>*L'alpe enchantée, 1951*<br>*Everest, du premier assaut à la victoire, 1953 (traduit en plusieurs langues)*<br>*Les femmes célèbres, 1961* | Sœur de Jean-Antoine Morin (cf. ci-dessus), elle fait comme lui partie du **GHM** et du Groupe de Bleau, et réalise en 1924, avec lui et Tom de Lepiney, la première ascension sans guide des Aiguilles Mummery et Ravanel. Partisane des cordées féminines, elle pratique avec Alice Damesme et Nea Morin et toutes trois réalisent plusieurs premières féminines dans les Alpes. En 1939, elle épouse Gérard Blachère (cf. plus bas), ingénieur et alpiniste du GHM, avec qui elle fait de nombreuses ascensions. Dans les années 1940, elle dirige le camp-école du GHM en Oisans. **Membre du LAC**. Membre du comité de rédaction de *La Montagne et Alpinisme*. **Auteure de récits d'alpinisme**. |
| Armand CHARLET (1900-1975)<br>*L'appel de la montagne, 1938 (littérature jeunesse)*<br>*Vocation alpine*, *1949*<br>Acteur principal du film *A l'assaut des aiguilles du diable* (M. Ichac, 1952).<br>**Guide** | Issu d'une **famille de guides**. Son **grand-père est instituteur** (et guide), et son **père cultivateur et charpentier**. Comme son frère, Georges Charlet (1901-1979), il devient porteur, puis **guide de Chamonix.** Il réalise de nombreuses premières, toutes dans le massif du mont Blanc, dont plusieurs sur l'Aiguille Verte, montagne qu'il escaladera plus de 100 fois. De guide, il devient **professeur-maitre à l'ENSA**, poste qu'il occupera pendant 18 ans, et **président de la compagnie des guides de Chamonix** (pendant 20 ans). Il fait partie des fondateurs du **syndicat national des guides** en 1960. Il était également un des premiers guides (voire le premier) membre du **GHM**. Ses conceptions classiques des techniques alpines (refus des pitons et du cramponnage avant) l'ont peut-être freiné dans certaines réalisations. |
| Camille DEVOUASSOUX (1900-1965)<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. **Guide**, originaire d'un hameau près de Chamonix (les Ouafres), il entre à la Compagnie des guides de Chamonix en 1928 après avoir été **employé des chemins de fer** pendant quelques années. Il est un des compagnons de cordée d'Armand Charlet. Il entre également au **GHM**. |
| Pierre DALLOZ (1900-1992)<br>*Haute Montagne, 1931*<br>*Zénith, 1951*<br>*Rochers, neiges et sables, 1978* | Origines sociales inconnues. **Diplômé de l'institut électrochimique de Grenoble,** il devient pourtant **architecte**, membre important du GHM, mais également rédacteur en chef de *La Montagne* dans les années 1930, il réalise plusieurs premières (avec Lagarde et de Ségogne), mais également des premières hivernales (Meije, 1926 ; Meije orientale et Pic Central de la Meije, 1927). Résistant pendant la guerre, il proposa l'établissement du maquis du Vercors. Membre du **GHM**. |
| Jacques LAGARDE (1900-1968) | Origines sociales inconnues. **Médecin, chercheur en médecine,** il fait partie des principaux représentants de l'alpinisme sans guide de l'époque, auteur d'ascensions en glace, souvent en compagnie de J. Lagarde, T et J. de Lepiney, H de Ségogne, et P. Dalloz. Il est **vice-président du GHM** en 1931. |
| Marcel BOZON (1901-1955)<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. **Guide, originaire du village des Pélerins**, il pratique l'alpinisme avec Armand Charlet lors de son service militaire (Briançon). Il réalise avec ce dernier (et une cliente) la première de l'Aiguille Verte par l'arête de la Sans Nom (1926). Il est l'un des **fondateurs du collège national d'alpinisme** (collège des Praz) en 1942, qui deviendra l'ENSA. Il devient en 1960 le premier Président du Syndicat national des Guides. Il reçoit la légion d'honneur pour les sauvetages qu'il a effectués. |

| | |
|---|---|
| Henry DE SEGOGNE (1901-1979)<br>*Karakoram: expédition française à l'Himalaya, 1936 (écrit avec les autres membres de l'expédition)*<br>*Les alpinistes célèbres, 1956 (avec Couzy)*<br>*Et d'autres ouvrages. Il a rédigé de nombreuses préfaces* | **Fils d'un avocat à la Cour de cassation**, il fait ses **études au lycée Saint-Louis** (où il se lie d'amitié avec Saint-Exupéry). **Conseiller référendaire à la Cour des Comptes, puis Conseiller d'Etat,** Commissaire Général au tourisme (1942-46), Président de la Société des Autoroutes des Alpes, du Conseil d'Architecture (et de nombreuses sociétés), De Ségogne est l'un des grands alpinistes du GHM des années d'entre-deux-guerres. Compagnon de course d'Armand Charlet à l'armée (1922, à Briançon), il grimpe ensuite dans le cercle étroit des sans-guides (Lagarde, Morin, Lépiney, Dalloz), et réalise de nombreuses premières dans les Alpes. **Président du GHM (1930-1937)**, il favorise sa séparation du CAF, et organise la première expédition française en Himalaya (Hidden Peak, 1936), qu'il dirige. Membre de l'**AC**. |
| Maurice FOURASTIER (1901-1961) | Né de **parents instituteurs** pieds-noirs, il devient **directeur d'Ecole** en Algérie. Il réalise des premières dans les Alpes dans les années 1930, notamment en compagnie d'A. Madier de Champvermeil, avec qui il prévoit de monter une expédition, jamais réalisée suite à la mort de Madier (1939) et à la guerre. Il meurt d'une chute en montagne. |
| Robert TEZNEAS du MONTCEL (1902- 1986)<br>*Ce monde qui n'est pas le notre, 1965*<br>*Nombreux articles* | **Fils d'un avocat**, il devient **auditeur au Conseil d'Etat**. Il fait partie des grands alpinistes amateurs de l'entre-deux-guerres, il est membre du GHM depuis 1924 et le préside pendant la seconde Guerre Mondiale. Il est également membre du Comité de l'Himalaya et participe aux deux expéditions françaises dans le Caucase avant la guerre. Il est fait prisonnier pendant la guerre et décoré de la légion d'honneur à son retour. |
| Louis NELTNER (1903-1985)<br>*Karakoram: expédition française à l'Himalaya, 1936 (écrit avec les autres membres de l'expédition)* | **Fils d'un colonel d'artillerie** qui fut commandeur de la Légion d'honneur, il passe par **Polytechnique** et par **l'Ecole des Mines de Paris**. Il devient **géologue** et c'est à ce titre qu'il participe à l'expédition française sur le Hidden Peak (1936). En tant que géologue, il explore également l'Atlas marocain. **Professeur à l'Ecole des Mines de Saint-Etienne** en 1931, il en est le **directeur de 1944 à 1971**. Il était officier de la Légion d'honneur et commandeur de l'Ordre national du Mérite. Membre du **GHM**. |
| Jean COSTE (1904-1926)<br>*Mes quatre premières années de montagne, 1928* | De **père médecin**, il est encore **étudiant en médecine** lorsqu'il se tue lors d'une tentative de première ascension de la face nord de la Meije, avec un camarade du même âge. Ses récits d'ascension sont publiés de manière posthume |
| Pierre ALLAIN (1904-2000)<br>*Alpinisme et compétition, 1949*<br>*L'art de l'alpinisme, 1956* | **Mécanicien tourneur, de père horloger**. Ouvrier parisien, éloigné des milieux de l'alpinisme, il pratique la randonnée avec Maurice Paillon (cf. plus haut), qui lui fait découvrir Fontainebleau. De là, il s'initie à l'escalade, puis à l'alpinisme, et accomplit rapidement des premières de premier plan (arête sud ouest du Fou, 1933 ; face sud de la Meije et face sud du Corno Stell, 1934; arête est du Crocodile, 1937, etc.). Son ascension de la face nord des Drus (1935) fut l'un des premiers grands évènements médiatiques, et le passage clé de la fissure longtemps considéré comme le passage le plus dur des Alpes. Il participe à la première expédition française en Himalaya (Hidden Peak, 1936). Au milieu des années 1930, **il ouvre un magasin de matériel de montagne**. Il est réputé pour **le matériel qu'il a inventé** (sac de couchage en duvet, mousqueton léger, chausson d'escalade en gomme « PA », remplaçant les espadrilles, descendeur, décrocheur). Membre du **GHM**. |
| Octave « Bobbi » ARSANDAUX (1906-1931) | Origines sociales inconnues. **Etudiant en architecture**, dessinateur humoristique de montagne, il est l'un des fondateurs du Groupe de Bleau et un défenseur de l'alpinisme sans guide. Il refuse de se présenter à l'élitiste GHM (et monte un canular pour l'occasion). Il réalise plusieurs premières dans les Alpes (face nord est des Droites avec J. Lagarde ; face nord de la directe d'Argentière avec R. Greloz ; descente de l'arête sud ouest du Fou). Il meurt lors d'une tentative sur l'aiguille Verte. |
| Roger FRISON-ROCHE (1906- 1999)<br>*L'Appel du Hoggar, 1937*<br>*Premier de cordée, 1941 (roman)*<br>*La grande crevasse, 1948 (roman)*<br>*Le versant du soleil, 1981(autobiographie)*<br><br>**Guide** | Elevé en partie à Paris par une **mère gérante d'une succursale des « blanchisseries américaine**s » (avant sa naissance, et la mort de son père, **ses parents tenaient une brasserie**), et en partie à Beaufort d'où est originaire sa famille (**cultivateurs),** il arrête ses études à14 ans, après avoir néanmoins **fréquenté le lycée Chaptal**. S'ensuite une **carrière mouvementée**, pendant laquelle il est successivement **coursier** (agence Cook, Paris), puis, à Chamonix, **secrétaire interprète** pour les JO d'hiver (Chamonix), **journaliste**, **moniteur de ski, guide (**il est le premier « étranger » (non né à Chamonix) à devenir guide à la compagnie des guides, réservée aux autochtones) **, reporter, cinéaste, explorateur (du Hoggar), écrivain, et exploitant de brasserie**. Il obtient la légion d'honneur. Il publie plusieurs romans à succès, et des dizaines de récits d'aventure et de montagne, soit en tout une trentaine d'ouvrages. |
| Fernand BELLIN (1905-1970)<br>**Guide** | Né à Chamonix, il devient **guide** en 1928 (sorti major de sa promotion), comme l'étaient son père et son grand-père (deux de ses fils deviendront également guides). Réputé pour ses qualités de grimpeur, il réalise notamment la première de la Noire de Peuterey et gravit plus de deux cent fois l'aiguille du Grépon. Excellence skieur, il est le premier à descendre le couloir Bellin (nommé d'après lui) sous la paroi du Brévent. Il meurt en montagne accompagné de ses clients à l'âge de 65 ans. |

| | |
|---|---|
| Georges VERNET (1905-1945) et Jean VERNET (1904-1996)<br>*Nos amies les cimes : récits de montagne*, *1987* (J. Vernet) ; *Au cœur des Alpes, 1951* (J. Vernet) | Nés dans une famille bourgeoise et protestante de Nice (père médecin), les deux frères font partie des grands sans-guides des années d'entre-deux-guerres, ouvrant des voies (une trentaine) dans le massif des Ecrins avec Lagarde et de Ségogne, Morin et Leninger. Georges, communiste, est arrêté par la Gestapo et déporté à Dachau, où il meurt. Il était employé. Jean, arrêté lui aussi pour ses activités communistes, survit. **Géologue** autodidacte, il passe ses diplômes après sa déportation, et **entre au CNRS**. Membre du **GHM**. |
| Pierre CHEVALIER (1905-2001) | Origines sociales inconnues. Né à Paris, **ingénieur chimiste de l'Ecole de Physique et Chimie Industrielles de Paris** en 1927, il a fait toute sa carrière à Rhône-Poulenc (1935 à 1967). De 1923 à 1949, il consacre l'essentiel de ses loisirs à l'alpinisme, surtout dans le massif du Mont-Blanc où il réalise une dizaine de premières remarquables, dont la face nord de la Calotte de Rochefort (1928), la face Nord du Chardonnet (1929) et la face nord est des Courtes (1930). Il se consacre ensuite à la spéléologie. Membre du **GHM**. |
| Marcel ICHAC (1906-1994)<br>Films : *Karakoram, 1936 ; À l'assaut des Aiguilles du Diable, 1942 ; Victoire sur l'Annapurna, 1950 ; Les Étoiles de midi, 1959 ; Les conquérants de l'inutile, 1966 ; et des dizaines d'autres films* | **Fils d'un journaliste financier**, il fait ses **études aux Arts déco**, et devient **journaliste et publicitaire**. Il se consacre rapidement **au cinéma et à la photographie de montagne**, filmant la quasi-totalité des expéditions nationales entre 1936 et les années 1950. Il participe également en tant que réalisateur à des explorations scientifiques au Groenland (1949) avec Paul-Emile Victor, en mer avec J.Y. Cousteau, en spéléologie, ou encore dans le désert. Il a également publié des livres de photographies. Membre du **GHM**. |
| Jean CHARIGNON (1905-1977)<br>***Karakoram: expédition française à l'Himalaya, 1936 (avec les autres membres)*** | Origines sociales inconnues. Profession inconnue. Compagnon de cordée des parisiens comme Pierre Allain, Jean Leininger, ou encore des frères Vernet, il réalise avec eux des grandes premières dans les années 1930, et est sélectionné, comme Pierre Allain, pour l'expédition française sur le Hidden Peak en 1936. Membre du **GHM**. |
| Edmond STOFFER (1905-1937) | Né à Paris où il passe sa jeunesse, il devient **ingénieur-chimiste** près de Saint-Etienne en 1928. Il entre au **GHM** en 1926. La même année, il a la main gauche écrasée par une pierre au Col des Cristaux, et perd 4 doigts. Il se lance rapidement dans les courses en solitaire, par exemple : la Meije (couloir Gravelotte), la muraille sud est des Ecrins, la face nord de l'Aiguille Verte. En 1934, une chute à ski le rend boiteux. En 1937, il meurt enseveli dans une avalanche. |
| Laurent GRIVEL (1906 - ?)<br>**Guide** | **Guide de Courmayeur**, **fils de guide**, son père Henri avait mis au point les premiers crampons à 10 pointes (modernes) d'après le modèle de l'alpiniste anglais O. Eckenstein (cf. alpinistes anglais). Laurent Grivel met au point les crampons à 12 pointes (dont 2 avant) et la technique des « pointes avant ». Il a réalisé de nombreuses ascensions et premières avec les frères Ottoz ou encore Lucien Devies. |
| Jacques BOELL (1908 - ?)<br>*Cimes d'Oisans , 1937*<br>*Paysages d'Oisans, 1948*<br>*15 aventures en montagne, 1966*<br>*L'avalanche, 1973* | Origines sociales inconnues. **Diplômé de HEC**, il devient assureur conseil puis **directeur commercial de Saint-Gobain**. Membre du Groupe de Bleau, il ouvre plusieurs itinéraires en Oisans. Auteur de plusieurs récits d'alpinisme, il obtient le prix Lafontaine de l'Académie française pour un de ses recueils de nouvelles. |
| Allain de CHATELLUS (1907-1987)<br>*De l'Eiger à l'Iharen, 1947*<br>*Alpiniste, est-ce toi ?, 1953*<br>*L'alpiniste est-il courageux ?, 1960* | Issu de la bourgeoisie parisienne, il devient **ingénieur à l'Ecole Centrale** des arts et manufacture (Centrale Paris). Alpiniste amateur membre du **GHM**, compagnon des frères Lépiney et de Micheline Morin, il a pratiqué dans les Alpes et dans le Hoggar. |
| Paul GAYET-TANCREDE, dit SAMIVEL (1907-1992)<br>Une cinquantaine d'ouvrages, dont *Sous l'œil des choucas, 1932*<br>*L'Amateur d'abîmes, 1940*<br>*Contes à pic, 1951*<br>*Fou d'Edenberg, 1967 (nominé au prix Goncourt)* | **Issu de la bourgeoisie parisienne**, il part vivre à Chambéry avec sa mère après le divorce de celle-ci. Il fait ses **études au lycée de Chambéry**, et devient **dessinateur** et illustrateur dès 1928. Connu par les alpinistes pour ses dessins de montagne humoristiques, il a également illustré des auteurs classiques, écrit plusieurs **romans** et nouvelles, **réalisé des films documentaires**. Membre du **GHM**. |
| Lucien DEVIES (1910-1980) | Parisien, né d'un **père polytechnicien** ayant fait carrière dans le privé, il est le secrétaire général, puis le **PDG de la Société de Transport et Manutention Ferroviaire**. Parallèlement, il est le **principal dirigeant des institutions françaises de l'alpinisme des années d'après-guerre**, à la tête du GHM, du CAF, et de la FFM, ainsi que du Comité de l'Himalaya. De ce fait, il est celui qui organise les grandes expéditions nationales de cette période. Il est également rédacteur en chef de *La Montagne et Alpinisme* entre 1955 et 1974. Sa carrière d'alpinisme se déroule plus tôt, dans l'entre-deux-guerres, où il réalise des premières, notamment en compagnie de l'italien G. Gervasutti ou J. Lagarde. |

| | |
|---|---|
| Andeol MADIER DE CHAMPVERMEIL (1911-1939)<br>**Guide** | Descendant d'une vieille famille de la Drôme, d'un **père notaire** qui le destinait à suivre ses traces. Sur les conseils d'un oncle officier, il s'oriente dans la carrière militaire, est envoyé à Briançon, où il découvre l'alpinisme. Après une carrière fulgurante, il devient **instructeur à l'École militaire de haute montagne de Chamonix, puis guide en l'Oisans.** Il est l'un des très rares « citadins » à être nommé guide à cette époque (avec Frendo, ou Frison-Roche). Il meurt dans une chute à la Dibona, montagne où il avait ouvert avec M. Fourastier (cf. plus haut) une voie dans la face sud (1937). Membre du **GHM**. |
| Les frères LEININGER – Raymond (1911- 2003)<br>Jean ( ? – 1999) | Leur parents appartiennent à la bourgeoisie cultivée bordelaise (mère pianiste et père géomètre). **Raymond quitte l'école sans diplôme et occupe différentes professions (dessinateur industriel, vendeur de matériel de montagne avec P. Allain, etc**.) avant de finir directeur technique de l'UNCM, après avoir dirigé un centre Jeunesse et Montagne. **Jean sera instituteur puis professeur de mathématiques**. Il fera partie de la première expédition française en Himalaya (Hidden Peak, 1936). Raymond réalise la première de la face nord des Drus en 1935, avec Pierre Allan et Jean Vernet. Membre du **GHM**. |
| Edouard FRENDO (1910-1968)<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. Né en Tunisie et élevé à Marseille, il s'oriente rapidement vers le **métier de guide**, en étant qualifié guide de la SDT dès 1932, du CAF en 1935, et de la Compagnie des guides de Chamonix en 1939 (il est, avec Frison-Roche, le premier citadin, non Chamoniard, à y entrer). En 1942, il dirige l'Ecole nationale de ski et en 1944 l'Ecole nationale d'alpinisme (future ENSA). Il réalise de grandes premières dans les Alpes dans les années 1930 et 1940. Après la guerre, il devient **vendeur de matériel de montagne et de ski**. Membre du **GHM**. |
| Jean CARLE (1910-2000) | Origines sociales inconnues. **Médecin**, c'est à ce titre qu'il participe à l'expédition française en Himalaya (1936). Membre du **GHM** et skieur, il est dans les instances dirigeantes de plusieurs organismes de ski (fédération française de ski, fédération internationale de ski, comité olympique français). |
| Robert OLLIVIER (1911-1998)<br>*Le pic d'Ossau, 1948 (suivi d'autres volumes, sur le modèle des Guides Vallot pour les Alpes)*<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. Après des **études de droit à Paris avortées**, il revient dans les Pyrénées pour pratiquer l'alpinisme, et fonde le GPHM en 1933 (groupe équivalent du GHM dans les Pyrénées). Dans les années 1930, il réalise des premières dans les Pyrénées. Il est **guide** diplômé d'Etat en 1938, et formera des alpinistes à Jeunesse et Montagne et à l'UNCM pendant la guerre. Président du **GPHM** 1945-1950. |
| Albert TOBEY (1912-2001)<br>**Guide** | **Fils d'un petit patron gantier**, il quitte l'école à 14 ans pour aller travailler comme apprenti gantier. Il commence l'alpinisme à 16 ans dans le cadre d'un club, la société des grimpeurs des Alpes, puis change de métier et devient **guide**. Il réalise notamment la première de la face nord du grand pic de la Meije (1947) |
| Jean FRANCO (1914-1971)<br>*Makalu, 1955*<br>*Bataille pour le Jannu (avec Terray), 1965*<br>**Guide** | Niçois, **fils d'un jardinier botaniste**, il entre à l'école normale de Nice, et décide de rester dans la région. Il devient **instituteur**, puis **guide** en 1943 (deux métiers qu'il exerce en alternance). En 1946, il dirige le collège des Praz (collège national de ski et d'alpinisme). Après avoir ouvert de nouveaux itinéraires dans le massif des Ecrins dans les années 1940, il dirige les expéditions nationales sur le Makalu (1954 et 1955) et sur le Jannu (1959). Il est également directeur de l'ENSA dès 1957, puis conseiller technique auprès du ministère de la jeunesse et des sports en 1960. |
| Jeanne FRANCO ( ? - 2007) | Origines sociales inconnues. Epouse de Jean Franco, comme lui membre du GHM, elle a effectué, notamment avec son mari, de nombreuses premières dans les massif des Ecrins, comme le pilier sud de la barre des Ecrins (1944). Il est président du GHM (1956-61) |
| George KOGAN (1917-1951) | Né Jerzy Stephan Kogan, juif ukrainien né en Russie d'un père riche marchand d'armes et d'une mère pianiste. La famille passe de pays en pays. Il passe deux baccalauréats et parle cinq langues. Avec sa mère, il s'installe à Nice en 1937 et se fait rebaptiser Georges. Il est employé dans **l'atelier de confection** de son oncle, Nice-Tricot, qu'il dirigera. A sa mort, sa femme, Claude Kogan (cf plus bas) reprend la direction de l'entreprise. En tant qu'alpiniste, il a notamment réalisé la première sur l'Alpamayo, un sommet des Andes. Il meurt d'une maladie. Membre du **GHM**. |
| Guido MAGNONE (1917-2012)<br><br>*Fitzroy : expédition française aux Andes de Patagonie, 1951-52, 1953 (avec R. Ferlet)*<br>*La face ouest des Drus, 1953*<br>*Sculpteur des cimes, 2005* | Fils d'immigrés italiens, **ouvriers (cartonnerie puis imprimerie)** à Paris, né à Turin. Après avoir été interne dans diverses pensions, dont le lycée Lakanal (Sceaux), il est placé dans une école de mécanique, puis à l'école des Epinettes à Clichy, pour apprendre un métier manuel. **Il arrête ses études après avoir obtenu son certificat,** puis travaille dans un **garage**, avant de devenir **cartonnier (ingénieur)** dans l'entreprise que l'amant de sa mère a légué à celle-ci. Dix ans plus tard, **il entre aux Beaux-Arts** (sculpture). A partir des années 1950, **il vit des retombées médiatiques de ses expéditions** (conférences, films). Il devient ensuite expert touristique dans le cadre de la politique d'aménagement du territoire, participe à la création de l'UNCM, et siège dans des commissions du ministère de la Jeunesse et des Sports. Il est célèbre pour ses ascensions alpines (face ouest des Drus, 1950), et surtout ses expéditions (Fitz Roy, 1952 ; Makalu, 1955 ; Tour de Mustagh, 1956). Membre du **GHM**, il en est le président (1961-65) |
| Marc-Antonin AZEMA ( ?) | **Chirurgien**, il a réalisé des ascensions en compagnie du guide Armand Charlet dans le massif du Mont-Blanc. Il fait partie de l'expédition française victorieuse au Fitzroy (1952). Membre du **GHM**. |

| | |
|---|---|
| Claude KOGAN (1919-1959) | Née à Paris, d'un **père garagiste** (qui ne les élève pas) **et d'une mère** (de 15 ans) **masseuse-manucure**, elle est placée à l'orphelinat nationaliste de Bruxelles, où travaille leur mère. **Après son certificat d'étude, elle part travailler comme couturière**. Elle découvre l'escalade à Freyr, en Belgique. En 1942, elle part en zone libre à Nice, où elle rencontre Claude Kogan, qui l'initie à l'alpinisme. Elle **reprendra la direction de son entreprise, Nice-Tricot**, après sa mort, et conçoit des vêtements. Après avoir réalisé avec lui des ascensions alpines, elle se tourne vers les expéditions dans les années 1950. Avec Nicole Leininger, elle fait l'ascension du Quitaraju (Pérou, 1951), puis, après la mort de son mari, la première du Salcantay (Pérou, 1952), et du Nun (Himalaya, 1953). En 1954, elle est la femme la plus haute du monde après l'ascension du Ganesh I avec Raymond Lambert. Elle meurt en 1959 dans l'expédition féminine internationale sur le Cho Oyu. Membre du **GHM**. |
| Karékine GUREKIAN (1919-2010)<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. Né à Barcelone, sa famille déménage à Nice, où il est élevé. Il commence l'alpinisme adolescent, avec son père. Dans les années 1940 et 1950, il est l'auteur d'un grand nombre de premières (en particulier en Oisans), dont des solitaires. Parmi elles, la face sud-est des Ecrins. Admis au GHM en 1942, il est **instructeur d'alpinisme** au collège des Praz dès 1946 (auparavant, il exerçait le métier de **marchand de timbres**), puis **guide** en 1948. En 1949, touché par la foudre en montagne, il ne peut pas participer à l'expédition de l'Annapurna (1950) pour laquelle il avait été sélectionné. Membre du **GHM**. |
| André CONTAMINE (1919-1985)<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. Né à Feissons-sur-Salins en Tarentaise, c'est à Paris, où il rencontre Pierre Allain, qu'il décide de s'engager dans les chasseurs alpins. **Guide, professeur à l'ENSA**, il était également **photographe de montagne**. Il a ouvert des voies classiques dans le massif du mont Blanc (pilier sud du Grand Dru, Face est du Moine, face ouest des Petites Jorasses…) et notamment la face sud de la pointe Lachenal (1959). En 1956, il fait partie de l'expédition de la tour de Muztagh, atteignant le sommet avec G. Magnone, R. Paragot, P. Keller (cf. dans le tableau). Membre du **GHM**. |
| Maurice HERZOG (1919-2012)<br>*Annapurna premier 8000, 1951* | Né à Lyon dans une famille bourgeoise et catholique, dont un des ancêtres était Ferdinand Herzog, patron des chemins de fer suisses et général suisse. **Son père est ingénieur**. Il est éduqué à Paris, **au lycée Chaptal, à HEC** et devient ingénieur, puis **chef d'entreprise**. Pendant la guerre, il fait partie de *Jeunesse et Montagne*. Il dirige l'expédition française victorieuse sur l'Annapurna et arrive au sommet avec L. Lachenal, mais perd des phalanges et orteils. Par la suite, il occupe diverses fonctions dirigeantes en alpinisme (**président du GHM et du CAF**), en politique (**Secrétaire d'Etat à la jeunesse et aux Sports** entre 1958 et 1966 ; maire de Chamonix, député du Rhône), et dans le domaine économique (conseil d'administration d'entreprises). |
| René FERLET (1920-1989)<br>*Fitzroy : expédition française aux Andes de Patagonie, 1951-52, 1953 (avec G. Magnone)*<br>*Victoire sur l'Aconcagua, 1955 ; Aconcagua, face sud, 1955 (avec Guy Poulet)* | Origines sociales inconnues. Parisien, il découvre l'escalade à Fontainebleau en compagnie de P. Allain (cf. plus haut), puis l'alpinisme pendant la guerre, engagé volontaire dans les éclaireurs-skieurs du Queyras. En 1951, alors **Secrétaire général de la FFME**, il dirige l'expédition français en Patagonie lors de laquelle le Fitzroy est escaladé par G. Magnone et L. Terray (1952). En 1953, il dirige l'expédition pour la face sud de l'Aconcagua, victorieuse elle aussi. Membre du **GHM**. |
| Louis LACHENAL (1921-1955)<br>*Carnets de vertige (posthumes, 1956 – nouvelle version 1996)*<br>**Guide** | Né à Annecy, **ses parents tiennent une épicerie**. Il fait ses études à l'école des Frères, puis dans une école supérieure technique où il passe son certificat, et est renvoyé. Scolarisé au lycée d'Annecy, il obtient son baccalauréat mais n'est pas accepté à l'université. Pendant la guerre, il entre à *Jeunesse et Montagne*, devient moniteur de ski et « porteur breveté du CAF ». Il passe le diplôme de guide délivré par *l'école nationale d'alpinisme* (1946), travaille ensuite au *collège des Praz*, puis est **admis à la *compagnie des guides de Chamonix*** (un des premiers étrangers –à Chamonix– à y être intégré, avec Rébuffat et Terray). Auteur, notamment avec Terray, de grandes ascensions dans les Alpes, il est célèbre pour être arrivé au sommet de l'Annapurna en 1950, avec Maurice Herzog, et doit être amputé de ses orteils. Il meurt d'une chute dans une crevasse quelques années plus tard. Membre du **GHM**. |
| Bernard PIERRE (1921-1997)<br>*La conquête du Salcantay, géant des Andes, 1953*<br>*Une montagne nommée Nun Kun, 1954*<br>*Une victoire sur l'Himalaya, 1958* (prix littéraire de la montagne)<br>*Montagnes de la lune, 1960*<br>*Mes galons d'alpiniste, 1964* | Origines sociales inconnues. Docteur en droit, **agent de change à la Bourse des valeurs de Paris**, il a **publié plusieurs récits d'alpinisme** ainsi que des rétrospectives. En 1952, il dirige l'expédition sur le Salcantay (Andes), et atteint le sommet avec C. Kogan (cf. plus haut). En 1953, il dirige l'expédition sur le Nun (Himalaya). Il réalise également des premières dans les Alpes, et en Afrique. Membre du **GHM** et de l'**AC.** |
| Lionel TERRAY (1921-1965)<br>*Les Conquérants de l'inutile, 1961*<br>*Bataille pour le Jannu (avec Franco), 1965*<br>**Guide** | Issu d'une **famille bourgeoise de Grenoble**, « *bourgeois aisés, descendants de plusieurs générations de magistrats et d'industriels, voire même de militaires de haut rang* » (Terray, 1961, p. 12). **Son père, médecin**, fut un pionnier du ski. Elève médiocre, il est envoyé dans plusieurs pensions, et n'obtient pas son baccalauréat. Sans occupation jusqu'en 1941, il devient ensuite **cultivateur** (1942-44), entre à *Jeunesse et Montagne*, puis est nommé **directeur de l'école de ski des Houches**, avant d'entrer à l'Ecole militaire de haute montagne en tant qu'**instructeur**, et de devenir **guide** (1945). Il entraine l'équipe du Québec de ski en 1946. Sa femme est institutrice. Avec son compagnon Louis Lachenal, il fait l'ascension des grandes faces nord des Alpes, puis se tourne vers les expéditions : Annapurna (1950) ; Fitz Roy (1952) ; Chomo Lonzo (1954) ; Makalu (1955) ; Chacraroju et Taulliraju (1956) ; Jannu (1959 et 1962). Il meurt lors d'une chute sur une falaise du Vercors. Son autobiographie, *Les Conquérants de l'inutile*, obtient un succès considérable. Membre du **GHM**. |

| | |
|---|---|
| Gaston REBUFFAT (1921- 1985)<br>**Guide**<br>*L'apprenti montagnard, 1946*<br>*Un guide raconte, 1964*<br>*La piste des cimes, 1961*<br>*Étoiles et tempêtes, 1954*<br>*Du Mont-Blanc à l'Himalaya, 1955*<br>*Glace, Neige et Roc, 1971*<br>*La Montagne est mon domaine, 1994, etc.* | Né à Marseille, son **père est employé de banque**. Il est élevé par sa mère. Il obtient un **brevet de primaire supérieur** et reste trois ans comme **secrétaire** dans une entreprise de fabrication de produits chimiques. Pendant la guerre, il entre à *Jeunesse et Montagne*, puis part aux Houches (Chamonix) pour aider L. Terray dans son nouveau métier de cultivateur. Il obtient son **brevet de guide** en 1942, exerce comme instructeur à l'école nationale d'alpinisme et à l'école militaire de haute montagne, avant **d'intégrer la compagnie des guides** en même temps que Terray et Lachenal, deux « étrangers » (citadins) comme lui. Il réalise une dizaine de premières dans les Alpes dans les années 1940, répète les six faces nord (dont il tire un livre*, Etoiles et Tempête*). Il participe à l'expédition sur l'Annapurna de 1950. **Auteur prolifique**, il a publié plusieurs dizaines d'ouvrages de montagne, illustrées de photographies devenues célèbres. Membre du **GHM**. |
| Pierre LEROUX (1921-2005)<br>*1984, Guide*<br>**Guide** | Né à Achères, de **parents ouvriers**. Après un **CAP**, il travaille comme **ouvrier-ajusteur**, puis **dessinateur industriel** (après avoir suivi des cours du soir). Convoqué au STO, il passe deux ans à Dachau. Il s'engage dans les éclaireurs-skieurs, se bat dans les Alpes, puis est envoyé à l'EHM pour diriger un camp de formation militaire à l'alpinisme. D'abord **guide-instructeur au collège national d'alpinisme** (1948-49), il devient **guide indépendant** (1949-57), puis **entre à la compagnie des guides de Chamonix** (1957). Après avoir fait l'ascension des faces nord de l'Eiger et des Grandes Jorasses, il participe entre 1954 et 1962 à cinq expéditions nationales : Makalu (1954 et1955) et Jannu (1957, 1959, 1962). Membre du **GHM**. |
| Jean COUZY (1923-1958)<br>*Les alpinistes célèbres*, *1956 (avec de Ségogne)* | Origines sociales inconnues. Né à Nérac, il commence l'alpinisme adolescent, dans les Pyrénées. Il entre à **Polytechnique** et pratique l'escalade à Fontainebleau et au Saussois. Il devient **ingénieur militaire dans l'aéronautique**. Compagnon de cordée de Marcel Schatz, et de R. Desmaison (avec qui il réalise plusieurs ascensions majeures dans les années 1950, comme l'hivernale de la face ouest des Drus, la face nord-ouest de l'Olan, ou la voie Couzy à la Cima di Lavaredo dans les Dolomites, une des premières voies dans le sixième degré), il participe aux expéditions sur l'Annapurna (1950), et sur le Makalu (1954), au cours de laquelle il fait la première du Chomo Lonzo avec L. Terray. Il est tué dans une chute de pierres dans les Hautes-Alpes. Membre du **GHM**. |
| Marcel SCHATZ (? - 1987) | Origines sociales inconnues. **Physicien de formation** (il rencontre Jean Couzy à Polytechnique), il participe à l'expédition sur l'Annapurna en 1950. **Directeur d'une usine de vêtements,** il reprend la **recherche en physique** après l'ascension (et abandonne l'alpinisme), participant à l'élaboration de la première bombe atomique française. Membre du **GHM**. |
| Jacques POINCENOT (1923 -1952) | **Dessinateur projecteur**, parisien, il fait partie des bleausards de l'époque. il meurt dans l'expédition sur le Fitz Roy en 1952, en se noyant lors de la marche d'approche. Membre du **GHM**. |
| Georges LIVANOS (1923- 2004)<br>*Au-delà de la Verticale, 1958*<br>*Cassin il était une fois le 6ème degré, 1983(biographie de Cassin)* | Né à Marseille, son **père est courtier en café**. Il découvre l'alpinisme via l'escalade dans les Calanques de Marseille, mais également avec son père dans les Alpes. Après des **études dans le secondaire**, il devient **dessinateur** chez un architecte, **représentant de commerce**, puis **fonctionnaire à la sécurité sociale,** poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite. Pendant la guerre, il passe par *Jeunesse et Montagne*. Après des répétitions de voies majeures dans les Alpes dans les années 1940, il se tourne vers les Dolomites où il ouvre des voies nouvelles, dont la Su Alto, à la Civetta, en 1951 (avec R. Gabriel). Il a réalisé de nombreuses premières dans les Dolomites avec sa femme, Sonia Livanos. Membre du **GHM**. |
| Sonia LIVANOS ( ?) | Origines sociales inconnues. Epouse de Georges Livanos, elle a réalisé un grand nombre de premières féminines (et de premières) à ses côtés dans les Dolomites. Membre du **GHM**. |
| Léon COUTTET (1923-1961)<br>**Guide** | **Fils et petit-fils de guides** (voir le portrait d'Armand Couttet, plus haut), il est lui-même **guide**, et devient à 26 ans **président de la Compagnie des guides de Chamonix**, puis l'année suivante professeur à l'ENSA. En 1959, il participe à l'expédition française au Caucase. Il meurt en glissant sur une pente herbeuse lors d'une sortie familiale. |
| Guy POULET (1924-2009)<br>*Victoire sur l'Aconcagua, 1955 (avec R. Ferlet)*<br>*Aconcagua, face Sud, 1955* | Origines sociales inconnues. **Professeur d'EPS** au lycée Janson de Sailly, il devient **moniteur international de plongée** dans les années 1990, et se consacre ensuite à la plongée. Membre éminent du Groupe de Bleau, compagnon de P. Allain, il réalise avec lui la première traversée des aiguilles de Chamonix (1945). En 1954, il participe à l'expédition française sur l'Aconcagua dirigée par R. Ferlet, dans laquelle il perd des orteils. Membre du **GHM**. |
| Paul KELLER (1926-2015)<br>*La montagne oubliée, 2005 (récit de l'expédition sur la tour de Mustagh)*<br>**Guide** | **Fils d'un pasteur missionnaire**, né au Gabon, il devient **pasteur** à son tour, après des études de lettre et philosophie à la Sorbonne, et de théologie à l'université de Strasbourg. **Il enseignera la théologie à l'université de Montpellier (1973-1990). Il devient également guide de haute montagne en 1954.** Avant cela, il avait été remarqué pour ses premières en Oisans (Grande Ruine, Ailefroide, Petit Pelvoux), qui lui valent d'être sélectionné pour plusieurs expéditions himalayennes : tour de Mustagh (première de l'arête sud est, 1956) ; Jannu (première ascension, 1962). Il est président du syndicat national des guides entre 1976 et 1979. Membre du **GHM**. |

| | |
|---|---|
| Robert PARAGOT (1927-)<br>*20 ans de cordée (avec Berardini), 1974*<br>*Makalu pilier Ouest (avec Seigneur), 1972*<br>Collaboration à *Himalaya : l'épopée des expéditions françaises de l'Annapurna à nos jours (Claude Gardien),* 2000 | Né dans les Yvelines, de **parents agriculteurs devenus ouvriers**, il **arrête ses études à 14 ans,** après un certificat d'étude et une année dans le primaire supérieur. Après un stage d'électricien, il devient **réparateur de machines à écrire**, embauché par la Caisse d'assurance maladie. Alpiniste formé à Fontainebleau, il s'illustre en Himalaya et dans les Alpes, avec la première de la face sud de l'Aconcagua (1953) ou encore la première de la face nord du Grand Capucin (1955, avec Berardini). Il participe également aux expéditions sur la Tour de Mustagh (1956), le Jannu (1959 et 1962), le Huascaran (1966) et le Makalu (pilier ouest, 1971). Il a été **membre du GHM** (et son président de 1965 à 1975), **président du comité de l'Himalaya** jusqu'en 1999 et à la tête de la FFME dans les années 1990. Il est chevalier de la Légion d'Honneur. Il a reçu le Piolet d'Or « carrière » en 2012. |
| Pierre MAZEAUD (1929 -)<br>*Montagne pour un homme nu, 1971 (et 1999)*<br>*Everest 78, 1978*<br>*Nanga-Parbat Montagne cruelle, 1982*<br>*Des cailloux et des mouches, ou l'échec à l'Himalaya, 1985*<br>*(…)* | Né à Paris, **issu d'une famille de juristes**, **son père est Conseiller à la Cour des comptes**. il fait des études au **lycée Louis Le Grand**, puis à la **Faculté de Droit de Paris**, où il obtient un doctorat. Magistrat, puis conseiller technique au cabinet du Garde des Sceaux, à partir de 1968, il a été à plusieurs reprises **député, vice-président de l'Assemblée nationale, secrétaire d'État**. Il a été **conseiller d'État, membre et président du conseil constitutionnel**. Il fut secrétaire d'Etat en charge de la Jeunesse et des sports et à l'origine de la loi Mazeaud de réforme des professions de montagne (1975). Il réalise de grandes ascensions à partir des années 1950, et suit notamment R. Desmaison dans la directe Couzy sur la face nord de la Cima Ovest di Lavaredo (Dolomites) en 1959. Il est le seul français survivant sur le pilier Freney en 1961, avec Bonatti et Gallieni. En 1978, il dirige une expédition sur l'Everest et est l'un des trois premiers Français au sommet (avec J.Afanassieff et N.Jaeger). Il est à nouveau chef des expéditions sur le Nanga Parbat (1962) et sur le Gasherbrum I (1984). Il participe à deux autres expéditions himalayennes (Gasherbrum II et Broad Peak en 1985 et 1987). Il est nommé officier de la légion d'honneur et de l'ordre du mérite sportif. Membre du **GHM**. |
| René DESMAISON (1930- 2007)<br>*La montagne à mains nues*, 1971<br>*342 heures dans les Grandes Jorasses*, 1973<br>*Professionnel du vide, 1979*<br>*Les forces de la montagne*, 2005<br>Et cinq autres ouvrages, dont un roman<br>**Guide** | Né dans le Périgord, son **père est invalide de guerre**, sa mère **couturière**. Il arrête ses études à 14 ans, et part travailler à Paris, où il exerce **diverses occupations** (mécano, technicien dans un laboratoire photographique, vendeur dans un magasin de sport) avant de devenir **représentant commercial** (dans plusieurs entreprises successives). Il bifurque et devient **guide** (1961), après avoir été instructeur à l'ENSA (1960). En 1964, il devient guide indépendant. A cette époque, il est déjà connu pour ses ascensions, avec J. Couzy ou P. Mazeaud. Il participe à plusieurs expéditions (Jannu, 1959 et 1962, Andes dans les années 1970). Une de ses voies les plus célèbres est la voie Gousseault (du nom du jeune guide mort dans la voie à ses côtés lors d'une première tentative) sur l'éperon Walker, dans les Grandes Jorasses (1973). Il totalise une centaine de premières sur toute sa carrière. Membre du **GHM**. |
| Lucien BERARDINI (1930 - 2005)<br>*20 ans de cordée (avec Paragot), 1974* | **Origines ouvrières**. Né à Paris, il découvre l'escalade à Fontainebleau, ce qui, d'après lui, l'a empêché de « mal tourner » (il avait été convoqué au Tribunal pour enfants). En tant qu'alpiniste à la réputation de fêtard, ses frasques incluent une séance d'escalade nu, pour laquelle il est renvoyé du CAF. Il est **dessinateur industriel, puis chef de travaux en Arabie Saoudite**. Il est le principal compagnon de cordée de R. Paragot, avec qui il écrit une autobiographie à deux voix. Ils font tous deux partie des premiers ouvriers à entrer au **GHM.** |
| Pierre LESUEUR (?)<br>Henri LEUSEUR ( ?) | Parisien, d'origine ouvrière, Pierre Lesueur fait partie de l'expédition sur l'Aconcagua de 1953. Son frère Henri est aussi un alpiniste renommé. Tous deux font partie des premiers alpinistes de milieux populaires (ils sont **ouvrier ajusteur et chaudronnier**) à entrer au **GHM,** au début des années 1950. Devenu **guide** un an avant (comme son frère), Pierre Lesueur met fin à sa carrière après l'expédition. |
| Edmond DENIS (1931- ?) | Parisien, bleausard et ami de R. Paragot et des frères Lesueur, **d'origine ouvrière**, il part avec les Lesueur à Chamonix pour tenter de devenir guide. Il participe avec eux à l'expédition sur l'Aconcagua, à 22 ans, et y perd, comme tous les autres à l'exception de R. Paragot, des orteils et des phalanges. Dans l'obligation de mettre fin à sa carrière d'alpiniste après cela, il devient moniteur de ski. Membre du **GHM**. |
| Les frères RAVIER, Jean et Pierre (1933 -)<br>*2006, 60 ans de pyrénéisme* | Nés à Paris, pyrénéistes, jumeaux autodidactes (en matière d'alpinisme), ils sont à l'origine du renouveau du pyrénéisme d'après-guerre (il président le GPHM de 1965 à 1970 et donnent à sa revue une nouvelle notoriété) et sont les auteurs de nombreuses premières, presque toutes dans les Pyrénées. Jean Ravier participe cependant à l'expédition victorieuse sur le Jannu en 1962. Membres du **GPHM**. |
| Robert GUILLAUME (1935-1961) | Né à Paris, **fils d'un petit industriel**, il découvre l'escalade à Fontainebleau. **Pâtissier**, il part s'installer à Chamonix après son service militaire. Il y exerce le métier de **dessinateur chez un architecte**. Avec son compagnon habituel, A. Vieille, il réalise la première hivernale du pilier Bonatti, aux Drus, en 1961. Tous deux meurent d'épuisement dans la tentative d'une première du pilier central du Freney, ainsi que P. Kohlmann et A. Oggionni. Il avait été sélectionné pour l'expédition sur le Jannu (1962). Membre du **GHM**. |
| Pierre KOHLMANN (1935-1961) | Origines sociales inconnues. Né en région parisienne, il découvre l'escalade à Fontainebleau avec R. Desmaison et y rencontre P. Mazeaud, avec qui il réalisera plusieurs premières alpines. Il meurt d'épuisement dans la tentative de première du pilier central du Freney. Mazeaud, présent lui aussi, fait partie des survivants. **Il dirigeait une association de jeunes aveugles**. Membre du **GHM**. |

| | |
|---|---|
| Gérard DEVOUASSOUX (1940-1974)<br>**Guide** | Né aux Bossons (Chamonix) dans une famille de champions de ski (ses deux tantes) et comprenant un guide (son oncle). **Son père est garagiste**. Il pratique le ski mais ne découvre l'alpinisme qu'à 19 ans. **Après un baccalauréat technique, il effectue une année aux Arts et Métiers**, mais renonce à la carrière d'ingénieur (que son frère suivra) et devient **aspirant-guide à l'ENSA** et fait son service militaire à l'EMHM. Devenu guide à la compagnie des guides de Chamonix, il se spécialise dans le sauvetage en montagne (et participe à celui de Desmaison en 1971 dans les Grandes Jorasses). Après avoir fait la première de l'Annapurna sud (1971), il meurt dans une tentative de première sur l'arête ouest de l'Everest sans oxygène. Membre du **GHM**. |
| Louis AUDOUBERT (1935-)<br>*Plusieurs ouvrages consacrés aux Pyrénées*<br>**Guide** | Né à Cazères, en Haute-Garonne. **Ses parents sont hôteliers**. Successivement **cuisinier, séminariste, et aumônier dans un lycée** de Toulouse pendant 12 ans, il quitte le clergé en 1976, se marie, et devient **accompagnateur en montagne**, organisant des treks. Il vit également de l'alpinisme en **publiant des livres de photographies** de montagne, et comme **conférencier**. Dans les années 1960 et 1970, il réalise une trentaine de premières dans les Pyrénées et les Alpes. Dans les années 1970, il participe à plusieurs expéditions (Huascaran, 1972 ; Salcantay, 1977). Membre du **GHM** et du **GPHM.** |
| Simone BADIER (1936- )<br>*La dame de pic, 2008* | Née à Paris, d'un **père enseignant** et d'une **mère institutrice devenue professeur** (et ayant obtenu un doctorat d'histoire de l'art). Excellente élève, elle entre à l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres en 1956, en mathématiques, passe l'agrégation de physique et une thèse en physique (1966). Elle devient **maitre de conférences à l'université d'Amiens** (1968). Chose rare pour une femme à cette époque, elle effectue la plupart de ses ascensions (dont un certain nombre de premières et de premières féminines, notamment dans les Dolomites –le dièdre Pilipp-Flamm par exemple) en tête de cordée. Elle ouvre des voies dans le Hoggar, mais ne participe à aucune expédition Himalayenne. |
| Pierre CHAPOUTOT (1939-2006)<br>*En Savoie*, *Glénat, 1985*<br>*La montagne c'est pointu, 1996*<br>*L'Épéna, montagne secrète de Vanoise, 1998*<br>*La Meije reine de l'Oisans, 2000* | Origines sociales inconnues. **Professeur d'histoire-géographie** dans un lycée d'Albertville, il a ouvert de nombreuses voies dans les Alpes (Ecrins en particulier). Membre du GHM, il est rédacteur en chef de sa revue pendant plusieurs années. Il fonde L'Observatoire des pratiques de la montagne et de l'alpinisme. Il a également participé à des expéditions. Il est mort emporté par une avalanche. Membre du **GHM**. |
| Yannick SEIGNEUR (1941-2001)<br>*Makalu, pilier Ouest (avec Paragot), 1972*<br>*La conquête de l'impossible, 1976*<br>*Le ciel à pleines mains, 1986*<br>**Guide** | Né à Paris, où son **père est déménageur**, il part vivre à Megève à l'âge de 10 ans, où son grand-père est agriculteur. Athlète de haut niveau, c'est étudiant à l'INSA de Lyon qu'il découvre l'alpinisme. Il renonce à une carrière d'ingénieur et devient **guide à Chamonix** en 1965. Auteur de premières dans les Alpes dans les années 1965-70, il participe ensuite à plusieurs expéditions, dont celles sur le Makalu ou le K2. Il meurt d'un cancer. Membre du **GHM**. |
| Robert FLEMATTI (1942- )<br>*Flematissime, 2006*<br>**Guide** | Né en Italie de parents ouvriers, la famille passe la frontière clandestinement en 1948 et s'installe dans les Pyrénées, où son père travaille dans des chantiers et sa mère dans l'hôtellerie. Il échoue au certificat d'études et travaille comme ouvrier sur des chantiers aux côtés de son père, puis devient aspirant-guide en 1963, à Chamonix. Il est ensuite embauché comme **guide instructeur à l'EMHM** en 1966. Il réalise des premières hivernales remarquées, dont l'hivernale du pilier du Freney avec R. Desmaison e 1967. Membre du **GHM**. |
| Maurice BARRARD (1942-1986) | Origines sociales inconnues. **Educateur spécialisé**, il pratique surtout l'himalayisme. Après des expéditions dans les Andes et au Groenland, il se lance dans des expéditions himalayennes : première de la face sud-ouest du Hidden Peak (1980) Gasherbrum II et Nanga Parbat avec sa femme Liliane Barrard. Tous deux meurent sur le K2 en 1986. Membre du **GHM**. |
| Christine de COLOMBEL (1943-)<br>*Mille mètres de vide, 1977*<br>*Voyage au bout du vide, 1981*<br>*Voix de femmes au K2, 1984* | Issue de la noblesse normande, **éditrice littéraire chez Denoël et journaliste**, elle est la première française à gravir la face nord de l'Eiger et la voie du Nose à El Capitan. Elle est l'auteure de classiques difficiles mixtes et glaciaires, pratique le solo et les hivernales, a participé à des expéditions notamment avec des alpinistes polonaises (K2, Shishapangma). En 1980, elle réalise une expédition légère au Masherbrum. |
| Patrick CORDIER (1946-1996)<br>**Guide**<br>*Cathédrales de Trango, 1985* | Origines sociales inconnues. Né à Paris, formé à Fontainebleau et au Saussois, il fait des **études de biophysique (master)** mais devient **guid**e. Il ouvre des itinéraires devenus classiques dans le Verdon, le Devoluy, le massif du Mont-Blanc, et est l'auteur de plusieurs premières (face sud du Fou en solitaire). Il participe à des expéditions (directissime française du Trollryggen, mont Ross aux îles Kerguelen, première du Rooster Comb en Alaska, K2, Tour de Trango…). Il retourne à la **recherche (neurosciences appliquées à l'escalade)** dans les années 1980 et devient **docteur en 1995**. Membre du **GHM**. |
| Nicolas JAEGER (1946-1980)<br>*Carnets de solitude, 1979*<br>**Guide** et médecin | Parisien, **fils d'une photographe et d'un producteur de cinéma**, il devient **médecin, puis guide** en 1975. Ses ascensions en solitaires dans les années 1970 sont remarquées (enchainement en solitaire de la voie Bonatti-Gobbi au Grand Pilier d'Angle et du pilier du Freney). En 1978, il est le premier Français à atteindre le sommet de l'Everest avec Jean Afanassieff, et à le descendre à ski. Il meurt sur le Lhotse Shar alors qu'il l'escaladait en solitaire. Membre du **GHM**. |

| | |
|---|---|
| Walter CECCHINEL (1946- )<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. **Guide et conseiller technique**, il met au point les premiers piolets prévus pour l'ancrage et améliore les crampons à pointes avant, permettant un réel progrès dans la technique de la glace. Il est l'auteur, avec Claude Jager, en glace, de la seconde ascension du couloir Lagarde au Plan (la première datait de 1926) et de la première du couloir nord des Drus, très convoitée. Il participe à plusieurs expédition en Himalaya entre 1975 et 1985. Membre du **GHM**. |
| Jean-Claude DROYER (1947 - )<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. Né à Paris, lycéen brillant, il arrête l'université pour se consacrer à l'escalade. Alpiniste et grimpeur, auteur en solitaire de la directe Américaine au Dru, il est connu pour l'importateur en France de l'escalade libre, avec des méthodes controversées (dépitonnage de certaines voies). Il est le premier à grimper dans le 7ème degré (Saussois, 1977), et à « libérer » d'anciennes voies d'artificielle : face est du Grand Capucin, face nord de la Cima Grande et de la Cima Ovest. Par la suite, il se consacre surtout à l'escalade en falaise. Il est vendeur dans un magasin de matériel d'alpinisme. Membre du **GHM**. |
| Georges BETTEMBOURG (1950-1983)<br>*La mort Blanche, 1983*<br>**Guide** | Né à Argentières, près de Chamonix, il est élevé par son grand-père, Georges Charlet, guide et frère d'Armand Charlet (cf. plus haut), et devient **guide** à son tour. Il réalise l'ascension du Broad Peak en style alpin en 1978, avec Yannick Seigneur. Par la suite, il fait plusieurs fois cordée commune avec Doug Scott (Cf. alpinistes anglais), entre autres sur la face nord du Kangchenjunga, celle du Nuptse, et sur le pilier est du Shivling, une première reconnue (1981). Immigré aux Etats-Unis, c'est là qu'il exerce son métier de guide, avant de rentrer en France et de devenir professeur à l'ENSA. Il meurt dans une avalanche de pierres sur la face nord de l'Aiguille Verte. Membre du **GHM**. |
| Marc BATARD (1951-)<br>*Le Sprinter de l'Everest, 1989*<br>*L'Envers des Cimes, 1992*<br>*La sortie des cimes, 2003*<br>**Guide** | Né près d'Agen, de **parents anciens employés de banques devenus cultivateurs**, il obtient un CAP de mécanicien affuteur sur machine à bois, puis rapidement moniteur UCPA et **guide**. Auteur de plusieurs ascensions record en Himalaya (dont l'Everest en 22h en solitaire) sans oxygène, il prend sa retraite d'alpiniste de haut niveau à 43 ans, anime des conférences et écrits des récits. Il a fondé une association d'aide aux jeunes en difficulté par la montagne. |
| Patrick GABARROU (1951 -)<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. Né à Evreux, il devient **guide** « par passion » (d'après ses propres termes) en 1973 après avoir obtenu une **licence de philosophie à la Sorbonn**e, et part vivre à Chamonix. Il est champion de France de ski-alpinisme en 1989.<br>Auteur de 200 premières dans les Alpes occidentales et les Pyrénées (dont 15 itinéraires sur le Mont-Blanc), il a également ouvert des voies glaciaires dans d'autres massifs (Patagonie, Alaska, Himalaya, etc.). **Il est également conseiller technique et conférencier**, et milite pour la cause tibétaine. |
| Pierre BEGHIN (1951-1993) | **Petit-fils d'ingénieur**, il fait ses études à **l'école des mines de Saint-Etienne**, devient **docteur et ingénieur au cemagref** (étude des avalanches), après avoir tenté de devenir guide. Il découvre l'escalade à Fontainebleau, et arrive à la fin de la période des grandes hivernales (voie Devies-Gervasutti à l'Ailefroide en 1975 ; face nord du pic sans nom en solo en 1976…), puis se lance dans l'himalayisme, réalisant notamment la première en solitaire du Kangchenjunga (1983) et la face sud directe du Makalu. Il meurt dans une voie nouvelle dans la face sud de l'Annapurna qu'il tentait avec Jean-Christophe Lafaille (cf. plus bas). Membre du **GHM**. |
| Jean-Marc BOIVIN (1951-1990)<br>*L'abominable homme des glaces, 1983*<br>*Trois défis au Cervin, 1981*<br>**Guide** | Origines sociales inconnues (on sait cependant qu'il passe une partie de son enfance au Cambodge). Il passe un **baccalauréat de technicien puis un brevet de technicien supérieur**, mais choisit de devenir **guide** en 1973. Auteur de voies remarquées dans les Alpes et en Himalaya, il est aussi un skieur extrême et pratique le vol (en 1985, il saute du Gasherbrum II en deltaplane). Il produit de nombreux films d'alpinisme et de vol et est également **conférencier et conseiller technique**. Il meurt lors d'une chute en base jump sur la cascade du Salto Angel (Venezuela). |
| Jean AFANASSIEFF (1953-2015) | Né à Paris, **fils d'un ingénieur**, il devient à 21 ans le plus jeune **guide de haute montagne**, alors qu'il est déjà l'auteur de premières en solitaire dans les Alpes. Il est le premier Français sur l'Everest en 1978 avec Nicolas Jaeger et Pierre Mazeaud, sommet qu'il redescend à ski. Il a également réalisé l'ascension sans oxygène du Broad Peak et du Makalu. Après sa carrière d'alpiniste, il tourne des films documentaires et d'expédition (une cinquantaine). Membre du **GHM**. |
| Hubert GIOT (1954- )<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. **Guide**, membre du GMHM et professeur de ski et de parapente. Il a ouvert plusieurs voies dans les Alpes et a participé à 13 expéditions avec le GMHM. Il est **président du GHM** entre 2000 et 2005. |
| Erik DECAMP (1954-)<br>*Guides de Haute Montagne (avec Jean-Olivier Majastre), 1988*<br>*Annapurna. Duo pour un 8000 (avec Catherine Destivelle), 1994*<br>Et d'autres ouvrages d'alpinisme<br><br>**Guide**, professeur à l'ENSA | Origines sociales inconnues. Diplômé de **l'Ecole Polytechnique** en mathématique et informatique, il devient **ingénieur**, mais surtout **guide**, et professeur à l'ENSA. Il est également consultant en management des risques et intervient en entreprise. Il découvre l'escalade avec ses parents, et a réalisé dans les années 1980 et 1990 des expéditions dans des massifs éloignés (Himalaya, Patagonie, Antarctique), mais également ouvert des itinéraires nouveaux dans les Alpes. Il est le compagnon de Catherine Destivelle. |
| Jean-Marie CHOFFAT (1956-) | Né près de Belfort de **parents ouvriers** chez Peugeot, il rate son certificat d'études et devient **ouvrier à 14 ans**. A la faveur de son service militaire, dans les chasseurs alpins, il quitte son métier et tente de devenir guide. Après un échec, il vit de petits boulots pour pouvoir faire de la montagne, et réalise plusieurs premières dans les Alpes ou ailleurs. Il devient peu à peu **conférencier et écrivain d'alpinisme**, et participe à plusieurs tournages de films d'alpinisme. Il a été vice-président du GHM et secrétaire du comité de l'Himalaya. Membre du **GHM**. |

| | |
|---|---|
| Christine JANIN (1957-)<br>*Trekking*, 1992.<br>*Première Française à l'Everest*, 1992.<br>*Le Tour du Monde par les Cimes*, 1993.<br>*Objectif pôle Nord*, 1998 | Origines sociales inconnues. Née à Rome, elle est **docteur en médecine** (elle ne pratiquera jamais). Elle est célèbre pour être la première Française au sommet de l'Everest (1990), la première femme à avoir atteint le pôle nord à ski (1997), et la première Européenne à avoir réalisé les « seven summits » (1992). Elle crée en 1994 une association pour aider les enfants atteints de cancer via la montagne, et s'y consacre par la suite. Elle étend ensuite sa mission aux femmes atteintes de cancer du sein. |
| François MARSIGNY( ? )<br>**Guide,** professeur à l'ENSA | Origines sociales inconnues. **Guide et professeur à l'ENSA**, après une formation d'**architecte.** Auteur de plusieurs premières reconnues dans les Alpes, notamment avec Patrick Gabarrou, il se lance dans les expéditions à partir des années 1990, et obtient plusieurs récompenses : nominé en 1994 et en 1999 aux **Piolets d'Or**, il l'obtient en 1995, pour une nouvelle voie sur le Cerro Torre (Patagonie) avec Andy Parkin. Il obtient également plusieurs fois le **Cristal FFME. Membre du GHM.** |
| Patrick BERHAULT (1957-2004)<br>*Encordé mais libre, la traversée des Alpes, 2001*<br>**Guide**, professeur à l'ENSA | Né en Auvergne mais élevé à **Monaco**, ses parents sont **« gens de maison »** et son grand-père chauffeur. Il arrête ses études avant le baccalauréat pour se consacrer à la montagne. Grimpeur « en libre » célèbre, il réalise en solitaire les voies dures des Alpe, et participe à plusieurs expéditions dans les années 1980-90. Il travaille quelques années dans une ferme qu'il a achetée, mais finit par devenir **guide** en 1990 et **professeur à l'ENSA**. Il obtient le **cristal FFME** en 1998 pour un enchainement hivernal de 4 voies majeures dans le massif du Mont Blanc. Il meurt lors d'une tentative d'enchainement, avec Philippe Magnin, des 82 sommets alpins de plus de 4000 mètres. |
| Christophe MOULIN (1958 -)<br>*SoloS, 2005, Guérin*<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. Né à Paris, il grandit dans les Hautes-Alpes, et devient **pisteur** après le lycée, puis **guide** et enfin **professeur à l'ENSA** (1990-1999). Il a marqué les années 1990 par ses enchainements de voies difficiles en solitaire. Il met fin à ses solos en 1993 et se consacre à **l'encadrement de jeunes alpinistes** (il encadre l'équipe de France d'alpinisme entre 2000 et 2004, puis l'équipe nationale FFCAM depuis). |
| François DAMILANO (1959-)<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. Né et élevé au Mans par des parents alpinistes, il part s'installer à Grenoble pour devenir **guide** et se spécialise dans la cascade de glace. Il ouvre également des voies nouvelles en expédition. Il est conseiller technique pour Millet. |
| Daniel LACROIX (1959-1986) | Origines sociales inconnues. Alpiniste lyonnais, il vivait de petits boulots entre ses voies alpines et ses expéditions. Il fut l'un des compagnons de cordée d'Eric Escoffier. Il meurt sur le K2 à 27 ans. Membre du **GHM**. . |
| Catherine DESTIVELLE (1960-)<br>*Danseuse de rocs, 1987*<br>*Rocs nature, 1991*<br>*Ascensions, 2003* | Née à Oran d'un **père ingénieur**, élevée à Paris, elle découvre l'escalade à Fontainebleau, se perfectionne dans les Alpes. Après un arrêt de cinq ans où elle exerce le métier de **kinésithérapeute**, elle reprend l'escalade à haut niveau, devient **grimpeuse professionnelle**, et est alors considérée comme la meilleure grimpeuse du monde. Elle se tourne vers l'alpinisme et réalise notamment les ascensions en solitaire hivernale des trois grandes faces nord des Alpes (première féminine, non répétée depuis). Elle ouvre également une voie nouvelle, en solitaire, dans la face ouest des Drus. Après sa carrière d'alpiniste, elle **dirige une maison d'édition de livres d'alpinisme** (Editions du Mont-Blanc). Membre du **GHM.** |
| Eric ESCOFFIER (1960-1998) | Origines sociales inconnues. Né près de Lyon. Il se fait remarquer par des enchainements très rapides et la libération de voies difficiles dans les Alpes. En Himalaya, il escalade en 1985 en moins d'un mois le Gasherbrum II, le Hidden Peak et le K2. Rival de C. Profit, ce dernier le bat dans la trilogie hivernale (Eiger, Jorasse, Cervin), mais Escoffier réussit son 4ème 8000 en 1986. Il devient partiellement hémiplégique après un accident de voiture en 1987, se remet à l'alpinisme en escaladant le Denali, l'Aconcagua et le Cho Oyu en 1996 et 1997. Il disparait sur l'arête sommitale du Broad Peak avec sa compagne alors qu'il tentait de compléter l'ascension des quatorze 8000, des « seven summits », et des deux pôles. Membre du **GHM.** |
| Christophe PROFIT (1961 -)<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. Né en Normandie, il part à Chamonix en 1980 après avoir raté son baccalauréat, entre au GMHM, puis devient **guide** en 1986. Il devient célèbre en effectuant en 1982 la directe américaine aux Drus en solo en 3h10. S'ensuivent plusieurs solos audacieux très suivis par la presse, comme la trilogie « face nord de L'Eiger, des Grandes Jorasses et du Cervin » en une journée. En expédition, il réalise notamment la première de l'arête nord-ouest du K2 (avec P. Beghin). |
| Benoit CHAMOUX (1961-1995)<br>*Le vertige de l'infini, 1988*<br><br>**Guide** | Né dans une famille d'**agriculteurs** en montagne, il découvre l'escalade au collège. Il devient moniteur de ski pour financer ses expéditions, à partir de 1982. Alors aspirant-guide, il fait le choix de devenir **himalayiste professionnel** avant de réaliser son premier 8000 en 1985 et monte le projet de faire l'ascension des quatorze 8000. Il meurt dans l'ascension du dernier, le Kangchenjunga. |
| Thierry RENAULT (1960 -) | Origines sociales inconnues. **Guide** de Chamonix. Auteurs de plusieurs premières, il est nominé aux **Piolets d'Or en 1993**. |
| Leslie FUCSKO (1961- ) | Origines sociales inconnues. Himalayiste et **guide** (en expédition et trekking notamment), il a ouvert des voies dans plusieurs massifs (Patagonie, Himalaya, Afrique…). Il est nominé pour le **Cristal FFME** en 2002 pour l'ouverture d'une voie en Patagonie. Président du GHM (2005-2009. |
| Alain GHERSEN (1963 -)<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. Parisien, il découvre l'escalade à Fontainebleau. Il quitte Paris pour Chamonix en 1988, où il devient **guide**. Grimpeur de haut niveau, il est également alpiniste et himalayiste, auteur notamment de la face sud du Makalu avec Beghin et Fauquet par exemple. En 2014, titulaire d'un master de philosophie, il prépare un doctorat de philosophie et exerce le métier de **professeur à l'ENSA**. |

| | |
|---|---|
| Jean-Christophe LAFAILLE (1965- 2006)<br>*Prisonnier de l'Annapurna, 2003*<br>**Guide,** professeur à l'ENSA | Origines sociales inconnues. Né à Gap, il découvre l'escalade jeune et participe tôt à des compétitions (il est le premier à réaliser une voie en 8a+). En 1992, il assiste à la chute mortelle de Pierre Béghin lors de leur tentative pour la face sud de l'Annapurna en style alpin. Il reprend l'himalayisme l'année suivante, tout en exerçant le métier de **guide** (et **professeur à l'ENSA**). Il s'attaque aux quatorze 8000 (sans oxygène) en 2001, et meurt dans la face nord du Makalu, l'avant-dernier sommet. Membre du **GHM.** |
| Chantal MAUDUIT (1964-1998)<br>*J'habite au paradis, 1997* | Origines sociales inconnues. Née à Paris, élevée à Chambéry, elle découvre l'alpinisme à 15 ans et réalise rapidement les classiques difficiles. Elle s'attaque aux quatorze 8000 en 1992 (sans oxygène) et meurt sur le Dhaulagiri à 34 ans, après avoir notamment réalisé la première féminine du Lhotse en 1996. Elle militait pour la cause tibétaine. Membre du **GHM.** |
| Christian TROMMSDORFF (1964-)<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. Après des **études à supelec Paris, il travaille comme ingénieur** dans les télécommunications pendant 9 ans avant **de devenir guide en 1997** et de se tourner vers l'himalayisme, avec ses compagnons Yannick Graziani et Patrick Wagnon. Il est nominé aux Piolets d'or 2007 pour leur première du Pumari au Pakistan. Président du **GHM** et vice-président du SNGM (syndicat national des guides de haute montagne), il également engagé dans les institutions alpinistiques. Il est conseiller technique de plusieurs marques. |
| Lionel DAUDET (1968- )<br>*La montagne intérieure, 2004*<br>*Versant océan : L'île du bout du monde, 2008*<br>*Le tour de France exactement, 2013* | Né à Saumur en 1968, il est **fils et petit-fils d'instituteurs**. Il fait des **études de physique à l'université**, mais choisit de se consacrer à l'alpinisme, dont **il vit en donnant des conférences et grâce à ses sponsors**. Il passe par les équipes jeunes FFME et FFCAM. Il a également obtenu son diplôme de guide en 1999, année où il obtient **le Piolet d'or et le Cristal FFME** pour une ouverture en autonomie en Alaska (*Voyage des Clochards Célestes)* avec S. Foissac. Auteur de plusieurs voies nouvelles dans les Alpes et dans d'autres massifs (Afrique, Groenland, Canada, Patagonie, Andes il tente une « trilogie des directissimes », c'est-à-dire l'enchainement sans moyens mécanisés de voies dures dans les trois grandes faces nord des Alpes (Grandes Jorasses, Cervin, Eiger), projet avorté suite auquel il est amputé de ses orteils. Il continue l'alpinisme suite à cela, enchainant les projets (« skyline », 250 km d'arêtes en Oisans ; traversée du massif du mont Ross ; traversée de la Géorgie du Sud ; tour de France par les frontières, etc.). Membre du **GHM.** |
| Patrick WAGNON ( ?)<br>**Guide** | **Glaciologue et guide de haute montagne**, il est le compagnon de courses de Yannick Graziani et de Christian Trommsdorff (cordée TGW), notamment dans le cadre d'expéditions himalayennes. Membre du **GHM.** |
| Arnaud GUILLAUME (1968-)<br>**Guide** | Elevé à Grenoble, d'un père représentant de commerce et d'une mère infirmière, il devient **guide** après une période où il exerce divers petits boulots. Il se perfectionne en alpinisme au sein de l'équipe nationale jeune FFME. Auteur de plusieurs hivernales reconnues (première de la face nord ouest du Sirac), dont des solitaires (face nord des Droites, etc.), il participe à plusieurs expéditions mais préfère les voies alpines difficiles. En 1998, il réalise par exemple la première solitaire hivernale de la voie des Dalles sur l'Ailefroide Occidentale. Membre du **GHM.** |
| André-Pierre RHEM (1970-2004)<br>**Guide** | Né à Chamonix, d'un **père guide**, il commence l'alpinisme à 14 ans, réalise les grandes classiques difficiles à 16 ans (face nord des Grandes Jorasses, face sud du Fou), devient **guide** à 23 ans, et fait et ses premières expéditions à 24 ans (nouvelle voie en face nord du Kwangde Shar, au Népal). Il se tourne également vers le snowboard (de couloir) et le base jump. Il se tue en montagne (col du Géant) à 34 ans. |
| Philippe BATOUX (1970-)<br>**Guide**, professeur à l'ENSA | Né à Chambéry, d'un père ingénieur et d'une mère professeur de mathématiques, il entre dans l'équipe nationale FFME. Il réalise en même temps un **doctorat de mathématiques** à l'ENS de Lyon, puis entre chez Gaz de France, mais préfère devenir **guide**. Il est également professeur à l'ENSA, et travaille au laboratoire de l'ENSA sur le matériel d'alpinisme. Parmi ses réalisations, on compte Reticent wall sur El Capitan (big wall, 2003), ou encore l'Hypercouloir du brouillard au Mont Blanc en solo hivernal (2003). Il a reçu un **Cristal FFME** et a été **nominé plusieurs fois au Piolet d'Or**. Membre du **GHM.** |
| Jean ANNEQUIN (1970-)<br>**Guide,** professeur à l'ENSA | Origines sociales inconnues. **Guide** depuis 1995, professeur à l'ENSA, il a réalisé plusieurs expéditions et voies d'envergure dans les Alpes. Il est nominé aux **Piolets d'Or** en 1996 pour la première répétition du pilier sud de l'Ogre (Pakistan), avec Pascal Chataing. |
| Patrice GLAIRON-RAPPAZ (1971-)<br>**Guide** | Origines sociales inconnues. **Guide, secouriste en montagne**, il est trois fois nominé aux **Piolets d'Or** (2001, 2004, 2009). Membre du **GHM.** |
| Arnaud PETIT (1971- ) | Né à Albertville, d'un **père professeur de mathématiques et d'une mère institutrice**, il est initié avec son frère François par son père. **Titulaire d'une maitrise de physique**, il arrête ses études avant l'agrégation pour se consacrer à la compétition, puis s'oriente vers le professorat de sport. Les deux frères deviennent champions d'escalades, avant qu'Arnaud ne se tourne vers les ascensions nouvelles et engagées en big walls tout autour du monde avec sa compagne, Stéphanie Bodet. Il est alpiniste professionnel. Membre du **GHM.** |
| Bertrand ROCHE (1973-)<br>**Guide**<br>*Pap's et Zebulon, ou les aventures extraordinaires d'un alpiniste de 12 ans, (Claude Roche et Jean-Noël Roche), 1986* | **Guide et moniteur de parapente (membre de l'équipe de France)**. Initié très jeune par son père Jean-Noël Roche, guide et himalayiste, qui l'emmène gravir l'Everest à 17 ans. Il a aussi été membre de l'équipe Nationale Jeune FFME (90-91). Depuis, il a participé à plusieurs expédition, et a sauté en parapente des 7 plus hauts sommets de chaque continents.<br>Son père, Jean-Noël Roche avait réalisé la première de l'éperon Sud du Dhaulagiri avec Pierre Beghin (1984). |

| | |
|---|---|
| Frédéric GENTET (1973 -) | Né à Chamonix, de parents employés, il pratique le ski assez jeune, et découvre l'escalade à l'adolescence. Il entre dans les équipes nationales FFME alpinisme et escalade, puis passe le diplôme de **guide**. Il possède également une licence en staps. En plus de son métier de guide, il est **formateur à l'ENSA et encadre l'équipe nationale jeune FFCAM**. |
| Stéphanie BODET (1976-) | Origines sociales inconnues. Après des études universitaires de littérature et deux ans d'enseignement, elle se consacre à l'escalade. Championne du monde de bloc en 1999, elle se tourne ensuite vers des ascensions extrêmes en big walls avec Arnaud Petit, son compagnon. Membre du **GHM.** |
| Stephane BENOIST (1971-) **Guide** | Né près de Nice, il découvre l'alpinisme via l'escalade, qu'il pratique avec des amis. Il arrête ses études après un baccalauréat technique, puis rejoint l'équipe d'alpinisme jeune FFME en 1991, et devient **guide** en 1995. Depuis 2005, il **dirige les équipes excellence de la FFCAM** et est formateur à l'ENSA depuis 2008. Auteur de plusieurs ouvertures difficiles, notamment en hivernale, et de nombreuses expéditions, il est **nominé aux Piolets d'Or en 2007** pour une voie sur la face sud du Nuptse avec Patrice Glairon-Rappaz, et reçoit en 2014 un **piolet d'or spécial** pour son ascension avec Yannick Graziani de la voie Lafaille en style alpin, dans la face Sud de l'Annapurna (voie dans laquelle il perd plusieurs orteils et phalanges). Membre du **GHM.** |
| Emmanuel PELLISSIER ( ?) **Guide** | **Guide**, puis encadrant des équipes jeunes alpinistes de haut niveau de la FFME. Il intègre le GMHM et enchaîne les expéditions pendant 10 ans. Suite à un accident, il quitte l'armée pour devenir guide-éducateur spécialisé dans une maison d'enfants en difficulté. Il est **nominé aux Piolets d'Or en 1996 pour** l'ouverture d'une voie en face sud de l'aiguille Saint-Exupéry (Patagonie), **et en 1997 pour** une voie au mont Wake (Alaska). Membre du **GHM.** |
| Yannick GRAZIANI (1973-) **Guide** | Origines sociales inconnues. **Guide, conseiller technique**, compagnon de cordée de Christian Trommsdorff et Patrick Wagnon (surnommés la cordée TGW), il réalise à leurs côtés l'ascension du versant est du Makalu (2004) ou encore celle du Pumari (2007) qui leur vaut une **nomination aux Piolets d'Or**. |
| Marco SIFFREDI (1979-2002) | Originaire de Chamonix, où **ses parents tiennent un camping**, il pratique le snowboard extrême, dans les Alpes, puis en Himalaya. Il meurt à 22 ans lors d'une tentative de descente de l'Everest en snowboard, après avoir atteint le sommet deux fois et déjà effectué les descentes du Cho Oyu et du Shishapangma (1999). |
| Aymeric CLOUET (1978-) **Guide** | **Guide de haute montagne,** compagnon de cordée de Christophe Dumarest, il **passe par l'équipe nationale Jeune FFME** (2003-2004) après un passé de compétiteur en escalade, et en ressort guide. Il reçoit un Cristal FFME et est nominé au **Piolet d'Or** pour l'ouverture d'une voie au Chacraraju (Pérou). Membre du **GHM.** |
| Sébastien MOATTI (1978 -) **Guide** | **Guide de haute Montagne, instructeur au GMHM**, il est nominé au Piolet d'Or en 2013 pour l'ouverture d'une voie sur le Kamet (Himalaya) en style alpin avec trois autres membres du GHMH (Sébastien Bohin, Didier Jourdain et Sébastien Ratel). Membre du **GHM.** |
| Christophe DUMAREST (1980- ) **Guide** | **Guide de haute montagne**, né à Annecy, il découvre la montagne très jeune avec ses parents. Il se perfectionne notamment au sein de **l'équipe nationale jeune de la FFME,** puis devient guide et alpiniste professionnel. Plusieurs fois nominé aux **Cristaux FFME** (et primé pour l'ouverture d'une voie dans la face nord des Grandes Jorasses), il a ouvert plusieurs itinéraires d'envergure dans les Alpes ou dans d'autres massifs (Andes, Alaska, Norvège, Himalaya). Auteur de plusieurs documentaires consacrés à ses ascensions, il donne également des **conférences. Membre du GHM.** |
| Antoine BLETTON (1984-) **Guide** | **Guide** à Chamonix et **moniteur de ski**, après avoir obtenu un **diplôme d'ingénieur** à l'école Polytechnique de Grenoble. Issu du Groupe Excellence d'Alpinisme National (FFCAM). Il a réalisé quelques expéditions, notamment avec le GEAN, et a ouvert en 2012 un itinéraire nouveau sur le Latok 2 (Pakistan). Il est conseiller technique. Membre du **GHM.** |
| Marion POITEVIN (1985-) **Guide** | Origines sociales inconnues. Après des **études de langue**, elle devient aspirant guide, puis **entre à l'armée (GMHM) comme instructrice**, où elle est la première à tenir ce poste. Elle devient ensuite **guide**. Elle a réalisé des expéditions dans le cadre des équipes nationales FFME et du GMHM, et réalisé des voies extrêmes glaciaires et mixtes. Membre du **GHM.** |
| Sebastien RATEL (1986-) | Origines sociales inconnues. Grimpeur en sport-études, il entre dans l'équipe excellence de la FFCAM, au sein de laquelle il réalise des ascensions d'envergure. Il en réalise d'autres au sein du GMHM, qu'il rejoint après une licence en STAPS, et qui lui vaudront deux nominations aux **Piolets d'Or** (2011 et 2013). Il est conseiller technique et photographe de montagne. . Membre du **GHM.** |
| Max BONNIOT (1988- ) | Origines sociales inconnues. Après des études à l'université à Grenoble, il entre au **GMHM**, au sein duquel il participe à plusieurs expéditions. Il a également fait partie de l'équipe excellence de la FFCAM. Il est conseiller technique. . Membre du **GHM.** |